This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,114

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

compl qc.1 1 5 T
H.

POLYBIBLION

—

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1899. T. LXXXVI. 1.

IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCCr DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME CINQUANTIÈME

(QUATRE-VINGT-SIXIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5

1899

Compl. n° 5
Livr. 5
2-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Les Anormaux. — 1. *Le Poète et la Violée,* par Nonce Casanova. Paris, Ollendorff, 1899, in-18 de 332 p., 3 fr. 50. — 2. *Thalassa,* par Henri Chateau. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Amour et la Mort,* par Vigné d'Octon. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 4. *La Tour d'amour,* par Rachilde. Paris, « Mercvre de France, » 1899, in-18 de 215 p., 3 fr. 50. — 5. *Samuelle Servais,* par Albert Pinard. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1899, in-12 de 471 p., 3 fr. 50.

Les Exotiques.— 6. *Inferno,* par Strindberg. Paris, « Mercvre de France, » 1899, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 7. *Axel Borg,* par Strindberg. Paris, « Mercvre de France, » 1899, in-18 de 388 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques. — 8. *Disgraciée,* par Amédée Delorme. Paris, Société d'éditions littéraires, 1899, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Rachat,* par Henri Datier. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1899, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 10. *Vaine Pâture,* par Jacques Frérel. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 279 p., 3 fr. 50.

Romans feuilletons. — 11. *L'Honneur du mari,* par Pierre Sales. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 425 p., 3 fr. 50. — 12. *Reine Marguerite,* par Pierre Maël. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 356 p., 3 fr. 50.

Romans fantaisistes. — 13. *La Course au chapeau,* par Jean Drault. Paris, Henri Gautier, 1899, in-18 de 343 p., avec 105 caricatures de Charly, 3 fr.— 14. *La Chute de Napoléon IV,* par Giulio Ventura, *publié l'an 2000.* Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1899, in-18 de 188 p., 3 fr. 50. — 15. *Monsieur Edgard,* par Jules Noriac. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 325 p., 3 fr. 50.

Romans de moeurs. — 16. *Les Deux Ruffin,* par Camille Delthil. Paris, Léon Vanier, 1899, in-16 de 301 p., 3 fr. 50. — 17. *Louisette,* par Henry Maisonneuve. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Justes,* par Champol. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 330 p., 3 fr. 50. — 19. *Stérile,* par Daniel Riche. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 20. *Souvenirs de magistrat,* par Antoine Baumann. Paris, Perrin, 1899, in-18 de 262 p., 3 fr. 50. — 21. *Monsieur le Premier,* par Michel Noë. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Ferment,* par Édouard Estaunié. Paris, Perrin, 1899, in-18 de 347 p., 3 fr. 50. — 23. *L'Anneau d'améthyste,* par Anatole France. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 419 p., 3 fr. 50. — 24. *La Terre qui meurt,* par René Bazin. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 336 p., 3 fr. 50.

Les Anormaux. — Pas de recueils de « Contes et Nouvelles » ce trimestre ; — les nouvellistes ont chômé, la place qui d'ordinaire leur était réservée dans les journaux, ayant été occupée toute entière sans doute par la reproduction des pièces, interviews, discours et documents relatifs à vous savez quelle affaire.

En revanche, et peut-être encore sous l'influence de ladite affaire, les *Anormaux* ont pullulé. Je n'ai pas à répéter quelle espèce de malades sont rangés sous cette rubrique ; j'avertis seulement que tous n'y figurent pas ; ceux qui sont à peine atteints seront placés ailleurs

1. — *Le Poète et la Violée* appartient à une collection : *La Face de l'Être,* laquelle comprend déjà deux volumes ! Vous connaissez le premier : il s'appelait *les Adultères vierges !* L'auteur a la spécialité

des titres sensationnels, et il aurait peut-être un talent remarquable comme peintre d'affiches. — Comme écrivain, il est moins bien doué, bien qu'il s'essaie dans tous les genres « d'écriture. » — Voici un spécimen du genre « poétique » : « A l'est, se cabrait la lueur chétive du grand Paris. Chétive dans la clarté céleste. Grandiose, si grandiose pour un regard d'homme. Chétivité puissante, au point de pouvoir l'exprimer bellement pendant l'expression des belles nuits lumineuses..... etc., etc. » (p. 23). Voici un spécimen du genre léger, spirituel, sarcastique : « Quand le paternel dit : « Allons, » il faut aller. On est l'enfant. L'enfant ça ne doit savoir qu'obéir. D'ailleurs les parents ne lui reconnaissent que cette *action*-là. Notre aube filant droit dans leur ombre, ça les flatte ! (Remarquez ici le mélange du poétique et du sarcastique !) Donc, filons droit notre chemin de progéniture ! » (p. 194). — Il y en a 332 pages de ce style. Et je les ai lues ! « Ah ! quel malheur ! Pauvre lecteur ! » comme on eût dit chez Pailleron ! Quant à vous analyser le cauchemar apocalyptique qu'elles sont censées raconter, c'est impossible, pour plusieurs raisons, dont la meilleure c'est que là où il n'y a rien l'analyse perd ses droits. Par rien, j'entends l'action, les caractères, la psychologie. Mais il y a des inconvenances, puisque le sujet que M. Nonce Casanova s'était donné à traiter comporte à la fois un inceste et un viol. La nommée Nafalia est aimée de son frère, qui en meurt : elle est violée par un vieux roué ; elle se tue, au moment d'épouser un jeune étudiant qui l'aimait « bellement, » mais non sans phrases.

2. — Mélange de réalisme grossier et d'idéalisme prétentieux, *Thalassa* est l'histoire d'un journaliste trompé par sa femme, consolé par une jeune fille, mais qui ne peut plus supporter la vie et se jette dans la mer. Épisode : exposé de la doctrine évolutionniste et démonstration de la descendance simiesque. Spécimen du style : « Roxane descendit, fière du petit quart de siècle (ses vingt-cinq ans, sans doute ?) qu'elle portait en ses mains menues, et qui est une arme redoutable quand, — tomahawk au service d'une femme, — le tranchant en est aiguisé par la perversité des yeux. » (p. 72). Le tranchant de ce petit quart de siècle ne pourra entamer l'indifférence apitoyée du lecteur.

3. — *L'Amour et la mort* « n'est ni un roman, ni un journal de voyage, ni un recueil d'impressions ; » (*Préface*) c'est une simple spéculation pornographique. On pouvait s'en douter déjà, rien qu'à la lecture des annonces-réclames que l'auteur avait fait insérer dans certains journaux. Le sujet, l'unique sujet de ces 302 pages, c'est le « spasme » et le « stupre », des animaux généralement quelconques, qui vivent sous le soleil d'Afrique, y compris l'homme et le lézard ! Il est traité avec l'application et la bonne volonté qui constituent la manière de l'auteur. Il y a du style. Le style de M. Vigné d'Octon, à

la fois soigné et inélégant, patelin et grossier, poétique et vulgaire, où se retrouvent, à côté de nombreuses réminiscences des bons modèles, quelques souvenirs du patois d'Octon. — Je signale aux amateurs de cette calligraphie scolaire la narration de..... comment dire ? la narration des premières émotions physiologiques d'une jeune Africaine de neuf ans. C'est du Châteaubriand-Jocrisse et du Loti-Diafoirus ! C'est de la littérature pour illettrés. Mais c'est de la pâtée pour..... certains appétits — lesquels d'ailleurs seront volés : il n'y en a pas pour 3 fr. 50.

4.— *La Tour d'amour* est l'histoire de deux gardiens d'un phare que leur solitude finit par rendre à peu près fous. Elle n'est pas sans intérêt ni sans puissance. Il s'en dégage comme une suggestion de folie et d'hallucination. Et cet étrange effet résulte de moyens très simples : pas d'événements rares ou bizarres, pas d'événement d'aucune espèce. Deux hommes, l'un vieux et silencieux, l'autre plus jeune et souffrant de besoins sociaux qu'il ne peut satisfaire, vivant entre ciel et terre, brûlés par le soleil, battus par les vents, trempés par la tempête. C'est leur tête à tête perpétuel, à peine interrompu une ou deux fois l'an par un congé et une « bordée » de vingt-quatre heures qui fait le sujet de ce livre. On le quitte comme on sort d'un cauchemar, mais non sans quelque estime pour le talent de l'auteur.

5. — Il ne manque à *Samuelle Servais* que la vraisemblance dans le sujet, la logique dans la conduite de l'action, l'exactitude dans l'expression des sentiments, un peu plus de simplicité et même de sûreté dans le style : à cela près, ce n'est pas une œuvre banale. Je m'efforce, vous le voyez, d'être juste ! Et pour que vous puissiez contrôler mes..... éloges, je cite : « Tout bonheur comporte sa mélancolie puisqu'il n'assure pas sa propre durée; de l'instant où il cesse il devient tourment (p. 23). » Il n'y a rien à dire à cela ! C'est vrai, cela ! La suite est moins claire : « Heureuse, Samuelle, d'avoir rencontré le comte Pierre de Flhert ? Pourquoi heureuse ? Non, contente. Contente non plus. Satisfaite peut-être. Satisfaite, mais pourquoi désireuse ? Contente, mais pourquoi inquiète ? Heureuse, mais pourquoi accablée, alors ? Le sort lui devait bien pareille rencontre sans doute. Mais le sort qui l'avait combinée la renouvellerait-elle jamais, cette bonne fortune d'art ? Sans doute aussi, jamais. Oh ! comme la vie s'arrange mal, pense Samuelle. » Oh ! comme la psychologie de l'auteur s'exprime étrangement ! En revanche ses plaisanteries sont moins compliquées. « Quand je lui demanderai l'origine de cette perruche de duchesse, pensa Samuelle, si elle n'ouvre pas, *pour l'en tirer*, la cuisse de Jupiter, à coup sûr elle ne descendra pas plus bas que le mollet du maître des dieux ! » (p. 34.) — Vous avez là un spécimen de l'esprit, après le spécimen ci-dessus de la philosophie qu'on trouve dans cette

composition. Et en voici maintenant le sujet : Une maîtresse de piano est aimée par un comte et un duc ; elle donne la préférence au premier qui lui offre de l'épouser. Mais elle a une sœur qui se laisse compromettre par un vieux marquis. Le comte se bat avec lui et il est frappé à mort. La maîtresse de piano se tue à côté de son cadavre, dans la chambre qui devait être leur chambre nuptiale.

Les Exotiques. — 6-7. — Ceci est une nouvelle rubrique. Et c'est surtout un acte de courtoisie, et c'est peut-être un acte de faiblesse. Si j'osais, si je ne me laissais pas intimider par la gloire de l'auteur (un Suédois, Monsieur ! et Strindberg, Strindberg lui-même !), j'aurais maintenu la rubrique précédente. Mais je n'ose pas !

Inferno est l'histoire d'un jeune savant qui est très malheureux : il aime sa femme, mais il ne peut pas la supporter ; il la chasse, mais il lui écrit des lettres pleines de tendresses, après lesquelles il lui adresse des injures. Il fait des découvertes qui le rendent illustre, et qui pourraient l'enrichir, mais dont il s'obstine à ne pas tirer parti. Les voisins le jugent un peu fou ; il n'est pas de cet avis ; lui se considère comme très supérieur à la moyenne et même à l'élite de l'humanité.

Axel Borg est l'histoire d'un ichtyologue, qui est aussi un idéologue. C'est un savant encyclopédique, et c'est un philosophe athée. Mais sa science lui gâte la vie. Son cerveau, gorgé de connaissances, s'échauffe, se déchire, et laisse échapper la raison. Il devient fou et se suicide.

Ces deux « romans » sont écrits dans un style dont ces quelques lignes vous donneront une idée : « Borg aspirait à une intime et complète union de corps et d'âme, où lui, tel l'acide plus fort, neutraliserait la base, passive, mais sans former un nouveau corps indifférent, et, au contraire, en fournissant un excédent d'acide libre qui conserverait à l'union son caractère et resterait en réserve afin de neutraliser tout effort de la base pour se dégager. Car l'amour humain n'est pas une combinaison chimique... (p. 113-114). » Et ceci est clair et raisonnable à côté des absconses, obstruses et sibyllines formules dont tout le livre est composé. On se croirait transporté dans une « tenue » de francs-maçons des plus hauts grades, échangeant entre eux des vues qui doivent être profondes dans un volapück qui doit être éminemment synthétique et symbolique. Il se rencontrera certainement quelque critique, représentant attardé de ce snobisme scandinave, norwégien et suédois qui a sévi en France il y a déjà une dizaine d'années, pour trouver un sens, une portée admirables à ces brumeuses et laborieuses divagations. J'ai essayé d'être ce critique ! On n'est pas parfait ! Je me suis évertué à découvrir dans *Inferno* et dans *Borg* une sorte de manifeste de ce pessimisme stoïque, qui est la philosophie à la mode chez quelques jeunes gens et qui s'explique et s'excuse presque par les malheurs récents de la philosophie positiviste :

Inferno prouverait alors qu'il n'y a pas de pires tourments que ceux que s'inflige à lui-même l'esprit abandonné à l'orgueil scientifique ; *Borg* représenterait l'impuissance de la science athée... Et ces deux énormes, pédantesques et un peu inquiétantes compositions seraient au fond de bonnes petites fables... Pardon ! Il est évident que mes efforts, presque sincères pourtant, ont échoué, et que je ne m'en sais pas mauvais gré ! Heureux les simples d'esprit ! S'ils ne comprennent pas le suédois, ils ne souffrent pas d'eux-mêmes !

Romans psychologiques. — Voici quelques œuvres de bonne volonté. C'est pourquoi je les place dans un casier honorable ou honorifique, sans répondre toutefois que l'honneur ne soit pas disproportionné au mérite.

8. — *Disgraciée*, par exemple, vaut surtout par ses intentions. C'est la peinture d'un milieu financier, avec un mari sans scrupules et une femme sans pudeur, celle-ci mariant son amant à sa pupille, le forçant ensuite à donner son nom à de louches affaires et l'acculant au suicide. On pourrait y voir un roman de mœurs, de mauvaises mœurs. Mais c'est aussi une discrète et pure idylle entre la fille du financier, une pauvre enfant à demi bossue, et le secrétaire dudit larron, un jeune homme plein de courage, capable, pour sauver l'honneur d'une femme, de tous les héroïsmes, y compris celui qui consiste à ne pas se battre en duel ! Et l'étude de ces deux humbles âmes n'est pas sans valeur. C'est le fond qui manque le moins.

9. — *Le Rachat* mérite aussi un encouragement, malgré la déplorable qualité de la langue. C'est l'histoire d'un jeune homme qui a fait un faux pour se procurer trois mille francs, et qui se rachète par son héroïsme pendant la guerre de 1870. C'est en même temps l'histoire de la sœur du jeune faussaire qui s'est exposée au déshonneur pour sauver son frère, mais qui parvient elle aussi à se racheter. C'est en outre l'histoire de la femme pour laquelle le faux a été commis, une professionnelle du vice, et qui, elle encore, se rachète et se purifie. Que de rachats ! Seul, un juif, qui avait été le rival du jeune homme et le violateur de la jeune fille, ne se rachète pas. Il meurt impénitent.

10. — Il ne faudrait peut-être pas encourager l'auteur de *Vaine Pâture :* on lui rendrait un mauvais service. Ses deux confrères précédents manquent de style ; lui en a trop. « Ce vieillard avait un vice : il était avare. Mais outre cette mine bourbeuse où il travaillait, noirci, couché, suivant l'obscur filon d'une âme possédant des gisements de germinées et de marbres ! » (p. 4). Et plus loin : « La tempête, cet orateur imprévu et grandiose, aux improvisations ardentes, a fait taire le peuple des forces inférieures ! » (p. 275). C'est sur ce ton que nous sont racontés les « destins » de Clara. Fille d'un huissier voleur, elle devient successivement maîtresse du jeune Philippe, le fils d'un riche

voisin, puis femme d'un vieillard avare, puis veuve, puis femme d'un baron. Ce dernier l'a épousée par amour pour l'héritage du vieillard. Clara, cette ingénue, ne s'en doutait pas. Quand elle apprend l'affreuse vérité, elle tue son baron et se tue après lui!! Cette courte analyse suffit à prouver que de même que ses idées sur le style, les idées de l'auteur sur le roman, psychologique ou non, sont à réformer.

ROMANS-FEUILLETONS. — 11. — Un brave homme, de bonne race, épouse une coquette, fille d'un industriel peu scrupuleux. L'honneur de ce mari est en de bien mauvaises mains! Aussi court-il toutes sortes de risques. Son honneur commercial est compromis par la mauvaise gestion de son beau-père. Heureusement, sa famille personnelle vient à son secours : deux vieilles sœurs lui donnent toutes leurs économies, et lui permettent d'échapper à la banqueroute. Son honneur conjugal est mis à mal par un marquis, en collaboration avec sa femme. Mais, ô lecteurs sensibles, ne vous laissez pas aller au désespoir : il paraît que cet honneur sera bientôt rafistolé et rapiécé, puisque « l'épisode qui suit et termine l'*Honneur du Mari* a pour titre : *le Rachat de la femme.* »

12. — *Reine-Marguerite* semble avoir les mêmes mérites et le même genre d'intérêt que *les Naufrageurs* du même auteur, dont nous avons donné une analyse si consciencieuse. Laissez-moi me rendre ce témoignage pour le passé, et prendre la liberté d'être plus bref pour le présent. Sachez qu'il y a ici tous les éléments, ingrédients et condiments avec quoi se cuisine un feuilleton intéressant : de malhonnêtes gens heureux, des victimes innocentes, un vengeur à l'abri du fer, du feu, de l'eau, qui échappe à tous les attentats, démasque les méchants et récompense les bons, enfin une jeune et pure enfant, qui grandit et vit au milieu de ces luttes terribles, tel un lys parmi les orages. Les malhonnêtes gens s'appellent ici Solange, une blonde redoutable, capable de toutes les noirceurs, et son amant et instrument, Stephan Gorlin, armateur de son état. Solange a commencé par empoisonner son cousin, par faire accuser du crime le fiancé de sa cousine, dont elle était amoureuse, le médecin Jean Gallois. Elle continue en faisant assommer et noyer un certain Américain, le nommé Strong, oncle et tuteur de la jeune Reine-Marguerite héritière de trente millions au moins! Les victimes innocentes et malheureuses s'appellent Pauline, une brune à l'âme blanche, qui devait épouser Jean Gallois, et qui s'est laissée marier à Gorlin ; c'est ledit Jean Gallois, condamné à mort pour un empoisonnement dont il finit par découvrir l'auteur; c'est ledit Strong, l'Américain, assuré contre les noyades, les poignards et les revolvers, et qui ressuscite à temps pour..... la suite au prochain volume. « L'épisode qui suit *Reine-Marguerite* a pour titre : *Pour l'amour...* »

ROMANS FANTAISISTES.— 13. — Le premier, *La Course au chapeau*, est même appelé « roman vertigineux » par son auteur, ce qui indique de sa part la renonciation à toute espèce de psychologie et de logique. Il n'aspire qu'à être gai ; il s'y applique et il y réussit. Un brave commerçant avait pris un billet de loterie, et, sur le conseil d'une somnambule, pour augmenter et assurer ses chances de sortie, il l'avait caché dans la doublure d'un chapeau. Ce chapeau, un camarade « dans la dèche » le lui emprunte et le lui perd ! Et juste, le numéro du billet qu'il recèle sort et gagne le gros lot. Tempête dans le crâne du bourgeois! Un de ses voisins ou employés, amoureux de sa fille, s'offre à lui chercher le chapeau, à la seule condition que s'il le retrouve il sera agréé pour gendre. Et le voilà parti, à la chasse de ce chapeau, chasse plus féconde en péripéties que la fameuse chasse au chastre qui conduisit Méry de Marseille jusqu'à Rome ; celle-ci conduisit notre héros jusqu'en Algérie ! Il y retrouve le chapeau et le rapporte triomphalement au légitime propriétaire : « Le voilà! ». « Non, le voici! » lui répond-on, avec tranquillité. Nous nous étions trompés ! Le chapeau que nous avions prêté, c'était un autre. Le vrai chapeau, le beau chapeau, l'unique chapeau, ma femme l'avait serré précieusement au fond d'une armoire ! » Inutile d'ajouter que le chasseur ne perd pas cependant sa peine, et qu'il épouse ! Et que sa course « vertigineuse » est très amusante à suivre.

14. — *La Chute de Napoléon IV* n'est pas aussi « drôle. » Ce roman prophétique manque de bonne humeur et de certains autres mérites plus littéraires. Il se rattache à l'Affaire, il est d'inspiration dreyfusarde. La scène se passe vers 1920 ou 1930; « Dreyfus est toujours dans son île, Zola en exil, les anciens juges de la Cour de cassation sont rayés du rôle de la magistrature, » la République a été remplacée par l'Empire, et le prince Victor règne sous le nom de Napoléon IV. Comment et par qui il est renversé, et quels changements se sont produits, pendant cette période d'un quart de siècle, dans les mœurs et les idées de notre pays, c'est ce qu'il me paraît inutile de vous dire, les pronostics de l'auteur procédant plutôt de ses haines particulières que de sa clairvoyance politique et sociale.

15. — *Monsieur Edgard* est-il une nouveauté ou une réimpression ? Ma science bibliographique ne va pas jusqu'à pouvoir rien affirmer sur cette question : il faudrait pour m'éclairer faire un voyage à la Bibliothèque nationale, et la chose ne vaut peut-être pas le déplacement Quoi qu'il en soit, ledit *Monsieur Edgard* fait l'effet d'une réédition d'un livre déjà vieux, mais pas complètement « *rococo* » ni « ranci. » Il « date » un peu, ce qui ne l'empêche pas encore d'être lisible. Si l'histoire du struggle-for-lifer qu'est ce M. Edgard est d'hier, elle est aussi d'aujourd'hui. C'est l'« arriviste » féroce, le sauvage primitif, habillé seule-

ment chez les tailleurs les plus modernes, qui a rompu dès le plus jeune âge avec les vains scrupules de la morale, et qui est capable de tout pour gagner de l'argent. Il fait tuer son père, et refuse de reconnaître sa mère! Ses aventures ont pour cadre « le boulevard » et le « Paris » d'il y a quarante ans. Elles constituent un curieux spécimen de la « littérature rosse » avant le mot. Quant à celles de son père, qui se passent dans le Mexique, c'est du bon Gustave Aymard, intercalé et d'ailleurs mal fondu dans du Jules Noriac pas mauvais.

ROMANS DE MŒURS. — 16. — *Les Deux Ruffin* nous présentent un tableau de la petite ville. Un avare, un viveur, un homme d'affaires, une professionnelle du vice, en sont les principaux personnages, avec le chœur des bourgeoises et des bourgeois, les premières colportant les médisances de maison en maison, les seconds les centralisant au « Grand Cercle ». Le sujet n'est pas neuf et l'auteur ne l'a pas renouvelé. Mais il n'y a pas que les seules nouveautés qui intéressent et soient vivantes. *Les Deux Ruffin* sont-ils vivants? Sont-ils intéressants? Ils pourraient être plus ennuyeux. L'aîné des frères Ruffin amassa jadis une fortune dans le commerce; il l'a grossie par de « bons placements. » Il s'est fait céder par son frère ses droits sur l'héritage paternel, moyennant l'abandon d'une propriété que celui-ci, de son côté, cède à un homme d'affaires, moyennant une rente viagère. L'homme d'affaires tue son rentier en le gavant. Tous les plaisirs que peut offrir une petite ville à un vieux célibataire apoplectique, notamment ceux de la table, il les lui administre à dose massive. A ce régime le rentier ne touche sa rente que pendant un an ou deux. Le spéculateur mis en goût, veut recommencer la même opération avec l'autre Ruffin, qu'il croit bronchitique, phtisique, « étique », agonisant. Il le croit si bien qu'il consent à payer une rente énorme, représentant plus de 40 % des biens qu'on lui abandonne. Mais celle-là il la paie deux ans, trois ans, quatre ans, après quoi il est ruiné et obligé de s'enfuir à l'étranger, avec une compagne digne de lui, cependant que le vieux Ruffin continue à se porter à merveille.

17. — *Louisette* a de l'agrément, du style et..... de la banalité. Elle est la démonstration de la funeste influence des mauvaises compagnies. La petite Louise n'y perdit pas sa vertu, mais elle y perdit son bonheur. C'était une charmante enfant, aimée du jeune René, un charmant voisin, et elle devait l'épouser. Mais elle avait une sœur aînée qui était une coquette, une femme sans mœurs et sans cervelle. A la mort de leur mère, la sœur aînée prend chez elle Louisette, et lui donne les plus mauvais conseils et les plus mauvais exemples. Louisette la laisse lui changer sa coiffure, ses robes, ses manières; elle est une élève docile et confiante; mais un jour que l'un des..... amis de sa sœur essaie de lui manquer de respect, elle se révolte, s'enfuit, revient à la

maison paternelle où elle retrouve une vieille servante qui pleurait sur les égarements de sa chère Louisette. Mais elle ne retrouve pas le charmant voisin qui, en son absence et sur les nouvelles qu'on lui avait données d'elle, s'était marié avec une autre. La pauvre enfant en est toute meurtrie. Elle va cacher son chagrin et expier ses fautes — et celles de sa sœur — dans un couvent.

18. — *Les Justes* ont un mérite rare : ils peuvent être lus par les lecteurs les plus délicats, — et ils intéresseront surtout les lecteurs les plus délicats. C'est une œuvre intéressante, élevée, généreuse ; c'est un roman un peu trop touffu, composé de deux ou trois « épisodes » qui ont chacun un intérêt distinct. C'est d'abord l'épisode de la princesse Marie, une Russe millionnaire, qui répand autour d'elle ses bienfaits, son affection et ses aumônes, et qui s'expose sciemment à faire des ingrats et même des exploiteurs pour ne pas manquer une seule occasion de faire un heureux. A ce métier, elle se ruine et meurt à peu près dans la misère, volée par un intendant, après l'avoir été par une fille adoptive et un aventurier polonais. — C'est ensuite l'épisode de Mme de Soyssel, séparée de son mari et se laissant exploiter et ruiner par lui ; — c'est celui du mariage de Mlle Le Closier, sœur de Mme de Soyssel, avec Hubert de Faverolles ; — c'est encore celui du prince Wladimir, frère de la princesse Marie, mari d'une danseuse, chastement épris de Mme de Soyssel ; — c'est l'épisode du colonel Maurin, etc., etc. Tout ce monde se rencontre chez la princesse Marie, soit pour recevoir ses bienfaits, soit pour l'aider à les répandre et à ne pas trop les laisser s'égarer sur des indignes, soit surtout pour les critiquer. A cette occasion le problème de la pitié humaine et celui de l'aumône est souvent agité entre tous ces personnages ; les plus âpres critiques viennent des plus « justes » d'entre eux. Par ce mot, qui enveloppe ici une ironie, l'auteur entend « les égoïstes vertueux. » Ce n'est peut-être pas son droit : mais il s'en explique loyalement et longuement pages 74 et 75. Quoi qu'il en soit de ses explications, et quoi qu'il en soit aussi de l'unité de sa composition, l'impression que laisse l'œuvre est bonne ; quelques détails y ont une valeur remarquable, et sont d'un véritable artiste.

19. — Les lecteurs de *Stérile* seront « déceptionnés et indifférés », pour employer le style de l'auteur ; quelques-uns même auront le cœur soulevé par la grossièreté du sujet et des détails. La question du malthusianisme en fait tous les frais ; elle y est développée sous toutes ses faces, attaquée et défendue, avec une égale chaleur et une égale impartialité. L'impartialité est une distinction ! C'est la seule dont l'auteur se soit piqué. Il est fâcheux seulement qu'il la pratique en une pareille matière ! — Voici la fable qui est l'occasion de ces mirifiques dissertations : Renée est mariée à un homme qui s'est juré de

n'être pas père, et qui, le jour où il est menacé de ce bonheur, le supprime par des moyens chirurgicaux employés sans l'aveu et pendant le sommeil de la mère... Ce joli Monsieur devient d'ailleurs député et se fait l'apôtre de la doctrine qu'il a lui-même pratiquée. Il a du succès, il fait des disciples; il n'est puni que par le mépris implacable de sa femme. — L'étude de pareilles théories et de pareilles mœurs est-elle à sa place dans le roman? On peut le soutenir. Mais on ne peut nier qu'il n'y faille un art léger, délicat et sûr. Et peut-on seulement parler d'art, à propos des grossièretés de *Stérile*?

20-21. — Voici deux livres sur la magistrature française, tous deux plutôt sévères! Ce qu'il y a de grave, c'est que l'un et l'autre auteurs paraissent connaître leur sujet et l'avoir étudié de près. « Il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connaître », disait Chamfort. En serait-il de même de nos magistrats républicains? Que Dieu nous préserve d'en être sûrs!

Les Souvenirs d'un magistrat sont une récidive; l'auteur avait déjà publié sur le même sujet un livre (*le Tribunal de Vuillermoz*) que nous avons beaucoup loué, comme une œuvre de sincérité et de courage. Celui-ci pourrait être accusé d'être une œuvre de commérage, si les « ragots» et les « potins » dont il se compose ne constituaient en somme les meilleurs et les plus authentiques documents sur les mœurs d'un tribunal de petite ville. C'est avec de ces « historiettes » que s'écrit ou du moins se prépare l'histoire; ce n'est pas avec les discours pompeux de rentrée et les autres documents officiels, si incomplets, si mensongers!

— S'il n'y a pas « d'intrigue » reliant entre eux les divers morceaux qui remplissent l'œuvre de M. A. Baumann, il y en a une dans *Monsieur le Premier*, et une intrigue à la Balzac, avec l'évidente préoccupation et presque la hantise des procédés de composition et d'écriture du grand romancier. Il y a aussi le ressouvenir de certains incidents récents de notre histoire parlementaire et financière, des rapports de M. Clémenceau avec Cornélius Herz et Dauderny, etc., etc. Pour toutes ces raisons, littéraires et non littéraires et même antilittéraires, *Monsieur le Premier* est intéressant, quoique d'une lecture peu aisée. On y voit un petit avoué de province nommé d'emblée conseiller, puis président de Chambre et enfin premier président, poussé et porté pendant toute cette carrière par le protecteur de sa femme, un gros entrepreneur millionnaire, qui prête de l'argent à Clémenceau-Labrède, et se fait rembourser en services d'ordre politique ou financier. Les personnages qui exploitent et entourent ces deux puissances, le capitaliste et le politicien, sont nombreux; quelques-uns sont « joliment attrapés », comme on disait du temps de La Bruyère; Labrède, notamment, est d'une impertinence cinglante et froide, d'un cynisme élégant, d'une

audace tranquille qui ressemblent bien à l'idée qu'on se fait généralement de « l'original. » Parmi les mieux venus de ces portraits, il faut citer celui d'un magistrat honnête homme; car il y en a un, et le peintre l'a soigné particulièrement. J'aime moins celui de Madame la Présidente, bien que sa perversité dolente et inconsciente ne semble pas faite « de chic » ; on n'invente pas de cette manière ; on y met plus de logique et de vraisemblance. Mais pour avoir été « observée » sans doute, et donner le sentiment de la vérité, cette figure n'en est pas mieux dessinée ; les traits manquent de netteté et de vigueur ; c'est dommage ! Monsieur le Premier, lui, est superbe. Il se laisse pousser avec méfiance d'abord, ensuite avec tranquillité et gravité. Il devient solennel et décoratif ; il est presque beau au moment où il fait ses remontrances à un juge, coupable de légèreté dans les mœurs, un quart d'heure avant d'être surpris lui-même par le commissaire de police dans un tête à tête délictueux ! Et le Procureur général, fielleux, venimeux, plat devant Labrède, insolent et rogue envers ses inférieurs ! Et le joyeux préfet qui juge tout ce monde et s'en sert pour son avancement ? Décidément, ce roman aristophanesque annonce un « ouvrier »..... qui n'est encore qu'un apprenti.

22. — Celui-ci est d'un maître déjà en possession de tous ses moyens. *Le Ferment* est une œuvre de talent, un peu troublante, et un peu trouble elle-même, qui révèle une force. *L'Empreinte*, du même auteur, dont nous avons parlé ici, il y a quelques années, révélait surtout de la volonté, du parti-pris dans le préjugé ; c'était déjà de la force — d'un genre inférieur. Celle du *Ferment* est d'un genre plus littéraire. Le héros de ce livre est un ingénieur — mais très différent de l'ingénieur qui a eu longtemps les faveurs du théâtre et du roman. Il n'est pas l'ornement de la société ; il en est l'ennemi et la terreur. C'est un forban dernière manière, à la façon de ceux que l'on connaît bien dans les couloirs du Palais-Bourbon et de la Bourse. Il était sorti de l'École centrale, après avoir été un lauréat de tous les concours scolaires. Il attendit deux ou trois ans une place, qui n'arrivait jamais ; il la chercha même, au prix de longues et humiliantes stations dans les antichambres d'une foule de « Compagnies » industrielles et financières, et d'une foule de protecteurs, les uns bienveillants, les autres rogues. En attendant, il vivait de quelques leçons, maigrement payées, mais qui lui permettaient toutefois de s'habiller à la Belle Jardinière, et même de faire quelques économies, près de 200 francs ! Le petit pécule, ressource suprême des jours mauvais, son père, qui depuis longtemps escomptait les succès de son fils, vient un jour le lui enlever brutalement. Et en outre, par des exigences indiscrètes, il lui fait perdre ses leçons. L'ingénieur connaît alors la misère noire, et le supplice de la faim ! Réduit aux abois, il accepte une place « d'ingénieur » dans

une raffinerie à raison de quatre-vingts francs par mois. Dans ce nouveau milieu, sous l'influence de la dureté patronale et de la mesquinerie confraternelle, son âme achève de se gâter. Un coup de roulette, dans un casino voisin, lui donne un capital. Il démissionne, court à Paris, s'associe avec un camarade, devenu secrétaire d'un ministre, sollicite une concession de chemins de fer dans l'Inde pour une compagnie financière qu'il trahit, dont il amène la faillite et à laquelle il se substitue; et, après quelques bonnes et fructueuses canailleries, scrupuleusement légales d'ailleurs, il se trouve installé dans le fauteuil directorial d'un des plus puissants financiers de Paris qu'il avait inutilement sollicité quelques années avant, alors qu'il était encore un brave homme! S'il a cessé de l'être, c'est que, exploité par sa famille, exploité par la société, il s'est lassé et révolté. De victime et de dupe, il est devenu dupeur et bourreau. Malheur aux faibles qui lui tomberont sous la main! Il les écrasera tous sans excepter ses meilleurs amis, sans excepter sa maîtresse. Il n'aura pas pitié, lui qui n'a pas rencontré la pitié, ni même la justice... Il appartient à cette race de prolétaires intellectuels et diplômés, qui, jugeant la société mal faite, se décident à l'exploiter, en attendant de la réformer. Le bourgeois n'a peur que des ouvriers en blouse. « Imbécile! Les ouvriers sont le bras, le cerveau est ici (chez les bacheliers sans le sou). Les ouvriers sont la pâte bonne à pétrir; ici le levain, le *ferment* invisible qui doit pour vivre transformer son milieu et le décomposer! » (p. 95). C'est de cette décomposition sociale sous l'action des « intellectuels », qui sont surtout des sensuels, que le livre est le tableau. — Tableau vigoureux jusqu'à la brutalité et qui offre quelques scènes invraisemblables, quoique peut-être vraies, notamment celle du père venant vider les tiroirs de son fils, — mais vivant toutefois, forçant l'attention et la réflexion! Un « pendant » serait nécessaire, pour parler comme les bourgeois, et pour apaiser précisément les terreurs bourgeoises qu'il pourrait provoquer : c'est celui des forces conservatrices qui arrêtent encore et pourraient annuler, si on savait s'en servir, le travail de ces forces destructives. M. Estaunié pourrait-t-il le faire? Il en aurait au moins le talent; il lui faudrait encore la foi — la foi, avec un petit f d'abord, et avec un grand F ensuite. L'a-t-il?

23. — *L'Anneau d'améthyste* est le troisième volume de cette « Histoire contemporaine » qui comprend déjà *l'Orme du Mail* et *le Mannequin d'osier*. Nous y retrouvons les mêmes personnages, et notamment M. Bergeret, le professeur bilieux, à l'esprit aigu, habile à se nuire à lui-même. Il est toutefois devenu un peu plus aimable et même un peu plus intelligent depuis qu'il a perdu sa femme d'abord, depuis ensuite qu'il a gagné l'amitié de Riquet, un chien très laid, mais très dévoué, et enfin et surtout depuis qu'il a été nommé à Paris. Il n'y a rien comme Paris pour transformer un professeur et en faire presque

un homme d'esprit et un homme du monde. Toutefois, faites attention : il reste encore un peu du cuistre primitif dans ce Bergeret parisien, qui renanise presque aussi bien que M. Anatole France. J'ai déjà dit qu'il y avait un Trissotin sous les plus aimables et les plus légers de nos renanisants : je le répète. A côté de Bergeret, nous revoyons, pas avec plaisir, l'abbé Guitrel, qui est enfin devenu évêque par la grâce de ses protectrices ; le préfet et la préfète Worms-Clavelia, ces fonctionnaires prêts à tout pour faire aboutir leurs intrigues ; Mme de Gronance et ses amis, etc., etc. A l'occasion de ces dames, M. France s'est oublié à quelques détails d'un goût déplorable et qui semblent indignes de lui. Ils sont peut-être la punition de ses audaces « libertines » dans l'ordre des théories philosophiques et sociales, car nous retrouvons ici le même « nihilisme » corrosif que nous avons signalé dans les précédents volumes et qui en rend la lecture si dangereuse, quand elle n'est pas ennuyeuse. Et, ennuyeuse, elle l'est parfois. On a assez dit à M. Anatole France qu'il était « délicieux ». Il faudrait qu'il sache pourtant que certaines de ses finesses et de ses habiletés, comme ses commentaires de Platon et ses dissertations sur Hercule, même avec accompagnement de clignements d'yeux et des sourires laborieusement affinés pour nous avertir qu'il s'agit là de Dreyfus, sont tout simplement insupportables. — Après ce gros mot, je puis ajouter : Mais quel artiste ! Oui, quel artiste que cet anarchiste intellectuel ! Et comme il file bien ses phrases, et comme il soigne ses adjectifs et ses substantifs, tout en dissolvant les âmes et en préparant la dissolution de la société !

24. — Voici encore un artiste, un grand artiste, mais un artiste bienfaisant celui-ci : c'est l'auteur de *la Terre qui meurt*. La critique a été unanime à saluer ce dernier roman de M. Bazin comme un chef-d'œuvre. Et c'est pourquoi, et encore parce que nous sommes un peu en retard pour en faire l'étude qu'il mériterait, je me contenterai d'en donner une brève analyse. C'est une des faces du problème social, familier aux professeurs de droit, que le romancier examine ici. Dans son précédent ouvrage, *De toute son âme*, il avait traité la question du rapport du travail et du capital ; ici il touche à la question de la désertion des campagnes, à la « Question agraire. » Il y touche sans en disserter, et c'est une des supériorités de cette dernière œuvre. Elle est pure de toute conférence et de toute thèse ; mais elle suggère plus d'idées ou du moins plus de réflexions que beaucoup de conférences techniques ; elle excite à penser et peut-être aussi à agir, tout en captivant l'attention et en charmant. — Le vieux Lumineau a succédé à son père et à son grand-père dans la ferme de la Fromendière ; comme ses auteurs, il a été heureux, longtemps attaché à « M. le marquis », passionné pour son travail. Mais la « Terre » est devenue in-

grate ; le paiement des fermages devient plus difficile, les propriétaires, ou du moins leurs créanciers — (car ils ont des créanciers, Messieurs les marquis), — deviennent aussi plus exigeants. Les jeunes Lumineau se désaffectionnent de la ferme et la quittent : François pour être « employé de chemin de fer », Éléonore pour aller « tenir un débit » à la ville voisine, Driot, le plus jeune, celui sur qui le vieillard avait mis toutes ses espérances, un vrai laboureur celui-là, un cultivateur, un « terrien », pour aller dans la République Argentine donner ses soins et son travail à une terre qu'on dit plus généreuse !... Et le vieux Toussaint Lumineau reste seul, avec un fils infirme, et sa fille Roussille, pour laquelle il s'était montré bien dur ! Elle avait « donné ses amitiés » à un valet de ferme, elle, une Toussaint ! et lui avait engagé sa foi ! Le valet avait été chassé, bien qu'il fût un brave garçon et un bon travailleur ! Quand le père se voit abandonner par les autres, il rappelle le bon Jean Nemy et lui donne Roussille ! — L'histoire est simple, les développements en sont simples aussi ; mais l'effet en est prodigieux. Rarement M. Bazin avait obtenu une pareille intensité d'émotion avec moins d'efforts — ou plutôt avec moins de matière. — Ce livre a paru la veille de sa candidature à l'Académie ; à lui seul, il en serait la justification. CH. ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Vers la ruine*, par LÉON POINSARD. Paris, Charles, 1899, in-12 de x-460 p., 3 fr. — 2. *Natalité et démocratie*, par ARSÈNE DUMONT. Paris, Schleicher, s. d., in-12 de 232 p., 3 fr. — 3. *L'Achèvement et l'application de la réforme monétaire de la Russie*, par LEDOS DE BEAUFORT. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de 44 p., 2 fr. 50. — 4. *La Concentration des forces ouvrières dans l'Amérique du Nord*, par LOUIS VIGOUROUX. Paris, Colin et Cie, 1899, in-12 de XXVI-362 p., 4 fr. — 5. *History of state banking in Maryland*, by ALFRED COOKMAN-BRYAN. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1899, in-8 de 144 p. — 6. *Histoire des doctrines économiques*, par LUIGI COSSA. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de XII-574 p., 10 fr. — 7. *Les Théories économiques dans la Grèce antique*, par AUGUSTE SOUCHON. Paris, Larose, 1898, in-12 de 205 p., 3 fr. — 8. *Recherches sur l'histoire de l'économie politique*, par ERNEST NYS. Bruxelles, Castaigne ; Paris, Fontemoing, 1898, in-8 de XV-248 p., 5 fr. — 9. *L'Œuvre économique de Charles Dunoyer*, par EDMOND VILLEY. Paris, Larose, 1899, in-8 de 338 p., 7 fr. 50. — 10. *Jared Sparks and Alexis de Tocqueville*, by HERBERT ADAMS. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1898, in-8 de 64 p. — 11. *Ouvriers du temps passé, XVe et XVIe siècles*, par H. HAUSER. Paris, Alcan, 1899, in-8 de XXXVIII-352 p., 6 fr. — 12. *Les Paysans et la Question paysanne en France dans le dernier quart du XVIIIe siècle*, par KAREIEW. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de XXVI-638 p., 12 fr. — 13. *Principes d'une sociologie objective*, par ADOLPHE COSTE. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 244 p., 3 fr. 75. — 14. *L'Année sociologique*, par DURKHEIM. 2e année. Ibid., 1899, in-8 de VI-596 p., 10 fr. — 15. *Critique de l'économie politique*, par KARL MARX. Paris, Schleicher, 1899, in-12 de XII-276 p., 3 fr. 50. — 16. *Der Socialismus*, von VICTOR CATHREIN, S. J., 7e édition. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1898, in-12 de XVI-302 p., 2 fr. 75. — 17. *L'Idéalisme social*, par EUGÈNE FOURNIÈRE. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 310 p., 6 fr. — 18. *Il Socialismo*,

da NAPOLEONE COLAJANNI. 2e édit. Palerme et Milan, Sandron, 1898, in-12 de XVI-328 p., 4 fr. — 19. *La Justice par l'État*, par PAUL LAPIE. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 216 p., 2 fr. 50. — 20. *Psychologie du socialisme*, par GUSTAVE LE BON. Ibid., 1898, in-8, de 496 p., 7 fr. 50. — 21. *Questions politiques*, par ÉMILE FAGUET. Paris, Colin et Cie, 1899, in-12 de 336 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Année sociale en France et à l'étranger*, par PAUL FESCH. 1re année, 1898. Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de VIII-660 p., 3 fr. 50. — 23. *Les Congrès ouvriers en France*, par LÉON DE SEILHAC. Paris, Colin et Cie, 1899, in-12 de X-364 p., 4 fr. — 24. *Les Jardins ouvriers en France et à l'étranger*, par LOUIS RIVIÈRE. Paris, Rondelet, 1899, in-12 de 140 p., 1 fr. 25.

1. — J'avais lu autrefois *Libre échange et protection*, de M. Léon Poinsard : je ne pouvais donc être disposé que très favorablement pour son nouvel ouvrage : *Vers la ruine*. C'est un entretien ou plutôt une suite d'entretiens avec un bien brave tanneur de province, M. Dupont, de Pont-sur-Sèvre, qui, ayant très bien conduit ses affaires sans être cependant rompu au droit financier et administratif, tient à se faire expliquer pourquoi celles de la France n'ont pas été aussi bien conduites que les siennes. Sous une forme très simple et très bien adaptée à ce besoin de vulgarisation, on trouve là une vive et juste critique du gaspillage financier, du fonctionnarisme bureaucratique et de la centralisation à outrance. Il y a cependant des réserves à faire. Ainsi, dans la première partie, « l'État prodigue, » M. Poinsard confond les officiers avec les fonctionnaires et ne me paraît pas faire la part assez large aux nécessités de la défense nationale. Dans la seconde, intitulée « les excès de la fiscalité en France, » il devient injuste, non point contre l'exagération de nos impôts, mais contre le système de leur multiplicité et contre les règles fondamentales de leur assiette : il conclut en faveur de l'impôt direct, sous forme d'impôt sur le revenu, avec déclaration du contribuable et probablement aussi avec progression (p. 186 et s.); puis il cite avec éloge ce qui se passe en Suisse, et ne se laisse pas même effrayer par les abus dont Florence avait été le théâtre et qu'il place à tort au XIIIe siècle (p. 198). M. Poinsard attend un milliard de l'impôt sur le revenu, avec une taxation moyenne à 7 °/o seulement, établie sur les 24 milliards de revenu que M. de Foville supputait il y a quinze ans, tant en revenus de travail qu'en revenus de capitaux et de propriétés (p. 395). Il ajoute à ce plan de réformes fiscales l'abolition à peu près complète des douanes et la suppression de tous les impôts de consommation, moins ceux qui grèvent l'alcool (p. 393 et s.). La description de la politique des « clans, » dans la troisième partie (intitulée le « Désarroi politique »), serait irréprochable, si M. Poinsard n'y était pas manifestement injuste pour les régimes monarchiques que nous avons eus au cours de ce siècle. Pourquoi aussi tant de sympathies pour l'Angleterre et une telle réclame en faveur d'une alliance anglo-française dirigée contre la Russie? Voilà qui sonne faux au lendemain de Fachoda, alors que M. Poinsard date sa préface de janvier

1899! Décidément il penche bien vers l'esprit anglo-saxon de M. Demolins, et ses critiques contre l'enseignement de la morale à l'école primaire (p. 424 et s.) ne suffisent pas à me gagner à tous ces projets et à toutes ces idées. Dire que « ce qui importe le plus à l'heure présente, c'est le relèvement du citoyen et la formation d'une opinion publique éclairée, agissante et irrésistible, » c'est avoir signalé le mal plutôt que le remède; mais le point d'appui et le levier pour remuer les masses n'en restent pas moins à trouver.

2. — Sous le titre *Natalité et démocratie*, M. Arsène Dumont publie en un volume six conférences qu'il a faites en 1896-1897 à l'École d'anthropologie de Paris. Il expose le déclin de la natalité en France; il le déplore comme un mal au point de vue de la puissance nationale et de l'expansion politique; puis il en cherche les causes, à travers le contraste des familles à forte natalité et des familles stériles ou à peu près stériles (p. 68 et s.). Je lui sais gré de bien établir, que « si les familles ne sont pas plus nombreuses, cela tient à la volonté de n'avoir que très peu d'enfants » (p. 132 et s.), mais, d'où vient cette volonté? Elle est, selon lui, une conséquence de la « capillarité sociale. » L'égalité de droit permet l'ascension des individus; l'inégalité de fait s'y oppose : eh bien! les parents combattent la fécondité naturelle, pour que leurs enfants soient plus haut qu'eux. Et le remède, selon M. Dumont, sera « une civilisation rationnelle et universelle, basée uniquement sur la science, excluant absolument toute influence théologique ou métaphysique, cultivant également tous les citoyens et citoyennes au lieu de se borner à former une élite, une aristocratie de fait ou de droit, de fortune ou de talent » (p. 229). On voit ainsi les lacunes et les sophismes de ce travail. Matérialiste et « amoral », comme on dit maintenant, M. Dumont, malgré ses critiques contre « l'insolidarité » contemporaine, ne s'est pas demandé s'il n'existe point une loi naturelle et divine qui commande à la conscience et qui préside au mariage : il a donc fermé volontairement les yeux sur une des causes du mal actuel et sur le remède qui y serait le mieux approprié. Il a bien étudié les départements français au point de vue du métissage des races, pour réfuter les élucubrations de M. Vacher de Lapouge (p. 106 et suiv.), mais il ne les a point étudiés et comparés au point de vue des croyances et des pratiques religieuses; à plus forte raison n'a-t-il point analysé la population de chacun d'entre eux en ses divers éléments constituants. Par exemple, il a beau affirmer d'une manière générale que « le divorce commence toujours par se répandre dans la classe élevée » (p. 168), il n'en est pas moins vrai qu'en province la classe ouvrière urbaine est à peu près seule à en offrir des exemples, du reste toujours plus fréquents. Bref, l'absence de toute idée et de tout sentiment religieux finit par lui faire conclure que « la France, étant une démocratie cen-

tralisée, idéaliste et catholique, et étant ainsi trois fois illogique dans la sphère du pouvoir, de la culture esthétique et du savoir, épuise l'individu en efforts obligés vers son développement personnel, au détriment de sa fécondité. » (p. 228).

3. — Par contre, nous avons quelques très bons travaux de description économique. Je range parmi eux, malgré la brièveté, l'*Achèvement et l'application de la réforme monétaire de la Russie*, par M. Ledos de Beaufort, heureux complément de la *Réforme monétaire de la Russie*, par M. Étéocle Lorini. Sans qu'on ait ici à suivre les mesures préparatoires ou à discuter les théories qu'elles supposaient, on y trouve groupés et expliqués : 1° l'ukase du 3 janvier 1897, donnant, comme équivalents de nos pièces de 20 francs, des demi-impériales, non plus de 5 roubles comme avec la loi de 1885, mais de 7 roubles 50 kopecks ; 2° l'ukase du 29 août 1897, qui limite à 300 millions de roubles-or l'excédent de la circulation de la Banque de Russie sur son encaisse-or ; enfin 3° l'ukase du 29 mars 1898, qui, complétant la démonétisation de l'argent, restreint à 25 roubles (66 francs) la somme qu'un particulier peut être contraint de recevoir en métal blanc. La réforme monétaire russe est donc achevée, par l'élimination du papier-monnaie, par l'adoption du monométallisme-or et par l'abaissement du rouble-métal au niveau moyen du rouble-crédit des dernières années. Signalons enfin, comme complément, une bonne explication du bilan de la Banque de Russie.

4. — Après cela, passons en Amérique. A la suite du beau travail que M. de Rousiers avait fait sur les *Industries monopolisées aux États-Unis*, M. Louis Vigouroux, chargé d'une enquête analogue par le même Musée social, nous donne *la Concentration des forces ouvrières dans l'Amérique du Nord*. Il y a là, à travers une masse énorme de matériaux, une très curieuse histoire du mouvement ouvrier aux États-Unis. Ce n'était pas un mince travail que de reconstituer et de faire suivre l'origine et le développement de toutes ces Unions nationales ou internationales, « amalgamées » ou simplement « fédérées. » Dans toutes ces descriptions et ces tableaux, M. Vigouroux ne peut s'empêcher de rendre hommage à l'esprit d'organisation et de discipline des ouvriers américains ; mais finalement, quoiqu'il ne se soit pas proposé d'une manière particulière de suivre l'évolution des idées socialistes dans le monde du travail aux États-Unis, il ne se défend pas de conclure que, « si l'action économique, si l'action directe sur les employeurs ne suffit pas, la tendance des groupements ouvriers à employer l'action politique s'affermira, et que, si tous ces moyens échouent, ces groupements auront plus tard recours à l'action révolutionnaire » (p. 356).

5. — Toujours en Amérique, l'*History of state banking in Maryland*,

de M. Alfred Cookman Bryan, jette un jour intéressant sur un des côtés les plus étranges de la vie économique des États-Unis. On sait que la législation américaine sur l'émission et la circulation des billets de banque est profondément différente des législations européennes et qu'elle n'a pas toujours brillé par l'esprit de suite et l'unité, selon qu'on employait ou non le système des banques privilégiées, et selon que le billet de banque était matière de législation d'États ou bien matière de législation fédérale (comme il l'est depuis 1863). Tout cela peut s'étudier dans l'État du Maryland, qui fut un des plus anciens de la grande République. Le volume de M. Cookman Bryan abonde aussi en renseignements précieux sur les crises périodiques qui ont ébranlé de tout temps le commerce américain.

6. — Les publications sur l'histoire de l'économie politique sont fort nombreuses : nous le comprenons très bien et nous nous en applaudissons, puisque l'histoire des doctrines économiques fait aujourd'hui partie de l'un des doctorats en droit. En fait d'œuvres générales, l'*Histoire des doctrines économiques* de M. Louis Cossa vient d'être traduite en français, sur la troisième édition italienne de 1892. L'ouvrage a deux parties : la théorie où se trouve l'exposé des discussions sur la définition, sur la méthode et sur la division de l'économie politique; puis l'histoire proprement dite. Cette histoire, selon M. Cossa, se décompose en quatre périodes : 1° période « fragmentaire » (antiquité, moyen âge et commencement de la Renaissance); 2° période « des monographies et des systèmes empiriques » qui va jusqu'au milieu du XVIII° siècle ; 3° période « des systèmes scientifiques », à partir de Quesnay et de Smith jusqu'à Ricardo; 4° période « critique contemporaine », depuis Ricardo. Pour cette dernière période, M. Louis Cossa procède par pays : il nous promène donc successivement en Angleterre, en France, en Allemagne, en Autriche, aux États-Unis, en Italie, etc. Un dernier chapitre, mais relativement assez court, est consacré au socialisme théorique sans distinction de pays. L'ouvrage révèle une immense érudition bibliographique : il est particulièrement destiné à ceux qui, possédant déjà très bien l'économie politique et toute son histoire, veulent avoir un catalogue complet des auteurs économiques et tout particulièrement des auteurs allemands et italiens. Le style est d'une concision remarquable, qui confine habituellement à la sécheresse et ressemble souvent à celui d'une simple nomenclature. Comme opinions, M. Cossa nous paraît professer un éclectisme d'érudit, qui lui interdit d'ordinaire le blâme ou l'éloge, mais qui laisse percer d'assez vives sympathies pour notre compatriote M. Gide, quoique du reste M. Cossa ait un esprit plus indifférent et plus neutre, plus favorable aux classiques et généralement plus libéral.

7. — D'autres, en France, pour obéir au décret de 1895, se proposaient d'initier graduellement la jeunesse des écoles à la connaissance de l'histoire de l'économie politique, par des monographies approfondies qui, destinées à se souder entre elles, doivent former un jour toute une encyclopédie. Parmi ces études détachées, nous mettons en un excellent rang les *Théories économiques dans la Grèce antique*, de M. Auguste Souchon. C'est d'une lecture agréable et facile, toujours très instructive, avec des aperçus ingénieux et profonds sur la vie économique des sociétés anciennes et sur les problèmes moraux qui s'imposaient à la méditation des philosophes grecs. Selon nous, le chapitre que l'auteur y consacre à la production est tout particulièrement intéressant, bien que les vraies notions économiques sur les agents et les modes de la production fussent restées étrangères à Aristote et à ses contemporains. Sur le socialisme dans l'antiquité, il était peut-être plus difficile d'être neuf : M. Souchon l'est cependant, en se refusant à voir du socialisme dans la *République* de Platon et en en montrant, au contraire, dans ses *Lois;* il l'est encore en reprochant à « ceux qui représentent Aristote comme le grand défenseur de la propriété individuelle dans l'antiquité grecque, de méconnaître toute une partie de sa doctrine » et de ne pas s'apercevoir qu'Aristote « conclut à un collectivisme partiel » (p. 169-170). Les opinions des auteurs sont constamment rapprochées du milieu social où elles se formaient, et c'est là un des côtés les plus suggestifs de ce volume.

8. — Je ne mettrais pas au même niveau les *Recherches sur l'histoire de l'économie politique*, de M. Ernest Nys. Le titre lui-même n'est-il pas quelque peu ambitieux? Au fond, c'est une simple juxtaposition d'études diverses sur des sujets économiques se rapportant au moyen âge. M. Nys y traite de l'influence byzantine et de l'influence musulmane, du commerce et de la banque au moyen âge, des juifs et de beaucoup d'autres choses encore. L'étude des théories y tient peu de place : elle ne fournit guère que quelques pages sur les scolastiques et ces écrivains monétaires. Tout le reste est consacré aux usages, aux pratiques, aux institutions et aux procédés administratifs. Dans ce cadre, les affirmations sont prodiguées : mais elles ne sont pas toutes étayées de preuves suffisantes, outre que l'absence de toute citation et presque de tout renvoi empêche de contrôler certains faits qui demanderaient à être bien démontrés. L'auteur est peu sympathique à l'Église et à la civilisation chrétiennes. Je n'en veux pour preuves que les éloges donnés à l'islamisme et à sa morale, l'autorité trop souvent invoquée de Renan et de Laurent, et la critique des théories et du rôle des franciscains au XIIIe siècle et au commencement du XIVe (p. 104). A ce propos, M. Nys, sans sortir de la Belgique, aurait pu s'inspirer avec profit du chapitre que son compatriote Thonissen avait écrit, il y a

cinquante ans, sur les « hérésies du moyen âge ». dans son *Socialisme depuis l'antiquité.*

9. — L'œuvre de Dunoyer, *la Liberté du travail*, a inspiré à M. Villey, un livre d'une haute valeur, que l'Institut a justement récompensé. Dunoyer rattachait à cette liberté du travail, non seulement l'économie politique toute entière, mais bien d'autres choses encore. Il était tombé pour ainsi dire dans l'oubli : on n'avait plus la même foi dans la liberté sans bornes qui était son idéal, ni la même ambition pour l'économie politique, considérée par lui comme une encyclopédie de toute science sociale. Or, M. Villey a cru que dans cette œuvre si originale et si vaste il y a beaucoup à noter, sinon à conserver, et il a écrit *l'Œuvre économique de Charles Dunoyer*. C'est une analyse à grands traits, mais complète, dans un style attachant et une forme infiniment suggestive, avec de longues et nombreuses citations de Dunoyer et avec d'intéressantes incursions dans le domaine de nos débats contemporains. Et quand M. Villey, à la suite de Dunoyer, aborde des problèmes de haute philosophie, il ne se contente pas d'y apporter l'esprit nettement spiritualiste de son auteur, il y exprime aussi la conviction qu'il faut de toute nécessité « une éducation morale basée sur la croyance en Dieu, en la loi morale et en la vie future » (p. 288). M. Villey n'est donc point aveuglé par la sympathie, et il reproche loyalement à Dunoyer d'avoir « commis une grave erreur morale, en croyant qu'il pouvait isoler la morale de toute croyance religieuse » (p. 321). Il fait bon entendre ces éloges de la liberté, soigneusement distinguée de la licence de tout croire et de tout faire.

10. — Par ce temps d'américanisme, ce qui intéresse Tocqueville ne saurait non plus nous être indifférent. *Jared Sparks and Alexis de Tocqueville*, voilà un opuscule de M. Herbert Adams qui grossit heureusement la liste des publications d'histoire et d'économie politique de l'Université John Hopkins. Sparks, dont on nous expose ici les relations avec M. de Tocqueville, avait écrit, entre autres ouvrages, la *Vie et correspondance de Gouverneur Morris* (ministre des États-Unis en France, ayant vécu à Paris de 1789 à 1794) ; Sparks avait fourni également à M. de Tocqueville quelques matériaux et particulièrement une assez longue notice sur l'administration municipale dans le Massachussets, notice qui est reproduite ici (p. 17-38). Puis, quand la *Démocratie en Amérique* de M. de Tocqueville eut été publiée, Sparks se prononça nettement contre la crainte que la loi du nombre pût aboutir quelque jour à l'oppression d'une minorité : ce danger lui paraissait absolument chimérique, si le suffrage était universel et que les élections se fissent à d'assez courts intervalles (p. 44). Mais qu'en disons-nous maintenant en France ? Au surplus, Sparks lui-même, écrivant, en 1853, sa dernière lettre à M. de Tocqueville, revenait déjà de cet optimisme : il manifes-

tait des inquiétudes sur l'avenir de sa démocratie ; il s'effrayait des clameurs que l'on commençait à pousser pour la conquête de Cuba ; et il voyait poindre dans le lointain l'avènement d'un militarisme qui, pour une république fédérée, ne pouvait être, d'après lui, qu'un dissolvant énergique (p. 46). N'est-ce pas que tout cela, écrit quarante-cinq ans avant la guerre hispano-américaine, a quelque chose de singulièrement prophétique ?

11. — La question des corporations et du régime du travail au moyen âge a été traitée bien souvent, et elle est cependant loin d'être épuisée. C'est que les uns ont voulu plutôt soutenir une thèse qu'écrire une histoire ; c'est aussi que, parmi les historiens, il en est trop qui ont conclu de Paris à la France et qui ont généralisé pour le pays tout entier les inductions que le *Livre des métiers* d'Étienne Boileau fournissait pour le Paris du XIIIe siècle. M. Hauser s'est donné la tâche d'étudier l'ensemble du pays dans une longue période et surtout dans une période de transition. Tels sont les *Ouvriers du temps passé,* XVe *et* XVIe *siècles*. Est-ce que, sous saint Louis, le régime corporatif n'était pas déjà ébranlé quelque peu ? C'est son avis et nous le partageons. Comme lui aussi, nous n'avons jamais pu croire que ce régime, à une époque quelconque, ait embrassé une partie très considérable des travailleurs puisqu'il ne s'appliquait ni au travail agricole, ni aux petites villes, et nous souscrivons très volontiers à son jugement que « dans la France du XVIe siècle c'était le travail libre qui était la règle, tandis que le travail organisé en jurandes n'était que l'exception » (p. XXIX). D'après M. Hauser, à la fin du moyen âge et sous la Renaissance, la condition de l'ouvrier n'était point enviable ; les modifications s'étaient « presque toutes produites dans le même sens, le sens le plus défavorable pour lui » (p. XXXVII) ; et le métier tournait en monopole au profit du patron (p. 4), si bien que « l'organisation du travail au bon vieux temps, du moins celle du XVe et du XVIe siècles, ne ressemblait que de très loin à la conception idyllique offerte à notre admiration et à nos regrets par certains de nos contemporains » (p. 77). Arrêtons-nous : nous ferions croire que M. Hauser avait une thèse et qu'il a voulu la prouver. Je sais bien que M. de Girard, dans la *Revue d'économie politique* de mars dernier, a répété l'opinion que l'esprit des corps de métier avait changé du tout au tout depuis le XIIIe siècle : mais je ne crois guère à ces transformations de la nature humaine, et je crois bien plutôt que nous nous imaginons un XIIIe siècle un peu à notre fantaisie. Au XVIe siècle, en tous cas, comme le régime corporatif avait tendu partout à la stabilité des conditions du travail, il pesa lourdement sur les taux des salaires pour les empêcher de suivre les variations du pouvoir de la monnaie : en outre, le pouvoir royal était alors manifestement avec les maîtres contre les compagnons. M. Hauser

termine son livre par l'histoire de l'importante grève des typographes de Lyon en 1539. Ce « tric », comme on disait alors, déclaré dans un métier nouveau et une profession pour ainsi dire capitaliste (p. 231), fut marqué de violences nombreuses, aussi bien dans son développement que dans sa répression. Ce récit fournit à M. Hauser l'occasion d'étudier l'origine de la « Grande aumône » de Lyon, qui date de la même période. Tout cela est fort intéressant.

12. — Après les ouvriers, les paysans, Il y avait vingt ans que M. Karéiew, avait écrit en russe *les Paysans et la Question paysanne en France dans le dernier quart du* XVIIIe *siècle.* Cet ouvrage, inaccessible jusqu'ici aux Français, vient d'être traduit par une Russe, Mlle Woynarowska, dont la plume connaît toutes les ressources de notre langue. M. Karéiew étudie la situation des paysans au regard des seigneurs et des bourgeois, la politique royale à l'égard des paysans puis la situation économique des populations rurales à la veille de la Révolution. Vient enfin la « solution de la question paysanne » par la Révolution. Mais ici M. Karéiew étudie l'histoire législative plutôt que l'histoire vécue, et c'est encore à Taine qu'il faut remonter pour trouver la lamentable description de l'état réel de la France pendant les dix dernières années du siècle passé. Après, la question paysanne disparaît, comme dit M. Karéiew : « les publicistes de la première moitié du XIXe siècle semblent ignorer jusqu'à l'existence des paysans » (p. 527), et j'ajoute que c'est encore vrai de notre fin de siècle, avec tout le bruit que les esprits partiaux font autour des seuls ouvriers de l'industrie. M. Karéiew s'est renseigné aux meilleures sources ; il a dépouillé un nombre immense de manuscrits et de documents de la Bibliothèque nationale et des Archives ; il a mis, dans l'arrangement des matériaux, la conscience et la concision qui sont parmi les mérites des *Origines de la France contemporaine ;* enfin, par les côtés où son œuvre touche directement aux questions de l'économie politique, par exemple à propos du mercantilisme, de l'intervention de l'État (p. 178 et s.), des physiocrates (p. 267 et s.) et de l'administration de Turgot (p. 322 et s.), il projette de véritables lumières sur l'histoire des doctrines économiques. Comment se fait-il que ce soient des Russes qui se chargent ainsi de nous apprendre notre histoire intérieure, Karéiew par exemple sur la *Question paysanne* comme Afanassiev sur *le Commerce des céréales en France au* XVIIIe *siècle?*

13. — Le titre du volume de M. Coste : *Principes d'une sociologie objective,* m'avait d'abord séduit. Assez de rêves-creux ont fait de la sociologie imaginaire et subjective, pour que la promesse d'une étude objective de la réalité fût alléchante. Seulement, M. Coste, « positiviste, courtier et libre-penseur » (p. 239), est tout aussi subjectif et idéologue que les autres. Ainsi, quoiqu'il n'identifie pas la sociologie avec la biologie et

qu'il critique les analogies organiques poussées trop loin, il ne se gêne pas pour voir un « organisme » dans notre système solaire et dans chaque conscience humaine (p. 41), tout aussi bien que dans les êtres vivants et les « sociétés animales et humaines. » Ses « principes » sont tout simplement une correction de la grande loi d'Auguste Comte sur les trois états théologique, métaphysique et positif. D'après M. Coste, l'homme est un organisme vivant, qui fait nécessairement partie d'un organisme social et qui développe peu à peu en lui un organisme mental. Par conséquent il y a trois groupes de sciences organiques successives : 1° la biologie ; 2° la sociologie ; 3° l'idéologie. Les trois termes de Comte (théologie, métaphysique et science positive) seront remplacés par ceux de : 1° biomorphisme ; 2° sociomorphisme ; 3° rationalisme. Et le fait générateur de l'évolution sociale, c'est l'accroissement et la concentration des populations. Les périodes évolutives sont : 1° celle des *bourgs*, qui est antérieure à la fondation de Rome ; 2° celle des *cités*, qui va de Romulus à César ; 3° celle des *métropoles*, de César à Théodose. Ici, régression, d'abord à la période des cités, avec le moyen âge féodal, puis à celle des métropoles, avec la Renaissance. Aujourd'hui, c'est la quatrième période ou période des *capitales* (p. 113 et s.). La morale est « une résultante du fonctionnement social et non point un principe de son fonctionnement » ; quant à la religion, laquelle est « naturelle aux enfants, aux femmes, aux hommes simples, aux individus malheureux, aux vieillards, on peut espérer qu'elle se transformera en une doctrine demi-symbolique, qui servira utilement de lien entre la philosophie abstraite des savants ou des libres-penseurs, et le réalisme concret dont les imaginations vives et spontanées ne parviennent pas à s'affranchir » (p. 122). En quoi tout cela est-il plus objectif et plus réel que les rêveries des autres sociologues? M. Coste nous promet un « second volume qui suivra à bref délai s'il est fait quelque accueil à cette première partie » (p. N) : je l'en dispense.

14. — Au moins, M. Coste (p. 235) reconnaissait-il « un ordre de faits historiques dus à l'originalité primesautière des grandes personnalités » ; et il tenait aussi pour douteux (p. III) que « sur l'archéologie préhistorique, sur les discussions du matriarcat et du patriarcat, de la polyandrie ou de la polygamie, l'on parvienne jamais à établir les grandes lois de la sociologie. » Or, ce serait exactement tout le contraire qui serait vrai, s'il fallait croire M. Durkheim et les compilateurs de son *Année sociologique*. La deuxième année de celle-ci vient de paraître avec le même plan que l'an dernier. Le volume renferme d'abord deux mémoires originaux, puis de très nombreuses analyses d'ouvrages sur la méthodologie sociologique, sur la sociologie religieuse, morale, juridique, criminelle et économique, sur la morphologie sociale et

l'anthroposociologie, etc., etc. Il y a lieu d'être stupéfait de la quantité d'ouvrages qui s'impriment dans le monde, de cet esprit-là. A ce titre *l'Année sociologique* n'est pas sans intérêt. Mais quel jargon ! La muse de M. Durkheim et de ses collaborateurs parle bien plus grec que celle de feu Ronsard. Passe encore quand elle parle grec avec les mots « thériomorphisme, antipsychie ou hypocoriotique » ; mais d'autres fois aussi elle torture tout simplement notre vieil et clair français avec des néologismes comme « irreprésentables, concrétisation, ornemantiste, communiel, hypostasi, héroïsation, connoter, sacralisation, désacralisation, canoniciens, datation, primigénité », etc, etc. Voilà pour la forme. Le fond est purement évolutionniste, déterministe et spencérien ; et les thèses sur la Bible et le peuple juif sont celles de Renan et de Wellhausen. Tout cela à tel point que sauf une exception, pas un ouvrage de sens chrétien n'a les honneurs d'une mention dans cet immense index bibliographique. — Les deux mémoires originaux traitent, l'un de la « définition des phénomènes religieux » (Durkheim), l'autre de la « nature et de la fonction du sacrifice » (Hubert et Mauss). Tous deux sont conçus d'après la méthode nouvelle qui consiste à remonter de l'inconnu au connu, c'est-à-dire à expliquer les religions contemporaines, que l'on connaît bien, par les préhistoriques que l'on connaît mal, et les civilisations actuelles par celles des sauvages qui n'en avaient aucune. La thèse de M. Durkheim c'est que « la notion de la divinité est un épisode secondaire de la religion » et qu'il existe fort bien des « religions athées » (p. 13-16). Puis, MM. Hubert et Mauss reprennent et comparent entre elles toutes les cérémonies des sacrifices chez les Hindous, les Grecs, les Romains et les peuples sauvages. Mais ils n'admettent pas que « toutes les formes possibles du sacrifice soient sorties d'une forme primitive et simple » (p. 132), et ils rejettent particulièrement l'argument du « totémisme » par le motif que « l'universalité du totémisme est un postulat et qu'il n'apparaît à l'état pur que dans quelques tribus isolées de l'Australie et de l'Amérique » (p. 32). Aussi, rien de plus embarrassé et de plus pauvre que leur conclusion, une fois qu'ils ont reconnu que partout « le sacrifice consiste à établir une communication entre le monde sacré et le monde profane par l'intermédiaire d'une chose détruite au cours de la cérémonie » (p. 133). Mais il y a là, au demeurant, un vaste champ d'études pour ceux qui voudraient reprendre la thèse de Joseph de Maistre et montrer dans tous ces sacrifices et ces lambeaux de religions les transformations indéfiniment altérées de la révélation primitive.

15. — Les publications socialistes abondent, mais nous savons qu'il faut faire « à tout seigneur, tout honneur. » Commençons donc par Karl Marx et par la traduction française de sa *Critique de l'économie politique*. Marx avait publié cet ouvrage en allemand, dès 1859, huit ans

avant le premier volume de *das Kapital :* il l'avait aussi fait entrer en partie dans le premier chapitre de ce *Capital*, mais non sans en modifier le plan et sans en écarter « l'histoire de la théorie de la valeur et de la monnaie, » que nous trouvons ici. Quoi qu'il en soit, cette œuvre est très incomplète et très mal dénommée. Dans la préface, Marx explique qu'il « distingue dans le système de l'économie bourgeoise l'ordre suivant : capital, propriété foncière, salariat, État, commerce extérieur et marché universel ; » or, il ne traite pas même en entier le premier de ses sujets et il n'aborde aucun des cinq autres. Le seul intérêt du livre, c'est qu'on y trouve longtemps avant le *Capital* la fameuse théorie de la valeur d'échange basée sur le travail social et mesurée sur la quantité qui en est incorporée à chaque marchandise. La forme est diffuse et prolixe ; les mêmes arguments sont répétés, resassés et retournés vingt fois, pour que les répétitions en masquent les faiblesses. Le titre aussi — *Critique de l'économie politique* — est mal choisi : Marx ne discute guère aucun auteur ni aucune loi ; et s'il affecte de connaître à fond des précurseurs de l'économie politique comme Petty, Stewart et Boisguilbert (p. 46 et s.), ce n'est que pour leur prêter, à l'occasion d'une phrase ou d'un mot, des vues profondes dans lesquelles il croit trouver la justification ou la paraphrase anticipée de son évangile collectiviste.

16. — Précisément le *Socialismus* du R. P. Cathrein est une réfutation de Karl Marx. La 7e édition allemande de cet excellent ouvrage vient de paraître. C'est un succès fort bien mérité, car le P. Cathrein a très heureusement réfuté le marxisme, soit au point de vue théorique, soit à propos de l'évolution économique et sociale à laquelle l'avènement de la grande industrie nous a obligés d'assister. La thèse de la *Mehrwerth* (ou plus-value) n'est pas non plus moins bien disséquée. Comme le R. P. Castelein, le P. Cathrein convient et établit que la condition de l'ouvrier est allée en s'améliorant dans ce dernier demi-siècle et que nous ne marchons pas le moins du monde vers l'accumulation capitalistique que Marx avait prophétisée il y a déjà plus de trente ans. Cependant le P. Cathrein est-il pleinement juste envers le « libéralisme » (libéralisme économique s'entend) quand il l'accuse d'avoir engendré fatalement le socialisme (p. 165 et suiv.) ? A-t-il bien étudié le rapport entre la valeur et le travail tels que Condillac, avant Ricardo, l'avait exposé ? Enfin, puisqu'il reproche à Adam Smith, comme le germe d'où le socialisme devait sortir, la phrase magistrale qui ouvre les *Recherches sur la richesse des nations*, n'a-t-il pas, ainsi que le R. P. Antoine, oublié lui aussi que Léon XIII traduit cette phrase dans son Encyclique *Rerum novarum* quand il dit : « Non aliunde quam ex opificum labore gigni divitias civitatum ? » Bref, je soupçonne chez le R. P. Cathrein, à l'égard des économistes proprement dits, une certaine

partialité dont j'avais été heureux de ne trouver aucune trace dans le R. P. Castelein. Mais je le félicite de démontrer, comme il le fait, qu'Aristote et saint Thomas fonderaient la valeur d'échange sur le besoin et non pas sur le travail (p. 89 et suiv.), et je le loue de réfuter ainsi — sans y penser peut-être — la thèse tout opposée que Rudolf Meyer et les démocrates chrétiens soutiennent pour rattacher leur socialisme à la philosophie scolastique et à la théologie du moyen âge.

17. — Le député socialiste Fournière avait fait au « Collège libre des sciences sociales » des conférences qui, selon lui, y avaient été fort bien accueillies (d'où je conclus — soit dit en passant — que cette espèce d'Académie ne se pique ni de conservatisme ni même de pudeur). Encouragé de la sorte, M. Fournière a rédigé et publié ces notes. Cela s'appelle *l'Idéalisme social*. C'est destiné aux « esprits desquels toute espérance religieuse s'est retirée et auxquels les sévères constructions métaphysiques de l'impératif apparaissent comme privées de fondements réels » (p. II). M. Fournière s'y déclare nettement « communiste » (p. IV). Pour lui, la « foi dans la survivance de la pensée » (c'est-à-dire, probablement, la croyance à l'immortalité de l'âme) doit être remplacée par la « conscience de la solidarité qui lie l'individu à l'espèce » (p. 19). De son côté la propriété, qui est une « création sociale » (p. 42 et s.) doit être remplacée par un collectivisme que l'État réalisera avec les conversions forcées, les amortissements, les rachats et finalement les expropriations, jusqu'à ce que ce collectivisme, simple forme sociale transitoire (p. 114 et s.), évolue à son tour en communisme (p. 120 et s.). La famille pendant ce temps-là aura évolué en union libre : mais ces unions seront tellement bien assorties qu'on ne s'y lassera jamais l'un de l'autre et que la société échappera ainsi au danger actuel de dépopulation. Cette partie du livre (IIIe partie) a des chapitres du plus grossier cynisme, et le titre « idéalisme social », que M. Fournière donne au volume, est démenti par les trop complaisantes peintures d'une imagination dépravée. Finalement la « cité idéale » sera la grande humanité, car « de l'idée de patrie il ne restera que ce qu'il restera de l'idée de famille quand la femme sera devenue un individu libre et que la famille aura uniquement l'amour pour base et pour lien » (p. 296).

18. — *Il Socialismo*, du député italien Napoléon Colajanni, est plus sérieux : tout au moins se recommande-t-il par une très réelle érudition bibliographique. La critique de Malthus (ch. IV, p. 71-118), avec une concision remarquable et des conclusions favorables à cet auteur, est un des bons exposés qui ont été faits de cette thèse et des discussions auxquelles elle a prêté. Je signale également comme assez instructifs, le chapitre sur la morale (ch. VII, p. 175-198) et les débats sur la querelle entre le darwinisme et le socialisme, entre Hœckel et

Virchow, sur le point de savoir si la théorie de l'évolutionnisme fournit des armes pour ou contre le socialisme. D'autre part, il faut bien le dire, la démonstration de la prétendue inexistence des lois économiques et l'exposé des contradictions entre ceux qui les admettent, ne sont guère qu'erreurs et sophismes. De tout cela, avec cet extérieur scientifique et cette dialectique assez adroite, il reste un livre qui pourrait bien faire des prosélytes — je veux dire des victimes — mais qui, dans un monde éclairé, armé du scalpel d'une critique impitoyable, a le mérite de présenter brièvement une foule de problèmes philosophiques, que les intellectuels du socialisme agitent entre eux, à propos de transformisme, de sociologie, de morale et de je ne sais plus quoi encore. Quant au christianisme, il y est ignoré et oublié, plutôt que volontairement attaqué.

19. — Dans *la Justice par l'État, étude de morale sociale*, M. Paul Lapie se demande quelle forme et quelles fonctions l'État doit avoir, pour que soit réalisé un certain idéal moral que nous nous faisons avec la conscience, en attendant que la science nous en fasse peut-être un autre. Bien entendu, M. Lapie n'examine pas le fondement de la morale et le caractère des règles qu'elle dicte, et grâce à cet heureux procédé de dialectique, il espère bien ne mécontenter personne, ni en dedans, ni en dehors de l'Université. Quel est son système? C'est que l'État est chargé de faire régner la justice en tout et partout. Tous ses fonctionnaires sont des magistrats ou plutôt des arbitres, depuis les préfets et les juges jusqu'aux ingénieurs, aux professeurs et aux agents de la force armée. La centralisation est une condition *sine qua non* de cette justice dont on a besoin (p. 86 et s.). M. Lapie, tout en se défendant de toucher aux questions d'impôts et d'économie politique, les aborde cependant assez pour laisser voir qu'il les ignore radicalement et qu'il a la crédulité naïve des arrangeurs de sociétés. Étatiste dans tout le corps de l'ouvrage, il conclut, sans le vouloir, en vrai socialiste. A ses yeux, « il suffit de dépouiller la thèse socialiste de son caractère autoritaire pour trouver une solution » au problème de la justice universelle (p. 190). L'État ménagera du travail à tout le monde et fixera un minimum de salaire; il commanditera tout le monde en prêtant, sans intérêt ou à peu près, des capitaux que les philanthropes, conscients de leur devoir social, lui auront prêtés gratuitement; gratuitement aussi il entretiendra des magasins où producteurs et consommateurs se rencontreront sans intermédiaires (p. 190-206). Mais, au dire de M. Lapie, ce ne sera pas le socialisme, parce que chacun pourra encore, en dehors de l'État, se chercher du travail, prêter ou emprunter, et faire le commerce en concurrence avec l'État. Ce sera la conciliation de l'individualisme et de l'étatisme, parce que, « au lieu de prendre pour fin l'individu ou l'État, on assigne

à l'État le devoir de réaliser la justice entre les individus..., idéal qui est en partie réalisé puisqu'il n'est après tout que l'idéal de la *Déclaration des droits de l'homme* » (p. 208). En voilà plus qu'il n'en faut sur ces jeux d'enfants, jeux beaucoup moins innocents qu'il ne semble.

20. — Au premier rang des adversaires maladroits du socialisme, je mets M. Gustave Le Bon, qui, en qualité d' « ami dévoué » de M. Delombre, notre ex-ministre du commerce, lui dédie la *Psychologie du socialisme*. Dans ce volume, les idées et les affirmations surabondent, mais ce n'est point par leur justesse que les unes et les autres se recommandent. Par exemple, montrer dans Karl Marx et le collectivisme contemporain une simple copie des « écrivains de l'antiquité » ou de « banales et bien vieilles spéculations empruntées aux écrivains français et anglais » (p. 39 et 124), c'est donner à croire que l'on ne connaît rien de la métaphysique de Marx, ni de ses thèses sur la valeur et la plus-value. Pour M. Le Bon, le socialisme est inapplicable au point de vue des nécessités économiques (l. IV, p. 247-318); en même temps, il est contraire aux lois de l'évolution et aux idées démocratiques (*ibid.*, p. 319-443) : d'autre part, cependant, au point de vue philosophique, il est défendable dans plusieurs de ses théories (p. 5), et il s'impose aux foules comme une religion, c'est-à-dire aveuglément, au rebours de la raison et de la logique (l. II, p. 71-122). Tel est bien, en effet, le caractère de toute religion : car si « les plus puissants penseurs de l'humanité, un Leibnitz, un Descartes, un Newton, se sont inclinés sans murmure devant des dogmes, » il n'en est pas moins vrai que « la raison leur eût vite montré la faiblesse de ceux-ci, s'ils avaient pu les soumettre au contrôle de la critique » (p. IV.) Pour le moment, « les vieilles religions sont en voie de mourir, et celles qui doivent les remplacer, ne sont pas nées encore » (p. 8) : dans l'intervalle, le peuple va au socialisme qui a « pour son plus sérieux élément de succès un humanitarisme vague, de mots et non de sentiments, désastreux héritage de nos vieilles idées chrétiennes » et dont le triomphe passager doit nous conduire au césarisme (p. 464-465). Néanmoins l'échec final est certain, parce que le socialisme, considéré comme une religion, ne promet pas de vie future qui fascine les imaginations, et parce que, d'autre part, comme force économique, il se brisera contre les obstacles (p. 99). Il faut bien le combattre; mais ce n'est pas au nom de la morale, parce que celle-ci n'a qu'une « valeur ancestrale » (p. 84); ce n'est pas non plus par la raison, parce que la raison n'est pas comprise de la foule : c'est seulement par le sentiment (p. 475). Ajoutez de longues pages sur la différence du caractère anglo-saxon et du caractère latin, ce dernier déformé par quinze siècles d'autorité religieuse (p. 123-246); ajoutez des éloges pour l'éducation anglo-américaine d'après

la recette de M. Demolins; ajoutez enfin des notes aiguës contre la charité, « conception inférieure et barbare, n'ayant d'altruiste que l'apparence, mais très égoïste en son essence et généralement nuisible..., » et ayant besoin d'être remplacée par la « solidarité sociale » (p. 393-394). Voilà les thèses du livre. Ce que j'y trouve de bon, c'est la défiance contre la sociologie, qui « ne saurait être considérée comme une science » ni même comme une ébauche de science (p. 446); ce sont aussi certaines attaques contre l'Université, qui, non contente de développer le fonctionnarisme, est aussi un foyer de socialisme (p. 69), et pourra revendiquer une part considérable dans les destructions de l'avenir (p. 433).

21. — Les *Questions politiques* de M. Émile Faguet renferment quatre études, de longueur et d'importance fort inégales, intitulées *La France en 1789*, *Décentralisateurs et fédéralistes*, *le Socialisme en 1899* et *Que sera le XX° siècle*? C'est très bien écrit, d'une lecture agréable et facile, mais sans aucune valeur historique ni économique. — Le fragment *Décentralisateurs et fédéralistes* est une réponse à une brochure de M. Charles Maurras : M. Faguet s'y montre très opposé à l'autonomie communale (notamment p. 41 et 55), et la décentralisation qu'il désire consisterait surtout à faire passer du ministre au préfet la décision d'un assez grand nombre d'affaires. — Le morceau *le Socialisme en 1899* est de beaucoup le plus considérable. Le *Journal des Économistes* déclare aussi que c'est « l'article le plus mauvais du volume, » parce qu'il « n'est guère d'erreur économique que M. Faguet ne *gobe* pas. » C'est sévère, mais c'est juste. Cependant M. Faguet y a raison contre M. Deschanel, en soutenant (p. 88-95) que la Révolution n'est pas aussi pure de socialisme que les panégyristes le prétendent ; il a aussi une assez bonne discussion du collectivisme, impossible à appliquer (p. 141 et s.); et il montre le progrès garanti par la concurrence (p. 161 et s.), comme une certaine liberté des fonctionnaires est garantie par celle du public (p. 156 et s.). Puis, à dater de là, il déraille. En face d'un socialisme édulcoré, devenu électoral et parlementaire et ayant gagné en largeur, selon le mot de Bebel, ce qu'il a perdu en profondeur (p. 175 et s.), M. Faguet réclame un véritable socialisme d'État, par le motif que « tout ce qui n'est pas le socialisme intégral lui est contraire. » Pour lui, « l'État a tous les droits » même contre la propriété (p. 220) : aussi, désireux d'affaiblir et de retarder le socialisme pour longtemps, sinon pour toujours (p. 203), il demande des caisses de retraites alimentées par l'État (p. 199), une législation internationale du travail (p. 225) et autres mesures analogues capables « d'adoucir la cruauté des lois économiques, par une intervention intelligente de l'État » (p. 219). Dans le fond, M. Faguet ignore ces lois : c'est ainsi qu'il avait voulu contenter à la fois les partisans et les adversaires de

la loi d'airain, en concédant aux uns qu'elle n'est pas « fausse » et aux autres qu'elle est « inexacte » (p. 125 et s.). Finalement, il tient pour le « néo-socialisme », qui « a rendu des services » et qui, « discutant les questions de plus près, réaliste et actuel, pratique et possibiliste, paraît, observé par nous, surveillé par nous, être appelé à en rendre encore et de plus grands » (p. 243). M. Faguet ne sait lire ni la statistique, ni les faits sociaux : c'est ce qui éclate dans sa réponse à la question *Que sera le XXe siècle?* Bref, ce ne sont que des idées toutes faites de journaliste, et parfois des idées qui se contredisent entre elles. Ainsi, son début du *Socialisme en 1899*, sur le socialisme latent renfermé dans les principes de 1789 (p. 89 et s.), est inconciliable avec sa *France en 1789*, où il explique que « la Révolution française, dans les vœux des hommes qui l'ont commencée, aussi bien que dans les résultats par où elle a fini, n'a rien d'idéaliste, rien de philosophique, » et que « les principes de 1789, il n'y en a pas » (p. 3). Mais voici qui est plus fort : « Ce peuple-là (celui de 1789), dit-il, mourait de faim et ne pouvait pas faire d'enfants, pour cause de misère : à preuve que vingt ans après 1789 la population de la France, malgré l'Empire, était passée de 28 millions d'habitants à 38 » (p. 9). La mention de l'Empire prouve qu'il faut bien lire « vingt ans » : or, la France en 1820 n'avait pas tout à fait 30 millions et demi. Mais, quand même on voudrait nous faire lire « quatre-vingts ans, » nous répondrions encore que ce peuple-là, celui de 1789, venait précisément de passer, entre 1715 et 1789, de 20 millions à 26 ou 27 millions, 28 même s'il faut ce chiffre pour faire plaisir à M. Faguet. Donc il faisait bien des enfants, ne lui en déplaise !

22. — Sous le titre *l'Année sociale,* M. Paul Fesch (*alias* M. l'abbé Fesch) commence une publication annuelle dont le cadre, s'il était rempli d'une manière impartiale, devrait exciter l'intérêt. Ce serait le sommaire de tous les faits et de toutes les manifestations d'idées dans le domaine de l'économie sociale. Malheureusement M. l'abbé Fesch ne connaît ou ne soupçonne que deux foyers d'idées sociales : les socialistes et les démocrates chrétiens. Toutes ses sympathies sont pour ces derniers qui, dit-il, « s'ils avaient un chef autorisé, auraient bientôt fait de se débarrasser des légères entraves qui arrêtent leur essor » (p. 66). Là-dessus la parole est donnée à M. l'abbé Gayraud et aux orateurs des congrès de la démocratie chrétienne. Le reste n'existe pas. Les incidents désagréables sont prudemment écartés. Ainsi, après quelques citations de cardinaux et d'évêques fort étrangères au sujet et amenées de manière à faire croire, par exemple, que Mgr l'évêque d'Annecy, un des contradicteurs les plus avérés et les plus énergiques de la démocratie chrétienne, en est au contraire un partisan (p. 73), M. Paul Fesch ne mentionne pas Mgr l'évêque de Nancy, dont les dis-

cussions et même le procès avec l'organe le plus important, mais aujourd'hui disparu, de ce parti-là, avaient eu plus de retentissement que beaucoup d'autres incidents qu'il rappelle. Bref, le volume aurait pu s'appeler tout aussi bien *l'Année socialiste*. Nous reconnaissons d'ailleurs que sur ce terrain-là il est assez riche en documents.

23. — M. Léon de Seilhac, qui n'est point un inconnu pour nous, a donné un compte-rendu analytique de tous les *Congrès ouvriers en France*, depuis 1876 jusqu'en 1897. C'est une mine immense à exploiter. M. de Seilhac n'apprécie pas : il expose et laisse juger. On voit comment le collectivisme a pris corps et quels progrès il a fait dans les esprits ; on constate les dispositions nettement irréligieuses de tous ces congrès ; on voit la défiance et l'aversion de l'ouvrier pour le bourgeois même socialiste ; on se convainc enfin que les dissentiments sont fréquents et faciles, et que, s'ils retardent maintenant le triomphe du socialisme, à bien plus forte raison ils rendront sa victoire précaire et toute momentanée.

24. — La Société d'économie sociale a fait faire un nouveau tirage de l'intéressante communication que M. Louis Rivière lui avait faite le 10 janvier 1898 sur *les Jardins ouvriers en France et à l'étranger*. C'est l'histoire et l'exposé d'une œuvre très attachante et faisant un bien réel dans certains cas et certains milieux. Peut-être cependant est-ce avoir pour elle un peu trop d'ambition que d'en attendre une rénovation sociale ; et jamais non plus nous ne nous sommes expliqué pourquoi la démocratie chrétienne en faisait sa chose, au risque de la compromettre. — Simple question : M. Rivière voudrait-il bien nous dire à quelle époque « autrefois cent mille canuts s'étageaient le long de la Croix-Rousse (à Lyon), au lieu des dix mille à peine qui en restent aujourd'hui » (p. 36) ?

J. Rambaud.

THÉOLOGIE

Le Catholicisme et la vie de l'esprit, par George Fonsegrive. Paris, Lecoffre, 1899, in-18 de viii-460 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume où M. Fonsegrive a réuni des études parues antérieurement dans des journaux ou des revues, paraît tout d'abord manquer de cette unité qui constitue un livre ; et cependant, après une lecture attentive, on en vient à percevoir la liaison des idées que l'auteur a groupées dans sa démonstration apologétique. C'est ainsi qu'aux environs d'une place forte le promeneur rencontre des redoutes et des batteries jetées comme au hasard des accidents du terrain, et qui cependant, d'après le plan de l'ingénieur qui les a construites, cons-

tituent un ensemble défensif dont chaque partie a son importance et même sa nécessité.

La méthode de M. Fonsegrive consiste à marcher en avant, parfois tellement en avant qu'il inquiète quelques-uns de ses amis; toutefois sa marche est prudente, et malgré des prédictions plus ou moins bienveillantes, il n'est jamais tombé dans les fondrières dont les routes de l'apologétique sont environnées; il marche en avant et ne s'arrête pas pour triompher bruyamment de ces objections qui n'ont été présentées que pour donner à un orateur le plaisir et l'honneur de les renverser; c'est malheureusement à cela qu'on perd trop de temps dans nos congrès; nos adversaires sourient alors avec dédain quand ils nous voient nous payer de mots ronflants et de périodes sonores.

« La Foi et la Science ne sont pas incompatibles, » et on nous cite le P. Secchi et Ampère, Cauchy et le cardinal Angelo Maï ! mais, disent nos contradicteurs, nous n'avons jamais prétendu que telle ou telle science soit inaccessible au croyant; là où nous voyons une répugnance, c'est entre la profession de foi et la « Science » prise dans l'universelle acception du mot, dans ses rapports avec la Foi; que des catholiques soient astronomes ou mathématiciens... *transeat!* mais si quelque province de la science est interdite au catholique, l'incompatibilité apparaît dans les lignes essentielles. »

Ainsi posée la question n'est plus un thème à développements oratoires, et M. Fonsegrive, dans son étude sur les méthodes d'investigation et de travail, montre que la Théologie elle-même ne répugne pas à recourir aux procédés, soit disant réservés aux sciences exclusives de la Foi.

Les publications apologétiques de M. Fonsegrive ont eu jusqu'à ce jour le succès qu'elles méritaient; le présent ouvrage ne peut qu'augmenter encore l'estime due à l'auteur. P. Pisani.

SCIENCES ET ARTS

L'Étudiant, par J. Michelet. Étude par E. Lavisse. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-12 de 324 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'année dernière, à la veille des fêtes du centenaire, la *Revue Bleue* publiait un article sous ce titre : *Pourquoi on ne lit plus Michelet,* et l'auteur imputait cette indifférence au culte exalté de l'historien pour la Révolution, à sa foi trop candide en l'humanité, à sa haine aveugle contre le catholicisme. S'il disait vrai, en réimprimant *l'Étudiant* on a compté sans doute particulièrement sur l'étude qui sert ici de préface et d'introduction. De fait, ces trente pages se lisent avec quelque intérêt, comme tout ce qui sort de la plume de M. Lavisse. L'éloge

y domine, ainsi qu'on peut s'y attendre dans une conférence aux étudiants de l'Université de Paris ; mais de sérieuses réserves l'accompagnent. M. Lavisse, par exemple, ne craint pas d'écrire : « La souveraineté nationale est certainement un mensonge..... Il n'apparaît pas que la République soit le gouvernement de la raison par la raison, et la victoire de l'âme. » La forme même lui semble démodée : « J'ai bien peur qu'à vos oreilles ce langage ne sonne creux, comme une déclamation. »

Mais ouvrons le livre lui-même, composé de dix leçons de Michelet, dont les trois premières seules furent professées avant la suspension de son cours, le 2 janvier 1848. On y trouve matière aux impressions les plus variées. — Des conseils louables. Alarmé par l'antagonisme social qui va grandissant, Michelet veut que le jeune homme instruit aille sans hésiter au-devant du peuple : « Il doit être le médiateur de la cité. » Notons qu'Ozanam avait déjà développé cette même thèse avec l'ardeur de sa foi, quand il créa les conférences de Saint-Vincent de Paul. — Une peinture navrante, mais fidèle, des cruels effets de certaines dispositions du code civil (p. 44). — Une apologie de l'éducation classique et en même temps une critique impitoyable de l'abstraction dont elle est saturée. — Des vérités aussi actuelles aujourd'hui qu'il y a cinquante ans : « L'esprit abonde, mais le caractère est rare..... Qui veut l'égalité ? personne..... Si nous sommes douteurs, c'est que rien de grand à croire, à aimer n'apparaît à l'horizon. » — Des aphorismes à la Hugo : « La loi est la fille spontanée de l'âme humaine..... La Révolution fut un océan d'héroïsme..... Rien de médiocre sous la République. La grandeur est sa nature. Au-dessous, elle n'est point » (p. 293). — Enfin des bouffées d'anticléricalisme : « Le prêtre n'existe plus et sa place est vide. Qui veut la place du prêtre ? » (p. 248.)

En somme, dans ce livre, où des hauteurs de la prophétie on descend brusquement aux puérilités de l'anecdote (procédé familier de Michelet), la raison se heurte sans cesse à l'utopie, et l'impartialité à la passion. Ce n'est pas là encore le nouvel Évangile destiné à rendre la foi et l'énergie à la jeunesse incroyante. C. Huit.

La Religion et les Sciences de la nature, par F. Bettex. Genève, Jeheber; Paris, Fischbacher, 1899, in-8 de 297 p. — Prix : 6 fr.

Écrit par un protestant, comme en témoignent divers passages de son texte, ce livre n'en est pas moins inspiré par un sentiment très sincèrement chrétien. C'est une charge à fond contre le matérialisme, le darwinisme, la fausse science, et toute à l'honneur du Livre inspiré.

Il comprend cinq grandes divisions ou chapitres. Le premier intitulé *Progrès?* s'élève contre l'engouement excessif des hommes de notre

temps pour le prétendu progrès. L'auteur met en parallèle les civilisations de la haute antiquité aujourd'hui disparues et leur trouve divers avantages sur la nôtre. Il ne nie pas l'avancement des sciences et leurs applications industrielles, mais il ne voit pas là un véritable progrès, parce que les hommes n'en sont rendus ni plus heureux ni meilleurs.

L'Évolution actuelle, sujet de la seconde division, représente une forme sociale fort différente de celles qui ont précédé, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit plus haute ni meilleure. Il est bien vrai que tout est progrès dans la nature ; tout y tend à croître, tout organisme évolue vers son développement, et l'ensemble des êtres tend vers Dieu. Comment l'humanité, qui est, elle aussi, un organisme vivant, fait-elle exception à cette loi ? C'est que, par le péché originel, elle a été détournée de sa voie et n'est plus dans les conditions suivant lesquelles Dieu l'avait créée ; elle ne tend plus vers lui, et, créée pour le bien, elle incline vers le mal. Merveilleuses sont les découvertes de la science aussi bien dans le monde des infiniment petits que dans le monde des infiniment grands ; mais au lieu de les rapporter à Dieu, l'homme s'en sert pour se détourner de Lui.

Dans le chapitre intitulé *les Chrétiens et la Science*, l'auteur déplore l'apathie et l'indifférence des chrétiens devant les attaques des libres-penseurs qu'il appelle les « libres-fous, » leurs hésitations et leur trouble devant des négations d'autant plus audacieuses qu'elles ne reposent sur aucune preuve ; et il s'applique à les raffermir, en leur montrant l'inanité de ces attaques.

Il développe aussi, dans un quatrième chapitre, *la Science*, tout ce que celle-ci invoque comme dogmes, ce qu'elle renferme de mystères, tout ce en quoi elle est impuissante, toutes les réalités dont elle ignore la nature et sur lesquelles cependant elle appuie ses fondements. Il combat ses prétentions injustifiées à vouloir annuler, en matière de connaissance, tout ce qui n'est pas elle ; à saper, sous prétexte de critique, les bases mêmes de la certitude. Il fait voir que, pour utile qu'elle puisse être, la science n'est pas indispensable à la civilisation et aux individus, qu'elle n'a, par elle-même, aucune influence moralisatrice, qu'il a existé et qu'il existe encore de nos jours des populations prospères et heureuses sans la science. — Une excellente et plus directe réfutation des doctrines athées, matérialistes, agnostiques, forme la dernière partie de l'ouvrage, sous la rubrique : *Le Matérialisme.*

Il y a incontestablement une grande part de vérité dans ce livre, dont la sincérité et l'excellence des intentions méritent tout éloge. Cependant l'on ne saurait en accepter, au pied de la lettre, toutes les conclusions. Sans parler de l'estime témoignée à plusieurs reprises,

incidemment du reste, aux hérésiarques du XVIe siècle, et que, de toute évidence, nous ne saurions partager, nous devons dire que le noir tableau, tracé par l'auteur, de la civilisation et de la société actuelles, n'est cependant pas dépourvu, si vrai soit-il, malheureusement, en général, de quelques rayons de lumière qu'il a trop négligés. S'il est parfaitement exact que la civilisation et le bien-être matériels ne soient pas le but de la divine institution du christianisme, il ne l'est pas que sa bienfaisante influence soit sans action sur eux. Que le mal prédomine le plus souvent sur le bien parmi les hommes, ce n'est, hélas ! que trop vrai ; il ne faut pas oublier cependant que le bien n'y est pas nul et ne reste pas inactif, et que, par la miséricorde de Dieu, et grâce aux mérites infinis de Jésus-Christ, le premier, finalement, ne prévaudra pas contre le second. C. DE KIRWAN.

Traité d'algèbre supérieure, par H. WEBER ; traduit par J. GRIESS, T. I. Paris, Gauthier-Villars, 1898, gr. in-8 de x-764 p. — Prix : 22 francs.

M. Griess a fait sa traduction sur la deuxième édition allemande de l'ouvrage de M. H. Weber. Nous avons déjà signalé dans le *Polybiblion* la haute valeur de cet ouvrage ; nous y revenons avec plaisir. L'auteur a voulu écrire un livre d'enseignement qui n'exige du lecteur que peu de connaissances préliminaires ; nous sommes heureux de constater qu'il a pleinement réussi. La clarté avec laquelle a été rédigé le texte allemand, a certainement facilité de beaucoup la tâche du traducteur, mais nous ne pouvons nous empêcher de lui dire que nous n'avons jamais vu une traduction qui fût à la fois si élégante et si précise.

Ce premier volume est, en entier, consacré à la théorie des équations. Il est divisé en trois livres. Le premier consacré aux principes sert de préparation à la suite. Fidèle à la règle qu'il s'est imposée : conduire le lecteur progressivement des notions les plus élémentaires aux plus élevées, M. Weber étudie les fonctions rationnelles, les déterminants ; il donne les premières notions sur les racines des équations et en trois chapitres traite à fond l'élimination et la transformation des équations. Le deuxième livre est consacré en entier à la recherche des valeurs numériques des équations algébriques, et expose l'état actuel de la science sur ce point. Le troisième livre débute par le développement complet de la théorie de Galois, et, après avoir étudié les équations cycliques, s'occupe de la résolution algébrique des équations.

MM. Gauthier-Villars nous font espérer, dans un avertissement, la publication de la traduction du second volume. L'accueil chaleureux qu'a reçu partout le premier volume, les décidera sans doute à publier sans tarder le second.

Cet article était déjà rédigé quand nous avons appris la mort de M. Griess. C'est une perte pour la science. COURBE.

Leçons sur l'intégration des équations aux dérivées partielles du second ordre, par E. GOURSAT. T. II. Paris, Gauthier-Villars, 1898, gr. in-8 de 344 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume renferme la fin de l'ouvrage de M. Goursat sur les équations aux dérivées partielles du second ordre. L'ouvrage débute par la méthode de Laplace et par l'extension de cette méthode, donnée par Legendre, pour les équations linéaires de forme quelconque. Le chapitre suivant est consacré aux systèmes en involution ; partant de la définition de Sophus Lie, l'auteur montre que l'intégration d'un tel système se ramène à celle d'un système d'équations différentielles ordinaires et expose les propriétés géométriques et analytiques qui en découlent. Nous arrivons ensuite à l'exposé de la célèbre méthode de M. Darboux ; cette méthode, qui date de 1870, a été la cause de nombreux et intéressants travaux que nous trouvons tous résumés et unifiés ; nous nous rendons un compte parfait qu'elle est le moyen le plus puissant pour intégrer une équation aux dérivées partielles du second ordre, ou, d'une façon plus précise, pour ramener le problème à l'intégration d'un ou plusieurs systèmes d'équations différentielles ordinaires. La question si importante de la transformation des équations, sur laquelle il y a encore tant à faire, est le sujet d'un chapitre où sont exposé tous les travaux actuellement faits sur ce sujet. L'ouvrage se termine par diverses généralisations, parmi lesquelles nous citerons celles sur l'extension du problème Cauchy par une équation d'ordre n, de la méthode de M. Darboux et de la méthode de Monge.

Cet ouvrage est un guide indispensable pour tous ceux qui veulent aborder sérieusement l'étude de ces équations différentielles. Il possède au plus haut degré les deux qualités qu'on demande à un livre d'enseignement : d'abord, il est très clair ; ensuite il expose complètement l'état actuel de la science sur ce point. Une bibliographie copieuse facilitera le travail de ceux qui voudront se reporter aux mémoires originaux. COURBE.

Leçons sur les systèmes orthogonaux, par G. DARBOUX. Tome I. Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-8 de 338 p. — Prix : 10 fr.

Dans ses *Leçons sur la théorie des surfaces*, M. Darboux a souvent fait connaître des propriétés des systèmes triples orthogonaux et des coordonnées curvilignes. Nous croyons qu'il est bon d'étudier ce premier livre avant de chercher à approfondir les belles théories qui se développent dans ce nouvel ouvrage.

Nous trouvons d'abord l'exposé des travaux de Lamé, où est complè-

tement mis en évidence le rôle de l'équation aux dérivées partielles du troisième ordre à laquelle doit satisfaire le paramètre de toute famille faisant partie d'un système triple. La recherche des systèmes triples orthogonaux qui renferment une famille de plans ou une famille de sphères, les solutions particulières de l'équation du troisième ordre, forment une première application des familles de Lamé. Nous trouvons ensuite l'exposé complet des travaux qui ont été faits sur les diverses formes que peut prendre l'équation du troisième ordre, puis une nouvelle application : la recherche des familles formées de quadriques. Généralisant les théories précédentes, M. Darboux étudie les systèmes orthogonaux à n variables.

Revenant aux systèmes triples orthogonaux, nous nous arrêterons avec l'auteur à l'étude si remarquable du trièdre trirectangle formé par les normales aux trois surfaces coordonnées qui se coupent en un point. Abandonnant la théorie, M. Darboux s'occupe du problème de Lamé : la recherche des systèmes isothermes; il montre que l'on doit chercher le problème plus général qui est l'étude de systèmes triples formés de surfaces isothermiques; il obtient trois types de solutions qui sont successivement étudiés. Le volume se termine par les systèmes triples de M. Bianchi, systèmes dans lesquels une des familles est composée de surfaces à courbure constante.

Nous nous sommes abstenus de toute appréciation dans cette analyse : le nom de l'auteur suffit pour faire connaître toutes les qualités de cet ouvrage. Nous nous contenterons de le remercier de bien vouloir faire profiter les mathématiciens de sa science si claire et si profonde.

COURBE.

Die Grundgebilde der ebenen Geometrie, von V. EBERHARD. T. I. Leipzig, Teubner, 1895, gr. in-8 de XLVII-302 p. et 5 planches. — Prix : 17 fr. 50.

La préface de cet ouvrage, qui se vend séparément, est une étude remarquable sur les fondements et le but de la science de l'espace. Le rôle de l'observation dans l'établissement des principes fondamentaux de la géométrie est mis en évidence; nous ne croyons pas que l'auteur arrive à mettre d'accord tous les mathématiciens et tous les philosophes sur ce sujet, mais tous liront avec intérêt l'exposé critique du développement de la science géométrique et reconnaîtront le rôle important qu'a tenu l'expérience dans ce développement.

Ce volume est entièrement consacré à l'étude du système ponctuel plan. Nous trouvons des méthodes entièrement nouvelles pour la représentation géométrique, mais le soin que l'auteur a mis à les exposer en rend l'étude assez facile. Les définitions de mots et les principes nouveaux sont donnés avec tous les détails nécessaires, et toutes les

conceptions de l'auteur sont entourées de tous les éclaircissements utiles. Ces conceptions conduiront-elles à de nouveaux progrès, nous l'espérons, quoique la lecture de ce livre ne nous permette pas actuellement de l'affirmer. COURBE.

Leçons de Chimie physique, par VAN'T HOFF. Traduit par M. CORVISY. T. Ier. Paris, Hermann, 1898, gr. in-8 de 263 p. — Prix : 10 fr.

Ce premier volume, consacré à la dynamique chimique, se compose de deux parties : l'équilibre chimique et la vitesse de réaction.

Au premier abord il semblerait que la statique chimique doit précéder la dynamique, mais si nous remarquons que cette dernière n'a besoin d'aucune hypothèse sur la nature de la matière, nous comprenons pourquoi M. Van't Hoff a été amené à traiter d'abord la dynamique chimique. Sa méthode d'exposition est excellente : il expose des exemples concrets très heureusement choisis avant de donner des développements théoriques. S'il existe encore des chimistes qui se contentent de l'étude de la chimie descriptive, ce livre les convertira certainement à l'étude de la mécanique chimique. Est-il possible de lire les quelques pages consacrées à la Schoenite sans désirer connaître les lois qui président à sa formation ou sa non-formation lorsque les mêmes éléments chimiques sont en présence? J'ai pris ce corps au hasard, mais tous les autres exemples, où toutes les combinaisons sont représentées par un graphique, pour un, deux ou trois corps en présence, les difficultés que présente l'étude de quatre corps en présence, montrent quel haut intérêt s'attache à l'étude des lois de l'équilibre chimique. La partie consacrée à la vitesse de réaction présente un intérêt tout aussi grand : une réaction a besoin d'un certain temps pour se produire, il y a des forces accélératrices et des forces retardatrices. Il faut séparer ces forces et les étudier. La connaissance des forces accélératrices est bien déterminée et très clairement exposée dans ce livre ; pour les forces retardatrices, la science est moins avancée, mais l'auteur nous fait connaître de nombreux résultats expérimentaux relatifs à cette question. Après avoir étudié les réactions qui se produisent simultanément dans toute la matière et avoir établi des lois précises, l'auteur termine par l'étude si intéressante de la propagation de l'onde de réaction, soit par combustion, soit par explosion. COURBE.

Recherches sur les instruments, les méthodes et le dessin topographiques, par le Colonel A. LAUSSEDAT. Tome I. *Aperçu historique sur les instruments et les méthodes ; la topographie dans tous les temps.* Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-8 de XI-449 p. avec planches hors texte et fig. dans le texte. — Prix : 15 fr.

C'est un travail du plus haut intérêt, et beaucoup plus considérable que ne l'indique son titre ; on peut même dire, sans la moindre exa-

gération, que cet ouvrage comble une réelle lacune. L'histoire des découvertes géographiques, en effet, voici longtemps que de bons esprits, des érudits très bien informés, des écrivains de mérite ont entrepris de la retracer et ont publié sur ce sujet des livres plus ou moins complets, mais estimables pour la plupart ; quant à l'histoire de la cartographie et de la topographie, il en est tout différemment : les ouvrages d'ensemble font totalement défaut. C'est qu'il faut, pour pouvoir entreprendre un travail de ce genre avec quelque succès, posséder des connaissances spéciales, être familiarisé avec des méthodes et des instruments fort peu employés par les gens du monde, vivre depuis longtemps en commerce continu avec les documents cartographiques des pays étrangers, comme avec ceux de la France. Pour tout autre que pour le colonel Laussedat, c'étaient là des difficultés presque insurmontables ; ce n'en était pas pour le savant directeur du Conservatoire des arts et métiers. Déjà, en l'année 1892, il avait résumé, dans une lumineuse conférence, faite à l'École des Hautes Études Commerciales, l'*Histoire de la cartographie* ; c'est ce même sujet (mais combien développé, et accompagné de multiples figures documentaires) qui remplit le volume dont nous rendons compte, et qui contient dans ses deux chapitres, dans ses deux parties : 1° un aperçu historique développé sur les instruments et les méthodes topographiques ; 2° un exposé très complet de la topographie dans tous les temps. On y trouvera difficilement à critiquer, d'autant plus que le colonel Laussedat annonce devoir reprendre, à la fin de son second volume, certains points trop sommairement traités, ou passés presque complètement sous silence dans la première partie de son travail, — ce qui concerne les peuples orientaux et surtout les Chaldéens, en particulier. On doit toutefois regretter que l'auteur laisse croire (p. 29, note 2) que le géographe Strabon est un romain, alors qu'il est grec et qu'il s'inspire presque exclusivement des géographes et plus encore des historiens grecs ; — et qu'il omette (p. 37, note 1) de signaler les reproductions de globes célestes et d'un astrolabe arabes données par Jomard dans les premières planches de ses *Monuments de Géographie* (nos I, II, III). — En ce qui concerne les origines de la boussole en Europe, le colonel Laussedat ignore le remarquable travail publié par M. de la Roncière en 1897 dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (*Un inventaire de bord en 1294 et les origines de la navigation hauturière*) ; cette étude lui fournira l'occasion de rectifier quelques-unes des idées qu'il a émises d'après Klaproth aux p. 41-44 et à la p. 48. — Est-il vrai, d'autre part, que les Toscans ont été les premiers à retrouver les Canaries, comme le dit l'auteur (p. 51) ? Le gênois Lancelot Maloisel y a précédé, dès la fin du XIIIe siècle, le Florentin Angelino del Tegghia dei Corbizzi, qui y a été lui-même en compagnie

du gênois Nicoloso di Recco, pour le compte du roi de Majorque, Alphonse IV, en l'année 1341. — Si on ne peut pas reprocher au colonel Laussedat d'avoir été très bref (p. 385) au sujet du plan de Rome dont de très nombreux fragments ont été retrouvés au mois de février dernier, il convient de regretter qu'au sujet de François Blondel et de ses travaux cartographiques sur les Antilles françaises, aucune mention ne soit faite par lui (p. 406, note 3) des études de M. Ch. Lucas dans le *Bulletin de Géographie Historique et Descriptive* (1894, n° 2) et à part (*François Blondel à Saintes, à Rochefort et aux Antilles* ; Caen, 1897, in-8°); ni, à propos de la belle Carte des Chasses, qu'aucun renvoi ne soit fait au curieux article publié en novembre 1897 par M. Gabriel Marcel dans la *Revue de Géographie*.

Ce sont là, au total, de très menues critiques, dont la minutie même prouve au lecteur combien le livre du colonel Laussedat, très complètement illustré et accompagné de 11 magnifiques planches hors texte, approche de la perfection. Aussi convient-il de remercier le savant académicien d'avoir pris la peine de l'écrire, et faut-il le prier de ne pas faire attendre longtemps le complément de cet excellent ouvrage, que géographes et topographes doivent placer dès maintenant parmi leurs plus précieux instruments de travail. HENRI FROIDEVAUX.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires. Paris, Fanchon, s. d., livraisons gr. in-8 de 8 p. — Prix de la livraison : 0 fr. 50.

La Décoration à travers les âges. — Sous ce titre, l'auteur, M. G. Tubeuf, nous donne vingt-quatre fascicules traitant des styles décoratifs des peuples qui se sont succédé sur notre globe, depuis l'Égypte et la Chine jusqu'aux temps modernes. Trois fascicules ont paru : ils traitent de l'art indou, de l'art arabe et de l'art au Japon. Cette publication présente une grande utilité pratique, car de nos jours fort souvent on impose à l'artiste le style dans lequel doit être traitée la décoration d'une pièce ou même de l'ensemble de l'habitation. Une planche en couleur, obtenue par la photographie en trois couleurs, donne l'aspect général de la décoration; elle est dessinée en perspective, afin de faire mieux comprendre l'arrangement général de la pièce et aussi de présenter, dans un format relativement restreint, le plus grand nombre possible de documents. Sept planches au trait, dont tous les éléments proviennent de monuments célèbres ou sont extraits d'ouvrages techniques les plus autorisés, montrent à une plus grande échelle les parties les plus essentielles de la planche en couleur et les documents utiles qu'il a été possible de se procurer à l'égard du style dont il s'agit; une courte notice donne les explications nécessaires à

l'intelligence des diverses planches et indique la source où les matériaux qui les composent ont été puisés.

Une notice bibliographique indique les ouvrages à consulter, avec la cote sous laquelle ils sont inscrits à la Bibliothèque nationale. Des chiffres, correspondant à une série de couleurs, indiquent les tons à employer.

L'ouvrage a pour introduction un aperçu de l'histoire des styles, de l'influence que chacun d'eux, suivant les époques de l'histoire, a exercée sur les autres et des emprunts qu'ils se sont faits mutuellement, sauf l'art chinois, qui est toujours resté original et n'a jamais subi aucune influence. Cette publication est une œuvre essentiellement artistique. A. W.

LITTÉRATURE

Grammaire comparée du grec et du latin. Syntaxe, par Othon Riemann et Henri Gœlzer. Paris, Colin et Cie, 1897, gr. in-8 de 893 p. — Prix : 25 fr.

En face de cette publication aux proportions vraiment monumentales, on est tenté de répéter avec une légère variante, le vers si connu de Properce saluant l'apparition de l'*Énéide :*

Cedite, Germani scriptores, cedite Graii.

Assurément nous ne manquions pas en France de grammaires latines et grecques, les unes très modestes, d'autres fort ambitieuses; mais elles étaient presque toutes destinées aux élèves de nos collèges, non aux étudiants de nos Universités, — à ceux qui abordent l'étude de nos deux langues classiques, non à ceux qui plus tard éprouvent la curiosité de les connaître à fond. Les dernières lignes de l'*Introduction* tracent le plan de l'ouvrage que nous avons à analyser : « Comparer les deux syntaxes grecque et latine partout où elles sont d'accord, signaler et expliquer les cas où elles diffèrent, suivre en même temps le développement historique des diverses constructions, mais insister surtout sur l'usage qu'on peut appeler classique » (p. 16). A l'étranger, et spécialement en Allemagne, le vaste domaine exploré par MM. Riemann et Gœlzer avait déjà été fouillé en tous sens ; mais outre qu'on chercherait vainement ailleurs un ensemble aussi harmonieux et aussi complet, les deux auteurs y ont mis très certainement quelque chose qui leur appartient en propre, je veux dire la clarté et la lucidité françaises, admirablement servies d'ailleurs par une typographie irréprochable, soulignant tous les mots sur lesquels doit se porter l'attention. Le volume entier est semé de remarques pleines de finesse, où se révèle une longue et étroite intimité avec la fleur des écrivains classiques. Partout, à côté de l'usage régulièrement suivi,

les exceptions (qu'elles soient d'ordre logique ou grammatical) sont notées avec une non moins louable exactitude.

Puisqu'il ne saurait être question de soumettre à une revue détaillée un travail de dimensions aussi exceptionnelles (signalons en passant, à cause de leur importance, dans la première partie, les chapitres sur l'emploi des temps et des modes, et dans la seconde l'étude consacrée au style indirect), je préfère rappeler brièvement quelques-uns des principes qui ont présidé à sa composition. « Ce n'est pas tout de réunir des exemples ; il faut savoir les comparer entre eux, marquer les ressemblances et les différences, reconnaître dans un fait grammatical les circonstances essentielles et celles qui ne sont que des accidents, tenir compte des raisons particulières qui, dans chaque cas, ont pu faire choisir telle construction de préférence à telle autre, enfin se défier avant tout des distinctions subtiles et ne pas se hâter d'imaginer des règles que les faits viennent démentir ensuite » (p. 11). Méthode d'autant plus sage que la langue écrite et la langue parlée, la poésie et la prose, le style familier et le style populaire ont eu autrefois comme aujourd'hui leurs tours caractéristiques et leurs solutions préférées. Puis, une fois la règle dégagée, il reste à la suivre à travers les siècles, et cette syntaxe justement qualifiée d'« historique » n'est pas traitée ici avec moins de soin que la première. Quoi de plus juste et en même temps de plus opportun que la remarque suivante, aujourd'hui que la « stylométrie » d'invention récente fait bruyamment son entrée en scène comme critérium infaillible en matière de chronologie et d'authenticité : « Pour pouvoir prétendre qu'une construction a été introduite à telle époque plutôt qu'à telle autre, ou qu'entre deux constructions équivalentes tel auteur ou telle période a choisi l'une et écarté l'autre, il faut non seulement que les exemples qui nous restent paraissent justifier cette conclusion, mais encore qu'ils soient assez nombreux pour rendre peu plausible l'opinion contraire. »

Avant de quitter la plume, je voudrais exprimer une réserve ou plutôt un regret. Ce livre, si remarquable, offre à mes yeux une lacune : on y trouve le « comment » des choses, mais bien rarement leur « pourquoi », dont cependant un esprit quelque peu philosophique ne consent pas à se désintéresser. Quelques exemples feront comprendre ma pensée. Dès la première page, je rencontre la règle τὰ ζῶα τρέχει : on m'apprend qu'elle n'a pas toujours été observée, même chez les classiques. Très bien; mais d'où vient en grec cette anomalie en apparence si singulière? La courte explication hasardée dans une note a peu ou point de valeur. Même observation à propos, soit de l'accusatif sujet dans les propositions infinitives, problème auquel j'avais jadis consacré quelques pages dans l'*Instruction publique* (1887), soit de la construction si connue sous le nom de génitif ou d'ablatif absolu, sur laquelle

je ne découvre que six lignes où domine le « peut-être » (p. 695). Les auteurs me répondront sans doute qu'ils n'ont pas voulu franchir dans cet ordre d'études les bornes où s'arrête aujourd'hui la science, et qu'il sera toujours prudent de redire après Quintilien : *Quaedam nescire magna pars sapientiae.* C. Huit.

Französische Volkslieder, ausgewählt und erklärt von Dr. Jacob Ulrich. Leipzig, Gebhart und Wilisch, 1889, in-8 de xxxii-176 p. — Prix : 5 fr.

Depuis le temps où Wolff et Haupt ont publié en Allemagne des recueils de chansons populaires françaises pour faire connaître à leurs compatriotes ces fleurs sauvages cueillies dans les pays de France, les recherches se sont multipliées, les recueils de chansons sont devenus plus nombreux, et plusieurs revues spéciales ont publié des collections importantes; aussi M. Ulrich a-t-il pu facilement donner une anthologie de poésie populaire bien supérieure aux essais de ses devanciers. Les deux cents chansons environ qu'il réédite, représentent à peu près tous les thèmes populaires que la mémoire du peuple a conservés; les versions sont bien choisies et empruntées aux recueils les plus autorisés de MM. Rolland, de Puymaigre, de Beaurepaire, Bujeaud, Legrand, Smith, Beauquier, Decombe et quelques autres. L'introduction contient des renseignements sommaires mais suffisants sur les questions de la versification, de l'assonance et de la forme du couplet. L'auteur passe ensuite en revue les différents systèmes qu'on a proposés pour la classification des chansons et adopte le classement suivant, qui ne me semble pas à l'abri de toute critique : ballades, romances, chansons de soldat et de matelot, pastourelles, chansons d'amour, rondes, chansons satyriques et humoristiques. L'étude linguistique, d'ailleurs fort courte, me semble inutile, les textes publiés appartenant à des dialectes extrêmement variés; enfin les remarques comparatives publiées dans la seconde partie du livre sont très incomplètes et ne sont peut-être pas bien utiles. M. Ulrich a su éviter une recherche exclusive du pittoresque qui enlève toute valeur scientifique à certaines publications analogues qui ont été tentées en France; il s'est tenu également à l'écart d'une science indiscrète et hâtive, s'abstenant de toute restitution « critique » et se contentant de donner des textes d'une authenticité incontestable : nous l'en félicitons et le remercions de son joli recueil, qui donnera aux étrangers une juste idée de notre poésie populaire indigène dont nous pouvons être fiers. J. C. P.

La Poésie populaire et le lyrisme sentimental, par Robert de Souza. Paris, « Mercure de France, » 1899, in-12 de 201 p. — Prix : 3 fr. 50.

Décidément, les mots signifient, selon les personnes, des choses absolument différentes. J'ai souvent rêvé de poésie populaire, c'est-à-dire de poésie qui parle au peuple, qui évoque ses impressions, qui traduise ses souffrances, ses peines, ses désirs, qui peigne sa vie, qui chante ce qu'il aime ou ce qu'il déteste, qui traduise ses passions, bonnes ou mauvaises, qui soit son expression et reste à sa portée. Aujourd'hui que nous sommes — c'est un fait que je constate, et rien de plus — « en démocratie », comme on dit, il me semble qu'il y aurait un champ immense à exploiter pour le poète qui s'inspirerait de l'âme du peuple, bonne ou mauvaise. Peut-être même y aurait-il là — je demande pardon de la prétention du mot — un apostolat à remplir.

Par poésie populaire, M. de Souza, et cela devait être, étant donnée sa tournure d'esprit, par poésie populaire, M. de Souza entend je ne sais quelle résurrection érudite, savante, surtout de forme et de procédés, des légendes, des ballades anciennes.

Ah ! qu'ils ignorent le peuple, tous ces intellectuels ! Que d'illusion ils se font à son endroit ! A quels antipodes de son état d'âme, pour parler leur langage, ils se sont placés ! Quoi ! ils en sont encore à croire que ce peuple va se laisser bercer par des ritournelles d'un passé qu'il ignore ! Oui, c'était bon au temps où il avait quelques loisirs, au temps où la politique ne l'absorbait pas, de lui chanter de douces légendes. Mais aujourd'hui, c'est la lutte terrible pour la vie qui fait sa seule préoccupation. Chantez-lui cette lutte, il vous comprendra. Parlez-lui de légendes moyenâgeuses et il vous tournera le dos, comme il le fait d'ailleurs aux trente-six poètes que M. de Souza nous donne comme modèles. Autre temps, autres mœurs ; autres mœurs, autre littérature. Et les artifices de forme n'y changeront rien.

M. de Souza n'a pas l'air de s'en douter un instant, et voici les exemples de poésie populaire qu'il nous cite :

« Étire-toi, la vie est lasse à ton côté.
— Qu'elle dorme de l'aube au soir
Belle, lasse,
Qu'elle dorme. —
Toi, lève-toi : le rêve appelle et passe
Dans l'ombre énorme,
Et, si tu tardes à croire,
Je ne sais quel guide il te pourra rester
— Le rêve appelle et passe
Vers la divinité.

L'auteur fait suivre ces vers (?) de l'appréciation que voici : « M. Viélé-Griffin ravit aux chanteurs populaires cette sorte de caractère à peine saisissable de leur ton à la fois juste et lointain, comme

réticent, et cette union parfaite avec la nature, toujours psychique (partant symbolique) que nous découvrent ces refrains de pastourelles aux apparences obscures, où les choses des champs naïves disent les paroles les plus complexes de l'âme ! »

Malgré leur ton réticent et psychique (partant symbolique), en dépit de leurs naïvetés complexes, quand le mineur dans sa mine, l'ouvrier dans sa filature ou le paysan dans ses champs, se passionneront pour ce genre de poésie, pour parler populaire, il fera chaud ! Mais, peut-être M. de Souza entend-il par poésie populaire celle qui ne l'est pas, et alors je n'ai plus rien à dire ! P. SAINT-MARCEL.

Le Roman au XVIIIe siècle, par ANDRÉ LE BRETON. Paris, Société française d'imprimerie, 1898, in-18 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. A. Le Breton est un jeune professeur de la Faculté des lettres de Bordeaux, qui, après s'être amusé lui-même à écrire quelques romans, s'est mis à étudier ceux des autres. Il a donc publié un livre, que l'Académie a couronné, sur le roman au XVIIe siècle, dont l'histoire est par trop négligée ; et, poursuivant la veine heureuse qu'il a su trouver, il nous donne aujourd'hui *le roman au XVIIIe siècle*. Nul doute qu'il abordera ensuite le XIXe siècle, qui avec Châteaubriand, Mme de Staël, B. Constant, Lamartine, V. Hugo, A. de Vigny, Alexandre Dumas, Balzac, George Sand..., et tous les autres, lui fournira une matière inépuisable.

L'inconnu n'est pas, ne peut plus être ce qu'il cherche, encore qu'il soit bien vrai de dire que la plupart des écrivains qu'il étudie sont moins connus que célèbres. Mais il est professeur, il fait un cours, dont ce volume est plus que l'image : devant les étudiants comme devant les gens du monde il est tout à fait dans son rôle en faisant surtout œuvre de vulgarisateur — et de fin causeur. Car il est homme d'esprit — le héros de sa thèse de doctorat fut Rivarol — et ses auditeurs et auditrices n'ont pas dû s'ennuyer. Quand il les prononçait, ses leçons, où il y avait déjà tant de jolies choses, tant de délicatesses, tant d'élégances, devaient présenter le charme, un peu équivoque, de la parole écrite ; quand nous lisons son livre, à tant de plaisanteries légères, tant de bons mots, tant de sourires, nous sentons que cela fut parlé..., et certainement applaudi. Par le sujet comme par la forme, c'est donc un livre tout à fait d'agrément ; il ne laisse pas pour cela d'être instructif, M. Le Breton ayant, quand il le fallait, aux monographies et aux ouvrages d'érudition pris leur fleur, et le reste du temps, dans l'analyse ou l'appréciation des œuvres ayant semé sa finesse personnelle, et sa pénétration morale, et son goût littéraire : de quoi nous faire mieux connaître la jolie, la vilaine âme frivole et sentimentale, candide et pervertie, de ce grand polisson de XVIIIe siècle.

Il est sévère, à peu près assez, pour sa polissonnerie et pour sa perversité : Crébillon fils, Laclos et Restif de la Bretonne ne l'ont point arrêté longtemps, et, devant l'auditoire qu'il avait, il était bien forcé de jeter le voile... Il est sévère aussi, étant homme de bon sens et parlant pour des Girondins, à la déclamation révolutionnaire et à l'utopie d'un Diderot ou d'un Jean-Jacques... Il a enfin une bonne petite morale laïque d'universitaire formé à l'école, — faut-il dire : neutre ou bariolée ? — d'Horace, Montaigne, Corneille, Lafontaine et V. Hugo.

Mais il est indulgent aussi à ce XVIIIe siècle, d'abord à cause de son esprit, mais surtout à cause de sa tendresse. « Les railleurs, dit-il quelque part, ont de tout temps servi à nous rendre plus chers ceux qui aiment et qui croient. » Aussi Le Sage, avec son ironie un peu sèche, est-il exécuté en un chapitre vraiment bref, tandis que Marivaux, plus féministe, lui est déjà plus cher, et que Richardson, à qui il faut bien faire une place en France puisque son influence fut si grande, ne le trouve pas insensible. Mais celui-là qui vont toutes ses tendresses, c'est l'auteur de *Manon Lescaut*, c'est l'abbé Prévost, dont il se fait l'avocat dans un chapitre qui est, avec l'étude sur la *Nouvelle Héloïse*, le morceau capital du volume. Et quoiqu'il trouve dans la *Nouvelle Héloïse* bien des choses condamnables ou ridicules, encore en goûte-t-il profondément le lyrisme, comme il se plaît à l'idylle exotique de Bernardin de Saint-Pierre, ce Loti du vieux temps, alors qu'il est presque féroce à tous les contes philosophiques, à tous les Rica, à tous les Zadig, à tous les Incas, à tous les Bélisaire, à tous les Hurons et toutes les Péruviennes des Montesquieu, des Voltaire et des Marmontel !

Quand j'aurai dit qu'il y a aussi une leçon sur le roman de la fin du règne de Louis XIV, celui qui se déguise en faux *Mémoires* et en *Histoires secrètes*, et dont Courtilz de Sandras nous fournit le type, j'aurai donné l'idée à peu près complète de ce qu'il y a dans les neuf chapitres de ce volume, alerte, aimable et varié — comme un roman.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

L'Inde inconnue, par le R. P. ÉTIENNE BROSSE. Paris, Poussielgue, 1897, in-8 de XIII-336 p. — Prix : 5 fr.

Dans le paragraphe intitulé « Récapitulation et Conclusion » (297), l'auteur nous indique, à la fois, le sujet de son livre et les résultats qu'il considère comme acquis définitivement à la science. Pour lui, le site de l'Éden fut certainement au nord-ouest de l'Inde, « en ces lieux qui portent encore dans Koush et Kaboul les noms des deux districts

paradisiaques, Koush et 'Havilah. Cette même région fut encore le théâtre où se passa « l'épisode de Lemech et de Tubal. » La raison en est qu'elle est la seule « qui pût alors offrir l'étain près du cuivre, et, par conséquent, permettre le bronze, la seule aussi qui eût des tribus de bruns Chamites aptes soit à travailler, soit à exporter ces métaux, et à donner naissance à la métallurgie. Là, « sur ce même théâtre, apparut pour la première fois la famille rougeâtre de Cham. » C'est donc au nord-ouest de l'Inde, dans la région du Penjab, que se trouve, avec le berceau de la race humaine, celui des traditions des peuples. Ces conclusions, assurément neuves, l'auteur les tire d'une étude comparative des Chamites et des Hindous dans les temps primitifs. Il se sert, pour les établir, des indications éparses çà et là dans la Bible et les écrivains profanes, surtout ceux de l'Inde. Pour lui Civa est le bdellium, Durgâ, sa femme, l'est aussi (13), Kapi répond à Chanaan, bien que son nom signifie « singe » (p. 23).

Au sujet du site de l'Éden, l'auteur rapproche « les signes tirés de la Bible » des « signes tirés des livres indiens » (p. 35 et seq.). Il s'appuie tout spécialement sur la similitude des mots na'hash (נחש) et nâga qui, en hébreu et en sanscrit, signifient à la fois, serpent et plomb (p. 58, 126, 267). D'autre part, chez les écrivains de l'Inde, la tentation du serpent a lieu également dans le Paradis terrestre (p. 52, 68). Les pays bibliques de Kousch et de 'Havilah sont rapprochés du Kuça et du Krauncha, dvîpas de l'Inde (p. 72, voir aussi p. 321). De déductions en déductions l'auteur arrive à conclure que « les premiers événements bibliques ont eu l'Inde pour théâtre » (p. 79); que les Chamites sont les aborigènes de l'Inde (p. 83, 147); que des deux grandes sectes religieuses de ce dernier pays, l'une, le civaïsme, « est du chamitisme presque pur », l'autre, « le vishnouisme, par l'adjonction de Hari à Vishnou, est encore du chamitisme, mais mitigé » (p. 231). Traditions, coutumes, langues, physionomie, religion, sciences et arts, tout, suivant l'auteur, prouve la parité de race des Chamites et des Indiens. Ces derniers auraient été les éducateurs de tous les peuples, ce qui lui fait dire, au sujet de la science nautique :« Si l'Inde a pu se glorifier des navigations phéniciennes, elle peut au même titre s'attribuer l'éducation des pirogues polynésiennes » (p. 284). Nous sommes tout disposé à l'admettre; reste à savoir si ce « titre » a la valeur que lui attribue le docte religieux.

Quatre appendices terminent ce volume, richement documenté, certes, et fort curieux. Il dénote, chez son auteur, une science peu commune. Toutefois ces nombreuses informations, puisées aux sources les plus diverses, n'ont pas toujours peut-être l'importance qui leur est donnée. Si les rapprochements faits par l'auteur sont parfois d'une légitimité douteuse, si les conclusions qu'il en tire ne semblent pas toujours d'une rigueur inflexible, ce que l'on ne saurait lui contester, c'est, avec

de vastes connaissances, un esprit hardi qui ne recule devant aucune difficulté, sans cependant pouvoir prétendre à les surmonter toutes.

A. ROUSSEL.

Les Mines du Laurion dans l'antiquité, par E. ARDAILLON. Paris, Fontemoing, 1897, in-8 de 218 p., contenant 26 grav., une planche en phototypie et deux similigravures hors texte, plus une carte du Laurion en six couleurs. (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 77e fasc.) — Prix : 12 fr.

L'auteur n'a pas voulu faire une dissertation géologique sur les gisements du Laurion. Il est cependant regrettable qu'il n'ait pas utilisé ses connaissances claires et complètes sur le sol de cette partie de l'Attique pour nous en donner une nouvelle carte géologique. Elle eût complété son introduction, son exposition, d'ailleurs si nette, sur la disposition des galènes argentifères du Laurion (p. 19). Après la description des assises métallifères, il entre dans le détail de l'exploitation, la marche des galeries (p. 25-26) ; il établit rigoureusement la raison industrielle de l'installation des mines anciennes. Les Athéniens voulaient « arriver aussi promptement que possible aux amas de minerai et ils sacrifiaient tout à cette unique considération » (p. 26). Sur la perspicacité et le flair des entrepreneurs athéniens, sur la construction des citernes, sur l'aménagement des eaux, cette condition première et essentielle de l'industrie du pays, on ne saurait désirer des explications plus complètes (p. 33-75). L'auteur n'a pas cherché à reconstituer les fours dont on se servait au Laurion, tout travail de ce genre étant excessivement fantaisiste en l'état actuel des ruines. Il termine cette partie de son exposition en constatant que les industriels de l'Attique purent faire rendre à leurs galènes plus de minerai que leurs rivaux d'Espagne ou de Sardaigne (p. 81). Les scories du Laurion ne contiennent quelquefois que 2 à 3 % de plomb. On sait cependant qu'on a repris depuis 1864 le traitement des déblais et résidus des mines anciennes, et que le stock n'en est pas encore épuisé.

L'histoire proprement dite de l'exploitation ne nous apporte guère de faits nouveaux. Le séjour des Phéniciens près du cap Sounion, le rôle de plus en plus grand du revenu des mines dans la vie du peuple athénien, sont choses discutées et établies. L'auteur termine par la discussion du régime légal des mines. L'État athénien en était le détenteur, mais depuis une époque relativement récente : « c'est plus tard, par une prise de possession dont le mode nous échappe complètement, que l'État athénien s'empara de la propriété souveraine des gisements minéraux » (p. 176). Il est difficile de le croire. L'exploitation des mines en Attique doit être antérieure à la formation de l'État athénien, et du jour où celui-ci fut constitué, il dut ravir aux Phéni-

ciens ou autres entrepreneurs étrangers l'exploitation des mines et s'en arroger la souveraineté. Boeckh avait émis la théorie qu'un impôt proportionnel était dû à l'État par les concessionnaires ; il s'appuyait sur un texte de Suidas. M. Ardaillon montre que cette hypothèse est en contradiction avec des textes du meilleur aloi, et se prononce pour un fermage fixé d'avance pour chaque lot de mines. Il est permis de ne point se prononcer, même après cette discussion. Le livre de M. Ardaillon, qui est le plus complet, le mieux illustré et le mieux rédigé de tous ceux qui aient été écrits sur le Laurion, comptera donc parmi les meilleurs fascicules de la *Bibliothèque de l'École d'Athènes*.

J. Bernard.

Der Vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz, von W. Norden. Berlin, Behr, 1898, in-8 de 108 p.

On a jusqu'ici expliqué de trois manières différentes l'issue singulière de la quatrième croisade. Pour les uns, la diversion sur Constantinople est due à un concours tout fortuit de circonstances. Pour d'autres, elle est le résultat d'une intrigue machiavélique, soit de Venise, désireuse de ne pas se brouiller avec le sultan d'Égypte, soit de Philippe de Souabe, désireux de jouer un mauvais tour au pape. Dans une brochure très claire, très intéressante, M. Norden entreprend de montrer que l'explication par l'intrigue ne tient pas debout, et que l'explication par le hasard est trop superficielle. On a, suivant lui, trop isolé la quatrième croisade pour la bien comprendre. Il essaie donc de la remettre à sa place dans l'histoire des rapports entre l'Occident latin et l'Orient byzantin. Il nous montre successivement les Normands, maîtres de l'Italie méridionale, aspirant à s'établir au-delà de l'Adriatique ; les croisés, s'habituant peu à peu, en présence des mauvais procédés de l'empire grec, à l'idée que sa destruction serait le plus grand service qu'on pût rendre à la Terre Sainte ; les républiques italiennes, et surtout Venise, extorquant à Byzance et maintenant même par la force d'énormes privilèges commerciaux ; enfin Henri VI, qui menace Constantinople à la fois au nom des traditions normandes, dont il a hérité, des intérêts de la croisade, et des prétentions à la monarchie universelle. Sa mort arrête tout ; son fils Frédéric II, roi au berceau d'un royaume en guerre civile ; son frère, Philippe de Souabe, assez occupé en Allemagne contre Othon de Brunswick ; Venise satisfaite par la confirmation de ses privilèges ; les croisés français levés à la voix d'Innocent III décidant de partir par mer et pour l'Égypte ; jamais, semble-t-il, Byzance n'a moins eu à craindre de l'Occident. En effet, si en fin de compte les croisés font voile sur Constantinople, ce n'est pas contre l'Empire grec, mais pour en rétablir au contraire

l'heritier légitime, Alexis IV, et parce que ce dernier avait promis son concours ultérieur contre les musulmans. Ce beau projet avorte, à cause de la rupture des croisés avec leur propre créature, et des résistances nationales qui les obligent à reprendre une seconde fois Constantinople, cette fois contre les Grecs et pour aboutir à la création de l'Empire latin, pour le plus grand profit de Venise, mais non de la croisade, qui resta interrompue, les vainqueurs étant trop occupés dans leur conquête. Tel est le résumé du récit de M. Norden.

Dans une seconde partie, toute de discussion, il réfute les arguments de ceux qui croient à une intrigue. Cette hypothèse, d'après lui, est née d'un sophisme, d'un jugement *ex evento* (la croisade ayant échoué en tant que croisade, on a conclu que quelqu'un prévoyait et voulait cet échec), et d'un fait mal interprété, l'attitude hostile d'Innocent III. Mais la conduite du Pape s'explique suffisamment par l'affaire de Zara, qui lui avait inspiré une vive défiance des intentions des croisés. Et ceux-ci ayant toujours déclaré que Constantinople ne serait pour eux qu'une étape vers la Terre Sainte, personne d'autre part ne pouvant prévoir que l'événement paralyserait leurs intentions, personne aussi ne pouvait désirer le détour sur Constantinople comme moyen de faire avorter la croisade. — Que valent ces conclusions? Je me demande tout d'abord pourquoi M. Norden parle si dédaigneusement de l'explication par le hasard, à laquelle en somme il se rallie. Car affirmer, comme un point essentiel de sa thèse, que les croisés n'avaient pas pour objet l'établissement de l'Empire latin et ne s'y attendaient pas, c'est reconnaître que ce grand événement est un de ceux où le rôle de l'« accident » est le plus visible. D'un autre côté, on peut aussi y voir la conclusion logique et nécessaire d'un long conflit. Car, s'il est vrai qu'au moment même aucune puissance ne préparait directement la ruine de l'Empire grec, quelle part n'ont pas dû avoir, dans les froissements, si gros de conséquences, entre Grecs et Latins, les rancunes accumulées de part et d'autre depuis deux siècles! Enfin tout n'est pas faux dans l'explication par l'intrigue. Je ne crois pas à une « trahison envers la chrétienté, » commise, avec de profonds calculs, par Philippe de Souabe, ou même par Venise (laquelle n'est pourtant pas au-dessus de tout soupçon). Mais je pense que Philippe, parent de la maison impériale byzantine, poursuivait en Orient une politique dynastique; que Venise, peu désireuse de voir aboutir une croisade nuisible à ses intérêts commerciaux, cherchait à gagner du temps, sans deviner tout ce qui arriverait, mais en espérant de l'imprévu; que beaucoup de croisés, j'entends des chefs, étaient plus soucieux de solde, de butin et de conquêtes, que de la Terre Sainte. Il serait paradoxal de soutenir, sur la foi d'affirmations officielles, mais suspectes, que le détour sur Constantinople ne témoignait pas d'une prédominance marquée

des intérêts personnels sur le dévouement à la croisade. Ainsi en jugèrent sur l'heure les esprits que rendaient simplistes, soit les profondes convictions religieuses, soit l'incapacité de comprendre les combinaisons politiques subtiles : Innocent III d'une part, et de l'autre cette foule d'obscurs croisés qui refusèrent de suivre le gros de l'armée et partirent directement pour la Syrie. En sorte que, pour bien se rendre compte d'un événement aussi complexe, il ne faut pas le considérer exclusivement sous un seul aspect. Toutes les explications proposées ont une part de vérité; toutes les causes alléguées ont bien agi simultanément vers le résultat final. E. JORDAN.

Geschichte Roms und der Päpste im Mittelalter, von P. GRISAR, S. J. Fribourg, Herder, 1899, in-8. Livraisons 4-5.

J'ai déjà eu occasion de signaler ici-même les trois premières livraisons de l'ouvrage du P. Grisar. Les deux suivantes comprennent la fin du chapitre v du livre I : Transformations extérieures de Rome (à remarquer comme particulièrement soignée et détaillée la description du quartier du Vatican et des constructions anciennes de Saint-Pierre ; à ce propos, le P. Grisar réunit à nouveau et discute les témoignages qui affirment la venue à Rome du prince des apôtres), et le commencement du chapitre VI : les évêques de Rome jusqu'à la chute de l'Empire (le P. Grisar insiste sur la primauté pontificale et en montre l'exercice dans le gouvernement général de l'Église, dans la fixation du canon des Écritures, dans les grandes querelles de l'arianisme, du pélagianisme, du nestorianisme.) Sur la méthode et les qualités du livre, nous n'aurions qu'à répéter ce que nous avons dit dans notre premier compte-rendu. Il y aura d'ailleurs lieu, sans doute, d'y revenir, quand il sera possible d'avoir sous les yeux le premier volume dans son ensemble. Mais rendons hommage sans retard à la critique du P. Grisar si résolument, si loyalement scientifique (cf. notamment ce qu'il dit de légendes relatives à la fondation de Sainte Marie Majeure, des souvenirs de saint Pierre à la prison Mamertine à l'entrevue de Saint Léon le Grand et d'Attila). Ceux qui s'obstinent à vouloir maintenir dans l'histoire des « traditions » de basse époque, sous prétexte qu'elles sont poétiques et qu'elles sont un aliment à la piété, pourraient profiter des leçons du savant Jésuite. E. JORDAN.

Rome et la Renaissance : Jules II, par JULIAN KLACZKO. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de XII-451 p. — Prix : 10 fr.

Ce livre n'est pas précisément une histoire du règne de Jules II. I événements diplomatiques et militaires sont racontés seulement d la mesure où cela est utile pour l'intelligence des œuvres d'art,

parfois y font allusion, et pour la compréhension de caractère étonnant que fut le second pape Rovere. Mais, en une série d'articles qui se suivent sans être enchaînés par un lien bien étroit, M. Klaczko donne un tableau très vivant de la Renaissance à Rome, sous Jules II, et de ses principales manifestations. Négligeant les *dii minores* et allant à l'essentiel, il fait porter presque tout son effort sur l'étude et l'interprétation des œuvres des trois grands génies du règne : Michel-Ange, Bramante et Raphaël. Son livre est des plus intéressants. Il paraît connaître à merveille tous les textes publiés, tous les résultats accumulés par les recherches récentes. Mais il n'est pas étouffé sous l'érudition et n'a pas la superstition de l'inédit. Sa méthode consiste à interroger directement les œuvres elles-mêmes, et il trouve moyen, sur des sujets qui paraissent rebattus, de dire des choses aussi justes que neuves. Entre tant de pages excellentes, citons le chapitre sur *Les marbres de Rome*, où est définie à merveille l'influence exercée sur Michel Ange par l'étude des statues antiques; et le beau chapitre XII : *Dans la camera della Segnatura*. Le parfait bon sens de M. Klaczko lui permet d'être équitable pour des maîtres si différents, et le préserve des engouements de parti pris. Ainsi il a su parler comme il convenait de la fureur de destruction de Bramante et de son indifférence fâcheuse pour les détails techniques d'exécution. De même, il n'a rien dissimulé du caractère difficile et aigri de Michel-Ange, de ses rancunes, en grande partie injustifiées, contre Jules II; et je serais porté à croire exacte l'explication qu'il donne du fameux mot sur la *tragédie du tombeau*. L'ouvrage est accompagné de gravures, dont trois sont d'autant plus les bienvenues qu'elles font connaître des œuvres inédites : un très curieux portrait de Jules II, exécuté vers 1511, et conservé au palais Bruschi, à Corneto; un dessin de la collection d'Oxford, étude pour la fresque de la *Retraite d'Attila*; et un stuc de Jean d'Udine, *Raphaël et ses élèves*. Faut-il soulever quelques chicanes? signaler quelques procédés littéraires un peu factices, comme l'emploi du dialogue; ou l'habitude, fatigante à la longue, de se servir à tout propos de termes italiens qui n'ont rien de particulièrement expressif et trouveraient parfaitement leur équivalent dans notre langue? — Je suis un peu surpris que M. Klaczko, se demandant où Raphaël avait acquis sa « maîtrise incomparable » dans l'art de la composition, n'ait pas prononcé le nom de Fra Bartolommeo, dont l'influence, sur ce point, a déjà été signalée, ne fût-ce que par Burckhardt dans son *Cicerone*.

E. J.

Les Grands Sanctuaires de la Très Sainte Vierge en France, par le P. Fréd. Rouvier, de la Compagnie de Jésus. Tours, Mame et fils, 1899, in-fol. de 426 p., illustré de 44 planches hors texte et 300 sujets dans le texte. — Prix : 100 fr.

Le culte de la Sainte Vierge n'a pas seulement en France un caractère religieux, mais un caractère éminemment national. Le magnifique monument d'érudition et de littérature, d'archéologie et d'art que le P. Fréd. Rouvier a entrepris d'élever en l'honneur de Marie, est donc l'expression d'un sentiment catholique et patriotique, qui trouvera un juste écho dans tous les cœurs chrétiens et dans toutes les âmes vraiment françaises.

Dans le volume que nous avons sous les yeux, l'auteur a tourné ses regards aussi intelligents que pieux, son âme ouverte tout ensemble aux fortes pensées, aux profonds sentiments de la dévotion surnaturelle, et à tous les grands aspects de la nature et de l'histoire, vers douze sanctuaires principaux de la céleste reine des chrétiens ou plutôt du genre humain tout entier, mais en particulier de la « douce France » : I. Notre-Dame de la Garde, à Marseille. II. Notre-Dame des Doms, à Avignon. III Notre-Dame de la Salette. IV. Notre-Dame de Fourvière, à Lyon. V. Notre-Dame du Port, à Clermont-Ferrand. VI. Notre-Dame du Puy et Notre-Dame de France, au Puy. VII. Notre-Dame des Victoires, à Paris. VIII. Notre-Dame de Bon-Secours, à Nancy. IX. Notre-Dame de Chartres. X. Notre-Dame la Grande ou des Clés, à Poitiers. XI. Notre-Dame de Roc-Amadour. XII. Notre-Dame de Lourdes.

Le docte religieux, cela va sans dire, a recueilli avec diligence et mis en saillie avec une lucidité vivante tout ce que pouvaient lui fournir le présent et le passé, l'histoire et la légende (largement accueillie, mais distinguée de l'histoire) sur chacun de ces centres éminents du culte de Marie. Mais il ne s'en est pas tenu là; il a cherché, considéré, fouillé au loin toutes les circonstances, tout l'horizon matériel et spirituel, réel et idéal, géographique, historique, archéologique, artistique et poétique, que l'on peut découvrir soit de l'œil, soit de la pensée autour de ces lumineux sommets. L'agilité de son esprit a ensuite manié et mis en œuvre l'immense amas de ses recherches et remarques de tous genres, avec une aisance remarquable, une belle envolée de pensée, de sentiment et de plume. Le lecteur se sent comme entraîné par un tel guide dans une course ailée à travers le temps et l'espace avec une rare et utile surabondance de perspectives les plus variées. Le livre du P. Rouvier n'est pas seulement une œuvre de pleine et solide édification, c'est un vrai trésor d'instruction et d'agrément, dont la richesse déborde de beaucoup la promesse du titre. C'est une évocation de tableaux et de scènes de tout âge et de toute région, de visions

saisissantes et vraies. Quel charme, mais quel profit à quiconque saura s'y plaire! Aussi en souhaiterions-nous, le moment venu, une édition à bon marché.

C'est le texte qui mérite tout d'abord ces éloges et auxquels nous appliquons ces qualifications empruntées au sens de la vue. Mais l'illustration, qui est aussi, pour la conception et la direction, l'œuvre du P. Rouvier, confirme et double la valeur instructive et pittoresque de ce livre monumental. Si l'on a pu douter que l'emploi de la photographie puisse joindre à ses qualités d'exactitude de hautes qualités et de puissants effets d'art, la preuve est faite. Regardez seulement la planche intitulée : *Notre-Dame (de Paris), vue prise par un temps de brume*, ou plutôt regardez toutes les planches, toutes les figures du livre du P. Rouvier. Ce sera une fête pour vos yeux, comme le texte une fête pour votre cœur et pour votre esprit. M. S.

Léon XIII intime, par JULIEN de NARFON. Paris, Juven, s. d. (1899), in-16 de 276 p., illustré. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur est un reporter de nouvelles religieuses, et il a été mieux préparé que bien d'autres pour recueillir et mettre en œuvre les faits de la vie intime de l'immortel Pontife de notre fin de siècle.

Il n'a pas songé, croyons-nous, à faire œuvre neuve : tant d'écrivains, quelques-uns de grand renom, ont déjà retracé cette belle vie ! Du reste, avec une parfaite loyauté, M. de Narfon confesse qu'il s'est beaucoup inspiré, pour la jeunesse de Joachim Pecci, de l'ouvrage, poétiquement écrit et richement documenté de M. Boyer d'Agen : *La Jeunesse de Léon XIII, d'après sa correspondance inédite* (1810-1838).

Toutefois M. de Narfon a trouvé des détails ignorés qui captiveront le lecteur et par leur nouveauté et par leur grâce sévère et très littéraire du style. C'est une plume admiratrice et même religieuse qui a traité ce difficile sujet; le texte y est fin et les jugements sont impartiaux et bien déduits.

On suit Vincenzino, nom caressant des jeunes années du futur Pape, au foyer familial où l'enfant révèle l'homme de gouvernement : de volonté irréductible, d'intelligence déliée. A l'âge de trois ans, celui qui devait tenir les rênes de l'Église voulait conduire seul le cheval de son oncle Antoine, en criant des hâ à à qui faisaient mourir de rire la comtesse sa mère. Puis ce sont les années de collège chez les Jésuites de Viterbe. Le jeune Pecci y reçoit la soutane, la tonsure, y fait sa première communion. Il part plus tard pour Rome, et sa mère avait demandé au comte Pecci d'en faire un pape, puisqu'il ne pouvait le faire entrer dans l'armée. C'était le premier pas. Joachim fait ses études théologiques au collège Romain, est envoyé à l'Académie noble, reçoit

une prélature et la prêtrise. Tout jeune, il est nommé délégat à Bénévent et y réprime les ravages des brigands avec une sûreté de coup d'œil et une précision d'énergie déconcertantes. Comme Nonce en Belgique, il se montre diplomate consommé, et il laisse dans ce pays d'unanimes regrets, particulièrement à la Cour ou il jouissait de la plus haute estime. Il ne resta que quelques années dans ce poste élevé; il fut rappelé à Rome et bientôt promu à l'archevêché de Pérouse; il occupa ce siège trente-deux ans. Pie IX le créa cardinal, et il fut camerlingue de la Sainte Église romaine, c'est-à-dire le pouvoir exécutif durant la vacance du siège apostolique. Telle est la première partie de l'ouvrage et la plus connue peut-être.

La seconde est d'un intérêt croissant. C'est l'élection au Souverain Pontificat, avec la description de l'antique et curieux cérémonial suivi pour le scrutin et le couronnement du nouveau Pape; le Vatican, le budget du Souverain Pontife, son armée, la restauration merveilleuse des appartements Borgia par Léon XIII, la famille pontificale : Mgr Angeli, secrétaire particulier de sa Sainteté, le Dr Lapponi; la distribution de la journée de Léon XIII : il est debout à six heures du matin jusqu'à minuit ou une heure du matin, souvent les rayons de l'aurore viennent faire pâlir ceux de la lampe de travail. Et il est tantôt nonagénaire !...

Enfin nous saluons l'écrivain, avec ses illustres encycliques politiques, sociales, mystiques, ses poésies latines, et son Ode à la France, d'une inspiration et d'un style virgiliens, ses rapports avec la Presse.

Peut-être, dans le chapitre où il traite de l'Américanisme et de sa condamnation, M. de Narfon cherche-t-il trop à disculper les personnalités atteintes par l'Encyclique frappant des erreurs périlleuses, et à jeter une ombre plutôt défavorable sur ceux qui, à l'avant-garde, ont poussé le cri d'alarme.

En tout cas le livre n'aurait eu qu'à gagner documentairement à ne pas se terminer par le chapitre : « Le futur Pape, » où sont exposés des pronostics absolument incertains sur le successeur du Pape actuel, et discutées les données de la fameuse et au moins aussi incertaine prophétie dite de Malachie.

Comme on l'a déjà dit avec raison, ce *Léon XIII intime*, « est un portrait à la Chartran, d'un fier et vigoureux relief..., apte à populariser le blanc vieillard que la couverture illustrée montre bénissant le monde en souriant. »

LOUIS ROBERT.

Le Péril protestant, par E. Renauld. Paris, Tolra, 1899, in-12 de 591 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre réunit de nombreux documents sur l'action du protestantisme en France et en Europe. Parmi ces documents, plusieurs sont déjà connus, d'autres n'offrent peut-être pas toute la certitude désirable. Il était bon néanmoins de réunir en un seul volume toutes les pièces qui constatent la place exagérée qu'occupent aujourd'hui les protestants dans les fonctions publiques en France. Le fait était connu, mais on ne saurait trop montrer au public à quel point les catholiques, qui sont l'immense majorité de la nation, sont exclus systématiquement de toutes les situations importantes.

M. Renauld donne la liste, une liste très longue, des protestants employés dans l'Université ou dans les administrations. Je ne serais pas étonné que quelques-unes des personnes nommées ne fussent surprises d'être qualifiées de protestants. Mais, malgré quelques erreurs que nous soupçonnons à première vue, la liste resterait encore trop longue.

M. Renauld s'occupe aussi beaucoup de l'action des protestants anglais en France, en Algérie et dans les colonies. Il est indéniable que cette action est fort dangereuse ; elle n'est pas seulement religieuse elle est politique avant tout, et si notre gouvernement était quelque peu soucieux de l'avenir du pays, il devrait y mettre ordre. C'est pour les dangers de cette nature que le droit d'expulsion a été admis. Toutefois M. Renauld nous paraît exagérer en considérant la politique des grandes puissances européennes comme dirigée vers le triomphe du protestantisme. Cela pouvait être vrai, il y a un siècle ou deux : aujourd'hui l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis, ne sont plus des puissances exclusivement protestantes ; elles comptent un noyau très important de sujets catholiques, dont elles respectent les convictions et les pratiques avec une sollicitude que le gouvernement français est loin de montrer. Une politique nettement protestante ne leur est donc guère possible ; mais une politique allemande ou anglaise sera approuvée par leurs sujets des deux religions, et elle n'est guère moins redoutable pour nous. D. V.

Les Démocrates chrétiens, par l'abbé Gayraud. Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de xi-301 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a certes beaucoup de vérités fécondes et d'opportunes revendications dans le nouvel ouvrage du député du Finistère. Par exemple, il rattache fort justement au christianisme ce respect de la personne humaine, si humble soit-elle, et ce sens de la fraternité qui sont l'honneur des meilleurs de nos contemporains. Il maintient, à côté de l'égalité dérivant de notre commune vocation, les inégalités naturelles.

Il rappelle sur quelles bases repose le droit de propriété. Il repousse le sophisme de Rousseau, attribuant presque tous nos maux à l'organisation sociale, sans tenir compte de notre égoïsme natif et de nos passions. Il répudie nettement les prétentions de l'État à l'omnipotence. Il avertit que la loi reconnaît les droits et ne les crée pas. Il réclame une large liberté d'association et une sérieuse décentralisation. Il proclame les devoirs d'assistance et de patronage qui incombent aux riches. Mais, sur quelques points, certains lecteurs feront des réserves. Ce que l'on entend couramment par souveraineté du peuple n'est-ce point, en dépit de l'optimisme de l'auteur, la souveraineté du nombre? Est-il exact de représenter l'anti-cléricalisme comme l'apanage exclusif d'un certain parti républicain, jadis tout-puissant? L'universalité de suffrage implique-t-elle nécessairement et toujours l'égalité de suffrage, contre laquelle s'insurgent les partisans du vote plural et de la représentation des intérêts? Ne suffirait-il pas de demander au fisc d'épargner le nécessaire, sans déclarer (p. 184) que l'impôt progressif sur le revenu est juste en principe? Puis le titre même de l'ouvrage soulèvera des objections. On ne veut pas, cela est dit clairement, former un parti confessionnel. On place les revendications religieuses tout à fait à l'arrière-plan, si on ne les omet pas, comme les œuvres charitables, auxquelles on préfère les œuvres sociales. On se soucie avant tout d'organisation professionnelle. Je crois bien en effet, que c'est la grande préoccupation des temps présents, et qu'il faudra chercher dans le développement de l'association un remède aux abus de la concurrence et de l'individualisme. Mais j'ai un peu peur des mots vagues : machinisme, capitalisme, démocratie même. Au fond, c'est aux meilleurs, aux plus instruits, aux plus dignes qu'il faudrait souhaiter de confier le gouvernement, sous le contrôle et avec l'assentiment du peuple. La nécessité de dégager et de fortifier une véritable aristocratie est aujourd'hui généralement reconnue par tous ceux qui pensent. Peut-être entend-t-on seulement, en s'affirmant démocrate, rompre avec les doctrines monarchistes ou le titre, peu attrayant j'en conviens, de conservateur. Contentons-nous alors de souhaiter que ce nouveau drapeau fasse pénétrer des idées justes en des milieux qui leur étaient jusqu'ici fermés, et qu'il soit défendu sans trop d'aigreur pour les frères d'armes qui n'ont pas le goût de l'arborer. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Chronique Artésienne (1295-1304) et Chronique Tournaisienne (1296-1314), publ. par FRANTZ FUNCK-BRENTANO. Paris, A. Picard et fils, 1899, in-8 de XXIV-127 p., avec une carte. Prix. — 4 francs.

Ce volume fait partie de la « Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. » M. Funck-Brentano y réédite

une chronique jadis publiée par le chanoine De Smet comme il savait le faire, c'est-à-dire fort mal, au t. IV de son *Corpus chronicorum Flandriae*, sous le titre de « Chronique anonyme de la guerre entre Philippe le Bel et Gui de Dampierre. » Et pour annoter cette chronique, qu'il appelle très justement *Artésienne*, puisqu'elle a été composée, à n'en pouvoir plus douter maintenant, à Arras, M. Frunck-Brentano emprunte à un manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles des fragments d'une autre chronique restée jusqu'ici inédite. Ce sont ces fragments qu'il publie au bas des pages, sous le nom de *Chronique Tournaisienne;* l'auteur, en effet, en était manifestement Tournaisien. En quelques pages d'introduction M. Funck-Brentano fait connaître les mérites et les imperfections des deux chroniques qu'il présente aux érudits. Et pour aider ceux-ci à bien comprendre le texte des chroniques, il joint à sa publication une carte du comté de Flandre au XIIIe siècle, qui sera d'une grande utilité à tous les historiens du moyen-âge. Il convient d'ajouter que M. Funck-Brentano commence sa nouvelle publication par quelques notes additionnelles à l'édition des *Annales Gandenses* donnée par lui jadis dans cette même « Collection de textes. »

En félicitant M. Funck-Brentano d'avoir réédité avec tant de soin et de compétence la chronique massacrée jadis par De Smet dans le *Corpus chronicorum Flandriae*, je me permets d'émettre le vœu de voir rééditer successivement toutes les autres parties de ce *Corpus* détestable, à commencer par la chronique de Gilles le Muisit, document excellent et qui mériterait enfin d'être traité soigneusement.

ARMAND D'HERBOMEZ.

1795; Expédition des émigrés à Quiberon. *Le Comte d'Artois à l'île d'Yeu, d'après les documents français et anglais. Responsabilité anglaise. Responsabilité royaliste. Responsabilité républicaine.* par CHARLES ROBERT, de l'Oratoire de Rennes, avec une préface par M. A. de la Borderie. Paris, Lamulle et Poisson, 1899, in-8 de XXVIII-372 p. — Prix : 5 fr.

Encore un ouvrage sur Quiberon. Sera-ce le dernier? Ce n'est pas probable. Mais ce qui est certain, c'est qu'il restera peu de recherches à faire après celles qu'a faites M. Charles Robert. Il ne s'est pas contenté de fouiller les archives du Morbihan, il a consulté les archives du ministère de la guerre, celles du ministère de la marine, les Archives nationales, celles de Vannes, d'Auray, d'Ille-et-Vilaine, le British Museum, le Record Office, la bibliothèque de l'Université catholique de Westminster, je ne sais combien d'ouvrages français de source républicaine ou royaliste, et même nombre d'ouvrages anglais. Quand il porte un jugement, on peut assurément le contester, mais on ne peut nier que ce jugement soit appuyé sur des preuves sérieuses.

Y a-t-il eu capitulation à Quiberon? M. Ch. Robert le croit; d'autres l'ont nié, et c'est assurément la question qui, à propos de ce douloureux événement, a soulevé le plus de polémiques. Ce qui est certain, c'est que, si elle n'a pas été officiellement signée, la capitulation a été dans la pensée de la plupart des soldats et des chefs de l'armée républicaine. Ce qui est certain, c'est que la majorité des royalistes a cru à la capitulation, et que c'est cette croyance qui les a déterminés à déposer les armes. Il n'est guère probable, en effet, que ces hommes, dont l'intrépidité était constatée par leurs adversaires eux-mêmes, se fussent rendus sans tenter de résistance, s'ils n'avaient pas eu la conviction profonde d'un accord entre leurs chefs et les chefs républicains. L'héroïque Sombreuil, dans la dernière lettre qu'il a écrite à Hoche, a très nettement invoqué une capitulation qui garantissait la vie sauve à ses hommes, sauf à lui, et, dans leurs interrogatoires devant les commissions militaires, beaucoup d'émigrés l'ont invoquée comme Sombreuil. Les officiers et soldats républicains y ont cru aussi, et Tallien lui-même, au témoignage de Rouget de l'Isle, n'a changé sur ce point que par crainte de se compromettre devant la Convention qui l'accusait de modérantisme.

Ce qui malheureusement n'est guère douteux non plus, c'est la déplorable organisation de l'expédition, ce sont les dissensions qui ont régné parmi les chefs et qui ont tout compromis. C'est l'incapacité de de Puisaye — et peut-être pis; — c'est l'insuffisance du comte d'Hervilly, dont la bravoure ne pouvait compenser le déplorable caractère et qui, ignorant des mœurs et de la manière de combattre des Chouans, se priva maladroitement de leur concours. C'est surtout le machiavélisme des Anglais qui, après avoir retardé autant que possible l'embarquement du comte d'Artois, dont les Vendéens réclamaient la présence, rendit illusoires ses efforts et son désir de combattre, et l'immobilisa inutilement à l'île d'Yeu. M. Ch. Robert lave complètement le prince des accusations diffamatoires portées contre lui, et il établit pleinement, dans tout ce désastre, l'incessante responsabilité du gouvernement anglais. Si les Anglais, pris individuellement, furent admirables de dévouement et de charité pour les émigrés, leur gouvernement, et Pitt, en particulier, furent indignes. Ils n'ont jamais souhaité le succès de l'expédition; le choix des chefs qui est leur fait, l'organisation qui est leur œuvre, l'envoi même des émigrés par petits paquets, en sont la preuve trop manifeste. Quelques-uns se sont vantés de s'être débarrassés ainsi d'un fardeau qui était lourd et d'un entretien qui coûtait cher aux finances britanniques. D'autres ont voulu prendre une revanche sans péril des défaites de la guerre d'Amérique, et détruire à bon compte une marine qui leur avait infligé de sanglants revers et dont les chefs allaient, sous les yeux de la flotte anglaise, se faire massacrer

dans la presqu'île de Quiberon ; le régiment d'Hector, qui fut si éprouvé, était presque entièrement composé de marins. Et l'éloquent Shéridan a eu raison de s'écrier à la tribune du Parlement que si, dans ces tristes jours, le sang anglais n'avait pas coulé, en revanche l'honneur anglais avait saigné par tous les pores.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Un Agent des princes pendant la Révolution. Le Marquis de la Rouërie et la Conjuration bretonne, 1790-1793, d'après des documents inédits, par G. LENÔTRE. Paris, Perrin, 1899, in-8 de XVIII-419 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Lenôtre est un des hommes qui connaissent le mieux les dessous de l'histoire de la Révolution. Le mystère l'attire : il s'est fait une spécialité de débrouiller certains problèmes et de mettre en lumière certaines figures cachées derrière un voile que la police de la Convention n'avait pas toujours réussi à soulever. Après les conspirations de l'insaisissable baron de Batz et du chevalier de Rougeville, il étudie aujourd'hui celle du marquis de la Rouërie, plus énigmatique encore, s'il est possible, que ces sœurs puînées ; et il est parvenu à l'établir dans son plein développement. C'était bien l'homme, en effet, qui convenait à un pareil dessein, que cet Armand de la Rouërie, avec son âme aventureuse, sa volonté opiniâtre, son esprit fécond en ressources, ses emportements et ses ténacités. Après une jeunesse orageuse, il avait fait intrépidement, comme chef de volontaires, la guerre d'Amérique ; puis, la campagne finie, il était revenu dans son manoir de Bretagne, prêt à lutter contre toutes les tyrannies, qu'elles fussent ministérielles ou populaires. La Révolution fit un royaliste ardent du défenseur de la vieille constitution bretonne et, dès le début, il chercha à organiser la résistance à l'intérieur, tout en se mettant en relations avec les princes émigrés. Il devait attaquer par l'ouest, tandis que les princes attaqueraient par l'est. En quelques mois, grâce à une activité prodigieuse et à une constitution robuste que n'altéraient ni les fatigues, ni les marches forcées, ni les nuits passées à la belle étoile, grâce à l'ascendant qu'il avait pris sur les paysans que l'Assemblée nationale avait blessés dans leurs convictions religieuses et leur amour du sol natal, grâce aussi au concours d'amis intrépides et dévoués comme lui, il était arrivé à transformer en un vaste foyer de conspiration, en une sorte de camp retranché, toute la partie de la Bretagne qu'il habitait. Il avait, par une sorte d'intuition étrange, assigné à la guerre qu'il voulait entreprendre le caractère qui convenait au pays où il devait combattre, la guerre d'embuscades et de surprises, derrière les haies et les chemins creux, celle que devait faire et immortaliser son élève et ami Jean Cottereau. Traqué par les autorités révolutionnaires, changeant sans

cesse de résidence ou plutôt d'asile, mais chef incontesté d'une armée invisible, il n'attendait plus qu'un signal pour entrer en campagne, lorsqu'il tomba malade au château de la Guyomarais où il s'était réfugié ; atteint d'une fièvre bilieuse, il était soigné par ses hôtes avec un admirable dévouement, lorsqu'une imprudence de son domestique lui apprit la mort de Louis XVI : la fatale nouvelle le tua. Quelques jours après, le château de la Guyomarais était investi par les gardes nationaux ; le cadavre du proscrit était découvert, grâce au bavardage d'un jardinier ivre, et ses hôtes étaient jetés en prison et conduits à Paris, c'est-à-dire à la guillotine. Ici apparaît une des plus répugnantes figures de traître dont l'histoire de ces tristes temps fasse mention. Le médecin Chevetel, intime de la Rouërie, comblé de ses bienfaits, honoré de sa confiance, mis au courant de tous ses projets, n'avait répondu à cette confiance qu'en le livrant lui et les siens à Danton et aux conventionnels. C'est ce misérable qui, tantôt à Paris, tantôt en Bretagne, dirigeait les coups portés au trop crédule marquis, donnait après sa mort toutes les indications nécessaires pour découvrir son corps, saisir ses papiers, arrêter ses amis et partageait leurs dépouilles avec un autre agent de la Convention, Lalligand-Morillon, qui spéculait sur la terreur des prisonniers et de leurs parents pour leur extorquer leurs richesses, moins odieux pourtant que Chevetel, car lui du moins n'était pas l'obligé de ceux qu'il envoyait à la mort. Ajoutons que les conventionnels Bazire, Chabot et les autres, prenaient eux aussi leur part dans les dépouilles des victimes. Quels temps et quelles gens ! Le gendre d'un des proscrits, M. de Saint-Aulaire, avait bien raison de dire que, « parmi les hommes influant à cette époque sur la marche du gouvernement », il n'avait connu « que des hommes cruels ou des fripons. » Chevetel a poussé l'impudence jusqu'à laisser un récit de sa trahison, mais même vu à travers les euphémismes de sa narration, dit énergiquement et justement M. Lenôtre, il fait horreur. Cela ne l'empêcha pas d'être un serviteur obséquieux de l'Empire, et, à la Restauration, un partisan enthousiaste des Bourbons. Il fut maire d'Orly, dans les environs de Paris, sous Napoléon, sous Louis XVIII et sous Louis-Philippe, et, quand il mourut, ses administrés lui élevèrent un tombeau aux frais de la commune. A la même époque, la veuve de l'aide-de-camp de la Rouërie, mort sur l'échafaud, Mme du Pontavice, sollicitait vainement un secours du Roi ; on lui répondait que « le gouvernement n'avait pas de fonds pour des pensions de la nature de celle qu'elle réclamait. » Telle est la justice des hommes, laquelle heureusement n'est pas la justice de Dieu.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Derniers Jours de l'Acadie (1748-1758). Correspondances et Mémoires extraits du portefeuille de M. Le Courtois de Surlaville, lieutenant-général des armées du Roi, ancien major des troupes de l'Ile Royale, mis en ordre et annotés par Gaston du Boscq de Beaumont. Paris, Lechevalier, 1899, in-8 de 318 p., avec cartes. — Prix : 6 fr.

M. Le Courtois de Surlaville fut envoyé à l'Ile Royale en 1751, avec le titre de major des troupes de la marine, pour discipliner ces troupes qui s'étaient révoltées l'année précédente, et pour les instruire, pour étudier aussi les points du littoral de l'Ile Royale et de l'Acadie susceptibles d'être mis en défense en vue d'une nouvelle guerre avec l'Angleterre. Il sut, pendant son court séjour à Louisbourg, se faire des amis fidèles qui, après son retour en France (1754), ne cessèrent de lui écrire et de l'entretenir des choses de la colonie. Cette correspondance et les papiers mêmes de Le Courtois de Surlaville, voilà ce que M. du Boscq de Beaumont a utilisé pour la rédaction de son livre.

Il y a certainement des choses intéressantes dans ce travail, moins cependant que nous l'avions pensé d'abord. Il serait toutefois injuste de dénier que les papiers de Surlaville font bien connaître, comme l'a dit M. l'abbé Casgrain (p. 38), la vie sociale, politique et religieuse de Louisbourg, les dissentiments qui y existaient, les querelles qui en divisaient la population à la veille de la conquête anglaise, les susceptibilités, les défiances, les injustices des chefs de la colonie les uns envers les autres; ils font comprendre pour quelles raisons nos établissements de l'Amérique du Nord ont succombé au cours de la guerre de Sept ans, et montrent très bien comment une « tête » manquait au Canada avant l'arrivée de Montcalm (p. 157), de quelle mauvaise foi usèrent toujours les Anglais (p. 209, 250, 253-8), et quelle cruauté ils déployèrent parfois (p. 239). Voilà pourquoi il convient de lire les papiers tirés par M. du Boscq de Beaumont du portefeuille de Surlaville.

L'éditeur, assez habilement, les a reliés les uns aux autres et commentés ; il aurait pu, à notre avis, les annoter davantage sans inconvénient, et publier certains documents tels que le recensement dont il est question à la page 95. Il aurait dû, d'autre part, rappeler (p. 11), que la question des limites dans l'Amérique du Nord (la délimitation de l'Acadie n'en est qu'une partie) remonte au moins à l'année 1697, au traité de Ryswick, — et quel rôle charitable joua en France le chevalier de Péan après la paix de 1763 (p. 123, note 1). Enfin, sur quels documents s'appuie M. du Boscq de Beaumont pour écrire (p. 15) que la France ne marchanda, au milieu du XVIIIe siècle, « ni ses hommes ni son or » pour la défense de ses colonies ? La réponse célèbre de Rouillé à Bougainville et bien des faits nous semblent infirmer cette opinion.

Henri Froidevaux.

La Persécution des catholiques en Angleterre. Un Complot sous Charles II, par la Ctesse R. DE COURSON. Paris, Firmin-Didot, 1898, in-18 de XII-335 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mme la comtesse de Courson évoque dans ce livre, avec une puissante énergie et un charme pénétrant, quelques scènes tragiques des persécutions dont furent si longtemps victimes les « papistes » en Angleterre. C'est le prétendu complot inventé de toutes pièces par la mauvaise foi de Titus Oates qui fait l'objet de cette étude. Religieux jésuites, franciscains et bénédictins, prêtres séculiers, membres des plus illustres familles ou héros plus obscurs, nous apparaissent tour à tour avec une intensité de vie qui nous donne l'illusion d'assister en témoins aux sombres événements du règne de Charles II. Il ne faut pas s'en étonner : Mme de Courson, en effet, Anglaise d'origine, a puisé ses renseignements aux meilleures sources, et, avec un sens affiné de grande chrétienne et de femme supérieure, elle a su faire une œuvre historique remarquable, d'où elle a tiré d'admirables leçons. En face du fanatisme des foules ignorantes et de la lâcheté d'un roi perdu de vices, la noble figure des martyrs anglais, fortement burinée par elle, se montre avec un relief accentué, et nimbée d'une majesté singulière. Pas une parole d'amertume ou de haine n'échappe à ces âmes d'élite ; le pardon, le loyalisme le plus fidèle, une saine gaîté qui ne dédaigne pas parfois l'*English fun*, la soif de l'éternelle récompense : voilà ce qu'avec les différences de caractère, d'éducation ou de tempérament nous retrouvons chez chacun des confesseurs. S'il était encore nécessaire de venger l'Église catholique des stupides calomnies dont l'ont trop longtemps poursuivie en Angleterre ses adversaires intéressés, ce récit si simple, si pathétique et si convaincant serait la mieux appropriée et la plus discrète des apologies. On pourrait s'imaginer pourtant que ces odieuses condamnations et ces cruels supplices rencontrant toujours chez les victimes la même imperturbable patience, et un inaltérable attachement envers un roi criminel engendrerait à la fin la lassitude du lecteur. Il n'en est rien. La plume distinguée de Mme de Courson excelle à varier l'allure de la narration et à exciter l'intérêt, en disposant avec un agrément nouveau les nuances les plus vigoureuses ou les plus délicates d'une phrase toujours harmonieuse. On suit l'auteur avec délices et on le quitte avec regrets. Il nous est rarement arrivé de rencontrer un récit historique aussi édifiant, d'une lecture aussi captivante et d'une valeur littéraire comparable. L'Académie Française en a vraisemblablement jugé de même, puisqu'elle vient de couronner ce beau livre et de consacrer ainsi son mérite par un hommage si légitimement envié. G. PÉRIES.

Bonaparte et les îles Ioniennes (1797-1816), par E. Rodocanachi. Paris, Alcan, 1899, in-12, de xii-316 p. — Prix : 5 fr.

Placées à l'extrémité méridionale de l'Adriatique dont elles gardaient l'entrée, les îles ioniennes avaient été convoitées en 1797 par le général Bonaparte qui voulait en faire un point d'appui pour les expéditions sur la Turquie et l'Égypte ; le traité de Campo-Formio les attribua donc à la France, lors du partage des dépouilles de Venise. Prises en 1799 par les Russes alliés aux Turcs, elles furent rétrocédées à la France en 1809 et enfin conquises par les Anglais. Pendant ces quatre périodes distinctes, on leur donna sept ou huit constitutions différentes, favorisant tour à tour le peuple, la noblesse, ou consolant les deux partis rivaux sous le régime militaire.

A chacune de ces résolutions, les insulaires se répandent en manifestations enthousiastes, puis, au bout de quelques mois, ils passent sans transition de l'amour à la haine, regrettent Venise sous les Français, les Français sous les Russes et ainsi de suite ; c'est un peuple enfant qui s'éprend de ce qui est nouveau, qu'on amuse avec des paroles et qu'on met en colère quand on veut le faire obéir.

Les magistrats indigènes sont encore plus détestés que les étrangers ; ils appartiennent à l'un des deux partis en présence et ne tardent pas à être accusés de satisfaire leurs rancunes politiques, de caser leurs amis et de se garnir les poches ; qu'une nouvelle révolution fasse disparaître ce gouvernement soit-disant autonome, et chacun, dit M. Rodocanachi, « savoure le bonheur de ne plus être libre »

Ce petit coin de l'épopée napoléonienne a ses pages glorieuses : deux fois, nos soldats, abandonnés dans quelques vieilles forteresses, font des prodiges de valeur et, quand ils succombent, c'est en conservant sauf l'honneur de leur drapeau.

Pour écrire son livre, M. Rodocanachi a consulté les sources les plus diverses et il en a tiré un ouvrage clair, parce qu'il est bien écrit, et intéressant parce qu'on y trouve une foule de traits curieux.

P. Pisani.

Le Droit du Croissant, par Hans Barth ; trad. de l'allemand par Y. Aymeric. Paris, Wolf, 1898, in-8 de 286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comme son titre l'indique, *le Droit du Croissant* est une apologie de l'islamisme, apologie vigoureuse, acerbe, excessive, et trop souvent dénuée de tout fondement. Le procédé de M. Barth est des plus simples ; on pourrait le formuler en une phrase : tout ce qu'il y a de bon en Turquie est dû à l'influence civilisatrice de l'Islam, tout ce qu'il y a de mal provient des influences corruptrices du christianisme, représenté par les nations chrétiennes de l'Europe. C'est à l'aide de ce criterium, déjà employé par Vambéry, Körte, Murad-Efendi et consorts, que l'auteur apprécie, dans une 1re partie intitulée : *La Huitième Croi-*

sade, les événements des quatre dernières années, depuis les *Horreurs d'Arménie* (ce n'est pas moi qui souligne) jusqu'à la guerre turco-grecque, qualifiée ici de « farce thessalienne. » Le ton général ne vaut guère mieux que le procédé : injures parfois grossières, insinuations malveillantes, virulentes indignations prodiguées à tous ceux, — et ils sont nombreux, — qui ont le malheur de ne point partager les idées de M. Barth. Ces aménités d'outre-Rhin sont traduites en un style digne d'elles ; on gémirait assurément de voir notre langue française traitée de la sorte, si *le Droit du Croissant* n'était sorti des presses d'Altenbourg, et n'avait gardé de son berceau une sorte de barbarie native qui lui sied à merveille : le fond emporte la forme. Par contre, rien n'égale la souplesse de M. Barth à glisser sur les points embarrassants, et surtout à esquisser des parallèles. Il ne compare jamais le Turc au chrétien sans choisir avec art ses échantillons ; il oppose sans cesse le « bon Turc » agriculteur au « mauvais chrétien » fonctionnaire, sans soupçonner, — tant sa bonne foi est imperturbable, — qu'on peut trouver pire que le chrétien fonctionnaire dans le Turc fonctionnaire, et qu'on peut trouver mieux que le Turc agriculteur dans le chrétien agriculteur. A mettre en parallèle deux individus, il faut les prendre, dit la logique, *sub eodem respectu*. En Turquie, comme ailleurs et plus qu'ailleurs, autant le peuple de la campagne est foncièrement bon, autant les fonctionnaires sont exécrables : ni la race, ni la religion, — je le dis à regret, — ne font rien à la chose. C'est surtout dans la seconde partie : *Les Turcs et leur civilisation*, que le procédé de M. Barth se laisse apercevoir : tolérance, douceur, moralité, sobriété, propreté, les Turcs ont toutes les vertus sociales ou privées ; si vous en rencontrez de ces Turcs qui en sont presque tout à fait dépourvus, c'est qu'ils « ont été contaminés par le poison de l'Europe. » Quand M. Barth nous parle de la polygamie, de l'adultère, de l'esclavage, et autres institutions de même genre, en vigueur chez les Turcs, sa prose touche à l'idylle, et sa candeur au ridicule. Ne peut-il couvrir d'un silence discret certaines horreurs ? Vite, il se tourne du côté du chrétien et s'écrie : Voyez donc, et comparez ! comme si les crimes du chrétien pouvaient transformer en vertus les crimes du Turc. Pour M. Barth, tout chrétien, au regard du Turc, est un « Amalécite » ; veut-il insinuer par là que les Turcs sont sortis, comme lui, de la terre de Chanaan ? et cette origine suffirait-elle à excuser toutes les turpitudes ? Des 286 pages dont se compose *le Droit du Croissant*, il en est bien peu où ne s'étale, satisfaite d'elle-même, la plus insigne mauvaise foi. On a publié récemment un livre intitulé : *Les Malfaiteurs littéraires*. Je n'ai jamais mieux compris ni le mot ni la chose qu'en lisant cet odieux pamphlet contre la civilisation chrétienne, cette falsification continuelle des faits les plus avérés qui s'appelle *le Droit du Croissant*. L. PETIT.

Lamennais, sa vie, ses idées. Pages choisies, par A. Molien et F. Duine, prêtres de l'Oratoire. Lyon, Vitte, 1899, in-8 de 348 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce volume ne peut manquer d'être bien accueilli de tous ceux qui s'intéressent au grand écrivain, au puissant remueur d'idées que fut Lamennais. Il débute par une très intéressante étude; son auteur, pour la composer, a dû non seulement lire les œuvres du célèbre philosophe, mais encore la plupart des écrits publiés à son sujet. Après avoir raconté la naissance, l'éducation, la vocation de Lamennais, il traite, dans une série de chapitres richement documentés, de ses idées ultramontaines, de son libéralisme chrétien, de sa lamentable défection, de sa conduite politique et sociale avant et pendant la révolution de Février, de ses dernières années et de sa mort. Les doctes Oratoriens terminent cette étude par quelques pages où est apprécié le rôle considérable tenu par Lamennais, et l'influence prépondérante qu'il exerça longtemps sur son époque. On ne peut que souscrire à l'équité, à la sagesse de ces considérations. L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* n'est point surfait; il n'est point déprécié non plus, mais laissé à sa place.

Certaines anecdotes, plus pittoresques peut-être qu'authentiques, auraient pu être négligées sans préjudice pour la valeur historique de ces pages, au contraire. Il est quelques sources troublées où l'on eût bien fait de ne puiser qu'avec précaution, à l'aide d'un filtre. Nous ne relèverons que quelques-unes de ces erreurs de détail qui, certes, ne sont que de bien légères peccadilles, mais que nous signalons afin qu'elles puissent disparaître dans une nouvelle édition. Nous suivons l'ordre dans lequel elles se présentent. Lamennais eut, ainsi que ses frères, pour précepteur, un certain abbé Carré, dont il parle plusieurs fois dans sa correspondance. Il ne fut donc point autodidacte, dans le sens strict du mot. Son frère Jean et M. des Saudrais, son oncle, aidèrent l'abbé Carré dans sa tâche. — Le mot attribué à Lamennais enfant (p. 19) serait tout entier de l'invention de Blaize, nous n'en serions pas autrement surpris, car l'exactitude historique ne fut pas toujours la principale préoccupation de cet écrivain, non plus que celle des Peigné, des Mirecourt, ni des Ricard, pour ne citer que ces noms. Le prétendu « malheur décisif » dont parle Sainte-Beuve (21), auquel Lamennais aurait dû sa conversion, n'exista jamais que dans l'imagination de l'étincelant « causeur » des *Lundis*. Une liaison de jeunesse, assez platonique en dépit du duel, peu sérieux d'ailleurs, dont elle fut l'occasion, ne saurait prétendre à ce titre. Lamennais perdit son père en février 1828, et non « vers 1804 » (23). Où donc M. Houet « assure-t-il » que Lamennais eut toujours pour le sacerdoce une répugnance invincible (p. 29)? Nous l'avons souvent et longuement

interrogé sur son ancien et toujours vénéré maître. Jamais nous ne l'avons entendu dire rien de pareil. Mais nous n'insistons pas. A la page 126, l'on fait arrêter la voiture de M. Jean à la « porte de la petite chapelle » de la Chênaie. Cet oratoire était construit au fond du jardin, au bout d'une allée. Ce jour-là, comme d'habitude, la voiture dut s'arrêter tout bonnement au perron de la maison qui d'ailleurs lui était d'un bien plus facile accès. Il n'est pas exact de dire que « jamais Lamennais ne consentit à reconnaître qu'il avait eu tort, » ni que « jamais il ne recula d'une semelle » (p. 133). Loin de là, il avouait franchement qu'il s'était souvent trompé et parfois même gravement ; mais il prétendait l'avoir toujours fait de bonne foi. On peut consulter, à ce sujet, Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, II, 303. — Nous engageons enfin les éditeurs des *Pages choisies* à supprimer, la prochaine fois, le son de « harpe éolienne » qu'ils nous font entendre au bas de la page 273. En dépit de son harmonie, cette note est fausse.

Nous en dirons autant du portrait de Lamennais. Ce n'est qu'une reproduction médiocre du tableau de Paulin Guérin que l'on voit au musée de Versailles (attique Chimay). Cette « lithographie peinte » fait sans doute l'ornement de la mairie de Dol (pardon, de l'hôtel de ville) ; elle pourrait être remplacée avantageusement par une bonne héliogravure reproduisant le tableau de Guérin ou mieux celui d'Ary Scheffer qui est bien plus ressemblant ; l'autre, ainsi que nous l'avons ouï dire à M. Houet, ne rappelant guère de l'illustre écrivain que le ... menton.

Les *Pages choisies* le sont avec goût et discernement. Tous les passages célèbres de Lamennais s'y retrouvent, avec beaucoup d'autres, non moins intéressants, empruntés à tous ses ouvrages, ainsi qu'à sa volumineuse correspondance. A l'aide de ces nombreux fragments le lecteur pourra aisément reconstituer le talent du grand prosateur et s'en faire une idée assez complète et très exacte. Les jeunes gens surtout trouveront plaisir et profit à lire ces « Pages. » Cela, d'ailleurs, les dispensera de les aller chercher dans les livres mêmes dont elles sont détachées, ce qui ne serait pas pour eux sans fatigue, ni parfois sans péril.

De nouveau, et nous tenons à terminer par là, nous souhaitons à ce volume tout le succès que ses auteurs peuvent légitimement en attendre.

A. Roussel.

Les Mémoires de M. Goron, ancien chef de la sûreté. Tome III. *Haute et basse pègre*. — Tome IV. *La Police de l'avenir*. Paris, Flammarion, 1898, 2 vol. in-18 de 370 et 430 p. — Prix du vol. : 3 fr. 50.

Nous avons dit dans une précédente livraison ce que nous pensons des deux premiers volumes des *Mémoires de M. Goron*. Nous n'avons

qu'à le répéter pour les deux suivants. Ils sont intéressants, écrits d'une plume alerte, pleins d'esprit et de bonne humeur, et imprégnés de sentiments profondément humains et honnêtes. Il ne manque à M. Goron que quelques échappées vers l'au-delà, quelques vues d'ensemble sur la criminalité, ses causes, et les remèdes qu'il lui faudrait appliquer. Mais il est juste de dire que, s'il avait eu ces vues d'ensemble, jamais le gouvernement de la troisième République n'en aurait fait un chef de la sûreté. Le volume intitulé : *Haute et basse pègre* est la suite de la revue des affaires célèbres auxquelles M. Goron a été mêlé et qu'il avait commencée dans le deuxième volume de ses mémoires intitulé : *A travers le crime.* Mais il ne s'agit plus de meurtres; le volume est consacré à de colossales et célèbres escroqueries : celles d'Allmayer, de Catusse, de Menegaut, de la bande des habits noirs, enfin à l'affaire du Panama et à la recherche d'Arton. Le volume intitulé : *La Police de l'avenir* décrit avec précision et humour l'organisation de la police au point de vue de la recherche des crimes. M. Goron expose que cette organisation est lamentablement insuffisante et en attribue la cause à ce que toute l'attention du pouvoir et tous ses moyens d'action sont absorbés par la police politique. Ce n'est point à nous de le contredire. EUGÈNE GODEFROY.

Cours d'épigraphie latine, par RENÉ CAGNAT. 3e édition. Paris, Fontemoing, 1898, in-8 de XXVI et 169 p.

J'ai déjà eu occasion de parler à plusieurs reprises de ce très estimable ouvrage ; la dernière fois c'était à propos de la seconde édition (*Polyb.*, t. 58, p. 355) dans laquelle je constatais des améliorations apportées au texte primitif. Aujourd'hui, au bout de dix ans, il me faut encore remercier l'auteur du zèle et de la critique érudite avec lesquels il ne se fatigue pas de mettre son œuvre au courant de la science. Chaque année, l'épigraphie s'enrichit de nouvelles découvertes; les publications des sociétés savantes, les recherches personnelles des érudits, les *corpus* se multiplient et M. Cagnat, se tenant au courant de tout ce qui se trouve, de tout ce qui s'édite, est mieux que personne en position d'apporter à son livre toutes les améliorations désirables. Il n'est pas possible de s'occuper de l'histoire romaine sans avoir recours au *Cours d'épigraphie*. Dans cette nouvelle édition M. Cagnat a enrichi son texte de nouveaux spécimens d'inscriptions et de planches reproduisant des alphabets. A. DE B.

Bibliographie d'Eure-et-Loir. *Revue paraissant le 10 de chaque mois sur fiches et par fascicules*, par l'abbé LANGLOIS. Chartres, imp. Garnier. Janvier 1898 — avril 1899 (381 fiches).

De tous les ouvrages bibliographiques parus sur la Beauce et le Perche, aucun n'est complet. Ce défaut provient de la méthode jusqu'ici employée. En effet, quand un volume de références est clos après le tirage, on n'a aucun moyen pratique pour le tenir constamment à jour, pour réparer les erreurs et les omissions à mesure qu'on les découvre. En le rééditant on se heurte aux mêmes difficultés et aux mêmes imperfections. Au contraire, si l'on avait publié la *Bibliographie d'Eure-et-Loir* sur fiches séparées, on serait arrivé plus sûrement et plus rapidement à l'inventaire et au classement indispensables. C'est la raison et l'objet de cette même Bibliographie. On peut y distinguer « la partie qui concerne les localités et leur historique ou *Topo-bibliographie,* et celle qui traite des personnes appartenant à cette région par leur naissance, leur séjour, leur vie et leurs œuvres, ou *Biobibliographie,* » M. l'abbé Langlois s'attache d'abord à la première, qui est assez vaste et assez intéressante pour le retenir quelque temps. Toutefois il fait une exception en faveur de ses compatriotes contemporains et il donne, sur une fiche spéciale, la référence des écrits nouvellement émanés de leur plume ou publiés sur eux, pourvu qu'un exemplaire soit adressé au Directeur et à une bibliothèque publique.

La *Bibliographie d'Eure-et-Loir* deviendra ainsi un intermédiaire entre auteurs et lecteurs, une sorte d'agence de renseignements et de réclame de bon aloi. En janvier, avril, juillet et octobre, elle donne 24 fiches sur la cathédrale de Chartres ; en février, mai, août et novembre, 24 sur un sujet quelconque ; en mars, juin, septembre et décembre, 24 sur des sujets variés.

Au lieu d'une Bibliographie en volume, en feuilles ordinaires d'impression avec lesquelles il est matériellement impossible d'atteindre le but, on emploie des fiches imprimées isolément et distribuées par petits paquets ; le travail se classe au fur et à mesure et se développe avec une rapidité et une clarté surprenantes.

Ce système s'écarte sensiblement des errements anciens. C'est une idée heureuse, féconde en résultats bibliographiques, qui sera certainement suivie par beaucoup de travailleurs. Cependant, cette méthode, moins connue en France qu'à l'étranger, vient de faire ses preuves à Bruxelles, à Paris, à Berlin, à Zurich, à Louvain et dans le Nouveau Continent.

En 1896, le « Library Bureau » de Boston vendait un milliard de ces fiches séparées avec lesquelles on arrive à une bibliographie toujours ouverte et où les additions et les corrections trouvent leur place naturellement et facilement.

On a choisi pour la *Bibliographie d'Eure-et-Loir* le modèle adopté dans le premier Congrès international de Bruxelles, en 1895, qui consiste en cartes de papier fort, de 125 sur 75 millimètres posées sur leur longueur et perforées vers le bas.

En vedette, à gauche du lecteur, est mis le nom de l'auteur avec son prénom, ce dernier entre parenthèses, les deux en caractères gras ; si l'ouvrage est anonyme, nom et prénoms sont entre deux crochets [ ]. A droite, se trouve un chiffre international qui permet à tout travailleur, quelle que soit sa nationalité, de se rendre compte immédiatement, au moyen d'une numération assez simple, lorsqu'on en a la clef, du sens d'un livre écrit dans une autre langue que celle du lecteur. Ainsi (fiche 1), 726.6 signifie pour le monde entier : Cathédrale ; et (4451-1111) : Chartres ; ces chiffres sont extraits de la classification décimale de Melvil Dewey, appelés aussi indices décimaux.

Ils permettent une grande célérité dans le classement, quand ils sont devenus familiers. D'ailleurs, pour aider la mémoire, on met au dessous le sens de chaque indice en français.

A la seconde ligne, est disposée en vue la date, qui est entre crochets si la publication ne porte pas de date, bien que celle-ci soit connue. Vient ensuite le titre intégral de l'ouvrage lui-même, avec sa physionomie propre, in-extenso, suivi des noms et qualités de l'auteur. Pour les titres d'articles et de chapitres, ils sont placés aussi entre crochets. A l'alinéa qui continue, sont les indications de lieu, d'éditeur ou d'imprimeur, de date répétée, si elle existe. Pour les livraisons, la date mise en marge de la fiche est celle de leur publication; souvent elle ne concorde pas avec celle qui figure sur le titre. Après la date, le format avec mesures au besoin, le nombre de pages. Si la référence est tirée d'un ouvrage ou d'un recueil, le titre de l'ouvrage ou du recueil est mentionné en italiques avant le lieu, l'éditeur ou l'imprimeur, ainsi que les gravures et leurs signatures, le n° de la planche et autres détails tels que le frontispice.

La fiche porte en bas son acte de naissance : la mention d'une bibliothèque publique qui possède l'ouvrage et sous quel numéro, le nom de l'auteur responsable de la fiche, la date de sa publication, enfin au-dessous la signature de l'éditeur, le n° d'ordre de publication de la fiche qui permet d'y renvoyer et de s'assurer si un exemplaire est complet. La perforation lui donne une cohésion avec les autres et aide à la conserver aussi aisément qu'un fascicule. On pourra la maintenir dans un tiroir ou dans une reliure mobile. Il est loisible à chacun de ranger ses fiches ou par ordre alphabétique ou par ordre idéologique en suivant la topographie ou la chronologie. On peut en modifier, à son gré, la disposition, se procurer, pour plus de commodité, autant d'exemplaires qu'on désire de séries, y ajouter des notes

complémentaires. Des fiches divisionnaires de couleur aideront au classement ; au besoin, on y joindra des fiches de classement provisoire, d'addenda et de corrigenda.

Nous avons tenu à exposer dans le détail la méthode bibliographique employée par M. Langlois, afin que les travailleurs qui ne l'ont pas encore utilisée en apprécient les très grands avantages et l'adoptent pour leur profit quotidien.

En ce qui concerne les indices décimaux, cette méthode ne nous paraît point aussi facile et claire qu'on semble le prétendre. Mais on peut très bien ne pas s'en servir. Évidemment, un ouvrage de cette nature ne peut jamais prétendre à être complet, parce qu'il est moralement impossible de connaître toutes les productions sur un sujet, si limité soit-il.

Nous devons rendre justice à M. Langlois : ses recherches sont fort riches ; même il nous donne les inventaires des archives qui possèdent des pièces se référant à sa matière. Mais pourquoi ne pas marquer par un signe conventionnel les livres de premier ordre ? On éviterait au chercheur une considérable perte de temps à dépouiller des ouvrages ou des pièces d'archives de peu d'importance. Il nous semble, en l'espèce, qu'on devrait regarder plutôt à la qualité qu'à l'abondance matérielle des indications de livres ou de manuscrits. A tout prendre, cette publication, en sa forme actuelle, pourra néanmoins rendre des services précieux à ceux qui s'occupent du département d'Eure-et-Loir tant au point de vue civil que sous le rapport religieux. Bon exemple à suivre, pour l'histoire locale surtout. LOUIS ROBERT.

BULLETIN

Une seule morale pour les deux sexes, par JULES BOIS. Paris, Bibliothèque du féminisme chrétien, 1898, in-8 de 16 p.

La thèse que défend ici l'auteur de *l'Ève nouvelle* est celle qu'enseigne depuis longtemps l'Église, imposant la chasteté à l'homme comme à la femme. Ce n'est pas nous qui la contredirons. Que cette loi soit violée par l'un ou l'autre sexe, la faute est-elle toujours égale ? Accuse-t-elle exactement le même degré de dépravation ? Autre question, et plus délicate. La culpabilité ne se mesure pas aisément, et les circonstances qui accompagnent les mêmes actes matériels varient à l'infini leur gravité morale. Pourtant il faut certainement réagir, par les mœurs et peut-être par certaines réformes législatives, contre le préjugé démoralisant qui excuse si légèrement chez l'homme ce que l'on condamnerait justement et sévèrement chez la femme. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Karma, ou la Justice immanente d'après la théosophie, par ANNIE BESANT, trad. de l'anglais. Paris, Librairie de l'art indépendant, 1899, in-12 de VI-104 p. — Prix : 1 fr.

Le Plan astral, premier degré du monde invisible, d'après la théosophie, par C.-W. LEADBEATER, trad. de l'anglais. Ibid., 1899, in-12 de VI-155 p. — Prix : 1 fr. 50.

Qu'est-ce que le karma? « Toute pensée humaine qui vient de se former passe dans le monde extérieur et devient entité active, en s'associant ou pour mieux dire en fusionnant avec un élémental, c'est-à-dire avec l'une des forces semi-intelligentes des divers règnes de la nature... L'homme peuple ainsi continuellement son courant dans l'espace d'un monde à lui... et ce courant réagit sur toute organisation nerveuse et sensitive qui vient en contact avec lui proportionnellement à son intensité dynamique. C'est ce que le bouddhiste appelle son skandha et l'indou son karma.» Comprenez si vous pouvez. Sur ces données d'une majestueuse obscurité, l'auteur construit un système plus ou moins bouddhiste, une sorte de panthéisme, ni matérialiste, ni idéaliste avec métempsychose, etc. Le tout développé en un système vague sans aucune preuve à l'appui. Il est permis de rêver par moment et de se laisser aller aux visions flottantes de son imagination. Mais il est des rêveries malsaines, et nous estimons que les rêveries théosophiques sont de ce nombre. La destinée de l'homme est chose trop sérieuse pour en traiter ainsi à l'aventure.

— Nous mettons au même rang *le Plan astral*, traduit de l'anglais de M. Leadbeater. Le monde théosophique est divisé en sept plans, le plus bas est le plan physique où nous vivons, le second est le plan astral d'une matière plus subtile où nous montons quand nous avons dépouillé notre corps. L'auteur décrit les habitants de ce monde supérieur qui conservent encore beaucoup de nos passions et par conséquent de nos misères, qui vivent d'une vie fort semblable à la nôtre, quoique dans un milieu plus affiné, et il indique les moyens de se mettre en rapport avec eux. Nous n'avons point ici à entrer dans les détails de ces descriptions où l'imagination, certaines notions empruntées aux bouddhistes, des légendes plus ou moins controuvées, jouent un grand rôle. Indiquons seulement deux passages qui donneront la marque de l'esprit qui anime les théosophistes. L'une est une déclamation très vive contre les peines de l'autre vie annoncées par le christianisme. Nous citerons l'autre textuellement : « Les chefs de cette loge (loge attantéenne) tout en se tenant ainsi que leur société sur l'arrière-plan, n'ont jamais cependant laissé que d'aider de temps en temps dans la mesure de leurs moyens la cause de la vérité dans le monde. Il y a quelque cinquante ans, désespérés de voir le bas matérialisme chasser toute spiritualité d'Europe et d'Amérique, ils prirent la résolution d'essayer pour le combattre de nouvelles méthodes, c'est-à-dire de permettre à l'homme raisonnable d'acquérir la preuve certaine que la vie n'attenait pas exclusivement au corps physique... Le mouvement ainsi imprimé se développa sous la forme du spiritualisme moderne ou spiritisme. » On voit ici le lien entre le spiritisme et les influences occultes de la franc-maçonnerie. A bon entendeur, salut. D. V.

Problèmes de Géométrie élémentaire, par I. ALEXANDROFF; traduit par D. AÏTOFF. Paris, Hermann, 1899, XII-154 p. — Prix : 5 fr.

Cette traduction n'est pas la reproduction intégrale de l'ouvrage de M. Alexandroff; le traducteur a fait des suppressions et des additions. Il a,

en particulier, supprimé des problèmes qui en France sont donnés comme théorèmes dans les géométries, mais, comme il ne les a pas tous supprimés, nous aurions préféré qu'il respectât le texte; nous aurions eu une idée de la forme de l'enseignement russe qui n'aurait pas été, je crois, sans intérêt. Nous trouvons exposées les méthodes qui servent à la résolution des problèmes, nous ne cacherons pas que nous préférons le livre de M. Petersen ou encore les deux cents premières pages des exercices de géométrie par F. J. Ces méthodes sont d'ailleurs données maintenant partout. Nous avons cependant trouvé un certain intérêt à parcourir les nombreux énoncés que contient ce livre, ils sont généralement bien choisis et leur groupement est des plus heureux : ils sont placés par catégories à la suite de chaque méthode; l'élève qui voudra les faire aura une première notion sur la manière dont il doit aborder ces problèmes et par suite ne se perdra pas dans des tâtonnements stériles et décourageants. Ce livre pourra donc contribuer à faire aimer aux débutants l'étude de la géométrie. C.

La Bicyclette, *sa construction et sa forme*, par C. Bourlet. Paris, Gauthier-Villars, 1899, in-8 de 228 p. — Prix : 4 fr. 50.

Cet ouvrage, bien que contenant de nombreuses indications techniques, s'adresse à tous les cyclistes et peut leur rendre de vrais services. Pour se guider dans l'achat d'une machine ou s'enquérir des progrès accomplis, les fervents de la pédale recourent généralement aux journaux sportifs dont les colonnes sont remplies de réclames habilement déguisées, ou aux prospectus publiés par les constructeurs intéressés. Un professeur anglais a bien édité chez Longmans Green un livre, *Bicycles and tricycles*, qui fait autorité en la matière; mais ce livre n'a pas été traduit en français et date de plus de trois ans. Il faut donc remercier M. C. Bourlet d'avoir comblé une lacune et de nous avoir, sous une forme exempte de prétentions trop savantes, donné de précieuses indications théoriques, et d'avoir mis en relief les avantages et les inconvénients, au point de vue pratique, des principaux dispositifs imaginés tour à tour.

Un ami de l'auteur, le docteur F. Mally, chef du service électrothérapique à l'hôpital Bichat, s'est chargé de la rédaction du dernier chapitre consacré à l'hygiène du cycliste.

Enfin, pour ceux que n'effraient pas les formules trigonométriques, un appendice contient une intéressante étude sur les roulements à bille. Il y est mathématiquement démontré que, des deux vitesses de roulement et de pivotement qui constituent la vitesse instantanée de rotation, la deuxième ne produit aucun déplacement de la bille, qu'elle tend à produire une usure des surfaces en contact et que, en conséquence, il y a intérêt majeur à la réduire à son minimum. Et le calcul établit que les roulements à deux contacts doivent être employés dans le pédalier d'une bicyclette, tandis que les roulements à trois contacts sont préférables pour les coussinets où l'axe est fixe, par exemple, pour les roulements du moyeu d'une roue.

Raoul Loky.

Artémidore, par E. Le Blant (*Extrait des Mémoires de l'Académie des inscriptions*). Paris, Klincksieck, 1899, in-4 de 17 p. — Prix : 1 franc.

Le sous-titre : *De quoi on rêvait dans le monde romain, au temps de Marc-Aurèle*, est de nature à piquer la curiosité. Ce court, mais très intéressant

mémoire a pour objet l'*Oneirocriticon*, œuvre du grec Artémidore, lequel s'était voué à l'interprétation des songes : le métier devait être suffisamment lucratif, puisque dans son cabinet on voit se succéder patriciens et plébéiens, savants et ignorants. Chose étrange en un temps de scepticisme, les dieux de l'Olympe et des Enfers jouent un rôle considérable dans les rêves dont notre habile homme reçoit la confidence; selon les personnes et les circonstances, leur apparition présage tantôt la félicité, tantôt le malheur. Ce qui occupe également beaucoup les esprits, ce sont les représentations du cirque et du théâtre, les tortures et l'exécution des condamnés. Rêver qu'on mourait, était l'annonce ou d'une fin prochaine ou au contraire de quelque succès inespéré. Le mémoire finit par cette phrase : « Innombrable était la foule des hommes qui, oubliant les avertissements des sages, croyaient aux leçons d'Artémidore et de tant d'autres devins de même sorte dont la race n'est pas encore éteinte ». Les derniers mots contiennent visiblement la morale de la fable. C. HUIT.

Die suffixhaltigen romanischen Flurnamen Graubündens soweit sie jetzt noch dem Volke bekannt sind. II Teil. *Die übrigen Suffixe.* Von Dr. AUGUST KÜBLER. (Münchener Beiträge zur romanischen und englischen Philologie, herausgegeben von H. Breymann und. J. Schick. XIV Heft.) Erlangen und Leipzig, A. Deichert, 1898, in-8 de 26 p.

La première partie de ce travail, qui doit être plus volumineuse que le présent fascicule, ne nous est pas parvenue. Nous trouvons ici une étude sur une douzaine de suffixes constatés d'abord dans les mots communs des patois des Grisons, puis recherchés dans les noms de lieu. 2068 noms ont été ainsi relevés; la présence du suffixe étudié est toujours certaine et l'auteur semble généralement bien expliquer le radical. Voici par exemple quelques noms de lieu du canton des Grisons, composés du suffixe *-etum* et d'un nom de végétal, mode de formation souvent constaté en France pour les noms de lieu : Ortagei, Urschai (*urticetum*), Fraschnè (*fraxinetum*), Janvrai (*juniperetum*), Salschè (*salicetum*), Tramblai (*tremuletum*), Schareida (*acereta*). J. C. P.

Aucassin und Nicolete, mit Paradigmen und Glossar, von HERMANN SUCHIER. Vierte Auflage. Paderborn, F. Schöningh, 1899. In-8 de XI-123 p. — Prix : 3 fr.

Ce travail, dont la première édition remonte à 1878, a été composé par le savant professeur en vue de l'enseignement des langues romanes dans les Universités allemandes; cette quatrième édition atteste le succès de son ouvrage devenu classique. On y trouve de précieuses études dues à l'un des maîtres de la philologie romane et l'on pourra lire un texte qui semble définitif d'une des plus charmantes compositions de la littérature du moyen âge. J. C. P.

Prosa Rimata, di FILIPPO ISOLA; Seconda edizione ritoccata ed accresciuta. Aderno, tip. Luigi Longhitano, 1898, in-12 de XI-324 p.

"In Dio s'accentra ogni ideal sublime ;
S' E' non spira, saran concenti vani,
fronde e flor senza frutto le tue rime !"

Ces trois vers où son œuvre se résume, l'auteur les a vécus, car ils ne sont pas l'expression fugitive d'un sentiment de rencontre, ni la leçon

quelconque d'un conseil banal ; pour cueillir le fruit dont il parle, l'auteur a dû tendre généreusement la main, par dessus les frivolités dilettantes, vers la seule poésie de l'action et du dévoûment. Pour tout lecteur familiarisé avec l'italien et friand de poésie savoureuse, sous une écorce facile à rompre, l'arome se dégage, et la richesse éclate d'un suc puisé au sol profond de la foi catholique et romaine. Variété dans le choix des sujets, sincérité, abandon, bonne humeur, autant de garanties qui s'inscrivent d'avance contre la monotonie et qui sauvent de tout péril d'ennui. Quant à l'homme, tel qu'il se montre sous le poète, il est fait de droiture et de probité. D'un caractère indépendant, il tient si fort à se donner pour ce qu'il est que, dès les premières pages, il tranche du chrétien de la vieille marque et se pose, comme il le dit, pour le tenant du vieux credo. Dans les sonnets dédiés à sa famille et à ses amis, il fait preuve de naturel, en même temps que se révèle à plein son bon cœur. Témoin le sonnet qu'il adresse à sa jeune sœur. Ce recueil accuse non seulement le talent le plus personnel, mais le plus souple. Tour à tour c'est le bon sens qui parle ou bien l'esprit d'observation et de psychologie aiguisée ; tandis que circule à travers toutes les pages la philosophie des choses apprise à l'école de la vie. Mais ce fond solide, cette vigueur d'accent, ce ton de vérité se rehaussent encore de toutes les parures de la poésie, dans l'harmonie enchanteresse du rythme italien. B. FRATELLO.

Le Petit Bleu, par PAUL MARIE. Paris, Stock, 1899, in-18 de VIII-268 p. — Prix : 3 fr. 50.

Gonse-Pilate et autres histoires, par Un intellectuel. Paris, Stock, 1899, in-18 de VI-276 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Mot de l'énigme, par PASCHAL GROUSSET. Paris, Stock, 1899, in-18 de 76 p. — Prix : 1 fr.

Comme l'indiquent suffisamment leurs titres, ces trois volumes s'ajoutent à la série déjà longue des ouvrages dreyfusistes édités par la librairie Stock.

— M. Paul Marie a étudié sous tous ses aspects *le Petit Bleu*, qui a servi de base au roman imaginé par l'ex-lieutenant-colonel Picquart. Il a découvert ou cru découvrir la filière suivie par ces fragments de carte-télégramme depuis leur arrivée au bureau des renseignements. Il essaie de trouver des contradictions dans la déposition si nette et si loyale du commandant Lauth au cours du procès Zola, et conclut en affirmant — mais sans le prouver — que *le Petit Bleu* est authentique, et que « tout témoignage propre à le contester est nécessairement un document faux et un faux témoignage. »

— L'« intellectuel » qui publie *Gonse-Pilate* fait connaître dans un avant-propos que les articles réunis sous ce titre ont paru dans divers journaux sous diverses signatures. Il a ramassé « ces feuilles jaunissantes avant que le vent ne les ait dispersées ; » c'est son humble offrande « sur l'autel de la vérité. » Pauvre vérité ! depuis qu'elle est en marche, elle nous ménage d'étonnants avatars. Pour ceux de nos lecteurs qui ne l'auraient pas de prime abord deviné, dans cette odieuse parodie du drame du Golgotha, si le général Gonse représente Ponce-Pilate, c'est Esterhazy qui joue le rôle de Barrabas et le traître Dreyfus n'est autre que le divin Crucifié.

— Sous forme d'une lettre adressée au procureur général près la Cour de cassation, M. Paschal Grousset entend donner *le Mot de l'énigme*. Il paraît que l'existence au dossier Dreyfus d'une lettre apocryphe de l'empereur d'Allemagne est un fait établi. Il fut fait allusion à cette lettre dans la

Chambre des délibérations du conseil de guerre qui siégea le 22 décembre 1894 sous la présidence du colonel Maurel..., et voilà pourquoi le capitaine juif est innocent. RAOUL LOKY.

Histoire de la Compagnie des Indes, par CHARLES MONTAGNE. Paris, Bouillon, 1899, in-12 de VIII-235 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lorsqu'a été annoncée, dans le Bulletin bibliographique de journaux quotidiens, la publication d'un nouvel ouvrage sur la Compagnie des Indes, nous avons débuté par nous en réjouir; aux essais, non sans valeur, de Doneaud du Plan et de Bonnassieux, pour ne citer que les plus récents, allait, pensions-nous, se substituer un ouvrage complètement rédigé avec l'aide des documents inédits et comblant une des plus importantes lacunes de notre histoire coloniale, encore si peu étudiée. Il n'en était rien, malheureusement, car le livre de M. Charles Montagne n'est pas autre chose qu'un ouvrage de vulgarisation et de compilation, nullement fondé sur l'examen des pièces originales, ne contenant aucune idée nouvelle, ne renvoyant qu'aux publications de V. Duruy, de Blanchet, de Toussenel.

Si du moins cette *Histoire de la Compagnie des Indes* ne contenait pas d'erreurs: mais, hélas! il n'est que trop facile d'en relever. Tout l'historique des différentes compagnies qui se sont succédé au Sénégal pendant la seconde moitié du XVIIe siècle est très inexact (p. 32); un peu plus loin, M. Montagne écrit que Gonneville a abordé à Madagascar en l'année 1535 (p. 39) et raconte de la manière la plus erronée l'histoire de l'occupation française dans la grande île au XVIIe siècle (p. 40-41). Nous apprenons (p. 43) qu'un poste a été établi par nous à Ceylan en 1676; c'est en 1671 qu'il faudrait dire, et il conviendrait de modifier totalement ce qui est raconté (p. 43-44) sur les débuts de l'installation des Français à Pondichéry.

Que d'erreurs encore il faudrait signaler dans ce petit volume, où les noms propres ne sont même pas exactement écrits, où Marcara est appelé *Mascara*, Dramané *Dramarie*, etc., et où est soutenue, sur l'origine de la prononciation du nom de Jean Law le Financier, une théorie dont M. Beljame a naguère démontré le mal fondé (p. 7, note 1)! Ce n'est donc pas là, on le voit, l'ouvrage espéré sur la Compagnie des Indes Orientales; ce n'est même pas un travail dont doit tenir compte celui qui, un jour, rédigera une étude scientifique sur le sujet. HENRI FROIDEVAUX.

Un Juge de Marie-Antoinette, par HENRI BEAUNE, 2e édition. Lyon, Bernoux et Cumin, 1899, petit in-8 de 68 p.

L'histoire des grandes crises révolutionnaires, et particulièrement de la Terreur, se fait aujourd'hui par le détail, après avoir été l'objet d'œuvres d'ensemble, et ce n'est pas peut-être le moyen le plus mal choisi de la bien connaître. Il permet surtout de juger avec exactitude les hommes qui ont pris part aux événements de cette époque et de discerner les mobiles ou les passions auxquels ils ont obéi. C'est donc dans ce but qu'a été écrit cet ouvrage dont une nouvelle édition vient de paraître à Lyon. Exhumant de l'obscurité dans laquelle il était resté enseveli jusqu'à ces dernières années, un membre du tribunal révolutionnaire, M. Henri Beaune a tracé la biographie d'un certain Maire-Savary, ci-devant seigneur de Vermandon, qui siégea dans le procès de la reine Marie-Antoinette et prit part à sa condamnation. Biographie assurément curieuse entre toutes, car elle nous montre

à quel degré d'abjection la lâcheté, le désir de vivre et de jouir de la vie peuvent conduire un homme voluptueux, efféminé, de mœurs sensuelles, mais non sanguinaire, qui appartenait à l'ancien régime, mieux que cela, au service de la maison royale, et avait passé sa jeunesse dans le voisinage de la cour. Biographie non moins intéressante, en ce qu'elle met à nu les remords qui assiégèrent le malheureux dans les dernières années de son existence cachée au fond d'une bourgade de province, où, malgré l'incognito dans lequel il s'était prudemment enveloppé, le « meurtrier de la reine » (ainsi l'appelait-on dans le pays) était devenu un objet d'horreur pour tous ses voisins, même les moins suspects de royalisme.

Mais ce qui est encore plus digne d'attention dans l'étude historique et rigoureusement exacte de l'auteur, car elle s'appuie sur des documents irréfragables, c'est le tableau développé ou, si l'on préfère, l'histoire du tribunal révolutionnaire depuis les premières victimes qui lui furent livrées jusqu'au jour où l'exécration publique contraignit la Convention à le dessaisir et à le dissoudre. M. Henri Beaune a laissé la parole aux faits, on peut dire aux Archives, et c'est dans les dossiers eux-mêmes qu'il a puisé les divers épisodes dont sa narration est parsemée. En parcourant ce rapide et instructif récit, on se prend à répéter le mot de Taine : Comment une poignée de trois ou quatre cents Jacobins à peine a-t-elle pu tenir pendant quinze mois la France courbée sous son joug infâme et la terroriser au point d'étouffer jusqu'au moindre cri? Et cependant il était encore des âmes courageuses, témoins ces nobles et innocentes victimes qui couraient d'elles-mêmes à l'échafaud.

Le *juge de Marie-Antoinette* n'a pas été lu seulement en France; il a été recherché encore à l'étranger, qui s'est empressé de le traduire. Récemment M. le comte Grabinski en a donné une excellente version italienne dans la *Rassegna Nazionale* de Florence, où elle a eu beaucoup de succès. Ce succès ne fera point défaut à l'élégante et nouvelle édition que vient de publier la librairie Bernoux et Cumin, de Lyon. A. R.

Life and Administration of Sir Robert Eden, by BERNARD C. STEINER. (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, 16e série, nos 7-8-9), Baltimore, the Johns Hopkins Press, juillet-septembre 1898, in-8 de 142 p.

C'est une histoire intéressante que celle de Robert Eden, le dernier gouverneur anglais du Maryland; M. Bernard C. Steiner vient de la raconter d'une manière très attachante et en véritable historien. Est-il besoin de dire qu'il est très sympathique à son héros, « ce vrai gentilhomme » (*that true gentleman*, p. 142; cf. p. 26) dont il a pu, grâce à d'obligeantes communications, préciser sur plus d'un point la biographie et publier un curieux portrait? Il a fourni des informations très utiles pour l'histoire de révolution d'Amérique, bien qu'il se soit soigneusement gardé de se laisser entraîner dans des digressions qu'il eût été facile de justifier (« je m'occupe, dit-il, page 84, de la fin de l'ancien régime, non du commencement du nouveau »); il a écrit différents paragraphes très curieux sur les relations d'Eden et de Washington, par exemple, p. 81-82, a complété sur plus d'un point des travaux antérieurs et, au total, a composé un très bon essai biographique sur Robert Eden. On aurait seulement aimé que M. Bernard C. Steiner précisât en quelques mots ou en quelques lignes certains points sur lesquels il a rapidement passé, qu'il rappelât, par exemple, pourquoi il

y avait, vers 1770, tant de tenanciers allemands dans la partie occidentale du Maryland (p. 75); on aurait aussi aimé trouver quelque part une bibliographie qui fait totalement défaut. Si M. Steiner a un jour l'occasion de retoucher son travail, qu'il tienne compte de ces légères critiques; le lecteur y gagnera, et le livre aussi. HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — L'épiscopat français, si cruellement éprouvé dans ces dernières années, subit une nouvelle perte par la mort de S. E. le cardinal SOURRIEU, mort sur son siége archiépiscopal de Rouen, le 15 juin, âgé de 74 ans. Né à Aspet (Haute-Garonne), le 27 février 1825, Guillaume-Marie-Romain Sourrieu fit ses études à Toulouse, où il reçut les saints ordres le 17 octobre 1847. Doué d'un talent remarquable pour la prédication, il se livra à l'œuvre des missions sous la direction du vénéré Père Caussette. Agrégé en 1874 à la communauté des chapelains de Notre-Dame de Rocamadour, au diocèse de Cahors, il déclina les responsabilités du supériorat que l'on voulait lui imposer. Appelé le 20 septembre 1882 à l'évêché de Châlons, il succéda en 1894 au cardinal Thomas sur le trône archiépiscopal de Rouen, et fut créé trois ans après, cardinal-prêtre du titre de Saint-Clément. Sauf quelques discours et allocutions de circonstance, quelques notices biographiques, ses mandements et les *Statuts synodaux du diocèse de Châlons* (1886, in-8), Mgr Sourrieu n'a rien livré à la presse.

— Un de nos romanciers les plus estimés, M. Victor CHERBULIEZ, est mort le 1er juillet, âgé de 70 ans. Né à Genève, le 19 juillet 1829, fils d'un professeur de l'Université de cette ville, il descendait de Français réfugiés à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. C'est à Paris, puis à Rome et à Berlin, qu'il vint achever ses études commencées dans sa ville natale. Il était encore à Genève quand il commença de fonder sa réputation littéraire par la publication de ses premiers romans. Il est superflu de rappeler ici la vogue qu'ils ont obtenue et le talent incontestable de l'auteur. Collaborateur assidu de la *Revue des deux mondes*, où il a publié plusieurs de ses romans, M. Cherbuliez a également écrit pour cette revue des articles de genre assez divers, en partie signes du pseudonyme de G. Valbert et qui presque tous ont été réunis en volumes. Après que M. Cherbuliez eut réclamé et obtenu le titre de Français, l'Académie française lui donna l'un de ses fauteuils. Voici la liste de ses principales publications : *A propos d'un cheval* (Genève, 1860, in-8); — *Le comte Kostia* (Paris, 1863, in-18); — *Un cheval de Phidias*, 2e édition de *A propos d'un cheval* (Paris, 1864, in-18); — *Paul Méré* (Paris, 1864, in-18); — *Le Prince Vital* (Paris, 1864, in-18); — *Le Roman d'une honnête femme* (Paris, 1866, in-18); — *Le Grand Œuvre* (Paris, 1867, in-18); — *Prosper Randoce* (Paris, 1868, in-18); — *L'Allemagne politique depuis la paix de Prague* (Paris, 1870, in-18); — *L'Aventure de Ladislas Bolski* (Paris, 1870, in-18); — *La Revanche de Joseph Noirel* (Paris, 1872, in-18); — *Meta Holdenis* (Paris, 1873, in-18); — *Études de littérature et d'art. Études sur l'Allemagne. Le salon de 1872* (Paris, 1873, in-18); — *L'Espagne politique (1868-1873)* (Paris, 1874, in-18); — *Miss Rovel* (Paris, 1875, in-18); — *Le Fiancé de Mlle St-Maur* (Paris, 1876, in-18); — *Hommes et choses d'Allemagne, croquis politiques* (Paris, 1877, in-18); — *Samuel Brohl et Cie* (Paris, 1877, in-18); — *L'Idée de Jean Teterol* (Paris, 1878, in-18); — *Amour fragile* (Paris, 1880, in-18); — *Noir et rouge* (Paris, 1881, in-18); — *Discours de récep-*

tion à la séance de l'Académie française du 25 mai 1882 (Paris, 1882, in-8) ; — *Hommes et choses du temps présent* (Paris, 1883, in-18) ; — *La Ferme du Choquard* (Paris, 1883, in-18) ; — *Discours prononcés dans la séance publique, tenue par l'Académie française, pour la réception de M. François Coppée, le 18 décembre 1884* (Paris, 1884, in-4) ; — *Olivier Maugant* (Paris, 1885, in-18) ; — *La Bête* (Paris, 1887, in-18) ; — *La Vocation du comte Ghislain* (Paris, 1888, in-18) ; — *Profils étrangers* (Paris, 1889, in-18) ; — *Une gageure* (Paris, 1890, in-18) ; — *Prix de vertu. Discours prononcé à l'Académie française* (Paris, 1891, in-18) ; — *L'Art et la nature* (Paris, 1892, in-18) ; — *Le Secret du précepteur* (Paris, 1893, in-16) ; — *Le Roi Apépi* (Paris, 1895, in-12) ; — *Après fortune faite* (Paris, 1896, in-16) ; — *Jacquine Vanesse* (Paris, 1898, in-16).

— Un brillant écrivain, qui s'est acquis, comme philosophe, une juste réputation, M. Jean-Félix NOURRISSON, est mort le 13 juin, âgé de 74 ans. Né à Thiers (Puy-de-Dôme) le 18 juillet 1825, il vint à la fin de ses études classiques étudier le droit à Paris, où il se fit recevoir avocat (1850). Depuis quatre ans déjà il remplissait les fonctions de suppléant au collège Stanislas ; aussitôt qu'il eut acquis l'agrégation de philosophie, il fut nommé professeur de cette science au collège Stanislas ; puis, après avoir pris son doctorat (1852), il fut appelé successivement au lycée de Rennes (1854), à la Faculté de Clermont-Ferrand (1855), au lycée Napoléon (1858). Élu en 1870 membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. le duc de Broglie, il fut chargé, en 1874, d'une chaire de philosophie moderne au Collège de France. M. Nourrisson a publié, outre des articles et des mémoires à l'Académie dont il était membre : *Essai sur la philosophie de Bossuet* (Paris, 1852, in-8) ; — *Le Cardinal de Bérulle, sa vie, ses écrits, son temps* (Paris, 1856, in-8) ; — *Lectures morales et religieuses, extraites et traduites des Pères de l'Église latine* (Paris, 1856, 2 vol. in-12) ; — *Les Pères de l'Église latine, leur vie, leurs écrits, leur temps* (Paris 1858, 2 vol. in-12) ; — *Tableau des progrès de la pensée humaine, depuis Thalès jusqu'à Sertorius* (Paris, 1858, in-8) ; — *Exposition de la théorie platonicienne des idées* (Paris, 1858, in-12) ; — *Histoire et philosophie, études accompagnées de pièces inédites* (Paris, 1860, in-12) ; — *La Philosophie de Leibniz* (Paris, 1860, in-8) ; — *Une Visite à Hanovre (septembre 1860), Mémoires sur les manuscrits de Leibniz* (Paris, 1861, in-8) ; — *Le Dix-huitième siècle et la Révolution française* (Paris, 1862, in-12) ; — *La Philosophie de Bossuet* (Paris, 1862, in-8) ; — *Des Sources de la philosophie de Bossuet* (Paris, 1862, in-8) ; — *La Nature humaine ; Essais de psychologie appliquée* (Paris, 1865, in-8) ; — *La Philosophie de saint Augustin* (Paris, 1865, 2 vol. in-8) ; — *Spinoza et le naturalisme contemporain* (Paris, 1866, in-8) ; — *La Politique de Bossuet* (Paris, 1867, in-12) ; — *De la liberté et du hasard ; Essai sur Alexandre et Aphrodisias, suivi du traité du Destin et du libre pouvoir aux Empereurs, traduit pour la première fois en français* (Paris, 1870, in-8) ; — *La Souveraineté nationale et la Révolution* (Paris, 1872, in-12) ; — *Machiavel* (Paris, 1874, in-12) ; — *Morceaux choisis des Pères de l'Église latine* (Paris, 1874, in-16) ; — *Pascal physicien et philosophe* (Paris, 1885, in-8) ; — *Trois révolutionnaires : Turgot, Necker, Bailly* (Paris, 1885, in-8) ; — *L'ouvrier et les accidents* (Paris, 1887, in-12) ; — *Philosophie de la nature : Bacon, Bayle, Roland, Buffon* (Paris, 1887, in-18) ; — *La Responsabilité des accidents du travail et le projet de loi adopté par la Chambre des députés* (Paris, 1889, in-8).

— Un des meilleurs érudits de province, M. Eugène ROBILLARD DE BEAUREPAIRE, est mort à Caen, âgé de 72 ans. Né le 31 janvier 1827 à Avranches, il suivit comme auditeur libre les cours de l'École des Chartes, où il prit le goût et les méthodes de l'érudition. Substitut à Alençon, puis à Bourges, il

fut nommé, en 1868, conseiller à la Cour d'appel de Caen. Depuis 1883, il était à la retraite. Ses publications se rapportent surtout à l'histoire de la Normandie. Nous ne pouvons ici en dresser une liste complète; nous nous contenterons d'indiquer les suivantes : *Étude sur Guillaume de Saint-Pairs, poète anglo-normand du* XII*e siècle* (Caen, 1851, in-4) ; — *Notice sur Jean Vauquelin de la Fresnaye* (Rouen, 1851, in-8) ; — *Le Tombel de Chartrose et le Chant du Roussigneul, poème mystique du* XIV*e siècle* (Caen, 1854, in-4) ; — *Étude sur la poésie populaire en Normandie et spécialement dans l'Avranchin* (Avranches, 1856, in-8) ; — *Sermons de Maurice de Sully* (Avranches, 1859, in-8) ; — *Documents sur la captivité et sur la mort de Dubourg dans la cage de fer du Mont-Saint-Michel* (Avranches, 1862, in-8) ; — *Le Tribunal criminel de l'Orne pendant la Terreur* (Paris, 1866, in-8) ; — *La Thaumassière, sa vie, ses relations, ses œuvres* (Paris, 1868, in-8) ; — *Histoire générale du Mont-Saint-Michel au Péril de la mer, par dom Jean Huynes*, publiée par la Société d'histoire de Normandie (Rouen, 1872-1873, 2 vol. in-8) ; — *Le théâtre du collège d'Avranches dans le courant des* XVII*e et* XVIII*e siècles* (Avranches, 1873, in-8) ; — *Les curieuses Recherches du Mont-Saint-Michel, de dom Thomas Le Roy* (Caen, 1878, in-8) ; — *Le Chevalier Destouches, son procès et son enlèvement* (Caen, 1878, in-8) ; — *Les Antiquités monumentales de la Normandie, dessinées et gravées par Jean Cotman, avec des notes historiques et descriptives, par Paul Louisy* (Paris, 1881, in-fol.) ; — *Les belles et pieuses Conceptions de François de Vauborel*, publiées pour la Société rouennaise des bibliophiles (Rouen, 1884, in-4) ; — *Notice sur Léopold Quenault, sous-préfet honoraire* (Caen, 1887, in-8) ; — *Les Marionnettes chez les Augustins déchaussés de Rouen. Représentation de la Passion en 1677* (Rouen, 1889, in-4) ; — *Julien Travers, notice biographique et littéraire* (Caen, 1890, in-8) ; — *Le Journal du sire de Gouberville* (Rouen, 1893, in-4) ; — *Les Artistes normands aux salons de 1892* (Caen, 1893, in-8) ; — *Le Matrologe de la Charité-Saint-Nicolas* (Caen, 1894, in-8) ; — *Les Artistes normands aux salons de 1893* (Caen, 1894, in-8) ; — *Les Découvertes de l'église de Savigny près Coutances* (Caen, 1894, in-8) ; — *Notice biographique sur M. Edouard Le Héricher* (Caen, 1894, in-8) ; — *Notice biographique sur M. Alfred Campion* (Caen, 1895, in-8) ; — *Le Marquis de l'Isle. Documents sur la campagne d'Italie en 1733-1734* (Caen, 1897, in-8) ; — *Les Peintures murales de l'Église de Savigny* (Caen, 1897, in-8) ; — *Les vitraux peints de la cathédrale de Bourges* (Caen, 1898, in-8) ; — *Notice sur M. Gustave Le Vavasseur, secrétaire général de l'Association normande* (Caen, 1898, in-8.)

— On annonce encore la mort : du Fr. BAJULE, professeur à l'École des Frères des Écoles chétiennes, mort à 68 ans, le 7 juin, à Saint-Amand (Nord) ; — de MM. : le Dr BARRAULT, mort à 60 ans, le 24 juin ; — L. A. BARRÉ, président de la Société amicale des anciens élèves de l'Association polytechnique, mort à 72 ans, le 4 juin ; — Louis BOIVIN-CHAMPEAUX, président de la Cour de Bourges, membre de plusieurs sociétés savantes, mort le 3 juin à Champeaux (Eure) ; — BONNEROT, rédacteur à la *Revue Internationale de l'enseignement*, mort le 26 juin ; — le R. P. CHIBAUDEL, supérieur du séminaire des Missions étrangères de Bièvres, mort âgé de 56 ans, à Montbeton (Tarn-et-Garonne) ; — le Dr Adolphe CHOTEAU, mort à 63 ans, le 13 juin, à Lille ; — Alphonse COURTOIS, économiste, mort le 2 juin, à Paris ; — Melchior CURNIER DE LAVALETTE, auteur de publications agricoles, mort âgé de 87 ans, le 12 juin ; — Georges DANZAS, docteur en droit, avocat distingué, mort à Caen, le 27 juin, âgé de 38 ans ; — Louis DORRÉ, rédacteur au *Lannionnais*, mort à Perros-Guirec (Côtes-du-Nord) ; — le Dr Emile-Guillaume DUVAL, membre de l'Association des journalistes

parisiens ; — le Dr Marcellin DUVAL, directeur du service de santé de la marine à Brest, mort à 92 ans, le 4 mai, dans cette ville ; — le Frère FRÉDÉBERT, directeur des Écoles chrétiennes à la Bassée (Nord) ; — le Fr. FRUMENCE, directeur du personnel des Frères du Sacré-Cœur, à Lyon, mort le 3 juin, âgé de 56 ans ; — Mgr Pascal-Bernardin GASSIAT, docteur en théologie et en droit canon, mort le 2 mai, âgé de 67 ans, dans sa cure de Carrières-Saint-Denis ; — le Dr Paul GINGEOT, médecin de l'Hôtel-Dieu, mort à 61 ans, le 30 juin ; — GUIEN, érudit estimable, mort le 13 juin, à Goncelin (Isère) ; — Eugène LENFANT, directeur du *Journal de Condome-Norcéan*, mort le 3 juin ; — MAYRAUD, explorateur, mort à Libreville ; — NOGUÈS, mort le 1er juin ; — Ignace PIERI, rédacteur en chef du *Journal de la Corse*, mort le 30 juin ; — le chanoine TAMISIER, curé-archiprêtre de Crest, ancien professeur au petit séminaire de Valence, mort à 62 ans, le 2 juin, à Crest (Drôme) ; — Gustave TOUCAS, rédacteur au *Journal des Débats*, mort à 38 ans, le 8 juin ; — Édouard TROFMAN, professeur de langues vivantes au collège de l'Assomption de Nîmes, mort le 9 juin, à Nîmes.

— A l'étranger, on annonce la mort : de MM. Hugo Saintine ANTON, professeur de philologie ancienne à l'Université d'Iéna, mort à 69 ans ; — Julius BERGER, directeur de la Bibliothèque pédagogique centrale de la fondation Comenius, mort à 70 ans, le 2 juin, à Niederpoyritz près Dresde ; — L. BOEDIKER, musicien, mort le 5 juin ; — Julius BRUCK, poète, mort âgé de 66 ans, le 18 juin, à Leipzig ; — T. Chapman BROWNE, imprimeur et libraire, mort à Leicester, âgé de 80 ans ; — Bruno BUCHER, directeur du Musée des arts et métiers de Vienne, mort à 73 ans, le 9 juin, à Vienne ; — Cajetan CERRI, poète lyrique et dramatique, mort à 73 ans, le 28 mai ; — Stephanos COUMANOUDI, professeur honoraire de philologie classique, âgé de 81 ans, à Vienne ; — Franz VON CHELIUS, professeur de chirurgie à l'Université d'Heidelberg, mort à 78 ans, le 4 juin, à Ashweiler ; — le Dr Frederick CROOK, mort le 31 mai, à Birmingham ; — Otto DAMBACH, professeur de droit à l'Université de Berlin, mort le 18 mai, dans cette ville, âgé de 68 ans ; — Wilhelm ENDEMANN, professeur de droit à l'Université de Bonn, mort le 13 juin, âgé de 74 ans, à Casul ; — A. FAWKE, directeur du Yorkshire college ; — FINAZ, ingénieur, mort le 3 juin, à Genève ; — Edmund FINCKE, écrivain militaire, mort le 16 mai, âgé de 67 ans, à Vienne ; — Franz GROH, professeur de chirurgie, mort à 77 ans, le 3 juin, à Olmutz ; — Klaus GROTH, poète allemand, mort le 1er juin ; — Otto HOTZEN, poète, mort à 69 ans, le 25 juin, à Brême ; — Hermann IMMERMANN, pathologue, mort âgé de 61 ans, à Bâle ; — AugustinBernard KELLY, rédacteur au *Times* ; — le Dr Norman KERR, mort à Hastings ; — Heinrich Hermann KLEMM, écrivain juridique, mort le 16 mai, âgé de 84 ans, à Dresde ; — sir Frederick MAC COY, professeur de sciences naturelles à l'Université de Melbourne, mort à 76 ans ; — J. MAJOR, professeur honoraire d'anatomie à l'Université de Genève, mort à 81 ans ; — Moses MANNHEIMER, prédicateur et écrivain, mort à Darmstadt ; — Friedrich MEYER, connu sous le nom de Meyer von Waldeck, ancien directeur de la *St-Petersburger Zeitung*, poète et littérateur, mort le 17 mai, à Heidelberg ; — Joseph MIES, anthropologiste, mort le 9 juin, âgé de 39 ans, à Cologne ; — Cesare NANI, recteur de l'Université de Turin, mort à 51 ans, le 3 juin, dans cette ville ; — Hans NEHRY, mort à 38 ans, à Halle ; — Lars Fredrik NILSON, professeur à l'Académie agricole de Stockholm, mort le 14 mai, âgé de 59 ans ; — Élise POLKO, née Vogel, poètesse et romancière, morte le 16 mai, âgée de 77 ans, à Munich ; — Max RAWITZKI, auteur de

publications médicales, mort le 29 mai, à Berlin ; — Richard Locke RICHARDSON, publiciste, mort à New York ; — le R. P. RIVINGTON, prédicateur anglais renommé, mort le 31 mai ; — le P. ROUSSEL, directeur du séminaire de Montréal (Canada) ; — Ans. ROUX, mort à 54 ans, dans les derniers jours de juin, à Tortoli ; — Robert Hans SCHMIDT, géographe, mort le 14 mai ; — Hermann SCHMIDT, auteur de publications pédagogiques, mort à 68 ans, à Idlervild ; — Wilhelm SCHWARTZ, à qui l'on doit des études d'anthropologie et de folklore, mort âgé de 77 ans, le 16 mai, à Berlin ; — le Dr George Ferdinand SHAW, rédacteur à l'*Evening Mail*, mort le 24 mai ; — Heinrich SIEGEL, professeur d'histoire et d'histoire du droit à l'Université de Vienne, mort à 69 ans, le 4 juin ; — SILFVERSTOLPE, historien suédois, mort le 3 juin à Stockholm ; — Albert SOCIN, professeur à l'Université de Leipzig, mort le 17 juin, dans cette ville ; — Johann STRAUSS, compositeur de musique, mort le 2 juin, à Vienne ; — Johann STRUCKMANN, écrivain juridique, mort le 12 mai, âgé de 71 ans, à Cologne ; — Ludwig VON STRÜMPELL, professeur de philosophie à l'Université de Leipzig, mort à 87 ans, dans cette ville, le 18 mai. — John THACKERAY, ancien rédacteur en chef du *Birmingham daily post*, mort le 31 mai ; — Jakob VOGEL, poète suisse, mort le 22 mai, à Glarus ; — Paul VOGELGESANG, auteur d'ouvrages de psychiatrie, mort à 42 ans, le 12 juin, à Wuhlgarten ; — Hugo WEIDEL, chimiste, mort le 7 juin, à 50 ans, à Vienne ; — le chevalier Hermann VON ZEISSBERG, bibliothécaire de la Bibliothèque impériale de Vienne et historien, mort à 60 ans, le 27 avril.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 24 mars M. Bréal a communiqué une note sur une gourde en terre cuite, avec inscription, trouvée en 1867 à Paris, dans les fouilles du nouvel Hôtel-Dieu. M. Heuzey a présenté des moulages des anciens monuments chaldéens découverts par M. de Sarzec, et M. Babelon a communiqué des images d'une statuette en calcédoine saphirine qui fait partie de la collection de M. le baron Ed. de Rothschild. — Le 29, M. l'abbé Thédenat a annoncé la découverte sur le forum romain d'une inscription très intéressante pour la topographie de Rome à l'époque républicaine ; M. Foucart a fait une seconde lecture de son mémoire sur le personnel des mystères d'Eleusis ; M. l'abbé Thédenat a présenté une nouvelle interprétation de l'inscription que porte la gourde en terre cuite présentée le 24. — Le 7 avril, M. L. Delisle a annoncé la donation par M. Pauvert de la Chapelle de sa collection de pierres gravées à la Bibliothèque nationale ; M. P. Foucart a continué la lecture de son mémoire sur les grands mystères ; M. Ph. Berger a lu une lettre du P. Delattre annonçant la découverte d'une quinzaine de vases avec inscriptions puniques ; M. L. Dorez a communiqué une note sur l'itinéraire de Jérôme Maurand, prêtre d'Antibes, aumônier du capitaine Polin, ambassadeur de François Ier en Turquie. — Le 14, M. Foucart a lu une note sur un passage d'Hérodote relatif à Thèbes ; M. Héron de Villefosse a présenté les photographies d'une jambe de taureau trouvée près de Bourg en Bresse ; M. Moïse Schwab a communiqué une inscription hébraïque qui se trouve dans un donjon démantelé à Montreuil-Bonnin (Vienne), datée de mars 1235. — Le 22 avril, M. Müntz a communiqué de la part de M. Maxe-Werly un mémoire sur le sculpteur et médailleur italien Francesco da Laurana, un des artistes du roi René ; M. d'Arbois a communiqué une note sur des indications géographiques intéressantes contenues dans le cartulaire de Gelloue ; M. l'abbé Thédenat est revenu sur l'interprétation de l'inscription que porte la gourde en terre cuite trouvée à Paris en 1867. — Le 28, M. Clermont-

Ganneau a communiqué le relevé détaillé de l'emplacement de la ville biblique de Gezer, fait par le R. P. Lagrange; le R. P. De La Croix a fait une communication au sujet des fouilles qu'il a entreprises sur le territoire de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil; M. de Vogüé a annoncé la découverte à Carthage par le P. Delattre d'une stele portant une longue inscription punique; M. Foucart a continué la lecture de son mémoire sur les mystères d'Eleusis. — Le 5 mai, M. G. Perrot a rendu compte de son voyage en Tunisie où il a représenté l'Académie à l'inauguration du Musée du Bardo; M. Foucart a terminé la lecture de son mémoire sur les mystères d'Éleusis; M. Viollet a commencé la lecture d'un mémoire sur les chartes de franchises aux XIe et XIIe siècles. — Le 11, M. G. Boissier a lu une lettre de M. S. Gsell annonçant la découverte d'une basilique chrétienne à Béniau dans la province d'Oran; M. P. Viollet a continué la lecture de son mémoire sur les chartes d'affranchissement aux XIe et XIIe siècles. — Le 19, M. P. Viollet a continué la lecture de ce même mémoire; M. Héron de Villefosse a communiqué un rapport du P. Delattre sur les fouilles exécutées à Carthage pendant le premier trimestre de 1899; M. Ph. Berger a fait quelques remarques sur la tablette magique de plomb portant une inscription punique, trouvée à Carthage par M. Gauckler. — Le 26, M. S. Reinach a communiqué la photographie d'un bas-relief en marbre découvert en Asie-Mineure, au nord-est de Pergame; M. l'abbé Thédenat a fourni des renseignements sur les dernières découvertes faites à Rome sur le forum près du pavé noir que l'on a appelé le tombeau de Romulus; M. Clermont-Ganneau a communiqué une lettre de M. René Dussaud où il rend compte de la campagne épigraphique qu'il a entreprise dans le Safa au sud-est de Damas; M. P. Viollet a continué la lecture de son mémoire sur les chartes de franchises; M. le commandant Gibert a offert à l'Institut le manuscrit enluminé d'un poème populaire annamite. — Le 2 juin, M. Sénart a donné des nouvelles de la mission archéologique française d'Indo-Chine qu'organise M. Finot avec le concours de M. Cabaton.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 février, M. Picot a lu un mémoire de M. E. Naville sur une langue universelle et M. Levasseur un rapport sur le livre de M. Hauser ayant pour titre, *Ouvriers du temps passé*. — Le 11, MM. Waddington, Desjardins et Boutroux ajoutent quelques détails au mémoire de M. Huit sur le Stoïcisme, lu récemment. — Le 25, M. Rambaud a commencé la lecture d'une notice étendue sur son prédécesseur, Mgr le duc d'Aumale. — Le 4 mars, M. Rambaud a achevé sa lecture. — Le 11, M. H. Sée a lu un mémoire sur les Origines des droits domaniaux et de l'exploitation seigneuriale. — Le 18, le 25 mars et le 8 avril, M. de Boutarel a lu un mémoire sur les origines de la Fronde. — Le 15 avril, M. Luzzatti, associé étranger, a lu une notice sur son prédécesseur, M. Gladstone. — Les séances des 22 et 29 avril ont été consacrées à des présentations d'ouvrages. — Le 29, M. Juglar a lu une note sur les mouvements de la population en France et en Angleterre, en 1897.

Concours et prix. — *Académie des Inscriptions et belles-lettres*. Le prix Allier de Hauteroche (numismatique ancienne) a été décerné à M. Drouin, pour ses travaux de déchiffrement et de classification des monnaies des races et des dynasties de l'Asie centrale; une mention honorable a été accordée à M. Jean Svoronos pour son recueil consacré à la numismatique ancienne. — Le prix Chénier a été décerné à MM. Riemann et Goelzer pour leur *Grammaire comparée du grec et du latin, syntaxe*. — Le prix Bordin n'a

pas été décerné. — Le prix Auguste Prost (1 000 francs) a été décerné à M. l'abbé C. Olivier pour son livre sur *Chatel-sur-Moselle avant la Révolution*; 200 francs ont été accordés à titre d'encouragement à M. L. Davillé pour son mémoire manuscrit sur le *pagus Scarponensis*. — L'Académie a désigné pour la médaille de la société centrale des architectes français M. Besnier, qui a fait d'importantes fouilles à Lambese. — Le prix Lagrange a été décerné à M. H. Guy, pour son *Essai sur la vie et les œuvres du trouvère Adan de le Hale*. — Le prix Stanislas Julien a été partagé entre le R. P. Pierre Hoang pour son ouvrage intitulé *Notions techniques sur la propriété en Chine* et le R. P. Étienne Zi pour son livre *Pratique des examens militaires en Chine*.

Académie des sciences morales et politiques. Le prix Joseph Audiffred (15 000 francs) a été décerné au commandant Marchand, chef de la mission française Congo-Nil, pour sa traversée de l'Afrique, de l'Océan Atlantique à la Mer Rouge.

— La Société des études historiques a mis au concours, pour sujet du prix Raymond : pour 1900 (délai, 28 février 1900), un essai sur l'organisation de l'armée française au XVIIe siècle, avant les réformes de Louvois ; — pour 1901 (31 décembre 1900), une étude sur les classes rurales pendant une période déterminée sous l'ancien régime, dans une région quelconque de la France ou des pays qui y ont été rattachés.

— L'Académie royale des sciences de Turin décernera un prix (fondation Vallauri) au savant italien ou étranger qui, du 1er janvier 1899 au 31 décembre 1902, aura publié l'ouvrage le plus considérable et le plus célèbre dans le domaine des sciences physiques, ce mot pris dans sa plus large acception.

— Un autre prix, de la même fondation, sera accordé par l'Académie susdite, sans distinction de nationalité, au savant qui, du 1er janvier 1903 au 31 décembre 1906, aura publié le *meilleur ouvrage critique sur la littérature latine*. Le montant de chacun des prix susdits est de 30.000 livres italiennes net, sauf le cas d'une diminution du taux de la rente italienne. On ne tiendra aucun compte des travaux manuscrits.

Un prétendu évêque de Nantes. — Dom François Plaine nous écrit : « Voulez-vous me permettre de vous communiquer les réflexions que m'ont suggérées les lignes qui ont été consacrées dans votre numéro de mai dernier (p. 475) à une étude de M. de la Nicollière sur saint Mars, évêque prétendu de Nantes. En dépit de l'amitié qui m'unit à l'auteur, je n'hésite pas à déclarer qu'il est dans l'erreur. Le saint Mars, dont il s'occupe, était disciple de saint Melaine ; il est mort ermite à Bais près Vitré. Mais il n'a jamais été évêque de Nantes. Ceux qui lui ont donné ce titre n'ont rien compris au passage de la vie de saint Melaine (le seul témoignage ancien) sur lequel ils pouvaient s'appuyer pour mettre en avant cette assertion. Saint Mars n'a jamais reçu aucun culte à Nantes et n'avait même jamais figuré sur les catalogues épiscopaux du diocèse avant le XVIIe siècle. Albert Legrand, en 1637, ne lui donnait pas encore place sur son catalogue. Ce personnage est cependant saint et a été honoré à Rennes de temps immémorial, mais à titre de disciple de saint Mleaine et de confesseur, non à titre d'évêque de Nantes. Nous en avons pour garants : 1° Le livre des us et coutumes de Rennes (XVe s.), manuscrit du chapitre de Rennes ; on y lit : « 21 juin, fête de saint Mars, confesseur ; 9 leçons. D'Iceluy, il y a reliques, et fu *diacre* de s. Melaine. On a sa légende ». 2° Le *Breviarium Redonense* (imprimé à Paris en 1514). On ne connaît plus qu'un exemplaire de ce bréviaire : il se conserve à Solesmes. On y lit : « 21 junii

Sancti Marsi, confessoris non episcopi IX lectione cum collecta et una antiphona propriis ». 3° Le Bréviaire particulier de l'abbaye de saint Melaine de Rennes, imprimé à Paris en 1526. On n'en connaît non plus qu'un seul exemplaire. Il se conserve comme le précédent à Solesmes. On y lit : « 21 junii, s. Marsi, presbyteri XII lectiones ». Inutile de chercher autre chose sur les traditions liturgiques relatives à saint Mars de Bais. On ne trouvera rien du tout. Mais aussi ces traditions sont aussi explicites que possible en ma faveur. Par malheur, M. l'abbé Houet, qui rédigea, en 1847, le *Proprium Redonense,* ne connaissait aucun des trois documents sur lesquels je viens d'appeler l'attention, et se laissa si bien circonvenir par le curé de Bais, qu'il proposa de placer saint Mars dans son calendrier, au 21 juin, comme simple, mais à titre d'évêque de Nantes. Quand Rennes avait pris les livres liturgiques de saint Pie V (vers 1620), elle avait rayé saint Mars de son calendrier, et il n'y fut rétabli qu'en 1847. Grâce à cela, l'assertion a fait fortune et se répète à satiété. C'est pourquoi j'ai cru de mon devoir de protester et d'établir preuves en main que cette assertion n'a aucune racine dans la tradition hagiographique et liturgique des deux diocèses de Rennes et de Nantes. C'est une fantaisie imaginée vers 1582 par un auteur angevin, Paschal Robin, mise ensuite en circulation par l'historien breton Bertrand d'Argentré, ordinairement mieux inspiré, acceptée de confiance par Lecointre. C'est tout ce qu'on peut produire en sa faveur, mais ce ne sera jamais qu'une fantaisie, une contre-vérité. Telle est ma manière de voir. »

PARIS. — La Librairie Lecoffre publie la huitième édition d'un livre « aussi estimé qu'universellement connu » : *Le Cérémonial selon le Rite romain,* par le R. P. Le Vavasseur, revue et augmentée par le R. P. Haegy (2 vol. in-12 de XLI-756 et 781 p.) Ce nombre d'éditions d'un livre si spécial, soixante-dix approbations épiscopales suffisent à le recommander éloquemment aux séminaristes, aux prêtres, soucieux d'accomplir selon les règles liturgiques les fonctions sacrées, aux laïcs pieux qui veulent connaître et approfondir le sens des cérémonies saintes, aux érudits qui se livrent aux études de liturgie ancienne ou comparée. Cette dernière édition est conforme aux décisions les plus récentes de la S. C. des Rites, dont le premier volume de la collection de ses décrets, récemment approuvée par le Souverain Pontife, est la seule authentique. En particulier, le cérémonial offre avec clarté les règles nouvelles concernant l'occurrence, la concurrence, la translation des fêtes, les messes de « Requiem », la célébration de la messe dans une église étrangère; celles relatives à l'usage de l'autel privilégié, aux messes grégoriennes, à l'addition permise de l'alcool au vin de messe, à l'heure où l'on peut commencer les vêpres en carême, au chant des cantiques, à l'exécution du plain-chant, etc.

— Le rapport sur la paléographie et la diplomatique, présenté par M. Maurice Prou au Congrès bibliographique international de l'année dernière, vient enfin de paraître en tirage à part. Il forme une forte brochure de 104 p. (*Paléographie et Diplomatique* de 1888 à 1897. Paris, au siège de la Société, gr. in-8); cette simple indication suffira à montrer à nos lecteurs quelle masse considérable de renseignements M. Prou a su grouper dans ce rapport que ceux qui s'occupent de ces matières ne pourront guère se dispenser d'avoir sur leur table de travail.

— A l'occasion du troisième centenaire de l'Édit de Nantes, M. Armand Lods expose les difficultés qui surgirent parmi les membres du Parlement de Paris, lorsqu'il s'agit d'enregistrer l'Édit. Il fut, après de nombreuses

oppositions des parlementaires, transcrit sur les registres du Parlement de Paris, le 25 février 1599. La plaquette intitulée : *L'Édit de Nantes devant le Parlement de Paris* (Paris, Fischbacher, in-8 de 23 p.), se termine par des « Pièces justificatives, » opinions des contemporains et des historiens sur l'enregistrement de l'Édit de Nantes. C'est au point de vue protestant que la question est traitée, avec lucidité et modération.

— En 1898, comme en 1876, les élèves de la rue des Postes furent accusés d'avoir eu communication des sujets, avant les épreuves de l'examen d'admission à l'École de Saint-Cyr et à l'École Polytechnique. Malgré enquêtes officielles, condamnations des journaux calomniateurs, un Anglais, M. Conybeare, dans sa brochure : *The Dreyfus Case*, réédite cette calomnie. M. le comte A. de Mun, président du Conseil d'administration de l'École Sainte-Geneviève, lui oppose une *Nouvelle Réponse à une vieille accusation renouvelée contre l'École Sainte-Geneviève* (Paris, Lecoffre, in-8 de 54 p.). Avec une vigueur indignée et des documents décisifs à l'appui, il réduit à néant les affirmations légères autant que haineuses de l'Anglo-Saxon.

— L'on vient de distribuer le compte-rendu de la *Société d'histoire contemporaine, neuvième assemblée générale* (Paris, au siège de la Société, in-8 de 47 p.). On y trouvera, outre le remarquable discours du président, M. le comte Boulay de la Meurthe, et le rapport du secrétaire, M. Albert Malet, deux lectures fort intéressantes faites par MM. Alfred Begis et Geoffroy de Grandmaison. Le premier a raconté l'arrestation des prêtres et des séminaristes de Saint-Sulpice à Issy et leur emprisonnement aux Carmes en septembre 1792. Le deuxième nous retrace une piquante anecdote à laquelle il a donné pour titre : *Un Solliciteur de Talleyrand.*

— L'on se préoccupe de plus en plus, à l'heure actuelle, du merveilleux et des faits surnaturels. A côté des revues entreprises par des matérialistes, des organes du spiritisme et de recueils où les faits se trouvent compilés pêle-mêle et sans critique comme l'*Écho du merveilleux*, il était utile que la science catholique prît position et eût un organe où les faits seraient examinés à la double lumière d'une critique sévère et d'une sûre doctrine. C'est le but que s'est proposé Mgr Élie Méric en fondant l'an dernier la *Revue du monde invisible*. Nul n'était mieux qualifié pour cela que l'éminent prélat : ses ouvrages sur la matière, dont les éditions multipliées attestent le succès, lui assurent une autorité incontestée. Et il a su grouper autour de lui des prêtres et des savants exclusivement catholiques qui ont constitué une académie des sciences psychiques, dont la *Revue* est l'organe naturel. Avec le numéro du 15 juin, la *Revue* est entrée dans sa 2e année (Rédaction et administration, 29, rue de Tournon ; abonnement annuel : 10 fr. pour la France, 12 fr. pour l'étranger). Nous donnerons à nos lecteurs une suffisante idée de l'intérêt de ce recueil en indiquant les titres de quelques-uns des articles qui remplissent les 768 pages de la première année : *La crise religieuse et le monde invisible*, par Mgr Élie Méric ; — *Le Spiritisme et le monde occulte*, par le même ; — une série d'études du même savant sur *le fantôme des vivants, le corps astral, le plan astral, le vol aérien des corps* ; — *Que signifie le mot mystique ?* par le P. Poulain, de la Compagnie de Jésus ; — *L'Occultisme autrefois et aujourd'hui*, par M. Dasté ; — *L'Hallucination collective*, par le Dr Surbled ; — *La Question des médiums*, par le même ; — *La Vision dans l'hypnose*, par le même ; — *L'Astrologie est-elle une science expérimentale ?* par M. Flambart ; — *Les Néochrétiens*, par M. Paul Antonini ; — *La Sorcellerie dans le Tarn*, par le Dr Gallus ; — *La Mystique des hindous*, par le R. P. Bottero. La nouvelle année ne s'annonce pas comme

moins intéressante avec le numéro du 15 juin. On y trouvera, outre la suite des articles de Mgr Méric sur *le vol aérien des corps*, et du Dr Gallus sur *la sorcellerie dans le Tarn*, une *Démonstration de la réalité du fluide nerveux*, par le Dr Coutenot; une exposition par le Dr Hann de la théorie de l'*électricité* ou fluide universel, dont M. Rychnowski a prétendu révéler l'existence à l'Académie des sciences de Vienne; le commencement d'une étude de M. Janniard du Dot sur des procès de sorcellerie au XVIIe siècle en Angleterre, etc.

— C'est une œuvre patriotique au premier chef que la nouvelle étude de M. Paul Bourdarie, consacrée à la question de Fachoda et à la mission Marchand (*Fachoda*. Paris, imp. F. Levé, gr. in-8 de 32 p. Prix : 0 fr. 30); elle expose de façon très claire et très précise pourquoi et comment nous sommes allés à Fachoda; à grands traits, elle fait l'historique de l'œuvre diplomatique et exploratrice de la France dans l'Afrique nilotique depuis l'insurrection d'Arabi Pacha (1881), et montre comment nos voyageurs, au prix de leurs peines et de leur santé, ont réparé de leur mieux les fautes de la diplomatie française jusqu'au jour où ils ont été définitivement abandonnés et reniés par cette dernière. Écrite dans le style qui convient, avec chaleur et avec cœur, accompagnée de cartes et d'illustrations intéressantes, la brochure de M. Bourdarie constitue vraiment une œuvre d'instruction nationale qu'il faut lire et qu'il faut répandre autour de soi.

— M. F.-J. Michel a écrit pour la jeunesse chrétienne un opuscule à répandre : *Trois Saints Novices de la Compagnie de Jésus, patrons de la jeunesse chrétienne* (Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-32 de 32 p.). Ces trois saints sont : Saint Louis de Gonzague, saint Stanislas de Kostka et saint Jean Berchmans. L'auteur retrace leur vie angélique avec un charme littéraire et pieux qui fortifiera les âmes vacillantes de notre jeunesse contemporaine.

BOURGOGNE. — M. l'abbé J. Thomas fait avec goût l'histoire et la description des *Vitraux de Notre-Dame de Dijon* (Dijon, imp. Jobard, in-12 de 55 p. avec 2 lithograph. hors texte). Cette église compte actuellement soixante-neuf vitraux; cinq d'entre eux, ceux du croisillon nord, remontent au XIIIe siècle et ont été restaurés en 1874; les autres, en style de ce siècle, ont été exécutés de 1874 à 1897. Tous, sauf deux grisailles, sont en pleine coloration et reproduisent les anciennes verrières de nos cathédrales françaises, surtout celle de Notre-Dame de Chartres, dont l'artiste a retrouvé l'inspiration et le coloris. Comme imitation de l'antique et comme unité de composition cette œuvre passe aujourd'hui pour la plus belle qui soit en France. Guide excellent pour ceux qui veulent étudier ces merveilles de peinture sur verre, où l'on rencontre en particulier l'Histoire de Notre-Dame dans ses rapports avec celle de la Bourgogne et celle de la France.

FRANCHE-COMTÉ. — M. Armand Lods a extrait de la *Revue chrétienne* de juin 1898 une courte étude qu'il y a insérée sur *les Églises luthériennes d'Alsace et le pays de Montbéliard pendant la Révolution* (Paris, Fischbacher, in-8 de 20 p.). Utile contribution à l'histoire religieuse des églises réformées du pays de Montbéliard pendant des temps troublés où les catholiques n'ont pas été tant épargnés que les protestants, lesquels cependant, en fin de compte, ont eu, eux aussi, beaucoup à se plaindre des sectaires de la Convention.

— Les annuaires départementaux ou régionaux sont un peu comme les vieux vins : avec le temps, ils acquièrent une valeur plus grande, un mérite plus particulier, ne serait-ce que par le simple ensemble d'indications statistiques, commerciales, administratives de tous ordres, etc., que l'on ne

rencontre que là. Mais, aux yeux de ceux qui n'attendent pas que le temps fasse ressortir tous les avantages de ces livres modestes et si utiles, se détachent souvent dans les annuaires d'intéressantes notices ou des pièces inédites qu'il convient de saisir au passage, sous peine de se livrer plus tard à de longues recherches parfois infructueuses. Nous venons de recevoir deux annuaires pour 1899, savoir : *Annuaire du département de la Haute-Saône*, publié par M. Pierre Lods (Vesoul, imp. L. Cival, in-8 de 373 p.) et *Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort* par M. Jules Gauthier (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 340 p.). Du premier, nous n'avons rien à dire, sinon qu'il est très complet et bien divisé. Mais le second est vraiment supérieur. L'*Annuaire du Doubs* renferme des *Notes sur le château de Vaite, son histoire et ses ruines*, avec trois documents inédits. L'auteur, M. J. Gauthier, a reproduit en outre des *Poésies françaises et latines sur le siège de Dole de 1636* fort intéressantes ; la pièce numérotée XV nous a paru la plus curieuse : c'est un éclat de colère contre le cardinal de Richelieu.

Languedoc. — Nous signalons, dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique* publié par l'Institut catholique de Toulouse (juin 1899) une très intéressante étude de M. Louis Saltet sur *la Passion de Sainte Foy et de Saint Caprain*. Les conclusions de l'auteur sont : 1° que la *Passion*, dans la rédaction que nous en possédons ne remonte pas au delà de la fin du VI° siècle et est plus probablement du VII° ; que cette rédaction est un arrangement, une juxtaposition de deux anciennes passions, qui remonteraient vraisemblablement à la première moitié du V° siècle.

Provence. — M. l'abbé Constantin, depuis quelques années, s'attache avec succès à écrire l'histoire des *Paroisses du diocèse d'Aix* ; déjà un premier volume sur *les Paroisses de l'ancien diocèse d'Aix* a paru et est épuisé. Récemment, il a publié un deuxième volume : *Les Paroisses de l'ancien diocèse d'Arles*. (Aix, Makaire, in-12 de VIII-560 p.). Ce dernier diocèse comprenait 56 paroisses dont 49 en Provence, sur la rive gauche du Rhône ; et 7 en Languedoc, sur la rive droite. Le distingué historien soutient l'apostolicité de l'Église d'Arles qui fut au moins l'une des premières établies dans les Gaules. Son livre est écrit avec conscience et clarté, sans prétention à l'érudition, bien que la trame en soit fort solide. Il est à la portée de tout le monde et il est à souhaiter qu'il ait des imitateurs dans nos diocèses de France, faisant revivre les souvenirs de nos paroisses et décrivant leurs monuments souvent ignorés, mais fort intéressants. Arles, l'antique cité romaine, en abonde : les Alyscamps, le Palais de Constantin, les Arènes, l'Abbaye de Montmajour, Saint-Trophime.

— Sous le titre de *Revue de Provence*, l'éditeur marseillais Paul Ruat vient de créer un périodique mensuel dont le sixième numéro a paru le 15 juin. Cette revue littéraire, artistique et historique, justifie de tous points son titre : elle ne publie que des travaux se rapportant à la Provence. M. Ruat est bien décidé — il faut l'en louer sans réserve — à lui conserver ce caractère décentralisateur qui cadre à merveille avec les tendances régionalistes ayant cours dans le pays. Des études de M. Elzéard Rougier sur les artistes et les poètes provençaux contemporains, des articles de M. Ruat sur la Provence pittoresque, etc., etc., ont déjà été publiés par la revue naissante, qui compte Mistral, Octave Teissier, Horace Bertin parmi ses collaborateurs.

— M. Ludovic Legré, avocat réputé, écrivain délicat et savant botaniste, vient de publier une notice sur *le botaniste provençal Jean Saurin, de Colmars*

(*1647-1724*), qui fit d'intéressantes découvertes. Les titres de cet homme de science, modeste apothicaire en un village perdu des Alpes, sont rappelés avec à-propos par M. Legré, qui connaît si bien la botanique provençale. — Le même auteur vient de recevoir une récompense de l'Institut, au concours des antiquités nationales, pour son livre intitulé *La botanique en Provence au XVIe siècle. Pierre Pena et Mathias de Lobel* (in-8°, 264 p.), dont nous aurons bientôt l'occasion de parler plus au long.

— Par les soins de M. Serge Bourreline, les éditeurs Aubanel frères viennent de publier une œuvre nouvelle de leur illustre père. Les *lettres à Mignon* contiennent la correspondance échangée par l'auteur de la *Miougrano* avec une amie qu'il n'avait jamais vue. Ces lettres étaient adressées à une jeune fille éprise d'art félibréen et devenue depuis Mme la comtesse du Terrail. Les *lettres à Mignon*, réunies par les frères Aubanel dans un livre qui témoigne de leur goût éclairé et de leur piété artistique, sont un véritable manuel de chaste tendresse et d'enthousiasme harmonieux à l'usage des âmes d'élite.

— La maison Aubanel, si hospitalière aux félibres, publie également la *Grammaire et guide de la conversation provençale*, par le P. Xavier de Fourvières. Ce noble poète de la chaire, qui aide si vaillamment à l'accentuation florissante du mouvement félibréen, a fait un petit livre dont l'utilité est incontestable : il apprendra aux provençaux à rectifier les expressions, les tournures, les prononciations vicieuses ; il procurera aux étrangers le plaisir de répondre aux gens du pays dans leur propre langue. — Chez les mêmes éditeurs, le Frère Savinien publie une *Anthologie provençale ;* les morceaux choisis des maîtres de la langue de Provence ont été réunis dans ce volume par une main experte qui en a fait un recueil des plus complets ; c'est une œuvre charmante, digne du félibre modeste et érudit qui l'a exécutée.

— La Société de géographie de Marseille vient de faire paraître son *Bulletin* du 1er trimestre 1899, intéressante brochure de 135 pages, dans laquelle on remarque deux mémoires d'un véritable attrait sur *Marseille port colonial*, par M. le professeur Masson, avec quatre planches de statistiques graphiques, et sur la *géographie du Ventoux*, par M. Barrême, ancien président du Club alpin. La chronique géographique trimestrielle, rédigée par M. J. Léotard, secrétaire général de la Société, renferme un historique documenté des événements et des explorations qui viennent d'amener quelques changements ou découvertes dans le monde, elle contient une excellente carte de la limite au Soudan oriental de la convention franco-anglaise du 21 mars dernier.

— La ville de Marseille se prépare à célébrer, en octobre prochain, par des fêtes grandioses, le 25e centenaire de sa fondation. Un comité général comprenant les autorités et les personnalités représentant tous les éléments du travail, du commerce, de l'industrie, de l'enseignement, des arts, etc., a été constitué sous la présidence du maire. Pour faciliter son travail d'organisation, le comité a décidé de se subdiviser en onze sous-commissions qui auront chacune la tâche de préparer une partie spéciale du programme ; ces sous-commissions sont les suivantes : publicité, fêtes nautiques, décorations et illuminations, beaux-arts, spectacles et concerts, musiques et orphéons, kermesse enfantine, cavalcade, monument Puget, sports, fête commémorative de l'arrivée des Phocéens. Le programme des fêtes, qui promettent d'être très belles, n'est arrêté que dans ses grandes lignes ; toutefois, il est entendu qu'on s'attachera surtout à évoquer les mœurs, les coutumes de la vieille cité, les diverses phases de ses glorieuses et fières

annales par des cortèges historiques et autres spectacles propres à réveiller l'esprit de clocher, raviver l'amour du sol natal.

ALLEMAGNE. — L'importante librairie scientifique de F. Vieweg et fils, à Brunswick, vient de distribuer à l'occasion du centième anniversaire de sa fondation ou plutôt de son transfert de Berlin à Brunswick (fondée le 1er avril 1786, transférée en avril 1799) un catalogue de toutes ses publications, analogue à ceux que nous avons déjà signalés pour les maisons Herder, de Fribourg et Hœpli de Milan. Le catalogue alphabétique que suit un répertoire méthodique est précédé d'une introduction résumant l'histoire de la maison. Une vue orne ce volume : *Verlags Katalog Von Friedrich Vieweg und Sohn in Braunschweig* (Braunschweig, F. Vieweg, in-8 de XXIX-411 p.

BELGIQUE.— La société Belge de géographie a eu l'excellente idée d'extraire de son *Bulletin* n° 2 de 1899 le rapport sommaire que lui avait adressé de Punta-Arenas M. de Gerlache sur son exploration antarctique (in-8 de 13 p). Il en ressort que les résultats scientifiques de l'expédition sont importants, non seulement au point de vue géographique, mais pour la physique du globe, la zoologie, etc. Pour la première fois, des Européens ont hiverné sur une terre australe, et ils l'ont fait sans être trop éprouvés par la rigueur du climat. Seuls le matelot norvégien Wiencke, enlevé par une lame, et le lieutenant belge E. Danco ont payé de leur vie l'honneur de participer à l'œuvre intéressante accomplie par la *Belgica*.

ITALIE. — On a beaucoup parlé, depuis le mois de mai 1898, du Saint Suaire de Turin et de sa photographie qui révéla l'image du Sauveur. *Le Saint Suaire de Turin est-il l'original ou une copie?* telle est la question que M. le chanoine U. Chevalier se pose dans une brochure de 31 p. (Chambéry, imp. Ménard). Il croit et il prouve que le linceul, conservé dans l'ancienne capitale du Piémont et vénéré au XIVe siècle dans la collégiale de Lirey, diocèse de Troyes, était une figure ou représentation du Suaire dans lequel N.-S. J.-C. fut enseveli : d'une part, de 1353 à 1449, les documents émanant de l'autorité épiscopale ou papale en défendent l'ostension à titre d'original; d'autre part, aucune pièce autorisée n'établit formellement l'authenticité du Suaire de Chambéry (le même que celui de Lirey) avant son arrivée dans cette ville; tardivement, en 1533, Clément VII parle encore du « Sindon ut piè creditur » ; c'était, non une vérité irréfragable, mais une pieuse croyance, comme il en est tant dans l'Église et que Rome n'avait pas à blâmer. « On pourrait faire valoir d'autres raisons, ajoute le docte chanoine, pour arriver à la même conclusion. Une expérience chimique donnerait le moyen de trancher la question : l'autorisera-t-on? Un réactif permettrait de vérifier, à n'en pas douter, s'il y a ou non trace de peinture sur les tissus » (p. 30). M. Chevalier a conduit cette intéressante et actuelle étude critique avec sa haute sagacité et sa vaste science bibliographique.

— Le tome LXXIV (série III) des *Memorie della Accademia di Verona* ne comprend pas moins de trois volumes in-8 (Verona, tipografia G. Franchini, VIII-283, 253 et 333 p., chaque volume avec plusieurs planches. — La simple énumération des mémoires contenus dans ces trois fascicules donnera une idée de la variété et de l'intérêt des matières traitées par les membres de la docte académie : *Ancora sulle diatomee bentoniche del Lago di Garda*, par M. Adriano Garbini; — *Elogio in memoria del cavalier prof. Gaetano Pellegrini* (le savant entomologiste mort en 1883), par M. Francesco de Fabbio; — *Circolazino interna e scaturigini delle acque nel siliera sedimentare-vulcanico della regione veronese*, par M. Enrico Nicolii; — *Giuseppe Ame deo*

Farinati degei Uberti, par M. Giuseppe Biadego; — *Un Verseggiatore veronese del secolo XVIII (Giambattista Mutinelli)*; excellente monographie de M. Giuseppe Bianchini, accompagnée d'une bibliographie de l'auteur, fort goûté un moment de *Il Mattino*, *il Mezzogiorno* et *la Sera*; — *lo Scultore Brioloto l'iscrizione di S. Zeno*, par M. Luigi Simeoni, étude dans laquelle l'auteur s'efforce d'établir que le *balneum* attribué par l'inscription au sculpteur n'est pas le baptistère actuel, mais une œuvre extérieure à l'église, et que Brioloto, originaire de Vérone, a dû mourir entre 1215 à 1225; des documents inédits nous donnent des indications sur la famille de l'artiste; — *Francesco Bianchini e le sue opere*, éloge du fameux prélat, par M. Antonio Spagnolo; — *Una questione di cronologia icaligera nella Divina commedia*, par M. Giorgio Bolognini; — *Osservazioni medico-veterinarie* pour les années 1896 et 1897, par M. Felice Bruni; — *Per un saggio di vocabolario veronese-italiano*, par M. G. L. Patuzzi, qui mettra bientôt au jour, nous l'espérons, cet essai; — *Note* — météorologiques et statistiques — *sul Benaco*, par M. F. Malfer; — *Osservazioni agrarie per l'anno 1896*, par M. Ciro Ferrari; — *Principii di etica e diritto secondo la filosofia degli spiritualisti di fron al moderno positivismo*, par M. Giuseppe Zanchi; — *Procedimento evolutivo del pensiero nella formazione dell' elemento delle macchine*, par M. Arvedo Arvedi; — *Intorno al Plancton dei laghi di Mantova*, par M. Adriano Garbini; — *Osservazioni meteorologiche per l'anno 1898*, par M. Bartolomeo Bertoncelli.

— L'éditeur vénitien Leo S. Olschki entreprend la publication mensuelle d'une revue, dont le titre seul dit suffisamment l'objet : *La Bibliofilia* publiera des articles originaux sur des éditions rares ou précieuses, sur des manuscrits, des volumes antiques, en éclairant ces descriptions par de bonnes reproductions. C'est surtout et presque exclusivement l'art italien qu'elle aura en vue; ce qui ne l'empêchera pas de trouver un accueil favorable chez les bibliophiles du monde entier.

— Dans l'étude qu'il consacre dans le *Foro italiano* à *la Responsabilità contrattuale del mutuatario di un Istituto di credito fondiario dopo la vendito del fondo ipotecato* (Tiré à part. Città di Castello, tip. S. Lapi, in-8 de 31 p.), M. Roberto de Ruggiero s'attaque à une question de droit qui n'a guère été discutée jusqu'ici en Italie ; la discussion qu'il fait de la doctrine des auteurs français et allemands donne à son travail un intérêt général. La solution à laquelle il s'arrête et qui est celle que vient d'adopter la Cour d'appel de Rome, est que la vente du bien hypothéqué ne saurait aucunement libérer *ipso facto* le premier propriétaire des obligations qu'il a contractées par l'hypothèque.

TUNISIE. — On ne lira pas sans intérêt l'*Instruction générale* que la Direction de l'Enseignement à fait rédiger à l'usage des bibliothécaires et des comités de patronage des bibliothèques populaires en Tunisie (Tunis, imp. B. Bonel, in-8 de 26 p.). Les dispositions en sont en général excellentes ; on peut seulement regretter que le nombre des numéros ait été trop parcimonieusement mesuré à l'histoire et à la géographie des pays autres que la France, ainsi qu'aux littératures anciennes.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *L'Immaculée Conception et la renaissance catholique*, par Dubosc de Pesquidoux. T. Ier (in-8, Lecoffre). — *Le Prêtre. Conférences ecclésiastiques*. T. III, par l'abbé Planus (in-12, Poussielgue). — *Évolution du testament en France des origines au XIIIe siècle*, par H. Auffroy (gr. in-8, Rousseau). — *Le Délit d'imprudence. Essai de théorie pénale*, par H. Sauvard (gr. in-8, Rousseau). — *Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant*, par P. Lacombe (in-12, Colin). — *Annales de*

l'Institut international de sociologie, publiées sous la direction de R. Worms. T. V (in-8, Giard et Brière). — *Interprétation sociale et morale des principes du développement mental. Étude de psycho-sociologie*, par J. M. Baldwin (in-8, Giard et Brière). — *Les Transformations du pouvoir*, par G. Tarde (in-8 cart., Alcan). — *L'Ouvrier en soie. Monographie du tisseur lyonnais. Étude historique, économique et sociale*, par J. Godart. 1re partie : *Le Règlement du travail 1466-1791*. (Gr. in-8, Rousseau). — *Le Péril occultiste*, par G. Bois (in-12, Retaux). — *Traité de Nomographie*, par M. d'Ocagne (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *La Géologie expérimentale*, par S. Meunier (in-8 cart., Alcan). — *Les Gaietés du Conservatoire*, par A. Lavignac (in-8, Delagrave). — *Le Voyage artistique à Beyreuth*, par A. Lavignac (in-12, Delagrave). — *Les Grandes Légendes de l'humanité*, par L. Michaud d'Humiac (in-12, Schleicher). — *Amours rustiques*, par H. Krains (in-12, « Mercure de France »). — *Peer Gynt, poème dramatique en cinq actes*, par H. Ibsen (in-12, Perrin). — *Femmes nouvelles*, par P. et V. Margueritte (in-12, Plon et Nourrit). — *Le Journal de Marguerite Plantin*, par J. Bertheroy (in-12, Colin). — *Sartor Resartus. Vie et opinions de Herr Teufelsdroeckh*, par T. Carlyle, trad. de l'anglais par E. Barthélemy (in-12, « Mercure de France »). — *Correspondance de Montalembert et de l'abbé Texier*, par H. Texier (in-12, Firmin-Didot). — *Pages choisies des grands écrivains. Le R. P. Gratry* (in-12, A. Colin et Cie). — *Flaubert*, par E. Faguet (in-12, Hachette). — *Thomas Carlyle. Essai biographique et critique*, par E. Barthélemy (in-12, « Mercure de France »). — *Voyages en tous pays. Au Pays latin (Des Alpes au Vésuve)*, par A. Grébauval (gr. in-8, Furne). — *Voyage idéal en Italie*, par J. Schopfer (in-12, Perrin). — *De Saint-Pétersbourg à l'Ararat*, par Mme Stanislas Meunier (in-12, L.-Henry May). — *Voyage d'un Anglais aux régions interdites (Le Pays sacré des Lamas)*, par A. H. Savage-Landor, trad. de l'anglais par H. Jacottet (gr. in-8, Hachette). — *Le Tour d'Asie. Cochinchine, Anam, Tonkin*, par M. Monnier (in-8, Plon et Nourrit). — *En Indo-Chine 1894-1895*, par le Cte Barthélemy (in-12, Plon et Nourrit). — *Les Chinois chez eux*, par E. Bard (in-12, Colin). — *La Vie américaine. Ranches, fermes et usines*, par P. de Rousiers (in-12, Firmin-Didot). — *La Colonisation française en Annam et au Tonkin*, par Joleaud-Barral (in-12, Plon et Nourrit). — *Saint François de Sales*, par A. de Margerie (in-12, Lecoffre). — *Les Grandes Journées populaires*, par P. Baudin et R. Cadières (gr. in-8, Furne). — *Les Origines et les responsabilités de l'insurrection vendéenne*, par le R. P. Dom F. Chamard (gr. in-8, Savaète). — *Cartulaire du chapitre de l'Église métropolitaine Sainte-Marie d'Auch*, par C. Lacave La Plagne Barris (in-8, Champion; Auch, Cocharaux). — *Aventures d'un grand Seigneur italien à travers l'Europe. 1606*, par E. Rodocanachi (in-12, Flammarion). — *La Russie d'autrefois et la Russie d'aujourd'hui*, par G. Vallat (in-8, Furne).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Simples Notes d'instruction religieuse.* Paris, Ch. Amat, et Boulogne-sur-Mer, Ch. Delambre, 1897, in-8 de VIII-282 p., 3 francs. — 2. *Le Manuel des catéchistes de première communion,* par M. l'abbé DASSÉ. Paris, Haton, 1899, in-8 de XII-460 p., 4 fr. — 3. *Exercices de catéchisme pour les enfants de première communion,* par M. l'abbé DASSÉ. Ibid., 1899, in-18 cartonné de 144 p., 0 fr. 40. — 4. *Le Rigorisme. Le nombre des élus et la doctrine du salut,* par le R. P. A. CASTELEIN, S. J. Paris, Poussielgue, 1899, 2e éd., in-12 de XII-356 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Commandements expliqués d'après la doctrine et les enseignements de l'Église catholique,* trad. de l'anglais par l'abbé C. MAILLET. Avignon, Aubanel, 1899, in-12 de XLVIII-704 p. — 6. *L'Eucharistie d'après les prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques,* par l'abbé PLUOT. Paris, Téqui, 1899, gr. in-8 de 304 p., 4 fr. — 7. *L'Eucharistie centre de la vie chrétienne,* par S. E. le cardinal LABOURÉ. Ibid., 1899, in-18 de 80 p., 0 fr. 50. — 8. *La Source de la vie ouverte au genre humain,* ou *l'Eucharistie considérée comme le grand moyen dont Dieu se sert pour nous faire vivre de sa vie,* par l'abbé SACHET. Chez l'auteur, à Veuves (Loir-et-Cher), 1898, in-12 de 28 p., 0 fr. 60. — 9. *Vers l'Éternité,* par l'abbé POULIN. Paris, Rondelet, 1899, in-12 de VIII-424 p., 3 fr. 50. — 10. *Opinions du jour sur les peines d'outre-tombe,* par le P. FR. TOURNEBIZE, S. J. Paris, Bloud et Barral, 1899, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 11. *Aux Mères. Causeries sur l'éducation,* par le P. JEAN CHARRUAU, S. J. Paris, Retaux, in-12 de VIII-376 p., 3 fr. — 12. *L'Évangile et les Mères,* par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Haton, 1899, in-12 de 338 p., 2 fr. 50. — 13. *Les Religieuses enseignantes et l'éducation des jeunes filles. Conseils de direction pour la vie religieuse et l'éducation.* Paris, Téqui, 1899, in-18 de XVI-178 p., 1 fr. 50. — 14. *La Jeune Fille chrétienne à l'école de la raison et de la foi. Simples lectures,* par l'abbé H. AVOINE. Paris, Retaux, 1899, in-8 carré de 172 p., édit. de luxe avec gravures, 5 francs. — 15. *En entrant dans le monde. Conseils de vie chrétienne.* Paris, Téqui, 1899, in-18 de XXVIII-180 p., 1 fr. 50. — 16. *Pour entrer dans la vie,* par M. HENRI JOLY. Paris, Lecoffre, 1899, in-18 de VIII-182 p., 0 fr. 75. — 17. *Le Prêtre. Conférences ecclésiastiques,* par M. l'abbé PLANUS. Paris, Poussielgue, 1899, in-12 de VIII-400 p., 3 fr. 50. — 18. *Suite des entretiens spirituels du* R. P. DE RAVIGNAN, *recueillis par les Enfants de Marie, etc., suivis de quelques passages de sa correspondance.* Paris, Téqui, 1899, in-12 de 274 p., 3 fr. — 19. *Le Magnificat. Dix Instructions prêchées dans l'église Sainte-Anne de Montpellier,* par l'abbé F. ESCANDE. Montpellier, Manufacture de la Charité, 1899, in-12 carré de IV-128 p. — 20. *Histoire du Château-Blanc. Monographie d'une maison de retraites,* par le R. P. LEROY, S. J. Paris, Maison de la Bonne Presse, in-8 de XII-410 p., 2 fr. 50. — 21. *La Douleur calmée ou le soulagement offert à ceux qui souffrent,* par l'abbé CLÉMENT. Ibid., in-18 carré de XII-106 p., 0 fr. 20. — 22. *Paroissien de Carême selon le missel romain avec commentaire des épîtres et évangiles,* etc., par Mme LA VICOMTESSE DE HAUTPOUL. Lille, Société Saint-Jean, in-18 de XII-724 et 88 p., 5 fr. 50. — 23. *Souvenirs de première communion,* par l'abbé HENRI PERREYVE. Paris, Téqui, 1899, in-18 de 186 p., 1 fr. 50.

1-3. — ENSEIGNEMENT. — Sous le titre modeste de *Simples notes d'instruction religieuse,* l'auteur anonyme de ce livre offre à ses lecteurs un ouvrage sérieux et substantiel; c'est un résumé, mais la doctrine tout entière y figure dans son ordre logique et selon la

méthode accoutumée. Le livre se divise en deux grandes parties : la religion avant Notre-Seigneur Jésus-Christ ; la religion après Notre-Seigneur Jésus-Christ ; religion catholique, but des révélations. Dans la première partie, l'auteur traite de l'existence et des attributs de Dieu ; de la création, de la révélation primitive qui comprend tous les siècles depuis la chute jusqu'à Moïse ; de la révélation mosaïque qui embrasse toute l'histoire du peuple juif avec les promesses et les figures du Messie ; la naissance, la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ ; enfin, de la révélation chrétienne et de l'Église catholique. Dans la seconde partie, huit chapitres sont consacrés à l'enseignement du Christ, au symbole des apôtres, au décalogue, au péché, à la grâce, à la prière, aux sacrements, aux vertus surnaturelles, à la vie chrétienne. Cet ensemble quoique abrégé, est un corps complet de doctrine ; l'auteur ne s'arrête pas aux développements — ce devra être, s'il le faut, l'œuvre du catéchiste — mais ses simples notes disent suffisamment ce qui est nécessaire pour être instruit, comme il convient, de la doctrine catholique ou pour le rappeler à l'esprit superficiel qui aurait pu oublier l'enseignement du catéchisme. L'Ordinaire d'Arras se plaît à constater que cet ouvrage « donne un enseignement solide et complet sur la doctrine chrétienne », et Mgr Baunard, qui se fait le parrain magnifique de ce livre, déclare que « quiconque l'aura lu saura bien sa religion » ; que ce livre doit prendre place « au foyer des familles chrétiennes entre le crucifix et le Prie-Dieu, comme une lampe allumée. » Peut-on porter un meilleur témoignage et exprimer un meilleur vœu ?

— Le *Manuel des catéchistes de première communion* renferme aussi un cours de doctrine, mais il est plus accommodé à l'enseignement ; le précédent est comme un livre de lecture, il peut suffire, sans maître, au besoin de chacun pour la connaissance de la religion ; celui-ci s'adresse à des enfants qu'il faut instruire, dont l'intelligence doit être enrichie des vérités de la foi, dont le cœur doit être formé par la pratique de la morale ; la méthode ne pouvait être la même ; ici s'imposait la méthode catéchistique et elle a été excellemment suivie. Le *Manuel* de M. l'abbé Dassé contient, en outre, des innovations que nous ne saurions trop louer parce qu'elles facilitent l'instruction des enfants ; il est divisé d'abord par exercices, consacrés chacun à expliquer un point de la doctrine ; ces exercices doivent être appris par les enfants, et ensuite, après le commentaire du catéchiste, transcrits par eux de mémoire ; ils sont courts, précis, accompagnés de notes marginales qui en font ressortir les principales idées : tout autant de qualités pour être facilement compris, fidèlement retenus et exactement reproduits. Évidemment ce travail personnel de l'enfant, exigeant un effort, ne peut que lui être très utile pour comprendre la vérité enseignée et la graver dans son esprit. Une autre innovation, c'est le grou-

pement de plusieurs faits, les uns bibliques, les autres profanes, qui viennent opportunément à l'appui de l'enseignement, soit en le corroborant, soit en l'éclairant d'une plus vive lumière ; l'innovation est excellente et nous sommes sûrs que maîtres et élèves, les élèves surtout, seront heureux d'y applaudir ; ce sera la partie la plus intéressante de l'exercice, nous croyons seulement devoir regretter que l'auteur se soit contenté de renvoyer, pour les faits bibliques, à la Bible elle-même, en indiquant les endroits où ces récits peuvent se lire ; il compte, il est vrai, sur le catéchiste pour faciliter ces lectures à ses élèves, mais il oblige ainsi le catéchiste à porter encore avec lui la sainte Bible, et c'est là une servitude qui complique la charge du prêtre : un simple oubli peut priver un jour les enfants de cette lecture ; le défaut de temps peut empêcher le catéchiste de prévoir les endroits indiqués et par conséquent de les préparer à temps. En se bornant à un seul récit, l'auteur eût pu le résumer et son livre n'eût pas été beaucoup plus volumineux. Enfin la troisième partie renferme une série d'instructions qui préparent progressivement l'âme de l'enfant au grand acte de la première communion : cette innovation, la plus importante, achève de rendre complète l'œuvre de M. l'abbé Dassé ; elle est de tous points excellente, et nous devons l'en féliciter. Ces instructions morales, au nombre de 55, ont trait à tout ce qui concerne le catéchisme, la journée chrétienne, les moyens de sanctification, les défauts à corriger : instructions courtes, bien divisées, claires, dont Mgr l'évêque de Versailles fait justement l'éloge en déclarant qu'elles sont propres « à former le jeune cœur des enfants et à les préparer au grand acte de la première communion. » Le livre est encore approuvé et loué par Mgr l'évêque du Mans ; il le sera aussi de tous ceux de nos confrères qui s'en serviront.

— Le petit volume cartonné ayant pour titre : *Exercices de catéchisme*, forme la partie de l'élève correspondante à celle du maître ; ce sont des phrases inachevées que l'élève, après les leçons reçues, doit achever de lui-même. Cette innovation nous plaît moins que les précédentes ; M. l'abbé Dassé nous semble ici moins heureux ; la forme de l'interrogation aurait offert à l'élève plus de facilité pour la réponse.

4-10. — Doctrine. — Rien n'est plus contraire au salut des âmes qu'une excessive sévérité qui rend amer le joug du Christ et qui fait peser lourdement le fardeau du devoir. Le R. P. Castelein a raison de s'élever contre *Le Rigorisme* et de le combattre à outrance : il le combat surtout en commentant la parole de l'Évangile et en exposant la doctrine de l'Église sur le nombre des élus. Les arguments de l'auteur, les solutions des difficultés sont en parfaite harmonie avec l'interprétation ordinaire des exégètes et avec l'opinion commune des théologiens, mais ils ne nous ont point paru tous également concluants. Même

après sa savante explication de la formule : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, » l'esprit du lecteur n'obtient pas une conviction parfaite. Le vrai nœud de la difficulté est dans le rapport qui peut exister entre la parabole qui précède et la phrase qui a l'air de lui servir de conclusion; or, ce rapport est un contraste et il sera toujours difficile de l'expliquer d'une façon plausible. Le mieux, à notre humble avis, serait simplement d'opposer à nos contradicteurs la parabole elle-même leur laissant, à leur tour, le souci de la mettre en accord avec la conclusion; si cette conclusion semble favoriser leur système, la parabole ne peut que favoriser notre opinion, et notre part est encore la meilleure puisque la parabole est le fait principal qu'il faut surtout retenir comme l'expression vraie de la pensée du maître : son lien avec la conclusion nous échappe, mais évidemment cette conclusion ne doit pouvoir détruire en rien la leçon donnée par la parabole. Ne nous étendons pas davantage sur ce point; hâtons-nous de constater les louables efforts de l'auteur pour détruire ce rigorisme, œuvre diabolique qui, sous le voile d'un zèle ardent en faveur de la perfection chrétienne, n'aboutirait à rien moins qu'à effrayer les âmes, à paralyser leurs élans vers la piété et rendrait impossible le salut, ce bienfait que Dieu a voulu accorder à tous les hommes au prix même du sang de son divin Fils. Ce n'est pas à dire que pour fuir le rigorisme on tombe dans la morale relâchée : les deux excès sont également à éviter et il faut lire la réponse catégorique à cette objection par le P. Castelein qui, ennemi déclaré et impitoyable du rigorisme, ne l'est pas moins de la morale relâchée : l'auteur excelle surtout à exposer ce qu'il croit avec raison être la vraie doctrine en faisant le tableau des bienfaits précieux qui en découlent pour les âmes, et il est alors autorisé à nous poser cette question, à laquelle tous ses lecteurs répondront affirmativement avec lui : « N'est-il pas vrai que la doctrine du salut, dégagée des exagérations et des fausses terreurs du rigorisme, et comprise selon les saines traditions de la théologie catholique, est une doctrine de lumière, de paix et de force pour la raison, le cœur et la volonté du croyant? » Ce livre qui en est à sa deuxième édition est revêtu de la permission des Supérieurs et de l'*Imprimatur* de l'Ordinaire de Malines.

— Suffisamment rassurés par la thèse du R. P. Castelein, abordons avec confiance le livre du R. P. A. Devine: *Les Commandements expliqués d'après la doctrine et les enseignements de l'Église catholique.* » Cet ouvrage, publié d'abord en Angleterre, a obtenu dans les classes éclairées un remarquable succès. Le *Catholic Times* en faisait le plus flatteur éloge et le présentait comme « un appoint de la plus haute valeur ajouté à la science religieuse; » il disait : « L'unique préoccupation de l'auteur est évidemment de communiquer une science lumineuse et de rendre meilleurs ceux qui le liront. C'est ce qui fait la beauté réelle de son

langage. Il n'écrit pas un mot inutile, mais la science qu'il a acquise, il la verse à flots dans notre âme avec une rare habileté et un zèle admirable. » Une telle recommandation piqua la curiosité de M. l'abbé Maillet qui se hâta de lire cet ouvrage et fut heureux de constater que l'éloge n'était pas au-dessus du mérite; il conçut aussitôt le dessein de le traduire en français afin d'offrir à ses confrères l'avantage de profiter de cet ouvrage qui est bien en réalité une preuve magnifique « de capacité et d'habileté littéraire. » Nous ne doutons pas que l'estime profonde de M. l'abbé Maillet pour le R. P. Devine et son excellent livre ne l'ait porté à donner à sa traduction la plus grande exactitude; il a poussé même le scrupule jusqu'à sacrifier quelquefois, ici et là, l'élégance du style pour s'attacher davantage à l'expression littérale des textes : cette traduction mérite donc d'obtenir parmi nous le même accueil bienveillant que l'ouvrage lui-même a reçu de l'autre côté de la Manche. Nous devons surtout une mention spéciale à la table des matières qui témoigne si manifestement de l'esprit d'ordre et de méthode de l'auteur; elle ne remplit pas moins de trente pages avec ses divisions générales en deux grandes parties, avec ses subdivisions par commandements qui comprennent, chacun, plusieurs chapitres développés en nombreux alinéas; on peut suivre là toute la trame de l'œuvre et jusque dans ses moindres détails. Cette table sera surtout d'une grande utilité pour les pasteurs et les catéchistes qui retrouveront aisément le point particulier de doctrine qu'ils veulent revoir et enseigner. La traduction française, soumise à l'examen d'un savant professeur, a reçu l'approbation de Mgr l'évêque de Belley.

— *L'Eucharistie*, par M. l'abbé Pluot, n'est pas un traité; c'est un recueil de discours ou d'allocutions empruntés aux prédicateurs contemporains. Toutefois comme le choix de ces œuvres a été fait avec intelligence et suivant une rigoureuse méthode, il est vrai de dire que ce recueil a les avantages d'un traité; tous ces sermons sont groupés, en effet, dans l'ordre absolument théologique : présence réelle, sacrifice, communion, culte. Parmi les orateurs illustres auxquels l'auteur a fait des emprunts, citons Mgr Mermillod, le P. Monsabré, le P. Boulanger, Nosseigneurs Boyer, Dautreloux, de Langalerie, Sourrieu, Bonnet, Baduel, Vigne, etc., les abbés Bernard, Grand-Eury, Breton, Pluot, etc. Le lecteur a la faculté de choisir et son sujet et son modèle, suivant ses aptitudes ou son goût; il sera heureux de trouver ainsi sous la main matière à imitation ou à développement et il remerciera M. l'abbé Pluot du service précieux que son livre lui aura rendu.

— La Lettre pastorale de S. E. le cardinal Labouré que la librairie Téqui réédite, en format de propagande, sous ce titre : *L'Eucharistie, centre de la vie chrétienne*, est comme une perle précieuse échappée à l'écrin de M. l'abbé Pluot; elle mérite une bonne place parmi les tra-

vaux les plus remarquables consacrés de nos jours à l'Eucharistie : elle expose bien et rend très sensible ce précieux bienfait du sacrement de l'autel qui anime et accroît la vie intérieure, c'est-à-dire le travail silencieux et profond qui s'opère dans l'âme pour y faire éclore et mûrir les vertus personnelles. De là cette conclusion pratique : le culte dû à l'Eucharistie est l'acte capital de notre religion, l'abrégé et l'essentiel de tout le catholicisme.

— C'est le même sujet qu'a traité M. l'abbé Sachet dans son rapport présenté au XIe congrès eucharistique et publié en une brochure sous ce titre : *La Source de la vie ouverte au genre humain*; l'auteur y considère en effet l'Eucharistie comme le grand moyen dont Dieu se sert pour nous faire vivre de sa vie. Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas dit : « Je suis la vie, » et encore : « Celui qui me reçoit possède en lui la vie éternelle. » Ces quelques pages écrites sous l'inspiration d'un grand amour pour l'Eucharistie sont bien de nature à communiquer à toutes les âmes une étincelle de ce feu sacré et à faire aimer davantage l'auguste sacrement de nos autels.

— « *Vers l'éternité.* » N'est-ce pas à atteindre ce but que nous aide si puissamment la fréquentation de l'Eucharistie? N'y a-t-il point là cette « vie éternelle » promise par Jésus-Christ? Étudions donc, dans le livre de M. l'abbé Poulin, cette mystérieuse éternité qui doit être un jour notre partage, mais que nous ne pouvons entrevoir d'ici-bas qu'à travers les voiles; nous apprendrons aussi et surtout par quels moyens nous pouvons nous assurer cette bienheureuse éternité. « C'est de bien bon cœur et en toute sécurité, dirons-nous avec Mgr l'évêque de Limoges, que nous pouvons nous mettre en route avec un si aimable compagnon de voyage vers le but suprême de toute existence. » Vous, surtout, âmes tristes et éprouvées, vous surtout vous avez besoin de lire ces pages qui vous ouvriront des horizons supérieurs et vous feront découvrir cette région céleste où il n'y a plus ni deuil, ni pleur, ni affliction. *Sursum corda!* vous crie tout d'abord l'auteur et veuillez lui obéir. C'est la première et la meilleure disposition pour être victorieux de toutes les épreuves parce qu'elle nous permet d'espérer la récompense. Il faut briser les liens qui nous étreignent au sein de nos maux ; il nous faut reprendre toute notre liberté et par la pensée, comme par le cœur, planer dans une atmosphère sereine où par notre contact avec Dieu nous recevions quelque rayon de sa gloire, quelque effusion de sa béatitude. « C'est aux âmes découragées, écrit à l'auteur Mgr l'évêque du Mans, que vous destinez particulièrement votre livre. Vous avez raison. Elles sont bien nombreuses, ces âmes, et bien tristes à ce tournant du temps où l'on voit si peu loin devant soi... Vous ferez beaucoup de bien et vous consolerez... » Ce qui revient à dire cette parole si souvent répétée et si juste : « Quand je pense au Ciel, la terre

ne m'est plus rien » ou bien cette autre de S. Paul : « Que sont les souffrances d'ici-bas en comparaison de cette immense gloire qui nous sera révélée un jour et qui sera notre partage? »

— Le R. P. Tournebize s'occupe aussi de la vie éternelle dans sa nouvelle brochure, qui fait partie de la collection des « Études pour le temps présent » que la librairie Bloud et Barral édite sous ce titre : « Science et religion ». Mais il s'attache exclusivement à exposer et à combattre les *Opinions du jour sur les peines d'Outre-Tombe ;* il démontre la réalité du feu de l'enfer telle que l'entend la théologie et que l'enseigne l'Église ; il établit l'accord parfait qui existe entre la justice divine sévissant contre les damnés et l'infinie miséricorde qui a tant essayé pour convertir les pécheurs et les faire bénéficier des mérites du sang du Rédempteur ; il n'admet pas, comme de juste, la mitigation des peines et s'il déclare qu'il est permis de prier pour les damnés, c'est qu'il ne se refuse pas à admettre que Dieu, en prévision et en considération de ces prières ou de ces suffrages, a pu « appliquer aux pécheurs, de leur vivant, les mérites de ces prières de manière à restreindre par ses secours le nombre de leurs fautes et à mitiger ainsi sa sentence ». Aussi bien l'Église ne saurait interdire de prier même pour les pires pécheurs qui ne sont vraiment ni impies ni endurcis : « Sait-on combien il se déroule de drames secrets ayant pour dénoûment le repentir? » La thèse du R. P. Tournebize nous paraît aussi fortement démontrée qu'exactement conforme aux données de la saine théologie, mais nous regrettons l'absence de toute autorisation officielle qui donnerait évidemment plus de force à son argumentation. D'ailleurs les règles nouvelles de l'Index sont très précises et il nous importe, à tous, de les observer.

11-16. — Éducation. — La principale affaire, pour les individus comme pour les sociétés, c'est la formation du cœur et de l'intelligence des enfants, en un mot, l'éducation. Faut-il s'étonner que tant d'esprits sérieux s'en préoccupent et s'efforcent d'indiquer les règles qui doivent présider à cette œuvre si importante ? Le R. P. Charruau a bien fait d'apporter son appoint à cet apostolat ; il s'adresse directement *Aux Mères* et il cause avec elles *sur l'éducation* : intéressantes et utiles causeries où viennent tour à tour, suivant le temps et les circonstances, se grouper les conseils les plus pratiques ; c'est d'abord la préparation qu'une mère doit apporter au prochain accomplissement de sa tâche. Puis viennent les premières leçons, celles qui exigent plus de tact, d'assiduité, de patience, car tout en découle ; la sollicitude pour la pratique des sacrements : réception du baptême, première confession, surtout première communion. Voici maintenant la nomenclature des défauts à corriger chez les adolescents, et même des défauts à éviter par une éducatrice : l'esprit de foi doit animer tout ce travail et le vivi-

fier; vivant dans la mère, il doit se communiquer peu à peu, mais sans relâche, à l'âme de l'enfant : là est le secret de la bonne éducation, de l'éducation vraiment chrétienne. A l'appui de ces conseils paternels, l'auteur publie de nombreuses lettres de Mme la marquise de Lormel, qui complètent son œuvre : sur l'éducation, le scandale, le devoir des parents, les serviteurs, enfin la dernière formation. Dans une seconde partie, l'auteur parle du couronnement de l'éducation qui est le sacrifice : l'immolation naturelle et inévitable par la maladie et par la mort; l'immolation volontaire par le mariage ou la vocation religieuse. Enfin, après ces considérations aussi justes qu'élevées, le R. P. Charruau nous montre les heureux bienfaits de cette bonne éducation dans le tableau de la vie si édifiante et de la mort si chrétienne de Mme de Lormel. Un appendice où l'auteur nous indique la prière et l'amour de Dieu comme source du vrai courage termine judicieusement ce livre que nous ne saurions trop recommander aux mères de famille. Il sera très utile aussi aux prêtres, qui sont les premiers éducateurs.

— Si la mère a la charge de l'éducation de ses enfants, il sera vrai de dire : telle est la mère, telle l'éducation qu'elle donne, et il n'y aura pas de meilleure éducation que celle qui sera donnée par la meilleure des mères. Le type parfait de la bonne mère, où le trouver sinon dans l'Évangile? « Si alors un auteur était assez heureux pour extraire de l'Évangile la physionomie maternelle, telle qu'elle y est donnée, quelles pages vraiment divines il réussirait à écrire ! » M. l'abbé Henry Bolo a entrepris cette belle œuvre et il en est résulté le nouveau livre qu'il publie : *L'Évangile et les Mères*. L'auteur déclare cette entreprise « téméraire »; nous ne sommes pas de son avis. Sans doute, quand on aborde l'étude de nos Livres saints, on éprouve naturellement une certaine frayeur inspirée par le contraste manifeste entre la grandeur de la parole à méditer et la faiblesse de l'intelligence humaine, et l'on se prend à se défier de soi-même. Si grand et si vaste soit-il, le génie même de l'homme se trouve bien petit en présence du génie de Dieu ! Mais sans vouloir aspirer à une perfection que nul ne saurait atteindre, il n'est pas présomptueux, en s'aidant des lumières de la tradition et en prenant pour guides les exégètes autorisés et les docteurs de l'Église, de demander à l'Évangile ses enseignements ou ses leçons qui nous arrivent alors, pour ainsi dire, comme tout empreints de l'autorité même de Dieu. Telle a été la tâche que M. l'abbé Bolo a accomplie et il s'en est très heureusement acquitté. Sur ses indications les mères trouveront bien encore autre chose dans leur cœur pour compléter leur œuvre, mais M. l'abbé Bolo aura été leur guide et méritera leur gratitude. Dans l'impossibilité où nous sommes d'entrer dans les détails, citons au moins les titres des chapitres : Avant Marie, sainte Anne; la mère idéale : éducation, délaissements, martyre, apothéose;

les inconsolées; Élisabeth; la chananéenne; le baptême des larmes; leur action. Chacun de ces titres est alléchant : que le lecteur se laisse séduire, sans crainte de déception; on connaît le talent d'écrivain de M. l'abbé Bolo; il brille ici avec ses qualités, exempt des imperfections et des exubérances du début; il a mûri sans perdre les attraits de sa jeunesse. Le livre est revêtu de l'Imprimatur de NN. SS. les cardinaux archevêques de Bordeaux et de Paris.

— Les conseils de direction pour la vie religieuse et l'éducation publiés par la maison Téqui avec ce titre : *Les Religieuses enseignantes et l'éducation des jeunes filles* ne peuvent être que très intéressants à lire et très utiles à être mis en pratique. Ce livre se défend avec raison de se mêler à une lutte récente et de prendre position sur ce champ de bataille, où, du reste, la bataille a cessé au signal venu du Vatican; il se propose simplement — nous l'en félicitons — de venir en aide aux nombreuses et méritantes congrégations enseignantes, de tout ordre et de tout rang : c'est à elles qu'il offre ces pages extraites des ouvrages de Mme de Maintenon, dont Mgr Dupanloup, un excellent juge, a dit : « Ce qu'elle a écrit porte la trace du bon sens et de la certitude et son zèle pour l'éducation de la jeunesse est admirable. »

— *La Jeune Fille chrétienne à l'école de la raison et de la foi*, par M. l'abbé Avoine, s'adresse surtout aux enfants et a pour but de venir en aide, en les confirmant, aux conseils donnés par les mères. L'auteur annonce modestement de *Simples lectures;* en réalité, ce sont des considérations élevées et très justes sur les devoirs de la jeune fille chrétienne; la foi domine dans ces pages, mais la raison y a une large place, toutes deux, en parfaite harmonie, témoignent ainsi de cette vérité : que la loi divine n'a pas de plus ferme appui que la raison même de l'homme, puisque l'une et l'autre émanent de la même source qui est Dieu. Faites donc ces excellentes lectures, jeunes filles chrétiennes, pendant les loisirs de vos vacances; lecture sur la vraie piété, sur le caractère à se former, sur la lutte contre les défauts, sur la pratique des vertus de votre condition et de votre âge : amour du travail, vie d'intérieur, sage indépendance, sobriété de paroles; lectures sur les diverses actions dont doit se composer une journée chrétienne : lever, prière, devoirs d'état, études, services religieux, bonnes œuvres, divertissements. Ces indications disent assez l'intérêt, l'utilité et le charme du livre; mais sa partie matérielle offre un attrait de plus : édition de luxe, de format distingué, avec beau papier, enrichi çà et là dans le texte de gravures de très bon goût, empruntées à des maîtres : tout se réunit pour le succès de cet ouvrage destiné à produire le plus grand bien. Nous félicitons M. Retaux d'avoir si bien secondé l'excellent auteur qui lui demandait sa coopération et en était digne.

— Des lectures, en voici encore dans ce petit et élégant volume de

la nouvelle collection L. Téqui : *En entrant dans le monde;* nos jeunes filles ne sauraient trop recevoir des *Conseils de vie chrétienne* et ils sont empruntés à la même source où avaient été puisés les conseils pour les religieuses enseignantes. C'est Mme de Maintenon qui se fait entendre cette fois aux jeunes filles, en leur indiquant ce qu'elles doivent faire au sortir du couvent et pour faire leur entrée dans le monde : dangers de l'oisiveté et de la parure, etc., timidité, simplicité dans les goûts, fuite des occasions; pratiques chrétiennes; vertus cardinales; sincérité avec Dieu; du peu de droiture du monde; des devoirs d'une bonne paroissienne, etc., etc. Rien n'est oublié dans ces conseils destinés à préserver et à éclairer la jeune fille chrétienne; il était opportun de les rappeler à cette heure où les âmes courent de si grands dangers : l'éducation de Saint-Cyr, pour dater de deux siècles, n'a rien perdu des précieux avantages que lui avaient procurés sa solide piété, son expérience du monde et son dévouement pour les jeunes filles chrétiennes.

— M. l'abbé Henri Joly a donné à son livre presque le même titre que le précédent : *Pour entrer dans la vie.* Tant il est vrai que ce moment solennel est le moment décisif! Tout dépend du premier pas et c'est du pied droit qu'il faut partir, en sachant bien où l'on va. Le livre de M. Joly s'adresse aux jeunes gens, surtout à ceux qui sont le plus éprouvés; il leur parle, dans le langage de l'ami le plus dévoué, sur la famille, le travail, les amis et les ennemis, les habitudes, la patrie, les espérances du chrétien, les enseignements de la Bible, en particulier de l'Évangile, la société chrétienne; dans un appendice, l'auteur indique les patronages auxquels peut s'adresser un jeune homme à Paris et dans nos plus importantes villes. La forme adoptée par l'auteur est celle de la causerie : il entre ainsi mieux en rapport avec son pupille; il s'identifie davantage avec lui et celui-ci en devient plus attentif et s'attache plus affectueusement à son conseiller. Ce livre devrait être aux mains de tous nos jeunes gens chrétiens.

17-21. — Spiritualité. — M. l'abbé Planus publie le troisième et dernier tome de son bel ouvrage : *Le Prêtre;* c'est le complément des deux premiers. Il renferme la série des conférences qui, au cours des retraites pastorales, viennent s'intercaler parmi les instructions du matin et du soir consacrées surtout à un exposé plus doctrinal. L'auteur a été très bien inspiré, selon nous, en les détachant de ces instructions, pour les rassembler dans un volume à part où, d'ailleurs, il sera facile à ses confrères d'aller les chercher pour les lire et les méditer à leur gré. De cette façon l'ouvrage apparaît davantage dans sa merveilleuse unité qu'annonce son titre. Le tome I émet l'idée d'ensemble de la vocation sacerdotale et contient tout ce qui a rapport à cette vocation. Le tome II nous montre en Notre-Seigneur Jésus-Christ

souverain prêtre la source tout à la fois et le modèle du sacerdoce. Enfin, ajoute l'auteur, « le tome III, par l'analyse et le contrôle de la vie ecclésiastique prise sur le fait, dans chacune de ses habitudes où elle est engagée et des œuvres où elle se dépense, signale de trop fréquents et de trop regrettables écarts entre l'idéal et la réalité. » C'est donc surtout la pratique de la vie sacerdotale que considère ce nouveau volume et ce n'est pas la partie la moins importante. L'éminent auteur met à profit son vaste savoir, secondé encore par ses méditations, sa longue expérience du ministère, son commerce habituel avec tous les membres du clergé soit de son diocèse, soit de divers diocèses de France ; il puise là comme dans une source abondante et sûre les conseils les plus opportuns et les plus autorisés ; écoutons-le attentivement — car il semble encore qu'il parle — écoutons-le sur les vertus cardinales, les exercices de piété, les conversations, le travail, les prédications, les œuvres, l'église et le presbytère, l'éducation : ici et là c'est le maître qui enseigne, c'est l'ami qui conseille, c'est le père qui reprend, c'est le frère qui encourage. Chers et vénérés confrères, faisons connaissance avec *le Prêtre* de M. l'abbé Planus et après nous être rappelé la grandeur de notre sacerdoce ainsi que la perfection du type sacerdotal, efforçons-nous de diminuer le contraste qui existe entre l'idéal et la réalité.

— Les *Entretiens spirituels* du R. P. de Ravignan s'adressent à tous les fidèles ; en publiant dans ce second volume la *Suite de ses entretiens spirituels*, les Enfants de Marie auxquelles ils étaient adressés et qui les ont bien fidèlement recueillis, ont obéi, disent-elles, à des instances réitérées, et elles ont été très bien inspirées, d'autant mieux que les instructions de cette partie n'ont subi presque aucune correction, et qu'on y trouve à peu près mot à mot la parole simple et les pensées sublimes du célèbre orateur. Tout ce qui vient du R. P. de Ravignan, tout ce qui porte son sceau, se recommande assez de soi-même ; qu'il nous suffise d'indiquer quelques sujets de ces entretiens : Vendredi-Saint ; courage de la prière ; trésors renfermés dans la souffrance ; douceur du sacrifice ; Marie au Ciel ; la Toussaint ; instructions pour une retraite : fins de l'homme, péché, le jugement, etc. ; nombreux extraits de lettres sur la foi, l'amour de Dieu, la charité, l'avancement spirituel, le pronom *Je*, la contrition, la communion, etc. ; il y a là de quoi satisfaire la piété et pourvoir à tous les besoins spirituels de l'âme. Avec un maître tel que de Ravignan, on peut marcher en sûreté et suivre docilement tous ses conseils ; le saint religieux, grâce à cette publication, continuera ainsi son fécond apostolat.

— Le commentaire du *Magnificat* par l'abbé Escande n'aura pas à souffrir de la place que nous lui donnons aussitôt après l'œuvre du R. P. de Ravignan ; il s'en rapproche assez par l'accent de piété qui

s'élève de chacune de ces dix instructions où il s'efforce de nous traduire et de nous inspirer son grand amour pour la sainte Vierge. Le *Magnificat* est le cantique qui nous est le plus familier et cependant en avons-nous pénétré tout le sens, goûté toutes les pensées, compris tous les enseignements ? M. l'abbé Escande a essayé de faire connaître aux fidèles de la paroisse Sainte-Anne qu'il évangélisait pendant le mois de mai toutes les richesses spirituelles que renferment ces dix versets de l'Évangile et les dix instructions qu'il leur consacre, émaillées de nombreux emprunts faits aux Saints Pères et aux Docteurs, nous ont paru à la fois très substantielles pour le fond, très littéraires dans la forme, par conséquent pleines d'une doctrine théologique revêtue des charmes d'une belle parole ; ces instructions ont dû plaire à l'auditoire de Sainte-Anne et le lecteur est heureux de pouvoir les goûter à son tour. Le désir de l'auteur, comme le nôtre, est qu'elles servent à faire mieux connaître Marie et à la faire aimer davantage.

— L'*Histoire du Château-Blanc* n'est pas ce que son titre semble au premier abord indiquer : il ne s'agit pas de fiction, mais de réalité ; c'est l'histoire d'une œuvre à ses débuts, et cette œuvre est celle des retraites aux hommes du monde dans le nord de la France. Ainsi parle l'auteur dès la première ligne et voilà aussitôt le lecteur fixé sur ce qu'il peut ou ce qu'il ne peut pas chercher dans l'histoire du Château-Blanc. C'est un livre de spiritualité, mais sous une forme très attrayante, un livre vécu et qui est comme une morale en action. Évidemment nous ne pouvons — à notre grand regret — donner une longue analyse de ce livre si bien pensé, si méthodiquement conduit ; indiquons-en à grands traits la trame. Il s'ouvre d'abord par un échange de lettres qui révèle au lecteur l'idée même de la fondation de l'œuvre et les premiers tâtonnements ; il dit ensuite comment l'œuvre est arrivée à se faire connaître et à s'imposer ; grâce au journal du directeur, il fait le récit des épreuves et des consolations ; suivent des remarques sur les exercices et les méthodes employées dans ces retraites ; il nous initie aux conversations qui entretiennent et développent le zèle, nous trace le programme des œuvres, celui de l'action catholique selon l'ordre du Décalogue, etc. Après avoir lu ces pages où se trahissent la plus sincère conviction et l'ardent amour des âmes, on se demande pourquoi ces retraites d'hommes ne se fonderaient pas sur d'autres points de la France avec la même utilité et le même succès. On a essayé ici ou là, mais peut-être s'est-on trop vite découragé. Comme toute œuvre sérieuse, l'œuvre des retraites et surtout cette œuvre, doit rencontrer des difficultés, des épreuves ; il s'agit d'en triompher par la constance et la fermeté dans la résolution. Aussi bien le livre qui nous est offert nous trace la conduite à tenir ; il nous indique les moyens à employer et il nous exhorte à conclure par le mot victorieux

de saint Augustin : Ce que les hommes du Nord peuvent faire, pourquoi ne le feraient pas les hommes du Midi ?

— Terminons nos livres de spiritualité par l'opuscule de M. l'abbé Clément : *La Douleur calmée.* Hélas ! la souffrance est le partage de tous en ce lieu d'exil : c'est donc un précieux service que nous rend l'auteur en nous apprenant à adoucir notre souffrance. Le livre est petit, modeste, mais il renferme d'excellentes pensées, les plus sages conseils. L'auteur constate d'abord qu'il y a partout des larmes ; il nous apprend que la douleur ne vient pas de Dieu, et comment Dieu s'est approprié la douleur ; il nous montre l'honnête homme en face avec les surprises de la douleur, et nous décrit les gloires de la souffrance chrétienne ; il nous explique le problème de la prospérité des méchants et des épreuves des bons ; enfin il nous fait connaître le vrai remède à la douleur et surtout notre modèle dans la souffrance ; il termine en nous faisant assister à la suprême douleur qui est la mort.et après elle l'expiation. Ce livre s'adresse à toutes les âmes parce que toute créature gémit et souffre ici-bas : il leur sera très utile.

22, 23. — PIÉTÉ. — *Le Paroissien du Carême* que vient d'éditer la Société de S. Jean, contient la messe propre de chaque jour, depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche des Rameaux, selon le rite romain, avec commentaires des épîtres et évangiles, et des exercices spéciaux pour la confession, la communion, le chemin de la croix, l'heure sainte et la préparation à la mort ; il comprend en outre les prières du matin et du soir et d'autres nombreux exercices de piété familiers aux âmes ferventes. C'est un tout complet pour aider le fidèle à sanctifier ce temps du Carême qui doit nous préparer à célébrer dignement les mystères de la passion, de la mort et de la résurrection de Notre Seigneur. Nous devons remercier Mme la vicomtesse d'Hautpoul d'avoir eu la pensée de nous offrir ce *Paroissien du Carême*, si complet et si attrayant pour la piété.

— *Les Souvenirs de première communion*, extraits des œuvres de M. l'abbé Henri Perreyve, s'adressent plus spécialement aux enfants et nous désirerions que tous les catéchistes fusent empressés à le leur faire connaître ; ces pages, tout empreintes de douce piété, sont destinées à préparer leurs âmes à cet acte si important de la première communion ; elles leur parlent de Dieu, de la divinité, de la rédemption, de la doctrine de Jésus-Christ, de l'Église, de la grâce, des Sacrements, surtout de la Pénitence et de l'Eucharistie, des peines et des récompenses, de la vraie dévotion, du choix d'une vie : c'est l'âme du pieux et saint apôtre qui cherche à se communiquer à l'âme de l'enfant et à se fondre avec elle : aucune parole ne saurait être et mieux accueillie et plus salutaire.

F. CHAPOT.

POÉSIE

1. *Premiers Poèmes. Les Lendemains. Apaisement. Sites. Épisodes. Sonnets. Poésies diverses,* par Henri de Régnier. Paris, « Mercure de France », 1899, in-12 de 335 p., 3 fr. 50. — 2. *Judith Renaudin*, drame en cinq actes, sept tableaux, par Pierre Loti. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-12 de III-100 p., 2 fr. — 3. *Drames et mystères. Un proverbe. Une légende. Une vocation. Un martyr*, par P. V. Delaporte, S. J. Paris et Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, in-12 de 126 p., 1 fr. 50. — 4. *Le Pape,* drame historique en cinq actes et huit tableaux, en vers, par Alexandre Parodi. Paris, Hennuyer, 1899, in-8 de XIV-186 p., 4 fr. — 5. *Le Pauvre Pêcheur*, par Adrien Mithouard. Paris, « Mercure de France », 1899, in-12 de 165 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Rêves qui passent,* par J. Perdriel-Vaissière. Paris, Lemerre, 1899, in-12 de 301 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Bijoux de Marguerite,* par Sébastien-Charles Leconte. Paris, « Mercure de France », 1899, in-8 de 163 p., 5 fr. — 8. *Lyres et Clairons. Le Coffret de perles noires, Poésies* de Pimodan. Illustrations de Henry-Baudot. Paris, Vanier, 1899, in-12 de 363 p., 5 fr. — 9. *Ascension*, par Charles Daniélou. Paris, Perrin, 1899, in-12 de 222 p., 3 fr. 50. — 10. *Le Capitaine Loys*, conte de la Renaissance, par Edouard Noël et Lucien d'Hève, avec une préface de M. Jules Claretie. Paris, Flammarion, 1899, in-12 de XII-244 p., 3 fr. 50. — 11. *Lettres à Mignon. Le Poète Th. Aubanel et Madame la Comtesse du T***. Correspondance inédite*, par Serge Bourreline. Avignon, Aubanel frères, 1899, in-12 de XII-292 p. — 12. *Loin des villes. Sonnets humoristiques. Pièces diverses,* par Gustave Harel. Paris, Société française d'imprimerie, s. d., in-8 de 94 p., 2 fr. — 13. *Phocas le jardinier*, précédé de *Swanhilde, Ancaeus, les Fiançailles d'Euphrosine*, par Francis Vielé-Griffin. Paris, « Mercure de France », 1898, in-12 de 224 p., 3 fr. 50. — 14. *Les Sept Branches du Candélabre*, par Lucien Legouis. Ibid., 1898, in-12 de 163 p., 3 fr. 50. — 15. *La Louange de la vie. Dominical. Salutations dont d'angéliques. En symbole vers l'apostolat. Six chansons de pauvre homme*, par Max Elskamp. Ibid., 1898, in-12 de 248 p., 3 fr. 50. — 16. *Ballades Françaises* (IIe série). *Montagne. Forêt. Plaine. Mer*, par Paul Fort. Ibid., 1898, in-12 de 258 p., 3 fr. 50. — 17. *La Divine Aventure,* par Pierre d'Espagnat. Paris, Perrin, 1899, in-12 de 209 p., 3 fr. 50. — 18. *Ton Sang*, précédé de *La Lépreuse*, par Henry Bataille. Paris, « Mercure de France », 1898, in-12 de XXIII-290 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Campagnes simples. La Solitude de l'été*, par Henri Ghéon. Ibid., 1898, in-12 de 250 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Chœur des Muses,* par Lionel des Rieux. Ibid., 1898, in-12 de 243 p., 3 fr. 50. — 21. *Roseaux, 1892-1894. Les Chansons naïves. Les Croix. Les Ballades naïves. Les Chansons du prince Lirelaire. A tous ceux de la ronde*, par Paul Gérardy. Ibid., 1898, in-12 de 228 p., 3 fr. 50. — 22. *Sâvitri*, comédie héroïque en deux actes, en vers, représentée par le cercle des Escholiers le 13 avril 1899, par A.-Ferdinand Hérold. Ibid., 1899, in-12 de 78 p., 1 fr. — 23. *L'Escarpolette*, par Tristan Klingsor. Ibid., 1899, in-18 de 85 p., 2 fr. — 24. *Les Chimères en danger*, par Charles-Adolphe Cantacuzène. Paris, Perrin, 1898, in-12 de 129 p., 2 fr. 50. — 25. *Hercule, vainqueur de la mort, suivant l'Alceste d'Euripide*, tragédie en quatre parties dont un prologue, par P.-J. Édouard Callon. Paris, « Mercure de France », 1899, in-4 de 126 p., 4 fr. — 26. *Électre*, tragédie de Sophocle, traduite en vers français, par Pierre Lesage. Paris, Westhausser, 1898, in-8 de 81 p. — 27. *Les Sonnets de Pétrarque à Laure*, traduction nouvelle, avec introduction et notes, par Fernand Brisset. Paris, Perrin, 1899, in-12 de XXIII-302 p., 3 fr. 50. — 28. *L'Ame errante*, par Charles Épry. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1899, in-12 de 228 p., 3 fr. 50. — 29. *Les Refuges,* poésies, par Jules Moulin. Ibid., 1899, in-12 de 110 p., 2 fr. 50. — 39. *Les Arcanes*, poésies, par F. Ménétrier. Paris, Vanier, 1899, in-12 de 137 p., 3 fr. — 31. *Testament de sa vie première,* recueilli et expurgé par Fagus. Ibid., s. d., in-12 de 94 p., 2 fr. 50. — 32. *Jeanne de Beauvais, poème légendaire,* par Léon Riotor. Paris, Éditions de la Revue des beaux-arts et des lettres, s. d., in-8 de 32 p. — 33. *Œuvres* de René Ghil. II. *Dire des Sangs.* I. *Le Pas humain.* Paris, « Mercure de France », 1898, in-12 de 92 p., 2 fr. — 34. *Rumeurs, Poésies, suivies de les Choses, l'Amour et la Vie, Parade*, par Valentin, Mandelstamm. Paris, Vanier, 1899, in-12 de 137 p., 3 fr. — 35. *La Folle du logis,*

par D. Caldine. Ibid., 1899, in-12 de 148 p., 2 fr. 50. — 36. *Épîtres, Études philosophiques et humanitaires*, par B. Aymé-Rambert. Paris, Société d'éditions littéraires, 1899, in-12 de 76 p., 2 fr. — 37. *Les Fêtes de l'été*, par Georges Ramaekers, Paris, Éditions de « La Lutte », 1898, in-12 de 72 p. — 38. *Essais et fragments poétiques*, par H. Laporte de Laporte, alsacien. Louvain, Polleunis et Centerick, 1898, in-12 de xii-99 p. — 39. *Au Drapeau*, par le chanoine L. M. Dubois, 1898, in-12 de 16 p., 0 fr. 50. — 40. *Nouvelles Récréations enfantines*, par Mme Berguin. Grenoble, Vallier Édouard, 1898, in-12 de 38 p. — 41. *L'Étable*, par François Coppée. Paris, Lemerre, 1899, in-12 de 8 p., 0 fr. 50.

1. — Les *Premiers Poèmes*, de M. Henri de Régnier, sont sans doute parmi ceux dont il fait le moins de cas, à travers son œuvre déjà considérable; et la raison est celle précisément qui nous fait estimer, à nous, barbares, que ces poésies sont du nombre des meilleures; elles ne sont pas à son goût assez compliquées, symbolistes, abstruses, décadentes, contraires à toutes les règles reçues. « On trouvera ici, dit la préface, avec les *Sites* et les *Épisodes*, une suite de *Sonnets* et diverses *Poésies* congénères (Ce *Congénère* n'est pas mal). J'y ai joint une réimpression de mes premiers vers : les *Lendemains* et *Apaisement;* c'est par eux que j'ai commencé, il y a treize ans, à exprimer ce que je sentais; ils représentent assez fidèlement mes pensées d'alors. Il ne faut pas leur demander plus; aussi je ne réclame pour ces essais aucune faveur particulière, mais seulement qu'on les prenne pour ce qu'ils sont. J'ai cru naturel et juste de leur donner place au début d'une œuvre poétique déjà longue, etc. »

Sans aller plus loin que la *Dédicace*, nous pouvons apprécier la valeur de cette poésie :

J'ai rêvé que ces vers seraient comme des fleurs
Que fait tourner la main des maîtres ciseleurs,
Autour des vases d'or aux savantes ampleurs;

Et maintenant, guéri de mes anciennes fièvres,
Je voudrais, à mon tour, comme les bons orfèvres,
Enguirlander la coupe où j'ai trempé mes lèvres;

Où, voyageur lassé d'avoir longtemps erré,
J'ai bu, en sa fraîcheur, le vin inespéré,
Le vin réconfortant pour mon cœur altéré.

Oh! je voudrais, ressuscitant tes heures closes,
Faire fleurir mes souvenirs, comme des roses,
Sur cette tombe intime et chère où tu reposes.

Et l'ouvrage regorge de vers de même valeur, de meilleurs encore, d'une forme toujours soignée, rappelant le genre de Leconte de Lisle et de Hérédia, d'un art antique et charmeur. Ils n'ont d'ailleurs pas tous ce même mérite, et déjà pointe en ce volume cet esprit de recherche, de nouveauté moderne, de révolte contre les règles qui deviendra l'une des notes caractéristiques de l'auteur, comme si son talent exceptionnel avait besoin d'excentricités pour attirer l'attention!

2. — Peut-être, lorsqu'on ne veut pas se conformer aux règles reçues et logiques du vers français, vaut-il mieux écrire tout simplement en bonne prose. C'est peut-être ce qu'a pensé M. Pierre Loti, en composant le drame, d'ailleurs rempli de vraie poésie, de *Judith Renaudin*. L'action se passe à Saint-Pierre d'Oleron, en 1685, au moment de la révocation de l'édit de Nantes. La pièce fait ressortir, avec un talent remarquable, l'atroce désolation causée dans une famille protestante par cette révocation, la tristesse lugubre de la séparation pour la vie, entre les jeunes qui s'exilent dans la douleur et les vieux qui restent seuls au foyer désert. Il y a naturellement, de la part de M. Loti, une tendance à réserver le beau rôle aux protestants, mais il convient d'ajouter de suite que cette note est très discrète, si discrète même que l'un des plus beaux caractères de la pièce est celui d'un curé de village. Il n'est peut-être pas toujours très orthodoxe, le saint prêtre, notamment lorsqu'il donne un peu la main, pour les meilleurs motifs d'ailleurs, à une conversion... au protestantisme. Mais il est d'une si grande droiture, d'une telle bonté, d'une si attachante charité qu'on ne sait trop s'il convient d'être sévère à son endroit. Le drame roule sur une aventure de cœur. Le capitaine des dragons chargé de l'exécution de l'édit royal, dans le pays de Judith Renaudin, se prend d'affection pour la jeune fille. Il veut l'épouser. Judith ne peut rester en France sans renier sa foi. Notre capitaine, d'ailleurs écœuré des dragonnades, renonce à tout et part en exil avec la jeune fille et sa famille. Ce départ n'aurait pas eu lieu d'ailleurs, sans l'entremise du curé qui, pour sauver ses paroissiens protestants, a tout machiné, sans se laisser arrêter — et c'est là que pèche son orthodoxie — par cette idée que le futur mari de Judith n'obtiendra sa main qu'en se faisant renégat. La pièce est écrite avec un charme pénétrant ; l'action traîne un peu au début, mais le cinquième acte est d'un effet saisissant.

3. — Puisque nous en sommes au théâtre, passons à celui du P. Delaporte, orthodoxe celui-là et, qui plus est, en forte et belle poésie. L'éloge des œuvres du très distingué religieux n'est plus à faire, et il nous suffira presque de signaler ici son dernier ouvrage ; *Drames et Mystères*, qui renferme quatre pièces : *Un proverbe, une légende, une vocation, un martyre*. Je ne sais combien de directeurs de collèges ou d'œuvres de jeunes gens nous ont écrit pour nous demander de bonnes pièces à faire jouer dans leurs établissements. A tous, je puis répondre qu'ils seront pleinement satisfaits en prenant ce petit ouvrage. La place me manque pour analyser chacune de ces pièces. Je m'en tiendrai donc à la première qu'on pourrait intituler : la contagion de l'héroïsme. La scène se passe en 1871. Le comte de ***, dont le fils vient d'être blessé, au milieu des zouaves pontificaux, est découragé. Il ne croit plus au relèvement de la France. A ses objections, le précepteur de

son dernier enfant répond par ce vers cornélien : « Tant qu'on meurt pour un peuple, il ne peut pas mourir. » Et l'enfant ajoute :

Père, si l'on savait ailleurs, comme chez nous,
Joindre encore les mains et plier les genoux,
On pourrait, n'est-ce pas, au bout de sa prière,
Se dresser, le front haut, et marcher, l'âme fière,
Comme nos vieux aïeux, les soldats de la croix...
Vous me l'avez appris, vous, mon père; et j'y crois!

Le pays est couvert d'Allemands, et le vieux comte dit son désespoir à son fils blessé, qui déjà veut rejoindre le régiment. Il n'y a plus rien à faire ! Le jeune homme répond :

Mais, mon père, nos cœurs ne sont pas envahis !

Et voici que tous sont gagnés par l'héroïsme de ce vaillant, si bien que le comte lui-même accompagne son fils et ses domestiques qui vont à l'ennemi !

Le Proverbe est une résurrection de la légende de saint Nicolas. Dans *Une Vocation*, le poète fait revivre un épisode de la vie de Louis de Gonzague. *Un Martyre* rappelle la mort glorieuse du Père Olivaint. Partout le vers est à la hauteur de la pensée.

4. — Dans *Le Pape*, drame en cinq actes et en vers, M. Alexandre Parodi ne s'est pas occupé de la scène. Il s'est laissé simplement empoigner par son sujet, et il a voulu exalter « jusqu'à l'apothéose l'Église romaine personnifiée en Grégoire. » En composant, il s'est souvenu de Léon XIII, mais il a écrit surtout, dit-il lui-même, « un drame rigoureusement historique et, dès lors, mystique par endroits. Il ne peint, et de leurs couleurs propres, que le tableau d'une époque et le portrait d'un grand homme ; il ne met en présence qu'un moine et un roi, celui-là le Droit et le Devoir, celui-ci la Force et le Plaisir; il n'évoque que la vision de la lutte antique de la Croix et du Glaive, de l'Esprit et de la Matière, de la Loi évangélique et de la Nature. » Et parlant de la superbe figure de Grégoire VII, qu'il va faire revivre en beaux vers, le poète ajoute : « Devant ce vieillard chétif et désarmé, on songe au roseau de Pascal, on songe au roseau du Christ, qui, partant pour le Golgotha et le Ciel, le prit pour sceptre. Sa victoire est celle même de la pensée et de la volonté, la victoire par excellence *humaine*. » Cette victoire est celle de Grégoire VII sur Heinrich IV, roi des Germains. Elle ne sera complète qu'après bien des péripéties et des drames, mais elle s'affirmera définitive au cinquième acte dont l'intérêt dramatique est très grand. Peut-être pourrait-on reprocher au poète quelques longueurs qu'il eût été facile d'éviter. C'est ainsi que la discussion entre Heinrich IV et Mathilde semble démesurée et retarde l'action. Mais, par contre, on pourrait citer nombre de scènes remarquables et de beaux

et grands vers. Le pâtre Taddeo rencontre le Pape, seul, en ses jardins, à l'heure où tout repose encore. Il s'étonne et Grégoire lui répond :

Eh bien ! ne dois-je pas, étant pasteur aussi,
Dès l'aube, comme toi, veiller sur mes ouailles ?
Travailler à mon tour pendant que tu travailles ?

TADDEO, *souriant avec malice.*

Vous vous nommez « pasteur », mais vous ne l'êtes pas.

GRÉGOIRE.

Erreur ! Je mène au ciel les âmes d'ici-bas.
Le vrai pasteur, c'est moi ; tu n'es que le symbole.
Car ce monde, vois-tu, n'est qu'une parabole,
Une image qu'on prend pour la réalité.

TADDEO, *avec incrédulité, montrant le soleil qui se lève.*

Quoi ! ce soleil n'est pas ?

GRÉGOIRE.

Il est ; mais sa clarté,
En offrant à nos yeux ce spectacle admirable,
Nous en annonce un autre encor plus adorable.
Ce monde, à le voir seul, n'est presque rien, ou peu :
Il n'est que l'alphabet des merveilles de Dieu.
Le livre, c'est la Foi qui l'épèle ; et lui-même
Il l'a jadis écrit avec l'eau du baptême,
Le sang du sacrifice et le feu de l'Esprit.
Passe de l'alphabet, enfant, au Verbe écrit.

5. — Avec M. Mithouard, qui marque sa place de plus en plus nettement parmi les jeunes, nous voici en plein symbolisme, et nettement en dehors de toutes les formes classiques. Une fois ce genre admis, *Le Pauvre Pécheur* témoigne d'un art très approfondi. Le pécheur souffre:

Le pauvre pécheur
Ne lève les yeux
Devant la rougeur
Du front de son Dieu;

Ni devant le jour
Qui vit ses péchés,
Ni devant l'amour
Qui l'a desséché.

Il appelle à lui Jésus, mais c'est lui qui doit s'avancer, car Jésus est retenu attaché à sa croix par tous les péchés de l'humanité. Il se repent et il s'efforce de sortir entièrement de la fange où il est tombé.

J'ai presque détaché le lien qui me noue
Au fardeau de mon corps traîné dans le mépris

Mais il y a dans son repentir comme un orgueil de sa pénitence,

et Jésus lui montrant la modestie de la vraie vertu lui trace sa ligne de conduite :

Faire sans gémir
ton petit devoir.
tout recommencer,
Rentrer au bercail
monotone, étroit,
de ton rôle obscur.

On voit que le poème est mystique et de forme toute moderne.

6. — Dans *Les Rêves qui passent*, Mme Perdriel-Vaissière chante la Bretagne, la mer, les mille riens intimes de la vie, la nature et la foi. Sa poésie est à la fois descriptive, pleine de comparaisons et philosophique. M. François Coppée a écrit, pour ce charmant volume, une courte, mais toute élogieuse préface, qui rend trop bien notre impression personnelle pour que nous hésitions à la citer. « C'est bien volontiers, que j'inscris mon nom en tête de ce livre. On y voit, semble-t-il, planer l'aile des grands oiseaux de mer, on y entend souffler le vent du large ou murmurer, auprès du foyer, des voix tendres et intimes. Ces « rêves » méritent que l'on s'arrête tandis qu'ils « passent », car ils sont évoqués en des vers tour à tour robustes et charmants. » Nous n'avons qu'à citer pour faire valoir cette critique et montrer la grâce ou la force, le charme, la facilité et la couleur de cette poésie :

Sous l'épaisseur fraîche des bois
Dont s'entrecroise la ramure,
Une toute petite voix
Murmure.

La source, dans l'isolement,
Loin des sentiers que l'homme trace,
Est vierge, et garde ingénuement
Sa grâce.

Et que de beaux vers et qui peignent inspirés par le spectacle de l'Océan !

Sur les mâts très hauts des frégates blanches
Les voiles ont pris des rondeurs de hanches.....

Et la lune planant dans un calme d'extase
Allongeait sur la mer son grand filet d'argent.....

Mais les sombres granits drapés d'ombre et de brume
Tendent à l'ouragan leur front de taureaux noirs.....

Et encore, pour terminer, ces vers à l'Étoile de la mer :

Nous sommes les bateaux que les courants mauvais
Entraînent à leur gré sur les flots, ô Marie.....

Mais je t'ai pris pour guide, ô phare d'espérance,
Et tu me conduiras jusqu'à l'éternité.

7. — Des vers parnassiens, sonores, pleins, grandiloquents, solennels, parfois pompeux, aux rimes toujours riches; des couleurs et de la rhétorique et encore des couleurs, telle est la poésie de M. Sébastien Leconte, dont nous avons déjà fait la critique et surtout l'éloge. Il offre *Les Bijoux de Marguerite*, écrit à Nouméa, et plein des images qu'il a recueillies de toutes parts, à sa bien-aimée et lui dit :

En un coffret massif, serti de strophes d'or,
Je t'offre, agenouillé sous tes fières prunelles,
O ma Beauté, le sombre et merveilleux trésor
Orfévré des splendeurs de tes mers éternelles.

Mais voici un sonnet qui donnera une idée plus exacte du genre :

Dans une panoplie où les courts cimeterres
Sont rouges de la pourpre atroce des dragons,
J'ai lié, de mes poings noueux comme des gonds,
La cuirasse de l'hydre aux crocs d'or des panthères.

La chimère vaincue aux voûtes solitaires
Hurle en vain sa fureur ailée, et nous narguons,
Cloués sur nos ventaux par l'effort des angons,
Le désespoir cabré des fauves sagittaires.

Et moi, le forgeron des boucliers sacrés,
Qui mêlais dans le sang des monstres massacrés
Les écailles du bronze au brocard des étoffes,

Las des travaux divins, j'appends du même bras,
Parmi la panoplie énorme de mes strophes,
Le miroir d'acier sombre où tu te souriras.

Avec ce ton, on doit s'attendre à trouver dans ces vers beaucoup de mythologie et rien naturellement de populaire.

8. — Nous avons dit, dans un précédent article, toute la réelle valeur du volume intitulé *Les Sonnets de Pimodan*. Nous retrouvons les mêmes mérites dans les *Lyres et Clairons*, mais avec des inégalités à notre modeste avis. Cela doit tenir au genre. Les souvenirs de Saint-Cyr et du régiment, les blagues un peu banales, quelquefois triviales et généralement peu spirituelles de la caserne ou de l'école, ne sont pas une source d'inspiration aussi sûre, ni aussi généreuse que la nature et la philosophie, et plusieurs pièces s'en ressentent. Je ne veux certes pas dire qu'il faut être solennel, mais il y a esprit et esprit, et je n'aime guère, en poésie surtout, celui qui consiste a appeler « le Pitaine » le capitaine, et autres banalités du même genre. Le Saint-Cyrien n'a plus le temps de se laver et déclare : « Je suis sale comme un pourceau; » et plus loin : « J'ai l'air d'un conscrit idiot » on encore

Et mon caporal, par malice
Me donne à chaque instant le trac...
Le plumet, c'est abrutissant... etc.

J'aime beaucoup la patrie et ne suis nullement de ceux qui la déchi-

rent en ce moment. Mais, et précisément pour cette raison, je ne goûte pas ces plaisanteries. D'ailleurs, je les trouve sans saveur, au seul point de vue artistique. Et ce qui me surprend le plus, c'est qu'elles trouvent place dans l'œuvre, d'autre part très élevée, du poète, qui déclare :

La muse sur ma tête a mis son divin signe,
Mon front porte l'étoile ! Il ne peut se baisser.

Ou encore, tant il place haut et un peu trop le mérite des poètes :

Pas plus aujourd'hui que naguère
Et qu'autrefois, vous n'êtes faits...
Pour la morale du vulgaire,
Poètes, beaux oiseaux chanteurs.

Le mal ne saurait vous atteindre
Dans le pur éclat des hauteurs.

Mais comme aisément, lorsqu'il s'en prend aux grands sujets qui tourmentent nos âmes, il se retrouve lui et vraiment poète. Lisez ces vers :

Le mal ronge ce triste monde;
Notre misère est si profonde
Que nous ne sentons plus nos fers!...
Quand pourrissait la race humaine
Dans la corruption romaine,
Les sages fuyaient aux déserts...

O Christ, abrège notre épreuve!
Que notre misère t'émeuve!
Brûle-nous de ton divin feu!
Et détruisant la chair infâme,
Sur ses restes, fais monter l'âme
Brillante vers l'éternel plan!

Et que de vers de cette envolée je pourrais citer, si la place ne m'était forcément limitée ou si le flot grossissant des poètes ne me submergeait!

9. — Inégal encore, mais d'une autre façon, est l'ouvrage de M. Charles Daniélou : *Ascension*. Il s'y trouve, en effet, des longueurs, des négligences, non graves, mais regrettables parce qu'on peut juger, d'après d'autres pièces, qu'on est en droit d'être exigeant avec l'auteur et qu'il peut donner beaucoup. Par exemple, la pièce *Aimons la vie*, est trop philosophique pour venir se ranger sous le titre général de *Sourires*, et l'idée qu'elle exprime pourrait ressortir plus lumineuse d'une forme plus serrée. Le poète aussi pousse parfois la subtilité de raisonnement trop loin, pour de la poésie surtout ; ainsi en ces vers :

Pour ta gloire et pour mon bonheur
En moi tu n'es que ce que j'aime.

Ce « n'es que ce que » manque totalement d'harmonie. Par contre,

les beaux vers et d'un accent tout personnel ne se comptent pas. Voyez la *Prière au pauvre*

Dieu t'aime, et c'est en toi qu'il est venu vers nous;
Ah! pauvre, laisse-moi t'implorer à genoux.

Voyez encore l'*Ode à Jésus*, où je voudrais une note plus concrète, quelque chose de moins vague dans l'expression, de plus coloré :

Ah! qu'ils sont peu nombreux ceux dont l'âme tremblante
Vient gémir aujourd'hui, Christ, à ton saint tombeau,
Et vénérer ainsi ton dévouement si beau
Pour leur nature chancelante;
Et qu'ils sont peu nombreux ceux qui font à genoux
Une prière douce et lente,
En gémissant : « Croix, soutiens-nous,
Car nous sommes de chair, et la chair est fragile,
Car nous sommes pétris de poussière et d'argile,
Et l'eau d'impureté nous a vite dissous. »

10. — Et revenons au drame, « drame de cape et d'épée, dit la préface de M. Jules Claretie, une comédie d'aventures, empanachée et ferrailleuse, genre de théâtre que le public de France aimera toujours. » *Le Capitaine Loys*, c'est Louise Labé, la belle cordière de Lyon, qui s'est armée, au moment où le Dauphin, plus tard Henri II, va reprendre Perpignan sur les Espagnols. Préfacier et auteurs, MM. Édouard Noël et Lucien d'Hève, en font « la prêtresse guerrière du XVIe siècle. » Le 1er acte se passe à Lyon, sur la place Saint-Jean, où l'on représente une Fable de Louise Labé, alors fiancée et dont le Dauphin devient amoureux. Puis l'action se développe dans un château de Perpignan et sur le champ de bataille. Le début est long. Mais, dès le second acte, tout est vivant. C'est la lutte secrète entre Loys et sa rivale qui va trahir la patrie, c'est la découverte de cette trahison, et les vers sont fort beaux. Le Capitaine Loys répond à celle qui trompe le Dauphin :

Je suis celui qui de son glaive... abat le traître.
Je suis le chevalier chargé du châtiment.
Je protège qui pleure et je frappe qui meurt.
Tel le justicier prononce la sentence....
Tel, Madame, en mes mains je tiens votre existence.

Louise Labé continue à donner des preuves d'héroïsme, jusqu'au moment où, après avoir triomphé des ennemis, elle triomphe d'elle-même, en répondant au Dauphin qui lui offre la couronne, qu'elle est résolue à se contenter de celle des Jeux Floraux. Ce drame devrait s'arrêter là, et le dernier tableau du 3e acte paraît quelque peu languissant.

11. — Passons à un tout autre genre. Il s'agit maintenant des *Lettres à Mignon*, autrement dit de la correspondance échangée entre un poète

et une jeune fille, Mlle Sophie de L..., aujourd'hui Mme du T... « correspondance affectueuse et chaste, — les rapports poétiques d'une rare mysticité, — entre l'illustre poète Th. Aubanel et *Mignon* ou l'*Amigo* que je n'ai jamais visto, » dit M. Bourreline, en la préface qui ouvre le volume. « Belles pages, ajoute-t-il, véritables perles enfermées dans cet écrin. » *L'Amigo*, fille d'un diplomate russe, était née à Athènes et possédait déjà six langues, lorsqu'elle se passionna pour le Provençal et spécialement pour les vers du poète de la *Miougrano*. Elle écrivit son admiration à Aubanel, qui en éprouva « un bonheur indescriptible » et lui répondit en vers et en prose, d'où cet échange de lettres que M. Bourreline vient de réunir en volume. « Ces *Lettres*, dit ce dernier, feront connaître le grand poète, mêlant harmonieusement les émotions de son cœur aux doux sons de sa lyre, et aussi — certains ont trop voulu l'oublier — l'homme de cœur, sans respect humain, catholique pratiquant et sincère. » M. Bourreline a d'ailleurs pris soin de traduire les poésies d'Aubanel à son amie inconnue, à l'usage de ceux qui ne connaîtraient pas le provençal.

12. — Quelques titres des pièces contenues dans le volume *Loin des villes*, de M. Gustave Harel, suffisent à donner de suite un aperçu du genre de ces poésies, car ils sont caractéristiques d'une tournure d'esprit et surtout de sentiment : *Soir d'été*, *Journée de printemps*, *Impression matinale*, *Timidité*, *Aux Jacobins*, *Sincérité*, *L'Amour*, *Pour ta fête*, *A mon cœur*, *Le Drapeau*. Le poète qui choisit de tels sujets ne doit-il pas être nécessairement un tendre, un doux, quelque peu lamartinien ? A preuve que l'auteur dédie son ouvrage à sa femme, dont il fait un amoureux éloge, ce qui fait en même temps le sien. A preuve encore, ces vers de *Pour ta fête :*

Tout brille autour de moi, tout prend un air joyeux:
Dans l'atmosphère passe un murmure de fête;
A l'horizon serein, nul signe de tempête
N'apparait pour ternir l'éclat si pur des cieux.

Et je sens en mon cœur l'écho délicieux
Des souvenirs émus qui chantent dans ma tête :
Ma lyre frissonnante à résonner s'apprête
Pour bercer mon bonheur de sons mélodieux.

13. — Si nous prenions la contre-partie ? Voilà justement, pour le faire, que se dresse devant moi tout une pile menaçante de volumes édités par le « Mercure de France » sans compter ceux déjà nommés. Je parie bien la lecture de quarante livres nouveaux de poésies ou d'ouvrages portant ce titre, et ce n'est pas peu de chose, qu'il n'y a pas un Lamartine dans le tas ! Voyons ! Voici d'abord M Viélé-Griffin, avec son *Phocas*, le jardinier, et diverses autres pièces : *Swanhilde*, *Ancaeus*, *les Fiançailles d'Euphrosine*. Heureusement, le poète a prévenu

que Phocas était jardinier. Qui s'en douterait à ces vers, je veux dire à ces phrases cadencées :

Ce figuier simple aux mille mains propices
Bénit notre repos d'un geste de patriarche ;
J'ai fait ma tâche ;
Et l'heure, tantôt lourde au sillon lent,
Glisse.
Avec l'eau, calme entre les arches,
Comme la brise qui la tache
D'un plissement ;
J'ai fait ma tâche :
La gourde dont nos soins guident l'élan,
Tisse,
Là-haut,
Les fraîcheurs d'entrelacs
Et fait un jour subtil des lourds rayons qu'elle tisse,
Mêlant des transparences vert-lilas
Au grand jour blanc
Du solstice.....

Est-ce absolument du Lamartine ? Je vous pose la question. Et dire que l'auteur sait, quand il le veut, parler en beaux vers harmonieux, colorés, vivants, quasi classiques !

14. — Passons à M. Lucien Legouis, avec *les Sept branches du candélabre*. L'ouvrage est dédié à Stéphane Mallarmé, en « hommage d'admiration, fraîche et profonde. » Pourquoi fraîche ? que veut dire fraîche ? Est-ce que le poète n'admirait pas antérieurement Mallarmé et ne s'est pris d'un culte pour lui que tout récemment ? On doute. *Ève à la Fontaine* est le premier sonnet, qui donne de suite le diapason :

Un soupir d'arbres, vers le chant des eaux, la suit,
Froid, un geste d'espoir amer ondule aux algues ;
Le silence frissonne aux pieds nus de la nuit :
Vers la fleur de son sein rêve une lèvre vague.

Ce pas chantant d'espace en fuite du mystère,
Son clair oubli s'émeut à le sentir glisser ;
L'odeur des bois heureux s'élargit à se taire ;
En rides sur son front, l'eau semble se plisser, etc.

Mais j'ai hâte d'ajouter qu'il y a en cet ouvrage des vers moins recherchés, moins compliqués et d'un art aussi parfait, en même temps que d'une idée souvent très philosophique. Sans arriver à la simplicité, cette fin de sonnet sur *Le Réveil de saint Francois de Sales*, est vraiment belle :

Sa main trace dans l'air une croix de clarté,
Et le sourire exquis de son sang sur ses joues,
— Son sang joyeux, printemps où frissonne l'Été, —

Est la rose où jamais l'abeille ne s'endort ;
Il semble, à voir ce front où des flammes se jouent,
Qu'un séraphin, vers lui, penche sa lampe d'or.

Et encore :

L'heure est divine au pauvre errant pour s'endormir
A peine la fraîcheur éparse de la brise
Pose sur les sommeils son âme indifférente.

15. — Voici qui n'est plus tout à fait aussi compréhensible, pour des profanes, bien entendu. Mais nous sommes des profanes, nous qui voulons que le beau, le vrai et le bien se tiennent et qu'ils soient décrits, évoqués en une langue artistique, mais claire, j'allais dire en français. Avouez aussi qu'il est étrange combien les auteurs de ces poésies incompréhensibles portent des noms étrangers, sans parler de la tournure d'esprit de quelques-uns. C'est de *La Louange de la vie* de M. Max Elskamp que nous voulons parler pour le moment. L'ouvrage, dont le titre laisserait supposer quelque chose de très vivant, de très jeune, de très ardent et, par suite, de très simple, est composé dans cette forme symbolique, abstruse, fatigante, énigmatique qui, paraît-il, est le suprême du talent moderne. Mais je ne veux pas insister sur ce jugement, qui pourrait passer pour le produit fatal d'un amas de vieux préjugés, et je préfère citer. L'ouvrage est divisé comme suit : *Dominical, Salutations dont d'angéliques, En symbole vers l'apostolat, Six chansons de pauvre homme.* Quant aux sous-titres, ils donneront assurément l'indication précise des sujets traités. Les sept premières pièces sont intitulées : *De joie;* les cinq suivantes: *D'anciennement transposé*; les autres : *De Visitation*, puis *De soir*, et ainsi de suite.

Voici du *De joie* :

Et s'ébrouant
Rouets rouant,
Les roucts, au matin des vieilles,
Leur font s'éjouir les oreilles
D'un bruit rouant
Et s'ébrouant.

Brouet brouant
Aux vieux Rouen,
Arde pour les enfants aux langes,
En feu la cuisine des anges,
D'aux vieux Rouen,
Brouet brouant.

Et maintenant, du *D'anciennement transposé* :

Je n'ai plus de ville, elle est soûle.
Mon Dimanche est mort pour de bon
Dans les armoires de mes torts
Mes robes ont changé de ton,
Vides, les robes de ma mort
Sont mortes et pour tout de bon.

Je voudrais en citer vingt autres, pour mettre en situation le lecteur

d'apprécier, par exemple les « maçons de ma communion, maçons des mains, maçons des pieds », mais la place me manque.

16. — M. Paul Fort fait précéder ses *Ballades françaises* (IIe série) en prose, de quelques pensées que je tiens à citer :

Il faut être de toutes les écoles avec conviction, il ne faut être d'aucune. — Je veux tout le miroir et non pas un éclat.

Tu dois laisser les écoles à leur chef. Penser en « troupe » est indigne du poète. — Reste libre, c'est là ta première noblesse.

Ni Platon, ni Plotin, ni Shelley, ni Poë, ni Hugo, ni Baudelaire, ni Zola, ni « Symbolisme », ni « Naturisme ». — Suis Shakespeare, si tu veux, c'est-à-dire personne, tous et tout.

Sois toi !

Il y a beaucoup de vrai dans ces jugements, à la condition, de ne pas aller à l'extrême. Il y en a aussi dans le préambule qui suit, mais je préfère citer un court passage qui dira la poésie, l'harmonie, la couleur et l'art de cette prose rythmée. Ce passage est tiré des *Ballades de la mer, des ports et des rivages* », dédiées à Henri de Régnier :

Je veux parler du soleil sur la mer. Je veux verser tout ce que j'ai d'ardeur, toute la puissance de ma bonté pour parler du soleil sur la mer. Mais à genoux, à genoux sur les sables(je veux parler de l'aurore sur la mer), ce que je veux prononcer avant tout, avec toute la force de mon amour, ô mon Seigneur, c'est mon humble prière vers ton premier regard, dans le lever du jour. Ta face de bonté sur la grande mer vierge, l'aurore de ta face de bonté ! Oh, pardonne moi, Seigneur, ô mon Seigneur, je veux parler de ta face sur la mer.

17. — Bien irrégulier, l'ouvrage de M. Pierre d'Espagnat. Il s'y trouve de la mythologie froide et de la chaude impression personnelle, de l'harmonie et des heurts, de la facilité et de la recherche, de l'amour ordinaire et du mysticisme, du classique et du décadent. Mais c'est surtout la note philosophique, souvent faite de charme et d'émotion, de souvenirs aimables ou tristes, d'espoirs ou de regrets, mais aussi parfois de raisonnements trop purement théoriques pour le vers, que cet ouvrage est composé. *La divine aventure*, c'est la vie. Le poète pourrait la décrire sans hiatus et sans rocailles. « Tu abdiques le monde, tu attends, qui avais, tu entras, ta radieuse âme, à ces séductions, ta radieuse âme, la nue aux majestueux plis », etc., est-ce là de l'harmonie ? Quel charme trouvez-vous à ces vers :

J'ai fait, pour une entre mille, un sonnet holorime,
Sur un mètre personnel dorénavant perdu.
Un poème tour à tour léger, épique, ardu,
Où le Sphynge rit, soupire et se donne et se grime.

Heureusement, tout n'est pas dans cette note, et les bons et les beaux vers ne manquent pas.

18. — Et maintenant, un peu de théorie. Voici celle de M. Henry Bataille, qui nous offre deux tragédies, l'une en simili-vers : *La Lépreuse*,

et l'autre en prose simple : *Ton Sang*. « L'auteur se résigne comme tant d'autres et livre ici ces deux pièces comme elles furent écrites, sans y rien modifier, persuadé qu'on n'y voudra pas voir, selon son vœu, de littérature de qualité. Il laisse, bien entendu, telles incorrections ou telles formes de style qui lui plurent, il respecte intégralement jusqu'aux mots faux, dont la fausseté pourra s'accroître à la lecture, mais qu'il voulut tels, parce que dans la vie on dit peu de mots justes, et que les mots justes, c'est pour le livre. Il faut, au théâtre, tâcher d'écrire bien avec incorrection, — et s'ingénier à calculer simultanément l'effet scénique et l'effet écrit nous paraît un travail méprisable et d'ailleurs négatif quand il y a lieu de dire, comme ici, que le théâtre est l'action d'un poème. » Cette théorie nous donne déjà un aperçu de l'œuvre. *Ton Sang* n'est pas un titre pris au hasard, car l'auteur nous fait assister, ou à peu près, à la transfusion du sang d'une petite aveugle sur un jeune poitrinaire qui s'est épris d'elle. La pièce se termine par le suicide du jeune homme qui, trompé par la petite aveugle, s'ouvre les veines afin de rejeter le sang qu'il a reçu d'elle. C'est assurément dramatique, mais d'un réalisme fatigant, pénible, attristant et souvent fait de détails ou inutiles par leur banalité ou repoussants par leur caractère odieux. Le frère plein de santé du poitrinaire l'accable de sarcasmes et le malade lui répond : « Seulement, pas d'injures... vous exigez trop... Je suis un de vos produits, et l'on m'a volé le sang auquel j'avais droit, voilà ce que je sais. Et mieux, le peu qui me reste de vie, c'est vous encore qui me le prenez... oui, reste là, bouche bée, stupidement écarquillée,... mais tu ne vois donc pas que je meurs ici, que cette atmosphère m'absorbe ! Cette vie qui pousse droite et large et chaude à mes côtés, souriante comme toi, propre avec ses manchettes de nickel et ses cols de cuivre, elle m'étouffe, te dis-je... elle me prend mon souffle. Et j'ai la sensation qu'un peu de la vie qui sort d'ici s'en va, canalisée goutte par goutte, alimenter cette vie artificielle qui pousse là !... » Cette dernière phrase est à l'adresse des usines exploitées par la famille.

19. — Et encore des vers libres ou de la prose rythmée, car on ne sait lequel des deux. M. Henri Ghéon nous donne des *Chansons du chemin creux* (*Clapotis de feuille*, *les fleurs bêent*, *la luzerne tremble*, etc.), *Chansons effarées*, *Chansons naïves*, *Chansons gaies*, etc. Au sujet de la naïveté et de la gaieté, dont se prévalent tous ces poètes de la nouvelle école, je ne comprends guère ce qu'ils entendent par ces mots, car je n'ai guère vu de choses plus tristes que leur gaieté, ni plus compliquées que leur naïveté. C'est là une remarque générale sur le genre, et nullement particulière à M. Ghéon qui, s'il subit l'influence ambiante, sait décrire et peindre avec harmonie le beau comme l'horrible. Deux exemples nous suffiront, l'un tiré de *Chansons de pluie*, l'autre de la pièce intitulée *Le Dépotoir :*

Soudainement, contre les vitres
L'averse s'est jetée,
Comme un vol d'oiseaux en fuite
Buté
Soudainement contre les vitres.

Et voici pour le réalisme :

Loin des demeures habitées
Voici le champ des immondices.
Là se déverse la fiente des villages,
Là s'entasse l'ordure des villes...

Les hommes craintifs enfouissent les hommes
Bien profondément dans la terre,
Pour n'avoir pas la preuve horrible
De l'effritement insensible
Qui les ramène à la matière,
Comme se désagrège un mur,
Et ils croient conserver leurs illusions folles
Intactes, dans les cercueils de chêne dur.

20. — La plupart des ouvrages édités par la Société du Mercure de France sont d'ailleurs de cette dernière école, mais pas tous cependant, à preuve *Le Chœur des Muses*, de M. Lionel des Rieux, dont les vers sont au contraire très réguliers et rappellent ceux de Leconte de Lisle ou de M. de Hérédia. Ils ont quelque chose de leur beauté plastique, de leur forme pleine et serrée, de leur impassibilité. Comme eux aussi ils s'en prennent à la mythologie, même alors que, par hasard, ils touchent à un sujet moderne :

O chère ville d'Aix, reine de la Provence,
Dont le calme visage a veillé mon enfance,
Toi qui m'appris le soin de la claire beauté,
L'Olympe est devenu l'honneur de ton royaume.

Ce n'est pas au hasard que l'auteur a choisi ce titre de *Chœur des Muses*, et la division de l'ouvrage suffirait à le démontrer : *Sous l'invocation de Terpsichore, sous l'invocation de Thalie, sous l'invocation d'Euterpe, sous l'invocation de Calliope, etc.*, toutes invocations qui me laissent assez froid. Il y a tant d'autres sujets qui nous tiennent au cœur, à l'époque que nous traversons! Pourquoi revenir pour la dix-millième fois à ces imaginations du paganisme ? Mais le poète est libre de choisir son sujet, et je ne lui chercherai pas chicane à ce point de vue. Nous verrons donc défiler ici : *Le Pasteur*, *Thétis*, *Lyristis*, *Pan*, *La Toison*, *Bacchus*, *Hélène*, *Orphée*. Le volume se termine par une pièce *Aux mânes de Chénier*, et où se multiplient les beaux vers. Les suivants, tirés de *La Ruse de Thétis*, sont caractéristiques du genre :

Au camp thessalien, immortelle Thétis,
Tu laisses sur le corps de ton compagnon d'armes
L'indomptable héros, cet Achille, ton fils,
Couper sa chevelure et répandre des larmes.

Le char cœruléen par les dauphins traîné
T'emporte. Autour de toi les nymphes néréides
La charmante Aeié, Mélite aux bras rapides,
Spéo qui lève un front de corail couronné,
Amphénome, Phéruse et la blonde Stygné, etc.

21. — M. Paul Gérardy est plus personnel, plus vivant, et c'est naturel, car il chante ses tristesses, ses peines, ses douleurs, ses doutes, et il le fait avec une émotion vraie et un art réel :

Par les chemins où je me traîne
Pour chasser les pleurs de mes yeux,
Très simplement je chante un peu
A la façon de Henri Heine.

Sauf ce dernier vers, cette strophe promet quelque chose et le poète tient ce qu'il a promis. Il y aurait beaucoup à citer. Prenons du moins quelques vers au hasard. Il dit à l'*Endormie :*

Oh dors! et que la paix du Seigneur te soit douce
Puisque tu ne sens plus les tortures du jour,
Que tu ne souffres plus du rayon sur la mousse,
Oh dors! et que la paix du Seigneur te soit douce
Et te garde du rêve atroce de l'amour.

Ce n'est pas malheureusement que sa foi soit très solide, mais du moins la désire-t-il :

Mon cœur ne peut, mon cœur ne sait,
Seigneur, et j'attends votre Verbe ;
En mon âme j'attends en vain
Que la prière naisse enfin !

Mais il dit, d'autre part :

Pour que ma maison fût bénie
J'ai posé sur mon seuil austère
Une large croix peinte en la pierre
Pour que ma maison fût bénie.

On voit que le poète des *Roseaux* en prend à son aise avec la rime et la mesure. Mais, plutôt que de m'arrêter à ce point, j'aurais voulu, si la place ne me faisait défaut, citer quelqu'une de ses Ballades naïves, dont plusieurs sont excellentes.

22. — *Sâvitrî* est une comédie héroïque en deux actes et en vers, dit son auteur, M. A.-Ferdinand Hérold. Le titre féerie aurait peut-être été plus exact. La jeune Sâvitrî aime Satya, et alors tout va bien :

La brise caressante et molle de l'aurore
Emporte les parfums des fleurs en ses frissons,
Les corolles sourient au ciel qui se colore
Et l'heureuse forêt est pleine de chansons.

Mais voici que Yama, démon étrange et avant-coureur des catastro-

phes, apparaît. Il en veut à la vie de Satya. Sâvitrî s'offre en victime pour le sauver, et, le marché conclu, tandis que Satya ne peut l'entendre, elle s'écrie :

Le Dieu morne est venu ; j'ai subi son empire.
Aimé, vois le soleil de la victoire luire,
Tandis que Sâvitrî gémira chez les morts.
O maître, ô souverain, ô fort entre les forts,
Qu'importe que j'habite en la mort ténébreuse ?
Je ne suis qu'une tendre femme, une amoureuse
Bien triste, mon Satya, de t'avoir délaissé.
Je pleure mon amour, mon pauvre amour blessé,
Mon bel amour, soleil fleuri de ma jeunesse,
Aimé, fassent les Dieux que ton bonheur renaisse
Loin de celle qui fuit pour jamais tes chers bras.
Le Destin est cruel : mais, du moins, tu vivras,
Tu vivras, glorieux, et tu pourras encore
Éblouir le regard triomphal de l'aurore.

Et les beaux vers se succèdent et tout féerique que soit le sujet, l'émotion gagne le lecteur, parce que la passion est bien rendue et avec art. La conclusion le touchera moins, étant de fantaisie pure ; il n'est pas dans l'ordre naturel qu'une déesse rapproche les amoureux dans des sphères heureuses où l'amour triomphe de la mort.

23. — Ce sont des chansons simples, naïves, enfantines que paraît vouloir nous donner M. Tristan Klingsor : *Ma Mère l'oie, Les Marionnettes, Chanson de Bergère*, *Monsieur de Marlborough*, etc. Mais alors pourquoi n'a-t-il pas pris la forme traditionnelle de la chanson qui chante, à la place de ces vers sans rimes, sans rythme bien net et pleins d'hiatus :

L'Ogre qui a une grande moustache,
Un habit écarlate et un vieux sabre,
L'Ogre de la forêt se cache,
Comme un voleur derrière les arbres.

Il se trouve, d'ailleurs, en ces vers, de la couleur et souvent la naïveté du genre.

24. — M. Cantacuzène est l'auteur de trois livres de poésies : *Les Sourires Glacés*, *Les Douleurs Cadettes*, *Les Chimères en danger* qui « forment un ensemble carminal qui se représentera plus tard dans une édition définitive. » *Les Chimères en danger* contiennent : *Les Fiançailles fallacieuses*, *Les Guirlandes de Cyprès et de Violettes*, *Sourires vers le passé*. Les sourires ne sont pas toujours des sourires, il y a bien des cyprès à côté des fleurs, l'amour n'est pas toujours sincère et la vie est faite de chimères qui courent bien des dangers elles-mêmes, tel est sans doute le fond de la pensée amère du poète. Du reste, puisqu'il se décrit lui-même, rien de mieux à faire que de le citer :

Je suis un être doux de nature ingénue,
Et qui paraît étrange aux rares qui m'ont lu.
Parce qu'ils ne voient pas que mon point ingénu
Est d'être un peu bizarre, étant issu de race,
Par les ans éprouvée, affinée et très lasse
Et qui cherche aujourd'hui le nouvel idéal
Non encor rencontré dans le temps ancestral.

Les chimères hantent bien l'imagination du poète ; mais la cruelle désillusion vient à tout moment interrompre son rêve.

25. — Avec M. Édouard Callon, nous passons à l'antique tragédie : *Hercule, vainqueur de la mort*, « suivant l'Alceste d'Euripide, par interprétation intégrale, tragédie en quatre parties, dont un prologue. » L'œuvre est dédiée à M. Sully-Prudhomme, à qui l'auteur écrit : « Je vous devais selon nos conventions, un roman moderne ; et voici que je vous dédie une action tirée de l'antique... Puisse la perle réputée morte recouvrer son précieux orient si j'ai su la bien sertir dans notre pur et ductile argent des Gaules ! » Le poète a fait consciencieusement les choses et il conseille à ceux de ses lecteurs qui voudront bien suivre son interprétation sur le texte d'Euripide d'étudier les leçons de Pflugk et de Nauck. Les vers sont souvent pleins et fermes, mais pas toujours simples. L'œuvre mérite d'attirer l'attention.

26. — Autre traduction en vers. Nous voulons parler d'une *Électre* de M. Pierre Lesage. Le vers est travaillé et le texte est serré de près. Il n'est pas besoin de revenir sur les difficultés exceptionnelles de ce genre de travail. Qu'il nous suffise de dire que M. Lesage a triomphé de la plupart de celles dont on peut triompher.

27. — Et encore une traduction, pendant que nous y sommes : *Les Sonnets de Pétrarque à Laure*, par Fernand Brisset. Ici, la difficulté s'accroît de ce que l'œuvre originale vaut particulièrement par la forme. La conscience avec laquelle le traducteur a étudié son modèle et tout ce qui l'approchait, la persévérance artistique qu'il a apportée à rendre sa pensée sont bien faites pour attirer l'attention toute particulière des admirateurs de Pétrarque. « J'en suis venu, dit l'auteur, à vivre sa vie, à souffrir ses douleurs, à aimer avec son cœur. Oui, j'ai adoré, comme lui, j'adore cet être inspirateur de son génie, cette Laure qui parvint à idéaliser l'amour chez le plus passionné des amants. Je l'adore au point que, quand j'ai pris la plume pour traduire tout l'amour éprouvé pour elle, j'ai conscience d'avoir senti en français ce que je lisais en italien. » Citons au moins un sonnet :

« Les étoiles, le ciel et les éléments ont employé tout leur art et tout leur extrême soin à créer cette vive lumière (les yeux de Laure) qui, pour la nature et pour le soleil, est un modèle que rien n'égale nulle part ailleurs.

« L'œuvre est si sublime, si gracieuse, si nouvelle, qne le regard mortel n'ose se fixer sur elle, tant on voit bien qu'Amour a mis dans ces yeux une douceur et une grâce surnaturelles.

« L'air que traverse leur doux rayonnement s'imprègne de pureté et devient tel que nos paroles et nos pensées en sont meilleures.

« Je ne vois près d'eux aucun sentiment mauvais : tout y inspire au contraire, l'honneur et la vertu. Oh ! quand jamais le vif désir fut-il aussi complètement annihilé par une telle beauté ! »

28. — De *l'Ame errante* de M. Charles Épry, c'est le dernier sonnet que nous citerons, parce qu'il nous paraît bien donner le résumé de l'œuvre, qui traduit les sentiments, les sensations, les tristesses, les douleurs, plus encore que les joies, d'une âme errante à travers les vicissitudes de l'existence :

C'est donc *moi*, vraiment moi qui l'ai vécu le songe
Qu'évoquent ces feuillets en tournant dans mes doigts !
C'est vraiment moi, cette ombre étrange que je vois
Décroître en ces lointains douteux où mon œil plonge !

Ces pays que déjà l'eau rouille et le temps ronge
C'est là tout mon Passé !... Quoi ! déjà tant de fois
J'ai souffert, supporté, sans crouler sous leur poids,
Le doute et la douleur, l'amour et son mensonge !

Ces souvenirs, qu'ils me font mal !... Vienne l'oubli
Mais leur vol obstiné, las ! sous mon ciel pâli
Me suit par les sentiers, ô Temps, où tu m'emportes,

Comme un souffle d'automne au fond des chemins creux,
O mémoire ! pourquoi dans mon cœur douloureux
Sans fin les remuer, toutes ces feuilles mortes.

L'ouvrage est fait de souvenirs, de philosophie de la vie et de mélancolie. Les pièces réunies sous le sous-titre *La Mer* me semblent particulièrement à signaler.

29. — J'ouvre au hasard *Les Refuges* de M. Jules Moulin et je lis :

Fils de ce siècle, aimant la liberté,
Et maudissant d'une haine profonde
L'oppression qui tient encor le monde,
Dans la carcasse de l'imbécilité :

Je ne vais point écouter à l'Église
Les lourds sermons où la raison s'enlise,
Et ne fréquente en ces endroits pieux.

Peut-être, M. Moulin a-t-il tort de ne pas aller davantage au sermon. Il verrait, rien qu'au point de vue éloquence et art, que quelques-uns valent les vers ; et, s'il étudiait l'Évangile, à moins d'être un très médiocre, ce que je ne crois pas, il penserait qu'il n'est pas mauvais de le prêcher. Enfin, en réfléchissant un peu, il songerait que nul penseur, dans le vrai sens du mot, ne traite d'imbécile, alors surtout qu'il est amant de la liberté, ceux qui ne pensent pas comme lui. Et d'ailleurs, son œuvre, pas plus en la forme que dans le fond, n'offre au lecteur assez de nouveautés, loin de là, pour lui permettre pareille arrogance, qui d'ailleurs n'est jamais permise.

30. — Pour de la recherche, pour du prétentieux dans l'expression, pour des mots et de la rhétorique, en voici :

Et Râ-Hormakis crut revoir son firmament.

Ce vers harmonieux et ce « Râ.... crut » sont empruntés aux *Arcanes* de M. Ménétrier. Il dépeint l'incendie du *Bazard de la Charité* et voici, entre autres choses, ce qu'il y voit. Il s'agit d'une baronne :

Sur son front réginal, Dieu déposa lui-même
De sa main rutilante un triple diadème,
Un bandeau de vermeil, où brillaient ces lapis :
Luxe, beauté, jeunesse ! etc.

Le luxe, ce lapis déposé par la main rutilante de Dieu lui-même ! ! Oh ! non, non !

Elle avait les yeux pleins du rêve de son âme,
Et l'alanguissement mystique de la femme,
Dont la poitrine bat sous le satin bouffant...

Et que fit le feu ?

Il dénoua la blonde et lourde chevelure,
Dont le flot coruscant tomba sur l'encolure
En nappes de vermeil.

O mots ! O rhétorique ! Et voici maintenant du sensualisme de description, et voici après du spiritualisme. Ah ! ne traduire que le sentiment vrai et artistement, tout n'est-il pas là ? Pourquoi l'auteur qui nous donne de bons vers, lorsqu'il s'en tient à ce principe, cherche-t-il un autre système ?

31. — Fagus fait un sonnet qu'il dit selon les règles, par exception mais il ajoute :

Les règles je les chéris tant, qu'en les touchant
J'ai peur que tombent en poudre ces bonnes vieilles ;
Donc mon intention est de n'en user pas,
Mais tu formulerais, juge aux longues oreilles,
Que c'est par impuissance et je prévois ce cas.

Les dieux me gardent d'être ce juge aux longues oreilles ! Je me bornerai à citer :

Zut alors le printemps fait de l'impressionnisme !
Vieux gamin éternel et tant banalisé,
Dieu chéant en prudhomme, en démocratisé,
Grand seigneur mésallié qui te prends de lyrisme,
Tu veux donc te refaire une virginité ?
Va donc, eh raté !...

Cela est pris parmi les vers qu'on peut citer.

32. — Voici une pièce sur *Jeanne de Beauvais*. L'auteur, M. Léon

Riotor, a voulu en faire « un essai d'art populaire ». C'est peut-être, en certains passages, un peu compliqué, comme forme, pour de l'art populaire. Ce n'est pas, non plus, toujours très héroïque pour un poème sur Jeanne Hachette. Ainsi, on voit cette dernière, lorsque son fiancé revient de la bataille, pas très courageusement, s'écrier :

Puisque de mon amant la bouche crie à l'aide,
Laquelle mieux que moi saurait mourir pour lui.

En Jeanne il nous montre plutôt la femme que l'héroïne et les tirades amoureuses succèdent aux tirades amoureuses.

33. — L'œuvre de M. René Ghil comprend et comprendra de nombreux ouvrages, si nous en jugeons par l'énumération que nous en donne l'éditeur. Juger une œuvre si considérable ne demanderait pas vingt lignes, ni un jour, mais un volume et un mois. J'aime donc mieux citer :

Du geste des plus forts, au travers
Des argiles et des amas haut erratiques
Du roc, — ils se tendaient l'appel des doigts ouverts !
Serrant la main que le vertige vide : et, l'Homme
Clappant sonorement de la lange,
identiques
De guet sous l'âme inextriquée et sous la somme
Trouble des Forêts d'antres ils tassaient, mettant
Au milieu d'eux les vains petits, les pieds de boue
De leur silence en tas de nudité,
guettant, etc.

Et cela se poursuit, pour ce seul volume : *Le Pas humain*, pendant 92 pages.

34. — Et encore du genre décadent, mais, celui-là, compréhensible et où se rencontrent même de beaux vers. *Rumeur*, de M. Valentin Mandelstamen, est fait de mélancolie, d'ennui, de spleen, de regret du passé, avec une note réaliste et sceptique désespérante. On y trouve des vers comme ceux-ci :

Elle avait dix-huit ans ; des soirs, elle était ivre.

Puis d'autres, où une pensée philosophique est artistement présentée. Et, d'autres enfin, en ce genre :

D'aucuns ont enfermé leur songe
En leur âme, étui.
Mon âme, à moi, est une éponge
D'où jailliraient des flots d'ennui.

35. — Et voici, avec *La Folle du Logis*, du genre étudiant, sans façon, sans gêne, sans aucune retenue. C'est l'auteur qui nous le dit :

En ces moments de passion
Si folle qu'il ne savait faire
En ses vers la notation
Exacte, complète, sincère
De ses irréelles amours,
Notre poète, en bon poète
Petit-fils d'anciens troubadours,
Usait la lyre et la musette
A rimaillarder sans merci,
A tort et à travers, etc.

« Une histoire banale, prend-il soin d'ailleurs de nous prévenir, est contée en des vers banaux et d'une façon banale qui ne demande ni compliments, ni vitupération. »

36. — Je vois que je vais dépasser la place qui m'est octroyée, et je le sens d'ailleurs depuis le début, écourtant, raturant, effaçant, ne disant pas le quart de ce que je voudrais dire sur chaque ouvrage. Il faut donc me résumer. Si le genre décadent est exaspérant, le vieux jeu lamartinien ne l'est guère moins. Sans doute, il y a de bons vers dans les *Épîtres* de M. Aymé-Rambert, mais que d'autres déjà vus et revus. Il me suffirait d'en citer une douzaine pour le prouver. Et dès les premiers, voici apparaître la brise du soir qui murmure, la prière éternelle au Dieu de la nature, les vains bruits qui troublent ce séjour. Je n'en suis qu'au troisième vers ! Et pourtant, l'auteur a le sens de la poésie.

37. — Les vers de M. Ramaekers, *Les Fêtes de l'été*, étant admis que ce qui manque souvent de rime, mesure, césure, etc., peut constituer des vers, sont harmonieux, colorés, animés, pénétrants et, ce qui ne diminue en rien leur mérite, inspirés par la foi chrétienne.

38. — C'est le patriotisme le plus ardent qui a inspiré tout entier le petit volume de M. Laporte De Laporte, lequel s'est efforcé de « démontrer une fois de plus que les sentiments vrais sont l'âme et les principales sources de la poésie sous l'inspiration de la Foi. » Plusieurs de ses Essais sont inspirés par la lecture de journaux allemands, qui lui ont fait « monter la moutarde au nez. »

39. — Et encore la note purement patriotique. Ce sont les récits de M. le chanoine Dubois, pour sept jeunes gens ou jeunes filles. Tour à tour, parlent *le Myosotis de France*, *Le Lys de France*, *La Rose de France*, etc., jusqu'au moment où le principal acteur adresse une ode *Au Drapeau*. M. le chanoine Dubois est également l'auteur d'un *mystère* en deux tableaux : *Incendie du Bazar de la Charité* et d'un drame en quatre actes en vers : *La Vénérable Jeanne de Lestonnac*.

40. — Rien n'est plus difficile que de composer de bonnes pièces pour les enfants, car il y faut, à la fois, beaucoup de philosophie, beaucoup d'art, et une simplicité extrême qui mette à la portée des jeunes intelligences les plus hautes vérités. Les *Nouvelles Récréations*

enfantines de Mme Berguin méritent à ce point de vue d'attirer l'attention des éducateurs de la jeunesse.

41. — Et maintenant, terminons par le dessert, un peu court, mais succulent. C'est à notre cher poète, François Coppée, qui fut toujours chrétien par l'esprit de justice et de charité, par l'amour des humbles, qui l'est aujourd'hui de toutes façons, que nous le devons. *L'Étable*, c'est celle de Jésus à Bethléem. Joseph et Marie arrivent à l'auberge où, pauvres, ils sont mal reçus. Et le poète de s'écrier :

O Messie annoncé par la voix des Prophètes,
Christ que le monde attend et qui viens le sauver,
Je t'adore à genoux. Quoi ? Tu veux éprouver,
Dieu de paix, de bonté, de douceur, d'innocence,
La dureté des cœurs même avant ta naissance.

Puis le poète fait un retour sur lui-même, rappelant le temps où, d'après lui, son âme était une « infecte et sombre étable », mais il a retrouvé la vérité,

Un jour béni, quand la douleur m'a visité,
J'ai prié, demandant pardon de mon offense ;
Humblement, j'ai rouvert au Dieu de mon enfance
Mon âme, cet asile impur et ténébreux,
Il y daigna descendre et, maître généreux,
Qui même à l'ouvrier tardif donne un salaire,
Il y règne aujourd'hui, le parfume et l'éclaire.
Prières ! Sacrements ! O bienfaits inouïs !
Comme l'étable, aux yeux des bergers éblouis,
Brilla d'une clarté merveilleuse et subite,
Mon âme resplendit, depuis que Dieu l'habite.
Sur la nuit bleue où vibre un hymne de Noël,
S'ouvre le toit obscur qui me cachait le ciel,
Et le hideux remords, l'araignée en sa toile,
Rayonne tout à coup et devient une étoile.

Les gens intéressés à cacher la vérité sous le boisseau, ceux qui ont fait courir le bruit que tous les grands convertis n'étaient venus au catholicisme que par décrépitude répètent à satiété que Coppée n'a plus de talent... depuis qu'il est chrétien dans toute la force du terme. Je signale leur manœuvre inqualifiable à la réprobation générale des hommes de goût, auxquels je demande si le poète aimé a jamais rien écrit de plus beau que la *Bonne Souffrance* et les poésies trop rares qu'il a publiées depuis cette conversion.

P. Saint-Marcel.

HISTOIRE, SCIENCES ET ART MILITAIRES

1. *Napoléon chef d'armée*, par le colonel Comte Yorck de Wartenburg, trad. par Richert. Paris, Chapelot, 1899, 2 vol. in-8 de xlv-406, vi-490 p., 12 fr. — 2. *La Campagne de 1796 en Italie*, par Clausewitz, trad. de l'allemand par Colin. Ibid., 1899, in-8 de viii-340 p., 6 fr. — 3. *1815, Waterloo*, par Henry Houssaye. Paris, Perrin, 1899, in-12 de 512 p., 3 fr. 50. — 4. *Les Espagnols à la Grande Armée* [*Le Corps de La Romana* (*1807-1808*); — *le Régiment Joseph-Napoléon* (*1809-1813*)], par le commandant P. Boppe. Paris, Berger-Levrault, 1899, in-8 de viii-260 p. avec trois gravures en couleurs et une carte, 6 fr. — 5. *Un Général de l'armée d'Italie; Sérurier, 1742-1819*, d'après les archives de France, d'Italie, avec portraits, gravures et cartes, par Louis Tuetey. Ibid., 1899, in-8 de viii-380 p., 5 fr. — 6. *Campagne d'Afrique 1835-1848. Lettres adressées au maréchal de Castellane par les maréchaux Bugeaud, Clauzel, Valée, Canrobert, Forey, Bosquet et les généraux Changarnier, de Lamoricière, etc.* Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de 564 p., 7 fr. 50. — 7. *Campagnes de Crimée, d'Italie, d'Afrique, de Chine et de Syrie. Lettres adressées au maréchal de Castellane par les maréchaux Baraguay d'Hilliers, Niel, Bosquet, Pélissier, Canrobert, Vaillant, et les généraux Changarnier, Cler, Mellinet, etc.* Ibid., 1898, in-8 de 434 p., 7 fr. 50. — 8. *Le Général Lapasset* (*Algérie-Metz*), par Un ancien officier de l'armée du Rhin. Paris, Bloud et Barral, 1899, 2 vol. in-8 de 498 et 448 p., 16 fr. — 9. *Souvenirs d'un officier d'État-major* (*1846-1870*), par le colonel Fix. Paris, Juven, s. d., in-12 de 250 p., 3 fr. 50. — 10. *Frœschwiller*, par le général Bonnal. Récit commenté des événements militaires qui ont eu pour théâtre le Palatinat bavarois, la Basse-Alsace et les Vosges moyennes du 15 juillet au 12 août 1870, avec un atlas de 38 planches. Paris, Chapelot, 1899, gr. in-8 de vi-494 p., 12 fr. — 11. *Le 4e corps de l'armée de Metz* (*19 juillet-27 octobre 1870*), par le lieutenant-colonel Rousset. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., gr. in-8 de 384 p., 7 fr. 50. — 12. *Prisonnier. Coblence 1870-71*, par le prince Georges Bibesco. Paris, Plon et Nourrit. 1899, in-8 de 216 p., 4 fr. — 13. *La Cavalerie allemande pendant la guerre de 1870-71. Étude tactique*, par le colonel Jules de Chabot. Nouvelle édition corrigée et augmentée, avec cinq cartes. Paris, Berger-Levrault, 1899, in-8 de 424 p., 7 fr. 50. — 14. *La Guerre de Sept ans*, par Richard Waddington. I. *Les Débuts*. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-8 de 754 p., 7 fr. 50. — 15. *La Campagne de Minorque* d'après le journal du commandant de Glandevez, par Raoul de Cisternes. Paris, Calmann-Lévy, 1899, in-8 de xii-370 p., 7 fr. 50. — 16. *Souvenirs d'un officier d'ordonnance* (*guerre turco-russe de 1877-78*), par le colonel W. M. Wonlarlarsky, avec une préface de M. Anatole France. Paris, Chapelot, 1899, gr. in-8 de x-260 p., 10 fr. — 17. *La Guerre contemporaine dans les Balkans et la question d'Orient 1885-1897*, par G. Becker. Paris, Berger-Levrault, 1899, in-8 de xx-340 p., avec 13 cartes hors texte, 10 fr. — 18. *Der Thessalische Krieg und die Türkische Armee. Eine kriegsgeschichtliche Studie*, von Colmar Freiherr v. der Goltz. Berlin, Ernst Siegfried Mittler und Sohn, 1898, in-8 de vi-278 p. — 19. *La Guerrre hispano-américaine de 1898*, par le capitaine Ch. Bride. Paris, Chapelot, 1899, in-8 de 276 p., 5 fr. — 20. *Remarques sur la guerre hispano-américaine*, par le commandant D. Ibid., 1899, in-8 de 36 p., 1 fr. — 21. *Notions sur les opérations combinées de l'armée et de la flotte*, par le capitaine Ch. Bride. Ibid., 1898, in-8 de x-176 p., 1 fr. — 22. *Mémoires d'Afrique 1892-1896*, par le général O. Baratieri, avec une préface de Jules Claretie. Paris, Delagrave et Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de xiv-542 p., 12 fr.

1. — La personnalité de Napoléon Ier est, parmi toutes celles qui ont laissé leur trace dans le siècle présent, sans doute la plus frappante, la plus étonnante. Elle devait nécessairement attirer l'attention des érudits, des chercheurs, des historiens, et nulle autre n'a été plus étudiée, plus fouillée, plus creusée. Il semble qu'on l'ait examinée

sous chacune de ses faces multiples. Politique, homme d'État, tacticien, stratège, entraîneur d'hommes, Napoléon a été tout cela, et bien qu'il ait rempli ces divers personnages avec un succès très varié, avec des capacités très différentes et très inégales, il n'en a pas moins imprimé à tous ces rôles un cachet particulier et très personnel. La critique historique s'est exercée depuis si longtemps sur cette organisation privilégiée et géniale qu'il semblait difficile de pouvoir aborder un portrait de Napoléon avec une touche qui n'eût pas été employée déjà. C'est cependant ce que vient de faire un officier allemand, le colonel comte Yorck de Wartenburg dans un ouvrage intitulé *Napoléon chef d'armée,* dont la librairie Chapelot nous donne aujourd'hui une bonne traduction. Le titre nous dit bien ce qu'est l'ouvrage : le colonel de Wartenburg étudie Napoléon, non pas seulement comme tacticien, comme stratégiste, comme conducteur et directeur de masses armées vers ou sur le champ de bataille, mais comme chef d'armée, c'est-à-dire qu'il envisage dans l'homme non pas seulement les qualités militaires que doit posséder le stratège, mais les qualités morales dont doit faire preuve le général aussi bien dans la conduite des opérations techniques elles-mêmes que dans la politique de la guerre, que dans sa façon de traiter l'élément humain dont il dispose pour mener à bien ses conceptions. Jomini est le seul écrivain que nous sachions qui ait abordé un pareil sujet. L'ouvrage, aujourd'hui bien oublié, intitulé *Napoléon au tribunal d'Alexandre,* est une étude à la fois militaire, philosophique et morale, dans laquelle le grand historien a envisagé Napoléon sous le double point de vue que nous avons indiqué pour le travail du comte de Wartenburg. Mais Jomini n'avait pas été en vain témoin oculaire des grandes campagnes du commencement du siècle et acteur dans la grande épopée napoléonienne ; les souvenirs de sa jeunesse l'ont maîtrisé malgré lui, bien qu'il ait écrit son livre alors que les glaces de la vieillesse devaient refroidir sa main. Il se souvient surtout des grandes journées, des batailles acharnées auxquelles il a assisté ; ses goûts particuliers de soldat, de didacticien militaire l'emportent peut-être sans qu'il s'en rende compte : c'est surtout Napoléon, non pas stratège, mais stratégiste et grand tacticien qu'il envisage, qu'il étudie. Ce qui nous plaît, au contraire, chez le comte de Wartenburg, c'est que le moraliste et le philosophe prennent volontiers la place du théoricien purement militaire ; l'écrivain ne cherche point à déduire un Napoléon chef d'armée des qualités morales qu'il aperçoit chez son héros ; il fait l'inverse. L'écrivain allemand suppose les campagnes du commencement du siècle connues de ses lecteurs : il ne s'attarde pas à faire un récit d'opérations que tout le monde sait aujourd'hui par cœur ; il cherche à glaner dans ce champ familier ou qu'il sup-

pose tel à ses lecteurs, tel ou tel détail, tel ou tel épisode peu connu ou laissé jusqu'ici dans l'ombre, et il éclaire, avec ces glanures mises en gerbes, la figure morale du personnage qu'il essaie de mettre à son tour en lumière. L'ouvrage du colonel de Wartenburg comporte deux volumes. Le premier va de Toulon à Friedland ; le second, de 1807 à Waterloo, c'est-à-dire de l'apogée à la ruine, à la chute irrémédiable. Dès les débuts, l'écrivain allemand sait mettre très remarquablement en relief les qualités maîtresses du vainqueur de Rivoli, de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. Même avant 1796, Wartenburg signale avec une perspicacité fort judicieuse les qualités morales qu'on pourra remarquer à bref délai dans Napoléon, général en chef de l'armée d'Italie, dans Napoléon premier consul, dans Napoléon empereur. C'est ainsi qu'à propos du siège de Toulon, il fait voir que ce début, tout en n'ayant pas permis au jeune officier d'artillerie de déployer ses hautes qualités, permettait de les deviner. Napoléon, pour arrêter le plan à suivre dans cette circonstance, ne procède pas par des considérations locales : il dégage immédiatement le point principal ; ce point fixé, il indique ensuite les buts de second ordre à la possession desquels les efforts devront tendre, puis il indique le mode d'exécution ; c'est en effet un des signes les plus caractéristiques du vrai général en chef de négliger, dans toutes les situations, les détails, l'accessoire pour concentrer sur le but principal toutes les forces matérielles et morales dont il dispose. Ce but, une fois établi, les calculs de détail nécessaires à l'exécution viennent pour ainsi dire d'eux-mêmes, le général en chef n'a pas à s'en occuper, Napoléon ne s'y arrête jamais. Le deuxième volume de l'ouvrage du colonel de Wartenburg, qui nous montre le génie de Napoléon sur la période descendante qui devait le mener à Waterloo, est peut-être plus intéressant encore que le premier ; on y verra spécialement combien l'activité physique est nécessaire à l'homme de guerre et à quel point une diminution de cette activité peut nuire à l'exécution des conceptions les plus remarquables, les plus savamment combinées. Le comte Chaptal raconte dans ses curieux *Souvenirs* que la campagne de 1812 avait eu une influence marquée et pernicieuse sur le moral et le physique de Napoléon. L'ancien ministre assure que, depuis cette date, l'Empereur attachait du prix à des choses que son organisation spéciale lui avait permis de négliger jusque-là d'une façon presque extrême, comme le sommeil et la table. Il est certain que Napoléon, dans ses dernières années, supportait difficilement les fatigues physiques qui avaient été pour lui un jeu dans ses premières années. Il s'endormit au plus fort de la bataille de la Moscowa, et cependant, il était encore dans la force de l'âge : il avait quarante-trois ans. Le comte de Wartenburg confirme, au moyen de documents peu connus

en France et qui ont toutes les apparences de la vérité, les dires de Chaptal. Son livre est un de ceux dont la lecture s'impose surtout, à une époque où le goût des choses napoléoniennes s'est emparé du public à un degré si marqué. Nous ne dirons pas que la figure du César moderne ressort de cet ouvrage avec des traits entièrement nouveaux; il est plus juste de dire qu'elle y apparaît sous un jour et dans un cadre qui lui donnent une physionomie différemment éclairée.

2. — Clausewitz est surtout connu chez nous et un peu partout, croyons-nous, par sa *Théorie de la Grande Guerre;* il a cependant publié d'autres écrits qui, sans avoir la notoriété du premier, ne sont pas sans mérite, notamment l'*Histoire de la campagne de 1796 en Italie,* dont le capitaine Colin nous présente aujourd'hui la traduction. Nous ignorons l'époque exacte à laquelle Clausewitz publia son ouvrage, mais aux lacunes qu'il présente, aux erreurs de faits qu'il est facile d'y relever, il est aisé de distinguer que l'éminent historien ne disposait pas pour son travail de sources suffisantes. Des erreurs de fait découlent nécessairement des erreurs d'appréciation. Clausewitz, tout Clausewitz qu'il est, ne distingue encore que confusément la genèse des méthodes napoléoniennes. Il est hanté d'une façon visible par la pensée de rattacher la stratégie de son époque à celle de l'ère nouvelle inaugurée par le jeune vainqueur de Beaulieu, d'Alvinzi et de l'archiduc Charles. Certains procédés nouveaux lui échappent totalement. Il ne comprend pas ou peut-être il ne veut pas comprendre. Son ouvrage n'en renferme pas moins d'intéressantes parties et les réflexions d'un écrivain de cette valeur, même quand elles pèchent par quelques points, ne sauraient être banales. Les jeunes officiers que n'effraie pas l'aridité des études militaires de grande envergure, liront avec profit l'ouvrage de Clausewitz. Nous sommes d'ailleurs trop habitués à n'étudier notre histoire militaire que dans des écrivains nationaux et à la considérer par ce que nous pourrions appeler le petit oculaire de la lorgnette. Il est bon que de temps en temps nous ayons en main des livres écrits par un étranger et que nous y voyions les événements envisagés suivant l'envers de la médaille. Notre amour-propre souffrira parfois de cette façon de faire, mais la vérité y gagnera et notre valeur générale aussi.

3. — M. Henri Houssaye, dans le récit de *1815-Waterloo,* s'est servi des travaux, des documents étrangers aussi bien que français; il semblerait donc que son livre dût être écrit avec la vérité, avec l'impartialité désirable, qu'il fût le *Waterloo* définitif qu'on attendait de lui; nous craignons qu'il n'en soit pas ainsi. Il ne s'agit pas en effet de posséder les documents, il faut savoir les lire, les utiliser, voir ce qu'ils disent réellement, ne point en extraire ce qui peut servir à une idée préconçue, mettant de côté ce qui est capable de lui nuire. Pour com-

mencer par le commencement, il paraît risqué d'affirmer que la population qui avait vu abolir avec une joie non dissimulée la conscription, source d'excès et d'abus de pouvoir sans nombre, ait accueilli son retour sans un violent esprit de révolte. On sait assez ce que valaient sous le premier Empire les demandes et les adresses soi-disant spontanées et libres des municipalités ou des populations, pour croire qu'en 1815, les requêtes des ouvriers demandant à être envoyés à l'armée n'étaient peut-être pas aussi sincères que l'affirmaient le ministre de l'intérieur ou le préfet de police. Il paraît également osé de prétendre que, dans l'armée de 1815, le mécontentement et la désespérance régnaient dans les états-majors, qu'au contraire une ardeur et une confiance sans bornes emplissaient le cœur des soldats ou de tous les officiers de troupe. Nous n'en finirions pas si nous voulions relever les passages devant lesquels le lecteur reste incrédule ou désappointé, mais il est un point sur lequel nous en voulons spécialement à l'écrivain de n'avoir pas mieux fait la lumière; nous parlons du faux mouvement de d'Erlon le 16 et du chassé-croisé du 1er corps entre Nivelles et Ligny. Après avoir lu le chapitre consacré par M. Houssaye à ce problème historique d'une importance si capitale pour l'histoire de la campagne de 1815, nous nous demandons encore si réellement Napoléon a appelé à lui le corps de d'Erlon, par quel officier il lui a fait porter cet ordre, si le maréchal Ney fut prévenu de la mesure par laquelle Napoléon lui enlevait la moitié de ses forces; comment Napoléon, s'il avait réellement appelé à lui d'Erlon, ne le reconnut pas quand le 1er corps déboucha sur la gauche de Ligny et n'insista point davantage pour le lancer à la suite de l'armée prussienne et convertir en déroute l'échec de Blücher. Comme la plupart des écrivains qui nous ont donné un récit de la campagne de 1815, M. Henri Houssaye impute au maréchal de Grouchy la responsabilité du désastre et ne lui pardonne pas de s'être laissé tromper par l'armée prussienne. Sans aucun doute, la conduite du général français ne fut pas, en la circonstance, celle d'un grand homme de guerre, mais Napoléon récoltait là ce qu'il avait semé. En privant tous ses généraux, même ceux de ses maréchaux dans lesquels il avait le plus confiance et qu'il reconnaissait le plus capables de comprendre et d'exécuter ses conceptions, en privant, disons-nous, tous ses lieutenants, quels qu'ils fussent, de toute initiative, en leur refusant tout droit de s'essayer à voler de leurs propres ailes, en les condamnant à n'appliquer jamais que strictement, que servilement, les instructions du maître, Napoléon devait s'attendre à ce que ces hommes, le jour où les circonstances les obligeraient à ne prendre conseil que d'eux-mêmes, se trouveraient vraisemblablement, inévitablement au-dessous de leur tâche. Grouchy n'avait pas évidemment les capacités militaires d'un Davoust, néan-

moins s'il avait été accoutumé de longue main, non pas à exécuter mot à mot les instructions de Napoléon, mais à se pénétrer de l'esprit de ces instructions, il eût, très probablement, empêché Blücher de déboucher le 18 au soir sur le champ de bataille de Waterloo. Après les quelques critiques que nous venons de formuler, nous n'hésitons pas à reconnaître que le livre de M. Houssaye n'est pas sans mérite. En ce qui concerne la division des matières, le groupement et la coordination des faits, la peinture pittoresque et saisissante des scènes et des événements de la campagne, le style même et le coloris, nous n'avons sans aucun doute que des éloges à donner à cette œuvre, mais d'un tel écrivain, nous avions le droit d'attendre autre chose qu'un travail ayant des mérites purement littéraires. Non pas que nous prétendions qu'il n'y ait point dans celui-là une certaine valeur historique; toutefois cette valeur est en réalité très relative. M. Henry Houssaye semble avoir pris la plume avec l'idée préconçue de démontrer que la conception stratégique de 1815 ne fut pas inférieure aux plus belles du Premier Empire et que, si elle échoua, ce fût par une série de circonstances indépendantes de la volonté de l'Empereur. Or, s'il est certain que le projet de Napoléon de prendre l'offensive dès la fin de juin en manœuvrant de façon à séparer les Anglais des Prussiens demeurait tout à fait dans les méthodes napoléoniennes, la lenteur, la mollesse avec lesquelles ce plan fut mis à exécution ne rappelaient en rien la foudroyante activité qui avait assuré le succès en 1796, en 1800, en 1805 et 1806. Quoiqu'il en soit, le *Waterloo* de M. Houssaye est sans contredit un livre à lire, un livre qui, plutôt qu'une histoire définitive du grand drame de juin 1815, demeure un recueil intéressant et précieux de documents sur cette mémorable campagne.

4. — Nous ne connaissons pas, dans l'histoire des guerres du premier Empire, un épisode plus caractéristique, plus émouvant, que celui de ce corps espagnol aux ordres du marquis de la Romana, qui, placé malgré lui au service de la France, se soulève à la nouvelle des événements de 1808 et arrive à rentrer partiellement en Espagne en dépit de dangers, de difficultés sans nombre. M. le commandant Boppe, qui vient de publier le récit de cette conspiration, peu connue dans ses détails, même en Espagne, a écrit là un travail intéressant, d'une valeur historique que nous sommes heureux de signaler. L'honorable officier a compulsé, pour mener son travail à bonne fin, sans doute tout ce qui a été écrit sur la matière, non seulement en France et en Espagne, mais en Angleterre et en Danemark; il a fouillé également dans les cartons du Ministère de la Guerre, dans ceux des Affaires étrangères, des Archives nationales, et dans certaines collections particulières, notamment dans celle du général Vanson; on peut donc penser que c'est là un travail définitif. Rien de dramatique comme

l'histoire de cette poignée de soldats espagnols qui, sous la loi de la politique néfaste du prince de la Paix, ont été pour ainsi dire déportés des plaines brûlantes de l'Andalousie aux plages glacées de Fionie et du Grand Belt, qui apprennent là les événements de Bayonne, ceux du 2 mai à Madrid, l'envahissement et tout à la fois le soulèvement de leur patrie et qui, isolés, perdus, cédant aux incitations du patriotisme le plus saint et le plus ardent, n'hésitent pas à se mettre en lutte, eux aussi, contre le colosse qui asservit l'Europe. Le livre de M. le commandant Boppe nous donne, en outre de l'histoire du corps de la Romana, celle du régiment Joseph-Napoléon formé en 1809 avec les débris du précédent. Séquestrés, enfermés, traités souvent comme des prisonniers de droit commun, ces malheureux trouvèrent pour la plupart la mort dans la campagne de Russie. Quant à ceux qui survécurent, le Gouvernement français voulut, en 1814, les rendre à leur pays, mais celui-ci ne voulut pas les reprendre sous prétexte que ces infortunés avaient été, à un moment, traîtres à leur roi et à leur patrie. *Les Espagnols à la Grande Armée* constituent un ouvrage d'un vif intérêt et d'un mérite littéraire fort appréciable. Nous le signalons très spécialement comme un des plus curieux qui aient été publiés depuis quelque temps sur le premier Empire ; ajoutons que des planches tout particulièrement pittoresques donnent à ce travail un cachet artistique très remarquable.

5. — On lit dans les *Mémoires de Napoléon* cette appréciation sur le maréchal Sérurier : « Il avait conservé toutes les formes et toute la sévérité d'un major d'infanterie : honnête homme, probe, sûr, mais généralement malheureux. » Le livre consacré par M. Louis Tuetey au *Maréchal Sérurier* est la paraphrase de cette appréciation de Napoléon et effectivement, un tel éloge dans la bouche de l'Empereur était bien de nature à appeler les commentaires. Sérurier, major du régiment de Médoc avant la Révolution, avait déjà franchi la frontière pour émigrer quand une cause fortuite le ramena à son poste ; il fit contre mauvaise fortune bon cœur, accepta ou parut accepter les idées nouvelles, sut garder dans ces temps troublés son indépendance et sa liberté, se fit apprécier à l'armée d'Italie en 1796 et obtint enfin le bâton de maréchal qu'il n'eût vraisemblablement jamais conquis sous la Monarchie. Comme le dit M. Tuetey, ce vieux soldat de l'ancien régime dépaysé au milieu d'une nouvelle génération guerrière, rappelait son origine par son éducation, par la correction et la fierté de ses manières, par la politesse et la courtoisie de son langage. A cet égard, il méritait bien l'épithète d'aristocrate avec laquelle ses ennemis essayèrent à diverses reprises de le rendre suspect et d'arrêter brutalement sa carrière. Sérurier est une personnalité bien à part dans l'histoire de la Révolution et du Premier Empire ; il méritait dans la pé-

riode de restitution révolutionnaire et napoléonienne que nous avons vu éclore depuis quelques années qu'un écrivain lui consacrât ses loisirs. Le livre de M. Tuetey est un travail consciencieux et bien documenté.

6 et 7. — Nous avons jadis apprécié ici même le *Journal* du maréchal de Castellane et on se rappellera sans doute les justes éloges que nous avons accordés à cette publication, faisant toutes nos réserves sur la valeur morale ou militaire de l'écrivain. Dans sa longue carrière, le maréchal de Castellane, qui n'avait jamais fait la guerre qu'en 1812, et encore à l'état-major de Napoléon, eut cette singulière fortune d'avoir sous ses ordres la plupart des hommes qui dans notre armée et en ce siècle se sont créé un nom et une réputation appréciables : les Canrobert, les Forey, les Bosquet, les Pélissier, Baraguey d'Hilliers, Lamoricière, Changarnier, Négrier, etc., etc. Rien n'empêche d'admettre que les conseils et l'influence de Castellane aient été pour quelque chose dans le développement des talents militaires dont firent preuve à des degrés divers les hommes dont nous venons de citer les noms. En tout cas, les lettres adressées par eux au maréchal de Castellane de 1835 à 1862, lettres que la librairie Plon vient de publier en deux gros volumes sous les titres *Campagne d'Afrique* et *Campagnes de Crimée, d'Italie, d'Afrique, de Chine et de Syrie*, témoignent qu'il s'était formé entre les élèves et le maître une liaison durable qui fait honneur aussi bien au maréchal qu'à ses anciens subordonnés. On chercherait en vain dans ces lettres un lien quelconque. Émanant de personnages divers, qui souvent ne se connaissent pas; abordant les sujets les plus différents; portant sur les mêmes événements les opinions les plus variées, parfois les plus dissemblables, ces lettres paraissent tout d'abord un recueil un peu incohérent de matières n'ayant aucun lien entre elles; cependant, en les lisant, et surtout en les relisant, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elles constituent en réalité une relation fidèle, imagée, personnelle, souvent très pittoresque, de la conquête de l'Algérie et de la campagne de Crimée. Du reste, le classement de cette correspondance judicieusement effectué, non pas par noms d'auteurs, mais par sujets, et chronologiquement, finit par donner la sensation d'un récit homogène. Nous ne doutons pas que les volumes, *Campagne d'Afrique* et *Campagnes de Crimée, etc.*, n'obtiennent le succès qui accueillit le *Journal* du maréchal de Castellane. Ils en forment le complément naturel et en sont souvent le commentaire indispensable.

8. — Le général Lapasset a eu, après la guerre de 1870-71, son heure de célébrité. Les hommes de notre âge, c'est-à-dire ceux qui approchent de la cinquantaine, se rappellent encore la réputation très spéciale et très méritée qu'avait su conquérir à l'armée de Metz la brigade mixte commandée par le général Lapasset, la tenue remarquable de ses

troupes, les importants services qu'elle avait rendus, notamment dans les batailles des 16 et 18 août; mais ce qui constitue la gloire la plus populaire de Lapasset en 1870-71, c'est moins sa conduite pendant la campagne même que son refus d'obéir à l'ordre du maréchal Bazaine, de rendre ses drapeaux à l'ennemi. « Mon général, écrivait Lapasset au maréchal en recevant communication de cet ordre étrange, la brigade mixte ne rend ses drapeaux à personne et ne se repose sur personne du soin de les brûler », et effectivement, le 28 octobre au matin, le général Lapasset ayant réuni sa brigade en carré, incinéra lui-même ses drapeaux devant le front des troupes. Les deux volumes consacrés à la mémoire du général Lapasset par un écrivain anonyme qui a su mettre heureusement en œuvre la volumineuse correspondance du général, précieusement conservée par sa famille, constituent une lecture réconfortante. Notamment au point de vue de la colonisation en Algérie, le premier volume composé presque tout entier des lettres du général a une incontestable valeur. Pour la campagne de 1870, un récit du siège de Metz, commencé le jour de la capitulation et continué en captivité, présente également l'intérêt d'un document vécu; la dernière partie de l'œuvre, consacrée à sa vie intime, nous le représente, non seulement comme un soldat profondément attaché à son métier, mais comme un homme foncièrement honnête et modeste, ayant toutes les qualités qui rendent aimable un père ou un époux, comme un chrétien croyant. Le général Lapasset fut donc bien en réalité une de ces figures que nous pouvons donner comme modèle à nos enfants; le récit de sa vie est un de ceux que nous pouvons mettre entre leurs mains avec la certitude que tout en frappant leur intelligence il élèvera leur âme et fortifiera leur cœur.

9. — Les *Souvenirs d'un officier d'état-major*, du colonel Fix, sont un amusant récit qui nous initie à la vie militaire sous le second Empire, même sous la Révolution de 1848. Ces mémoires à main levée ne sont vraisemblablement que la première partie des souvenirs de l'honorable colonel puisqu'ils s'arrêtent à l'année 1869. Mais tels qu'ils sont ils fourmillent de détails inédits, d'appréciations prises sur le vif, d'épisodes inconnus à la génération actuelle et bien dignes de lui être signalés. Le colonel Fix, ancien élève de cette École d'état-major, qu'on a chargé après la guerre de 1870 de crimes si noirs et d'abominations si machiavéliques, a été tantôt le surbordonné, tantôt le camarade de toutes les notabilités militaires du second Empire; doué d'un esprit d'observation très juste, très pénétrant, très fin, il a su saisir avec une grande vérité les traits saillants de la plupart de ces physionomies. A ce point de vue, ce livre est une contribution, qui est loin d'être sans valeur, à l'histoire politique et militaire de la période comprise entre la chute de Louis-Philippe et celle de Napoléon III. Nous attendrons avec impatience le deuxième volume.

10. — De tous les officiers qui ont exercé une influence sur la direction des études militaires en France depuis une quinzaine d'années, aucun n'a une physionomie plus spéciale que M. le général Bonnal qui, comme chef de bataillon et colonel, a été professeur de tactique à l'École supérieure de guerre. Ses études sur les méthodes de guerre napoléoniennes ont une précision, une nouveauté d'aperçus qui séduisent. Les horizons qu'elles nous ouvrent sur les procédés du grand capitaine s'étendent jusqu'à une portée qui n'avait pas été atteinte jusque-là ; Bonnal demeure incontestablement le commentateur napoléonien à la fois le plus audacieux, le plus téméraire et sans doute le plus vrai qui ait abordé encore les campagnes du premier Empire. Ces procédés de discussion, nous dirions volontiers de dissection tactique, le général Bonnal les applique aujourd'hui à la guerre de 1870 et il montre dans cette étude d'une guerre contemporaine le même jugement, le même bon sens qui nous avait frappé à propos des guerres du commencement de ce siècle. Dans *Froeschwiller*, l'ancien professeur à l'École de guerre étudie, non pas jour par jour, mais phase par phase, les débuts de la guerre franco-allemande, signalant avec une frappante lucidité, non seulement les fautes commises de part et d'autre, mais la façon dont ces fautes auraient pu être évitées, la raison pour laquelle elles ne le furent pas. A propos du combat de Wissembourg, par exemple, le général Bonnal nous montre du côté français des chefs braves à l'excès, confiants dans leur étoile, amis du soldat, ayant du coup d'œil et de la décision, mais ne sachant pas la guerre. Cette ignorance dont nos officiers ne sauraient être rendus responsables, parce qu'elle résultait des institutions militaires du pays, cette ignorance s'étendait à tout, depuis les hautes conceptions stratégiques jusqu'au placement d'une ligne d'avant-postes, et quand l'écrivain militaire émet des affirmations à ce sujet nous pouvons l'en croire, car il fut acteur et témoin oculaire dans cette désastreuse campagne. La physionomie de la bataille de Froeschwiller, telle qu'elle se dégage du livre que nous avons sous les yeux, n'est pas entièrement un tableau nouveau, tout au moins comme aspect général. Les marches préliminaires des armées allemandes abordant l'Alsace par la frontière du Nord, les mouvements incertains du maréchal Mac-Mahon se portant comme à tâtons à la rencontre de l'envahisseur, la prise d'une position de flanc sur l'aile droite de la troisième armée allemande, le changement de front de cette dernière pour marcher vers Wœrth et Froeschwiller, les diverses péripéties de la bataille, tout cela était connu. Mais, ce qui est bien personnel à l'écrivain, c'est la définition des motifs qui ont présidé à l'éclosion de toutes ces phases de la lutte. En somme, il appert des démonstrations de M. Bonnal ce que l'on savait également, c'est-à-dire que notre état-major général en 1870, désha-

bitué de l'étude des choses militaires, gâté par les faciles succès remportés en Algérie ou même en Italie (1859), était demeuré, relativement aux procédés de guerre qu'imposaient à la fois l'accroissement excessif des contingents et le perfectionnement du matériel, dans une somnolence, dans une apathie qui ne pouvait manquer de nous être funeste. Le général Bonnal estime, et nous sommes heureux de lui voir tenir un tel langage, que la situation est aujourd'hui bien changée et que les chefs de notre armée, beaucoup plus familiarisés qu'il y a trente ans avec les problèmes de la stratégie moderne, feraient meilleure figure qu'en 1870 devant les généraux prussiens. C'est là un langage consolant, d'autant plus que celui qui le tient a qualité pour s'exprimer ainsi. En terminant ce compte rendu, nous ne devons pas omettre que le volume du général Bonnal a, comme appendice, un atlas de trente-huit planches exécutées non seulement avec une précision de dessin mathématique, mais avec une perfection artistique notable.

11. — M. le lieutenant-colonel Rousset est déjà connu de nos lecteurs par l'histoire de la guerre de 1870-71 qu'il a publiée il y a deux ans et dont nous avons parlé à cette époque avec les éloges qu'elle méritait. Le volume qu'il consacre aujourd'hui au *4e corps de l'armée de Metz* est surtout un hommage à la mémoire du général de Ladmirault qui commanda ce corps avec le talent et la vigueur que l'on connaît. Toutefois, ce n'en est pas moins un récit militaire d'un intérêt général très marqué, dans lequel les événements sont racontés avec les détails et l'importance qu'ils méritent par eux-mêmes et non pas avec l'idée d'en faire converger toujours l'intérêt vers un personnage principal. Dans l'histoire de la campagne de 1870 M. Rousset avait eu naturellement à taiter les opérations exécutées par le 4e corps ; on eût pu craindre que son nouveau récit ne fût qu'une amplification du premier, il n'en est rien. *Le 4e corps de l'armée de Metz* est bien une œuvre entièrement nouvelle, écrite avec les qualités d'exposition que nous avons signalées déjà, avec une impartialité et une sûreté d'appréciation très louables.

12. — Le prince Georges Bibesco, en dehors d'ouvrages divers consacrés à l'histoire de son pays, est honorablement connu dans notre littérature militaire par la publication de différents travaux appréciés. L'un d'eux, *Belfort*, *Reims*, *Sedan*, eut même jadis un retentissement considérable et légitime. Dans le nouveau livre que publie aujourd'hui le prince Bibesco sous le titre *Prisonnier* (*Coblence 1870-71*), l'écrivain militaire fait montre des mêmes qualités que nous avions eues à signaler dans ses précédents travaux. L'ouvrage commence au lendemain de Sedan et nous relate l'odyssée pénible qui fut celle de tant d'entre nous; le voyage en Allemagne, l'internement, les heures si douloureusement tristes de la captivité, pendant que de ce côté-ci de la frontière,

ce qui restait de la France agonisait sous les baïonnettes allemandes. Mais, comme dans cette vie, le pittoresque et le comique ne cessent de côtoyer le sombre et le tragique, on trouvera également dans ces pages la note humoristique et parfois presque gaie. Une série d'appendices curieux complète ce volume. Parmi ceux-ci, nous en citerons un particulièrement d'actualité: la collection des documents relatifs au procès pendant entre le général de Gallifet et le prince de Beaufremont sur cette question épineuse : qui a réellement commandé la grande charge de Sedan. En somme, travail intéressant écrit avec sentiment et couleur.

13. — *La Cavalerie allemande pendant la guerre de 1870-71*, de M. le colonel Jules de Chabot est en réalité la deuxième édition d'un ouvrage paru il y a quelques années, sous le titre d'*Étude historique et tactique de la cavalerie allemande pendant la guerre de 1870-71*. Après un chapitre consacré à l'organisation et à la concentration de la cavalerie allemande au début de la guerre, l'écrivain passe à la relation même des événements militaires, nous parle de la marche de la cavalerie en avant des trois armées allemandes, puis de leur rôle dans les différentes batailles, enfin de leurs opérations dans les armées de province. Le colonel de Chabot, en véritable cavalier qu'il est, conclut que la cavalerie allemande a rempli généralement son rôle d'une façon utile, ce qui est peut-être contestable ; nous croyons en effet qu'en dépit de la légende qui avait fait des cavaliers allemands en 1870-71 une manière d'épouvantails auxquels rien ne résistait, elle fut souvent maladroite, démesurément timorée devant l'infanterie, casanière, et qu'on put lui appliquer le mot d'un de ses maîtres, le général Verdy du Vernoy : une cavalerie qui a peur de l'infanterie ne vaudra jamais l'argent qu'elle a coûté. Il est peut-être possible d'affirmer que la cavalerie allemande fut moins mauvaise en 1870 qu'elle ne l'avait été en 1866; de là à prétendre qu'elle rendit les services que le commandement pouvait attendre d'elle, il y a loin. Nous sommes d'ailleurs entièrement de l'avis du colonel de Chabot quand il écrit que dans la dernière guerre, la cavalerie allemande fut absolument inférieure à la cavalerie française du Premier Empire. C'est encore là, c'est-à-dire dans les procédés des Murat, des Colbert, des Lassalle, des Curély que nos officiers actuels de cavalerie doivent rechercher des modèles ou des exemples à suivre. Ils liront toutefois avec intérêt l'ouvrage du colonel de Chabot qui demeure encore aujourd'hui le sommaire le mieux écrit que nous connaissions sur les faits et gestes de la cavalerie allemande en 1870-71.

14. — C'est également des Prussiens, encore que ce ne soit pas de ceux de MM. de Moltke ou de Bismarck que nous parle M. Waddington dans le nouveau travail qu'il publie chez Didot. Ceux-là sont ceux de Frédéric II et de la guerre de Sept ans, qui ne valaient pas mieux que

les Prussiens d'aujourd'hui, mais qui avaient cependant le mérite d'être moins arrogants et de nous craindre davantage. Il paraîtra audacieux à quelques-uns que M. Richard Waddington dont l'ouvrage sur la politique de Louis XV, paru il y a deux ans, avait été accueilli favorablement par la critique, essaie ses forces dans un sujet nouveau et nous donne aujourd'hui une cent unième relation de la *Guerre de Sept ans*. Il est banal de rappeler que les campagnes de 1756 à 1763 ont été écrites un nombre incalculable de fois souvent avec grand talent et qu'il semble difficile de dire du nouveau sur la bataille de Prague ou de Rossbach. Récemment, le chevalier d'Arneth, le duc de Broglie, M. Rambaud ont publié sur ce sujet, la plupart des documents inédits qu'il restait encore à tirer des Archives de Vienne, de Paris ou de Berlin et cependant, quand on a lu la *Guerre de Sept ans* de M. Waddington, on ne trouve pas, il s'en faut, qu'il ait perdu son temps en l'écrivant. En réalité, il n'y a pas de sujet d'histoire à propos duquel on puisse affirmer que tout a été dit. Quelles que soient les investigations, les recherches précédentes, un érudit, en abordant un sujet quelconque, est toujours à peu près certain de rencontrer un coin où personne n'a porté encore ses pas, un carton poussiéreux où n'a pas pénétré la main des chercheurs. C'est ce qui est arrivé à M. Waddington, qui a pu utiliser, à Londres, le Musée britannique et le Record office où il a trouvé des documents peu connus, parmi lesquels figure au premier rang la correspondance inédite du duc de Newcastle. A Vienne, il est tombé sur des dépêches de Kaunitz ou de l'ambassadeur Stahremberg renfermant également plus d'un détail jusqu'ici inutilisé. A Paris, enfin, aux Archives des Affaires étrangères, aux Archives de la Guerre, à la Bibliothèque Nationale, il a pu recueillir plus d'une information négligée par les précédents historiens. Et c'est, armé de ces documents divers, qu'il nous donne l'œuvre dans laquelle nous sommes obligés de signaler une quantité considérable de pages bien réellement inédites, donnant au travail, pris dans son ensemble, un cachet nouveau très particulier d'originalité. Ajoutons que cinq cartes dessinées d'après un figuré du terrain ancien attribuent à l'œuvre, au point de vue militaire, une valeur très appréciable. Ce volume est seulement la première partie de la guerre de Sept ans, il va de l'invasion de la Saxe et de la rupture entre la France et la Prusse aux batailles de Breslau et de Leutben.

15. — *La Campagne de Minorque*, que publie M. Raoul de Cisternes, d'après le journal du commandeur de Glandevez, est, comme on sait, un épisode de la guerre de Sept ans; il prend donc tout naturellement place après l'ouvrage que nous venons d'analyser. S'il n'a pas la portée du livre de M. Waddington, s'il n'envisage qu'un coin du tableau considéré par l'écrivain précédent dans son ensemble, il a sur son aîné

l'avantage d'avoir plus de couleur, plus d'imprévu, plus de pittoresque. Il a pour nous le mérite de nous éviter le récit des tristes journées dues à l'incapacité des Soubise et des Clermont et de nous donner une relation intéressante d'un des plus glorieux faits d'armes, d'une des plus belles pages de notre histoire militaire. L'ouvrage de M. de Cisternes a pour base principale un manuscrit original intitulé : « Journal de la campagne de Mahon sur le vaisseau du Roy « le Redoutable », commandé par M. le commandeur de Glandevez, chef d'escadre, » qui, après avoir été acteur dans la conquête de Mahon, avait eu la bonne idée de retracer par écrit les événements auxquels il avait assisté. Le nouveau volume de M. de Cisternes a donc toute la valeur d'un récit vécu. Certaines de ses assertions mériteraient d'être controlées; toutefois l'ensemble n'en a pas moins un cachet marqué d'authenticité qui doit le faire classer parmi les œuvres historiques sérieuses.

16. — Nous fermons sur la campagne de Minorque la parenthèse que nous avions ouverte à propos de nos luttes avec la Prusse au dix-huitième siècle et, revenant à l'histoire militaire contemporaine, nous dirons quelques mots de la guerre turco-russe de 1877-78 dont nous parle M. le colonel Wonlarlarsky dans un volume intitulé : *Souvenirs d'un officier d'ordonnance.* Ce fut au cours de l'hiver de 1877, comme on s'en souvient, que l'on commença à parler à Pétersbourg de la possibilité d'une guerre de la Russie avec la Turquie. Wonlarlarsky, qui servait alors aux Chevaliers-Gardes en qualité de capitaine, ne pensa plus qu'à trouver un moyen de faire cette campagne, et ce fut comme attaché à la personne du grand-duc Nicolas qu'il partit pour les Balkans. Le passage du Danube, le 15 juin, entame la série des opérations militaires. Nous assistons ensuite à l'assaut de Nikopol, aux sanglantes journées de Plevna, à celles de Schipka, à la prise de Plevna, enfin aux derniers épisodes de Lovtcha, de Gabrovo et Kazenlik, au traité de San-Stéphano et à la signature de la paix. Ces événements militaires que l'écrivain nous raconte avec détail sont la trame indispensable de son récit; les journées dont nous venons de citer les noms sont les grandes étapes de sa chevauchée de six mois de Pétersbourg à Constantinople; mais nous dirions volontiers que l'intérêt principal du récit demeure moins dans les faits militaires eux-mêmes que dans les détails personnels avec lesquels ils sont présentés, dans les réflexions que suggèrent à l'auteur les événements. Le colonel Wonlarlarsky est un type accompli de ce soldat russe dont nous avons admiré, il y a près d'un demi-siècle, en Crimée, les qualités de vigueur, d'entrain, d'endurance, le caractère franc, loyal, chevaleresque. Il y a, dans ce livre, des pages d'un sentiment exquis, comme celle par exemple où le général Tolstoï, la veille de l'assaut de Nikopol, lit au jeune aide de camp un chapitre de l'Écriture Sainte pour le préparer au combat du

lendemain. « J'écoutais pieusement la lecture, dit Wonlarlarsky, et fatigué de ma chevauchée, je m'endormis profondément; j'avais foi dans mon étoile, dans la petite icone que je portais sur ma poitrine, cette amulette qui avait préservé un de nos soldats pendant le siège de Sébastopol, et l'idée de la mort n'entra pas une minute dans ma tête. » Les « Souvenirs d'un officier d'ordonnance » fourmillent de passages semblables ; nous n'avons rien lu sur la guerre de 1877 qui soit plus coloré et plus intéressant.

17. — *La Guerre contemporaine dans les Balkans et la question d'Orient* est une étude consacrée par M. le lieutenant G. Becker au mal dont souffre l'Europe depuis un demi-siècle et qu'on appelle dans la politique contemporaine la question d'Orient. La question d'Orient est ce point d'interrogation délicat que se posent, depuis un demi-siècle, les cabinets européens : « Jusqu'à quel degré laissera-t-on les petits États chrétiens des Balkans secouer le lien qui les unit à la puissance ottomane; jusqu'à quelle limite tolèrera-t-on qu'ils diminuent la prépondérance turque en Europe ; permettra-t-on qu'ils expulsent définitivement cette puissance de l'autre côté du Bosphore ? » La guerre de 1854-56, la campagne de 1877-78, la guerre serbo-bulgare de 1885, la guerre turco-grecque de 1897 demeurent les dernières étapes de cette question en marche, et M. le lieutenant Becker en étudie aujourd'hui avec détail les deux dernières, c'est-à-dire la campagne serbo-bulgare de 1885 et la dernière lutte de la Grèce contre la Turquie. L'écrivain a traité son sujet avec une hauteur de vues très remarquable, surtout chez un jeune officier. Il a systématiquement divisé ces deux études en trois parties : politique, historique, tactique. De telle sorte que ce livre pourra satisfaire également l'homme d'État, l'historien, le militaire. En ne retenant ici que ce dernier côté de la question traitée par M. Becker, nous ferons remarquer que l'étude des deux dernières campagnes qui ont eu les Balkans pour théâtre présente au point de vue tactique, un intérêt particulier. L'identité de l'armement chez les combattants, l'usage sur le champ de bataille de fusils, de canons, de munitions, d'engins de toutes sortes semblables à ceux dont disposent aujourd'hui toutes les armées européennes, et spécialement l'armée allemande et l'armée française, permettent de déduire jusqu'à un certain point ce que pourrait être, sous certains rapports, une nouvelle guerre franco-allemande. Le livre de M. Becker a été composé au moyen de documents la plupart étrangers, et qui paraissent dignes de foi ; il est jusqu'ici le meilleur publié en français qu'il nous ait été donné de parcourir.

18. — Nous avions lu déjà le livre du baron von der Goltz, *Der thessalische Krieg und die türkische Armee*, dans l'intéressante traduction qu'en a récemment publiée le commandant d'état-major espagnol,

marquis de Zaïas, dans la *Revista cientifico-militar* de Barcelone. Toutefois, nous avons relu avec plaisir ce travail, d'autant que M. de Zaïas s'était borné à nous donner les opérations en Thessalie, laissant de côté les événements en Épire. Personne n'était plus à même que le baron von der Goltz ou mieux von der Goltz-Pacha d'écrire cette guerre turco-grecque, qui est bien son œuvre, personne n'ayant mis plus que lui l'armée turque en état de la faire et de la faire victorieusement. La Turquie d'Europe n'est plus effectivement aujourd'hui qu'une province de l'empire d'Allemagne, l'armée turque est véritablement un corps d'armée prussien, et un officier français, qui a visité récemment Constantinople, nous racontait qu'à part le casque à pointe, qui n'a pu détrôner encore le fez national, c'était le même rigorisme, le même automatisme, la même physionomie générale. C'est pour cette raison qu'il ne pouvait y avoir de doute sur l'issue de cette campagne de 1897, et que la petite armée grecque, n'ayant pour elle que son patriotisme et l'illusion que l'Europe ne la laisserait pas écraser, devait être fatalement anéantie. Nous signalons tout particulièrement à nos officiers le livre du baron von der Goltz et la campagne de Thessalie qu'il raconte; ils y trouveront la dernière manifestation des procédés militaires de nos ennemis aussi bien pour la mobilisation, pour la concentration, la logistique et la stratégie, que pour la conduite et le maniement tactique des troupes sur le champ de bataille. Tout le monde sait que dans cette campagne, les opérations militaires turques, petites ou grandes, ont été menées uniquement par les officiers allemands dont l'état-major général turc était composé. Il y a donc là, pour nous, des leçons de haute valeur que nous ne devons pas négliger.

19 et 20. — La campagne qui a mis aux prises les États-Unis avec l'Espagne est à peine terminée et déjà deux écrivains militaires nous en donnent le récit; l'un, M. le commandant D..., publie de simples *Remarques sur la guerre hispano-américaine;* l'autre, M. le capitaine Ch. Bride, nous présente une relation complète : *La Guerre hispano-américaine de 1898*. Les *Remarques* de M. le commandant D... sont des notes écrites au jour le jour, un enregistrement chronologique d'événements d'où les enseignements ressortent spontanément et sautent pour ainsi dire aux yeux. La guerre hispano-américaine de M. Bride est un travail plus complet qui nous offre non seulement une chronique détaillée de la guerre, mais un certain nombre de renseignements peu connus et pour l'obtention desquels l'auteur a dû se livrer à de sérieuses recherches. Évidemment le conflit hispano-américain est encore trop près de nous pour pouvoir être étudié avec impartialité et vérité. On sait qu'une instruction est ouverte à Madrid contre la plupart des généraux espagnols qui ont pris part à la lutte,

notamment contre les amiraux qui commandaient les deux flottes anéanties, l'une à Manille, l'autre à Cuba, contre le général Toral qui signa la capitulation de Santiago et contre beaucoup d'autres officiers généraux ou fonctionnaires de l'armée ou de la marine. Sans doute, avant que ce débat judiciaire, qui est appelé à un grand retentissement en Espagne, ait eu lieu, tout récit de la campagne hispano-américaine est prématuré; toutefois, dans l'état actuel de la question et précisément comme memento pouvant nous éclairer pour l'intelligence du futur procès, les deux livres de M. le capitaine Bride et du commandant D... sont deux résumés clairs, précis, généralement exacts qu'il convient de signaler.

21. — M. le capitaine Bride nous donne un second travail intitulé : *Notions sur les opérations combinées de l'armée et de la flotte* dont le sujet est bien défini par ces derniers mots. L'écrivain s'étonne que la France qui présente un développement côtier de plus de quatre mille kilomètres, la France, qui peut être en lutte demain avec des puissances disposant d'un littoral maritime beaucoup plus considérable, ne se préoccupe jamais que de la guerre purement maritime ou purement terrestre, sans songer qu'il est des cas, plus nombreux qu'on ne pense, où l'armée et la flotte devront se donner la main. L'auteur étudie successivement les diverses étapes d'une expédition coloniale ou continentale, exigeant l'action combinée de bâtiments et de troupes ; il nous donne ainsi toute une série de chapitres intitulés : la flotte de transport, l'embarquement, en route, le débarquement, descente de vive force. D'autres chapitres sont consacrés au siège d'un port de guerre, à la défense des côtes, à la guerre de côtes; enfin l'ouvrage est terminé par une série d'exemples historiques parmi lesquels nous signalerons le débarquement en Crimée en 1854, celui de l'amiral Duckworth devant Constantinople en 1807, ceux des Hollandais à Atchin en 1873. Le sujet traité par M. Bride est réellement nouveau; son livre sera lu avec profit, non seulement par tous nos officiers, mais par quiconque s'occupe de questions coloniales et même simplement par tous ceux qui prévoient que, dans un temps plus ou moins éloigné, notre pays aura à lutter avec sa voisine de l'autre côté du détroit.

22. — N'est-ce pas précisément pour avoir négligé l'étude des problèmes de stratégie à la fois militaire et maritime dont nous parle M. le capitaine Bride, que l'Italie a subi la défaite à la suite de laquelle elle a perdu ses possessions d'Abyssinie? Pas entièrement sans doute; toutefois, il est à penser que si le gouvernement italien avait su envoyer à temps dans la mer Rouge les renforts dont avait besoin son armée d'Érythrée, l'issue fatale aurait été tout au moins retardée, n'aurait pas revêtu ce caractère de désastre, de lamentable déroute, qui a imprimé au drapeau italien une tache ineffaçable. Le général

Baratieri, qui commandait en chef l'expédition et sur lequel on fait retomber actuellement toute la responsabilité de la défaite d'Adoua, élève aujourd'hui la voix et proteste contre ce rôle de bouc émissaire que le gouvernement italien et notamment M. Crispi lui ont attribué. *Les Mémoires d'Afrique* (1892-1898) que publie aujourd'hui le général italien nous donnent une relation d'une guerre soutenue par nos voisins en Abyssinie plus complète que tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur la matière. Baratieri n'est pas une personnalité quelconque de l'armée italienne, c'est un officier général qui, par sa conduite passée, notamment en 1859 et en 1866, par son ardeur au travail, son érudition, s'est créé une place tout à fait particulière dans son pays ; il avait tout ce qu'il faut pour réussir, et le choix d'un tel homme pour le commandement des troupes en Abyssinie est peut-être la seule chose rationnelle qu'ait faite le gouvernement italien dans sa malheureuse tentative d'expansion coloniale sur les bords de la mer Rouge. Baratieri n'a pas réussi, c'est évidemment là un tort inexcusable, mais son livre, qui est un plaidoyer sans doute, mais un plaidoyer écrit avec autant de franchise que de bonne foi, démontre qu'il serait injuste de lui imputer toute la responsabilité des événements sous lesquels il est tombé écrasé. C'est le propre des gouvernements faibles et pusillanimes de jeter la pierre aux généraux vaincus ; ce n'est pas ainsi qu'agissait autrefois Rome quand, après la bataille de Cannes, au lieu d'infliger au lâche Varron le châtiment qu'il eût si bien mérité, elle allait en pompe à sa rencontre et le remerciait de ne pas avoir désespéré de la République. Mais les Romains d'aujourd'hui ne sont même pas ceux de la bataille de Cannes, il s'en faut. Nous ne nous apitoierons pas trop sur le sort de ce peuple qui nous doit tout et qui paraît l'avoir oublié. Pour revenir au travail du général Baratieri, nous le signalons comme un livre à lire ; ajoutons qu'une très belle carte d'Abyssinie et de nombreux croquis hors texte rendent cette lecture agréable et facile.

A. DE GANNIERS.

JURISPRUDENCE

Les Traités entre la France et le Maroc. *Étude historique et juridique*, par E. ROUARD DE CARD. Paris, Pedone, 1898, in-8° de x-241 pages — Prix : 5 fr.

Dans la livraison de novembre 1897, le *Polybiblion* annonçait et préconisait un ouvrage du même auteur sur les protectorats conclus par la France en Afrique. M. Rouard de Card vient de publier un nouveau travail destiné à devenir le manuel indispensable à toute personne ayant à s'occuper de nos relations avec le Maroc : publicistes, diplomates, militaires ou commerçants. Aussi bien les grandes puissances

de l'Europe sont-elles entrées en relations officielles avec l'empire de l'Ouest. Il faudra bien un jour en finir avec la situation équivoque du Touat, peut-être rectifier notre mauvaise frontière du côté de Figuig et même de la Malouia. Enfin, c'est de notre ville de Timbouctou que partent de nombreuses caravanes qui vont au Maroc soit directement par Arroan ou Taodéni, soit par Tichit et l'Adrar pour aboutir au Sous, qui a été considéré comme un pays indépendant.

L'ouvrage de M. Rouard de Card est divisé en trois parties. La première est consacrée à l'histoire des traités conclus entre la France et le Maroc depuis le règne de Louis XIII jusqu'à la convention de Madrid 1880, avec la relation de ce qui s'est passé jusqu'en 1898, y compris l'accord commercial de 1892. Nos premiers rapports diplomatiques datent de l'année 1577. La deuxième partie est la plus intéressante et la plus pratique. C'est une innovation à introduire dans toutes les collections de ce genre. On ne se débrouille pas, en effet, facilement devant un texte officiel. Dans cette partie, l'auteur explique successivement l'état de choses résultant des textes officiels, pour chaque objet : frontières, — consulats, — protection, — établissements des Français au Maroc, — commerce, — navigation, — naturalisation de Marocains. La troisième partie contient le texte même des treize documents diplomatiques visés dans le livre. A. D'AVRIL.

Conventions internationales définissant les limites actuelles des possessions, protectorats et sphères d'influence en Afrique, publiées d'après les textes authentiques par le capitaine-commandant F. VAN ORTROY. Bruxelles, Schepens; Paris, Alcan, s. d., gr. in-8° de XIX-517 p. — Prix : 12 fr.

Ce répertoire sera de la plus grande utilité à toutes les personnes qui s'occupent des affaires africaines ou qui s'y intéressent. Il est accompagné d'une carte grand-aigle, sur laquelle la différence des couleurs fait ressortir les divisions politiques.

Les tables y sont abondantes et rédigées avec soin ; en voici l'énumération : 1° une table chronologique indiquant les dates de la signature (1841 à octobre 1896), — les parties contractantes, — l'objet des documents reproduits, — le texte du document, — la page du volume ; 2° une liste alphabétique par pays des documents reproduits avec l'indication répétée sous le nom de chacun des contractants ; 3° la liste alphabétique des signataires (excepté les chefs et souverains) des documents reproduits ; 4° la table analytique des matières contenant non seulement l'objet des conventions, mais toutes les désignations géographiques et ethniques. Voilà un ensemble d'indications propres à faciliter toutes les recherches des hommes politiques et des savants.

Le recueil n'est pas arrêté, comme la table chronologique pourrait

le faire croire, à quelques années en arrière de la présente. Un copieux appendice donne textuellement les actes dont voici l'énumération : Portugal et République Sud-Africaine, du 29 juillet 1869 (texte néerlandais) ; — Sentence arbitrale entre l'État libre d'Orange et la République Sud-Africaine, du 25 mai 1870 ; — Égypte et Abyssinie, traité de paix du 3 juin 1884 ; — Grande-Bretagne et République Sud-Africaine : sentence arbitrale du 5 août 1885 ; — idem, Convention concernant le Swaziland, du 10 décembre 1894 ; — État libre d'Orange et République Sud-Africaine, limites et partage des îles du Vaal, du 22 avril 1895 ; — Grande-Bretagne et Portugal, sentence arbitrale (limites au sud du Zambèze) du 30 janvier 1897 ; — France et Allemagne, Convention de délimitation, du 27 juillet 1897 ; — Grande-Bretagne et Éthiopie, traité d'amitié, de commerce et de limites, du 14 mai 1897 ; — France et Grande-Bretagne : délimitation dans la boucle et à l'ouest et à l'est du Niger, du 14 juin 1898.

A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Notre Devoir social, par l'abbé NAUDET. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de XV-304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume qui a pour sous-titre *Questions pratiques de morale individuelle et sociale*, c'est aux catholiques et aux riches que M. l'abbé Naudet fait surtout la morale, avec une vivacité souvent heureuse, mais non sans mêler aux applications présentes des immuables préceptes évangéliques quelques opinions personnelles qui prêtent à discussion. Que les catholiques manquent fréquemment d'intelligence, d'énergie et de volonté, c'est, hélas ! trop certain. Seulement parce que l'on rappelle la nécessité de faire des hommes et de donner aux vertus surnaturelles la solide assise des vertus naturelles : prudence, justice, force et tempérance, est-ce un motif suffisant pour médire de l'*Imitation* ou pour déprécier l'humilité, qui me semble rester le meilleur antidote de l'irréligion arrogante, de la vanité sotte, de l'égoïsme et aussi de la présomption ou du découragement, c'est-à-dire de ce qui affaiblit et paralyse le plus sûrement ? L'auteur me paraît mieux inspiré lorsqu'il recommande à notre charité de s'exercer dans le sens de l'ordre social, de restaurer son fonctionnement normal, de diriger particulièrement nos efforts vers tout ce qui sauverait et reconstituerait la famille. Il n'a pas moins raison de rappeler que la richesse, loin de dispenser du travail et d'autoriser, en sûreté de conscience, l'oisiveté, étend au contraire nos responsabilités. Chefs d'industrie et par suite employeurs d'ouvriers, chefs de maison dirigeant des domestiques, ou seulement acheteurs, et influant par là même sur les producteurs et les commerçants n'ont pas le droit de rester indifférents aux conséquences sociales de

leurs actes. Est-ce un motif suffisant pour condamner avec autant de sévérité les grands magasins ou bien pour présenter la limitation du nombre des apprentis dans chaque corps de métier comme un moyen légitime d'organiser le droit au travail ? J'ai rencontré dans ce livre (p. 98) l'emploi de ce vilain mot de « réfractaires » que l'on devrait décidément rayer de nos controverses. Il faudrait pourtant s'entendre et se demander si l'on peut dénier aux catholiques leur indépendance dans les questions purement politiques sans verser dans ce mauvais « cléricalisme » que réprouve justement M. l'abbé Naudet.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Société française contemporaine. — *Clergé, noblesse, bourgeoisie, peuple*, par le Vte BRENIER DE MONTMORAND. Paris, Perrin, 1899, in-16 de XIX-238 p. — Prix : 3 fr. 50.

De ces études intéressantes, dont les lecteurs de la *Revue bleue* avaient pu apprécier déjà l'ouverture d'idées et la sobre élégance de style, se dégagent ces conclusions très nettes, que, dans la période de division, d'émiettement et d'anarchie que nous traversons, nous aurions surtout besoin d'un idéal, c'est-à-dire de hautes idées directrices, et de chefs, élite ou héros, capables de diriger la foule. L'auteur estime, justement à mon sens, que le progrès et la civilisation n'ont jamais été l'œuvre des multitudes, qu'une société ne vit et se développe que si, en un sens, elle est aristocratique, en dépit de notre manie et de notre fausse conception d'égalité. Quelles ressources offre, à cet égard, notre société contemporaine ? — L'Église demeure une force très sérieuse, malgré le despotisme hostile de l'État qui paralyse souvent l'action du prêtre, qui tend à faire de l'évêque un fonctionnaire, malgré l'extension abusive, assure-t-on, et peu conforme au droit canon, de l'autorité épiscopale sur les membres du clergé. Si les vrais fidèles, les pratiquants, ne forment plus même le tiers de la population totale, il en est dont la foi est profonde et fervente. Nos 30.000 religieux et nos 128.000 religieuses font bonne figure en face des 23.000 religieux et des 37.000 religieuses de 1789. Enfin le catholicisme ne paraît plus incompatible ni avec la science, ni avec le régime moderne. — La noblesse, qui devrait servir à symboliser l'idée d'une supériorité distincte de la fortune, est fort entamée par son oisiveté traditionnelle, par les mariages d'argent, par une frivolité de vie trop commune. — La bourgeoisie, qui a fait à son profit la Révolution, qui ne voit trop souvent dans la religion qu'une digue à opposer aux revendications ouvrières, qui gouverne les loges maçonniques, est trop souvent minée par l'égoïsme, voit ses familles affaiblies par le partage forcé, et, comme classe, n'a guère su mettre ses ambitions qu'au service de ses intérêts. — Le peuple, ouvriers ou paysans, n'est

guère organisé, et la servilité des foules appelle, vainement parfois, des dictatures. — A cette situation peu rassurante, quels remèdes trouver, direz-vous? M. le Vte Brenier de Montmorand s'est proposé, dans ce livre, non de les rechercher, mais de décrire l'état présent. Il l'a rendu assez exactement en somme, bien qu'on puisse lui reprocher une sévérité peut-être excessive dans ses jugements sur la noblesse, sur la politique religieuse de la Restauration, sur les évêques de l'ancien régime et que l'on puisse aussi se refuser à considérer, avec lui, comme un privilège créé par la loi, la transmission héréditaire des patrimoines.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Parmi les femmes, *Souvenirs et impressions*, par CHARLES ROZAN. Paris, Ducrocq, 1898, in-12 de VIII-322 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles Rozan écrit avec une charmante délicatesse. Il y a longtemps que nous avons lu son premier ouvrage; nous étions jeune alors et nous n'avons pas oublié la douce impression que nous en reçûmes. Celui-ci est également capable de plaire à la jeunesse: l'auteur le dédie spécialement aux jeunes filles. C'est un recueil de pensées détachées, où il a mis le fruit de ses observations sur le monde féminin. C'est la contre-partie d'un précédent ouvrage intitulé *Au milieu des hommes.*

S'il faut en croire Balzac, « un homme, si malicieux qu'il puisse être, ne dira jamais des femmes autant de bien ni autant de mal qu'elles en pensent elles-mêmes. » M. Charles Rozan ne cherche pas à être malicieux. Il dit simplement ce qui lui paraît bien ou mal chez les femmes, au fur et à mesure qu'il les rencontre dans la vie. Il les considère successivement comme jeunes filles, jeunes femmes, mères et vieilles femmes: ce sont les divisions de son livre. Beaucoup de ses observations sont d'une remarquable finesse. Sa morale n'est pas bien sévère: « Allez dans le monde, dit-il, si telle est votre envie, mais ne vous laissez pas accaparer par ses frivolités. Prenez-y votre plaisir en gardant votre indépendance. Si vous tenez aux intérêts qui vous y attachent, cultivez au moins les sentiments qui vous en séparent. » Ce qui manque peut-être dans son livre c'est la note pieuse. Non pas que l'auteur méconnaisse l'importance de la piété chez la femme: « Quelque éprouvées que soient les femmes pieuses, dit-il, elles sont beaucoup moins à plaindre que les autres: il existe pour elles un refuge où elles sont toujours sûres de trouver un appui. Les femmes que l'idée de la Providence ne soutient pas tendent vainement les bras dans le vide; les autres, au contraire, puisent dans les pensées religieuses le baume qui calme les agitations, apaise les anxiétés et entr'ouvre ce coin du ciel où vont les dernières espérances. » Mais, s'il est vrai, comme le dit encore très justement M. Rozan, qu'en comparant les deux sexes

on ait sujet de croire « que les femmes ont dans la tête une case de moins, et dans le cœur une case de plus, » la piété qui convient aux femmes ne peut rester vague et sèche : ce doit être une piété tendre, qui vienne du cœur et qui touche le cœur. Cette piété notre auteur semble l'ignorer. Plusieurs des pages de son livre ressemblent à des lettres de direction spirituelle, mais auxquelles manquerait la spiritualité. M. L.

Les Artistes nantais du moyen âge à la Révolution, *Notes et Documents inédits,* par le marquis DE GRANGES DE SURGÈRES. Paris, Charavay, 1899, in-8 de XII-456 p. — Prix : 10 fr.

Nantes n'est pas une des moindres parmi les villes qui ont enrichi d'un fleuron d'art la couronne de France. L'art breton demeure encore vivace et candide au milieu de la banalité déplorable qui, depuis cent ans, sous prétexte de centralisation, envahit nos provinces ; et le souvenir de la reine Anne, la bonne Duchesse, ne s'efface point de sa chère cité. Mais ce n'est pas tout que de rendre un vague hommage aux princes bienfaisants de jadis ; il faut, pour leur susciter des émules, faire revivre ces innombrables artisans dont les œuvres se sont perpétuées pendant des siècles. C'est ce qu'a bien compris M. le Marquis de Granges de Surgères, dont l'infatigable érudition et le goût parfait ont déjà rendu tant de services à la cause de la littérature et de l'art. Pendant vingt années, M. de Surgères a exploré les archives nantaises ; il en a tiré les noms et la liste des œuvres de près de trois mille artistes, architectes, armuriers, brodeurs, fondeurs, graveurs, luthiers, maîtres d'œuvre, monnayeurs, orfèvres, peintres, potiers d'étain, sculpteurs, tapissiers, gentilshommes verriers, etc... ; il nous en offre le catalogue raisonné en un volume d'austère élégance, publié sous les auspices de la Société d'histoire de l'art français.

Sans doute la plupart des noms si patiemment groupés par le savant éditeur ne sont utiles à connaître que pour certains détails d'histoire locale ; mais dans le nombre il se trouve de grands artistes dont les monographies reçoivent par cette publication de notables accroissements : tels apparaissent le sculpteur Blassel, le peintre-graveur Boissier, le maître imagier de la Renaissance Michel Colombe, les architectes Germain Boffrand, Ceineray, Crucy, les dessinateurs Hénon et Portail (à propos de ce dernier artiste, qui fut garde des tableaux du Roi, signalons un portrait qui a échappé aux recherches de M. le Marquis de Surgères, et qui fait partie depuis quelques années des collections du Musée National de Versailles). Près de cinquante pages sont consacrées aux Errard, et particulièrement à Charles Errard II, le premier directeur de l'Académie de France à Rome, dont voici pour la première fois un catalogue de l'œuvre gravé, d'une sur-

prenante abondance : 218 pièces y figurent, alors que Ch. Blanc et Robert Dumesnil indiquaient à peine deux ou trois estampes de ce maître ! C'est là une bien précieuse contribution à l'histoire de l'art académique du XVIIe siècle, dont les collectionneurs et les érudits témoigneront leur reconnaissance à M. le Marquis de Surgères.

A. P.

La Musique à Paris, par GUSTAVE ROBERT. 1897-1898, 4e année. Paris, Delagrave, 1899, in-12 de 360 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Histoire de la Musique. Espagne, par ALBERT SOUBIES. Paris, E. Flammarion, 1899, in-18 de 96 p. — Prix : 2 fr.

Dernier Musiciana, Historiettes, Lettres, par J.-B. WECKERLIN. Paris, Garnier, 1899, in-12 de 333 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Robert est chargé de la Critique musicale à la *Revue Illustrée* et ce sont des études de Quinzaine qui font la matière du présent volume. Elles ont pour objet les grands concerts parisiens : Concerts du Conservatoire, Concerts Lamoureux, Concerts Colonne, auxquels il faut joindre les Auditions de moindre envergure de quelques sociétés de musique de chambre, quatuors, etc... En fait de musique, on voit que c'est la bonne part, la part select et aristocratique. « Faire de la bonne critique et la faire lire ; » — le mot est de l'auteur et, il faut le dire, c'est aussi son œuvre. — Ce que M. Robert demande aux interprètes de nos chefs-d'œuvre, c'est le désintéressement, la probité musicale, la sincérité ; c'est le respect de la pensée du maître, de toute sa pensée. Avec raison il blâme certains procédés d'organisation et d'exécution mieux faits pour flatter *les goûts* du public que pour maintenir les règles du *bon goût* et les traditions du Grand art. A côté de cela, il rend pleine justice à la valeur de *nos* artistes et il censure, comme il le mérite, l'inexplicable engouement de beaucoup de contemporains pour tout ce qui n'est pas français. Il faut savoir gré à M. Robert de montrer l'injustice de ce travers : nos auditeurs et nos chefs d'orchestres parisiens supportent sans désavantage la comparaison avec n'importe lequel des grands concerts et des Kappellmeister de l'étranger. Et cette « bonne critique », M. Robert sait à merveille la « faire lire » non sans agrément.

Le volume se termine par les programmes des concerts et par une revue des ouvrages sur la musique parus dans le courant de l'année.

M. Soubies a entrepris d'écrire l'histoire de la Musique chez les peuples de l'Europe. Plusieurs volumes ont déjà paru. Ce sont ceux qui concernent le Portugal, la Hongrie, la Bohême, l'Allemagne et la Russie ; aujourd'hui c'est un premier volume sur l'Espagne qui nous est offert. Après le second volume qui suivra bientôt, viendront l'Italie, les Flandres, l'Angleterre, les Pays Scandinaves.

C'est, on le voit, l'*Histoire musicale des nationalités* que publie M. Soubies, et c'est là ce qui fait le caractère et l'intérêt particulier de cet im-

portant travail. C'est une œuvre considérable, en effet, dans un tout petit format : œuvre sans prétention ni appareil scientifique; œuvre de science néanmoins et de sérieuse érudition. Œuvre originale aussi : on sent que l'auteur a pris contact avec les monuments; ce sont des renseignements bien personnels qu'il nous donne et de première main; et il les utilise avec une netteté et une sûreté de plume qui dénote un homme compétent et très versé dans ces matières. — C'est bref, concis, rapide, mais complet : on nous met au courant de tout dans ces courtes pages : compositeurs, ouvrages didactiques, virtuoses, instruments de musique.

Que M. Soubies nous permette toutefois d'exprimer un regret, et, s'il se peut, un *desideratum* pour l'avenir. — Dans le chapitre Ier qui comprend tout le moyen âge, quelques renseignements sur la musique liturgique, en particulier, celle de provenance Mozarabe, eussent été bien accueillis de ceux (et ils sont nombreux) qui s'intéressent de nos jours au relèvement du plain-chant.

Au demeurant : un travail de valeur, une miniature dans un petit cadre élégant.

« Avez-vous lu « Musiciana? » me dit un ami. « Non... » Tenez, c'est amusant..., une vraie *salade russe*. » Que M. Weckerlin me permette de retenir ce terme : il n'est point fait pour déprécier son livre, et je n'en trouve point qui caractérise mieux son travail. Il y a de bonnes choses dans une salade russe; il y en a de médiocres; l'ensemble n'est point mauvais : les palais un peu fatigués le trouvent excellent, cela stimule l'appétit, mais c'est peu substantiel et nullement réconfortant. « Musiciana » est une série d'historiettes musicales en trois volumes; celui-ci est le dernier. L'auteur a heureusement choisi un titre aussi vague, car il est difficile de rassembler choses plus disparates sous une même couverture. — Il y a du plaisant, il y a du joli, il y a même de l'utile et le tout est dit avec beaucoup d'esprit. Intéressante compilation, en somme, mais visant plutôt à frapper la curiosité qu'à instruire.

M. Weckerlin a dans la préface un mot de critique pour ceux qui ont tenté d'écrire l'*Histoire de la musique*. Il constate qu'il y a une œuvre à faire et il en trace même une sorte de croquis; mais il s'abrite derrière sa modestie pour n'écrire que des « *Amusettes de l'histoire de la musique*. » Faut-il s'en plaindre? Plusieurs regretteront évidemment et trouveront excessive la modestie du distingué bibliothécaire du Conservatoire.

A. B.

Compte rendu du quatrième congrès scientifique international des catholiques tenu à Fribourg (Suisse) du 16 au 20 août 1897. Fribourg (Suisse), Œuvre de Saint-Paul. 1898, 11 fasc. in-8 de XII-251, 436, 356, 719, 404, 468, 277, 232, 89, 179, 211 p. — Prix : 20 fr.

L'on ne peut être que frappé, l'on est presque effrayé de l'énorme

extension prise par les congrès scientifiques internationaux des catholiques. En 10 ans, le nombre des adhérents s'est accru d'une façon prodigieuse et pour contenir les 200 et quelques mémoires présentés au Congrès il faut plus de 3000 pages. Il est vrai que dans le nombre *sunt quaedam mediocria*; peut-être même la commission de publication eût-elle bien fait de se montrer sévère et d'éliminer quelques morceaux. Mais l'ensemble n'en est pas moins satisfaisant et témoigne du développement de l'activité scientifique chez les catholiques. L'on remarquera que l'exégèse, que quelques esprits timorés auraient voulu voir exclue des congrès, a reçu une large place dans celui de Fribourg, qu'une section spéciale lui a été affectée (la 2e), où des questions importantes comme celle de l'authenticité intégrale et absolue du Pentateuque, comme celle encore de l'universalité du déluge, ont été agitées. Dix-neuf mémoires ont été présentés dans cette seule section.

Une autre innovation notable que présente le compte rendu du IVe congrès, c'est la publication des mémoires dans la langue originale de l'auteur, quand cette langue est une des langues usuelles (latin, français, allemand, anglais, italien ou espagnol). L'on a eu soin de mettre un résumé en français pour les mémoires en allemand et en anglais. Personnellement je me félicite de cette mesure, mais je crois que la commission préparatoire du prochain congrès (Munich, 1900) est allée beaucoup trop loin en décidant que « toutes » les langues civilisées seront désormais admises; je me suis expliqué plus longuement là-dessus dans une autre revue (*Revue des questions historiques*, chronique du no de juillet 1899) ainsi que sur la malheureuse décision de ne publier que des résumés en une demi-page des mémoires présentés au congrès.

L'on ne s'attend pas que nous analysions et critiquions ici les 200 mémoires qui nous sont offerts, nous ne pouvons songer à même les énumérer. Nous nous contenterons donc de donner la statistique de chaque section : 1re section, sciences religieuses (théologie, liturgie, patristique histoire des religions), 22 mémoires; — 3e section, sciences philosophiques, 36 mémoires; – 4e section, sciences juridiques, économiques et sociales, 22 mémoires; — 5e section, sciences historiques, 25 mémoires; — 6e section, sciences philologiques, 13 mémoires; — 7e section, sciences mathématiques, physiques et naturelles, 23 mémoires; — 8e section, sciences biologiques et médicales, 6 mémoires; — 9e section, sciences anthropologiques, 9 mémoires; — 10e section, art chrétien, archéologie, épigraphie, 13 mémoires.

Nous ne pouvons que regretter, comme nous l'avons fait à l'occasion des précédents congrès, que les procès-verbaux contiennent des analyses parfaitement inutiles des rapports qu'on a intégralement reproduits et qu'ils ne tiennent pas suffisamment compte des échanges

d'observations auxquels les rapports ont donné lieu. Nous persistons également à croire que la mise en vente des fascicules isolés serait une mesure heureuse à tous égards.

Nous ne saurions terminer sans inviter de tout cœur nos lecteurs à favoriser le succès de cette œuvre éminemment utile en envoyant leur adhésion au congrès qui aura lieu l'an prochain à Munich (le comité français est 74, rue de Vaugirard). La France, qui a été l'initiatrice de ces congrès doit tenir à honneur de n'y pas perdre sa place. Nous applaudissons de grand cœur à la mesure généreuse du comité de préparation du congrès à Munich, qui a décrété l'admission gratuite des membres des ordres religieux. E.-G. LEDOS.

LITTÉRATURE

Alt-celtischer Sprachschatz von ALFRED HOLDER, 10e et 11e livr. LIVIUS-NORICI. (T. II, col. 257-768.) Leipzig, Teubner, 1898-99. — Prix de chaque livraison : 10 fr.

Ces deux livraisons de la grande entreprise de M. Holder nous mènent presque à la fin de la lettre N. Les titres de quelques articles suffisent à montrer que ce grand répertoire est également utile aux philologues, aux archéologues et aux historiens. Citons, par exemple, parmi les noms de villes, *Lucotecia* ou *Lucotocia,* le plus ancien nom de Paris, et dont l'historique *Lutecia* a été de bonne heure l'abréviation : l'explication *a luto* est une fausse étymologie, mais qui remonte déjà à l'antiquité ; *Lugdunum,* que M. Holder restitue en *Lugudunon*, a laissé son nom non pas seulement à Lyon, mais aussi à d'autres villes. Dans ces mêmes livraisons, nous remarquons *Namnetes* (Nantes) et *Nemausus* (Nîmes). Dans un autre ordre d'idées, les articles *Mercurius*, *Minerva* et *Neptunus* sont des résumés ou plutôt des *indices* importants pour l'étude de la mythologie gauloise et gallo-romaine.

M. Holder, qui est un très savant homme, présume quelquefois trop de ses lecteurs et leur prépare des embarras. On peut être bon philologue, bon archéologue et bon historien sans être paléographe. Pourquoi donc M. Holder cite-t-il parfois des textes de manuscrits en reproduisant les abréviations? Pourquoi imprime-t-il, par exemple, une *l* barrée au lieu de *vel* dont c'est l'abréviation, et bien d'autres signes analogues ? Si M. Holder, paléographe émérite, tient tant à reproduire occasionnellement un passage en fac-simile, cela pourrait figurer en note ; le texte courant devrait être de lecture accessible et intelligible à tout lettré.

Ces citations en abréviations sont du reste très rares, et nous ne faisons cette observation que pour interrompre un peu la banalité des éloges que nous adressons, depuis huit ans déjà, à cette érudite et utile encyclopédie de l'ancien monde celtique. H. G.

Éléments de grammaire comparée des principaux idiomes germaniques, par PAUL REGNAUD. Paris, Le Soudier, 1898, in-12 de XII-132 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Paul Regnaud, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à l'Université de Lyon, continue la série de ses Études philologiques et linguistiques, qu'il nous donne depuis plusieurs années. Aux éléments de grammaire comparée du grec et du latin qu'il a publiés en 1896, il joint aujourd'hui les éléments de grammaire comparée des idiomes germaniques. M. Regnaud n'aime pas la routine, c'est là son moindre défaut. Il aborde l'étude des problèmes linguistiques avec une entière indépendance et une belle audace. Il ne considère pas les lois de Grimm comme l'expression parfaite et absolue de la vérité philologique, ni celle de Verner comme un sésame qui ouvre toutes les portes. Il estime que « le langage est un organisme qui se développe comme forme et comme sens d'après certaines lois, dont la tendance est semblable. » Il recherche les causes en matière de langage: c'est là un principe fécond, dont il tire souvent des conséquences inespérées qui vont parfois à l'encontre des lois les mieux établies, comme par exemple l'inflexion de la voyelle radicale lorsque le mot dans la langue primitive se terminait en i : kraft = kräfte, parce que on disait dans le vieux haut allemand « krafti. »

Nous ne saurions ici suivre l'auteur dans son étude sur le vocalisme et le consonantisme dans l'allemand et l'anglais actuels comparé au vieux saxon, ou à l'ancien haut allemand : ce sont là des questions abstruses, mais qui intéressent certainement les grammairiens et les philologues. On peut n'être pas toujours de l'avis de M. Regnaud, mais on lit toujours avec intérêt la suite de ses déductions. MENSCH.

Nouvelles Études d'histoire et de critique dramatique, par Gustave LARROUMET. Paris, Hachette, 1899, in-18 de 358 p. — Prix: 3 fr. 50.

Le mot *études* est peut-être excessif ; je préférerais celui d'un précédent volume : *petits portraits et notes d'art.* Ce ne sont guère en effet que des articles de journaux, écrits d'une plume élégante mais rapide, sur des personnes ou des choses qui passent, pour des feuilles qui s'envolent ; *ut silvae foliis etc...* Même quand en vue d'une lecture à l'Institut ou d'une conférence à l'Odéon le sujet choisi a quelque chose d'antique, de classique ou du moins de sérieux, « l'étude » tourne vite à une causerie avec souvenirs de voyage, narrations, descriptions et amabilités à l'adresse de quelques contemporains aimés du public.

Ainsi le morceau sur *le Théâtre de Bacchus* finit en éloge de Mounet-Sully ; *la Danse grecque* est le compte-rendu d'une conférence de la Bodinière avec danses de « l'exquise » Mlle Monchanin ; le chapitre

sur *la Légende de don Juan*, qui est un peu long, menacerait de devenir ennuyeux, ce que M. Larroumet ne saurait à aucun prix risquer, si n'arrivait pas le récit, agréablement pittoresque, d'une promenade à Séville, et d'une visite à l'église et à l'hospice de la Caridad, tout plein encore des souvenirs du second don Juan, don Miguel de Mañara. *Carmen* est, de même, l'occasion d'une visite à Grenade et aux gitanes du quartier spécial de l'Albaycin. Molière n'est « étudié » que comme « félibre », aussi est-ce dans une allocution prononcée à Pézenas. La conférence sur le *Pinto*, de Lemercier, ne va pas sans un rappel de *Thermidor* et des incidents auxquels certain directeur des Beaux-Arts fut mêlé... Presque tout le reste est franchement du journalisme, c'est-à-dire de « l'à-propos » sur la direction du Conservatoire — qui nommera-t-on, M. de Saint-Saëns, M. Royer, ou M. Dubois ? — sur la direction de l'Odéon, — éloge conjugué de M. Porel et de M. Antoine ; — sur la direction de l'Opéra-comique, et la candidature de M. Albert Carré ; sur la Duse, l'acteur italien Novelli, la troupe espagnole de Maria Guerrero ; des notes sur les pièces nouvelles de MM. Richepin, Donnay, Hervieu, Guinon, etc., etc... et leurs interprètes : Mlle Bartet, Mlle Réjane, M. Le Bargy, M. Worms, M. Candé, etc., etc... Je ne puis pourtant pas nommer tous ceux et toutes celles à qui cet homme d'une amabilité infatigable, et qui, s'il a des ennemis ne montre point de haines, distribue avec grâce des compliments toujours exquis. Et je n'en murmure point, l'éreintement étant un genre qui ne vaut guère mieux que son contraire. Je m'étonne seulement que ces éloges aillent aux favoris de la foule et point à d'autres. Comment un homme d'esprit peut-il se trouver toujours du même avis que la mode ?

GABRIEL AUDIAT.

Visions de notre heure. Choses et gens qui passent. *Notations d'art, de littérature et de vie pittoresque*, par OCTAVE UZANNE (LA CAGOULE). Paris, Floury, 1899, in-8 de 279 p. — Prix : 5 fr.

Ce ne sont point des chroniques que ces pages écrites au jour le jour et qui ont paru dans l'*Écho de Paris*, signées du pseudonyme rare de la Cagoule ; il y manque pour cela l'idée, seule substance de la vraie causerie. Ce sont des tableaux, des visions, des « instantanés », coquettement présentés en un joli album de bibliophile par quelqu'un qui est beaucoup plus artiste que penseur. Artiste, il l'est avec raffinement, avec cette recherche de l'inédit qui court le monde pour se satisfaire, et de l'étranger passe, s'il le faut, à l'étrange... Dunes de Flandre, bourgades de l'île de Walcheren, villes de Hollande, Dordrecht, Delft la Taciturne, carnaval de Furnes, kermesse d'Amsterdam, sensations d'Angleterre : parcs, cafés-concerts, expositions de peinture, tournoi militaire, grande revue d'Aldershot, courses d'Ascot, l'île de Sercq ; souvenirs d'Égypte,

de New-York, du Japon, course de taureaux à Nîmes, croquis de la forêt de Fontainebleau en hiver, soleil de Grasse et de Nice, voilà ce qui aujourd'hui est essentiellement parisien; et vraiment cela est plus agréable à regarder que des paysages de boulevard...

En fait de grands hommes ou de grands artistes, il ne peut guère être question que de ceux qui sont en dehors, un peu, de la gloire trop académique ou trop populaire, brevet certain de banalité bourgeoise : de Mallarmé et de Mérovak, de Jean Whistler qui ne peint pas seulement, qui donne aussi pour dîner à ses invités des « symphonies en blanc », de William Nicholson, le graveur anglais, de Réalier Dumas, le sculpteur de chiens fous, de Félix Buhot, qui sur la soie rose pâle ou bleu tendre des éventails ne dessina jamais que des corbillards et des scènes macabres... Le style est d'une richesse, faut-il dire : antique ou moderne? Chemisettes d'un bleu *latescent*, foulards aux roseurs *pallides*, ou quelquefois *pallidules*, tonalités *nitides*, mousselines *spumoreuses*, *viridité* des saules, visions *gaudibondes*, visages *tumides*, *saltations* et *stridences* de gaieté, eaux *squalides* et *fusqueuses*, *curricles* automobiles, malheurs qui *imminent*, tout cela en vérité est d'un pittoresque luxueux, neuf et plein de charme... pour qui sait le latin. Mais de latin, l'esprit qu'on nomme « moderne », on le sait, n'en veut plus. Si c'était lui, par hasard, qui serait rococo? GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

La Leyenda de oro, por D. VILARRASSA. 5a edicion, Barcelona, L. Gonzalès, 1899, 4 vol. in-4 à 2 colonnes de 684, 555, 669 et 902 p. — Prix : 90 fr.

La *Leyenda de oro*, nos lecteurs le savent déjà (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXII, p. 93 et 94), n'est point une traduction castillane de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, mais un ouvrage du même genre, approprié à notre siècle. Jacques de Voragine eut pour but, en effet, au XIIIe siècle, de grouper sous ce titre toutes les vies de saints, qui étaient connues de son temps. L'éditeur barcelonais s'est proposé un but analogue, après plusieurs autres éditeurs espagnols. La chose lui était d'autant plus facile que Ribadeneira a composé en espagnol, au commencement du XVIIe siècle, une Vie des saints à laquelle il donna le nom de *Flos sanctorum*. Cet ouvrage aussi pieux que savant entra à peu près en entier dans la *Leyenda de oro* lors de sa première apparition. M. Gonzalès a imité, à cet égard, ses devanciers. Il a profité également des suppléments publiés avant lui. Ce qui distingue son édition et lui donne son prix, c'est qu'elle offre en premier lieu un supplément spécial relatif aux saints et bienheureux dont le culte a été approuvé depuis 1855 jusqu'au jour présent (*Leyenda de oro*, t. IV, p. 759-825). Elle renferme en second lieu une nouvelle

Vie de Notre-Seigneur appropriée aux temps présents, c'est-à-dire une Vie dans laquelle les sophismes et les impiétés des Strauss, des Renan et de leurs émules sont démasqués et réfutés victorieusement (Ibid., p. 622-757). Les deux Vies de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge qui occupent les premières pages du t. Ier, sont l'œuvre de Ribadeneira. Elle renferme en troisième lieu un aperçu philosophique sur le rôle de la sainteté dans l'histoire de l'Église (Ibid., p. 827-855). Enfin, au Supplément vient se joindre un Index alphabétique de tous les saints dont il est fait mention dans les quatre volumes (Ibid., I-XXXII). Le Supplément est l'œuvre d'un prêtre justement estimé pour son érudition variée et son talent d'écrivain, M. l'abbé Vilarrassa, archiprêtre de la cathédrale de Barcelone.

La nouvelle édition de la *Leyenda de Oro* est également neuve sous le rapport artistique. Chaque volume est enrichi de diverses ornementations, et en particulier de neuf chromos ou grandes gravures hors texte, or et couleur, qui sont consacrées à représenter les principaux saints du calendrier.

On le voit donc, la *Leyenda de oro*, sans être un ouvrage scientifique proprement dit, puisque les discussions chronologiques et autres en sont ordinairement bannies, n'en est pas moins, au point de vue de la piété, une publication d'un intérêt exceptionnel. Nous en félicitons de tout cœur la maison Gonzalès. Nous faisons les vœux les plus ardents pour que ce livre reparaisse dans les familles chrétiennes, et y redevienne, comme par le passé, le livre de la lecture journalière, afin d'y faire revivre au foyer domestique les anciennes traditions de la piété et de la religion. En tenant ce langage, nous ne sommes qu'un faible écho de l'épiscopat espagnol qui, selon un usage assez répandu au delà des Pyrénées, a attaché cent ou deux cents jours d'indulgences à toute lecture faite dans la *Leyenda de oro*. FRANÇOIS PLAINE.

Passions des saints Ecaterine et Pierre d'Alexandrie, Bombara et Amisias, publiées d'après les manuscrits grecs de Paris et de Rome, par l'abbé VITEAU. Paris, Bouillon, 1897, in-8 de II-125 pages. — Prix : 7 fr.

En publiant le texte grec de ces Passions, accompagné d'une traduction latine, l'auteur s'est proposé de « fournir aux hagiographes quelques documents nouveaux. » Il reconnaît que « la valeur littéraire de ces documents est assez mince. » Il a l'esprit trop critique pour ne pas admettre que leur valeur historique n'est guère plus grande. Mais, précisément à cause de cela même, les textes mis au jour par M. Viteau ont de l'intérêt. Ce sont de curieux spécimens de Passions de basse époque, montrant jusqu'où pouvait aller l'imagination des passionnaires. En peut-on tirer quelque résidu d'histoire? C'est ce que M. Vi-

teau a cherché, dans une publication qui est la suite naturelle de celle-ci.

Étudiant, dans les *Annales de Saint-Louis des Français* (t. III, 1898, p. 5-23), les divers textes de la Passion de sainte Catherine, il est arrivé aux conclusions suivantes : Les quatre Passions de la sainte dérivent les unes des autres. La plus ancienne n'est pas antérieure à la seconde moitié du sixième siècle, et pourrait être de la première moitié du septième. La plus grande partie du récit est fabuleuse : il pourait cependant contenir quelques données anciennes. Elles se réduisent à deux. Il a existé réellement à Alexandrie une jeune fille du nom de Ecaterine, fille de Kostos ou Koustos. Elle a été décapitée pour la foi e sa medi 24 novembre 305.

A leur tour, les Bollandistes, dans le fascicule récemment paru de eurs *Analecta* (t. XVIII, 1899, p. 69), ont donné leur avis. Ils sont portés à réduire encore les minces données admises par M. Viteau. D'abord, ls ne trouvent pas concluantes les raisons proposées par lui pour placer au sixième ou septième siècle la Passion de sainte Catherine. Puis ils critiquent le procédé qui consiste à rejeter d'une Passion de mauvaise note tout ce qui est fabuleux et visiblement inacceptable, pour retenir comme élément historique ce qui reste après cette élimination.

S'il m'est permis d'émettre à mon tour une opinion, je dirai que dans bien des cas ils me paraissent avoir raison ; mais qu'il est plus d'un cas aussi où, la broderie légendaire ayant été enlevée, on peut retrouver quelque fil du canevas primitif, quelque débris d'histoire. Mais c'est une opération assurément fort délicate. On ne saurait, en ces matières, être trop prudent, et se trop défier de soi-même. A ce point de vue, la critique, chaque jour plus sévère, que montrent les Bollandistes dans le « Bulletin des publications hagiographiques » annexé à leurs *Analecta* a déjà rendu et rendra encore de très grands services. P. A.

Saint Hyacinthe et ses Compagnons (XIIIe siècle), par la comtesse DE FLAVIGNY. Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de 207 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit volume de la collection « *Les Saints* » arrive bien à son heure, aujourd'hui où les questions slaves ont un regain d'actualité, en raison du grand projet de l'union des églises dissidentes. Mme la comtesse de Flavigny, universellement connue par ses œuvres où la piété la plus orthodoxe et la plus suave s'allie au charme du style et à l'étendue de l'érudition, était qualifiée pour nous donner une vie remarquable de saint Hyacinthe. Fille elle aussi de saint Dominique, comme son héros, elle l'a écrite avec un amour de pieuse fraternité Et pour ce petit livre de deux cents pages que de recherches patientes ·

fructueuses, quelle bibliographie abondante ! Contre l'habitude des écrivains qui travaillent à cette collection, presque chaque page possède un appareil de notes critiques ou bibliographiques de la bonne école. On y constate que la littérature étrangère, soit polonaise ou allemande, relative au sujet a été dépouillée avec un soin minutieux.

Saint Hyacinthe, d'origine polonaise, le contemporain de saint Dominique, entra au noviciat de Sainte-Sabine, à Rome, que le Patriarche des Frères Prêcheurs illustrait de sa sainteté et de ses miracles. Quelques mois après, il quittait Rome pour évangéliser sa patrie, aidé de quelques compagnons. Il fonda à Cracovie un couvent de son ordre et brilla dans l'œuvre de conversions par son éloquence, la sainteté de sa vie monacale, l'éclat de ses prodiges, la lumière de sa doctrine. Ensuite il porta le nom du Christ parmi les Russes, à Kiev, leur ville sainte, à Dantzig, où il voulait ériger un couvent. Ces peuples orientaux s'agitaient dans les révolutions soulevées par les migrations des Tatars envahisseurs ; Hyacinthe adoucit les uns et calma les autres par ses prédications évangéliques et celles de ses compagnons. Cette histoire de saint Hyacinthe est une excellente contribution à l'histoire religieuse des pays slaves.

Nous avons remarqué, à la fin du volume, une bibliographie critique par ordre chronologique où sont examinés : les biographies de saint Hyacinthe et de ses compagnons ; les discours, les panégyriques et les poésies en leur honneur ; les procédures de la canonisation, les écrits relatifs au culte du saint et plusieurs documents divers.

Nous souscrivons entièrement au jugement porté à l'occasion de l'approbation du livre : « Ce travail réunit pour la première fois tous les documents qu'on possède sur le sujet. Il dégage, par une critique sévère des sources, la légende de l'histoire et les faits présentés dans leur signification naturelle donnent à cette biographie une portée complète. »

LOUIS ROBERT.

L'Institution des consulats, *Son origine, son développement au moyen âge chez les différents peuples*, par GEORGES SALLES. Paris, Leroux, 1898, in-8° de 104 p. — Prix : 3 fr.

En 1896, M. G. Salles publiait dans la *Revue d'histoire diplomatique* un premier travail spécialement consacré à l'origine des consulats de la nation française. Il vient de compléter cette première étude par une nouvelle, consacrée à l'institution même des consulats en général.

C'est en 1172 que l'auteur trouve mentionné pour la première fois d'une façon absolument certaine le terme de consul. Cette dénomination, du reste, n'a pas été la seule. M. Salles indique d'autres appellations qui ont été successivement et partiellement attribuées à ces agents. Ils ont été nommés : vicomte, podestat et baile, recteur, émin, alcade, gouverneur des marchands, procureur, avocat, capitaine, alderman.

L'origine de l'institution remonte à l'antiquité. Les anciens Égyptiens eurent des fonctionnaires analogues, les Grecs des proxènes. Pour le moyen âge, on retrouve la trace de la même institution chez les Wisigoths, chez les Arabes. C'est une erreur d'attribuer l'origine des consulats à l'initiative des marchands du moyen âge : depuis la première croisade, les consuls, à quelques exceptions près, furent toujours nommés par les gouvernements. Les consuls étaient investis d'une autorité publique que ne pouvaient leur conférer les marchands (page 10).

Dans les chapitres suivants, M. Salles traite ,avec une remarquable érudition et un sens très juste, ce qui concerne la nomination et l'installation du consul, l'uniformité des attributions, l'exercice et le contrôle des consulats ; son autorité, le droit de police, les auxiliaires, les rapports avec les autorités locales, les attributions judiciaires et leur origine, la procédure, les attributions commerciales, etc.

A. D'AVRIL.

Les Grands Traités du règne de Louis XIV, publiés par HENRI VAST. Paris, A. Picard et fils, 1893-1898, 2 vol. in-8 de XIV-197, 256 p. — Prix : 4 fr. 50 le vol. ; 3 fr. 25 pour les souscripteurs à la *Collection de textes.*

Les Traités de Saint-Germain (1679). *Étude sur l'alliance étroite de Louis XIV et du Grand-Électeur, après la guerre de Hollande.* Par M. G. BULARD. Paris, A. Picard et fils, 1898, in-8 de 160 p. — Prix : 3 fr.

La librairie A. Picard et fils a entrepris de publier une collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, plus particulièrement de la France. Cette utile publication, inaugurée en 1886 apporte aujourd'hui les grands traités du règne de Louis XIV depuis la paix de Westphalie (1648) jusqu'à celle de Ryswich (1697). Les conventions diplomatiques y occupent la plus grande place. Les textes ont été collationnés minutieusement sur les originaux. Des textes, qu'on ne rencontrait parfois que dans des traductions plus ou moins défectueuses, sont reproduits dans la langue même employée par les négociateurs. M. Vast y a joint des notices généralement judicieuses.

Pour la cession de l'Alsace, Louis XIV offrait de tenir cette province comme fief impérial; mais l'Empereur se décida à l'offrir à la France en toute souveraineté, pour que le roi n'eût pas de représentant à la diète germanique et n'eût aucun prétexte à se mêler des choses de l'Empire (p. 3). Dans une note du même chapitre, M. Vast mentionne un mémoire par lequel les plénipotentiaires français mettaient en balance les avantages et les inconvénients pour la couronne de France des différents modes de cession : la France étant membre de l'Empire, les rois pourraient devenir empereurs. Les princes d'Allemagne en seraient plus autorisés à entrer en alliance avec la France. La France

saurait tout ce qui se passerait dans les diètes. L'Empire ne paraîtrait pas démembré par la cession de l'Alsace. Il est certain que cette pensée hantait encore l'imagination du grand roi, qui avait obtenu d'avance les voix de trois électeurs.

Dans une publication spéciale sur *les Traités de Saint-Germain*, 1679, M. G. Bulard se demande si Louis XIV eut réellement le désir et l'espoir d'obtenir la couronne impériale, et la réponse ne lui paraît pas douteuse. En 1657 et 1658, Mazarin avait songé sérieusement à faire élire Louis XIV. Nous rencontrerons cette même préoccupation dans les traités de Saint-Germain (p. 89 à 93). Par l'article 10 du traité secret, l'électeur de Brandebourg promettait de donner sa voix au roi de France et éventuellement au Dauphin dans le cas d'une prochaine élection soit pour un roi des Romains, soit pour un empereur. Voyez à la page 137 le texte même de cet article.

Le travail de M. Vast témoigne de profondes recherches sur la matière et il contient en notes les plus précieuses références. Je terminerai en citant le jugement de l'auteur sur le vrai fondateur de la grandeur prussienne : « Frédéric-Guillaume, prince cupide, absolument dépourvu de sens moral, exclusivement préoccupé des intérêts de sa Maison, guidé en un mot par l'égoïsme le plus étroit, se fit l'instrument docile de Louis XIV, non point par sympathie pour le Grand Roi ; non point qu'il fût convaincu de la légitimité de ses revendications ; non point par souci des intérêts allemands, mais simplement parce qu'il espérait y trouver et y trouva lui-même avantage. Celui que Droysen appelle « le fidèle Eckart »..... ne se laissa guider en réalité que par la cupidité et l'ambition... C'est se tromper étrangement et méconnaître la réalité des faits que de voir en lui le fidèle soutien de l'Allemagne (p. 128). »

A. D'AVRIL.

Les Colonies pendant la Révolution. La Constituante et la Réforme coloniale, par LÉON DESCHAMPS. Paris, Perrin, 1898, in-12 de XXVI-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Léon Deschamps a jadis publié une *Histoire de la question coloniale en France* qui, malgré de grandes imperfections et une rédaction beaucoup trop hâtive, ne laisse pas de rendre de réels services à ceux qui s'intéressent à la colonisation française des temps passés. A la fin de cet ouvrage, qui s'arrête en 1815, l'auteur indiquait nettement son intention de reprendre et de développer la dernière partie de son sujet, celle qui commence en 1789 ; « nous n'avons pu, écrivait-il (p. 333, note 1), donner ici à cette période tout le développement qu'elle comporte. Nous nous proposons de reprendre et de traiter à part ce sujet fort complexe. » Actuellement, M. Deschamps annonce devoir y consacrer trois volumes, dont le livre sur *la Constituante et la Réforme coloniale* constitue la première partie.

Cet ouvrage, qui a été d'abord présenté à la Faculté des Lettres de Paris comme thèse pour le doctorat, a été très critiqué. On lui peut reprocher d'être composé et écrit trop vite et avec des idées préconçues. De là une appréciation des hommes et des faits qui est souvent très discutable, de là de vraies fautes de méthode. Est-il possible, par exemple, scientifiquement parlant, de comparer des colonies qui ont un siècle et demi d'exploitation avec d'autres dont la plus ancienne ne date pas encore de 70 ans? C'est ce que fait M. Deschamps (p. 3), après avoir déclaré qu'au XVIe siècle l'Espagne était « la seule puissance coloniale. » (p. 2). Ailleurs (p. 272-273), oubliant les prudents conseils de son maître le regretté Pigeonneau, il reproche aux constituants de n'avoir pas les mêmes idées que les hommes de la fin du XIXe siècle. Est-ce bien juste? Je ne le crois pas, pas plus que les reproches de M. Deschamps à l'égard de Taine ne me semblent partout fondés.

L'ouvrage n'est même pas suffisamment documenté; des archives du Ministère des Colonies, presque aucun parti n'a été tiré. Et cependant l'inventaire de M. Guët est plus précieux que ne le dit M. Deschamps, et est susceptible de rendre de grands services; la salle de lecture du pavillon de Flore, est aussi moins vide que ne l'a vue l'auteur, et il nous est arrivé de n'y pas trouver une place libre. Certes son installation n'est pas faite, non plus que l'inventaire de M. Guët n'est détaillé comme il conviendrait; en tout cas, la faute n'en est pas à l'obligeant archiviste dont M. Deschamps a, — nous ne savons pourquoi, — défiguré le nom (p. XVI, note 1) et dont le plus vif désir est de faire pleinement connaître la valeur et l'intérêt des importants documents confiés à sa garde. La bibliographie des sources imprimées est aussi très incomplète, et si M. Deschamps avait eu entre les mains certains ouvrages qu'il n'a pas cités, il y aurait trouvé sur les événements du début de la Révolution aux colonies bien des faits dont il lui aurait fallu tenir compte.

Aussi son livre n'est-il pas autre chose qu'une contribution à l'histoire des colonies françaises à l'époque de l'Assemblée constituante, mais ce n'est pas là encore l'ouvrage destiné à faire autorité sur le sujet. H. F.

Vida de Carlos III escrita por el Conde de FERNAN-NUÑEZ, publicada con la biografía del autor, apendices y notas, por A. MOREL-FATIO y PAZ Y MÉLIA, y un prólogo de D. JUAN VALERA. Madrid, Fernando Fé, 1898, 2 vol. in-8 de XXII-420 et 426 p. — Prix : 30 fr.

L'éminent auteur du prologue de cet important ouvrage se plaint à bon droit des erreurs de jugement que portent trop d'écrivains français sur l'Espagne et sur son histoire. Romanciers, poètes et voyageurs

voient tout, dans ce pays, à travers un prisme trompeur, sans se rendre compte, par une étude longue et sérieuse, du génie de la nation castillane, du milieu et des circonstances où se placent les événements qu'ils ont la prétention de raconter et d'apprécier. Victor Hugo, Théophile Gautier, Alfred de Musset, le marquis de Custine, Dumas et Zola ont imaginé une Espagne extravagante de toreros, de majos, de prêtres fanatiques, de religieux ignorants, et ont dénaturé absolument le caractère de cette nation chevaleresque, aujourd'hui si malheureuse. Et ce sont précisément ceux qui ont le plus mal parlé de l'Espagne qui ont eu le plus de lecteurs, tandis que les écrivains lettrés et consciencieux, tel que Puibusque, Damas-Hinard, Antoine de Latour, le comte de Puymaigre et d'autres, n'ont été lus et étudiés que par un petit nombre de personnes érudites. M. Morel-Fatio est assurément l'un de ceux qui, de nos jours, ont le plus contribué à faire connaître, sous son vrai jour, la Péninsule voisine. Il n'est besoin que de rappeler ici ses deux volumes d'*Études sur l'Espagne*, où il a mis si bien à profit les Lettres inédites du comte Fernan-Nuñez, pour dépeindre les mœurs de l'aristocratie espagnole du siècle passé. Ces Études amenèrent M. Morel-Fatio à publier la *Vie de Charles III*, dont il existait deux manuscrits, l'un à Londres, l'autre à Madrid, et qui n'est, somme toute, qu'une copie fidèle de la biographie composée par le comte de Fernan-Nuñez, comparable à la Vie de saint Louis par Joinville. Nous n'avons pas à juger, au point de vue historique, le monarque qui fait l'objet de cette biographie. Mais son bienveillant historien nous le dépeint comme le type de la bonté et l'idéal des souverains, comme le plus digne de tous d'avoir sa statue dans le Panthéon des rois.

Fernan Nuñez, qui reflète si bien le caractère de son royal maître et de son siècle, écrit avec candeur et droiture ; s'il se complaît à faire l'éloge de Charles III, il ne laisse pas de censurer sévèrement les erreurs, les fautes et les crimes de ses conseillers : témoin, la façon franche et impartiale dont il critique l'expulsion des jésuites, accomplie sous le règne de ce prince, ce qui lui fournit l'occasion de rendre à la Compagnie un admirable tribut de louanges et d'admiration pour leur doctrine, leurs services rendus et leur loyauté patriotique.

Voici comment se partage l'œuvre publiée par les soins de M. Morel-Fatio en collaboration avec D. Paz y Mélia. Après une introduction de Fernan Nuñez, dans laquelle il donne les motifs qui l'ont porté à écrire cette Vie, l'auteur fait l'histoire de Charles III sur le trône de Naples, (1716-1759), ce qui constitue la première partie. Des notes sur le marquis de la Ensenada, sur la dernière maladie du roi Ferdinand VI, sur l'abdication de la couronne de Naples et l'établissement du Conseil de régence, terminent cette intéressante section. La seconde partie comprend la vie de Charles III comme roi d'Espagne (1759-1788). Les savants

commentateurs y ont ajouté de très curieux renseignements sur l'état où se trouvait l'Espagne, spécialement Madrid, à cette époque, ainsi que sur divers événements contemporains. Citons en particulier la note relative au *Pacte de famille* et celle qui se rapporte à la béatification de l'illustre Palafox. Enfin divers apendices sur l'expédition d'Alger et sur la personne même de Fernan Nuñez couronnent dignement ces deux magnifiques volumes, dont nous ne pouvons donner qu'un aperçu très sommaire, qui suffit du moins à en montrer l'importance au point de vue de l'histoire et de la littérature. G. BERNARD.

The Union of Italy 1815-1895, by STILLMAN. Cambridge, University-Press, 1898, in-12 de 412 p.

Cavour, by the countess EVELYN MARTINENGO CESARRO. Londres, Macmillan and C°, 1898, in-12 de VI-220 p.

M. Stillman n'approuve pas le fait accompli en Italie. « L'annexion prématurée de Naples, dit-il, et la malheureuse nécessité de transférer la capitale à Rome ont introduit des éléments de discorde qui menacent gravement, sinon invinciblement, le système politique existant. L'Italie, à laquelle Cavour aspirait, était un Piémont agrandi et, autant que les différences de nature le permettaient, il désirait en faire une nouvelle Angleterre ; mais les migrations du gouvernement et la faiblesse de ses gouvernants en ont fait plutôt un Naples agrandi, moins la vigoureuse, si elle fut perfide (?), administration intérieure et sans la constante et uniforme politique extérieure des Bourbons. Si les vertus du passé survivent chez les premiers possesseurs, la fin peut encore être bien ; mais il tinte à mes oreilles un jugement de mauvais augure, prononcé par plus d'un de ceux qui ont eu une part dans la confection de l'Italie : *L'Italie a été faite trop vite et trop facilement* (p. 393) ».

M. Stillman, dès la préface, se défend de sentiments hostiles à l'égard des Italiens : « Le Pessimisme de l'auteur ne s'étend pas au caractère du peuple de la Péninsule en général ; il n'affecte pas son opinion sur les qualités *sterling* de la race dans laquelle sont incluses toutes les choses nécessaires pour la réalisation de l'idéal de ses plus ardents (*sanguine*) patriotes ».

Le livre de la comtesse E. M. Cesareo a pris, en invoquant l'autorité du pape Jules II, cette devise : *Italia ab exteris liberanda*. Dès les premières pages, l'auteur se place sous le patronage de Cavour, qui, le 8 mai 1860, écrivait à d'Azeglio : « Je suis italien avant tout..., etc. ». Sous les réserves que nous impose naturellement ce parti-pris significatif, nous nous faisons un devoir de reconnaître que l'ouvrage est instructif. Signalons particulièrement le VIII° chapitre, intitulé : *Le pacte de Plombières*, notamment la page 138, sur la collaboration de

Napoléon III avec Cavour pour la confection d'un discours du trône, les derniers moments du comte, à la page 215, et l'intervention du Fra Giacomo. « He died a catholic », écrit l'auteur de ce livre.

A. D'AVRIL.

Louis Veuillot (1813-1845), par EUGÈNE VEUILLOT. Paris, Retaux, s. d., in-8 de XI-552 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre nous était depuis longtemps promis ; il était impatiemment attendu. Ce n'est pas que la tâche parût sans difficultés : il fallait une main habile et délicate, et la situation de famille de l'auteur rendait son rôle tout ensemble très autorisé et presque suspect. Plusieurs pensaient que la forme d'une « vie » ne convenait pas absolument ; ils eussent préféré voir M. Eugène Veuillot écrire ses propres *Mémoires*, où l'action de son illustre frère eût occupé la première place. Le problème est résolu, et ce volume (il y aura plusieurs tomes bien certainement) nous donne dès aujourd'hui l'agréable certitude d'un travail digne du sujet. Le style est clair, sobre, net, familier, comme il convenait à un ami, à un témoin, à un frère.

Naturellement, Louis Veuillot prend souvent la parole : des citations de correspondances, de livres, d'articles émaillent çà et là le récit et le corroborent ; récit toujours vif sous une plume jamais indifférente, mais toujours maîtresse d'elle-même et qui sait bien que la vérité est le suprême ornement de cette grande figure qui n'a besoin que de la justice.

L'origine de Louis Veuillot fut humble, son enfance pauvre, son adolescence difficile, ses débuts ardents. Les lecteurs de l'admirable préface de *Rome et Lorette* connaissaient ces détails intimes ; les éclaircissements apportés les rendent plus vivants encore et ne déparent en rien cette longue existence de labeurs, de loyauté et de belle humeur. Rectifiant plus d'une légende... malveillante, M. Eugène Veuillot retrace les premiers pas de son frère dans l'existence littéraire et dans le journalisme. Mais on sent que ceci n'est qu'un avant-propos et que l'heure de la conversion sonne le moment décisif qui marque le point de départ de la véritable vie. Autour de cette figure principale viennent les peintures accessoires : la banlieue de Paris sous la Restauration ; les mœurs de la vie provinciale sous Louis-Philippe ; les alertes guerrières des campagnes d'Algérie, où Veuillot fut le secrétaire du maréchal Bugeaud. — Là, on retrouve vingt traits dont Louis Veuillot, aimant ainsi reconstituer son autobiographie, a illustré ses propres livres : *Rome et Lorette*, les *Pèlerinages de Suisse*, *Historiettes et Fantaisies*, *Çà et Là*, non pour se mettre en scène, mais afin de tirer de sa propre expérience des exemples utiles aux autres et reconnaissants envers Dieu.

Cette conversion courageuse, pleine et sincère, garde aussi un caractère de parfaite simplicité : Louis Veuillot ne connaissait pas l'Église : dès qu'il la connut, il l'aima ; rien là de compliqué ni de dramatique, mais un grand bon sens qui en fit, sur l'heure, un serviteur utile et zélé. Sa pensée aima la logique du catholicisme, sa nature goûta l'indépendance du catholique. Heureux de quitter les entraves ministérielles du bureau (elles lui avaient été fort adoucies), il respira à pleins poumons un air qui nourrissait son esprit et son âme, satisfaisant tout ensemble aux besoins de son cœur et aux nécessités de sa vie.

M. Eugène Veuillot montre l'homme et le polémiste : l'homme amoureux de littérature, curieux d'art, joyeux et modeste, soutien de sa famille, généreux et bon vivant. Le polémiste, désintéressé, inaccessible aux transactions humaines, prompt à la lutte, épris d'idées fermes, méprisant les petitesses et les intrigues, fouaillant les intrigants, tendre aux humbles, dur aux coquins. Le souvenir personnel des lacunes de sa propre éducation d'enfant du peuple lui rendait amers et vengeurs les sentiments qu'il professait contre la bourgeoisie voltairienne, égoïste et impie. Il y a là une curieuse étude psychologique qui explique le talent énergique de Louis Veuillot, qui justifie ses saintes colères.

Colères et talents, il les consacra sans réserve à la défense de l'Église et son indignation n'était que trop justifiée dès son entrée dans la presse religieuse. C'était en 1841, aux débuts de la campagne pour la liberté d'enseignement. M. Eugène Veuillot a donné un excellent historique (p. 337) du « Parti catholique » formé un peu par les hommes, beaucoup par les circonstances. Peut-être a-t-il légèrement grossi le rôle politique de M. de Boulogne sous l'Empire, et restreint l'action des « œuvres » de la Congrégation sous la Restauration. (Je lui demanderai, en passant, d'effacer devant le nom de Mgr Frayssinous une particule qui n'y fut jamais). Il a, de la façon la plus forte, analysé et dépeint le grand mouvement suscité par l'*Avenir*, en 1830, et les fécondes conséquences d'une rénovation politique et religieuse où le chef seul sombra. Les gens mal informés qui font de Montalembert un doucereux et un modéré liront avec profit les passages où le *leader* catholique s'affirme comme un anti-royaliste intransigeant (p. 427) et où il trouve trop mesuré et trop calme Louis Veuillot (p. 497). L'affection de ces deux soldats de l'Église était profonde alors (pp. 497 et 507) et le jeune Pair enviait au jeune journaliste la prison qu'il subissait pour leur cause.

Ce premier volume se termine gracieusement sur le mariage de Louis Veuillot, béni en 1845 par le R. P. de Ravignan, encore tout reconnaissant de la campagne de l'*Univers* pour la défense des Jésuites. Ce tableau achève bien un livre où la note intime s'épanouit plus qu'elle

ne le fera sans doute dans les prochains volumes consacrés aux luttes de l'homme public. Dès maintenant nous pouvons remercier M. Eugène Veuillot d'avoir écrit, avec sa compétence supérieure, un des meilleurs chapitres de l'histoire des catholiques de France au XIXe siècle.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

BULLETIN

Walafridi Strabonis liber de exordiis et incrementis quarundam in observationibus ecclesiasticis rerum; edidit KNOEPFLER (*Veröffentlichungen aus dem kirchenhistorischen Seminar München, n° 1*). München, Lentner, 1899, in-8 de XVII-114 p. — Prix : 1 M. 40).

Frappé de l'intérêt de ce petit traité et des renseignements qu'il contient sur les mœurs religieuses et les usages liturgiques au IXe siècle, M. Knöepfler a pensé qu'il se prêterait excellemment à servir de thème d'études et d'exercices pratiques dans les séminaires d'université. Malheureusement, les éditions qui en ont été données étaient perdues dans de grandes collections peu accessibles aux étudiants ; elles étaient de plus très incorrectes. M. Knöepfler en a donc procuré une nouvelle. Il a pris comme base le manuscrit de Saint-Gall. L'ouvrage est accompagné d'une annotation assez sobre donnant surtoules renvois précis aux textes auxquels Walafrid fait allusion. Dans l'introduction, M. Knöepfler résume ce que l'on sait de la vie de l'auteur, et établit la date de la composition du livre, qui a dû être écrit entre 840 et 842.

E. JORDAN.

Dello stato presente del diritto internazionale e dei suoi futuri progressi, da E. CIMBALI. — Roma, Bocca, 1897, in-8 de 28 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur de ce travail n'est pas un nouveau venu au *Polybiblion*. Dès le mois d'août 1888, nous signalions son livre sur la question bulgare au point de vue du droit international. En 1889, sous le bénéfice de quelques réserves, nous recommandions l'étude de son traité, *Il non intervento*, qui est l'expression nette d'une opinion très tranchée et qui fait connaître les objections des contradicteurs. En 1891, le même professeur publiait *Lo stato secondo il diritto internazionale universale* où il se prononçait fermement contre le partage de la Pologne et contre l'annexion à l'Allemagne de l'Alsace-Lorraine, contre l'absorption des petits États par les gros et contre l'extension abusive des principes de nationalité et de race.

Dans son dernier ouvrage, auquel la Conférence de la Haye apporte un intérêt d'actualité, M. Cimbali blâme le développement illimité des armements ; il condamne les collectivités réunies seulement par la force. Il n'admet ni les prétendues exigences de l'équilibre, ni la conquête. Le droit primordial pour chaque peuple est de constituer un État et de se défendre. La future confédération des États ne doit être ni l'anarchie ni le despotisme.

Voici la conclusion : « Jamais il ne sera possible d'espérer une abolition totale ou partielle des armements, tant qu'il n'y aura pas une véritable déclaration des droits des peuples avec l'organisation simultanée d'un suprême pouvoir central exécutif appelé à les garantir. »

A. D'AVRIL.

I Grandi Stati, la Giustizia e la Pace, da CORRADONA GIOVANNINI. Rome, Marietti, 1899, in-8 de 56 p. — Prix : 1 fr.

La réunion de la conférence de La Haye apporte un intérêt puissant d'actualité aux publications sur le droit international. La solution pacifique des conflits occupe la première place dans toutes les préoccupations. M. Giovannini dit : « Dans l'arbitrage, tous les inconvénients que présenterait la fédération universelle et beaucoup de ceux que comporterait l'institution d'un tribunal international disparaissent. L'arbitrage — pris même dans sa forme la plus solennelle et qui lie le plus — est l'unique institution vraiment pratique et qui présente la possibilité d'une application aussi même au présent. Il a l'avantage de n'être entouré d'aucun appareil solennel comme le tribunal ; de paraître un moyen simple et doux qui conserve toujours un caractère volontaire et dont l'acceptation apparaît comme une concession gracieuse de l'État auquel le tort est reconnu. Aussi ce dernier reste d'une organisation internationale qu'il y avait dans le tribunal se dissout, et la souveraineté de l'État et sa pleine indépendance ne paraissent en aucune manière diminuées. L'arbitrage présente encore un autre avantage très grand, c'est celui d'offrir des précédents nombreux et d'une heureuse issue, de n'être pas un moyen nouveau, même dans la pratique internationale. L'arbitrage a pénétré dès à présent dans la conscience universelle et tous le reconnaissent comme le meilleur moyen actuellement pour diminuer, dans la limite du possible, les maux produits par la rivalité et les conflits des États (p. 50) ».

La publication de M. Giovannini apporte une contribution très appréciable à la question qui divise encore les grands États. A. D'AVRIL.

L'Audience de Cythère, par B*** V***. Paris, Vanier, 1898, in-12 de 40 p.

Aimez-vous le symbolisme ? Cette brochure en est pleine. L'Amour, inquiet des divisions qu'il remarque dans son empire, a convoqué son conseil à Cythère. Les nations « qui servent de modèle aux autres contrées » lui envoient des ambassadrices. Madame de Jazy arrive de France ; milady Gravely est députée par la Grande-Bretagne, et dame Béatrix est la représentante de l'Italie. Chacune expose à son tour les mœurs de son pays. La Volupté, prenant ensuite la parole au nom de l'Amour, leur fait la leçon à toutes les trois.

Vous pouvez lire, si le cœur vous en dit, mais ne laissez pas traîner cette « plaquette » sur les tables : les dessins qu'elle contient, plus encore que le texte qu'ils accompagnent, sont assez jolis, mais un peu lestes. M. L.

Die Aussprache des Schriftdeutschen, von WILHELM VIETOR. 4e Ausgabe. Leipzig, O. R. Reisland, 1898, in-12 de 119 p.

M. Wilhelm Vietor, professeur à l'université de Marbourg, vient de nous donner la quatrième édition d'un ouvrage peu étendu, il est vrai, mais d'une observation très sûre et très documentée, sur la prononciation correcte de l'allemand : il a voulu montrer jusqu'à quel point l'orthographe officielle se rapproche de l'idéal phonétique consistant à désigner chaque son par le signe qui lui convient. L'auteur a pensé contribuer pour sa part à établir l'uniformité dans la prononciation, partout où les dialectes particuliers ne maintiennent plus leur souveraineté. J'ajoute que plus d'un

maître pourra trouver dans la petite étude préliminaire des notions très nettes de phonétique. Il se trouve que M. Vietor a vu ses conclusions confirmées dernièrement par la commission de professeurs et de directeurs de théâtre, qui s'était réunie en avril 1898 pour traiter la question de la prononciation au théâtre. MENSCH.

Die ganze Aesthetik in einer Nuss, von O. SCHONAICH, herausgegeben von A. KÖSTER. Leipzig, Göschen, 1898, in-12 de 160 pages.

Voici le second fascicule de l'Esthétique dans une noix de O. de Schönaich. Le critique baron poursuit avec le même esprit et la même intolérance les expressions figurées que l'on rencontre dans les œuvres des précurseurs de la « Sturm- und Drang — periode. » Il est peut-être trop dur pour les Bodmer et les Breitinger, les Halles et les Klopstock, en leur appliquant le vers :

Grand marieur de mots l'un de l'autre étonnés.

M. de Schönaich appartient à l'École de Malherbe et de Boileau, c'est-à-dire de Gottsched. Il veut une poésie raisonnable; son idéal est celui de Voltaire : « des vers beaux comme de la belle prose! » Nous espérons que M. Köster nous donnera la fin de l'ouvrage dans un troisième et dernier fascicule, et qu'il accompagnera le tout d'une introduction sur Schönaich et son œuvre. MENSCH.

Die Quellen des Kirchenhistorikers Socrates Scholasticus, (*Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche de Bonwetsch et Seeberg*, t. III, fasc. 4.) Leipzig, Dieterich, 1898, in-8 de 134 p. — Prix : 3 fr. 75.

Après une courte introduction sur la vie et l'œuvre de Socrate, qui se résume dans les conclusions suivantes : Socrate écrivait dans la première moitié du ve siècle ; sa première rédaction a été achevée vers 439, la seconde avant 450 et peut-être 444 ; son information est excellente et son impartialité admirable pour l'époque ; M. Geppert étudie ses sources dans le détail. Pour les principales et celles qui se sont conservées, il donne successivement un relevé des citations nominatives faites par Socrate, un relevé des passages dont la dépendance est manifeste, et quelques remarques sur la façon dont Socrate a utilisé chaque auteur et admis son témoignage. Il examine de même ce que Socrate doit à la chronique de Constantinople, à des listes épiscopales, à la tradition orale, ou enfin à des sources plus rarement consultées par lui, comme Eutrope, Julien et d'autres. Vient ensuite un essai de restitution de deux ouvrages cités par Socrate mais aujourd'hui perdus, le *Synoicon* de saint Athanase et le *Synagoge* de Sabinos d'Héraclée. Il y a là beaucoup d'ingéniosité, mais aussi, à mon avis, de hardiesse dans la conjecture et de facilité à confondre des hypothèses avec des résultats. Ce livre se termine par un tableau donnant en regard du numéro de chaque chapitre de l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate l'indication de ses sources. J.

Saint Rémi de Reims, apôtre des Francs (437-533), par CLÉMENT D'AVENAY. Ouvrage illustré d'après les tapisseries anciennes de Saint-Rémi de Reims. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1896, in-8 de 188 p. — Prix : 1 fr.

Ce livre est une des nombreuses productions hagiographiques nées à l'occasion du 14e centenaire du baptême de Clovis. Il raconte non pas l'his-

toire, mais la légende de saint Rémi, telle qu'elle était constituée dès le IXe siècle dans l'œuvre de Hincmar. Bien qu'il cite souvent le *Clovis* de M. G. Kurth, et qu'il le copie encore plus souvent qu'il ne le cite, il ne le suit guère chaque fois qu'il a à choisir entre lui et les historiettes traditionnelles. Ainsi, d'accord avec tous les critiques, M. Kurth élimine la lettre du pape Anastase à Clovis, dont la non-authenticité a été démontrée par M. J. Havet. Pourquoi M. d'Avenay la reprend-il? A-t-il par devers lui la preuve qu'elle n'est pas apocryphe? Je cite cet exemple parmi beaucoup d'autres pour faire connaître le point de vue de l'auteur : cela me dispensera d'insister et de prouver par le menu qu'il ne faut pas chercher ici autre chose que la faute classique, si je puis m'exprimer ainsi, qu'a revêtue au cours des siècles la légende de saint Rémi. D. H.

Le Clergé sous la Terreur, par M. FRANÇOIS BOURNAND. Tours, Mame, 1895, in-8 de 160 p. — Prix : 1 fr. 50.

Parmi les classes de l'ancienne société qui ont payé un tribut sanglant à la Révolution, nulle ne l'a payé plus durement que le clergé. Dès le début, le cri de : *A bas la calotte!* retentit, et aux journées d'octobre, la population veut massacrer l'archevêque de Paris, Mgr Guigné, qui, l'hiver précédent, a nourri de ses deniers les victimes de la famine. Puis vient la Constitution civile du clergé et avec elle les dénonciations, les proscriptions, les emprisonnements, les déportations en masse, la guillotine. Sans doute il y eut alors des défaillances et des trahisons, mais ce fut bien peu de chose, et elles ne pesèrent guère en face des résistances héroïques poussées jusqu'au martyre. Et ce ne fut pas seulement à Paris, pas seulement dans la Vendée où l'insurrection fut plus religieuse que politique, ce fut dans toutes les provinces que sévit la persécution contre le clergé. Les beaux travaux qui ont été publiés par un grand nombre d'érudits sur la Révolution en province, ceux si consciencieux de M. Sciout sur la Constitution civile et le Directoire, ceux de M. Victor Pierre et tant d'autres en fournissent la preuve à chaque page. M. François Bournand a résumé tous ces travaux dans un très intéressant volume illustré, édité par la grande maison Mame. Il a successivement envisagé les refus de serment, les massacres de la Force, des Carmes et de l'Abbaye, ceux de Reims, de Meaux, d'Alençon, de Lyon, de Versailles, du Midi, des déportations en masse en Espagne et en Angleterre, etc. Comment pouvait-il montrer les profanations des églises, le culte de la Raison, stigmatisé même par Robespierre, installé à Notre-Dame et dans les cathédrales de province, le vandalisme s'exerçant de préférence contre les monuments religieux et les vases sacrés. Le tableau est court, puisqu'il ne comprend que 160 pages; mais il est singulièrement instructif, et nous le recommandons à tous les esprits sincères qui pourraient se laisser séduire par la trop fameuse théorie du *bloc*. M. DE LA ROCHETERIE.

Voltaire et Calas, *une erreur judiciaire au* XVIIIe *siècle*, par RAOUL ALLIER. Paris. Stock, 1898, 3e éd., in-12 de 55 p. — Prix : 0 fr. 50.

S'il est quelques personnes qui collectionnent les publications relatives à « l'Affaire », cette brochure doit leur être signalée. Bien que les noms de Dreyfus et de Zola ne s'y trouvent pas, on s'aperçoit sans peine que M. Allier pense surtout à eux quand il nous parle de Calas et de Voltaire.

Les analogies se présentent d'autant mieux à l'esprit du lecteur que l'auteur les a évidemment cherchées. Il y en a une toutefois qu'il a négligée et qui pourtant a bien sa valeur : pour Calas, comme pour Dreyfus, d'autres sentiments que l'amour pur de la justice animaient ses plus ardents défenseurs, à commencer par le philosophe de Ferney. Quoi qu'il en soit, la brochure de M. Allier se lit avec intérêt. Et qui eût cru que cette vieille affaire Calas, dont on nous avait tant rebattu les oreilles, pourrait avoir ce regain d'actualité ?... M. L.

Allemagne, France, Alsace-Lorraine, par JEAN HEIMWEH. Paris, A. Colin et Cie, 1899, in-12 de 47 p. — Prix : 1 fr.

Au point de vue français, dit l'auteur, point d'entente sérieuse possible sous le régime du *statu quo*. Diverses transactions ont été proposées : l'une suppose la restitution à la France de Metz et des districts de langue française ; l'autre admet le retour de l'Alsace-Lorraine à la France contre la cession d'une importante colonie ; c'est ce que réclamait le feu comte de Chaudordy. On a parlé aussi de l'érection de l'Alsace-Lorraine en un État indépendant et neutre comme la Suisse. « Si l'on parvenait, dit Heimweh, à ramener la question à des termes aussi simples : satisfactions morales à donner à la France, garanties matérielles à départir à l'Allemagne, on aurait fait un grand pas vers une solution amiable. »

Nous n'admettons pas, avec notre auteur, que « la cause profonde et décisive du refus des Français d'accepter le *statu quo* soit l'attachement aux principes de liberté et de dignité qu'ils ont proclamés en 1789 et en 1792 » (p. 26). Nous connaissons bien des Français très bons patriotes sur tous les terrains, mais qui ne sont à aucun degré ralliés aux principes révolutionnaires, pas même au « quatre-vingt-neuvisme. » Écartons du terrain national nos malheureuses divisions politiques. A. D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Charles CHESNELONG est mort le 22 juillet à Orthez. Né dans la même ville le 14 avril 1820, fils de commerçants, il commença par suivre la carrière de ses parents, et c'est surtout par le travail personnel et par la lecture qu'il développa ses connaissances. Il ne se décida qu'assez tard à mettre ses talents au service de la politique. Maire d'Orthez depuis 1860 et conseiller général des Basses-Pyrénées, il fut envoyé en 1865 au Corps législatif, il s'y fit dès l'abord une réputation d'orateur par la part qu'il prit aux discussions relatives à la papauté. Réélu successivement en 1869 et 1872, il remplit dans ces deux législatures, en 1870 et en 1872, les importantes fonctions de rapporteur du budget. L'invalidation dont on frappa sa réélection en 1876 ne le perdit pas pour la vie politique, car le Sénat s'honora en lui donnant le 24 novembre de la même année un siège de sénateur inamovible. On sait le rôle actif joué par M. Chesnelong dans la tentative de restauration monarchique en 1873. Ce n'est pas à nos lecteurs que nous avons à rappeler avec quel zèle et quelle éloquence il défendit les intérêts catholiques, soit à la Chambre, soit au Sénat, soit en dehors des enceintes parlementaires. Nous citerons de l'éminent orateur les publications suivantes : *Discours sur des interpellations relatives à la question romaine* (Orthez, 1868, in-16) ; — *Discours sur la loi relative à la*

liberté de l'enseignement supérieur (Paris, 1875, in-8); — *L'Action sociale du Christianisme* (Paris, 1877, in-18); — *Les Comités catholiques et la défense religieuse* (Paris, 1877, in-8); — *Appel aux pères de famille. L'éducation chrétienne et l'école sans Dieu* (Paris, 1879, in-18); — *La Liberté de l'enseignement supérieur* (Paris, 1880, in-18); — *Les Décrets du 29 mars et les devoirs des catholiques* (Paris, 1880, in-18); — *Les Décrets devant les Chambres* (Paris, 1880, in-18); — *La Situation financière de la France en 1883* (Paris, 1882, in-16); — *La Liberté de l'Église et la laïcisation* (Paris, 1883, in-18); — *La Conversion au Sénat* (Paris, 1883, in-16); — *La Séparation de l'Église et de l'État* (Paris, 1884, in-16); — *Le Budget des cultes* (Paris, 1885, in-16); — *Des Rapports de la propriété et du travail* (Paris, 1887, in-8); — *La Question sociale à l'assemblée des catholiques* (Paris, 1887, in-12); — *Le Jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII et les comités catholiques* (Paris, 1888, in-8); — *Discours sur la question religieuse* (Paris, 1892, in-fol.); — *Jeanne d'Arc et la Vocation chrétienne de la France* (Nancy, 1894, in-8); — *Un témoignage sur un point d'histoire. La campagne monarchique d'octobre 1873* (Paris, 1895, in-8); — *Allocution prononcée à l'Assemblée générale de la Société d'éducation et d'enseignement le 28 mai 1897* (Paris, 1897, in-8); — *Le Régime fiscal des successions et l'impôt progressif* (Paris, 1898, in-8).

— M. Charles-Joseph MARTY-LAVEAUX est mort le 11 juillet, à Vitry-sur-Seine. Né à Paris, le 15 avril 1823, licencié ès-lettres, archiviste-paléographe de la promotion de 1847, il était encore sur les bancs de l'École des chartes quand il donna au public une nouvelle édition, revue et corrigée, d'une œuvre de son grand-père maternel, le grammairien Laveaux. Les études grammaticales et lexicologiques avaient pour lui beaucoup d'attrait. Sa thèse d'École des chartes porta sur le grammairien latin Vergilius; et peu après il donnait dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* un *Essai sur la langue de La Fontaine*, prélude de l'excellente édition des Œuvres de ce poète, qu'il publia dans la collection elzévirienne. Attaché en 1852 à la rédaction du Catalogue des imprimés de la Bibliothèque nationale, dont il devint bientôt le chef-adjoint, il quitta cet établissement au bout de dix années pour se livrer tout entier à ses travaux littéraires. Il remplit pourtant pendant quelque temps les fonctions de secrétaire de l'École des chartes (1868-1872). C'est surtout à la littérature française des XVIe et XVIIe siècles que se rapportent ses publications, dont nous indiquons ci-après les principales : *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, de Ch. Laveaux, 3e édition (Paris, 1846, in-8); — *Charenton au XVIIe siècle* (Paris, 1853, in-8); — *Essai sur la langue de La Fontaine* (Paris, 1853, in-8); — *Œuvres complètes de La Fontaine* (Paris, 1857-1860, 4 vol. in-16), dans la *Bibliothèque elzévirienne*; — *De la langue de Corneille* (Paris, 1861, in-8); — *Œuvres complètes de Pierre Corneille*, dans la *Collection des grands écrivains* (Paris, 1862-1868, 12 vol. in-8) avec album; — *Cahiers de remarques sur l'orthographe françoise, pour estre examinez par chacun de Messieurs de l'Académie* (Paris, 1863, in-12); — *Œuvres françaises de Joachim Du Bellay, gentilhomme angevin* (Paris, 1866, 2 vol. in-8), dans la *Pléiade françoise*; — *Les Œuvres et mélanges poétiques d'Estienne Jodelle, sieur du Lymodin* (Paris, 1868-1870, 2 vol. in-8), dans *la Pléiade françoise*; — *Lettre à l'auteur de « Rabelais et ses éditeurs »* (Paris, 1869, in-12); — *Les Œuvres de maistre François Rabelais* (Paris, 1870, in-8); — *De l'Enseignement de notre langue* (Paris, 1872, in-8); — *Cours historique de langue française* (Paris, 1873, in-16); — *Premières leçons de grammaire française* (Paris, 1874, in-16); — *Œuvres poétiques de Jean Dorat et de Pontus de Tyane*, dans *la Pléiade françoise* (Paris, 1876, in-8); — *Œuvres poétiques de Remi Belleau*, dans la même collection (Paris,

1879, 2 vol. in-8); — *Œuvres en rime de Jan-Antoine de Baïf*, dans la même collection (Paris, 1885-1887, 4 vol. in-8); — *Œuvres de Pierre de Ronsard, gentilhomme vandomois* (Paris, 1887-1892, 5 vol. in-8), dans la même collection; — *Notice biographique sur Jean-Antoine de Baïf* (Paris, 1891, in-8); — *La Pléiade française. Appendice*, contenant la grammaire et le lexique (Paris, 1896-1898, 2 vol. in-8).

— Les études orientales font une perte considérable par la mort de Mgr C. Joseph DE HARLEZ, professeur à l'Université catholique de Louvain, mort le 16 juillet. Né à Liège le 21 août 1832, le futur prélat, qui avait fait d'excellentes études classiques et qui, jeune encore, s'était assimilé plusieurs langues de l'Europe, voulut se destiner au barreau. Mais après avoir passé son doctorat, il se sentit invinciblement attiré par une forte vocation religieuse, entra au séminaire de sa ville natale et se fit admettre en 1858 aux ordres sacrés. Directeur de l'École normale des humanités de Louvain, il y donna un enseignement fécond. Il a publié : *Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre, traduction du texte Zend* (Liège, 1875-1877, 3 vol. in-8, 2e éd. en 1881); — *Grammaire pratique de la langue sanscrite* (Louvain, 1878, in-8); — *Études avestiques. Sens des mots Zend avesta. Des controverses relatives à l'Avesta. Religion de la Perse ancienne* (Paris, 1878, in-8); — *Kena et Kanshitaki Upanishads, traités de philosophie traduits du sanscrit* (Louvain, 1878, in-8); — *La Linguistique et l'unité originaire de l'humanité* (Louvain, 1878, in-8); — *Des Origines du zoroastrisme* (Paris, 1879, 2 vol. in-8); — *Manuel de la langue de l'Avesta. Grammaire, anthologie, lexique* (Louvain, 1879, in-8, 2e éd. en 1882); — *Étude sur la langue othomi* (Bruxelles, 1879, in-8); — *Les Aryas et leur première patrie* (Paris, 1880, in-12); — *Manuel du pehlvi des livres religieux et historiques de la Perse. Grammaire, anthologie, lexique* (Paris, 1880, in-8); — *Études éraniennes. De l'alphabet avestique et de sa transcription. Métrique du Gathâ Vahistoristis et du Fargard XXII* (Paris, 1880, in-8); — *La Critique et la science de Bartholomae* (Louvain, 1880, in-8); — *Étude avestiques. Le calendrier avestique et les pays originaires de l'Avesta* (Paris, 1881, in-12); — *Introduction à l'étude de l'Avesta et de la langue mazdéenne* (Paris, 1881, in-4); — *La Civilisation brahmanique* (*Le Contemporain*, 1881), — *L'Origine de la Croix* (ibid., 1882); — *La Vie religieuse des disciples de l'Avesta* (Louvain, 1882, in-8); — *La Bible dans l'Inde* (Paris, 1882, in-12); — *Un Fragment de commentaire sur le Vendidad* (Louvain, 1882, in-8); — *De l'Origine des mythes* (*Muséon*, 1882-1885); — *Études mandchoues* (*Journal asiatique*, 1883-4); — *La Valeur de la version pehlvi et de l'Avesta* (Leyde, 1883, in-8); — *K. Geldner's Studien zum Avesta* (Berlin, 1883, in-8); — *Origine de l'Avesta et son interprétation, système et critique de M. J. Luquien* (Louvain, 1883, in-8); — *L'Exégèse et la critique des textes Zend* (Leipzig, 1883, in-8); — *Manuel de la langue mandchoue. Grammaire, anthologie, lexique* (Paris, 1884, in-8); — *Textes mandchous-chinois, traduits pour la première fois* (Louvain, 1884, in-8); — *Le Manju gisen-i buleku bithe, Miroir de la langue mandchoue* (*Zeitschrift der morgenländischen Gesellschaft*, 1884); — *Le Derghi hese. Décrets de l'empereur Yongtcheng* (*1723-1736*) (ibid.); — *Le Hameslakân des Perses. Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprache* (*Beiträge zur Kunde der indogerm. Sprache*, 1884); — *Lao-Tse, le premier philosophe chinois ou un prédécesseur de Schelling au* VIe *siècle avant notre ère* (*Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. XXXVII, 1884); — *Le Livre du principe lumineux et du principe passif : Shang thsing tsing king* (ibid., 1885); — *L'Ahuna Vairya, prière journalière des Zoroastrens* (*Beiträge zur Kunde der indog. Sprache*, 1885); — *The Age of the Avesta* (*Journal of the R. Asiatic Society of Great Britoin*, vol. IV, 1885); — *L'Infanticide en Chine* (Louvain, 1885, in-8); — *Les Livres sacrés de*

la Chine (*Dublin Review*, 1885); — *Les Études éraniennes* (*Œsterreichische allgemeins Literature Zeitung*, 1885); — *La Civilisation primitive et la Genèse* (1886, in-8), — *Das Alter und diei Heimath des Avesta* (*Beiträge zur Kunde der indogerm. Sprache*, 1886); — *Le Siao Hio. Manuel général de la morale chinoise, avec le commentaire de Tchen Siuen* (Lyon, 1886, in-4); — *Histoire de l'Empire d'Or* (*aisun gusun i sudun bithe*) *traduit pour la première fois* (Paris, 1886, in-8); — *Le Tchou-tze-tsieh-yao ou principes de philosophie de Tchou-hi* (Paris, 1886, in-8); — *Coup d'œil sur l'histoire et l'état actuel des études avestiques* (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XII, 1886); — *La Religion nationale des Tartares orientaux* (*Mandchous et Mongols*) *comparée à la religion des autres Chinois* (*Mémoires* de la même Académie, t. XI. 1887); — *Coup d'œil sur l'histoire de la philosophie chinoise* (*Dublin Review*, 1887); — *Un Pèlerin missionnaire bouddhiste au* IVe *siècle p. C. Voyages de Fa-hien dans l'Inde* (*Contemporain*, 1887); — *Le Texte originaire du Yih king, sa nature et son interprétation* (Paris, 1887, in-8); — *Satan et Ahriman* (Londres, 1887, in-8); — *Le Livre des conseils d'Aterpat i Mansarspendān* (Louvain, 1887, in-8); — *La Religion populaire de la Chine* (*Contemporain*, 1887); — *Nature and origine of the pahlavi* (*Babylonian Record*, 1887); — *Niu-tchi et Mandchous : rapports d'origine et de langage* (Paris, 1888, in-8); — *Les Principes gouvernementaux en Chine, extraits de Tchou-hi* (Florence, 1888, in-8); — *La Morale de Tchou-hi* (Lyon, 1888, in-8); — *Les Institutions monastiques dans le Pérou antique* (Bruxelles, 1888, in-8); — *A Buddhist Repertory. Un répertoire bouddhiste pentaglotte* (Londres, 1888-1889, in-8); — *Les Croyances religieuses des premiers Chinois* (*Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. XLI, 1888); — *Le Yih king, texte primitif rétabli, traduit et commenté* (ibid., t. XLVII, 1889); — *Les Règlements militaires des Chinois* (Paris, 1889, in-8); — *Les Écoles bouddhiques* (*Dublin Review*, 1889); — *Le Kia-li ou rites domestiques chinois par Tchou-hi* (Paris, 1889, in-8); — *L'I-li, le plus ancien rituel de la Chine* (Paris, 1889, in-8); — *Une Page de la littérature impériale de la Chine ou décrets de Shi-tzong-hien* (Vienne, 1889, in-8); — *Le Ssi-ming, traité moral de Tchang-tze* (1889, in-8); — *Les Principaux Traités de la philosophie de la Chine* (Paris, 1889, in-8); — *Védisme, brahmanisme et christianisme; la Bible dans l'Inde et la vie de Jezeus Christna d'après M. Jacolliot: la personnalité du Christ et le Dr Manû* (Bruxelles, 1890, in-12); — *L'École philosophique moderne de la Chine ou le système de la nature* (*Singl'*) (*Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. XLIX, 1891); — *Les Divinités chinoises* (*Bulletin* de la même Académie, t. XXII, 1891); — *Les Religions de la Chine, histoire critique* (Leipzig, 1891, in-8); — *San-li'T'u, tableau des trois rituels* (Paris, 1891, in-8); — *The Age of the Psalms* (Londres, 1892, in-8); — *L'École du Tao. Œuvres des principaux philosophes* (Paris, 1892, in-4); — *Le Vajrachedikâ. Manuel de la philosophie bouddhique* (Paris, 1892, in-8); — *Shên-Siên-Shu. Le Livre des esprits et des immortels* (*Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. LI, 1892); — *La Poésie chinoise* (*Bulletin* de la même Académie, t. XXIV, 1892 et XXV, 1893); — *Textes taoistes, traduits des originaux chinois et commentés* (Paris, 1892, in-4); — *La Religion et les cérémonies impériales de la Chine moderne* (*Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. LII, 1893-1894); — *Les Écoles bouddhiques* (Paris, 1893, in-8); — *La Médecine chez les Chinois* (Florence, 1893, in-8); — *L'Infanticide en Chine* (Louvain, 1893, in-8); — *Le Rêve chez les Chinois* (Paris, 1894, in-8); — *Deux moralistes chinois : Shi-tze et Lui-Shi* (Paris, 1894, in-8); — *La Religion de la Chine d'après les annales dites Tso-tchuen* (Leyde, 1894, in-8); — *Le Style de Confucius et l'authenticité des Kings* (Leyde, 1894, in-8); — *L'Age et l'authenticité des livres canoniques de la Chine* (Leyde, 1894, in-8); — *La Musique chinoise* (Florence,

1894, in-8); — *Les Quinze premiers Siècles de l'histoire de Chine* (Louvain, 1894, in-8); — *The oldest Books of divination of China* (London, 1894, in-8); — *The Origin and interpretation of the Yi-King* (London, 1894, in-8); — *Koue-Yu. Discours des royaumes ; annales oratoires des états chinois du* X*e au* V*e siècle av. J.-C.* (Louvain, 1895, 2 vol. in-8); — *Le Premier Nom des Chinois et les tribus Bâk* (Leyde, 1895, in-8); — *Tactique militaire des anciens Chinois* (Louvain, 1895, in-8); — *Poésies hongroises* (Louvain, 1895, in-8); — *La Religion des rois Achéménides* (Louvain, 1895, in-8); — *Les Affinités linguistiques du hongrois* (Paris, 1895, in-8); — *Les Langues monosyllabiques : tibétain et chinois* (Genève, 1895, in-8); — *La Philosophie de Mi-tse* (Florence, 1895, in-8); — *Essai d'anthropologie chinoise* (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XXX, 1895); — *L'Interprétation du Yi-King. La Version mandchoue* (ibid., 1896); — *Un Homme d'État au* VII*e siècle avant J.-C. : Kuan-tse* (Paris, 1896, in-8); — *The Yi-King translated* (London, 1896, in-8); — *L'Ile de Pâques et ses monuments graphiques* (Louvain, 1896, in-8); — *Tchu-hi, his doctrines and his influence* (London, 1896, in-8); — *Les Populations primitives du S.-O. de la Chine d'après Matuan-Lin* (Louvain, 1896, in-8); — *Fleurs de l'antique Orient. Les quatre plus anciens philosophes chinois* (Paris, 1896, in-8); — *Extraits d'anciens textes des philosophes chinois inédits* (Florence, 1986, in-8); — *Le Yi-King traduit d'après la version mandchoue* (Louvain, 1896, in-8); — *Un antique Symbole chrétien en chinois découvert en Mongolie* (Louvain, 1897, in-8).

— Une autre perte pour l'orientalisme est la mort de M. Gabriel Devéria, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mort subitement au Mont-Dore le 12 juillet. Né à Paris le 7 février 1844, reçu le 6 février 1860 élève interprète pour la langue chinoise, chargé de 1863 à 1869 de la gérance du consulat de Tientsin, il fut envoyé en 1870 au consulat de Foutchéou comme interprète chancelier, puis attaché en 1873 comme interprète de 1re classe à la légation de Chine à Pékin. Il en revint en 1880 et fut attaché au ministère des affaires étrangères comme interprète pour la langue chinoise. Il y acheva sa carrière diplomatique jusqu'au consulat général hors cadre (1888). Chargé de l'enseignement du chinois à l'École des langues orientales vivantes, il fut choisi en décembre 1897 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour occuper le siège laissé vacant par la mort de M. E. Le Blant. Outre des articles dans des revues spéciales, comme le *Journal asiatique*, M. Devéria a publié les travaux suivants : *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam Viétnam du XVI*e *au XIX*e *siècle, d'après des documents chinois* (Paris, 1880, gr. in-8), formant le t. 18 des *Publications de l'École de langues orientales vivantes*; — *La Frontière sino-annamite. Description géographique et ethnographique, d'après les documents officiels chinois* (Paris, 1886, gr. in-8), formant le t. I de la 1re pièce de la même collection; — *Un Mariage impérial chinois. Cérémonial* (Paris, 1887, in-18), formant le t. 51 de la *Bibliothèque orientale elzévirienne*; — *Origines de l'Islamisme en Chine. Deux légendes musulmanes chinoises* (Paris, 1896, in-4); — *Estampages d'inscriptions chinoises provenant de la mission de MM. Dutreuil de Rhins et Grenard* (Paris, 1897, in-8); — *Notes d'épigraphie mongole-chinoise* (Paris, 1897, in-8); — *Musulmans et manichéens chinois* (Paris, 1898, in-8); — *L'Écriture du royaume de Si Hia en Tangout* (Paris, 1898, in-4); — *Stèle Si-Hia de Lang Tcheou* (Paris, 1898, in-8).

— M. le comte Gérard de Contades, président de la Société historique et archéologique de l'Orne, est mort le 20 juillet en son château de Saint-Maurice-du-Désert, Orne). Né à Angers en 1846, il suivit quelque temps la carrière diplomatique, puis se retira à Saint-Maurice-du-Désert dont il

devint maire, et se livra aux travaux d'érudition et particulièrement aux recherches de bibliographie normande. Petit-fils d'un émigré, il publia les mémoires de son grand-père, qui offrent un intérêt spécial sur l'affaire de Quiberon, et le Journal d'un fourrier de l'armée de Condé. L'un des fondateurs, avec le regretté Léon de la Sicotière, de la Société historique et archéologique de l'Orne, il en fut dès l'origine le vice-président et publia dans les *Bulletins* de cette compagnie plusieurs articles. Nous ne relevons ici que les plus importantes publications de cet érudit : *Les Communes du canton de la Ferté-Macé* : 1° *Notice sur la commune de la Sauvagère* (Paris, 1879, in-16), 2° *Notice sur la commune de Saint-Maurice du Désert* (Paris, 1880, in-16); 3° *Notice sur la commune de Lonlay-le-Tesson* (Paris, 1881, in-16); — *Canton de La Ferté-Macé Bagnoles-les-Bains, canton de Juvigny-sous-Andaine. Essai de bibliographie cantonale* (Paris, 1882, in-18), avec M. G. Appert; — *Canton de Briouze. Essai de bibliographie cantonale,* avec G. Le Vavasseur et l'abbé Gaultier (Paris, 1883, in-16); — *Documents inédits sur l'émigration. Journal d'un fourrier de l'armée de Condé, Jacques de Thiboult du Pendaye* (Paris, 1883, in-8); — *Auguste Poulet-Malassis : bibliographie descriptive et anecdotique des ouvrages écrits ou publiés par lui,* publié anonymement (Paris, 1884, in-8); — *Louis-George-Érasme marquis de Contades, maréchal de France. Notes et souvenirs* (Mamers, 1885, in-4); — *Collection Poulet-Malassis : bibliographie raisonnée et anecdotique des œuvres éditées par Poulet-Malassis (1853-1862),* sous le voile de l'anonyme (Paris, 1885, in-8); — *Coblenz et Quiberon, souvenirs du comte de Contades, pair de France* (Paris, 1885, in-12); — *Rasmes, histoire d'un château normand* (Paris, 1884, in-4); — *Canton d'Écouché, essai de bibliographie cantonale* (Paris, 1885, in-12), avec G. Le Vavasseur; — *Coblentz et Quiberon, souvenirs d'un pair de France* (Paris, 1886, in-18); — *Portraits et fantaisies* (Paris, 1887, in-8); — *Canton de Domfront. Essai de bibliographie cantonale* (Paris, 1888, in-8); — *La Chaux. Notes et souvenirs* (Paris, 1889, in-4); — *Le Comte d'Orsay. Physiologie d'un roi de la mode* (Paris, 1890, in-18); — *Les Ex-libris du canton de Carrouge* (Paris, 1892, in-8); — *Canton de Carrouge. Essai de bibliographie cantonale* (Paris, 1898, in-18); — *Bibliographie sportive. Les Courses de chevaux en France 1651-1890*), (Paris, 1892, in-8); — *Canton de Vimoutiers. Essai de bibliographie cantonale,* avec M. A.-L. Letacq (Paris, 1893, in-16); — *Les Attelages d'autrefois. La Litière de la Motte-Fouquet* (Paris, 1894, in-4); — *Émigrés et chouans* (Paris, 1897, in-18); — *Bibliographie sportive. Le Driving en France (1547-1896)* (Paris, 1898, in-8); — *Gustave Le Vavasseur. Bibliographie de ses œuvres* (Alençon, 1898, in-8); — *La Fin d'un dandy. Georges Brummell à Caen* (Caen, 1898, in-8).

— L'historien belge Guillaume-Joseph-Charles Piot, qui vient de mourir âgé de 87 ans, était né à Louvain le 17 octobre 1812. Après avoir complété ses études classiques par des études juridiques que couronna le doctorat en droit, il se livra, jeune encore, aux travaux d'érudition. A 27 ans, il donnait une histoire de sa ville natale et, dès l'année suivante, commençait par la publication du Cartulaire de l'abbaye d'Eenaeme, ces grands recueils documentaires qu'il a poursuivis, sa vie durant, avec un zèle infatigable. Élu correspondant de l'Académie royale de Belgique en 1875, il ne tarda pas à devenir membre titulaire (1879), et en 1885, il fut appelé à la présidence. La même année il succédait à Gachard à la tête des archives générales du royaume de Belgique, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1897. La place nous manque pour indiquer ici toutes les productions de cet infatigable travailleur. Nous citerons du moins les suivantes : *Notice biographique sur le peintre Verhaegen* (*Messager des sc. hist.*, 1838); — *Histoire de*

Louvain (Louvain, 1839, in-8); — *Cartulaire de l'abbaye d'Eenaeme* (Bruges, 1840, in-4); — *Ancienne administration monétaire de la Belgique* (*Revue de numismatique belge*, t. I, 1845); — *Monnaies frappées à Fauquemont, par Philippe le Hardi, comte de Flandre* (ibid.); — *Notice sur les monnaies de Jeanne, duchesse de Brabant* (*1383-1406*) (ibid., 1846); — *Monnaies de Charles-le-Téméraire frappées à Nimègue* (ibid.); — *Quelques mots sur les premières monnaies des ducs de Brabant* (ibid., 1847); — *Études sur les types. Imitation des sceaux des communes sur les monnaies des provinces méridionales des Pays-Bas et le pays de Liège* (ibid., 1848); — *Recherches sur les ateliers monétaires des Mérovingiens, Carlovingiens et empereurs d'Allemagne en Belgique* (ibid. et 1850); — *Essai sur les monnaies des seigneurs de Heimberg* (ibid., 1849); — *Tables alphabétiques des principaux endroits de la Belgique et de leurs saints patrons* (ibid., 1858); — *La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine* (Bruxelles, 1859, in-8); — *Notice historique sur la ville de Léau* (Bruxelles, 1861, in-8); — *Catalogue des coins, poinçons et matrices des monnaies, médailles et jetons de l'Hôtel des monnaies de Bruxelles* (Bruxelles, 1861, in-8, 2e édition en 1880); — *Étude sur le type et le caractère de la sculpture en Belgique pendant le moyen âge* (*Annales de la Société d'émulation de Bruges*, t. XIX, 1867); — *Monnaies inédites et énigmatiques du comté de Namur* (*Annales de la Société archéologique de Namur*, t. X, 1868-1869); — *Recherches sur l'origine et l'hérédité des armoiries* (*Annales de la Société d'émulation de Bruges*, t. XXI, 1869); — *De l'Hérédité des bénéfices en Belgique* (ibid.); — *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Trond* (Bruxelles, 1870-1875, 2 vol. in-4), dans la *Collection des chroniques belges*; — *Le Règne de Marie-Thérèse aux Pays-Bas autrichiens* (Louvain, 1874, in-8); — *Les Pays de Belgique et leurs subdivisions pendant le moyen âge*, dans le t. XXXIX des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique* (Bruxelles, 1876, in-4); — *Les Éburons et les Atuatyques* (*Messager des sciences historiques*, 1874); — *Inventaires divers de collections aux archives du royaume* (Bruxelles, 1879, in-fol.); — *Chroniques de Brabant et de Flandre* (Bruxelles, 1879, in-4), dans la *Collection des chroniques belges*; — *Voyages des souverains des Pays-Bas*, t. III et IV (Bruxelles, 1881-1882, 2 vol. in-4), dans la même collection; — *Catalogue de la Bibliothèque des archives du royaume* (Bruxelles, 1883, in-8); — *Correspondance du cardinal de Granvelle*, t. IV-XII (Bruxelles, 1884-1896, 8 vol. in-4), dans la *Collection des chroniques belges*; — *Histoire des troubles des Pays-Bas*, t. III (Bruxelles, 1886-1891, 3 vol. in-4), dans la même collection; — *Inventaire des chartes des comtes de Namur* (Bruxelles, 1890, in-fol.).

— Un excellent érudit italien, le comm. Cornelio Desimoni, surintendant général des archives d'État de Gênes, est mort à Gavi le 29 juin. Né dans la même ville, dont il a plus tard rédigé les *Annales*, il exerça quelque temps la profession d'avocat. Les recherches qu'avec un zèle infatigable il a poursuivies sur l'histoire et l'archéologie de son pays natal, les travaux qu'il a multipliés dans sa longue carrière et qui sont parmi ceux qui font honneur à l'érudition italienne, le désignèrent pour les hautes fonctions de surintendant des archives. La Société ligure qui le compta dès l'origine parmi ses membres les plus assidus, s'honora de sa présidence, devenue honoraire depuis quelques années. Sans avoir la prétention de dresser ici une liste complète des œuvres de l'éminent érudit, nous citerons du moins les suivantes : *Sui quarti di danaro genovese e sui loro nomi volgari* (*Periodico di numismatica*, VI, 1874, p. 260-272); — *Tavole dei valori in lire antiche e in lire italiane delle principali monete d'oro e d'argento genovesi dal 1139 al 1804*, dans *Della vita privata dei Genovesi* par Belgrano (Genova, 1875, in-16); — *Intorno ai cartografi italiani e ai loro lavori*

manoscritti e specialmente nautici (*Atti dell' Accademia pontificia dei nuovi Lincei*, XXIV, 1877, p. 242-276); — *La Décroissance graduelle du denier de la fin du* XI*e au commencement du* XIII*e siècle* (*Mélanges de numismatique*, t. III, 1878); — *Lo Studio della storia* (Genova, 1881, in-8); — *Actes passés en 1272, 1274 et 1279 à l'Ajax* (*Petite-Arménie*) *et à Beyrouth par devant des notaires génois* (*Archives de l'Orient latin*, I, 1882, p. 434-534); — *Actes passés à Famagouste de 1299 à 1301, devant le notaire génois Lamberto de Sambuceto* (*Archives de l'Orient latin*, II, II, 1-120 p.; 2e éd. en 1893. Le Puy, Marchessou, in-8); — *Quatre titres de propriété des Génois à Acre et à Tyr* (*Archives de l'Orient latin*, II, II, 1883, 213-230 p.); — *Un Registro dell' archivio di S. Giorgis di Genovesi* (*Archivio storico siciliano*, n. série, IX, 1884, 409-416 p.); — *Statuto dei padri del comune della republica genovese* (Genova, 1885, in-4); — *Il Marchese di Monferrato, Guglielmo il Vecchio e la sua famiglia, con un appendici i trovatori genovesi* (Genova, 1887, in-8); — *Guglielmo Embriaco alla prima crociata* (Genova, 1888, in-8); — *Commemorazione di Marcello Remondini* (Torino, 1889, in-8); — *Quistioni colombiane* (Roma, 1894, in-fol.); — M. Desimoni a donné dans les *Atti della società ligure di storia patria* les articles suivants: *Sul frammento di breve genovese scoperto a Nizza* (I, 1858, p. 91-154); — *Sulla tavola di bronzo della Polcevera e sul modo di studiare le antichità ligustiche* (III, 1865, p. 519-744); — *Catalogo di carte ed atlanti nautici di autori genovesi ovvero fatti ed esistenti a Genova* (IV, 1866, p. CCXL-CCXLIX et 431-496); — *Atlante idrografico del medio evo posseduto dal professore Tammar Luxora* (V, 1867. p. 5-168), avec M. Belgrano; — *Documenti riguardanti le relazioni di Genova colle Fiandri*, avec M. L. T. Belgrano (V, 1867, p. 357-547); — *Della Conquista di Costantinopoli per Maometto II nel 1453. Opusculo di Adamo di Montaldo genovese* (X, 1876, p. 287-354); — *Tre Canzoni dei secoli* XV *e* XVI *concernenti fatti di storia genovese* (X, 1876, p. 619-687); — *Cronaca di Genova di Alessandro Salvago, scritta in francese* (XIII, 1879, p. 373-486); — *Intorno alla impresa di Megollo Lercari in Trebisonda, lettera di Bartolomeo Senarega* (XIII, 1879, 495-536); — *I Conti dell' ambaicata al Chan di Persia nel 1292* (XIII, 1879, p. 537-678); — *Intorno a Giovanni Verazzano, scopritore in nome della Francia di regioni nell'alta America settentrionale* (XV, 1881, p. 105-128, 353-380); — *Intorno a Giovanni Caboto genovese* (XV, 1884, p. 179-240); — *Pero Tafur, i suoi viaggi e il suo incontro col veneziano Nicolò de' Conti* (XV, 1881, p. 329-352); — *Descrizione di un aquilino d'argento e cenni di altri monete genovesi* (XVII, 1888, p. 364-380); — *Regesti delle lettere pontificie riguardanti la Liguria dai più antichi tempi fino all' avvenimento d'Innocenzo III* (XIX, 1887-1889, 1-146, 463-485, 573-582); — *Le prime Monete d'argento della zecca di Genova* (XIX, 1888, p. 177-223); — *Le Carte nautiche italiane del medio evo* (XIX, 1888, p. 225-266); — *Cristoforo Colombo ed il banco di S. Giorgio* (XIX, 1889, p. 583-623); — *Tavole descrittive delle monete della zecca di Genova dal MCXXXIX al MDCCCXII* (XXII, 1890, p. I-LXII et 1-319); — *Tavola cronologica dei dogi, a vita, delle signorie e degli altri governi sino al MDXXVIII* (XXII, 1890, p. 251-265); — Il a contribué, par les mémoires dont suit l'indication, au *Giornale ligustico*: *Gli scopritori genovesi nel medio evo* (I, 1874, p. 224-231, 263-280, 308-336, 363); — *Elenco di carte ed atlanti nautici, di autori genovesi, oppure in Genova fatti e conservati* (II, 1875, p. 41-71); — *Osservazioni sopra due portolani di recente scoperti e sopra alcune proprietà delle carte nautiche* (II, 1875, p. 284-285); — *Nuove considerazioni sui quarto di denaro genovesi* (IV, 1877, p. 117-127); — *Memorie sui più antichi scudi di argento della zecca di Genova* (IV, 1877, p. 385-415); — *Sui denari minuti della zecca genovese* (IX, 1882, p. 299-226); — *Spigolature genovesi in Oriente* (XI, 1884, p. 336-350); — *Una Colonia genovese nella*

Giorgia superiore (XII, 1885, p. 141-146); — *In memoria di Luigi Tomaso Belgrano* (nouv. série, I, 1876). — Nous citerons enfin dans l'*Archivio storico italiano : Numismatica genovese esterna esaminata* (s. IV, XIX, 1874, p. 482-489); — *Il Viaggio di Giovanni Verazzano all' America settentrionale nel 1524* (s. III, XXVI, 1877, p. 48-68); — *Privilegio del re d'Inghilterra a due genovesi* (s. IV, X, 1883, p. 324-349); — *Trattati dei Genovesi col chan dei Tartari nel 1380-1381* (s. IV, XX, 1887, p. 161-165).

— On annonce encore la mort de MM. : Alexandre BONNIN DE FRAISSEUX, ancien secrétaire de rédaction du journal *la France*, mort à 58 ans, le 24 juillet ; — le Dr. Léon BRIENS, mort le 2 juillet, à Percy, près Saint-Lô ; — Léopold BRUNEAU, chimiste, membre de la Société chimique du Nord ; — le R. P. CALLY, eudiste, ancien professeur à l'institution Saint-Jean de Versailles, mort le 9 juillet, à 43 ans ; — Henri CARTIER, à qui l'on doit quelques pièces pour théâtre de salon, mort à 62 ans, le 16 mars ; — Pierre DE CORVIN, collaborateur d'Alexandre Dumas, auteur sous le pseudonyme de Newski, d'une pièce assez estimée, *les Danicheff*, mort le 8 juillet, à Asnières ; — DANZAS, avocat, mort le 16 juillet, à Caen ; — le Dr. DESFORGES, mort âgé de 40 ans, le 4 juillet, à Troyes ; — le général DU BARAIL, qui laisse d'intéressants *Souvenirs* publiés il y a quelques années, mort le 22 juillet ; — Alphonse DUCHEMIN, publiciste ; — le R. P. FRISTOT, de la Société de Marie, professeur au collége de la Seyne, à Toulon, polyglotte distingué, mort le 18 juillet, à Toulon ; — Albert HEISSER, professeur à l'École de musique de Douai, mort à 44 ans, le 9 juillet, dans cette ville ; — Cyprien ISSAURAT, ancien président de la Société d'anthropologie de Paris, auteur de *la Pédagogie, son évolution et son histoire* (Paris, 1886, in-18) ; — Charles KUHN, mort le 4 juillet ; — Augustin LESAGE, membre de l'Université, mort âgé de 66 ans, le 22 juillet, à Cambrai ; — le Dr MATHIEU, mort le 24 juillet ; — Henry MEYER, collaborateur du *Petit Journal* et du *Journal illustré*, mort en juillet ; — PERSIN, membre de la Société d'économie politique et de la Société de statistique de Paris, mort âgé de 60 ans, le 16 juillet ; — A. PIZARD, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, directeur de l'École Colbert, auteur entre autres ouvrages de : *La France en 1789, la société, le gouvernement, l'administration* (Paris, 1888, in-8); *L'Histoire dans l'enseignement primaire* (Paris, 1891, in-18) ; *Atlas général de géographie* (Paris, 1894, in-4), mort à Vesoul, le 16 juillet ; — le Dr. PONCET DE CLUNY, ancien directeur du Val de Grâce ; — Jules RICHARD, journaliste, mort le 16 juillet, âgé de 73 ans ; — ROUSSEAU, vice-président de la Société d'agriculture et président du Syndicat des agriculteurs du Cher, mort le 18 juillet, à 64 ans, à Bourges ; — le baron Jules VERNEILH DE PUYRAZEAU, archéologue, mort le 7 juillet ; — le chanoine DE VILLE DE QUINCY, ancien élève de l'École polytechnique, vicaire général du diocèse d'Annecy, ancien supérieur du grand séminaire, mort le 9 juillet, à Évian-les-Bains.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Sir Alexander ARMSTRONG, explorateur des mers arctiques, mort le 4 juillet, à Londres ; — le Rev. Beverly BETTS, bibliothécaire pendant quelques années du Columbia College, mort le 21 mai ; — William Garden BLEISKIE, théologien, auteur d'une vie de Livingston et d'ouvrages religieux, mort le 11 juin ; — le chevalier Léopold VON BLUMENCRON, doyen des journalistes autrichiens, mort âgé de 96 ans, le 30 juin, à Vienne ; — Eduard BRUNA, historien et longtemps rédacteur de la Gazette de Prague, mort à 77 ans, le 24 juin, à Giesshühl ; — Léon CHRZANOWSKI, membre correspondant de l'Académie de Cracovie, mort le 17 mai ; — Thomas CROSBIE, éditeur du *Cork Examiner*, mort le

7 juillet, à Dublin ; — Mary Francis CUSACK, en religion sœur Mary Francis Clare, qui laisse plusieurs ouvrages pour l'éducation de la jeunesse, morte à Leamington, le 7 juin ; — Augustin DALY, auteur dramatique, mort en juin : — miss Harriet FARRAND, à qui l'on doit quelques ouvrages sur des matières religieuses, morte le 30 mai, à Chicago ; — Gabriel FINNE, romancier allemand, mort à 33 ans, le 8 juillet ; — Banister FLETCHER, professeur au Collège royal de Londres, mort le 6 juillet ; — sir William FLOWER, naturaliste, directeur du département d'histoire naturelle au Musée britannique, mort en juin, âgé de 68 ans, à Londres ; — le Très Rev. Charles GRAVES, lord évêque de Limerick, archéologue, mort en juillet ; — Reuben Aldrige GUILD, qui fut de longues années bibliothécaire de l'Université de Rhode Island, dont il a fait l'histoire, mort le 14 mai à Providence ; — Samuel HARRIS, professeur de théologie systématique à l'Université Yale qui laisse entre autres ouvrages une étude intitulée *Philosophical Basis of Theism* (1883, in-8), mort le 26 juin, âgé de 85 ans, à Lichtfield ; — Franz HIPLER, auteur du *Spicilegium copernicanum*, mort à Frauenburg ; — Karl HOMANN, publiciste, mort le 25 juin, âgé de 53 ans, à Postdam ; — Erik JONSSON, auteur d'un dictionnaire norvégien estimé, mort le 30 avril, dans sa 77e année, à Copenhague ; — Joseph KLEIN, professeur d'antiquité classique à l'Université de Bonn, mort le 1er juillet, dans cette ville, âgé de 62 ans ; — Louis JOUIN, professeur de philosophie à St John's College Fardham, N. Y., auteur de publications sur la philosophie, la religion et la linguistique, mort le 10 juin à 81 ans ; — W. D. LATTO, éditeur du *People's Journal*, de Dundee ; — LEIDENFROST, pédagogue, mort en juin ; — Anatol LEWICKI, historien polonais, professeur à l'Université de Cracovie, membre de l'Académie des sciences de cette ville, mort à 59 ans ; — Eug. LOMMEL, physicien, mort le 19 juin à Münich ; — Hippolyte LUCAS, savant naturaliste, mort le 7 juillet à Genève ; — Joseph MAJER, professeur de physiologie et d'anthropologie à l'Université de Cracovie, mort à 92 ans, dans cette ville ; — le Dr John MOIR, ex-président du Royal College of Physicians qui laisse de nombreuses publications relatives à la médecine et à la religion, mort à 92 ans, le 14 mai à Édimbourg ; — le Dr John P. NEWMAN évêque méthodiste, mort en juillet à New York ; — John W. OVERALL auteur d'un *Catechism of the United States constitution*, mort le 20 mai à New York ; — E. S. PURCELL, auteur d'une biographie du cardinal Manning qui a suscité de véritables orages ; — RAUTENBERG, ancien bibliothécaire de l'Université de Königsberg en Prusse ; — W. RINTEL, biographe de Zelter mort le 25 juin, âgé de 81 ans, à Berlin ; — Adolf SCHMIDT, naturaliste mort en sa 86e année, le 25 juin à Aschenleben ; — G. TOEPKE, historien mort le 26 juin, âgé de 58 ans, à Heidelberg ; — le R. P. Wilhelm WILMERS de la Compagnie de Jésus, auteur d'un excellent manuel d'apologétique dont il a paru 2 volumes : *De religione revelata* (Ratisbonæ, 1897, in-8) et *De Christi ecclesia* (Ratisbonæ, 1897, in-8), mort à 82 ans le 9 mai à Exaeten ; — Wilhelm WITTMANN, architecte, professeur à l'École technique supérieure de Munich, auteur entre autres ouvrages d'une *Statistik der Hochbauten Constructionen*, mort à 53 ans, le 26 juin.

CONCOURS. — L'Académie des sciences de Turin décernera en 1903 le prix Vallauri (30 000 fr.) au savant italien ou étranger qui aura publié du 1 janvier 1899 au 31 décembre 1902 l'œuvre la plus remarquable sur les sciences physiques, au sens le plus large du mot. — En 1907, le même prix sera décerné au meilleur travail critique imprimé de 1903 à 1906 sur la littérature latine.

— L'Université de Parme décernera en 1900 les prix Speranza aux meilleurs

travaux sur les questions suivantes : 1° La Malaria; 2° Transmission par les parents de la syphilis au produit de la conception; 3° Valeur immunisante des sérums thérapeutiques. Chaque prix est d'une valeur de 300 fr. (18 mai 1900).

GUTENBERG. — Le *Missale special* prétendu antérieur au Psautier de 1457, sur lequel nous avons attiré l'attention de nos lecteurs à propos d'un article de M. Henri Stein (t. LXXXV, p. 275), continue à passionner les érudits et est l'objet de vives discussions. M. Otto Hupp avait soutenu en Allemagne l'antériorité du *Missale;* M. Adolf Schmidt entre autres a vivement attaqué ses conclusions dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen* de janvier. Naturellement M. Hupp ne veut pas se tenir pour battu et reprend la question dans le fascicule d'août du même périodique. M. Schmidt réplique à son tour, et nous croyons savoir que dans le numéro sous presse du *Bibliographe moderne,* M. l'abbé Misset apportera des arguments assez nouveaux à l'appui de la priorité du *Missale.*

JOURNAUX ILLUSTRÉS. — Si nos lecteurs veulent se rendre compte de l'effet produit à l'étranger par la politique actuelle ils n'ont qu'à jeter les yeux sur la caricature des *Humoristiche Blätter* de Berlin que publie le n° du *Rire* du 29 juillet. Rien n'est plus instructif! Guillaume II et M. Loubet s'embrassent à bord de l'*Iphigénie,* tandis que la « Revanche » se jette à l'eau. Sous une forme un peu naturaliste, ce journal est toujours plein d'observations très justes et souvent amères. Caran d'Ache, Huard et Ronbille, pour n'en citer que trois, dans le n° déjà indiqué, ont croqué sur le vif trois « moralités, » comme on disait au moyen âge. Quant au Léandre du 8 juillet, c'est une merveille. Ce mariage de raison où, par devant Waldeck, le général de Galliffet convole avec la demoiselle Millerand, a une haute saveur. — La *Vie illustrée* ne cultive pas la satire, elle, mais elle nous montre Marchand saluant Brugère, le 14 juillet (n° du 20 juillet), le héros de Fachoda saluant l'explorateur des tirés de Rambouillet — et les Sénégalais ressaisis par la police après leur défilé triomphal. Le 27 juillet, elle nous a reposés de la politique en nous transportant au pays de Galles pour les cérémonies bardiques, où nous comptions tant d'amis bretons et normands. Antérieurement elle nous avait menés de Quiberon à Rennes. Hélas! elle nous y ramenèra, sans nul doute. En tous cas, on ne peut que louer le nombre et l'exactitude des documents produits. M. René de Pont-Jest nous a même introduits à Bruxelles chez le prince Victor. Il ne nous manque plus qu'un instantané du *Maroussia* avec la duchesse d'Orléans, récitant la prière du soir.

PARIS. — Le centenaire de Racine a donné une particulière actualité à Port-Royal. M. Léon Séché en a profité pour composer une brochurette : *Port-Royal des Champs. Petit Manuel du pèlerin suivi de Racine à Port-Royal* (Paris, E. Lechevalier, in-8 de 32 p., avec une vue et un plan de l'abbaye de Port-Royal des Champs). Tout y est pour faire ce « pèlerinage » agréablement : plan, description fidèle et très littéraire, notions historiques sûres. « Racine à Port-Royal », c'est l'histoire intéressante du poète dans ses rapports avec les jansénistes, dont il fut le zélé protecteur auprès du Roi et de Mme de Maintenon.

— A la même occasion, la Bibliothèque nationale, qui avait fait une exposition racinienne, a publié un catalogue des *Œuvres de Jean Racine conservées à la Bibliothèque nationale* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de XIX p.). Ce catalogue, dressé par le conservateur du département des imprimés, M. Paul Marchal, avec le concours de M. Gédéon Huet, est divisé en sept parties : 1. Éditions des pièces de théâtre de Racine

publiées aux XVIIe et XVIIIe siècles ; 2. Traductions des pièces de théâtre; 3. Poésies diverses ; 4. Ouvrages en prose ; 5. Éditeurs des œuvres publiées aux XVIIe et XVIIIe siècles ; 6. Principales éditions des œuvres publiées au XIXe siècle ; 7. Livres annotés par Racine. Ce dernier paragraphe ne comprend pas moins de dix-sept articles.

— Signalons aux amateurs des belles reproductions photographiques de nos monuments parisiens deux nouveaux fascicules de la collection : *Les Églises paroissiales de Paris*, par MM. l'abbé Bouillet et Ch. G. Petit : celui de *la Sainte-Chapelle* et celui de *Saint-Sulpice* (Paris, Rondelet, in-8 de 16 p. chacun). Comme luxe typographique et art photographique, ce sont de charmantes miniatures d'un prix très abordable (1 fr.).

— M. le comte Colonna de Cesari-Rocca, qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, qui a déjà donné d'estimables travaux sur l'histoire de la Corse, veut aujourd'hui nous faire connaître *la Vérité sur les Bonaparte avant Napoléon* (Paris, A. Charles, in-8 de 45 p.). Si Napoléon se souciait assez peu des efforts des généalogistes pour le rattacher à d'illustres ancêtres, son frère Joseph, plus vaniteux, n'avait pas le même dédain et recherchait tout ce qui pouvait contribuer à établir l'ancienneté de la noblesse de sa famille. Les documents recueillis et groupés par M. le comte Colonna permettent de faire remonter jusqu'au début du XIIIe siècle la maison des Bonaparte, simples notaires. On ne lira pas sans curiosité le chapitre de cette brochure intitulé : *Comment Bonaparte descend de Charlemagne*, et que l'auteur appelle lui-même « une fantaisie généalogique. »

— Le R. P. Gérard, de Vaucouleurs, gardien des franciscains du couvent de Paris, a présenté au dernier Congrès national un remarquable rapport sur *le Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise*. On vient de tirer à part ce discours, où est mise en évidence, avec une grande force et une grande clarté, l'utilité de cette association où Léon XIII ne se lasse pas d'appeler les fidèles, de cette « ligue du bien contre la ligue du mal » que l'on ne connaît pas toujours assez. L'on fera bien de lire et de répandre cet opuscule (Paris, imp. G. Mensch, in-8 de 16 p.) que termine un très clair résumé des obligations de la règle du tiers-ordre.

— M. Léon-G. Pélissier vient d'insérer dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, aut. XXVI, *Une nouvelle Relation de la prise de la Bastille* (tiré à part. Paris, in-8 de 6 p.). Bien que le correspondant qui a envoyé de Paris cette relation à Gabriel, procureur du parlement de Provence, soit anonyme et que son récit, fort court, ait été rédigé après coup le 18 juillet, ce morceau ne méritait pas de rester dans l'oubli. M. Pélissier a parfaitement montré, dans l'introduction dont il l'a fait précéder, l'intérêt qu'il présente et la valeur qu'on lui peut attribuer.

ANJOU. — M. l'abbé F. Uzureau a publié une courte notice, mais bien émouvante, sur *Antoine Fournier*, fusillé au Champ-des-Martyrs, le 12 janvier 1794, dans la *Semaine religieuse d'Angers* (in-8 de 4 p.).

BOURGOGNE. — Le tome vingt-sixième de la nouvelle série des *Mémoires de la Société éduenne* (Autun, impr. Dejussieu, in-8 de XXX-464 p., avec 4 photogr.) vient de nous parvenir. Cette société savante maintient toujours le rang qu'elle occupe parmi celles que nous distinguons particulièrement. Imprimé avec soin, ce volume se compose des travaux suivants : *L'Église d'Autun pendant la guerre de Cent Ans*, par M. Anatole de Charmasse ; — *Henri Schneider*, notice biographique, par M. J.-G. Bulliot ; — *Pierre de Barrière, évêque d'Autun, cardinal, et son rôle pendant le grand schisme d'Occident*, par M. l'abbé F. Huot ; — *Addition aux « Annales historiques du prieuré de Mesvres en Bourgogne*, par M. Alexandre Bruel, chef de section aux

Archives nationales; — *Étienne Hémery, sa vie, ses œuvres*, par M. Ph. Hémery; — *Notice archéologique sur l'église de Curgy*, par M. Noël Thiollier, archiviste paléographe; — *Deux Documents sur la construction du canal du Centre*, par M. Henri Marc; — *Les Accusés de Saône-et-Loire aux tribunaux révolutionnaires*, par M. Paul Montarlot.

BRETAGNE. — *La Question juive*, tel est le titre d'une excellente conférence donnée le 13 mai dernier, à la séance générale de la Jeunesse royaliste de Nantes, par le baron de Wismes, son vice-président, à propos du livre de M. l'abbé Henri Delassus, intitulé : *l'Américanisme et la Conjuration antichrétienne*. Hautes et grandes pensées, très heureusement mises en lumière (Nantes, Bourgeois, in-8 de 23 p.).

LIMOUSIN. — Le savant travail de M. Deloche : *Pagi et vicairies du Limousin aux* IXe, Xe et XIe *siècles* (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXVI, 2e partie. (Paris, Klincksieck, 1899, in-4 de 68 p. et carte), est le complément d'un ouvrage qu'il publia en 1857. Dans ce mémoire intitulé : *Études sur la géographie historique de la Gaule et spécialement sur les divisions territoriales du Limousin au moyen âge*, il avait décrit 22 *pagi*, 45 vicairies et 4 centaines. Depuis cette date, la découverte de nouveaux documents lui permet d'ajouter à cette liste un nouveau *pagus* et 9 vicairies avec leurs dépendances. Une bonne table des noms de lieux et des divisions territoriales mentionnés dans ce mémoire, et une carte du *pagus Lemovicinus* aux IXe, Xe et XIe siècles, permettent de mettre facilement à profit les renseignements contenus dans ce travail.

LORRAINE. — La Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc a publié ces temps derniers le tome VII de la troisième série de ses *Mémoires* (Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, in-8 de XXXIV-372 p.). On y trouve une série d'études aussi bien documentées que sérieusement annotées. En voici les titres : *Les Divisions ecclésiastiques du pays barrois, antérieures à la rédaction du pouillé de 1503*, par M. L. Maxe-Werly; — *Études sur les différents « pagi » qui, au* Xe *siècle, formèrent le comté du Barrois* (avec carte), par le même; — *Médaille du B. Pierre de Luxembourg du* XVe *siècle* (avec planche), par le même; — *Jean-Lambert, fondeur*, par le même; — *Armorial des écuyers du baillage de Saint-Mihiel, rédigé par D. Callot, d'après la Recherche de D. Richier*, par M. L. Germain; — *Extraits de correspondances barrisiennes* (XVIIIe *siècle*), par M. E. Fourier de Bacourt; — *Breux, son histoire et sa seigneurie*, par M. F. Houzelle.

LYONNAIS. — Le volume (n° XVII de la collection) que nous avons à signaler ici des *Mémoires de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon*, se rapporte aux années 1896 et 1897. Ce recueil nous paraît aussi important que remarquable (Lyon, Louis Brun, gr. in-8 de 355 p., avec planches). Nous citerons d'abord l'utile *Bibliographie des travaux publiés par la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon*, dressée par M. Félix Desvernay. Puis nous mentionnerons : *Le plus ancien Médecin de Lugdunum (129 (?)-177). Identité du martyr saint Alexandre et de l'Abascantus de Galien*, par M. le Dr Humbert Molière; — *Séguin d'Escotay, chanoine de l'Église de Lyon et troisième abbé de la Chaix-Dieu* (XIe *siècle*); — *Un archevêque de Lyon sur les autels* (Pierre de Tarentaise (Innocent V, 1225-1277); — *Thibaud de Vassalieu et les peintures murales de l'ancienne Chartreuse de Sainte-Croix-en-Jarez (Loire)*; — *Manuscrits de la Bibliothèque de Lyon, documents pour servir à l'histoire des Célestins de Lyon, 1407-1786. Inventaire*, par M. Félix Desvernay; — *Les Jacobins du* XIIIe *siècle à Lyon*, par M. Ernest Richard; — *Histoire du couvent et du théâtre des Célestins. Avant-propos*, par M. Ernest Cuaz; — *Les deux Layolle et les organistes lyonnais du* XVIe *siècle, avec des recherches sur les facteurs et les orgues de Lyon*, par M. Georges Tricou; —

Claude Rafi « fleustier » (à Lyon, XVIe siècle), par le même; — *Berthaut et Veyrat, poètes*, par M. Aimé Vingtrinier; — *Le Grand Hôtel-Dieu de Lyon. Origine, monuments, administration, chirurgiens et médecins, personnel hospitalier*, par M. le Dr Jean Arthaud; — *La Fête de l'éloquence à Lyon*, par M. Auguste Bleton; — *Un Précurseur lyonnais du système métrique* (Gabriel Mouton, prêtre perpétuel en l'église Saint-Paul de Léon, mort en 1694), par le même; — *L'Ambulancière alsacienne* (épisode du siège de Belfort, 1870-1871), par M. Joseph Berger.

NORMANDIE. — Quatre éditions déjà! Il s'agit des *Légendes normandes recueillies dans l'arrondissement de Mortain (Manche)*, par M. Hippolyte Sauvage. Un éditeur intelligent, Mortainais cela va sans dire, M. A. Leroy, vient d'en donner la quatrième édition, plus riche, plus complète que les précédentes (in-16 de 196 p.). Souvenirs païens, légendes chrétiennes, contes fantastiques, exploits d'amour, tout se succède et s'entremêle, comme dans la vie. Pas une vieille charte, pas une pierre branlante, pas un ruisseau argentin, qui n'ait dit son secret à l'auteur. Et celui-ci traduit mélodieusement la voix des invisibles. Il sait même terminer sur une note aimable et plaisante, par une historiette dont l'héroïque « Le Beau » fait tous les frais.

— M. Albert Sarrazin, bâtonnier de l'ordre des avocats à Rouen, a consacré une luxueuse monographie au *Barreau de Rouen, hier et aujourd'hui*, c'est-à-dire de 1788 à 1898 (Rouen, L. Brière, gr. in-8 de 134 p.). Cinquante photogravures et similigravures enrichissent le volume. L'historique est fort intéressant, bien rédigé et bien écrit. Sans doute l'auteur prend-il soin de nous avertir : « Combien notre ordre avec ses antiques traditions d'humanité et de désintéressement s'est admirablement prêté, dans la dernière partie de ce siècle, à l'expansion de notre démocratie et à la réalisation progressive de ses généreuses inspirations » (p. 12). Mais c'est là une « franchise » qui s'insurge avec juste raison contre les restrictions apportées par l'Empire à la liberté de la parole (p. 97), et qui salue la vraie mission de l'avocat, qui doit être une œuvre de « charité sociale » (p. 128). Il convient de féliciter aussi l'imprimeur, car le tirage du texte et des gravures est remarquable.

— Le docteur Raoul Brunon a inséré dans le *Bulletin médical* du 8 mars dernier une notice sur *l'Alcoolisme chez les femmes en Normandie* (Paris, J. Gainche, in-16 de 15 p.). Rien n'est plus effrayant et plus malheureusement vrai. L'auteur n'a envisagé la plupart du temps que Rouen, où il habite, et Le Havre. Mais il dit (p. 11) : « Peut-être boit-on un peu plus dans la plaine de Caen que partout ailleurs. » Il aurait pu citer aussi les grandes foires de la Manche, les arrondissements de Vire, de Valognes, etc., etc. Hélas! de pareils écrits laissent bien « tranquilles » (p. 8) les coupables. Et pourtant, grâce à ce vice, « les deux tiers des enfants meurent en bas âge » (p. 11).

— En lisant les études, discours et poésies, auxquels a donné lieu *l'Inauguration du buste de Gustave Le Vavasseur à Argentan, les 19 et 20 octobre 1898*, (Alençon, E. Renaut-de-Broise, in-8 de 109 p.), on a le très vif sentiment qu'on est en présence d'un bon poète et d'un homme de cœur. Il suffit pour cela de lire les strophes qui lui sont adressées par M. Paul Harel et la belle étude que lui consacre M. J. Angot des Rotours. A côté d'eux, le comte de Contades et M. Louis Duval, le vicomte du Motey, Mgr Bardel (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 89), M. Jules Buisson, le duc d'Audiffret-Pasquier, le maire d'Argentan M. Boschet, le président du conseil général M. Albert Christophle, ont dit tour à tour les louanges du littérateur et du royaliste. Ah! l'« excellent

Normand! » et combien nous sommes heureux à notre tour de rendre hommage à sa mémoire.

PICARDIE. — M. Pagart d'Hermansart dans son opuscule intitulé : *Différend entre l'échevinage de Saint-Omer et Mme de Bèvres; épisode de la défense de la liberté individuelle au* XVe *siècle* (Saint-Omer, imp. d'Homont, in-8 de 18 p. Extrait de la 190e livraison du *Bulletin de la Société des antiquaires de la Morinie*) nous raconte une bien curieuse aventure survenue à plusieurs bourgeois de Saint-Omer. Mme de Bèvres, voulant faire marier Jeannette Le Sceppre à un archer du duc de Charolais nommé Savarot, n'avait rien trouvé de mieux pour amener la jeune fille à conclure cette alliance que de l'emprisonner avec plusieurs de ses parents. De là, protestation et démarches de l'échevinage qui enfin obtint la liberté des prisonniers.

ALSACE. — Pour répondre à différents auteurs protestants qui relatèrent avec beaucoup d'exagérations en divers ouvrages les tracasseries subies par leurs ancêtres, M. l'abbé Joseph Lévy, curé de Lorenzen, a groupé en un opuscule tous les témoignages qui font connaître les persécutions dont les luthériens abreuvèrent les catholiques dans le comté de Saarwerden de 1697 à 1793. Ce travail, intitulé : *Les Persécutions des catholiques dans le comté de Sarwerden et la seigneurie de Diemeringen (1697-1793)* (Rixheim, imp. Sutter, 1898, in-8 de 58 p.), est divisé en deux parties; l'une donnant les textes relatifs aux persécutions générales, l'autre faisant connaître pour chacune des paroisses les vexations endurées par les catholiques. Les paroisses sur lesquelles on a des renseignements sont : Burbach, Domfessel, Enswiller, Kerprich, Kescastel, Lorenzen, Oermingen, Weyer, Harskirch.

ESPAGNE. — Poursuivant ses études sur l'histoire religieuse de la Catalogne, D. Joaquim Miret y Sans nous donne aujourd'hui une excellente *Noticia històrica del monestir d'Alguayre de la ord sagrada y militar del Hospital de san Joan de Jerusalem* (Barcelona, tip. l'Avenç, in-8 de 64 p.). C'était (avec Sixena, fondé en 1183) une des deux plus importantes maisons fondées pour les femmes, par les Hospitaliers, dans le royaume d'Aragon. Établis dans la deuxième moitié du XIIe siècle à Alguayre, où ils avaient une commanderie, ce n'est qu'un siècle plus tard (1250) que les Hospitaliers y fondèrent une maison indépendante pour les religieuses. La fondation fut approuvée en 1262 par Urbain IV. Ce fut Gueralda di Guardra y Marguerite, d'une des meilleures familles de Catalogne, qui fut la première prieure du lieu. La dissertation de D. Joaquim Miret ne nous renseigne pas seulement sur les vicissitudes historiques du couvent, mais on y trouvera encore des indications précieuses de genres divers, témoin l'inventaire des biens possédés par des religieuses du XVe siècle.

— L'Association générale pour l'étude et la défense des intérêts de la classe ouvrière vient de tenir son quatrième congrès à Madrid. Son secrétaire, D. Javier Ugarte, a lu, à cette occasion, un rapport très intéressant, qui vient de paraître à l'imprimerie Saint-François de Sales : *Asociación general para el estudio y defensa de los intereses de la clase obrera. Memoria* (in-8 de 45 p.).

ITALIE. — Revenant sur un hymnaire qu'Ozanam attribuait à un monastère bénédictin de l'Italie méridionale et que le P. Dreves et M. le chanoine Ulysse Chevalier ont été d'accord pour déclarer originaire du couvent de Saint-Séverin à Naples, M. Ernesto Maurice s'efforce d'établir, dans une dissertation curieuse (*Intorno alla collezione d'inni sacri contenuta nei manoscritti Vaticano 7172 B, e Parigino latino 1092*. Roma, Società Romana di storia patria, in-8 de 23 p. — Extrait de l'*Archivio* de cette société, vol. XXII), que l'hymnaire a été composé à Rome, dans une école de clercs séculiers, et qu'il était destiné non à un couvent, mais au clergé séculier.

AUSTRALASIE. — M. Edward A. Petherick a réuni les matériaux d'une bibliographie de l'Australasie. Il a recueilli plus de trente mille titres d'ouvrages et d'articles en toutes langues, sur l'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande et les nombreuses îles du Pacifique, publiés depuis le début du XVIe siècle. *A bibliography of Australasia and Polynesia*, qui ne tardera pas à paraître chez l'éditeur Francis Edwards, de Londres, sera classée selon l'ordre méthodique des sujets. Deux tables alphabétiques, l'une des auteurs et l'autre des matières, y rendront les recherches faciles.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Répertoire des traités de paix, de commerce, d'alliance, etc., conclus entre toutes les puissances du globe, depuis 1867 jusqu'à nos jours. Table générale. Partie alphabétique*, par G. de Ribier (gr. in-8, Pedone). — *Traité d'extradition*, par L. Beauchet (in-8, Chevalier-Marescq). — *Traité des privilèges et hypothèques*, par L. Guillouard. T. IV (in-8, Pédone.) — *Les Sociétés par actions. Traité pratique*, par E. Floucaud-Pénardille. T. Ier (gr. in-8, Rousseau). — *Le Malaise de la démocratie*, par G. Deschamps (in-12, Colin et Cie). — *De la Production industrielle. Association du capital, du travail et du talent*, par P. Boilley (in-12, Alcan). — *La Propriété paysanne. Étude d'économie rurale*, par A. Souchon (in-8, Larose). — *L'Assistance publique en France*, par le Dr L. Larrivé (in-32, Alcan). — *Savants, penseurs et artistes. Biologie et pathologie comparées*, par T. Wechniakoff, trad. par R. Petrucci (in-12, Alcan). — *Les Mouvements méthodiques et la « Mécanothérapie, »* par le Dr F. Lagrange (gr. in-8, Alcan). — *La Liquéfaction des gaz. Méthodes nouvelles, applications*, par J. Cauro (in-8, Gauthier-Villars). — *Histoire abrégée de l'astronomie*, par E. Lebon (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *La Pratique des vins*, par A. Berget (in-32, Alcan). — *La Saison de monte des chevaux en France pour 1899*, par H. Vallée de Loncey (in-12, Librairie agricole). — *La Mer, les marins et les sauveteurs*, par L. Berthault (in-12, Schleicher). — *Rimes familières*, par Jean Plémeur (in-12, Chamuel). — *Magor*, par J. Rémy (in-12, Stock). — *Sur la brèche*, par A. Giacomelli (in-12, Perrin). — *Passage de bédouins*, par M. Harry (in-12, Calmann Lévy). — *Petite Princesse*, par H. Gréville (in-12, Plon et Nourrit). — *Au Pays des moines*, par J. Rizal (in-12, Stock). — *C'est arrivé*, par T. Toppy (in-12, Stock). — *Le Mari de Nadalette*, par J. de Coulomb (in-12, Henri Gautier). — *Les Deux Routes du Caucase*, par J. Carol (in-12, Hachette). — *Aux Mines du Klondike. Du lac Bennett à Dawson City*, par L. Boillot (gr. in-8, Hachette). — *Influence de la puissance maritime dans l'histoire, 1660-1783*, par A.-T. Mahan (gr. in-8, Société française d'éditions d'art). — *A propos de l'infaillibilité du Pape*, par A. Justice (in-18, Juven). — *Enquête sur l'antisémitisme*, par H. Dagan (in-12, Stock). — *La France et l'Affaire Dreyfus*, par M. Vauthier (in-12, Stock). — *« Karl » et Quesnay de Beaurepaire* (in-12, Stock). — *Mémoire de Pons de l'Hérault aux puissances alliées*, publié pour la Société d'histoire contemporaine par L.-G. Pélissier (in-8, Picard et fils). — *Mémoires de l'abbé Baston, chanoine de Rouen*, d'après le manuscrit original publiés pour la Société d'histoire contemporaine par l'abbé J. Loth et C. Verger. T. III (in-8, Picard et fils). — *Mémoires de M. de Bourrienne sur Napoléon*. T. II, (in-18, Garnier). — *Gioachino Murat in Italia*, da F. Guardione (Palermo, A. Reber). — *Gli Amore estravaganti e molteplici di Francesco Petrarca e l'Amore unico per madonna Laura de Sade*, da E. Sicardi (in-18, Milano, Hoepli). *Une Époque. Emilio Castelar. Sa vie, son œuvre, son rôle historique*, par Mme Rattazzi (gr. in-8, Alcan).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Rudimenta linguae hebraicae scholis publicis et domesticae disciplinae brevissime accommodata* scripsit C.-H. Vosen, retractavit, auxit, octavum emendatissima edidit Fr. Kaulen. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1899, in-12 de iv-146 p., 2 fr. — 2 et 3. *Le Déluge de Noé et les Races prédiluviennes*, par C. de Kirwan. I. *Le Déluge fut-il universel?* (*Science et religion. Études pour le temps présent*). Paris, Bloud et Barral, 1899, in-12 de 62 p., 0 fr. 60. — II. *Théorie proposée et Races survivantes*, Ibid., in-12 de 63 p., 0 fr. 60. — 4. *Das Buch der Könige* (*Reg. III, IV*). *Untersuchung seiner Bestandteile und seines litterarischen und geschichtlichen Charakters*, von C. Holzhey. München, Lentner, 1899, in-8 de 63 p., 1 fr. 50.— 5. *Die Propheten-Catenen nach römischen Handschriften*, von M. Faulhaber. *Biblische Studien*, t. IV, 2e et 3e fasc.). Freiburg im Breisgau, Herder, 1899, in-8 de xv-218 p., 7 fr. 50. — 6. *Die Adventsperikopen exegetisch-homiletisch erklärt*, von P.-W. Keppler. (*Biblische Studien*, t. IV, 1er fasc.). Freiburg im Breisgau, Herder, 1899, in-8 de 143 p., 3 fr. — 7. *Leçons d'Écriture sainte prêchées au Gesù de Paris. Jésus-Christ, sa vie, son temps*, par le P. H. Leroy. Paris, Briguet, 1899, in-12 de vi-302 p., 3 fr. — 8. *De saint Paul à Jésus-Christ*, par P.-H. Clérissac. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-12 de 222 p., 3 fr. 50. — 9. *Anciennes Littératures chrétiennes. II. La Littérature syriaque*, par Rubens Duval (*Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*). Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de xv-426 p., 3 fr. 50.

1. — L'étude de la langue hébraïque est nécessaire pour l'interprétation scientifique de la Sainte Écriture. Il est donc utile d'en multiplier les instruments. Voici une grammaire hébraïque, courte et suffisante : *Rudimenta linguae hebraicae*, composée par le docteur Vosen, d'abord en allemand, puis en latin, à l'usage des débutants. Elle est divisée en trois livres. Le premier sert d'introduction et contient, avec une histoire sommaire de l'hébreu, l'explication des consonnes et des voyelles. Il est loin d'être certain, comme on l'affirme, que les Avvim, les Susim, les Rephaim et les Kadmonim qui habitaient la Palestine avant sa conquête par les Chananéens, étaient des tribus sémitiques, parlant hébreu et ayant communiqué leur idiôme à leurs vainqueurs chamites. Le deuxième livre comprend la grammaire proprement dite, les syllabes, les parties du discours et la syntaxe. Au troisième livre, sont réunis les paradigmes et les exercices pratiques. Le docteur Kaulen a surveillé cette huitième édition des *Rudimenta*. Sans rien changer au plan et tout en conservant la brièveté, il a corrigé ce qui ne cadrait plus avec les derniers résultats des études linguistiques; dans la syntaxe, il a multiplié les exemples; il a ajouté de nouveaux exercices, et, par suite, il a augmenté l'index ou dictionnaire; enfin, il a cherché à rendre le

style plus clair encore. Ainsi revue, cette grammaire hébraïque répond de mieux en mieux à son but et elle fournit aux commençants le moyen pratique d'apprendre, seuls et sans maître, les éléments de la langue sainte des Hébreux.

2 et 3. — Les deux brochures de M. de Kirwan, réunies sous le titre commun : *Le Déluge de Noé et les Races prédiluviennes*, font partie de la collection *Science et religion. Études pour le temps présent.* Dans la première, l'auteur discute la question générale : *Le Déluge fut-il universel?* Il y fait l'historique des diverses solutions données, et, au fur et à mesure de son exposé, qui est assez complet, il indique les raisons principales pour lesquelles des exégètes catholiques ont été amenés à restreindre le déluge même à une partie de l'humanité. Il nous semble que l'argument tiré des langues flexionnelles, parlées par les descendants de Noé, prête flanc à la critique. Nous ignorons quelle était la nature de l'idiôme du patriarche, leur ancêtre, et on discute quelle a été l'influence de la confusion des langues à Babel sur la différenciation des parlers des enfants de Noé. Il est dès lors difficile de rien conclure de là avec certitude en faveur d'un cataclysme restreint à une portion seulement de l'humanité. Ainsi réduite, la catastrophe demeure toutefois un événement providentiel et même miraculeux, sinon dans son mode d'opération, du moins dans sa prédiction et dans ses suites. Les nombreux miracles qu'exigerait l'universalité géographique de l'inondation sont possibles assurément à la Toute-Puissance divine; mais comme le récit biblique ne les mentionne pas expressément, l'éxégète catholique n'est pas obligé de les supposer, et il peut proposer une interprétation qui les rend inutiles. M. de Kirwan résout aussi les objections que soulève l'opinion de la non-universalité anthropologique du déluge. Les idées exposées dans cette première brochure sont justes et acceptables; leur ordonnance aurait pu être plus logique, et parfois leur exposition plus claire et plus précise.

— Dès lors que l'hypothèse de la non-universalité ethnique du déluge est exégétiquement licite et scientifiquement probable, il est loisible d'étudier la nature et l'étendue de la catastrophe restreinte. Cette étude est faite dans la seconde brochure de M. de Kirwan : *Théorie proposée et Races survivantes.* La théorie proposée prend pour point de départ celle de MM. Suess et de Girard qui, interprétant en langage scientifique le poème chaldéen de Gilgamès, expliquent le déluge par un séisme et un cyclone. Sous l'action combinée de ces deux causes naturelles, les eaux de la mer ont été projetées sur la plaine de la Mésopotamie et ont porté l'arche de la ville de Surippak sur le golfe Persique aux collines de Nizir, qui s'élèvent à l'est du Tigre. Mais la théorie sismique présentait des lacunes et soulevait des difficultés. Pour la fortifier et la rendre acceptable, il était nécessaire de la compléter. C'est pourquoi M. de Kirwan reconnaît dans le déluge un cataclysme plus général que celui

qui était restreint à la Mésopotamie. Il suppose une éruption violente des volcans qui avoisinent le pôle sud. Cette cause, jointe au séisme chaldéen, a fait effondrer un vaste continent habité par les hommes, et ainsi s'explique l'absence de toute trace apparente du déluge. De plus, l'eau de la mer projetée au loin, a submergé les terres jusqu'aux chaînes de l'Himalaya et de l'Arménie. L'inondation mésopotamienne du poème de Gilgamès n'est qu'un épisode particulier de la catastrophe plus générale, ou mieux la réduction de celle-ci aux conditions locales du pays du narrateur. L'étendue du cataclysme ainsi déterminée, il reste à chercher quelles races humaines sont restées en dehors de ses limites extrêmes. Après avoir jeté un coup d'œil sur la répartition des races principales, M. de Kirwan trouve dans la Bible la mention de races non noachides. Avec l'abbé Motais, il tient comme survivants du déluge les Accadiens, les Amalécites, les Caïnites, les tribus préchananéennes de la Palestine et les races jaune et noire. Nous aurions ici bien des réserves à faire, et nous attendons un supplément de preuves avant de nous rallier à la théorie proposée.

4. — M. Holzhey, ayant voulu traiter un point de critique littéraire biblique, a choisi le livre des Rois (III et IV Reg. de la Vulgate), dont les sources sont expressément indiquées : *Das Buch der Könige.* Cette étude est propre à jeter quelque lumière sur le temps de la rédaction et le caractère historique et religieux du livre. Après de courts préliminaires sur le problème et sur la méthode à suivre pour le résoudre, le professeur de Munich expose le contenu du livre, sa division en trois périodes et son caractère général. Les sources consultées sont différentes, selon les diverses périodes de l'histoire. Pour le règne de Salomon, le rédacteur s'est servi d'une histoire de ce roi, écrite par un contemporain des événements. L'auteur de cette histoire considère Salomon comme le prince de la paix et fait ressortir la sagesse de son gouvernement et la prospérité de son règne. Pour se renseigner sur les premiers événements de son récit, il n'a pas eu recours à une histoire de David. Tout ce qui concerne la construction du temple est un morceau indépendant, œuvre d'un prêtre ou d'un scribe. Une main bien postérieure a ajouté à l'histoire contemporaine ce qui regarde le côté religieux, afin de présenter Salomon comme un prince pieux et craignant Dieu. Pour les autres règnes, le rédacteur a consulté les Annales du royaume d'Israël, celles du royaume de Juda et de courtes vies de prophètes. Il a extrait de ces Annales des renseignements chronologiques et généalogiques et y a renvoyé pour les guerres et les événements politiques. Ces Annales n'étaient pas des écrits officiels rédigés par les historiographes des deux royaumes, mais l'œuvre d'un prêtre qui signalait le caractère religieux des règnes et indiquait les rapports des rois avec les prophètes. Il avait puisé ces derniers rensei-

gnements dans de petites vies des prophètes. Il n'avait eu en vue que l'histoire politique. La tendance religieuse et l'idée de la décadence de la Royauté indiquent un remaniement postérieur et nous reportent au commencement de la captivité, vers 600. Le rédacteur définitif a consulté pour Élie et Élisée des histoires plus développées. Celle d'Élie présente des indices d'une très haute antiquité. Ce prophète avait trouvé un biographe, ayant son esprit et sa puissance. A la biographie primitive on ajouta plus tard des morceaux rapportant des coutumes religieuses et reflétant l'époque de la domination des Assyriens. L'historien d'Élisée avait consigné par écrit des récits traditionnels sur ce prophète; sa langue est déjà aramaïsée. Des miracles privés y ont été ajoutés plus tard par le prêtre historiographe qui est l'auteur du livre des Rois. Ce n'est pas tout. La double tendance religieuse qu'on remarque dans le livre canonique et qui correspond aux époques qui ont précédé et suivi l'exil, impose l'hypothèse d'un livre des Rois anticanonique, de même aspect et de même but, composé vers 600, pendant l'occupation assyrienne, 597-598, alors que la situation était désespérée. L'auteur du livre canonique a fait à ce premier livre des Rois des additions et des modifications qu'exigeait son but particulier. Il voulait justifier l'idée religieuse d'Israël dans tout le cours de son histoire, surtout durant la captivité. Il disposa les faits de façon à faire ressortir son dessein et il les expliqua d'après ses idées personnelles. M. Holzhey expose successivement l'unité systématique qu'il donna à son livre, les renseignements chronologiques qu'il fournit, sa tendance morale et l'époque de sa composition. Il écrivait après 545, vers la fin de l'exil; il n'habitait ni Jérusalem, ni l'Égypte, mais la Babylonie. Toutes ces déductions font honneur au sens critique de M. Holzhey et peuvent être considérées comme à peu près certaines.

5. — M. le docteur Faulhaber, aumônier du collège de l'Anima à Rome, a étudié les manuscrits romains des Chaînes et a communiqué au public les premiers résultats obtenus sur les chaînes des prophètes : *Die Propheten-Catenen*. Ce travail, composé suivant la méthode scientifique, est très important et sera très utile. Tous les manuscrits des Chaînes, conservés dans les bibliothèques de Rome, y sont décrits et analysés ; leurs relations et leur parenté sont logiquement déduites. Des extraits de quelques-uns sont reproduits, afin de faciliter leur comparaison avec les manuscrits des bibliothèques étrangères. Après une étude préliminaire sur les trois manuscrits contenant les Chaînes des seize prophètes bibliques, l'auteur examine successivement une Chaîne des petits prophètes qui est inédite, les Chaînes d'Isaïe, de Jérémie, de Baruch et des Lamentations, une d'Ézéchiel, qui n'a pas encore été publiée, et une de Daniel. Les résultats généraux

de cette enquête sont la découverte d'un certain nombre de fragments inédits d'écrits patristiques, notamment de deux commentaires complets d'Hésychius de Jérusalem sur les petits prophètes et sur Isaïe, et de variantes importantes de beaucoup d'autres passages déjà édités. On pourra en tirer aussi des conclusions relatives à l'histoire de la composition des Chaînes et à l'influence des deux grandes écoles exégétiques de l'antiquité, l'école allégorique d'Alexandrie et l'école littérale d'Antioche. Les résultats particuliers sont les suivants : la Chaîne des petits prophètes a été composée, entre 450 et 550, par un contemporain de Procope, qui est peut-être le premier auteur d'une Chaîne. Des trois Chaînes d'Isaïe, la première est de Jean de Drungarie et date de la seconde moitié du VIIe ou du VIIIe siècle, la deuxième qui est de Procope, est reproduite par Migne et la troisième, œuvre du prêtre André (Hamartolos?), a servi de modèle à la première et est de la même époque. Pour Jérémie, il y a deux types de Chaînes : le premier, d'après saint Chrysostome et Théodoret, n'est pas édité ; le second, anonyme, a servi à Ghisler en 1623. La Chaîne d'Ézéchiel n'a pas encore été publiée ; les Pères Pradus et Villalpandus en ont fait quelques extraits ; c'est une mine inexplorée pour la reconstitution des Hexaples. L'auteur des Chaînes sur les grands prophètes est inconnu, mais c'est le même individu qui les a mises toutes quatre dans leur état actuel, car il expose les mêmes idées dans les prologues et suit partout la même méthode. S'il a travaillé seul à la construction de la Chaîne de Daniel, il s'est servi pour Isaïe, Jérémie et Ézéchiel d'une Chaîne antérieure qui est l'œuvre de Jean de Drungarie. On le voit, ce fascicule des *Biblische Studien* est intéressant à la fois pour l'histoire de l'exégèse et pour la patrologie.

6. — Mgr Keppler, évêque de Rottenbourg, estime qu'un des défauts des prédicateurs contemporains en Allemagne est l'ignorance des Saintes Écritures. Pour y remédier et pour régénérer la prédication, le prélat propose de reprendre le genre homélitique, si employé par les Pères. Mais l'homélie est un art qui a ses règles propres ; elle exige en particulier une connaissance approfondie de l'Écriture et l'étude du passage à expliquer. Afin de venir en aide aux prêtres, ses compatriotes, et aux curés de son diocèse, le savant exégète leur offre un premier essai sur les Épîtres et les Évangiles des dimanches de l'Avent : *Die Adventsperikopen*. Chaque morceau peut se ramener à une pensée principale et à un but pratique, qui est ordinairement indiqué par la liturgie de l'office. Afin de développer logiquement cette idée maîtresse, il est nécessaire d'étudier exégétiquement le passage entier. Les détails se rattacheront alors facilement à la pensée centrale et fourniront la matière de plusieurs plans divers. Mgr Keppler a fait l'exégèse des Épîtres et Évangiles de l'Avent, et il a dressé

des plans d'homélies. Les prêtres ne trouveront donc pas dans son essai des discours tout faits, mais seulement des matériaux à employer. La diversité des plans leur permettra de commenter plusieurs années de suite le même texte, sans se répéter. Si, comme le pense le vénérable auteur, l'avenir de la prédication dépend en grande partie de son union intime et féconde avec l'Écriture sainte, son ouvrage rendra de réels services et favorisera le bon usage de la Bible dans les chaires catholiques. La bibliographie comprend exclusivement des livres allemands ; on ne cite d'ouvrages étrangers que les Homélies du cardinal de la Luzerne. Nous regrettons l'omission des livres du Père Schouppe qui, étant écrits en latin, sont à la portée de tous les curés allemands.

7. — L'idée de régénérer la prédication a produit en France un nouveau genre d'exposition scripturaire, la leçon d'Écriture sainte. Le Père Leroy l'a inauguré au Gesù de Paris et, depuis six ans déjà, il a obtenu un plein succès. Pour sujet de ses *Leçons d'Écriture sainte*, il a pris *Jésus-Christ, sa vie, son temps*. Des amis et des auditeurs ayant exprimé le désir de lire au plus tôt les leçons de 1899, le prédicateur a publié le volume que nous annonçons. Il est le sixième d'une série et il paraît le premier ; mais il forme un tout et il a par lui-même son intérêt. Il comprend dix leçons. Dans son cours suivi sur la vie de Jésus, l'orateur était parvenu à la fin du sermon sur la montagne. Les trois premières leçons : *Les Deux Maîtres*, *Que peut la prière?* *Faux Docteurs*, terminent l'exposé de cet important discours. Les sept autres : *Les Juifs rejetés*, *Jésus maître de la mort*, *le Christianisme*, *Dernier Mot du progrès*, *Malheur à qui refuse de croire*, *Jésus et la Pécheresse*, *le Péché contre le Saint-Esprit*, *la Foi et les Intellectuels*, poursuivent l'étude du ministère public du Sauveur. On trouvera dans toutes une interprétation fidèle de l'Évangile et une application heureuse de la doctrine de Jésus-Christ aux besoins du temps présent. L'orateur suit le Sauveur pas à pas, il décrit les lieux où il passe, résout au besoin les difficultés de conciliation des récits parallèles, insiste sur la doctrine prêchée pour en tirer des conclusions pratiques. Afin de mieux instruire, il ne craint pas de rompre avec les règles de l'unité du discours, et, pour le bien de ses auditeurs, il fait d'utiles digressions. Les applications sont variées et vivantes. La marche n'est pas uniforme ; elle se plie aux circonstances et aux raisons d'utilité. Les prêtres auront dans ce livre des matériaux abondants et de choix pour leurs homélies et leurs sermons. Les fidèles y entendront l'écho d'une prédication très goûtée et s'y instruiront de leurs devoirs. Ce premier volume se lit avec agrément ; les idées les plus élevées et les questions d'exégèse y sont exposées dans un langage sobre, précis, classique, d'une élégance exquise. Le public lui fera bon accueil,

nous l'espérons, ainsi qu'à ceux qui suivront et qui doivent embrasser le cycle entier des Évangiles.

8. — Le Père Clérissac a écrit pour cette catégorie de jeunes hommes dont la foi, après la première éducation, souffre tout à coup parce qu'elle croit se rendre compte d'elle-même et qu'elle se découvre tant d'obscurités. Il a voulu les amener à Jésus-Christ par saint Paul. De là, le titre, à première vue surprenant et peu clair : *De saint Paul à Jésus-Christ*. L'auteur a demandé au docteur de la gentilité la leçon de l'acte de foi. Il est parti de cette vue assez particulière qu'il semble plus difficile aux habiles d'humaniser saint Paul que Jésus-Christ lui-même. C'est pourquoi il introduit auprès de saint Paul ceux que troublent les explications des habiles, afin que l'Apôtre les introduise auprès de Jésus-Christ. Cela se fera simplement en étudiant saint Paul qu'explique uniquement l'influence du Sauveur. L'Apôtre est le reflet du Christ, il achève l'Évangile dans les faits et dans la doctrine, il le traduit en sa personne et en sa parole, il approfondit et entr'ouvre les mystères les plus augustes de la révélation chrétienne. La vie, la personne et l'enseignement de l'Apôtre ne s'expliquent pas sans Jésus-Christ. De ce principe découlent le plan et l'ordonnance du livre. L'auteur commence par un tableau biographique de saint Paul. Le portrait du héros est peint d'une façon saisissante. Par un contraste dont quelques traits sont un peu forcés, on montre le génie religieux d'Israël personnifié en Saul et le génie de l'apostolat chrétien personnifié en saint Paul. Le rôle de Saul dans le judaïsme a été exagéré; en raison de son jeune âge, l'élève de Gamaliel n'a pu exercer une si grande influence. Le scribe, ardent zélateur de la loi, est devenu par sa conversion non un illuminé ou un exalté, mais un apôtre actif et infatigable. Livré désormais à la souveraine puissance de la grâce, il fut le docteur et le vivant organe de Jésus. Aussi son témoignage sur la divinité de son Maître et sur l'idée de l'autorité dans l'Église a-t-il la valeur d'un témoin sincère, d'esprit sain et de bon jugement, sûrement informé. Tout le catholicisme se retrouve en principe dans ses lettres. Au témoignage de la parole se joint celui de l'amour. Dans l'âme de saint Paul sous l'influence du Christ, le désir naturel de Dieu est devenu Jésus, vivant en lui, le principe de l'activité surnaturelle et de la vie mystique. Un épilogue est réservé à expliquer l'insuccès de saint Paul chez les Athéniens. Cet échec prouve-t-il contre la divinité de la mission ou de la doctrine de l'Apôtre, ou bien est-il un indice que la culture humaine est incompatible avec la discipline surnaturelle? La réponse est de nature à intéresser les intellectuels qu'on veut ramener à Jésus-Christ par saint Paul. On ne trouvera pas dans ce livre un exposé complet et méthodique de la doctrine du grand Apôtre; on y rencontrera seulement l'examen de quelques vues dogmatiques

et morales de saint Paul. Les idées du docteur des gentils que le Père Clérissac voulait proposer à ses lecteurs sont approfondies et exposées avec exactitude; la manière de les présenter est un peu recherchée et le style manque de simplicité. Nous nous demandons pour quelle raison la mort de saint Pierre et de saint Paul est placée le même jour, mais à un an d'intervalle.

9. — *La Littérature syriaque*, publiée récemment par M. Rubens Duval, fait partie de la *Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique* et forme le second volume des *Anciennes Littératures chrétiennes*. Chrétienne, elle l'est, en effet, cette littérature syriaque qui n'existe guère que dans des œuvres d'auteurs chrétiens et presque entièrement d'hommes d'Église. Elle compte actuellement plus de deux cents volumes de textes édités. Or nous ne possédions en français aucun ouvrage, en offrant le résumé et présentant le tableau de cette vaste littérature. M. Duval était bien préparé à ce travail qu'il a traité avec une rare connaissance du sujet. Son livre comprend deux parties. Il y a dans la première une vue d'ensemble des œuvres littéraires des Syriens. Après quelques pages sur les origines et les caractères généraux de cette littérature, nous voyons passer successivement sous nos yeux tous les genres : poésie, versions bibliques, lectionnaires, massore, commentaires de la Bible, apocryphes, actes des martyrs et des saints, écrits apologétiques, canons ecclésiastiques et droit civil, historiographes, ascétisme, philosophie, sciences, grammaire, lexicographie, rhétorique et poétique, versions des ouvrages patristiques et profanes. Ce groupement des genres était la meilleure manière d'orienter les lecteurs au travers d'une pareille masse de documents. Sur chaque point en particulier, l'auteur donne un résumé exact et sûr des travaux précédents. La seconde partie renferme de brèves notices sur les écrivains syriaques. Elles sont classées suivant l'ordre chronologique et elles réunissent les renseignements épars sur les auteurs polygraphes. L'ordre chronologique a l'avantage de présenter, siècle par siècle, l'évolution de l'histoire littéraire. Ce volume offre un intérêt spécial pour les biblistes, qui y liront, clairement exposés, les rapports du Diatessaron, de la Peschitto, de la Curetonienne et de la Sinaïtique (Voir *Polybiblion*, t. LXXVII, p. 194 et t. LXXIX, p. 195). Dans ce manuel, tout est dit doctement et sobrement avec une simplicité qui fait ressortir l'érudition de l'auteur. Une carte géographique donne un aperçu du domaine littéraire des Syriens et aide le lecteur à suivre les écrivains d'une contrée à l'autre. Enfin, un index alphabétique permet de se reporter sans peine dans les deux parties de ce beau livre.

E. Mangenot.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Les Maîtres Chirurgiens et barbiers de Tholose en 1544*, avec des notes sur l'émancipation des chirurgiens, par le Dr Pifteau. Toulouse, imp. Saint-Cyprien, 1899, gr. in-8 de 71 p. — 2. *L'Évolution médicale en France, au XIXe siècle*, discours prononcé à la séance d'ouverture du 5e congrès de médecine à Lille, par le Dr Grasset. Montpellier, Coulet, 1899, gr. in-8 de 117 p., 2 fr. 50. — 3. *Progrès de la chirurgie pendant la seconde moitié du XIXe siècle*, par le Dr Coromilas. Athènes, Sakellariot, 1899, gr. in-8 de 38 p. — 4. *Les Harmonies naturelles*, par P. Maryllis, avec préface du Dr Barbézieux. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1899, in-12 de 399 p., 4 fr. — 5. *Le Corps et l'âme de l'enfant*, par le Dr M. de Fleury. Paris, A. Colin et Cie, 1899, in-12 de 340 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Crime. Causes et remèdes, avec un appendice sur les progrès de l'anthropologie criminelle de 1895 à 1898*, par C. Lombroso. Paris, Schleicher, 1899, in-8 de 580 p., avec 12 fig. et 10 pl., 10 fr. — 7. *L'Instabilité mentale. Essais sur les données de la psycho-pathologie*, par Duprat. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 310 p., 5 fr. — 8. *Les Diverses Manifestations de la pensée*, par le Dr J. Guérin. Paris, Alcan, 1899, gr. in-8 de 231 p., 5 fr. — 9. *Le Rêve*, par le Dr Surbled. 2e édit. Paris, Téqui, 1898, in-16 de 142 p., 1 fr. — 10. *Faits surnaturels et forces naturelles, chimiques, physiques, psychiques*, par le R. P. de la Barre. Paris, Bloud et Barral, 1899, in-16 de 62 p., 0 fr. 60. — 11. *La Chimie de la cellule vivante*, par A. Gautier. 2e édit. Paris, Masson ; Gauthier-Villars, 1899, in-12 de 208 p., cart. 3 fr. — 12. *Leçons de physiologie générale et comparée*, par Raphaël Dubois. Paris, Carré et Naud, 1898, gr. in-8 de 532 p., avec fig., 18 fr. — 13. *Physiologie raisonnée*, par H.-N. Dakhyl. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1899, in-12 de 560 p., 8 fr. — 14. *La Pulsation du pied. Essai sur un nouveau signe clinique*, par le Dr Silvio Tatti. Buenos-Ayres, Peuser, 1898, gr. in-8 de 44 p., avec nombreux tracés sphygmographiques. — 15. *L'Hygiène par l'hydrothérapie*, par le Dr J. Roger (du Havre). Paris, J.-B. Baillère, 1899, gr. in-8 de 274 p. avec grav., plans et cartes, 3 fr. 50. — 16. *La Lutte contre la tuberculose*, par Niewenglowski. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1899, in-12 de 42 p., 1 fr. 25. — 17. *Roscoff au point de vue médical. Étude de climatologie clinique*, par le Dr Bayot. Paris, Maloine, 1899, gr. in-8 de 86 p., 2 fr. 50. — 18. *Les Microbes et la mort*, par le Dr J. de Fontenelle. Paris, Reinwald, 1899, petit in-18 de 178 p. avec 20 fig. et 4 pl., 1 fr. — 19. *Virus et venins, remèdes internes*, par le Dr Kruger. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1899, gr. in-8 de viii-310 p., 7 fr. 50. — 20. *Traité de zoologie*, par Edm. Perier, fasc. V. *Amphioxus, Tuniciers*. Paris, Masson, 1899, gr. in-8 de 220 p., avec 97 fig., 6 fr. — 21. *Les Lois de l'énergétique dans le traitement du diabète*, par le Dr Dufourt. Paris, Masson, 1899, gr. in-8 de 39 p., 1 fr. 25. — 22. *Traitement de l'appendicite*, par le Dr F. Legueu. Paris, Masson, 1899, gr. in-8 de 32 p., 1 fr. 25. — 23. *Chirurgie du cœur et du péricarde*, par le prof. Terrier et le Dr Raymond. Paris, Alcan, 1898, in-12 de 210 p. avec 79 fig., 3 fr. — 24. *De l'Intervention chirurgicale dans les tumeurs malignes du rein*, par le Dr P. Heresco. Paris, Steinheil, 1899, gr. in-8 de 180 p., 6 fr. — 25. *Traitement des rétentions aiguës et chroniques*, par le Dr Brin. Paris, Carré et Naud, 1898, gr. in-8 de 49 p. — 26. *Anatomie pathologique de l'oxycéphalie*, par le Dr Hannotte. Paris, Masson, 1898, gr. in-8 de 86 p., avec pl., 5 fr. — 27. *Le Foie pneumonique*, par le Dr A. Grenet. Paris, Vigot frères, gr. in-8 de 150 p. — 28. *Étude expérimentale sur le tétanos*, par le Dr J. Binot. Paris, Steinheil, 1899, gr. in-8 de 64 p. — 29. *Il Genio. Un Capitolo di psicologia*, da Giovanni Bovio. Milano, fratelli Treves, 1899, in-16 de 278 p., 3 fr. — 30. *Sensazioni vibratorie, note fisico-semeiologiche*, da N.-R. d'Alphonso. 2e édit. Roma, Soc. éd. Dante, 1899, in-8 de 39 p. — 31. *Transactions of the twentieth annual meeting of the American laryngological Association in Brooklyn. May 1898*. New York, Appleton, 1899, in-8 cart. de 279 p. — 32. *Zucker ein Nährstoff* (*Le Sucre, matière nutritive*). *Eine Allgemein verständliche Darstellung der neuesten Forschungsergebnisse*. Berlin, Parey, 1898, gr. in-8 de 16 p. — 33. Diverses publications en langue russe. In-8.

1, 2, 3. — Les études relatives à l'histoire de la médecine sont toujours celles qui nous attirent tout d'abord ici. Nous ne pouvons mieux faire, pour obéir à ce sentiment, que de signaler en tête un travail historique du Dr Pifteau, lequel n'en est pas à son coup d'essai, d'ailleurs. Les archives médicales de la région du Midi n'ont pour ainsi dire, pas de secrets pour ce savant érudit ; il nous en a déjà donné de nombreuses preuves. *Les Maîtres Chirurgiens et barbiers de Tholose en 1544 :* tel est le titre de son dernier volume, dans lequel il a mis au jour des documents du plus grand intérêt, relatifs à l'histoire corporative et qui fait une suite toute naturelle aux *Compaignons de l'office de Cirurgie et Barberie de Tholose en 1517,* édités par lui récemment. Ce n'est ici, nous annonce l'auteur, qu'une réédition d'un manuscrit conservé aux archives départementales de la Haute-Garonne et qu'avait publié déjà, en 1865, le Dr Desbarraux-Bernard. Toutefois cette réédition est précieuse, non pas seulement en elle-même, mais par les notes que l'auteur y a jointes, sur le travail d'évolution qui, depuis le XIIIe siècle jusqu'à la Révolution, s'est produit dans le corps chirurgical ; ces notes sont inspirées en partie des études du regretté docteur Nicaise, si compétent en ce genre et pour cette phase de l'histoire en particulier.

— Le discours magistral que vient de prononcer le professeur Grasset à la séance d'ouverture du cinquième congrès français de médecine, séant à Lille, est une revue historique largement tracée de *l'évolution médicale en France au* XIXe *siècle.* Trop philosophe et trop littéraire pour se tenir à l'étroit dans la formule de son titre, M. Grasset a su indiquer, dans les six grandes périodes en lesquelles il a divisé l'histoire générale du XIXe siècle médical en France, l'importance et l'intimité des rapports qui unissent cette évolution au mouvement littéraire et philosophique contemporain, et, comme il le dit, à l'ensemble du mouvement intellectuel de notre pays à cette époque. Les six périodes qu'il parcourt ainsi sont les suivantes : I. Fondation de la biologie et de l'anatomie générale : Barthez et Bichat ; II. La Première École clinique : Laënnec ; III. L'Anatomie pathologique, l'histologie, les sciences physico-chimiques et naturelles, la physiologie : Cruveilhier à Claude-Bernard ; IV. La Deuxième École clinique : Andral à Trousseau et Charcot ; V. La Microbiologie : Pasteur ; VI. La Troisième École clinique : Contemporains. De nombreuses et fort explicites annotations, qu'il eût été impossible d'introduire dans le plan d'un discours, complètent et documentent cette étude ; et l'exposé biographique et bibliographique qui y est ajouté en fait une revue consciencieuse du mouvement scientifique de la médecine au XIXe siècle ; on y trouve les noms de tous les comtemporains qui ont marqué leur place dans cette étape, sauf les vivants.

— Il semble du reste que la fin de ce siècle invite nombre de savants à dresser le bilan scientifique de ses richesses. C'est dans ce sentiment que le Dr Coromilas, ouvrant son cours de chirurgie à Athènes, en présence de l'ambassadeur de France, a fait à cette occasion une revue des *Progrès de la chirurgie dans la seconde moitié du XIXe siècle*. Il montre la chirurgie des régions abdominales prenant un essor remarquable, et la chirurgie de la poitrine s'essayant à son tour à des interventions qui ne sont encore qu'à l'état de tentatives, mais auxquelles le secours inespéré de la radiographie pourra bien ouvrir toute une nouvelle carrière.

4. — Les harmonies de la nature ont de tout temps élevé l'esprit de l'homme qui les considère et l'ont conduit, sinon à formuler, du moins à entrevoir la solution des grands problèmes relatifs à l'origine et à l'organisation du monde. M. P. Maryllis n'a pas résisté à cette tendance en étudiant *les Harmonies naturelles*, bien qu'il ait écarté toute conclusion de son étude, bien qu'il l'ait traitée beaucoup plus en dilettante qu'en savant. Il s'est arrêté à une sorte de théorie vague et imprécise, et implicitement panthéistique, ainsi qu'en témoigne la conclusion formulée sous ce titre : La Résurrection de Pan. Dans sa préface, le Dr Barbézieux présente ce livre comme inspiré d'une sorte de monisme qui ne diffère guère que par le nom de la théorie invoquée par l'auteur. Si l'étude de la nature nous ramène volontiers à la notion de l'Unité, il faut, sous peine de confusion dangereuse, distinguer la graduation de l'échelle des êtres, de leur genèse réciproque. Ceci dit sur la doctrine du livre, nous nous ferons un plaisir de reconnaître qu'il est conçu dans un large esprit et surtout rédigé en une langue de poète et d'artiste. Le génie de la Terre, les Joies de la Lumière, les Formes animales, les Voiles d'Isis, la Beauté des Choses, tous ces chapitres, ressemblent aux parties d'une symphonie plus qu'à une dissertation scientifique, et le Finale (*sic*) qui la termine ne dépare pas le reste du volume. « La beauté est le vrai, c'est ce qui est, mais choisi, offert sous une forme concrète, conforme en tous points, par les lois des rythmes et de l'harmonie, à la vibration perpétuelle des mondes » (p. 350). Il me semble que cette citation peut à elle seule donner une assez juste idée du caractère de ce livre.

5. — J'ai déjà présenté aux lecteurs du *Polybiblion* plusieurs livres de M. M. de Fleury, notamment l'*Introduction à la médecine de l'esprit*, ouvrage couronné par l'Académie française, et arrivé à la 5e édition, et aussi l'*Ame du criminel* pour lequel je me suis montré peut-être un peu sévère. *Le Corps et l'âme de l'enfant* est un livre bourré de précieux renseignements et de conseils inspirés par la plus saine moralité. A part quelques réserves de détail on ne peut que souscrire aux excel-

lents conseils donnés par l'auteur, non seulement sur l'hygiène physique de l'enfance, mais encore pour ce qui regarde ses habitudes, ses défauts et ses vices. Ainsi, après les chapitres consacrés au régime alimentaire, aux exercices du corps, au bain, au vêtement, au couchage, etc., on en trouve d'autres, qui sont d'une fine analyse et d'excellent conseil, pour combattre chez l'enfant la colère, la peur, la paresse et jusqu'au mensonge. L'obéissance et l'initiative, les punitions, les effets désastreux des tendresses mal entendues, les questions relatives à la chasteté, tout cela est absorbé avec la franchise qu'autorise le caractère de cette étude et la simplicité qui lui sied. « Ne dire que choses simples, toutes claires, un peu menues et puériles au besoin, mais d'intérêt immédiat et tout à fait pratique » tel est le but que, de son aveu, l'auteur s'est proposé. Peut-être trouvera-t-on que dans l'étude qu'il a faite du cerveau et de ses fonctions, l'auteur a fait trop belle la part de l'élément somatique et dans la genèse des défauts de l'enfance et dans la façon de les combattre : je ne saurais lui en faire un reproche; cet élément, souvent bien négligé autrefois, ne saurait être seul mis en cause dans le problème de l'éducation ; mais il en fait partie et y tient une place importante, ne fût-ce que comme la base physique de ce qui fait la vie de l'esprit.

6. — Nous n'aurons pas les mêmes raisons, malheureusement, d'apprécier le nouveau livre de M. Lombroso sur *le Crime* ; *causes et remèdes*. Dédié à Max Nordau, cet ouvrage a pour but, dans la pensée de l'auteur, de répondre « par des faits » aux graves objections, sinon aux condamnations que beaucoup de savants, non suspects de partialité, avaient portées contre son livre sur *l'Homme criminel*. Ce n'est cependant pas pour avoir signalé ces causes plus ou moins indirectes du crime, ni pour avoir proposé de le combattre dans la prophylaxie de ces causes plutôt qu'en lui-même que l'œuvre de M. Lombroso a été attaquée; mais bien pour avoir fait trop grande, sinon trop exclusive, la part qu'il convient d'attribuer à ces causes ou à ces conditions plus ou moins extrinsèques, et pour avoir borné la thérapie du crime, comme il l'appelle, à la proscription de ces causes et de ces conditions. Ces réserves une fois établies, nul doute qu'il n'y ait eu grand intérêt à rechercher pour les combattre ces conditions qui ont certainement leur forte part dans l'étiologie du crime ; et c'est à ce titre que le nouveau livre de l'auteur offre un piquant et utile intérêt. Dans la première partie, M. Lombroso, en se basant surtout sur la statistique, s'applique à rechercher l'influence qu'exercent sur la criminalité les conditions météoriques et orographiques, la race et les habitudes hygiéniques, les formes de la civilisation et de l'économie sociale, la religion, l'éducation, l'état civil, les tares héréditaires, et pour ce qui est du crime en général et pour ce qui est du crime politique en par-

ticulier. La deuxième partie, consacrée à la prophylaxie et à la thérapeutique du crime, passe en revue les moyens préventifs à mettre en œuvre ; les moyens répressifs sont exposés dans la troisième partie : là sont discutées les applications pénales, au point de vue de l'anthropologie criminelle, et les diverses applications qu'il conviendrait d'en faire, d'après la théorie de l'auteur. Ses conclusions ne sauraient être les nôtres, du moins dans leur totalité ; on n'en trouvera pas moins dans cet ouvrage, avec un nouvel exposé des théories de cette école, des documents utiles à consulter et dont plusieurs pourraient servir à combattre ces conclusions. Un appendice non moins documenté est relatif aux progrès que l'anthropologie et la sociologie criminelle peuvent avoir réalisés dans les trois dernières années (1895-1898) et aussi des planches relatives à la géographie du crime, à ses variations comparées avec celles de l'alcoolisme et enfin à certains stigmates anatomiques de la criminalité, tous documents que pourront consulter avec fruit ceux qui s'intéressent à ces palpitantes questions.

7. — Je signalais tout récemment à nos lecteurs l'étude physiologique de M. Baldwin sur *le Développement mental* ; celle que je présente aujourd'hui est une étude pathologique de même ordre, qui a pour titre : *L'Instabilité mentale*, et que son auteur, M. Duprat, qualifie d'étude sur les données de la psycho-pathologie. Les psychologues portant leur savante analyse dans la pathologie mentale tendent à distinguer dans les groupes empiriques des maladies nerveuses, des syndrômes, tels que l'instabilité mentale, la confusion mentale, syndrômes qui ont bien une physionomie à eux, mais qui se retrouvent dans nombre de maladies différentes. En ce faisant, M. Duprat a conscience qu'il traite plus qu'un essai philosophique et quel'œuvre critique entreprise par lui ne va pas à moins qu'à « examiner les principes premiers de chaque science particulière pour lui donner un fondement philosophique. » La thèse de l'auteur est à peu près celle-ci : la pensée tend à varier sans cesse ; or l'évolution mentale de ces changements doit reconnaître un principe directeur qui, par sa permanence, fasse obstacle à l'instabilité naturelle de l'esprit. C'est du moins ce qu'il croit pouvoir montrer dans son livre : la première partie est consacrée à une étude comparée de la simultanéité et du devenir, et aux rapports du caractère avec le devenir mental ; la deuxième comprend l'analyse fort intéressante et fort judicieuse des faits psycho-pathologiques ; l'auteur y étudie l'instabilité dans les faits de l'intelligence, les tendances, les émotions et l'activité. Un chapitre est consacré aux maladies de la personnalité qui s'expliquent d'ailleurs assez bien par cette instabilité. La troisième partie n'est autre chose que l'application pratique de ces données ; on y trouve des vues très lumineuses sur la thérapeutique mentale et

sur la pédagogie préventive. Étude qui marque, avec preuves nouvelles à l'appui, la place importante qu'il convient de faire à la psychologie dans cette branche des sciences biologiques ; étude bien conduite et qui se termine par une heureuse définition du but vers lequel doivent tendre pédagogues et psychiâtres : la fermeté du caractère qui fait la puissance de la pensée et la grandeur d'âme.

8. — Ce n'est pas le même esprit qui anime l'auteur des *Diverses Manifestations de la pensée*. Il n'y a que les jeunes pour avoir des ambitions aussi compréhensives : vouloir enfermer en deux cents et quelques pages une étude d'ensemble des manifestations de la pensée, avec historique divisé en quatre périodes, depuis Platon jusqu'à Munk et Goltz, avec des données anatomiques et physiologiques sur le système nerveux central, avec un exposé des perturbations que provoquent les poisons cérébraux, et une application de tout ceci à l'étude de la pensée, de la conscience et de la volonté. Du moins y a-t-il là un résumé de toutes ces données, comme a su les présenter parfois M. Soury, le maître de notre auteur, avec plus d'exactitude que de critique. La partie la plus intéressante peut-être est celle où sont résumés les troubles produits dans l'exercice des fonctions psychiques par les poisons cérébraux ; on aimerait à y trouver plus de détail peut-être. Ce n'est ni le temps ni le lieu de répondre à des conclusions erronées que l'auteur tire de son étude, notamment au chapitre de la volonté et dans ses conclusions générales. Son travail trop touffu il est vrai, est cependant un compendium qui réunit à nombre de vérités beaucoup d'erreurs, ou tout au moins qui formule comme démontrées des données qui sont loin d'être indiscutables et que je tiens pour erronées. Mais, je ne fais nulle difficulté d'admettre que ce travail a été traité « avec un esprit de générosité et de désintéressement » et inspiré par « l'amour de la science. »

9, 10. — Je ne ferai que signaler la seconde édition du *Rêve*, du Dr Surbled ; ce petit livre dont j'ai déjà dit tout le bien que j'en pense (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 297-298) et qui fait bonne figure dans la *Bibliothèque des sciences psychiques* créée par M. Téqui, pour montrer que l'idée spiritualiste n'est pas mise en péril par les constatations de la science expérimentale, mais qu'elle trouve dans son accord avec elles, une nouvelle et éclatante confirmation. — J'insisterai au contraire sur le petit volume du R. P. de la Barre : *Faits surnaturels et forces naturelles*. Le professeur de théologie de l'Institut catholique de Paris a voulu d'ailleurs apporter aussi sa démonstration à la thèse que je viens de formuler : il s'agit du miracle représenté comme une notion antiscientifique inconciliable avec l'immutabilité des lois physiques. Après avoir étudié dans deux chapitres ce qui appartient à l'activité et à la persistance des forces naturelles dans la formation, l'entretien

et la réparation des tissus vivants, et la part qui leur revient dans la trame de notre vie psychique, l'auteur montre comment ces forces psychiques restent en jeu dans les faits surnaturels. Enfin, abordant en face la conception toute relative de l'immutabilité des lois physiques, il montre facilement qu'elle ne saurait exclure le miracle, lequel est moins une dérogation aux lois naturelles qu'une déviation des faits sous l'impulsion d'une influence supérieure. « Ainsi l'humanité, durant les progrès de son évolution historique, se sent arrachée au cours régulier des causes secondes et toute pénétrée d'une action divine, action qui marque ses luttes temporelles du sceau de l'éternelle Providence. » Un appendice bibliographique indique les meilleures lectures à faire sur ce sujet qui est d'actualité.

11. — Si j'ai classé le petit livre de M. A. Gautier parmi ceux-ci, c'est que tout en étant un livre de chimie, et d'une chimie bien spéciale, *la Chimie de la cellule vivante*, c'est un livre suggestif, comme on dit, au point de vue biologique. On trouve, en effet dans ce livre, sur les fonctions nutritives du protoplasma et sur le fonctionnement anaérobie de la cellule vivante, des données nouvelles et fort importantes pour l'interprétation des fonctions les plus élémentaires de la nutrition. L'assimilation et la désassimilation sont étudiées là dans les éléments les plus simples que comporte le mouvement nutritif, et c'est de ces données que l'auteur tire cette conclusion sur laquelle se ferme son livre : les phénomènes chimiques dont la cellule est le siège lui fournissent l'énergie qu'elle dépense et qui la fait vivre. L'organisation détermine seulement la direction de cette énergie et l'ordre des phénomènes qui conservent la cellule, et, avec elle, l'organe, l'individu, la race.

12. — C'est bien de physiologie générale qu'il s'agit dans les *Leçons de physiologie générale et comparée*, de M. Raphaël Dubois. Le professeur de Lyon expose l'idée largement compréhensive qu'il se fait de cette science fort compliquée, dit-il, au moins en apparence et qui emprunte beaucoup aux diverses branches des sciences physiques et naturelles. Il envisage les êtres vivants comme des transformateurs d'énergie, énergie qu'ils empruntent à deux sources : l'hérédité et le milieu ambiant, et qu'ils restituent d'une part à leur descendance et d'autre part à ce même milieu cosmique. Or, l'énergie rayonnée de la substance vivante en émane sous les formes connues de vibrations sonores, de radiations lumineuses, calorifiques, chimiques, électriques et de mouvement. C'est sous ces mêmes formes que l'énergie est empruntée par la substance vivante au milieu cosmique. Et en faisant comme le dit l'auteur, la balance des recettes et des dépenses, peut-être arrivera-t-on à découvrir des modalités énergétiques nouvelles, ainsi qu'à déterminer la part qu'il faut faire, tient tant au milieu

qu'à l'hérédité dans la somme de l'énergie vivante. Après avoir porté une curieuse analyse dans les phénomènes de la vie commune aux animaux et aux végétaux, M. R. Dubois expose, en de multiples leçons, les conditions et les lois connues de la biophotogénèse ou production de la lumière par les êtres vivants. Il y a là une série de faits des plus curieux et dont l'auteur réussit merveilleusement à montrer l'importance. Son esprit généralisateur qui le conduit à l'hypothèse du monisme, (unité de la force, unité de la matière, unité de l'une et de l'autre qu'il dénomme le protéon, la substance vivante étant le bioprotéon), l'induit aussi à croire que la biophotogénèse ne nous paraît un phénomène exceptionnel que parce que nos sens sont insuffisants à la découvrir partout où il suppose qu'elle existe. A l'en croire, même, elle a dû être une fonction universelle sur notre globe alors qu'il était encore plongé dans une atmosphère obscurcie de toute sorte de vapeurs ? Et il regarde comme probable, « que les modalités bioprotéoniques, se continuent sans transition brusque avec les modalités protéoniques purement physiques, pour constituer la majestueuse gamme chromatique du mouvement universel. »

13. — Ce n'est pas un livre de haute doctrine que la *Physiologie raisonnée* de M. Dakhyl, mais c'est un manuel original néanmoins par sa méthode, par la concision avec laquelle sont exposés les éléments essentiels de toute la physiologie. La physiologie tout entière est ainsi résumée en questions et en réponses précises, qui, si elles ne comprennent pas de longues discussions scientifiques, suffisent à donner un tableau exact de la science physiologique actuelle.

14. — C'est un petit point de physiologie appliquée à la séméiotique qui fait l'objet du mémoire de M. Silvio Tatti sur *la Pulsation du pied.* Chacun de nous a pu observer le phénomène, en suivant l'oscillation que décrit la pointe du pied soulevé quand les jambes sont croisées. Les nombreux tracés que l'auteur a joints à son mémoire lui donnent un réel intérêt.

15, 16. — *L'Hygiène par l'hydrothérapie* est l'œuvre d'un praticien judicieux et expérimenté, qui, connaissant nombre de plages et d'établissements hydrothérapiques en France et à l'étranger, a pu faire sur ce sujet un livre méthodique, clair, pratique autant que documenté. Le Dr Roger (du Havre) traite d'abord de l'hydrothérapie simple, puis des bains de mer, qu'il souhaite de voir mis à la portée de tous. Enfin, dans une troisième partie, il passe en revue la climatologie et la topographie de tout le littoral de la France dont il fait, au point de vue médical, les attributions suivantes : à la région du Nord, les dunes et l'air vif qui conviennent aux maladies torpides ; à la région normande plus douce, les anémies moyennes ; à la région bretonne, les fonds granitiques et les algues mucilagineuses, les malades quelque peu

excitables ; enfin aux rives de l'Océan, où la mer se joint à une atmosphère chaude, les maladies organiques dans le genre de la tuberculose. C'est ingénieux et c'est vrai.

— *La Lutte contre la tuberculose*, du Dr Niewenglowski, contient les meilleurs conseils relatifs à la prophylaxie de la maladie, et pour les sujets sains et pour les sujets prédisposés plus que pour les sujets malades. C'est un résumé des préceptes que l'hygiène recommande à ce sujet.

17. — On ne saurait trop encourager ces monographies dans lesquelles un médecin donne une complète description de la station qu'il occupe et offre ainsi aux confrères de précieux renseignements et aux malades les moyens de faire une cure utile sans s'expatrier, sans s'exposer à tous les écueils auxquels les expose un voyage à l'étranger. Nos côtes françaises sont riches de pareilles stations : *Roscoff* en est un très bon type et le Dr Bagot de Saint-Pol-de-Léon nous donne dans sa brochure les meilleurs renseignements. Si les municipalités faisaient de leur côté les avances suffisantes pour doter ces stations d'hôtels convenables et de quelques moyens de distraction, nous verrions notre pays, si heureusement partagé sous beaucoup de rapports, recueillir les avantages qu'il laisse disperser ailleurs. Lisez la monographie du Dr Bagot, et vous serez sérieusement tenté d'aller planter votre tente en une si heureuse situation.

18, 19. — *Les Livres d'or de la science*, tel est le titre d'une série de petits volumes que, comme beaucoup de nos éditeurs, la maison Schleicher a entrepris de publier ; cette petite encyclopédie populaire est de celles qui peuvent concourir favorablement à une salutaire vulgarisation de la science. La section médicale s'ouvre par un volume du Dr Julia de Fontenelle sur *les Microbes et la mort*. C'est un résumé fort succinct sans doute, mais bien conçu, autant que j'en ai pu juger, pour donner une idée exacte de ce qu'est le microbe, de son rôle direct ou indirect dans la production des maladies, et de la façon dont on peut interpréter les accidents qu'il entraîne, et la vie elle-même à laquelle il s'attaque, et surtout la mort qu'il amène avec lui.

— Je voudrais pouvoir en dire autant du livre du Dr Kruger : *Virus et venins, remèdes internes*. On comprend que, étant donnée la situation que s'est acquise dans le monde savant la doctrine homœopathique et ceux qui la professent, les œuvres de ces derniers se ressentent de l'esprit d'attaque et de lutte qui anime en général les minorités ; ce n'est cependant pas là une raison suffisante pour que tout homme qui coiffe la toque professorale doive aussitôt être qualifié de faux savant, pour traiter de farces malhonnêtes les pratiques en honneur, non plus que pour condamner au matérialisme et à l'impiété finale la médecine traditionnelle et se réserver le monopole de l'orthodoxie scientifique en

même temps que celui de l'orthodoxie religieuse, confusion déplorable et compromettante pour toutes deux. Après tout vous ignoriez probablement que Pasteur n'est que le successeur d'Hahnemann, et qu'en cherchant bien, on trouverait probablement qu'il en fut quelque peu le plagiaire. Tout cela sous prétexte de critiquer les erreurs allopathiques modernes, d'exposer les principes de l'homœopathie, et ceux de l'isopathie, etc.

20. — Voici le fascicule V du *Traité de zoologie* de E. Perrier, lequel traite de l'amphioxus et des tuniciers ; il renferme de plus une table provisoire, en attendant le fascicule VI qui sera consacré aux vertébrés, contiendra la table complète et terminera l'ouvrage. — De cet ouvrage j'ai dit déjà tout le bien qu'il faut en penser (*Polybiblion*, t. LXXIX, p. 303-304).

21, 22. — Le diabète est toujours une de ces maladies dont la pathogénie certainement diverse prête à de nombreuses recherches et à de multiples discussions ; aussi est-elle toujours d'actualité. La brochure du Dr Dufourt nous donne sous son titre un peu singulier : *Les Lois de l'énergétique dans le régime du diabète sucré*, un résumé de l'état actuel de la science sur ce qu'on peut appeler les indications diététiques du diabète. Étant donné que la glycosurie du diabétique et l'analyse de ses urines témoignent qu'une seule chose est exagérée dans la nutrition du diabétique, c'est-à-dire la destruction de l'albumine, et que tous les autres phénomènes élémentaires de la nutrition y sont ralentis, il y a lieu de modifier ces tendances par le régime. Le lecteur trouvera à ce sujet des indications générales précieuses et qui permettront au médecin, à la grande satisfaction du malade, de se relâcher de la rigueur de certaines prescriptions de régime, dont les exigences de la théorie faisaient encore tout récemment une obligation d'une étroitesse absolue ; le tout devient exposé et justifié.

— Quant à la brochure du Dr Leguen, elle est la reproduction d'une semblable monographie due au même auteur et parue il y a deux ans seulement. Il est vrai de dire que la partie thérapeutique de ce chapitre médico-chirurgical a subi de grandes transformations. Elle en subira encore, à mon avis, car il y aura à établir une mesure dans l'appréciation des indications qui commandent l'opération chirurgicale dans les cas d' « appendicite. » On en est encore aujourd'hui à l'intervention presque constante, ainsi qu'en témoigne l'opinion du Dr Legueu ; mais quelques méprises et quelques échecs récents pourraient bien être le prélude d'une légère réaction à ce sujet ; la plupart des exagérations appellent en effet des évolutions en sens inverse, lesquelles n'échappent pas toujours elles-mêmes au défaut de mesure.

23, 24, 25. — C'est encore de chirurgie qu'il s'agit dans ces trois

petits volumes. Le premier surtout : *Chirurgie du cœur et du péricarde*, est déjà classique ; publié sous l'œil du professeur Terrier, il contient un résumé de travaux épars et spécialement ceux du chirurgien russe Voïnitch-Sianojeuski. Jusqu'ici en effet la chirurgie du péricarde et surtout celle du cœur étaient peu familières aux praticiens ; rien de plus utile que de la mettre à leur portée, à condition qu'ils n'en abusent point. — La thèse du Dr Heresco porte sur *l'Intervention chirurgicale dans les tumeurs malignes du rein* : travail important par le grand nombre d'observations qu'il contient (p. 165) et les tableaux qui les résument. — Moins originale, ou moins personnelle, la thèse du Dr Brin est cependant un résumé très clair des principes et des méthodes qu'il convient d'appliquer au *Traitement des rétentions aiguës ou chroniques*.

26, 27, 28. — La thèse du Dr Hannotte sur *l'Oxycéphalie* est une étude dédiée au Dr Hamy, l'anthropologiste bien connu ; et ce serait un mémoire qui intéresserait plus l'anthropologie que la médecine, si elle ne se rattachait par beaucoup de points à l'étude de l'hydrocéphalie, avec laquelle il importe de ne pas la confondre.

— *Le Foie pneumonique* est aussi une monographie, due au Dr Grenet, monographie sur un sujet limité, mais aussi nettement défini, méthodiquement poursuivi, avec toutes les ressources de l'observation et de l'expérimentation et dont les conclusions, partie positives et partie négatives, intéressent surtout la pathogénie, mais ne sont pas sans conclusions pratiques, ainsi par exemple qu'il appert de ceci : que, dans les pneumococcies expérimentales, la lule est généralement stérile.

— *L'Étude expérimentale du tétanos*, du Dr J. Binot, est aussi une courte mais intéressante monographie, où l'on trouve, avec une application des faits mis au jour par MM. Row et Borrel, sur le tétanos cérébral, une confirmation des théories sur l'origine bacillaire de cette maladie. Le traitement préventif ou curatif qui découle de ces recherches est remarquable par le résultat favorable qu'il procure, et aussi par les procédés qu'il met en œuvre, c'est-à-dire par l'inoculation des toxines du bacille, soit sous la peau, soit même dans la profondeur du tissu cérébral.

29. — *Le Génie* (*Il Genio*) de M. Giovanni Bovio est une étude psychologique dans le genre de celle que M. Lombroso a consacrée à ce même sujet, mais non inspirée par le même esprit. Devant l'idée confuse et les mauvaises définitions qu'on a données du génie, l'auteur a beau jeu pour critiquer les erreurs dans lesquelles on est tombé à ce sujet. Après une introduction où il ébauche sa polémique, il trace lui-même le plan de son livre : origine naturelle, histoire et définition du sujet ; lieux, temps et types selon lesquels se révèle le génie

évolution de la critique à son égard. Suit une étude psychologique de la faculté et du génie dans ses diverses formes. Enfin l'auteur aborde le parallèle du génie et de la folie, qu'il distingue en ce que l'on trouve dans le premier une association volontaire des idées et dans la seconde une association passive. Il poursuit d'ailleurs la thèse de Lombroso et après s'être demandé s'il faut ensevelir comme des illusions la doctrine spiritualiste sous les théories du maître italien, il montre que le génie n'est ni la folie, ni l'épilepsie, ni le délit, ni le crime et conclut d'une façon touchante : « J'ai cherché la vérité, dit-il, avec un amour pareil au vôtre, je dois être discuté avec pareille loyauté. »

30. — Une note en italien sur *les Sensations vibratoires*, et signée N.-R. d'Alfonso passe en revue les phénomènes vibratoires que l'on observe dans la nature et jusque dans le corps humain, dans les bruits du cœur et des poumons, d'où il conclut que, en présence de l'immense variété des vibrations dont s'accompagnent tous les phénomènes de la nature, celles-ci doivent jouer un rôle important dans l'ordonnance générale des choses. Il observe qu'elles n'ont pu échapper aux plus grands poètes de la nature, qui se sont efforcés de la reproduire dans leurs œuvres.

31. — En anglais, nous avons reçu un volume : le Bulletin du vingtième congrès annuel de la Société américaine de laryngologie séant à Brooklyn au mois de mai 1898. — On y lit, après le discours du président, plus d'une trentaine de mémoires dont les principaux ont trait aux questions suivantes : le lupus et la tuberculose du larynx, l'hypertrophie de l'amygdale de la langue, l'ulcération lépreuse des lèvres, la mort survenant aussitôt après une opération pratiquée sur le naso-pharynx et sous l'action du chloroforme, le traitement des tumeurs adénoïdes, la santé générale dans ses rapports avec l'état des voies aériennes, conditions dans lesquelles les inflammations aiguës des voies aériennes supérieures s'accompagnent d'œdème du larynx, action locale de l'extrait aqueux des glandes surrénales de mouton sur le nez et la gorge, etc., etc.

32. — Nous devons signaler une brochure en langue allemande traitant du *Sucre comme agent de nutrition*. — Cet opuscule, sans nom d'auteur, étudie le sucre comme condiment et comme aliment ; il touche en passant le rôle général que jouent dans la nutrition les substances hydrocarbonées, les services que le sucre peut rendre aux travailleurs et la part qu'il doit prendre à l'alimentation des malades ; le tout exposé clairement et dans son ensemble, d'après les résultats des plus récentes recherches (*sic*).

33. — Enfin, de Russie nous avons reçu un certain nombre de brochures. Nous avons le regret de ne pouvoir les mentionner que par leurs titres, traduits en français, et le nom de leurs auteurs : M. Dorman :

Études sur la prostate, son innervation et ses rapports avec les testicules. — M. Ourvantsoff : *Études sur les modifications que subit le sang dans les organes*, (foie et intestins). — M. Winogradoff : *Sur les Modifications anatomiques produites dans les organes et les tissus de l'homme. dans l'intoxication chronique par le seigle ergoté.* — M Dédurine : *Statistiques relatives aux maladies des yeux et à la cécité des paysans du gouvernement de Vialka.* — M. Kosloff : *Sur les variations quantitatives de l'hœmoglobine du sang pendant son passage à travers le foie, surtout au moyen de la spectrophotométrie.* — M. Robrovsky : *Étude sur les formations intracellulaires du cancer. Conclusions relatives à l'inoculation possible du cancer à des animaux de même espèce. Discussion des théories microbiennes du cancer.* — *Procès-verbaux des séances de la Société naturaliste de l'Université impériale de Kasan*, 1895-96, vingt-septième année. Tomes XXX-XXXI et XXXII. Dr A. Ferrand.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. — *Atlas universel de géographie*, commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader. Cartes nos 13 : *Allemagne ;* 37 : *Russie d'Europe ;* 42 *ter* : *Afrique française* (feuille II) ; 65 : *Amérique du Nord physique.* Paris, Hachette, 1899, in-fol. Chaque carte : 2 fr. — 2. *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Louis Rousselet. *Supplément.* Fasc. 9 à 16. Paris, Hachette, 1898-1899, in-4. Chaque fasc., 2 fr. 50. — 3. *L'Expansion coloniale.* Première partie. *Possessions des puissances européennes en Afrique et en Amérique* (*Encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle*). Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1899, in-12 de 175 p., 1 fr. — 4. *La Mer, les marins et les sauveteurs*, par Léon Berthaut. Paris, Schleicher, 1899, in-18 de 208 p., 1 fr. — 5. *Album géographique*, par Marcel Dubois et Camille Guy. T. III. *Les Régions tempérées.* Paris, Armand Colin et Cie, 1899, in-4 de xx-244 p., 15 fr. — 6. *Le plus beau Royaume sous le ciel*, par Onésime Reclus. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 861 p., 12 fr. — 7. *De Montmartre à Montserrat. D'un moulin à un monastère*, par Henry Detouche. Paris, « Mercure de France », 1899, in-12 de 205 p., 3 fr. 50. — 8. *La Station climatique du Bürgenstock au bord du lac des Quatre-Cantons* (*L'Europe illustrée*, no 188). Zurich, Orell Füssli, s. d., in-12 de 31 p., 0 fr. 50. — 9. *Voyages en tous pays. Au Pays latin* (*des Alpes au Vésuve*), par Armand Grébeauval. Paris, Société d'édition et de librairie (anc. maison Furne), s. d., in-8 de 216 p., 4 fr. — 10. *Voyage à Vienne*, par Ulysse Robert. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de ii-324 p., 3 fr. 50. — 11. *De Saint-Pétersbourg à l'Ararat*, par Mme Stanislas Meunier. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1899, in-12 de ii-337 p., 3 fr. 50. — 12. *Colonisation russe. Les deux routes du Caucase. Notes d'un touriste*, par Jean Carol. Paris, Hachette, 1899, in-12 de xl-312 p., 4 fr. — 13. *Parthénon, Pyramides, Saint-Sépulcre* (*Grèce, Égypte, Palestine*), par J. de Beauregard. Lyon, Vitte, 1899, in-8 de vii-336 p., 3 fr. — 14. *Jours de Guinée*, par Pierre d'Espagnat. Paris, Perrin, 1899, in-12 de ii-345 p., 3 fr. 50. — 15. *Du Dahomey au Sahara. La Nature et l'homme*, par le commandant Toutée. Paris, Armand Colin et Cie, 1899, in-12 de xii-272 p., 3 fr. 50. — 16. *Au Congo belge*, par Pierre Mille. Paris, Armand Colin et Cie, 1899, in-12 de xv-308 p., 3 fr. 50. — 17. *Voyage d'un Anglais aux régions interdites. Pays sacré des Lamas*, par A.-H. Savage Landor. Traduit et résumé par Henri Jacottet. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 252 p., 10 fr. — 18. *Le Tour d'Asie*, par Marcel Monnier. T. I. *Cochinchine. Annam, Tonkin.* Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-8 de vi-333 p., 5 fr. — 19. *En Indo-Chine* (*1894-1895*).

Cambodge, Cochinchine, Laos, Siam méridional, par le comte DE BARTHÉLEMY. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-12 de II-249 p., 4 fr. — 20. *La Colonisation française en Annam et au Tonkin*, par JOLEAUD-BARRAL. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-12 de 248 p., 4 fr. — 21. *Aux Mines d'or du Klondike. Du lac Bennett à Dawson City*, par LÉON BOILLOT. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 266 p., 10 fr. — 22. *Notes de voyage. Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre*, par TH. BENTZON. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-12 de 321 p., 3 fr. 50. — 23. *De Paris à Mexico, par les États-Unis*, par le baron GOSTKOWSKI. Paris, Stock, 1899, in-8 de 432 p., 6 fr.

Depuis le mois de mars dernier, un grand vide, — nos lecteurs le savent déjà, — s'est produit dans la rédaction du *Polybiblion* ; M. le comte de Bizemont a été enlevé à l'affection de ses collaborateurs et de ses amis. Pendant quinze ans notre regretté collaborateur avait, deux fois chaque année, apprécié à cette place les ouvrages de géographie et les relations de voyage avec un sens critique très sûr et l'autorité que lui donnait son double titre d'explorateur et d'érudit ; il ne cessait d'y faire preuve d'une vigueur de jugement, d'une verve et d'une bonhomie qui donnaient un très grand charme à ses articles. En relisant ces temps derniers, une partie de ses revues semestrielles, j'y retrouvais l'homme lui-même, tel que je l'avais connu à la Société de géographie et au *Polybiblion*, et je ne pouvais point ne pas penser qu'il était impossible de mieux faire, et très difficile de faire aussi bien. A ce but tendront tous les efforts de celui que la direction du *Polybiblion* a bien voulu appeler au périlleux honneur de succéder au comte de Bizemont, et, pour y atteindre, son meilleur guide sera certainement le souvenir de son prédécesseur.

Comme le faisait remarquer M. le comte de Bizemont au début de son dernier article semestriel, les publications géographiques sont surtout nombreuses pendant les mois d'été. L'année 1899 ne diffère nullement, à cet égard, des années précédentes ; depuis le mois de mars ont paru une série considérable d'ouvrages de mérite très inégal, mais d'où cependant il y a presque toujours quelques renseignements utiles à extraire. C'est ce que démontrera un bref examen de chacun d'eux.

1. — Pour faire comprendre l'intérêt pratique des trois cartes nouvelles publiées par la librairie Hachette dans l'*Atlas universel de géographie*, il peut suffire d'en indiquer le titre ; deux sont des cartes d'ensemble, l'une de l'Allemagne, l'autre de la Russie d'Europe et la troisième représente les possessions françaises d'Afrique et les pays limitrophes du Tchad au Congo, du Niger au Bahr-el-Ghazal. Ce sont là des contrées que nous devons connaître, et il faut nous féliciter de pouvoir en étudier la configuration et l'aspect politique sur d'aussi belles planches. Il faut aussi féliciter la maison Hachette d'avoir compris la nécessité de joindre à son grand Atlas une carte en deux feuilles de l'Afrique française ; pour la rédaction de celle des deux

feuilles qui vient de paraître, M. Gentil a fourni de précieux documents inédits. Grâce à eux, grâce aux documents déjà publiés, M. Schrader et ses collaborateurs ont fait une œuvre scientifique très remarquable, et destinée à rendre les plus grands services. — Pour être moins d'actualité, la carte physique de l'Amérique du Nord, qui vient de paraître dans la même série, n'en est pas moins un travail de grande valeur, et que les géographes auront profit à étudier soigneusement.

2. — Ils auront aussi profit à étudier les fascicules récemment parus du *Supplément* au *Dictionnaire de géographie universelle* de MM. Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet. On sait dans quel but a été entreprise, aussitôt après l'achèvement du *Dictionnaire*, la publication de ce *Supplément* : pour remédier à l'insuffisance des principaux articles du tome I (de A à C) et pour les mettre au courant des modifications politiques et des explorations, ainsi que les mots les plus importants des lettres suivantes. Plus le travail s'avance, et moins il y a, naturellement de changements à enregistrer; notons toutefois, dans les fascicules 9 à 16, les articles *Dahomey*, *Dominion*, *Égypte*, *États-Unis*, *France*, *Grande-Bretagne*, *Guinée française*, *Inde*, *Laos*, *Madagascar*, *Niger*, *Oubanghi*, comme particulièrement développés et intéressants. Avec le fascicule 16 se termine le *Supplément* du tome IV ; c'est dire que l'œuvre nouvelle entreprise par M. Louis Rousselet n'est plus actuellement très loin de son terme.

3. — Ce n'est pas une œuvre scientifique, mais un travail de vulgarisation élémentaire qu'ont voulu faire les directeurs de l'*Encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle* en publiant un petit lexique intitulé : *L'Expansion coloniale*. Une telle idée est loin d'être mauvaise, à la condition d'être exécutée par des maîtres : tel n'a malheureusement pas été le cas. Ce qui a trait à la géographie physique de l'Algérie, par exemple, n'est pas au courant des derniers travaux d'ensemble sur les hautes plaines et les steppes de la Berbérie, et on a tort de maintenir aux « départements » de notre colonie, dans les articles qui leur sont consacrés, le nom administratif de « provinces », proscrit par les documents officiels. L'article consacré aux Iles du Salut est absolument superflu, et les bibliographies qui terminent une partie des articles d'ensemble sont très incomplètes et très insuffisantes (A propos du Sahara, le livre classique de M. Schirmer n'est pas même cité, — ni celui du Dr Verneau pour les Canaries !). Pour être utile, un livre de ce genre doit être irréprochable ; et le tome Ier de *l'Expansion coloniale* ne l'est ni comme fond, ni comme orthographe géographique.

4. — Ce n'est pas un ouvrage de géographie proprement dite que le petit livre écrit par M. L. Berthaut (Jean de la Hève) sur *la Mer*, *les marins et les sauveteurs;* mais il traite des sujets qui intéressent directement

la géographie et son histoire. Voilà pourquoi nous le signalons ici comme très émouvant parfois, fort agréable à lire et très joliment illustré toujours. Malheureusement la partie géographique contient quelques erreurs (Cf. p. 11-12 ce qui est dit de l'action du Gulf-Stream sur *la Suède;* p. 13, le phénomène de la « pororoca » est localisé en Asie), la partie historique n'est pas au courant des derniers travaux publiés, et la partie biographique est incomplète. Pourquoi, par exemple, n'avoir pas parlé (p. 38), des découvertes polaires australes de Dumont d'Urville ? Mais l'ouvrage de M. Berthaut recommande trop chaleureusement nos œuvres de mer pour que nous lui fassions un trop gros grief de ces imperfections.

5. — Ce que M. le comte de Bizemont a dit précédemment des deux premiers volumes de l'*Album géographique* publié par MM. Marcel Dubois et Camille Guy, il convient de le répéter aujourd'hui à propos du tome troisième de cet excellent ouvrage, consacré aux régions tempérées. On aura grand plaisir à regarder les jolies gravures qui reproduisent les aspects caractéristiques des différents pays du globe placés au nord du tropique du Cancer et au sud du tropique du Capricorne ; on aura profit à en lire le commentaire et surtout à lire les quatre pages d'introduction placées en tête de chaque série d'illustrations. Peut-être certaines gravures auraient-elles pu être utilement remplacées par d'autres (j'aurais, par exemple, substitué une vue de Franzenfeste ou du Brennersee à celle qui est donnée p. 53 du col du Brenner ; j'aurais remplacé les figures 344, 352, 365, 370, relatives à Tahiti, sur laquelle on reviendra au tome IV, par des gravures représentant un lac salé d'Australie, un Australien, des sources thermales de la Nouvelle-Zélande, Sydney ou Auckland) ; peut-être aussi faudrait-il rectifier certains détails du texte (le commentaire de la fig. 270 semble ne donner qu'« un » couvent au mont Athos). Tel qu'il est néanmoins, cet *Album géographique* si bien compris, si heureusement exécuté, mérite tous les éloges ; c'est bien là de l'enseignement par les yeux, et du meilleur.

6. — A deux reprises, M. Onésime Reclus a déjà publié des études d'ensemble sur la France ; pour la troisième fois, il revient sur ce sujet inépuisable dans son ouvrage intitulé : *Le plus beau Royaume sous le ciel.* C'est un ouvrage, — le titre seul le fait deviner, — d'ardent patriotisme et de lecture réconfortante, en même temps que de haute science, d'érudition impeccable, de style vibrant et pittoresque s'il en fut. On y retrouvera, encore plus développées que précédemment à notre avis, ces remarquables qualités d'observation et d'interprétation qui font peut-être de M. O. Reclus le géographe le plus remarquable d'une famille de remarquables géographes. — Après avoir, dans une première partie qui est en quelque sorte une introduction, justifié le

titre de son livre, déterminé la place de la France sur le globe et tracé les frontières de notre patrie, l'auteur fait la description des « sources de la vie et du renouvellement », des montagnes et des eaux qui en découlent. Ce sont elles qui le retiennent le plus longtemps; il leur consacre en effet les deux parties les plus importantes de son ouvrage (2e partie : *Monts intérieurs;* 3e partie : *Monts extérieurs*). Une quatrième partie, relative « aux petits monts, bas plateaux et plaines », achève un prestigieux exposé du relief du sol français. Par l'étude des climats et des pluies (5e partie) et des habitants si divers de la France (6e partie), que ne peuple pas une race unique, l'ouvrage semblerait devoir se terminer; il n'en est rien. M. O. Reclus est un trop fervent patriote, en effet, pour ne pas tenir à montrer quels liens étroits rattachent à la France d'Europe la France coloniale, et c'est ce qu'il fait avec un bonheur complet dans une septième partie, consacrée à la langue française. Il y a là une série de pages sur la formation et sur la supériorité de notre langue, sur son expansion dans le monde, qui comptent parmi les mieux venues de cet admirable ouvrage; nous voudrions les voir dans toutes les mains. — Ce n'est pas d'ailleurs la septième partie seule du nouveau livre de M. O. Reclus qui mérite de devenir classique; c'est l'ouvrage entier, et nous espérons qu'il se trouvera bientôt dans la bibliothèque de tout homme instruit et de tout bon patriote. Cette lumineuse description, si émue, si vivante, fait davantage aimer la France, en effet; elle la montre bien telle qu'elle est et telle qu'elle fut. Peut-être, sur deux ou trois points, serait-il possible de critiquer M. O. Reclus; on pourrait, par exemple, lui reprocher de n'avoir pas parlé de l'important commerce de primeurs fait par Boulogne avec l'Angleterre (p. 539), de n'avoir pas mentionné (p. 586) l'hôtel de Cluny parmi les monuments parisiens de la Renaissance, de ne pas sembler trop éloigné de faire naître Christophe Colomb à Calvi (p. 717 et 720). Mais que d'excellentes choses rachètent ces minuscules défauts! Comme M. O. Reclus indique bien les côtés faibles du protestantisme contemporain (p. 783), comme il est justement sévère pour les conquêtes des Yankees au détriment du Mexique et de l'Espagne, comme on sent chez lui la haine de l'Anglais! *Le plus beau Royaume sous le ciel*, c'est un bon livre et une bonne action; j'ai bien envie de dire aussi que c'est un chef-d'œuvre.

7. — Ce qu'on recherche en général dans les volumes d'impressions de voyage, il ne faut pas le demander à celui que M. Henry Detouche intitule *De Montmartre à Montserrat, d'un moulin à un monastère.* « Du sentiment et de la sensualité, de la précision parfois et de la couleur toujours, c'est, dit-il lui-même très franchement, ce que l'auteur a cherché à obtenir et à rendre. » N'exigez pas autre chose de cet artiste, qui s'essaie à peindre avec la plume des tranches de vie trop souvent, des paysages

beaucoup trop rarement. Son livre, où il est fort peu question de l'Espagne et de Montserrat, n'est vraiment documenté que sur les parages de l'antique Moulin de la Galette et n'inspirera pas à ses lecteurs d'autre désir que celui d'entreprendre un voyage d'exploration sur la Butte (avec un grand B). Un tel voyage, un père le conseillerait-il à son fils? A ceux qui cherchent, dans un livre, des renseignements sur autre chose que sur certains quartiers de Paris, il sera inutile de regarder le volume de M. Detouche.

8. — Il n'est plus besoin de faire l'éloge de la collection de petits guides publiés à Zurich par l'Institut Orell Füssli sous le titre de *l'Europe illustrée;* bornons-nous à signaler ici la publication du fascicule 188, consacré à *la Station climatique du Bürgenstock*, situé par 870 m. d'altitude sur une des presqu'îles les plus massives, et cependant les mieux accentuées du lac des Quatre-Cantons, dont les eaux baignent de trois côtés différents le pied de ce massif préalpin. Après une courte description du Bürgenstock même vient l'énumération des promenades et des excursions à faire dans les environs plus ou moins éloignés de la station climatique; quelques pages très précises sur la géologie, la minéralogie et la flore du Bürgenstock complètent (avec de jolies gravures, un plan et deux cartes) ce petit guide, très maniable et très commode.

9. — M. Armand Grébeauval a passé près du Bürgenstock en se rendant par le chemin de fer du Saint-Gothard *Au Pays latin;* malheureusement ni là, ni ailleurs, il n'a, à notre gré, assez bien « vu ». Il y avait plus et mieux à dire sur Venise, sur Florence, sur Rome, sur Naples. Mais M. Grébeauval, qui est conseiller municipal de Paris et l'auteur d'intéressantes études sur le passé de la grande ville, n'a-t-il pas été obsédé par le souvenir de sa cité en visitant les capitales italiennes? Je le crains; comment, autrement, aurait-il pu écrire (p. 83) que dans le travesti de *Lorenzaccio*, Mme Sarah-Bernhardt fait comprendre le passé de Florence? Les sermons de Savonarole en donnent, à mon avis, bien mieux l'intelligence; que M. Grébeauval se mette à en lire des fragments! Qu'il lise aussi les livres d'histoire qui ne font pas de Robert Guiscard un homme du VIIIe siècle (Cf. p. 129, les *Promenades archéologiques* de Gaston Boissier à Rome et à Pompéi, etc). Il comprendra pourquoi son livre, — bien imprimé d'ailleurs et admirablement illustré, — nous a déçu; il comprendra aussi qu'il faut, pour bien parler du « pays latin, » non seulement y avoir passé, mais l'avoir vu, y avoir vécu par la pensée et par la foi, sinon par la vie quotidienne.

10. — En 1864, Victor Duruy publia dans le *Tour du Monde*, puis en volume, à la suite d'une excursion de Paris à Vienne, de fort agréables *Causeries de voyage;* c'est ce que fait à son tour M. Ulysse Robert, le savant inspecteur général des bibliothèques et des archives, mais

seulement pour la partie de l'itinéraire comprise entre la frontière française et la capitale de l'Austro-Hongrie, et en insistant surtout sur Vienne. M. Ulysse Robert est-il toujours juste pour cette belle cité ? Je n'oserais pas l'affirmer (Cf., par exemple, p. 175, ce qui est dit sur l'Opéra de Vienne) et j'ai regretté qu'il ne se soit pas arrêté plus longuement à décrire le Musée d'histoire naturelle (p. 155-158), qu'il n'ait pas visité les belles galeries du prince de Lichstenstein, du comte d'Harrach, etc. Il est également fâcheux qu'il ait dû visiter si rapidement la Glyptothèque de Munich, n'ait pas pu y étudier un peu plus à l'aise les célèbres marbres d'Égine, si intéressants au point de vue archéologique en dépit de leur restauration par Thorvaldsen, et n'y ait pas remarqué l'Apollon de Ténéa. Mais, à côté de ces légères lacunes, que de choses bien vues et bien décrites par M. Ulysse Robert, en dehors même de celles qui sont de sa compétence spéciale; que de comparaisons justes et de paysages réputés sainement appréciés (la chute de Laufen, par exemple! p. 293-294). Au total, tout futur visiteur de la capitale autrichienne devra emporter avec lui le *Voyage à Vienne*, de M. Ulysse Robert, et ceux qui l'ont vue jadis liront également cet ouvrage avec plaisir et avec fruit, car l'auteur est un cicérone aimable en même temps que très érudit, et son livre est, au premier chef, un livre de bonne foi.

11. — Beaucoup plus asiatiques qu'européens sont, pour la plupart, les pays qu'a visités, avec une partie des membres du dernier Congrès international de géologie, Mme Stanislas Meunier; nous le savions depuis longtemps, mais nous en avons été plus convaincu encore après avoir lu l'agréable ouvrage dans lequel cet auteur a consigné les multiples impressions ressenties par elle au cours de son beau voyage *De Saint-Pétersbourg à l'Ararat* par Moscou, Nijni-Novgorod, la Volga, la steppe, le Caucase et l'Arménie. Peut-être y est-il un peu trop question des repas faits par les excursionnistes pendant leur expédition ; j'aurais préféré un peu plus de géographie descriptive ou scientifique, ou même un peu plus de géologie. Mais les lectrices de Mme Stanislas Meunier ne lui feront probablement pas le même reproche, et c'est pourquoi il y aurait mauvaise grâce à insister. Elles se dédommageront, il est vrai, en critiquant certaines tournures peu correctes (« et voilà pourquoi... qu'on ne s'étonne pas...» p. 52), ou quelques singulières constructions de phrases ; je préfère, pour ma part, remercier Mme Stanislas Meunier de jolies descriptions, de peintures vivantes et de son enthousiasme pour les contrées dont elle parle.

12. — Plus encore que Mme Stanislas Meunier, M. Jean Carol est enthousiaste des beautés du Caucase ; mais ce qu'il admire le plus, ce n'est pas la route militaire de Géorgie, mettant en communication Vladikavkas et Tiflis, les centres commerciaux de la Ciscaucasie et de

la Transcaucasie, c'est la seconde route, celle de la côte orientale, entre Novorossijsk et Soukhoum-Kaleh. Cette route, cette « chaussée », œuvre du général Annenkoff, il est le premier touriste à l'avoir suivie, en 1894, et, s'il a eu quelque peine à le faire, il en a été bien dédommagé par les jouissances qu'il a éprouvées en traversant « un merveilleux pays, peut-être unique par le caractère des sites et par la variété des aspects » (p. 116-117). Pour vous en convaincre, regardez les illustrations des *Deux Routes du Caucase* ; ou, mieux encore, lisez les chapitres relatifs à « l'Éden du Caucase », au monastère de Nouvel-Athos, à la « Grande Corniche. » Vous y trouverez, avec quelques appréciations paradoxales (sur Vienne, par exemple, p. 209), des descriptions pittoresques et poétiques, des anecdotes amusantes, des traits de mœurs caractéristiques, toutes les qualités qui ont valu jadis un légitime succès à l'ouvrage de M. Carol intitulé *Au Pays Rouge*.

13. — M. J. de Beauregard a beaucoup voyagé, et il a beaucoup écrit sur ses voyages. Dans son dernier volume, au titre pompeux : *Parthénon*, *Pyramides*, *Saint-Sépulcre*, il résume les impressions qu'il a éprouvées en visitant les trois pays les plus intéressants de l'Orient méditerranéen : la Grèce, la Palestine et l'Égypte. On lit avec un réel plaisir ce volume exact et sincère, dont l'esprit est excellent, dont l'érudition superficielle n'effrayera personne et pourra au contraire séduire beaucoup de gens. De jolies gravures accompagnent le texte, que M. de Beauregard semble avoir parfois rédigé un peu trop vite (les Anglais sont en Égypte depuis dix-sept ans seulement, et non depuis vingt-sept, comme on l'a dit à la page 18 ; il y a une véritable contradiction entre le texte même de la page 187 et la note 1 de cette même page ; je doute que le Temple de Jérusalem fût une merveille telle que l'auteur l'affirme, p. 191), où il est possible de relever plus d'un hors-d'œuvre (Cf. par exemple la note 1 de la page 304, relative à Fachoda) et de fâcheuses intempérances de style (Cf. p. 309, note 1). Pourquoi, d'autre part, M. de Beauregard tient-il à écrire *Wien* pour *Vienne*, *Roma* pour *Rome*, *Venezia* pour *Venise*, etc.? Enfin n'a-t-il pas l'enthousiasme bien facile pour les jeux olympiques célébrés à Athènes en 1896 ? Ce qu'en ont dit des témoins oculaires et de bons juges, tels que M. l'abbé Bertrin (Cf. à la suite de sa *Question homérique*, sa lettre sur « les Jeux olympiques d'aujourd'hui ») m'empêche d'y voir avec M. de Beauregard (p. 323), « comme un défilé superbe des anciens coureurs d'Olympie, comme une glorieuse apothéose de la Grèce antique. »

14. — M. Pierre d'Espagnat n'est pas qu'un voyageur ; ses *Jours de Guinée* en font foi. Pour le suivre dans ses excursions sur la côte et à l'intérieur de notre colonie de la Côte d'Ivoire, à Alangoua, à Samwi, à Attié, le long de la Comoé, de la Tanoé, ou dans les lagunes littorales,

prenez l'excellente carte de M. Pobéguin; puis laissez-vous aller au charme du récit, et revivez avec l'auteur ses impressions de chaque jour. Vous aurez bientôt la vraie sensation des différents aspects de la Guinée, de son littoral, de ses fleuves, de ses forêts. Comme Onésime Reclus, M. d'Espagnat excelle en effet à peindre la nature, à évoquer en quelques mots ou en quelques lignes les impressions jadis éprouvées (Voyez p. 250-251, ce qu'il a écrit sur Vendôme); il fait aussi comprendre l'état d'âme rudimentaire des indigènes qu'il visite ou avec lesquels il vit, et les sensations du voyageur européen, ses admirations comme ses découragements. Peut-être est-il parfois un peu trop naturaliste, (Cf. l'avant-dernier paragraphe de la p. 88), mais la chose est rare; et pour un ou deux passages inutiles, combien d'autres de premier ordre! Lisez, par exemple, les quelques pages consacrées par l'auteur au voyage de M. de Bonchamps au Katanga (p. 144-147), à l'action germanique dans le continent noir (p. 287-289), etc.; et vous penserez ensuite, j'en suis sûr, qu'elles sont d'un maître écrivain.

15. — Après avoir publié naguère (en 1897) un récit amusant et exact de son voyage entre le golfe de Bénin et Tibi-Farca sur le Niger, M. le commandant Toutée a entrepris d'en faire connaître les résultats scientifiques. Dans son nouveau volume intitulé : *Du Dahomé au Sahara, la nature et l'homme*, il rapproche les unes des autres et résume ses observations sur les pays qu'il a parcourus, sur le sol et les produits végétaux, sur les animaux enfin et surtout sur les habitants. Cinq des neuf chapitres du livre du commandant Toutée, — et non des moins curieux, — sont consacrés à l'étude détaillée des populations africaines visitées par lui, de leurs usages, de leurs mœurs, de leur état social, de leur façon de faire la guerre; on y trouvera de très précieux éléments d'information pour l'enquête dont le savant allemand Hartmann, dans son travail sur les *Peuples de l'Afrique*, a jadis donné le plan, et dont il serait prématuré de vouloir dès maintenant coordonner les résultats. Un chapitre sur « l'hygiène des blancs dans la région » visitée par la mission Toutée termine ce volume instructif, qu'il faut remercier l'auteur d'avoir écrit avec autant de facilité et d'entrain. Tel qu'il est, ce nouveau livre n'est pas seulement le complément indispensable de celui intitulé *Dahomé, Niger, Touareg*; il en constitue aussi le digne pendant, et ne mérite pas moins d'éloges que celui dont M. de Bizemont signalait, il y a quatre ans, l'apparition en termes dont les lecteurs du *Polybiblion* n'ont certainement pas perdu le souvenir.

16. — Ceux qui s'intéressent au mouvement colonial contemporain avaient lu avec grand plaisir l'année dernière, dans le journal *le Temps*, les articles publiés par M. Pierre Mille sur le Congo belge, au moment où fut inauguré le chemin de fer de Matadi à Léopoldville. Quelques personnes ont même conservé ces instructives correspon-

dances; pour celles qui ne les ont pas gardées, M. Pierre Mille les a reprises, classées et commentées, y a ajouté d'intéressants appendices composés de documents officiels, et une carte de l'État indépendant, et en a formé un livre qu'il a intitulé: *Au Congo belge*. Livre très amusant tout en étant très documenté, prouvant que l'auteur a su voir (et bien voir) les pays qu'il visitait, et en distinguer avec sagacité les points criticables ; livre très utile aussi, car il montre exactement en quoi consiste l'initiative privée, au Congo belge et il ramène l'attention sur notre colonie limitrophe de l'État indépendant, sur ce Congo français, encore si mal connu dans la métropole, et si sacrifié! M. Mille en décrit de main de maître les multiples richesses, l'état actuel et la valeur économique, et prouve la nécessité d'y créer de grandes exploitations commerciales et agricoles ; mais n'oublie-t-il pas d'y rendre justice à certains efforts antérieurs à 1898, et entravés parfois par le gouvernement métropolitain ? Ne va-t-il pas encore bien loin en écrivant (p. 3) que Cameron « n'avait pas osé dépasser » le village de Nyangoué ? Il n'en est pas moins vrai qu'*Au Congo belge* est un bon livre, un livre utile, et qui fait penser.

17. — Tous ceux qui s'intéressent au mouvement des explorations connaissent le nom de M. A.-H. Savage Landor et savent qu'il a couru de grands dangers et a souffert de cruelles tortures au cours de son audacieuse tentative pour pénétrer à l'intérieur du Tibet jusqu'à la ville sainte des Lamas, jusqu'à Lhassa. Depuis 1760, trois Européens seulement ont pu visiter cette cité : Manning en 1811, les Pères Huc et Gabet en 1844 ; et nous savons quelles modifications a pu depuis lors subir Lhassa grâce aux seuls récits des « pundits » hindous et de ce Kalmouk russe, Baba Monkodjoueff, dont la relation de voyage a paru l'an dernier à Saint-Pétersbourg. Voilà pourquoi presque tous les explorateurs contemporains qui se sont lancés sur les plateaux du Tibet ont eu Lhassa pour objectif plus ou moins avoué. En 1897, M. A.-H. Savage Landor n'a pas été plus heureux que ses prédécesseurs russes, français, américains, et il n'est pas parvenu, malgré son audace vraiment insensée, son endurance exceptionnelle et ses efforts répétés, à s'avancer jusqu'aux portes de La Mecque bouddhiste. Arrêté à quelques jours de marche de la cité sainte, atrocement torturé au lieu de son arrestation d'abord, puis à Namyi, Laccé Galchio, sauvé grâce à un flegme et à un courage extraordinaires, puis reconduit sous escorte à la frontière indienne, M. Savage Landor est donc revenu en Europe sans avoir visité Lhassa, mais il a rapporté de son voyage des indications géographiques nouvelles, il a bu l'eau du Tsan-Poou-haut Brahmapoutre à sa source même (ce que n'avait encore fait aucun Européen), il a pénétré sur le territoire de la plus sacrée de toutes les provinces sacrées du Tibet, dans « le pays de Dieu », il a

recueilli sur les coutumes des Tibétains de très précieux renseignements. Aussi sa relation méritait-elle d'être traduite en français. C'est ce qu'a fait M. Henri Jacottet ; sa traduction du *Voyage d'un Anglais aux régions interdites : pays sacré des Lamas*, bonne et élégante en général, accompagnée de superbes illustrations, est un résumé du texte anglais où les coupures se sentent parfois un peu trop (Cf. p. 30-31) ; elle ne s'en lit pas moins avec plaisir. Mais pourquoi M. Jacottet n'a-t-il pas donné d'extraits de l'enquête et du rapport dont il est question p. 249, et comment n'a-t-il pas parlé (p. 1.), lui qui est si au courant du mouvement des explorations, du voyage à Lhassa de Baba Monkodjoueff ?

18. — M. Marcel Monnier n'est pas un globe-trotter comme un autre ; aux qualités qu'on attend d'un voyageur consciencieux, il allie en effet celles d'un excellent observateur et d'un délicieux écrivain. Il n'a pas seulement le secret de bien voir ce qui se passe autour de lui ; il a encore celui de raconter, d'un style alerte et spirituel, ce qu'il a remarqué, et de le faire voir après lui à ses lecteurs. A peine constate-t-on çà et là quelques longueurs ; le plus souvent, de chapitres entiers il n'y a rien à retrancher. Ces multiples qualités ont fait le succès des précédents volumes de M. Marcel Monnier et des lettres publiées dans le *Temps* depuis 1896 ; elles le vaudront aussi à l'ouvrage intitulé : *Le Tour d'Asie*, dont le premier tome vient de paraître avec de fort belles illustrations. — Ce volume, consacré à nos possessions françaises de l'Indo-Chine orientale (Cochinchine, Annam, Tonkin), constitue un excellent point de départ pour l'étude de notre empire indo-chinois ; si rien n'y est traité à fond, du moins toutes les questions importantes y sont-elles touchées et effleurées sans effort par un homme beaucoup plus au courant des choses qu'il ne veut bien le dire. Des considérations générales pleines d'intérêt, des descriptions très bien venues, des observations ethnologiques caractéristiques alternent dans ce livre avec les notes de voyage sans prétention et l'exposé de questions politiques et économiques vitales ; et tout cela est adroitement combiné, si heureusement mélangé, que le lecteur intéressé et amusé s'instruit sans s'en douter, et parfois même est tenté de se croire au courant des choses dont l'entretient M. Marcel Monnier. Compris à la façon de notre voyageur, le reportage devient vraiment de la littérature ; c'est pourquoi il faut remercier M. Marcel Monnier de n'avoir pas laissé éparses les lettres qu'il a publiées d'abord dans le journal *le Temps* et d'en avoir composé un ouvrage instructif et charmant tout à la fois.

19. — Pour apprécier exactement la valeur et l'intérêt du récit du voyage accompli par le comte de Barthélemy : *En Indo-Chine* en 1894-1895, il importe de ne pas lire son livre aussitôt après les lettres de M. Marcel Monnier sur le même pays. Le comte de Barthélemy n'a en

effet aucune des qualités du brillant correspondant du *Temps*; le style est lourd, et (ce qui est plus grave) l'esprit d'observation fait presque totalement défaut. Aussi ne recommanderons-nous pas les pages de ce volume relatives à Saïgon, aux ruines d'Angkor ou à Bangkok; une impression exacte de ce qu'est la vie du voyageur au Laos, des passages intéressants relatifs à la forêt épaisse et à la forêt claire, voilà ce qu'il faut aller chercher dans les extraits du carnet de M. de Barthélemy dont se compose cet ouvrage. Ouvrage de débutant dont les épreuves ont été fort mal corrigées (Cf. p. 84, note 1 : *Bérique* pour *Béryte*; p. 205, note 1 : *Golgodhoun* pour *Colquhoun*, etc.),dont l'auteur, quand il déplore si justement (p. 168) les brouilles qui surgissent entre Français isolés dans un même poste, aurait dû tenir compte de multiples circonstances atténuantes. Mais ne critiquons pas trop M. de Barthélemy; mieux vaut attendre, pour le juger, le volume qu'il annonce comme devant relater, l'année prochaine, son voyage dans les parties septentrionales de l'Indo-Chine.

20. — Un certain nombre des points que M. Marcel Monnier se borne à effleurer légèrement, M. Joleaud-Barral les reprend et y insiste dans son ouvrage sur *la Colonisation française en Annam et au Tonkin*. Livre dont le plan ne nous semble pas irréprochable et dont quelques détails laissent à désirer, — ce qui s'explique d'ailleurs par une correction défectueuse des épreuves (l'Annamite, lit-on par exemple p. 160, se contente d'un salaire journalier « de 20 à 25 centimes, soit 8 à 10 sous de notre monnaie », — mais qui n'en est pas moins intéressant et instructif. L'auteur y raconte un certain nombre de choses qu'il est utile de dire, sans souci de déplaire aux puissants, par amour de la vérité, et y rapporte sur la pacification du Tonkin (ch. IX) et sur la traite des esclaves (ch. X) une série de faits singulièrement navrants. Il a aussi raison de mettre en garde les futurs colons contre certaines illusions, et de les avertir que le régime du décret fonctionne seul au Tonkin (p. 173 et s.). Livre de bonne foi, en somme, écrit par un homme qui demande à un fonctionnaire autre chose que la vulgaire honnêteté; voilà pourquoi il ne plaira pas à tout le monde.

21. — Depuis l'année 1897, les journaux quotidiens et les revues ne cessent de parler du pays de l'or nouvellement découvert dans les contrées glacées de l'Amérique nord-occidentale, du Klondike; voici maintenant que des livres se mettent à le décrire. M. Raymond Auzias-Turenne a débuté ; M. Léon Boillot, à son tour, raconte ses impressions de voyage *Aux Mines d'or du Klondike*, qu'il a visitées l'an dernier, en compagnie d'une petite bande de chercheurs d'or. Pour les historiens de l'avenir, sa relation, comme celle de M. Auzias-Turenne, sera un document, car elle décrit la ville de Dawson avant les multiples incendies qui l'ont détruite au cours de l'hiver 1898-1899, et elle montre

en quoi consistait la vie dans le territoire du Yukon durant les débuts de son exploitation aurifère, pendant son âge de fer ou d'airain, pendant ses temps héroïques. Au point de vue géographique aussi, même abstraction faite de ses nombreuses et magnifiques illustrations, l'ouvrage de M. Boillot présente un réel intérêt, surtout pour la description de l'itinéraire suivi du lac Bennett à Dawson City. Mais pourquoi certaines descriptions de M. Léon Boillot serrent-elles de si près celles qu'a données M. William Ogilvie dans son *Guide officiel du Klondike* (Cf., par exemple, p. 83-84, ce qui est dit du lac Tagish) ? Pourquoi notre voyageur, au lieu de renseigner plus complètement le public français sur la richesse de certains claims discutée par M. Auzias-Turenne, se borne-t-il à quelques citations empruntées au travail de M. Ogilvie? et pourquoi donne-t-il indifféremment deux orthographes au mot « Klondike » La seule orthographe rationnelle de ce nom est cependant « Klondike » et non « Klondyke. »

22. — Ce sont de délicieuses *Notes de voyage*, et singulièrement instructives, que celles que Mme Th. Bentzon a consacrées à la *Nouvelle-France et à la Nouvelle-Angleterre*. Nous les avions lues naguère avec le plus vif plaisir dans la *Revue des Deux-Mondes;* elles paraissent gagner encore à être réunies en volume. Sur les deux mondes de nationalités et d'habitudes différentes qui, au Canada, subsistent côte à côte sans se mêler, sur l'éducation féminine dans ce pays comme dans la Nouvelle-Angleterre, sur la ravissante Piscataqua, il faut lire les impressions et les notes recueillies par Mme Bentzon; son récit d'une séance de la société féminine des antiquaires au château Ramezay (p. 207-210) est en particulier très curieux. Mais ce nouveau volume du charmant écrivain possède à nos yeux, à côté de ses qualités d'observation aiguisée et attentive, de cœur et de style, un mérite plus grand encore : il vulgarise la connaissance de la vie de ces premiers pionniers français du Canada, si remarquables et si oubliés en France; il fait aimer les fondatrices des Hospitalières de Québec, et les courageux missionnaires jésuites et récollets du XVIIe siècle dont les livres de Parkmann ne retracent que bien imparfaitement l'histoire; il en fait apprécier les mérites personnels en même temps que les œuvres. Il prouve une fois de plus quelle admirable histoire est celle de la colonisation française sous l'ancien régime. Pour toutes ces raisons, il convient de lire — et de relire — ces notes de voyage sur la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre.

23. — Le récit que le baron Gostkowski a publié de son voyage *De Paris à Mexico par les États-Unis* est écrit dans un esprit beaucoup trop parisien pour que nous puissions le goûter beaucoup. Il est vraiment trop question d'actrices, de cuisine (vous y trouverez, p. 399-301, jusqu'à des recettes pour confectionner certains plats

mexicains), de menus d'hôtels auxquels l'auteur semble vouloir faire de la réclame (p. 20-21, 55, 376-377); et le scepticisme mondain du baron Gostkowski, son jugement plein de désinvolture sur le catholicisme (p. 253) ne sont pas pour nous réconcilier avec son livre. Je ne fais cependant nulle difficulté pour reconnaître qu'on y trouve un assez bon passage sur les *Trusts* (p. 50-51), deux chapitres très intéressants sur l'infortuné Maximilien (ch. IX et X), et, çà et là, quelques bonnes indications sur les richesses végétales du Mexique.

HENRI FROIDEVAUX.

HISTOIRE, SCIENCES ET ART MILITAIRES

(*Suite.*)

23. *Pages d'histoire*, par GEORGES FIRMIN-DIDOT. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-12 de 242 p., 3 fr. 50. — 24. *L'École de Mars (1794)*, par ARTHUR CHUQUET. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-12 de 363 p., 3 fr. 50. — 25. *Les Campagnes des armées françaises (1792-1815)*, par CAMILLE VALLAUX. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 362 p., 3 fr. 50. — 26. *Extraits de Mémoires historiques et militaires*, par CAMILLE GUY. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de CXIII-256 p., 3 fr. 50. — 27. *Mon Régiment russe*, par ART ROË. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-12 de 356 p., 3 fr. 50. — 28. *Officiers et soldats*, par GEORGES DE LYS. Paris, Havard, 1899, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 29. *L'Armée à travers les âges*. Conférences faites en 1898 à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, par MM. LAVISSE, SOREL, VANDAL, etc. Paris, Chapelot, 1899, in-12 de 280 p., 3 fr. — 30. *Pour la patrie*, par C. ALBERGE. Ibid., 1899, in-12 de 186 p., 1 fr. 50. — 31. *Aux Défenseurs de la patrie. Moisson de faits remarquables de la vie militaire*, par O. BISCHOFF. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1898, in-12 de 224 p., 0 fr. 75. — 32. *Sous la casaque. Notes d'un soldat*, par G. DUBOIS-DESAULLE. Paris, Stock, 1899, in-12 de 360 p., 3 fr. 50. — 33. *Le Militarisme et la Société moderne*, par GUGLIELMO FERRERO; trad. de l'italien par NINO SANIEZA. Ibid., 1899, in-12 de 354 p., 3 fr. 50. — 34. *Les Guerres et la paix. Étude sur l'arbitrage international*, par CHARLES RICHET. Paris, Schleicher, 1899, in-12 de 190 p., 1 fr. — 35. *Le Désarmement*, par AMÉDÉE SAINT-FERRÉOL. Paris, Giard et Brière, 1899, in-12 de 54 p., 1 fr. 50. — 36. *La Guerre de l'avenir*, du conseiller d'État impérial russe JEAN DE BLOCH. Analyse critique par le capitaine PAINVIN. Paris, Chapelot, 1899, in-8 de 80 p., 2 fr. — 37. *L'Armée coloniale et son organisation*. Ibid., 1899, in-8 de 32 p., 0 fr. 75. — 38. *L'Armement et la technique des feux des infanteries modernes*, par le commandant V. LEGROS. Ibid., 1899, in-8 de 140 p. — 39. *Lecciones de artilleria explicadas en la escuela superior de guerra*, por el coronel graduado teniente-coronel de ingenieros D. JOAQUIN DE LA LLAVE Y GARCIA. Madrid, impr. du « Memorial de Ingenieros », 1899, 3 vol. in-8 de 360, 358, 390 p., 25 fr. — 40. *Règlement du 20 juillet 1894 sur le service en campagne dans l'armée allemande*, trad. de l'allemand par le général PELOUX. Paris, Berger-Levrault, 1899, in-12 de 272 p., 2 fr. 50. — 41. *Studien über Truppenführung*, von J. v. VERDY DU VERNOIS. Erster Theil : *Die Infanterie-Division im Verbande der Armee-Korps* neu bearbeitet durch von GOSZLER, 3e et 4e (la dernière) livraisons. Berlin, Ernst Siegfried Mittler u. S., 2 vol. in-8 de 88 et 132 p. — 42. *Dressage et conduite du cheval de guerre*, par le général JULES DE BENOIST. Paris, Berger-Levrault, 1899, in-8 de 200 p., avec 34 figures dans le texte, 3 fr. 50. — 43. *Au Cours de la vie*, par le colonel THOMAS. Paris, Hennuyer, 1899, in-8 de 214 p., 4 fr. — 44. *La Géographie militaire et les Nouvelles Méthodes géographiques*. Introduction à l'étude de l'Europe centrale, par O. BARRÉ. Paris, Berger-Levrault, 1899, gr. in-8 de 80 p., avec 37 figures et 3 planches en couleurs, 0 fr. 50. —

45. *Dictionnaire militaire*, 13e livraison (*Hausse-intendance*). Ibid., gr. in-8, p. 1537 à 1664. — 46. *Reseña de la prensa periódica militar*, por D. Adolfo Carrasco y Says. Barcelona, 1898, in-8 de 32 p., 0 fr. 50. — 47. *Estudios de fortificacion. Atrincheramientos permanentes para infanteria*, por D. Mariano Rubió y Bellvé. Madrid, « Memorial de Ingenieros, » 1899, in-8 de 12 p.

23. — Avec *Pages d'histoire*, de M. Georges Firmin-Didot, nous ne sortons pas de l'histoire militaire, mais nous quittons la période contemporaine pour remonter vers les premières années du siècle. La mission du maréchal Macdonald à Copenhague en 1800, le séjour de Napoléon Ier à l'île d'Elbe, les derniers jours du premier Empire en 1814 et l'affaire Maubreuil, au moment de la capitulation de Paris, etc., sont autant de récits qui, à la vérité, ne tiennent entre eux que par un fil, mais qui, cependant, font côte à côte assez bon ménage. Nous avons déjà, à propos du *Registre de l'île d'Elbe*, publié il y a trois ans par M. Léon-G. Pélissier, attiré l'attention de nos lecteurs sur la vie singulière menée par Napoléon à l'île d'Elbe. On verra dans le récit de M. Firmin-Didot une confirmation des assertions de notre collaborateur. Tous les récits de *Pages d'histoire* présentent d'ailleurs le même intérêt; c'est un livre à vulgariser.

24. — *L'École de Mars*, essai d'établissement d'instruction militaire, tenté par la Convention nationale en 1794 est une institution à peu près inconnue en France. Sauf M. de Montzey, qui en a parlé dans ses *Institutions militaires*, sauf Langlois, qui lui a consacré plusieurs pages de ses *Souvenirs*, pages reproduites il y a trois ans par le journal *l'Illustration*, en dehors des chapitres où le colonel Titeux a traité la question et des quelques pages où nous avons nous-même abordé ce sujet, il y a une dizaine d'années, dans le *Correspondant*, il n'existait rien sur l'École de Mars quand M. Arthur Chuquet a entrepris l'étude que nous avons sous les yeux. Aidé des travaux dont nous venons de donner les titres et du registre d'ordre de l'École, qui existe encore aujourd'hui au ministère de la guerre, aidé aussi des rapports de Barère et de Guyton de Morveau, l'éminent historien a écrit un livre rempli de détails tout à fait curieux et inconnus. Cette école militaire ne pouvait manquer de participer des principes et des idées de ses fondateurs : c'est dire que la discipline y cédait le pas au sans-culottisme et que les ordres n'y étaient exécutés qu'autant qu'ils étaient conformes au goût des exécutants. Installés dans la plaine des Sablons, entre Javel et les Invalides, les élèves de l'École de Mars étaient assez près de Paris pour pouvoir prendre part à toutes les échauffourées, à toutes les journées de barricades ou de révolte : ils n'y manquèrent pas; ces singuliers défenseurs de l'ordre vécurent une année. Ils étaient devenus si embarrassants, même pour des gens comme Bentabol, leur triste patron, qu'on dut les renvoyer chez eux.

Comme épisode réjouissant d'une époque qui eut plus de tristesse que de joie, l'École de Mars méritait d'avoir son histoire à part; c'est une bonne fortune pour elle d'avoir su attirer les regards d'un historien comme M. Chuquet.

25. — Réunir dans un volume de trois cents pages les campagnes des armées françaises de 1792 à 1815 n'était pas une entreprise facile, et nous avouons qu'en ouvrant le livre publié sous ce titre ambitieux par M. Camille Vallaux, professeur au lycée de Brest, nous n'étions pas sans crainte sur la façon dont l'auteur aurait mené sa tentative à bonne fin : ou il fallait se résigner à présenter une nomenclature aride de dates et de noms, ou bien, si l'on voulait entrer dans certains détails, il était indispensable de pratiquer dans les événements eux-mêmes des coupures qui eussent pu devenir des lacunes. Nous venons de lire le volume de M. Vallaux et nous sommes heureux de constater que nos craintes à son égard ne se sont pas réalisées; l'écrivain a bien trouvé le moyen de nous présenter sous un volume restreint une relation complète des guerres de la Révolution et du premier Empire, relation suffisamment détaillée pour présenter de l'intérêt, ne négligeant même aucun grand épisode de cette épopée extraordinaire de plus de vingt années. Jugeant les événements et les hommes généralement avec impartialité, M. Vallaux a écrit un livre qui peut être mis avec avantage dans les mains de la jeunesse et même que d'autres que des jeunes gens pourront lire avec profit.

26. — Nous n'aimons pas beaucoup les livres faits de pièces et de morceaux comme les *Extraits de Mémoires historiques et militaires* que nous donne aujourd'hui M. Camille Guy, chef du service géographique au ministère des Colonies. La plupart du temps, ces extraits divers, nécessairement très tronqués, ne satisfont qu'à demi la curiosité, surtout quand l'écrivain essaie de nous présenter en deux cent cinquante pages un tableau des événements allant, non plus comme dans le livre de M. Vallaux, de 1792 à 1815, mais de 1792 à 1897. Nous aimerions mieux, pour ce volume, le titre de *Lectures* qu'avait jadis adopté Raffy pour ses extraits d'histoire ancienne ou contemporaine. Quoi qu'il en soit, le livre de M. Guy est judicieusement composé, formé de morceaux bien choisis, et les pages peut-être les plus intéressantes sont la volumineuse introduction dans laquelle M. Guy nous fait un tableau de l'armée française depuis les origines jusqu'à nos jours. Encore que cette introduction ne soit peut-être pas là tout à fait à sa place et écrase, pour ainsi dire, les pages qui suivent, elle a une valeur qu'il importe de signaler.

27. — M. Art Roë est, comme on sait, un officier d'artillerie, auteur déjà de divers travaux estimés. *Mon Régiment russe* trouvera vraisemblablement dans le public l'accueil qu'y avaient rencontré *Pingot et*

moi ou *Sous l'étendard*. Ce nouveau volume est le récit d'un voyage fait à Kiev il y a quelques années et d'un séjour de plusieurs semaines passées auprès du général Dragomiroff, le commandant en chef du vaste district militaire russe qui confine à l'Autriche et aux États balkaniens. La physionomie de Dragomiroff remplit pour ainsi dire ce volume dont nombre de pages ont été écrites sous la dictée du Mikhaïl Ivanovitch chér au général Cardot. A ce point de vue, *Mon Régiment russe* est plus qu'un roman ou un récit de voyage; c'est un traité, non pas de tactique, mais de morale et de philosophie militaires. Il est écrit, dans ce style aimable, vaporeux, presque sentimental qui a fait le succès des œuvres précédentes d'Art Roë; on dirait une ballade du Caucase ou de l'Ukraine chantée au son mélancolique de la zourna.

28. — De même que le précédent volume, *Officier et soldat*, de M. Georges de Lys, — encore un pseudonyme sous lequel s'abrite un des officiers les plus sympathiques de notre armée — est un livre consacré aux questions d'éducation morale qui constitue la principale tâche des chefs militaires de notre époque. M. Georges de Lys connaît le soldat pour l'avoir pratiqué, pour avoir vécu dans son intimité et il nous fait un tableau de la vie militaire qui est à la fois véridique et réconfortante. L'écrivain se rend bien compte que l'armée d'aujourd'hui n'est plus celle, nous ne dirons pas des débuts du siècle, mais seulement du second Empire, qu'elle constitue une entité nouvelle, un être moral inconnu dans la société d'il y a vingt-cinq ans, une fonction sociale qui a des facultés, des sensations, des besoins dont nos pères ne se doutaient point. Pour cet être nouveau, il faut nécessairement, nous ne dirons pas des lois militaires nouvelles, mais une application nouvelle, mieux appropriée, des lois anciennes et qui demeurent excellentes. M. Georges de Lys a appliqué ces principes dans l'unité qu'il commande, et c'est le résultat de sa méthode qu'il nous offre, sous la forme d'un récit pittoresque et imagé. Il y a dans ce récit, d'une tonalité plutôt triste, des pages d'une douceur et d'un sentiment exquis. M. Georges de Lys, qui nous a donné des vers remplis tantôt d'une mélancolie tendre ou d'un patriotisme vibrant, est un écrivain de race qui imprime à tout ce qu'il touche une note séduisante. *Officier et soldat* ne peut manquer d'avoir un légitime succès.

29. — L'idée de réunir les conférences faites aux Saint-Cyriens par des maîtres comme MM. Sorel, Vandal, etc., devait tenter un éditeur intelligent et actif comme M. Chapelot ; c'est ainsi qu'il publie aujourd'hui sous le titre : *L'Armée à travers les âges*, les conférences faites en 1898 à l'École spéciale militaire par des écrivains dont la notoriété dans les lettres est généralement admise. Nous trouvons dans ce volume d'abord deux chapitres sur l'armée romaine par M. Guiraud, ensuite un chapitre sur le service militaire étudié sous la féodalité,

c'est-à-dire gratuit et personnel, puis un autre sur le service militaire soldé. Viennent à la suite une étude sur les armées mercenaires de l'Italie du XIVe au XVIe siècle, un chapitre sur l'armée de Louis XIV, enfin une étude sur l'armée de la République par M. Sorel et une autre de M. Albert Vandal sur l'armée du premier Empire envisagée dans ses rapports avec la société civile. Des développements sur le devoir militaire par M. Émile Boutroux terminent cet intéressant volume.

30. — Le petit livre que publie M. C. Alberge, sous le titre : *Pour la patrie*, est destiné aux enfants de nos écoles et aux soldats de notre armée. Il est divisé en deux parties; la première traite de la patrie, de la France et des qualités nécessaires aux soldats; la deuxième se compose d'un choix de paroles célèbres, de maximes et de pensées destinées à corroborer les développements donnés dans la première partie. Ce petit travail est écrit avec un sentiment patriotique très vif et nous pourrions le recommander entièrement dans les établissements d'instruction qui nous consultent pour le choix des ouvrages à mettre entre les mains de la jeunesse si certaines assertions risquées ne nous rendaient un peu craintif à cet égard. Nous croyons que les exagérations des pages 49 et 50 auraient pu être supprimées sans inconvénients pour le développement du patriotisme de nos enfants; faire croire que les regrettables exceptions que M. Alberge cite dans les pages sus-visées étaient monnaie courante sous l'ancien régime est une assertion d'autant plus regrettable qu'elle est absolument erronée; elle n'est pas faite d'ailleurs pour amener dans les classes de la société française cette concorde dont nous avons actuellement un si imprescriptible besoin.

31. — *Aux Défenseurs de la patrie*, par M. O. Bischoff, est un livre dans le genre du précédent; mais dans celui-ci, du moins, nous n'avons rien relevé qui nous empêche de le recommander sans réserve. C'est un recueil d'anecdotes militaires empruntées généralement à l'histoire contemporaine et choisies avec un discernement, avec un tact qui font honneur au jugement de l'auteur. Et non seulement chacune de ces petites histoires ont un sens moral très élevé et très net, capable de frapper de prime abord les intelligences les plus frustes ou les plus naïves, mais elles ont une allure de simplicité, de gaieté même, qui est un mérite très remarquable dans un ouvrage de ce genre. Par la quantité des matières traitées, par leur variété, par leur valeur morale, le livre de M. O. Bischoff se recommande particulièrement à nos amis; il est de ceux qu'il est de leur devoir de vulgariser dans nos écoles et dans notre armée.

32. — *Sous la casaque*, que M. G. Dubois-Desaulle publie dans la « Bibliothèque sociologique » de l'éditeur Stock, appartient à la litté-

rature qui nous a donné *Biribi, Sous-Offs, Physiologie du militaire professionnel*, etc. Tous les haineux colloques qui s'échangent dans l'ombre des cellules des compagnies de discipline, tous les anathèmes lancés de tout temps par des esprits déséquilibrés contre certaines exigences nécessaires dans une société organisée ont été recueillis avec soin, et s'étalent dans ce livre avec une scandaleuse impudeur. Des publications de l'espèce — d'une valeur littéraire d'ailleurs extrêmement médiocre — ne se réfutent pas. Ce qu'il y aurait de mieux à faire à leur égard, ce serait de ne pas en parler.

33. — *Le Militarisme et la Société moderne*, dû à la plume de l'écrivain italien Guglielmo Ferrero, et publié dans la même « Bibliothèque sociologique », est un travail beaucoup plus sérieux que l'œuvre de M. Dubois-Desaulle. Il est permis à tout le monde de se bercer de la généreuse illusion que la guerre est un mal guérissable, un fléau dont l'humanité arrivera à se débarrasser un jour: il n'est pas défendu d'attaquer l'institution des armées permanentes, de dire que l'humanité améliorerait probablement son bien-être matériel si elle consacrait au développement de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, les sommes énormes qu'elle dépense pour entretenir ces armées permanentes. Libre aux économistes de montrer aux États de l'ancien continent (que leurs millions de soldats en armes n'empêchent pas de s'acheminer vers la faillite ou la banqueroute), les États-Unis qui ont su se contenter d'une milice, et qui, grâce à cette situation particulière, ont pu donner à leur fortune nationale l'étonnant développement que chacun sait. Cette situation n'a d'ailleurs pas empêché l'Oncle Sam de battre à plate couture avec ses régiments et ses bâtiments improvisés la flotte et l'armée permanente de l'Espagne. Bien que les théories de M. Ferrero ne soient pas les nôtres, nombre des idées qu'il a développées dans le livre que nous avons sous les yeux nous paraissent être de celles que tous les bons esprits peuvent accepter. Il est positif que la guerre est un mal et que la société moderne doit s'efforcer de restreindre ce mal à son minimum ; il est certain encore qu'elle doit réduire la fonction militaire du citoyen et en éliminer tout ce que l'esprit de conquête introduisait d'anormal, d'injuste, de féroce dans les anciens soldats de métier. Pourra-t-elle faire davantage ? Nous ne le pensons pas. Quoi qu'il en soit, le livre de M. Ferrero est un de ceux que les hommes d'État ont intérêt à lire pour traiter avec compétence cette question controversée de la guerre ou de la paix.

34. — Homme d'État, M. Charles Richet, ne l'est point, que nous sachions, tout au moins ne l'est pas encore ; il a cependant un goût prononcé pour les questions qui passionnent M. Ferrero, témoin le petit volume qu'il vient de publier sous le titre : *Les Guerres et la paix;* mais si l'écrivain italien a su porter sa thèse dans les sphères élevées

où la discussion demeure calme et profitable, M. Richet se traîne au contraire dans les lieux communs. Les assertions les plus erronées s'étalent dans son livre avec un sans-gêne surprenant, les idées les plus funestes contre tout ce qui fait les peuples généreux y sont défendues avec une ténacité navrante. Au point de vue de la logique, les raisonnements de M. Richet pèchent le plus souvent par la base. Si, par exemple, nous pensons avec l'écrivain que le militarisme est une mauvaise chose, nous ne sommes plus du tout d'accord avec lui quand il confond ce militarisme avec l'existence d'une armée sagement organisée, pas plus que nous n'admettrions que l'on confondît avec le césarisme l'institution d'une monarchie judicieusement équilibrée. Publication mauvaise, mais insignifiante comme portée.

35. — *Le Désarmement*, de M. Amédée de Saint-Ferréol, est encore une thèse consacrée à la nécessité de tout faire pour circonscrire la guerre et les maux qu'elle entraîne. Écrite avec modération et connaissance de la question, cette brochure se lit aisément. M. de Saint-Ferréol nous paraît, lui aussi, se leurrer de généreuses illusions; son travail n'en contient pas moins plus d'une idée pratique, qu'il semblerait facile de transporter du domaine de la spéculation sur le terrain de la réalité.

36. — Nous ne quittons pas le difficile problème de la paix universelle avec *la Guerre de l'avenir* ou plutôt avec l'analyse critique de cet ouvrage, publiée par le capitaine Painvin. Le commentateur français suit pas à pas l'écrivain russe et nous met sommairement au courant de ses théories sur la guerre sur terre, sur mer, sur les batailles de l'avenir, sur la stratégie contemporaine, sur les pertes du champ de bataille dans les luttes de demain, sur les conséquences de la guerre au point de vue économique, enfin sur la question de l'arbitrage international. On sait que la réunion de la conférence de La Haye est due en grande partie à l'œuvre de Jean de Bloch et que les théories du conseiller impérial russe sont très en faveur à Pétersbourg. L'analyse critique du capitaine Painvin est donc une utile préface à lire pour ceux qu'intéressent les travaux de La Haye.

37. — *L'Armée coloniale et son organisation* appartient, comme son titre l'indique, à un ordre d'idées différent de celui des précédents volumes. Tout le monde sait quel combat se livre, aussi bien dans le Parlement que dans les ministères, autour de cette armée coloniale que tant d'autorités diverses cherchent à accaparer. L'écrivain anonyme, auteur du travail que nous avons sous les yeux, ne demande pas autre chose que la fusion des deux armées de terre et coloniale, tant au point de vue des troupes que sous celui des officiers. Cette théorie audacieuse présente de graves inconvénients d'ordre multiple

comme celui de l'acclimatement dont la dernière expédition de Madagascar a mis en lumière la gravité. Nous signalons toutefois ce livre à ceux que préoccupent les questions coloniales : l'auteur n'est pas sans y énoncer quelques bonnes idées.

38. — *L'Armement et la technique des feux des infanteries modernes* est un travail d'apparence modeste, mais c'est le cas de dire qu'il y a souvent loin de l'apparence au fonds. Le commandant V. Legros, qui s'est créé une spécialité dans les questions de tir et qui les connaît comme peu de ses camarades, s'élève avec raison contre certains errements suivis encore dans notre armée, errements qui constituent des erreurs grossières préjudiciables aux résultats qu'on devrait obtenir dans nos régiments. Avec beaucoup d'esprit, il raille la tendance à adopter un calibre de plus en plus réduit, montre qu'il existe une limite à la fameuse formule du professeur Hébler et que le savant balisticien, inconscient des réalités du champ de bataille, en arriverait — si on ne l'arrêtait — à cette conclusion : que le fusil idéal, le fusil de l'avenir, serait le fusil qui n'aurait plus de calibre du tout. Nous avons lu beaucoup de livres sur le tir et nous n'en connaissons point dans lequel la technique des feux soit étudiée avec cette sûreté et cette méthode. A une époque où précisément l'École normale de Châlons fait à nouveau parler d'elle, la lecture du travail du commandant Legros s'impose à tous nos officiers.

39. — D. Joaquín de la Llave y Garcia est une personnalité bien connue de nos lecteurs ; nous avons eu souvent à analyser ici même les nombreuses publications de cet écrivain qui est, dans toute la force du terme, un lettré, un érudit et un savant. M. de la Llave, après avoir professé pendant de longues années à l'École du génie de Guadalajara, a été envoyé, il y a trois ans, à l'École supérieure de guerre de Madrid pour y faire un cours d'artillerie. Les *Lecciones de artilleria* qu'il publie en trois volumes sont précisément les leçons qui constituent son enseignement dans sa nouvelle chaire. Les deux premiers volumes de cette publication, intitulés *Notions fondamentales d'artillerie*, comprennent onze chapitres consacrés : aux méthodes de calcul balistique dans lequel l'érivain est passé maître ; à l'étude analytique des pièces modernes, tant au point de vue général qu'à celui du rôle auquel on les destine ; aux projectiles, fusées, charges, affûts ; à la dispersion, probabilité, principe et correction du tir ; le troisième volume étudie le matériel d'artillerie chez les principales puissances de l'Europe. L'auteur se défend d'avoir voulu écrire un traité d'artillerie, et ceux de nos officiers qui liront l'ouvrage que nous leur signalons ne devront point oublier cette remarque, s'ils ne trouvent point certaines matières qu'ils penseraient peut-être y rencontrer. Ils devront se souvenir qu'un cours d'artillerie, dans une école supérieure

de guerre, ne saurait être le même que celui fait à des artilleurs. Évidemment des leçons destinées à des spécialistes doivent entrer dans des détails minutieux sur tout ce qui concerne l'arme. Dans une école supérieure de guerre, au contraire, le professeur ne doit donner à ses auditeurs que les détails nécessaires, pour qu'ils soient en mesure de comprendre l'emploi de l'artillerie en toutes circonstances, tant dans les sièges que sur les champs de bataille. Les deux premiers volumes des *Lecciones de artilleria* ont un intérêt historique très marqué; l'auteur, qui a visité toutes les fabriques d'artillerie d'Europe, ou peu s'en faut, a recueilli dans ses voyages une série de détails précieux dont il fait bénéficier ses lecteurs ; dans le tome III, consacré à l'étude du matériel, tant espagnol qu'étranger, le savant officier nous donne un tableau mis au point, des récents perfectionnements introduits dans l'artillerie contemporaine dans les deux mondes. L'artillerie française tient, dans ce troisième volume, une place prépondérante; M. de la Llave, qui connaît son sujet comme peu de ses camarades, non pas seulement d'Espagne, mais peut-être d'aucun pays du monde, pose en principe, en tête de son livre, que nulle nation n'a plus étudié, plus expérimenté, plus dépensé que la nôtre — et cela dans tous les temps — pour amener l'artillerie au perfectionnement que nous lui voyons aujourd'hui. Le chapitre qu'il consacre à notre matériel, depuis le XVIIIe siècle jusqu'au canon de 75, est un résumé d'une exactitude remarquable; les chapitres réservés aux artilleries anglaise, allemande, austro-hongroise, russe, etc., quoique beaucoup moins détaillés, sont également intéressants ; enfin, les détails donnés sur l'artillerie espagnole — naturellement plus nombreux — constituent une lecture éminemment profitable. Par son allure générale, par les traits d'érudition dont il est rempli, par son style même, par les nombreuses planches dont il est orné, le nouvel ouvrage de M. de la Llave ne s'adresse pas seulement aux officiers, aux professionnels, mais à toutes les personnes qui ont du goût pour les questions scientifiques ou historiques.

40. — La nouvelle édition du *Règlement du 20 juillet 1894 sur le service en campagne dans l'armée allemande*, publiée par le général Peloux, a été mise à jour en tenant compte des dernières feuilles rectificatives parues en juillet 1898. Nous avons analysé ce livre en son temps; nous y reviendrons seulement pour signaler cette seconde édition dont l'acquisition s'impose à ceux qui ont lu la première.

41. — Nous avons étudié dans notre dernier compte rendu les deux premiers fascicules des *Studien über Truppenführung*, du général von Verdy du Vernois, mises à jour par le colonel von Gossler, commandant le 4e régiment de la garde à pied ; nous avons actuellement sous les yeux les fascicules 3 et 4. Nous avons dit que l'étude présente avait

pour objet la division d'infanterie en liaison avec le corps d'armée. Le troisième fascicule prend les opérations à 11 h. 30 du matin, il les mène jusqu'à la fin de la journée et à la conclusion du combat; viennent ensuite les prescriptions de la division, ensuite du combat, ensuite de l'engagement, prescriptions visant les avant-postes, le gros, le service de santé, l'état-major, etc. Deux cartes, établies avec soin, permettent de suivre avec détail les opérations.

42. — M. le général Jules de Benoist a fini par obtenir l'autorisation de publier son livre : *Dressage et conduite du cheval de guerre*. Nous venons de lire cette étude et encore que les divergences de l'écrivain avec les maîtres de l'enseignement officiel de l'équitation militaire en France soient flagrantes, nous ne comprenons pas qu'une opposition sérieuse ait pu être apportée à la publication d'idées aussi rationnelles et aussi pratiques. L'éminent officier demande simplement qu'on suive pour le dressage du cheval la méthode adoptée pour l'instruction de l'homme : qu'on commence par la gymnastique, qu'on dégrossisse la machine chevaline comme on assouplit la machine humaine, en la rendant à la fois élastique et forte par des exercices variés. L'ouvrage est divisé en deux parties, consacrées, la première au travail préparatoire du cheval, la deuxième à la conduite du cheval. Écrite spécialement pour des militaires, cette étude sera consultée avec profit par tous ceux qui font de l'équitation raisonnée et méthodique.

43. — Nous avons signalé, il y a six mois, aux lecteurs du *Polybiblion* le volume du colonel baron Thomas : *A travers une époque*. La nouvelle brochure du sympathique écrivain : *Au cours de la vie*, aborde, comme le précédent, une foule de questions qui n'ont entre elles qu'un lien si faible, si ténu, que l'œil du lecteur a parfois de la peine à le saisir. La véritable attache qui unit entre elles ces matières, non pas disparates, mais diverses, c'est un sentiment de patriotisme très ardent et très vivace, un souffle généreux qui fait vibrer ensemble toutes ces pages. Un style bien vivant, alerte, permet de lire ce livre avec un intérêt soutenu.

44. — Sous ce titre : *La Géographie militaire et les Nouvelles Méthodes géographiques*, M. le commandant O. Barré publie une étude sur la constitution géologique de l'Europe centrale. Il nous semble que si pendant un certain temps, les géographes n'ont pas tenu assez compte de la géologie dans la description de la surface du globe, ils sont envahis aujourd'hui d'une façon démesurée par la géolo-géographie. Le général Niox est dépassé. Cependant si l'étude de la géologie nous explique, jusqu'à un certain point, la configuration du sol — en admettant que les conditions climatériques et atmosphériques n'aient pas modifié profondément ces conditions — le général, le chef d'armée s'exposerait à de singuliers mécomptes en envisageant, pour l'élabo-

ration d'un plan de campagne, uniquement la structure géologique d'un pays. Ces réserves faites, nous signalons l'ouvrage du commandant Barré comme une étude qui appelle la sérieuse attention de nos officiers.

45. — Le *Dictionnaire militaire* atteint sa treizième livraison allant du mot *Hausse* au mot *Intendance*. Avec ce fascicule finit le premier volume de cette laborieuse publication en même temps que commence le second. Nous avons dit le bien que nous pensions de cette œuvre rédigée avec compétence et suivant un programme intelligemment arrêté. Des travaux de ce genre, quand ils sont bien faits, rendent de très grands services. Nous signalons une fois de plus le *Dictionnaire militaire*, non seulement aux officiers mais au public en général, comme un de ceux dont la place est tout indiquée dans une bibliothèque qui veut être complète.

46. — La *Reseña de la Prensa Periódica militar*, publiée par le général D. Adolfo Carrasco y Sayz, est la nomenclature raisonnée de toutes les publications périodiques consacrées à l'étude des questions militaires dans les deux mondes. La littérature militaire espagnole y tient naturellement une place prépondérante, mais le soin avec lequel sont relevés les noms des journaux, revues, mémoriaux, etc., appartenant aux divers pays des différents continents, dénote chez l'écrivain une sûreté d'investigation et d'information qui mérite les plus grands éloges.

47. — M. le commadant du génie D. Mariano Rubió y Bellvé, bien connu dans son pays par la publication d'ouvrages estimés et notamment par celle d'un *Dictionnaire des sciences militaires* dont le tome second sera bientôt achevé, nous donne dans ses *Estudios de fortificacion — Atrincheramientos permanentes para infanteria* d'intéressants renseignements sur la question de la protection du fantassin contre les projectiles ennemis, quand, dans les sièges surtout, il aura à garnir un parapet ou une ligne de feu quelconque. Après un chapitre consacré à des considérations générales sur la question, l'écrivain étudie les divers profils qu'on pourrait adopter et conclut à la nécessité d'abriter les défenseurs derrière des boucliers métalliques. Un dernier chapitre est attribué à l'organisation et à l'emploi tactique des retranchements permanents d'infanterie. Quatre planches en couleurs permettent de suivre aisément les explications de l'auteur. Brochure d'une actualité sur laquelle il est inutile d'insister, qui ne peut manquer d'attirer l'attention de nos officiers du génie. ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

Praelectiones dogmaticae, auctore P. CHRISTIANO PESCH, S. J. Tomus V (I. *De Gratia*. II. *De Lege divina positiva*). Tomus VII (*De Sacramento Poenitentiae. De Extrema-Unctione. De Ordine. De Matrimonio*). TomusVIII. (I. *De Virtutibus in genere*. II. *De Virtutibus theologicis*). Freiburg im Breisgau, Herder, 1897-1898, 3 vol. in-8 de XI-323, XIII-432 et X-314 p. — Prix : 6 fr. 25, 7 fr. 50 et 6 fr.

L'examen de ces trois volumes nous a pleinement confirmé dans le jugement très élogieux que nous avions porté sur cet ouvrage à l'occasion des volumes précédemment parus. Le traité de la Grâce si diffus, si embrouillé dans certaines théologies est ici complet en 242 pages. Il se divise en trois parties : I. De la Grâce actuelle (Nature, nécessité, gratuité, efficacité, dispensation de la grâce. II. De la Grâce sanctifiante (Nature, effets, recouvrement, propriété de la grâce habituelle. III. Du Mérite (Nature, conditions, objet du mérite surnaturel). Cette division si simple montre assez à quelle famille ce traité appartient. Il est de ceux dont l'arbre généalogique est au Collège romain, mais par l'érudition, la netteté, la précision, il mérite de compter parmi les meilleurs. Son explication de la doctrine de saint Thomas est très courte, mais elle est la réponse précise aux controverses anciennes et aux attaques récentes. La thèse dans laquelle il formule le système auquel il s'attache donnera une idée de sa manière : *Efficacia gratiae eo explicatur quod Deus dat hominibus gratiam, qualem scit esse congruam ut homo libere consentiat.* Après le traité de la Grâce vient pour compléter le tome V, un petit traité de la loi divine positive. Là où la distribution des matières renvoie à la théologie dogmatique, cette portion du traité des Lois, elle est bien ici à sa place, puisqu'elle est elle-même une grâce, *externa gratia.*

La théologie sacramentaire est particulièrement soignée par notre auteur; nous l'avons dit à l'occasion du tome VI, le tome VII nous en donne une nouvelle preuve. Il se montre très érudit dans les petits traités *De Extrema Unctione* et *De Ordine*, et il détermine avec une grande netteté, là où d'autres, moins au courant que lui de l'histoire des rites sacrés, hésitent encore. Dans les traités du Mariage et de la Pénitence, il se montre habile à résumer les controverses et à présenter, en quelques mots très clairs, ce qui est le fruit d'une profonde et large doctrine. Qu'on lise la page (car il n'y a qu'une page) où il traite la question de l'amour initial dans l'attrition. Tout se ramène à ces trois mots : 1. Là où est l'attrition on déteste l'offense de Dieu et on demande le pardon à Dieu, ce qui est certainement un pas vers l'amour; 2. Là où est l'attrition on est disposé à observer toute la loi et par conséquent on a le ferme propos d'accomplir le grand comman-

dement de l'amour ; 3. Là où est l'attrition, il y a conversion vers la fin dernière qui est la possession de Dieu et la perfection de l'amour. L'amour initial est donc logiquement et psychologiquement compris dans l'attrition. En dehors de cela rien ne se comprend plus. Mais il n'y a pas longtemps que les choses sont présentées d'une manière aussi claire et nos neveux ne sauront tout le travail qui a préparé ces conclusions que lorsqu'ils feront l'histoire de la théologie.

Des deux parties indiquées au tome VIII, la première, *Vertus en général*, n'occupe qu'une cinquantaine de pages : c'est une introduction à la seconde partie. Dans celle-ci c'est le traité de la Foi qui est le plus important ; il occupe, à lui seul, plus de la moitié du volume. La foi, sa liberté, son mérite, sa certitude, les préliminaires de la foi, le jugement de crédibilité dans ses rapports avec l'objet et le motif de la foi, tous ces points sont élucidés, les canons du concile du Vatican qui s'y réfèrent, parfaitement exposés. Dans la question de l'analyse de la foi, il s'attache à l'explication la plus simple et s'écarte de celles dont on a pu dire : *Subtilius quam verius*. Une question plus intéressante et qu'il traite très bien, c'est la situation de l'hérétique qui revient à la vraie foi et celle du catholique qui tombe dans l'hérésie ou dans l'infidélité.

A la fin du traité de la Charité, en quinze pages et sous forme d'appendice, nous trouvons un petit traité rempli de notions claires, précises, sur la perfection spirituelle et l'état de perfection. C'est une preuve de plus de ce que nous avons plusieurs fois observé, en examinant cet ouvrage : l'auteur a constamment en vue l'utilité de ceux qui le suivront. Aussi l'utilité est-elle l'un des mérites de cette belle théologie qui en a tant d'autres. LAMOUREUX.

Theologiae moralis Institutiones, quas in Collegio Lovaniensi Societatis Jesu, tradebat EDUARDUS GÉNICOT, ex eadem societate. 2e édition. Paris, Lethiellieux, 1898, 2 vol. in-8 de 660 et 748 p. — Prix : 12 fr.

C'est venir un peu trop tard que de parler d'un nouveau traité de théologie morale à la veille de sa troisième édition. Mais la faute en est moins au critique qu'au succès du livre : la première édition, enlevée en six mois, la seconde presque épuisée, voilà pour faire haleter le plus diligent des aristarques. Notre tâche d'ailleurs bénéficie de ce retard. La seconde édition, que nous avons entre les mains, a pu tenir compte de certaines critiques de détail et se trouve ainsi absolument au point. Succès rapide, classique déjà dans plusieurs séminaires, voilà un jugement pratique qui a certes sa valeur. Nous n'y insistons pas : les *Theologiae moralis Institutiones* se recommandent par tant de qualités maîtresses que ce serait leur faire injure

que d'en baser l'appréciation uniquement sur un succès de librairie.

Comme les traités de d'Annibales, de Ballerini, de Lehmkuhl marquent autant d'étapes dans l'évolution scientifique de la théorie morale, l'ouvrage du R. P. Génicot, après celui de Gury, fera date dans l'évolution didactique de cette branche des sciences sacrées. L'auteur, nous dit la préface, n'a visé qu'à nous donner la moelle des meilleurs traités modernes, notamment de l'*Opus theologicum morale* de Ballerini. C'est cela, sans doute, mais bien plus que cela. Le R. P. Génicot témoigne d'une compétence personnelle, d'une entière indépendance d'esprit et surtout de vues sainement modernes qui font de son livre une œuvre originale, où le présent a son reflet tout autant que le passé. Mais entrons au détail.

Il faut tout d'abord féliciter sans réserves l'auteur des *Institutiones* d'omettre ou d'abréger maintes théories vieillies, sortes de paléontologie casuistique qu'on se lègue de manuel en manuel par routine pure et sans utilité appréciable. De là, l'élimination de questions d'un intérêt purement rétrospectif, d'autorités contestables et d'opinions singulières sans nul partisan aujourd'hui. De là, surtout, dans le traité de la *Justice*, l'initiative éminemment sensée de ne plus s'en référer au droit romain, dont on élague toutes les données inutiles, et de s'attacher aux lois modernes, de préférence au *Code belge*. Ce code, on le sait, n'est autre que le Code Napoléon, ce qui donne aux traités de la *Justice* et des *Contrats* une utilité générale, notamment pour la France et l'Amérique latine.

Cette préoccupation d'être de son temps guide partout l'auteur. Comme l'observe très justement un critique peu suspect de partialité, « le R. P. Génicot a eu le mérite considérable de tenir compte de tous les progrès de la science moderne et de traiter les questions sociales et politico-religieuses qui intéressent spécialement les curés et les confesseurs ; il y montre beaucoup de réserve et de jugement. »

A ce point de vue, on remarquera la saine originalité des traités du *Scandale* et de la *Coopération*. Cette question devenue si complexe par l'apostasie des lois civiles, est vraiment la pierre de touche de la prudence du théologien moraliste. Le R. P. Génicot s'y entoure de toutes les lumières — raisons intrinsèques tirées des anciens et des modernes documents positifs des ordinaires ou du Saint-Siège — ; il parvient ainsi à orienter excellement son étude vers l'utilité de ces pays trop nombreux où, par suite du libéralisme, l'athéisme des lois complique, au point de vue de la conscience, les actes de la vie civile et politique. Le même avantage s'observe également à propos du divorce et des écoles neutres.

Dans le même ordre d'idées, qui ne voit combien les questions sociales ont modifié en bien des points plusieurs aspects de la théologie

morale? L'auteur montre là encore une compréhension sagace des besoins actuels : c'est, à notre sens, ce qui fait la supériorité des traités de la *Justice* et des *Contrats*. Les problèmes d'économie sociale, les questions de finance et de bourse, dans leurs rapports avec les obligations de la conscience, y sont soigneusement étudiés. Suivant la remarque du critique des *Analecta ecclesiastica*, l'auteur, tout en s'éclairant des compétences avoisinantes — économistes et juristes — sait « merveilleusement » tirer des anciens ses conclusions pour les questions les plus actuelles. Signalons dans ce genre la question du prêt à intérêt, surtout la théorie du salaire, où l'on est charmé d'entendre Lessius, Lugo, Molina, Reiffenstuel nous ouvrir des aperçus sur le salaire dit familial.

Même fusion des autorités d'autrefois et d'aujourd'hui pour les problèmes posés par la médecine devant la théologie morale. L'auteur s'y inspire encore très sagement et de façon très érudite, à la fois des casuistes et des praticiens les plus autorisés de la science médicale.

Pour la nouvelle Constitution de l'Index *Officiorum ac munerum*, le R. P. Genicot fut bien servi par la date de publication de son ouvrage. Son commentaire complet sur cette question eut l'avantage d'être écrit quand les premières discussions, suscitées par le document pontifical, eurent fait la lumière sur plus d'un point obscur; par là, ses solutions n'ont donc pas le caractère imprécis et flottant auquel furent fatalement sujets les commentaires plus hâtés.

Notons enfin que l'auteur a tenu compte dans son ouvrage de tous les décrets du Saint-Siège parus jusqu'en 1898 inclusivement.

Cet aperçu du côté sagement actuel des *Institutiones* suffit pour en faire saisir la parfaite adaptation aux nécessités d'aujourd'hui et l'heureuse originalité. Ces qualités de fond sont relevées par un exposé très logique, très lucide. Méthode et clarté, style extrêmement limpide, ni concision énigmatique, ni trouffe prolixe, latinité facile, même élégante : tout cela fait de ce manuel un livre de texte précieux au maître et surtout à l'élève.

Chose assez rare pour être notée ici : il ne se dégage pas des *Institutiones* je ne sais quelle impression de scepticisme qui peut constituer un péril pour l'apprenti casuiste. Dans maints traités de morale, ce péril résulte d'un apparent équilibre dont le moindre vice est d'être véritablement hasardeux : on n'y sait guère l'auteur opinion décidément vraie ou erronée, si une apologie ou extravagance sert-elle, et tout le chaos dans l'esprit des étudiants incertains la ressuite et tend à faire croire que, pour toutes les questions, chez les docteurs, le désaccord partout. L'esprit de la théologie morale est un esprit de prudence et de décision à la fois, la sagesse du droit, c'est bien la solidité de l'affirmation, c'est aussi

français des représentants coloniaux. Et tout cela, pour le plus grand bénéfice de nos pauvres colonies aussi bien que de la métropole! C'est ce que M. L. de Saussure a scientifiquement montré dans son livre; il y a admirablement indiqué l'égoïsme des créoles, qui ne veulent retenir de l'assimilation que les bénéfices, mais en repoussent toutes les charges (p. 106); il y a réfuté, en s'appuyant sur les travaux du regretté Fustel de Coulanges, la comparaison paradoxale de nos colonies avec la Gaule romaine (ch. XIII); il s'y est exprimé sur le nègre en termes excellents. Aussi faut-il lire ce livre, bien qu'on puisse lui adresser quelques critiques. M. de Saussure, par exemple, ne parle nulle part du retour si intéressant et si méritoire au régime du protectorat dans une partie du Sénégal à partir de 1890; il semble aussi ne pas avoir bien compris (p. 99, note 1) les conclusions de M. A. Girault. On peut encore lui reprocher d'être trop sceptique sur les résultats des missions (p. 234) et d'avoir donné de M. Gustave Le Bon (p. 129) une citation ironique qui froissera plus d'un esprit religieux. Je me place au point de vue exclusivement scientifique, dira pour sa défense M. de Saussure; mais ne peut-on pas être à la fois un savant sérieux et un bon chrétien?

HENRI FROIDEVAUX.

Calcul de généralisation, par G. OLTRAMARE. Paris, Hermann, 1899, gr. in-8 de VIII-191 p. — Prix : 6 fr.

Le calcul de généralisation, dit dans sa préface M. Oltramare, a pour base la représentation des fonctions uniformes sous une forme symbolique, telle que l'on puisse effectuer sur ces fonctions les opérations auxquelles elles sont soumises, comme leur différenciation et leur intégration à l'aide d'un calcul très simple à effectuer.

Après avoir défini la nouvelle opération, qu'il appelle « généralisation,» l'auteur aborde la généralisation des fonctions d'une variable, de plusieurs variables, des fonctions rationnelles, exponentielles, logarithmiques, circulaires et de diverses transcendantes. Laissant de côté ce qui se rapporte aux séries, nous trouvons l'application du nouveau calcul à l'intégration des équations, de nombreux exemples montrent tout le parti que l'on peut tirer de cette nouvelle méthode. Elle se présente simplement et rationnellement, il faut peu d'efforts pour s'en assimiler les premiers principes; en résultera-t-il qu'elle aura du succès? Nous regrettons de ne pouvoir donner d'opinion bien sérieuse à ce sujet. D'une part les habitudes de l'enseignement ne permettent souvent pas de faire connaître des méthodes qui peuvent être excellentes. D'autre part, pour juger une méthode, il faut savoir si elle a contribué à l'avancement d'une science, or nous n'avons jamais lu sur le calcul de généralisation que ce livre qui, étant fait pour vulgariser la méthode, ne donne que des résultats déjà connus, mais sous une

devons dire que ce jugement n'est pas très favorable à la réputation de Jouffroy. La génération qui l'avait entendu le considérait comme le plus brillant disciple de Cousin, supérieur même au maître par son esprit philosophique. Ollé Laprune n'infirme pas tout à fait cette opinion. Il reconnaît dans Jouffroy de grandes qualités d'écrivain et de psychologue; mais il lui reproche son défaut de méthode, sa fausse conception de la philosophie et enfin son impuissance à donner le dernier mot du système qu'il s'était proposé de formuler.

Jouffroy eut le malheur de perdre la foi à quatorze ans. Sur quelles raisons? Ollé Laprune n'en trouve aucune autre que le vent d'incrédulité qui soufflait à cette époque et la croyance qu'on ne devient homme qu'en répudiant toute lumière autre que sa propre raison. Cette défection fut le malheur de Jouffroy, d'autant plus qu'il garda de sa nature et de son éducation première un profond souci de la vérité morale et de la destinée de l'homme. Toute sa vie se passa à chercher cette vérité morale par la philosophie, avec un sentiment de son impuissance à réussir qui paralysait ses hautes facultés. Il finit par admettre que la philosophie n'était pas prête à assurer la dignité et le bonheur de l'homme et que le christianisme serait encore longtemps nécessaire. Quinze jours avant sa mort, il disait à l'abbé Martin de Noirlieu qu'un bon acte de foi chrétienne valait mieux que tous les systèmes. Mort presque sans s'en douter, a-t-il fait cet acte de foi? Dieu n'a pas permis qu'il eût le temps de le manifester au dehors!

D. V.

Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes, par Léopold de Saussure. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 312 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'année est décidément mauvaise pour la doctrine coloniale de l'assimilation; M. Billiard vient de la condamner formellement, et voici M. de Saussure qui l'exécute à son tour, de main de maître, dans sa *Psychologie de la colonisation française.* Cet excellent ouvrage sera sans doute très critiqué; il n'en contient pas moins une appréciation, absolument juste dans sa sévérité, de nos procédés de colonisation et de ces déplorables théories qui ne sont pas un des legs les moins funestes de la philosophie du XVIIIe siècle et des assemblées révolutionnaires. Combien d'erreurs coloniales nous leur devons, ce n'est pas ici le lieu de l'indiquer; nous n'avons pas à récrire, en effet, le livre dans lequel M. de Saussure fait, de manière si impartiale, son procès à la théorie de l'assimilation. Notons seulement que, sans cette théorie, l'esclavage n'eût pas été aboli par nous aussi hâtivement à Madagascar, notre organisation judiciaire n'eût pas été importée en Indo-Chine, le décret Crémieux n'eût pas été rendu et nous n'aurions pas dans le parlement

français des représentants coloniaux. Et tout cela, pour le plus grand bénéfice de nos pauvres colonies aussi bien que de la métropole! C'est ce que M. L. de Saussure a scientifiquement montré dans son livre; il y a admirablement indiqué l'égoïsme des créoles, qui ne veulent retenir de l'assimilation que les bénéfices, mais en repoussent toutes les charges (p. 106); il y a réfuté, en s'appuyant sur les travaux du regretté Fustel de Coulanges, la comparaison paradoxale de nos colonies avec la Gaule romaine (ch. XIII); il s'y est exprimé sur le nègre en termes excellents. Aussi faut-il lire ce livre, bien qu'on puisse lui adresser quelques critiques. M. de Saussure, par exemple, ne parle nulle part du retour si intéressant et si méritoire au régime du protectorat dans une partie du Sénégal à partir de 1890; il semble aussi ne pas avoir bien compris (p. 99, note 1) les conclusions de M. A. Girault. On peut encore lui reprocher d'être trop sceptique sur les résultats des missions (p. 234) et d'avoir donné de M. Gustave Le Bon (p. 129) une citation ironique qui froissera plus d'un esprit religieux. Je me place au point de vue exclusivement scientifique, dira pour sa défense M. de Saussure; mais ne peut-on pas être à la fois un savant sérieux et un bon chrétien?

HENRI FROIDEVAUX.

Calcul de généralisation, par G. OLTRAMARE. Paris, Hermann, 1899, gr. in-8 de VIII-191 p. — Prix : 6 fr.

Le calcul de généralisation, dit dans sa préface M. Oltramare, a pour base la représentation des fonctions uniformes sous une forme symbolique, telle que l'on puisse effectuer sur ces fonctions les opérations auxquelles elles sont soumises, comme leur différenciation et leur intégration à l'aide d'un calcul très simple à effectuer.

Après avoir défini la nouvelle opération, qu'il appelle « généralisation,» l'auteur aborde la généralisation des fonctions d'une variable, de plusieurs variables, des fonctions rationnelles, exponentielles, logarithmiques, circulaires et de diverses transcendantes. Laissant de côté ce qui se rapporte aux séries, nous trouvons l'application du nouveau calcul à l'intégration des équations, de nombreux exemples montrent tout le parti que l'on peut tirer de cette nouvelle méthode. Elle se présente simplement et rationnellement, il faut peu d'efforts pour s'en assimiler les premiers principes; en résultera-t-il qu'elle aura du succès? Nous regrettons de ne pouvoir donner d'opinion bien sérieuse à ce sujet. D'une part les habitudes de l'enseignement ne permettent souvent pas de faire connaître des méthodes qui peuvent être excellentes. D'autre part, pour juger une méthode, il faut savoir si elle a contribué à l'avancement d'une science, or nous n'avons jamais lu sur le calcul de généralisation que ce livre qui, étant fait pour vulgariser la méthode, ne donne que des résultats déjà connus, mais sous une

forme nouvelle; cette méthode nous paraît simplifier l'exposition de théories acquises; que donnera-t-elle dans les nouvelles recherches ?

C.

Leçons sur la théorie des marées, professées au Collège de France par MAURICE LÉVY, membre de l'Institut. Première partie : *Théories élémentaires*. Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-4 de VII-298 p. — Prix : 14 fr.

De toutes les parties de la mécanique céleste, la théorie des marées est certainement celle qui comporte les applications les plus directes, qui, par conséquent, devrait intéresser le plus de monde et c'est aussi la moins connue. Cela tient à la position mixte qu'elle occupe dans la science entre les théories achevées qui confinent à la géométrie pure et les théories élémentaires, empiriques, qui empruntent de nombreuses données à l'observation directe et se contentent d'approximations souvent assez sommaires. Les premières séduisent davantage les géomètres, amis de l'élégance et plus habitués à lutter avec les difficultés de l'analyse qu'avec les complexités de la nature; les dernières sont plus à la portée des praticiens qui se consolent de leurs imperfections par les résultats qu'ils savent en tirer. La théorie des marées, trop imparfaite pour les uns, trop difficile pour les autres, reste en souffrance entre les deux camps. Heureusement, de temps à autre, quelques hommes que leurs travaux et leur tournure d'esprit placent à la limite des deux domaines, se sentent attirés par la difficulté même du sujet, par son utilité pratique et par l'abandon relatif dans lequel il est laissé.

C'est ce qui est arrivé au savant ingénieur qui professe au Collège de France la mécanique céleste, et après avoir cherché à initier son auditoire aux mystères de cette théorie, il a voulu mettre à la disposition du public le résultat de ses efforts.

D'après ce que nous avons dit sur la position limite de la théorie des marées, on ne sera pas surpris si nous ajoutons qu'il y a deux manières de la traiter : l'une plus complète, plus savante, plus difficile, dans laquelle on applique les équations générales de l'hydrodynamique à l'étude des mouvements d'une masse fluide répandue à la surface de la Terre, sous les actions réunies de la Lune et du Soleil; l'autre, plus élémentaire, moins satisfaisante pour l'esprit, mais, en somme, aboutissant à peu près aux mêmes conclusions, dans laquelle, à l'aide de quelques hypothèses habilement combinées, on arrive à établir d'une manière suffisante, sous le bénéfice d'une vérification expérimentale indispensable dans tous les cas, les formules nécessaires pour les applications.

La première méthode, créée par Laplace, sera exposée dans un autre volume. Celui-ci est consacré aux théories élémentaires dont le point

de départ a été donné par Newton et qui ont été surtout développées en Angleterre.

Cette seconde méthode est caractérisée justement par M. Maurice Lévy du nom de méthode « statique. » Au lieu de considérer l'enveloppe fluide dans ses déformations incessantes sous les actions de la Lune et du Soleil qui se déplacent constamment, on cherche la figure d'équilibre qu'elle prendrait si ces deux astres conservaient indéfiniment par rapport à la Terre la position qu'ils occupent à l'instant considéré. Cette figure d'équilibre ne concorde pas avec la figure réelle, mais, à cause de la lenteur des mouvements, on peut admettre qu'elle en approche. Il s'agira ensuite, à l'aide d'hypothèses appropriées, combinées avec les lois connues de la mécanique des fluides, de compléter cette première approximation en introduisant la notion du mouvement, en faisant même intervenir l'action de fond et des rivages sur le fluide en mouvement. Sur ces dernières questions, M. Maurice Lévy a tiré grand parti des savantes recherches de M. Boussinesq sur l'hydrodynamique.

En résumé, on trouve dans ce beau volume un exposé très complet et très clair des théories anglaises sur les marées et des formules qui permettent de calculer celles-ci, puis des compléments très intéressants, d'après les recherches les plus récentes, sur les phénomènes de la marée dans les mers étroites et les fleuves. Le qualificatif d'élémentaire ne doit pas être pris trop au pied de la lettre. Certaines connaissances générales de mécanique, une certaine pratique des développements en séries, chers aux astronomes, sont indispensables. En somme, c'est un livre de haute science comme son origine le fait prévoir; mais à ceux qui sont convenablement préparés, il rendra accessibles des théories qui n'ont encore été systématisées nulle part.

E. VICAIRE.

L'Aéronautique, par M. BANET-RIVET. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1898, in-8 de 271 p. — Prix : 5 fr.

Beaucoup de personnes, même d'une instruction scientifique étendue, n'ont que des idées très incomplètes sur l'état actuel de l'aéronautique, sur les conditions théoriques du fonctionnement des aérostats ou des aviateurs plus lourds que l'air, sur les problèmes à résoudre pour aller plus loin, sur les applications réalisées ou entrevues.

Ces questions cependant ont fini par prendre une place importante dans les préoccupations des hommes de science et même des hommes d'action; la météorologie surtout et l'art militaire ont consacré des efforts considérables à l'utilisation et au perfectionnement de la navigation aérienne. Il y a là, en somme, toute une science appliquée qui mérite d'être mieux connue. Le volume de M. Banet-Rivet donne à tout le monde un excellent et agréable moyen de se mettre au courant.

Franchement scientifique, il ne craint pas d'éclairer et de préciser son sujet au moyen de formules et de tracés géométriques qui n'exigent toutefois que des connaissances élémentaires ; des gravures soignées font comprendre les détails de construction et les descriptions de toute nature ; des détails historiques appuyés de portraits animent agréablement l'exposé.

Nous ne saurions mieux faire, pour bien montrer la manière très complète et très méthodique dont le sujet est abordé, que de rappeler les titres des chapitres : Les Origines de l'aéronautique. — Théorie du ballon libre. — Construction d'un aérostat. — Gonflement et lancement d'un ballon. Instruments d'observation. — Le Ballon dans les airs. — Les Merveilles de l'atmosphère. Impressions de voyage. — L'Emploi des courants aériens. — Les Ballons dirigeables. — Les Lois de l'aviation. — Les Volateurs. — La Science et les aérostats. — La Guerre et les aérostats.

E. V.

LITTÉRATURE

Littérature orale de l'Auvergne, par Paul Sébillot. Paris, Maisonneuve, 1898, in-18 de xi-343 p. cartonné. — Prix : 5 fr.

Ce charmant volume est le trente-cinquième de la collection des Littératures populaires de toutes les nations, éditée avec tant de soin par M. Maisonneuve.

Dans la préface, l'auteur, qui s'est fait une spécialité de la publication des traditions populaires de la Haute-Bretagne, son pays, nous raconte comment il a été amené à cette excursion dans le folklore de l'Auvergne.

Il divise son travail en deux parties : la première est consacrée aux contes et récits surnaturels qu'il distingue, un peu subtilement peut-être, des légendes dont il les fait suivre. Ceux-là sont au nombre de quinze et celles-ci de cinquante-quatre, ample cueillette, on le voit, et d'une grande variété. Fidèle à sa méthode qui est la bonne, M. Sébillot rapproche ces traditions de celles des autres parties de la France et même de l'étranger, ce qui nous permet de constater que le peuple, ce grand enfant, s'est presque toujours et partout laissé bercer par les mêmes contes de nourrice.

Dans la seconde partie, l'auteur traite des chansons dont plusieurs sont notées, des devinettes, proverbes et de ce qu'il appelle le blason populaire, c'est-à-dire des bons mots prêtés aux Auvergnats, ou composés à leur sujet.

Une table analytique permet de se retrouver facilement dans ce dédale de traditions qui autrement deviendrait assez aisément inextricable, nul lien ne pouvant les rattacher les unes aux autres. Les tra-

vaux de M. Sébillot sont connus depuis longtemps et appréciés des folk-loristes, nous n'avons donc pas à les recommander; ils n'en ont pas besoin. Qu'il nous suffise de dire que le présent volume est de tous points digne de ses aînés. A. ROUSSEL.

Les Plaidoyers d'Isée, traduits en français avec arguments et notes par ROD. DARESTE, avec la collaboration de B. HAUSSOULLIER. Paris, Larose, 1898, in-18 de x-239 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Dareste n'est pas seulement une des lumières de notre Cour de cassation : parmi nos magistrats français je ne sais s'il a son égal comme étendue d'érudition : législations antiques, législations modernes, rien ne lui est resté étranger. Ici même sa connaissance approfondie de la procédure athénienne lui a permis de proposer çà et là au texte d'Isée des corrections les unes certaines, les autres au moins vraisemblables. Ce n'est pas la première fois que ce logographe grec du IVe siècle avant notre ère a les honneurs d'une traduction en français. En 1792, l'abbé Auger avait entrepris cette tâche, à laquelle il n'était qu'assez imparfaitement préparé. Plus récemment (1876) M. Moy, dans une étude très estimable (Voir *Polybiblion*, t. XVII, p. 40) avait joint à son appréciation du talent oratoire d'Isée une analyse de ses plaidoyers, où seuls quelques morceaux saillants figurent *in extenso*. — Plus soucieux encore d'exactitude que d'élégance, M. Dareste s'est appliqué à découvrir dans notre propre langue juridique des équivalents aux termes grecs, et tous les passages un peu obscurs pour le lecteur moderne reçoivent dans son commentaire les explications nécessaires. On apprend ainsi à connaître, outre la substance du droit successoral athénien (plus compliqué, ou peu s'en faut, que le nôtre), certains côtés assez spéciaux des mœurs antiques, notamment les adoptions posthumes, les plus proches parents du défunt ayant parfois intérêt à lui créer un fils adoptif par autorité de justice (p. 116), la torture donnée aux esclaves (p. 152), l'existence d'interprètes spéciaux délivrant des consultations sur les rites religieux et funéraires (p. 161), la croyance que les âmes des morts éprouvaient de l'affection ou de la haine pour les personnes qui approchaient de leur tombeau (p. 170), etc. A la fin du volume une table analytique résume les principaux termes juridiques expliqués dans les arguments ou dans les notes. C. HUIT.

Œuvres oratoires de CHALLEMEL-LACOUR, de l'Académie française, avec une introduction et des notices par JOSEPH REINACH. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de XXXI-596 p. — Prix : 10 fr.

M. Challemel-Lacour a sa place marquée parmi les grands orateurs politiques de ce siècle et M. Joseph Reinach a rendu service à l'histoire contemporaine en réunissant ses principales œuvres oratoires. Sauf le

discours de réception à l'Académie et quelques allocutions ou éloges funèbres, le volume se compose de discours prononcés à la tribune parlementaire. La lecture de ces discours rappelle tous les épisodes importants de l'histoire d'hier : le débat sur les marchés de Lyon, la liberté de l'enseignement supérieur, la collation des grades, la question des Prétendants, les affaires de Tunisie, du Tonkin, de Madagascar, de l'Annam, la triple alliance, la politique radicale, les lois sur la presse, le régime douanier, la constitution des Universités, etc., etc.

M. Challemel-Lacour est un des plus intéressants personnages de la troisième république. Il avait contribué à la fonder; il ne cessa pas de poursuivre l'Empire, qui l'avait destitué et proscrit, d'une haine farouche ; il s'associa à toutes les mesures sectaires dont le régime de la franc-maçonnerie a été prodigue; mais ce n'était pas un tempérament républicain et il était trop facile de voir dans les manifestations de ce caractère qui s'aiguisait à mesure que le doute se précisait en lui sur le mérite de l'œuvre accomplie qu'il se sentait mal à l'aise au milieu des médiocrités que les vices de l'institution républicaine portaient au premier rang. Il faut peut-être chercher tout simplement dans l'amour-propre froissé et dans les difficultés domestiques la raison de la présence de cet esprit élevé dans le camp républicain. Son célèbre discours sur la politique radicale prononcé le 19 décembre 1888 fit une impression profonde. C'était l'examen de conscience d'un républicain revenu de bien loin. Il détonne un peu avec la notice que M. Joseph Reinach consacre à M. Challemel-Lacour, et qui forme le commencement du volume. M. Reinach y a entrepris une réhabilitation impossible des fondateurs du régime et, autant que l'on peut se figurer la marche normale de l'évolution qui se dessinait en 1888 dans l'esprit de l'ancien proconsul de Lyon, il est permis de dire que s'il avait vécu à l'heure où nous écrivons, M. Challemel-Lacour lui-même n'aurait pas souscrit à cette réhabilitation.

EUGÈNE GODEFROY.

Poema del Cid, nueva edición, por RAMÓN MENÉNDEZ PIDAL. Madrid, imp. de los hijos de José Ducazcal, 1898, in-8 de IV-115 p. — Prix : 5 fr.

Quoique datée de 1898, cette édition du célèbre *Poème*, que l'on peut considérer comme définitive, vient d'être mise en vente récemment. Bien des passages, malgré les travaux antérieurs de Sánchez, de Janer et de Vollmöller, restaient encore douteux ou obscurs. Le nouvel éditeur a pu disposer du manuscrit original et l'étudier avec la conscience, la méthode et le sang froid qui font de lui un érudit hors de pair. Non content de rectifier mainte erreur de lecture, il a traité par des réactifs l'encre tant de fois centenaire, et obtenu de la sorte la reconstitution de vers entiers. Des notes, placées au bas de chaque page, tiennent le lecteur au courant des moindres particularités du texte : surcharges,

additions, grattages, etc. Le *Poème du Cid* pourra être longtemps encore le sujet de bien des controverses, mais nous avons désormais sous les yeux, avec toutes les garanties désirables, la version exacte du seul manuscrit connu, ou, en certains endroits par trop altérés, celle de son plus ancien correcteur. L'orthographe a été scrupuleusement respectée. Seules, la ponctuation et les lettres majuscules employées au commencement des noms propres facilitent la lecture de ce monument vénérable, sans nuire en rien à la fidélité paléographique.

De tous les érudits espagnols sans exception, M. Menéndez Pidal est le plus apte à établir une édition critique irréprochable. Ses connaissances très étendues en littérature et en linguistique, sa méthode sûre et sévère, la justesse de son jugement lui permettent de pénétrer à fond ce que tant d'autres n'examineraient peut-être qu'à la surface. Il n'est pas, comme la plupart de ses compatriotes, homme à se contenter d'à peu près. Si, tout jeune encore, il occupe un rang d'élite parmi les esprits les plus distingués de l'Europe savante, ce n'est que justice, — le livre analysé ci-dessus le confirme pleinement. Je souhaite que cette nouvelle et excellente édition du *Poème du Cid* soit étudiée en France comme elle le mérite, et qu'elle donne naissance à une traduction moins imparfaite que celles de MM. Damas Hinard et de Saint-Albin.

LÉO ROUANET.

Reflets sur la sombre route, par PIERRE LOTI. Paris, Calmann Lévy, 1899, gr. in-18 de 354 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nos auteurs à la mode sont, en général, des hommes d'ordre et ne veulent rien laisser perdre. D'articles plus ou moins littéraires, publiés dans diverses revues, ils composent de jolis petits volumes in-16 ornés des titres les plus bizarres. Quelquefois même ils se plaisent à réunir des feuilles volantes, des petits articles insérés dans des journaux quotidiens. Ainsi a été composé en partie le livre des *Reflets sur la sombre route,* intitulé étrange qui ne me plaît pas trop. Sur cette route, M. Lotí a rencontré des sujets fort divers et de valeur très variable. Il y a dans ce recueil bien des charmantes choses à côté de choses indifférentes. Parmi les premières, nous citerons : un magnifique portrait de la reine d'Espagne (p. 97), des scènes de la vie espagnole (p. 159), des pages sur la guerre contre l'Amérique (p. 81), de jolis paysages pyrénéens, les adieux au pays basque, d'amusants souvenirs de chasse, etc. ; mais que vient faire là (p. 59) un affreux roquet plus inconvenant encore que les petits chiens de la comédie des Plaideurs et dont l'auteur se complaît à décrire la situation dégoutante, avec un talent de description et d'analyse ici bien mal placé ? On en veut à ce roquet et à quelques chats d'avoir occupé des feuillets que M. Loti eût pu si délicieusement remplir. Dans ce volume, ainsi

que dans les autres ouvrages de Loti, on reconnaît une rêverie mélancolique, la pensée de l'inanité de la vie et de l'implacabilité de la mort y apparaît presque constamment, et malheureusement n'y est adoucie par aucune consolation chrétienne. TH. DE P.

Études sur la littérature française, par RENÉ DOUMIC. 3e série. Paris, Perrin, 1899, in-16 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est excellent comme ceux qui l'ont précédé. Mais si, par ses qualités de style, de pensées, de composition, par sa variété séduisante, il est destiné à charmer le lecteur, justement à cause de tous ces mérites, il offre bien des difficultés à qui voudrait en rendre un compte satisfaisant. On désirerait s'arrêter à chacun de ces chapitres, se laisser aller aux réflexions que suggère une si féconde lecture et l'espace manque et il faut se borner à une mention rapide : c'est ce que je suis obligé de faire.

Le livre débute par la critique d'un travers bien parisien que M. Doumic appelle la manie de la modernité, manie qui voit surtout dans un ouvrage la nouveauté de sa publication. Les voyages de Montesquieu fournissent ensuite à l'auteur l'occasion de remarquer combien jadis on était indifférent aux beautés de la nature. M. Doumic aurait pu, à ce propos, rappeler que Montaigne parcourant la France, l'Allemagne et l'Italie, se montre d'une complète insensibilité à l'égard des plus beaux sites ; que la reine de Navarre plaçant les conteurs de son Heptameron aux pieds des Pyrénées, n'a pas un mot pour les magnifiques montagnes qui les entourent. La singulière idée que les universitaires ont eue de faire un livre classique de la fameuse préface que Victor Hugo a jointe à son Cromwel conduit notre critique à une profonde analyse du génie du poète ; j'en veux, au moins, extraire deux lignes : « Poète ayant reçu de la nature le don de penser en images, il se hâte d'échapper aux idées abstraites, pour se réfugier dans les métaphores... Chez lui la pensée ne vient qu'à la suite de l'image et c'est le mot qui engendre l'idée. » (p. 69). On lira avec autant de plaisir que de profit le chapitre sur les *Idées du comte Tolstoï* « dont le mérite, dit M. Doumic, est d'avoir rajeuni l'expression d'idées qui ne sont si anciennes que parce qu'elles sont vraies et d'y être revenu par des chemins nouveaux. » (p. 213).

De Tolstoï et de son critique il y a là sur l'art et sur la littérature les observations les plus saines et les plus judicieuses. Un livre de M. Ed. Demolins qui a fait sensation et dans lequel on attribue à l'influence des lieux, vignobles, ou pays à cidre, une immense action sur les manifestations de l'intelligence, a provoqué les charmantes pages que M. Doumic intitule *les Méfaits de la vigne* et où il trace brillam-

ment une esquisse de notre histoire littéraire. Je suis obligé de sauter bien des feuillets où les noms de Loti, de Daudet, de Bazin, de Barrès donneraient la tentation de s'arrêter, pour arriver à un examen du *Désastre*, de MM. Paul et Victor Margueritte. La conclusion de cet article est une énergique réponse à bien des attaques antipatriotiques et offre une magnifique image de l'armée si indignement calomniée de nos jours. TH. DE P.

L'Abbé Prévost. Sa vie, ses romans, par V. SCHRŒDER. Paris, Hachette, 1899, in-16 de XIII-365 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a un an environ, je parlais d'un volume dans lequel M. Harrisse avait rassemblé sur l'abbé Prévost de très nombreuses et curieuses recherches biographiques. M. Schrœder revient aujourd'hui au fécond romancier. Ce qui distingue cette nouvelle étude, c'est la part très considérable qui y est faite à la critique littéraire. Un chef-d'œuvre, *Manon Lescaut,* protégeait Prévost contre l'oubli dont semblaient le menacer ses autres ouvrages ; mais M. Schrœder a trouvé que ceux-ci ne méritaient pas l'insoucieux dédain dans lequel on les laissait. Il les analyse, il en fait connaître les qualités, les défauts, le style, les tendances, et sait en tirer tour à tour de belles et charmantes pages. Pour nous faire mieux apprécier son auteur, il nous le montre ensuite au milieu d'écrivains français et étrangers avec lesquels il le compare. Là, avouons-le, nous ne trouvons nullement visibles les liens qu'il veut établir entre divers passages de Prévost et quelques pensées de Fénelon. A ce sujet, M. Schrœder nous semble avoir été bien hardi de vouloir pénétrer dans la conscience du pieux auteur du *Traité de l'existence de Dieu* (p. 303). D'autres rapprochements sont beaucoup plus admissibles ; pour M. Schrœder il en résulte la pensée que Prévost peut vraiment être considéré comme un initiateur et que son influence s'est répandue sur Rousseau, Chateaubriand, Mme de Staël et, de nos jours, sur George Sand.

En joignant le volume de M. Schrœder à celui de M. Harrisse on a certainement tout ce qui peut être dit sur Prévost, longtemps incomplètement connu. TH. DE P.

HISTOIRE

La Situation religieuse de l'Afrique romaine depuis la fin du IVe siècle jusqu'à l'invasion des Vandales (419), par J. FERRÈRE. Paris, Alcan, 1897, in-8 de XXIV-382 p. — Prix : 7 fr. 50.

Je connais peu de livres d'une lecture aussi intéressante et aussi instructive que celui-ci. M Ferrère a d'abord eu le mérite de choisir un sujet à la fois un et divers, embrassant plusieurs questions, dont

chacune est d'une importance capitale, et en même temps se prêtant aux tableaux d'ensemble. Depuis plusieurs années, l'Afrique romaine, dont la plus grande partie appartient aujourd'hui à la France, est l'objet des études les plus approfondies. Pendant que, sur les lieux mêmes, la vaillante phalange des archéologues, parmi lesquels beaucoup de nos missionnaires et de nos officiers, découvre des ruines, copie les inscriptions, identifie les localités antiques, nous voyons successivement paraître des livres bien composés, où ces travaux et ces découvertes sont adaptés à l'histoire, et tour à tour la confirment, l'éclairent, la rajeunissent. On n'a pas oublié les ouvrages de M. Boissier sur l'Afrique romaine, de M. Monceaux sur les Africains, de M. Toutain sur les cités romaines de la Tunisie. Mais il restait à mettre au point, en l'entourant de toutes les lumières produites par les derniers travaux, l'histoire religieuse de l'Afrique romaine. M. Ferrère n'a pas entrepris de traiter ce vaste sujet, où le paganisme eut une très grande place ; il n'a même pas cherché à tracer un tableau complet de l'Afrique chrétienne : laissant de côté l'époque des persécutions (où cependant apparaissent déjà en germe la plupart des idées qui agiteront et diviseront les chrétientés africaines de la période suivante), il a pris pour cadre non pas même le IVe siècle, mais les cent années environ qui s'écoulent entre la fin de ce siècle et l'invasion des Vandales, — époque complexe et troublée que domine, mêlée à toutes les luttes de doctrines, la grande figure de saint Augustin.

La première partie du livre est une étude d'ensemble sur l'Église d'Afrique et les mœurs de la société chrétienne. Elle s'ouvre par des considérations préliminaires sur l'organisation civile et religieuse de l'Afrique romaine. Viennent ensuite plusieurs chapitres sur la constitution de l'Église d'Afrique, ses monastères, l'état moral de la société chrétienne, les dernières luttes avec le paganisme, les rapports de saint Augustin avec les païens. On a souvent exagéré le nombre des évêchés africains : Marcelli le porte à 720 ; M. Ferrère établit qu'il ne dépassait pas 500. En voir la liste, avec les identifications aujourd'hui possibles, à la fin du volume, p. 359-376. Ce chiffre est déjà très considérable. Il faut se souvenir des différences existant entre les évêchés africains et ceux des autres provinces de l'Empire. Dans ces dernières, il n'y avait d'évêques que dans les villes, et parfois ces évêchés urbains, comme en Gaule, en Espagne, dans le nord de l'Italie, étaient fort clairsemés. En Afrique, des évêques se rencontrent dans les bourgs, dans les villages, jusque dans les agglomérations rurales formant les domaines de simples particuliers. Cela tient à la constitution de la propriété dans ce pays, à ses immenses latifonds, à ses nombreux centres agricoles. Parmi les pouvoirs des évêques, à partir du IVe siècle, était celui de juger les procès entre chrétiens. M. Ferrère a

sur ce sujet des détails intéressants, mais il sort de la vérité quand il dit (p. 24) que saint Paul avait « interdit » aux chrétiens de se présenter devant les tribunaux civils. Une autre affirmation me paraît aussi trop absolue : l'auteur semble dire que saint Augustin, le premier parmi les prêtres, reçut le pouvoir de prêcher, jusque-là réservé exclusivement aux évêques (p. 44). On voit cependant saint Basile, saint Grégoire de Nazianze prêcher avec grand succès en Cappadoce, étant encore simples prêtres ; de même saint Jean Chrysostome n'est encore que prêtre lorsqu'il prononce à Antioche tant d'admirables homélies. Autre critique de détail : je ne suis pas sûr que M. Ferrrère, résumant les attaques de saint Augustin contre le concubinat, n'ait pas fait (p. 68) un contre-sens dans la traduction d'une phrase du traité *De Bono conjugali*, 14. Mais, dans l'ensemble, toute cette première partie du livre est excellente ; l'historien des institutions et des mœurs y trouvera beaucoup à glaner, tout comme l'historien de l'Église.

La seconde partie a pour sujet cet interminable schisme donatiste, qui, presque jusqu'au temps de l'invasion musulmane, eut des représentants en Afrique. Le chapitre sur les origines me paraît assez hâtivement rédigé : il manque de précision et de relief ; on y lit même des phrases peu claires, comme celle-ci : « Constantin écrit depuis la Thrace à Élassius, proconsul. » L'intérêt renaît avec les chapitres suivants ; je remarque le soin avec lequel M. Ferrère met en lumière (p. 161, 172, 204) la conduite trop peu connue de l'empereur Julien, rappelant les donatistes exilés en même temps qu'il rouvrait les temples païens, et réintroduisant par là un ferment de discorde dans la société chrétienne. On lira avec profit le chapitre résumant la polémique d'Optat de Milève avec les donatistes. Plus intéressants encore paraîtront les chapitres consacrés à la polémique de saint Augustin avec les mêmes schismatiques, à la conférence de Carthage et aux derniers temps du schisme.

Saint Augustin joue naturellement un grand rôle dans la partie de l'ouvrage consacrée au manichéisme. J'aurais aimé que l'auteur mît encore plus personnellement en cause le grand docteur africain, en insistant davantage sur les années de sa jeunesse pendant lesquelles il fut manichéen, en montrant avec détails comment il se laissa entraîner à l'erreur, et par quelles voies il en sortit. C'est surtout saint Augustin adversaire du manichéisme, qui est offert à nos regards. J'ajoute que l'analyse de ses écrits, de ses discours, de ses conférences avec les manichéens est fort instructive. M. Ferrère fait aussi ressortir, dans un chapitre intéressant, et la rigueur des lois impériales contre les manichéens, et la tolérance des chrétiens orthodoxes d'Afrique à l'égard de ces adversaires.

L'avant-dernière partie du livre est consacrée à la controverse pélagienne. C'est encore et toujours saint Augustin qui apparaît sur la brèche. Le résumé des doctrines, l'analyse d'une controverse qui touche au fond même du christianisme, sont faits avec beaucoup de soin, et, autant que j'en puis juger, avec beaucoup d'exactitude : c'est en dire tout l'intérêt.

Le livre se termine par un épisode d'histoire religieuse assez peu connu. Il s'agit de la renaissance de l'arianisme en Afrique. Éteint dans le reste de l'Empire, mais pour longtemps encore florissant chez les Barbares, il est porté sur la terre africaine, en 421, par des Goths auxiliaires. De hauts fonctionnaires romains s'y affilient. Il se fait, alors, une sorte de fusion entre les donatistes et les ariens, les deux sectes religieuses se transformant en partis politiques. Saint Augustin, tout à la fin de sa vie, eut une conférence publique avec un évêque arien, qu'il réduisit au silence.

Relevons, à ce propos, une légère erreur. A la page 343, note 1, il est dit que les empereurs Constance et Constant étaient ariens. Cela est vrai du premier, tout à fait faux du second, qui protégea au contraire les catholiques, et donna en Occident l'hospitalité à saint Athanase. Il ne serait pas très difficile, en y regardant de près, de noter ainsi, çà et là, quelques inexactitudes. Mais elles sont toutes faciles à corriger, et n'enlèvent rien de sa valeur à un ouvrage excellent, bien informé, bien composé, et qui dénote chez son auteur une véritable vocation d'historien.

PAUL ALLARD.

Les Origines des églises de France et les fastes épiscopaux, par Mgr BELLET. Nouvelle édition. Paris, A. Picard et fils, 1898, in-8 de XXVII-421 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette seconde édition du livre de Mgr Bellet est entièrement refondue et remaniée. Elle peut presque être regardée comme un livre nouveau. Signalons tout de suite, et pour en féliciter vivement l'auteur, deux modifications très heureuses. D'abord la suppression des deux lettres-préfaces qui se trouvaient en tête de la première édition. Sans parler des objections qu'elles soulevaient en elles-mêmes, par la qualité de leurs signataires elles exposaient Mgr Bellet, à tort, j'en suis persuadé, au soupçon d'avoir voulu créer par voie d'autorité un préjugé défavorable à l'opinion qu'il combattait; laquelle cependant, personne n'en peut douter, est parfaitement libre. Rien, plus sûrement que l'emploi de pareils procédés, ne pourrait discréditer les travaux des savants catholiques auprès du public simplement savant. Il faut louer Mgr Bellet de l'avoir compris. D'autre part, un certain ton acrimonieux, dont la première édition n'était pas exempte, a disparu de la seconde. Nous sommes toujours en présence d'un ouvrage de polémique, mais c'est

de la polémique courtoise. Il est d'autant plus juste d'en donner acte à Mgr Bellet qu'il a des partisans compromettants, et que les personnes qui jugeraient son livre d'après tel compte rendu qui en a été fait, par exemple dans la *Semaine religieuse* de Grenoble, seraient exposées à en concevoir une idée fausse.

Quant au fond même de l'ouvrage, il laisse une impression mélangée. Beaucoup d'érudition et d'ingéniosité, mais des défaillances de critique et de raisonnement qui déconcertent.

En gros, la thèse peut se résumer en deux points. D'une part, M. Duchesne, après examen des anciens catalogues épiscopaux, avait soutenu que « dans l'ancienne Gaule Celtique, avec ses grandes subdivisions en Belgique, Lyonnaise, Aquitaine et Germanie, une seule église existait au IIe siècle, celle de Lyon; » il avait interprété les textes relatifs à la Gaule d'Eusèbe, de saint Irénée et de saint Cyprien de manière à montrer qu'ils ne contredisaient pas son opinion. Mgr Bellet rejette l'argument tiré des listes épiscopales, et présente des mêmes textes une autre exégèse, d'après laquelle un certain nombre au moins des cités gauloises auraient eu des évêques dès la première moitié du IIe siècle. D'autre part, plusieurs églises ont sur la personne et la date de leurs fondateurs des « traditions » particulières, que M. Duchesne rejette, tandis que Mgr Bellet leur reconnaît une probabilité plus ou moins grande, suivant les cas. Quoi qu'il semble insinuer parfois, ces deux parties de sa thèse ne sont pas nécessairement solidaires l'une de l'autre. Je puis penser que la hiérarchie épiscopale était constituée, dès le IIe siècle, d'une manière plus complète que ne le veut M. Duchesne, sans admettre pour cela que sainte Madeleine, par exemple, soit venue en Provence.

En ce qui concerne d'abord les « traditions » particulières, il doit être bien entendu que la charge de la preuve incombe à ceux qui les soutiennent. Ce n'est pas à moi de prouver qu'il est impossible que sainte Madeleine ait mis le pied en Provence. C'est à ceux qui affirment qu'elle y est venue à en donner de bonnes raisons. C'est un sophisme que de parler de prescription, ou d'invoquer l'axiome que possession vaut titre. Ces règles de droit pratique, fort sages, n'ont rien à voir avec la science. De ce qu'une chose a été crue longtemps, il ne s'ensuit pas qu'elle soit vraie. Ce principe admis, aucune des « traditions, » à mon avis, ne tient debout devant la critique. Je ne puis les discuter ici une à une. Je me bornerai à quelques observations générales, dont quelques-unes au moins s'appliquent à chaque cas : 1° Les traditions se contredisent les unes les autres, sur certains points, ou (circonstance aussi suspecte) offrent sur d'autres points des ressemblances si singulières qu'il n'est pas possible de ne pas admettre des confusions ou des emprunts. 2° Elles contredisent, de même, ou reproduisent, des tradi-

tions d'autres pays. 3° Elles n'apparaissent presque jamais qu'à une époque assez tardive. Sans doute, les apostolicistes et notamment Mgr Bellet ont pu déjà, ils pourront encore signaler quelques documents nouveaux, ou quelques indices permettant de reculer dans le passé la date d'une pièce connue, l'origine d'un culte. Ils ont dépensé là un travail très méritoire, et comme beaucoup de théories erronées, la leur aura été, par certains côtés, utile à la science. Ainsi, bien que Mgr Bellet en vante peut-être un peu prématurément la fécondité, c'est certainement une idée ingénieuse, et il se peut que ce soit une idée heureuse, que d'utiliser comme il l'a fait le *cursus* comme élément de critique pour déterminer la date d'un document. Malgré tout, personne n'a jamais produit et sans doute ne produira jamais, à l'appui d'une quelconque de nos traditions apostoliques, de témoignage contemporain ou quasi contemporain. Dans ces conditions, l'argument négatif a beaucoup de force, surtout corroboré par les quelques textes qui donnent l'impression que l'évangélisation de la Gaule n'était pas très ancienne (comme ceux de Sulpice Sévère, de Grégoire de Tours, et les Actes de saint Saturnin). Sans doute, il est souvent légitime d'accepter les assertions d'un écrivain même très éloigné des événements, s'il y a lieu de présumer qu'il a travaillé, avec impartialité et critique, sur des documents antérieurs. Peut-on sérieusement soutenir que tel ait été le cas des hagiographes du haut moyen âge? Combien parmi eux étaient en état d'avoir une opinion raisonnable et scientifique sur l'histoire de la propagation du christianisme? Il est plusieurs points qu'il ne faut pas oublier : 4° Ils sont, d'ordinaire, des témoins intéressés, qui prêchent pour leur saint, écrivent pour défendre les prétentions, grandir la renommée de leur église, de leur monastère. 5° Quand ils se réfèrent à des documents anciens, c'est souvent en termes tellement vagues, que toute appréciation de leur valeur est impossible, et une certaine défiance justifiée. Parfois (comme pour la première rédaction de la légende de Vézelay, par exemple), la puérilité des raisons alléguées montre bien qu'on n'avait aucun témoignage sérieux à invoquer. 6° Ils sont, en tout cas, mal renseignés et crédules. Généralement, sous sa forme la plus ancienne et dès le premier document qui la constate, la tradition est déjà mélangée d'éléments fabuleux, et associée à des assertions manifestement inexactes (ce dernier cas, par exemple, est celui de la légende de saint Trophime, la seule au profit de laquelle on puisse produire un témoignage imposant, au premier abord, par son antiquité relative). 7° Les traditions ne sont pas des récits fixes, que l'on verrait se transmettre fidèlement à partir du moment où on les saisit. Le plus souvent, il y en a diverses rédactions, plus ou moins enchevêtrées; et de l'une à l'autre on trouve des amplifications considérables, et parfois extravagantes. 8° Quelquefois, sinon à l'origine

même de la tradition (ce qui trancherait tout), du moins à l'une des phases de son développement, on saisit avec certitude l'emploi de procédés frauduleux destinés à l'accréditer : écrits pseudépigraphes (tels que le faux Aurélien), altérations de manuscrits (comme les grattages pratiqués sur les livres de l'abbaye Saint-Martial), pièces fabriquées (comme le faux authentique des reliques de sainte Madeleine). 9° Enfin tous ces récits étaient présentés à un public si préparé à les accueillir et si incapable de les contrôler, que la créance qu'ils ont obtenue n'est pas une présomption en faveur de leur vérité. Sur la psychologie des hommes du moyen âge, M. Fournier a écrit dans le *Bulletin critique* du 15 avril 1896 des pages très fines et très justes, que Mgr Bellet connaît, qu'il cite loyalement, mais dont il n'a pas bien apprécié la portée. « Au fond, comme l'a très bien dit le P. Guérard, dans la *Revue du clergé* du 1er mai 1899, la liberté extraordinaire que prenaient les auteurs du moyen âge, et la crédulité également extraordinaire des lecteurs, voilà toujours le fond d'explications qu'on est en droit de présenter. » Quand on a bien présent à l'esprit le succès éclatant et durable de certaines légendes nées de l'imagination populaire (comme l'histoire de la papesse Jeanne), ou de certaines fraudes savantes, fabriquées un beau jour de toutes pièces par un imposteur (comme les fausses décrétales), on admet volontiers qu'une tradition historique, relative au premier ou au second siècle, et dont l'attestation ne remonte pas au-delà du moyen âge, n'est même pas un commencement de preuve; on ne peut invoquer ici l'axiome : *melior est conditio possidentis,* ni même le dicton populaire qu' « il n'y a pas de fumée sans feu, » et que toute légende doit bien avoir son noyau historique.

Sans doute beaucoup de personnes répugnent instinctivement à admettre qu'il ait pu y avoir au moyen âge tant de pieux faussaires et tant de dupes. Qu'elles regardent pourtant autour d'elles. Assurément je suis bien loin de prétendre que les fraudes conscientes soient d'un usage courant. Mais que d'excellents chrétiens, même éclairés, ont un peu trop d'indulgence pour des légendes ou des pratiques superstitieuses qui « sont un aliment à la piété, » une vague indifférence à l'endroit de la vérité scientifique, une certaine paresse à s'en enquérir, et quelque peu de mauvaise humeur à l'égard des critiques qui viennent « troubler la foi des simples. » Combien auraient besoin de méditer la ferme parole qu'écrivait naguère le cardinal Ferrari, à propos du P. Savio, un érudit jésuite aussi peu tendre que M. Duchesne pour les « traditions » sans fondement : « La piété ne perd jamais rien quand la vérité gagne. » Et quant à la crédulité du grand public, après l'aventure de Léo Taxil, il serait hardi de prétendre en dire les limites.

Tout récemment encore, la maison de la *Bonne Presse* ne donnait-elle pas au public une *Vie de saint Antoine de Padoue*, soi-disant écrite par

un compagnon du saint, frère Luc ; vie qui paraît bien être une mystification par laquelle on a surpris la bonne foi des éditeurs. Si de pareils faits sont possibles aujourd'hui, que dire du moyen âge ?

Sur la première partie de la thèse de Mgr Bellet, l'existence en Gaule, dès la fin du IIe siècle, d'un petit nombre de sièges épiscopaux (dont il faudrait d'ailleurs renoncer à connaître les noms et les fondateurs), je serais un peu moins catégorique. J'accorde, en effet, à Mgr Bellet que les textes en question d'Eusèbe et de saint Irénée s'expliquent un peu plus naturellement dans son système, sans être d'ailleurs inconciliables, tant s'en faut, avec ceux de M. Duchesne. Et il reste l'argument tiré des listes épiscopales, qu'il ne faudrait pas croire détruire avec des paralogismes, dont voici un spécimen, choisi entre plusieurs. On sait comment a procédé M. Duchesne. Examinant les anciens catalogues épiscopaux, il les a critiqués à l'aide des autres documents que nous possédons. Un bon nombre se sont trouvés exacts partout où on a pu les contrôler. M. Duchesne en a conclu qu'ils méritent confiance, même là où le contrôle est impossible. Les autres, au contraire, offrent de nombreuses fautes certaines; M. Duchesne les écarte. Or, sur les vingt-quatre listes de bonne note, aucune, à moins de supposer aux épiscopats une moyenne de durée invraisemblable, n'oblige à remonter au-delà du milieu du IIIe siècle, environ. Ce qui est décisif, c'est l'ensemble des catalogues. Un seul, assurément, ne prouverait pas grand' chose, car on pourrait penser qu'il y a eu des noms sautés, ou admettre soit un ou deux épiscopats exceptionnellement longs, soit une vacance prolongée du siège. Cela posé, voici comment raisonne Mgr Bellet. « S'il n'y avait qu'une seule liste, nous serions autorisés à la supposer incomplète ; donc, sur vingt-quatre listes, nous aurons grande chance d'en trouver quelques-unes de fautives..... Rien n'est brutal comme les chiffres, et ils nous disent que si nous pouvons avoir une liste fautive sur *une* (c'est l'aveu de M. Duchesne), nous avons vingt-quatre probabilités d'en trouver une sur vingt-quatre, tout comme nous avons deux probabilités d'en trouver douze mauvaises sur vingt-quatre. » A M. Duchesne de prouver qu'aucune n'est défectueuse. « Sa thèse restera chancelante tant qu'il n'aura pas fait cette démonstration. »

Qui ne voit le vice de cette logique? Mgr Bellet confond le possible et le probable. Assurément M. Duchesne serait bien embarrassé d'établir péremptoirement, pour chaque liste en particulier, qu'elle ne peut pas ne pas être intacte, sans interruption ni lacune. Mais son contradicteur intervertit singulièrement les rôles, quand il réclame de lui cette démonstration-là. Il ne songe pas qu'en thèse générale c'est à celui qui récuse un texte à donner ses raisons; et que dans l'espèce il s'agit des catalogues de bonne note, vérifiés dans la mesure du possible, et qui ont, plus que des documents quelconques, le droit d'être présumés

exacts, jusqu'à preuve du contraire. Et il ne suffit pas de dire qu'ils peuvent être inexacts.

D'autant qu'à la présomption favorable fondée sur l'examen isolé de chacune des listes, s'en ajoute une autre, fondée sur leur accord. D'ordinaire, en effet, n'en déplaise à Mgr Bellet, on admet que des faits concordants se confirment les uns les autres. Un savant fait une observation : il peut s'être trompé. Il la recommence vingt-trois fois, en constatant la même chose ; l'identité de tous les résultats prouve l'exactitude de chacun d'eux. Un témoin raconte un fait ; il peut mentir. Vingt-trois autres, indépendants de lui, appuient ses dires ; leur accord est un certificat de véracité pour chacun d'eux. Sans doute, dans le cas qui nous occupe, ce n'est pas exactement sur le même point que porte l'affirmation des vingt-quatre témoins. Une liste dépose pour Langres, une autre pour Rouen, et ainsi de suite. En un sens, cependant, il est bien vrai de dire que leurs indications se garantissent mutuellement. Si, sans raison plausible, elles nous donnaient, touchant l'antiquité de nos églises, des impressions très différentes ; si les unes contenaient largement assez de noms pour rejoindre les temps apostoliques ; si les autres supposaient un point de départ assez récent, il y aurait là une singularité de nature à nous faire hésiter. Au contraire, le tableau qu'elles permettent de tracer des origines chrétiennes de la Gaule est très bien ordonné et très vraisemblable en lui-même. Il est de plus tout à fait conforme à ce qu'on sait, par Théodore de Mopsueste, s'être passé dans la plus grande partie de l'Occident. Les sièges épiscopaux, très rares d'abord et placés dans les très grands centres, se sont multipliés par le morcellement des grandes circonscriptions en diocèses plus petits, au fur et à mesure que progressait l'œuvre de la conversion. Précisément le IIIe siècle, dans lequel M. Duchesne place l'origine, presque simultanée, de plusieurs de nos églises, paraît avoir été une époque où l'évangélisation de la Gaule prit pour ainsi dire un nouvel élan. On est donc amené à penser que les erreurs, si malgré tout les listes en contiennent, sont de peu de conséquence, et que leur correction, si elle était possible, ne modifierait pas les conclusions d'ensemble.

Un point, en tous cas, est hors de doute. Quand même on s'obstinerait à se donner la consolation de supposer qu'il peut y avoir des églises françaises remontant au Ier siècle, ou antérieures à celle de Lyon, le bénéfice de cette possibilité même ne peut être réclamé qu'au profit d'un très petit nombre. Car s'il y avait beaucoup d'églises apostoliques, il serait inconcevable qu'aucune n'eût conservé son catalogue, ou que ces catalogues eussent tous « eu à souffrir des mêmes accidents et uniquement... de ceux qui auraient eu pour effet de contrecarrer les prétentions aux origines apostoliques. » Mgr Bellet demande quels autres accidents on pourrait avoir à redouter. Il oublie que s'il y a parfois

des noms omis, il y a aussi des noms indûment inscrits dans des listes; que des épiscopats exceptionnellement courts ne sont pas une hypothèse moins naturelle que des épiscopats exceptionnellement longs. Si les catalogues, consultés avec trop de confiance, tendent à induire en erreur, cela peut être dans un sens favorable à la thèse de la haute antiquité des églises, tout aussi bien que dans un sens défavorable. Il n'en est que plus frappant qu'aucun d'eux ne témoigne pour cette haute antiquité.

Nous conclurons donc que l'opinion de M. Duchesne a pour elle la probabilité, une sérieuse probabilité. C'est de cela sans doute qu'il faudra toujours se contenter sur une pareille question. Quant au livre de Mgr Bellet, s'il constitue, sans conteste, le plaidoyer le plus habile qui ait encore été présenté en faveur des « traditions » apostoliques, il n'a pas réussi, croyons-nous, à sauver une cause perdue d'avance.

E. JORDAN.

Les Origines de la Compagnie de Jésus, par M. HERMANN MÜLLER. Paris, Fischbacher, 1898, in-12 de VI-329 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Müller n'est pas un ami de la Compagnie de Jésus. Est-il un adversaire ? Il s'en défend et nous assure de son impartialité. Cependant, à lire son ouvrage, il est facile de constater une tendance à tout interpréter d'une manière fâcheuse. Mais si l'on remarque que ce livre sort d'une librairie protestante, on saura relativement gré à l'auteur de son ton modéré, mettant de côté toutes ces calomnies sans preuves que on a entassées contre la célèbre compagnie. A cela près, il montre les jésuites par le mauvais côté, autant qu'on peut le faire sans porter des atteintes trop évidentes à la vérité historique.

Le but de l'auteur, nous dit-il lui-même, est de se rendre compte des raisons pour lesquelles la compagnie a eu de tout temps des adversaires si acharnés et des amis si passionnés. Il cherche dans l'histoire des deux fondateurs de la compagnie, saint Ignace de Loyola et le R. P. Lainez, second général, l'empreinte dont ils ont marqué cette institution et qui expliquerait, d'après l'auteur, et son succès étonnant et les reproches qu'on lui adresse. Il y a, selon nous, une raison beaucoup plus simple, mais que ne peut guère voir un protestant : la Compagnie de Jésus est une milice; elle est fortement organisée, le commandement y est habile et énergique, les sujets sont choisis avec soin et soumis à un entraînement qui leur donne cet esprit de corps si nécessaire dans toute armée. Il y a là une grande force, et les adversaires de l'Église ont pu croire que, cette force détruite, l'Église tomberait d'elle-même. Aussi ont-ils tout fait pour discréditer cette force et la détruire : ennemis publics, comme les protestants, ou ennemis secrets, comme ces légistes qui voulaient réduire l'Église à n'être

qu'une institution nationale, ces jansénistes qui voulaient en briser la constitution, ces sectaires occultes dont l'influence remonte beaucoup plus haut que l'organisation effective de la franc-maçonnerie. Toute cette masse d'adversaires, acharnés contre l'Église, ont toujours donné avec ensemble contre la Compagnie de Jésus comme contre un corps d'élite dont la défaite entraînerait celle de toute l'armée. D. V.

Une Héroïne de la charité. Marthe d'Oraison, baronne d'Allemagne, fondatrice des capucines de Marseille (1590-1627), par Marie Tay. Clermont-Ferrand, Malleval, 1898, in-12 de xii-246 p. — Prix : 2 fr.

Cette biographie est une bonne page d'histoire de plusieurs familles nobles d'origine provençale : les d'Oraison-Cadenet, les Forbin-Janson, les Castellane-Laval, et les Castellane-Allemagne, en même temps que la psychologie bien venue d'un cœur généreux.

Marthe d'Oraison naquit au château de Cadenet en 1590, et dès 1598 elle se signalait au milieu des calamités de la peste par un dévouement au-dessus de son âge d'enfant. D'une grande beauté, ses sérieuses qualités et sans doute son riche pratrimoine la firent beaucoup rechercher en mariage; le 24 décembre 1610, elle épousait Alexandre du Mas de Castellane-Allemagne, parent du fameux Lesdiguières. A peine quelques mois de mariage écoulés, elle perdit son époux tué dans un duel célèbre par Annibal de Forbin (27 novembre 1612). Sa vie ainsi prématurément brisée, Marthe d'Oraison se donna tout entière à Dieu et la jeune veuve fit ressembler sa maison à un monastère où elle élevait sa fille Gabrielle dans la plus touchante piété et la bonté la plus compatissante envers les miséreux. Elle-même travaillait à la conversion des protestants; elle porta la bonne nouvelle à Sisteron, à Aix-en-Provence. Dans la première ville, elle aida à fonder un couvent de capucins; elle s'attacha particulièrement à porter des consolations aux lépreux à Aix, à Pertuis, pendant que sous l'habit des tertiaires de saint François d'Assise elle porte le cilice, couche sur la dure, déchire son corps sous les coups de la discipline. Comme dépaysée dans le monde, elle n'aspirait qu'à la vie religieuse et entra dans l'ordre de Sainte-Claire dit des Capucines ou Filles de la Passion. Elle fonda le couvent des capucines de Marseille avec grandes difficultés et en devint la supérieure provisoire.

Les dures sévérités des capucines ne lui suffisaient point : elle s'en infligeait de plus rudes encore. Mais toujours elle resta l'humble et douce servante des pauvres. Elle vécut sous la livrée franciscaine et mourut en sainte. Ses funérailles furent une acclamation de sa sainteté par la foule des pauvres. Bel exemple d'austérité et de charité pour notre siècle d'égoïsme et de mollesse! La plus grande épreuve de sa vie

religieuse ce furent les luttes héroïques et infructueuses soutenues par la baronne d'Allemagne pour suivre sa vocation et conserver l'habit de son ordre.

Cette publication est en parfaite conformité avec la théologie morale et ascétique. Le style, bien que simple, révèle un écrivain de race. Les documents ont été tirés des sources les plus authentiques : les archives de la famille de la baronne d'Allemagne, celles des Capucines. « Ce livre n'est destiné, dit l'auteur, qu'aux femmes chrétiennes et parmi elles il est spécialement dédié à celles qui, ne se contentant pas des vertus ordinaires pratiquées dans le cercle restreint de la famille, désirent, suivant la belle pensée de Mme Swetchine, aller toujours au-delà des devoirs tracés » (p. XII). LOUIS ROBERT.

Étude sur l'alliance de la France et de la Castille au XIVe et au XVe siècles, par GEORGES DAUMET, ancien membre de l'École française de Rome. 118e fascicule de la *Bibl. de l'École des hautes études*, publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Paris, Émile Bouillon, 1898, gr. in-8° de XII-273 p. — Prix : 6 fr.

L'histoire diplomatique de la France avant le XVIe siècle a été jusqu'ici trop négligée ; ce n'est que de nos jours que les investigations des érudits se sont portées sur la politique étrangère de nos rois avant le règne de François Ier, que M. de Flassan avait pris pour point de départ dans son *Histoire de la diplomatie française*. M. Langlois a étudié les relations de la France avec l'Allemagne ; M. de Mandrot les relations de Charles VII et de Louis XI avec les Cantons suisses. M. Georges Daumet nous donne aujourd'hui une excellente étude sur les relations de la France avec la Castille aux XIVe et XVe siècles.

Une alliance étroite unissait les deux royaumes depuis l'année 1317. A la veille de la guerre de Cent ans, Philippe de Valois, prévoyant l'importance de s'assurer le concours de la Castille dans la lutte qui allait s'engager, conclut un premier traité avec Alphonse XI, traité qui fut renouvelé, à plusieurs reprises : par lui d'abord en 1336 et en 1345, par Jean II en 1352, par Charles V en 1368 et 1369, par Charles VI en 1381, 1388, 1391 et 1408, par Charles VII en 1435 et en 1458. Enfin Louis XI qui, après avoir renouvelé les traités en 1462, avait un moment laissé se desserrer l'alliance traditionnelle, fit de nouvelles concessions à Henri IV en 1469 ; mais il ne sut pas s'assurer de l'alliance de Ferdinand et d'Isabelle : la politique suivie en Catalogne lui avait aliéné la Castille, et les négociations ouvertes en 1475 n'aboutirent pas.

C'est l'historique de ces longs rapports diplomatiques qu'a retracé M. Georges Daumet, à l'aide de toutes les sources, soigneusement explorées, de tous les textes, la plupart inédits. A la suite de son érudit exposé, il donne une importante série de pièces justificatives

qui remplit plus de la moitié du volume, lequel se termine par une table des noms de personnes et des noms de lieu. G. DE B.

Les Origines de la France contemporaine, par H. TAINE, de l'Académie française. 22e édition. Paris, Hachette, 1899, 11 vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

La publication de l'ouvrage de M. Taine marque une date importante dans l'histoire du XIXe siècle. Pour la première fois, la période qui s'écoula entre 1789 et 1814 était étudiée avec une érudition, une conscience, une indépendance d'esprit qui donnaient à cette œuvre un caractère tout particulier. C'était une véritable révélation. Aussi fut-elle accueillie avec une faveur que le temps n'a fait qu'accroître. Les éditions dans le format in-8 se sont succédées d'années en années, depuis l'apparition des différentes parties du livre, et voici que la maison Hachette nous donne, dans le format in-16, la vingt-deuxième édition, qui permettra de mettre de plus en plus entre les mains du public ce magistral exposé, si utile à faire lire à tous ceux qui veulent se rendre compte de ce qu'a été l'effroyable cataclysme dont la France subit encore, et plus que jamais, les terribles conséquences.

« Ancien Régime, Révolution, Régime nouveau, disait l'éminent auteur dans sa préface, datée d'août 1875, je vais tâcher de décrire ces trois états avec exactitude. J'ose déclarer ici que je n'ai pas d'autre but; on permettra à un historien d'agir en naturaliste. J'étais devant mon sujet comme devant la métamorphose d'un insecte. D'ailleurs, l'événement par lui-même est si intéressant qu'il vaut la peine d'être étudié pour lui seul, et l'on n'a pas besoin d'efforts pour exclure les arrière-pensées. »

Nous n'avons pas ici à apprécier l'ouvrage, ni à nous occuper des critiques dont il a pu être l'objet. Rappelons seulement ses divisions.

Les deux premiers volumes sont consacrés à *l'Ancien Régime* : structure de la société; mœurs et caractères; esprit et doctrine; propagateurs de la doctrine révolutionnaire; condition de la nation pendant les trente dernières années de l'ancien régime, telles en sont les grandes lignes.

Les tomes III à VIII forment la seconde partie de l'ouvrage et sont consacrés à la période révolutionnaire, avec les subdivisions suivantes : *l'Anarchie* (2 vol.); *la Conquête jacobine* (2 vol.); *le Gouvernement révolutionnaire* (2 vol.) — D'abord *l'Anarchie spontanée* : les préludes de la Révolution; puis l'Assemblée constituante et son œuvre; la constitution de 1791 et son application : la France a traversé « la période de délire joyeux; » elle va entrer dans « la période de délire sombre ; la voilà capable de tout oser, souffrir et faire, exploits inouïs et barbaries abominables. » — Nous arrivons au règne des jacobins. C'est ici que se

trouve cette admirable psychologie du jacobin qui est un des plus saisissants morceaux de l'ouvrage. La première étape de la conquête jacobine c'est la nomination et le rôle des députés à la Législative; la seconde étape, c'est l'avènement de la commune et le triomphe de la minorité jacobine à la Convention; la troisième, c'est l'établissement du gouvernement révolutionnaire : après la psychologie du jacobin, le programme jacobin et la psychologie des chefs jacobins, le règne de la Terreur, les résultats de la politique jacobine; la chute des jacobins; le 9 thermidor, le 13 vendémiaire, le 18 fructidor, le 18 brumaire.

Les tomes IX à XI sont consacrés au *Régime moderne*. Napoléon entre en scène, et l'auteur trace ce portrait célèbre dont on aura grand'peine à adoucir les traits. *Formation et caractère du nouvel état; objet et mérite du système; défaut et effets du système; l'église*; *l'école :* telles sont les divisions de ces trois volumes, qui complètent l'œuvre, ainsi qu'elle est sortie de la plume de l'illustre académicien; mais la mort l'a arrêté avant qu'il n'ait pu l'achever, et M. A. Chevillon, dans *l'Avant-propos* placé en tête du tome XI, nous montre ce que M. Taine se proposait d'offrir comme couronnement du laborieux et magnifique édifice qu'il avait si habilement dressé.

Un *Index général*, commencé avec l'assentiment de M. Taine et sous ses yeux, remplit cent trente-six pages à deux colonnes et sera fort utile à tous ceux qui ne se contenteront pas de lire ces onze volumes, mais qui voudront profiter de toutes les richesses d'informations qu'il contient.

G. DE B.

Mémoires de l'abbé BASTON, chanoine de Rouen, d'après le ms. original, publié pour la Société d'histoire contemporaine par l'abbé JULIEN LOTH et CH. VERGER. Paris, Picard et fils, t. I, 1897, in-8 de XXIX-438 p. et t. II, 1899, de 423 p. — Prix : 16 fr.

Le merveilleux portrait que le savant M. Julien Loth a tracé de l'auteur de ces *Mémoires* en tête du t. I, explique le charme particulier de ces *Mémoires*. Peu d'ecclésiastiques ont écrit leur vie agitée pendant la période révolutionnaire; peu d'hommes auraient mis autant de charme dans leurs observations et dans leur style. Il est à regretter seulement que pour ces Mémoires, comme pour tant d'autres, (j'allais dire : comme pour tous les autres), on ait « dû sacrifier la moitié » du texte original (p. IX). C'est là un procédé de critique contre lequel, pour mon humble part, je ne cesserai de protester.

L'abbé Baston était ce qu'on appelait un homme « conciliant » (p. XIX), aimable, plein d' « instincts délicats, de sensibilité, de générosité » (p. IX). Ferme dans l'exil, il ne sut pas vis-à-vis de l'oppresseur de l'Église, de Napoléon tout-puissant, garder la même attitude. Il accepta même le poste d'évêque de Séez. M. Loth a raison d'exciper de sa bonne foi. Car il se soumit à une rude épreuve; il vit ses pou-

voirs révoqués par le chapitre qui les lui avait confiés par ordre de l'Empereur, et il rentra à Rouen occuper la dernière stalle au chœur, où autrefois il siégeait le premier comme doyen. Nommé par Mgr de Bernis vicaire général, il mourut en 1825 après avoir passé les dernières années de sa vie à écrire de nombreux ouvrages, dont l'un était une solide réfutation de Lamennais.

Dans ses *Mémoires*, comme dans tous ses ouvrages, le style est aisé, limpide. Non seulement, on le lit sans fatigue, mais encore avec un grand plaisir. Nombre de détails sont intéressants, bien choisis et bien dits. Beaucoup de lecteurs s'attarderont avec émotion aux menus faits de sa naissance et de son éducation qui décèlent la vie de province à la fin du dernier siècle. Du collège des jésuites de Pont-Audemer, dont il ne fait pas une description enchanteresse, il passa au séminaire Saint-Sulpice à Paris, et de là en Sorbonne. Les théologiens et les historiens trouveront dans les deux chapitres qu'il a consacrés à ces établissements matière à une collection d'amples renseignements. Éloges et critiques, analyses fines et subtiles, il sait tout mettre à sa place avec une finesse et une science étonnantes. Ses jugements sur les professeurs Mercier, Chevreuil, Catherine Lefebvre et Joly, méritent d'être particulièrement notés, de même que son attitude vis-à-vis de la Compagnie de Jésus, dont il accuse les imperfections individuelles, mais dont il déplore la suppression, tant au point de vue social, qu'au point de vue religieux. « La Compagnie de Jésus disparut en France, dit-il, et la Révolution fut avancée d'un siècle » (p. 135-137).

Au milieu de tant de graves incidents, il note l'incendie de la foire Saint-Germain; puis il va passer deux ans à l'Université d'Angers comme professeur. Il en revint comme maître de conférences à Saint-Sulpice, prit sa licence en théologie, et retourna à Rouen. Professeur de théologie, puis chanoine, non seulement il sait nous donner des détails précis et curieux sur la fameuse affaire des curés de Lisieux, mais il note soigneusement les premiers ferments révolutionnaires dans la société rouennaise, de haut en bas. Il se jeta dans la lutte pour la bonne cause avec la plume et avec la parole. Devant les menaces dont il est l'objet, il n'a plus qu'à essayer de fuir la mort par l'exil et il prend par Dieppe passage pour l'Angleterre.

C'est là que nous le retrouvons (t. II), esprit toujours conciliant, sachant distinguer le bon Anglais du mauvais. Il signale ce mandement du vicaire apostolique de Londres où les ministres de l'Église anglicane sont appelés : « nos frères de l'Église établie. » Beaucoup de ceux-ci méritèrent ce nom par les marques d'estime et les témoignages de charité qu'ils apportèrent aux pauvres prêtres réfugiés. Seules, la populace et la valetaille leur furent cruelles. Seul, dans une

retraite qu'il leur prêcha, P. de Beauregard fut si sévère à leur endroit, que les protestants réclamèrent et que l'abbé Baston le trouve « répréhensible » (p. 71).

Dans leur exil, évêques et prêtres voulurent s'entendre sur la conduite à tenir vis-à-vis des intrus qui leur avaient succédé et vis-à-vis des catholiques qui avaient contracté mariage pendant la Révolution. L'abbé Baston fut activement mêlé à ces discussions fort intéressantes de droit canonique. Il rappelle aussi les formations de légions par les émigrés en 1792, il note les détails de la vie britannique, tel qu'un repas de grand apparat, enfin il rend hommage à la bienfaisance de lord et lady Buckingham.

Mais à Ostende, il secoue la poussière de ses souliers sur la terre qu'il vient de quitter. Il mentionne là une curieuse conversation sur Dumouriez, puis, passant par Gand et Bruxelles, il atteint Maëstricht. Avec une finesse un peu narquoise de haut Normand, il signale la dense des religieux en Allemagne. Il pousse jusqu'à Hère, Nimègue, Arnheim. Sur les familles juives de Nimègue, il porte un jugement que ne désavouerait pas le plus farouche des antisémites. Au contraire, les calvinistes et les luthériens étaient mille fois plus aimables, témoin le bon pasteur de Doesbourg. M. Baston s'établit à Coesfeld, il y fit des merveilles de tricot, il admira le dévouement des religieuses bernardines (p. 287 et s.) ; son séjour est longuement et minutieusement détaillé et doit servir à l'histoire de ce petit pays allemand.

Au point de vue de l'histoire française, le chapitre le plus curieux est le dernier consacré au clergé. Les différents serments exigés, les prophéties qui eurent cours à Rouen, les erreurs des « illuminés », et en particulier de l'abbé Clément, M. Baston expose tout cela tout au long, comme quelqu'un qui y fut mêlé. Il assiste le cardinal de la Rochefoucauld au moment de sa mort et est chargé par le chapitre de Rouen de négocier avec Mgr du Plessis d'Argentré, évêque de Séez, qui s'était chargé de l'administration du diocèse, en conflit avec les capitulaires. Le portrait qu'il trace de cet évêque et de celui de Digne est aussi fin par les pensées que par le style. Ce n'est pas peu dire !

En résumé l'ouvrage de l'abbé Baston a un intérêt considérable, tant par l'esprit que par la situation de son auteur. Il plaît infiniment à la lecture. Ses jugements modérés ont d'autant plus de poids. Et l'avantage qu'il eut de résider sucessivement en Angleterre et en Allemagne lui a permis de bien saisir la vie du clergé fugitif et proscrit.

C. A. B.

Correspondance de Joachim Murat (*Juillet 1791-Juillet 1808*), publiée par ALBERT LUMBROSO. Préface de H. Houssaye, de l'Académie française. Turin, Roux Frassati, 1899, in-8 de XX-512 p., avec 5 portraits et fac-similés. — Prix : 6 fr.

M. le baron Albert Lumbroso prépare une histoire de la vie et du règne de Joachim Murat, et, avant d'en rédiger le récit, il a voulu, très naturellement, en recueillir les éléments documentaires. Il nous donne aujourd'hui un premier volume de « textes »; ce sont les lettres, inédites ou non, de Murat, depuis ses débuts dans la vie jusqu'à son avènement au trône de Naples. Comme le dit la couverture même du livre, nous avons la correspondance du chasseur à cheval, du général, du maréchal d'Empire et du grand-duc de Berg.

M. Lumbroso est un des travailleurs les plus consciencieux de notre temps, probablement le plus laborieux de l'Italie. Sa méthode est sûre, ses soins minutieux, ses recherches incessantes, il a de la science, des loisirs, de la fortune, de la persévérance, il est polyglotte, ses collections et sa bibliothèque, déjà riches, compteront sans doute un jour parmi les mieux fournies des amateurs lettrés. Toutes ces qualités se retrouvent dans son volume avec cet amour de précision, ce luxe de l'ordre que jalouserait le plus passionné des archivistes.

Comme hors-d'œuvres : une spirituelle lettre-préface de M. Henry Houssaye, deux pages (assez peu importantes) de la reine Hortense sur Murat et Caroline, des fac-similés de leur écriture et des portraits. Comme entrée en matière, une introduction très substantielle où l'auteur expose ses recherches, ses trouvailles, les classe, les met en valeur, et passe en revue les dépôts publics, comme les bibliothèques particulières de France, d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne où il a puisé ses documents.

Quatre cent une lettres forment ce très bel ensemble. Toutes sont curieuses, beaucoup sont intéressantes ; naturellement leur intérêt historique grandit à mesure que le signataire poursuit son extraordinaire fortune. Elles apportent une contribution très précieuse à certains épisodes révolutionnaires, elles sont importantes sous la période consulaire, et quand Murat est devenu le beau-frère de l'Empereur, sa plume comme son rôle restent hors de pair. Non pas tant par le mérite de sa personnalité, que par le reflet de celui à qui il écrit et qu'il sert avec un empressement, un dévouement, une obéissance méritoires pour lui, instructifs pour nous. Le gros morceau de cette Correspondance est donc formé par les cent et quelques lettres envoyées par Murat comme « lieutenant de l'Empereur » en Espagne, de février à juillet 1808. Les originaux sont aux Archives nationales de Paris.

La grandeur même de la tâche que M. Lumbroso s'est imposée, la difficulté de recueillir dans des pays si divers et parfois lointains tant de documents différents en langues étrangères, expliquent et font

pardonner les rares erreurs qui se sont glissées çà et là. A un « éditeur » moins impeccable, on ne les signalerait pas; on l'ose avec un érudit comme M. Lumbroso. Ainsi quelques fautes d'orthographe se remarquent dans les noms espagnols, une copie légèrement défectueuse aura été soumise à M. Lumbroso qui n'aura pu en contrôler le détail. La même raison lui a fait omettre par exemple une pièce assez importante qu'il n'aurait pas manqué de remarquer en ouvrant lui-même le carton 1606 de la série AF. IV de nos Archives nationales; c'est le texte de l'ordre du jour de Murat adressé à l'armée française, le soir même du 2 mai 1808. Taches légères qui n'infirment en rien les remerciements dus à M. Lumbroso pour un travail précieux à tous, car il met à notre disposition des documents connus peut-être de quelques érudits, mais dans un ordre et un groupement qui sont un service rendu à l'histoire elle-même. — Les seules lacunes à regretter ne sont pas du fait de M. Lumbroso; les archives particulières de la famille Murat ne sont pas encore absolument ouvertes; à ce moment là seulement nous aurons une collection complète de la correspondance du très brillant, très étourdi, très vaniteux, très emporté et très héroïque roi Joachim. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Les Sections de Paris pendant la Révolution française (21 mai 1790-19 vendémiaire an IV). *Organisation, fonctionnement,* par CLÉMENT MELLIÉ. Paris, Société de l'histoire de la Révolution française, 1898, in-8 de 320 p.

En vue des élections pour les États-généraux, un règlement royal du 13 avril 1789 avait divisé la ville de Paris en soixante districts. Les élections passées, ces districts essayèrent de se transformer en assemblées politiques et l'Assemblée nationale, inquiète de ces empiètements, les supprima au bout d'un an. Le 21 mai 1790, elle substitua aux soixante districts quarante-huit sections. L'histoire de ces sections qui jouèrent un rôle considérable dans l'histoire de la Révolution, n'a jamais été faite. Seul ou à peu près seul, M. Mortimer-Ternaux s'en était occupé dans sa belle *Histoire de la Terreur*, et il avait consulté, aux divers dépôts d'archives, les très nombreux documents qui les concernaient. Malheureusement la partie de beaucoup la plus considérable de ces documents, les registres des assemblées générales entre autres, avait été conservée à la préfecture de police; elle a disparu dans les incendies de la Commune. Il faut aujourd'hui en demander les restes soit aux Archives nationales, soit aux Archives de la Seine, soit à la Bibliothèque nationale, soit à ce qui a échappé à la destruction à la préfecture de police. C'est un travail énorme devant lequel M. Clément Mellié n'a pas reculé, et de ce travail est sortie, non pas évidemment une histoire complète, mais une étude fort intéressante qui embrasse

à la fois l'organisation et le fonctionnement des sections, leurs assemblées primaires et leurs assemblées générales, leurs divers comités civils ou militaires, comités de surveillance, de bienfaisance, de fêtes populaires, même d'agriculture, etc. Assurément nous ne sommes pas toujours, peut-être même pas souvent, d'accord avec M. Mellié, quant à ses appréciations de l'œuvre accomplie ou tentée par les sections; mais nous nous plaisons à reconnaître qu'il a apporté sa pierre à l'édifice que s'efforcent d'élever, dans l'impartialité et la justice, les historiens futurs de la Révolution et surtout de Paris pendant la Révolution.

R. M.

Orígenes históricos de Cataluña, por el doctor D. José Balari y Jovany. Barcelona, tip. de Hijos de Jaime Jepús, 1899, in-4 de xxxvii-751 p. — Prix : 20 fr.

L'ouvrage qui nous occupe a obtenu, au concours de 1897, le prix Martorell de 20,000 francs, et est écrit par un savant de premier ordre, professeur à l'Université de Barcelone, président de l'Académie littéraire de la même ville, etc. C'est déjà dire toute sa valeur et toute son importance. De nombreuses revues en ont fait un éloge mérité et nous n'avons qu'à souscrire à ces critiques autorisées, ainsi qu'au choix judicieux qui a décerné à son auteur une des plus importantes récompenses qu'on puisse ambitionner pour fruit de son travail.

C'est par une suite de longues et patientes recherches, dignes d'un bénédictin, que D. José Balari est arrivé à reconstruire l'histoire des antiquités de la Catalogne, sur les documents originaux découverts au fond des Archives de Barcelone, en particulier de la cathédrale d'Urgel, de Vich, de Gérone et de Solsona, où ils étaient ensevelis dans la poussière et dans l'oubli. Aussi D. Marcelino Menéndez Pelayo a pu écrire, en toute vérité, à l'auteur de ce travail gigantesque, que « son essai d'histoire régionale est certainement supérieur à tout ce qui a été entrepris sur la même matière dans toute la Péninsule, et doit servir de modèle à tous les travaux analogues... »

Pour nous, nous comparerons volontiers les *Origines de la Catalogne* à la *Légende des Infants de Lara,* de D. Ramón Menéndez Pidal; l'une est dans l'ordre historique ce que l'autre est dans l'ordre de la critique littéraire. Il a fallu à D. José Balari des efforts et un labeur aussi surprenants pour reconstituer l'histoire des antiquités catalanes, qu'en a déployés l'académicien de Madrid pour renouer le fil de la tradition sur une légende justement célèbre dans la littérature nationale de l'Espagne.

Les *Origines de la Catalogne* se divisent en quatre parties : la géographie, le temps des Maures (*Reconquista*), le féodalisme et la civilisation, qu'on pourrait classer peut-être d'une façon plus précise : étude

géographique, étude historique, étude juridique, en faisant rentrer dans chacune de ces trois catégories les subdivisions de détail. La géographie et les noms géographiques sont des vestiges qui sont restés comme témoins des premiers habitants d'une contrée, et peuvent nous servir à démontrer dans quelles proportions telle et telle race ont contribué à peupler la Catalogne, par exemple. En passant en revue tous les noms, surnoms et termes de l'orographie, de l'hydrographie, etc., M. Balary, qui fait preuve d'une érudition peu commune, parvient à expliquer une foule de choses demeurées obscures ou incompréhensibles jusqu'ici. D'ailleurs l'auteur se garde avec soin d'émettre des théories systématiques et de tomber dans les exagérations qui ont rendu si ridicules certaines étymologies ; il marche en terrain sûr et à pas comptés ; il s'appuie sur des textes précis et, quand il ne lui est pas permis de tirer des conclusions absolument indiscutables, il se contente de signaler la voie à suivre, laissant au lecteur le soin de juger et de conclure. Au point de vue de l'histoire de l'invasion musulmane et de la conquête par les rois catholiques, M. Balari fournit de nouvelles données très précieuses pour élucider des questions controversées ou faussées par des études faites à la légère avant lui. Il en est de même du régime féodal.

Quant aux « Usatges », ce code modèle qui eut tant de célébrité au moyen âge, et qui, même à notre époque, fait encore partie de la législation catalane, M. Balari croit, non sans raison, qu'ils sont dus à la science juridique du chanoine Pons Bofill y March, juge palatin et précepteur du comte Raymond Béranger Ier : ce savant ecclésiastique connaissait parfaitement les coutumes et les besoins de son temps et il a su tresser à son souverain la plus belle et la plus durable des couronnes, tout en délimitant sagement les droits parfois excessifs du féodalisme et les revendications plus ou moins légitimes du peuple. La *Revista jurídica de Cataluña* (n° de février 1899) a pu exploiter, juger et louer tout ce que l'auteur des *Origines de la Catalogne* a dit sur ce sujet et sur toutes les institutions anciennes dont parle avec tant d'autorité son savant auteur.

Plus de quatre mille citations viennent à l'appui des dires et des assertions de M. Balari ; une table analytique facilite les recherches à la fin du volume, et l'on ne saurait que féliciter le professeur, l'archéologue et le philologue qui a préparé, durant vingt-trois ans d'un travail assidu, une œuvre qu'il a si bien édifiée et qui ne sera jamais égalée en perfection.

G. Bernard.

Montalembert, *d'après son journal et sa correspondance*, par le R. P. LECANUET. T. II. *La Liberté d'enseignement (1835-1850)*. Paris, Poussielgue, 1898, in-8 de XI-519 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume renferme toute la carrière parlementaire de Montalembert. Il a trop souvent jeté un regard complaisant sur cette période de la monarchie de Juillet pour qu'on puisse douter que ses meilleurs souvenirs ne soient là. Aussi bien pendant quinze ans, il lutte, il travaille, il écrit, il parle, il grandit dans l'affection de ses amis, dans le respect de ses adversaires, et il entoure son nom d'une telle auréole que certaines défaillances d'esprit, certains préjugés de caractère, certaines passions de cœur ne parviendront jamais à en voiler les rayons.

A la tribune il prend part à toutes les discussions des causes justes ou malheureuses ; la Pologne, l'Irlande, la Suisse, l'Arménie, la Palestine, sont ses clientes préférées. Il se déclare catholique avant tout, et de là, dans la Chambre des Pairs, son isolement et sa gloire. Puis, sous le coup de persécutions injustes et prochaines, les catholiques français s'émeuvent, et, dans cette grande campagne de la liberté de l'enseignement, Montalembert occupe la première place par son ardeur, son activité et son dévouement sur un terrain nouveau. Après la révolution de Février, il continue ses discours qui sont des actes, et garde une influence prépondérante dans tous les événements qui intéressent l'Église de France.

Il est matériellement impossible de résumer les phases diverses d'une maturité aussi pleine ; ce sont d'ailleurs moins les faits eux-mêmes — ils sont connus — qu'il convient d'énumérer que les détails nouveaux apportés par ce très beau volume d'histoire religieuse contemporaine. Je signale donc les points suivants à méditer :

Sur Montalembert lui-même : il apparaît d'abord comme très ardent, très cassant même, d'une âme loyale mais autoritaire. Plus que personne, il est vif, emporté contre le mal, ne comprenant ni attermoiements, ni compromissions. Aussi félicite-t-il chaudement l'*Univers* de la vigueur de ses polémiques, et, lorsque plus tard il ne partagera plus ce goût tout au moins généreux pour la lutte sans merci, il aura modifié sa manière, sans affaiblir ses convictions (p. 56-131). Il est le champion acharné de la « contre révolution » (p. 434), précurseur, en cela comme en beaucoup d'autres choses, de M. de Mun, et si son ami M. de Falloux devait plus tard blâmer cette chevaleresque conduite du député du Morbihan, il aurait pu, logiquement, adresser le même reproche à l'éloquent pair de France. Ces rapprochements, pour l'honneur de chacun, sont bons à faire. La piété vive, la foi sincère, la religion la plus affectueuse illuminent Montalembert (p. 340). Aimant le parlementarisme, regrettant le règne de Louis-Philippe, il n'accepte ni ne goûte la démocratie ; on comprend fort bien chez lui une répugnance

qui cadrait à merveille avec son génie aristocratique ; toutefois la logique est mal satisfaite à le voir s'arrêter à l'étape de la bourgeoisie : à mi-chemin. Contre les Bourbons, il est inflexible, contre les royalistes, impitoyable. Par contre, sur M. Thiers sa générosité d'âme se fait d'étranges illusions (p. 392).

Envers celui qu'il aimait chaleureusement alors, et qu'il combattra avec colère dans la suite par des coups que l'autre lui rendra vigoureusement, envers Louis Veuillot, ce livre est encore fort instructif. Qui lira les éloges adressés par Montalembert en 1840 à l'*Univers* (p. 56-57) retrouvera des pages qui sembleront écrites hier pour s'adapter à la situation actuelle des journaux religieux. Le sentiment profond de la gratitude pour les services rendus et le respect pour des convictions généreuses et fortes, Montalembert et Lacordaire en prodiguent l'expression à Louis Veuillot en 1840, en 1843, en 1846 (p. 167, 282, 286) ; ces témoignages sont à noter. On sent combien les ardeurs étaient promptes chez ces soldats de l'Église, et hélas, combien aussi, de part et d'autre on manquait de souplesse (p. 281). Un personnage qui en avait beaucoup, lui, et qui devait prendre sur Montalembert, dès le premier instant, une influence prépondérante, c'était l'abbé Dupanloup. On le voit très hostile à Lacordaire (p. 4) qui le lui rendait bien ; très habile à s'insinuer auprès de Montalembert (p. 309), se glissant à Rome, sous son couvert, en 1846 (p. 312), et attaquant l'*Univers* dès 1847, avec un acharnement déjà mal justifié (p. 319).

Tous ces points intéressants, délicats, le P. Lecanuet les aborde avec sérénité, les traite avec sagesse ; comme il est de son droit, il a ses préférences et les indique, mais sans jamais se départir d'une impartialité respectueuse.

Ces mérites donnent à son livre un cachet très heureux, et si on ajoute que son travail est composé sur des documents originaux, appuyé des papiers les plus précieux et les plus intimes de l'homme considérable dont il parle, on concluera que cette vie, déjà si attachante par la figure même de l'illustre et sympathique Montalembert, est aussi une des plus heureuses contributions à l'histoire religieuse de notre temps. Dire la vérité sans faiblesse, sans tomber dans le panégyrique à outrance, c'est la marque d'un talent supérieur et d'un cœur bien placé ; à l'écrivain, comme à son héros, ces heureuses et nobles qualités sont familières, et il convenait de les louer ici sans réserves.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

BULLETIN

Sanctissimi Domini nostri LEONIS **Papae XIII. Allocutiones, epistolae, constitutiones, aliaeque acta praecipua.** Volumen V (1891-1894). Bruges et Lille, Desclée et de Brouwer, 1898, in-8 de 348 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette collection dont nous annonçons le cinquième volume est, à quelque point de vue qu'on se place, d'une importance et d'une utilité hors ligne. Nous n'avons pas à parler des documents qu'elle réunit; disons seulement qu'elle est fort bien conçue et fort bien exécutée. Le texte est d'une correction parfaite, les caractères sont choisis pour rendre la lecture facile. Des indications marginales accompagnent constamment le texte et en résument l'objet. Ces indications se retrouvent à la table des matières où elles forment un sommaire complet. Enfin le prix est des plus modiques. On ne pouvait désirer mieux. LAMOUREUX.

La Cité de Dieu de saint Augustin, traduction de L. MOREAU. 4e édition. T. Ier. Paris, Garnier, 1899, in-12 de xv-528 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'avons pas à faire connaître ici le magnifique ouvrage de saint Augustin adressé au tribun saint Marcelin pour justifier les chrétiens qu'on accusait d'être la cause des maux de l'Empire. Le traité de *la Cité de Dieu* a pris place dans l'estime de la postérité à côté du discours sur l'histoire universelle.

Malheureusement beaucoup de personnes, même instruites, ne sont pas en état aujourd'hui de lire un livre écrit en latin. Une excellente traduction, avec des notes nombreuses et savantes, en a été faite, il y a cinquante ans environ, par L. Moreau et a été couronnée par l'Académie française. L'ouvrage en trois volumes avec texte latin au bas des pages fut publié pour la première fois en 1846 chez L. Lesort. Il eut alors un grand succès puisqu'il arriva en peu d'années à sa troisième édition,

MM. Garnier frères ont cru, avec raison, utile de réimprimer l'ouvrage de L. Moreau. C'est la quatrième édition qui reproduit littéralement les précédentes, autant que nous avons pu nous en assurer. Nous ignorons pourquoi ils ne donnent en ce moment que le premier volume. Quoi qu'il en soit, cette réimpression ne peut manquer d'avoir le même succès que les éditions précédentes et servira à assurer une popularité plus étendue au chef-d'œuvre de saint Augustin. D. V.

Compendium Liturgiae sacrae juxta ritum romanum, auctore JOS. AERTNYS. C. SS. R. Editio altera. Paderbornae, Schöningh, 1899, in-8 de VIII-148 p. — Prix : 1 fr. 80.

La *Liturgie* du R. P. Aertnys, dont nous signalons aujourd'hui la seconde édition à nos lecteurs, est vraiment un manuel idéal, apte à présenter dans les conditions les plus claires tout l'ensemble des rubriques dont la multiplicité et les exceptions déconcertent l'étudiant encore novice et même parfois la mémoire infidèle des anciens du sacerdoce. Les modifications récentes apportées par les décrets des dernières années ont nécessité une refonte, très heureuse du reste, de l'ouvrage. Celui-ci se divise en trois parties : 1° Rites des différentes messes et des fonctions annexes ; 2° Ru-

briques générales du Missel ; 3° Récitation de l'office divin. C'est une œuvre consciencieuse, solide et pratique. G. P.

La Liturgia della Chiesa Milanese nel secolo IV, per can. Dott. MARCO MAGISTRETTI. Milano, tipografia pontificia di S. Giuseppe, 1899, in-8 de XI-208 p.

Nous avons, à plusieurs reprises, examiné ici les travaux érudits du chanoine Marco Magistretti, maître des cérémonies de la métropole de Milan, relatifs au rit ambroisien. Le savant auteur nous offre dans le présent volume les utiles développements d'une de ses conférences sur la liturgie de l'Église de Milan au IVe siècle. Cinq chapitres du plus haut intérêt, fortement documentés et judicieusement conçus, traitent du baptême, de la hiérarchie, du mariage et de la consécration des vierges, de la *Synaxis* et de la psalmodie publique. G. P.

Ecclesiae occidentalis monumenta juris antiquissima. Canonum et conciliorum graecorum interpretationes latinae. Edidit C.-T.-H. TURNER. A. M. Oxonii, e typ. Clarendoniano, MDCCCXCIX, in-4 de XVI-96 p.

M. Hamilton Turner, de Magdalen College, Oxford, commence l'édition d'une série des plus anciens documents du droit canonique occidental, qui promet d'être une œuvre de premier ordre. Il met à contribution des publications classiques de Justel, de Quesnel, des frères Ballerini, de Mansi, de Gonzalez, de Maassen, et les utilise après collation des manuscrits célèbres avec tout le luxe et la perfection des impressions scientifiques modernes. Ces premiers fascicules contiennent les canons des apôtres, les listes des signataires et les préfaces du concile de Nicée. Les notes du bas des pages sont principalement réservées à l'appareil critique, et c'est à la suite du texte même des canons qu'on rencontre les annotations relatives à l'interprétation et à son histoire. Le savant éditeur a comparé lui-même les manuscrits de nombreuses bibliothèques et il a ainsi accompli un immense et consciencieux travail qui fait augurer très avantageusement de l'exécution ultérieure du plan qu'il s'est tracé. G. P.

Pour l'école laïque, conférences populaires, par M.-B. JACOB. Avec une préface de M. BUISSON. Paris, Cornély, 1899, in-12 de 192 p. — Prix : 1 fr.

Voilà un livre en face duquel j'éprouve un certain embarras.

D'une part, son titre d'une franchise sans ombrages, le patronage dont il se réclame, l'insistance mise dans le chapitre initial à dénoncer sous toutes ses formes « le péril clérical », autant d'indices irrécusables de l'esprit qui a présidé à sa rédaction. Tous les préjugés sectaires y trouvent un écho : le catholicisme y est qualifié de superstition et de fanatisme : on s'applique à paraître plaider la cause de la religion en jetant feu et flamme contre le cléricalisme ; enfin sans être précisément déclarée sacrée et intangible, toute notre législation scolaire est portée aux nues comme un idéal de sagesse et de tolérance, d'ailleurs gravement menacé « par le vent de réaction qui souffle avec une force croissante au sommet de la société française. »

Jusqu'ici on comprend qu'auteur et ouvrage nous soient très médiocrement sympathiques ; mais quand il arrive à M. Jacob de penser par lui-

même, sa polémique, sans faiblir, devient presque sérieuse et courtoise. Il connaît nos graves et persévérantes objections contre le système d'éducation qui a toutes ses préférences : et s'il ne réussit pas à les réfuter, du moins il les expose d'ordinaire sans réticences et les discute sans ironie. — Renan est son idole : mais s'agit-il de définir le *credo* de ce singulier prophète, il se récuse, sous prétexte que la largeur de ses idées leur ôte toute précision. — Il n'a pas assez d'admiration pour la *Déclaration des droits de l'homme* : mais à l'heure actuelle il trouve peu convenable de rire de ceux qui demandent à proclamer aussi « les droits de Dieu. » — Certains libres-penseurs ou prétendus tels lui paraissent justement suspects « de répéter leur catéchisme matérialiste comme les adversaires qu'ils méprisent répètent leur catéchisme catholique. » — Il se montre inquiet du conflit grandissant « entre la démocratie et la civilisation », et il constate que « rarement on vit chez un grand peuple, au moins dans le champ de la politique, pareille floraison d'incapables ou d'indignes... Les grands ancêtres de 89 et de 48 éprouveraient certainement le plus profond désespoir s'ils voyaient les fruits pourris éclos sous cette République qu'ils avaient appelée de tout leur cœur, comme devant être la règle de la raison et de la vertu. » — « Le cléricalisme, ajoute-t-il, n'est puissant que par nos fautes » : ici je ne suis plus absolument de son avis, mais au fond il n'a pas tout à fait tort.

C. H.

Les Recettes du distillateur, par Ed. Fierz. Paris, Gauthier-Villars, 1899, in-18 de 149 p. — Prix : 2 fr. 75.

Voulez-vous apprendre à fabriquer les liqueurs les plus variées depuis l'Alasch russe jusqu'au Parfait Amour, les crèmes d'ananas, de cerises, etc., les amers de toute nationalité, les spiritueux proprement dits, les sirops de punch, adressez-vous à M. Fierz. Il faudrait être du métier pour pouvoir affirmer le mérite de chacune de ses recettes. Mais il suffit d'avoir parcouru ce petit volume pour certifier qu'il est impossible de donner à un livre de cuisine un caractère plus précis, plus scientifique vraiment et en même temps plus pratique.

Quelques pages sont consacrées aux notions générales, au choix des matières premières, aux opérations; puis ce ne sont que recettes présentées avec les poids ou les volumes exacts, le titre alcoolique des ingrédients, la suite des opérations indiquée en quelques mots par des renvois à la partie générale. Pas de fatras, pas d'hésitation pour le lecteur.

En ce temps de congrès anti-alcooliques, on se fait quelque scrupule de recommander un ouvrage sur ce sujet. En tout cas, les prescriptions de M. Fierz quant au choix des matériaux, au soin dans les opérations, ne peuvent être que bienfaisantes pour ceux qui ne se résignent pas encore au régime des *teatotallers*.

E. V.

Un peu de théologie à propos de Raphaël. *I. La Dispute du Saint-Sacrement. II. La Transfiguration,* par le Dr F. Schneider. Traduit de l'allemand par T. Richard. Paris, Letheilleux, 1897, in-8 de 29 p., avec 2 planches. — Prix : 1 fr. 25.

D'après le Dr Schneider les deux grands chefs-d'œuvre de Raphël ne révèlent pas dans l'artiste l'influence des humanistes mais celle de la grande théologie du moyen-âge, car c'est à elle qu'ils doivent leur inspiration. La dispute du Saint-Sacrement exprime non pas un rapport d'opposition entre la terre et le ciel, mais plutôt un rapport d'union et d'identité.

C'est le *Tantum ergo sacramentum* avec son prolongement, son épanouissement dans la patrie. Le grand peintre a exprimé à sa manière ce que le grand théologien a chanté. Pour la Transfiguration, l'idée qui a présidé à la composition du tableau est celle-là même qui a porté à l'institution de la fête. C'est le triomphe du Christ rédempteur qui nous délivre du péché et de tous les maux qui en sont la suite. Un détail nous montre jusqu'à l'évidence que Raphaël avait en vue non seulement l'idée mais même la liturgie de la fête. Cette fête était fixée dès lors au 6 août, jour consacré aux saints diacres martyrs Félicissime et Agapit. Ce sont ces deux saints diacres que le peintre a placés en contemplation devant le mystère du Thabor. Telles sont les conclusions de cette intéressante brochure. LAMOUREUX.

Étude des critiques sur l'histoire de la littérature française. 6me série, par F. BRUNETIÈRE. Paris, Hachette, 1899, in-18 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pauló minora..... Afin de ne pas se laisser oublier tout à fait du monde littéraire, tandis qu'il bataille sur le champ de la politique, M. Brunetière a réuni cette année en volume un certain nombre d'articles de critique, d'époques assez espacées et de valeur inégale.

Cela ne va pas sans inconvénients. Et quel intérêt, par exemple, peut bien avoir une notice sur *Bossuet* faite en 1888 pour la *Grande Encyclopédie* quand depuis dix ans l'auteur a parlé, écrit avec l'abondance que l'on sait sur ce sujet? Il en va de même d'un article sur *Corneille* daté de 1891, dont les idées nous sont connues par tant de conférences, et se retrouvaient encore récemment dans le *Manuel de littérature française*. L'étude sur *l'Esthétique de Boileau* est très savoureuse, j'en conviens, et M. Brunetière y montre excellemment dans l'auteur de *l'Art poétique :* le bourgeois de Paris, déjà un peu voisin de Voltaire, au moins par la gaîté robuste, la verve railleuse, et quelque pointe — oh ! très fine — de libertinage..... Mais est-il étonnant qu'en la lisant j'aie l'impression du « déjà-vu », puisqu'elle servit, il y a trois ou quatre ans, d'introduction à une édition classique de Boileau, et avait dû servir déjà auparavant à autre chose, étant datée de 1889 ?

Il y a des inconvénients plus graves. En dix ans, le savoir de M. Brunetière s'est naturellement grossi. De loin en loin, il a même la bonne foi de nous avertir qu'il parlait en ce temps-là de sujets qu'il connaissait... moins bien qu'à présent, ce qui explique que ses idées depuis aient changé un peu ou beaucoup... Mais par quel scrupule alors conserver des propos qu'on sait injustes, et qui n'ont plus qu'une valeur... historique ?

L'article sur *le Cosmopolitisme et la Littérature nationale*, par exemple, est intéressant et spirituel; et, à mon sens, il a une grande part de vérité : M. Brunetière y modernisant la vieille idée que la littérature française est foncièrement mondaine, sociale, humaine, soutient habilement cette thèse que nous faire cosmopolites en littérature, c'est précisément revenir à notre tradition nationale. On ne saurait donc l'accuser d'avoir, même à cette époque, méconnu notre génie héréditaire... Il n'empêche, qu'écrit aujourd'hui, si le fond restait pareil, le ton sans doute de l'article changerait un peu. Et ce n'est pas sans doute dans les mêmes termes que, s'il parlait devant son auditoire de la « Patrie française », M. Brunetière constaterait que « les haines de races ont aujourd'hui perdu un peu de leur antique violence », et qu'« on ne saurait travailler trop activement, ni

surtout trop continûment, à les assoupir, à les anéantir. » Aurait-il aussi les ironies d'il y a dix ans pour l'Église romaine qui, « en plein XIXe siècle, les difficultés de croire étant sans doute devenues moindres, a fait un nouveau dogme de la Conception Immaculée, que Bossuet appelait une chose indifférente » ? Et est-il bien sûr à présent que « pas plus qu'il n'eût approuvé les scènes indécentes du cimetière Saint-Médard, Bossuet n'eût sans doute accepté les miracles de Lourdes ou de Lorette, et non pas même seulement, sur les visions d'une Marie Alacoque, la dévotion superstitieuse du cœur sanglant et sacré de Jésus ! » — une phrase qui repasse aujourd'hui telle quelle, et sans la moindre note qui la désavoue ? — Au même, reste l'article le plus récent, — il est de 1898 et intitulé : *La Doctrine évolutive* — s'il réintègre très habilement l'individu dans un système qui semblait le nier et lui assigne même la place très large, et s'il se dresse d'une façon inattendue mais très juste, suivant moi, contre l'idée superstitieuse du progrès continu, conserve encore trop de traces de ce « personnalisme » de M. Brunetière qui lui fait chercher de mauvaises querelles de mots à Mgr d'Hulst, à la Sorbonne, et à tout le monde, et se vanter d'avoir ébahi et scandalisé les gens par ses idées — quand on lui a précisément montré qu'on n'en riait un peu que parce qu'elles dataient de Villemain ! Ce morceau, du moins, est du Brunetière de la bonne époque. — Et il y a une causerie sur les *Fabliaux*, une autre sur *André Chénier*, qui nous donnent avec agrément la meilleure moelle de quelques thèses récentes. Celle qui est intitulée : *Les Mémoires d'un homme heureux*, et nous entretient de Marmontel, est absolument charmante. GABRIEL AUDIAT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jules FLAMMERMONT, professeur à la Faculté des lettres de Lille, vient de mourir le 30 juillet, dans la force de l'âge et du talent. Né à Clermont en Beauvaisis le 5 février 1852, le goût des études historiques le fit entrer à l'École des chartes d'où il sortit en 1878 avec une thèse remarquée sur l'histoire de Senlis, qui fut couronnée en manuscrit par l'Académie des inscriptions et belles-lettres et plus tard publiée partiellement. Successivement chargé de cours à la Faculté des lettres de Poitiers, archiviste de la ville de Senlis et du château de Chantilly, professeur titulaire à la Faculté des lettres de Douai, bientôt transportée à Lille, M. Flammermont a surtout fait porter ses études sur l'histoire du XVIIIe siècle et de la Révolution. Sa thèse de doctorat sur le chancelier Maupeou l'avait désigné pour diriger la publication des *Remontrances du Parlement de Paris au XVIIIe siècle*, qu'il a conduite heureusement jusqu'à l'année 1788. Nous citerons de cet érudit : *Histoire de Senlis pendant la seconde partie de la guerre de Cent ans (1405-1451* (*Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, t. V, 1879) ; — *La Jacquerie en Beauvaisis* (*Revue historique*, t. IX, 1879, p. 123-143) ; — *La Réforme judiciaire du chancelier Maupeou* (*Séances et travaux de l'Académie des sciences morales*, 1880) ; — *Histoire des institutions municipales de Senlis* (45e fasc. de la *Bibliothèque de l'École des hautes études*) (Paris, 1881, in-8) ; — *Les Vols d'autographes et les Archives de la marine et des colonies* (Paris, 1883, in-8) ; — *Les Archives des ministères et les papiers d'État* (*Bulletin de la Société historique*, t. 8, 1883, p. 246-260) ; — *Le Chancelier Maupeou et les Parlements* (Paris, 1883, in-8) ; — *De concessu legis et auxilii saeculo XIII* (ibid., 1883, in-8) ; — *Les Papiers de Soulavie* (*Revue historique*, t. XXV,

1884, p. 107-117) ; — *L'Expansion de l'Allemagne* (Paris, 1885, in-8) ; — *Facilités de travail assurées en Allemagne aux professeurs des Universités de province* (Paris, 1885, in-8) ; — *Nouveau Règlement autrichien pour les examens d'État* (Paris, 1885, in-8) ; — *Les Jésuites et les Parlements au* XVIII*e siècle* (Paris, 1885, in-8) ; — *Relations inédites de la prise de la Bastille* (*Bulletin mensuel de la Faculté des lettres de Poitiers*, 1881, p. 264-279, Poitiers, 1885, in-8) ; — *Négociations secrètes de Louis XVI et du baron de Breteuil avec la cour de Berlin* (Même recueil, 1884, p. 415-427 ; 1885, p. 107-121 ; ibid., 1885, in-8) ; — *Études critiques sur les sources de l'histoire du* XVIII*e siècle*. I. *Les Mémoires de Mme Campan* (Même recueil, 1886, p. 109-129 ; ibid., 1886, in-8) ; — *Les Universités allemandes* (Même recueil, 1886, p. 181-208 ; Paris, 1886, in-8) ; — *Remontrances du Parlement de Paris au* XVIII*e siècle* (Paris, 1888-1898, 3 vol. in-4) ; — *Lille et le Nord au moyen âge* (Lille, 1888, in-16) ; — *Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec l'empereur Joseph II et le prince de Kaunitz*, en collaboration avec M. d'Arneth (Paris, 1890, in-8) ; — *A propos d'une fausse lettre de Mme de Lamballe* (*Revue historique*, t. XLIII, p. 74-86) ; — *Le Second Ministère de Necker* (ibid., t. XLVI, p. 1-67) ; — *Le Manuscrit des Mémoires de Talleyrand* (ibid., t. XLVII, 1892, p. 72-80) ; — *L'Authenticité des Mémoires de Talleyrand* (ibid., t. XLIX, 1892, p. 69-96) ; — *L'Authenticité des Mémoires de Talleyrand* (*Révolution française*, 1892) ; — *La Journée du 14 juillet 1789, fragment des Mémoires inédits de L.-G. Pitra* (Paris, 1892, in-8) ; — *Mémoire sur les grèves et les coalitions ouvrières à la fin de l'ancien régime* (*Bulletin des sciences économiques*, 1894, p. 194-204) ; — *Album paléographique du Nord de la France* (Lille, 1896, in-fol.) ; — *Les Correspondances des agents diplomatiques en France avant la Révolution* (*Nouvelles Archives des missions* (Paris, 1896, in-8) ; — *Histoire de l'industrie à Lille* (Paris, 1897, in-16) ; — *Les Portraits de Marie-Antoinette* (*Gazette des beaux-arts*, 1897).

— Un des plus illustres chimistes de notre époque, M. Robert Wilhelm Bunsen, est mort le 16 août, à Heidelberg. Né à Gœttingue, où son père enseignait à la Faculté de théologie, c'est à l'Université de cette ville qu'il commença ses études scientifiques qu'il alla compléter aux Universités de Paris, de Berlin et de Vienne. Il n'avait pas 20 ans quand il prit ses degrés avec une dissertation remarquée sur les hygromètres (*Enumeratio ac descriptio hygrometrorum quae inde a Saussurii temporibus proposita sunt* (Goettingae, 1830, in-8). Agréé comme privat-docent à Gœttingue à 22 ans, il devint en 1836 titulaire de la chaire de chimie à l'Institut polytechnique de Cassel. (1836) qu'il quitta deux ans après pour aller à l'Université de Marbourg. Appelé en 1851 à Breslau, il passa l'année suivante à Heidelberg où il donna jusqu'en 1889 le plus fécond enseignement. Il ne saurait être question de relever ici les titres des nombreux mémoires publiés par M. Bunsen dans les recueils spéciaux, *Annalen der Chemie*, *Annalen der Physik und Chemie*, etc. Mais nous ne pouvons nous dispenser de rappeler quelques-unes de ses découvertes. Dès 1834, il avait donné, en collaboration avec Berthold, un travail sur l'hydroxyde de fer, contrepoison de l'arsenic. Ses recherches sur le cacodyle, qui faillirent lui perdre faire la vue (1837), eurent un résultat considérable par le développement qu'elles donnèrent à la théorie des radicaux composés. Ses recherches sur l'analyse des gaz et ses méthodes gazométriques n'eurent pas un retentissement moins considérable (1838). C'est peu de temps après qu'il inventa la pile qui porte son nom (1841). Un voyage scientifique en Islande lui fournit l'occasion d'importantes études sur les phénomènes volcaniques dans ce pays. La plus féconde peut-être de ses découvertes est celle qu'il fit de concert avec Kirchhoff de l'analyse spectrale.

Elle n'a pas seulement eu pour résultat la découverte de nouveaux métaux (le césium et le rubidium), mais elle a fait faire à l'astronomie un progrès considérable. Parmi les mémoires publiés à part par l'illustre savant nous citerons : *Das Eisenoxydhydrat, ein Gegengift der arsenigen Säure*, en collaboration avec M. A.-A. Berthold (Göttingen, 1834, in-8); — *Ueber eine volumetrische Methode von sehr allgemeiner Anwendbarkeit* (Leipzig, 1854, in-8) ; — *Gasometrische Methoden* (Braunschweig, 1857, in-8) ; — *Chemische Analyse durch Spectralbeobachtungen*, avec G. Kirchhoff (Wien, 1861, in-8) ; — *Anleitung zur Analyse der Aschen und Mineralwasser* (Heidelberg, 1874, in-8) ; — *Flammenreactionen* (Heidelberg, 1880, in-8) ; — *Untersuchungen über die Kakodylreihe*, fasc. 27 des *Klassiker der exacten Wissenschaften* d'Ostwald (Leipzig, 1891, in-8) ; — *Photochemische Untersuchungen*, avec H.-E. Roscoe, fasc. 34 et 38 de la même collection (Leipzig, 1892, 2 vol. in-8).

— M. Henri-Étienne-Joseph-Fernand Bernard, marquis de Sassenay, membre de la Société bibliographique, lauréat de l'Institut, membre correspondant de l'Académie de Mâcon, est décédé le 10 juillet dernier. Il était le dernier représentant d'une des familles les plus marquantes de l'ancien parlement de Bourgogne, et sur laquelle Étienne Bernard, le grand orateur des États de Blois de 1588, qui contribua si puissamment ensuite à rallier à Henri IV la Bourgogne et la Provence, et Claude Bernard, « le pauvre prêtre, » l'ami et l'émule de saint Vincent de Paul, avaient jeté dès l'avènement des Bourbons, un éclat aussi brillant que sympathique. Le Mis de Sassenay était né le 23 novembre 1829 au château de Saint-Paer, résidence que la renommée de son grand-père, le vicomte d'Arlincourt, avait rendue célèbre. A la suite de fortes études, il dut sur l'ordre de son père, et à une époque où les grandes excursions n'étaient point entrées dans les mœurs, visiter une bonne partie de l'ancien et du nouveau monde. Naturellement observateur, il retira de voyages qui, en 1852 et 1853 l'avaient conduit jusqu'en Californie à l'époque héroïque des Raousset-Boulbon et des Pindray, une expérience des hommes et des choses et une connaissance de l'étranger rare encore dans sa génération. La pratique de la plupart des langues du monde civilisé, échue à un esprit naturellement aussi bien ordonné, avait en outre fait de lui un linguiste consommé. Des intérêts de famille l'ayant fixé pendant quelques années à Naples, il débuta dans les travaux historiques par une étude sur les Brienne : *Les Brienne de Lecce et d'Athènes* (Paris, Hachette, 1869, in-18). Bien qu'il l'eût préparée par la visite attentive des lieux et des châteaux où se sont déroulés les événements de son récit, et plus encore par des recherches approfondies dans les archives de Calabre, de Florence et de France, la conscience minutieuse qu'il apportait à tout ce qu'il entreprenait n'était point encore satisfaite, et souvent il regrettait d'avoir publié ce livre trop hâtivement. Ce scrupule ne fut pas étranger à la réserve qu'il garda pendant plus de vingt ans, période pendant laquelle un court article sur Chypre : *Chypre, notice historique et géographique* (*Revue de géographie*, année 1878, 32 p. gr. in-8) fut son unique production. Un souvenir de famille intéressant triompha enfin de ses hésitations, et il fit paraître en 1892 : *Napoléon Ier et la Fondation de la République Argentine. Jacques de Liniers, comte de Buenos-Aires, vice-roi de la Plata et le Mis de Sassenay, 1808-1810* (Paris, Plon et Nourrit). Ce livre, dont le retentissement fut très grand en Amérique, constitue un des documents les plus curieux et les plus complets sur les vues, si peu connues du grand public, que Napoléon avait conçues à l'endroit des colonies espagnoles, lors du règne éphémère de Joseph Bonaparte à Madrid, puis il donna en 1896 : *Les Derniers Mois de Murat. Le Guet-à-pens du Pizzo* (Paris, Calmann

Lévy), livre honoré par l'Institut d'un des prix Monthyon, et qui, en France aussi bien qu'en Italie et en Autriche, a provoqué des recherches et des polémiques dont ressort chaque jour davantage la justesse de vues de l'auteur. Lorsque la mort est venue, M. de Sassenay était sur le point de faire paraître, à l'aide des documents que cette agitation lui avait signalés, ou qu'il avait lui-même à nouveau découverts, une suite à cette première étude sur un des points les plus obscurs de l'écroulement de l'édifice napoléonien. Il laisse également presque achevé un travail considérable sur le rôle des Français, et particulièrement du général de Cantérac, dans la lutte acharnée soutenue par l'Espagne contre ses colonies de l'Amérique du Sud de 1810 à 1825. Il serait fort à désirer que ces œuvres, préparées avec la probité d'un érudit de race auquel ses connaissances linguistiques exceptionnelles permettaient de conduire ses investigations dans les documents originaux de tous les pays d'Europe et d'Amérique, fussent reprises par l'un des siens pour le profit de l'histoire du XIXe siècle.

— M. Édouard BEAUDOUIN, professeur à l'Université de Grenoble, est mort le 6 août. Né à Alençon en 1854, c'est à la Faculté de Rennes qu'il fit ses études juridiques; il y prit successivement sa licence (1874), puis son doctorat en droit (1877). Deux ans après, il était reçu à l'agrégation des Facultés de droit, était presque aussitôt désigné pour remplir à la Faculté de Grenoble les fonctions de chargé de cours (1880), et ne tardait pas à devenir (1885) titulaire d'une chaire de droit romain. Ses recherches, en partie publiées dans les *Annales* de l'enseignement supérieur de Grenoble et dans la *Nouvelle Revue historique de droit* ont eu principalement pour objet le droit romain et le droit international. Nous citerons, outre ses thèses de doctorat, *Droit romain. Des Associations religieuses et charitables. Droit français. De la Tutelle administrative des établissements religieux et charitables* (Rennes, 1877, in-8), les ouvrages suivants : *Le Majus et le minus Latium* (Paris, 1879, in-8); — *Études sur le jus italicum* (Paris, 1883, in-8); — *La Participation des hommes libres au jugement dans le droit franc* (Paris, 1888, in-8); — *Étude sur les origines du régime féodal. Les Recommandations et la justice seigneuriale* (Grenoble, 1889, in-8); — *Le Culte des empereurs dans les cités de la Gaule narbonnaise* (Grenoble, 1891, in-8); — *La Limitation des fonds de terre dans ses rapports avec le droit de propriété* (Paris, 1894, in-8); — *Saint François d'Assise* (Grenoble, 1895, in-8).

— M. le baron Carl DU PREL, mort le 4 août, était né le 3 avril 1839, à Landshurt. Il servit plusieurs années dans l'armée bavaroise, mais quitta le service en 1872 avec le grade de lieutenant pour se livrer sans entraves aux recherches philosophiques dont il s'occupait depuis plusieurs années déjà. Une thèse sur les rêves (*Oneirocriticon*) soutenue en 1866 à l'Université de Tubingue lui avait valu le grade de docteur. De l'étude de la psychologie, qui avait d'abord attiré toute son attention, il avait passé aux recherches spirites et aux doctrines occultistes. Ses principales publications sont : *Philosophische Abhandlung über die Intelligenz des Zufalles und die Berechenbarkeit des Glückes* (München, 1870, in-8); — *Der gesunde Menschenverstand vor den Problemen der Wissenschaft* (Berlin, 1872, in-8); — *Der Kampf ums Dasein am Himmel* (Berlin, 1874, in-8); — *Unter Tannen und Pinien. Wanderungen in den Alpen, Italien, Dalmatien und Montenegro* (Berlin, 1875, in-8); — *Die Planeten bewohner und die Nebularhypothese* (Leipzig, 1880, in-8); — *Psychologie der Lyrik* (Leipzig, 1880, in-8); — *Das zweite Gesicht*, dans la *Deutsche Bücherei* (Breslau, 1882, in-8); — *Entwickelungsgeschichte der Weltalls* (Leipzig, 1882, in-8), formant la 3e édition de *der Kampf um Dasein*; —

Das Gedankenlesen, dans la *Deutsche Bücherei* (Breslau, 1885, in-8); — *Die Philosophie der Mystik* (Leipzig, 1885, in-8); — *Justinus Kerner und die Seherin von Prevorst* (Leipzig, 1886, in-8); — *Ein Problem für Taschenspiele* (Breslau, 1886, in-8), dans la *Deutsche Bücherei*; — *Die weltlichen Kloster* (Leipzig, 1887, in-8); — *Die monistiche Seelenlehre* (Leipzig, 1888, in-8); — *Die Mystik der alter Griechen* (Leipzig, 1888, in-8); — *Das hypnotische Verbrechen und seine Entdeckung* (München, 1889, in-8); — *Professor C. Merdel in Berlin und der Hypnotismus*, avec M. C. Gerster (Leipzig, 1890, in-8); — *Studien aus dem Gebiete der Geheimwissenschaften* (Leipzig, 1890-1891, in-8); — *Hartmann contra Aksakow* (Leipzig, 1891, in-8); — *Das Kreuz am Ferner, Ein hypnotisch-spiritistischer Roman* (Stuttgart, 1891, 2 vol. in-8): — *Zur Mystik im Irrsinn* (Leipzig, 1891, in-8); — *Das Rätsel der Menschen* (Leipzig, 1892, in-8), n° 2978 de l'*Universal-Bibliothek*; — *Das Sprechen in fremden Zungen* (Leipzig, 1892, in-8); — *Der Spiritismus* (Leipzig, 1893, in-8), n° 3118 de l'*Universal-Bibliothek*; — *Die Entdeckung der Seele durch die Geheimwissenschaften* (Leipzig, 1894, 2 vol. in-8); — *Menschensüchtung*, dans le t. III de *Wanidis*, par Max Ferdinand (Leipzig, 1897, in-8); — *Okkultismus und Socialismus* paru comme préface à *Die Magie des Traumes* de Franz Unger (Münster, 1898, in-8); — *Das Telegraphiren ohne Draht* (Berlin, 1898, in-8).

— Avec M. Daniel Garrison Brinton, mort le 31 juillet, à Atlantic-City, N. J., disparaît l'un des ethnologues les plus distingués des États-Unis. Né à Westchester, Pa., en 1837, il fit ses études au Yale College, et les poursuivit au collège médical Jafferson de New York. Il servit comme médecin et comme directeur du service médical du XI° corps dans l'armée des États-Unis, pendant la guerre de sécession. Bien qu'il ait donné une assez large collaboration aux revues médicales de son pays (il fut même directeur du *Medical and surgical Reporter* et du *Quarterly compendium of medical science*), ses recherches ont surtout porté sur l'histoire, l'ethnographie et les langues des races indigènes de l'Amérique. Professeur d'ethnologie et d'archéologie à l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, il fut aussi chargé du cours de langue et d'archéologie américaine à l'Université de Pensylvanie. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons les suivants, par ordre alphabétique : *Aboriginal Americam authors and their productions* (Philadelphia, 1883, in-8); — *Address delivered on Columbus day, Oct. 21, 1892* (Philadelphia, 1892, in-8); — *The Alphabets of the Berbers* (Philadelphia, 1894, in-8); — *American heromyths* (Philadelphia, 1894, in-8); — *The American Race : a linguistic classification and ethnographic description of the native tribes of North and South America* (New York, 1891, in-16); — *Ancient Nahuatl poetry* (Philadelphia, 1887, in-8); — *The ancient phonetic Alphabet of Yucatan* (New York, 1870, in-fol.); — *Annals of the Cakchiquels* (Philadelphia, 1885, in-8); — *The Battle and the mins of Cinthia* (Chicago, 1896, in-8); — *Books on American languages* (Media, s. d., in-8); — *Characteristics of American languages* (s. l., 1894, in-8); — *Contributions to a grammar of the Muskokee language* (Philadelphia, 1870, in-8); — *Essays on an Americanist* (Philadelphia, 1890, in-8); — *The Etrusco-Libyan elements in the song of the Arval brethren* (s. l., 1893, in-8); — *The Folklore of Yucatan* (s. l., 1883, in-8); — *Further Notes on Fuegian languages* (s. l., 1892, in-8); — *Further Notes on the Beloya dialects* (s. l., 1893, in-8); — *Giordano Bruno*, avec T. Davidson (Philadelphia, 1890, in-8); — *The Güegüence* (Philadelphia, 1883, in-8); — *The Lendpé and their legends* (Philadelphia, 1885, in-8); — *The linguistic Cartography of the Chaco region* (Philadelphia, 1898, in-8); — *The Maya chronicle* (Philadelphia, 1882, in-8); — *The missing Authorities on Mayan antiquities* (Washington, 1897, in-8); — *The Myster of*

the New World (New York, 1868, in-8; 2e éd. en 1876). — *Nagualian : a study in native American folklore and history* (Philadelphia, 1894, in-8); — *The Nation as an element in anthropology* (Chicago, s. d., in-8); — *Native American musical instruments* (s. l., 1897, in-8); — *The native Calendar of Central America and Mexico* (Philadelphia, 1893, in-8); — *Notes on the Floridian peninsula* (Philadelphia, 1859, in-12); — *On an inscribed tablet from Long Island* (Waterloo, 1893, in-8); — *On various supposed relations between the American and Arian races* (Chicago, s. d., in-8); — *The Pillars of Ben* (Philadelphia, 1897, in-8); — *A Primer of Mayan hieroglyphics* (Boston, 1894, in-8); — *The protohistoric Ethnography of Western Asia* (Philadelphia, 1895, in-8); — *Races and peoples* (New York, 1890, in-12); — *A Record of study in aboriginal American languages* (Media, 1898, in-8); — *Religions of primitive peoples* (New York, 1897, in-8); — *Religious sentiment its source and aim* (New York, 1876, in-8); — *Reminiscences of Pennsylvania folklore* (s. l., n. d., in-8); — *Rigveda Americanus* (Philadelphia, 1890, in-8); — *The so-called « Bowpuller »* (Philadelphia, 1897, in-8); — *A Vocabulary of the Nanticoke dialect* (s. l. n. d., in-8); — *The Words « Dnahuac » and « Nahuatl »* (s. l. n. d., in-8).

— On annonce encore la mort : du Fr. ALYRE, professeur à l'institution Sainte-Marie, mort le 24 juillet, à La Roche-sur-Yon; — de MM. : BALBIANI, professeur d'embryogénie comparée au Collège de France, l'un des collaborateurs de Claude Bernard, mort à 75 ans, le 25 juillet, à Meudon; — Achille BASILE, poète chansonnier, mort à 25 ans, le 24 août, à Rouen; — Robert BETTIG, ingénieur, membre de plusieurs sociétés savantes, mort âgé de 30 ans; — Thadeus BLOCISZEWSKI, professeur honoraire d'allemand au lycée Louis-le-Grand et à l'école Lavoisier; — Léon-Jules CLIQUET, doyen des avocats de la cour d'appel de Paris, mort à 80 ans, le 23 août; — le Frère EUTHYME, ancien assistant des Petits Frères de Marie, mort le 29 juillet, à Saint-Genis-Laval (Rhône); — Louis FAURE, de la Société des sciences et arts de Lille, mort dans cette ville, âgé de 69 ans, le 16 août; — GODEFROY, directeur de l'École d'agriculture de Rennes, mort le 27 juillet; — le Dr GUILLABERT, médecin-légiste, mort dans sa 71e année, le 15 août; — le chanoine HELLIN, curé de St-Michel de Lille et ancien professeur de plusieurs collèges réligieux, mort le 15 août, dans sa 63e année, à Lille; — M. LAMBERT, docteur en droit, mort le 17 août, à Paris; — le Dr Jean-Baptiste LARRICQ, mort à 65 ans, le 28 juillet, à Bedous (Basses-Pyrénées); — le Dr MARCHAND, chirurgien en chef des hôpitaux de Paris; — l'abbé QUENTIN, maître de conférences à l'École pratique des Hautes-études, aumônier du lycée Louis-le-Grand, orientaliste distingué, mort le 20 août, au Coudray (Seine-et-Oise); — Frédéric SERIVE-BERTIN, membre de la commission historique du Nord, mort à 81 ans, le 12 août, à Douai.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Horatio ALGER, auteur de publications pour les enfants et journaliste, mort le 18 juillet dans sa 65e année à Natitk (Mass.); — le Dr Grigorif Ivanovitch ARKHANGELSKIÏ, membre perpétuel du conseil de médecine du ministère de la guerre à Saint-Pétersbourg, mort dans cette ville à 62 ans, en juillet; — BEUF, astronome, mort à Buenos-Ayres; — Charles H. BLADEN, journaliste, ancien président du club de la presse à New York, mort le 2 juillet dans cette ville; — Theodor BODIN, publiciste, mort à 78 ans, le 26 juillet, à Berlin; — Robert BONNER, fondateur du *New York Ledger*, mort le 6 juillet à 75 ans, à New York; — Thomas BOSWORTH, bibliothécaire du duc de Northumberland, à Almvick Castle; — Karl Bernhard BRÜHL, ancien professeur de zoologie à l'Université de Vienne, mort le 4 avril, âgé de 80 ans, à Graz; — Sir Henry-Edward

Leigh DRYDEN, archéologue, mort le 25 juillet; — Sir Edward FRANKLAND, chimiste anglais, mort en Norvège; — Charles GRAHAM, publiciste, mort le 8 juillet, à New York; — Isaac Smithson HARTLEY, auteur d'une histoire de l'Église réformée, mort le 3 mai, à Great Barrington (Mass.); — Tassilo VON HEYDEBRAND UND DER LASA, auteur de publications sur les échecs, mort le 27 juillet, à 81 ans; — George W. JULIAN, à qui l'on doit notamment des *Speeches on political questions*, mort le 7 juillet, à Irvington (Indiana); — le lieutenant-colonel Carl KOETTSCHAU, écrivain militaire, auteur de *Der Nächste deutsch-französische Krieg* (Strassburg, 1880-1887, 2 vol. in-8; trad. française par Jaeglé, 1886, in-18); *Irrtümer des Friedenssoldaten im Krieg* (Strassburg, 1889-1890, 4 vol. in-8); *Westeuropa kosakisch oder geeint?* (Strassburg, 1891, in-8); *Nolite turbare circulos imperatoris. Die Ursachen der Militär-Vorlage von 1892* (Wiesbaden, 1893, in-8), mort le 7 juillet; — Karl KUSCHEL, physicien et chimiste, mort le 12 juillet, à Dresde; — LEGONIN, doyen de la Faculté de droit à l'Université de Moscou, mort le 20 août; — A. LINK, professeur de théologie dogmatique à l'Université de Koenigsberg, mort à 71 ans; — Thomas J. MACKEE, bibliophile et bibliographe, mort le 13 juillet, à New York; — Ugo MAZZOLA, professeur d'économie politique à l'Université de Paris, mort le 20 juillet; — John Philip NEWMAN, évêque de Saratoga, N. Y., auteur de publications religieuses, mort le 5 juin; — Wilhelm PERTSCH, orientaliste, directeur de la Bibliothèque ducale, mort à 67 ans, le 17 août, à Gotha; — William PIERSON, historien, mort le 19 août, âgé de 66 ans, à Berlin; — le colonel Robert W. ROUTLEDGE, l'un des directeurs de la grande librairie de ce nom; — William SIMPSON, correspondant de l'*Illustrated London News*, mort le 20 juillet; — Jan Pieter SIX, numismate, mort le 17 juin à 74 ans; — Mrs Emma Dorothy Eliza Nevste SOUTHWORTH, romancière, morte le 30 juin, à Washington; — le Rév. William WRIGHT, auteur de *The Empire of the Hittites*, mort à 62 ans, le 31 juillet.

CONCOURS ET PRIX. — Le R. Istituto Veneto met au concours pour le prix Querini Stampalia (3,000 fr.) les sujets suivants : Essai de critique sur la poésie historico-politique de Venise pendant la période républicaine (Délai : 31 décembre 1900); — Histoire de la peinture vénitienne jusqu'à la fin du XVe siècle (31 décembre 1901); — Caractères projectifs des surfaces algébriques à deux dimensions à l'exposé de *n* dimensions (31 décembre 1902). — Le prix Angelo Minich (5,000 fr.) sera décerné (31 décembre 1900) au meilleur mémoire sur le mésoblaste.

CONGRÈS. — Le 10 août dernier, les sept sociétés savantes des trois départements du Doubs, du Jura et de la Haute-Saône se sont réunies en congrès à Dole (Jura). Nous ne dirons rien des lectures faites par divers congressistes à cette occasion ; nous retiendrons seulement qu'il a été décidé que ce congrès serait désormais annuel, ce qui est une excellente chose. Les sociétés qui y prendront part se trouvent dès à présent groupées, tout en gardant leur existence propre et leur champ d'études particulier, sous le nom générique d'*Association comtoise* (Union des sociétés savantes de Franche-Comté). L'Association sera dirigée par un comité composé des présidents des sept sociétés savantes de la province et d'un délégué de chaque société. Le comité établira le programme de chaque réunion annuelle. M. Jules Gauthier, archiviste, président annuel de la Société d'émulation du Doubs, a été élu président de ce comité. Entre autres projets importants, il en est un auquel nos sympathies vont tout droit : c'est une bio-bibliographie franc-comtoise. Un tel travail n'a de chances d'être mené à bien que par le concours de tous les érudits de la province.

Annales fratrum minorum. — Le tome XX du grand ouvrage de Luke Wadding, imprimé à Rome en 1797, manque dans la plupart des collections : un incendie en a malheureusement détruit presque tout le tirage et quelques rares exemplaires seulement avaient échappé au désastre. Les PP. Mineurs du Collège de S. Bonaventure, à Quaracchi, ont eu l'heureuse idée de réimprimer ce volume, en y faisant quelques corrections et additions. Toutes les bibliothèques qui possèdent l'œuvre de Wadding seront heureuses de cette nouvelle et s'empresseront d'acquérir le beau volume in-fol. de xx-711 p., qui vient de sortir des presses du couvent de Quaracchi. La vente de l'ouvrage (31 fr. 25) est faite par les soins de M. B. Herder, le grand libraire de Fribourg en Brisgau.

Paris. — De plus en plus, la femme, non seulement en France, mais en Europe, tend à oublier son rôle de mère de famille pour anticiper sur le domaine masculin. Cet état d'âme a déterminé ce que l'on appelle le mouvement féministe. A ceux qui croient que la femme peut remplacer l'homme partout nous recommanderons la lecture de cette brochure : *A l'opinion publique. De l'emploi de la femme comme compositrice d'imprimerie, ses conséquences, ses dangers* (La Roche-sur-Yon, imp. Servant-Mahaut, in-16 de 13 p.). L'auteur anonyme examine la situation faite à la femme compositrice au triple point de vue commercial, moral et hygiénique. La conclusion est terrible ; mais ne pourrait-elle pas s'appliquer aussi à beaucoup d'autres métiers où l'élément féminin est représenté : aux manufactures de tabac et à celles des allumettes, par exemple ? Et nous ne parlons pas des professions dites libérales !

— On le voit, la femme « fin de siècle » (servons-nous encore de l'expression avant qu'elle soit remplacée) cherche son émancipation. De tout temps, mais sans qu'il y paraisse autant, elle a voulu dominer ; elle y a réussi quelquefois : exception généralement déplorable. Lisez sur le sujet le nouveau livre de M. John Grand-Carteret : *La Femme en culotte* (Paris, Flammarion, in-18 de viii-393 p., avec 54 croquis originaux de F. Fau et G. Girrane et 219 images documentaires. — Prix : 3 fr. 50). Assurément l'ouvrage n'est pas fait pour les couvents ni même pour les personnes du monde qui ont le bon esprit de ne comprendre et admirer la femme que comme l'ange du foyer. Mais les érudits et les psychologues, de même que les artistes, trouveront là nombre de choses intéressantes, disséminées un peu partout et qui, à divers égards, leur seront utiles. Ces qualités indiscutables ne nous empêcheront pas de déclarer tout net que la femme qui oublie les retenues de son sexe ou les méprise en s'efforçant de se masculiniser, s'abuse étrangement : elle peut susciter de loin en très loin l'étonnement admiratif des masses, mais au fond elle déchoit ; elle n'est pas un homme et n'est plus une femme : c'est un être hybride qui fait sourire malignement ou inspire la pitié, pour ne pas dire plus.

— « *Cuique suum* » *la liquidation du consortium américaniste*, la vigoureuse critique due à la plume de notre collaborateur M. l'abbé Péries (Saint-Clément), paraît en allemand dans le *Herold des Glaubens* de Saint-Louis (Missouri) et va incessamment être traduite en espagnol dans la *Revista contemporánea* de Madrid.

Anjou. — Les archives de nos anciens monastères n'ont pas révélé tous leurs secrets, et de temps en temps il en sort de précieux documents. Récemment M. Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure, découvrait au château de Cunaud (Maine-et-Loire), qui fut le siège d'un prieuré, des titres provenant de l'ancienne abbaye de Noirmoutier et notamment la

copie d'une donation d'Ansoald, évêque de Poitiers, à saint Philibert, fondateur de cette abbaye. Cette donation est datée de la seconde année du règne de Dagobert II. Elle est accompagnée de la procuration donnée par Ansoald à un diacre pour la faire insinuer sur les registres de la curie de Poitiers et du procès-verbal de l'insinuation. M. E.-J. Tardif vient de publier sur ces documents une brochure intitulée : *Les Chartes mérovingiennes de l'abbaye de Noirmoutier, avec une étude sur la chronologie du règne de Dagobert II.* Dans ce travail de haute érudition, M. Tardif a réussi à préciser quelques dates, restées jusqu'ici incertaines, de l'histoire des Mérovingiens.

Bresse. — M. P.-C. de la Gelière nous donne un *Recueil de chansons en patois de la Bresse* (Châtillon-sur-Chalaronne et Belley, imp. Louis Chaduc, in-8 de 73 p.) qui mérite d'être signalé. « C'est, dit M. de la Gelière, un recueil de chansons patoises (avec la traduction française en regard) sur les sujets, les mœurs et les usages les plus caractéristiques de la Bresse. Quelques-unes m'ont été inspirées par mes relations fréquentes avec les rares familles qui ont su conserver à peu près intactes les vieilles traditions de nos aïeux, tandis que d'autres font déjà partie du répertoire populaire... La partie de chant est l'œuvre d'un ami, pur Bressan aussi, M. de la Girodière.» Cet ensemble est fort curieux, parfois très gai ; la note triviale y éclate de temps à autre ; mais nos paysans appellent généralement les choses par leur nom. Peut-être certaines de ces chansons sont-elles anciennes ; toutefois nous pensons que la plupart ne doivent pas remonter plus haut que le commencement du siècle présent. M. de la Gelière, en cherchant bien, ne pourrait-il découvrir quelques chansons remontant sûrement au XVIIe siècle, par exemple celles qu'ont dû vraisemblablement composer les Bressans à l'occasion de leurs luttes contre leurs voisins de Franche-Comté, alors que cette province relevait de la monarchie espagnole? Ainsi nous ne pouvons guère admettre que certains vieux Bressans n'aient conservé mémoire de quelque chant sur Lacuzon, le terrible chef de partisans comtois.

Bretagne. — Le tome XI du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* s'achève avec le 31e fascicule, qui nous conduit de Daumor à Demangeat (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8, p. 325-432). Plusieurs poètes ou du moins versificateurs dans ce fascicule, et M. Kerviler ou ses collaborateurs ne se font pas faute de nous servir quelques-uns des vers échappés à leurs plumes depuis une courte fable de Jean-Louis Dauvin, chirurgien de la marine à l'époque révolutionnaire, jusqu'aux vers satiriques contre l'abbé Delaville, prêtre assermenté, puis réfractaire et émigré, en passant par le curieux prospectus d'Armand Dayot. Et que de noms, que de renseignements accumulés dans ces fascicules dont la publication se poursuit avec un zèle que n'a pas refroidi le nombre relativement restreint des souscripteurs : 220 seulement! L'on est choqué de ne pas voir figurer sur cette liste de grandes bibliothèques; et l'on en veut presque aux libraires qui souscrivent pour elles de ne pas marquer les noms de leurs clients.

Franche-Comté. — Voici le douzième fascicule des *Correspondants de Grandidier*, présenté et annoté par M. l'abbé Louvot. Il est intitulé : *Perreciot, trésorier de France; lettres inédites* (Paris, A. Picard et fils; Besançon, P. Jacquin, in-8 de 46 p.). On trouve là dix-neuf lettres dont les dates s'échelonnent entre le 8 janvier 1779 et le 8 décembre 1786. Elles ont trait surtout à l'histoire et à la géographie de la Gaule, principalement de la région de l'Est. Aussi toutes ces choses intéressent-elles d'une façon particulière les provinces actuelles d'Alsace, de Franche-Comté et de Bourgogne. Quoique un peu démodées aujourd'hui, fait remarquer en note M. l'abbé

Louvot, les travaux de Perreciot, imprimés et manuscrits sont cités avec éloge par tous ceux qui se sont occupés à son époque, après lui et encore actuellement des mêmes questions. Né en 1728 à Roulans, village situé entre Besançon et Baume-les-Dames, Claude-Joseph Perreciot, successivement avocat au Parlement de Franche-Comté, procureur du Roi près la maîtrise des eaux et forêts et enfin pourvu d'une charge de trésorier au bureau des finances, mourut à Roulans le 12 février 1798.

— Nous avons signalé (t. LXXXII, p. 472-473) le premier fascicule du tome XXVI des *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard*. Nous recevons le deuxième fascicule du même tome (Montbéliard, V. Barbier, in-8, paginé xxxv et 238-497 p.). Réunies, ces deux parties formeront certainement l'un des volumes les plus intéressants et les plus variés d'une collection justement estimée parmi les similaires. Tout d'abord, après un discours de M. Frédéric Rossel, vice-président, le secrétaire général, M. Albert Roux, nous donne un *Rapport sur la situation et les travaux de la Société pendant l'exercice 1896-1897*. Viennent ensuite les « Mémoires » proprement dits. Le premier, de M. Ch. Contejean, est un *Supplément au Glossaire du patois de Montbéliard*. On sait que M. Contejean a publié ce *Glossaire* très apprécié il y a vingt-trois ans; il a donc eu tout le temps de rassembler les matériaux de son *Supplément*. Nous signalerons encore : une savante *Étude sur les sceaux des comtes du pays de Montbéliard*, par M. Jules Gauthier (avec 5 planches reproduisant 25 sceaux); — *L'Inventaire des biens d'un vieux pasteur*, par M. Léon Sahler; — *L'Église Saint-Maimbœuf et le Retable de Schaufelein*, par M. Clément Duvernoy (avec 5 planches); — *Les Lettres de privilèges déposées à la municipalité de Montbéliard en 1794*, par M. Auguste Émonot; — *Un mois à Saint-Pierre de Terre-Neuve*, par M. Frédéric Rossel fils (avec 10 phototypies).

Poitou. — Campanophiles, réjouissez-vous! Voici tout un joyeux carillon de *Cloches diverses de l'arrondissement de Melle* (Melle, Ed. Lacuve, in-8 de 50 p.). Il y en a une trentaine, presque toutes du dix-neuvième siècle et parmi lesquelles fait figure de doyenne l'une des deux cloches de Chef-Boutonne, fondue en 1613 pour l'horloge du château! Il est presque superflu d'ajouter que c'est M. Joseph Berthelé, actuellement archiviste de l'Hérault, qui nous sert ce régal. C'est une suite naturelle aux articles jadis publiés par lui dans le *Mellois* (mai 1887, mars-avril 1889) sur les cloches de Melle.

Provence.— Une étude qui vient à son heure, au moment où la ville de Marseille va célébrer le vingt-cinquième centenaire de sa fondation, est celle de M. Georges Maurin. *Les Villes de la Narbonnaise. Marseille* (in-8, 44 p.). Sous une forme concise, l'auteur étudie les origines de la vieille cité phocéenne, sa topographie et sa constitution politique dans l'antiquité; il passe en revue toutes les hypothèses émises sur ce triple sujet et donne des conclusions qui se rapprochent sensiblement, en ce qui concerne la topographie, de celles de M. Clerc, le savant professeur d'histoire de Provence à l'Université d'Aix-Marseille, conservateur du musée d'archéologie de cette ville.

— Sous le titre *Au pays bleu*, M. Henri Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, se propose de publier, à l'occasion de la prochaine Exposition universelle, un grand ouvrage sur les Alpes-Maritimes. Cet ouvrage sera le résultat de longues et patientes recherches sur les œuvres d'art, monuments anciens et modernes, souvenirs historiques, mœurs et légendes, sites pittoresques du littoral et de la montagne, etc. Il sera accompagné d'une préface d'André Theuriet. Le conseil général des Alpes-Maritimes a voté une subvention de 10,000 fr. pour aider à cette publication.

— Un opuscule d'aspect modeste mais plein de renseignements curieux vient de se publier à Nice par les soins de M. Jules Bessi : le *Petit Dictionnaire historique et biographique des noms niçois des principales rue de Nice* (in-12, 34 p.). Ce dictionnaire renferme des notices très brèves sur les Niçois célèbres ; l'acte de naissance de Masséna et celui de Garibaldi y sont publiés in-extenso.

VENDÉE. — *La Vieille Cloche de l'église de Châteauneuf* (*Vendée*), que M. l'abbé Teillet avait datée de 1484, risque d'être mise en vente par la fabrique, désireuse d'acquérir de nouvelles cloches, et qui espère tirer de la vente de l'ancienne les sommes nécessaires. M. Berthelé, qui croit contestable le droit d'aliénation de la fabrique et qui regrette, comme le fera tout archéologue, cet abandon des choses du passé, a saisi l'occasion d'étudier plus à fond une cloche qu'il ne connaissait que par M. Teillet. Grâce à un estampage il a pu restituer l'inscription plus exactement que ne l'avait fait son prédécesseur et il a lu notamment à la date 1487 au lieu de 1484. (Extrait de la *Revue de Vendée et du Bas-Poitou*, Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 8 p.).

ANGLETERRE. — Sous la direction de lady Randolph Churchill Spencer s'entreprend une publication périodique de grand luxe que son prix élevé ne rendra accessible qu'à quelques riches amateurs. Mais *The Anglo-Saxon Review* ne se distinguera pas seulement par le choix des articles et la beauté des illustrations. Chaque fascicule trimestriel sera livré dans une reliure qui reproduira quelque reliure historique fameuse. Le choix de ces reliures est confié à un homme d'une indiscutable compétence, M. Cyril Davenport, chargé au Musée britannique du département des reliures historiques.

ITALIE. — L'École française de Rome, en abordant les registres des Souverains Pontifes du XIVe siècle, a cru devoir abandonner le système de publication et d'analyse de tous les documents qui avait été employé pour les Papes de l'époque antérieure. Elle ouvre donc une nouvelle série, qui ne comprendra que les *Lettres des Papes d'Avignon se rapportant à la France.* Six volumes sont en préparation : M. Coulon s'est attaché aux lettres de Jean XXII (1316-1334) ; M. Daumet à celles de Benoît XII (1334-1342) ; M. Deprez à celles de Clément VI (1342-1352) et d'Innocent VI (1352-1362) ; M. Lecacheux à celles d'Urbain V (1362-1370) et M. Mirot à celles de Grégoire XI (1370-1378). Plusieurs de ces volumes sont sous presse ; il a même paru un fascicule du travail de M. Daumet. Le nouveau système, adopté par l'École de Rome, se justifie d'autant plus qu'à l'étranger on s'est déjà préoccupé de dresser des analyses des actes relatifs à tel ou tel pays. C'est d'ailleurs le seul procédé qui permette de mener rapidement à terme la publication.

GRÈCE. — L'École française d'Athènes a décidé d'entreprendre un recueil général des inscriptions grecques chrétiennes. Ce *Corpus*, qui renfermera et les documents trouvés en Europe et ceux qui ont été relevés en Asie, ne pourra manquer de trouver bon accueil, et nous nous félicitons qu'il soit dû à l'initiative française.

TURKESTAN. — M. Fernand Grenard nous donne deux curieux *Spécimens de la littérature moderne du Turkestan chinois* (Extrait du *Journal asiatique* de mars-avril 1899. Paris, Impr. nationale, in-8 de 47 p.). Le premier spécimen est un conte dont M. Grenard nous offre une rédaction faite « par un molla de Khotan qui a reproduit assez exactement le langage parlé des personnes de cette ville qui parlent bien. » Quelques expressions persanes trop recherchées font croire à M. Grenard qu'il y a eu de ce conte un original

persan. Le deuxième morceau est un spécimen de la littérature historique — fort pauvre — du Turkestan chinois; c'est le récit de la mort de Yakoub Bek, que M. Grenard fait suivre d'un résumé de l'histoire du fils cadet de ce prince, Hak koul bek. Ce récit tire son intérêt de la personnalité même de l'auteur, serviteur de confiance de Hak koul bek.

ÉTATS-UNIS. — La bibliothèque publique de Boston est une des plus considérables des États-Unis. Fondée en 1852 avec 9,688 volumes, elle en compte aujourd'hui plus de 700,000. Outre les acquisitions que lui permet de faire un budget assez élevé (29,000 dollars pour les livres, près de 6,000 pour les périodiques, plus de 2,000 pour les journaux), elle s'alimente par d'assez nombreuses donations (11,245 volumes dans le seul exercice 1898). Nous avons sous les yeux le 47e rapport annuel du conseil d'administration (*Annual report of the trustees of the public library of the city of Boston*, 1898 (Boston, municipal printing Office, in-8 de 199 p.). Tous ceux qui s'intéressent à la question des bibliothèques, de jour en jour plus importante, liront avec intérêt ce document, plein de renseignements dont on pourra tirer profit sur l'organisation de cette bibliothèque, sur le fonctionnement de ses annexes. Une carte de Boston, qui indique l'emplacement des divers dépôts où l'on peut venir soit emprunter, soit lire sur place les volumes, une vue et des plans de la bibliothèque centrale, de nombreux tableaux (accroissements annuels de la bibliothèque depuis 1852; — accroissements des divers départements depuis 1889); — nombre des volumes de chaque section, par spécialités, etc.), ajoutent encore à l'intérêt de ce rapport. On nous y fait espérer la publication d'un catalogue de cette bibliothèque; nous devons déjà à quelques établissements similaires des États-Unis des catalogues d'un usage si commode, que l'on ne peut que souhaiter de voir un dépôt si important nous mettre entre les mains un nouvel instrument de travail.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Liturgia della chiesa milanese nel secolo IV*, per M. Magistretti (in-8, Milan, S. Giuseppe). — *A History of new England Theology*, by G. N. Boardman (in-8 cart., New York, Randolph Campany). — *Les Apparitions de Lourdes. Souvenirs intimes d'un témoin*, par J. B. Estrade (in-12, Tours, Mame). — *Friedrich Nietzsche. Aphorismes et fragments choisis*, par H. Lichtenberger (in-12, Alcan). — *Recherches sur les gaz*, par A. Leduc (in-8, Gauthier-Villars). — *Nouvelles Recherches sur les gaz*, par A. Leduc (in-8, Gauthier-Villars). — *Pratique de l'art photographique*, par A. Clerc et G. Niewenglowski (in-8, Desforges). — *L'Œuvre d'art et l'évolution*, par E. Marguery (in-12, Alcan). — *A History of French Art, 1100-1899*, by R. G. Kingsley (in-8 cart., New York, Longmans, Green). — *Paix universelle*, par L. Corperus (in-12, Plon et Nourrit). — *Œuvres choisies de Ferdinand Fabre. Extraits et notice*, par M. Pelisson (in-12, Delagrave). — *La Littérature française au XIXe siècle* (in-12, L.-Henry May). — *Mélanges de littérature et d'histoire religieuses publiés à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, 1874-1899* (gr. in-8, Picard et fils). — *Figure e figurine del secolo che muore*, da R. Barbiera (in-12, Milan, Trèves). — *Les Pyrénées françaises*, par G. Darsuzy (in-12, Schleicher). — *Gabriel Malagridoc, de la Compagnie de Jésus*, par P. Mury, S. J. (in-12, Strasbourg, Le Roux). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. Simon, Rennes (2909-99).

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

RECUEILS. — 1. *Amours rustiques*, par HUBERT KRAINS. Paris, « Mercure de France », 1899, in-8 de 326 p., 3 fr. 50. — 2. *Contes de poupées*, par AD. VAN BEVER. Paris, « Mercure de France », 1899, in-16 de 79 p., 1 fr. — 3. *C'est arrivé*, par TH. TOPPY. Paris, Stock, 1899, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 4. *Petite Ellen*, par SPES. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 5. *Passage de Bédouins*, par MYRIAM HARRY. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 320 p., 3 fr. 50.

ROMANS. — LES ANORMAUX. — 6. *Aimienne, ou le Détournement d'une mineure*, par J. DE TINAN. Paris, « Mercure de France », 1899, in-18 de 249 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Prométhée mal enchaîné*, par ANDRÉ GIDE. Paris, « Mercure de France », 1899, in-16 de 199 p., 2 fr. — 8. *Clara d'Ellébeuse, ou l'Histoire d'une ancienne jeune fille*, par F. JAMMES. Paris, « Mercure de France », 1899, in-16 de 242 p., 2 fr. — 9. *Une Femme*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 306 p., illustré, 3 fr. 50. — 10. *La Possession*, par CHARLES-HENRY HIRSCH. Paris, « Mercure de France », 1899, in-18 de 371 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Chemin d'espérance ; confession d'une inconnue*, par HENRI WARNERY. Paris, « Mercure de France » 1898, in-12 de 300 p., 3 fr. 50.

LES EXOTIQUES. — 12. *Entre la vie et le rêve*, par S.-P. JACOBSEN. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 326 p., 3 fr. 50.

LES ROMANS A THÈSE. — 13. *L'Innocente de Rochebignon*, par ÉDOUARD DUPRÉ. Paris, Perrin, 1899, in-12 de XVI-283 p., 3 fr. 50. — 14. *Femmes nouvelles*, par PAUL et VICTOR MARGUERITTE. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 349 p., 3 fr. 50. — 15. *La Croyante*, par JEAN PSICHARI. Paris, Stock, 1899, in-12 de 325 p., 3 fr. 50.

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 16. *Gilberte*, par PAUL LACOUR. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 277 p., 3 fr. 50. — 17. *Sur la brèche*, par A. GIA CAMELLI ; trad. de l'italien par Mme E.-H. Paris, Perrin, 1899, in-12 de 378 p., 3 fr. 50.— 18. *Petite Princesse*, par HENRY GRÉVILLE. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 19. *Des Ombres qui passent*, par BEATRICE HARRADEN ; trad. de l'anglais par J. DU MESTRAL COMBREMONT. Paris, Perrin, 1899, in-18 de 264 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 20. *Le Mal nécessaire*, par ANDRÉ COUVREUR. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de 377 p., 3 fr. 50.

RECUEILS. — 1. — Il y a trois nouvelles dans *Amours rustiques* ; la première est banale, la seconde est presque délicate ; je n'ai pas lu la troisième. La banale est longue ; elle nous raconte la lente et continue déchéance d'un instituteur belge sous l'influence d'un amour indigne : la femme dont il s'est épris est une servante de café. Cent quarante-quatre pages, pour « si peu de psychologie » et pour une psychologie si peu nouvelle, c'est trop. La seconde histoire, le *Moulin sans Souci*, est d'une qualité supérieure, malgré la tragique banalité du dénouement : une jeune, fraîche, sobre, honnête meunière, mariée à un brutal, à un sot, à un vulgaire meunier, s'éprend d'un jeune et joli peintre, qui était devenu l'hôte du Moulin pendant la belle saison. Mais, « hélas ! du crime affreux dont la honte la suit jamais son triste cœur ne recueillit le fruit. » Maintenons « hélas ! » car

elle n'évita une faute que pour en commettre une autre : elle se suicida! Se suicida-t-elle? ou fut-elle suicidée par le valet du moulin? Mystère! Car le valet du moulin aimait lui aussi la jolie et infortunée meunière. L'écriture de ces deux nouvelles est lourde, appliquée, mais non tout à fait manquée.

2. — Celle de *Contes de poupées* est beaucoup plus appliquée, beaucoup plus lourde, mais beaucoup plus manquée; elle est, en outre, poétique! Et les sujets en sont poétiques aussi. L'héroïne du premier conte est la princesse Yoalanthe, qui se meurt d'amour pour un troubadour, qui meurt d'amour pour l'idéal. Le Roi marie ces deux mourants; mais l'époux expire pour de bon, au sortir du festin nuptial, « en essayant un hymne au ciel rutilant d'étoiles! » Il y a cinq autres poèmes de la même valeur dans cette petite plaquette. Mais c'est la couverture qui en est surtout remarquable : papier gris gorge de pigeon, caractères bleu-vert! C'est exquis!

3. — *C'est arrivé* n'est pas un livre prétentieux : il contient dix-huit morceaux de forme différente, mais de valeur égale; les uns sont en vers, les autres en prose, quelques-uns en français. « Ces contes ne sont pas des romans; ils « ont vécu » et « vivent » encore! » nous dit l'auteur dans une préface-prospectus. Il se trompe : ces contes n'ont jamais été vivants; ils sont tout artifice et impuissance. L'observation en est banale, l'art insignifiant, le style immédiatement au-dessous de rien. Je signale pourtant une tentative heureuse dans *l'Addition* : un comptable de magasin, en train de faire l'addition de son Journal, est interrompu à chaque moment, tantôt par son patron, tantôt par un camarade, tantôt par un client ou une cliente. « Ça, c'est vécu! » sinon vivant, et « c'est de l'observation, » je ne me refuse pas à le reconnaître :

Jamais au vrai mérite on ne me trouve aveugle,

comme ne l'a pas dit Voltaire.

4. — *Petite Ellen* avait onze ans, et déjà elle était femme : elle était méchante et bonne, jalouse, amoureuse, capable de tous les égoïsmes, de tous les dévouements, de tous les repentirs, bref une petite âme livrée à des instincts contradictoires. Elle s'était éprise d'un jeune officier, qui était fiancé avec une charmante jeune fille; elle essaya de faire manquer ce mariage par de vilains « rapports. » Mais bientôt elle eut honte de sa conduite et elle la répara : elle sacrifia son amour, et laissa l'officier épouser sa fiancée. Cette étude d'une âme d'enfant, tourmentée par des sentiments trop violents pour son âge, faiblissant un moment sous la poussée de l'instinct, mais se relevant vite à l'appel de la raison et de la vertu, révèle une main d'ouvrier à la fois délicate et inexperte. — Mais l'expérience s'acquiert! — Les trois autres nouvelles du même volume offrent les mêmes qualités.

5. — Les vingt morceaux dont se compose *Passage de Bédouins* appartiennent à ce genre de littérature, à la fois surannée et moderne, qui rappelle *la Gaule poétique*, de feu Marchangy, et *le Mariage de Loti*, du très vivant Louis Viaud, et qui a fait refleurir inopinément quelques œuvres très fraîches sur les branches les plus mortes du romantisme le plus rococo. Ici encore il est question de petites Orientales qui s'éprennent de jeunes officiers français, du « cavalier du Destin et de la Mort, » d'Arabes, de Maures, de Mauresques qui ont l'air de sortir des contes de lord Byron, mais qui peut-être ont passé réellement sous les yeux du conteur. Parce que l'orientalisme littéraire nous a donné beaucoup d'enluminures de convention, il n'est pas certain que tous les littérateurs orientalistes soient de simples enlumineurs. Il y a de l'artiste et du poète chez l'auteur de ces dix-huit bédouineries.

Les Anormaux. — 6. — La « littératurite » s'est montrée clémente ce trimestre : à peine cinq ou six cas. Mais il y en a un grave : *Aimienne, ou le Détournement d'une mineure*. L'auteur en est mort. Il y avait longtemps que ce pauvre Jean de Tinan était malade, et que les spécialistes avaient diagnostiqué son mal. « Nous voudrions qu'on lût ce livre avec admiration et avec pitié, » dit l'auteur de la préface. On ne peut le lire — si on peut le lire — qu'avec pitié. C'est une série de paradoxes laborieux, volontairement étranges, mais inconsciemment démentiels, sur la littérature, la morale, l'amour, les femmes, etc., — plaqués sur l'historiette que voici : Un viveur recueille chez lui une jeune fille, une vraie, qui s'était échappée de chez son père, un député socialiste. Il la respecte malgré elle, et lui fait réintégrer le domicile paternel. L'auteur n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il écrivit ce roman, qui en précédait « une série de pareils », et lorsqu'il mourut. Heureux les anormaux qui meurent jeunes !

7. — Mêmes efforts vers « l'originalité intense », dans *le Prométhée mal enchaîné ;* même chute dans l'originalité pathologique. En voici le début : « Je ne parlerai pas de la moralité publique, parce qu'il n'y en a pas ; mais à ce propos une anecdote : Quand, du haut du Caucase, Prométhée eut bien éprouvé que les chaînes, tenons, amisales, parapets et autres *Scrupules*, somme toute, l'ankylosaient, pour changer de pose, il se souleva du côté gauche, étira son bras droit, et entre quatre et cinq heures d'automne, descendit le boulevard qui mène de la Madeleine à l'Opéra. » J'ai souligné scrupules : il faut tout souligner, ou plutôt tout regarder avec pitié, en passant, sans s'arrêter, les misères mentales n'étant pas agréables à voir et ne relevant ni de notre compétence ni de notre charité. J'ai essayé de lire les discours que tient Prométhée dans les brasseries et les restaurants « du boulevard ; » ils sont plus ineptes encore que prétentieux. — Appelez le docteur Falret !

8. — Dans *Clara d'Ellébeuse*, c'est la conception plus que l'exécution qui est maladive. « Le style en est correct, » mais le sujet, ah ! le sujet ! C'est l'histoire d'une très vertueuse, très pieuse, très pure jeune fille qui s'imagine être devenue mère, et, après avoir lu, dans un manuscrit de sa famille, qu'une de ses parentes devenue mère aussi, s'était tuée, va sur la tombe de cette parente et s'empoisonne. — Docteur ! voyez le n° 8 !

9. — L'auteur de *Une Femme* est un faux malade ; c'est un simulateur. En réalité c'est un impuissant qui veut être un habile, et qui ne pouvant pas réussir à fixer l'attention par des moyens littéraires, essaie de la violenter par des moyens non littéraires. La femme, dont il nous raconte ici l'histoire, est une débauchée mystique. Elle ressemble à celles qu'on observe et qu'on soigne à la Salpêtrière. Elle en a l'inconscience, les impudeurs, les incohérences. Enfin, après un dernier rendez-vous avec son ami elle lui dit, dans ce style belge, fait de platitude et de lyrisme, où excelle M. Camille Lemonnier : « Il me semble qu'il y a autre chose à faire (que ce que nous avons fait jusqu'ici) pour une femme qui a de la volonté et du courage. Ne sois pas étonné si un jour, tu apprends que je suis allée, là-bas dans une île, soigner les lépreux. Nous avons été des êtres de joie. Et ensuite il faut toucher avec des mains tendres à des plaies, à la souffrance de l'humanité misérable ! » Pornographe ou mystique, je vous assure que l'auteur de *Une Femme* n'est et ne sera jamais qu'un marchand de papier imprimé, et qu'il n'a pas le droit de se donner pour un écrivain et de venir chaque trimestre, prendre le temps d'un honnête homme, ne fût-ce qu'un quart d'heure, et l'homme fût-il un critique !

10. — L'auteur de *la Possession* doit être un bon jeune homme, d'un âge avancé peut-être, mais d'un esprit pas avancé du tout. Il n'a pas le courage ou la puissance de ses mauvais desseins. Il a voulu faire un livre pornographique : il n'a pu faire qu'un livre médiocre. Il a trouvé et il a osé un titre, — un des meilleurs parmi les mieux trouvés de la Collection mercvrielle ; malheureusement, — ou heureusement — il n'a pu ou su rien mettre derrière ces titres, pas même la chose annoncée. En fait de possession, il n'y en a pas d'autre que la possession d'un pauvre cerveau par une idée fixe ; en français non mercvriel, ces phénomènes s'appellent d'un autre nom, moins équivoque. Voici d'ailleurs l'histoire : une jeune fille épouse le fils d'un marchand de faïence, et devient amoureuse d'un peintre en bâtiment, parce que son mari est devenu lui-même amoureux de Salomé, la fille d'Hérodiade, celle qui vivait il y a dix-neuf cents ans ! Pauvre Claire ! Car elle s'appelle Claire la femme du faïencier, son mari s'appelle Pierre, et le peintre en bâtiments, respectueux et sentimental, s'appelle Juste. Et voilà une analyse dont l'auteur n'a pas à se plaindre : il n'aurait

pas droit à tant de détails, et il aurait droit à plus de sévérités. Mais c'est un si bon jeune homme !

11. — *Le Chemin d'espérance* est le « journal d'une âme. » Ce n'est pas un roman, ce n'est pas même une histoire ; il n'y a pas d'événements, pas de personnages : à peine deux ou trois anecdotes, racontées avec talent d'ailleurs, mais n'occupant pas dix pages sur les trois cents de ce volume. Les deux cent quatre-vingt-dix autres sont remplies par l'auteur lui-même, dialoguant avec lui-même, s'interrogant, se repentant, gémissant, raisonnant, pleurant. Il sait pleurer, l'auteur, et gémir ; toutes les douleurs de l'humanité sont entrées dans son âme et il les a comprises ; les siennes propres ne l'ont rendu que plus sensible à celles de ses frères ; il a la sensibilité d'un écorché et il pousse de beaux cris. — Il sait raisonner aussi, mais moins bien. Il n'est pas dupe de certaines formules, il devine le creux des plus sonores, et il les soumet toutes à sa critique aiguë. Depuis le bouddhisme jusqu'au renanisme, il scrute toutes les philosophies et toutes les religions ; le christianisme seul lui paraît rendre le son du vrai. Mais il n'en admet pas tout ; les dogmes de la théologie catholique le gênent ; il n'en voudrait garder que quelques-uns. Lesquels ? C'est ce qu'il est assez difficile de découvrir à travers ce recueil de notes, méditations, soupirs, dissertations, élévations et spéculations philosophico-lyriques. Il faut déjà beaucoup d'efforts et de bonne volonté pour y découvrir ce que je vous y ai signalé : un noble talent qui ne sait pas se faire valoir. Mieux composé, *le Chemin d'espérance* pourrait s'imposer à l'attention et faire du bien ou du moins faire penser ; tel qu'il est, il n'aura pas beaucoup de lecteurs, pas même parmi ces « lecteurs d'élite, » dont il est évident qu'il recherche et peut-être mérite les suffrages.

Les Exotiques. — 12. — *Entre la vie et le rêve* est traduit du danois — et dans un très pur et très agréable français. — Comme tout roman du Nord qui se respecte, celui-ci manque d'unité, de clarté et d'intérêt, et il abuse de la psychologie et de la métaphysique religieuse ; à cela près, il est digne de beaucoup de ses pareils, auxquels notre snobisme a fait un succès et comme une sorte de gloire. C'est l'histoire d'un homme qui fut surtout un « aboulique, » un paralytique de la volonté. Fils d'un bourgeois à l'esprit lourd et d'une mère à l'imagination exigeante, héritier de facultés pratiques et poétiques qui ne cessent de se combattre et de se neutraliser, Niels aime successivement une cousine poitrinaire, une veuve coquette, la femme de son ami intime, une jeune fille très simple et très bonne. Il ne demande rien à la première et n'obtient rien de la seconde, mais il prend l'honneur de la troisième et la foi chrétienne de la quatrième. Il finit par s'engager comme soldat et meurt d'une balle, après avoir passé sa vie entre la réalité et le rêve, sans avoir fait le moindre bien,

mais non sans avoir fait du mal, comme tous les infirmes de son espèce.

Les Romans a thèse. — 13. — *L'Innocente de Rochebignon* est précédée d'une préface de seize pages, qui expose la genèse et la « philosophie » de cette sornette. L'auteur « a porté douze ans dans son esprit » la pensée de ce drame... S'y trouvait-il déjà quelque vue sur la vie humaine, lorsqu'il le narra pour la première fois à son ami André Bellessor? C'est ce qu'il ne croit pas, « sans toutefois pouvoir l'affirmer exactement. » Mais depuis! Depuis, « la conception première » s'est enrichie de « modifications successives, d'additions » et de tout un symbolisme qui se rattache, d'une part, aux théories anciennes du Progrès indéfini, d'autre part à la théorie moderne de l'Évolution. — Voici « le drame. » La scène se passe au village, à la Heunetière, près de Rochebignon et de Lalleu, parmi les âmes simples. Perrine est la fille des Landier, de riches fermiers; c'est une superbe enfant, « une belle plante » humaine; mais l'esprit chez elle n'a pas suivi le développement du corps; c'est plus qu'une « attardée, » c'est une « innocente » dont la vie est toute physiologique. Un soir, après un dîner joyeux pendant lequel elle avait semblé s'éveiller à des sentiments plus complexes et où un peu de pensée venait de transparaître dans son rire, elle se fait violer par un garçon de ferme, le nommé Julien. — Devenue mère, elle soigne son fils avec la tendresse d'une louve pour ses petits. Mais le jour où elle apprend que le père de son enfant va épouser Céleste, elle se précipite dans l'église, frappe Julien, tue Céleste et se tue elle-même. Et maintenant, oyez ceci et retenez-le bien : « Perrine, c'est l'Humanité qui veut monter jusqu'à la pleine lumière de la Raison, mais retombe dans les ténèbres de la Bestialité; Céleste, c'est l'Idéal où l'on tend, mais qui s'évanouit au moment où on va l'atteindre..... L'Idéal, que Céleste représente, devait nécessairement être éliminé et recevoir le coup mortel de la main brutale, je dirais bestiale, si les bêtes avaient des mains!! » Attendez! L'auteur n'a pas fini de vous exposer la « philosophie de son œuvre. » Il a à se résumer. « Je me résume : entre la caverne de Troglodytes, refuge de l'Humanité qui a voulu vainement naître à la lumière, et le chemin de l'église où surgit le mirage (?) de l'Idéal, est situé le hameau de la Heunetière, banal comme tant d'autres, et plus proche de Rochebignon que de Lalleu! » Vous voilà fixés, et « vous avez maintenant la clef de *l'Innocente.* » Ne perdez pas la clef!

14. — Soyons respectueux pour *Femmes nouvelles*; le talent des auteurs, sinon le mérite de l'œuvre, en fait un devoir. Ne leur tenons même pas compte, je veux dire ne leur faisons pas un grief des articles réclames que leur ont prodigués les bons confrères ; on n'est pas responsable, toujours, de ses amis. Et d'abord le récit manque de con-

tinuité ; il est coupé en menus fragments, avec des lacunes que l'imagination du lecteur a la charge de remplir. Le système est facile, comme tout ce qui est « procédé » ; mais il est dangereux. Il exige du lecteur une bonne volonté qui lui fait souvent défaut, même quand c'est un roman qu'il lit. — Il est vrai que celui-ci est un roman à thèse, et qu'une thèse vaut la peine qu'on fasse quelque effort. N'importe ! je connais des lecteurs qui se sont refusés à cet effort et qui n'ont pas « fini » *Femmes nouvelles* parce qu'il leur fallait à chaque instant revenir en arrière, se rappeler des noms et des détails qu'ils avaient cru négligeables et qui brusquement devenaient importants, se livrer à un vrai travail de reconstitution et de recomposition qui les a rebutés. — Avis aux auteurs ! — Quant à la thèse, elle soulève tous les problèmes que comporte la question du féminisme ; je ne dirai pas qu'elle n'en résout aucun, même à la manière dont les romans peuvent résoudre les problèmes, en les tranchant par la logique et « la mathématique spéculative ; » disons simplement qu'elle n'en éclaire aucun. Elle nous en fait toucher quelques-uns, elle nous y heurte et nous en fait souffrir. Elle donne le sentiment d'une entreprise téméraire, dont les principes restent indécis et les conclusions vagues. Elle « agace, » elle ne fait pas réfléchir. L'héroïne du livre, Hélène, est-elle ou n'est-elle pas une femme nouvelle ? Elle l'est par ses sympathies et ses désirs. Elle a des relations d'amitié avec des directrices et rédactrices de journaux, des oratrices de réunions publiques, féministes aussi peu femmes que possible, ornées toutefois de toutes les vertus masculines, de toutes celles du moins que l'homme croit être son privilège. Mais chose étrange ! ces femmes nouvelles n'ont qu'une place assez étroite dans le récit ; elles restent dans une sorte de pénombre mystérieuse, à travers laquelle on les devine plus qu'on ne les voit. On ne voit bien que leur influence sur Hélène, qu'elles dégoûtent de la compagnie des femmes « vieux jeu » dont elle est la fille, la nièce ou la cousine. Celles-ci, au contraire, remplissent le volume ; elles se partagent toutes les faiblesses, toutes les mesquineries, tous les ridicules et tous les vices dont M. Deschanel père, — celui qui a un fils qui a du talent, — a dressé minutieusement la liste dans un livre qui fut beaucoup lu un moment par les collégiens : *Du mal qu'on dit des femmes*. L'épisode des amours adultères d'une cousine d'Hélène occupe près de la moitié du roman, — ce qui ne nous apprend rien — du moins, je l'espère — sur les *Femmes nouvelles*. Est-ce que, par hasard, on voudrait nous faire croire qu'elles seraient toutes des émancipées, comme cette cousine ? Ou voudrait-on, au contraire, nous faire conclure qu'elles seraient très différentes et que toutes seraient fidèles à leur mari, à tout le moins jusqu'au divorce ? Les intentions des auteurs ne paraissent pas très nettes, et du reste ne peuvent guère l'être davantage ; elles n'échappent au paradoxe que par le

vague. — Entre ces deux groupes de femmes, représentatifs l'un de la femme ancienne et l'autre de la femme nouvelle, Hélène va et vient, alliée avec le premier, finissant par se résigner à vivre avec le second. Elle consacre sa fortune à une sorte d'orphelinat laïque dont l'insuccès la laisse d'ailleurs indifférente, et elle se console d'un premier chagrin d'amour, venu d'un fiancé indigne, par un second amour avec un ingénieur, qui a des idées très modernes, mais qui l'épouse selon les rites les plus traditionnels. — Elle a voulu être une femme nouvelle ; elle a réussi à n'être qu'une jeune fille honnête et fière, qui aime les pauvres et se sacrifie pour eux, avec une simplicité et une générosité presque égales à celles de certaines femmes pas nouvelles, — les Sœurs de Charité par exemple. Faut-il ajouter que ce roman est écrit avec le soin, l'application et la conscience littéraires qui sont la moitié au moins du talent des frères Margueritte ? Et faut-il rappeler de quel nom solennel Buffon appelle le « tout... » dont la patience est la moitié ? — Ceci est un rébus... pour faire suite à celui qui fait le fond de *Femmes nouvelles*.

15.— « J'ai parmi les catholiques des amis qui sont tout près de mon cœur, écrit l'auteur de *la Croyante* ; mon intention n'est point de les contrister. » Je ne suis point, je n'ai pas l'avantage d'être des amis de M. Psichari ; mais je lui ai montré, à propos de son *Rêve de Yanniri*, que je savais me rapprocher de son esprit et faire effort pour entrer dans les idées les plus éloignées des nôtres ; et je crois me souvenir qu'il m'en a remercié. Je me sens donc bien libre pour lui dire aujourd'hui qu'il ne m'a pas contristé, mais qu'il a fait pis : il m'a ennuyé. Son livre est une erreur esthétique. Il peut être d'un penseur, d'un philosophe ; il peut avoir une valeur doctrinale considérable, en ce sens au moins qu'il peut renouveler ou résumer tout ce qui a été écrit contre le christianisme par tous les incrédules ou « les infidèles » depuis Julien l'Apostat jusqu'à Renan ; je le concède ou plutôt je ne le discute pas ici, parce que, en tant que roman, il ne mérite pas d'être discuté : il n'existe pas. C'est un recueil de dissertations dialcguées entre des interlocuteurs qui ont l'air d'être en bois et qui traitent « la question religieuse » avec l'accent des poupées qui disent papa ! maman ! Ils sont plus artificiels que les personnages de guignol ; leur ton est si faux, si insupportable que leurs idées cessent d'être dangereuses. De petits enfants de onze ans, notamment, y tiennent des propos dignes de vieux penseurs de brasserie, et qu'on dirait extraits d'un article de M. Clémenceau, les jours où ce politicien s'applique à être profond et travaille pour M. Homais, le tout entremêlé de vraies puérilités qu'il est étrange de voir recueillir par un homme sérieux comme des arguments de valeur contre le christianisme. Exemple : A propos des prières dites avant et après le repas par un abbé chez

qui a déjeuné: une famille de libres penseurs, les enfants demandent des explications au père : « Est-ce que c'est un usage ancien que celui du « *Benedicite* et des *Grâces?* — M. Eyli réplique familièrement : « ... Par le « fait, le germe de ces pratiques se retrouve si l'on veut dans l'Évangile. « — Combien qu'il y a de temps de ça, de l'Évangile ? fit Lucien (un « mignon garçonnet dans les dix à onze ans). — Près de dix-neuf cents « ans, mon petit coco. Tu m'as l'air bien peu ferré sur les dates — Petit « coco était plus calé qu'il ne voulait le paraître. Il avait calculé sa ques- « tion en vue d'une réponse, car il ne se départait pas de sa mignonne « astuce, M. Lucien. Il s'exclama vivement : — Ah ! ils sont malins « ceux-là, tout de même ! — Qui ceux-là ? — Eh bien ! mais les chré- « tiens, donc ! Ils ont trouvé moyen de durer deux mille ans avec ça ! — « Ça désignait évidemment et englobait sans distinctions subtiles les « prières, les croyances et tout le surnaturel chrétien ! » — Le livre m'est tombé des mains. Je sais bien qu'on a dit de tout temps : Il n'y a plus d'enfants ! Mais qu'un enfant « dans les dix à onze ans » soit capable d'une pareille « vue », si fausse soit-elle, non, ce n'est pas croyable ! Pour le croire et pour croire qu'on le fera croire, il faut être soi-même un père trop papa ou un écrivain plus « penseur » qu'artiste, n'appartenant pas à la famille de ces observateurs, libres d'esprit, qui savent voir, « se soumettent à l'objet » et ne leur prêtent pas leurs propres qualités ou leurs propres pensées. S'il n'y a plus d'enfants « entre les dix et onze ans, » est-ce qu'il y en aurait toujours entre les trente et cinquante ? On le dirait encore à lire les lignes qui suivent immédiatement celles que je viens de citer : « Je sais bien, « moi, continua Coco en clignant de l'œil, que quand je mange, ça ne « peut rien faire à Dieu : ça ne fait qu'à mon estomac ! Tant pis pour « moi si j'ai mal, après, quand je mange un morceau de trop ! N'em- « pêche ! c'est joliment fort d'avoir fait croire que Dieu regardait tous « les jours dans nos assiettes ! » — Ce qui est enfantin là dedans ce n'est pas tant le raisonnement de Coco, que l'importance qu'y attache l'auteur et son impuissance à y répondre. Faut-il y répondre pour lui ? Je crois que c'est inutile. Une pareille ignorance ou inintelligence de notre foi résisterait à ces explications partielles ; c'est tout un exposé de la doctrine chrétienne qu'il faudrait reproduire ici. Or, cet exposé n'est pas à faire. Il a été fait plusieurs fois et par des hommes qui méritent toute la confiance de M. Psichari, par Bossuet notamment. L'auteur de *la Croyante* n'a qu'à lire le petit livre de ce croyant ; à défaut de celui-là, qu'il en lise un autre plus court, à savoir le catéchisme à l'usage des premiers communiants. Il y trouvera des réponses à toutes les objections de Coco, ou du moins « le germe » de ces réponses ; et, dans tous les cas, il y perdra moins son temps qu'à écrire des romans antireligieux, — inoffensifs d'ailleurs à force d'être

ennuyeux, et innocents aussi parce qu'ils sont d'une rare sincérité dans l'ignorance.

Post-Scriptum. J'oubliais de vous dire que « vous trouverez dans *la Croyante* l'atmosphère morale de *l'Affaire !* » l'auteur ayant formellement « voulu que ces pages en fussent pénétrées. » (*Préface*, p. IX.) Pouvez-vous encore douter que ce livre soit une erreur esthétique ?

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — (Je rappelle que cette rubrique ne doit pas être prise à la lettre, et qu'elle ne comporte, par elle-même, ni éloge ni blâme).

16. — *Gilberte* a un sous-titre qui n'est pas clair et que « la suite des événements » n'explique guère : *Le Don de soi*. On y voit une dame qui voudrait bien se donner, mais qui ne peut pas se faire accepter. Cette dame est mariée, ce qui est d'une banalité courante dans les romans. L'homme qui refuse ce « don » est un député, ce qui est moins banal. Pourquoi refuse-t-il ? Parce qu'il est vertueux ? Parce qu'elle est laide ? Ni pour ceci, ni pour cela. Parce qu'il est délicat tout simplement, et que s'il se permet le vice, il s'interdit le vol, même celui d'une femme ! Tant de délicatesse entre-t-elle dans l'âme des députés fêtards ! (Car il est fêtard, Robert). Gilberte est tellement surprise, qu'elle se suicide ! Toute cette psychologie me reste fermée. Il est fâcheux que l'auteur à l'exemple de celui de *l'Innocente* précitée, ne nous en ait pas donné « la clef. »

17. — Je n'ai pas classé *Sur la brèche* dans la rubrique des *Exotiques* parce que ce livre n'a rien d'étrange, quoiqu'il soit d'un étranger. Il est simple, il est clair, il est intéressant, comme le sont d'ailleurs, en général, tous ceux qui nous viennent des pays de culture latine. Celui-ci nous vient d'Italie, par l'intermédiaire d'une traductrice que l'auteur a félicitée de sa fidélité, et que nous pouvons féliciter de son élégante souplesse. C'est le tableau d'une âme de jeune fille, saine, ferme, délicate et agissante ; une vertu émane d'elle, qui impressionne et modifie tout son entourage. Placée comme institutrice dans une famille étrangère, elle y rencontre des devoirs difficiles, qu'elle remplit avec courage, y suscite des hostilités et des enthousiasmes qui peuvent l'émouvoir mais non la faire faiblir, s'y fait adorer de son élève, convertit à une vie plus ordonnée le fils de la maison et elle ne l'épouse pas ! Ayant toujours été à la peine, sur la brèche, il était juste qu'elle fût à l'honneur, et ne finît pas dans un mariage banal. Les détails de cette simple histoire ont une valeur supérieure à celle du cadre ; l'intérêt en est puissant, et accessible aux esprits les plus simples ; la portée morale en est très grande et de nature à atteindre les âmes les plus élevées.

18. — *Petite Princesse* est-elle une « étude » ou une « création » Peu importe ! Elle est charmante et c'est l'essentiel. Cette petite sœur de *Dosia* mérite d'avoir le succès de son aînée. On la nommait « la

petite princesse » parce qu'elle était la plus gâtée et la plus jolie de sa famille, et aussi la plus impérieuse et la plus capricieuse, — du moins en apparence, car en réalité elle était la plus intelligente et la meilleure ; — intelligente au point de s'apercevoir que sa sœur aînée était éprise d'un jeune homme qu'on lui destinait à elle-même, et bonne jusqu'à sacrifier son propre bonheur ; intelligente jusqu'à s'intéresser aux expériences scientifiques de son père, et bonne jusqu'à s'associer aux dangers de ces expériences ; intelligente jusqu'à apprécier les mérites modestes du jeune préparateur de son père, et bonne jusqu'à lui donner son cœur. Enfant terrible et sœur de charité à la fois, elle passe en jetant autour d'elle son rire et ses bienfaits, éblouissante et séduisante, joie de tous les yeux et charme de tous les cœurs

Elle est charmante ! Elle est charmante ! Elle est charmante !

comme dit un vers célèbre. Mesdemoiselles, lisez la *Petite Princesse* et ressemblez-lui, — sans cesser d'être vous-mêmes pourtant, car vous aussi vous devez être charmantes puisque vous lisez le *Polybiblion* !

19. — *Des ombres qui passent !* Ce titre est menaçant ! Il semblait promettre des considérations, des méditations symboliques, métaphysiques, poétiques peut-être ! Et c'est un joli conte que le livre nous donne, humoristique et spirituel, tout en étant attendrissant. La poésie n'y manque pas, ni surtout la psychologie, ni même la métaphysique, — mais elles n'y gâtent rien, au contraire ! Comment cela se fait-il ? C'est le secret du talent. — La scène se passe dans une station hivernale de la Suisse. La nièce d'un libraire, Bernardine, une « intellectuelle », qui n'appréciait les gens que d'après leur « intelligence », comme disent les pions et les empionnés de tous les pays, et qui, ayant travaillé à se faire une carrière et à se donner une gloire « intellectuelle » avait, en attendant, perdu sa santé, est envoyée en Suisse par les médecins. Elle arrive dans un hôtel rempli de malades et de gardes-malades. Parmi les premiers, un homme, jeune encore, jouait le rôle du « Personnage désagréable », s'appliquant à déplaire, comme d'autres cherchent à plaire, n'ouvrant la bouche, à de rares intervalles, que pour infliger un démenti ou donner une leçon à ses voisins et à ses voisines. Il n'épargne pas la nouvelle venue ; il est surpris du sang-froid, de la bonne grâce, de l'esprit, de la gaieté qu'elle oppose à ses boutades. Il en profite pour satisfaire de plus belle sa misanthropie et misogynie. Il engage avec son interlocutrice des discussions, brèves, mais incessantes, sur toutes choses, y compris la philosophie et la théologie, s'appliquant à lui faire partager son pessimisme desespéré. Vous devinez qu'il ne réussit qu'à devenir lui-même optimiste et amoureux. Mais vous ne devinez pas avec quelle délicatesse, quelle finesse cette transformation est observée, et avec

quelle humour elle est décrite. De même la transformation de Bernardine : elle s'opère insensiblement, au spectacle et au contact des souffrances et des vanités qui l'entourent : arrivée bas-bleu, elle repart femme. Elle est devenue douce, compatissante ; elle a été une sorte de sœur de charité pour un mourant ; la bonté a pénétré son âme et agrandi son intelligence. Elle comprend que la vraie valeur ne réside pas dans les grades universitaires ou dans le talent littéraire. Elle a en outre deviné tout ce que cache de véritable bonté le masque de misanthropie que s'obstine à porter « l'Homme désagréable. » Elle aussi est amoureuse. Et elle va l'avouer, lorsqu'elle est écrasée par un camion. Ce brusque dénouement produit un effet bizarre ; il débarrasse l'auteur de la nécessité de marier deux poitrinaires ; mais il nous afflige. Ils étaient si intéressants ces deux raisonneurs revenus à la vie simple par l'abandon de leurs raisonnements, — ces intellectuels devenus intelligents ! Ils auraient mérité d'être heureux ! Nous soumettons nos regrets, d'ordre esthétique et sentimental à la fois, à l'auteur de ces *Ombres*, qu'on dirait une petite-fille de Sterne.

Romans de mœurs. — 20. — *Le Mal nécessaire* est écrit avec une double prétention : prétention à la poésie : « Elle étendait sous ses pas un tapis tissé de calme et de mansuétude... (p. 5) « le pur égrenement de la vie familiale » (ibid.) ; prétention à la rigueur et à la précision du vocabulaire scientifique : « Il prit la curette pour balayer les exsudats qui voilaient les circonvolutions cérébrales de sang, vint étancher un tamponnement qu'il avait placé dans le sinus... D'un coup de main, il rabattit le volet osseux sur le cerveau... » (p. 116 et 117). J'oublie la prétention à l'esprit : « Un comédien qui se coupait la voix avec des absinthes qu'il ne coupait pas » (p. 123) ; et je ne parle que pour mémoire d'une quatrième prétention, la prétention à la philosophie, commune à la plupart de nos romanciers contemporains : « L'auteur se déclarera satisfait si une idée philosophique se dégage de son œuvre. » (Préface, p. viii.) — Voyons l'œuvre ! — Le docteur Caresco est un très habile, très brillant chirurgien ; nul dans Paris ne sait comme lui, d'un tour de main, ouvrir un crâne ou un ventre. Mais c'est en même temps un fieffé coquin : hommes et femmes ne sont à ses yeux que de la chair à bistouri, et le bistouri qu'un instrument de fortune. C'est un juif selon la formule shakespearienne. Il taille dans la peau de ses contemporains sous tous les prétextes, sans aucun prétexte même ; il résèque des os qui ne sont pas cariés, perce des flancs dont le foie n'est pas malade, extirpe des *fibromes* ou retire des *calculs* qui n'existent pas, et opère des grosseurs qu'il sait pertinemment être des grossesses. Cette boucherie et ce brigandage, il les exerce sous la protection de la loi, en vertu d'un diplôme officiel, sans le contrôle, parfois même sous le contrôle et avec la complicité de ses pairs ! C'est

ainsi que le docteur Bordier, son médecin adjoint, qui a fini par le juger, par deviner toute sa scélératesse, par découvrir qu'il a abusé d'une de ses clientes pendant une catalepsie, se croit obligé de lui prêter son concours pour l'opération du prétendu fibrome, qui n'est que la suite naturelle de ce viol criminel. Il est vrai que le lendemain il soufflette son maître et se bat au pistolet avec lui ; mais il a le malheur d'être blessé par lui et l'humiliation suprême d'être opéré et sauvé par le misérable ! — « Certains esprits malins ne manqueront pas, nous dit l'auteur, de mettre un nom sur la physionomie du héros de ce livre. » J'y manque, n'étant sans doute pas malin. Ce que je cherche dans ce roman chirurgical, parmi tous ces détails d'amphithéâtre, dont quelques-uns « répugnent » (p. 31) les sens autant que l'esprit, et a travers les gaz qui s'en dégagent, c'est « l'idée philosophique » qui doit s'en « dégager » aussi. Et je la trouve, exprimée par l'auteur lui-même, qui l'a aidée à se « dégager » à la page 141 : « Cet homme est bien coupable ; coupable mais nécessaire, comme le mal est nécessaire au bien. Ne hochez pas la tête, mon ami, laissez-moi vous expliquer ma pensée. » Et il l'explique, un peu longuement. Elle peut se résumer ainsi : Les mauvais chirurgiens sont la conséquence nécessaire des bons chirurgiens ; l'abus est la condition de l'usage ; l'homme est un composé de corps et d'âme, la société un composé d'individus inégaux, le corps médical un composé de savants et d'ânes, de bienfaiteurs de l'humanité et d'exploiteurs ; et enfin deux et deux font quatre, et il n'est pas de roses sans épines, etc., etc. Voilà « l'idée philosophique qui se dégage » de cette « œuvre. » J'espère que l'auteur sera « pleinement satisfait » de son critique : je l'ai mise en lumière de mon mieux.

CH. ARNAUD.

JURISPRUDENCE

HISTOIRE DU DROIT. — 1. *Évolution du testament en France, des origines au XIIIe siècle*, par HENRI AUFFROY. Paris, Rousseau, 1899, gr. in-8 de 770 p., 10 fr. — 2. *Les Biens communaux en France, étude historique et critique*, par ROGER GRAFFIN. Paris, Rousseau, 1899, in-8 de 279 p., 3 fr.

DROIT CIVIL. — 3. *Traité des privilèges et hypothèques*, par L. GUILLOUARD, tome IV. Paris, Pedone, 1899, in-8 de 597 p., 5 fr.

DROIT COMMERCIAL. — 4. *Des Sociétés par actions, traité pratique avec formules de statuts et de tous les actes concernant la constitution, les inventaires, la liquidation de ces sociétés*, par ÉTIENNE FLOUCAUD-PÉNARDILLE. Tome I. Paris, Rousseau, 1899, gr. in-8 de 388 p., 9 fr.

DROIT PUBLIC ET ADMINISTRATIF. — 5. *Le Contrôle des budgets en France et à l'étranger, étude historique et critique sur le contrôle financier des principaux États depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par EMMANUEL BESSON. Paris, Chevalier-Marescq, 1899, in-8 de x-628 p., 7 fr. 50. — 6. *Les Octrois municipaux, fondement économique, organisation administrative et financière, jurisprudence*, par ÉLIE TURQUET. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de 410 p., 7 fr.

DROIT PÉNAL. — 7. *Le Délit d'imprudence, essai de théorie pénale*, par HENRI SAUVARD. Paris, Rousseau, 1899, gr. in-8 de 186 p., 5 fr.

Ouvrages divers. — 8. *Le Droit français, ses origines, ses règles fondamentales*, par Octave Larcher. 2e éd. Paris, Bloud et Barral, s. d., 4 vol. in-8 de x-483, 454, 468 et 457 p., 16 fr. — 9. *Des Faux en écriture et de l'Écriture, méthode scientifique nouvelle d'analyse et d'examen*, par Persifor Frazer ; traduit par Le Vossion et Mme H. Bouët. Paris, Guillaumin, 1899, in-12 de vii-234 p., avec planches, 5 fr. — 10. *Le Droit de circulation des cycles et automobiles d'après les lois les plus récentes*, par J. Gaure. Paris, Chevalier-Marescq, 1899, in-12 de 48 p., 1 fr.

Histoire du droit. — 1. — « La vieillesse du monde approche et les ruines s'amoncellent; chacun doit veiller attentivement au salut de son âme, de peur d'être surpris sans être prêt par une mort inattendue, et de quitter ce siècle sans emporter avec soi le fruit de ses bonnes œuvres. C'est pourquoi moi Godefredus, au nom du Christ, comte par la grâce de Dieu,... considérant les accidents de ce monde et me souvenant de la miséricorde divine, je cède une part de mes biens au monastère de Beaulieu. Je veux qu'après mon décès, tous les jours, avant l'heure du chapitre, la congrégation entière chante cinq psaumes pour le repos de mon âme, et que de même chaque année, au jour anniversaire de ma mort, on chante l'office et la messe. » Ainsi testait un seigneur franc en 866. On voit par cet exemple comment l'esprit, les croyances, les mœurs d'une époque se reflètent dans les testaments. Un ouvrage comme celui de M. Henri Auffroy, *l'Évolution du testament en France des origines au XIIIe siècle*, nous fait pénétrer dans la pensée la plus intime des générations disparues. Tel n'est pas cependant le but principal de l'auteur. Il a voulu surtout, comme l'indique son titre, analyser et décrire le développement progressif de l'institution du testament, qui avait une si grande importance à Rome et que les Germains, au contraire, ne connaissaient pas. Il commence cette étude au moment où les principaux facteurs de nos institutions nationales, le droit romain, les coutumes germaniques et le christianisme se sont trouvés en présence sur le sol de la Gaule. Grâce au système de la personnalité des lois, l'élément romain et l'élément germain sont restés quelque temps sans se confondre. Plus tard ils se sont pénétrés, sous l'action et l'influence du christianisme. « Au vie siècle, dit M. Auffroy, l'Église est née; elle s'est développée et organisée à côté de l'État. La foi a pénétré dans les âmes, et les mœurs commencent à s'imprégner de l'esprit chrétien. » A partir de ce moment « suivre l'évolution du testament, c'est suivre, dans un sentier très humble, mais sur un terrain solide, le mouvement qui progressivement conduit le monde de l'état payen à l'état chrétien. » Pour mieux marquer les principales étapes de ce mouvement, M. Auffroy a divisé son travail en quatre parties. La première comprend, d'une part, l'étude du testament romain et, d'autre part, l'examen des institutions barbares. Tacite avait remarqué justement que les Germains ne connaissaient pas le testament. Tandis qu'à

Rome la toute-puissance du père de famille s'imposait même par delà le tombeau, chez eux l'idée de la copropriété familiale ne permettait pas qu'un individu disposât de ses biens pour le temps où il ne serait plus. De toutes les lois barbares seule la loi Gombette parle du testament, et elle en parle comme d'une chose étrangère. D'autres institutions toutefois y suppléaient dans une certaine mesure : chez les Burgondes, le partage d'ascendants ; chez les Francs, l' « affatomie », et chez les Lombards, le « thinx », sortes d'adoption. Dans la seconde partie, M. Auffroy étudie « l'évolution franque. » Le testament romain se déforme, mais en même temps il pénètre dans la coutume barbare, et les pratiques par lesquelles les barbares ont cherché à suppléer le testament s'effacent peu à peu. La troisième partie est consacrée à « l'évolution canonique et féodale. » Elle s'étend depuis le xe siècle jusqu'au milieu du xiiie. Deux faits, d'une importance capitale, influent sur la formation du droit testamentaire. C'est d'abord la renaissance des études de droit romain. C'est ensuite l'extension de la juridiction ecclésiastique, qui attire à elle tous les litiges concernant les legs pieux. Ces influences toutefois se manifestent à des degrés bien différents dans les diverses régions de la France. Le midi reste fidèle au testament romain ; il conserve l'institution d'héritier, mais y ajoute l'usage, d'origine canonique, des exécuteurs testamentaires. Au nord, le rôle social du testament demeure restreint ; ses formes sont moins strictes ; l'étendue des biens dont le testateur peut disposer librement est très limitée. La quatrième partie présente un exposé de l'état du droit au temps de saint Louis. Alors la religion catholique règne en souveraine, sauf quelques dissidences, sur toute l'ancienne Gaule ; elle inspire partout de nombreuses libéralités en faveur des églises et des monastères. Et néanmoins le contraste subsiste entre les provinces du nord et celles du midi. Dans les pays septentrionaux la fonction du testament est surtout religieuse : il sert à réparer les injustices qu'on a commises pendant la vie et à s'assurer des prières après la mort. Pour la transmission des biens on s'en remet généralement à la coutume. Dans le midi, bien que les dispositions religieuses ne soient pas oubliées, le règlement des intérêts temporels occupe la première place : le testament du chef de famille doit servir de loi aux générations futures. Tel est en abrégé le plan du livre de M. Auffroy, dont nous ne prétendons pas toutefois, par ces généralités, avoir donné une idée suffisante. Très complet, très documenté, très bien écrit, ce livre est vraiment remarquable : si c'est une thèse de doctorat, comme nous le croyons, il surpasse de beaucoup la moyenne des ouvrages de ce genre.

2. — Bien qu'issu d'un concours de la Société des agriculteurs de France, le livre de M. Roger Graffin, *les Biens communaux en*

France, est surtout un travail historique. Sans contenir beaucoup de recherches neuves et personnelles, il offre un résumé exact et intéressant de la législation sur les biens communaux, principalement pendant les derniers siècles. On sait que l'une des nombreuses erreurs du XVIIIe siècle fut de méconnaître l'utilité et l'importance des propriétés communes. Sous prétexte que l'appropriation individuelle les rendrait plus productives, les économistes et les jurisconsultes en demandaient le partage. Ce vœu avait déjà reçu un commencement de satisfaction dans certains pays avant la Révolution ; il fut plus complètement réalisé par des lois de 1792 et de 1793. En bien des endroits, toutefois, le partage des communaux était tellement contraire à la nature des choses qu'il n'eut pas lieu, et là même où il s'accomplit on s'aperçut bientôt qu'il avait tourné plus à l'avantage des riches que des pauvres : ceux-ci, pressés par le besoin, vendaient leurs lots et ils n'avaient plus le bénéfice de l'ancienne jouissance commune. En cette matière, comme en beaucoup d'autres, le plus grand tort des assemblées révolutionnaires a été d'édicter des mesures générales sans tenir compte de la diversité des lieux et des usages. La Révolution a, au surplus, traité les biens des communes comme elle avait traité d'abord les biens du clergé, sans s'inquiéter des droits des propriétaires. M. Graffin insiste avec raison sur cette idée fort juste que la disposition du domaine communal doit être laissée à la commune : les habitants sont les premiers intéressés à en tirer le meilleur parti possible. L'État doit seulement en empêcher la dilapidation et sauvegarder les droits des générations à venir.

Droit civil. — 3. — En fait d'ouvrages sur le droit civil, nous n'avons à signaler cette fois que le quatrième et dernier volume du *Traité des privilèges et hypothèques* de M. Guillouard. Lors de la publication du premier volume, nous avions prévu que l'auteur aurait le temps d'achever son ouvrage avant que la réforme, tant réclamée et si véritablement urgente, de notre régime hypothécaire, fût accomplie. L'événement nous a donné raison plus encore que nous ne le pensions. Qui songe aujourd'hui à la réforme hypothécaire ? Le nouveau et très remarquable traité de M. Guillouard risque de conserver encore bien longtemps toute son utilité, et cette utilité est d'autant plus grande que la matière est plus obscure et plus hérissée de difficultés. Le quatrième volume, que nous annonçons, contient l'étude des questions particulièrement difficiles que soulèvent les renonciations et les subrogations à l'hypothèque légale des femmes mariées ; il traite ensuite du rang des privilèges et hypothèques, de leur extinction et de la purge. Il contient en outre le commentaire du titre du code civil sur l'expropriation forcée.

Droit commercial. — 4. — M. Étienne Floucaud-Pénardille publie

un traité des *Sociétés par actions* qui sera certainement très apprécié dans la pratique. Tout en étant plus développé que la plupart des ouvrages que l'on possède déjà sur le même sujet, il est conçu d'après un plan qui en rendra l'usage fort commode pour les hommes d'affaires. Les titres y sont très multipliés; des rubriques en lettres grasses précèdent presque tous les paragraphes, et le texte est imprimé en deux caractères différents, dont le plus petit est réservé pour les explications complémentaires et pour les indications d'arrêts. Avant d'exposer les règles sur la formation des sociétés par actions, l'auteur a traité séparément, dans deux premières parties, des actions et des obligations. Si cet ordre peut être critiqué au point de vue purement rationnel, il a du moins l'avantage de mettre en relief les éléments essentiels des sociétés par actions et de faciliter l'examen des nombreuses et délicates questions qui s'y rattachent. Le premier volume, qui seul encore a paru, s'arrête à la constitution des sociétés par actions. Le second traitera des modifications aux statuts et des règles spéciales à celles de ces sociétés qui prennent la forme de la commandite ou de l'anonymat. L'auteur annonce qu'il donnera des formules de statuts et de tous les actes que comportent la constitution, le fonctionnement et la liquidation des sociétés dont il s'agit.

Droit public et administratif. — 5. — Que deviennent les impôts perçus chaque année sur les contribuables ? Qui nous assure de la régularité de leur emploi ? Telle est, au fond, la question que l'Académie des sciences morales et politiques a cru devoir mettre à l'étude en proposant comme sujet de concours : *Le Contrôle des budgets en France et à l'étranger*. C'est une question de droit public dont nul ne saurait méconnaître l'importance et dont malheureusement on ne s'est pas assez préoccupé jusqu'ici en France. Le mémoire de M. Emmanuel Besson, qui a été couronné, pourra désormais servir de guide aux hommes politiques et aux publicistes qui voudront s'éclairer sur ce grave et difficile sujet. La nécessité du contrôle des finances publiques s'est d'ailleurs affirmée en tous temps et sous tous les régimes. « Loin d'être une création spontanée de notre époque, l'institution du contrôle des finances a demandé pour se constituer une longue suite de siècles, se transformant peu à peu sous l'action de causes continuellement à l'œuvre, s'assouplissant aux circonstances, progressant dans la mesure où la France se développait elle-même. » Il était par conséquent tout indiqué de rechercher comment fut organisé le contrôle financier aux différentes époques de notre histoire : c'est ce qu'a fait l'auteur, dans une première partie qui forme à elle seule plus de la moitié de l'ouvrage. Le premier chapitre fait connaître l'organisation du contrôle à l'époque gallo-romaine et sous les deux premières races, montrant quelle influence revient aux traditions

romaines dans la formation du système de la monarchie. Les chapitres suivants traitent du contrôle pendant la période féodale, du contrôle des États généraux, des Chambres des comptes, pour arriver de proche en proche aux derniers temps de l'ancien régime, à l'organisme déjà très compliqué qui existait avant la Révolution et dont celle-ci fit table rase, mais qui dut être restauré, au moins dans ses grandes lignes, sous le Consulat, et qui a été complété et perfectionné par les grands financiers de la monarchie constitutionnelle. Dans cet historique, largement traité, l'auteur signale avec impartialité les progrès accomplis sous tous les régimes, en montrant toutefois un peu trop de complaisance pour les dilapidations révolutionnaires, pour « les grands hommes de 1793 » qui, étant « incorruptibles », eurent bien le droit de s'affranchir de tout contrôle. Dans une seconde partie, M. Besson étudie l'organisation contemporaine du contrôle en France et à l'étranger. Il constate que « les formes de contrôle des différents peuples se modèlent étroitement sur leurs institutions politiques ; qu'elles en prennent le caractère, en subissent les variations, en partagent les destinées. » Ces formes varient notamment selon l'interprétation donnée au principe de la séparation des pouvoirs. Le contrôle est législatif, administratif ou judiciaire, suivant la prépondérance accordée à l'un des trois pouvoirs. En France il a ces trois caractères, au moins en théorie, mais, depuis le Consulat, c'est le caractère administratif qui prédomine. Bien qu'investie du privilège de l'inamovibilité, la Cour des comptes est un tribunal administratif, et elle n'a de juridiction effective que sur les simples comptables de deniers : les ordonnateurs de dépenses échappent à son autorité. M. Besson approuve ce système, et en cela il nous paraît subir à son tour un peu trop l'influence de la fausse conception qu'on a en France de la séparation des pouvoirs. On entend cette séparation dans le sens d'indépendance, d'où l'on conclut que c'est à l'administration à se contrôler elle-même, comme on lui reconnaît le droit de se juger elle-même. La conséquence, en matière financière comme en matière judiciaire, est l'irresponsabilité des administrateurs. M. Besson le reconnaît bien : la responsabilité ministérielle chez nous n'est qu'un vain mot. Il y a une loi qui déclare « que toute dépense non créditée sera laissée à la charge du ministre contrevenant », mais il n'y a aucun tribunal compétent pour appliquer cette loi. Et, tout en intitulant sa deuxième partie « Programme de réformes », M. Besson, gêné par sa fausse théorie de la séparation des pouvoirs, ne propose pour toute réforme que de soumettre des marchés et autres actes engageant les finances de l'État au visa d'un inspecteur des finances. Dupin a dit avec justesse qu'un million de blâmes ne couvrent pas un sou de déficit : un million de visas auraient-ils plus d'effet ?

6. — Le traité de M. Émile Turquey sur *les Octrois municipaux* vient à son heure. Voici le moment où la loi du 29 décembre 1897, qui oblige les communes à réduire les droits d'octroi sur les boissons hygiéniques, va devenir exécutoire, — si son exécution, déjà reportée au 1er janvier 1900, n'est pas retardée une fois de plus. Cet ouvrage pourra guider les municipalités dans le choix des nouvelles taxes destinées à remplacer les droits supprimés. Car, en France, les contribuables le savent de reste, si l'on supprime jamais un impôt, c'est pour le remplacer par un autre, et le nouveau trop souvent fait regretter l'ancien. M. Turquey pressent qu'il en sera encore ainsi pour les droits d'octroi. Leur vrai défaut, selon lui, est d'être excessifs. Mais ils constituent pour les villes la source la plus abondante de leurs revenus, et s'il fallait tirer les mêmes subsides de taxes d'une autre nature, les contribuables sûrement se plaindraient encore plus fort. « Suppression complète de tout droit sur les objets de première nécessité, taxation modérée des objets utiles, imposition aussi étendue que possible des objets de luxe et des consommations superflues, telles sont, dit M. Turquey, les réformes urgentes qu'il faut tendre à réaliser, si l'on veut rendre l'octroi moins vexatoire et plus proportionnel aux facultés des redevables. » L'ouvrage de M. Turquey contient, avec l'étude théorique des lois et règlements sur les octrois, le résumé de toutes les décisions judiciaires s'y rattachant qui ont paru dans les principaux recueils d'arrêts ; il s'adresse donc à tous ceux qui par leurs études ou leurs devoirs professionnels ont à s'occuper de contentieux en matière d'octroi.

Droit pénal. — 7. — M. Henri Sauvard a traité une question de droit pénal intéressante dans sa thèse sur le *Délit d'imprudence*. L'imprudence est-elle vraiment un délit ? Doit-elle être punie ? Une mère qui, par imprudence, a causé la mort de son enfant n'est-elle pas assez malheureuse par le fait même de l'évènement ? Faut-il encore la frapper d'une peine ? Cette question fait hésiter les criminalistes. Quelques-uns, encore de nos jours — M. Tarde notamment — s'élèvent contre la répression de l'imprudence. Mais M. Sauvard, avec raison selon nous, se rallie à l'opinion commune qui a fait inscrire, dans la plupart des codes modernes, les imprudences dommageables au nombre des fautes punies par la loi. L'homme, qui vit en société, est astreint à certaines précautions dans l'intérêt de ses semblables ; la prudence est pour lui un devoir, et les peines de l'imprudence sont la sanction de ce devoir. Cela est surtout vrai, comme le montre M. Sauvard, dans l'état actuel de notre civilisation. « Depuis que, grâce aux découvertes de la science moderne, s'est développée considérablement la puissance des moyens de production et accrue de façon prodigieuse la rapidité des transports, une simple imprudence peut occasionner

d'épouvantables catastrophes. Une minute d'inattention de la part d'un mécanicien, et ces forces utiles qui sont la vapeur et l'électricité peuvent devenir de terribles engins de destruction et amener de vrais désastres. Avec les tramways de tous genres, les automobiles, les bicyclettes, la rue devient de moins en moins sûre pour le passant, exposé à chaque instant à être renversé ou broyé par suite d'une exagération de vitesse ou d'un faux calcul de direction. De plus en plus, la sécurité de tous exige de chacun l'attention et la prudence ; et aujourd'hui plus que jamais l'imprudence est un véritable péril public. » Après avoir ainsi montré le fondement rationnel des délits d'imprudence, M. Sauvard en examine les conditions, puis il se demande quelles peines leur conviennent. Il estime qu'entre le fait de causer un malheur par défaut d'attention et l'acte d'un malfaiteur, il y a un abîme; que la répression, par conséquent, doit être bien différente dans les deux cas. Là où il n'existe aucune perversité, les peines infamantes doivent être écartées. L'amende, à la condition encore qu'elle ne soit pas recouvrée par préférence aux droits de la victime, et même dans les cas graves une peine d'emprisonnement, mais un emprisonnement spécial, tel que l' « arresto » du code italien, semblent seuls appropriés à ce genre d'infractions.

Ouvrages divers. — 8. — M. Octave Larcher, professeur à la Faculté catholique de droit de Paris, a eu l'ambition d'écrire pour le droit français « ce que les légistes et les auteurs coutumiers du moyen âge ont quelquefois appelé une *Somme*, c'est-à-dire une exposition abrégée et sommaire de toutes les parties de cette science ramenée à ses premiers principes. » Cette grande et noble tâche, qui n'était certes pas à la portée du premier venu, M. Larcher l'a réalisée avec un plein succès. Son ouvrage est aujourd'hui le meilleur que nous ayons dans son genre, et l'auteur n'a plus qu'à le compléter et à le perfectionner, au fur et à mesure des nouvelles éditions, pour le rapprocher toujours davantage de l'idéal qu'il a conçu. — Cet ouvrage, qui comprend quatre volumes, est divisé en trois parties : le droit privé, le droit pénal, le droit administratif. La partie du droit privé embrasse l'étude du code civil, du code de procédure et du code de commerce. Dans le droit pénal l'auteur traite des origines de ce droit, des infractions et des peines et de la procédure criminelle. Le droit administratif remplit les deux derniers volumes, dont l'un est consacré à l'administration générale et aux nombreuses matières qui s'y rattachent, police, agriculture, industrie, commerce, voies de communication, travaux publics, culte, enseignement, force armée, impôts, etc., et l'autre à l'administration départementale et communale. M. Larcher a volontairement laissé de côté le droit politique ou constitutionnel. Pourquoi ? Il ne nous le dit pas. Peut-être a-t-il jugé que cette matière

était encore trop peu assise, trop sujette à controverse. Elle n'en constitue pas moins une partie essentielle de notre législation, et elle nous paraît devoir figurer dans un ouvrage qui a pour titre : *Le Droit français*. C'est sur ce point-là notamment que nous voudrions que l'ouvrage fût complété. Il deviendra ainsi une véritable encyclopédie juridique, très suffisante pour toute personne qui tient à avoir sur le droit des notions justes et précises, sans en faire une étude approfondie. M. Larcher ne se borne pas d'ailleurs, comme la plupart des vulgarisateurs qui l'ont précédé, à résumer plus ou moins sommairement les dispostions des différents codes : il a compris que cette méthode avait le tort grave d'accréditer un préjugé, trop répandu de nos jours, qui consiste à considérer le droit comme l'œuvre arbitraire du législateur. La Révolution, en prétendant faire table rase de tout le passé, a malheureusement beaucoup renforcé et propagé ce préjugé qui, malgré les destructions révolutionnaires, n'en reste pas moins très faux. Ceux-là se trompent grossièrement qui se figurent, par exemple, que notre code civil, parce qu'il a été rédigé en 1803 et 1804, sous la direction du Premier Consul, est l'œuvre de Napoléon. Il est avant tout l'œuvre des siècles, la résultante de toutes les législations et de toutes les coutumes qui se sont succédé sur le sol français. Il faut donc, pour bien comprendre ses dispositions, remonter à leur origine, en chercher le germe dans les lois romaines, dans le droit canonique ou coutumier et dans les ordonnances royales. C'est ce qu'a fait M. Larcher non seulement pour le code civil, mais pour toutes les autres parties du droit. En se plaçant ainsi au point de vue historique, il a donné à son livre une valeur scientifique que n'ont pas habituellement les ouvrages élémentaires et il en a rendu la lecture plus instructive et plus attrayante. A toutes les personnes qui désirent s'initier aux principes du droit, à celles mêmes qui peuvent avoir besoin parfois de se renseigner sur un sujet spécial, on ne saurait indiquer un meilleur guide. Pour les élèves des grands séminaires notamment, pour les membres du clergé, comme aussi pour tous les jeunes gens qui se destinent aux carrières administratives, au commerce, à l'industrie, à l'enseignement, au notariat, l'ouvrage de M. Larcher nous paraît préférable à beaucoup d'ouvrages très répandus, composés spécialement en vue de ces diverses classes de lecteurs, et qui ne sont généralement que des résumés de cours, des manuels arides et sans valeur, bons seulement pour dégoûter de la science qu'ils prétendent enseigner.

9. — On a tout dit sur les erreurs et les contradictions des experts en écriture. L'affaire Dreyfus est venue encore édifier une fois de plus le public à leur endroit. On peut se demander toutefois si l'insuccès de leurs opérations tient à leur insuffisance personnelle ou au peu de

fondement de l'art dont ils font profession. Existe-t-il des moyens sûrs, des méthodes vraiment scientifiques pour distinguer les écritures ? A cette question il semble que l'on doit répondre oui et non. Oui, il y a des procédés de recherche pouvant aboutir à des résultats certains, incontestables. Et néanmoins, dans bien des cas, l'expert aura pour premier devoir de confesser son impuissance, de s'abstenir d'émettre, même avec réserve, une opinion quelconque sur le document qu'il aura examiné. C'est du moins l'impression que nous a laissée la lecture du livre du docteur Frazer sur les *Faux en écriture*. Ce livre, publié en Amérique, en 1894, et qui vient d'être traduit en français par M. L. Vossion et Mme H. Bouët, expose, un peu brièvement pour les profanes, mais assez clairement cependant, les divers moyens d'investigation qu'ont à leur disposition les graphologues. Ces moyens en somme, sont nombreux ; l'auteur les classe sous deux titres : l'examen physique et l'examen chimique. Dans les modes d'examen physique, il comprend l'emploi des instruments grossissants, l'étude microscopique de l'encre, les mesurages, les épreuves photographiques, la spectroscopie. L'examen chimique, consiste dans l'application des réactifs sur l'encre et sur le papier. Tous ces procédés certainement ont leur valeur ; la plupart d'ailleurs sont déjà connus et appliqués depuis longtemps ; notre auteur a surtout le mérite de les avoir souvent éprouvés et d'en parler d'après son expérience personnelle. Mais lui-même sait fort bien que sa science a des limites, et il a raison de vouloir que dans les expertises judiciaires on ne se borne pas à demander aux experts leur opinion, leurs conclusions, mais qu'on exige d'eux plutôt des constatations, des faits, l'exposé de leurs recherches, sauf aux juges à en tirer les conséquences. Une loi a été faite dans ce but en Pensylvanie ; mais une loi pour cela n'est pas nécessaire ; la juste défiance qui s'attache aux expertises atramentaires devrait inspirer ces précautions aux magistrats.

10. — Pour finir, voici une brochurette dont l'utilité n'est guère contestable — pour ceux auxquels elle s'adresse. « Il est à présumer, dit l'auteur, que bien des fervents de la pédale et que bien des adorateurs de « l'auto » connaissent d'une manière insuffisante l'étendue des devoirs qui leur sont imposés par les lois et règlements, ainsi que celle des droits — car ils ont également des droits — qui leur sont reconnus par ces mêmes règlements et par ces mêmes lois. » Donc, cyclistes et automobilistes, l'utile brochure de M. Gaure sur *le Droit de circulation des cycles et automobiles* est faite pour vous. Lisez-la et vous connaîtrez désormais parfaitement vos devoirs et vos droits.

MAURICE LAMBERT.

THÉOLOGIE

Nomenclator Literarius recentioris theologiae catholicae. Tomus IV. *Theologia catholica tempore medii aevi 1109-1563.* Edidit et commentariis auxit H. HURTER S. J. Œniponte, libraria Academica Wagneriana, 1899, in-8 de VII-1355-CCLV. — Prix : 22 fr. 50.

Le R. P. Hurter ne pouvait songer, dans l'état actuel des travaux de critique et de la publication de manuscrits longtemps négligés, à donner des écrivains du moyen âge une nomenclature aussi complète et un jugement toujours aussi solidement appuyé que ceux qu'il a fournis des auteurs postérieurs au concile de Trente. Il s'est naturellement occupé surtout des écrivains ecclésiastiques et religieux, dont les œuvres ont été imprimées, et il renvoie au travail si précieux de Chevalier pour les compléments nécessaires. — On observera que son plan de répartition des sujets s'est trouvé un peu modifié par le fait que l'attention des auteurs écrivant avant la Réforme n'avait pas à se porter sur le même ordre d'objections que celle de leurs successeurs. C'est ainsi qu'il ne distingue pas la théologie positive et polémique de la scolastique et qu'il ne consacre pas de division spéciale à la théologie morale, etc. Il établit par contre, dans certains chapitres, des catégories nouvelles où prennent place les mystiques, alors nombreux, ou d'autres classes d'écrivains.

Ce beau travail du P. Hurter, où l'on retrouve la critique consciencieuse et le souci sincère d'une exactitude dénuée de toute pédanterie qui le caractérisent, vaudra au savant jésuite la même estime et la même admiration que les trois excellents volumes dont nous avons précédemment rendu compte. Il se termine par : 1° une table chronologique des théologiens, classés suivant la nature des sujets traités par eux (de 1109 à 1563) ; 2° une table chronologique des mêmes auteurs, répartis par nations ; 3° une table des matières ; 4° enfin, une table alphabétique des théologiens depuis 1109 jusqu'en 1894.

G. PÉRIÈS.

Des Religions comparées au point de vue sociologique, par R. DE LA GRASSERIE. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8° de 396 p. — Prix : 7 fr.

M. R. de la Grasserie est bien connu dans le monde savant par ses travaux sur l'histoire et les langues de l'Extrême-Orient. Il a voulu cette fois s'élever à un sujet d'un intérêt plus général et nous donne une étude sur les diverses religions comparées au point de vue sociologique.

L'auteur se défend d'émettre aucune opinion sur la valeur intrinsèque des diverses religions. Il les prend comme faits et parle convenablement de toutes. La religion est pour lui une branche de la cosmo-

sociologie ou science des rapports qui unissent les différents êtres. La religion détermine les rapports de l'homme avec les êtres supérieurs. Il y a deux sortes de religions : les religions subjectives basées sur la croyance, les religions objectives qui se réclament d'une révélation. Celles-ci se rencontrent généralement chez les peuples les plus civilisés. Quant à leur développement, les religions, suivant la pensée de l'auteur, débutent par le culte des morts ; elles sont d'abord des croyances individuelles, ou des pratiques familiales. Peu à peu elles s'organisent et un corps spécial en prend la direction. Ce sont d'abord les sorciers, puis les prêtres, et enfin les prophètes. Le sacerdoce représente le point de concentration le plus complet de l'organisation religieuse. Le prophétisme représente un mouvement de retour aux tendances individuelles.

M. de la Grasserie souhaite l'unification des religions. Il reconnaît les difficultés qui s'y opposent. Mais il pense qu'on pourrait arriver du moins à ramener toutes les religions aux trois grandes religions civilisées, le christianisme, l'islamisme et le bouddhisme.

Ces vues que nous n'avons pu que résumer à grands traits sont développées avec une grande abondance de faits. L'érudition est une des supériorités de M. de la Grasserie. Malheureusement ces faits sont choisis un peu au hasard. L'auteur donne souvent pour caractéristique de l'évolution d'une religion des accidents individuels ou superficiels. Il paraît notamment n'avoir qu'une idée très vague des plus importantes religions. Comment, par exemple, peut-il avancer que le christianisme n'a apporté aucun dogme nouveau et n'a ajouté qu'une morale au judaïsme? Ce défaut d'une connaissance assez approfondie du sujet affaiblit beaucoup l'autorité à laquelle l'auteur pourrait prétendre pour ses conclusions.

Les vues de M. de la Grasserie nous paraissent inadmissibles à un autre point de vue. Il n'y a, suivant nous, et il ne peut y avoir qu'une religion. La religion étant une société de l'homme avec Dieu, son créateur, il n'y a pour l'homme qu'un moyen d'entrer dans cette société, c'est celui qui lui est indiqué par l'Être suprême lui-même. On ne peut entrer en société avec Dieu qu'aux conditions et de la manière voulues par celui-ci. Or, la volonté de Dieu ne nous est connue que par la loi naturelle complétée par la révélation.

L'unique religion positive est donc celle que Dieu a révélée. Tout autre religion ne peut être qu'un pastiche, imitant en certains points le vraie religion, ou développant les premières notions de la loi naturelle par des moyens plus ou moins factices, ou d'après des traditions plus ou moins altérées. Tout essai de comparaison entre le catholicisme et les autres religions ne peut donc être qu'extrêmement superficiel. On peut sans doute trouver des ressemblances extérieures, les unes

et les autres sont professées par des hommes. Mais le fond est profondément différent. D. V.

L'Immaculée Conception et la Renaissance catholique. Tome I. *La Renaissance catholique en France*, par DUBOSC DE PESQUIDOUX. — Tours, Mame; Paris, Lecoffre, 1899, in-8 de 567 p. — Prix : 5 fr.

J'ai parlé précédemment, et de façon, je pense, à leur inspirer le désir de le lire, du bel ouvrage du même auteur intitulé : *L'Immaculée Conception, histoire d'un dogme*. La nouvelle œuvre de M. Dubosc de Pesquidoux n'a guère, avec la précédente, d'autre rapport que son titre et cette croyance pieuse que la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception a été le point de départ de la renaissance catholique dont nous sommes aujourd'hui les témoins. Non pas, remarque prudemment l'auteur, que nous ayons le droit d'affirmer « que la renaissance dont les signes font l'objet du présent livre, vient sûrement de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception; mais nous avons le droit de marquer la coïncidence et d'en exposer les rapports, sinon la conclusion, sous les yeux du lecteur, nous référant à la doctrine traditionnelle qui attribue les triomphes et les joies de l'Église à l'intervention toute puissante de la Mère de Dieu. » Pour justifier sa thèse, l'auteur prend pour épigraphe de son livre ces très curieuses lignes de Taine : « Depuis le dogme de l'Immaculée Conception, la Vierge est montée à une hauteur extraordinaire. Son époux l'a suivie dans son élévation : entre eux est leur fils enfant ou homme : c'est la Sainte Famille. » Évidemment ce n'est pas un argument théologique; mais c'est du moins un témoignage intéressant.

Dans deux chapitres préliminaires, l'auteur indique l'état de la question, en évoquant le témoignage de ceux qui ont prédit la renaissance catholique et de ceux qui la constatent; puis il aborde l'histoire des signes qui la révèlent, après un rapide coup d'œil historique suivi d'un tableau général qui nous permet d'embrasser d'un seul regard le spectacle tout entier. Ces signes, c'est l'union et l'héroïsme de nos religieuses en face de la loi d'abonnement; c'est le grand mouvement religieux dont Montmartre est devenu le centre; c'est le réveil de l'esprit religieux dans l'armée française; c'est la déconvenue de la science obligée de confesser sa banqueroute; c'est le réveil, dans des consciences peu chrétiennes, des préoccupations des choses de l'au-delà; ce sont les belles manifestations d'Argenteuil en l'honneur de la sainte Tunique; c'est le succès des spectacles populaires où revit le drame du Calvaire; c'est le triomphe de Jeanne d'Arc; ce sont ces fêtes jubilaires de l'Institut, de l'École polytechnique, de l'École normale, où l'on fait sa place à la religion jadis délaissée; ce sont tous ces témoignages rendus en des circonstances fort diverses, par le peuple, par les

chefs d'États, par les savants; c'est la célébration du huitième centenaire de la première croisade à Clermont, du quatorzième centenaire de Clovis à Reims, du quinzième centenaire de saint Martin à Tours; c'est le magnifique mouvement des processions qui a profondément remué la France chrétienne; ce sont les derniers congrès catholiques; c'est le caractère chrétien de la visite du Tsar à Paris; c'est la lutte héroïque pour l'école libre. Voilà bien ou à peu près, mais tout juste indiqués d'un mot, les signes révélateurs de la renaissance catholique dont le récit très vivant est bien fait pour nous inspirer courage et confiance en l'avenir. Ce livre est donc une sorte de mémorial des luttes et des victoires récentes de la foi. Par cela même il peut être très utile pour les campagnes de demain. Comme c'est un livre de renseignements, je me permets de signaler à l'auteur quelques légères inexactitudes relevées au courant d'une lecture rapide.

L'institution de la messe du départ est bien antérieure à l'année 1895, dans sa forme solennelle : elle remonte à 1890, et, sous une forme plus simple, on l'a dite toutes les années à Notre-Dame des Victoires depuis 1875 (p. 128). Plus loin, Huysmans est qualifié de médecin : en réalité, il est ou était chef de bureau au ministère de l'intérieur (p. 191). Je ne crois pas que ni Michelet ni Renan aient jamais professé à la Sorbonne; l'auteur doit confondre avec le Collège de France (p. 244). Le vicaire général de Reims mentionné (p. 251) s'appelle Landrieux et non Andrieux. La créatrice de l'école foraine se nomme Mlle Bonnefois et le professeur qui a parlé d'elle s'appelle Grousset et non Gousset (p. 253). Le membre de l'Académie française dont il est parlé (p. 274) s'appelle Joseph et non Ernest Bertrand. M. Rambaud n'a jamais, que je sache, été garde des sceaux (p. 321). A la page 358, l'auteur me semble confondre le congrès ecclésiastique avec le congrès national catholique, dont il est question à la page 384 : c'est à ce dernier et non au congrès ecclésiastique que s'applique la lettre de M. de Benque. Le tableau statistique de la page 494 demanderait, pour les noms de lieux, un certain nombre de corrections.

L'auteur me pardonnera ces critiques de détail, mais à quoi serviraient les critiques s'ils ne relevaient les fautes légères qui se glissent même dans les meilleurs livres. ÉDOUARD PONTAL.

L'Américanisme et la Conjuration antichrétienne, par le chanoine DELASSUS. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1899, in-8 de XXXIX-447 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le chanoine Delassus a rendu un grand service à l'Église en s'attachant à montrer les « tenants et les aboutissants » de l'américanisme. Quelques hommes affamés de réclame et trop peu instruits en théologie pour comprendre la portée véritable de leurs idées, s'étaient

efforcés de rabaisser les saintes exigeances de la religion catholique aux vulgaires ambitions d'un naturalisme et d'un libéralisme philosophique à peine déguisés. Le péril était d'autant plus grand que les incroyants et les impies, toujours à l'affût de ce qui peut affaiblir l'Église, heureux de ces avances faites à grand fracas de leur côté, favorisaient l'imprudent mouvement au moyen des mille réclames de la presse quotidienne, des enthousiasmes factices de quelques revues mondaines, et des séductions de leurs faciles éloges. Le cri d'alarme fut poussé de divers côtés : d'abord par ceux qui avaient constaté le mal *de visu* et avaient approché de très près les protagonistes de la nouvelle erreur, puis par d'autres théologiens qui ne pouvaient s'expliquer le progrès des doctines antichrétiennes s'affichant effrontément au grand jour sans soulever de suffisantes réprobations. Après une longue et paternelle patience, le Saint-Père s'émut enfin, et, par une lettre magistrale où sa ferme autorité se voile sous les termes de la plus grande charité, il condamna les téméraires enseignements. Le Docteur souverain ne semble pas, hélas ! avoir rencontré cette franche et généreuse soumission qu'il avait droit d'attendre. Les personnages les plus compromis épiloguèrent, se plaignirent d'avoir été mal compris, traîtreusement interprétés, et leurs complices des journaux américains, anglais, belges et français se permirent les commentaires les moins respectueux envers le Siège apostolique. Le savant directeur de la *Semaine religieuse de Cambrai* a clairement montré, dans ses articles d'abord, et dans son livre ensuite, que la seule excuse de ces hommes est leur ignorance et qu'il était grand temps qu'un enseignement catégorique fut officiellement opposé à leurs dires, du haut de la Chaire infaillible de saint Pierre. Qu'on lise ces pages si franchement catholiques, qu'on parcoure ces documents abondants réunis à la fin du volume et l'on ne s'étonnera plus du titre expressif choisi par l'auteur. L'américanisme était bien le résultat d'une conjuration antichrétienne, heureusement déjouée aujourd'hui par la vigilance du Souverain Pontife.

G. Périès.

JURISPRUDENCE

Jurisprudenciae Antehadrianae quae supersunt, edidit F.-B. Bremer. Pars altera. Primi post principatum constitutum saeculi juris consulti. Sectio prior. Lipsiae, Teubner, 1899, in-12 de 582 p.

Dans la Bibliothèque des écrivains grecs et romains de Teubner, M. Bremer continue son édition des œuvres des jurisconsultes romains antérieurs à Hadrien, dont la première partie, publiée en 1896, a été signalée dans cette Revue. Le présent volume concerne les jurisconsultes du commencement de l'Empire, d'Auguste à Néron. L'auteur y

est fidèle à son plan : après avoir donné les indications biographiques et bibliographiques qui concernent chaque jurisconsulte, il entreprend l'examen de ces ouvrages. Il en recherche tous les extraits, toutes les citations qu'il dispose d'après l'ordre méthodique qu'il s'est efforcé de reconstituer. Il se préoccupe de fournir les moyens qui permettront d'apprécier l'usage que les jurisconsultes postérieurs ont fait des œuvres de leurs prédécesseurs. C'est là une œuvre très riche de constatations et d'informations; on sent très bien en la lisant que l'auteur s'est efforcé de présenter non seulement tous les faits certains, mais encore toutes les hypothèses qui ont été proposées ou qui pourront l'être sur l'attribution de tel passage ou de telle opinion anonyme à tel ou tel jurisconsulte.

Le présent volume est presque entièrement rempli par les chapitres qui ont trait aux trois grands jurisconsultes du début de l'Empire : Labéon, Capiton et Sabinus. Si l'on veut se faire une idée des grands services que l'œuvre de M. Bremer peut rendre à l'histoire du droit romain, il suffira de jeter les yeux sur les développements consacrés à Labéon et à Sabinus. P. F.

Le Droit romain et le droit celtique dans la Gaule. La Communauté de biens entre époux, par P. Van Wetter. Paris, Chevalier-Marescq, 1898, in-8 de 100 p.

Voici les idées générales développées dans ce discours, prononcé pour la rentrée des cours de l'Université de Gand, en octobre 1898.

Le droit gaulois a persisté en Gaule malgré la conquête romaine. Même la célèbre constitution d'Antonin Caracalla qui, en 212, étendit le droit de cité aux provinciaux n'apporta aucun changement au régime d'après lequel chaque cité gauloise conservait son droit ; et le droit romain ne s'appliquait régulièrement que « dans un petit nombre de colonies romaines ou latines proprement dites. »

Cependant, à titre de « droit subsidiaire », le droit romain « envahit rapidement toutes les cités de la Gaule », où on l'appliqua « dès que l'existence d'un droit indigène différent n'était pas établi. » Peu à peu, « par une action plus directe, plus puissante, il finit par supplanter les anciens usages des vaincus. Ce triomphe du droit romain fut acquis non par voie d'autorité, mais par infiltration coutumière. » Cette infiltration commence dès le premier siècle.

La plus importante de ces infiltrations a pour objet le régime nuptial suivi primitivement à Rome. La *manus* romaine s'est implantée en Gaule : de tous côtés on en trouve des traces dans nos anciennes coutumes. C'est ainsi par exemple que la *manus* a engendré la main-plévie de Liège, et nombre de dispositions coutumières des Pays-Bas, de Lorraine ou des régions rhénanes, que l'auteur énumère avec

complaisance. C'est de la *manus* que procède, au dire de l'auteur, le régime de communauté ; la *manus* se serait transformée en communauté sous l'empire de certaines tendances dont la plus importante serait le désir de conserver les biens dans les familles. L'esprit germain et l'esprit chrétien n'y auraient contribué en rien. De même d'autres théories coutumières (puissance paternelle, obligatoire, procédure, etc.) contiennent des traces de droit romain anté-théodosien. Par exemple, s'il y a en Hainaut des enfants qui sont héritiers nécessaires de leur père, ou si l'ancienne coutume repousse la compensation, il n'en faut pas chercher la cause ailleurs que dans le droit romain primitif.

Je tiens la thèse fondamentale de M. Van Wetter pour erronée, et ne crois pas à l'influence du droit romain primitif dont il fait si grand cas. Toutefois, la lecture de son discours est utile et suggestive, à cause du grand nombre de faits qui y sont rapportés, quoi qu'ils s'expliquent, à mon sens, par des considérations toutes différentes de celles que propose l'auteur.

Il est à regretter que les citations ne soient pas toujours empruntées aux meilleures sources. Ainsi les Établissements de saint Louis sont cités d'après le recueil des Ordonnances des rois de France et non d'après l'édition de M. Viollet. P. F.

Lex Salica zum akademischen Gebrauche, herausgegeben von HENRI GEFFCKEN. Leipzig, Veit, 1898, in-8 de XIV-332 p. — Prix : 8 fr. 75.

A peu près au moment où paraissait une nouvelle édition du texte de la loi salique dressé par M. Behrend, M. Geffcken livrait au public une autre édition de la même loi, accompagnée de commentaires. Pour établir son texte, M. Geffcken s'est placé sur le terrain indiqué par les études de M. Behrend, sans d'ailleurs s'interdire d'avoir une opinion personnelle sur quelques points. Les matériaux lui ont été donnés par la grande édition de Hessels ; les travaux de Pardessus, de Holder et d'autres savants ont fourni d'utiles moyens de contrôle. Les variantes ont été mentionnées avec discrétion, l'auteur s'attachant surtout à mettre en lumière celles qui modifient le sens. C'est en somme un texte commode pour l'usage de l'enseignement.

Les commentaires qui suivent le texte sont appropriés au même but. Supposez un maître qui se propose, en prenant pour base le texte de la loi salique, de donner une idée du droit franc et, sur les questions importantes, de le comparer au droit des autres royaumes barbares ; il trouvera un excellent guide dans le livre de M. Geffcken. Les interprétations diverses sont mentionnées ; les controverses, dont quelques-unes très importantes, sont exposées sobrement ; les renvois aux autres lois barbares ainsi qu'aux œuvres de l'érudition moderne

sont nombreux et bien ordonnés. L'information de M. Geffcken est très complète; les travaux italiens ou français sont signalés aussi bien que les travaux allemands. Si vous voulez vous faire une idée de son ouvrage, voyez, par exemple, les commentaires qu'il donne sur les titres XLV et XLVI, *de migrantibus* et *de adfathamire*. J'ajoute que sur le premier de ces titres, dont l'explication a soulevé tant de discussions, ce n'est pas à l'opinion de M. Fustel de Coulanges que se range l'auteur.

Puisse l'exemple de nos voisins multiplier, de notre côté des Vosges, les cours et les études sur les institutions franques dont les érudits allemands ne cessent de s'occuper avec autant de persévérance que d'ardeur ! P. F.

SCIENCES ET ARTS

La Question liguorienne. *Probabilisme et équiprobabilisme*, par le R. P. X.-M. Le Bachelet. S. J. Paris, Lethielleux, 1899, in-12 de 243 p. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis 1894, à la suite d'une étude historico-philosophique du R. P. de Caigny, de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur, une controverse assez vive avait eu lieu en France et en Allemagne : petite guerre de brochures et d'articles de revues. On a surtout discuté sur la vraie pensée de saint Alphonse, dont les *Lettres* avaient été récemment publiées (Édit. italienne de 1887 à 1890 — française de 1888 à 1893 — allemande de 1892 à 1894).

L'étude du R. P. Le Bachelet, déjà connu par un travail remarqué sur l'apologétique traditionnelle, a le mérite d'être une vue d'ensemble, moins technique et moins fouillée que la *Crisis*, du R. P. Arendt, mais aussi plus large et portant sur tout le mouvement de la controverse. La Compagnie de Jésus n'a jamais imposé ce système à ses religieux. L'auteur en est donc partisan par conviction personnelle. D'ailleurs il s'est efforcé de mettre dans cette étude la modération et la loyauté dont on ne devrait jamais se départir.

Dans la première partie, il établit très clairement l'état de la controverse. Dans la deuxième, il distingue historiquement diverses périodes dans la vie de saint Alphonse : période probabilioriste, période probabiliste, période équiprobaliliste, s'efforçant de bien faire comprendre les circonstances psychologiques et morales, l'influence des évènements contemporains, etc... La troisième partie est consacrée à une discussion nette et précise.

L'auteur s'attache particulièrement à faire voir la provenance des principaux malentendus : idées inexactes sur les rapports de l'ordre spéculatif et de l'ordre pratique.

Beaucoup d'équiprobabilistes (sans vouloir s'occuper de l'influence

exercée dans *l'ordre pratique* par les principes réflexes) se bornent à considérer dans *l'ordre spéculatif* les degrés de probabilité : si faible que soit leur différence, elle suffit à assurer l'obligation de la loi. (Voir la citation des *Vindici*, note 1, p. 66). Comme dans une balance très sensible, la différence absolue des poids, si faible qu'elle soit, détermine l'inclinaison du fléau, de même la probabilité *objective* des opinions doit entraîner l'assentiment subjectif de la conscience. Saint Alphonse envisageait différemment la question. Le P. Le Bachelet montre fort bien que le saint Docteur suit une marche inverse : « il part de la certitude *subjective* pour conclure pratiquement à la prépondérance *objective notable* de l'opinion (p. 218). Et dans cette manière de voir — pour saint Alphonse comme pour un probabiliste quelconque — *est impossible l'hypothèse* suivant laquelle : « je pourrais être subjectivement certain d'une inégale probabilité des opinions » tandis qu'objectivement l'excès de probabilité serait très facile. En d'autres termes, pour saint Alphonse l'opinion qui *subjectivement* paraît *certainement plus probable* ne peut manquer d'avoir *objectivement* une *probabilité beaucoup plus grande*. — En définitive, une telle opinion est *certaine de certitude morale*. Et le P. Le Bachelet se rangerait volontiers à l'avis du Dr Bouquillon qui propose de « tenir pour nulle toute obligation qui n'est pas certitude morale » (entendue au sens large).

Toute cette discussion, très nette et très serrée, autorise l'auteur à conclure : « Un probabiliste peut suivre saint Alphonse jusqu'au bout sans cesser d'être probabiliste, puisqu'il tient « qu'en fait » une opinion ne peut pas apparaître comme certainement plus probable, sans être moralement ou quasi moralement certaine, et qu'une opinion ne peut pas apparaître comme certainement moins probable, sans être faiblement ou douteusement probable » (p. 228). B. C.

Moral philosophie. Eine wissentschaftliche Darlegung der sittlichen, einschliesslich der rechtlichen Ordnung, von VICTOR CATHREIN, S. J. Dritte, verbesserte und vermehrte Auflage. — Freiburg im Breisgau, Herder, 1899, 2 vol. in-8 de 614 et 728 p. — Prix : 20 fr.

L'autorité scientifique et philosophique du R. P. Cathrein est bien établie en Allemagne ; l'étude du droit naturel est la spécialité du savant professeur d'Exaten. De longues recommandations serait donc inutiles pour fixer sur cette troisième édition l'attention et l'estime du public savant.

Le premier volume est consacré à la Philosophie morale générale. Il débute par de solides fondements d'anthropologie métaphysique : Nature de l'homme, activité volontaire, libre arbitre, circonstances adjuvantes et déprimantes de vouloir (vertus et passions, ignorance,

crainte et contrainte). Puis, vient l'étude de la destinée de l'homme (p. 76 à 125). La question si importante des *Normes morales* (125 à 257) est traitée à fond. Voir les articles où sont soigneusement examinées les fausses morales : Morale individualiste, eudémonisme social, morale du progrès, morale du sentiment, morale rationaliste. Le cinquième livre et les suivants sont consacrés à la loi naturelle, à la conscience, à la culpabilité. Enfin la doctrine du droit est traitée de main de maître (exposition des théories de Kant et Fischte Schelling, Hegel, Krause, Ahrens, Kerlart, Geyer).

On remarquera dans le deuxième volume (après les trois livres consacrés au devoir religieux, au devoir personnel, et aux relations sociales) un important traité sur le droit de propriété. Après une exposition des diverses écoles spécialement le marxisme, l'auteur s'attache à démontrer l'impossibilité du socialisme. Au point de vue matériel d'abord : l'organisation de la production, les promesses de prospérité et de progrès sont des rêves dans le système socialiste; puis au point de vue moral : la question de la population, de l'internationalisme, et surtout le douloureux problème de la famille.

D'ailleurs dans une seconde partie, où la pensée de l'auteur s'élève de plus en plus, la doctrine de la famille et celle de l'état sont amplement exposés. B. C.

Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant, par PAUL LACOMBE. Paris, Colin et Cie, 1899, in-12 de XIII-212 p. — Prix : 3 fr.

Parmi les innombrables publications provoquées par la réforme toujours pendante de notre organisation scolaire, l'ouvrage de M. Lacombe a son cachet original et en tout cas fait toucher du doigt, mieux que beaucoup d'autres, certains points intéressants de la question pédagogique. « Solliciter constamment et par tous les côtés les jeunes intelligences, pousser l'enfant à montrer ses aptitudes, le forcer à se révéler à nous et à lui-même », voilà, selon l'auteur, la tâche par excellence du maître. On distribue aujourd'hui à des centaines d'élèves une instruction uniforme, abstraite, savante : il faut suivre au contraire chacun de ces esprits dans la voie qui est la sienne, se persuader que « des millions d'idées ingénieuses sont incorporées dans les objets qui nous servent, toutes prêtes à ressortir pour qui examine et réfléchit un peu », enfin « nous défier de notre esprit mûr, de notre instruction coordonnée » à laquelle ne peut s'accommoder le premier âge. Pour vaincre la paresse ou la négligence, on abuse de la crainte et de la contrainte : que ne fait-on plutôt appel à la curiosité, à l'instinct d'imitation, à l'amour-propre, et même si cela est nécessaire, à l'intérêt personnel? A l'école primaire on débutera par le dessin et la musique : les chiffres et les lettres ne viendront qu'après.

Les objections contre de semblables théories surgissent en foule, dès qu'il s'agit d'un enseignement public, et non plus de la façon dont un père et une mère intelligents peuvent travailler à l'éducation de leur jeune famille par des causeries familières, au cours de quelque promenade ou pendant les repas quotidiens. En vain l'auteur invoquera-t-il les exemples de l'étranger; nous doutons qu'il trouve dans notre pays un sérieux écho. D'autres parties de son livre appelleraient également des réserves. Tout en lui accordant qu'il ne suffit pas d'être un fort latiniste pour écrire supérieurement en français, nous lui reprocherions de ne pas tenir un compte suffisant de l'efficacité reconnue des études classiques. Sur le terrain de la morale non seulement la religion est ici passée sous silence, mais l'auteur se prononce contre tout « ingrédient métaphysique » dans les préceptes; l'enfant doit être « induit à être moral par prudence, politique, intérêt bien entendu. » Remède bien problématique à l'insuffisance, au point de vue éducatif, de l'enseignement secondaire actuel (notez que c'est des lycées qu'il s'agit avant tout, sinon exclusivement, dans ce livre), lequel « ne vise aucunement à rendre moraux les enfants qu'on lui confie. » C'est sur cet aveu alarmant que se ferme l'ouvrage. C. Huit.

Le Voyage artistique à Bayreuth, par Albert Lavignac. Paris, Delagrave, 1899, in-12 de vi-596 p. avec de nombreuses figures et 280 exemples en musique. — Prix : 5 fr.

M. Albert Lavignac, en écrivant cet ouvrage, s'était modestement proposé de faire un *Guide pratique du Français à Bayreuth* ; il a fait plus et mieux. Il a tout d'abord dépeint avec humour l'aspect que présente la vieille cité des Margraves à l'époque des « Représentations de fêtes » et décrit les beautés de cette pittoresque vallée du Mein rouge, choisie par Wagner comme sanctuaire de son génie ; puis il a retracé la biographie de l'auteur de la *Tétralogie* en s'appuyant sur les documents les plus autorisés et les plus récents. L'analyse des poèmes lui a permis de montrer sa parfaite érudition de la poétique wagnérienne, de condenser en une centaine de pages les remarquables travaux du regretté Alfred Ernst et de fixer l'ossature des principales scènes des grands drames lyriques.

L'analyse musicale est le complément de l'analyse des poèmes ; car dans l'art wagnérien, le geste et la musique sont indissolublement unis. M. Albert Lavignac a fort exactement défini la « mélodie » telle que la concevait le maître de Bayreuth, fort différente de la cantilène italienne basée sur la carrure des phrases. C'est la mélodie libre, s'enchaînant à une autre mélodie, admettant toutes les modulations et correspondant aux réalités du dialogue et de l'action dramatique. Beethoven en avait donné le premier des aperçus. Wagner les déve-

loppa, les précisa, de même qu'il développa, généralisa, érigea en système ces « motifs conducteurs » dont on peut relever des traces embryonnaires dans Gluck, Mozart, Beethoven, et de véritables exemples dans Meyerbeer et Berlioz.

Le *Leit-Motiv* consiste souvent en un contour mélodique de quelques notes susceptible d'être modifié dans son harmonie, dans son orchestration, dans sa contexture ; parfois il revêt une forme invariable et l'on sait les effets puissants et singuliers qu'il provoque; quant à l'harmonique du Chantre des Nibelungen, elle procède sensiblement de celle de Bach, et si quelques enchaînements d'accords paraissent irréguliers, ils sont d'une logique profonde. Il était de mode autrefois de dire que dans Wagner il n'y avait pas de mélodie ; il est beaucoup plus juste d'affirmer « qu'il n'y a pas d'accompagnements, mais des superpositions de mélodies. »

En considérant chaque drame, chaque acte, chaque scène ou plutôt chaque fraction d'acte, M. Lavignac s'est attaché à dégager les motifs conducteurs, à signaler leurs rappels et leurs transformations symboliques. Les travaux de Camille Benoit, de Hourston, Sterwart, Chamberlain, de Haus von Wolzogen lui ont d'ailleurs facilité cette tâche, poursuivie avec beaucoup de méthode et de jugement.

Enfin, ce remarquable ouvrage contient des renseignements techniques sur le personnel dirigeant et le personnel chantant des « représentations de fêtes », sur les dispositions essentielles du théâtre, la composition de l'orchestre, les décors, la machination et la mise en scène. Un chapitre complémentaire donne le catalogue des principales œuvres publiées sur Wagner et la liste alphabétique des Français ayant assisté aux représentations de Bayreuth, de 1876 à 1896.

On voit que le nombre de nos compatriotes qui accomplissent le pélérinage musical croît chaque année en suivant une progression presque géométrique, et cela s'explique : « Celui qui veut comprendre le poète doit aller au pays du poète. » Et je m'associe pleinement à cette pensée finale de M. Albert Lavignac : « On ne comprend réellement Wagner qu'en allant à Bayreuth, comme on ne comprend Raphaël qu'en visitant les musées d'Italie. » RAOUL LOKY.

LITTÉRATURE

Die grosse Heidelberger Liederhandschrift, herausgegeben von Dr. FRIEDRICH PFAFF. Heidelberg, Carl Winter, 1899, in-8 de 319 p. — Prix : 7 fr. 80.

Longtemps on a cru que cette collection fameuse de chants lyriques avait été faite au XIIIe siècle par le Zurichois Rudiger Manese, mais cette opinion ne peut guère se défendre, puisque ce recueil contient

les chants de plus d'un poète postérieur à la famille des Manese. Tout ce que l'on peut affirmer avec quelque vraisemblance, c'est que le manuscrit a été constitué dans le pays de Zurich, comme le fait observer M. Pfaff, comme semble l'indiquer d'ailleurs le dialecte du copiste. Ce n'est que vers la fin du XVIe siècle que nous avons des renseignements exacts sur l'existence du manuscrit. Il se trouvait, en effet, vers cette époque entre les mains de l'Électeur palatin, Frédéric IV, à Heidelberg. Il est probable que le manuscrit fut détourné de la bibliothèque de l'Électeur en 1622, lors de la prise de Heidelberg. En 1657, Pierre et Jacques Dupuy, deux antiquaires du XVIIe siècle, l'offrirent à la Bibliothèque du Roi, aujourd'hui la Bibliothèque nationale. C'est là qu'il resta jusqu'en 1888, époque à laquelle il fut acheté par le gouvernement allemand et ramené dans son pays d'origine, à Heidelberg, pour constituer un des plus rares trésors de la Bibliothèque de l'Université.

M. Pfaff a entrepris, grâce au concours efficace du ministère de l'instruction publique du grand-duché de Bade, de nous donner une reproduction exacte du précieux manuscrit : il publie aujourd'hui la première partie de son travail, qui n'est que le cinquième de l'ouvrage total, et il nous promet, à la fin, une étude sur le manuscrit et sur les cent quarante poètes qui y figurent pour une partie de leur œuvre, du XIIe au XIVe siècle. Félicitons M. Pfaff de son courage et du goût parfait avec lequel il établit cette édition ; nous reviendrons avec plaisir sur son œuvre quand il l'aura complétée par l'étude qu'il nous promet. Disons dès maintenant qu'à côté du recueil de Weingärtner, du petit recueil de Heidelberg et de celui d'Iéna, la grande collection Manese-Heidelberg complète la série des chants lyriques des Minnesänger.

MENSCH.

A travers le XIXe siècle, par LUCIEN DEGRON. Paris, Retaux, 1899, in-8 de VII-506 p. — Prix : 7 fr.

M. Lucien Degron a composé ce volume d'articles insérés dans l'*Univers*. Il a bien fait de les sauver de l'oubli qui menace les colonnes éphémères d'un journal. Les personnages célèbres dont il s'occupe ont été l'objet de diverses études : Châteaubriand, Alfred de Musset, Lacordaire, Louis Veuillot. Mais, par ce que des peintres ont fait un portrait, il n'est pas défendu à d'autres peintres de le recommencer et dans ces traits, dans cette physionomie déjà reproduite, ils pourront saisir quelque chose qui a échappé à leurs prédécesseurs et révéler dans leur œuvre un faire particulier. Ce qui est permis aux peintres ne saurait être défendu aux écrivains. Il leur est loisible de rendre d'une manière toute personnelle ce qui aura été vu et rendu autrement dans des études antérieures. Dans ses pages sur Alfred de Musset, M. Degron a su être très différent des critiques fort nombreux auxquels

il succède, parce qu'il a considéré le poète sous un autre point de vue, le point de vue chrétien, ce qui, du reste, ne l'a nullement empêché d'apprécier très finement le génie de Musset. Châteaubriand a exercé une telle domination sur toute son époque que M. Degron n'a pas résisté au désir de nous donner sur lui un essai, au risque de ne pouvoir, cette fois, reproduire qu'une image bien connue. Dans cet essai, interviennent quelques observations politiques fort justes, sur le rôle du grand écrivain dans les conflits qui précédèrent la révolution de Juillet. Quant à Lacordaire, M. Degron le peint d'après l'œuvre de M. Foisset, dont son article est un bon compte rendu. Les pages sur Veuillot ont été provoquées par une étude attentive et loyale de M. Jules Lemaître, mais dont quelques points appelaient des rectifications. Elle est devenue le motif d'un nouveau portrait d'une heureuse exécution, M. Degron en convient.

Ces notices sont parfaitement d'accord avec le titre du livre; mais il faut avouer qu'un récit de la bataille de Cocheret, livrée en 1364, nous met un peu loin du XIXe siècle. On ne peut d'ailleurs que louer le sentiment qui inspire ce chapitre. L'auteur nous y montre la France se relevant après bien des désastres. Il a voulu nous donner une leçon d'espérance. Il a confiance dans l'avenir. Il ne dit pas comme Allain Chartier dans un livre écrit aussi aux jours néfastes :

> En l'avenir que penser ne scavons
> Fors que petit d'espoir y avons.

M. Degron lui, a, au contraire, grand espoir. Dans son étude : *Que sera le dénouement ?* (p. 489), comme dans son chapitre des *Fléaux* (p. 171), il se montre pieusement optimiste. Il croit que ce que prépare la crise actuelle est une application plus complète des doctrines évangéliques au gouvernement des sociétés.

De petits articles de voyage achèvent de grossir ce volume. Ils peuvent y sembler un peu dépaysés; mais ils donnent de la variété à ce livre d'une lecture agréable, saine et fortifiante. TH. DE P.

HISTOIRE

Die Staatsverträge des Alterthums, von RUDOLF VON SCALA. 1re partie. Leipzig, Teubner, 1898, in-8 de VI-326 p. — Prix : 10 fr.

Voici un recueil dont l'apparition a été saluée avec joie non seulement par les historiens, mais encore par les érudits qui cultivent le droit international. C'est le premier fascicule d'un recueil des traités conclus entre les États de l'antiquité.

Ce recueil sera divisé en deux grandes parties : dans la première seront compris les traités jusques à l'année 338 avant Jésus-Christ (c'est précisément le temps où le roi Philippe se fait nommer généralissime de

la Confédération hellénique et où Rome dissout la Confédération latine). La seconde comprendra les traités depuis cette époque jusqu'en l'an 476 de notre ère, c'est-à-dire jusqu'à la chute de l'empire d'Occident.

Les mentions réunies dans le présent fascicule s'appliquent à deux cent vingt et un traités, présentés par ordre chronologique, sauf les trois derniers, qui ont été ajoutés en appendice. Le plus ancien de ces traités est une alliance conclue vers 1450 entre un roi de Babylone et un roi d'Égypte; le plus récent, qui date de 338 A. J.-C., concerne la ligue des villes de Sicile. Les textes orientaux sont traduits : ne sont donnés dans la langue originale que les traités grecs et latins. Là où le texte du traité fait défaut, l'auteur réunit les passages des historiens anciens qui les mentionnent et donnent une idée de son contenu. Des notes sobres et claires, d'utiles indications bibliographiques, une excellente disposition typographique feront de ce recueil un précieux instrument de travail. P. F.

Über die Heimat Pseudoisidors, von Dr. phil. Georg Lurz. 12e livraison des *Historische Abhandlungen* publiées sous la direction de Heigel et Gravert. München, Lüneburg, 1898, in-8 de 78 p. — Prix : 3 fr. 75.

Ce mémoire traite de nouveau la question tant de fois débattue de l'origine des Fausses Décrétales. Il fixe d'abord la date à laquelle apparut la célèbre compilation : elle vit le jour avant le mois de novembre 852 (époque où elle est citée par Hincmar) et après la diète tenue à Épernay en 846. C'est d'ailleurs l'opinion universellement admise. En second lieu M. Lurz expose l'opinion de M. Wasserschleben, d'après laquelle les Fausses Décrétales auraient d'abord paru à Mayence, du temps de l'archevêque Otgar, mort en 847; leur forme primitive eût été la forme des manuscrits classés par Hinschius sous la lettre A², où ne figurent pas les textes de l'*Hispana*; plus tard aurait été composée à Reims la forme plus complète (A¹) de la collection. Ce système est écarté pour des raisons qui me paraissent très sérieuses L'auteur s'en prend ensuite à l'hypothèse de M. Langen, d'après laquelle les Fausses Décrétales auraient été rédigées par Loup de Ferrières peu après le concile tenu à Paris en 849, afin de protéger les évêques persécutés par le duc breton Noménoé. L'attribution des Fausses Décrétales à Loup de Ferrières n'a pas été accueillie par de nombreux adhérents, et M. Lurz a de bonnes raisons pour la critiquer ; toutefois je ne suis pas sûr que les évènements de Bretagne ne fournissent pas de motifs suffisants pour expliquer la confection de la compilation pseudo-isidorienne. Enfin, M. Lurz passe à l'examen de l'opinion présentée d'abord par M. Simson, d'après laquelle les Fausses Décrétales auraient paru au Mans, du temps de

grand secret. Et, se basant sur l'« Histoire des Francs » de Grégoire de Tours, dont l'autorité est bien souvent en défaut, et sur les mœurs barbares de l'époque, il laisse à l'épouse de Clovis ce caractère de férocité qui lui fit soulever des guerres sanglantes par motif de vengeance. Cette légende, chose singulière, est défendue par les rationalistes qui ne repoussent ces sortes de documents que lorsqu'ils glorifient les saints. M. G. Kurth la rejette et avec des raisons qui paraissent déterminantes (*Histoire poétique des Mérovingiens*, p. 225, 251, 327; *Sainte Clotilde*, « Collection des Saints », appendice).

M. Poulin, qui prétend suivre en particulier les historiens primitifs, admet, avec certains auteurs modernes, cette autre légende que sainte Geneviève fut bergère (p. 161). L'origine n'en remonte, comme on sait, qu'au commencement du XVIe siècle, à la poésie d'un aveugle de Bruges, nommé Pierre du Pont ou de Ponte. « Mense decembri anni 1512, Petrus de Ponte, coecus Brugensis dicavit Philippo Genovefae aedis in Parrhysio (*sic*) colle moderatori vigilantissimo poema epicum de historia sanctae Genovefae novem distinctum libris, ad instar Aeneïdos Virgilii, quod primum hactenus notum monumentum est, in quo patrona Parisiorum puella gregis custos exhibetur; idque postea imitati sunt pictores » (*Gall. christ.*, t. VII, col. 766, B. Paris, 1744, éd. Welter, 1899 ; Fisquet : *La France pontificale* (Paris), t. II, p. 457). Le titre de ce poème épique était : *Poema de laudibus sanctae Genovefae*. Paris, 1512, in-4 (*Nouvelle Biographie générale*. Didot-Hœffer, t. XL, p. 778).

Jusqu'au XVIe siècle, c'est-à-dire pendant environ mille ans, toujours l'iconographie représenta la vierge de Nanterre avec un cierge dans une main et des clefs dans l'autre. Et comment saint Germain aurait-il fait promettre à une jeune bergère de ne jamais porter de bijoux précieux, mais uniquement la médaille de bronze, empreinte du signe de la Rédemption, qu'il lui remettait ? D'ailleurs le XVIIIe siècle favorisa singulièrement cette légende : à cette époque, où bergeries et bergères jouèrent un si grand rôle dans les amusements de la Cour, on trouva gracieux, et peut-être d'un symbolisme attendri, de vénérer la patronne de Paris, sous la figure d'une bergère.

Page 159, on lit que Clovis et Clotilde habitèrent l'ancien palais des Césars, sur l'emplacement duquel s'éleva plus tard la demeure de saint Louis — sur les ruines duquel est édifié l'actuel Palais de justice. C'est plutôt sur le mont Lucotitius où Clovis fit construire la basilique des SS. Pierre et Paul, qui devait, à la suite des temps, prendre le vocable de Sainte-Geneviève. Il y ajouta, pour son habitation personnelle, des constructions qui figurent encore sur les anciens plans sous le nom de « Château de Clovis. » LOUIS ROBERT.

Le récit est écrit avec une grande abondance de détails bien choisis ; on fait défiler devant nous les personnages les plus divers : le Pape, l'Empereur, les dignitaires de la Cour byzantine, les légats pontificaux, les soldats, les moines, les pélerins et le populaire ; le drame solidement construit se déroule avec un intérêt qui ne diminue à aucun moment. Le personnage le moins curieux, sinon le plus édifiant, n'est certainement pas ce Psellos, « prince des philosophes » et courtisan de bas étage à qui l'histoire doit deux documents importants : d'abord le réquisitoire où sont accumulées toutes les accusations imaginables contre Michel, patriarche déchu, et ensuite l'oraison funèbre du même Michel, réhabilité par la mort, qui le rendait inoffensif, et passé du coup au rang des saints ! Cet échantillon montre le degré de valeur morale qu'il faut reconnaître à la société du Bas-Empire et la confiance que méritent les écrivains de ce temps-là.

M. Bréhier reconnaît que la rivalité des Grecs et des Latins s'étend à travers toute l'histoire de l'Église ; il vient démontrer seulement que l'époque de Michel Cérulaire marque une crise décisive après laquelle toute tentative de réconciliation s'est trouvée condamnée à l'insuccès ; telle est sa conclusion, qui peut être admise pourvu qu'on n'en exagère pas la portée. P. PISANI.

Sainte Clotilde, par l'abbé L. POULIN. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de XXX-381 p. — Prix : 3 fr. 50.

La vie de la sainte reine de France a été bien des fois déjà l'objet de travaux définitifs et chrétiens. Le présent volume est plutôt une hagiographie où se déroule l'existence de Clotilde, « enfant heureuse, fille de proscrit, orpheline, captive, fiancée, reine, épouse influente, apôtre du Christ, enfin veuve éplorée, mère torturée par ses enfants, ascète, presque religieuse, thaumaturge, morte dont les dépouilles sont portées en triomphe par tout un peuple » (p. XX). Ici, elle s'offre comme modèle aux jeunes filles, aux épouses, aux mères, aux veuves, aux pauvres, aux riches, en un style orné, dans une phrase quelque peu oratoire mais fort agréable.

La partie curieuse du livre c'est le chapitre relatif aux reliques de sainte Clotilde et celui des honneurs qui lui sont rendus en notre siècle : fondation des Dames de Sainte-Clotilde à Paris ; la chapelle de la rue de Reuilly ; la construction de l'église Sainte-Clotilde à Paris ; les fêtes du centenaire de Reims ; la lettre de Sa Sainteté Léon XIII à S. Em. le cardinal-archevêque de Paris Mgr Richard ; l'érection de l'église Sainte-Clotilde de Paris en basilique mineure ; les prières perpétuelles pour le salut de la France.

Dans l'histoire de Clotilde, reine, l'auteur croit devoir se séparer de M. Godefroid Kurth, pour qui les choses mérovingiennes n'ont pas

grand secret. Et, se basant sur l'« Histoire des Francs » de Grégoire de Tours, dont l'autorité est bien souvent en défaut, et sur les mœurs barbares de l'époque, il laisse à l'épouse de Clovis ce caractère de férocité qui lui fit soulever des guerres sanglantes par motif de vengeance. Cette légende, chose singulière, est défendue par les rationalistes qui ne repoussent ces sortes de documents que lorsqu'ils glorifient les saints. M. G. Kurth la rejette et avec des raisons qui paraissent déterminantes (*Histoire poétique des Mérovingiens*, p. 225, 251, 327; *Sainte Clotilde*, « Collection des Saints », appendice).

M. Poulin, qui prétend suivre en particulier les historiens primitifs, admet, avec certains auteurs modernes, cette autre légende que sainte Geneviève fut bergère (p. 161). L'origine n'en remonte, comme on sait, qu'au commencement du XVIe siècle, à la poésie d'un aveugle de Bruges, nommé Pierre du Pont ou de Ponte. « Mense decembri anni 1512, Petrus de Ponte, coecus Brugensis dicavit Philippo Genovefae aedis in Parrhysio (*sic*) colle moderatori vigilantissimo poema epicum de historia sanctae Genovefae novem distinctum libris, ad instar Aeneïdos Virgilii, quod primum hactenus notum monumentum est, in quo patrona Parisiorum puella gregis custos exhibetur; idque postea imitati sunt pictores » (*Gall. christ.*, t. VII, col. 766, B. Paris, 1744, éd. Welter, 1899 ; Fisquet : *La France pontificale* (Paris), t. II, p. 457). Le titre de ce poème épique était : *Poema de laudibus sanctae Genovefae*. Paris, 1512, in-4 (*Nouvelle Biographie générale*. Didot-Hœffer, t. XL, p. 778).

Jusqu'au XVIe siècle, c'est-à-dire pendant environ mille ans, toujours l'iconographie représenta la vierge de Nanterre avec un cierge dans une main et des clefs dans l'autre. Et comment saint Germain aurait-il fait promettre à une jeune bergère de ne jamais porter de bijoux précieux, mais uniquement la médaille de bronze, empreinte du signe de la Rédemption, qu'il lui remettait? D'ailleurs le XVIIIe siècle favorisa singulièrement cette légende : à cette époque, où bergeries et bergères jouèrent un si grand rôle dans les amusements de la Cour, on trouva gracieux, et peut-être d'un symbolisme attendri, de vénérer la patronne de Paris, sous la figure d'une bergère.

Page 159, on lit que Clovis et Clotilde habitèrent l'ancien palais des Césars, sur l'emplacement duquel s'éleva plus tard la demeure de saint Louis — sur les ruines duquel est édifié l'actuel Palais de justice. C'est plutôt sur le mont Lucotitius où Clovis fit construire la basilique des SS. Pierre et Paul, qui devait, à la suite des temps, prendre le vocable de Sainte-Geneviève. Il y ajouta, pour son habitation personnelle, des constructions qui figurent encore sur les anciens plans sous le nom de « Château de Clovis. » LOUIS ROBERT.

Philipp II August, König von Frankreich. Erstes Buch. *Bis zum Tode Ludwigs VII (1165-1180)*; Zweites Buch. *Philipp August und Graf Philipp von Flandren (1180-1186)*, von ALEXANDER CARTELLIERI. Leipzig, Friedrich Meyer; Paris, Le Soudier, 1899, in-8 de XVI-192-112 p.

Après la publication des importants travaux de MM. A. Luchaire, Pfister, Petit-Dutaillis, E. Berger, Ch.-V. Langlois et Lehugeur, il semblait permis d'espérer que la série complète des règnes des Capétiens directs serait étudiée d'une manière définitive par des érudits français. La publication toute récente des premiers fascicules du livre de M. Alexandre Cartellieri est venue démontrer combien cet espoir était présompteux. C'est d'un des trois règnes les plus importants de la période, le règne de Philippe II Auguste, que M. Cartellieri a entrepris de raconter l'histoire. Il a voulu combler une lacune de l'histoire de France en écrivant sur Philippe-Auguste un ouvrage qui répondît aux exigences de la critique moderne, et qui fît enfin connaître une période sur laquelle n'existe encore aucun livre d'ensemble. A en juger par les deux parties publiées du nouvel ouvrage, M. Cartellieri atteindra complètement son but.

La période de la vie de Philippe-Auguste, qui va de 1165 à 1180, n'est pas, il est vrai, la plus difficile à étudier, malgré ses obscurités; et M. Cartellieri avait dès longtemps préludé à son travail en consacrant au même sujet sa thèse inaugurale de doctorat (*Philipp II August von Frankreich bis zum Tode seines Vaters*. Berlin, 1891, in-8 de 32 p.), puis en publiant en Allemagne et dans la *Revue historique* un certain nombre d'études de valeur. Il a repris, complété, fondu ses recherches antérieures dans son premier fascicule, qui est de tout point excellent, et auquel je ne puis adresser aucune critique. M. Cartellieri y a raconté, à côté et à propos de l'histoire de son héros, l'histoire de la royauté française entre l'année 1165 et le 19 septembre 1180 d'une manière aussi rigoureuse et aussi précise que possible. Les mêmes qualités se retrouvent dans le second livre du travail de M. Cartellieri, qui traite des relations du roi de France avec le comte Philippe de Flandre (1180-1186). Aussi attendons-nous avec une réelle curiosité la publication du fascicule suivant, où le savant auteur annonce devoir commencer l'étude des rapports de la France et de l'Angleterre sous le règne de Philippe-Auguste.

A la suite de chaque livre, M. Cartellieri publie, avec pagination spéciale, une série de courts éclaircissements et d'appendices d'un réel intérêt; signalons parmi eux, comme particulièrement curieux, les mélanges extraits de diverses sources inédites qui constituent le n° 13. Une excellente bibliographie (complétée sur la couverture du second fascicule) ajoute encore au mérite de ce volume, en tête duquel, dans son *Avant-propos*, l'auteur a rendu au *Catalogue des actes de*

Philippe-Auguste dressé par M. Léopold Delisle l'hommage le plus complet.

Puisse le savant historien allemand ne pas faire trop longtemps attendre la suite de son intéressant ouvrage (auquel nous demanderons seulement de donner toujours des indications géographiques complètes d'arrondissement et de canton, indications dont nous avons parfois constaté l'absence, — aux notes des pages 112, 122, 179, entre autres) ! Puisse aussi son exemple piquer d'honneur nos érudits français, et les presser d'étudier les règnes de saint Louis et de Philippe IV le Bel, qui attendent encore chacun son historien ! HENRI FROIDEVAUX.

L'État social de la France au temps des croisades, par L. GARREAU. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-8 de VII-530 p. — Prix : 7 fr. 50.

En raison même de la nature de cette étude, M. Garreau devait revenir sur bien des questions traitées dans les *Histoire des institutions au moyen âge*. Cet ouvrage a pourtant le mérite — grâce à la consciencieuse étude que l'auteur a faite de textes connus et interprétés avant lui — d'être empreint d'un caractère très personnel, de renfermer des aperçus neufs, un peu téméraires parfois, toujours intéressants. « Le trait saillant de l'état social au temps de la première croisade, dit M. Garreau dans l'introduction de son ouvrage, est l'existence en France, on peut dire en Europe, de deux populations distinctes et comme superposées. L'une est propriétaire du sol, indépendante, souveraine ; elle fait la guerre, exerce le pouvoir judiciaire, prélève des impôts. L'autre est exclusivement adonnée au travail... elle n'a que des droits civils rudimentaires. » D'où pour M. Garreau deux populations : l'une, qu'il appelle la population souveraine; l'autre, la population dépendante. De cette distinction il tire les principales divisions de son livre. Dans la première, il range la Royauté et les nobles (chevaliers) et étudie les obligations auxquelles ceux-ci sont soumis : le service de cour (justice) et le service d'ost (guerre). Dans la seconde, il passe en revue les différentes classes des non-libres : esclaves, colons, serfs, demi-libres : les juifs, les aubains et les bâtards dont la condition est réglée par des usages spéciaux ; les populations des campagnes et des villes et, parmi ces dernières, les communes. Sans méconnaître la part de vérité que contient cette distinction, on peut se demander si elle répond exactement à la réalité des faits, alors qu'on voit un « ordre » entier de la nation, le clergé, tenir à la fois de l'une et l'autre population : de la population dépendante par le recrutement d'un nombre important de ses membres, de la population souveraine quand on le considère en tant

que groupement constitué et privilégié. Une objection analogue se pose à propos des communes.

Avec M. Garreau, je crois volontiers que des serfs, faisant partie de communautés urbaines constituées en communes, n'améliorèrent pas leur condition du fait de leur entrée dans une commune ; mais, comme le reconnaît M. Garreau « la commune, personnalité politique, tient peu à peu la place d'un baron féodal. » Sa place est donc indiquée dans la population souveraine. Il faut enfin tenir compte de ce fait tant de fois constaté, que la condition sociale de certaines catégories d'individus va s'améliorant de jour en jour, tandis que pour d'autres se manifeste un recul appréciable. Ceci n'a d'ailleurs pas échappé à M. Garreau. Ne dit-il pas précisément à propos des communes que dès lors « on ne saurait trouver une ligne de démarcation nette entre la population souveraine et la population dépendante ? »

L'ouvrage de M. Garreau est écrit dans une langue claire et élégante. Aux idées exposées s'ajoutent des récits qui leur servent en quelque sorte de preuve ; l'auteur ne craint pas de revenir sur des faits historiques pour les discuter à son tour et en tirer quelque aperçu original ou nouveau. L'étude psychologique du baron et de la femme noble (L. I, ch. VIII) et les trois premiers chapitres du livre III, consacrés aux rapports de l'Église avec la féodalité, m'ont semblé particulièrement intéressants.

Dans un ouvrage aussi général, consacré à l'étude d'une époque où, d'une ville à l'autre, les usages, les coutumes diffèrent, des erreurs de détail étaient pour ainsi dire inévitables. Tout en les regrettant, je préfère retenir ce qu'il y a véritablement de neuf et de suggestif dans ce livre que viendra compléter bientôt, espérons-le, la seconde partie annoncée par l'auteur. M. G.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. — *Savoie, Sardaigne et Mantoue,* avec introduction et notes par le comte HORRIC DE BEAUCAIRE. Paris, Alcan, 1899, 2 vol. in-8 de C-432 et 451 p. — Prix : 40 fr.

Le grand travail historique, publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques au ministère des affaires étrangères, se poursuit sans interruption avec un zèle et une compétence auxquels il faut rendre hommage. Il est vrai que le choix des auteurs chargés du travail pouvait inspirer confiance ; et il suffit de rappeler les noms de MM. Albert Sorel, A. Geffroy, L. Farges, Hanotaux, Alfred Rambaud. A cette collection viennent se joindre deux volumes consacrés par M. le comte de Beaucaire aux relations diplomatiques de la France avec les ducs de Savoie, devenus rois de Sardaigne et avec les ducs de Mantoue.

La Maison de Savoie, dont on connaît la vieille origine, a toujours suppléé par son habileté à l'exiguité de son territoire, et ce n'est point une nouveauté de dire que la cause principale de sa fortune est d'avoir de tout temps manqué de scrupule et de moralité dans ses alliances, abandonnant subitement et sans même de prétexte des bienfaiteurs et des soutiens de la veille, pour en prendre d'autres qui lui semblaient plus avantageux. Cependant, du traité de Rivoli, 1635, jusqu'à la rupture entre Victor-Amédée II et Louis XIV en 1690, il y eut une assez intime union entre les deux pays contre la Maison d'Autriche. Les leçons un peu dures données par Henri IV et Richelieu avaient porté leurs fruits. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, les rois de Sardaigne gardèrent une politique d'équilibre, qui par moment fut accompagnée d'insolence telle que le maréchal de Belle-Isle et d'Argenson, trouvaient que « depuis Hugues Capet jamais la couronne de France n'avait essuyé pareil outrage. » Et pourtant on finit par atteindre le but proposé, comme l'observe très justement M. de Beaucaire, en mettant en relief la politique traditionnelle, qui a toujours consisté à reprendre la Savoie et la frontière des Alpes, pour faire passer les rois de Sardaigne au delà des monts, leur offrant sur l'Italie des compensations que naturellement ils voulaient se faire donner aussi grandes que possible.

Nous voyons se succéder à Turin cinquante-quatre ambassadeurs et chargés d'affaires, dont la biographie, très heureusement rappelée, est un des attraits de cette étude, tant les évènements d'ordre privé, mariages, naissances royales, voyages princiers sont mêlés aux affaires générales, en prenant même souvent le pas sur elles.

Il en est de même des relations avec la Maison de Gonzague, sauf cette différence que les ducs de Mantoue, jusqu'à l'extinction de leur race, demeurèrent invariablement fidèles à la France. La nécessité d'avoir dans la Lombardie un allié toujours disposé à tenir en respect des amis aussi peu sûrs que les princes de Savoie justifiait les honneurs et l'argent accordés aux possesseurs héréditaires des duchés de Mantoue et de Montferrat; mais ils savaient peu se défendre eux-mêmes : en 1681, Louvois est obligé de mettre une garnison française dans Casal; pendant la guerre de Succession d'Espagne, le comte de Tessé peut à grand peine avec son armée protéger le faible duc Charles VI, qui finit par s'abandonner lui-même, si bien que le duché de Mantoue disparaît avec lui en 1708, les possessions de la Maison de Gouzague étant partagées par les traités de Rastadt et d'Utrecht entre l'empereur d'Autriche et le duc de Savoie. Ainsi furent détruits les postes avancés que la France avaient justement voulu maintenir contre deux ennemis avec lesquels les querelles armées se renouvelèrent si souvent pendant plus de trois siècles.

On voit comment se rejoignent les deux sujets successivement traités par M. le comte de Beaucaire. Il y aurait encore dans le même ordre d'idées un volume à faire sur les relations diplomatiques fort actives entre la France et les autres petites principautés italiennes, Ferrare et Florence particulièrement, qui, depuis la Renaissance, ont été si intimement mêlées à notre histoire. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. XII. *Espagne*, avec une introduction et des notes par A. MOREL-FATIO et H. LÉONARDON. T. II et III. Paris, Alcan, 1898, in-8 de XL-434 et 498 p. — Prix : 40 fr.

Le deux volumes qui viennent de paraître après cinq ans d'intervalle complètent l'histoire des relations diplomatiques de la France avec l'Espagne depuis les dernières années du règne de Louis XIV jusqu'à la fin de la monarchie. Cette période, sans être marquée par de grands événements, est pleine de coups de théâtre et d'intrigues, et, comme la vieille cour de Madrid conservait avec soin toutes les traditions aristocratiques, le talent de nos représentants pouvait s'y déployer fort à l'aise.

De 1701 à 1793, il n'y eut pas moins de vingt-huit ambassadeurs de France : Louis XIV en envoya neuf; Louis XV, quatorze; Louis XVI, cinq. Et parmi eux on compte des personnages comme le cardinal d'Estrées, Amelot, le marquis de Brancas, le duc de Saint-Aignan, Saint-Simon, le maréchal de Tessé, le comte de la Marck, le maréchal de Noailles, le duc de Duras, le comte de Montmorin, le duc de la Vauguyon, qui eurent à se mesurer avec Philippe V et la princesse des Ursins, Élisabeth Farnèse et le cardinal Albéroni, Ripperda et Carvajal ou Wall. Les particularités de cette histoire sont bien connues et le règne de Philippe V a été l'objet de nombreux travaux. Il ne fallait pas s'attendre non plus à rien rencontrer de nouveau sur la conspiration de Cellamare, la politique de Dubois et du Régent, le coup d'État du duc de Bourbon. Mais la période désastreuse pour l'Espagne fut celle où Ferdinand VI laissa ses ministres conclure avec l'Angleterre une alliance qui, sous le vrai prétexte de garantir ses possessions italiennes, mina entièrement ou plutôt détourna tout le commerce colonial de la péninsule. Quand plus tard, sous le ministère Choiseul, Charles III revint à l'alliance française, il ne put recouvrer ce que les Anglais lui avaient pris : Minorque, la Floride, Gibraltar furent le prix de cette mauvaise politique qui marqua la double décadence des deux branches de la maison de Bourbon.

Ces faits sont très clairement exposés, non seulement dans la belle introduction que M. Morel-Fatio et M. Léonardon ont publié au com-

mencement du second volume, mais aussi dans les résumés qui précèdent d'après l'instruction de chaque ambassade. De plus, des notices sont jointes aux noms de ces diplomates de l'ancien régime, qui formaient vraiment une école et qui, sortis souvent de l'armée ou de l'Église, représentaient si dignement leur pays à l'étranger. La liste des ambassadeurs espagnols à Paris pendant la même période a été aussi très exactement établie. Et encore une table fort complète est placée à la fin du travail, permettant de faciles recherches dans les trois volumes qui, comme tous ceux de cette grande collection, seront précieux pour étudier l'histoire étrangère au XVIIe et au XVIIIe siècles.

Le ministère des affaires étrangères ouvre ainsi discrètement au public savant tous ses trésors. Mais nous avons plusieurs fois exprimé le vœu qu'un travail analogue fût entrepris sur le siècle diplomatique précédent, celui dont les archives sont éparses dans les bibliothèques, et qui, pour l'Espagne particulièrement, offrirait tant de ressources. De François Ier à Louis XIV, que de curieuses ambassades à raconter ! Il y a là de quoi tenter des érudits qui savent si bien s'acquitter de leur tâche.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

L'Éducation politique de Louis XIV, par G. LACOUR-GAYET. Paris, Hachette, 1898, in-8 de x-472 p. — Prix 7 fr. 50.

C'est d'une façon très originale que M. Lacour-Gayet revient sur le règne de Louis XIV par un volume de préparation en quelque sorte, qui sera bientôt suivi d'un second consacré aux idées politiques du grand roi. Le livre est en même temps une réhabilitation d'Anne d'Autriche et de Mazarin ; car il est certain que, bien différente en cela de Marie de Médicis, la Reine mère mit toutes ses préoccupations à former l'âme et le cœur de son fils. De bonne heure elle lui inculqua le respect des choses saintes et les pratiques religieuses. Elle ne lui laissait rien passer sur ce point, lui inspirant l'horreur du blasphème, lui répétant que « les rois devaient obéir aux commandements de Dieu et de l'Église plus ponctuellement que les autres chrétiens, parce qu'ils étaient obligés de servir d'exemple à leurs peuples. » La sévérité dont elle faisait souvent preuve n'enlevait rien à sa tendre affection ; et, durant vingt-cinq ans qu'ils vécurent ensemble il n'y eut pas entre eux un nuage, si bien que lorsqu'il la perdit en 1666, Louis XIV pouvait dire : « La vigueur avec laquelle cette princesse avait soutenu ma couronne, dans le temps où je ne pouvais encore agir, m'était une marque de son affection et de sa vertu ;... or, l'abandonnement qu'elle avait si pleinement fait de l'autorité souveraine m'avait assez fait connaître que je n'avais rien à craindre de son ambition. »

Assurer la toute-puissance de ce fils chéri, abattre à ses pieds tous

les rebelles, élever son trône sur les débris des factions vaincues et le rendre inébranlable, c'est l'idée qui inspira constamment la conduite de la régente et qui lui fit combattre la Fronde avec tant d'acharnement et soutenir Mazarin, presque plus résolument que Louis XIII soutint Richelieu. Pour ce qui est de l'instruction proprement dite, elle en avait moins de souci. Il est impossible de dire qu'elle ait fait de son fils un ignorant; mais elle ne tenait pas beaucoup à la régularité de son travail: elle lui laissait prendre une partie de ses leçons le matin au lit; et le soir, pour l'endormir, on lui faisait lire par le valet de chambre Laporte quelques pages de Mézeray. Le choix de ses maîtres était médiocre. Le meilleur fut encore l'évêque de Rodez, Hardouin de Péréfixe, qui lui donna pour modèle l'histoire qu'il savait le mieux, celle de Henri IV. Aussi il est assez singulier qu'élevé dans l'admiration de son aïeul, Louis XIV ait suivi une ligne de conduite politique toute différente, aussi despote que le Béarnais était libéral, et allant jusqu'à révoquer l'édit célèbre par lequel Henri-le-Grand avait pacifié son royaume.

Il faut dire que le mouvement d'idées du temps contribua, autant peut-être que l'éducation, à donner au jeune Roi une notion très exagérée de son pouvoir. L'opinion générale en France, au sortir d'une régence agitée, était nettement dessinée en faveur d'une monarchie forte, indépendante, maîtresse d'elle-même et de ses propres destinées. C'était, selon la juste expression de M. Lacour-Gayet, quelque chose comme « l'explosion nationale de la Ligue. » Si le souverain se regardait un peu comme le représentant de Dieu sur la terre, chez ses sujets, les désirs d'ordre et de bien-être matériel, les sentiments d'affection et de dévouement applaudissaient à l'avance au règne qui s'ouvrait rempli de si belles espérances; et Bossuet pouvait dire à Louis, du haut de la chaire du Louvre : « Il se remue pour Votre Majesté quelque chose d'illustre et de grand, qui passe la destinée des rois ses prédécesseurs. » L'examen des théories politiques, qui avait cours alors chez les théologiens, chez les philosophes forme donc la seconde partie et non la moins originale de l'ouvrage; mais aussi ces questions sont si complexes et elles touchent à tant de « principes », qu'il vaut mieux les signaler que les discuter. Qu'il nous suffise de dire qu'elles sont exposées par l'auteur avec beaucoup d'impartialité et une érudition très sûre, qui a été recherchée dans bien des publications oubliées de doctes publicistes qu'on n'avait pas consultés depuis longtemps.

M. Lacour-Gayet raconte que, deux mois avant sa majorité, Mme de Lauzac, son ancienne gouvernante, fit présent au jeune Louis XIV de « trois lettres que Catherine de Médicis avait écrite à son fils Henri III pour son éducalion. » (p. 202 et suiv.). Il cite une de ces lettres, du 8 avril 1574, et ajoute : « On n'a pas le texte des deux autres. » Nous pouvons rassurer sur ce point M. Lacour-Gayet.

La première lettre est celle qu'il connaît, qui fut remise à Henri III, par Cheverny, avant son arrivée en France, tandis qu'il s'attardait à à Venise au retour de son aventure de Pologne.

La seconde est un long « advis donné au Roy par escript... », qui doit être du mois de janvier 1577, et qui est publié dans le T. V. des *Lettres de Catherine de Médicis*, p. 231 à 236.

La troisième, encore inédite, se trouve dans deux manuscrits des fonds français de la Bibliothèque nationale, n° 5526, f° 112 et 10297, f° 52, et se rapproche par la plupart des points de l'« Avis donné à Charles IX », en 1563.

G. Baguenault de Puchesse.

Souvenirs du lieutenant général vicomte de Reiset (*1775-1840*), publiés par son petit fils le vicomte de Reiset. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-8 de xvi-438 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Ce n'était point à la carrière militaire qu'était destiné Antoine de Reiset ; cadet d'une vieille famille d'Alsace, il devait entrer dans les ordres. Mais les circonstances en disposèrent autrement. C'était dans les premières années de la Révolution ; la Constitution civile du clergé avait jeté le trouble dans l'Église de France ; à vrai dire, la liberté religieuse, garantie par la Déclaration des droits de l'homme, n'existait plus. Antoine de Reiset renonça à une profession qui n'était plus d'accord avec sa conscience. En même temps, les évènements, en se précipitant, vinrent lui tracer sa voie ; la coalition se formait contre la France et les armées étrangères menaçaient la frontière. Ne pouvant plus se vouer à Dieu, il se dévoua à la patrie, et à dix-sept ans il s'engagea. Il y était poussé d'ailleurs par un de ses plus illustres compatriotes, devenu son ami et plus tard son protecteur, Kléber, qui nourrit et conserva jusqu'à la mort pour sa jeune sœur Anne un tendre sentiment : idylle charmante au milieu de ces grands coups d'épée. Mais à partir de ce jour, il n'y a pas d'année, même pas de mois et presque pas de semaines où Antoine de Reiset ne se batte. Il reçoit le baptême du feu à Wissembourg et fait toutes les campages des armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin. Il est à Fleurus, il est à Maëstricht, il est à Francfort, toujours intrépide, souvent blessé ; on ne compte plus les chevaux tués sous lui. Il est à Zurich et, avec quelques dragons, désarme un poste tout entier, délivrant trois cents prisonniers français. Après avoir servi sous Kléber, il sert sous Marceau, sous Masséna, sous Ney, sous Moreau, sous Richepanse. Seul avec quelques chasseurs, il fait prisonnier le général autrichien Löpper et reçoit en récompense, sur la demande de Moreau lui-même, le grade de chef d'escadrons. Il va ensuite au camp de Boulogne et de là est appelé en toute hâte à l'armée avec laquelle Napoléon va remporter la victoire d'Austerlitz. Mais la mauvaise chance fait que là on le laisse en arrière ; il reste en Bavière tandis qu'on se bat

autour de Vienne. Heureusement il prend sa revanche pendant la campagne de Prusse. Il est à Iéna, et, à la tête de quelques cavaliers, fait prisonnier le prince Auguste de Prusse : l'Empereur reconnaît ce coup d'audace en le nommant major, sur la place même de Berlin, au milieu de l'armée réunie pour une revue solennelle. Attaché alors au service de la remonte sous les ordres du général Bourcier, il demeure près de deux ans à Postdam, et quand il rentre en France en novembre 1808, c'est pour continuer ces mêmes fonctions à Versailles et faire en même temps d'interminables tournées de révisions qui l'assomment.

Il en sort pour se marier, car Antoine de Reiset, lui aussi, avait ébauché un roman que ses incessantes campagnes ne lui permirent de dénouer qu'au bout de trois ans. C'est à ses lettres à sa charmante fiancée, Mlle Amélie de Fromont, c'est aussi au Journal qu'il tenait très régulièrement et qui abonde en détails curieux et piquants, que M. le vicomte de Reiset a puisé les éléments de cet ouvrage voué à la glorification de son aïeul. Nous sommes en mars 1809; nous avons encore à suivre Antoine de Reiset en Espagne, en Saxe, après la chute de l'Empire et sous la Restauration; avec un guide comme son petit-fils, nous sommes sûrs de faire un charmant et instructif voyage.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Mémoires de l'abbé BASTON, chanoine de Rouen, d'après le ms. original, publié pour la Société d'histoire contemporaine par l'abbé JULIEN LOTH et CH. VERGER. T. III. Paris, Picard et fils, 1899, in-8 de VIII-372 p. — Prix : 8 fr.

Le dernier volume, qui vient de paraître, a encore plus d'intérêt (à mon humble avis) que les deux premiers. Il éclaire l'attitude du clergé français, au moment de la restauration du culte et au moment de la persécution de l'Église par Napoléon. M. Baston revint d'exil avec sa foi religieuse et politique. Il fut surpris, charmé parfois, parfois choqué des nouveautés qu'il rencontrait sur sa route. Mais lorsque l'archevêque de Rouen, Cambacérès, eut fait appel à sa piété, à sa science, à sa finesse diplomatique, il se laissa enivrer par l'encens. Bon et pitoyable aux malheureux, sachant facilement s'insinuer dans les relations des grands, il prépara au Concile de 1811 une déclaration qui fut très goûtée de l'Empereur. « Voilà, dit-il, ce que j'ai trouvé de plus raisonnable sur cette matière depuis quatre ans » (p. 167). Dès lors, la fortune épiscopale de l'abbé Baston était faite. Malheureusement pour lui, 1814 arriva avant que sa situation canonique eût été régularisée par le pouvoir compétent, et l'évêque nommé de Séez, que les chanoines avaient adjoint aux vicaires capitulaires malgré les décrets des conciles (p. 327), fut révoqué par ceux-là mêmes qui l'avaient

acclamé à l'unanimité. M. Baston retourna à Rouen, comme nous l'avons écrit dans notre précédente livraison.

Là finissent ses Mémoires; on y a joint avec raison une exposition de sa conduite qu'il avait rédigée en guise de mémoire justificatif. En sens contraire, se dresse une note extraite des *Recherches pour servir à l'histoire de Séez pendant la Révolution,* par le chanoine Marais. Malgré toutes ses bonnes raisons, celui-ci n'excusera pas le chapitre de Séez des variations qu'il eut vis-à-vis de M. Baston. Sans doute, celui-ci était fin, insinuant, mais bon homme au fond. Ceux-là ne sentirent leurs scrupules de conscience se faire jour que quand « la volonté despotique » (p. 327) eut disparu. Leur attitude n'est guère honorable.

Ainsi, ce volume est triste. Toutes les figures de prêtres qui s'y montrent ne resplendissent pas de l'auréole du sacrifice. Mais il y a une lumière historique qui se dégage très intense et qui permet d'apprécier le courant contradictoire qui s'établit dans les rangs du clergé sous Napoléon. M. Baston nous initie aux joies et aux tristesses de l'Église officielle; il nous fait assister aux résistances et aux complots de l'Église persécutée. Il fut une victime des deux, ayant cru qu'avec beaucoup d'intelligence et beaucoup d'affabilité on devait se tirer de tous les pas, bons ou mauvais. Il nous conte, avec un charme infini, sa vie ballotée au souffle des tempêtes. Il nous fait l'aimer, parfois malgré nous. Et on le lit jusqu'au bout, même de cet aride mémoire sur les serfs en Westphalie.

En vérité, il eût mieux valu ne rien couper au commencement et nous supprimer ce hors-d'œuvre, tard venu comme un remplissage. C'est le seul reproche que nous ferons aux éditeurs, qui, avec un soin attentif, ont publié cet intéressant document pour l'histoire de l'Église de France, et qui y ont ajouté une table onomastique et un délicieux portrait en héliogravure de celui qui se trompa peut-être, mais qui doit mériter l'indulgence de ses compatriotes, de ses confrères, de ses amis, car tous ses lecteurs le deviendront certainement, tant il y a de charme et de bonhomie dans ses écrits.

C. A. B.

Fragments et Souvenirs, par le comte DE MONTALIVET. Tome I. *1810-1832,* précédés d'une notice historique par GEORGES PICOT. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-8 de CXXV-393 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le comte de Montalivet, le ministre qui occupe une si grande place dans l'histoire du règne de Louis-Philippe, n'a pas donné des Mémoires proprement dits ; mais il a laissé des chapitres d'un ouvrage inachevé et de nombreuses lettres qui appartiennent bien au genre caractérisé par ce mot Mémoires. Ces lettres, il les écrivit pour ses petits-enfants qu'il aimait tendrement. Avec son expérience et

prévoyant que l'avenir pourrait amener bien des crises, il avait cette pensée qu'un vieux poète espagnol résumait ainsi :

Quien no sabe el passado
Ciego va en el presente

Qui ne sait pas le passé
Aveugle va dans le présent.

Il croyait donc que l'étude de l'histoire était pleine d'utiles enseignements et que faire bien connaître à ses descendants le temps où il avait vécu, c'était leur donner des leçons d'expérience. Ce sont ces précieuses lettres et les fragments du livre non terminé, qu'un des gendres de M. de Montalivet, M. Georges Picot, membre de l'Institut, a réunis dans l'ouvrage dont nous achevons de lire le premier volume. M. Picot a trouvé, avec raison, que comme introduction indispensable, il devait d'abord redire la vie de M. de Montalivet, longue vie, pleine de bien des évènements, commencée à Valence en 1801 et terminée dans la retraite en 1880 par une mort sereine et chrétienne. M. Picot a su donner beaucoup d'intérêts à cette notice historique ; mais on peut regretter que, sans doute pour conformer ses opinions à celles de son beau-père qui, comme beaucoup d'hommes de son parti, eut le malheur d'être hostile à la fusion et sur ce point se mit en désaccord avec M. le Comte de Paris, M. Picot parle avec peu de justice de M. le Comte de Chambord. Il recueille sur lui cette appréciation : dans sa jeunesse c'était Louis XVIII, depuis quelques années c'est Charles X (p. CIII). Peindre M. le Comte de Chambord comme un prince rétrograde est en contradiction avec les belles instructions qu'il adressa tant de fois à ses amis, notamment sur la décentralisation le 14 novembre 1852.

De vieux préjugés éloignaient M. de Montalivet de l'idée royaliste. Dans le texte qui commence à la suite de la notice historique, il se montre bien ainsi : fils d'un ancien ministre de l'Empire, élève du lycée Napoléon, sorti de l'École polytechnique, il avait ces idées libérales fortement teintées de bonapartisme qui ont trouvé leur poète dans Béranger. Au retour de l'île d'Elbe, il est dans l'enthousiasme à la vue du drapeau tricolore et arrache les boutons fleurdelisés de son uniforme de collégien. Un peu plus tard, il parut bien propre à figurer dans les conspirations ourdies sans cesse contre la monarchie ; mais, il faut le dire à sa louange, un bon sentiment de patriotisme l'empêcha de s'engager dans de semblables voies. Il quitta tout d'abord une loge de carbonari (p. 21), puis une ridicule association dont les membres, sous le nom de « templiers, » se pavanaient grotesquement dans d'étranges costumes. Il eut ensuite quelque confiance dans la « Société de la morale chrétienne, » où figuraient des hommes éminents dans bien des genres. Dans cette société, peu fidèle à son titre et où l'on se

disait chrétien, on prétendait, par une aberration inimaginable, que le Christ véritable n'était pas Jésus, mais saint Jean-Baptiste. Il s'en sépara bientôt. M. de Montalivet ne fit guère que traverser la société « Aide toi, le ciel t'aidera, » irrité des doctrines exagérées qui y étaient émises. On voulut plus tard le faire participer à une association pour le refus de l'impôt. Il ne consentit pas à appuyer de sa signature une manifestation qu'il trouvait un véritable acte de révolte. Il n'avait pas désiré la révolution de Juillet, mais, après le coup d'État, il lui sembla qu'elle ne pouvait pas être évitée. On s'étonne que son patriotisme ne lui ait pas inspiré un mot pour la glorieuse conquête d'Alger, et l'on regrette de ne pas l'entendre blâmer le maréchal Maison, trompant, par un faux rapport, Charles X se confiant à sa parole.

Nous avions déjà bien des documents sur la révolution de Juillet; l'histoire des trois journées nous a été racontée sous des inspirations fort diverses : au point de vue de la Cour par Mme la duchesse de Gontaut; à un point de vue militaire par le général de Saint-Chamans; considérée surtout politiquement par le baron d'Haussez et par le comte de Guernon-Ranville. Les *Souvenirs* de M. de Montalivet ajouteront quelques traits à ces différents tableaux. Ils confirment d'une manière plus positive ce que l'on savait déjà plus vaguement de l'espèce d'effroi avec lequel Marie-Amélie considérait la promesse d'une couronne usurpée. A M. de Semonville, qui lui faisait entrevoir que la lieutenance du royaume pourrait être un pas vers la Royauté, elle répondit : « Oh Monsieur! que dites-vous là, le bandeau royal brûle le front de ceux qui ont le malheur de le ceindre » (p. 122). Quant à l'ambitieuse Madame Adélaïde, elle n'était pas dans les mêmes dispositions d'esprit que sa belle-sœur. Très curieux sont les détails sur le procès des ministres, que M. de Montalivet réussit, en dépit de fâcheuses mesures prises par La Fayette, à conduire de Vincennes au Luxembourg, au milieu d'une exaspération populaire qui aurait pu leur coûter la vie. Un souvenir est accordé à M. de Polignac, que M. de Montalivet avait vu lors d'un voyage qu'il fit en Angleterre : « Dans chacune des conversations dont nous honora M. de Polignac, nous retrouvâmes cité en passant ce fameux article XIV qui contenait en germe la Révolution de 1830. J'ai recueilli du moins de ces conférences, la certitude de sa sincérité parfaite, de sa simplicité et de sa bonté. » L'année même de la Révolution de juillet, le 3 novembre, M. de Montalivet reçut de Louis-Philippe le portefeuille de l'intérieur, auquel il revint en 1832, après la mort de Casimir Périer, qui le désignait comme son successeur. Avec sa haute intelligence, son habitude des méditations politiques, M. de Montalivet s'effrayait des catastrophes futures. Il ne cachait pas l'horreur que lui causaient les souvenirs de 93. Après le retour de l'île d'Elbe, lors de la fête des fédérés, leur vue suscita tout à coup en lui une révolte : n'y avait-il

pas, peut-être, au milieu d'eux, quelques-uns de ceux qui avaient conduit son grand'père à l'échafaud? Ces figures hideuses ne servaient-elles pas d'escorte à la charrette qui le portait place de la Révolution? C'est par des lettres consacrées à Casimir Périer et à sa politique que finit ce volume. Plusieurs autres chapitres du livre inachevé de M. de Montalivet verront le jour à leur heure, nous dit M. Picot, parce qu'ils se rapportent à des temps qui ne sont pas encore entrés dans l'histoire.

TH. DE P.

Cent ans d'histoire intérieure, 1789-1895, par ANDRÉ LEBON. Paris, Colin et Cie, 1898, in-8 de 339 p. — Prix : 4 fr.

Sous ce titre, M. André Lebon, ancien ministre des colonies, (André Daniel de *l'Année politique*) a donné au public français le résumé, destiné à une publication anglaise, de l'histoire intérieure de la France pendant ce siècle. Ce n'était point une œuvre facile que de faire tenir en un volume une semblabe histoire. L'auteur indique lui-même dans son introduction la méthode qu'il a suivie : « elle consiste à enregistrer l'évènement accompli et à en rechercher la cause, non pas dans ce qui tend à la rendre inexplicable, mais au contraire dans ce qui peut l'expliquer, et, par exemple, lorsqu'un système politique est tombé, à dresser le bilan de ses fautes apparentes et non celui de ses qualités secrètes. »

L'auteur est trop connu pour que nous ayons à expliquer dans quel esprit sont appréciés les événements et les hommes. On y trouvera la moyenne de l'opinion du parti qui détient le pouvoir depuis 1877, exprimée parfois avec une certaine mélancolie qui tient manifestement à un patriotisme attristé de l'état actuel de la France, mais qui cependant ne va pas encore jusqu'à la désillusion. L'auteur termine le volume par ces lignes : « En réalité aucun parti politique fortement constitué n'est né, peu de chefs de gouvernement ont exercé une action profonde et durable sur le pays depuis les évènements du printemps de 1885 ; il ne semble même pas que le suffrage universel ait une idée très précise de ce qu'il attend désormais de ses gouvernants, ni qu'il soit décidé à leur imprimer une impulsion énergique. La France vit cependant et se développe paisiblement, à côté et comme en marge des agitations de la politique : tandis qu'elle s'éloigne des commotions profondes de 1789 et des grandes querelles doctrinales du milieu de ce siècle, elle paraît s'accoutumer peu à peu à ne chercher dans la vie publique que l'art de gérer ses intérêts sous le couvert de la liberté. »

Nous aurions à renouveler sur l'ensemble de l'ouvrage beaucoup des appréciations que nous avons eu à formuler sur l'*Histoire de la troisième République*, de M. Zévort. Il nous en coûte particulièrement

d'avoir à relever, à la page 290, la calomnie classique contre la famille royale au sujet de la restitution d'une partie de ses immeubles en 1872, calomnie aggravée encore par la formule employée : « l'Assemblée avait même restitué... *la valeur* des biens qui leur avaient été confisqués... » De pareils procédés de polémique sont regrettables, surtout quand on écrit pour l'étranger.

L'ouvrage est précédé d'une table des matières divisée en treize chapitres qui correspondent aux périodes que tout le monde connaît et se termine par un index alphabétique des noms propres mentionnés dans le volume. EUGÈNE GODEFROY.

Napoléon III. Histoire de son règne, par SYLVAIN BLOT. 2e édition, Paris, Société d'éditions littéraires, 1899, in-12 de VII-420 p. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'a été Napoléon III ? Était-ce, suivant le mot prêté à son cousin, le prince Napoléon, une grande incapacité méconnue ? En tout cas, ce fut assurément — et M. Blot le constate — un rêveur, et ses rêves ont eu une influence désastreuse pour la France. L'unité italienne, qu'il a voulue et favorisée, a engendré l'unité allemande qui l'a renversé en abattant la France. Ce n'est pas cependant cette unité italienne que lui reproche M. Sylvain Blot ; fidèle à la théorie républicaine, il l'en louerait plutôt, puisqu'il regrette à plusieurs reprises qu'il n'ait pas acheté en 1870 l'alliance italienne en lui sacrifiant Rome et la Papauté. Mais pour les écrivains d'une certaine école toute clairvoyance et toute logique disparaissent lorsque le catholicisme est en jeu.

Il est certain, et l'auteur, si peu sympathique qu'il soit aux Napoléons, le reconnaît lui-même, il est certain que le second Empire a été pour la France une ère de grande prospérité matérielle : entreprises industrielles, routes, chemins de fer, tout a pris un développement extraordinaire ; l'agriculture a été florissante ; Paris est devenu la plus magnifique capitale du monde. Malheureusement, toutes ces améliorations coûtaient cher et grevaient le budget de l'État de lourdes charges ; d'autre part le progrès moral était loin d'égaler le progrès matériel ; si l'industrie se développait, la spéculation aussi devenait effrénée. Le gouvernement, incertain à l'intérieur, n'était pas moins irrésolu à l'extérieur ; il ne savait ni s'arrêter à une idée, ni la pousser jusqu'au bout quand il l'avait adoptée. Et il arriva ce qui devait arriver : plus la fortune avait été rapide, plus la chute devait être lamentable ; la puissance et le prestige de l'Empire allaient s'effondrer à Sedan.

Dans un dernier chapitre, M. Sylvain Blot analyse les résultats du règne de Napoléon III, et il montre qu'ils ont été déplorables. Qu'aura à constater plus tard l'historien de la troisième République ? R. M.

L'Empire libéral. *Études, récits, souvenirs*, par Émile Ollivier. T. IV. *Napoléon III et Cavour*. Paris, Garnier, 1899, in-12 de 616 p. — Prix : 3 fr. 50.

La guerre d'Italie en 1859, avec ses conséquences territoriales, forme la partie importante de ce quatrième volume. Avant d'en examiner le récit et d'en contrôler les dires, un mot des cent premières pages qui ont trait à la politique intérieure de la France en 1857 et en 1858, et spécialement à cette opposition des « cinq » qui est restée célèbre. « En réalité, c'est nous deux (Picard et Ollivier) qui fûmes les « cinq », dit l'auteur, et il justifie pleinement sa remarque. Un portrait très piquant du lamentable Jules Favre (p. 78), une anecdote qui peint le trop fameux Floquet (p. 269) sont à retenir. Pour les détails de la vie publique de M. Ollivier et de la situation des républicains sous le second Empire, ce livre n'apprendra rien de nouveau à ceux qui ont lu jadis son *Dix-neuf Janvier*.

La campagne d'Italie, la politique de Napoléon III, la conduite de Victor-Emmanuel et de Cavour, les annexions violentes des différents royaumes à la monarchie piémontaise, la formation en un mot de l'unité italienne ont attiré l'attention, ont retenu la plume de M. Émile Ollivier. Son passé politique, sa culture intellectuelle, ses amitiés, ses préjugés, tout le portait vers un sujet délicat et passionnant. Son récit offre un très grand intérêt et sa bouche prononce des paroles qui ont, en tombant de ses lèvres, un poids tout particulier. Il semble bien que ses appréciations puissent se résumer de la sorte : l'unité de l'Italie était une grande idée, elle fut accomplie par une bande d'affreux coquins. M. Ollivier récusera la vivacité de cette dernière épithète et sa langue tout académique ne se la permettrait point; mais il faut appeler « un chat, un chat et Rollet un fripon ; » et d'un livre tirer la conclusion sans périphrase. Je dis donc que l'expression un peu vive dont je me sers est bien ici en situation.

Ainsi, de la main d'un honnête homme, malgré ses relations avec certains auteurs de la révolution italienne, malgré ses tendances personnelles, en dépit de ses sympathies républicaines, gallicanes, sont tracées des pages vengeresses, écrasantes pour les hommes d'État qui ont machiné, exécuté cette grande iniquité. Les Italiens sont peints d'après nature par un ami, qui ne peut, parce qu'il est sincère, s'empêcher de constater que leurs soldats furent lâches à Magenta, regardant se battre pour eux les troupes françaises (p. 167), à Solférino fuyant sous le choc des Autrichiens (p. 203); qu'on ne put jamais décider les populations à s'armer pour leur propre cause (p. 177); on trouvait des énergumènes acharnés à crier; disposés à prendre un fusil, non pas. Que, le peuple croie, un moment, à notre défaite, sur l'heure, il arrache notre drapeau pour reprendre les couleurs autrichiennes (p. 207). Leurs historiens sont menteurs, leurs publicistes

sont arrogants, leurs hommes d'État sont fourbes. Toutes les intrigues, les cabales employées par le gouvernement piémontais en Toscane, dans les États pontificaux, en Sicile, sont mises à nu. Ces chapitres sans êtres absolument révélateurs, ont une importance très grande, écrits par un historien favorable en somme à la révolution. Il convient de signaler ces pages et de les lire comme des documents de premier ordre, d'autant mieux qu'elles sont toutes appuyées sur des pièces officielles et des textes indiscutés : les fausses dépêches de Crispi pour envahir la Sicile (p. 434) ; le cynisme de Ricasoli (435) ; les fourberies de Cavour (452-467-474-479), ses instructions aux amiraux piémontais (436-467) ; les farces sacrilèges de Garibaldi que M. Ollivier a le juste courage d'appeler un « charlatanesque héros » (p. 441) ; comment il pille, rançonne, désorganise le royaume de Naples (444-488) ; l'annexion frauduleuse de ce royaume par un scrutin falsifié (p. 493) ; la pression d'une minorité infime (moins de 400,000 électeurs sur 22 millions d'habitants) imposant sa volonté à toute la péninsule (p. 532), les assassinats des paysans napolitains par les soldats piémontais (p. 519). Tout cela peint l'aventure et en étale la moralité.

M. Ollivier, très favorable à Napoléon III, revendique pour lui des qualités militaires que je ne discuterai pas ; il lui fait honneur de beaucoup de fermeté, de droiture et de courage ; par malheur les événements mêmes de ce récit prouvent combien ce souverain, tout puissant, fut le jouet, souvent trop conscient, des Cavour et des Palmerston. Qu'on veuille bien ne pas oublier qu'il pouvait empêcher tout le mal qu'il a laissé accomplir. On pourrait demander à M. Émile Ollivier un peu moins de parti pris sur les choses de l'Église et sur les catholiques ; contre Louis Veuillot, il a, bien inutilement, des colères déplacées (p. 71) ; contre le cardinal Pie, il se permet des vivacités fort répréhensibles et plus condamnables encore, des violences quasi scandaleuses sur Pie IX (p. 386). Par contre, il faut signaler comme excellent de ton et remarquable d'idées le chapitre : « Du Pouvoir temporel des Papes. » Quelques rectifications matérielles pour finir : l'assassin de Mgr. Sibour se nommait *Verger* et non Vergès (p. 8) ; c'est sans doute de l'annexion de la Savoie dont il est question à la page 594, bien qu'on lise : Toscane ; — Clément VIII ne put prendre Ferrare en 1538 (p. 300), il ne fut pape que cinquante-quatre ans après cette date. — Ces restrictions faites, il est permis de croire que ce quatrième volume de *l'Empire libéral* est encore le meilleur de l'ouvrage en cours.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Histoire contemporaine. La Chute de l'Empire. Le Gouvernement de la Défense nationale. L'Assemblée nationale, par SAMUEL DENIS. T. II. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de 520 p. — Prix : 8 fr.

Le second volume de l'œuvre de M. Samuel Denis comprend les événements de Paris depuis le 1er novembre 1870 jusqu'à la capitulation et l'histoire complète de la guerre en province et de la délégation de Tours et de Bordeaux jusqu'à la démission du gouvernement de la Défense nationale.

Il mérite autant d'éloges que le premier. L'abondance des documents et la clarté de l'exposition permettent de suivre sans peine des événements singulièrement complexes et rétablit dans l'esprit du lecteur attristé l'enchaînement qui les relie les uns aux autres. Après avoir loué une fois de plus la justesse des appréciations formulées par l'auteur, nous ne voulons rien ajouter qu'inviter les Français à prendre le livre et à lire. Si jamais l'histoire doit servir en France à autre chose qu'à faire passer des examens aux jeunes gens, ce sera l'histoire de ces tristes jours qui apprendra à une génération réparatrice ce qui nous a manqué en 1870. Cette génération rapprochera Sedan et Metz de Waterloo, la dictature de Gambetta à celle de Barras. Elle se dira qu'à la république césarienne ou anarchique, notre patrie a dû les plus grands de ses malheurs. Quand ces temps seront venus, la France, en rêvant à la frontière du Rhin, poursuivra de sa colère vengeresse les gouvernements d'aventure qui l'en ont indéfinitivement éloignée et elle se souviendra peut-être de la monarchie qui l'en avait constamment rapprochée et qui la lui eut donnée dans le cours de ce siècle, sans les crimes et les folies qui ont creusé sous ses pas le gouffre de la décadence. Dieu veuille qu'alors il ne soit pas trop tard !

EUGÈNE GODEFROY.

Répertoire des traités de paix, de commerce, d'alliance, etc., conventions et autres actes conclus entre toutes les puissances du globe depuis 1867 jusqu'à nos jours, par G. DE RIBIER. Paris, Pedone, 1899, in-8 de 363 p. — Prix : 15 fr.

Nous avons déjà signalé au *Polybiblion* l'utilité incontestable de cette publication conduite avec beaucoup d'ordre et de précision. Le travail de M. de Ribier a sa place sur la table des diplomates, des historiens, des jurisconsultes et des publicistes.

En tête de ce nouveau volume, voici d'abord un supplément à la partie chronologique allant de 1884 au 29 mai 1897. Le gros du volume est consacré à l'ordre alphabétique depuis l'Allemagne jusqu'au Zouzouland, sans oublier la république d'Andorre, dont les relations avec les deux suzerains, Espagne et France, sont en ce moment l'objet de quelque complication. M. de Ribier n'a pas omis les affaires générales

qui ne peuvent être placées sous une rubrique régionale, par exemple, les unions monétaires, littéraires, artistiques, télégraphiques, etc., le zollverein.

A la suite de l'énumération de chacun des actes contractuels, M. de Ribier ajoute l'indication de la publication qui en donne le texte intégral.

A. D'AVRIL.

L'Alsace au XVIIe siècle, par RODOLPHE REUSS. Paris, Bouillon, 1897-1898, 2 vol., in-8 de XXXVI-735 et XII-638 p. — Prix : 18 et 20 fr.

En 1697, au moment de la réunion légale de Strasbourg au royaume de France, un homme qu'on a pu appeler le conquérant civil de l'Alsace, l'intendant La Grange, présentait à Louis XIV, dans un mémoire officiel, le tableau général des pays soumis à son administration. Juste deux siècles plus tard, ce mémoire reparaît, amplifié et transformé, dans l'ouvrage substantiel et vraiment encyclopédique d'un bon Alsacien demeuré bon Français, M. Rodolphe Reuss. Depuis bientôt trente ans, tant à la bibliothèque municipale de Strasbourg qu'à Versailles au milieu des souvenirs du grand Roi, M. Reuss a exploré en tous sens, avec compétence et avec amour, entre les Vosges et le Rhin, la période historique qui va des débuts de la guerre de Trente ans à la paix de Ryswick, et il nous donne aujourd'hui, en quatorze cents pages petit texte, les multiples résultats de ses recherches. Ses deux volumes, dont le premier lui a servi de thèse de doctorat, compteront parmi les meilleurs de la *Bibliothèque des hautes études*.

Les titres des principales divisions de son travail suffiraient à faire valoir son importance. I. *Le Pays*. II. *Histoire*. III. *Institutions générales*. IV. *Les Territoires Alsaciens*. V. *État économique*. VI. *La Société*. VII. *L'Activité intellectuelle*. VIII. *La Situation religieuse*. L'idée générale qui se dégage d'une aussi vaste enquête est celle-ci : La France, en récupérant une portion de sa frontière gauloise, a pris possession d'un pays épuisé et ruiné par des guerres récentes. Non seulement elle l'a pacifié et enrichi, mais elle s'est gardée d'anéantir, avec les misères et les abus, les institutions et les habitudes traditionnelles, laissant au temps le soin de faire son œuvre. Elle a attiré à elle ses nouveaux enfants sans les violenter, sans les enfermer dans la double geôle militaire et scolaire. On n'a qu'à lire par exemple dans le chapitre *la Langue française en Alsace* (II, 185-201) les détails relatifs à la diffusion du français dans le pays ; nulle part d'ingérence officielle, mais un développement régulier, à peine sensible, coincidant avec l'assimilation lente et progressive de la population.

Les deux chapitres les plus curieux de ce livre sont, à mon sens, dans le premier volume celui qui concerne les divisions féodales de l'Alsace, et dans le second celui qui a trait à la question religieuse.

En 1870, toutes les portions de territoire comme tous les citoyens français cédés à l'Allemagne étaient soumis au même régime et vivaient de la même vie. En 1648, sur le sol alsacien, sont juxtaposées les possessions de la Maison d'Autriche, celles des républiques de Strasbourg et de Mulhouse, les terres des évêques ou abbés souverains, la préfecture de Haguenau et les dix villes impériales, etc. Par les renseignements minutieux que M. Reuss fournit sur chacun de ces petits États, on se rend compte des difficultés qu'eut à vaincre et que sut résoudre peu à peu le gouvernement français pour donner à sa conquête cette unité qui s'étendait lentement, aux dépens de la féodalité, à toutes les parties du royaume. On regrette seulement de ne pouvoir suivre cette étude avec une carte sous les yeux, comme celle qui fut publiée en Allemagne aux environs de 1870 et qui était destinée à justifier d'avance, au nom de l'histoire, les revendications germaniques sur la rive gauche du Rhin.

Le chapitre sur la situation religieuse de l'Alsace sera évidemment celui qui prêtera le plus à contestation. Cette région, partagée inégalement, en vertu de l'axiome *Cujus regio hujus religio,* entre les Églises protestantes et l'Église romaine, passa tout entière, en devenant française, sous l'autorité d'un roi catholique. Louis XIV avait garanti la liberté religieuse à ses nouveaux sujets, luthériens, réformés ou anabaptistes ; il ne la respecta guère que dans la mesure où il respectait envers les huguenots de France les stipulations de l'édit de Nantes. On croyait jusqu'à présent qu'il avait su habilement considérer comme vérité au-delà des Vosges ce qui était erreur en deçà. Un grand nombre de détails caractéristiques recueillis par M. Reuss prouve qu'au contraire il laissa ses agents interpréter ses volontés dans le sens d'un rétablissement intégral et exclusif du catholicisme. Nous n'aurions rien à reprendre à cette démonstration, si nous trouvions en regard l'énumération des efforts faits par les luthériens, partout où ils étaient les plus forts, pour extirper « l'idolâtrie. » Les indications fournies à ce sujets (II, 507 et 520) ne sauraient être les seules. On a publié récemment l'exposé des persécutions dont les catholiques furent victimes à Saarwerden et Diemeringen pendant le XVIIIe siècle ; à plus fortes raison ont-elles dû se produire, là et ailleurs, au siècle précédent. En en relevant les traces, M. Reuss eût satisfait de tout point à ce désir d'impartialité scrupuleuse qu'il proteste très sincèrement avoir toujours été en lui.

Le chapitre sur les juifs, qui termine l'ouvrage, est également intéressant. « Il ne semble pas, dit l'auteur, qu'on les ait directement persécutés pour motif de croyances religieuses. » Il ajoute plus loin en citant l'intendant La Grange : « Il n'y en a que bien peu qui soient à leur aise et aucun qu'on puisse dire riche. » Cela pouvait être vrai au

XVIIe siècle ; mais s'ensuit-il que l'accusation souvent portée contre eux d'avoir appauvri les populations rurales ne soit pas depuis devenue vraie ? L. P.

La Période révolutionnaire, le Consulat, l'Empire, la Restauration dans les Hautes-Alpes, par THÉODORE GAUTIER. (*1790-1830*), *analyse des délibérations du Directoire, des arrêtés des préfets, etc.*, publiée par l'abbé PAUL GUILLAUME. Gap, chez l'éditeur, in-8 de 190 p.

La période révolutionnaire n'a pas été signalée, dans les Hautes-Alpes, par des évènements d'une importance considérable; on n'y remarque ni actes héroïques, ni grands crimes ; la guillotine n'y a pas fonctionné, et les populations semblent y avoir été assez froides dans leur zèle révolutionnaire : « Le peuple des Hautes-Alpes, disait une adresse à la Convention du 20 frimaire an II, est sensible aux bienfaits de la Convention nationale; sa pauvreté sera de tout temps la sauvegarde de ses vertus. Il a pu, au milieu des frimas dont il est entouré, passer quelque temps dans le sommeil de la léthargie; mais la trompette de la résurrection a sonné et bientôt il aura atteint toute la hauteur des principes révolutionnaires. » Malgré ces déclarations enthousiastes, cette hauteur ne paraît pas avoir été atteinte. Ce qui ne veut pas dire que le département des Hautes-Alpes ait manqué de patriotisme; au contraire, il s'associa de cœur aux succès de l'armée d'Italie et lorsqu'après les défaites des armées du Directoire, la frontière fut un moment menacée, la population se leva en masse pour la défendre.

On trouvera dans ce volume, qui est avant tout un recueil de pièces devenues rares, de curieux détails sur les mesures prises pour le transfert du pape Pie VI de Briançon à Valence. On y trouvera les très intéressants rapports des inspecteurs envoyés dans le département par le Directoire, puis par les Consuls. Ils constatent que l'esprit public y est excellent, mais que l'organisation de l'instruction y est nulle : il y a à l'école centrale de Gap « dix » élèves pour « six » professeurs ; les écoles primaires sont encore moins fréquentées. Tels étaient les progrès que la Révolution avait fait faire à l'enseignement public dans les Alpes. M. DE LA R.

Asturias. Historia y Monumentos. *Costumbres* (*Coutumes*). *El Bable* (*Dialecte*). *Biografia d'Asturianos ilustres*, por OCTAVIO BELLMUNT y FERMIN CANELLE y otros colaboradores Asturianos. Gijon, O. Belmunt. T. I. (1895-1897), in-folio de 402 p. à deux colonnes, avec 150 grav. — Prix : 45 fr.

Nous sommes bien en retard pour donner connaissance à nos lecteurs d'une publication monumentale à la fois artistique et historique, qui a l'Espagne pour objet. Mais cette publication n'étant pas arrivée à

son terme, possède toujours un intérêt d'actualité. Nous voulons parler de l'ouvrage, qui, sous le nom d'*Asturias* est consacré à retracer ce qu'a été dans le passé cette partie de la péninsule ibérique, si pittoresque au point de vue de la nature, si illustre au point de vue de la sainteté et de l'art militaire, ce qu'elle est actuellement dans ses monuments, dans son folk-lore, dans son agriculture, dans son industrie, etc., etc. Commencée en 1895 par l'initiative de MM. Bellmunt et Canelle, deux hommes qui joignaient à beaucoup de talent et d'érudition, un zèle sans borne pour leur double patrie : la grande, l'Espagne, et la petite, les Asturies, la publication dont il s'agit, en était à son XCVe fascicule en septembre 1899. Les cinquante et un premiers forment le premier volume, celui qui nous occupe aujourd'hui. C'est un magnifique in-folio, avec nombreux encadrements de divers genres, lettres ornées et plus de cent-cinquante gravures, dont cinquante à pleine page. Le directeur principal de cette publication, M. Octave Bellmunt ne paraît pas avoir adopté un ordre méthodique bien régulier dans la distribution de ses fascicules. Peut-être, a-t-il voulu par là ménager l'intérêt, éviter la monotonie et unir plus pratiquement l'agréable à l'utile. Le fait est qu'après son introduction il met sous les yeux du lecteur un chant populaire, qui est actuellement fort en honneur dans toute la principauté des Asturies. Vient ensuite une notice sur le sanctuaire de Covadonga, qui a été comme le second berceau de l'Espagne, grâce aux exploits de l'immortel Pélage. Oviédo, qui fut la première capitale de l'Espagne renaissante, attire naturellement l'attention pendant de longues pages. Mais ces deux études sont séparées par une notice biographique sur le poète contemporain Théodore Cuesta mort en février 1895. Une notice analogue sur le cardinal Zéphyrin Gonzalès, mort en 1894, sépare de même l'étude, dont je viens de parler, de celle qui est consacrée à Gijon. Celle-ci est l'une des plus travaillées de tout le volume, et la chose se comprend puisqu'elle a pour objet la cité même où s'élabore et s'imprime l'ouvrage.

Les autres principaux articles, qui achèvent ce premier volume, concernent les villes d'Avilès, si célèbre par ses *Fueros*, de Llanes, de Pravia, de Pola, de Siero et d'Infiesto. Mais ce n'est pas ici le lieu ni d'en faire une plus longue énumération ni même de porter un jugement d'ensemble sur une publication qui comptera au moins trois volumes, et dont nous n'avons encore que le premier. Tout ce que nous pouvons dire dès aujourd'hui, en connaissance de cause, c'est que le côté littéraire et artistique est fort bien réussi et n'y laisse presque rien à désirer tandis que sous le rapport de l'érudition et de l'histoire, nous avons rencontré çà et là quelques lacunes ou quelques oublis.

FRANÇOIS PLAINE.

Le Condizioni di Pisa alla fine del XVI° e sul principio del XVII° secolo sotto il gran ducato di Ferdinando I de Medici, da GIOVANNI GRAZZINI. Empoli, tip. Traversari, in-8 de 240 p.

Le point de départ de ce petit travail est une description de Pise en 1616, retrouvée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale à Florence et restituée à Vincenzo Pitti, après comparaison de la graphie de ce document et de celle de lettres authentiques et signées de ce personnage d'ailleurs peu connu. L'éditeur suppose que ce fut peut-être par ordre de Cosme II qu'il écrivit cette relation ; elle aurait alors le même caractère officiel que nos Mémoires des Intendants sur les généralités. En tout cas il le considère comme un personnage ayant détenu une portion de l'autorité publique. La relation est curieuse, et a surtout l'intérêt de faire connaître, par des faits précis et mathématiques, l'état de Pise à une époque des plus obscures de son histoire.

L'éditeur y a ajouté sous forme de préface (avec une description du cod. Nazion XXV. 366 *Historie di Pisa imperfette*) trois chapitres relatifs à l'Université et aux établissements scientifiques de Pise à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle, notamment le Jardin botanique, — à la restauration du Duomo après l'incendie du 24 octobre 1595,— à *l'Ufficio de' Fossi*, c'est-à-dire à l'administration des eaux et ponts et chaussées, laquelle fit des travaux de création ou de réfection aux *acquedotti*, *fosso dei navicelli*, *bagni di San Giuliano*, *logge di banchi*, *ponto a mare*, *taglio di Arno*. Une seconde introduction est consacrée à l'état et aux progrès du commerce sous Ferdinand Ier, de 1589 à 1608. Le commerce consistait surtout en fabrication d'étoffes, toiles et cuirs, et était pour la plus grande part aux mains des juifs : Grazzini cite un Mayer Lombroso qui avait une fabrique de lainages, un Abram d'Alva corroyeur, un Abram Israel, autre fabricant d'étoffes, un Jacopo Abenum qui reçut un privilège pour la préparation des perles. Le grand duc fut du reste prodigue de faveurs commerciales à l'égard des israélites : l'auteur cite en appendice des priviléges ducaux, accordés à des marchands ou fabricants étrangers et surtout israélites, tirés de l'*Archivio mediceo*. — Détail qui ne manque pas d'intérêt pour nous : en 1608, sur quatre cent vingt-sept étudiants que comptait l'Université de Pise, il y avait trois Français. L.-G. P.

A History of the Colonization of Africa by alien Races, by Sir HARRY H. JOHNSTON (*Cambridge Historical Series*). Cambridge, University Press, 1899, in-8 de XII-319 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici un livre très intéressant à un double point de vue, par le sujet qu'il traite et par la façon même dont il le traite. Une histoire de la colonisation de l'Afrique par les races extérieures, est-il rien, en cette fin du XIXe siècle, de plus actuel et de plus passionnant ? Aussi est-ce une heureuse inspiration qu'a eue M. Prothero, le savant profes-

seur d'histoire de l'Université d'Édimbourg, en lui consacrant un volume de la collection historique dont il a la direction. A-t-il été aussi bien inspiré en demandant à Sir Harry H. Johnston, consul d'Angleterre à Tunis, d'écrire ce volume? C'est ce que nous nous demandons en finissant une lecture attentive de cet ouvrage. Sans doute, l'auteur est admirablement au courant des questions africaines, et il a vécu un certain nombre des épisodes qu'il raconte; il a soin de le rappeler lui-même en plus d'un endroit (p. 115, 182, 188, 220, etc.). Mais un homme d'action est-il toujours un esprit suffisamment critique pour pouvoir juger impartialement les événements qu'il raconte, surtout quand il y a été mêlé? Fera-t-il abstraction de ses affections, de ses haines? Nous ne le croyons pas, pour notre part, et le livre de M. Johnston n'est pas pour infirmer cette opinion. Ajoutons que l'auteur est protestant et impérialiste convaincu. De là une part beaucoup plus grande faite à l'Angleterre qu'aux autres nations, et — ce qui est plus grave — une tendance très nettement accentuée de M. Johnston à critiquer tout ce qui, à un moment ou à un autre, a fait échec à l'expansion coloniale anglaise, à la France en particulier. Sans doute, il essaie d'être juste; dans sa préface (p. v-vi), il exprime son admiration pour M. René Millet, le résident général de France en Tunisie; ailleurs, il apprécie comme il convient André Brüe et Compagnon, Faidherbe, Levaillant, d'Abbadie et Henri Duveyrier, pour ne parler que des morts. Mais à côté de ces passages, que d'autres absolument injustes! Signalons au hasard les appréciations de M. Johnston sur l'arbitrage prononcé en 1875 par le maréchal de Mac-Mahon au sujet de la baie de Lourenço-Marquez (p. 57), sur les tentatives de Mizon (p. 119), sur l'esprit qui anime les Pères Blancs dans leur prosélytisme (p. 151-152), sur le cardinal Lavigerie (p. 152), sur l'attitude de la France à l'égard de Ménélik (p. 247). Notons enfin que, pour l'auteur, la France n'intervient dans les affaires d'Afrique qu'après le Portugal, la Hollande et l'Angleterre (p. 123); cette vue historique nous paraît singulièrement contredite par un examen sérieux des faits. Il est vrai qu'on éprouve, à la lecture de cet ouvrage, tant de surprises! A en croire M. Johnston, tous les torts dans la lutte entre l'Angleterre et le Portugal dans l'Afrique australe, sont du côté du Portugal (p. 99); M. Cecil Rhodes est un grand homme, Sir Taubmann Goldie également (p. 117, 187, 188); tous les prétendus droits invoqués par les Anglais sur le Sokoto sont authentiques (p. 49), et les missionnaires anglais ne font jamais de politique en Afrique, ou, s'ils en font, c'est inconsciemment (p. 151)! Il faut lire la page où M. Johnston raconte, non sans quelque embarras, l'équipée Jameson au Transvaal (p. 89); elle est infiniment suggestive! Suggestif aussi est le jugement qu'il porte sur un voyageur et administrateur anglais de mérite, Joseph

Thompson ; il lui reproche de n'avoir pas rendu à l'Angleterre tous les services qu'il aurait dû parce qu'il était « too literal and short-sighted, — *perhaps too tiresomely honest* » (p. 237), c'est-à-dire « trop terre à terre, trop à courtes vues, peut-être trop minutieusement honnête. »

Par ce que nous venons de dire, on peut se rendre compte de ce qu'est le livre de M. Johnston ; il est trop instructif pour ne pas mériter d'être lu. C'est un des ouvrages qui font le mieux comprendre l'état d'esprit des impérialistes de l'école de M. Chamberlain ; pour ce motif surtout, plus encore que pour l'histoire qu'il raconte (non sans omissions ni erreurs) il faut l'étudier avec soin et le méditer ; il faut aussi, en fin de compte, remercier M. Prothero d'avoir fait faire ce travail par M. Johnston. H. F.

Le Cardinal de Bouillon (1643-1715), par Félix Reyssié. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 248 p. — Prix : 5 fr.

La vengeance du grand Roi, — tel pourrait être le titre de cet ouvrage, rempli de recherches intéressantes, dont quelques-unes causent une vraie surprise. Que Louis XIV, mécontent d'un prélat qui a montré envers lui trop de fierté et d'indépendance, ait mis en mouvement le Parlement de Paris pour lui faire rendre un arrêt ordonnant « que le mausolée, statues, ouvrages et monuments en dépendant, ensemble les dessins et modèle dudit mausolée qui sont dans l'église et abbaye de Cluny, et pareillement les titres gravés sur le cercueil de Louis de la Tour, seront incessamment ôtés, détruits et effacés, » de façon qu'il ne reste trace des honneurs suprêmes que le cardinal de Bouillon voulait rendre à ses parents et à sa famille ; que le Roi ait provoqué un arrêt du Conseil d'État pour ordonner que les deux volumes in-folio du sieur Baluze, intitulés *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, soient frappés d'interdit et qu'il soit fait « recherche exacte de tous les exemplaires dudit ouvrage, qui seront déchirés et mis au pilon ; » il y a là le plus frappant exemple de ce que peut produire l'infatuation du despotisme appliqué à la raison d'État. Aussi le sujet a-t-il tenté un érudit travailleur de l'Académie de Mâcon ; et les vestiges des statues, bas-relief et sarcophage, restant à l'hôpital de Cluny, ont été le véritable point de départ d'une monographie complète du personnage de second ordre, qui eut le privilège, peu enviable, de soulever les colères implacables du grand Roi.

Emmanuel-Théodose était l'un des dix enfants du duc de Bouillon, frère aîné de Turenne. Après des études brillantes au collège de Navarre, il passe à la Sorbonne ses thèses de théologie ; et, grâce à l'influence de sa famille, il est nommé cardinal à vingt-six ans, séjourne quelque temps à Rome et devient grand aumônier de France, choyé

par la Cour, très en faveur près d'Henriette d'Angleterre, la première femme du duc d'Orléans. Peut-être abuse-t-il un peu de ses avantages, prétendant pour lui et les siens à toutes les préséances, comme prince de maison souveraine. Mais c'est l'affaire de Fénelon, dans laquelle il refusa d'être l'instrument des rancunes du Roi, qui causa vraiment sa disgrâce. Le cardinal de Bouillon était depuis longtemps lié avec l'archevêque de Cambrai; il se trouvait à Rome au moment où le Saint-Office avait à se prononcer sur le livre fameux intitulé : *les Maximes des saints;* et il essaya, d'accord avec le Pape, une conciliation et des solutions modérées qui déplurent beaucoup à Louis XIV, engagé à fond dans la faction contraire. La condamnation de Fénelon n'apaisa pas le Roi; bientôt il envoya contre le cardinal un ordre d'exil, il refusa de communiquer avec lui, il le révoqua de sa charge de grand aumônier, il fit décider par arrêt du conseil la saisie de ses biens. Cependant, dans le conclave qui nomma Clément XI, Bouillon, doyen des cardinaux, eut l'attitude la plus française. A son retour d'Italie, il se réfugia dans ses abbayes de Bourgogne, à Tournus, à Paray, à Cluny, se complaisant, — sans modestie, il faut l'avouer, — dans ce que M. F. Reyssié appelle assez justement « le culte des ancêtres. » La haine du Roi l'y poursuit, en lui faisant perdre un procès contre ses moines. Le cardinal, ulcéré, se retira en Hollande, puis à Rome, où Louis XIV défendit aux Français de passage d'aller le visiter, et il finit par mourir peu de temps avant le Roi, le 7 mars 1715. Les jugements des contemporains sur lui avaient été très divers et plutôt défavorables, tant on tenait à suivre le ton de la Cour. La postérité peut se montrer plus juste. Il sera difficile de faire jamais passer le cardinal de Bouillon pour un grand homme; mais on lira volontiers la très attachante étude que l'élégant auteur de *la Jeunesse de Lamartine* lui a consacrée. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

History of Brulé's Discoveries and Explorations 1610-1626, by CONSUL WILLSHIRE BUTTERFIELD. Cleveland (Ohio), Helman-Taylor Company, 1898, in-8 de XII-184 p. (publié sous le patronage de la *Western Reserve Historical Society*, Cleveland).

Plus d'une fois déjà, nous avons été amené à constater que la connaissance de l'histoire de France doit une partie de ses progrès aux travaux d'érudits étrangers. Un peu plus haut (p. 330) nous le constatons à propos du travail de M. Cartellieri sur Philippe-Auguste; et il convient de faire de nouveau cette triste remarque au sujet du travail de M. C. Willshire Butterfield sur le coureur des bois Etienne Brulé.

Qui connaît de ce côté-ci de l'Atlantique, le nom de ce compagnon de Champlain, de ce « pionnier des pionniers », comme l'a appelé

Parkman ? C'est cependant une figure digne d'être étudiée que celle de cet explorateur ; de 1610 à 1626 il a parcouru la Pensylvanie, la partie occidentale de l'État actuel de New York, et la province canadienne d'Ontario ; il a découvert les lacs Huron, Ontario et Supérieur. Né à Champigny, près de Paris, vers l'année 1592, Étienne Brulé avait accompagné Champlain au Canada dès 1608 et fut un des premiers habitants de Québec, fondée cette année-là même ; mais il n'y demeura pas longtemps. Deux ans plus tard, il se rendait, avec l'assentiment de son chef, chez les Hurons, dont il désirait voir le pays ; il en apprenait la langue et devenait bientôt capable de servir d'interprète entre les Indiens et les Français du Canada. Très courageux, d'humeur très aventureuse, Brulé accompagna les Hurons dans plusieurs de leurs expéditions à l'intérieur et dans leurs guerres contre leurs ennemis, ce qui lui permit de faire du côté des grands lacs, les importantes découvertes dont-il a été question plus haut. Par suite de quelle aberration inexcusable, — quoi qu'en pense M. C. W. Butterfield (p. 117-118, cf. p. 165-166) — Brulé passa-t-il du côté des Anglais en 1629 et servit-il de pilote aux navires de Kirk ? On ne le sait ; ce qui est certain, dans tous les cas, c'est que le traître reprit ensuite sa vie sauvage et aventureuse jusqu'au moment où, en 1632, moins heureux qu'en 1626, il fut mis à mort par les Hurons, qui firent ensuite un festin de son cadavre.

La trahison de Brulé ne lui a-t-elle pas nui et n'a-t-elle pas contribué à éloigner les historiens français de l'étude de sa biographie ? La chose n'est pas impossible ; mais nous pensons que le discrédit dans lequel les travaux d'histoire coloniale ont été en France pendant si longtemps explique beaucoup mieux comment personne dans notre pays n'a extrait des ouvrages de Champlain, du P. Sagard, etc., les passages relatifs à Brulé et n'a entrepris d'en écrire la biographie. Cette biographie, M. C.W. Butterfield, qui a déjà publié un bon ouvrage sur l'histoire de la découverte du Nord-Ouest par Jean Nicollet, l'a faite avec le plus grand soin. Peut-être aurait-il pu toutefois, au début de son livre, mentionner (p. 6, note 1) le travail de M. Jouon des Longrais sur Jacques Cartier, et (p. 7, note 1) celui de M. Audiat, intitulé *Brouage et Champlain* ; mais son ouvrage n'en est pas moins très bien fait, plein de renseignements intéressants et précis. Chemin faisant, M. Butterfied rectifie les erreurs commises par ses devanciers : Parkman (p. 89, note 1 ; p. 91, note 1 ; p. 126, 131), Garneau (p. 114, note 1, et 140), etc. ; aussi son livre sera-t-il consulté avec profit par les historiens de la Nouvelle-France. Les historiens de la géographie pourront aussi prendre beaucoup dans cet excellent ouvrage qui tire de l'obscurité un explorateur de mérite, et travaille à réparer une injustice de l'histoire.

HENRI FROIDEVAUX.

BULLETIN

Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII. Texte latin avec la traduction française. Tome V. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 330-XII p. — Prix : 1 fr.

La maison de la Bonne Presse continue la publication des lettres apostoliques si variées et si remarquables dues à S. S. Léon XIII glorieusement régnant. Ce volume s'ouvre par l'encyclique « Satis Cognitum », sur l'unité de l'Église, et se clôt par la lettre « Testem benevolentiae », s'étendant ainsi du mois de juin 1896 au commencement de l'année 1899. Nous avons dit ici à plusieurs reprises combien nous apprécions cette utile collection qui met à la portée de tous, pour une somme réellement minime, des documents de premier ordre qu'un catholique sérieux devrait toujours avoir sous la main. Nous ferons seulement aujourd'hui une légère critique, spéciale à ce volume. Le rédacteur a cru devoir ajouter à la lettre apostolique sur « l'américanisme » les adhésions de Mgr Ireland et de Mgr Isoard. C'est trop ou trop peu. Outre que la brève note qui précède la lettre de l'archevêque de Saint-Paul prête à une interprétation inexacte des événements, il est une foule de documents plus graves et plus significatifs dans les deux sens qui auraient mérité d'être signalés. Il aurait donc été préférable de s'abstenir de ces *adjuncta*, et de se borner au texte du Souverain Pontife. G. P.

Il Papa futuro, per Un cattolico italiano. Torino, Roux Frassati, 1898, in-8 de 224 p. — Prix : 3 fr.

Nous avons donné ici notre appréciation de la traduction française de ce livre. A part certaines critiques causées par la nature délicate du sujet traité, nous avons dit qu'il est instructif, généralement bien informé et qu'il ouvre sur la politique future du Saint-Siège des horizons moins sombres. Nous n'avons rien à changer à notre premier jugement et nous sommes persuadé qu'en Italie comme en France, le livre de M. Berthelet aura compté de nombreux lecteurs. G. P.

La Liberté d'enseignement devant le Parlement, par HENRI BEAUNE. Lyon, Bureaux de la *Revue catholique des institutions et du droit*, 1899, in-8 de 39 p. — Prix : 1 fr. 25.

Toutes les qualités qui ont mérité à M. Henri Beaune la réputation de jurisconsulte de premier ordre, d'historien des plus érudits et d'écrivain de race, se retrouvent dans cette brochure. Raisonnée comme une consultation juridique, documentée comme une savante page d'histoire éloquente, comme un plaidoyer sorti d'un grand cœur pour la plus noble des causes, l'admirable discours qu'elle eût fait à la tribune française ! Nous ne craignons pas de dire qu'elle nous donne comme l'écho des grandes voix qui nous conquirent cette liberté, aujourd'hui remise en question par l'intolérance sectaire. Il est périlleux de tenter l'analyse d'une œuvre si dense d'idées et si parfaite de forme : bornons-nous à relever l'argument d'ordre historique, qui nous semble le plus topique — au moins comme argument

ad hominem — et aussi le plus nouveau en faveur de l'enseignement religieux. On lui reproche d'être contraire aux immortels principes de 1789. Or, l'historien montre par l'étude des cahiers des États-généraux, que le tiers-état réclamait généralement, aussi bien que le clergé et la noblesse, et de la façon la plus explicite non seulement la liberté d'enseignement, mais encore un enseignement exclusivement congréganiste. D'où cette conclusion qui risque fort de surprendre plus d'un tenant des « immortels principes » : Si le monopole de l'enseignement pouvait être de nos jours réclamé au nom des idées de 1789, ce ne serait point par l'Université, mais par les congrégations, puisqu'elles seules seraient fondées à se prévaloir des vœux émis par les électeurs des députés aux États-généraux lors de cette grande consultation nationale. A. DEVAUX.

En Allemagne. *Études et étudiants*, par CHARLES SINCÈRE. Caen, Jouan, in-8 de 23 p.

Sous le nom de Charles Sincère, vient de paraître une petite brochure sur les Universités allemandes et le public qui les fréquente. Ce sont des notes prises au cours d'une année d'études à Berlin. On y rencontre les définitions exactes de quelques mots courants du langage académique comme l'*Anmelde Buch*, les *Vorlesungen*, *les Seminars*, les Sociétés d'étudiants, la *Kneips*, le *Salamander*, la *Fidulität*, le *Comment*, le *Commers* et la *Mensur* ; mais tout cela est bien connu, et un dictionnaire ferait le même office. On chercherait en vain dans ce compte-rendu très incomplet une note personnelle. L. MENSCH.

Notes de grammaire latine, pour servir à la traduction du français en latin, par l'abbé BAYARD. Paris, Klincksieck, 1898, in-12 de XVI-108 p. — Prix : 2 fr. 50.

Depuis que sous couleur de venir en aide à certaines catégories de candidats à la licence on leur a permis de substituer un thème à l'antique dissertation latine — et peut-être à la veille du jour où un thème latin s'ajoutera à la version latine au premier examen de baccalauréat, — un opuscule comme celui de M. Bayard sera le bienvenu. A une condition toutefois : c'est qu'en discutant ces questions parfois si délicates de correction ou d'élégance, l'auteur se préoccupe par-dessus tout de demeurer clair ; est-ce toujours le cas ici? Je laisse la réponse aux lecteurs. En ce qui me concerne, je confesse avoir trouvé dans ces notes à apprendre : aussi bien ont-elles pour but avoué de « condenser en quelques pages l'essentiel de ce qui était, il n'y a pas longtemps encore, ou ignoré ou mal connu ou mal présenté » (p. VIII) en insistant « sur les points qui cachent des écueils » (p. XI). — De fait les latinistes du temps jadis auraient éprouvé une légère surprise en face de certaines règles (p. 6, 7, 11, 17, etc.) : des formes comme *quendam*, *nequiquam*, *monvi*, *milia*, *rettullit* (p. 8) leur eussent paru singulières. On n'est guère habitué à rendre *lecturus sum* par « je suis pour lire, » ou *legissem* par « que j'eusse eu lu. » Mais les grammairiens ont assurément, comme chacun, le droit de rompre avec la routine, dès qu'une science plus éclairée le commande. — A ajouter à l'*Errata* : *corru* (pour *cornu*, p. 9), *cesserit* (pour *cesserim*, p. 22), *inaniens* (pour *insaniens*, p. 24), *floruerent* (pour *floruerunt*, p. 26), *monloquar* (pour *non loquar*, p. 30), *deducturus* (pour *deductus*, p. 37). — Une dernière question : comment concilier avec la deuxième

regle de la page 6 la phrase de Cornelius Nepos citée page 26 : « Atticus patre usus est *diligenti*, et, ut tum erant tempora, *diti*? » C. H.

Morceaux choisis de littérature étrangère, par ÉDOUARD ROD. Paris, Hachette, 1899, in-12 de XLVIII-882 p. — Prix : 6 fr.

On connaît les volumes de littératures étrangères que M. Dietz a publiés ces années dernières, chez Colin. Le professeur érudit a présenté un tableau complet de la littérature allemande et anglaise d'une part, de la littérature italienne et espagnole d'autre part. A côté de ce tableau général viennent les extraits des auteurs remarquables de chaque époque, avec une notice intéressante sur chacun d'eux : parfois, mais trop rarement à notre gré, et au gré de l'auteur, M. Dietz cite l'un ou l'autre texte dans la langue originale. M. Rod a voulu faire une œuvre analogue ; nous regrettons que ni l'un ni l'autre n'aient cité, à côté de la traduction, le texte original. Il est permis, en effet, de se demander quelle utilité peuvent offrir à un lettré et même au public de nos écoles, des morceaux choisis des littératures étrangères, traduits en français. Nous savons bien que M. Rod est un homme très compétent en ces matières, mais son talent de fin psychologue le mettait sans doute au-dessus d'une œuvre de ce genre. Il y a bien au début de l'ouvrage un essai sur le développement des littératures modernes ; mais c'est le seul point intéressant de ce livre. Quelle idée peut-on avoir par exemple de Lessing et de son influence sur cet admirable mouvement de renaissance littéraire qui signale la seconde moitié du XVIIIe siècle en Allemagne, quand on aura lu en français une quarantaine de lignes de sa Dramaturgie de Hambourg, une scène de Nathan le Sage et une fable de dix lignes! Comment d'autre part donner, en une traduction, une idée même très vagne de la grâce humoristique de Cervantès? Je sais bien que le tableau d'ensemble, tel que l'a présenté M. Rod, est instructif par lui-même, et offre des points de repère précieux dans le développement de telle ou telle littérature : je sais aussi que son plan est plus vaste qu'à l'ordinaire, et qu'à l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, il a joint un aperçu de la littérature russe et des pays scandinaves. C'est une nouveauté, dont on doit lui savoir gré ; c'est par là que ce livre mérite une place dans nos bibliothèques scolaires. MENSCH.

L'Histoire. Entretiens sur l'évolution historique, par ANDRÉ LEFÈVRE. Paris, Schleicher, 1897, in-12 de 692 p. — Prix : 6 fr.

« Mammifère bimane de l'ordre des primates, l'homme... » Ainsi commence, au bas d'une épigraphe empruntée à Bossuet, l'*Avis au lecteur* de ce livre. On ne saurait en faire connaître l'esprit avec une concision plus éloquente. La suite répond à ces commencements. « L'auteur a écarté toute théorie préliminaire ; il ne s'inquiète pas plus des lois historiques que des lois providentielles, tenant celles-ci pour puériles, celles-là pour insaisissables. En effet, considérée comme œuvre d'une volonté consciente, l'histoire ne serait qu'un défi à la raison... Pour s'intéresser à l'histoire, il faut y chercher l'évolution d'un genre animal... A ce point de vue seul, l'histoire devient une science. » En d'autres termes, M. Lefèvre, qui est professeur d'anthropologie, veut remplacer l'historien par l'anthropologiste, et identifie l'histoire du genre humain avec l'histoire naturelle. C'est dire que les historiens n'ont pas à s'occuper de ce livre.

Quelques citations donneront, je pense, une idée exacte du savoir historique et du style de M. Lefèvre ; je les prends au hasard :

« Tout ce qu'il y eut jamais de matagots et papelards, enragés briffaux, cafards, chattemites et cannibales, assemblé à Trente sous la férule du successeur de Loyola (1545), réformait, restaurait la discipline et la hiérarchie » (p. 606). — L'effet de cette phrase serait peut-être gâté par le fâcheux qui rappellerait que saint Ignace de Loyola est mort en 1552.

« Ferdinand II triomphait, mais par le talent de généraux dont la cause était le moindre souci. Tilly, ancien jésuite (*sic*), travaillait avant tout (A. M. D. G.) pour la plus grande gloire de Dieu » (p. 617).

« Le sénat conservateur (de ses appointements) s'était hâté de proclamer la déchéance » (p. 693). Il s'agit de Napoléon Ier.

Je pense que cela suffit pour édifier le lecteur. D. H.

Le Crépuscule des traîtres, par JOSEPH REINACH. Paris, Stock, 1899, in-18 de 441 p. — Prix : 3 fr. 50.

Vers la réparation, par GEORGES CLÉMENCEAU. Paris, Stock, 1899, in-18 de VII-559 p. — Prix : 3 fr. 50.

Rochefort ? par PAUL MARIN. Paris, Stock, 1899, in-18 de 454 p. — Prix 3 fr. 50.

Analyse de l'Enquête, par YVES GUYOT. Paris, Stock, 1899, in-18 de XXX-338 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Général de la Girennerie et le Colonel Allaire, par PAUL MARIN. Paris, Stock, 1899, in-18 de 50 p. — Prix : 1 fr.

Lettres du colonel HUMBERT au commandant Marchand. Paris, Stock, 1899, in-18 de 14 p. — Prix : 0 fr. 25.

Les débats de la Cour de cassation et l'approche de la tenue du Conseil de guerre de Rennes ont provoqué une éclosion de publications dreyfusistes, qui viennent s'ajouter à la collection déjà si volumineuse de l'éditeur Stock.

Malgré leurs titres pompeux : *Le Crépuscule des traîtres* et *Vers la réparation* n'abritent sous leurs couvertures jaunes qu'une longue série d'articles parus dans des feuilles quotidiennes sous la signature de M. Joseph Reinach et de M. Georges Clémenceau. Je doute que ces compilations trouvent de nombreux lecteurs et qu'elles constituent une affaire avantageuse pour l'éditeur et les auteurs.

Le *Rochefort ?* de M. Paul Marin, présente encore moins d'intérêt s'il est possible, car la forme littéraire en est lamentable. Sous prétexte de déterminer le rôle joué par le grand pamphlétaire dans la condamnation de Dreyfus, M. Marin retrace les derniers jours du ministère Brisson, résume longuement les audiences de la Cour de cassation en octobre 1898, et cite les commentaires et les articles publiés par Rochefort et Drumont dans leurs journaux respectifs pour tenter de les réfuter ; puis il passe en revue les actes du ministère Dupuy, analyse les débats parlementaires qui marquèrent les étapes de son existence et termine par une apothéose inattendue de M. Hervé de Kérohant qui voulut « protester au nom du droit méconnu contre les poursuites et les persécutions qui frappent le colonel Picquart. »

L'*Analyse de l'Enquête*, de M. Yves Guyot, est une histoire complète de « l'affaire » selon la pure doctrine dreyfusiste. L'auteur, après avoir consacré un chapitre à Esterhazy et ses amis, examine successivement le bordereau, le dossier secret, les aveux, les déclarations diplomatiques. Il prend

à partie les cinq ministres de la guerre qui se sont portés garants de la culpabilité du traître et le général Roget, à qui il ne sait aucun gré d'être demeuré sourd aux exhortations de M. Déroulède, le jour des obsèques du président Félix Faure. En somme, c'est toujours l'exploitation du faux Henry et du bordereau qui fait le fond de la campagne revisionniste. L'irrégularité de la condamnation suffirait-elle d'ailleurs à démontrer l'innocence du capitaine juif ?

— Le *Colonel Allaire* et le *Colonel Humbert* sont deux mécontents de l'armée et de la marine. Ils ont eu avec leurs supérieurs hiérarchiques des démêlés retentissants. Je ne dis pas que tous les torts fussent de leur côté, mais ils n'en ont pas moins quitté le service actif, comme de mauvais serviteurs... en faisant claquer les portes. Cela leur vaut le triste honneur de figurer dans la Bibliothèque dreyfusiste, le premier pour avoir exposé au cours du procès Urbain Gohier ses griefs contre les généraux de Lignières et de la Girennerie, le second pour avoir écrit au commandant Marchand, son ancien compagnon d'armes au Soudan en 1892, une lettre sans grande portée.

Il ressort toutefois de ces deux dernières brochures que la campagne révisionniste, sous prétexte d'établir l'innocence d'un traître, a surtout pour objet de calomnier et de détruire l'armée nationale. RAOUL LOKY.

Les Guerres familiales dans la commune de Doual aux XIIIe et XIVe siècles. Les Trèves et les paix, par G. ESPINAS. Paris, Larose, 1899, in-8 de 59 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette étude expose les mesures juridiques prises par le pouvoir communal contre l'usage du droit de vengeance familial et le développement des guerres privées. Chaque famille constituant une union de paix et de droit, dont tous les membres sont solidaires, tout différend individuel devenait collectif et engendrait la « faide, » la haine de deux familles adverses. La partie lésée s'attribue le choix entre l'arbitrage et la vengeance; le pouvoir communal au contraire, dans l'intérêt de la paix urbaine, impose aux adversaires l'arbitrage obligatoire sous la forme de trèves suivies de paix : les premières, simple armistice; les secondes, réconciliation définitive et complète accompagnée d'une expiation de la partie coupable. Cette juridiction est essentiellement coercitive; mais, fait caractéristique, la justice ne punit que la résistance à ses ordres d'arbitrage, et non pas encore le délit individuel primitif cause de la faide.

L'exposé consciencieux de ce point de droit particulier révèle un état juridique transitoire encore mal fixé, mais d'autant plus intéressant à connaître qu'il dénote le progrès du pouvoir urbain nouveau aux dépens du droit familial ancien et marque la substitution croissante d'un intérêt public à des revendications particulières. A. F.

Saint-Remy et la famille de Rosen (1731-1822), par F.-G. DUBAILROY (Extrait des *Annales de l'Association amicale des anciens élèves du collège de Saint-Remy, Haute-Saône*). Vesoul, Louis Bon, 1899, in-8 de 21 p.

Les Rosen sont entrés en Franche-Comté par l'invasion. Rimbold de Rosen, dit « le colonel Rose, » s'est acquis une triste renommée en ce pays pendant la guerre de Trente ans, qu'on y appelle la guerre de Dix ans (1632-1642). Ce chef de bande semble avoir pris part à cette atroce guerre par

amour du vol et du pillage, bien plus que par zèle pour la cause évangélique ou prétendue telle. Le plus grand nombre des compagnons de Gustave-Adolphe et de Bernard de Saxe-Weimar ayant été, d'ailleurs, dans le même cas, il n'y a pas lieu d'en faire, à ce personnage, un grief particulier. C'était, il faut le dire, « un honnête brigand » qui remplissait, en général, assez bien les engagements qu'il avait pris moyennant finance. Avec lui, la rançon était toujours élevée, mais il ne l'exigeait pas deux fois.

Ce Rimbold avait un cousin nommé Conrad, bon compagnon aussi, qu'il maria, en 1660, avec une sienne fille nommée Marie-Sophie. En 1667, Conrad de Rosen, dont la bande avait passée à la solde du roi de France depuis quelque temps déjà (1639), fut nommé, par Louis XIV, mestre de camp d'un régiment de cavalerie allemande, Rosen-cavalerie. En 1681, il abjure le protestantisme, qui est devenu un obstacle à son ambition, et nous le voyons : en 1688, lieutenant-général; en 1690, mestre de camp général de la cavalerie légère; enfin, en 1703, maréchal de France. Il mourut, le 3 août 1715, dans la terre de Bollwiller, qu'il avait achetée sur ses économies, et fut inhumé, comme un haut et puissant seigneur, dans l'église de Feldkirch.

C'est son petit-fils, Anne-Armand de Rosen, qui est le premier baron de Saint-Remy de la famille de Rosen. Il avait épousé, le 24 juillet 1731, Jeanne-Octavie de Vaudrey, unique héritière de Nicolas-Joseph de Vaudrey, baron de Saint-Remy, qui mourut deux ans après. Le dernier des Rosen fut son fils Octave-Auguste, et le dernier baron de Saint-Remy, le gendre de ce dernier, Charles-Louis-Victor, prince de Broglie, qui avait épousé, en 1779, Sophie-Rose de Rosen.

Victor de Broglie est mort sur l'échafaud à Paris le 27 juin 1794. Sa veuve, détenue, à cette époque, dans les prisons de Vesoul, réussit à s'en échapper et se réfugia à Clairvaux du Jura, où, pendant plusieurs mois, elle sut dépister la vigilance des maîtres d'alors. En février 1795, elle put obtenir, n'ayant pas émigré, la levée du séquestre sur ses biens et rejoindre, au château de Saint-Remy, ses trois enfants qui y vivaient sous la garde de domestiques. Peu après, elle épousait, en secondes noces, le marquis Marc-René Le Voyer d'Argenson. Elle est morte à Paris, en 1828, après avoir vu vendre (1822), par son second mari, une propriété à laquelle l'attachaient tant de souvenirs.

J. MEYNIER.

Correspondance de Montalembert et de l'abbé Texier, par HUBERT TEXIER. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-18 de XI-387 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'abbé Texier (1813-1859) était un prêtre limousin de beaucoup de valeur. Pendant onze ans il fut, avec un grand succès, supérieur du petit séminaire du Dorat, mais surtout par ses recherches archéologiques, son goût d'artiste, sa science de liturgiste et d'historien, il a marqué dans les travaux de l'érudition contemporaine. Très justement apprécié par les hommes d'étude de son temps, en correspondance officielle avec le ministère de l'instruction publique, il a présidé à quantité de trouvailles, de reconstitutions, de conservations qui firent la joie de son cœur de prêtre et l'honneur de son esprit lettré. Il vivait à une époque où les vestiges des âges précédents n'avaient pas disparu encore, il les recherchait avec passion, il les décrivait avec sagacité. Ses goûts devaient le mettre en rapport avec M. de Montalembert, le rénovateur des arts religieux et l'écrivain des *Moines d'Occident;* ainsi en a-t-il été et ils échangèrent souvent leurs impressions communes sur l'art et la religion inspiratrice de l'art

chrétien. Tous deux portaient au cœur l'amour éclairé des siècles catholiques.

Leurs lettres, à ce double point de vue, eussent été d'un intérêt très évident, et il y a toujours profit à voir exposés des faits historiques avec l'ampleur et la hauteur de vue que seul donne le sens chrétien. Par malheur, le livre qui affecte la prétention de tenir cette promesse est tronqué et gros de remplissages fâcheux. Une semblable correspondance n'a de valeur historique qu'en étant présentée intacte; des citations, même choisies, surtout choisies, lui enlèvent de son intérêt, et dans l'espèce se présentent sans la garantie absolue de la véracité, car « l'éditeur » se trouve être fort passionné et dès lors moins digne de créance. C'est donc un volume insignifiant et sans portée, alors qu'il eût pu offrir une contribution précieuse à l'histoire religieuse de ce temps.

Des longueurs, des divagations oiseuses fatiguent le lecteur; que nous peut faire d'avoir l'opinion personnelle de l'éditeur sur les faits et gestes de l'Église de France pendant un demi-siècle? D'autant mieux que sa science est courte, ses colères constantes et ses injustices multipliées. Sans que rien en fasse naître l'occasion, sauf une haine puérile, les noms de l'*Univers* et de Louis Veuillot sont cités pour se voir accoller les épithètes de fanatiques, rétrogrades, pamphlétaires, libellistes, — « ne reculant devant aucun moyen », gens « à palinodies, » « dévoués aux complots de Napoléon » (?), etc. — Tombées d'une plume inconnue, ces violences ne comptent guère, pas plus que l'accusation lancée contre les jésuites de développer chez leurs élèves la « haine contre le gouvernement de leur pays. »

A côté de ces inconvenances, rien à signaler, sinon (p. 252) une curieuse conversation du prince Louis-Napoléon affirmant à Montalembert qu'il n'est pas affilié à la franc-maçonnerie, et (p. 199) un épisode singulier de la campagne pour la liberté d'enseignement : la reine Marie-Amélie, en 1844, serait intervenue auprès du nonce pour qu'il affirmât publiquement (ce qu'il fit du reste) le droit des laïcs à défendre l'Église. Curieux épisode, mais bien peu vraisemblable ! Il est fâcheux vraiment que l'auteur de ce livre ne se soit pas inspiré, pour parler de Montalembert, du beau et récent ouvrage du P. Le Canuet. Mais le tact reste un don du ciel.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Joachim MENANT, magistrat distingué et savant assyriologue, est mort le 30 août. Il naquit le 16 avril 1820 à Cherbourg, fit ses études au collège de cette ville et son droit à la Faculté de Caen. Après avoir suivi le barreau, il entra dans la magistrature, et fut d'abord juge suppléant dans sa ville natale en 1846, puis successivement substitut à Vire en 1851 et à Alençon en 1855, juge à Lisieux en 1856, d'où il passa au tribunal civil d'Évreux en 1864, du Havre en 1867, et de Rouen en 1872. Nommé vice-président à Rouen le 18 août 1878, puis conseiller à la cour d'appel en 1881, il prit sa retraite en 1890 avec le titre de conseiller honoraire. Il laisse quelques ouvrages de droit qui témoignent de ses aptitudes pour la science juridique. Il s'occupa aussi quelque temps de politique, comme le prouvent deux brochures qu'il publia en 1848, et d'archéologie locale (*Description des sculptures solaires de l'église de Cherbourg*), ce qui explique qu'on trouve son

nom parmi les collaborateurs de la *Revue archéologique du département de la Manche*. Mais c'est surtout comme orientaliste qu'il devint célèbre. Il s'occupa de bonne heure d'assyriologie, ne faisant au début qu'exposer les résultats auxquels était arrivé M. Oppert dans l'interprétation des inscriptions, mais joignant peu à peu des idées originales à celles qu'il empruntait aux autres. Dans ses *Écritures cunéiformes*, il retrace l'histoire des travaux qui ont amené le déchiffrement des inscriptions de l'Assyrie et de la Perse, la voie par laquelle on a résolu le problème, les résultats obtenus jusqu'en 1860 et la part qui revient à chacun. Dans les *Annales des rois d'Assyrie* et *Babylone et la Chaldée*, il suit l'ordre chronologique pour les inscriptions historiques, mais conformément à la méthode de M. Oppert et contrairement à celle qu'ont adoptée les assyriologues allemands, il intercale un commentaire historique pour relier les textes et les complète à l'aide d'éléments puisés ailleurs. Quant aux *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée* qu'il publia en collaboration avec M. Oppert, c'est tout à la fois une étude philologique, juridique, métrologique et historique. Les auteurs donnent généralement, en même temps qu'une traduction assez libre en français, une traduction interlinéaire plus serrée en latin. 71 documents de toutes les époques y sont étudiés ainsi que 9 textes grammaticaux, l'interprétation en est justifiée dans des notes où ils signalent aussi les données qui offrent le plus d'intérêt. Trop nombreux sont les ouvrages qu'il publia soit seul, soit en collaboration avec M. Oppert, pour que nous les passions tous en revue ; disons seulement que son infatigable activité trouva sa récompense en 1888, car l'Académie des inscriptions lui fit l'honneur de lui ouvrir ses portes. Il fut en effet élu membre libre de cette savante Société, le 17 février, en remplacement de Charles Robert. Bien que nous n'ayons pu trouver un seul article signé de lui dans le *Journal des savants de Normandie*, M. Menant figure sur la liste de ses principaux rédacteurs. En mars 1884 a paru une nomenclature des *Publications assyriennes de M. J. Menant* (Paris, 1884, gr. in-8, 4 p.). Voici, à l'exception de certains articles de revue, la bibliographie complète de ses œuvres : *Essai sur la philosophie orientale. Leçons professées à la Faculté des lettres de Caen, par M. A. Charma, publiées par J. Menant* (Paris, 1842, in-8) ; — *Notice sur les livres sacrés de la Perse* (Cherbourg, 1843, in-8 ; *Mémoires de la Soc. acad. de Cherbourg*, tirage à part); — *Observations sur la peine de mort* (Cherbourg, 1843, in-4 ; 2e éd., Paris, 1846, in-8) ; — *Zoroastre. Essai sur la philosophie religieuse de la Perse* (Caen, 1844, in-8 ; 2e éd., 1857) ; — *Recherches sur l'organisation des familles. Organisation de la famille d'après les lois de Manou* (Paris, 1846, in-8); — *La République nouvelle* [19 mars 1848] (Cherbourg, s. d., in-fol.) ; — *La République nouvelle. Ce qui doit tomber encore. Ce qui nous restera* [26 mars 1848] (Cherbourg, s. d., in-4) ; — *Observations sur la juridiction des tribunaux maritimes* (Cherbourg, 1849, in-8 ; 2e éd., 1850) ; — *Description des sculptures solaires de l'église de Cherbourg* (Cherbourg, 1850, in-4) ; — *Mémoires du maréchal de Vauban sur les fortifications de Cherbourg* (Cherbourg, 1851, in-8); — *Inscriptions assyriennes des briques de Babylone, essai de lecture et d'interprétation* (Paris, 1859, gr. in-8 ; extrait du *Bulletin de la Société des beaux-arts*) ; — *Observations sur les polyphones assyriens* (Lisieux, 1859, in-8) ; — *Les Écritures cunéiformes* (Paris, 1860, gr. in-8 ; 2e éd., 1864) ; — *Recueil d'alphabets pour servir à la lecture et à l'interprétation des écritures cunéiformes* (Paris, 1860, gr. in-8) ; — *Éléments d'épigraphie assyrienne. Les Écritures cunéiformes ; exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions de la Perse et de l'Assyrie* (Caen, 1860 ; 2e éd., 1864) ; — *Principes élémentaires de la*

lecture des textes assyriens. Mémoire lu devant l'Acad. des inscriptions et belles-lettres, 17 mars, 5 et 12 avril 1861 (Paris, 1861, in-8); — *Les Noms propres assyriens, recherches sur la formation des expressions idéographiques* (Paris, 1861, gr. in-8); — *1er et 2e rapports à Son Exc. le ministre d'État sur les inscriptions assyriennes du British Museum* (Paris, 1862-63, 2 broch. in-8); — *Grande Inscription du palais de Khorsabad, publiée et commentée en collaboration avec Oppert.* (Paris, 1863, in-8. Extrait du *Journal asiatique*); — *Les Fastes de Sargon, roi d'Assyrie (721 à 703 av. J.-C.) traduits et publiés d'après le texte assyrien de la grande inscription des salles du palais de Khorsabad,* en collab. avec M. Oppert (Paris, 1863, gr. in-8); — *Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone (XVIe siècle av. J. C.), traduites et publiées avec un commentaire à l'appui* (Paris, 1863, gr. in-8); — *Inscriptions du revers de plaque du palais de Khorsabad, traduite sur le texte assyrien* (Paris, 1865, in-fol.); — *Exposé des éléments de la grammaire assyrienne* (Paris, 1868, gr. in-8); — *Le Syllabaire assyrien. Exposé des éléments du système phonétique de l'écriture anarienne* (Paris, 1869-73, 2 vol. in-4. Extrait des *Mémoires présentés par divers savants étrangers à l'Acad. des inscr. et belles lettres,* 1re série, t. VII); — *Sur l'origine de quelques caractères des inscriptions ariennes des Archémides* (Paris, 1869, in-8. Extrait de la *Revue de linguistique*); — *Les Achéménides et les inscriptions de la Perse* (Paris, 1872, in-8); — *Leçons d'épigraphie assyrienne professées aux cours de la Sorbonne pendant l'année 1868-69* (Paris, 1873, gr. in-8); — *Annales des rois d'Assyrie, traduites et mises en ordre sur le texte assyrien.* (Paris, 1874, gr. in-8); — *Babylone et la Chaldée* (Paris, 1875, gr. in-8); — *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée,* en collaboration avec Oppert (Paris, 1877, gr. in-8); — *Notice sur quelques cylindres orientaux* (Paris, 1878, in-8. Extrait des *Comptes rendus de l'Acad. des inscr. et belles lettres,* 26 oct. 1877); — *Les Cylindres orientaux du cabinet royal des médailles de La Haye* (Paris, 1878, in-8. Extrait des *Archives des missions scientifiques*); — *Catalogue des cylindres orientaux du cabinet royal des médailles de La Haye* (La Haye, 1878, in-4); — *Notice sur quelques empreintes de cylindres du dernier empire de Chaldée* (Paris, 1879, in-8. Extrait des *Comptes-rendus de l'Acad. des inscr. et belles lettres,* 4 oct. 1878); — *Observations sur trois cylindres orientaux* (Paris, 1880, gr. in-8. Extrait de la *Gazette des beaux-arts,* déc. 1879); — *Manuel de langue assyrienne. I. Le Syllabaire. II. La Grammaire. III. Choix de lectures* (Paris, 1880, gr. in-8, 2e éd. de l'*Exposé des éléments de la grammaire assyrienne*); — *Découverte assyrienne. La Bibliothèque du Palais de Ninive* (Paris, 1880, in-18; *Bibl. orientale elzévirienne,* vol. 28); — *La Bible et les cylindres chaldéens* (Paris, 1880, in-8. Extrait des *Comptes-rendus de l'Acad. des inscr. et belles lettres,* 31 oct. 1879, 2 janv., 21 mai 1880); — *Une nouvelle inscription de Hammourabi, roi de Babylone* (Paris, 1880, gr. in-8. Extrait du *Recueil des travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie*); — *Empreintes de cylindres assyro-chaldéens, relevées sur des contrats d'intérêt privé au Musée britannique* (Paris, 1880, in-8. Extrait des *Arch. des Missions scient. et litt.,* 2e série, t. VI); — *Empreintes de cachets assyro-chaldéens relevées au Musée britannique sur des contrats d'intérêt privé, classées et expliquées* (Paris, 1882, in-8. Extrait du même recueil, 3e série, t. IX); — *Remarques sur les portraits des rois assyro-chaldéens* (Paris, 1882, in-8. Extrait des *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions et belles lettres,* 4e série, t. IX); — *Les Pierres gravées de la Haute-Asie. Ire partie, Cylindres de la Chaldée* (Paris, 1883, gr. in-8); *2e partie. Cylindres de l'Assyrie, Médie, Asie Mineure, Perse, Égypte et Phénicie* (Paris, 1885, gr. in-8); — *Un Camée du Musée de Florence* (Paris, 1885, in-8. Extrait de la *Revue archéologique*); — *Les Langues perdues de la Perse et de l'Assyrie* (Paris, 1885, in-18, *Bibl. orien-*

tale elzévirienne, t. 41); — *Intailles de l'Asie-Mineure* (Paris, 1886, in-8. Extrait de la *Revue archéologique*); — *Oriental cylinders of the Williams collection* (Baltimore, 1886, in-8. Extrait de l'*American Journal of archæology*, vol. II); — *Forgeries of Babylonian and Assyrian antiquities* (Baltimore, s. d., in-8. Extrait du même recueil, vol. III, 1887); — *Catalogue méthodique et raisonné de la collection de Clercq. Antiquités assyriennes, cylindres orientaux, cachets, briques, bronzes, bas-reliefs, etc.* en collaboration avec M. de Clercq, t. Ier, *Cylindres orientaux* (Paris, 1888, in-fol.); — *Ninive et Babylone* (Paris, 1888, in-16; *Bibl. des Merveilles*); — *Les Fausses Antiquités de l'Assyrie et de la Chaldée* (Paris, 1888, in-12. *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie*, t. X); — *Études hétéennes*, p. 26 à 47 du *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes pour servir de bulletin à la mission française du Caire, publié sous la direction de J. Maspéro*. vol. 13 fasc. 1 et 2 (Paris, 1890, gr. in-8); — *Kar-Kemisch, sa position d'après les découvertes modernes* (Paris, 1891, in-4. Extrait des *Mémoires de l'Acad. des inscr. et belles lettres*, t. XXXII' 2e partie); — *Éléments du syllabaire hétéen* (Paris, 1892, in-4. Extrait du même recueil, t. XXXIV, 2e partie); — *Les Yézidis, épisodes de l'histoire des adorateurs du diable* (Paris, 1892, in-18. *Annales du Musée Guimet. Bibl. de vulgarisation*, n° V); — *Quelques figurines hétéennes en bronze* (Paris, 1895, in-8. Extrait de la *Revue archéologique*).

— C'est un de nos aéronautes les plus distingués qui vient de succomber en la personne de M. Gaston Tissandier, mort le 30 août. Né le 21 novembre 1843, il fit ses études au lycée Bonaparte. Il se consacra aux sciences et particulièrement à la chimie, se fit admettre dans un des laboratoires du Conservatoire des arts et métiers, celui de M. P.-D. Dehérain, suivit en même temps avec assiduité les cours du Collège de France et de la Sorbonne, obtint la charge de préparateur au laboratoire d'essais et d'analyses chimiques de l'Union nationale, dont il devint directeur à l'âge de 21 ans, et fut chargé de nombreuses expertises par la Chambre syndicale des produits chimiques. Il s'occupait en même temps de physique et surtout de météorologie, puis persuadé que ce n'était qu'en étudiant les phénomènes atmosphériques à une grande hauteur qu'il pourrait perfectionner cette dernière science, il commença les ascensions qui l'ont rendu célèbre dans le monde entier. La seconde de celles qu'il fit dans le ballon le *Zénith*, le 15 avril 1875, avec Crocé-Spinelli et Sivel, et où, après être montés à 8,600 m., ses deux compagnons trouvèrent la mort, est restée fameuse et a inspiré à Sully Prud'homme un de ses plus beaux poèmes. En vingt ans, de 1868 à 1888, il s'éleva quarante-cinq fois dans les airs, d'abord avec Duruof, mais le plus souvent avec son frère Albert Tissandier, en compagnie de qui il parvint à sortir de Paris pendant le siège. Ses voyages aériens ont été d'un grand profit pour la science : il en a exposé les résultats dans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, où l'on trouve d'intéressantes notices, particulièrement sur l'essai de direction des ballons. Collaborateur d'Édouard Charton au *Magasin pittoresque*, membre de la Société chimique, membre des jurys des Expositions universelles, vice-président de la Société météorologique, président de la Société française de navigation aérienne, professeur à l'Association polytechnique, il fit des conférences à Lille, Arras, Boulogne, Roubaix, Tours, Chartres, etc., qui furent presque toutes publiées. Désirant répandre dans le public les découvertes, les inventions, les connaissances et observations scientifiques de toute sorte, il résolut de créer un journal de vulgarisation, et, en 1873, il fonda *la Nature*, que Georges Masson, dès le début, appuya de son autorité. Il laisse comme principales

publications : *L'Eau* (Paris, 1867, in-12, 5e éd., 1885, *Bibl. des Merveilles*); — *Éléments de chimie. Enseignement secondaire spécial 1re à 4e année*, en collaboration avec Pierre-Paul Dehérain (Paris, 1867-70, 4 vol. in-12); — *La Houille* (Paris, 1869, in-12, 4e éd., 1886, *Bibl. des Merveilles*); — *Histoire d'un ballon* (*Magasin pittoresque*, t. 38, année 1870); — *En Ballon ! pendant le siège de Paris, souvenirs d'un aéronaute* (Paris, 1871, in-18); — *Les Ballons dirigeables, expériences de M. Henri Giffard en 1852 et 1855, et de M. Dupuy de Lôme en 1872* (Paris, 1872, in-18); — *Les Ballons du siège de Paris* (*Mag. pitt.*, t. 40, année 1872); — *Les Merveilles de la photographie* (Par., 1873, in-12, *Bibl. des Merveilles*, 3e édit. sous le titre de : *La Photographie*, 1882); — *Les Fossiles* (Paris, 1874, in-12, *Bibl. des Merveilles*); — *La Météorologie et les aérostats*. Conférence faite le 24 août 1874 au Congrès de Lille de l'Association française pour l'avancement des sciences (Paris, 1874, in-8); — *L'Héliogravure, son histoire et ses procédés, ses applications à l'imprimerie et à la librairie*. Conférence faite au Cercle de la librairie (Paris, 1875, in-8); — *Histoire de la gravure typographique*. Conférence faite au cercle de la librairie, le 29 janv. 1875 (Paris, 1875, in-8); — *Les Naufrages aériens* (*Tour du monde*, 1875) ; — *Le Voyage à grande hauteur du ballon « le Zénith »* (*La Nature*, 1er mai 1875, in-4) ; — *Simples Notions sur les ballons et la navigation aérienne* (Paris, 1876, in-18) ; — *Les Poussières de l'air* (Paris, 1877, in-12) ; — *Météorologie des hautes régions de l'atmosphère. Résumé des observations faites dans le cours de 22 ascensions aérostatiques* (Paris, 1877, in-4. Extrait de l'*Atlas météorologique de l'Observatoire de Paris*) ; — *Le Grand Ballon captif à vapeur de M. Henry Giffard. Cour des Tuileries* (Paris, 1878, in-8, 2e éd., 1879); — *Histoire de mes ascensions, récit de 24 voyages aériens* (1868-77), *précédé de simples notions sur les ballons et la navigation aérienne* (Paris, 1878, gr. in-8, éd. abrégée (Paris, 1879, in-12) 9e édition sous le titre : *Histoire de mes ascensions, récit de 45 voyages aériens* (1868-88) (Paris, 1890, in-8) ; — *Les Martyrs de la science* (Paris, 1879, gr. in-8, nouv. éd., 1883); — *Observations météorologiques en ballon. Résumé de 25 ascensions aériennes* (Paris, 1879, in-18) ; — *Les Récréations scientifiques, ou l'Enseignement par les jeux* (Paris, 1880, gr. in-8, *Bibl. de la Nature*); 5e éd. sous le titre : *Les Récréations scientifiques, ou l'Enseignement par les jeux. La Physique sans appareils, la chimie sans laboratoire, les jeux et les jouets* (Paris, 1887, in-8); — *Causeries sur la science* (Paris, 1880, in-8, 6e éd., 1898, in-8); — *L'Océan aérien, études météorologiques* (Paris, 1883, gr. in-8, *Bibl. de la Nature*); — *Les Héros du travail* (Paris, 1883, in-8; 2e éd., 1888, gr. in-8); — *Le Problème de la direction des aérostats. Application de l'électricité à la navigation aérienne*. Conférence faite à la Sorbonne, le 3 mars 1883 (Paris, 1883, in-8); — *Jeux et jouets du jeune âge, choix de récréations amusantes et instructives* (Paris, 1884, in-4); — *Deux Conférences sur les aérostats : la météorologie en ballon, la direction des aérostats* (Paris, 1884, in-18); — *Application de l'électricité à la navigation aérienne. L'Aérostat électrique à hélice de MM. Albert et Gaston Tissandier. Note présentée à la Société d'encouragement, le 11 janv. 1884* (*Extr. du Bull. de la Société* (Paris, 1884, in-4); — *Les Ballons dirigeables, application de l'électricité à la navigation aérienne* (Paris, 1885, in-12); — *Voyages dans les airs* (Paris, 1885, in-8; 5e éd., 1898); — *La Photographie en ballon* (Paris, 1886, in-18); — *La Navigation aérienne, l'aviation et la direction des aérostats dans les temps anciens et modernes* (Paris, 1886, in-12, *Bibl. des Merveilles*); — *Les Aérostats et la navigation aérienne* (livr. en couleur de *Paris illustré*, du 1er janv. 1886, in-4); — *Conférence sur la navigation aérienne*. Société industrielle du Nord de la France. Séance solennelle du 24 janv. 1886 (Lille, 1886, in-8); — *Recettes et procédés utiles* (Paris, 1886, in-18); — *Bibliographie aéronautique. Catalogue de livres*

d'histoire, de science, de voyages et de fantaisie, traitant de la navigation aérienne ou des aérostats (Paris, 1887, gr. in-8); — *Histoire des ballons et des aéronautes célèbres* (1783-90) (Paris, 1887-90, 2 vol. in-4); — *La Science pratique, suite des « Recettes et procédés utiles »* (Paris, 1889, in-18); — *La Tour Eiffel de 300 mètres. Description du monument, sa construction, ses organes mécaniques, son but et son utilité* (Paris, 1889, in-8); — *Science et patrie. Assoc. pour l'avancement des sciences. Conférence de Paris, séance du 2 mars 1889* (Paris, 1889, in-8); — *Le Présent et l'avenir de l'aéronautique* (Paris, 1890, gr. in-8; *Conférences de l'Exposition universelle internationale de 1889*); — *Nouvelles Recettes utiles et appareils pratiques* (Paris, 1890, in-18); *Petite Bibl. de la Nature*, 3e vol., 2e éd. 1893); — *Souvenirs et récits d'un aérostier militaire de l'armée de la Loire (1870-71), avec une lettre autographe du général Chanzy* (Paris, 1891, gr. in-8); — *Discours prononcés au 17e banquet de la conférence " Scientia " offert à M. Janssen* (Paris, 1892, in-8); — *Livres minuscules. La plus Grande Bibliothèque des plus petits livres du monde. Collections de M. Georges Salomon* (Extrait de la *Nature* (Paris, 1894, in-16); — *Recettes et procédés utiles*, 4e série (Paris, 1894, in-12).

— M. Albert-Léon-Marie Leroy de la Brière, né à Bordeaux le 14 janvier 1845, écrivain des plus distingués, est mort à Vif (Isère), le 12 septembre. Il fit ses études à Paris, au petit séminaire de N.-D.-des-Champs. D'abord attaché au ministère des affaires étrangères, il donna sa démission en 1867, pour s'enôller au service de Pie IX; il entra dans les zouaves pontificaux sous les ordres de Charette, qui l'affectionnait tout particulièrement. Durant la guerre de 1870, nommé capitaine dans les mobiles de l'Eure, il fut blessé au combat de La Bouille et décoré sur le champ de bataille. Après être entré, sous le gouvernement de Mac-Mahon, dans l'administration où il montra de brillantes qualités comme sous-préfet à Baugé, à Vitré et à Gaillac, il donna sa démission quand il vit prédominer une politique peu en rapport avec ses convictions. C'est à ce propos qu'il écrivit une lettre retentissante, qui lui valut une condamnation à mille francs d'amende par la cour de Toulouse pour avoir dit à un maréchal de France qu'il avait « manqué à la foi jurée. » Poussé vers le journalisme autant par ses goûts et ses aptitudes que par une sérieuse culture littéraire, il collabora à des journaux conservateurs tels que : l'*Union*, le *Clairon*, la *Gazette de France*, le *Soleil*, le *Gaulois*; il donna de nombreux articles au *Correspondant*, des communications à la *Vérité* et, pendant quelque temps, des chroniques parisiennes au *Courrier de Bruxelles*. Il était membre de l'Association des journalistes parisiens et de la Corporation des publicistes chrétiens, dont il fut un des fondateurs. Historien érudit, romancier plein de charme, il laisse, à côté d'ouvrages d'actualité, comme *Au Cercle*, des livres d'un puissant intérêt qui méritent de rester. Parmi ceux-ci, mentionnons *Madame Louise de France*, paru seulement depuis quelques mois. C'est en revenant du Canada, où il était allé lors des fêtes du centenaire, qu'il publia : *L'Autre France*, et c'est pendant son séjour à Vitré qu'il composa: *Mme de Sévigné en Bretagne* (Paris, 1882, in-12), ouvrage qui fut couronné par l'Académie française. On peut encore citer de lui : *Au premier soldat du Pape et du roi de France* (Nantes, 1884, in-fol. plano); — *Au Cercle* (Paris, 1885, in-12); — *Bourbilly-Époisses* (Paris, 1886, in-8; Extrait du *Correspondant*); — *L'Autre France; Voyage au Canada* (Paris, 1886, in-8); — *Un Édile de Paris, il y a cent ans* [Jean-Charles-Pierre Lenoir] (Paris, 1887, in-8); — *Le Chemin n° 107* (Paris, 1887, in-12); — *A Rome. Lettres d'un zouave pontifical sur les fêtes jubilaires* (déc. 1887-janv. 1888), (Paris, 1888, in-16); — *Blanc et noir. Contes courts* (Paris, 1889, in-12); — *Mes amis, souvenirs* (Paris, 1891, in-16); — *L'Ordre de Malte en 1891* (Paris, 1892,

in-8); — *Souvenirs et vestiges de l'ordre de Malte subsistant encore à Paris* (Évreux, 1891, in-8); — *Une Cour d'Allemagne en 1892* (Paris, 1892, in-8. Extrait du *Correspondant*); — *Les Saints dans le monde* (Paris, 1893, in-16); — *Livre de prières par Gaston Phébus, comte de Foix* (Paris, 1893, in-32); — *Mémoires du général Bigarré, aide de camp du roi Joseph* (1775-1813) (Paris, 1893, in-8); — *Montaigne chrétien, réflexions tirées des « Essais »* (Paris, 1894, in-18); — *Ferry de Carondelet, ambassadeur à Rome 1510* (Évreux, 1894, in-8); — *Le Grand Duc de Ninive. Toniello. La Vierge à l'émeraude, etc.* (Paris, 1894, in-16; *Nouvelle Bibl. populaire*, n° 420); — *Contes et souvenirs* (Paris, 1895, in-16); — *Dépêches de Ferry de Carondelet, procureur en cour de Rome (1510-15), avec une préface de M. R. de Maulde* (Paris, 1896, in-8, Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1895); — *La Jeune Mariée, conseils donnés en 1393* (Paris, 1896, in-16; par Pierre de Roubaix, publié par L. de la Brière); — *Champollion inconnu. Lettres inédites* (Paris, 1897, in-16); — *L'Ordre de Malte, le passé, le présent* (Paris, 1897, in-16); — *Mme de Sévigné. Pensées chrétiennes* (Paris, 1898, in-32); — *Madame Louise de France* (Paris, 1899, in-8).

— M. le chanoine Joseph-B. Carnoy, professeur à l'Université catholique de Louvain, qui vient de mourir le 10 septembre dans un voyage en Suisse, était un des biologistes les plus renommés du monde entier. Il était né en 1836 à Rumillies-lez-Tournay. S'étant adonné particulièrement à la biologie cellulaire, il avait acquis dans cette spécialité une compétence indiscutée, et ses travaux sur la matière ont fait faire des progrès considérables à cette science, il y a quelques temps encore rudimentaire. Deux écoles se partageaient le monde savant au point de vue de la constitution de la cellule : l'école allemande, représentée par le savant professeur de l'Université de Kiel, Flemming, et l'école de Louvain, ayant à sa tête le chanoine Carnoy. Celui-ci eut la gloire de voir presque toutes ses théories (théorie réticulaire au sujet de la structure du protoplasme; affirmation que le caryoplasme ou partie plasmatique du noyau possédait une structure rèticulée semblable à celle du protoplasme lui-même; assimilation à la nucléine de Miescher, de la substance qui constitue l'élément chromatique du noyau; variété de nature des nucléoles; etc., etc.) confirmées par les expériences, les observations et les analyses entreprises durant ces dernières années, et Flemming lui-même dut plus d'une fois avouer s'être trompé. « Un des principaux résultats acquis par les travaux de Carnoy est qu'il a fait tomber la dernière barrière qui se dressait encore entre la cellule animale et la cellule végétale, en démontrant que la psalmodiérèse s'effectue dans le régne animal comme dans le règne végétal par la formation d'une plaque cellulaire. » (Louis Gedoelst: *Progrès de la biologie cellulaire depuis 1888*, dans *Congrès international de bibliographie. Travaux du congrès.* 1re section, p. 147-160). Il fonda en 1885, avec G. Gilson et J. Denys, une revue intitulée: *La Cellule, recueil de cytologie et d'histologie générale.* On peut citer parmi ses principales publications : *Cours de géométrie analytique. Géométrie plane* (Louvain, 1872, in-8); — le même : *Géométrie de l'espace*, Louvain, 1874, in-8.; 2e éd., 1877); — *Manuel de microscopie à l'usage des élèves qui fréquentent l'Institut micrographique à l'Université catholique de Louvain.* (Louvain, 1880, in-8); — *La Biologie cellulaire. Étude comparée de la cellule dans les deux règnes* (Lierre, 1884, fasc. 1er, gr. in-8); — *La Cytodiérèse chez les arthropodes* (*La Cellule*, I, 1885, in-4); — *La Cytodiérèse de l'œuf*, I. *La Vésicule germinative et les globules polaires de l'ascaris megalocephala* (*Cellule*, t. II, 1886); — II. *La Vésicule germinative et les globules polaires chez quelques nématodes* (*Ibid.*, t. III, 1887); publié à part sous le titre de : *La Cytodiérèse chez les animaux. Étude comparée du noyau et du protoplasme*

à l'état quiescent et à l'état cinétique (Louvain, 1886, in-4); — *Conférence donnée à la Société belge de microscopie* le 5 mars 1887, [Sur la division cellulaire chez les animaux] *suivie d'un appendice sur les globules polaires de l'ascaris-clavata* (*Ibid.*, t. III, 1887); — *Some Remarks on the recent researches of Zacharias and Dr. Boveri upon the fecundation of the ascaris megalocephala* (Report of the British Association, 1887); — *La Vésicule germinative et les globules polaires chez les batraciens*, en collaboration avec Lebrun (*La Cellule*, t. XII, II, 1897, et XIV, I, 1898); — *La Fécondation de l'ascaris-megalocephala*; en collaboration avec Lebrun (*Verhandlungen der anatomischen Gesellschaft auf der XI. Versammlumg Gent* 1897; (reproduit dans *la Cellule*, t. XIII, I, 1897).

— Avec Emmanuel HIEL, mort le 27 août à Schaerbeek, disparaît un des poètes flamands les plus féconds et les plus goûtés. Né le 31 mai 1834 à Saint-Gilles-lez-Termonde, il fut successivement propriétaire d'une filature de coton, libraire, employé des douanes, employé au ministère de l'intérieur, puis professeur de déclamation néerlandaise au Conservatoire de Bruxelles et bibliothécaire du Musée industriel. Bien que s'étant adonné à tous les genres de poésie, et qu'on retrouve toujours dans ses nombreux poèmes des mêmes qualités qui consistent surtout en images hardies et en une sonorité du rythme toute particulière, c'est comme poète lyrique qu'il mérite de passer à la postérité. Nous pouvons toutefois regretter qu'il ait souvent consacré son talent à célébrer les victoires des Allemands pendant la campagne de 1870. Plusieurs parmi ses pièces de vers furent mises en musique, et, quelques-unes, comme l'*Escaut* et *Lucifer*, eurent un grand retentissement dans les pays de langue flamande et même au-delà, comme en témoignent les traductions française, italienne, etc., qu'on fit du second de ces poèmes. En 1885 parut le premier volume de ses œuvres complètes; il serait à désirer que cette publication fût continuée, car il est difficile maintenant de retrouver ses poésies éparses dans des revues aussi nombreuses que variées et dont, pour faciliter les recherches, nous allons donner l'énumération : *Nederduitsch letterkundig Jaarboekje* (1870, 71, 75); *Meiloover* (1870); *De Toekomst* (1873, 75, 76); *De Vlaamsche Kunstbode* (1874-76); *Revue trimestrielle; Revue de Belgique*; *La Fédération artistique; De Eendracht; De Vlaamsche School*; *De Klauwaert; Gazette van Dendermonde; Het Volksbelang*; *De Scheldegalm; De Kleine Gazet; De Zweep; Magazin für die Literatur des Auslandes; Nederlandsche Dicht- en Kunsthalle; De Tijdspiegel: De Halletoren; Nederlandsch Museum*; *Jaarboek van het Willems-Fonds*. Il eut la direction de la *Nederluisch Tijdschrift*. Nous terminerons en signalant dans l'année 1874 de la *Prenzlauer Zeitung und Kreisblatt* (n° 94) une traduction flamande de *Hoffmann's Lied aan Feldmarschalk Moltke*. Voici la liste des principales publications de Hiel, dont quelques-unes, surtout parmi les premières, sont signées du pseudonyme de G. Hendrikssone. *Wie't zwaerd trekt, zal door't zwaerd vergaen. Vlaendersche novelle* (Dendermonde, 1855); — *Eenige galmen by de vyf-en-twintigste verjaring van's konings krooning*, sous le pseudonyme de G. Hendrikssone (Dendermonde, 1856); — *Looverkens, by onze stambroeders de Hoogduitschers geplukt*, sous le même pseudonyme (Brussel, 1859, in-8); — *Herinnering aan Prudens van Duyse*, sous le même pseudonyme (Joos-ten-Oode, 1859, in-8; Brussel, 1860, in-8); — *Nieuwe Liedekens*, sous le même pseudonyme (Gent, 1861, in-16); — *Gedichten* (*1861-62*), sous le même pseudonyme (Gent, 1863, in-16); — *Een Nederlandschlied* (Brussel, 1863, in-); — *De Wind. Bekrooonde cantate* (Brussel, 1864, in-4); — *Le Dictionnaire général de la langue néerlandaise et le dictionnaire de la langue néerlandaise au moyen âge* (Bruxelles, 1864, in-12. Tirage à part de la *Revue trimestrielle*, 2e série, t. III,

1864); — *De Kwijtbrief van Dries of de pachter van Baasrode. Toonelspel in twee bedrijven. Naar het fransch van Louis van Laethem* (Gent, 1864, in-8; *Tooneel-bibliotheek*, 8e jaarg., n° 93); — *Hedwig, lustspel in één bedrijf, naar het hoogduitsch van Muller von Königswinter* (Gent, 1864, in-8); — *Ella, lustspel in één bedrijf, muziek van Edward Gortebeek* (Antwerpen, 1865, in-16); — *Cantatenprijskamp (de)* 1865. *Drie Cantaten : I. De Wind, door E. Hiel. II. De nacht, doork Versnaeyen. III. De Slag der gulde sporen, door J. Van Droogenbroeck* (Brux., 1865, in-12); — *Lucifer. Oratorio. Gedicht van Em. Hiel. Muziek van Pierre Benoit* (Brussel, 1866, in-8); — *Nedertuitsche bond van Dendermonde. Herinnering aan het letterkundig feest van 24 october 1866. Aan de vlaamsche jonkheid* (Dendermonde, 1866); — *Fornarina, monodrama, naar het hoogduitsch van Franz Kügler,* sous le pseudonyme de G. Hendrikssone (Dendermonde, 1867); — *Isa, drama in drie bedrijven, met muziek van Pierre Benoit* (Antwerpen, 1867, in-16; *Bibliotheek van oorspronkelijke toonelstukken*, 3e jaargang, 1e aflevering); — *De Schelde, historisch oratorio. Gedicht. Muziek van Pierre Benoit* (Brussel, 1867, in-12); — *Analyse de l'oratorio historique flamand " De Schelde ". Poème de E. Hiel, musique de Pierre Benoit* (Anvers, 1869); — *Prometheus. Oratorium van Pierre Benoit. Gedich* (Dendermonde, 1868, in-8); — *Onderrichtings-bond. Plaatselijke kring van Dendermonde. Verjaarfeest van XVIII October 1868* (Dendermonde, 1868, in-18); — *VI psalmen, vrij omgewerkt* (Dendermonde, 1868, in-12); — *Gedichten* (Arnhem, 1868, in-16); — *Aboe-Hasjan, gedicht van Hiemer, voor het tooneel vrij omgewerkt* (Antwerpen, 1869); — *De Bannelingen, drama, door Victor Joly. Uit het fransch in het nederlandsch overgebracht. Muziek van Willem De Mol* (Antwerpen, 1870, in-16; *Bibliotheek van oorspronkelijke toonelstukken*, 5e jaarg., 6e aflev.); — *Psalmen, zangen en oratorio's* (Antwerpen, 1870); — *De Liefde in het leven, een liederkrans* (Antwerpen, 1870); — *Het wond, gedicht.* (Extrait de : *De vlaamsche kunstbode, tijdschrift voor kunsten, letteren en wetenschappen*, Antwerpen, 1872, in-8); — *Dora, naar het engelsch van Tennyson* (Antwerpen, 1873); — *Gedichten* (Leipzig, Brussel, 1874, in-12; *Nederlandsche bibliotheek.* Eerste deel); — *Een laatste Zonnestraal, lyrisch oratorio. Un dernier rayon de soleil, oratorio. Musique de G. Huberti* (Bruxelles, 1874, in-18); — *Historische koren en liederen. Jacoba van Beieren. Dat getoondicht wordt door Jan Van den Eeden* (Extrait de : *De Vlaamsche School*, Antwerpen, 1876, in-8); — *Bloemeken, een liederkrans* (Utrecht, 1876, in-8); — *Liederen voor groote en kleine kinderen* (Antwerpen, 1879, in-12); — *50e anniversaire de l'indépendance de la Belgique 1830-1880. J'ai 50 ans, chanson par Antoine Clesse. Belgenland, poésie par Em. Hiel* (Brux., 1880); — *Lucifero, oratorio in tre parti. Parole italiene A. de Lauzières-Thémines dal poemo flammingo di Em. Hiel. Messo in musica per Peter Benoit* (Paris, 1883, in-18); — *Lucifer, oratorio en trois parties. Paroles françaises de Victor Wilder et Gustave Lagye d'après le poème flamand de Em. Hiel. Musique de Peter Benoit* (Paris, 1883, in-18); — *Historische gezangen en vaderlandsche liederen* (Roulers, 1885, in-8; publié aussi avec le titre de *Volledige dichtwerken Dl. I*; — *Twee Lofzangen : Stichting van het gemeentehuis te Schaerbeek en Breidel en de Coninc* (Gand, 1887, in-8); — *De Laatste* (Gent, 1889, in-8; *Verslagen der K. Vl. Acad.*, 1889); — *Agnes Bernauer, de engel van Augsburg. Lyrisch monodrama* (Gand, 1889, in-8); — *Mathilda van Danemark, lyrisch monodrama* (Gand, 1890, in-8); — *Heil den Koning! Feestzang ter gelegenheid van de 25e verjaring der troonbeklimming Z. M. Leopold, koning der Belgen, mit beider toestemming opgedragen aan Z. M. den koning en aan hare K. an K. Hoogheid de Koninginne Maria Hendrika* (Gand, 1890, in-8); — *Rijkhilde's vizioen, 1085, lyrisch monodrama* (Gent, 1891, in-8); — *Charlotte Corday, lyrisch*

monodrama (Gent, 1891, in-8); — *Zang aan meester Peter Benoit* (Gent, 1892, in-8); — *Prudens van Duyse. Feestzang* (Gent, 1892, in-8); — *Meester Frans-August Gevaert. Feestzang* (Gent, 1893, in-8); — *Liederen en gezangen voor groote en kleine kinderen 1ste boek* (Brussel [1893], in-16; 2de boek. Gand, 1897, in-8); — *Monodramen en andere gedichten* (Gent, 1893, in-16); — *Vlaamsche Herberg* (Gent, 1893, in-8); — *O Vlaanderland, welk angstgekerm...* 1382 (Gent, 1894, in-8); — *Rollier* (Gent, 1894, in-8); — *Symphoniën en andere gezangen* (Gand, 1894, in-8); — *Twee Dichters : Isidor Teirlinc en Reimond Styns* (Gent, 1895, in-8); — *Meester-Zangers* (Gand, 1895, in-8; extrait des *Verslagen en Mededeelingen der koninklijke vlaamsche Academie*, 1895); — *Achttien eenstemmige Volksliederen voor huis en school. Gedichten. Muziek van Joost De Mol* (Bruxelles, s. d., in-16); — *Wilm de Lantsheere. Tafereelen uit den " beloken tijd "* 1798 (Gand, 1895, in-8); — *Arme moeder, milde moeder* (Gand, 1895, in-8); — *Arme moeder, blijde moeder* (Gand, 1895, in-8); — *Arme moeder, zalige moeder* (Ibid., 1895, in-8); — *Droomerijen* (Ibid., 1895, in-8); — *Au Peuple de Flandre. Poème, traduit par J. Verbeeck* (Brux. [1896], in-8); — *Opdracht. Gedicht* (Gand, 1896, in-8); — *De Wekkerin des levens* (Gand, 1896, in-8; extrait de *Dietsche Warande*); — *Aan Ledeganck* (Gand, 1897, in-8).

— La mort de M. le Dr Jules-Fénelon SIMON, survenue le 12 septembre, ne plongera pas seulement dans le deuil le corps médical tout entier, mais encore une grande partie du public. Nombreux sont en effet les parents redevables de la vie de leurs enfants à ce praticien émérite qui fut pendant près de vingt ans le maître renommé à qui l'on s'adressait dans les cas inspirant de cruelles inquiétudes. Né en 1831, à Prunay-le-Gillon (Eure-et-Loir), lauréat au concours des internes en 1860, il obtint la même année une médaille de bronze des hôpitaux. Il devint docteur en 1861 et se fit recevoir agrégé en 1866. Nommé bientôt médecin de l'Hôpital des Enfants malades, établissement où il passa son existence hospitalière presque tout entière, il y entreprit une série de conférences sur la thérapeutique infantile qui, presque toutes pieusement recueillies par ses élèves dans le *Bulletin médical*, *la Gazette des hôpitaux*, *l'Union médicale* et surtout le *Progrès médical*, resteront comme un modèle du genre. Son enseignement fut très goûté de ses auditeurs, ses leçons étaient variées, les unes traitant de la clinique des maladies aiguës, les autres de la thérapeutique infantile. Il fut moins un savant de laboratoire qu'un clinicien de premier ordre, et c'est probablement à ses trop nombreuses occupations de praticien qu'il dut de ne pas entrer à l'Académie de médecine, faveur dont son talent et ses capacités l'avaient cependant rendu bien digne. C'est grâce à lui et à son école, que les méthodes de Trousseau, qu'il avait faites siennes tout en les rajeunissant, doivent d'être toujours en honneur, encore que la clinique semble à l'avenir devoir suivre une orientation quelque peu différente. Après avoir quitté l'Hôpital des Enfants malades, il devint médecin consultant des maisons de la Légion d'honneur. Il sera profondément regretté de tous ceux qui l'ont approché et surtout de ses anciens internes qu'il continuait à recevoir dans sa propriété de Conflans Ste Honorine où il vient de succomber. Membre de la Société de botanique de France, de la Société médicale des hôpitaux, etc., collaborateur de la *Revue mensuelle des maladies de l'enfance* dès sa fondation en 1883, du *Progrès médical*, et de nombreux autres périodiques, il a donné au *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, publié sous la direction du Dr Jaccoud, les articles : *Contracture*, *Crampes*, *Ictère*, *Muguet* et surtout *Croup* et *Foie*. Sans énumérer la liste de ses nombreuses conférences publiées dans diverses revues, ce qui

serait oiseux puisque la plupart ont été réunies dans les 2 vol. parus en 1887 et 1889, nous indiquerons quelques-unes de celles qui furent imprimées postérieurement à cette dernière date. Quant aux tirages à part, nous les signalerons tous, car parfois notre auteur a été confondu avec deux autres médecins, ses homonymes : *De la Leucocythémie.* Thèse de doctorat (Paris, 1861, in-4); — *Des Maladies puerpérales.* Thèse d'agrégation (Paris, 1866, in-8); — *De la Dyspepsie des nouveau-nés* (Paris, 1877, in-8; extrait de l'*Union médicale*, 3e série, 1876); — *Conférences de thérapeutique infantile recueillies par M. Chambard* (Paris, 1879, in-8. Publications du *Progrès médical*); — *Conférences thérapeutiques et cliniques sur les maladies des enfants* (Paris, 1880, in-8; 3e éd. Paris, 1889, in-8); tome II (Paris, 1884, in-8; 2e éd. Paris, 1887, in-8); — *Contribution à l'emploi du sulfate de quinine chez les enfants* (*Rev. mens. des maladies de l'enfance*, t. I, février 1883, p. 87-88); — *De la Sclérose cérébrale chez les enfants* (Ibid., t. I, déc. 1883, p. 555-572, t. II, janv. 1884, p. 1-16, mars 1884, p. 99-103, tirage à part. Paris, 1884, in-8); — *Symptômes d'intoxication par le sulfure de carbone chez un enfant de 5 mois, consécutifs à l'enveloppement avec la toile caoutchouquée* (Ibid., t. 2, nov. 1884, p. 507-510); — *Contribution à l'étude du diabète sucré chez les enfants* (Ibid., t. 5, oct. 1887, p. 450-8; tirage à part. Paris, 1887, in-8); — *Empoisonnement aigu par le coton phéniqué chez une petite-fille de 22 mois* (*Gazette des hôpitaux*, t. 5, mars 1887, p. 119-22); — *De la Bronchopneumonie chez les enfants* (Ibid., nos 97 et 99, 11 et 18 août 1887); — *Diagnostic différentiel de la méningite tuberculeuse* (Ibid., n° 132, 3 nov. 1887); — *Du Pronostic chez les enfants* (Ibid., nos 110, 114, 117, 120, des 25 sept., 4, 11, 18 oct. 1888); — *De la Nature de la diphtérie d'après les nouveaux progrès de la science.* Conférence recueillie et rédigée par Pierre-J. Mercier (Paris, 1889, in-8); — *Nouvelles Études sur la diphtérie* (Paris, 1889, in-8); — *Un Cas de paralysie infantile à symptômes anormaux. Traitement de la paralysie infantile* (*Gaz. des hôp.* n° 139, 4 déc. 1890); — *De l'Insomnie chez les enfants envisagée au double point de vue de l'étiologie et du traitement* (*Rev. mens. des maladies de l'enf.*, t. 8. n° de mars 1890, p. 97-106, avril 1890, p. 156-160, mai 1890, p. 206-221. Tiré à part. Le Havre, 1890, in-8); — *Les Céphalées dans l'enfance* (*Gaz. des hôp.*, mars 1891, nos 36 et 37); — *Un Cas de croup d'emblée* (Ibid., 15 déc. 1891, n° 146); — *Les Pleurésies dans l'enfance et leur traitement* (*Progrès médical*, 1891, n° 5, p. 89-92); — *Des Accidents prémonitoires des typhlites, pérityphlites et appendicites* (*Bull. méd.*, sept. 1891, p. 849); — *Formes et causes des broncho-pneumonies chez l'enfant* (*Gaz. des hôp.*, n° 25, 28 fév. 1893); — *Les Affections organiques du cœur chez l'enfant* (Ibid., n° 140, 7 déc. 1893); — *Des Fausses Paraplégies chez les garçons hystériques* (*Bull. méd.*, n° 100, 17 déc. 1893, p. 1131); — *Sur un signe constant de la méningite au début* (*Gaz. des hôp.*, n° 26, 28 fév. 1895); — *Programme des cours d'hygiène à l'usage des maisons de la Légion d'honneur* (Paris, 1898, in-8).

— Nous apprenons avec regret la mort du savant professeur, M. le Dr Karl Störk, arrivée le 13 septembre. Né le 17 septembre 1832 à Ofen, il fit ses études en 1850 à l'Université de Pest et à partir de 1851 à celle de Vienne, où en 1858 il devint docteur. Il fut en 1859 médecin en second à l'Hôpital général, tenta avec Ludwig von Tuerck les premiers essais pour l'emploi du laryngoscope dans la thérapeutique et fit en novembre 1858 à la Société royale de médecine, une lecture dans laquelle il exposa l'emploi du miroir pour l'introduction directe des médicaments dans le larynx. Dès 1859, il commence à enseigner d'une manière très active en faisant des cours privés, en 1864 il se fit recevoir comme premier *privat-docent* pour la laryngologie, en 1875 il est nommé professeur extraordinaire de laryngoscopie et

en 1894 professeur ordinaire. Il avait été élu en 1891 président de la clinique universitaire de laryngologie. Outre l'invention d'un grand nombre d'instruments, tels que l'œsophagoscope, un appareil pour cautérisation, un appareil pour opérer les tumeurs du larynx et une canule pour tubage, outre de nombreux articles insérés depuis 1859 dans la *Wiener medicinische Wochenschrift*, la *Wiener medicinische Presse*, la *Wiener medicinische Rundschau* et le *Virchow's Archiv*, on lui doit les publications suivantes : *Zur Laryngoskopie. Ueber Erkrankung des Kehlkopfes und das operative Heilverfahren bei denselben* (Vienne, 1859, in-4); — *Laryngoskopische Mitteilungen* (Vienne, 1863); — *Laryngoskopische Operationen* (Vienne, 1870 et 1872); — *Ueber Laryngoskopie* (Leipzig, 1872; *R. Volkmann's Sammlung klinischer Vorträge*, n° 36, 1872); — *Beiträge zur Heilung des Parenchym- und Cystenkopfes* (Erlanlangen, 1874, in-8); — *Ein neuer Athmungsapparat* (Vienne, 1874, in-4); — *Der Schleimhautriss* (*Wirchow's Arch.*, 1874); — *Mitteilungen über Asthma bronchiale und die mecanische Lungebehandlung* (Stuttgart, 1875, in-8); — *Klinik der Krankheiten des Kehlkopfes, der Nase und des Rachens* (Stuttgart, 1876-80, 2 vol. gr. in-8); — *Sprechen und Singen. Zwei populare Vorträge* (Stuttgart, 1881); — *Die Erkrankungen der Nase, des Rachens und des Kehlkopfes* (Vienne, 1895, in-8); — *Die Untersuchung der Speiseröhre* (Vienne, 1896, gr. in-8; extrait de la *Wiener Klin. Wochenschrift*).

— M. l'abbé Joseph PAGUELLE DE FOLLENAY, chanoine honoraire de Paris, curé de Saint-Michel des Batignolles, est décédé à Paris le 6 octobre, à l'âge de 47 ans. Né le 27 novembre 1852, à Montfort-l'Amaury, où son père était fonctionnaire, il commença ses études à Colmar, puis à Caen, et vint faire sa rhétorique et sa philosophie au collège de Vaugirard ; il se préparait à l'École polytechnique, à la rue des Postes, quand il entendit l'appel de la grâce ; renonçant aussitôt à la carrière militaire, il entra en 1871 au séminaire d'Issy et fut ordonné prêtre en 1875 ; successivement vicaire à Saint-Nicolas-des-Champs, directeur de la maîtrise métropolitaine, supérieur du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, premier aumônier de la maison-mère des Frères des Écoles chrétiennes, il fut choisi par Mgr d'Hulst pour le poste de vice-recteur de l'Institut catholique, dans lequel il dépensait, il n'y a pas encore deux ans, toute l'activité de son zèle sacerdotal. Quand S. E. le cardinal Richard lui offrit la direction d'une paroisse, il demanda à être placé dans un faubourg où il aurait à évangéliser les ouvriers et les pauvres, car il était avant tout un homme d'œuvres. Jamais cependant il ne cessa d'étudier, et ses confrères faisaient grand cas de son érudition théologique. Enfin il se consacrait avec succès à la prédication ; sa parole familière et vivante saisissait les auditoires de jeunes gens auxquels il s'adressait de préférence. Outre un certain nombre de rapports lus dans des réunions d'œuvres, et en particulier celui qu'il présenta à la séance de rentrée de l'Institut catholique en 1896, après la mort de Mgr d'Hulst, on a de lui deux ouvrages estimés, publiés à la librairie Poussielgue : la *Vie de M. Tisseyre, ancien élève de l'École polytechnique, prêtre de Saint-Sulpice et fondateur de la communauté des clercs de Saint-Sulpice* (in-12, 1882) et la *Vie de S. E. le cardinal Guibert* (2 vol. in-8, 1896), composée sous l'inspiration de Mgr d'Hulst, à qui cette tâche avait été d'abord assignée et qui, absorbé par d'autres travaux, l'avait confiée à celui qu'il appelait « son autre lui-même. » Dans ces derniers mois, M. Paguelle de Follenay, obligé de reconstruire son église trop petite et tombant en ruines, avait créé un petit bulletin mensuel de propagande : *La Voix de Saint-Michel* dont il était le principal rédacteur; la veille du jour où il dut prendre le lit, malade

déjà, il développait devant celui qui écrit ces lignes le thème d'un article qu'il se proposait d'écrire; la fièvre typhoïde l'a enlevé en pleine maturité, au début d'une carrière curiale que tous avaient l'espoir de voir durer longtemps, pour le bien des bonnes lettres, pour le soulagement des pauvres et pour la sanctification de ses paroissiens.

— M. Alfred FLECKEISEN, philologue, mort à la fin d'août, était né le 23 septembre 1820, à Wolfenbüttel; il étudia à partir de 1839 à Gœttingue, fut professeur au gymnase de Francfort en 1854, directeur-adjoint du gymnase Vitzthum de Dresde en 1861, et prit sa retraite en 1889. Il s'est surtout distingué comme latiniste. Il donna plusieurs éditions d'auteurs latins dans la collection Teubner : *T. Macci Plauti comœdiae* (Lipsiae, 1850-51, 2 vol in-16; nouv. éd., 1872-74); — *P. Terenti comœdiae* (Lipsiae, 1857, in-16; dernière éd., 1898). Citons encore de lui : *Catonianae poesis reliquiae* (Ibid, 1854); — *Kritische Miscellen* (Leipzig, 1864, gr. in-8. Extrait de l'*Osterprogramm des Vitzthumschen Gymnasiums in Dresden*. Il a donné une 3e édition du : *Rede für Sex. Roscius* de Cicéron, par Richter (Leipzig, 1889, gr. in-8) et la 13e édition du *Cornelius Nepos* de Halm (Leipzig, 1893, in-8); enfin il dirigeait depuis 1855 la partie philologique des *Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*.

— M. le baron Frédéric SEILLIÈRE, est mort le 29 août, à l'âge de 60 ans; il a publié le *Compte-rendu des fouilles entreprises pour retrouver les restes de Dom Aug. Calmet, abbé de Senones* (Paris, 1868, in-8); — *Chapelle commémorative de l'église de Senones, 1873.* (Paris, s. d. in-8); — *Chapelle historique de Senones* (S. l., 1888, in-8); — *Fêtes du centenaire de la réunion de la principauté de Salm à la France, 10 et 11 sept. 1893. Discours* (Saint-Dié, 1893, in-8); — *Un nouveau portrait de Dom Remi Ceillier, prieur de Flavigny-sur-Moselle* (Saint-Dié, 1893, in-8; *Bull. de la Soc. philom. vosgienne*, 1892-93); — *Partage du comté de Salm en 1598* (Saint-Dié, 1894, in-8; ibid., année 1893-94).

— On annonce encore la mort : de MM. Maurice d'ASSIER DE VALENCHES, né le 7 mai 1855, qui a publié, sous le pseudonyme de Maurice de Fer, un volume de vers : *Un peu d'amour* (Paris, 1894, in-16); mort le 12 septembre; — Mgr BILLÈRE, évêque de Tarbes, ancien professeur au petit séminaire de St-Pé-de-Bigorre, mort à Lourdes, le 30 août, âgé de 82 ans; — Jean-Octave-Albert-Henry-Williams BINAUD, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, né à Saint-Ciers-de-Canesse (Gironde), le 17 octobre 1862, auteur de plusieurs ouvrages de médecine; — BOSVIEL, ancien président de l'ordre des avocats, mort à Paris le 5 septembre, âgé de 86 ans; — l'abbé A. BOUISSON, ancien professeur de philosophie au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs, mort à Interlaken, à la fin d'août; — CAURO, ancien élève de l'École polytechnique, docteur ès-sciences, attaché au laboratoire du physicien Lippmann, mort le 30 août à la Côte, près du Mont-Blanc; — DUCHESNEAU, avocat, mort le 4 septembre, à Louhans; — DUMONTET DE LACROZE, professeur au lycée de Périgueux, mort en cette ville, à l'âge de 41 ans, le 7 septembre; — Édouard EMPEREUR, avocat, mort à Saint-Julien (Jura), le 12 septembre; — Régis FAURE, ingénieur des arts et manufactures, mort le 1er septembre, à Clermont-Ferrand; — Albert FÉLIX, connu sous le pseudonyme de Roger Danglar, directeur des *Droits de l'homme* et de la *Cloche*, mort le 8 septembre; — le Dr FLEURY DE LA VALLÉE, mort à Amiens, le 5 septembre, à l'âge de 38 ans; — FOULQUIER, organisateur du Musée de Quimper et du Musée ethnographique breton, mort à Quimper le 12 septembre, à l'âge de 99 ans; — Mgr Jean-Baptiste FRÉROT, né à Bunceysur-Seine (Côte-d'Or), le 12 juillet 1830, évêque d'Angoulême, dont nous n'avons à citer en dehors de ses lettres pastorales que : *La Maison de charité de Châtillon-sur-Seine, 1788-1888* (Châtillon-sur-Seine, 1888, in-8); et

Notice sur M. Magnier, ancien curé de Recey-sur-Ource, confesseur de la foi en 93 (Dijon, 1866, in-8), mort le 6 septembre ; — l'abbé Henry GRAY, ancien professeur à l'institution Richelieu, à Luçon, supérieur du petit séminaire des Sables-d'Olonne, mort le 3 septembre ; — Le Dr GILBERT, médecin à Malicorne (Sarthe), mort à Château-Gontier ; — le Dr GUILLABERT, ancien médecin de la marine, mort à Vence le 27 août ; — le Dr KHUFF, né à Strasbourg, qui fut préparateur de Broca à l'École d'anthropologie de Paris ; mort à 52 ans, dans sa ville natale ; — André LESAGE, poète et chansonnier montmartrois, connu sous le nom d'Andhré Joyeux, mort le 5 septembre ; — MOREL-RETZ, dessinateur connu, qui collabora au *Journal amusant* sous le pseudonyme de Stop, mort le 6 septembre, à Dijon, âgé de 74 ans ; — Julien PARÉ, homme de lettres, mort à 66 ans, à Boulogne-sur-Mer, le 17 septembre ; — le Dr François PONCET, ancien professeur à l'École d'application du service de santé militaire à Paris ; — François-Vincent-Benjamin RASPAIL, né à Paris le 16 août 1823, peintre et graveur ayant illustré quelques-uns des ouvrages de son père : *Nouvelles Études scientifiques et philologiques 1861-64*, par F.-V. Raspail, avec 10 planches sur cuivre (Paris, 1864, in-8) ; — le Dr ROUSSIN, ancien médecin principal des colonies, mort à Marseille, le 14 septembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de MM. le professeur Max BARTH, directeur du laboratoire d'expériences agricoles de Rusach (Alsace), mort le 31 août, dans cette ville à l'âge de 44 ans ; — Antoine BOURLARD, directeur de l'Académie des beaux-arts de Mons, mort dans cette ville le 28 août ; — Georges DE BURLET, docteur en droit, mort en Touraine le 3 septembre ; — Le Père CORTIN, professeur d'humanités au collège Notre-Dame-de-la-Paix, mort le 13 septembre ; — Peter Jacob COSIJN, recteur de Leyde, savant philologue, mort le 30 août, qui donna de nombreux articles dans les deux périodiques suivants : *Tijdschrift voor Negderlandsche taal en letterkunde* et *De Gids*, collabora au *Woordenboek der Nederlandsche taal*, et publia plusieurs ouvrages, dont deux surtout resteront : *Kurzgefasste altwestsächsische Grammatik. 1er Theil. Die Vocale der Stammsilben* (Leiden, 1881, in-8) ; — *Altwestsächsische Grammatik* (Haag, 1886, 2 vol. in-8) ; — Dr James CUMING, professeur de médecine au Queen's College de Belfast, mort le 29 août ; — John Edwin CUSSANS, célèbre historien anglais, auteur de : *The Grammar of Heraldry : with the armorial bearings of all the landed gentry in England prior to the sixteenth century*, illust. (London, 1866, in-8) ; *The Handbook of Heraldry : with instructions fort racing pedigrees andde ciphering ancient Mss.*, illust. (London, 1869, in-8 ; 3e édit. 1882) ; *History of Hertfordshire : containing an account of the descents of the various manors, pedigrees of families connected with the county, antiquities, local custosms etc... chiefly compiled from original Mss.* (Hertford, 1870-81, 3 vol. in-4) ; *Inventory of furniture and ornaments remaining in all the parish churches of Hertfordshire in the last year of the reign of king Edward the sixth, transcribed from the original records* (London, 1873, in-8), mort le 11 septembre, âgé de 62 ans ; — Charles P. DABY, ex-chef juge de New York et président de la Société de géographie, mort le 18 septembre ; — Mgr DECROLIÈRE, évêque de Namur, né à Marchienne-au-Pont, le 11 avril 1839, qui professa pendant quinze ans la rhétorique au collège d'Enghien, qui fut appelé à la chaire d'éloquence sacrée au grand séminaire de Tournai, établissement dont il prit peu de temps après la présidence, devint évêque de Namur en 1892, après avoir rempli les fonctions d'assesseur du vicariat, mort le 5 septembre ; — ELGENSCHENK, avocat, ancien secrétaire général du gouvernement tunisien, mort à Tunis, le 3 septembre ; — le Dr John Low ERSKINE, chirur-

gien général adjoint de l'armée anglaise, mort le 29 août; — Victor Woldemar HOLM, connu sous le pseudonyme de Woldemar, historien et poète, mort à 44 ans, le 29 août, à Copenhague; — Constantin KOVALKEWSKI, professeur d'hygiène à l'Université de Varsovie, mort à 45 ans, le 29 août; — Ernst Otto LANGEBACH, poète et auteur d'ouvrages pour les enfants, mort à Dresde, le 26 août; — Stewart Aaron LITHGOW, chirurgien-major général américain, mort le 21 septembre; — Charles MACASKIE, journaliste de Leeds; — le Dr MAC WHARRIE, inspecteur général des hôpitaux militaires, mort le 29 août; — Józef MAJER, président de la Société scientifique de Cracovie, membre de l'Académie des sciences de cette ville, auteur d'une bibliographie des sciences naturelles en Pologne, publiée en 1862 sous le titre : *Literatura fizyografii ziemi polskiej*, mort à 92 ans, le 3 juillet, à Cracovie; — Frère MATERNE, qui, après avoir enseigné successivement à Mons, Malonne et Verviers, devint directeur à Dinant, mort à 76 ans, le 30 août, à Malonne; — l'abbé Jean-Joseph MAYLAND, doyen retraité d'Uissigheim, né en 1816, à Bocholt, qui, après avoir étudié la médecine à Paris, se fit prêtre et partit pour Birmingham où il professa la théologie morale, mort le 2 septembre; — James PALMER, auteur de l'*Index to the « Times »*, dont il avait dépouillé 75 années, mort le 30 août; — Peter PETERSEN, orientaliste, qui s'occupa surtout de sanscrit, dont nous signalerons : *A collection of prakrit and sanskrit inscriptions* (Bhavnagar, 1895, gr. in-4), mort à Bombay, le 5 septembre; — l'abbé J.-N.-J. PIRENNE, né à Aubel, ancien directeur de l'École de Saint-Roch et professeur au séminaire de Saint-Trond, mort le 11 septembre, au séminaire de Saint-Trond; — John RAMSAY, explorateur, mort le 29 août; — Auguste de ROISIN, juge territorial de résidence à Basoko, ancien avocat à la cour d'appel de Bruxelles, mort le 31 août; — Martin SCHULTZE, orientaliste, dont on peut citer : *Zur Formenlehre des semitischen Verbs* (Wien, 1886, in-8); *Grammatik der hindustanischen Sprache Hindi und Urdû, in indischer, arabischer und lateinischer Schrift* (Leipzig, 1894, in-8); *Grammatik der altpreussischen Sprache, Versuch einer Wiederherstellung ihrer Formen mit Berücksichtigung und anderer verwandter Sprachen* (Leipzig, 1897, in-16), mort le 10 septembre à Elrich, dans le Harz; — Robert SCHULZ, éditeur des *Blätter für Rechtspflege in Thüringen*, mort le 18 septembre.

CONCOURS ET PRIX. — En juillet 1901, l'Académie des sciences de Berlin décernera le prix de la fondation Loubat (3750 fr.) au meilleur travail sur l'histoire de l'Amérique, imprimé pendant les dix dernières années (1891-1900), en allemand, anglais, français, hollandais ou espagnol. (Terme du concours : 1er janvier 1901.)

— La classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique met au concours, pour l'année 1902 (délai : 1er novembre 1901), les questions suivantes : 1° Histoire du style périodique français aux XVe et XVI siècles (800 fr.); 2° Apprécier le mérite littéraire des principaux rhétoriciens néerlandais du XVe et du XVIe siècle, notamment Jan Van Hulst, Anthonis de Roovere, Cornelis Everaert, Matthys de Casteleyn, Edward de Dene et Jean-Baptiste Hoawaert (800 fr.); 3° Synchronisme des faits relatifs à l'histoire de l'Égypte et à celle de la Chaldée depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Hyksos; discuter les hypothèses relatives aux origines des civilisations égyptienne et chaldéenne (600 fr.); 4° Tournai et le Tournaisis au XVIe siècle (600 fr.); 5° Régime en temps de paix et en temps de guerre de l'État neutre à titre permanent, d'après la doctrine et les traités. Conséquences de la violation du territoire neutre (800 fr.); 6° Exposer les théories relatives à la

personnalité civile; en rechercher les applications à l'état social actuel (800 fr.); 7° Exposer et apprécier le déterminisme dans son acception la plus générale (1,000 fr.). — Le prix Joseph Gantrelle (3,000 fr.) sera décerné en 1901 (délai : 31 décembre 1900) au meilleur mémoire sur l'origine et l'histoire de la chancellerie impériale de l'Empire romain, et en 1903 (31 décembre 1902) à un exposé des résultats acquis dans le domaine de l'étymologie grecque depuis la dernière édition des *Grundzüge* de Curtius (1879).

— Le Cercle archéologique, littéraire et artistique de Malines met au concours une histoire générale de cette ville pour laquelle il a été élaboré un programme en neuf chapitres; à chacun des chapitres est affectée une prime de 100 fr.

Congrès.— Le cinquième congrès catholique espagnol s'est tenu à Burgos, du 30 août au 3 septembre, sous la présidence des cardinaux Cascajarès, archevêque de Valladolid, et Martin de Herrera, archevêque de Compostelle. L'assistance était nombreuse et bien choisie. On y comptait, en particulier de quinze à vingt évêques, beaucoup de professeurs des universités espagnoles de deux cents à trois cents prêtres, etc. Les congressistes étaient répartis entre quatre sections pour leurs travaux : 1° Sujets religieux et de piété ; — 2° Questions de propagande et de presse ; — 3° Questions sociales ; — 4° Questions juridiques. Mais le but principal du congrès était de se concerter sur les moyens d'unir les catholiques et de rendre cette union durable et profitable pour le bien de l'Église et de la patrie. Les avis ont été divers, et on a eu quelque peine à se mettre d'accord. On s'y est aussi beaucoup occupé : 1° de la fondation d'un grand journal catholique en langue castillanne, qui pût devenir populaire et acquérir une influence salutaire ; — 2° De l'érection de chaires d'agriculture dans les grands séminaires et dans les grands centres agricoles. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans plus de détails sur un congrès, dont la presse quotidienne s'est passablement entretenue et parfois à faux.

Paris.— A l'heure où l'on travaille avec grand succès à l'édition critique des Œuvres de saint François de Sales sous la direction scientifique de dom Mackey, il ne sera pas sans intérêt de voir publier par le R. P. Griselle, S. J. une page du *Traité de l'amour de Dieu*, de la première rédaction, et une lettre latine au sénateur Antoine Fabre, avec notes critiques, biographiques et paléographiques, très précieuses surtout pour l'édition prochaine du volume des lettres de saint François. Ces notes ont pour titre : *Quelques manuscrits autographes de saint François de Sales*, par le R. P. E. Griselle. (Lille, Morel, in-8 de 27 p.). Elles établissent leur authenticité en montrant avec pièces à l'appui par quelles mains ces manuscrits passèrent pour arriver jusqu'à celles des P.P. jésuites de Champagne qui les possèdent actuellement.

— Le même auteur, avec la même sagacité, s'occupe aussi des *Lettres de Bossuet revisées sur les manuscrits autographes* (Extrait de la *Science catholique*) (Paris, Sueur-Charruey, in-8 de 84 p.). C'est un essai de restitution du texte vrai de la correspondance de l'évêque de Meaux, « de Bossuet, simple, bon, point solennel. » Le R. P. y publie *in-extenso*, avec leur orthographe native et la description sommaire des manuscrits authentiques, les lettres qu'il a rencontrées dans diverses bibliothèques publiques ou privées, lesquelles lettres sont ici au nombre de quatorze. Il suit l'ordre chronologique et « reproduit exactement le texte de chacune, suivi par mode de commentaires ou de notice proprement dite, selon les exigences du sujet, de tous les détails nécessaires à la pleine connaissance des sources et des

explications biographiques et historiques requises pour l'intelligence du texte de Bossuet » (p. 10). Afin de conserver, autant qu'il est possible, la physionomie de l'autographe, moins la difficulté de lecture, l'éditeur donne entre crochets tous les mots raturés ou inachevés qui témoignent parfois des hésitations ou des modifications successives de la pensée. La description sommaire mais précise de chacun des autographes, l'histoire de leurs pérégrinations à travers ventes et bibliothèques feront de cette œuvre d'érudition moins une œuvre d'agrément qu'une série d'éléments utiles pour l'éditeur espéré des lettres de Bossuet qui polira, en les rassemblant, ces fragments de l'âme du grand orateur. Pour terminer, plusieurs très intéressants appendices : 1° A propos du nombre approximatif des lettres de Bossuet, un tableau qui peut aider à en dresser de plus parfaits ; 2° Table des principaux noms propres contenus dans les lettres éditées par le P. Griselle ; 3° Table chronologique des lettres ou fragments de lettres dont les autographes sont signalés dans ce recueil.

— L'alcoolisme est le grand fléau physique et moral de notre époque. Le « Congrès international contre l'abus des boissons alcooliques », tenu à Paris, du 4 au 9 avril dernier, a eu la bonne fortune d'entendre un très éloquent plaidoyer de Mgr Turinaz, évêque de Nancy, contre l'alcoolisme. Cet discours nous est donné sous le titre de : *Le Clergé catholique et la Lutte contre l'alcoolisme* (Paris, Roger et Chernoviz, in-8 de 20 p.). Il serait à souhaiter qu'une édition à très bon marché se répandît parmi les masses ouvrières qui abusent de l'alcool et de l'alcool de la pire espèce. Le distingué prélat ne s'est point placé « sur un terrain confessionnel, mais sur le terrain de la bienfaisance où tous les cœurs peuvent se rapprocher et s'unir » (p. 4).

— *Massacres de septembre 1792 dans les prisons de Paris. Arrestation des prêtres et des séminaristes de Saint-Sulpice à Issy. Leur emprisonnement à l'église des Carmes. Relation inédite*, par M. A. Bégis (Paris, Société d'histoire contemporaine, in-8 de 15 p.). Long titre qui expose bien l'objet de cette relation émouvante publiée par M. Bégis. L'original se trouve aux Archives nationales et fut écrit en 1794 par Ange de Léon des Ormeaux, l'un des témoins oculaires.

— Photographie et bicyclette sont les distractions le plus en vogue de cette fin de siècle. Mais combien savent photographier pour la joie des yeux et la gloire artistique ? Les nombreux amateurs encore inexpérimentés l'apprendront dans *la Photographie des commençants*, par MM. L. P. Leclerc et G.-H. Niewenglowski (Paris, Desforges, in-18 de 35 p. 2e édit.), où les principes élémentaires sont très bien exposés. — Pour les amateurs déjà experts en l'art photographique, ils seront étonnés de constater combien ils ignorent de choses en lisant la *Pratique de l'art photographique*, avec 66 fig. dans le texte, par les mêmes auteurs (Paris, Desforges, in-12 de 175 p.). Là se rencontrent les derniers procédés ainsi que des indications précieuses sur le clair-obscur, la ligne d'horizon, l'avant-plan, l'éclairage artificiel, etc. Les deux auteurs sont des habiles en cet art dont ils connaissent tous les mystères. « Guider l'amateur, disent-ils, dans le choix de ses sujets et dans leur interprétation technique, en vue de la production d'œuvres harmonieuses, tel a été notre but » (p. 7).

— *Le Musée crimiminel*, par MM. Henri Varennes et Edgard Troimaux a paru en 10 livraisons à 0 fr. 60 (Paris, L.-H. May, Société française d'éditions d'art, format d'album, mesurant 25 cent. sur 28, 16 pages avec 20 reproductions d'estampes). On peut dire que c'est là un vrai « musée d'horreurs. » Les auteurs ont rappelé « les crimes et peines d'autrefois » en pre-

nant trop souvent leurs inspirations et leurs citations chez Voltaire, Michelet et Henri Martin. On voit tout de suite dans quel esprit est conçu l'ouvrage. Il convient toutefois de remarquer que l'ensemble, au simple point de vue graphique, est fort curieux, car là sont reproduites de nombreuses gravures de tous genres dont les originaux se trouvent surtout à la Bibliothèque nationale et au Musée Carnavalet et qui embrassent depuis l'œuvre artistique pure jusqu'à l'image populaire la plus naïvement rude ou même atroce. Nous ne pouvons mentionner tous les procès et toutes les grandes scènes qui figurent ici ; bornons nous aux suivants : *Le Procès de Nicolas Fouquet (1661) ; — Cinq Mars et de Thou (1642)* ; — *La Lescomba (1755) ; — L'Autodafé de Valladolid (1559) ; — Les Supplices des catholiques (1580)* ; — *L'Abbé de la Coste (1760)* ; — *Victoire Salmon (1786)* ; — *L'Assassinat de Henri IV par Ravaillac (1610) ; — La Mort d'Anne du Bourg (1559)* ; — *Egmont et de Horn (1568) ; — Louis Mandrin (1760) ; — L'Attentat de Jean Châtel (1593) ; — Le Jésuite Jean Guignard (1595) ; — Attentat de Damiens (1757)* ; — *Assassinat des Guise (1588) ; — Cartouche (1721) ; — Procès de Jacques Clément (1588) ; — Le Connétable de Bourbon (1521) ; — Conjuration d'Amboise (1569) ; Le Maréchal de Biron (1602)*. On le voit, toutes ces choses sont jetées pêle-mêle, sans ordre chronologique ; mais c'est là le moindre défaut du travail qui est conçu dans un sens hostile aux époques envisagées, aux mœurs et aux institutions du passé, sans compter qu'il ne fait pas montre de beaucoup de sympathie à l'égard de l'Église.

— Notre collaborateur M. l'abbé Péries a fait tirer à part son article intitulé : *L'Américanisme à la « Revue des Deux-Mondes »*, paru il y a quelque temps dans la *Revue canonique* (Paris, Lamulle et Poisson, in-18 de 12 p.).

— C'est une intéressante étude que, sous un titre un peu trompeur : *Les Compagnies de commerce et de colonisation* (Paris, imp. F. Levé, in-8 de 8 p. Extrait des *Questions diplomatiques et coloniales*), M. Émile Garnault a consacrée à la discussion des mérites économiques des grandes compagnies de commerce et de colonisation. Il y a cité une série de curieux documents du XVIIIe siècle où le privilège de la Compagnie des Indes orientales est battu en brèche ; et il a conclu que « les procédés de colonisation employés aux XVIIe et XVIIIe siècles ne sont plus de mise aujourd'hui... Les compagnies de l'ancien régime ont donné la preuve de leur impuissance, et il serait déplorable de voir renaître un pareil empêchement au développement du travail national. »

ALSACE. — Dans le n° 11 du *Bulletin du Club alpin français, section des Hautes-Vosges (Belfort-Épinal)* Belfort, typ. Devilliers, in-8 de 76 p., avec 3 phototypies), que nous avons reçu, nous noterons les comptes rendus d'excursions faites en 1898 : *Au Mont Athos*, par A. F. — *Le Nivolet et la Dent du Chat*, par R. V. — *La Gemmi, le Valais, Zermatt et autres lieux de la Suisse*, par Y. L. ; — *Dans les Alpes*, par G. B. ; — *Blumlisalp et Jungfrau*, par M. F.

ANJOU. — Le dernier fascicule des *Mélanges archéologiques* du R. P. G. de la Croix est consacré aux *Fouilles archéologiques de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil* (Paris, A. Picard, in-4 de 23 p. et 4 pl.). Ces fouilles avaient « pour but de rechercher sous le sol du monastère les vestiges de monuments décrits par une ancienne chronique très discutée se rapportant à la vie de Saint Maur. » (p. 5). Le résultat obtenu a démontré qu'il y avait à Glanfeuil une villa gallo-romaine, avec puits, nymphée et source. En outre le P. de la Croix a retrouvé l'habitation de saint Maur, son sarcophage, les substructions de la chapelle Saint-Sévérin, et la base des tours de la chapelle Saint-Michel. Au contraire, il n'a pu rencontrer que très peu de vestiges de l'ancien monastère et il n'a rien relevé de l'abbatiale. Deux

fascicules suivront celui-ci, l'un consacré à l'archéologie et à l'architecture, le second à la céramique de l'abbaye. Nul doute qu'ils n'offrent le même intérêt que celui-ci, aussi capital pour l'histoire générale que pour celle de l'Anjou, et celle des ordres religieux. Rédigé avec beaucoup de soin et une clarté parfaite, il ajoute encore à la réputation de son savant auteur.

— Nous devons à M. l'abbé Uzureau un nouveau fascicule de ses si intéressantes *Variétés angevines et vendéennes ; Madame Turpault, de Cholet, fusillée au Champ des Martyrs, le 16 avril 1794* (Angers, Germain et Grassin, in-8 de 8 p.). Le fonds de cette notice est fourni par une lettre du fils de la victime, adressée à Mgr Montault, évêque d'Angers, le 4 décembre 1817. L'éditeur y a joint des notes très utiles.

Artois. — L'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras a, tout dernièrement, publié le tome XXIX de la deuxième série de ses *Mémoires* (Arras, imp. F. Guyot, in-8 de 427 p.). Il renferme diverses études parmi lesquelles celle de M. Gustave Acremant : *Miettes poétiques et humoristiques de l'histoire d'Arras* (p. 179 à 332) a retenu plus longuement notre attention en raison de l'intérêt bien particulier qui s'en dégage. Nous mentionnerons ensuite : *L'Ancien Dialecte artésien, d'après les chartes en langue vulgaire du chapitre d'Arras (1248-1301)*, par M. le comte A. de Loisne ; — *Le Budget départemental et les budgets communaux dans le Pas-de-Calais sous le premier Empire*, par M. le comte G. de Hautecloque ; — *Le Clergé dans le Pas-de-Calais sous le premier Empire*, par le même ; — *Introduction à l'étude du rôle social d'une académie de province*, par M. Louis Blondel ; — *La Croix de grès du cimetière Saint-Nicaise*, par M. A. de Puisieux ; — *Rapport sur les travaux de l'année 1897-1898*, par M. le baron Cavrais ; — *Rapport sur le concours d'histoire*, par M. l'abbé L. Duflot ; — *Rapport sur le concours de poésie*, par M. Victor Barbier ; — *Discours de réception de M. Henry Boulangé ; — Réponse au discours précédent*, par M. l'abbé Rohart.

Bourgogne. — Nous recevons le beau volume de *Mémoires* (tome XV) que vient de publier la Société bourguignonne de géographie et d'histoire (Dijon, imp. Darantière, in-8 de L-467 p., avec 3 planches et un portrait). Les diverses études qui y ont trouvé place ont toutes un intérêt et une valeurs réels. En voici les titres : *Étude critique sur les origines de la ville d'Auxonne, sa condition féodale et ses franchises*, par M. Lucien Millot ; — *Dijon du 14 juillet au 31 décembre 1789*, par M. l'abbé L. Jarrot ; — *Samory*, par M. Paul Gaffarel ; — *La Grêle de l'année 1898 dans le département de la Côte-d'Or*, par M. Charles Mocquery ; — *Le Transsaharien au congrès de géographie d'Alger*, par M. Paul Azan ; — *Souvenirs d'un président au Grand-Conseil sous Louis XIV, Joly de Blaisy (1649-1725)* avec introduction et notes par M. Ernest Petit. Ce dernier travail, orné d'un superbe portrait du baron Joly de Blaisy, se termine par une importante « table des noms propres. »

— Vient de paraître : *En Tramway, de Dijon à Fontaine-Française et à Champlitte. Notices historiques sur les villages traversés, ceux vus de la voie, les fermes, etc.*, par M. Richard-Édouard Gascon (Dijon, typ. de Sirodot-Carré, petit in-8 de 194 p., avec un portrait et 21 phototypies). Ce guide est intéressant, bien édité, mais l'auteur a oublié une chose essentielle : une carte, que nous trouverons sans doute dans la seconde édition.

Dauphiné. — Le souvenir de Jean-Pierre de Montalivet, frère de l'illustre Marthe-Camille, n'est pas perdu à Paris où son administration fut active et féconde ; il l'est moins encore dans le berceau de sa famille, Valence, qui lui a élevé une statue. M. Étienne Mellier a bien choisi son heure pour faire connaître *le Comte Jean-Pierre Bachasson de Montalivet, maire de Valence, ministre de l'intérieur, pair de France, 1766-1823* (Valence, Granger et Legrand,

in-8 de 134 p.). M. Mellier s'excuse de s'être borné à rassembler des documents, publiés ou inédits. En réalité il fournit une étude bourrée de faits, écrite avec conscience ; c'est l'œuvre d'un véritable historien. Deux superbes gravures donnent le portrait de Jean-Pierre et la vue du monument.

— Les mêmes qualités se retrouvent dans une autre brochure du même auteur : *Baltazan Baro, de l'Académie française* (Valence, Ceas, in-8 de 62 p.). Baro est surtout connu comme continuateur de *l'Astrée*, mais ses titres de gloire sont nombreux et il méritait d'ouvrir la série dont les admirateurs de M. Mellier attendent la suite avec impatience : *la Drôme à l'Institut*. La reproduction d'un portrait ancien est ajoutée.

— *Le Marquisat de Maubec au* XVII*e siècle* (Grenoble, Allier, in-8 de 47 p.) est l'intitulé sous lequel M. Gustave Vellein publie un manuscrit inédit dont l'auteur est resté inconnu. Cette publication fournit des renseignements précieux sur cette région de l'Isère, sur ses coutumes, les maisons-fortes et les familles nobles. L'histoire locale devra à l'éditeur d'utiles indications servies dans les notes.

— M. Biseuil, avocat général, ayant à prononcer un discours de rentrée, a choisi un sujet qui sort de l'ordinaire : *La Cour de Grenoble et Napoléon* (Grenoble, Allier, in-8 de 36 p.). C'est un chapitre des scènes dont Grenoble fut le théâtre, lors du retour de Napoléon Ier de l'île d'Elbe, et, sous la plume de M. Biseuil, il présente un pittoresque achevé. La partie historique est remarquablement traitée.

— Sous le titre général : *Petits Grands Hommes de la Drôme*, M. Marius Léty ouvre une série qui promet d'avoir un véritable attrait. La biographie de *Charles-Adolphe Breynat* (Grenoble, in-8 de 9 p., avec portrait) est la première de cette série. Breynat, qui fut d'abord simple maître d'école dans son pays, caressa la muse avec médiocrité mais sa prose a son intérêt. M. Léty, dont la plume est spirituelle et quelque peu taquine, est un écrivain d'un rare bon sens ; ses études qui font revivre des humbles frapperont plus que certains forts volumes consacrés à des illustrations connues. Celle-ci est extraite de la magnifique *Revue dauphinoise*.

FRANCHE-COMTÉ. — Nous avons eu déjà à signaler ici (t. LVIII, p, 185), l'important travail sur *Besançon en 1888*, que MM. le docteur L. Baudin et A.-Z. Jeannot ont publié il y a dix ans. Nous voici en face d'une œuvre analogue et d'un mérite au moins égal à la précédente : *Besançon en 1898, dix années d'études démographiques et sanitaires* (*1888-1898*) (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de VII-154 p., avec 7 tableaux graphiques). Ce volume est dû à la plume des mêmes écrivains. M. le docteur Baudin est le médecin du bureau municipal d'hygiène de Besançon et M. Jeannot est le directeur-adjoint du même bureau : c'est assez constater, en passant, la parfaite compétence des auteurs et la sûreté des sources auxquelles ils ont puisé. Dans ces pages fortement documentées, MM. Baudin et Jeannot nous donnent tous les renseignements utiles sur la population, la nuptialité, la mortinatalité et enfin la mortalité dans la capitale de l'ancienne province de Franche-Comté. On peut dire que là sont consignées les indications les plus diverses sur la vie générale de la cité pendant la dernière période décennale. Malgré les 1,501 habitants qui sont venus accroître la population de la ville entre 1891 (56,509) et 1896 (58,010), les auteurs poussent un cri d'alarme, car les statistiques prouvent que Besançon, comparé aux villes françaises d'importance à peu près équivalente, se trouve en état d'infériorité regrettable sous le rapport du nombre des mariages et des naissances, de sorte que l'accroissement constaté de la population au cours de cinq

années n'a guère eu pour cause que l'immigration et la moindre mortalité qu'ailleurs. Ce dernier point est fort intéressant. Les conclusions de MM. Baudin et Jeannot sont graves et s'imposent à l'attention des pouvoirs publics dont l'un des plus impérieux devoirs est de rechercher et d'appliquer le plus vite possible, sur l'ensemble du territoire, tous les remèdes préconisés raisonnablement afin que la France évite un amoindrissement fatal.

— On sait que Castan a publié dans la *Revue historique* (livraison de janvier-mars 1876) une importante étude intitulée : *Granvelle et le Petit Empereur de Besançon (1518-1538). Un épisode de la vie municipale et religieuse au XVIe siècle.* Quand nous avons reçu *le Petit Empereur de Besançon,* par M. Jules Gros (Besançon, imp. Millot, in-18 de 378 p.), nous avons cru qu'il s'agissait d'une reprise de l'œuvre de Castan. Point : le livre de M. J. Gros est un roman, mais un roman visiblement inspiré par le travail du regretté bibliothécaire de Besançon. L'auteur a réussi à donner un récit très vivant, car la couleur locale ne manque pas ; mais il nous paraît avoir, surtout en ce qui concerne le clergé bisontin du temps, poussé les couleurs au noir : on devine là un esprit peu fâché de faire acte d' « anticléricalisme. » Nous remarquons que son héros historique principal, Gauthiot d'Ancier, « le Petit Empereur de Besançon », qu'il voudrait rendre sympathique, n'était autre, en somme, qu'un ambitieux qui, par esprit de jalousie et de haine ne recula pas devant des tentatives de trahison par un appel à l'étranger, que son complice Jehan Lambelin, secrétaire de la cité, dut expier pour tous deux en portant sa tête sur l'échafaud, le 12 juin 1538. Ajoutons qu'à partir de la page 261, on voit entrer en scène un procureur, assez piètre personnage, dont le portrait un peu chargé, nous aimons à le croire, rappelle à s'y méprendre, au moins dans les grandes lignes, la contemporaine figure d'une sorte de grandeur locale déchue.

— Mentionnons une brochurette de M. Amédée Deprat : *Hommage à Pasteur* (Dole, typ. L. Bernin, petit in-16 carré non paginé et imprimé seulement au recto). Cette brochurette se compose de quatre sonnets qui ont obtenu un prix au concours : Médaille offerte par la ville de Besançon.

LANGUEDOC. — Peu de recueils du genre sont aussi universels que le tome XXI de la septième série des *Mémoires de l'Académie de Nîmes* (Nîmes, imp. A. Chastanier, in-8 de XLVIII-564 p.) que nous avons sous les yeux. Les travaux qu'il convient de mentionner embrassent en effet la jurisprudence, l'histoire locale, la littérature, les voyages, la pédagogie et les sciences. En voici d'ailleurs les titres avec les noms des auteurs : *Un Académicien militaire au siècle dernier, le major de Brueys d'Aigalliers (1743-1806),* par M. le comte E. de Balincourt ; — *Compte rendu des travaux de l'Académie pendant l'année 1897,* par M. le pasteur Gustave Fabre ; — *La Jeunesse contemporaine à la recherche d'un idéal,* par M. J. Rocafort ; — *L'Année législative. Lois nouvelles de 1898,* par M. Michel Jouve ; — *Les Criées d'Aramon, texte en langue d'oc de 1522 (1523),* publié par M. E. Boudurand ; — *Un Nîmois célèbre, Jean de Varanda et sa famille, d'après les documents originaux inédits,* par M. Prosper Falgairolle ; — *Notre-Dame de Vauvert. Le Pèlerinage, la paroisse,* par M. l'abbé Bouisson ; — *Les Villes de la Narbonnaise. Marseille,* par M. Georges Maurin ; — *Les Plantes et la santé,* par M. le Dr Barral ; — *En Vacances !* par M. Paul Clauzel ; — *Essai biographique et littéraire sur M. le chanoine Delacroix,* par M. l'abbé Louis Bascoul, — *Un Prédicateur du XVe siècle, Olivier Maillard,* par M. le chanoine Julien, — *Quatorze lettres de Florian,* communiquées par M. E. Benoît-Germain ; — *Pour le baccalauréat,* par M. l'abbé C. Delfour ; — *Un Projet de réforme de*

l'enseignement secondaire, par M. J. Rocafort ; — *La Formation pédagogique dans l'Université*, par M. J. Rocafort ; — *De l'Utilité de la langue grecque dans le programme de l'enseignement classique*, par M. le chanoine Ferry ; — *A propos du « Tir de l'infanterie aux grandes distances. La Rasance des terrains avec le clipsomètre du lieutenant d'André, du 100e régiment d'infanterie »*, par M. le général Bertrand ; — *Le Phonographe et ses dérivés dans leurs applications récentes*, par M. Gérard Lavergne.

NORMANDIE. — Avec un soin tout particulier, le comte A. de Blangy a étudié l'emplacement du « castrum seu fortalicium » de *Tilly-sur-Seulles* (Caen, C. Valin, in-4 de 34 p. et 4 pl.). La première trace se retrouve en 1371 ; il était construit au lieu dit : La Motte, près du château bâti au siècle dernier par M. de Fontette, intendant de la généralité de Cean. Une planche en offre les vestiges, une autre en couleurs reproduit une brique émaillée aux armes des Tilly, deux belles photogravures sont consacrées à l'église et au château. On ne saurait trop louer l'élégance de l'impression, le soin avec lequel les planches ont été tirées, et la demi reliure qui enserre le tout.

— Une très intéressante *Découverte préhistorique, rue Grand-Pont, à Rouen*, a été faite au commencement de 1898 par M. Léon de Vesly (Louviers, E. Izambert, in-8 de 8 p. Extrait du *Bulletin de la Société normande d'Études préhistoriques*). Deux belles planches et un plan précisent les explications extrêmement détaillées données par M. de Vesly. D'après lui, ce serait la constatation officielle d'une station lacustre de l'époque robenhausienne.

— Plus le *Bulletin des parlers normands* s'avance vers l'adolescence (il en est au n° 3 de la troisième année !), plus nous saluons le vaillant qui l'a entrepris, qui le met au jour, qui le soutient. Un de ses premiers, un de ses meilleurs appuis, M. E. de Beaurepaire, est mort, et M. Guerlin de Guer lui rend un juste hommage. Mais il n'en reste pas sur les gémissements, il crie à l'aide ; et nous souhaitons qu'une centaine d'abonnés tout au moins réponde à son appel. Personne n'a fourni une œuvre plus complète, ce dernier numéro en est encore la preuve. Ainsi on y voit des additions au Glossaire du patois du Bessin par M. P. Baudry, des contes en patois de Sallen par M. Le Bart, des proverbes en patois de La Villette par M. Brion, des poésies en patois des Deux-Jumeaux par M. Ozenne, une étude sur le patois de Vire par M. Butet-Hamel, un dialogue en patois de Meulles par M. Joachim, voire même une excursion dialectologique à Saint-Contest... N'y a-t-il pas là un exemple que toutes les provinces de France devraient imiter ?

PICARDIE. — Enguerrand d'Eudin acquit une grande réputation dans les guerres du XIVe siècle contre les Anglais et remplit honorablement diverses charges élevées. Dans la plaquette *Enguerrand d'Eudin, gouverneur du Ponthieu et du Dauphiné, fondateur des Célestins d'Amiens* (Abbeville, Paillart, in-8 de 53 p.), M. le comte de Brandt de Galametz raconte la vie du personnage et entre dans le détail de dispositions testamentaires bien curieuses ; les pièces justificatives suivent. Cette magistrale étude, solidement assise, a exigé de longues recherches. Elle n'intéressera par moins les Dauphinois que les Picards.

PROVENCE. — M. le chanoine Albanès prépara une nouvelle histoire des diocèses de France, sous le titre de *Gallia Christiana novissima*. Il n'a pu en publier qu'un volume rempli de documents inédits, puisés surtout aux archives du Vatican et qui comprend la métropole d'Aix et ses cinq suffragants : Apt, Fréjus, Gap, Riez et Sisteron. La mort le surprit à l'œuvre. M. le chanoine Ulysse Chevalier a été son légataire « scientifique », et il continue

l'œuvre interrompue de son illustre ami avec une compétence et une érudition universellement appréciées. Il vient de faire paraître le diocèse de Marseille en un volume petit in-fol. intitulé : *Gallia Christiana novissima. Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France, d'après les documents authentiques, recueillis dans les registres du Vatican et les archives locales*, par feu le chanoine Albanès, complétée, annotée et publiée par le chanoine Ulysse Chevalier : *Marseille : évêques, prévôts et statuts* (Valence, imp. valentinoise, in-fol. de XII p.-958 col., 44 sceaux et 8 fac-sim.). C'est l'histoire du diocèse de Marseille toute en pièces justificatives comprenant 1780 documents. Ce volume, d'une justification très serrée, donne les textes analysés, annotés, et le plus souvent *in extenso*, qui sont les preuves d'un catalogue raisonné des évêques et de prévôts de l'Église de Marseille. La plupart de ces pièces étaient inédites et se groupent sous chacun des noms des évêques et des prévôts marseillais. Ils s'étendent depuis saint Lazare, l'aveugle ressuscité de l'Évangile, qui fut, d'après la tradition, le premier évêque de Marseille, jusqu'à Mgr Robert inclusivement, actuellement siégeant. « Un tel recueil, assure M. L. Delisle, fait le plus grand honneur à M. Albanès et à son ami M. le chanoine Ulysse Chevalier, qui, dans un très intéressant et judicieux avant-propos, laisse à peine entrevoir la part considérable qui lui revient dans cette importante publication. » Les évêchés de la Provence formeront une dizaine de volumes, non compris les abbayes. Chacun d'eux renfermera un ou deux diocèses. suivant leur importance. Arles, dont l'impression est déjà fort avancée, sera le double de Marseille.

SAVOIE. — Dans sa plaquette *Éloge du docteur Chapuy, Savoie et Dauphiné* (Grenoble, Allier, in-8 de 17 p.), M. Dullin, conseiller à la cour de Grenoble, passe en revue les souvenirs historiques qui ont préparé et cimenté l'union des deux provinces. L'éloge d'un éminent médecin militaire s'ajoute à cette étude rapide, bien ordonnée.

ANGLETERRE. — On accueillera avec plaisir la nouvelle de la publication d'une histoire de l'Église d'Angleterre sous la direction du T. Rev. W. R. W. Stephens, doyen de Winchester. L'ouvrage, qui paraîtra chez MM. Macmillan et Cie, comprendra 7 volumes, dont chacun sera rédigé par un auteur spécial. L'*History of the English Church*, qui se recommandera par une étude approfondie des sources, s'ouvrira par un volume du Rev. William Hunt, sur l'époque primitive depuis saint Augustin jusqu'à la conquête normande.

BELGIQUE. — M. l'abbé Guillaume continue à plaider avec sa profonde et vibrante conviction la cause de nos auteurs chrétiens. C'est dans ce dessein qu'il a fait tirer à part : *Une introduction à l'Adam de Saint-Victor de M. l'abbé Legrain* (Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, in-16 de 12 p.), comparaison très intéressante entre Adam, « ce grand méconnu » en qui Dom Guéranger saluait « le plus grand poète liturgique du moyen âge », et Horace, le lyrique romain par excellence. Au point de vue religieux, aucune hésitation n'est possible : d'un côté, un croyant tout pénétré de la poésie des symboles sacrés ; de l'autre, un épicurien sceptique qui, pour plaire à Auguste, essaie de prêcher la foi. Mais au point de vue littéraire proprement dit, la supériorité d'Adam est-elle également incontestable? Pour se prononcer, il faudra étudier attentivement les œuvres jusqu'ici à peu près ignorées du grand moine du XIIe siècle, et à ce titre l'édition classique de M. Legrain sera la bienvenue, même après les beaux travaux de notre cher et toujours regretté Léon Gautier.

Écosse. — La maison T. et A. Constable, d'Édimbourg, nous promet la prochaine publication d'un atlas physique, qui paraîtra sous le haut patronage de la Société royale de géographie. Ce *Physical Atlas*, auquel travaillent en collaboration de nombreux spécialistes sous la direction de M. Bartholomess, ne comprendra pas moins de 7 volumes et de 212 cartes. Dans la répartition du travail, la démographie a été attribuée à un auteur français, le célèbre géographe Élisée Reclus. Le volume, qui paraîtra le 1er mai, mais qui ne formera que le tome III de l'ensemble, est l'atlas météorologique confié à M. Alexandre Buchan; il renfermera 34 cartes.

Publications nouvelles. — *Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir*, par H. Constant (in-12, Société d'éditions littéraires). — *L'Esprit de Jésus, ou le Christianisme rationaliste*, par H. de Villeneuve (in-12, Société d'éditions scientifiques). — *Le Sacrifice de l'Homme-Dieu*, par l'abbé Charre (in-8, Amat). — *Au sortir du séminaire. Conseils d'un vieux curé à un jeune prêtre*, par l'abbé Perdreau (in-12. Lecoffre). — *Traité élémentaire de droit civil conforme au programme officiel*, par M. Planiol. T. I (in-8, Pichon). — *Histoire de la musique, Espagne. Les* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, par A. Soubies. T. II (in-12, Flammarion). — *Dictionnaire universel de la pensée*, par l'abbé É. Blanc (2 vol. gr. in-8, Lyon, Vitte; Paris, Amat; Rome, Mame). — *L'Enjeu*, par J. Pierson (in-12, Société d'éditions littéraires). — *La Dame à la faulx*, par Saint-Pol-Roux (in-12, « Mercure de France. » — *Une Impasse*, par Brada (in-12, Calmann-Lévy). — *Le Génie latin. La Race, le milieu, le moment, les genres*, par G. Michaut (in-8, Fontemoing). — *Pages choisies des grands écrivains. Shakespeare*, par E. Legouis (in-12, A. Colin et Cie). — *L'Enseignement supérieur de l'histoire. Notes et impressions de voyage*, par P. Frédericq (in-8, Gand, Vuylstecke; Paris, Alcan). — *La Politique pontificale et le retour du Saint-Siège à Rome en 1376*, par M. Mirot (gr. in-8, Bouillon). — *Saint Pascal Baylon, patron des Œuvres eucharistiques*, par le R. P. L.-A. de Porrentruy (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Vie de Mgr Angebault, évêque d'Angers*, par l'abbé L. Gillet (gr. in-8, Angers, Germain et Grassin). — *La Leçon de Fashoda*, par J. Legrand (in-12, Berger-Levrault). — *Les Libertins en France au* XVIIe *siècle*, par F.-T. Perrens (in-12, Calmann Lévy). — *La Mission secrète de Mirabeau à Berlin (1786-1787)*, par H. Welschinger (in-8, Plon et Nourrit). — *Journal et Souvenirs sur l'expédition d'Égypte (1798-1801)*, publiés par le Bon M. de Villiers du Terrage (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de Bretagne*, par A. Le Moyne de la Borderie. T. III (in-8, Picard ; Rennes, Plihon et Hervé). — *Le Sultan et les grandes puissances. Essai historique*, par M. Mac Coll ; trad. de l'anglais par J. Longuet (in-8, Alcan). — *Recueil d'actes internationaux de l'Empire ottoman recueillis et publiés* par G.-E. Noradounghian. T. Ier, *1300-1789* (in 8, Pichon). — *La Macédoine. La Question macédonienne dans l'antiquité, au moyen âge et dans la politique actuelle*, par le Dr C. Nicolaïdès (in-8, Berlin, Raede). — *La Guerre du Mexique selon les Mexicains*, par A. Hans (in-12, Berger-Levrault). — *Rabelais*, par G. Vallat (in-12, Fontemoing). — *Robert Lindet, député à l'Assemblée législative et à la Convention, membre du Comité de salut public, ministre des finances. Notice biographique*, par A. Montier (gr. in-8, Alcan). Visbnot.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. Simon, Rennes (2650-99).

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PSYCHOLOGIE ET MÉTAPHYSIQUE. — 1. *Cours de philosophie.* T. IV. *Critériologie générale, ou Théorie générale de la certitude*, par D. MERCIER. Paris, Alcan, 1899, gr. in-8 de XII-371 p., 6 fr. — 2. *Les Éléments de la métaphysique*, par P. DEUSSEN; trad. du Dr NYSSENS. Paris, Perrin, 1899, in-12 de XXII-313 p., 10 fr. — 3. *La Dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales*, par A. LALANDE. Paris, Alcan, 1899, in-8 de VIII-492 p., 7 fr. 50. — 4. *Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine*, par A. HENNEQUIN. 2e édition. Paris, Alcan, 1899, in-8 de XXI-452 p., 7 fr. 50. — 5. *De la Notion d'ordre, parallélisme des trois ordres de l'être, du vrai, du bien*, par l'abbé A. CHOLLET. Paris, Lethielleux, 1899, in-8 de VII-250 p., 3 fr. 50.— 6. *Les Harmonies de l'être exprimées par les nombres*, par P.-F.-G. LACURIA. T. II. éd. nouvelle. Paris, Chacornac, 1899, in-8 de 315 p., 15 fr. les deux vol. — 7. *Destinée de l'homme*, par l'abbé C. PIAT. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 244 p., 5 fr. — 8. *De la Psychologie des religions*, par RAOUL DE LA GRASSERIE. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 308 p., 5 fr. — 9. *L'Œuvre d'art et l'évolution*, par E. MARGUERY. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 181 p., 2 fr. 50.

MORALE. — 10. *La Foi morale*, par J.-M. HARRACA. Argelès, l'auteur, 1899, in-12 de 334 p., 4 fr. — 11. *Reflets de foi morale*, par J.-M. HARRACA. Ibid., in-12 de 167 p., 2 fr. 50. — 12. *La Psicogenesi dello istinto e della morale secunde C. Darwin*, da PIETRO SCIASCIA. Palermo, Reber, 1899, in-8 de XV-178 p., 4 fr. — 13. *Morale et Éducation*, par C.-F. THOMAS. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 171 p., 2 fr. 50.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 14. *Aurelii Prudentii clementis Psychomachia rerum et verborum copia explicata...* A. JOANNE BERGMAN. Upsaliae, Wiisksell, 1897, in-8 de XLI-78 p. — 15. NIETZSCHE (F.). *Aphorismes et fragments choisis*, par H. LICHTENBERGER. Paris, Alcan, 1899, in-12 de XXXII-183 p., 2 fr. 50. — 16. NIETZSCHE (F.). *Pages choisies*, publiées par HENRI ALBERT. Paris, « Mercure de France », s. d., in-12 de XV-374 p., 2 fr. 50. — 17. *La Philosophie de Tolstoï*, par OSSIP-LOURIÉ. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 198 p., 2 fr. 50. — 18. *Pages choisies* du R. P. GRATRY, avec une introd. par l'abbé PICHOT. Paris, Colin et Cie, 1899, in-12. XXII-310 p., 4 fr. — 19. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. PILLON. 9e année, 1898. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 316 p., 5 fr.

PSYCHOLOGIE ET MÉTAPHYSIQUE. — 1. La *Critériologie générale* est le premier fascicule du volume IV du cours de philosophie publié par M. Mercier; c'est la théorie de la certitude, amplement et magistralement exposée. La question est grave ; peu s'en faut qu'aux yeux de certains philosophes la philosophie ne s'y ramène et ne s'y réduise tout entière. On l'étudiait autrefois sous le nom de logique réelle : Mgr Mercier déclare « cette façon de parler, inadéquate, suspecte dans ses origines, contradictoire » et il fait dépendre la critériologie de la psychologie. Nous voulons bien souscrire à son opinion sans la croire indiscutable, car si la logique est l'art d'arriver au vrai, il ne semble pas contradictoire qu'elle indique les conditions de la certitude. Quoi qu'il en soit, le problème est nettement posé et soigneusement délimité : il ne s'agit pas de réfuter un scepticisme imaginaire qui

mettrait en doute toute nos connaissances directes et spontanées, car personne ne conteste sérieusement l'existence au moins phénoménale de ses états de conscience; mais « lorsque l'intelligence réfléchit sur ces adhésions spontanées, est-elle en mesure de discerner celles qui sont légitimes de celles qui ne le sont pas ? » — On ne peut répondre sans avoir défini la vérité et la certitude. La vérité est ontologique et logique; la première consiste dans le rapport de l'objet représentable à sa représentation, la vérité logique réside dans le jugement par lequel l'esprit prononce l'union ou la désunion des deux termes du rapport de vérité ontologique. Il y a des synthèses mentales auxquelles nous adhérons sans crainte d'erreur; par exemple, deux et deux font quatre : engendrent-elles la certitude par une vertu qui leur est propre, par un motif objectif, ou cet état provient-il purement d'une disposition subjective du sujet : on voit que nous nous plaçons d'abord dans l'ordre « idéal, » et parce que les rapports énoncés par les jugements de cet ordre, ont un caractère universel et nécessaire, il faut chercher dans les objets pensés et non dans le sujet pensant les raisons de ces propriétés. — Mais nous passerons ensuite à l'ordre « réel », pour nous demander quelle est la vraie nature de la réalité qui répond à l'objet de nos concepts. Cependant une étude préalable s'imposait : les sceptiques nient ou mettent en doute l'aptitude de l'intelligence à connaître la vérité ; les dogmatistes l'affirment. Mgr Mercier pense que le critique doit s'abstenir jusqu'à ce qu'il ait examiné les faits, c'est-à-dire qu'il ait analysé ses propres jugements : il sera obligé de reconnaître qu'il y a des propositions immédiates dont l'évidence produit nécessairement l'assentiment de l'esprit. Il est indispensable que le critérium suprême de certitude soit interne, objectif et immédiat. Les fidéistes et les traditionalistes n'admettent qu'un critérium externe, les disciples de Kant, Reid, Jacobi et Jouffroy qui le cherchent dans les lois de l'intelligence, le sens commun, le sentiment ou la croyance ne reconnaissent qu'un critérium subjectif ; Descartes et Malebranche, qui font intervenir la véracité ou les idées divines, n'aboutissent qu'à un critérium médiat. (L'ordre, la clarté, de l'exposé ; la pénétration et la fermeté de la critique sont très dignes d'éloge). Quel est donc le motif suprême de la certitude ? C'est l'évidence qui possède seule les qualités requises. Pour mettre cette vérité en pleine lumière, Mgr Mercier réfute les partisans des doctrines kantiennes et les positivistes tels que Stuart Mill, Taine et Herbert Spencer ; il établit contre ces philosophes que nos jugements de l'ordre idéal sont universels et nécessaires par eux-mêmes. Restent les concepts : sont-ils réalisés ou tout au moins réalisables ou seulement représentables? Sont-ils des noms, des concepts fictifs, des idées existant réellement en elles-même enfin ou des concepts universels, représen-

tations abstraites des individus réels? Mgr Mercier choisit la dernière hypothèse : c'est dans les faits de sens intime que la réalité objective du sujet est perçue ; or, d'une part l'existence de ces faits est indéniable, et, d'autre part, l'attribution du prédicat au sujet est motivée par l'évidence ; le prédicat est réel comme le sujet auquel il appartient ; il faut donc conclure à la réalité objective des concepts. — L'auteur examinera, dans un prochain travail, que nous attendons avec impatience, dans quels domaines et de quelles manières la raison est capable de certitude. Certaines propositions nous paraissent devoir être expliquées ou pouvoir être discutées : la réfutation du Père Tongiorgi qui suppose trois vérités primitives ne nous semble pas décisive, mais la *Critériologie générale* n'en est pas moins une œuvre considérable qui aborde des questions complexes avec une sûreté de jugement, une connaissance approfondie des doctrines scolastiques et des systèmes modernes, une rigueur de méthode, une largeur d'esprit, enfin un ensemble de qualités vraiment supérieures auxquelles nous nous plaisons à rendre hommage.

2. — Si la métaphysique est bannie et honnie par les philosophes, elle peut se réfugier à l'Université de Kiel, où le professeur Paul Deussen l'entourera d'un culte respectueux et fervent ; à la condition pourtant qu'elle suive la bonne voie, tracée par Kant, suivie par Schopenhauer. A la vérité, celui-ci fut un disciple assez rebelle ; il est visible que l'auteur des *Éléments de la métaphysique* l'élève au-dessus du maître. On peut envisager les êtres au point de vue empirique ou au point de vue transcendental. En physique, on établit que l'espace est infini et renferme tout ce qui existe, que le temps également infini contient tous les événements possibles. En effet, il n'existe rien que la matière qui ne peut être créée ni détruite... Le spiritualisme est contraire à l'expérience, inintelligible et dépourvu de preuves... Vous pensez avoir affaire à un émule de Carl Vogt et de Büchner! Détrompez-vous. « Il pése sur notre âme ce monde qui ne réserve aucune place à Dieu, ni à l'immortalité. » Avez-vous donc oublié le jeu si élégant des antinomies? Lorsqu'une chose est vraie dans le monde de l'expérience, elle a chance d'être fausse dans le monde de la raison et réciproquement. L'auteur va donc élever un système de métaphysique idéaliste sur le système de physique matérialiste qu'il a exposé. — Le premier axiome sera : « Le monde est ma représentation. » Les trois formes *a priori* de la représentation sont le temps, l'espace et la causalité, mais l'intellect ne doit pas être confondu avec l'âme ; il n'est qu'une partie constitutive de l'organisme animal ; il est physique et périssable comme le corps. L'essence de l'âme, c'est la volonté qui peut être consciente ou inconsciente ; c'est la « chose en soi » qui s'objective dans la nature au moyen des idées. Ces idées elles-mêmes sont des forces

physiques, chimiques ou organiques par lesquelles s'affirme la volonté de vivre. Nous ne voyons donc que des phénomènes, copies et images de la volonté ou de l'être en soi. — Telle est la métaphysique de la nature. L'application de cette théorie au monde esthétique fera coïncider plus d'une fois les résultats avec ceux de l'esthétique platonicienne ; pour ce motif la troisième partie de l'ouvrage, Métaphysique du beau, est plus intéressante et plus claire que le reste ; enfin la métaphysique de la morale est le complément de l'édifice ; elle aboutit à la négation par les trois degrés de l'amour, de la justice et de l'ascétisme. Au sommet, pour tout dominer et couronner, nous trouvons le principe de la négation, Dieu, qui n'est pas un être personnel mais « une force ultra-terrestre... une chose que nul œil ne peut voir, que nul nom ne peut désigner, que nul concept ne peut ni ne pourra atteindre. » Ces considérations transcendantes sont agrémentées de textes grecs, hébreux et indiens. Il paraît que M. Deussen est un philologue estimé et un orientaliste distingué ; mais pour concilier, comme il en avait le projet, « les sciences naturelles, la philosophie et la religion, » j'aurais préféré un philosophe.

3. — La doctrine évolutionniste est une conception du monde et une explication des choses. Elle est vraiment l'âme du vaste système exposé dans l'œuvre monumentale de M. Herbert Spencer. Admirée, séduisante, évoquée par des naturalistes, des philosophes et des sociologues, est-elle justifiée ? A cette question, M. André Lalande a voulu répondre, dans sa thèse de doctorat : *La Dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales*. L'ouvrage commence par l'analyse critique de diverses définitions : « L'évolution, d'après l'auteur des *Premiers principes* est l'intégration de la matière et la dissipation concomitante du mouvement, tandis que la dissolution, c'est l'absorption du mouvement et la désintégration concomitante de la matière. » M. Lalande découvre sans peine les équivoques dont fourmille cette définition, dès qu'on l'applique au monde réel. Il affirme qu'opposée à la loi de l'évolution, la loi de dissolution est la plus générale de la physique et la plus importante par ses conséquences morales. Et d'abord, dans le monde physique, la marche est du divers au même, la tendance à l'uniformité au lieu d'être le passage de l'homogène à l'hétérogène. Le caractère de stabilité est en raison directe de la simplicité et en raison inverse de la complexité des êtres. La mécanique n'est donc point régie par l'évolution. En biologie, elle est plus puissante et plus féconde ; pourtant la mort et la reproduction sont des formes de dissolution. Nous lui devons peut-être les progrès de l'intelligence car « c'est la dissolution physiologique qui accompagne chez l'homme le développement considérable de la pensée réfléchie. » — Pascal et Spinoza furent des malades. — Signalons de curieux déve-

loppements de cette pensée (p. 148 à 166) qui sont d'un écrivain en même temps que d'un philosophe. — En psychologie les idées directrices de la vie mentale, le vrai, le bien et le beau, produisent par leur influence une désintégration : elles sont les antagonistes de la vie individuelle, et tendent par l'abstraction, la charité, l'admiration, à mettre en communion les hommes entre eux, à substituer des tendances généreuses aux dispositions égoïstes, à généraliser les sentiments esthétiques. Enfin en sociologie, la civilisation efface de plus en plus les différences, les limites, réagit contre la division du travail, l'inégalité des sexes, l'isolement des familles, des races et des peuples. — Une première conséquence, c'est « l'insuffisance du monisme en tant qu'hypothèse régulatrice du développement des sciences. » Une deuxième, c'est que la dissolution fait de l'individu total et composé que nous sommes un abrégé du dualisme universel. » En droit, la dissolution devra être un principe directeur de notre conduite et sa conformité avec les postulats et les données de la morale lui communique un caractère d'efficacité universelle. — M. Lalande a écrit un livre remarquable, trés bien composé. Il possède les qualités lucides des penseurs de notre race ; il connaît, autrement que par ouï dire les théories scientifiques. Sa réfutation me paraît décisive... mais la loi qu'il propose me semble aussi étroite et artificielle que la loi d'évolution ; des faits innombrables la contrarient. Les choses ne se laissent pas ramener à nos formules, et l'auteur de cette thèse, malgré ses réserves, demeure encore trop absolu. Ce qui est plus grave, c'est qu'il se défend de sortir du monde phénoménal et s'interdit ainsi la solution du problème fondamental que son ouvrage veut résoudre et laisse subsister.

4. — Il y a quatre ans que fut publié l'*Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine;* une seconde édition est devenue nécessaire et c'est un vrai succès, lorsqu'il s'agit d'un livre qui ne peut s'adresser qu'à un nombre restreint de lecteurs. L'introduction énonçait la thèse que M. Hannequin a savamment développée : l'hypothèse des atomes est une hypothèse nécessaire ; elle est pourtant contradictoire ; donc l'atome n'est pas une chose en soi, mais un simple concept. On reconnaît, en cet énoncé, les termes et les idées mis à la mode par l'auteur de la *Critique de la raison pure.* Mais, une fois de plus, on est tenté de dire : « A quoi bon ce grand effort qui n'aboutit qu'à une construction idéale ? Si je ne dois jamais connaître la nature des êtres, cette recherche est une duperie : mes hypothèses sont des contes de fées qui amusent les philosophes. Sans doute, l'atomisme joue un grand rôle dans l'histoire de la pensée humaine, mais je ne puis l'appliquer à la matière que par une projection de mes idées et c'est à elles seules qu'il s'applique. Puisque la réalité échappe à mes prises, ma science

aboutit donc au néant. » Et cela est tout de même bien décourageant ! Peut-être qu'avec moins de défiance envers l'ancienne métaphysique M. Hannequin, dont le talent et la science sont hors de cause, nous eût donné des résultats plus réels.

5. — *La Notion d'ordre, parallélisme des trois ordres de l'être, du vrai, du bien,* étudiée par M. l'abbé Chollet, est sans doute très générale et familière à l'intelligence ; veut-on l'approfondir ? Le travail devient malaisé. Qu'est-ce que l'ordre ? Tel est l'objet du premier chapitre de cet ouvrage. L'auteur en démêle les éléments et les espèces, un peu longuement peut-être ; mais les principes les plus évidents sont à ce point obscurcis qu'il était nécessaire de les mettre en pleine lumière. Si on rapproche l'ordre et l'être (ch. II), on distinguera quatre catégories : l'être divin, l'être spirituel, l'être sensible et corporel, l'être accidentel. Et comme l'action est une propriété de l'être, les lois qui la régissent dépendent de la nature qui le constitue. Or, nous atteignons les substances, leurs qualités et leurs opérations par la connaissance (ch. III). L'être nous apparaît alors comme vrai. Il existe un parallélisme de l'être et du vrai dans l'immatérialité, dans la simplicité, dans l'immobilité, dans l'infinité, les deux ordres se modèlent l'un sur l'autre (ch. IV). « Il n'y a pas, à notre avis, dit avec raison l'auteur, de démonstration plus puissante de la vérité et de l'objectivité de la connaissance humaine. » Cependant on n'a pas seulement opposé la connaissance et l'existence comme deux notions irréductibles, on a voulu découvrir une contradiction entre la morale et la science, l'une supposant des noumènes que l'autre ignore. Il fallait donc analyser l'ordre du bien (ch. V), montrer qu'il est réellement identique avec l'ordre de l'être et qu'il y a harmonie parfaite entre la vérité et la bonté; pourtant l'une est une équation entre l'intelligence et les choses, l'autre se fonde sur une proportion entre l'être et la réalité qui le perfectionne. C'est l'appétit intellectuel par lequel l'être raisonnable tend vers cette réalité (ch. VII), mais comme ces opérations et ces démarches sont dirigées, sont éclairées par la faculté qui connaît le vrai, par l'intelligence, il y a parallélisme entre les deux ordres : ils s'accordent et on peut dire à certains égards qu'ils coïncident puisqu'ils ont même principe et même fin. Quand le livre de M. Chollet ne serait qu'un commentaire tout imprégné des doctrines scolastiques, de l'axiome bien connu : « Ens, res et verum convertuntur » il mériterait notre estime par l'érudition, la liaison des idées, la précision dont il témoigne : mais il est encore une contribution importante à l'œuvre qui doit concentrer et stimuler les forces vives de la philosophie chrétienne, je veux dire la réfutation de cette doctrine séduisante et périlleuse qui ne va à rien moins qu'à ruiner la raison humaine et à détruire son objet, et qui, grâce au génie d'Emmanuel Kant a envahi et dévasté toutes les sphères de la pensée.

6. — Malgré son titre : *Les Harmonies de l'être exprimées par les nombres*, ce deuxième volume traite surtout des questions religieuses. M. Lacuria nous y parle de la prédestination et de la grâce, du Saint-Esprit, des vertus, des péchés, des sacrements, etc. Nous nous arrêterons de préférence aux chapitres sur le Progrès, le Bien et le Mal, les Beaux-Arts qui se rapportent plus directement à la philosophie. Ils nous ont rappelé les spéculations de Blanc de Saint-Bonnet et d'Ernest Hello ; ils abondent en considérations sérieuses, d'un ton quelque peu emphatique; ils accusent une visible sympathie pour l'obscur confondu parfois avec le mystérieux, et pour les formules paradoxales. Les premières pages sont consacrées au corps fluidique, et l'on sait que les récentes expériences d'hypnotisme et de télépathie ont ramené l'attention de certains philosophes sur cette ancienne hypothèse qui est tout au moins suspecte et fait songer au « corps astral » des spirites. C'est un des trois corps de l'homme (!), car « l'homme possède à la fois les cinq propriétés de la matière, les six sensibilités de l'animal et les sept facultés lumineuses qui se reflètent de Dieu dans l'intelligence angélique. » — Le corps subtil est comme la peau de l'âme qu'on ne pourrait lui arracher sans lui ôter l'existence. » Pour être franc, je dirai que ceci ressemble à un logogriphe, et que si cet ouvrage ne contenait pas autre chose que ces imaginations parfaitement chimériques, il n'y aurait aucun profit à le lire. Mais le reste du volume abonde en remarques justes et sensées qui font oublier ces fantaisies ; ce n'est pas qu'on n'y rencontre encore de temps à autre des affirmations stupéfiantes : « le nombre 10 résume toute l'œuvre extérieure de Dieu dont Jésus-Christ est le sommet... il renferme la pensée créatrice dans son idéal. » J'avoue humblement que tout cela est trop fort et trop profond pour moi.

7. — M. l'abbé Piat serait peut-être favorable au corps fluidique de M. Lacuria : « Pourquoi n'y aurait-il pas, sous cet organisme grossier qui nous sert ici-bas de compagnon de route, une autre enveloppe matérielle, plus subtile mais réelle, à laquelle notre âme reste toujours jointe et qu'elle emporte avec elle au moment de la mort ? » Il est clair que, dès que l'on pénètre dans le monde des possibles, le champ des hypothèses est indéfini ; mais... une hypothèse n'est pas une certitude. *Destinée de l'homme*, — c'est l'ouvrage auquel ces lignes sont empruntées, — est une nouvelle preuve de la profondeur, de l'originalité, de l'esprit philosophique de l'éminent professeur. Peut-on démontrer l'immortalité de l'âme par la téléologie ! « Il y a une finalité de la vie qui veut que toute fonction soit proportionnée à son objet. » Or, la nature ne suffit ni à la pensée, ni au cœur, ni à l'action morale de l'homme. Il faut que la pensée dure indéfiniment, puisqu'elle a toujours de l'éternité en perspective ; toutes les conceptions

de l'univers qui ont séduit les hommes sont fondées sur l'insuffisance de la vie ; enfin l'action suppose un but, une règle et des motifs supérieurs à l'existence étroite et bornée où nous confine le positivisme. Ce sont les « croyances » dont M. Piat développe la démonstration en des pages qui méritent mieux que l'estime et provoquent souvent l'admiration. Je ne sais s'il en sera de même du livre II, *les Mécomptes*, qui, ayant examiné les passions, les idées, la liberté, l'union de l'âme et du corps, conclut « qu'il paraît difficile à l'heure actuelle, de prouver la spiritualité de l'âme en se fondant sur l'analyse ontologique de ces opérations. » Sans doute, rien n'est plus dangereux pour la vérité que des preuves insuffisantes ou illusoires, mais faut-il abandonner une démonstration employée pendant des siècles par les philosophes les plus éminents ? Parce qu'on « se heurte à l'inconnaissable » n'a-t-on « aucun moyen de savoir par la méthode traditionnelle si l'âme est radicalement distincte de tout le reste, ou s'y rattache de quelque manière ? » Certainement, il faut remercier M. l'abbé Piat d'avoir fortifié et enrichi la preuve téléologique, mais, Platon, saint Thomas d'Aquin et Bossuet n'ont pas dédaigné les autres ; nous croyons qu'elles gardent toute leur valeur. Tant que la pensée et le mouvement resteront irréductibles, l'âme et le corps demeureront distincts, opposés par leur nature et, par conséquent, doués de propriétés contraires. C'est un argument à la portée de tous, et personne n'était mieux doué et mieux armé que l'auteur de *Destinée de l'homme* pour le justifier et le rendre efficace. Nous regrettons qu'il y ait renoncé.

8. — On peut considérer la religion comme une branche de la psychologie, un produit de l'esprit humain « ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit que cela, mais elle est cela aussi, même en lui concédant toute la vérité objective qu'elle peut désirer. » Cela veut-il dire que l'activité de l'esprit joue un rôle important, considérable, dans les phénomènes religieux ? L'assertion est hors de doute. Mais précisément, ce qui distingue des autres la religion vraie, c'est que celle-ci n'est pas un produit de l'esprit humain. M. de la Grasserie, qui traite *De la Psychologie des religions*, commence par affirmer « qu'aucune n'a pu être rationnellement démontrée » et, cette déclaration faite, il se pique d'être impartial. Donnons-lui acte de la bonne intention qu'il lui était impossible de réaliser. Puisqu'il est certain qu'il y a une religion révélée, on n'est pas impartial en l'assimilant aux autres, et toutes les prétendues lois découvertes, quand elles s'appliqueraient aux religions fausses, ne sauraient convenir à la vraie. Cette réserve faite, l'auteur a bien distingué les trois éléments religieux : doctrine ou dogme et mythe, morale et culte correspondant à l'intelligence, à la volonté, à la sensibilité. Les nombreuses ressemblances qu'il constate

chez les diverses nations et malgré les différences des races, des civilisations et des époques, lui paraît un résultat de l'unité de l'esprit humain. Je ne prétends pas qu'il n'y ait une part de vérité en cette explication, mais les communications des peuples entre eux, les altérations des traditions primitives jouent aussi un rôle très considérable. La deuxième partie,qui traite des lois psychologiques,est assez compliquée : lois des causes efficientes, de la forme de l'évolution, de la raréfaction et de la condensation, d'hétérogénéité, de symbolisme, de formalisme, de mythisme, d'imitation, de capillarité, d'alternance... ont un aspect imposant qui ne permet plus aux profanes de nier qu'il y ait une « science des religions. » Enfin la théorie est complétée par l'étude des mobiles égoïstes, ego-altruistes, altruistes, plus simplement : la crainte, l'instinct, l'amour dont M. de la Grasserie apprécie l'influenee. Il a recueilli des faits curieux et intéressants : nous l'engageons pourtant à se renseigner lorsqu'il voudra exposer les croyances chrétiennes. Mieux informé il n'écrira plus sans doute : « le Christ ne rachète pas les péchés actuels... (p. 126)... l'attribution de l'infaillibilité à l'Église ou au Souverain Pontife suppose une inspiration (p. 144). Certains sacrements visent le pardon. Ce sont d'abord le baptême et la confirmation (p. 128). » On voit de reste, que M. de la Grasserie n'est pas théologien. Ce que nous préférons dans son livre, c'est l'affirmation suivante : « Le besoin religieux est indéniable et il ne peut être suppléé ni par la philosophie ni par la science. » Oui, sans doute, et c'est parce que Dieu a créé l'homme avec ce « besoin » qu'il a voulu le satisfaire en lui révélant ce qu'il devait croire, comment il devait agir et pourquoi il devait aimer.

9. — N'est-il pas possible, demande M. Marguery, en prenant pour guide les principes mêmes de l'évolution, de définir la nature de l'émotion esthétique et de déterminer la genèse et le développement de l'œuvre d'art? C'est l'objet de son livre : *L'Œuvre d'art et l'évolution*. La jouissance par laquelle la beauté émeut et ravit notre âme a sa source dans l'harmonie de la nature. L'artiste rêve de fixer les visions fugitives et successives, « de donner la durée à ce qui passe, de retenir ce qui fuit, d'immortaliser ce qui meurt. » Pour réaliser son œuvre, il « dégage les harmonies de la nature » et les traduit par des lignes, des formes, des couleurs, des sons ou des mots. — Mais si la réalité l'emporte sur l'art par les éléments et les forces qui la composent et dont elle dispose, il y supplée par le jeu du rythme dont il fait varier, suivant les cas, l'intensité (par laquelle il traduit la grandeur) et la tension (par laquelle il exprime la grâce). Ainsi s'établissent des équilibres variés et se réalisent des harmonies complexes. L'art « n'est pas l'écho d'un idéal invisible ni la création arbitraire du cerveau humain ; il est un reflet de la nature, » mobile et changeant comme elle, il parcourt tous

les degrés de l'évolution. — L'auteur de ce livre a observé et réfléchi ; il y a de la justesse et de la finesse dans les considérations qu'il développe. Ces pages veulent être une confirmation de l'hypothèse évolutionniste. Je n'y vois pas d'inconvénient ; mais ceux mêmes qui jugeraient la démonstration insuffisante, pourront lire ces pages claires et agréables avec plaisir et profit.

Morale. — 10. — Le plus vif désir de l'auteur « est que l'on considère ce livre (*La Foi morale*) autant comme une action que comme une œuvre abstraite et scientifique. » C'est un appel aux honnêtes gens, une exhortation à se réunir, à se grouper dans une foi commune dont la morale est l'objet. La doctrine spiritualiste affirme que l'univers converge vers une loi de justice et d'amour que l'homme doit réaliser par la liberté. En vérité, la base n'est peut-être pas très solide, car « en morale, la vérité se réalise, s'acquiert avec la vie ; elle est fonction de la vie et dès lors susceptible d'évoluer comme elle (p. 9). » A la bonne heure, la vie « évolue » ; mais comme c'est en divers sens, souvent très opposés d'après les forces et les mobiles qui la dirigent, comment distinguerons-nous entre ces évolutions variées, celles que nous pourrons admettre comme légitimes et que nous devrons prendre pour règles de conduite ? Ce ne sera pas la religion qui nous l'indiquera puisqu'elle consiste « en des croyances que ne sanctionne pas la critique scientifique. » Cependant nous devons tendre « au rapprochement, à l'entente, à la fusion, peut-on espérer, de la vie morale religieuse et de la vie morale de la libre pensée. » Il faut donc déterminer les conditions de la connaissance morale en distinguant soigneusement l'esprit et la lettre ; nous essaierons ensuite de faire pénétrer ces idées dans la vie sociale en commençant par la réforme de l'individu. Nous y arriverons sans doute si les hommes éclairés, et spécialement « les classes détachées des religions, » s'unissent pour créer des œuvres de culture morale, de progrès et d'amélioration sociale. Ainsi nous serons plus vertueux et plus heureux. — Cependant, comme il est entendu que « les vertus et les mérites ne résultent pas du libre arbitre » (p. 254), je ne vois pas bien à quoi serviront les conseils, les efforts et les groupes. A chaque page du livre de M. Harraca, nous lisons : « Ch. Renouvier dit... Tolstoï dit... Guyau dit... M. Balfour dit... l'abbé Huvelin dit..., » et je perds un peu de vue ce qu'il dit lui-même. Ses pensées ne me paraissent pas très cohérentes.

11. — Le défaut est moins sensible dans les *Reflets de foi morale* qui sont des pensées détachées. Plusieurs d'entre elles sont conformes à la morale chrétienne et inspirées par elle ; certaines sont ingénieuses, d'autres naïves ; toutes portent l'empreinte d'un esprit sincère et d'un cœur compatissant. Pourquoi M. Harraca affirme-t-il que « la vérité et la loi c'est chacun qui les fait et les réalise. » — S'il en est ainsi,

laissez-moi donc édifier à mon gré mon système du monde et organiser ma vie comme il me plaira. Que parlez-vous de morale? Si elle ne repose sur une doctrine, elle est une sujétion tyrannique. Parce que je suis raisonnable, je refuse de me soumettre à un impératif catégorique : il n'est obligatoire que s'il est vrai, et rien n'est vrai qui ne soit conforme aux idées de l'intelligence divine. La connaissance de Dieu est la condition de la morale ; elle n'a pas d'autre source que sa volonté.

12. — Le livre de M. Sciascia est dédié « all' illustre filosofo Alfredo Fouillée » ; l'auteur professe envers le philosophe français, une estime et une admiration profondes, c'est assurément son droit. Mais les sentiments qu'il exprime indiquent la tendance de ses idées. *La Psicogenesi dello istinto e della morale seconde C. Darwin* est d'abord exposée et soigneusement analysée dans une première partie : elle renferme des considérations variées sur l'instinct individuel, les facteurs de l'instinct social, le sens moral, les caractères généraux de la moralité, l'évolution de la morale. M. Sciascia s'attache à montrer que le darwinisme n'implique pas la négation des vérités métaphysiques telles que le déisme ou l'immortalité de l'âme et qu'on a tiré de fausses conséquences des hypothèses évolutionnistes mal interprétées. — La deuxième partie, plus développée, est un examen critique de ces hypothèses. Les solutions naturalistes sont déclarées, à bon droit, insuffisantes pour expliquer l'origine de la volonté, de la morale et de l'instinct. Il faut une part d'idéalisme dans la genèse et l'explication des facultés humaines et de leur objet. Quelle est cette part, en quoi consiste précisément cet idéalisme, on ne le discerne qu'assez imparfaitement dans l'ouvrage. Cette activité physique à base de volonté rappelle les théories de M. Fouillée : c'est une force qui semble revêtir divers aspects et produira divers effets. La vraie solution est plus simple et plus nette ; mais quel est le philosophe d'aujourd'hui qui se résigne à ne pas brouiller les problèmes et à ne pas compliquer leurs explications? — Le philosophe italien a beaucoup fréquenté chez nos « penseurs. » Il a de la lecture et cite volontiers les ouvrages français : en plusieurs rencontres, il a fait preuve de force d'esprit et de pénétration.

13. — Je suis très disposé à reconnaître le mérite de M. Félix Thomas et à me plaire à ce qu'il écrit : j'aime la simplicité élégante de son style, la sagesse de ses déductions, sa prudence qui n'exclut pas la vigueur et la modération qui n'implique pas le scepticisme : *Morale et Éducation*, ce titre de son dernier livre indique-t-il bien son objet? N'est-il pas, plutôt, une revue des principaux systèmes de « morales contemporaines » : morale scientifique, déterministe, pessimiste, esthétique, utilitaire et tant d'autres. L'auteur n'a garde de condamner en bloc ;

son analyse découvre et distingue les fragments de vérités contenus en tout système de bonne foi ; il les fait valoir et, parfois, semble les présenter avec complaisance. Cependant, il tient ferme pour « l'ancienne » morale, la bonne, la vraie, celle qui ne se paie point de mots et ne se nourrit point de chimères. On remarquera sans doute les deux chapitres sur la morale esthétique et le dilettantisme. Ils sont excellents. La critique du pessimisme nous paraît aussi très compréhensive. Je ne sais, par exemple, s'il est bien exact de ranger M. Brunetière parmi ceux de « nos anciens, et nos maîtres qui faisaient la chasse au pessimisme. » L'éminent critique aurait plutôt, à mon sens, témoigné à Schopenhauer une indulgence excessive. Mais ce livre est loin d'être complet : mettre en regard de la morale, l'individu et la société, l'intérêt et le sentiment, l'art et la science, c'est fort bien. L'auteur n'a oublié que la religion. Il y avait certainement un chapitre à écrire sur les relations de la religion et de la morale ; quelques insinuations éparses ça et là permettent de croire que M. Thomas aurait abordé cette question avec franchise, l'aurait traitée avec compétence et l'aurait résolue avec sagesse. Pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ?...

Histoire et Critique. — 14. — Prudence est le créateur de la poésie lyrique chrétienne ; disciple de Pindare et d'Horace, il nous a laissé des hymnes admirables. Néanmoins, il n'intéresserait point les philosophes s'il n'avait aussi composé des poèmes didactiques tel que l'Hamartigenia (ou origine du mal), l'Apothéosis (nature de Dieu) et autres poésies où il se révèle théologien. M. J. Bergman vient de lui consacrer à Upsal un savant travail : *Aurelii Prudentii clementis Psychomachia*. C'est un commentaire de la psychomachie ou combat des vices et des vertus. Les prolégomènes comprennent une recension du texte d'après les divers manuscrits, l'argument du poème, une étude sur le but que s'est proposé le poète, ses qualités littéraires, et une curieuse liste des auteurs qui en ont parlé ou l'ont imité. Parmi de nombreux ouvrages allemands consacrés à ce poète, on trouve quelques commentateurs anglais et la thèse latine de M. Faguet, publiée en 1883. Depuis cette époque, M. Puech a écrit sur Prudence un livre estimé. Le poème se compose de neuf cent quinze vers dont chacun est l'objet d'une explication détaillée en des notes qui font grand honneur aux connaissances philologiques de M. Bergman. La question de doctrine n'y est qu'effleurée : plusieurs avaient pensé que l'ouvrage était spécialement dirigé contre les priscillianistes ; il célébrerait la victoire de la foi contre le paganisme et de la concorde contre l'hérésie. C'est l'opinion de Rösler ; elle ne paraît pas admissible à l'auteur de cette thèse. Il est vrai que Priscillien était Espagnol comme Prudence, mais l'objet du poème semble une critique plus générale des vices. Au dire d'excellents juges, l'œuvre est très inférieure aux poésies lyriques.

Depuis le Roman de la Rose jusqu'à la Henriade nous avons connu ces allégories monotones, ennuyeuses et glaciales qui personnifient des êtres abstraits et ne parviennent pas à leur infuser la vie.

15. — Nous avons eu l'occasion d'apprécier ici même une étude sur F. Nietzsche ; nous avons loué le talent du biographe et du critique en déplorant son indulgence et sa sympathie pour ce déséquilibré. L'auteur de ce travail, M. Lichtenberger, publie maintenant *les Aphorismes et fragments choisis*, et ces pages confirment notre jugement. Il est vrai que, dans une introduction fort bien écrite, il essaie de plaider encore et de défendre au moins l'homme contre l'auteur, contre son « immoralisme » et son « radicalisme aristocratique. » Mais tournez quelques pages et abordez les textes : à chaque instant vous êtes choqué ou blessé dans vos convictions ou vos affections. Et la raison en est claire : s'il y a quelque idée originale parmi ces folies anarchiques, c'est assurément la théorie de la « table des valeurs » ; c'est-à-dire de l'évaluation faite par les philosophes et l'humanité tout entière des concepts et des réalités qui dirigent la pensée et la vie. Par exemple, les hommes ont opposé et préféré le vrai au faux, le bien au mal, le juste à l'injuste, etc. ; mais ces distinctions et ces préférences sont des préjugés. Cette table, il faut la renverser pour en dresser une autre. Ce qui importe seul, c'est de vivre et de vivre avec une puissance, une indépendance, une jouissance toujours accrues et exaltées. C'est la fonction des êtres supérieurs, « des surhommes » de s'élever au-dessus « des bêtes de troupeau. » Si le mensonge, la cruauté, l'impudeur, la ruse sont nécessaires, il devra les employer sans scrupule. Il bouleversera donc toutes les notions acquises, toutes les traditions respectées pour substituer aux raisons et aux règles de vie admises jusqu'ici par notre race de nouveaux motifs et de nouvelles formes d'existence. Que par une inconséquence heureuse F. Nietzsche fut obligeant et doux envers ceux qui l'entouraient, je veux bien m'en réjouir, mais n'ayant à juger que le philosophe, je dois déclarer qu'il serait criminel s'il n'était pas fou.

16. — Mais il est fou. — Si vous voulez un supplément de preuves, M. Henri Albert vous le fournira dans ses *Pages choisies*... malgré lui, certes, car il déclare « ce philosophe intempestif, le plus actuel des écrivains... qui peut devenir pour nous un merveilleux éducateur. » Ne discutons plus et citons plutôt les ouvrages d'où sont tirés ces extraits. — 1. L'Origine de la tragédie ou hellénisme et pessimisme : elle est la synthèse de l'esprit apollinien, principe de mesure et d'harmonie, et de l'esprit dionysien, principe de force et de fougue. — 2. Considérations inactuelles : quatre essais sur Strauss, les études historiques, R. Wagner et Schopenhauer. — 3. Humain, trop humain : réflexions morales, pardon ! immorales sur l'art. — 4. Le Voyageur et son ombre.

— 5. Aurore : aube indécise des espérances qui enchantent le philosophe. — 6. Le Gai Savoir : la morale des forts et des heureux, la haine de ceux qui souffrent et qui ont pitié. — 7. Ainsi parlait Zarathoustra : c'est le poème du « surhomme », il célèbre ses qualités, soutient ses droits, attaque les croyances et les vertus d'autrefois. — 8. Par-delà le bien et le mal : panégyrique ou dénigrement à outrance des caractères ou des talents de l'Allemagne et de l'étranger ; — 9. La Généalogie de la morale : contre la distinction du bien et du mal. — 10. Le Crépuscule des idoles : « comment on philosophe au marteau » ; ce « marteau » est entre les mains d'un iconoclaste et d'un destructeur acharné. — 11. L'Antichrétien : répugnante et odieuse attaque du christianisme. — Tout cela, avec des élans lyriques et des expressions pittoresques, un ton emphatique ou inconvenant, des paradoxes et des violences dont l'état actuel du malheureux Nietzsche est l'explication ou l'excuse. On sait que son intelligence s'est éteinte depuis des années et qu'il attend la mort qui « doit finir, dit M. Lichtenberger, les souffrances de l'homme et les aventures intellectuelles du penseur. » Souhaitons qu'avant la perte de sa raison il ait regretté le détestable usage qu'il fit des dons remarquables qu'il avait reçus de la Providence.

17. — L'admirable romancier auquel nous devons *la Guerre et la paix et Anna Karénine* fut certainement conduit par des idées philosophiques ; mais elles étaient vagues et disséminées dans ses œuvres littéraires. Depuis qu'il a lancé tous ses anathèmes à l'art et à la société, il est devenu anarchique et mystique. M. Ossip-Lourié a voulu nous exposer *la Philosophie de Tolstoï*. Son opuscule comprend d'abord une biographie qu'on lit sans fatigue : c'est la première partie ; la deuxième est consacrée aux doctrines. Elles sont peu précises ; l'essentiel est que la vie doit être religieuse c'est-à-dire appuyée sur les rapports de l'homme avec Dieu (ou avec l'Univers ; « selon Tolstoï ces deux conceptions sont synonymes ») — la morale est la règle d'activité dérivant de ces relations. Amour, travail, solidarité — tel est le résumé des principes de la morale. « Cela ressemble assez au christianisme » direz-vous. Aussi bien Tolstoï conservera le mot ; mais il est bien entendu qu'il en proscrira la métaphysique. « L'Eglise chrétienne a inventé la légende de la divinité de Jésus pour aveugler les peuples qu'elle voulait asservir, dont elle voulait accaparer les biens. » La phrase est de M. Ossip-Lourié : je crains qu'elle ne traduise exactement les idées de son « philosophe. » Celui-ci approuverait-il aussi cette déclaration : « C'est peu de dire que le patriotisme n'est plus de nos jours une vertu, mais un vice : à proprement parler, le vrai patriotisme n'est même plus possible de nos jours, parce qu'il n'a ni fondements matériels ni fondements moraux » (p. 124). A nos yeux, cela est purement abominable : ce qui me console c'est que M. Ossip-

Lourié — qui écrit du reste correctement et agréablement en français — est Russe ou Norvégien.

18. — Défendons-nous de l'exotisme et revenons à nos auteurs nationaux, conformes à notre race, à notre tempérament, à notre génie. Tel l'éloquent oratorien dont M. l'abbé Pichot fait connaître l'œuvre aux nouvelles générations. Les *Pages choisies du R. P. Gratry* sont empruntées à ses divers livres et groupées sous plusieurs titres : Philosophie — Raison et Foi — Dieu — L'Ame — Le Corps — Le Christ — L'Église — L'Humanité — Le Cosmos — Harmonies philosophiques et religieuses — La Science comparée — La Paix. Cette division est très acceptable, s'adapte convenablement aux divers sujets traités par le philosophe chrétien. On admire le souffle ardent et pur qui passe à travers ces pages, les hautes et larges pensées qui dilatent l'âme. Parfois on éprouverait le désir de les retrouver dans le texte et de les éclairer par ce qui précède ou ce qui suit... Malheureusement M. l'abbé Pichot n'indique jamais les ouvrages auxquels elles sont empruntées.

19. — M. F. Pillon a publié le neuvième volume de *l'Année philosophique*. On y peut lire une profonde étude de M. Renouvier sur le principe de relativité qui est, comme on sait, la base essentielle du néo-criticisme. L'important ouvrage du maître, *Philosophie analytique de l'histoire*, est ensuite étudié par M. O. Hamelin. « Les générations se nourriront de sa forte substance : en même temps qu'une belle œuvre c'est un bienfait. » Cela est un peu lyrique. M. Renouvier est un travailleur puissant : il a creusé profondément son sillon, mais il a semé beaucoup d'ivraie et la moisson qu'il a cueillie ne saurait nourrir les âmes. Aussi bien, son panégyriste nous a paru quelquefois manquer de clarté. Tel n'est pas le défaut de M. Dauriac, qui se meut très aisément à travers les questions d'esthétique les plus complexes. Il y a bien des affirmations acceptables et suggestives dans l'article consacré à l'esthétique criticiste, malgré l'inadmissible phénoménisme idéaliste qui en est le fond. Mais on sait que le but suprême de l'École est avant tout « d'abattre la substance. » M. Pillon profite de toutes les occasions qu'il rencontre. Je me reprocherais cependant de ne point signaler la remarquable étude intitulée : *La Critique de Bayle ; critique du panthéisme spinoziste*. A la vérité il y est peu question de Bayle et à peine de Spinoza ; mais le concept de substance y est envisagé sous plusieurs aspects très dignes d'attention, depuis Aristote jusqu'à Leibnitz. Nous n'avons point trouvé « longue cette excursion dans l'histoire de l'idée de substance. » Jamais peut-être la pénétration et la netteté, qui sont deux qualités de M. Pillon, ne s'étaient révélées avec une telle maîtrise. Il a remis à sa vraie place l'important problème de l'individuation et — non sans injustice envers saint Thomas — montré

les liens qui unissent Duns Scot à Leibnitz. Ces pages qui appellent de nombreuses réserves sont vraiment belles par l'ampleur de la pensée. Suit la bibliographie philosophique française de l'année 1898. On a remarqué que le critique accueille avec plus « d'indulgence » les écrivains catholiques, mais il conserve contre l'Église les préventions les plus aveugles et les plus acharnées. Cette injustice et cette haine — il faut bien appeler les choses par leur nom — déparent ce recueil dont les informations pourraient rendre de grands services à ceux que préoccupent ou intéressent les questions philosophiques.

L. MAISONNEUVE.

BEAUX-ARTS

1. *Histoire du Château de Versailles, d'après les sources inédites*, par PIERRE DE NOLHAC, conservateur du Musée national de Versailles. Paris, Société d'édition artistique, 1899, in-folio, p. 1-64, en deux fascicules illustrés de grav. dans le texte et de planches hors texte. (L'ouvrage formera deux volumes. Prix de souscription : 280 fr.) — 2. *Les Saints Évangiles;* traduction par l'abbé GLAIRE, illustrations d'après les maîtres des XIVe, XVe et XVIe siècles. Paris, Goupil, 1899, 2 vol. in-4 de XXXI-148 et 196 avec 250 photogravures, 48 fr. — 3. *Les Premiers Vénitiens*, par PAUL FLAT. Paris, Laurens, 1899, in-4 de 181 p., avec 16 héliog. et 55 grav., 40 fr. — 4. *Saint Antoine de Padoue et l'Art italien*, par C. DE MANDACH. Paris, Laurens, 1899, in-8, de 368 p., avec 13 planches et 88 grav., 20 fr. — 5. *La Sculpture floréntine, seconde moitié du XVe siècle*, par MARCEL REYMOND. Florence, Alinari frères; Paris, Laurens, 1899, in-4 de 250 p., avec 100 photogravures, 25 fr. — 6. *Simone Martini, Ein Beitrag zur Geschichte der Sienesischen Malerei im XIV Jahrhundert*, von AGNÈS GOSCHE. Leipzig, Seemann, 1899, in-8 de 142 p., avec 8 grav., 1 fr. 25 — 7. *L'Art religieux du XIIIe siècle en France, Étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration*, par ÉMILE MALE. Paris, Leroux, 1899, in-8 de XIV-534 p., avec 96 grav., 10 fr. — 8. *Quomodo Sibyllas recentiores artifices repraesentaverint.* Thesim Facultati litterarum Parisiensi proponebat E. MALE. Paris, Leroux, 1899, in-8 de 77 p., 3 fr. — 9. *Leçons professées à l'École du Louvre* (1887-1896). I. *Origines de l'art roman et gothique*, par LOUIS COURAJOD. Paris, A. Picard, 1899, in-8 de XII-588 p., 10 fr. — 10. *Un historien de l'art français, Louis Courajod.* I. *Les Temps francs*, par A. MARIGNAN. Paris, E. Bouillon, 1899, in-8 de VIII-187 p., 6 fr. — 11. *Voyage idéal en Italie*, par JEAN SCHOPFER. Paris, Perrin, 1899, in-12 de 350 p., 3 fr. 50. — 12. *Inventaire des tableaux du Roy, rédigé en 1709 et 1710 par Nicolas Bailly*, publié par FERNAND ENGERAND. Paris, Leroux, 1899, in-8 de XXXIV-696 p., 12 fr. — 13. *French Painters of the XVIII th Century*, by Lady DILKE. Londres, George Bell, 1899, in-4 de XV-231 p., avec 78 photogravures, 35 fr. — 14. *A History of French Art, 1100-1899*, by ROSE G. KINGSLEY. Londres, Longmans, Green and Co., 1899, in-8 de XVI-517 p., 13 fr. 25. — 15. *Sir John Everett Millais, His Art and Influence*, by A.-L. BALDRY. Londres, George Bell, 1899, in-8 de XVI-124 p., avec 89 grav., 9 fr. 50. — 16. *Répertoire chronologique de l'histoire universelle des beaux-arts*, par ROGER PEYRE. Paris, Laurens, 1899, in-8 de XII-496 p., 6 fr. — 17. *Diccionario biografico de Artistas Valencianos*, por el baron de ALCAHALI. Valence, Federico Domenech, 1897, in-4 de 443 p., 10 fr. — 18. *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, par SALOMON REINACH. Tome II, en 2 vol. Paris, Leroux, 1898, in-8 de XXXVIII-852 p., 10 fr. — 19. *Le Bas-relief romain à représentations historiques*, par EDMOND COURBAUD. Paris, Fontemoing, 1899, in-8 de XIV-402 p., illustré, 12 fr. 50. — 20. *Indagini archeologiche sulle Rappresentanze del « Signum Christi »*, del Sac. Dott. VINCENZO STRAZZULLA. Palerme, Reber, 1899,

n-8 de 77 p., 2 fr. 50. — 21. *Le Crucifix dans l'histoire et dans l'art, dans l'âme des saints et dans notre vie*, par J. Hoppenon, S. J. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1899, in-8 de xvii-214 p., illustré, 2 fr. — 22. *Die Kreuzigung Christi in der bildenden Kunst*, von Michael Engels. Luxembourg, St. Paulus-Gesellschaft, 1899, in-8 de 95 p., avec 137 grav., 12 fr. 50. — 23. *Le Trésor liturgique de Cherves en Angoumois*, par Mgr X. Barbier de Montault. Angoulême, Constantin, 1897, in-4 de 119 p., avec grav. dans le texte et 12 phototypies, 20 fr. — 24. *La Petite Venise, histoire d'une corporation nautique*, par J. Fennebresque. Paris, Picard et fils, 1899, in-8 de 107 p., illustré, 6 fr. — 25. *Note sur une statue de saint Jean-Baptiste découverte en 1898 dans l'église de Rouvres*, par Louis Poinssot. Paris, Leroux, 1899, in-8 de 14 p., avec 2 planches, 1 fr. 50. — 26. *Sulla Scala esterna del Palaggo del Popolo*, osservazioni del Relatore Aless. Bellucci. Pérouse, Unione tipografica, 1899, in-8 de 52 p., avec plans, 2 fr. 50. — 27. *Histoire de l'anatomie plastique*, par Mathias Duval et Édouard Cuyer. Paris, Société française d'éditions d'art, 1899, in-8 de xiii-351 p., avec 118 grav., 3 fr. 50. — 28. *L'Art indien*, par Maurice Maindron. Paris, Société française d'éditions d'art, 1899, in-8 de ix-314 p., avec 153 grav., 3 fr. 50. — 29. *Le Costume, la Mode*. (*Encyclopédie populaire du vingtième siècle*). Paris, Société française d'éditions d'art, 1899, in-12 de 160 p., 1 fr. — 30. *La Photographie*. Même collection. Paris, Société française d'éditions d'art, 1898, in-12 de 152 p., 1 fr. — 31. *La Photographie animée*, par Eug. Trutat. Paris, Gauthier-Villars, 1899, in-8 de xii-185 p., avec grav., 2 fr. 50. — 32. *La Céramique ancienne et moderne*, par E. Guignet et Édouard Garnier. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 311 p., avec 69 grav., 6 fr. — 33. *Vus de profil*, par Henry-Jouin. Paris, Firmin-Didot, 1899, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. — 34. *Le Beau, l'art et la pensée. Lettres et journal de la montagne*, par C. Charaux. Paris, Pedone, 1899, in-12 de 361 p., 3 fr. 50.

1. — Commençons par un juste hommage aux beaux livres. La librairie de luxe, cette année, à la veille de la grande Exposition, semble avoir un renouveau merveilleux, et les ouvrages dont nous allons parler ne sont qu'une faible part de ceux qui refleurissent les vitrines un peu déshabituées de ces aubaines. La Société d'édition artistique, installée depuis ce printemps au Pavillon de Hanovre, a inauguré magnifiquement la série de ses publications. Elle a demandé à M. de Nolhac une *Histoire du Château de Versailles* qui promet, si nous en jugeons par les deux premiers fascicules déjà en vente, un monument définitif de somptueuse érudition. Il serait superflu de présenter M. de Nolhac aux lecteurs du *Polybiblion;* pendant plusieurs années, à cette place même, ils ont pu goûter la sûreté, la bienveillance et la finesse de sa critique, toutes qualités dont le souvenir ne peut qu'être redoutable à son successeur. Ils connaissent et ils apprécient également l'ami de Pétrarque et le biographe de Marie-Antoinette. Mais, quels que soient par ailleurs ses titres de travailleur robuste et sincère, on peut affirmer que M. Pierre de Nolhac restera, pour la postérité, l'historien de Versailles. Les lignes qui suivent, et que nous empruntons à l'Introduction du volume, en indiquent sommairement la direction et la portée. « Depuis dix ans, l'auteur réunit les matériaux de ce travail. Il croit possible de donner aujourd'hui une réponse aux principales questions ayant un intérêt direct pour l'art ou pour l'histoire. Sans faire ici la chronique de la Cour de France (ce qu'il a entrepris sans une autre forme), mais

dans l'espoir d'y servir, il a tâché d'éclaircir sur beaucoup de points, et tout au moins sur ceux qui importent, la topographie intérieure et extérieure de Versailles pendant les trois règnes. Il a cherché en même temps à fixer le plus possible la part de tous les artistes, en faisant rendre justice à des maîtres oubliés. L'histoire des arts décoratifs lui devra peut-être quelques noms nouveaux et quelques dates ignorées. Tout en essayant de reconstituer des états anciens plus ou moins entièrement disparus, et que les tableaux, les estampes ou les dessins reproduits feront connaître, il s'est attaché de préférence à l'étude des parties bien conservées; il a même tenté de détacher, pour ainsi dire, au milieu du récit historique, la monographie de chacune de ces parties, qui sont les plus intéressantes pour le visiteur et naturellement les plus instructives. » C'est la première fois, en vérité, que les sources de l'histoire de Versailles sont mises à profit avec une méthode aussi sûre. Les découvertes faites, les erreurs rectifiées paraissent innombrables. Tous les documents officiels que présente, sans lacune, de l'année 1664 à l'année 1782, le service des Bâtiments du Roi, comptes, rapports, lettres et minutes de Colbert et de Louvois, registre des ordres du Roi tenu par Mansart, devis et mémoires dus, sous le règne de Louis XV, à l'administration de Tournehem et de Marigny, cette mine prodigieuse de richesses inconnues que recèlent notre Bibliothèque et nos Archives nationales a été patiemment, longuement exploitée par M. de Nolhac. Ajoutez-y les dessins anciens, les esquisses et projets de Charles Le Brun et de ses élèves, enfouis dans les cartons du Louvre, les plans conservés parmi les papiers de Robert de Cotte, les croquis de Van der Meulen, les si curieuses peintures de Martin, d'Allegrain et de Cotelle, représentant les divers bassins du parc, enfin les estampes, dont certaines, parmi les Pérelle surtout, sont des exemplaires uniques; et vous aurez une idée rapide de tant de trésors offerts à la science. Eh bien! ce livre éminemment érudit, grâce au talent de l'écrivain, se lit sans fatigue, et il est devenu, grâce au zèle prodigue des éditeurs, un immense album où l'histoire et le paysage tour à tour nous séduisent. Cinq cents gravures, dont moitié hors texte, exécutées par des procédés directs et spéciaux que la nouvelle Société se réserve d'exploiter, seront réparties en ces deux grands volumes in-folio dont l'ampleur devient presque effrayante. Mais M. de Nolhac en soutient allégrement le poids. Heureux auteur, et heureux éditeurs!

2. — La palme du grand concours de librairie appartient sans conteste à MM. Jean Boussod, Manzi et Joyant, directeurs de la maison Goupil. Nul à Paris, et non pas même à Londres, ne saurait lutter contre eux. Ils éditent, pour les grands financiers des deux mondes, un Musée du Louvre à deux cents francs la livraison, et en même temps ils mettent à la portée de tous le livre des livres, idéalement illustré, les *Saints*

Évangiles ornés de 250 gravures, reproduction de peintures italiennes, flamandes, allemandes et françaises des XIVe, XVe et XVIe siècles. Illustrer la vie de Jésus fut toujours le rêve des artistes chrétiens, rêve, hélas ! bien faiblement réalisé de nos jours. On ne se souvient guère des dessins délicats et un peu mous d'Alexandre Bida, solennellement édités par la maison Hachette ; et les amateurs ont-ils récompensé le colossal et récent effort de la maison Mame pour traduire les patientes aquarelles de M. James Tissot ? Mais quel peintre aujourd'hui pourrait atteindre la grâce chrétienne, la piété, la candeur d'un Fra Angelico, d'un Van Eyck, d'un Memling, la tendresse plaintive d'un Botticelli, l'émotion tragique d'un Dürer ou d'un Holbein ? C'est à eux seuls, aux nobles maîtres d'autrefois, qu'il appartenait de nous rendre le sentiment pieux que les mains de nos artistes sont impuissantes à faire vivre. M. Manzi a bien trouvé le seul moyen de faire de ce livre des âmes la plus douce joie des yeux. Nul graveur n'est intervenu pour affaiblir par de trop habiles interprétations la sensation de vérité que nous ressentons devant ces photographies ; la typogravure Goupil est la perfection même. Voyez ces Madones, ces Anges, ces Christs douloureux en qui des écoles si diverses ont exprimé avec une telle intensité leur cri d'amour et d'adoration ; ce livre ne mérite-t-il point d'être, par l'image aussi, le compagnon de la vie, conseiller de toute douceur et de toute bonté ? Je ne doute pas qu'aux étrennes qui approchent ce ne soit le joyau des familles chrétiennes. Mais j'admire trop sincèrement l'idée de cette splendide publication, cette idée me paraît si juste et si nécessaire, que je ne puis m'empêcher de la souhaiter plus parfaite encore, et d'y relever deux défauts dont l'un peut-être, me dira-t-on, était inévitable. C'est d'abord un choix un peu abondant de peintres trop modernes, déjà éloignés de la pure tradition chrétienne ; au lieu de tels élèves médiocres de Dürer, au lieu même de telles œuvres célèbres du Guide, de Van Dyck et de Rembrandt, pourquoi n'avoir point reproduit quelques fresques de Giotto, quelques panneaux de plus du vieux Duccio, ce premier grand illustrateur italien de la vie du Christ ? A quoi les éditeurs répondront que les maîtres italiens étaient déjà en majorité, et c'est vrai sans doute, mais je regrette Giotto et les chers Siennois. On pourra aussi observer que le classement de ces belles images est un peu incohérent ; l'on désirerait voir ensemble toutes les représentations d'un même sujet, ou encore chacune des quatre grandes écoles de peinture illustrant un Évangile (l'École française étant représentée par les miniatures surtout). Ces arrangements, en théorie, sont trop simples pour n'avoir pas été examinés par les éditeurs ; à la pratique, ils ont dû rencontrer des difficultés insurmontables. La traduction choisie est celle de l'abbé Glaire, approuvée par le Saint-Siège, et des notes artistiques de M. Eugène Müntz, le savant membre de l'Institut, ainsi

qu'une table chronologique et biographique des peintres procurent un plus facile accès de l'admirable musée d'art chrétien.

3. — Parmi ces peintres italiens dont l'inspiration si variée offre aux âmes altérées une source de fraîcheur toujours nouvelle, *les Premiers Vénitiens* ont une séduction rare et subtile bien faite pour tenter un écrivain moderne. Il y a, dans cette essence difficile à condenser, un éclat et un parfum oriental ; c'est d'abord la candeur grave des vieilles icones byzantines transportées aux rives de l'Adriatique, le souvenir des mosaïques étincelantes de Saint-Marc et de Torcello ; puis quelque chose de vivant et de lumineux qui n'appartient qu'à Venise, l'or vert du crépuscule sur la lagune paisible, toute la magie de la ville mourante et qui s'enveloppe d'un suaire merveilleux. M. Paul Flat, « un passionné d'art qui est en même temps un psychologue, » comme le définit M. Maurice Barrès, excelle à traduire ces mouvantes nuances. Son enthousiasme, d'abord ébloui de Véronèse et de Titien, a cherché plus haut et plus loin l'explication de richesses fantastiques, et, peu à peu introduit dans la vieille cité où les Vivarini, les Bellini et Carpaccio ont laissé (ils ne sont pas ailleurs) leurs plus émouvants chefs-d'œuvre, il a composé ce beau livre, dont la longue préface de M. Barrès n'est pas un des moindres attraits : bouquet aux fortes senteurs, qui aura sa place un jour dans les anthologies de notre fin de siècle. M. Flat a écrit un beau livre, et je n'ai pas dit que ce fût un livre d'érudition ; c'est un livre de sensations délicates. Selon la méthode psychologique de Taine, mais avec cette façon plus raffinée et pénétrante qui sort bien de M. Barrès, notre auteur nous promène dans la Venise d'autrefois, qu'il est si aisé de ressusciter sous les quelques haillons modernes dont elle se couvre ; les chroniqueurs lui rendent la vie du quinzième siècle ; et les grandes fêtes, les ambassades, les processions revivent devant nous. Les deux chapitres intitulés : Giovanni Bellini et la peinture intime, Vittore Carpaccio et la peinture décorative, ont une plénitude de poésie débordante ; quelle jolie et juste description de ce chef-d'œuvre de Carpaccio, « le Sommeil de sainte Ursule ! » Je ne fais qu'un reproche au travail de M. Flat, c'est de se laisser lire trop vite et trop heureusement, de ne point nous arrêter en quelques utiles broussailles érudites. Mais voici mieux, pour nous arrêter, que des broussailles : ce sont les charmantes gravures partout répandues, ces excellents clichés des photographes Alinari. Que de progrès réalisés par l'antique maison qui jadis édita Charles Blanc ! Des mains jeunes, expertes en bibliophilie, ont savamment assemblé les éléments de publications durables, et dans ce livre aux belles marges les photogravures enchâssées brillent comme des joyaux.

4. — Les mêmes éditeurs, avec un soin égal, mais dans un format

un peu moindre, nous présentent un livre qui, au rebours du précédent, est uniquement œuvre d'érudition. L'étude si complète, si minutieusement documentée de M. de Mandach sur *Saint Antoine de Padoue et l'Art italien,* fut, ce printemps-ci, la première thèse soutenue en Sorbonne « pour le doctorat d'Université. » Thèse brillante, et fort remarquée, qui classa d'emblée le jeune auteur parmi les historiens d'art. A une époque où le culte de saint Antoine a pris brusquement une extension inouïe, il peut être utile, non seulement aux dévots du saint, mais aux artistes appelés à retracer son image, de savoir comment s'est formée son iconographie, quels en sont les traits essentiels et réellement anciens. L'œuvre critique de M. de Mandach nous aide à comprendre l'évolution de la légende; elle nous transporte dans ce monde franciscain du moyen âge, dont la reconstitution plus ou moins fidèle a été tant de fois ébauchée en ces derniers temps. Ce répertoire admirable est illustré d'un grand nombre de belles photographies dues souvent à l'auteur lui-même. Avec quelle joyeuse surprise n'ai-je point reconnu, en ces doctes pages, les fidèles images de telle fresque, de tel panneau précieux longtemps cherchés en des coins peu visités de l'Ombrie ! Telle porte d'église ou de cloître, qui n'avait pu s'ouvrir au voyageur de passage, n'a pas résisté à l'insistance du patient érudit, qui voulait tout voir, et qui a tout vu. Aussi son livre prendra-t-il place, dans les bibliothèques franciscaines, à côté du savant et si intéressant ouvrage que le professeur allemand M. Thode consacra jadis à saint François d'Assise et aux origines de l'art italien.

5. — L'an dernier, à pareille époque, nous signalions ici, non sans les plus vifs éloges, la magistrale publication entreprise par M. Marcel Reymond, avec le concours de MM. Alinari, illustrateurs et éditeurs, sur *la Sculpture florentine.* Un troisième volume vient de paraître, et nous conduit jusqu'à la fin de la première Renaissance, de cette exquise période si jeune et si ardente, où la ferveur chrétienne se combine spontanément avec la plus fidèle observation de la nature. L'antiquité, déjà connue et vénérée, n'exerce pas encore cette domination tyrannique et persécutrice que Michel-Ange va imprudemment lui octroyer; elle conseille et n'ordonne pas; on l'interroge avec curiosité, mais la nature demeure la bienfaisante et pacifique maîtresse. La seconde moitié du quinzième siècle, étudiée en ce livre, ne réunit plus de génies comparables à Donatello, Ghiberti et Luca della Robbia; c'est l'époque des maîtres élégants et un peu mièvres, Rossellino, Desiderio, Mino da Fiesole, Civitali, Andrea della Robbia; mettons à part Pollajuolo et Verrocchio, plus voisins de Donatello, plus nerveux et plus réalistes. Il y a des symptômes d'affaiblissement et de décadence dans ces recherches trop subtiles, dans ces complications des gestes et des draperies où se plaisent les sculpteurs comme les peintres.

Mais que de trouvailles rares et séduisantes dans leur préciosité! Quelle perfection dans ces bustes, dans ces portraits d'hommes et de femmes qui sont peut-être la meilleure part de la gloire italienne à cette époque! M. Marcel Reymond les apprécie avec un charme d'érudition et de goût qui suffirait à la durée de son livre, alors même que MM. Alinari n'en n'auraient point fait l'album de chefs-d'œuvre que l'on sait. Que d'inspirations nouvelles pour nos sculpteurs en quête d'idéal, s'ils se donnaient la peine de voir et de s'instruire! Est-ce que cet étrange Agostino di Duccio, le sculpteur de Rimini et de Pérouse, n'est pas un des maîtres les plus modernes, les plus « préraphaélites » qu'on puisse imaginer? Voyez ces Anges tortillés, ces Vertus ondulantes et prétentieuses, bonnes à ravir l'âme de M. Joséphin Péladan ! Non, arrêtez-vous plutôt devant cet Enfant Jésus et ce petit saint Jean de Desiderio da Settignano, et devant les bustes de jeunes filles où ce maître souverainement élégant a mis une noblesse, une pureté, une beauté indicibles. Le grand ouvrage de M. Marcel Reymond doit être un des guides favoris des gens de goût; on y trouve le sens pieux et délicat de la nature, et, en toute saison, un vivifiant rayon de beauté.

6. — Le livre allemand de Mlle Agnès Gosche sur *Simone Martini* est, comme l'indique le titre, « une contribution à l'histoire de la peinture siennoise au quatorzième siècle. » Ce n'est point encore l'étude psychologique et nuancée que demande ce primitif si suave et le plus voisin, par delà les monts, de notre grand art gothique ; mais c'est une monographie complète, et qui a ce mérite de venir la première de toutes. L'auteur reprend, après Crowe et Cavalcaselle, les classiques historiens de la peinture italienne, un catalogue d'œuvres et une chronologie assez délicates à établir ; il précise quelques points, en laisse d'autres à discuter, par exemple la date des peintures d'Assise, l'analyse fort complexe des œuvres d'Avignon. Quelques bonnes reproductions photographiques commentent utilement ces pages érudites et sagaces.

7. — Me voici fort embarrassé pour apprécier en ce peu de lignes dont je dispose un ouvrage considérable, une véritable encyclopédie d'art, de littérature et de liturgie, condensée sous la forme la plus brillante, le livre de M. Émile Mâle sur *l'Art religieux du XIIIe siècle en France*. Ce normalien, ce jeune professeur de rhétorique parisienne a eu l'heureuse idée de ne point, comme tant d'autres, consacrer les cinq cents pages d'une thèse de doctorat à un obscur écrivain plus ou moins classique qu'une critique de vingt pages eût beaucoup mieux accommodé ; et, très vaillamment, il s'est fait le continuateur des Didron et des Viollet-le-Duc. Il a entrepris de nous expliquer, au moins en ses origines littéraires, toute la grande œuvre d'art du siècle de saint

Louis, nos statues gothiques, nos miniatures et nos vitraux (je ne parle point des fresques, dont il ne reste que de faibles vestiges) ; il s'est inspiré de la prodigieuse compilation que rédigea Vincent de Beauvais, sous le titre de Grand Miroir, *Speculum majus*, Miroir de la Nature, de la Science, de la Morale et de l'Histoire, pour tracer méthodiquement des avenues claires et aérées dans cette forêt d'idées troubles ou sublimes, de foi robuste et de légendes. La conception symbolique du monde, dont tous les éléments concourent à l'œuvre divine de la Rédemption, domine l'art du moyen âge ; aussi y eut-il de bonne heure des livres d'exégèse, comme *la Clef de Méliton, le Miroir de l'Église d'Honorius d'Autun*, pour donner le secret de cette double figuration, à la fois sensible et idéale, qui offrait aux imagiers un thème si neuf si abondant. M. Mâle nous expose le rôle du travail et de la science dans la vie chrétienne, et pourquoi les représentations du calendrier et des sept arts, le *trivium* et le *quadrivium*, ont leur place nécessaire aux porches de nos cathédrales. Les figures des Vices et des Vertus, de la Vie active et de la Vie contemplative, annoncent et accompagnent celles de l'Ancien et du Nouveau Testament, principal sujet de l'ordonnance alternée de nos bas-reliefs et de nos verrières. Pour les bien comprendre, ces subtiles, ces éblouissantes compositions, il faut joindre à la connaissance approfondie de la Bible et des Évangiles celle des traditions apocryphes qui ont enrichi de détails charmants et pittoresques les scènes de l'Enfance, des Miracles et de la Mort de Jésus et de sa sainte Mère. Quant aux vies des Saints, que de trésors, n'est-ce pas ? dans la *Légende dorée !* Encore faut-il savoir la lire ; et M. Mâle nous y aide avec une bonne grâce parfaite. Il nous débrouille jusqu'à cette confusion de l'antiquité profane, de la mythologie et de l'histoire qui, par endroits, semble bien inextricable , et confiants, à sa suite nous nous acheminons, parmi les grandes œuvres de nos artistes, vers les images réconfortantes ou terribles des fins dernières, du Jugement qui résume tout. La conclusion éloquente de ce livre sincère sera vivement goûtée de tous ceux qui n'aiment pas moins l'érudition, quand elle consent à dissimuler ses disgracieux appareils et à prendre une allure vivante pour se mettre au service de l'enthousiasme.

8. — La thèse latine du même auteur est en quelque sorte un complément de sa thèse française, dont elle développe un point de détail : il s'agit d'expliquer, et M. Mâle s'en acquitte avec une grande autorité, par quelles phases a passé, du moyen âge à la Renaissance, cette curieuse légende des *Sibylles*, qui aboutit aux créations immortelles de Michel-Ange. Le moyen âge n'a connu que deux Sibylles, l'Erythrée et la Tiburtine; et ce n'est qu'à dater de 1481 qu'apparaissent et se répandent dans l'art italien les douze vierges fatidiques.

9. — Notre moyen âge français n'a pas eu d'apôtre plus ardent et plus convaincu que Louis Courajod. Heureux ceux qui l'entendirent parler, à l'école du Louvre, de sa voix chaude et violente, commenter avec des exclamations d'amour et de haine les œuvres frustes encore, mais qui contenaient, prête à s'épanouir, la plus belle fleur du génie de la France! Ce ne furent plus des auditeurs, ce furent des disciples. Et ils ont souhaité à leur tour, puisque la mort inattendue est venue interrompre l'initiateur dans son œuvre, que cette parole généreuse fût répandue autour d'eux. Courajod ne rédigeait point ses cours; il n'en a publié que les leçons d'ouverture; il parlait d'abondance, ne craignant point les répétitions, frappant fort et souvent pour frapper plus sûrement. La tâche que s'imposèrent deux fidèles amis de l'illustre mort, M. André Michel, son digne successeur dans son enseignement et ses fonctions de conservateur au Louvre, et M. Henry Lemonnier, le très distingué professeur d'art français en Sorbonne, la publication des *Leçons professées à l'École du Louvre de 1887 à 1896* n'était pas chose aisée. Coudre des notes rapides et trop souvent incomplètes risquait d'être insuffisant; les compléter pouvait altérer gravement l'intention originale. On s'arrêta, par un scrupule pieux, au premier parti, et le volume qui nous est offert, et que deux autres suivront, reproduit dans sa vivacité familière et jusque dans ses lacunes la parole du maître. Ce sont les notes prises par un éminent archéologue, le R. P. de la Croix, dont on connaît les belles découvertes en domaine mérovingien, qui ont servi de base à la rédaction de ce premier volume. Il traite des origines de l'art roman et gothique; c'est une mine presque inépuisable d'idées et d'aperçus nouveaux sur l'intervention des éléments barbares dans la rénovation de l'art gallo-romain, sur les influences orientales et grecques, byzantines, arabes, scandinaves. Dans cette guerre implacable déclarée aux théories d'Institut sur la perpétuité de l'art classique, on sait que Courajod, vilipendé, persécuté, mais saintement furieux, finit par triompher des Romains de la décadence. « J'ai l'honneur, s'écriait-il un jour, de prévenir notre propriétaire, c'est-à-dire l'opinion publique, que le chapitre des réparations locatives ne sera pas mince. Je suis un mauvais locataire et j'ai l'intention de faire beaucoup de dégâts dans l'appartement » (p. 291). Dégâts féconds, car ce puissant héraut de revendications patriotiques jetait, au travers des vitres brisées, la semence qui allait bientôt lever au champ de l'histoire de l'art. Les deux volumes qui vont suivre à de brefs intervalles contiendront, l'un les études sur les origines de la Renaissance en France et en Italie, l'autre, les leçons violentes et célèbres sur les origines de l'art moderne, l'art et l'enseignement académique. C'est au dernier volume qu'est réservée la notice biographique, où M. André Michel mettra toute sa science et tout son cœur.

10. — Auprès de cette publication en quelque sorte officielle des papiers de Courajod, une autre, fort diverse et plus homogène évidemment, s'efforce de rassembler et de pousser à toutes ses conséquences la pensée du maître. M. Albert Marignan, bien connu par ses doctes ouvrages sur l'art et la civilisation aux premiers siècles de l'ère chrétienne, a entrepris l'an dernier de publier dans l'excellente petite revue qu'il dirige, *le Moyen Age*, les notes qu'il avait prises aux leçons de Courajod. Ces notes, il les remaniait, les amplifiait de ses informations personnelles, en sorte que ce livre qu'il intitule : *Un Historien de l'art français, Louis Courajod*, se trouve nous donner tout à la fois une étude très nourrie de l'art à l'époque franque, dans le volume qui a déjà paru, et nous annoncer, pour le volume qui reste à paraître, une analyse documentée des origines et du développement de la statuaire gothique. M. Marignan néglige avec raison, comme se rattachant mal au but qu'il veut atteindre, les études mêlées d'invectives sur l'art moderne. Ce qui constitue la haute valeur et l'utilité immédiate et distincte de ce nouveau travail, ce sont les inventaires d'art décoratif qui en complètent les chapitres, une sorte de *corpus* des monuments et des fragments de sculpture de l'époque franque, en Italie et en France. C'est l'œuvre d'un érudit dont le bagage de notes, de livres, de photographies et de croquis est, comme il convient, considérable. Il sera précieux d'y glaner; mais je supplie M. Marignan, pour l'utilité même et la durable existence de son louable travail, de joindre au second volume un minutieux index; trop de recherches fécondes sont bien souvent perdues, faute de ce petit secours.

11. — Je n'ai pas eu besoin de feuilleter longuement le volume de M. Jean Schopfer : *Voyage idéal en Italie*, pour reconnaître en son auteur un élève de Courajod. Il suffit de voir la façon dont il reproche au bon public d'ignorer encore les richesses de la France, le ton dont il exalte notre sculpture gothique et notre art bourguignon. M. Schopfer a le « moi » un peu affirmatif, combatif et juvénile, ce qui n'est pas pour déplaire, quand une réelle jeunesse s'en mêle ; on me dit que c'est le cas. Mais que va-t-il faire en Italie, et quel étrange cicérone nous présente-t-il donc ? Il s'est aperçu, nous dit-il, par sa propre expérience de voyageur, que rien ne provoque mieux la confusion de toute esthétique que ces voyages à travers la Péninsule (imaginons qu'il parle des voyages de noces), où l'on ne néglige rien des recommandations et des astérisques de Baedeker, où l'on passe du païen au chrétien avec une facilité déplorable. M. Schopfer nous avoue qu'il a gagné directement l'Ombrie au sortir de Naples, et qu'il n'a rien compris à la « terre si douce de saint François d'Assise » ; aveu inutile pour ceux qui liront la page où l'auteur fait tranquillement un procès à Giotto et à l'allégorie chrétienne (p. 96). Ce qu'il nous offre, pour nous éviter

les déceptions, c'est le plan idéal d'un voyage en Italie, supposant, ou à peu près, les distances abolies, pour étudier d'époque en époque le développement de l'art italien. Hé quoi! mais n'est-ce pas ce que nous offrait, avec moins d'appareil romanesque, le prosaïque peut-être mais incomparablement pratique cicérone de Burckhardt? Disons toutefois que les voyageurs déjà instruits de l'Italie trouveront à lire ces vives et jolies pages un plaisir assuré; le talent qu'il a fallu pour condenser en un si petit espace tant de sincères impressions sur d'innombrables merveilles montre, en ce premier ouvrage, un esprit doué pour une généreuse littérature d'art.

12.— M. Fernand Engerand est un de ces travailleurs dévoués qui, bien que capables (il l'a plus d'une fois prouvé) de pages délicates et fines, consacrent leurs studieux loisirs à doter l'histoire de l'art d'indispensables matériaux. Combien d'autres à sa place, au lieu d'entreprendre la peu agréable besogne de recopier et d'annoter les inventaires et les commandes royales de tableaux aux XVIIe et XVIIIe siècles, se fussent empressés de brillamment écrire cette histoire de l'art français de Louis XIV à Louis XVI, qui manque encore à la France! M. Engerand, selon la vraie méthode, a commencé par nous munir d'instruments de travail. *L'Inventaire des tableaux du Roy, rédigé en 1709 et 1710 par Nicolas Bailly*, garde des tableaux de Versailles et des maisons royales, qu'il publie pour la première fois avec des additions et des notes, est en somme l'histoire de tout l'ancien fonds de tableaux du Louvre; on y trouvera les vicissitudes subies par nos Raphaël, nos Léonard, nos Titien, nos Véronèse, nos Rubens. En 1710, la collection de la Couronne comprenait 1478 tableaux, parmi lesquels les chefs-d'œuvre rassemblés par François Ier, puis par Louis XIV, acquéreur des cabinets de Mazarin et de Jabach, et aujourd'hui encore nos plus précieuses richesses. Nous posséderons bientôt, grâce à M. Engerand, l'état complet de la collection de la Couronne à la veille de la Révolution, car cet Inventaire de 1710 sera suivi d'un Inventaire des tableaux commandés et achetés par la Direction des Bâtiments du Roi, de 1710 à 1792, qui nous renseignera de façon définitive sur les origines d'une bonne part des peintures du siècle passé; dès maintenant nous pouvons dire que M. Engerand a bien mérité de l'art français.

13. — C'est d'Angleterre que nous vient la première histoire complète de la peinture française au XVIIIe siècle. Charles Blanc, Paul Mantz l'avaient ébauchée, mais sans cette rigoureuse précision que peut seule donner la connaissance des documents d'archives jointe à l'examen attentif des œuvres. Depuis plusieurs années Lady Dilke, dont les publications si informées et d'un goût si sûr sont connues de tous ceux qui s'intéressent à l'art français, se préparait par de longs séjours sur le continent, à Paris, à Berlin, à Stockholm, au long et difficile

travail dont le résultat est si satisfaisant. Si ses *French Painters of the XVIII th Century* pouvaient être publiés en français avec le luxe généreux de l'édition anglaise, ils auraient, à Paris comme à Londres, un succès immédiat, tant les gravures qui remplissent le livre sont choisies avec un sens parfait du XVIIIe siècle. Tout l'art charmant et léger, trop léger parfois, des Watteau, des Lancret, des Boucher, des Pater, des Fragonard, des Greuze rit et se joue au travers de ces pages érudites, où les dates sont rectifiées, les œuvres classées, les collections particulières interrogées méticuleusement. Les délicieux Watteau et les Lancret de Berlin et de Potsdam sont pour la première fois reproduits avec une irréprochable fidélité : l'Enseigne de Gersaint, l'exemplaire définitif de l'Embarquement pour Cythère, la Collation, l'Assemblée dans un Parc, les Comédiens français, ces merveilles de Watteau que notre Louvre enviera toujours, et que seules égalent presque la Pastorale et le Colin-Maillard de Lancret (ce dernier tableau au musée de Stockholm). M. Jacques Doucet a laissé photographier ses chefs-d'œuvre de Perronneau, de La Tour et de Chardin ; Largillière, Rigaud, Nattier, Tocqué, Drouais, les Van Loo, tous les portraitistes sont là ; et l'on ne saurait mieux choisir. Comparez à la célèbre Pompadour du Louvre les portraits que Boucher nous a laissés de la favorite ; n'expliquent-ils point, par leur raffinement discret et leur allure vraiment royale, tout le rôle de la protectrice des arts ? Je suppose que Lady Dilke et ses éditeurs vont faire réfléchir avec un peu de jalousie plus d'un critique d'art et d'un libraire français.

14. — Miss Rose Kingsley nous apporte plus encore, toute une *Histoire de l'art français*, de 1100 à 1899, et son livre, non moins que celui de Lady Dilke, mériterait d'être traduit. C'est une œuvre très sommaire en certaines parties, d'un détail un peu prolixe en d'autres : l'architecture et la sculpture, du XIIe au XVe siècle, sont vivement traitées en vingt pages, tandis que le XIXe siècle en absorbe plus de deux cent cinquante. C'est que ce travail, d'un écrivain très ardent et passionné de modernité, tend tout entier à l'apologie, parfois excessive, d'œuvres récentes ; et Miss Kingsley a été si bien conquise par la Révolution française, qu'elle admire sans la moindre restriction notre formalisme d'État et notre administration paralysante. On consultera avec profit ces listes abondantes et majestueuses d'architectes, de sculpteurs et de peintres ; bien peu sont oubliés, certains auraient dû l'être. Les impressionnistes ont enfin le chapitre qu'ils garderont dans toutes les histoires bien faites de notre art moderne. Miss Kingsley les aime et les comprend, comme tout ce que notre art nouveau fait présager de hardi et de fort ; et son livre, tout d'admiration chaude et vibrante, nous rend cette vieille confiance en notre avenir dont par moments il semble que nous nous détournions.

15. — En un gracieux petit livre admirablement illustré, M. Baldry nous raconte la vie et les œuvres du célèbre peintre anglais *John Everett Millais*, mort récemment. Il fut, on le sait, un préraphaélite de la première heure, et certaines de ses toiles de jeunesse conserveront toujours leur charme de fraîcheur et de sentiment profond. Mais il était trop habile pour s'enfermer à jamais dans la petite coterie fraternelle : il devint peintre officiel, il eut tous les succès de la mode, et peut-être son beau talent y a-t-il perdu. Ces phases diverses d'une existence fastueuse sont impartialement narrées par M. Baldry, et il faut féliciter sans réserve les éditeurs, dont nous vantions tout à l'heure la magnifique illustration du livre de Lady Dilke, de n'avoir rien épargné, en ce volume aimable et modeste, pour notre instruction et notre plaisir. Toutes les œuvres de l'époque préraphaélite sont là : le Christ chez ses parents, le Huguenot, l'Isabelle, la Jeune Aveugle, et cette merveille de l'art anglais moderne, l'Ophélie; et la pensée est excellente d'y avoir joint un choix d'intéressantes gravures sur bois, parmi lesquelles la précieuse série destinée à l'édition de 1857 des poèmes de Tennyson.

16. — Le *Répertoire chronologique de l'histoire universelle des beaux-arts, depuis les origines jusqu'à la formation des écoles contemporaines*, fait grand honneur à M. Roger Peyre. C'est un de ces livres indispensables, mais qu'il semble presque impossible de mener à bien, tant ils exigent de connaissances générales solides, et, tout à la fois, de bibliographie minutieuse! Je regrette la note bibliographique désordonnée et incomplète dont l'auteur a précédé son dictionnaire ; elle ne peut servir qu'à troubler ses lecteurs et à leur inspirer une défiance heureusement injustifiée. Car, si l'on peut relever, dans ces cinq cents pages à deux colonnes bourrées de dates et de faits, un petit nombre inévitable d'erreurs, qui diminueront et disparaîtront peu à peu en des éditions successives, on doit louer sans réserve la méthode de classement et de présentation de cet amas de renseignements précieux. C'est la clarté même : après le chiffre de l'année inscrit en vedette, en caractères gras, les noms de nations se succèdent par ordre alphabétique, chacune comportant la liste plus ou moins longue de ses œuvres d'art. En sorte qu'à feuilleter l'ouvrage de M. Peyre, toute l'histoire comparée des civilisations se dresse devant nous, et nous pouvons juger, à même date, leurs progrès réciproques dans la recherche de la beauté. Je ne doute pas que le succès n'encourage l'auteur et l'éditeur à reporter, dans une seconde édition, les limites du Répertoire à l'année 1900 : s'arrêter en 1819, à la veille de ce grand mouvement romantique d'où tout l'art moderne est issu, c'est trop vivement solliciter la curiosité et les réclamations impatientes de tous les travailleurs.

17. — Aux amateurs d'art espagnol, M. le baron d'Alcahali offre un [illegible] (*[illegible] d'art espagnol*). Le

volume est beau, de distribution claire, bien que le classement alphabétique en trois séries successives, peintres, sculpteurs, architectes, appelle naturellement à la fin un index, ou tout au moins une table des matières. Les artistes les plus modernes ont leur place en ce recueil si complet, où j'ai eu l'agréable surprise de trouver, non loin des vieux peintres aragonais du xve siècle, non loin de Francisco Ribalta et de l'admirable Ribera, le vaillant et jeune Joaquin Sorolla, né à Valence en 1862, et l'un des maîtres de nos Salons parisiens.

18. — Signalons à tous ceux qu'intéresse l'art antique la publication du tome II du *Répertoire* de M. Reinach, dont nous parlions l'an dernier. Sept mille statues antiques y sont réunies pour la première fois, avec des notices et des index; d'abord les figures de divinités, puis les cavaliers, les athlètes, les bergers, les acteurs, les grotesques, l'iconographie grecque et romaine, les hommes nus et drapés, les femmes drapées, les animaux de toute espèce. Les petits dessins au trait sont d'une clarté très suffisante, et les indications notées au bas de chaque page permettent de se reconnaître, sans la moindre chance d'erreur, dans ce musée immense de la statuaire antique.

19. — M. Edmond Courbaud a passé à Rome, dans notre chère École d'archéologie, ces deux années qui, au sortir de l'École normale, sont incomparables pour préciser une vocation. Il a rapporté de ses longs séjours dans les musées d'antiques une thèse sur *le Bas-relief romain à représentations historiques* où, très doctement et sans lourdeur, élargissant par l'archéologie, l'histoire et la littérature le champ de ses recherches, il a fait d'une question purement érudite, où s'étaient exercés jusqu'ici une vingtaine d'auteurs presque tous allemands, un bon travail d'esthétique à la vieille mode française. Un peu de synthèse de temps en temps ne nuit pas; nous commençons à manquer d'idées générales. M. Courbaud nous montre comment le bas-relief historique de l'Empire n'est pas, à l'origine, un produit indigène, mais comme peu à peu les éléments étrangers qui lui ont donné naissance se résorbent en une conception toute romaine, qui les distingue des reliefs hellénistiques contemporains. C'est, en somme, l'histoire de la genèse et du développement de toute une école de statuaire dont les produits les plus parfaits sont les fragments de l'arc triomphal de Claude, le gracieux arc de Titus, les bas-reliefs de l'époque de Trajan conservés au Forum ou encastrés dans l'arc de Constantin, l'arc de Bénévent, enfin et surtout la colonne Trajane. Nous ne partageons plus aujourd'hui l'enthousiasme de nos pères pour ces monuments solennels et un peu guindés, qui ont eu sur notre sculpture française une si longue influence; les beautés plus vivantes de l'art grec nous ont détournés de l'art romain; il n'en reste pas moins que cet art a existé, qu'il a été puissant, et M. Courbaud nous aide à le comprendre.

20, 21, 22. — Voici de l'archéologie chrétienne. M. le chanoine Vincenzo Strazzulla, de Palerme, a condensé en une érudite brochure les résultats acquis des *Recherches archéologiques sur la Croix*, son emploi dans l'antiquité païenne, et ses plus anciennes représentations. — Le R. P. Hoppenot étudie la Croix à un point de vue plus général ; son titre est riche de promesses : *Le Crucifix dans l'histoire et dans l'art, dans l'âme des saints et dans notre vie !* Il désire que son travail devienne bien vite « le manuel de tous les chrétiens » (p. XVII) ; il veut restaurer la dévotion du Crucifix, menacée par la « triple alliance » des sectaires, des chrétiens fantaisistes et des dévots à piété mal éclairée (p. XII). Son effort pour faire respecter la hiérarchie du culte est fort louable, et je le louerais mieux encore si l'étude d'art avait un peu plus de rigueur scientifique, ce qui ne l'empêcherait nullement de rester populaire. Mais j'aurais tort d'insister sur de petites chicanes de chronologie artistique en un livre qui est, en somme, une causerie très familière et pénétrante sur la façon dont il nous faut concevoir la vie chrétienne, et je ne puis que souhaiter de le voir largement répandre. — D'appareil beaucoup plus savant, l'étude d'iconographie et d'histoire de l'art que M. Engels consacre au *Crucifix* réunit un nombre considérable d'illustrations très inégales, dont le texte n'est guère que le commentaire continu. J'y retrouve, dès la première planche, ce prétendu portrait du Christ de la catacombe de Domitille (et non de Calliste), qui, de Bosio jusqu'au P. Garrucci, s'est imposé aux archéologues chrétiens ; il est bien établi maintenant que ce n'est que l'image du défunt qui reposait au dessous de cette fresque. L'image d'Edesse reproduite par la figure 7 n'est qu'une fantaisie ; et délivrez-nous, je vous en prie, de ce visage aux yeux tantôt ouverts et tantôt fermés (fig. 13) qui nous persécute de sa mièvrerie fade aux vitrines de toutes les librairies catholiques ! Ce mélange de moderne et d'antique est bien fait pour décourager les lecteurs, qui reculeront épouvantés devant les banalités des peintres contemporains, reproduites avec une inépuisable complaisance. Un peu de Fra Angelico ferait beaucoup mieux notre affaire.

23. — Nous ressentons une parfaite sécurité devant les publications de Mgr Barbier de Montault ; l'éminent érudit qui a contribué par tant de minutieux travaux à la diffusion de l'art du moyen âge, le vénérable ami de Didron et de Viollet-le-Duc, toujours actif et infatigable, ne laisse pas écouler un jour sans enrichir son œuvre monumentale. L'étude sur *le Trésor liturgique de Cherves en Angoumois*, que la Société archéologique de la Charente a éditée en un somptueux volume, réunit à propos de quelques pièces merveilleuses d'émaillerie limousine, toute une série de petits traités d'art et de liturgie. Ce Trésor extraordinaire, découvert en 1896 dans l'arrondissement de Cognac, a éveillé, par la perfection même de ses principales pièces, bien des soupçons sur son authenticité, soupçons dont rien ne subsiste

après la discussion si serrée et l'examen si complet de Mgr Barbier de Montault.

24. — Ce n'est qu'un point d'érudition versaillaise, mais des plus intéressants, que M. J. Fennebresque a traité avec la plus délicate compétence dans le si élégant volume qu'il vient de publier sur *la Petite Venise*. C'est l'histoire de la corporation nautique créée par Louis XIV, et qui anima le canal de Versailles des jeux de sa flottille, répétition minuscule des majestueux bâtiments amarrés dans nos ports. Quelques gravures d'un goût parfait, une typographie et un papier de choix, voilà plus qu'il ne faut pour recommander ce joli livre à tous les amis de Versailles.

25, 26. — La note de M. Louis Poinssot sur *Une Statue de saint Jean-Baptiste découverte en 1898 dans l'église de Rouvres*, près de Dijon, nous révèle une œuvre archaïque et puissante de la sculpture bourguignonne, dont une copie plus élégante, provenant de Mussy-Lévêque, a été moulée par le musée du Trocadéro. — M. Alessandro Bellucci a publié, avec l'adjonction de plans et de relevés très consciencieux, une belle étude, ou plutôt un rapport sur les états successifs de *l'Escalier extérieur du Palais du Peuple* à Pérouse, que la municipalité actuelle a entrepris de reconstruire; il semble bien que le plan auquel la Commission s'est arrêtée en dernier lieu soit le seul qui respecte et fasse valoir l'harmonie de l'admirable édifice.

27, 28.— Deux volumes encore ont paru dans l'excellente « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, » dont l'éloge n'est plus à faire. C'est d'abord l'*Histoire de l'anatomie plastique* (*les maîtres, les livres et les écorchés*) par MM. Mathias Duval et Édouard Cuyer, tous deux professeurs à l'École nationale des beaux-arts. L'histoire de l'anatomie proprement dite, scientifique et médicale, se confond jusqu'à un certain point avec celle de l'anatomie appliquée aux beaux-arts. Dans l'antiquité, les études anatomiques sont à l'état embryonnaire ; les procédés de dissection font défaut; ce n'est qu'au XVIe siècle que médecins et artistes étudient scientifiquement le corps humain; les dessins de Léonard de Vinci, les planches d'André Vésale témoignent d'une observation profonde; mais il faut attendre le XIXe siècle pour rencontrer des traités complets de l'anatomie des formes, dont le livre de MM. Duval et Cuyer met l'essentiel à la portée des artistes et des étudiants. — M. Maurice Maindron, qui a déjà publié dans cette même collection un excellent traité sur les armes, étudie *l'Art indien*, en s'appuyant surtout sur les grands ouvrages du D^r Le Bon et du savant anglais Birwood. Rien de plus compliqué que la chronologie de ces monuments énormes, dont la plupart sont d'époque relativement récente; M. Maindron se contente de poser plus d'une question qui attendra sans doute longtemps encore sa réponse. Les chapitres fort nourris sur les arts décoratifs, orfèvrerie, joaillerie, armes et tissus, ne nous révèlent pas

d'œuvres de valeur; c'est à droite et à gauche, en Perse ou en Chine, qu'il faut chercher les purs modèles que l'art indien a si mollement traduits.

29, 30, 31, 32. — MM. Buisson, Denis, Larroumet et Meunier dirigent, à la Société française d'éditions d'art, une « Encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle » qui comprendra cent vingt volumes. J'ai sous les yeux deux de ces petits dictionnaires illustrés, anonymes, l'un sur *le Costume et la Mode*, l'autre sur *la Photographie*, ce dernier assez pratique, et fourmillant de gravures instructives. — Le volume de M. Trutat sur *la Photographie animée*, que M. Marey, le savant membre de l'Institut, s'est chargé de présenter au public, est d'un caractère infiniment plus sérieux; on y trouvera la théorie des plus récentes inventions photographiques, et tous les détails désirables sur le cinématographe; c'est une étude toute scientifique, que ses applications à la vie quotidienne rendent parfaitement attrayante. — Pourquoi M. Alcan a-t-il la déplorable habitude de perforer avec un gros poinçon les volumes qu'il envoie à la critique? Le premier mouvement d'un homme qui respecte les livres, quand il en reçoit d'arrangés de la sorte, est de les jeter au panier. Celui-ci, sur *la Céramique ancienne et moderne*, si j'en juge par le nom de ses auteurs, M. Guignet, directeur des teintures aux Gobelins, et M. Édouard Garnier, l'éminent conservateur du Musée de Sèvres, doit être excellent de tous points; il réunit l'idéal d'une double compétence. La théorie de la fabrication des poteries, des faïences, des grès et des porcelaines est complète dans sa brièveté, et la partie historique, très bien illustrée, est enrichie de la reproduction des principales marques de fabrique.

33, 34. — M. Henry Jouin a réuni sous ce titre : *Vus de profil*, un certain nombre de petites études sur des artistes et des littérateurs. Ces bouts d'articles ont la vivacité, l'entrain parfois d'œuvres de jeunesse ; mais pourquoi, parmi ces pages volantes, avoir inséré l'éloge de très honnêtes gens sans doute, mais de talents discrets, auxquels c'est beaucoup encore que d'être vus de profil? — M. Charaux n'est pas un normalien moderne ; il suffit de lire, dans ses *Lettres de la Montagne*, le chapitre ému et doucement provincial où il raconte un entretien avec Jules Simon devant le palais de l'Institut. Mais on goûtera plus loin de saines réflexions sur l'art dans la Cité chrétienne, et surtout, dans le « Journal de la Montagne » qui termine le livre, un sentiment non pas exalté, mais pur et sincère de cette vie meilleure et comme sanctifiée que nous recevons de l'atmosphère alpestre. Cet ancien professeur de philosophie aime saint François de Sales, saint François d'Assise et sainte Catherine de Sienne ; combien y en a-t-il, dans la jeune Université, qui connaissent ces sources de l'âme? ANDRÉ PÉRATÉ.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Les Fastes de l'Église*, par Louis Le Leu. Paris, Casterman, s. d., 6 vol. in-18, de chacun 176 p., 2 fr. 25 le vol. — 2. *Le Journal de Marguerite Plantin*, par Jean Bertheroy. Paris, Colin et Cie, s. d., in-12 de 328 p., 3 fr. 50. — 3. *Anne-Marie la Providence, épisode des guerres de l'Empire*, par Daniel Laumonnier. Tours, Mame, s. d., in-12 de 379 p., illustr. de Zier, 3 fr. — 4. *Liévin, Liévinette*, par Ch. de Ricault d'Héricault. Paris, Blériot, s. d., in-12 de 296 p., 3 fr. — 5. *Le Mari de Nadalette*, par Jeanne de Colomb. Paris, Ibid., s. d. in-12 de 311 p., 3 fr. — 6. *Annunziata*, par M. Maryan. Paris, Ibid., s. d., in-12 de 313 p., 3 fr. — 7. *Sœur Louise*, par le Vte Oscar de Poli. Paris, Briguet, s. d., in-12 de 333 p., 3 fr. — 8. *Jean Christophe*, par Paul Deschamps. Paris, Maison de la Bonne Presse, in-12 de 522 p., 2 fr. 50. — 9. *Pour la Patrie*, par Paul Verdun. Tours, Mame, s. d., in-12 de 379 p., illustr. de Zier, 3 fr. — 10. *L'Odyssée de Claude Tapart*, par Jean Drault. Ibid., s. d., in-12 de 358 p., illustr. de Métivet. — 11. *Le Petit Ramoneur*, par Mme la Vsse de Pitray. Paris, Haton, s. d., in-12 de 277 p., 3 fr.

1. — Le nom roman ou nouvelle semble à peine convenir aux six volumes qui traitent des *Fastes de l'Église*; mais, pour captiver plus sûrement l'esprit de la jeunesse à laquelle il s'adresse, l'auteur a mêlé à des récits rigoureusement historiques une intrigue purement imaginaire. Cette intrigue du reste ne joue qu'un rôle secondaire dans l'ouvrage : elle est conduite selon les vraisemblances historiques et a évidemment pour but de tenir en éveil l'intérêt du jeune lecteur qu'un enseignement plus austère pourrait rebuter. Approuvé par l'autorité ecclésiastique, M. Le Leu présente, sous une forme imagée et dramatique, les principales phases de l'histoire de l'Église naissante. A la rigueur, les six volumes de la collection peuvent se lire séparément, chacun d'eux formant un tout complet et résumant une époque distincte. *La Promesse accomplie* nous décrit le monde romain et le monde juif quand naquit le Messie. *La Rédemption*, comme son nom l'indique, nous fait assister à l'apostolat et à la Passion du Sauveur ; *l'Enfant du Tonnerre* à la prédication des premires apôtres et à la conversion de saint Paul. *Le Glaive et les Clefs* traite de la fondation de l'Église chrétienne à Rome et des premières persécutions, sujet émouvant s'il en fut et que l'auteur développe dans *la Semence sanglante*, où l'on retrouve un vague souvenir de Fabiola. Enfin *les Pieds maudits* nous reporte en Palestine et nous raconte le siège de Jérusalem par Titus et la ruine de la cité déicide. — M. Le Leu fait preuve dans ces récits d'une érudition réelle ; il s'est livré à des recherches très complètes sur les mœurs, les usages, le genre de vie de cette époque où le vieux monde païen est en présence d'une société nouvelle, destinée à régner sur ses ruines. Il a étudié également l'aspect géographique des lieux où se passent les scènes qu'il raconte et qu'il encadre ainsi de mille détails qui stimulent l'intérêt du lecteur. En somme, collection à recommander aux bibliothèques populaires ; elle contribuera, sous une forme colorée,

à faire connaître les évènements les plus importants des origines de l'Église.

2. — Dans le joli livre de M. Jean Bertheroy, *le Journal de Marguerite Plantin*, se retrouve, comme dans les volumes que nous venons de signaler, un mélange d'histoire et de roman. Seulement l'auteur nous transporte, non plus à Jérusalem ni aux catacombes, mais dans un intérieur néerlandais du XVIe siècle. Christophe Plantin, Tourangeau d'origine, fut un des grands imprimeurs de l'Europe. De ses presses établies à Anvers sortirent des éditions exquises, qui firent les délices des lettrés de l'époque. Le roi Philippe II chargea Plantin de la nouvelle édition de la Bible polyglotte d'Alcala, dont l'impression dura de 1569 à 1572; sa marque d'imprimerie est une main qui tient un compas ouvert avec la devise : *Labore et Constantia*. Cette devise du père peut s'appliquer avec une égale vérité à la fille, cette Marguerite dont le Journal a le charme des paysage hollandais, paysages tranquilles sous un ciel très doux. Pieuse, laborieuse, collaboratrice intelligente de son père, elle écrit presque au jour le jour les évènements de sa vie : son mariage avec François Raphalenge, l'élève le plus distingué de Plantin, la naissance de ses enfants, les travaux et la gloire de son père, enfin les mille incidents de la vie familiale d'un intérieur bourgeois, laborieux et uni. Mais à travers ces scènes intimes passe, comme un vent d'orage, le souffle des passions d'une époque troublée. Le XVIe siècle fut pour les Pays-Bas une période de luttes sanglantes où l'indépendance des Néerlandais était aux prises avec la puissance de l'Espagne. Nous entrevoyons les personnages qui jouèrent un rôle dans ce long drame : la régente Marguerite de Parme, avec son humeur douce et sa politique d'apaisement, le terrible duc d'Albe, Guillaume le Taciturne enfin en qui s'incarnèrent les aspirations du peuple néerlandais. Nous voyons aussi, au milieu du ferment des passions politiques, le choc des opinions religieuses diviser les familles et troubler les âmes. L'auteur n'a pas dénaturé l'histoire pour y placer le pur roman de Marguerite; dans un cadre très vivant et en tous points conforme à l'exactitude historique, il a intercalé le récit, dont le charme intime et apaisant contraste avec les agitations du dehors. Les « jeunes filles » pour lesquelles il l'a écrit le liront certainement avec plaisir et, ajoutons-le, avec profit.

3. — Les romans où l'élément historique se mêle à la fiction sont toujours, paraît-il, populaires. *Anne-Marie la Providence* vit à une époque aussi troublée que Marguerite Plantin, mais elle est d'humeur plus batailleuse et se jette à corps perdu dans les périls de la guerre pour veiller sur son jeune frère Justin. Fille d'un brave paysan lorrain exécuté pendant la Terreur, elle avait, dane une entrevue suprême, promis à son père de le remplacer auprès de Justin, enfant timide et

doux, et ce devoir fraternel sera désormais le mobile de toutes ses actions. Apprenant que son frère, devenu conscrit de l'Empire, est blessé et prisonnier au fond de l'Allemagne, Anne-Marie, primesautière, énergique, passionnée pour l'épopée dont l'Empereur est le héros, va au secours de son frère, puis prend une part active à la défense de la Lorraine. Il ne faut pas demander que les aventures d'où la jeune amazone sort saine et sauve soient marquées au coin d'une stricte vraissemblance ; contentons-nous de signaler l'esprit patriotique, l'allure mouvementée, les sentiments religieux et élevés qui assureront à ce livre un légitime succès auprès de la jeunesse, à qui on peut le donner en toute confiance. A côté d'épisodes imaginaires se déroulent des scènes historiques et se détachent des figures connues comme celles du maréchal Oudinot et de son admirable femme. Les plus jeunes lecteurs apprécieront peut-être davantage le troupier Briquet, dit Passe-toujours, dont les aventures donnent la note gaie au livre et ceux, et ils sont nombreux, qui aiment à voir le crime châtié en ce monde, applaudiront à l'exécution d'Harmodius Ducret qui, après avoir envoyé à la guillotine le père d'Anne-Marie finit par trahir son pays au profit des armées ennemies. Comme tout bon roman, celui-ci se termine par un ou plutôt par deux mariages : Justin épouse une jeune fille, qui l'a soigné pendant une grave maladie et Anne-Marie devient la femme du général Labellière, un des héros de la guerre où elle-même mérita les félicitations de l'Empereur.

4. — C'est en Artois, au milieu de ces paysages un peu tristes qu'il connaît et qu'il peint si bien, que nous transporte M. Charles de Ricault d'Héricault dans *Liévin, Liévinette*. Le nom de l'auteur est assez connu pour que nous n'ayions pas à le présenter aux lecteurs du *Polybiblion*. Ils apprécient les qualités qui distinguent les nombreux romans sortis de sa plume : sentiments élevés et chevaleresques, vive foi chrétienne, descriptions poétiques et imagées. Dans *Liévin, Liévinette*, ils trouveront de plus un tableau vigoureux de ces milieux ouvriers où fermentent de si redoutables passions. Nous ne gâterons pas le plaisir que causera certainement à nos lecteurs le nouvel ouvrage de M. d'Héricault en leur révélant le secret qui pesa d'un poids si lourd sur Blandine, l'héroïne du récit, et sur sa sœur, la jolie Antoinette, secret qui menaça d'assombrir pour jamais l'existence de ces deux innocentes victimes d'une tare héréditaire. Qu'ils se rassurent cependant : le mystère se dévoile enfin, un acte d'héroïsme rachète les forfaits de l'ancêtre et assure à ses petites-filles un bonheur qui, venu après de longues angoisses, n'en est que plus solide.

5. — *Annunziata*, par Mme Maryan, nous raconte l'histoire d'une enfant qui, privée de sa mère en naissant, perdue pour son père qui la croit morte, est élevée par une parente aigrie et injuste. L'affection

intelligente d'une religieuse et la fidélité aveugle d'une vieille servante sont les seuls rayons de soleil de cette vie d'enfant abandonnée et assombrie. Placée comme institutrice dans une famille française, l'enfant, devenue jeune fille, est contrainte par sa parente de cacher son nom aristocratique sous l'appellation plébéienne de Marie Durand, ce qui ne l'empêche pas d'éveiller chez un attaché d'ambassade, Guy d'Ahren, des sentiments d'affection profonde. Annunziata repousse par fierté la demande en mariage de Guy, qui est véritablement son cousin, et se réfugie auprès de son amie, la religieuse, à Bellagio. Là, en ce lieu de sa naissance et de sa triste enfance, lui viennent tous les bonheurs. Dans un voyageur poète et artiste, dont les œuvres l'ont charmée, elle retrouve le père qui l'a si longtemps pleurée : son identité une fois établie, rien ne s'oppose plus à son mariage avec Guy. Il a aimé une jeune fille belle et charmante, mais qu'il croyait pauvre et de naissance obscure, il retrouve une fiancée aussi bien douée du côté de la fortune et de la noblesse que sous le rapport de l'intelligence et du cœur. Roman honnête, écrit dans un style gracieux, avec des touches d'observation très fine. Signalons de jolies descriptions de Bellagio, des lacs d'Italie, du Saint-Gothard, d'Einsiedeln, descriptions trop exactes pour n'avoir pas été « vécues. »

6. — *Le Mari de Nadalette* se rapproche par quelques points du joli roman que nous venons d'analyser. Le style en est agréable, les idées saines et la note religieuse très marquée, sans être le moins du monde ennuyeuse. Il a pour dénouement le mariage de Nadalette de la Roche-Landry, jeune fille très honnête, très candide, avec une pointe de modernité qui a son charme. Il va de soi que ce n'est pas sans difficulté ni sans peine que Nadalette épouse le paladin de ses rêves, Arnand de Ribeyrac ; mais l'auteur nous la montre mûrie et formée par l'épreuve qui traverse sa jeune vie, plus préparée, par conséquent, à jouir du bonheur qui s'offre enfin à elle. Comme son nom l'indique, Nadalette est un enfant de Noël, venue au monde en cette nuit bénie, aux sons des cloches de minuit ; c'est aussi pendant cette nuit de Noël que s'éclaire le mystère qui menaçait son bonheur. Citons comme jolies pages une pittoresque description de la fête des Morts à Roc-Amadour et aussi certains types finement tracés : par exemple celui de la tante Hélène, charmante dans sa vie de dévouement pour les autres.

7. — *Sœur Louise* n'est que la première de six nouvelles, qui, s'il faut en croire l'auteur, ont été écrites pour les hôtes d'une aimable châtelaine. M. le vicomte de Poli a les qualités du conteur : l'élévation des pensées, la forme littéraire, soignée et gracieuse, et la note tantôt gaie, tantôt émue. Nos préférences demeurent acquises au premier de ces charmants récits, *Sœur Louise*, touchante histoire d'amour recueillie

parmi les feuilles jaunies éparses au fond d'une bibliothèque de province. Les lecteurs de tout âge, à qui ces esquisses ne manqueront pas de plaire, feront comme les hôtes du château qui en eurent la primeur, et remercieront chaudement M. de Poli de cette nouvelle œuvre.

8. — Sous la forme d'une histoire très simple, l'auteur de *Jean Christophe* fait le procès de l'éducation laïque, de la franc-maçonnerie, de l'anti-cléricalisme tantôt féroce, tantôt lâche et stupide des tyranneaux de village. Il connaît son sujet à fond, le traite avec compétence, entrain et vigueur. La figure de Jean Christophe, solide au moral comme au physique, personnifie le travailleur chrétien, sans peur et sans reproche. Nous le suivons dans sa vie d'enfant, de jeune homme, d'époux, de père de famille, de citoyen, et le voyons aux prises avec la méchanceté et la bêtise humaine, dominant de toute sa hauteur d'honnête homme les sectaires qui l'entourent. Ce qui se passe à Chaumet, la commune de Jean Christophe, se passe à l'heure qu'il est dans plus d'une localité de notre pauvre pays; aussi ce livre a-t-il sa place tout indiquée dans les bibliothèques populaires. Les jeunes gens en aimeront l'allure combative; puissent-ils y apprendre qu'un homme de tête et de cœur peut, sans autre force que sa personnalité vigoureuse et la grâce de Dieu, dominer les situations les plus difficiles et tenir tête aux oppositions les plus tenaces.

9. — La lecture de *Pour la Patrie* convient surtout aux jeunes garçons, à ceux qu'amusent toujours les récits fantastiques de M. Jules Verne. L'ouvrage est animé d'un grand esprit de patriotisme ; il traite des aventures d'un certain Rochemaure, inventeur d'un engin de destruction tel qu'il rendra la guerre impossible. Rochemaure veut consacrer à sa patrie cette découverte merveilleuse, mais son existence est connue des Allemands d'une part, des anarchistes de l'autre, qui tous deux veulent s'en emparer. De là des aventures extraordinaires, des courses à travers la nuit, où le fils de l'inventeur parvient, grâce à son sang-froid et aussi à sa bicyclette, à déjouer les manœuvres des ennemis de son père. Mais pendant que le fameux engin, caché dans la forêt de Fontainebleau, échappe aux recherches, l'inventeur est accusé de trahison. Enfin tout s'arrange et Rochemaure, pleinement justifié, voit son invention adopté par le ministre de la guerre. Les très jeunes lecteurs seront captivés par les aventures mouvementées qui remplissent le récit et ne songeront peut-être pas à en critiquer les invraisemblances.

10. — Bien invraissemblables aussi, mais plus drôlatiques sont les aventures de *Claude Tapart*, dont l'odyssée est des plus variées, car il est tour à tour historien, journaliste, phalanstérien, romancier, auteur dramatique, commis-voyageur, enfin député et chéquard. Les jeunes lecteurs s'amuseront de ces transformations grotesques ; les plus âgés

y verront une critique juste et assez fine, du reste, de certains travers de notre époque.

11. — Dans *le Petit Ramoneur*, Mme la vicomtesse de Pitray comme jadis sa mère la comtesse de Ségur, consacre aux enfants son talent d'écrivain. Fille de parents riches et nobles, Claudie de Trévins leur est ravie par les machinations de Fraville, le secrétaire de son père, type du traître dans toute sa noirceur. Le récit débute en pleine Terreur; pendant que ses parents cherchent un asile en Suisse, Claudie est emmenée en Angleterre par des Bohémiens à la solde de Fraville. Elle y trouve une amie dans Jenny, jeune Irlandaise, qui, ayant découvert que la vie de Claudie est en péril, l'aide à échapper à ses gardiens. L'enfant revient en France, déguisée en petit ramoneur et, dans ce rôle, elle pénètre chez ses parents qui pleurent toujours leur fille disparue. Grâce à l'intervention de sa fidèle nourrice Manon, grâce aussi à l'entremise de Jenny, qui arrive à point pour confondre les manœuvres de Fraville, Claudie reprend sa place au foyer et son rang dans le monde. Inutile de dire que l'esprit de ce récit est profondément religieux; peut être pourrait-on souhaiter un peu plus de simplicité dans l'action et de vraisemblance dans l'agencement des faits : les enfants, à qui le livre est surtout destiné, aimeront cette Claudie pieuse, vaillante et miséricordieuse pour ses ennemis, ils verront aussi avec plaisir que, contrairement, hélas! à ce qui se passe souvent en ce monde, chacun reçoit ce qui lui est dû : les bons sont récompensés et les méchants châtiés ; mais pour laisser les jeunes lecteurs sous une impression satisfaisante en tous points, même le traître Fraville meurt repentant et absous.

COMTESSE R. DE COURSON.

THÉOLOGIE

Patrologie, von OTTO BARDENHEWER. Freiburg im Breisgau, Herder, 1894, in-8 de x-636 p. — Prix : 10 fr.

Nous regrettons qu'une remise tardive nous ait privé du plaisir de recommander plus tôt à l'attention des théologiens français l'excellente *Patrologie* publiée dans la collection de la maison Herder. Le Dr Otto Bardenhewer a donné dans son livre, avec une critique très sûre, les résultats les plus complets et les plus exacts de tous les travaux anciens et modernes sur son sujet. Il est particulièrement complet au point de vue bibliographique, et fort au courant des difficultés soulevées de nos jours sur les différents points qu'il a l'occasion d'aborder dans l'étude des Pères et de leurs écrits. Le savant auteur a gardé dans la division de son travail le plan traditionnel : 1° de l'origine au commencement

du IVe s. (écrivains grecs, écrivains latins); 2° du commencement du IVe s. au milieu du Ve (grecs, syriaques, latins); 3° du milieu du Ve s. à la fin de l'époque des Pères (grecs, arméniens, latins). L'originalité de cet ouvrage c'est d'être à la portée des étudiants et de constituer néanmoins un instrument de travail personnel de premier ordre, grâce à la mise en relief des notions essentielles par un texte spécial et à la multiplicité très précise d'informations complémentaires jointes dans un caractère différent. Une sage proportion a été toujours observée dans la façon de traiter les divers sujets, d'après leur importance relative. G. P.

Geschichte des Breviers. Versuch einer quellenmässigen Darstellung der Entwicklung des altkirchlichen und des römischen Officiums bis auf unsere Tage, von R. P. SUITBERT-BÄUMER. Freiburg im Breisgau, Herder, 1895, in-8 de XX-638 p. — Prix : 10 fr. 50.

Nous jugeons superflu de reprendre aujourd'hui les quelques discussions de détail et les comparaisons avec le travail de M. Batiffol qui ont eu leur opportunité il y a deux ou trois ans. Rappelons seulement avec toute l'estime et toute la considération méritées par le patient labeur du défunt historien, la conception générale et les divisions les plus importantes d'un livre que doivent posséder toutes les bibliothèques ecclésiastiques et religieuses. L'auteur a traité d'abord de l'époque des Pères et a suivi l'évolution de la prière publique depuis les temps apostoliques jusqu'au développement de l'office divin proprement dit, par les moines d'Occident. Le moyen âge commence avec saint Grégoire le Grand et le bréviaire romain se constitue peu à peu tandis que la liturgie évolue suivant des voies admirablement retracées par notre guide érudit. C'est ainsi que nous arrivons à l'époque où le besoin de réformes se fit sentir, même avant le concile de Trente. Avec le grand concile du XVIe s. s'ouvre ce que nous pouvons appeler l'ère moderne. Quatorze chapitres du plus grand intérêt nous exposent les destinées de la forme actuelle du bréviaire, depuis sa préparation la plus éloignée, jusqu'aux changements apportés par S. S. Léon XIII à l'époque où la *Geschichte des Breviers* a paru.

De tout cet ensemble, admirablement compris et si patiemment fouillé dans les détails de critique littéraire ou historique, se dégage une grande idée qu'on voyait déjà s'accuser dans les articles remarqués du *Katholik* et des *Studien und Mittellungen aus dem Benediktiner = und Cistercienserorden*. Cette idée est celle de l'union et de la quasi-identité de la prière officielle de l'Église d'aujourd'hui avec celle de l'Église des origines... avec celle de la Synagogue ancienne... avec celle des adorateurs de tous les âges! Sans doute, il y a eu des changements, des

perfectionnements, amenant tantôt un épanouissement, tantôt une réduction des textes anciens, mais tous les anneaux de la chaîne traditionnelle se tiennent, et l'invocation que nous adressons au Seigneur nous relie bien, dans une communion indéfectible aux saints de tous les siècles précédents et au Seigneur adoré par tous ces saints.

L'Histoire du Bréviaire est un noble monument élevé par un fils de saint Benoît en l'honneur de la sainte Église et de son ordre glorieux : elle est le digne couronnement d'une vie entièrement consacrée à l'étude et au plus généreux accomplissement de la sainte règle de prière à laquelle dom S. Bäumer est toujours demeuré fidèle. G. PÉRIÈS.

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'abbé VACANT, professeur au grand séminaire de Nancy. — Paris, Letouzé et Ané, 1899. En souscription. L'ouvrage, qui formera 5 vol. in-4, paraît par fascicules de 160 p. dont le prix est de 5 fr.

Le premier fascicule de cette publication, est en vente, le second est sous presse ; les troisième et quatrième, qui sont en préparation, s'arrêteront à l'article : *Saint Antonin*. C'est donc une œuvre monumentale qui paraît devoir faire avancer la science ; il semble même qu'elle donnera plus que son titre n'annonce, car certaines études parues ou à paraître sont en dehors du cadre dans lequel on a l'habitude d'enfermer la théologie. Je signalerai particulièrement des développements nouveaux pour beaucoup de théologiens sur diverses questions canoniques ou morales, on remarquera aussi des articles ou fractions d'articles relatifs aux usages des orientaux (Absolution, Abstinence, Adultère, Ame, Angélologie, etc.) ; signés par Mgr Lamy, le P. Parisot, MM. Hyvernat, Ermoni, Tolstoï, ils ne constitueront pas la partie la moins importante de la collection.

Les collaborateurs, tant séculiers que réguliers, appartiennent pour la plupart à l'enseignement et il en est peu parmi eux qui ne soient connus par quelque savante publication.

Nous n'avons donc qu'à souhaiter bonne fortune au nouveau Dictionnaire ; quand les livraisons annoncées auront paru, nous pourront il faut l'espérer, louer autre chose que les brillantes promesses du prospectus. P. PISANI.

SCIENCES ET ARTS

Dictionnaire universel de la pensée, alphabétique, logique et encyclopédique, classification naturelle et philosophique des mots, des idées et des choses, par l'abbé ÉLIE BLANC. Lyon, E. Vitte. Paris, Charles Amat; Rome, A. Mame, 1899. 2 vol. in-8 de 800 p. et 1604 col. — Prix : 30 fr. les 2 vol.

Quelques-uns de nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié les éloges

que nous avons décernés il y a quelques années (*Polybiblion*, t. LXVII, p. 136) au *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, par M. l'abbé Élie Blanc. Nous ne les marchanderons pas davantage à l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui et dont la publication marque une nouvelle étape dans la voie poursuivie par l'auteur de préparer la réalisation d'une encyclopédie catholique. Le *Dictionnaire universel* est en quelque sorte le développement du volume paru en 1892; c'est l'épanouissement du germe contenu dans le *Dictionnaire alphabétique et analogique*. Il comprend également deux parties : un lexique alphabétique qui remplit tout le premier volume et une partie logique et encyclopédique à laquelle est consacré le second volume. Celui-ci se divise lui-même en trois sections, dont la première nous offre les mots de la langue classés dans un ordre logique, répartis, comme dans l'ouvrage classique de 1892, en seize titres ou livres; l'on a ainsi les cadres d'une encyclopédie méthodique dont l'auteur trace d'ailleurs un résumé fort intéressant qui forme la seconde partie de chacun des seize livres. La deuxième section nous offre les cadres d'une histoire générale, par la suite des noms historiques rangés dans un ordre logique; des articles encyclopédiques esquissent les traits principaux de cette histoire générale. Dans la troisième section la géographie est traitée de la même manière. Les deux parties de l'ouvrage se complètent l'une l'autre, le *Dictionnaire alphabétique* est lié par des renvois multiples au *Dictionnaire logique* et à l'*Encyclopédie* qui le développe; et c'est pour rendre ces renvois plus faciles que le second volume est divisé non en pages mais en colonnes.

Si la conception de l'ouvrage nous semble tout à fait digne de louanges, nous avons quelques faiblesses à relever dans l'exécution et nous avouons être moins satisfait, dans l'ensemble, du nouveau travail de M. Élie Blanc que nous ne l'avions été du précédent. C'est sur la partie alphabétique seule que porteront nos critiques. Bien que la nomenclature qui nous est présentée soit beaucoup plus considérable que dans le petit *Dictionnaire*, que l'auteur ait pris le soin notamment d'y faire rentrer beaucoup de noms historiques et géographiques (on remarquera notamment en supplément un dictionnaire sommaire des contemporains qui rendra de réels services), il y manque encore beaucoup de choses. Il y a beaucoup de mots que l'on peut exclure sans inconvénient — qu'il y aurait parfois même inconvénient à ne pas exclure — d'un dictionnaire destiné aux enfants des écoles comme celui de 1892, mais dont l'exclusion ne se comprend pas dans un « ouvrage spécialement destiné aux professeurs et aux écrivains », comme est celui que nous annonçons. Si l'on ne peut reprocher l'omission de termes absolument techniques, comme sont les barbarismes inventés chaque jour par les chimistes, l'on s'étonne de ne pas trouver ici des expressions qui

sont d'un usage courant, ou qu'un « professeur » et un « écrivain » sont exposés à rencontrer assez souvent pour qu'un dictionnaire à leur usage ne puisse se dispenser de les citer : tels sont les termes médicaux ou les mots qui servent à désigner des inventions nouvelles, comme le dactylographe, la linotypie, etc., ou des expressions qui ont acquis droit de cité dans la science, comme la cytologie. Ce qui est encore plus regrettable, c'est de ne pas trouver dans le dictionnaire alphabétique des mots qui sont employés et expliqués dans la partie logique ou encyclopédique, par ex. *amnios*, *galvano*, *gamosépale* et *polysépale*, *hypogyne*, etc. Je relèverais encore des définitions inexactes, si je ne craignais de m'appesantir trop sur de menues critiques : des imperfections dans l'exécution ne sauraient diminuer le mérite de la conception et nous terminerons par un nouvel hommage à celle qui a présidé à cet ouvrage.

M. l'abbé Élie Blanc annonce dans sa préface qu'il va bientôt faire appel à une société de savants catholiques pour l'aider à rédiger une encyclopédie chrétienne, dont ce dictionnaire n'est que le prélude. Nous applaudissons de grand cœur à cette idée et nous espérons qu'à cette œuvre utile ne feront défaut ni le concours des hommes de science ni la faveur du public. E.-G. LEDOS.

LITTÉRATURE

L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons, par ANTOINE ALBALAT. Paris, Colin et Cie, 1899, in-12 de VII-326 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de ce livre est prétentieux et bizarre : et l'auteur lui-même ne le croit sans doute guère exact puisqu'il nous annonce un nouvel ouvrage sur la *Formation du style par l'assimilation des auteurs*. D'où je conclus qu'à ses yeux, comme aux nôtres, ce n'est pas en vingt leçons ni même en quarante qu'on peut apprendre l'art d'écrire. Sous cette rséserve, sans différer d'ailleurs des autres traités similaires autant que l'auteur le pense, ce livre n'est pas mauvais; il contient de bonnes indications et de bons conseils, dont, avec un peu d'attention, les écoliers, et même d'autres qui ne le sont plus depuis longtemps, pourront tirer profit. Ils sont libres du reste de ne pas admirer tout ce que M. Albalat admire et de ne pas admettre toutes ses critiques, dont quelques-unes me semblent témoigner d'un pédantisme un peu étroit. M. Albalat traite successivement du don d'écrire, des manuels de littérature, de la lecture, du style, de l'originalité, de la concision, de l'harmonie du style, de l'harmonie des phrases, de l'invention, de la disposition, de l'élocution, du procédé des refontes, de la narration, de la description, de l'observation directe, de l'obser-

vation indirecte, des images, de la création des images, du dialogue, enfin du style épistolaire. Et voilà le livre! A condition de n'y pas chercher la loi et les prophètes, je crois qu'on peut en tirer bon parti.

ÉDOUARD PONTAL.

Les Grandes Légendes de l'humanité, par L. MICHAUD D'HUMIAC. Paris, Schleicher, 1899, in-18 de 187 p. illustré. — Prix : 1 fr.

Suivant M. Michaud d'Humiac, les légendes reflètent à travers les siècles, mieux encore que l'histoire, les divers aspects de l'âme humaine. Ce sont elles qui ont permis de prouver notre unité d'origine, par la similitude de traditions primitives indoues avec le texte de la Bible et qui ont inspiré les différents mythes répandus chez tous les peuples de l'univers. Nous nous bornerons à rapidement indiquer les idées de l'auteur et à constater la grande action qu'il attribue aux Ariens. Il nous raconte d'abord la légende de Rama et celle de Kristhna. De là, il passe à celle de Prométhée ; mais il n'y voit pas, comme A. Nicolas l'a si bien démontré, dans les *Études philosophiques sur le christianisme* (livre VI, chap. IV) la promesse d'un libérateur « une vérité tombée dans la fable et qu'il s'agit d'en retirer. » L'histoire de Psyché, que l'auteur nous raconte ensuite, est plutôt un conte qu'un mythe. On est surpris plus loin, à propos du Juif-Errant, de rencontrer le récit de la Passion racontée en prose romantique et là fort peu à sa place. Sur le Juif-Errant, Dom Calmet a placé, dans la Bible de Vence, (tome XII, p. 80), une curieuse dissertation que M. Michaud d'Humiac ne semble pas avoir connue. Nous ne voyons pas, du reste, ce que Ahasverus peut avoir de commun avec la conscience humaine, pas plus que l'enchanteur Merlin, que le docteur Faust, que Don Juan auxquels l'auteur s'arrête tour à tour. Il nous dit, à la fin de son livre, qu'à côté des grandes légendes qu'il vient de réunir, il y a de petites légendes auxquelles il arrivera un jour et qui démontreront « la synthèse des différentes âmes, dont la combinaison constitue l'âme française » (p. 187).

Les légendes sont précédées d'une introduction qui pourrait appeler certaines contradictions. Après tout, le volume est joli, pas cher, et d'une lecture assez agréable; mais est-ce bien un livre de vulgarisation scientifique?

POGGIARIDO.

Plainte de la Vierge en vieux vénitien. Texte critique précédé d'une introduction linguistique et littéraire. Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université d'Upsal, par ALFRED LINDER. Upsala, imp. Edv. Berling, 1898, in-8 de CCXLIII-90 p.

M. Linder déclare, dès son Avant-propos, que le poème qui lui fournit le sujet de sa thèse de doctorat après lui avoir servi de thèse de licence n'offre « guère rien de bien notable comme langue, comme

fond ni même comme style. » Il pourrait donc sembler étrange au premier abord qu'il lui ait consacré un travail si considérable. Nous ne nous en plaindrons cependant point. Le *Planto de la Verzene Maria* a joui d'une assez grande popularité. M. Linder en cite cinq éditions et vingt-six manuscrits. Encore sa liste est-elle incomplète : il faut y ajouter du moins deux éditions données en 1476 et en 1537 à Milan, l'une sous le nom d'Antonio Cornazzano et l'autre anonyme ; il existe à la Bibliothèque nationale un exemplaire de chacune de ces deux éditions. Les imitations dont le poème a été l'objet à l'étranger attestent également la vogue qu'il a eue et qui justifie la longue étude que lui consacre M. Linder.

Son travail, en effet, n'a pas simplement consisté dans l'établissement critique d'un texte correct. Une introduction considérable, fruit de recherches étendues, nous donne en divers chapitres les motifs qui ont déterminé le choix des leçons adoptées, le classement des manuscrits et des éditions ; des notions sur la versification et sur la langue du poème, sur les sources auxquelles il a puisé, l'époque à laquelle il a été composé, l'auteur qui l'a rédigé, le style et la valeur littéraire qu'il présente.

Bien que le travail de M. Linder soit d'un mérite réel, il ne nous paraît pas à l'abri de toute critique. Le titre même de cette publication, qui nous annonce un poème en « vieux vénitien », dépasse un peu les conclusions auxquelles on peut légitimement s'arrêter ; l'auteur reconnaît d'ailleurs que la plupart des copistes sont des Vénitiens plus ou moins toscanisants : et, sous la forme que nous livrent les diverses copies, la langue du *Planto* appartient bien aux dialectes de l'Italie septentrionale, mais ne saurait être qualifiée de vénitien pur.

M. Linder croit pouvoir donner comme date à la composition du poème les environs de l'année 1325 et comme auteur un moine augustin Enselmino de Trévise, d'ailleurs peu connu. Aux auteurs cités par M. Linder, qui en font mention, il faut ajouter Mazzuchelli dans ses *Scrittori d'Italia* et Ossinger, dans la *Bibliotheca augustiniana*. Ossinger, d'ailleurs, a puisé son renseignement dans Mazzuchelli et s'il ajoute avec témérité que cet Enselmino vivait au XVIe siècle, il est visible que cette opinion s'appuie simplement sur la date de publication de l'*Infanzia del Salvatore* (1541) qu'il lui attribue. Cette dernière poésie n'est point perdue comme le pense M. Linder. La Bibliothèque nationale en possède sous la cote Yd. 988, une édition de Venise, 1544, anonyme d'ailleurs et qui porte le titre : *Infantia Salvatoris*. Si les arguments donnés par M. Linder pour déterminer la date de composition du *Planto* me paraissant assez solides, ceux dont il étaie l'attribution à Enselmino ne le sont pas tous également : il m'est impossible, par exemple, de voir dans les vers III, 2-4, une « allusion aux abnéga-

tions de la vie monacale. » L'argument en faveur de la cléricature de l'auteur tirée des qualités de latiniste dont témoignent les phrases latines semées dans le poème, perd de sa force si l'on considère que l'on n'a point affaire ici à des phrases originales, mais à de simples citations des livres saints ou des textes ecclésiastiques depuis le vers initial et le vers final, jusqu'aux phrases III, 23; IV, 2; VIII, 34; XI, 39, relevées avec tant de soin par M. Linder. La composition du poème par Enselmino demeure donc hypothétique. E.-G. LEDOS.

Peer Gynt, poème dramatique en cinq actes, par HENRIK IBSEN, traduit du norvégien et précédé d'une préface par M. Prozor. Paris, Perrin, 1899, in-16 de XXVI-259 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si j'avais à juger *Peer Gynt* sur mes seules impressions personnelles, je n'hésiterais pas à déclarer, en employant des expressions fournies par le drame lui-même, que « tout cela est pure folie », ou : « la raison est morte, vive Peer Gynt ! » Le quatrième acte s'achève dans une maison de fous : les dialogues qui s'établissent dans ce milieu tout spécial, ne jurent pas du tout avec le reste, ils sont plutôt moins obscurs que d'autres passages. Cependant Henrik Ibsen, bien avant d'avoir été oint tabou par le snobisme parisien, était considéré dans son pays comme un poète de grande valeur, et *Peer Gynt* n'appartient ni à ses débuts, ni à sa vieillesse. En 1868, Ibsen, écrivant ce drame, avait trente-neuf ans, et depuis longtemps sa réputation au théâtre n'était plus à faire. Les fanatiques reconnaîtront bien qu'en raison de difficultés matérielles de mise en scène, ce drame est injouable, mais il n'en serait pas moins un des chefs-d'œuvre d'Isben, l'un des plus connus ; Grieg, à la mode lui-même, en a mis en musique quelques fragments. Ces diverses considérations peuvent faire hésiter le critique. Son bon sens le tromperait-il ? Serait-il, à tort dérouté par le décousu de l'intrigue, écœuré par l'ignominie de ce héros que tout le monde, et tout le temps, qualifie, sauf quelques variations, en ces termes choisis — j'en demande pardon aux lecteurs — : « il est saôul, le cochon ? » Enfin la splendeur du développement donné à la haute pensée philosophique qui domine tout le drame, lui échapperait-elle ? Il y est beaucoup question de rester soi-même, de conserver son moi. Il semble qu'en cela consiste la vertu suprême. Peer Gynt, ivrogne, voleur, suborneur, assassin, se pose sans cesse cette grave question au beau milieu de ses extravagances, de ses perpétuelles menteries et de ses fantasmagoriques avatars : suis-je demeuré moi-même ? C'est son critérium moral. Tout serait sauf, s'il était resté lui-même. Et en effet, le diable venant au dénouement prendre livraison du drôle, débat avec lui cette seule question ; le reste ne compte pas. Et la solution du problème serait que Gynt a été lui-même, pleinement et véritablement, « dans

la foi, dans l'espérance et dans l'amour » d'une certaine Solveig, personnage reviviscent qui reparaît de temps à autre, la seule femme que Gynt ait respectée. Comprenne qui pourra ; pour moi j'ai souvent cru observer que la psychologie était précisément le point faible des soi-disant psychologues. Le traducteur et malin commentateur veut voir là « le principe de la reversibilité des vertus. » C'est très bien, mais quel rapport secret y-a-il entre la persistance ou l'immutabilité du moi et la reversibilité du mérite de la vertu ? J'admire M. Prozor, non pour la première fois : il a des idées et du style, il découvre dans son poète de mystérieuses merveilles, des prodiges d'art, d'insondables profondeurs philosophiques, des sublimités de prophète inspiré. Je l'admire, mais je l'envie surtout, j'envie les bosses de rire qu'il se donne en catimini, — je me plais du moins à le croire — quand il débite le plus sérieusement du monde ses boniments aux gogos.

Je m'aperçois que j'ai omis d'indiquer le sujet de *Peer Gynt*. J'ai une excuse : il est inénarrable. La liste même des personnages et des lieux de scènes est tout un poème, un poème de cocasserie. Faute de place, il suffira d'un léger crayon des amours. Au premier acte, Peer enlève une mariée en pleine noce ; il l'abandonne au second et se hâte de mettre à mal « la femme en vert », — elle n'a pas d'autre nom ou prénom fille, — du prince des trolls ; au troisième, une pure et chaste jeune fille, Solveig, vient s'offrir à lui dans la forêt ; au quatrième, travesti en prophète du Sahara, il fait à une négresse « la grâce » de la séduire, mais cette fois, c'est elle qui le plante là ; enfin, au cinquième, Peer meurt plein de crimes, d'abominations et d'incohérences, sauvé par la vertu de Solveig. LONGCHAMP.

Mélanges de littérature et d'histoire religieuses, *publiées à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, 1874-1899*. Paris, A. Picard et fils, 1899, 2 vol. gr. in-8 de v-575 et 459 p. — Prix : 20 fr.

Au prélat lettré et savant qu'est Mgr de Cabrières, j'imagine qu'on ne pouvait, à l'occasion de son jubilé épiscopal, offrir un hommage plus agréable que celui du recueil publié sous la direstion de M. l'abbé Douais, son vicaire général. Bien entendu, M. l'abbé Douais a apporté sa contribution à ce recueil : d'abord la préface où il en explique le but, puis une intéressante et solide étude sur les *Origines de l'épiscopat* : à côté de lui se sont groupés des savants, méridionaux pour le plus grand nombre, qui font tous honneur, chacun dans leur spécialité, à la science française ; l'abbé Jacquier, le P. Germer-Durand, l'abbé Batiffol, Dom Morin, l'abbé Duchesne, le baron Desazars de Montgaillard, dom du Bourg, Louis Roche, dom Cagin, Jules Gay, Léonce Couture, l'abbé Auriol, M. Cauvet, le P. Doussot, l'abbé Granier, M. Noguier, le P.

Denifle, l'abbé Vidal, l'abbé Cassan, l'abbé Poujol, dom Mougel, le capitaine de Marien, l'abbé Delouvrier, M. Grasset-Morel, le P. Dudon, le chanoine Saurel, M. Flament, l'abbé Cabanel, l'abbé Charpentier, l'abbé Bousquet, M. Sahuc, l'abbé Estournet, Gaston Boissier lui-même, qui, quoique protestant, si je ne me trompe, a voulu aussi apporter son hommage à l'illustre évêque, son compatriote, dont il estime comme tout le monde et le caractère et le talent. Les sujets sont naturellement aussi variés que les noms : l'histoire générale, la littérature patristique et liturgique, l'éloquence chrétienne, la littérature française, l'archéologie, la sigillographie y sont représentées. Enfin parmi les signataires des études, on trouve des savants laïques, des ecclésiastiques en grand nombre, des religieux de divers ordres, bénédictins, dominicains, jésuites, assomptionistes, des professeurs de l'enseignement supérieur libre, un membre de l'Académie française, un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, plusieurs mainteneurs de l'Académie des jeux Floraux ; ainsi l'hommage est à la fois plus significatif et plus complet. Il m'est difficile, on le comprend, d'indiquer tous les sujets traités ; il y en a vingt-trois dans le premier volume, douze dans le second, et le troisième qu'on nous annonce sera sans doute aussi bien rempli. Je me contenterai donc d'indiquer ceux qui ont plus particulièrement attiré mon attention : *Les Sentences de Jésus découvertes à Behnesa* par l'abbé Jacquier ; *le Jugement de Tacite sur les Juifs*, par Gaston Boissier ; *le Forum chrétien*, par l'abbé Duchesne ; *la Vie de Saint Lucperc*, par Léonce Couture ; *Arnaud de Cervole*, par le P. Denifle ; *Sceaux ecclésiastiques languedociens du moyen âge et de la Renaissance*, par le capitaine de Marien ; *Établissement des jésuites à Montpellier*, par le P. Dudon. J'en passe, et des meilleurs. Notons aussi une intéressante étude du baron Desazars sur deux Visigoths illustres, Guillaume l'Aquitaine et saint Benoît d'Aniane, celle de dom du Bourg sur l'abbaye d'Aniane, la note savante de dom Cagin sur le Sacramentaire de Gellone, un des plus vénérables monuments de la liturgie gallicane. J'en ai dit assez pour prouver le haut intérêt de cette belle publication, qui fait honneur à celui qui l'a entreprise, à tous ceux qui y ont collaboré et à l'éminent prélat qui en a accepté l'hommage.

ÉDOUARD PONTAL.

Introduction à l'histoire littéraire (suite de l'*Histoire considérée comme science*), par P. LACOMBE. Paris, Hachette, 1898, in-8 de VIII-420 p. — Prix : 7 fr. 50.

En refermant ce lourd volume avec la satisfaction du devoir accompli jusqu'au bout, après en avoir, une dernière fois, attentivement relu la préface et compulsé la table, je dois avouer que le plan général de l'auteur, avec ses divisions et subdivisions, m'échappe complète-

ment. Ce qui m'étonne d'autant plus, qu'il s'agit ici d'un exposé didactique, plein de définitions étudiées, de remarques neuves, de subtiles discussions, d'inductions rigoureusement logiques. L'esprit à la fois avisé et pondéré qui a rassemblé de pareils éléments ne peut avoir failli à les disposer en un ensemble parfaitement coordonné, et ce sont sans doute les arbres qui m'empêchent de voir la forêt. Je laisserai donc M. Lacombe s'expliquer lui-même sur son but et son plan. L'*Introduction à l'histoire littéraire* est répartie en quatre livres qui n'ont malheureusement pas de titres, sauf le dernier : *Psychologie spéciale du style*. Le premier définit la littérature, son vrai royaume, ses grandes provinces ; il établit la manière dont l'histoire littéraire peut être scientifiquement traitée par la recherche des similarités et la recherche des causes. Le livre II, peut-être moins abstrait, et certainement plus développé, traite de la psychologie du public et de celle de l'artiste : quelles doivent être les facultés intellectuelles de l'artiste ? Comment invente-t-il des émotions, des sentiments, des passions, des caractères, et quelle influence son propre caractère a-t-il sur ses œuvres ? Jusqu'à quel point faut-il rechercher dans ses créations des émanations de sa propre personnalité ? La question du progrès en littérature, qui forme l'objet du quatrième livre, m'a semblé traitée d'une manière vraiment originale. M. Lacombe est un esprit indépendant : il culbute volontiers les fétiches et fait bon marché des autorités. Taine, Rigault, Spencer et M. Brunetière ont en lui un contradicteur déterminé, qui ne s'en laisse pas facilement imposer. Pour juger du progrès accompli en littérature, il propose, comme mesure, l'émotion obtenue par la peinture d'une réalité plus complexe. La psychologie du théâtre grec étant moins riche que celle de nos classiques français, et celle-ci moins riche que celle de nos contemporains, il y a progrès. Le fonds psychologique de la littérature narrative actuelle est hors de comparaison avec ce que les siècles précédents ont possédé. Nous devons aussi à nos lyriques contemporains la découvrete de deux provinces immenses de l'âme humaine. « D'abord tous les genres d'émotions que la nature extérieure peut donner. Puis le sentiment des humbles conditions, des humbles misères, des humbles plaisirs. Ajoutez enfin l'intérêt, la curiosité, la symphathie pour ce qui est très loin de nous par sa situation sociale, par sa position dans le passé ou dans l'espace. Jamais on n'a vu un si subit agrandissement de la sensibilité artistique. » Peut-être y aurait-il quelques objections à opposer à cette théorie ; mais elle semble elle-même un progrès sur les engouements *à priori* de la vieille querelle des anciens et des modernes. M. Lacombe fouille et remue beaucoup d'idées : quelques-unes vous frappent avec une clarté d'évidence imprévue, d'autres sont ingénieusement démontrées. Il en est aussi de contestables ; celles qu'il professe sur la religion,

qui, pour lui, est surfaite, sont de ce nombre. On peut douter qu'il soit bien scientifique d'attribuer les préceptes de la morale à l'observation et au raisonnement (p. 355). Jupiter, assure M. Lacombe, n'a révélé à personne qu'il aimait la justice, pas plus que Diane n'a recommandé la chasteté. « Est-ce que Diane a jamais parlé ? Est-ce qu'il n'a pas fallu reconnaître d'abord la valeur pratique de la chasteté, pour pouvoir ensuite prêter à Diane le sentiment que Diane n'eut jamais et pour cause ?... » S'ils se sont donné le tort d'être aussi peu explicites, j'en suis humilié pour Jupiter et pour Diane. LONGCHAMP.

Fauteuils contemporains de l'Académie française. Études littéraires, 2e série, par V. JEANROY-FÉLIX. Paris, Bloud et Barral, s. d. (1899), in-8 de 431 p. — Prix : 6 fr.

Cet ouvrage est la suite de celui dont j'ai déjà rendu compte, avec un sincère éloge (t. LXXIX, p. 432-433) ; il comprend des études biographiques et littéraires sur MM. Rousse, Vandal, Pailleron, Theuriet, de Mun, Sardou, Boissier, le duc d'Aumale et Hanotaux. C'est le même style alerte et chatoyant, la même verve gauloise et la même sûreté de critique. Le fonds est excellent, et si l'on a quelque reproche à adresser à la forme, c'est son excès de saveur. Voyez plutôt ce début de l'étude consacrée à l'éminent défenseur de la cause des congrégations : « La biographie de M. Rousse tient en quelques mots ; c'est celle de tous les avocats : il a parlé, il parle, il parlera... » Mais il y a manière de parler, et, pendant soixante pages, nous apprenons comment M. Rousse sait le faire ; et nous souhaitons à l'Académie, en arrivant à la conclusion de cette étude, beaucoup de membres qui ne sachent « ni lire, ni écrire », comme disait de lui-même Berryer dans son discours de réception, ou qui sachent avec la même perfection manier la plume et la parole, comme c'est le cas de M. Rousse. Et plus loin : « ni dandy, ni pion, ni antiquaire, ni ramasseur de petits papiers à amusettes, ni collectionneur de procès-verbaux, ni regrattier de vieilles inscriptions, ni prophète, ni sectaire, ni précurseur, ni initiateur, historien, tel est M. Albert Vandal, une des intelligences les plus ouvertes de notre temps », à qui l'auteur envie beaucoup l'indépendance de fortune et de situation qu'il oppose, dans un tableau fort pittoresque, aux déboires de l'écrivain besoigneux rencontrant des obstacles sous chacun de ses pas. A propos de Pailleron, dont *le Monde où l'on s'ennuie* est déclaré et démontré une des maîtresses comédies de notre époque, une de celles qui resteront, notre critique dissèque avec un scalpel impitoyable les poésies de ce maître prosateur ; en particulier certain sonnet qui a pour titre *Hirvàna* et dans lequel « vacarmes » rime avec « gendarmes » : je ne connais rien de plus réjouissant que cette analyse humouris-

tique : il ne reste plus un seul vers debout, et l'on est bien forcé d'avouer que le critique a raison : mais c'est à décourager de jamais composer de sonnets; et moi qui en ai quelquefois un par mois sur la conscience, j'en ai éprouvé quelque frisson. Ces frissons-là sont salutaires. André Theuriet reçoit, en revanche, force compliments très mérités; mais il n'était peut-être pas besoin de les accompagner, même en se couvrant de l'autorité de Lemice-Terrieux, de calembourgs de la taille de celui-ci : « Ce qui est haïssable, ce n'est pas le moi, comme dit Pascal, c'est la *fin du mois*! » Cela me rappelle un peu trop les articles de Pontmartin, dernière manière, et son *Caravansérail*. Nous arrivons du comte de Mun, et M. Jeanroy se livre à une plaisante dissertation sur l'atavisme : « M. A. de Mun est l'arrière petit-fils d'Helvétius. Un athée, un encyclopédiste, ayant pour descendant l'un des plus grands, des plus éloquents champions du catholicisme! Que dirait-on, alors, si Voltaire ayant laissé une postérité, son arrière petit-fils était rédacteur en chef de l'*Univers*!... » M. Jeanroy aurait pu pousser plus loin les généalogies du comte de Mun dans une autre direction, et il n'aurait sans doute pas été peu surpris de constater que ce bon Français descend en ligne directe, par les femmes, de la reine Marie-Stuart; et que ce député de la Bretagne descend sussi en ligne directe de la reine Anne, la dernière duchesse de cette province, par sa fille Renée de France, qui épousa le duc de Ferrare. Voilà de l'atavisme, ou je ne m'y connais pas. L'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* a jadis développé tout au long cette dernière généalogie et je me suis toujours étonné de ce que les comités électoraux de M. de Mun n'en aient pas tiré parti dans leurs proclamations. Mais je ne suis pas ici pour leur donner des conseils, et celui que je donnerai volontiers au bienveillant lecteur, c'est de se procurer les livres de M. Jeanroy. Il n'y trouvera pas de critique pédante ni montée sur un piédestal, mais des études saines et limpides, qui savent agréablement mêler *utile dulci*.

RENÉ KERVILER.

Flaubert, par ÉMILE FAGUET (Collection des *Grands Écrivains français*). Paris, Hachette, 1899, in-18 de 191 p. — Prix : 2 fr.

C'est un des bons volumes de la collection que celui de M. Faguet. Le sujet, il est vrai, en était d'un maniement assez facile. La vie de Flaubert fut toute unie : elle est vivement contée en quelques pages, et peut-être un peu trop sommairement. Son caractère présente des traits saillants, orgueil et timidité, irritabilité et misanthropie, qui permettent de « l'attraper » sans trop d'efforts. Son œuvre tient en quelques volumes, et, vide à peu près complètement d'idées, n'offre à étudier que des procédés d'art dont on a vite pénétré le secret. Il apparaît bien, en effet, et M. Lanson dans la notice des *Pages choisies* l'a déjà montré, qu'il fut

un romantique qui s'imposa laborieusement la discipline d'une théorie réaliste.

Mais cette « donnée » qui appartient à tous, M. Faguet l'a faite sienne par l'habileté avec laquelle il l'a creusée, par la pénétration avec laquelle il a démêlé ce qui manquait à Flaubert comme romantique du côté de la sensibilité et ce qui entre, ou mieux se transpose, de romantisme dans son réalisme. Outre cela, cette étude, particulière et un peu minutieuse de sa nature, se trouve enrichie par une foule d'idées générales, de remarques d'ordre littéraire et moral, que suggère à l'esprit fécond du distingué critique le démontage ou l'autopsie, comme on aimera mieux dire, de ces marionnettes humaines : Mme Bovary, Homais, Charles Bovary, le père Rouault, Bouvard et Pécuchet...

Et c'est écrit avec ce certain laisser-aller qui plaît, sans trahir la finesse de la pensée, sans affadir la saveur de la langue. En somme, une dissertation-causerie, agréable, même amusante pour ceux qui ne font que lire, instructive, « nourrissante », comme tout ce qu'écrit M. Faguet, pour ceux qui veulent en lisant comprendre, c'est-à-dire absorber quelque chose afin de « profiter. »

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

GABRIEL AUDIAT.

Les Femmes dans la comédie française et italienne au XVIIIe siècle, par CHARLES DEJOB. Paris, Fontemoing, 1899, in-18 de 417 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait avec quelle infatigable activité M. Dejob, maître de conférences à la Sorbonne, ex-président de la Société d'études italiennes, travaille à ramener un peu l'esprit français vers la littérature d'au-delà les Alpes, autrefois si fort à la mode, aujourd'hui si délaissée. Habilement, pour nous amadouer, il mêle les choses françaises aux choses italiennes, les unes faisant passer les autres, et l'impression entrant insensiblement en nous de la ressemblance des idées et de la fraternité des âmes latines.

Ce qu'il nous donne aujourd'hui, c'est une étude très claire et très complète des rôles de femmes dans la comédie du XVIIIe siècle : ingénues et coquettes, honnêtes femmes et femmes légères, époux assortis, mauvais ménages et faux ménages, femmes de théâtre et courtisanes défilent devant nous en un cortège un peu long peut-être, un peu monotone, mais très méthodiquement ordonné et qui témoigne d'une érudition formidable. Ce ne sont pas seulement, en effet, les Dancourt, les Destouches, les La Chaussée, les Palissot, les Poinsinet, les Collé, les Carmontelle, les Alain, les Boissy, les Mercier, les Picard d'un côté, et l'inépuisable Goldoni de l'autre, qui sont mis à contribution; mais

c'est une foule d'auteurs peu ou point connus, qu'à coup sûr on ne lit jamais, comme Bouilly, Bouchard, de Ségur, de Moissy, Creuzé de Lesser, Morand, Guillemin, Imbert, Roger, Vigée, Mme de Meaunoir et Nota, Gigli, Bancolelli, Faguioli, Capacelli, Federici, etc., etc...

Encore M. Dejob ne se cantonne-t-il pas étroitement dans le XVIIIe siècle et dans les pays latins. Son savoir universel multiplie les rapprochements instructifs ou piquants avec nos écrivains du XVIIe siècle, aussi bien qu'avec les romantiques et les contemporains : Dumas, Augier, voire Pailleron et M. Jules Lemaître ; et il ne dédaigne pas de faire visite aux Anglais et aux Allemands, qu'il paraît connaître aussi bien que les Italiens et les Espagnols.

Il y a donc là une mine de renseignements pour ceux qui s'occupent de l'histoire du théâtre ou de l'histoire des mœurs. Et tout le monde s'intéressera à la conclusion générale qui ressort de ces savantes études : c'est que ces peuples catholiques et latins, tant décriés pour leur immoralité, ont gardé en somme, et jusqu'au temps de Louis XV et de Mme Dubarry, une grande réserve dans le plus libre de tous les genres ; il a fallu, pour nous faire perdre pied, que les vertueux pays du protestantisme, l'Angleterre et l'Allemagne, nous apportent leur dépravation et submergent notre bon sens et notre sens moral sous leurs thèses scandaleuses en faveur de l'enfant naturel, du divorce, — et du ménage à trois !

GABRIEL AUDIAT.

Précis d'histoire de la littérature allemande, par L. WILLIAM CART. Paris, Klincksieck, 1898, in-12 de 467 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre paraît destiné à nos classes de l'enseignement moderne et classique ; il est écrit sans prétention, avec simplicité, et dans le but d'être utile. M. Cart ne se perd pas dans les détails de pure érudition : il a beaucoup lu, beaucoup retenu, et il consigne dans son livre le meilleur fruit de ses lectures. Ce n'est pas, comme l'auteur semble l'insinuer trop modestement dans son court Avant-propos, un simple résumé des ouvrages similaires parus en Allemagne ou en France ; je trouve au contraire dans ce livre court mais complet une note personnelle que l'on ne rencontre pas d'habitude dans les ouvrages du genre, un plan lumineux, une exposition facile et claire. C'est un tableau d'ensemble qui permet au lecteur de voir d'un seul coup d'œil tout le développement d'une riche littérature, et lui donne le goût de pousser plus avant la connaissance rapide qu'il a pu gagner à cette lecture. Nous souhaitons à ce livre le succès qu'il mérite ; il a sa place indiquée dans nos bibliothèques classiques.

L. MENSCH.

HISTOIRE

Le Monastère des Oiseaux ; les origines, la Révérende Mère Marie-Sophie, 1811-1868, par le P. VICTOR DELAPORTE. Paris, Retaux, 1899, in-8 de 424 p. — Prix : 5 fr.

Retracer les humbles et déjà lointaines origines du monastère des Oiseaux, en suivre les progrès rapides jusqu'à l'époque de sa prospérité, c'est aussi faire admirer l'action de la Providence et montrer comment elle sait susciter au moment voulu de dignes instruments de ses desseins et, à travers tous les obstacles, les conduire au but. On en trouve la preuve dans le bel ouvrage consacré par le P. Victor Delaporte à Mère Marie-Euphrasie et à Mère Marie-Sophie, dont l'existence, pendant près d'un demi-siècle, s'identifie avec les destinées du couvent des Oiseaux.

Née dans la nuit de Noël 1597 où Alice Le Clerc et ses premières compagnes avaient reçu l'habit religieux des mains de saint Pierre Fourier, le bon père de Mattaincourt, la congrégation de Notre-Dame avait vu la plupart de ses religieuses dispersées par la Révolution. Quelques-unes d'entre elles, vivant ignorées à Rungis, donnèrent l'hospitalité en 1796 à une jeune orpheline qui devait un jour restaurer à Paris la Congrégation de Notre-Dame. Thérèse Binart, que les malheurs du temps avaient obligée de quitter le monastère de l'Assomption fit profession au monastère de Rungis et prit le nom de Mère Euphrasie. Elle allait bientôt connaître encore les mauvais jours, car, à bout de ressources, les sœurs de Rungis avaient dû se séparer. Après quelques années passées rue Saint-Jacques (1799-1807), Mère Euphrasie put enfin ouvrir une école au cloître Saint-Benoit. Le succès ne se fit pas attendre et bientôt il fallait chercher de plus vastes locaux. On loua, rue des Bernardins, l'hôtel de Torpane qui, devenu trop étroit à son tour, fut abandonné en 1818 pour l'hôtel des Oiseaux, situé rue de Sèvres, au coin du boulevard des Invalides. Cet hôtel, qui tirait son nom des immenses volières établies dans les jardins par un de ses propriétaires, avait tour à tour servi sous la Révolution de prison, d'hôpital militaire et de collège.

Mère Euphrasie, quoique jeune, ne devait pas être témoin des succès de cette maison qu'elle avait préparés avec tant d'ardeur et de persévérance ; le 20 juillet 1819 elle entrait dans l'éternel repos ; mais son œuvre trouvait une digne continuatrice dans une jeune religieuse formée par ses soins et qui avait hérité de ses rares vertus aussi bien que de ses éminentes qualités, Mère Sophie. En se pénétrant chaque doute davantage des constitutions de saint Pierre Fourier en s'abandonnant complètement entre les mains de Dieu, la nouvelle supérieure, pendant les quarante-quatre années qu'elle gouverna les Oiseaux,

se révéla une éducatrice de premier ordre. Le P. V. Delaporte a fait dans les riches Annales des Oiseaux et dans les notes laissées par Mère Sophie une ample moisson de touchants souvenirs qui nous montrent que si la supérieure des Oiseaux s'entendait à merveille à former des élèves instruites, elle cherchait avant tout à gagner des âmes à Dieu et que, de ce côté aussi, ses efforts étaient bien souvent couronnés de succès. Son zèle s'étendait même au delà de l'enceinte du couvent et plus d'un homme célèbre lui dut son retour à la religion. C'est dire qu'au point de vue purement historique, le livre du P. Delaporte ne manque pas d'attraits, et on lira avec plaisir les pages consacrées à Louis Veuillot et au maréchal de Saint-Arnaud. D'ailleurs, à toutes les époques de leur existence, les Oiseaux ont eu d'illustres amies, la duchesse d'Angoulème, la duchesse de Berry, la princesse d'Anhalt, et surtout la pieuse princesse Clotilde Napoléon qui passa peut-être dans ce monastère les meilleures heures de son séjour en France. A côté de ces grands noms, nous trouvons enfin les saints prêtres qui prêtaient à Mère Sophie l'appui de leur expérience et de leur dévouement, et qui tous ont laissé un nom dans l'Église de France, le P. Ronsin, le directeur de la fameuse Congrégation, Mgr de Quélen, le cardinal Mathieu, le cardinal Morlot, le P. Olivaint. Parmi les titres de gloire des Oiseaux, par qui tant de bien s'est fait dans le monde, n'oublions point d'ajouter que ce fut une élève de cette maison qui eut l'idée de consacrer le mois de juin au Sacré-Cœur et que la communauté de Notre-Dame inaugura la première les exercices du mois du Sacré-Cœur.

Le livre du P. Delaporte est non seulement une œuvre d'édification, c'est aussi un travail qui sera lu avec profit par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre temps. ALBERT ISNARD.

Documents parisiens du règne de Philippe VI de Valois (1328-1350), extraits des registres de la Chancellerie de France, par JULES VIARD. Tome Ier (*1328-1338*). Paris, Champion, 1899, in-8 de 360 p. — Prix : 10 fr.

Depuis quelques années l'histoire de notre XIVe siècle français commence à se débrouiller un peu. C'est en partie à Siméon Luce que l'honneur en revient; il n'a pas seulement contribué à jeter la lumière sur cette période par ses travaux personnels, mais il a su diriger dans le même sens les recherches de plusieurs de ses élèves. Parmi ceux qui travaillent ce champ avec le plus d'activité et le plus de bonheur est certainement notre collaborateur M. Jules Viard. En attendant la grande histoire du règne de Philippe VI qu'il prépare et dont il a déjà esquissé divers chapitres il nous donne sur le gouvernement de ce prince de

précieux recueils de documents. Il a sous presse, dans la collection des documents inédits, les *Journaux du trésor de Philippe VI*, et voici qu'il nous offre le premier volume d'un recueil de documents où l'on puisera de nombreuses indications et pour l'histoire générale et pour l'histoire locale de Paris.

Pour bien juger de l'ensemble des matériaux ainsi mis à notre disposition par l'actif érudit, il faut attendre le second volume et l'introduction dans laquelle il fera ressortir la valeur et l'importance des documents recueillis par lui. Mais un rapide examen des deux cent-sept pièces qui forment la riche matière du tome Ier suffit à se faire une idée du travail et de la méthode excellente de l'auteur. Naturellement, en règle générale, les documents antérieurement publiés ne font ici que l'objet d'une simple analyse. Une annotation sobre et précise éclaircit pour chaque acte les points nécessaires : indications biographiques sur les personnages cités, identification des noms de lieux, etc... Un recueil de ce genre ne se prête guère à l'analyse. Nous noterons des actes et des notes sur les Coquatrix, les des Essars, les Poillevillains, les de Buci et autres personnages qui ont joué un rôle au XIVe siècle, un acte qui rectifie une assertion du savant P. Denifle sur les servites à Paris (n° CLXXVIII), un autre sur la fondation à Saint-Gervais d'une chapelle (LXXXII), dont on ne signalait la présence qu'au XVe siècle, et la pièce concernant les corroyeurs de Paris.

Nous reviendrons plus longuement sur cette utile publication lorsque la fin en aura paru. E.-G. LEDOS.

Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France, de 1789 à 1870, par H. DEBIDOUR. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 740 p. — Prix : 12 fr.

Un membre de l'Université pardonnera sans doute une comparaison scolaire : j'oserai donc dire que dans un concours, parmi les mauvais livres, celui-ci obtiendrait facilement un prix d'excellence.

Il serait malaisé d'accumuler plus d'erreurs historiques, plus de parti pris, plus de déductions fausses; si bien que ce gros volume n'est qu'un long pamphlet. Tous les lieux communs de la libre pensée, toutes les fadaises de la presse radicale, tous les rabâchages d'estaminet sont là, à leur place, en bon ordre, et, pour être mieux dits, n'en sont pas plus vrais. L'auteur s'est donné beaucoup de peine pour reproduire, quatre-vingts ans après, les thèses les plus vulgaires du libéralisme pendant la Restauration. A la première lecture, frappé de tant d'hérésies morales, religieuses et historiques, on prend naturellement des notes pour éclaircir telle erreur, rectifier telle assertion, combattre telle fausseté et puis la lassitude vous envahit, la plume tombe et le sentiment de l'inutilité d'une pareille besogne vous domine.

Inutile pour les catholiques qui s'indignent ou haussent les épaules; inutile pour les libres penseurs dont le siège est fait; inutile pour les indifférents qui n'ont rien à apprendre là, s'ils sont gens d'esprit, et qui restent rebutés par la longueur fastidieuse d'un travail dont les conclusions hostiles se répètent dans une monotonie prud'hommesque.

L'auteur lui-même semble incapable d'une controverse, tant est visible son parti pris, et candide, par certains côtés, son animosité contre l'Église. Cette haine furieuse (non de la religion pour laquelle il affecte une commisération dédaigneuse) mais contre « Rome » lui couvre les yeux d'un bandeau si épais que la punition de sa mauvaise foi première est de ne pas voir réellement; c'est ce que j'appelle la sincérité de la calomnie. Dans sa préface, il parle surtout de loyauté, il écarte « la question très passionnante, » il encense l'autel de la vérité. On voudrait le croire; en tout cas, au spectacle du résultat on le plaint.

Pour y atteindre, il s'est donné une peine très courageuse, il a beaucoup lu, beaucoup étudié, et ce n'est point par ignorance qu'il pèche, d'où sa condamnation doit être sans rémission: il ne peut invoquer les circonstances atténuantes; car, amis et adversaires, il a compulsé les documents nécessaires pour se convaincre s'il l'avait voulu. Il donne même en tête de ses chapitres des « bibliographies » fort com-complètes. Il cite plus volontiers ceux qui ne pensent pas comme lui que ses correligionaires en révolution, mais il détourne leurs conclusions de leur sens et conclut à l'avantage de sa thèse tout et rien. Il me sera permis de le remarquer, spécialement à propos d'une question où je suis en quelque sorte partie intéressée, puisqu'il s'agit d'un de mes livres : sur *la Congrégation*, M. Debidour a lu mon étude avec beaucoup de soin et d'indulgence, mais quand il en rapporte les citations c'est pour leur faire dire ce qu'elles ne disent pas et en tirer des conclusions à sa fantaisie sans doute, mais fort éloignées des documents, j'ose l'en assurer. Je constate l'impossibilité d'une discussion historique qui nécessiterait autant de pages que le volume lui-même; je déplore cet esprit sectaire et haineux dont les membres les plus considérables de l'Université (même quand ils prennent les précautions comme ici de voiler leur qualité), ne cessent de nous apporter la triste preuve, et je regrette de ne pouvoir accorder à l'auteur, ne fut-ce que pour la forme et l'amour de la courtoisie, les compliments de pure banalité dont la république des lettres est coutumière et prodigue; mais en face d'un pamphlet, il faut avant tout démasquer le pamphlétaire. G. DE G.

Les Grandes Journées populaires, histoire illustrée des révolutions (1789-1830-1848-1870), par PIERRE BAUDIN, et RAOUL CADIÈRES. *Le Soulèvement*. Paris, Société d'édition et de librairie,

s. d., 1899, in-4 de 595 p., gravures en noir et en couleur d'après les documents de l'époque. — Prix : 12 fr.

Sous l'ancien régime le peuple était un peu considéré comme un grand enfant incapable de se diriger, ignorant même ses vrais besoins et que, en bon père de famille, le Roi devait tenir en lisière. Que si d'aventure de grands seigneurs, comme on le vit à l'époque de la Fronde, en rébellion contre l'autorité royale parvenaient à l'égarer et lui faisaient épouser leurs querelles, le châtiment ne tardait guère, et les rares journées où il essayait de jouer un rôle, de manifester sa volonté, d'exercer une pression sur les événements demeuraient sans lendemain ; les choses reprenaient leur train accoutumé et le peuple, puni ou pardonné suivant les circonstances, reprenait sa vie calme, monotone, mais empreinte d'une saine philosophie. Il n'en alla plus de même lorsque les écrivains de tout ordre et de tout genre lui eurent répété à satiété que, depuis des siècles, il était victime des abus du pouvoir et avait à faire valoir des droits jusqu'alors méconnus et parfaitement authentiques. Quand le peuple crut à ces discours, il souffrit ses maux avec moins de patience et ne recula plus devant l'émeute. A partir de l'avènement de Louis XVI, les troubles deviennent fréquents à Paris et dans les provinces et annoncent les grandes journées de la Révolution. Après la réunion des États généraux, les discussions de la tribune ont souvent leur contre-coup dans la rue, quand ce n'est pas la rue qui force la main au Roi et aux représentants du pays. Chaque jour marque une victoire du peuple et imprime une marche nouvelle aux événements. La Révolution terminée, le peuple ne perdra plus l'habitude d'exprimer ses volontés les armes à la main : chaque règne a ses émeutes avant d'être emporté par la tourmente populaire, et après une période plus ou moins longue, grâce au peuple, la France change de maître, de personnel dirigeant et de constitution. MM. Pierre Baudin et Raoul Cadières ont pensé avec raison que ces journées populaires, qui exercèrent sur les destinées de notre pays une si décisive influence, méritaient d'être connues du grand public dans tous leurs détails, comme un drame dont chaque péripétie a son importance et concourt au dénouement. Pour faire plus facilement comprendre cette longue série de journées révolutionnaires, dont la première en date et l'une des plus importantes fut la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789, il était nécessaire de faire connaître la situation de la France sous le règne de Louis XIV ; aussi les auteurs, ne s'en tenant point au sens étroit de « grandes journées populaires » ont ils groupé dans quelques chapitres, qui sont pour ainsi dire la préface de leur publication, tous les événements qui pouvaient montrer l'état troublé de notre pays à cette époque, étudiant tour à tour l'ancien régime, la disgrâce de Maupeou

et de l'abbé Terray, la guerre des farines, le siège du Palais de justice, les édits de mai et les troubles en Bretagne, la journée des Tuiles, l'Assemblée de Vizille, les États de Bretagne, l'agitation en Provence, les élections parisiennes et l'affaire Réveillon. Le premier volume de cette publication — *Le Soulèvement* — est clos par le récit des émeutes dont la prise de la Bastille fut le signal dans les provinces.

Est-il besoin de dire que ce livre dont le but est de présenter au lecteur un récit détaillé et complet des grandes journées populaires, encore que bien documenté, ne vise pas à l'érudition ? Point de références au bas des pages, mais de temps à autre quelques notes donnant l'explication des faits qui n'ont pu trouver place dans le texte et que des lecteurs peu familiers avec nos institutions ou avec l'histoire générale de notre pays risqueraient de ne pas entendre suffisamment. Dans quel esprit cet ouvrage a-t-il été écrit ? Les auteurs ont visiblement cherché l'impartialité, encore que leurs préférences éclatent aux yeux : l'ancien régime leur apparaît sous les plus noires couleurs ; hommes et choses sont sévèrement jugés ; au contraire les exploits du peuple excitent toute leur admiration, ils ont embrassé sa cause sans toutefois se croire tenus d'approuver ses excès dont ils se contentent d'exposer les circonstances atténuantes.

L'illustration de l'ouvrage n'est pas moins intéressante que le fond et témoigne du soin que les auteurs ont apporté à leur travail. De très nombreuses gravures, généralement bien venues et reproduisant des tableaux ou des estampes de l'époque, contribuent à faire revivre la véritable physionomie des événements racontés et complètent d'une façon très précise le récit de MM. Baudin et Cadières. A. Isnard.

Histoire de la troisième République. T. III. *La Présidence de Jules Grévy*, par E. Zévort. Paris, Alcan, 1898, in-4 de 546 p. — Prix : 7 fr.

Ce troisième volume nous a un peu réconcilié avec l'auteur. Disons d'abord qu'au point de vue de la facture le plan, qui d'ailleurs s'imposait, est des plus simples : onze ministères, onze chapitres ; de la clarté et de la précision. La modification ou plutôt l'atténuation de nos sentiments sur l'ouvrage tient à ce que, étant données les tendances connues de M. Zévort, nous ne nous attendions pas à trouver sous sa plume une aussi juste sévérité pour les hommes d'État de cette triste période et pour le parti républicain lui-même. Il est particulièrement sévère pour MM. Grévy et de Freycinet et certes ce n'est pas nous qui critiquerons son jugement de ce chef. Mais ce qui dépasse l'imagination, c'est qu'après avoir courageusement divisé en deux catégories les hommes d'État de la République : les uns néfastes par eux-mêmes, les autres impuissants à cause de l'incapacité de leur

parti, après avoir montré que, sous ce régime, il suffit d'avoir raison sur une grande question pour être immédiatement frappé d'impopularité et d'impuissance, on puisse encore se dire républicain. N'est-ce pas la faute du régime lui-même, bien plus encore que de M. Grévy, si les deux hommes de valeur de la République : Gambetta et Ferry, ont été constamment l'objet des méfiances du chef de l'État? Louis XIII ne craignait pas Richelieu. Louis XIV soutenait Colbert, Louvois, Luxembourg et les autres. Louis XV n'était pas jaloux du maréchal de Saxe. Louis XVI félicitait et soutenait sans arrière-pensée ceux qui, en Amérique, prenaient contre l'Angleterre la revanche de la guerre de Sept ans. Napoléon se servait de Talleyrand. Louis XVIII et Charles X ne craignaient pas d'appeler au pouvoir des hommes qui leur étaient personnellement supérieurs. Louis-Philippe ne soutenait que trop M. Guizot; et Napoléon III s'ingéniait à trouver des séductions pour attirer à lui les hommes de valeur ? Un Souverain est trop haut pour ressentir la jalousie ; un Président de République passe son temps à redouter qu'on l'éclipse parce qu'il sent que rien n'est plus facile, et le plus clair résultat du système est de soumettre le pays au régime de la « médiocratie. »

Sans doute, pour M. Zévort, l'œuvre de la République, en matière d'enseignement, le console de tout. Ce serait actuellement peine perdue que d'expliquer à ceux qui pensent comme lui que cette œuvre n'a eu qu'une influence infime sur la diminution du nombre des illettrés, et qu'en revanche elle a multiplié, dans la plus large mesure, la race haïssable des Homais de sous-préfecture, électeurs fidèles de ces majorités d'incapables qui se sont séparées de Gambetta sur la question d'Égypte et de Jules Ferry sur la question du Tonkin, après les avoir soutenus avec enthousiasme quand il ne s'agissait que de diminuer le nombre des baptêmes et des premières communions et d'augmenter celui des enterrements civils. Mais, même en passant condamnation sur toutes les opinions de l'auteur, nous ne pouvons nous défendre d'un serrement de cœur à la pensée qu'un Français de 1898, aimant assurément son pays, peut trouver supportable pour la France un régime dans lequel lui-même constate autant de vices. Jusqu'où faut-il que se soit abaissé l'idéal national pour qu'on se contente de pareilles réalités ?

Je tiens à renouveler une critique que j'ai déjà, je crois, formulée à propos des deux premiers volumes. M. Zévort paraît se documenter uniquement au moyen des débats parlementaires et de la collection d'un journal républicain quelconque de province. Tous les faits qui échappent à ces deux genres de publication lui échappent aussi et il n'en fait aucune mention. Ainsi pas un mot des événements scientifiques, religieux, littéraires...

Avec tristesse j'ajouterai enfin qu'à la page 263, M. Zévort a jugé

bon de répéter la calomnie, classique dans le parti républicain, contre la famille d'Orléans, en écrivant que la loi du 21 décembre 1872 lui avait restitué quarante-cinq millions. Le *Journal officiel* aurait suffi à lui apprendre qu'on n'a restitué que des immeubles dont la valeur importait peu à l'équilibre du budget. Mais je reconnais volontiers que c'est trop d'exiger d'un républicain que de lui demander de renoncer à faire croire que la famille royale ait contribué aux embarras financiers de 1872.

EUGÈNE GODEFROY.

Les Comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales. *Étude sur le régime communal, forme de l'exploitation seigneuriale, d'après le cartulaire de la ville d'Arbois (XIIIe-XIVe siècles)*, par LOUIS STOUFF. Paris, Larose et Forcel, 1899, in-8 de 103-219 p. — Prix : 5 fr.

Jusqu'à ce jour, le cartulaire de la ville d'Arbois était resté inédit. On en doit la publication, dans la *Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*, à M. Louis Stouff. Ce cartulaire a servi à l'auteur de base pour l'étude sur *les Comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales* parue dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*. Puis, le tout, réuni, a formé le présent volume qui se recommande aux érudits.

Tout d'abord, il résulte de cette étude qu'en échange de libertés précieuses et recherchées créées par l'affranchissement communal, le comte de Bourgogne obtint des villes appelées à bénéficier de la mesure un notable accroissement de ses revenus. Par contre, les charges de la commune s'aggravèrent.

Il est probable que les diverses villes comtoises qui contractèrent dans les mêmes conditions avec leur seigneur obtinrent un traitement analogue, avec, sans doute, certaines modifications d'importance relative que comportaient les droits acquis, les usages, peut-être même le tempérament particulier de chaque groupe de population; mais il est assez naturel d'admettre que le fond même des chartes et des contrats fut sensiblement le même dans les grandes lignes : voilà pourquoi, *à priori*, il nous semble que M. Stouff, quoique se bornant à l'examen des titres de la seule ville d'Arbois, a pu justement généraliser.

Au XIIIe siècle, Arbois était le chef-lieu de l'une des nombreuses seigneuries faisant partie du domaine réservé des comtes de Bourgogne. A cette époque, la terre d'Arbois était divisée en « deux justices distinctes » appartenant à deux branches de la maison des comtes. En 1257, les habitants, à l'occasion d'un compromis qui fixa les droits respectifs des maîtres de la seigneurie, « profitèrent de cet acte pour y faire insérer plusieurs de leurs droits qu'ils voulaient mettre hors de débat, en particulier pour obtenir la reconnaissance de la communauté qu'ils formaient entre eux. » Puis, en mai 1282, le comte Othon IV

octroya à ses sujets arboisiens une charte par laquelle il proclamait notamment comme « la plus inestimable de toutes les libertés communales, celle d'avoir un conseil de ville élu par les habitants. »

Voilà donc la commune régulièrement constituée. Mais son rôle se bornera à l'administration générale de ses biens et aux actes que cette administration peut comporter. Cependant « depuis l'an 1282 jusqu'à la fin du XIVe siècle, d'autres chartes de nature diverse, sans cesse plus nombreuses, témoignent de son activité croissante. Actes fixant les rapports de la ville et du seigneur, confirmations de franchises, privilèges, rédactions de coutumes, jugements réprimant les abus des prévôts », etc.

Tout en faisant ressortir les avantages pécuniaires que le comte de Bourgogne retira de son habile opération avec les habitants d'Arbois et en notant les charges nouvelles qui ne tardèrent pas à peser lourdement sur les finances communales, M. Stouff esquisse un tableau curieux des mœurs publiques et des coutumes : c'est, en raccourci et par certains côtés, une partie intéressante de la vie des diverses catégories de la population de la cité aux deux siècles envisagés.

Dans sa courte, mais très nette conclusion (p. 100-102), l'auteur, après avoir montré le « grand féodal » qu'était le comte de Bourgogne sous deux aspects différents qui se complètent l'un par l'autre, et qu'il appelle « la vie noble » et « le côté économique de la vie du grand seigneur », l'auteur, disons-nous, fixe en quelques traits bien saillants la physionomie de la commune nouvellement reconnue, sinon créée.

L'ouvrage se termine par la reproduction du *Cartulaire de la ville d'Arbois,* suivi de pièces annexes, de notes et de trois tables : la dernière est une simple table des matières; quant à la première, elle indique les noms des princes et des princesses de la maison souveraine du comté de Bourgogne qui ont possédé le domaine d'Arbois depuis le commencement du XIe siècle jusqu'à la fin du XIVe. Enfin la seconde mentionne les noms de personnes et de lieux contenus dans le cartulaire et dans les pièces annexes. Voilà qui facilite grandement les recherches.

E.-C. GAUDOT.

Misère et charité en Provence au dix-huitième siècle, par G. VALRAN. Paris, Rousseau, 1899, gr. in-8 de XXIV-422 p. — Prix : 9 fr.

M. G. Valran, professeur d'histoire au lycée d'Aix, c'est-à-dire dans l'ancienne capitale de la Provence, a été bien inspiré en cherchant dans le passé de ce pays un sujet de thèse de doctorat. On ne pourra plus reprocher à l'Université d'être une école de déracinement si ses jeunes maîtres continuent, ce que plusieurs ont déjà fait, d'étudier les annales d'une province, l'administration d'un intendant par exemple,

ou la géographie d'une région. La Provence offrait un champ d'exploration particulièrement riche, et notre auteur indique dans une utile bibliographie à quels fonds volumineux, dépôts publics ou collections privées, il a puisé. Les matériaux ne manquaient pas ; mais leur mise en œuvre était sans doute malaisée. — Le livre premier de cet ouvrage est une sorte d'introduction consacrée à la misère, à ses causes générales et locales. J'ai regretté de n'y pas trouver des renseignements sommaires mais précis sur l'état de la Provence au XVIIIe siècle, sa population, ses ressources, son gouvernement. — Le livre II, qui est de beaucoup le plus important, a pour titre « l'Assistance », et traite des institutions charitables publiques ou privées. — Dans un troisième livre, « le Devoir social », M. Valran examine le rôle des corps locaux et des diverses classes, spécialement du clergé, dans la lutte contre l'indigence. — La conclusion ne m'a point paru bien instructive : à côté d'idées ou d'expressions médiocrement justes, elle contient quelques généralités sur les avantages de la prévoyance et de la mutualité, dont la charité du XVIIIe siècle ne se montre pas assez préoccupée. — En somme, il apparaît bien que, dans l'ancienne société provençale, l'assistance était fort développée, revêtant des formes variées et souvent ingénieuses, depuis l'Hôtel-Dieu, qui recueille les pauvres malades, la Miséricorde, qui les soigne à domicile, la Charité, qui prend soin des mendiants et des gueux, l'éducation des enfante abandonnés, jusqu'aux monts-de-piété, aux avances de semences, à certains essais d'assistance par le travail (p. 344) et à ces « conseils charitables » prêtant leur concours aux petites gens qui sont vexés par des procès injustes ou qui n'ont pas de quoi poursuivre leurs légitimes prétentions. Les efforts que fit une administration de plus en plus centralisée pour régulariser et unifier ces diverses œuvres furent-ils toujours assez respectueux de la liberté de la charité ? J'en doute. En tout cas, ils ne réussirent pas à créer un système bien ordonné. On voit que si le volume de M. Valran laisse une impression un peu confuse, c'est sans doute, en grande partie, la faute du sujet qu'il n'a pas craint d'aborder.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Correspondance inédite de Frédéric le Grand avec le maréchal de Grumbkow et le président de Maupertuis, publiée par REINHOLD KOSER. Leipzig, Hirzel ; Paris, Klincksieck, 1898, in-8 de LXIV-342 p. — Prix : 15 fr.

Il en est de la correspondance de Frédéric II comme de celles de Voltaire et de Napoléon ; le recueil publié dans les œuvres dites complètes est loin d'être complet. Par suite de découvertes successives, divers appendices sont venus s'y ajouter et s'y ajouteront sans doute encore. Les deux séries dont nous devons la connaissance récente au directeur

des Archives royales de Prusse n'étaient pas ignorées, tant s'en faut, mais elles se présentent désormais l'une et l'autre dans des conditions qui font de leur ensemble une source historique de premier choix.

La première et la plus importante est composée de la correspondance de Frédéric entre 1730 et 1739, avec le maréchal de Grumbkow. Ce personnage était à la fois le confident et le surveillant du prince royal disgrâcié par son père et relégué à Custrin ou à Ruppin; à cette double fonction il joignait, sans le dire, celle d'espion de l'empereur Charles VI et était en rapports avec le ministre autrichien Seckendorf; aussi plusieurs de ses lettres ont-elles été retrouvées aux Archives de Vienne. La partie inédite forme environ la moitié du recueil. Dans cette série de cent trente-neuf lettres, il y en a au moins cent-dix du prince, intéressantes par les détails qu'elles fournissent sur son mariage forcé, sur ses sentiments et ses projets comme fils et comme héritier du trône, et aussi sur ses premiers essais poétiques.

La seconde série est formée par la correspondance avec Maupertuis, qu'avait fait imparfaitement connaître, dans des textes altérés, le biographe de ce savant, La Beaumelle. Sur les deux cent-treize lettres éditées ici, d'après les originaux, il y en a cent soixante-treize du Roi, où il est question çà et là de Voltaire et surtout de l'Académie de Berlin, dont Maupertuis était président. Elles sont en général courtes; ce sont de vraies lettres d'affaires, où se détachent çà et là quelques traits curieux. Ainsi le Roi écrit un jour : « Je n'entends pas assez l'allemand pour vous dire si la pièce que vous m'envoyez est bien traduite ou non » (p. 283). Un autre jour : « Je suis un polisson que la fortune a placé et qui me trouve déplacé où je suis » (p. 318). Une introduction critique soigneusement faite se joint à une annotation copieuse pour recommander cet ouvrage aux historiens de l'Allemagne prussienne et de la littérature française à l'étranger. L. P.

Les Anglais aux Indes et en Egypte, par EUGÈNE AUBIN. Paris, Colin et Cᵉ, 1899, in-18 de x-290 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir appartenu pendant seize ans à cette vaillante colonie des Français d'Égypte qui sauvegarda si longtemps notre prestige national sur les rives du Nil, M. Eugène Aubin résida aux Indes. Il a donc pu étudier sur place les méthodes de colonisation employées par les Anglais et les moyens divers dont ils se servirent pour faire pénétrer leur influence et asseoir leur domination au pays des Pharaons comme sur la terre des Brahmes.

Aux Indes, le souvenir de Dupleix est effacé des traditions indigènes, et la France n'est guère connue que par les fantaisies électorales de Pondichéry et de Chandernagor, qui permettent au gouvernement d'aug-

menter d'une unité le chiffre de ses amis du Parlement. C'est du côté du Czar blanc que se tournent les vagues aspirations de tous les sujets hindous de Sa Majesté l'Impératrice qui rêvent d'échapper au joug anglo-saxon.

En Égypte, les Anglais déployèrent une activité merveilleuse pour venir à bout des obstacles variés accumulés sur leur route. Les scrupules ne les gênèrent pas, il faut en convenir, mais il fallut leur ténacité, leur patience, leur habileté consommée pour devenir les maîtres souverains de la vallée du Nil, en dépit du Sultan, du Khédive, de la population et de l'Europe. Un homme fut particulièrement l'artisan de cette œuvre de longue haleine, lord Cromer, que la confiance de son gouvernement maintint pendant vingt ans au Caire, tandis que la France, durant cette période, ne fut pas représentée par moins de cinq ou six consuls généraux de caractères très différents, auxquels furent données des instructions souvent contradictoires.

J'aurais souhaité qu'au cours de sa très intéressante étude, M. Eugène Aubin insistât davantage sur le rôle capital joué par lord Cromer, et qu'il esquissât le seul plan hardi conçu par notre diplomatie, qui avait pour objet l'ultime tentative de rouvrir la question d'Égypte par la prise de Fachoda. Ces projets firent, comme on le sait, lamentablement faillite, et l'historien philosophe qui analysera les causes de la ruine de notre influence en Égypte, sera certainement d'accord avec l'auteur de ce livre pour admettre que la perte de notre situation dans la vallée du Nil « est une conséquence indirecte de nos désastres de 1870 et une directe conséquence du régime flottant sous lequel la France a vécu depuis lors. »

ROGER LAMBELIN.

Alphabet et figures de tous les termes du blason, par L.-A. DUHOUX D'ARGICOURT. Paris, L. Joly, 1899, in-8 de 133 p. et 54 planches. — Prix : 12 fr.

Voici un livre qui n'est pas un traité, heureusement, car les traités de blason fourmillent ordinairement d'erreurs, de conjectures plus ou moins inutiles et surtout d'emprunts faits à des ouvrages antérieurs. Mais c'est un recueil commode et utile à notre époque où l'on commence à apprécier le parti que l'on peut tirer de l'étude des armoiries. Les personnes intéressées, généralement très ignorantes de la science héraldique, trouveront sans grande peine, dans l'ouvrage de M. Duhoux d'Argicourt, le moyen de ne plus commettre de naïvetés; les archéologues, les artistes, les hommes de lettres ne seront plus exposés, à propos de blason, à employer des formules qui constituent de véritables barbarismes.

C'est qu'en matière héraldique, deux seuls points sont bien fixés: le langage et les règles. Tout le reste est encore à étudier et à déter-

miner : les origines, le mode de transmission, les brisures adoptées suivant les différents degrés de parenté; depuis quelques années des progrès ont été faits à ces différents points de vue, mais tout n'est pas encore trouvé. Les hérauts d'armes ont fixé la nomenclature et les règles, mais sur tout le reste ils se sont livrés à une véritable débauche d'imagination.

M. Duhoux d'Argicourt a catalogué alphabétiquement les termes de blason en accompagnant chacun d'un exemple dessiné sur un type très satisfaisant; on trouve ainsi réunis quatre cent quatre-vingt-six écussons judicieusement choisis, parmi lesquels un certain nombre ne figurent pas dans les recueils analogues qui, volontiers, se font des emprunts trop fréquents.

Le livre n'est que la première partie d'un ouvrage dont l'auteur annonce le complément. Nous souhaitons que le succès justifié avec lequel ce premier volume sera accueilli encourage l'auteur à ne nous pas faire attendre le second. A. DE BARTHÉLEMY.

Claude-Jules Grenier, peintre, 1817-1883, [par GASTON COINDRE et ÉDOUARD GRENIER.] Besançon, imp. de Paul Jacquin, 1899, in-8 carré de VII-92 p., avec portraits et 2 vues phototypiques.

Si l'on tient compte de quelques modifications à peine sensibles dans la rédaction, nous retrouvons ici, jusqu'à la page 47, le travail que M. G. Coindre a publié dans la livraison de mai-juin 1898 des *Annales franc-comtoises* et qui a été signalé par le *Polybiblion* (t. LXXXIII, p. 282). Mais la deuxième partie de cette luxueuse brochure est remplie, sous forme de lettre, en date à Baume-les-Dames du mois d'août 1898 et adressée à M. G. Coindre par le charmant poète qu'est M. Édouard Grenier, frère du peintre, de quantité de détails du plus vif intérêt qui ajoutent aux pages de M. Coindre une note particulièrement vibrante.

Écrire sur un personnage si distingué et si sympathique qu'il soit, même avec compétence, quand on ne l'a guère connu que par ses œuvres et par la voix de la renommée, ce n'est pas la même chose que lorsqu'on en parle après avoir vécu de sa vie, l'avoir toujours suivi dans ses luttes, dans ses épreuves, dans ses succès et surtout l'avoir profondément aimé. Or, M. Édouard Grenier, dont nous ne partageons point toutes les idées, apparaîtra à tous les yeux et à tous les cœurs comme un frère exceptionnel, un frère parfait. Aussi n'a-t-il pas la moindre peine, dans sa lettre en question, où il intercale quelques épîtres de jeunesse de son frère regretté, de faire revivre d'une façon intense celui qui, artiste de grande valeur, fut affligé d'une modestie ombrageuse — qualité ou défaut, rare chez les Franc-Comtois de mérite : exemples, parmi les seuls peintres défunts : Gigoux et Courbet !...

(Voyez, d'ailleurs, la biographie de ces deux célébrités artistiques par M. A. Estignard. (*Polybiblion*, t. LXXVI, p. 71-72 et t. LXXIX, p. 161-162).

Au point de vue matériel, cette brochure, qui sort des presses du maître imprimeur bisontin Paul Jacquin, est un vrai bijou bibliophilique, relevé des portraits des deux frères Grenier et de deux vues de Baume-les-Dames d'un gracieux achevé : cette trop sobre illustration a été exécutée par la maison Delagrange et Magnus, de Besançon. Un dernier mot, qui va désespérer les vrais amateurs : tiré à 204 exemplaires, ledit bijou n'a pas été jeté dans le commerce; on ne peut donc le tenir que de la générosité de M. Édouard Grenier. Je suis heureux, personnellement, que le *Polybiblion* n'ait point été oublié dans la distribution.

E.-C. GAUDOT.

BULLETIN

Il Primato di S. Pietro difeso dal prete bizantino Pietro Atanasio il Retore (Sec. XVII), da Mgr N. MARINI. Rome, typ. Salviucci, 1899, in-8 de 48 p.

Le prêtre grec Athanase était un des nombreux lettrés orientaux qui résidaient en Occident au commencement du XVIIe siècle. Il se dénommait lui-même le Rhéteur, et a publié à Paris, en 1655, une « Rhétorique grecque par demandes et par réponses »; sans être un érudit de marque, c'était un homme cultivé et son attachement sincère à l'Église romaine lui avait valu la protection du chancelier Séguier.

Vers 1635, se trouvant à Constantinople, le jour des saints apôtres Pierre et Paul, il entendit le patriarche Athanase Patellarios prêcher sur le texte de saint Mathieu : *Tu es Petrus*; les conclusions du prélat hétérodoxe étaient que N. S. n'a donné aucun pouvoir ni aucune prérogative à l'apôtre Pierre, et que, par suite, l'Église de Rome n'avait aucun droit à la primauté. Notre rhéteur fut tellement ému par cette violente diatribe qu'il composa sur-le-champ une petite réfutation qu'il répandit parmi les principaux personnages de l'Église de Constantinople. A son retour en France, il en fit paraître une édition avec une traduction libre en latin, chez Jacquin, libraire (*via Latomorum prope Sorbonam*). C'est l'opuscule que Mgr Marini a retrouvé et qu'il publie en l'enrichissant d'un savant commentaire; le côté original de l'écrit, c'est que l'auteur s'est exclusivement servi pour sa démonstration des écrits des Pères Orientaux.

Aucun des arguments ne paraîtra absolument neuf, mais il est intéressant de constater que la controverse les avait déjà utilisés il y a près de trois siècles, et nous devons savoir gré à Mgr Marini de sa publication érudite et intéressante.

P. P.

La Photographie et l'étude des nuages, par JACQUES BOYGER. Paris, Mendel, 1898, in-12 de 80 p. avec 21 fig.

Cet opuscule est plutôt un album avec texte explicatif des planches qu'un volume proprement dit : la pagination va bien de 1 à 80. Mais là-dessus il y a vingt-une gravures hors texte dont le verso est en blanc et qui

comptent chacune pour deux pages. Si l'on tient compte en outre de quatre pages pour le faux-titre, le titre et leurs versos, il ne reste plus que trente-quatre pages pour le texte réel.

Celui-ci comprend quatre chapitres. 1° Un aperçu historique sur la météorologie des nuages au XVIII° siècle; 2° Définition et classification des nuages. Les deux autres chapitres relèvent de la photographie. C'est d'abord l'application de cet art à l'étude des nuages, puis la mesure de ceux-ci sur les clichés photographiques.

La classification de ces météores se complique à mesure que l'étude s'en approfondit davantage. Jadis elle se bornait aux quatre désignations de *cirrus*, *cumulus*, *nimbus* et *stratus*. Mais, entre ces quatre termes, mille nuances intermédiaires se dessinent dans ces formes incessamment changeantes. De là des composés mixtes: *cirro-cumulus*, *cirro-stratus*, *cumulo-stratus*, *cumulo-nimbus*. Puis suivant la hauteur de ces nuages déterminée soit à l'aide du theodolite simple, soit mieux encore à l'aide du théodolite photographique, on a les *cirro-stratus haut* et les *cirro-stratus bas*, les *alto-cumulus haut* et *bas*, les *cumulus sommet* et *cumulus base*, etc. Chacun de ces derniers termes correspondant à des altitudes comprises entre des chiffres déterminés.

Les gravures, très soignées, reproduisent des photographies de nuages, et nous donnent des modèles de cirrus, de cirro-stratus, de cumulus, de strato-cumulus, nimbus, etc., plus des vues des installations et des appareils de l'observatoire de Trappes (Seine-et-Oise); où M. Teisserenc de Bort s'occupe spécialement de l'observation et de l'étude des nuages.

Le chapitre le plus digne d'attention est celui qui expose la manière dont, par l'étude micrométrique des clichés, on parvient à déterminer et à mesurer les dimensions et les altitudes des nuages observés.

On comprend que, quand de nombreuses observations de ce genre auront été recueillies et collationnées dans tous les observatoires météorologiques du monde, puis comparées entre elles et discutées, elles pourront nous révéler la loi qui lie les mouvements et les formes des nuages aux variations du temps, ce qui livrera à notre connaissance une part importante du domaine de l'atmosphère. JEAN D'ESTIENNE.

Bacchylide avant et après 1896. Le Caractère, la philosophie et l'art de Bacchylide, par L. MALLINGER. Louvain, Peeters, 1898-1899, 2 broch. in-8 de 29 et 42 p.

La première de ces études, œuvre d'érudit, contient : 1° la découverte du manuscrit de Bacchylide dans un tombeau égyptien; 2° la description de l'*editio princeps*, par les soins de M. Kenyon, en décembre 1897; 3° la liste des principales publications dont le texte nouveau a été l'objet; 4° l'analyse sommaire des odes et dithyrambes, tantôt à peu près intacts, plus souvent frustes et mutilés, que nous a restitués le papyrus du Musée britannique; enfin 5° un résumé intéressant des contributions que cette découverte apporte soit à l'histoire littéraire, soit à la caractéristique des divers genres lyriques en honneur chez les Grecs.

— Dans le second mémoire c'est surtout le lettré qui tient la plume. Mais M. Mallinger ne tire-t-il pas des conclusions trop favorables à Bacchylide des éloges officiels de la vertu, du patriotisme et de la gloire qui abondent dans ses odes? Au point de vue de l'art, la disposition des poèmes lui paraît « lumineuse, harmonieuse, architecturale; » les peintures y sont « fines, délicates,

achevées. » A ceux qui jugeraient ces qualificatifs trop flatteurs, il rappelle que les anciens, sous le rapport de la forme, mettaient Bacchylide même au-dessus de Pindare. Il ne faudrait rien exagérer cependant, et pour ne parler que du choix des épithètes et des périphrases, s'il en est ici qui rivalisent d'éclat avec celles des maîtres, d'autres surprennent au contraire par leur banalité.

En somme, ces deux brochures, la seconde surtout, se recommandent par un dépouillement consciencieux des trésors dont le nouveau poète enrichit la langue et la littérature grecques, déjà si fécondes en modèles.

C. Huit.

Les Gaîtés du conservatoire, par Albert Lavignac. Paris, Delagrave, 1899, in-8 de 133 p., dessins de Guydo. — Prix : 5 fr.

Dans une dédicace aux élèves du conservatoire, M. Albert Lavignac déclare qu'après avoir, pendant vingt-cinq ans, écrit des ouvrages didactiques à leur usage, il éprouve le désir de publier un livre destiné à les amuser.

Ce désir, il l'a réalisé en narrant une série d'anecdotes vécues et piquantes sur les professeurs, les directeurs, les élèves des deux sexes et ceux de leurs respectables parents qu'il eut l'occasion de fréquenter.

L'intérêt de ces anecdotes est inégal. J'ai goûté particulièrement celles qui concernent Cherubini, Ambroise Thomas, Bazin, Marmontel, Rossini, Schulhoff, Taffanel, parce qu'elles mettent en valeur le caractère et la physionomie de ces grands artistes. Le chapitre initial consacré à la fondation du conservatoire et à son histoire est écrit avec humour et contient d'utiles renseignements. Sait-on par exemple que cette grande école de musique et de déclamation n'a eu que cinq directeurs depuis son origine (1795) jusqu'en 1896, c'est-à-dire en cent-un ans. Cette constatation suffit à expliquer les traditions de son enseignement.

Les *Gaîtés du conservatoire* sont soulignées par une série de dessins dus au crayon spirituel de Guydo.

Raoul Loky.

La Ultima Visio de S. Thomas de Aquino, por Félix Martinez. Morella, imp. S. Ignacio, 1898, in-12 de 18 p.

Petite poésie espagnole en l'honneur de saint Thomas d'Aquin. L'auteur suppose que le grand docteur, à ses derniers moments, s'inquiète de savoir si son enseignement a toujours été conforme à la vérité. L'apôtre saint Paul lui apparaît, le rassure, et lui prédit le triomphe de sa philosophie.

D. V.

Libro de Granada, texto de Angel Ganivet, Gabriel Ruiz de Almodóvar, Matias Méndez Vellido, Nicolas-María Lopez. Granada, Sabatel, 1899, in-8 de 216 p., couverture et illustrations en couleurs. — Prix : 3 fr.

Il ne s'agit pas ici, comme on pourrait le croire, d'un *Guide* à l'usage des voyageurs, mais d'une œuvre d'imagination. Ce qu'évoque à notre esprit le *Livre de Grenade*, c'est moins le décor que l'âme même de la vieille cité moresque. Le charme de l'air, de l'eau, des bois, les ardeurs de la sieste, le recueillement des crépuscules, voilà ce qu'ont senti et exprimé en poètes les auteurs de ce charmant keepsake. Ils aiment d'un sincère amour leur province natale, et excellent à en décrire les mœurs, les types, les

coutumes, les aspects riants ou pittoresques. La célèbre *Fuente del Avellano* est l'Hippocrène où ils ont bu l'inspiration. L'idée première de ce recueil est due à Angel Ganivet, dont le *Polybiblion* (t. LXXXV, p. 79) a signalé la mort et l'œuvre considérable déjà. Il a su grouper des écrivains, des dessinateurs et des peintres de talent, qui, tous, le considéraient comme un maître et le chérissaient comme un frère aîné. La maison Sabatel a sollicité l'honneur d'éditer l'œuvre commune et s'en est acquittée avec un soin qui saura satisfaire les bibliophiles les plus délicats.

LÉO ROUANET.

Une Époque. Emilio Castelar, par Mme RATTAZZI. Paris, Alcan, 1899, in-4 de 120 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a consacré ce volume à un éloge enthousiaste d'un des plus illustres collaborateurs de la *Nouvelle Revue internationale* dont elle est l'âme et la directrice. Castelar nous est successivement présenté dans ces pages émues sous ses différents aspects : l'homme politique, l'orateur, l'écrivain, l'artiste, etc. Enfin deux chapitres sont consacrés aux rapports de Castelar avec la France et avec l'Italie. Notre tempérament littéraire qui certes ne proscrit pas l'exagération, est cependant réfractaire à l'hyperbole poussée au point où on la trouve dans ces pages : aussi bien dans celles qui émanent de l'auteur du volume que dans celles qui sont consacrées aux très intéressantes citations extraites de l'œuvre de l'homme d'État espagnol. Ce n'est point une critique que j'entends ainsi formuler ; c'est un simple avertissement qu'il me paraît convenable de donner aux lecteurs français. Il est en effet périlleux de critiquer même avec la plus grande réserve ce qui est étranger à la nation à laquelle on appartient. Castelar, qui avait été un instant Président de la République espagnole, qui est resté républicain jusqu'à son dernier jour et qui est mort en paix avec la monarchie, jouissait d'une immense popularité au-delà des Pyrénées. Manifestement imbu de toutes les idées philosophiques et politiques nées de la Révolution française, l'expérience l'avait assagi et on aurait pu lui appliquer ce double qualificatif que se donnait un jour un de nos hommes d'État avec lequel il présente plus d'une analogie, M. Jules Simon : « profondément républicain et profondément conservateur. » Ce qui nous paraît le plus digne de louange dans la vie de ce républicain, c'est son attitude correcte à l'égard de la monarchie que son patriotisme, plus pratique que ses théories, lui faisait apparaître comme nécessaire à son pays. Non seulement il refusa de la combattre, mais encore il la soutint efficacement en refusant à maintes reprises d'organiser le parti républicain auquel il eût incontestablement pu donner une cohésion qui, heureusement pour nos voisins, lui manque encore. Si illustre orateur, si grand écrivain qu'ait été Castelar, rien ne lui vaut à mon avis plus d'éloges que cette patriotique attitude.

EUGÈNE GODEFROY.

CORRESPONDANCE

Nous recevons, par ministère d'huissier, sommation d'avoir à insérer la lettre suivante de M. Paul Marin, à laquelle répond notre collaborateur M. Raoul Loky :

Monsieur le Gérant,

Le *Polybiblion* d'octobre 1898[1] a publié, sous la signature *Raoul Loky*, un

1. Erreur : *1899*.

compte rendu de mon livre *Rochefort ?* Ce compte rendu est inexact sur un certain nombre de points. Première inexactitude : *Sous prétexte de déterminer le rôle joué par le grand pamphlétaire dans la condamnation de Dreyfus, Monsieur Marin y rattache les événements d'octobre et de novembre 1898*. Je n'ai eu recours à aucun prétexte pour retracer ces événements. *Rochefort ?* est tout uniment le septième volume de l'histoire documentaire de l'affaire Dreyfus. Le titre de l'ouvrage l'indique en caractères de deux millimètres de haut. Il eût suffit (*sic*) à Monsieur Loky de reproduire ce titre qui lui crevait les yeux, pour s'éviter l'invention de ce *prétexte* bizarre. *Rochefort ?* a pour objet précis de prendre le récit des événements de l'année 1898, au jour où l'a laissé le sixième volume, c'est-à-dire au dix octobre, et de le poursuivre jusqu'au vingt-neuf novembre. Il embrasse une période de cinquante jours, où Rochefort a joué son rôle en nombreuse compagnie. J'ai donné le nom de Rochefort à cette période parce que j'avais épuisé les noms des six principaux acteurs du drame sur chacun des six volumes précédents.

Voilà tout !

Deuxième inexactitude : *Monsieur Marin cite les commentaires et les articles publiés par Rochefort et Drumont dans leurs journaux respectifs, pour tenter de les réfuter.*

Per Bacco ! Je jure que je n'ai jamais caressé la chimère de *tenter de réfuter* les articles de Rochefort. Pour cette ambition, le génie de don Quichotte ne serait pas de trop ; je n'y prétends nullement.

Dans *Rochefort ?*, j'ai, il est vrai, cité les boutades du « grand pamphlétaire », j'en ai goûté certaines saillies, j'en ai critiqué certaines malices ; mais « tenter de les réfuter » ! non, jamais de la vie !

Troisième inexactitude : *Monsieur Marin termine par une apothéose inattendue de Monsieur Hervé de Kérohant.*

En apercevant *apothéose*, j'ai eu un sursaut. Est-ce apologie que Monsieur Loky a voulu dire ? Je suis tenté de croire qu'il a été induit en confusion par la ressemblance de ces deux vocables, venus du Pirée à Marseille sur le dauphin de la fable.

Si c'est cela, je ris de la confusion, et pourtant apothéose sonne malencontreusement au lendemain de l'aventure tragique par laquelle avaient été ouverts les yeux de Monsieur Hervé de Kérohant, le premier septembre 1898.

Par Jupiter ! je jure que je n'ai pas plus songé à l'apothéose de Monsieur Hervé de Kérohant qu'à tenter de réfuter Rochefort. J'ai constaté la franchise et le courage avec lesquels un royaliste proclama sa conviction de l'innocence du lieutenant-colonel Picquart. Mais est-ce là une apothéose ?

Oh que nenni !

Je laisse aux houspilleurs de Monsieur Hervé de Kérohant les *apothéoses inattendues*, je me borne à écrire l'histoire impartialement.

Quatrième inexactitude : *La forme littéraire de « Rochefort ? » est lamentable.* »

Peste ! *Lamentable* ; encore un vocable qui m'a fait bondir comme *apothéose*, comme *tenté de réfuter*, comme *sous prétexte*.

Lamentable ! L'épithète compose un énigmatique quatuor avec les précédents lapsus.

Beau Masque ! je te démasquerai.

Par le Styx ! Je jure que si Monsieur Loky découvre dans *Rochefort ?* une inexactitude qui jouisse de la santé de ses quatre jumelles, je jure, dis-je,

de briser ma plume; je fais serment d'en déposer les morceaux sur l'autel de Calliope, avec cet humble vœu : *A un plus aimé des Muses, la gloire de conter la geste de mes contemporains. A Loky.* Signé : PAUL MARIN.

MONSIEUR LE GÉRANT,

Je vous remercie de m'avoir communiqué la lettre qui vous a été envoyée par ministère d'huissier.

Pour répondre à douze lignes de compte-rendu, on vous adresse une page entière, pleine de talent, de sens littéraire, de bon goût..... et de mythologie. N'en privez pas vos lecteurs ; mais comme la rédaction d'un recueil bibliographique sérieux deviendrait impossible si de pareils usages s'établissaient, peut-être la direction de la Revue jugera-t-elle à propos d'informer votre correspondant que, désormais, il ne sera plus rendu compte dans vos colonnes, des œuvres, si remarquables soient-elles, qu'il pourrait faire parvenir à la Revue sous le couvert de son éditeur.

Votre bien dévoué, Signé : RAOUL LOKY.

P.-S. — Quand j'analyse dans le *Polybiblion* des ouvrages autres que ceux traitant des questions historiques et coloniales, je signe généralement d'un pseudonyme, mais je n'éprouve aucune difficulté à informer l'auteur de « *Rochefort ?* » que je suis inscrit sous le nom de Roger Lambelin sur les registres de l'état-civil.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Avec M. Paul JANET, mort le 4 octobre, disparaît un des plus brillants représentants de la philosophie spiritualiste. Il était né à Paris le 30 avril 1823, avait fait ses classes au lycée Saint-Louis, avait été admis à l'École normale en 1841 et reçu agrégé de philosophie en 1844. Il passa avec beaucoup de succès l'agrégation des Facultés et publia pour le doctorat, en 1848, une thèse fort remarquée: *Essai sur la dialectique de Platon*. Il professa d'abord la philosophie au collège de Bourges, enseigna ensuite la même matière à la Faculté de Strasbourg de 1848 à 1857, et c'est dans cette dernière chaire qu'il donna ses leçons sur *la Famille* qu'il réunit en 1855 en un délicieux volume que s'empressa de couronner l'Académie française et qu'on traduisit aussitôt en diverses langues. En 1857, il fut nommé professeur de logique au lycée Louis-le-Grand et, en 1864, chargé du cours d'histoire de la philosophie à la Sorbonne; la même année, l'Académie des sciences morales et politiques lui ouvrait ses portes en remplacement de Villermé. Il fit à l'École des sciences politiques un cours sur les doctrines sociales contemporaines; enfin il succéda à Caro dans la chaire de philosophie à la Sorbonne et fut élu, comme délégué des Facultés, membre du conseil supérieur de l'instruction publique. Son enseignement, comme ses livres, était d'une clarté surprenante et facilement accessible. Sa doctrine était à peu près celle de Cousin dont il subit de bonne heure l'influence, même littéraire, et dont il resta jusqu'à sa mort le fervent disciple. On a dit de lui qu'il était le « dernier des spiritualistes. » Son *Traité des causes finales* est peut-être de tous ses ouvrages le plus personnel; quant à son *Traité élémentaire de philosophie* il est devenu classique. Sans avoir la prétention de dresser une liste complète de ses publications, nous citerons : *Essai sur la dialectique de Platon* (Paris, 1848, in-8, thèse de doctorat); — *De plastica naturae vita* (*Plastick*

life of nature) quae a Cudworthо in systemate intellectuali celebratur (Paris, 1848, in-8, thèse de doctorat); — *Introduction à un cours de morale et de théodicée. Leçon d'ouverture prononcée le 18 novembre 1854, à la Faculté des lettres de Strasbourg* (Strasbourg, 1854, in-8); — *La Famille; leçons de philosophie morale* (Paris, 1855, in-18; 7e éd., 1868); — *Les Confessions de saint Augustin. Traduction nouvelle* (Paris, 1857, in-18, nomb. éd.); — *Lycée impérial de Louis-le-Grand. Discours prononcé à la distribution des prix* (Paris, 1857, in-8); — *Histoire de la philosophie morale et politique dans l'antiquité et les temps modernes*, ouvrage couronné par l'Acad. des sciences morales et politiques (Paris, 1858, 2 vol. in-8; 2e éd. sous le titre de : *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale* (Paris, 1872, 2 vol. in-8, 3e éd., 1887); — *Essai sur le médiateur plastique de Cudworth* (Paris, 1860, in-8); — *Études sur la dialectique dans Platon et dans Hégel* (Paris, 1860, in-8); — *La Philosophie et M. Ernest Renan* (Paris, 1860, in-8; extrait du *Magasin de librairie*); — *Philosophie du bonheur* (Paris, 1862, in-8; 4e éd. 1873); — *Leçon d'ouverture du cours de philosophie prononcée à la Faculté des Lettres de Paris* (Paris, 1862, in-8); — *Le Matérialisme contemporain en Allemagne. Examen du système du Dr Buchner* (Paris, 1864, in-12, 6e éd.); — *La Crise philosophique. MM. Taine, Renan, Littré et Vacherot* (Paris, 1865, in-12; *Bibliothèque de philosophie contemporaine*); — *Une Académie politique sous le cardinal de Fleury, de 1724 à 1731* (Paris, 1865, in-4); — *Le Cerveau et la pensée* Paris, 1866, in-12); — *Œuvres philosophiques de Leibnitz, avec une introduction et des notes* (Paris, 1866, 2 vol. in-8); — *Éléments de morale* (Paris, 1869, in-12); — *Petits Éléments de morale* (Paris, 1870, in-12; 4e éd. 1890); — *La Philosophie dans les comédies de Molière* (Paris, 1872, in-4); — *Les Problèmes du XIXe siècle. La politique, la littérature, la science, la philosophie, la religion* (Paris, 1872, in-8; 2e éd., 1873); — *Leibniz extraits de la « Théodicée. » Essais sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal, publiés avec une introduction et des notes* (Paris, 1874, in-16; 2e éd. 1875); — *La Morale* (Paris, 1874, in-8; 2e éd. 1887); — *Philosophie de la Révolution française* (Paris, 1875, in-12); — *Les Causes finales* (Paris, 1876, in-8); — *Supplément aux œuvres de Spinoza. Dieu, l'homme et la béatitude. Trad. pour la première fois en français et précédé d'une introduction* (Paris, 1878, in-12); — *Saint-Simon et le Saint-simonisme*, cours professé à l'École des sciences politiques (Paris, 1878, in 12); — *Lycée Louis-le-Grand. Allocution prononcée à la distribution solennelle des prix, le 6 août 1878* (Paris, 1878, in-8); — *La Philosophie française contemporaine* (Paris, 1879, in-12); — *Traité élémentaire de philosophie à l'usage des classes, avec un appendice de notions de droit naturel et d'économie politique* (Paris, 1881, in-8; nouv. éd., 1890); — *Cours de morale à l'usage des écoles normales primaires d'institutrices, 1re et 2e années : Psychologie et morale théorique* (Paris, 1882, in-12); — Le même. 3e année : *Morale pratique. Applications* (Paris, 1883, in-12); — *Éléments de morale, rédigés conformément aux programmes officiels du 28 juillet 1882* (*Enseignement secondaire spécial*) *3e année* (Paris, 1882, 2 vol. in-12); — *Les Maîtres de la pensée moderne* (Paris, 1883, in-12); — *Notions de morale pratique* (*Enseignement secondaire des jeunes filles. 3e année* (Paris, 1883, in-12); — *Les Origines du socialisme contemporain* (Paris, 1883, in-12); — *Victor Cousin et son œuvre* (Paris, 1885, in-8); — *Leibniz. Nouveaux essais sur l'entendement humain* (Paris, 1885, in-12); — *Histoire de la philosophie. Les Problèmes et les écoles* (en collaboration avec G. Séailles) (Paris, 1887, in-8); — *Les Lettres de Mme de Grignan* (Paris, 1887, in-8); — *Montesquieu. Esprit des lois, livres 1-5. Précédés d'une introduction de l'éditeur et de notes explicatives* (Paris, 1887, in-12); — *Fontenelle. Choix d'éloges* (Paris, 1888, in-18); — *Les Passions et les caractères dans la littérature du XVIIe siècle* (Paris, 1888, in-12); — *Centenaire de 1789. Histoire de la Révolu-*

tion française (Paris, 1889, in-12); — *Éléments de morale pratique, 4e année* (Paris, 1889, in-18); — *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale* (Paris, 1890, in-12); — *Lectures variées de littérature et de morale* (Paris, 1890, in-12); — *La Philosophie de Lamennais* (Paris, 1890, in-12); — *Cours de psychologie et de morale, 1re année. Psychologie théorique et appliquée* (en collab. avec Raymond Thamin) (Paris, 1891, in-18); — Le même. *2e année. Morale théorique et morale pratique* (Paris, 1891, in-18); — *Fénelon* (Paris, 1892, in-16; *les Grands Écrivains français*); — *Notice sur Benjamin-Constant Martha* (Versailles, 1895, in-8; extrait du *Bulletin de l'Assoc. des anc. élèves de l'École normale pour 1896*); — *Principes de métaphysique et de psychologie, leçons professées à la Faculté des lettres de Paris 1888-94. Tome Ier* (Paris, 1897, in-8).

— C'est à la fois un littérateur distingué et un érudit de premier ordre qui vient de disparaître, le 2 octobre, avec M. Louis-Émile-Dieudonné Moland. Il était né le 13 avril 1824, à Saint-Omer ; après être venu étudier le droit à Paris, il avait prêté serment en 1846, devant la cour royale comme avocat. Mais il se sentait peu de goût pour le barreau, et ses travaux littéraires et historiques lui ayant de bonne heure acquis une juste renommée, même à l'étranger, il résolut de s'y donner tout entier. Son œuvre témoigne d'une fécondité et d'un labeur considérables, elle résume l'ensemble de notre histoire littéraire, depuis nos vieux auteurs du moyen âge jusqu'aux philosophes du XVIIIe siècle. Il a annoté à peu près tous nos écrivains classiques, consacrant à chacun d'eux des notices biographiques et des études critiques, dont on ne saurait dire s'il faut plutôt louer la forme ou le fond. Toutefois, deux auteurs surtout l'ont conquis, et la somme de travail qu'il leur a consacrée est véritablement prodigieuse, nous voulons parler de Molière et de Voltaire. Non content de réimprimer plusieurs fois les œuvres du premier, tout en y jetant un jour nouveau à l'aide de commentaires consciencieux et savants, il en a fait l'objet de plusieurs ouvrages fort remarquables. Quant au second, il suffira de dire qu'il a édité 11,000 de ses lettres, dont plus de la moitié n'avaient point encore été imprimées. Il ne faudrait pas croire cependant que le grand nombre d'éditions dues à M. Moland ait suffi à absorber toute son activité; il sut encore trouver le temps d'écrire plusieurs ouvrages personnels empreints du plus vif intérêt, et de collaborer à plusieurs périodiques tels que *le Moniteur, la Revue contemporaine, la Revue européenne, la Revue archéologique, le Journal des villes et des campagnes, la Liberté, le Français* où il a rédigé la chronique dramatique. On peut citer de lui comme principales publications : *Peuple et Roi au XIIIe siècle, étude historique* (Paris, 1851, in-8); — *Sur un projet d'anthologie classique du moyen âge. A M. l'abbé d'Alzon,* (Paris, s. d., in-8; extrait de la *Revue de l'enseignement chrétien,* t. Ier, 1er nov. 1852); — *Saint-Omer dans la Morée. Esquisse de la domination française au moyen âge* (Paris, 1853, in-16); — *Le Livre de l'internelle consolacion. Première version française de l'Imitation de Jésus-Christ. Nouv. éd., avec une introduction et des notes* (en collab. avec M. Ch. d'Héricault. Paris, 1856, in-16); — *Nouvelles françoises en prose, du XIIIe siècle, publiées d'après les mss. avec une introduction et des notes* (en collaboration avec le même. Paris, 1856, in-16; Collection de la *Bibl. elzévirienne*); — *Nouvelles françoises du XIV siècle* (publiées en collab. avec le même. Paris, 1858, in-16; même collection); — *Le Roman d'une fille laide. La Métamorphose de Marguerite. L'Anneau de mariage. Jacques le fermier* (Paris, 1861, in-12); — *Origines littéraires de la France. La Légende et le roman, le théâtre, la prédication. L'Antiquité et le moyen âge. Le Moyen âge et la littérature moderne* (Paris, 1862, in-8; nouv. éd., 1863); — *Le Veuvage,*

nouvelle (Paris, 1863, in-16); — *Œuvres complètes de Molière. Nouv. éd., très soigneusement revue sur les textes originaux, avec un travail de critique et d'érudition, aperçus d'histoire littéraire, biographie, examen de chaque pièce, commentaires, bibliographie,* etc. (Paris, 1863-64, 7 vol. in-8; t. I à VII de *Chefs-d'œuvre de la littérature française*); — *Molière et la Comédie italienne* (Paris, 1867, in-8; 2e éd., in-12); — *Brantôme. Vies des dames illustres françaises et étrangères* (Paris, 1868, in-18); — *La France guerrière, récits historiques d'après les chroniques et les Mémoires de chaque siècle* (en collab. avec M. Ch. d'Héricault. Paris, 1868, gr. in-8; nouv. éd., 1877-78, 4 vol. in-12); — *Les Méprises, comédies de la Renaissance racontées par L. Moland* (Paris, 1869, in-12); — *Par ballon monté. Lettres envoyées de Paris pendant le siège. Sept. 1870-10 février 1871* (Paris, 1871, in-12); — *Lettres choisies de Voltaire; précédées d'une notice et accompagnées de notes explicatives sur les faits et sur les personnages du temps* (Paris, 1872, gr. in-8); — *Œuvres complètes de La Fontaine. Nouv. éd. très soigneusement revue sur les textes originaux, avec un travail de critique et d'érudition, aperçus d'histoire littéraire, vie de l'auteur, notes et commentaires, bibliographie,* etc. (Paris, 1872-76, 7 vol. in-8, t. 33 à 39 de *Chefs-d'œuvre de la littérature française*); — *Œuvres oratoires de Bossuet, oraisons funèbres, panégyriques, sermons* (Paris, 1872-73, 5 vol. in-18); — *Andersen. Contes danois traduits pour la 1re fois* (en collab. avec M. E. Grégoire. Paris, 1873, in-8); — *Œuvres de Rabelais, texte collationné sur les éd. originales, avec une vie de l'auteur, des notes et un glossaire* (Paris, 1873, 2 vol. in-fol.); — *Le Camarade de voyage. Sous le saule. Les Aventures du chardon, etc. Par Andersen, traduction* (en collab. avec Ernest Grégoire. Paris, 1874, in-18); — *Œuvres complètes de Beaumarchais. Nouv. éd., précédée d'une notice biographique* (Paris, 1874, gr. in-8); — *Œuvres poétiques de Malherbe, précédées de la vie de Malherbe par Racan et suivies de lettres choisies. Nouv. éd. avec une préface* (Paris, 1874, in-12); — *Saint-Omer assiégé et délivré l'an 1638. Trad. par L. Moland. Augmenté du registre du siège et de la correspondance du maréchal de Chatillon* (Saint-Omer, 1874, in-8); — *Théâtre choisi de Marivaux* (Paris, 1875, in-18); — *Andersen. Nouveaux contes danois* (traduits en collab. avec M. E. Grégoire. Paris, 1875, in-8); — *Œuvres complètes de J. Racine, avec une vie de l'auteur et un examen de chacun de ses ouvrages* (Tomes III à VIII. Paris, 1875-79, 6 vol. in-8; t. 22 à 27 de *Chefs-d'œuvre de la littérature française*); — *Lettres choisies de Voltaire, avec le Traité de la connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française, précédées d'une notice et accompagnées de notes explicatives sur les faits et les personnages du temps* (Paris, 1876, in-12); — *Théâtre de Regnard. Suivi des poésies diverses, de la Provençale, des Voyages en Laponie, en Suède, etc., avec une introduction* (Paris, 1876, in-18); — *La Vie de Scaramouche, par Mezetin. Réimpression de l'éd. originale (1665), avec une introduction et des notes* (Paris, 1876, in-8); — *Théâtre de Collin d'Harleville, suivi de poésies fugitives* (Paris, 1877, in-18); — *Théâtre de la Révolution, ou Choix de pièces de théâtre qui ont fait sensation pendant la période révolutionnaire, avec une introduction* (Paris, 1877, in-12); — *Théâtre de Destouches. Le Philosophe marié. Le Glorieux. Le Dissipateur. La Fausse Agnès* (Paris, 1878, in-18); — *Œuvres choisies de P. de Ronsard, avec notice, notes et commentaires par C.-A. Sainte-Beuve. Nouv. éd. revue et augmentée* (Paris, 1879, in-8; t. 48 de *Chefs-d'œuvre de la littérature française*); — *Œuvres complètes de François Villon, publiées avec une étude sur Villon, des notes, la liste des personnages historiques et la bibliographie* (Paris, 1879, in-12); — *Andersen. Les Souliers rouges et autres contes* (Traduits en collab. avec M. Ernest Grégoire. Paris, 1880, in-8); — *François Rabelais; tout ce qui existe de ses œuvres. Gargantua, Pantagruel, Pantagrueline prognostication,*

almanachs, sciomachie, lettres, etc. Texte soigneusement collationné sur les éditions originales, précédé d'une vie de l'auteur et suivi d'une bibliographie, de notes et d'un glossaire (Paris, 1880, in-12); — *Molière. Le Tartuffe, comédie. Nouv. éd. classique avec une notice préliminaire et des notes* (Paris, 1880, in-18); — *Lettres choisies de Voltaire. Édition classique, avec un extrait de l'appréciation de la correspondonce de Voltaire par M. D. Nisard, une notice biographique et des notes* (Paris, 1881, in-12); — *Molière. Le Bourgeois gentilhomme, comédie-ballet. Nouv. éd. classique* (Paris, 1882, in-18); — *La Très Joyeuse, plaisante et récréative Histoire du bon chevalier sans peur et sans reproche le gentil seigneur de Bayart, composée par le Loyal Serviteur. Nouv. éd. complétée par des extraits d'autres chroniques, avec une introduction et des notes* (Paris, 1882, in-8); — *Contes des frères Grimm. Traduits de l'allemand* (en collab. avec M. Ernest Grégoire. Paris, 1883, in-12); — *Œuvres poétiques d'André Chénier, précédées de la vie d'André Chénier, mises en ordre et annotées, etc.* (Paris, 1884, 2 vol. in-8; t. 52 et 53 de *Chefs-d'œuvre de la littérature française*); — *Molière, sa vie et ses ouvrages, avec une notice sur le théâtre et la troupe de Molière* (Paris, 1887, in-4); — *Théâtre choisi de Marivaux, avec une introduction* (Paris, 1888, in-18); — *Histoire de Jeanne d'Arc. Gravures en chromolithographie par T. Lix* (Paris, 1895, in-fol.); — *Le Coffre volant. Les Souliers rouges. Le Papillon, etc., par Andersen* (Traduit en collab. avec M. E. Grégoire. Paris, s. d., in-18); — *Deux cents lettres de Voltaire. Éd. classique, avec un extrait de la correspondance de Voltaire par M. D. Nisard, avec une notice biographique et des notes* (Paris, s. d., in-18).

— L'épiscopat français, si cruellement éprouvé depuis quelque temps, vient encore de perdre un de ses membres les plus éminents en la personne de Mgr Armand-Joseph Fava, mort le 17 octobre. Il s'était fait une place tout à fait à part par l'indépendance et l'énergie dont il donna tant de fois la preuve à l'égard d'un gouvernement trop souvent sectaire. Nombreux sont ses actes qui furent déférés comme d'abus au Conseil d'État. Nous nous contenterons de rappeler la poursuite dont il fut l'objet en 1879 pour avoir érigé en basilique l'église de la Salette, en vertu d'une bulle pontificale que n'avait pas enregistrée le gouvernement. Il détestait tout particulièrement la franc-maçonnerie: aussi ne se lassa-t-il de la combattre à outrance, à la fois par la plume et par la parole. Léon XIII a dit de lui que c'était un « combattant .» Quel plus bel éloge peut-on faire d'un prélat, surtout à une époque où tant d'autres, même parmi les meilleurs, ont renoncé à l'action et se sont laissés décourager? Mgr Fava était né à Évin-Malmaison (Pas-de-Calais), le 10 février 1826; il fit ses études primaires à Douai, entra au petit, puis au grand séminaire de Cambrai, où il commençait déjà à se distinguer, et fut ordonné prêtre le 12 janvier 1851. Deux mois après, il partait pour Saint-Denis de la Réunion, avec le nouvel évêque, Mgr Desprez, dont il devint le secrétaire intime, le collaborateur zélé et le vicaire général (31 décembre 1855). Étant revenu en France, lors de la nomination de Mgr Desprez à l'évêché de Limoges, en 1857, il voulut repartir en Afrique avec Mgr Maupoint, successeur de Mgr Desprez. Il explora alors la côte de Zanzibar en vue d'y fonder des missions, et, après un retour en France en 1859, il se rendit à Rome où il reçut du Pape le titre de vice-préfet apostolique de Zanzibar. Dans une entrevue avec Napoléon III, il décida l'Empereur à passer un traité avec les Anglais dont il avait constaté les empiétements à Zanzibar; ceux-ci s'engageaient à respecter l'indépendance de ce pays, et plus tard, quand ils voulurent s'y installer, ils durent reconnaître nos droits sur Madagascar (voir sur le rôle joué par Mgr Fava, en cette circonstance et pour sa biographie en général, l'excellent livre de

M. A. Rastoul : *Souvenirs d'un jubilé épiscopal*, Grenoble, 1895). Après avoir fondé des stations comme Bagamoyo, sur les côtes africaines, il revint en 1862 à la Réunion. Le 8 avril 1871 il fut nommé évêque de la Martinique, où il laissa le meilleur souvenir, quand, le 6 août 1875, pour refaire sa santé épuisée par 25 ans passés aux colonies, il revint définitivement en France et fut nommé évêque de Grenoble. Disons qu'il se montra digne de cette haute faveur par le zèle qu'il déploya sans cesse pour visiter les paroisses les plus éloignées de son diocèse, par l'intérêt qu'il témoigna à la presse catholique et à la diffusion de l'enseignement chrétien, enfin par l'appui qu'il ne cessa d'accorder aux frères et aux religieuses. En plus de ses mandements et de ses lettres pastorales, dont plusieurs sont fort remarquables et mériteraient une mention, il a donné au public : *Le Prêtre. Discours prononcé à la clôture de la retraite ecclésiastique de Saint-Denis (Ile Bourbon)* (Paris, 1876, in-16) ; — *Exercices populaires du chemin de la Croix sous forme de méditations* (Paris, 1878, in-18) ; — *Lettre à M. Lepère, en réponse à la lettre de M. Lepère, insérée au « Journal officiel »* (Grenoble, 1879, in-12) ; — *Lettre sur la franc-maçonnerie aux rédacteurs de la « Revue catholique des institutions et du droit » à l'occasion du livre du P. Deschamps et de M. Claudio Jannet* (Grenoble, 1880, in-8) ; — *La Franc-Maçonnerie, doctrine, histoire, gouvernement. 2e lettre aux rédacteurs de la Revue catholique*, etc. (Grenoble, 1880, in-18) ; — *Manuel de la confrérie du Crucifix, établie dans le diocèse de Grenoble* (Grenoble, 1888, in-16) ; — *Oraison funèbre de Mgr Pierre-Anastase Pichenot, archevêque de Chambéry, prononcé le 16 novembre 1880* (Chambéry, 1880, in-8) ; — *Manuel de la croisade des francs-catholiques* (Grenoble, 1881, in-16) ; — *La Question ouvrière. Discours sur J.-C., modèle des patrons et des ouvriers, prononcé en l'église de Saint-Augustin, à Paris, le 20 février 1881* (Grenoble, 1881, in-8) ; — *Discours sur le secret de la franc-maçonnerie* (Paris, 1882, in-18) ; — *Le T. R. P. Le Vavasseur. Éloge funèbre prononcé à ses obsèques* (Paris, 1882, in-8) ; — *M. l'abbé Louis Lavallée. Paroles prononcées sur sa tombe, le 18 décembre 1883* (Arras, 1883, in-16) ; — *Le Secret de la franc-maçonnerie* (Lille, 1883, in-8) ; — *Recueil des pièces relatives à la suppression des traitements ecclésiastiques dans le diocèse de Grenoble. Lettre de Mgr Fava et consultations diverses* (Grenoble, 1886, in-16) ; — *Notre-Dame du Crucifix* (Grenoble, 1887, in-16) ; — *Conférence sur l'esclavage. Panégyrique de saint Pierre Claver, apôtre des noirs* (Grenoble, 1888, in-8) ; — *Oraison funèbre de Mgr François-Benjamin-Joseph Blanger, évêque de Limoges, prononcée le 25 janvier 1888* (Limoges, 1888, in-8) ; — *Panégyrique du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, prononcée le 26 avril 1888* (Grenoble, 1888, in-8) ; — *Jésus-Christ, roi éternel* (Paris, 1889, 2 vol. in-8 ; 2e éd. 1891) ; — *Oraison funèbre de Mgr Mortier, évêque de Digne* (Digne, 1889, in-8) ; — *Discours sur la Papauté, prononcé au congrès catholique de Lille (1890)* (Grenoble, 1890, in-8) ; — *Lettre concernant l'institution divine de la Papauté et annonçant la formation de la Société des serviteurs de saint Pierre* (Grenoble, 1890, in-8) ; — *Vie de Jésus-Christ* (Paris, 1891, in-8) ; — *Quelques mots explicatifs sur les questions : 1° fabriques de Saint-Joseph et de Saint-Louis, 2° abbés Giroud et Abel* (Grenoble, 1892, in-8) ; — *Sept paroles de N. T. S. P. le pape Léon XIII* (Paris, 1892, in-8) ; — *Catéchisme apostolique* (Grenoble, 1893, in-18) ; — *Le Doigt de Dieu est ici* (Grenoble, 1894, in-8) ; — *L'Esprit nouveau, seul remède à nos maux* (Grenoble, 1894, in-8) ; — *Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé le 30 mai 1894* (Grenoble, 1894, in-8) ; — *La Charité* (Paris, 1895, in-16) ; — *Appel aux catholiques français et aux catholiques de diverses nations* (Grenoble, 1896, in-18) ; — *Résumé de la religion catholique d'après le Symbole des apôtres*, 2e éd. (Grenoble, 1896, in-8).

— M. Marin-Étienne CHARAVAY est mort le 2 octobre, à Brolles, près de Fontainebleau. Né à Paris le 17 avril 1848, il perdit son père en 1867, l'année même où il se fit recevoir à l'École des chartes. L'enseignement de cette école le fortifia dans des études dont il avait pris le goût et l'usage dans le cabinet d'autographes dirigé avec talent par son père, Jacques Charavay. La thèse qui lui valut le 1er février 1869 le diplôme d'archiviste paléographe avait pour objet un *Essai sur l'administration de Louis XI en Dauphiné*. Le recueil de lettres de ce prince qu'il avait formé pour rédiger ce travail le désigna naturellement à la Société de l'histoire de France quand elle résolut d'éditer les lettres de Louis XI ; la publication de celles du Dauphin fut confiée à M. Charavay, tandis que M. Vaesen assumait la tâche plus lourde de faire connaître celles du Roi. Amené à prendre la succession de son père à la tête du cabinet d'autographes que tous les curieux connaissaient, M. Étienne Charavay n'abandonna pas ses travaux personnels. Mais délaissant presque complètement le moyen âge, il s'adonna surtout à l'étude de la Révolution, pour laquelle il avait une passion rendue plus vive encore par ses opinions politiques fort avancées. Bien que ce ne soit pas ici le lieu de discuter sa conduite, nous ne pouvons omettre de rappeler la part active qu'il a prise, notamment à la Ligue de l'enseignement dont il était le secrétaire général, à la lutte menée depuis quelques années contre la religion catholique. Cette passion anticléricale qui se manifeste parfois aussi d'une manière choquante dans les publications de la Société de l'histoire de la Révolution française, dont il fut l'un des fondateurs, dont il était à sa mort le vice-président, et notamment dans la revue de cette société, *la Révolution française*, ne saurait nous empêcher de reconnaître les qualités d'érudit de M. Charavay, ni sa compétence en matière d'autographes. Quelques-uns des catalogues qu'on lui doit ont une légitime réputation, et les deux recueils spéciaux qu'il publiait, l'*Amateur d'autographes*, fondé par son père en 1862, et la *Revue des documents historiques*, qui commença de paraître en 1874, sont connus et consultés non seulement par les simples curieux mais par les hommes d'étude. Sans entrer dans le détail de ses articles de revue ou de ses inventaires de collections, nous citerons de lui : *Notice sur Nicolas Thoynard d'Orléans, rédigée d'après les notes de J.-Ch. Brunet* (Paris, 1868, in-8) ; — *Faux autographes, affaire Vrain-Lucas, étude sur la collection vendue à M. Michel Chasles* (Paris, 1870, in-8) ; — *Collection de lettres autographes et de documents historiqaes sur le règne de Louis XIII formée par feu M. A. Picard* (Paris, 1873, in-8) ; — *Étude sur la chasse à l'oiseau au moyen âge. Une Fauconnerie princière et l'éducation des faucons, d'après des documents inédits du XIVe siècle et du XVe* (Paris, 1873, in-8) ; — *Longus. Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé, trad. par J. Amyot, texte de 1559 ; suivies de la traduction revue par P.-L. Courier, précédées d'une notice* (Paris, 1873, in-16) ; — *Pierre-Antoine Labouchère, 1807-1873* (Abbeville, 1873, in-8) ; — *Diderot et Fréron. Documents sur les rivalités littéraires au XVIIIe siècle, publiés avec des notes* (Paris, 1875, in-8 ; extrait de la *Revue des documents historiques*) ; — *Documents inédits sur Samuel de Champlain, fondateur de Québec* (Paris, 1875, in-8 ; extrait du même recueil) ; — *Procès criminel intenté contre une sorcière à Mondon, en Suisse, mai 1655. Relation annotée* (Paris, 1875, in-8) ; — *Un Duel à Romans en 1769. Procès-verbal d'accusation et de condamnation, publié avec des notes* (Paris, 1875, in-8) ; — *La Famille messine des Praillon* (Paris, 1876, in-8) ; — *Jean d'Orléans, comte d'Angoulême* (Paris, 1876, in-8) ; — *Lettres autographes recueillies par feu M. A. Sensier* (Paris, 1878, in-4) ; — *Victor Hugo. Histoire d'un crime. Album de fac-simile et*

de portraits (Paris, 1878, in-8) ; — *A. de Vigny et Charles Baudelaire, candidats à l'Académie française* (Paris, 1879, in-8) ; — *Inventaire des autographes et documents historiques réunis par M. Benjamin Fillon* (Paris, 1879-81, 3 vol. in-4) ; — *Supplément à l' « Isographie des hommes-célèbres »* (Paris, 1881, 2 fasc. in- 4) ; — *Rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique, sur les lettres de Louis XI et sur les documents concernant ce prince conservés dans les archives de l'Italie* (Paris, 1881, in-8, extrait des *Archives des missions scientifiques et littéraires* 3e série, t. VII) ; — *L'Héroïsme civil, 1789-1880* (Paris, 1881, in-16) ; — *Les Enfants de la Républiqae : Viala, Bara, Sthrau, Mermet, Casabianca* (Paris, 1882, in-32) ; — *L'Héroïsme militaire, 1792-1815* (Paris, 1882, in-16) ; — *L'Héroïsme professionnel, 1789-1882* (Paris, 1883 in-16) : — *Lettres de Louis XI, roi de France, publiées d'après les originaux pour la Société de l'histoire de France*, Tome I. *Lettres de Louis dauphin, 1438-1461* (Paris, 1883, in-8) ; — *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet* (Paris, 1887, 2 vol. in-fol.) ; — *La Science des autographes* (Paris, 1887, in-4) ; — *Assemblée électorale de Paris (18 nov. 1790-15 juin 1791). Procès-verbaux de l'élection des juges, des administrateurs, du procureur syndic, de l'évêque, des curés, du président du tribunal criminel et de l'accusateur public* (Paris, 1890, gr. in-8 dans la *Collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française*). — *Correspondance générale de Carnot*, t. I-III (Paris, 1892-1897, 3 vol, in-8) dans la *Collection de documents inédits. Lazare Hoche. Notice sommaire* (Paris, 1893, in-8 ; extrait de la *Révolution française* d'octobre 1893) ; — *Mémoires du comte de Paroy. Souvenirs d'un défenseur de la famille royale pendant la Révolution, 1789-1797* (Paris, 1895, in-8) ; — *La Revellière-Lepeaux et ses Mémoires* (Paris, 1895, in-8, extrait de la *Revue bleue* des 26 janvier et 2 février 1895) ; — *Le Centenaire de l'Institut de France* (Paris, 1895, in-8 ; ibid. 19 et 26 oct. 95) ; — *Le Général Alexis Le Veneur, le héros de Namur et le maître de Hoche, 1746-1833* (Paris, 1895, in-8 ; extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1894) ; — *Le Général Benoît-Louis de Bouchet 1731-1802* (Paris, 1896, in-8, extrait du même recueil) ; — *Le Général Carlenc, commandant en chef de l'armée du Rhin, du 2 au 22 oct. 1793* (Paris, 1896, in-8 ; extrait du même recueil) ; — *Le Général La Fayette, 1757-1834, notice biographique* (Paris, 1898, in-8 ; *Société de l'histoire de la Révolution française*) ; — *Épisodes militaires* (en collab. avec G. Espitallier) (Paris, 1899, in-4).

— M. Paul RISTELHUBER, littérateur, publiciste et bibliographe bien connu, a succombé le 20 septembre. Né à Strasbourg le 11 août 1834, il vint à Paris finir ses études au collège Sainte-Barbe puis au lycée Louis-le-Grand, obtint le diplôme de licencié ès-lettres, puis retourna dans son pays natal. Ayant inséré dans la *Bibliographie alsacienne* une citation de V. Hugo, qui fut jugée offensante pour l'Empereur, il fut condamné à deux ans de détention dans une forteresse, mais on le grâcia au bout de quatre mois. Il édita le premier les *Deux Dialogues du nouveau langage français italianisé* d'Henri Estienne, et cette publication lui valut de l'Académie française le prix Archon Despérouses. Il a collaboré à de nombreux journaux, édité *la Feuille du samedi. Elsässisches Samstagsblatt*, dirigé la publication du tome II des *Bibliographies alsaciennes*, d'Antoine Meyer, et laisse comme principaux ouvrages : *Bouquet de Lieder, Choix de ballades, chansons et légendes traduites des poètes de l'Allemagne contemporaine* (sous le pseudonyme de Paul de Lacour) (Strasbourg, 1856, in-12) ; — *Intermezzo, poème de Henri Heine, traduit en vers français* (Paris, 1857, in-32) ; — *Le Toucheur de bœufs* (Paris, 1858, in-18) ; — *Hymne italien* (Paris, 1859, in-8) ; — *Marie Stuart, drame en 5 actes, en vers, d'après Schiller, avec une préface* (Paris, 1859, in-12) ; — *Musée. Héro et Léandre. Poème traduit*

en vers français, suivi de notes (Strasbourg, 1859, in-8); — *S. A. I. le Prince Jérôme (3 juillet 1860)* (Strasbourg, 1860, in-4); — *Faust, tragédie en 5 actes, adaptée à la scène française, d'après Gœthe, pour la première fois* (Paris, 1861, in-12); — *Liber vagatorum. Livre des gueux, précédé d'une introduction* (Paris, 1862, in-12); — *Faust dans l'histoire et dans la légende. Essai sur l'humanisme superstitieux du XVIe siècle et les récits du pacte diabolique* (thèse) (Paris, 1863, in-8); — *De Herus et Leandri historia heroica* (thèse) (Argentorati, 1863, in-8); — *Rythmes et refrains* (Paris, 1864, in-8); — *L'Alsace ancienne et moderne, ou Dictionnaire topographique, historique et statistique du Haut et du Bas-Rhin, par Jacques Baquol.* Troisième édition, entièrement refondue (Strasbourg, 1865, in-8); — *Galerie universelle des peuples, publiée par MM. Lallemand et Hart. Alsace* (Strasbourg, 1865, in-4); — *Lettre sur les archives de la ville de Strasbourg* (anonyme) (Strasbourg, 1866, in-8); — *Un Napolitain du dernier siècle. Contes, lettres et pensées de l'abbé Galiani, avec introduction et notes* (Paris, 1866, in-16); — *Les Contes de Pogge, Florentin. Avec une introduction et des notes* (Paris, 1867, in-16); — *Jeanne la Folle, étude historique* (Paris, 1869, gr. in-8); — *L'Assassinat de Rastadt, étude historique*, 2e éd. (Paris, 1870, in-8); — *Bibliographie alsacienne, 1re à 4e séries. Années 1869 à 1872* (Strasbourg, 1870-73, 4 vol. in-8); — *Les Contes et facéties d'Arlotto de Florence, avec introduction et notes* (Paris, 1873, in-12); — *L'Alsace à Morat; étude historique publiée à l'occasion du 4e centenaire de la bataille de ce nom, avec pièces inédites* (Paris, 1876, in-8); — *L'Élite des contes du sieur d'Ouville, avec introduction et notes* (Paris, 1876, in-16); — *Quatre Ballades, suivies de notes (Les Grues d'Ibicus, de Schiller. Petit Roland, de Uhland. Le Fidèle Eckart, de Gœthe. La Ballade du brave homme, de Bürger)* (Genève, 1876, in-8); — *Centenaire de Voltaire. Un touriste allemand à Ferney, en 1775* (Paris, 1878, in-18); — *Apologie pour Hérodote (satire de la société au XVIe siècle), par Henri Estienne.* Nouv. éd. faite sur la 1re et augmentée de remarques (Paris, 1879, 2 vol. in-8); — *Une Fable de Florian. Étude de littérature comparée* (Paris, 1881, in-8); — *Les Contes en vers d'Andrieux, suivis de lettres inédites, avec notices et notes* (Paris, 1882, in-16); — *L'Alsace à Sempach, étude historique publiée à l'occasion du 5e centenaire de la bataille de ce nom* (Paris, 1886, gr. in-8); — *Deux Dialogues du nouveau langage françois italianizé et autrement desguizé, principalement entre les courtisans de ce temps, par Henri Estienne. Avec introduction et notes* (Paris, 1886, in-8); — *Heidelberg et Strasbourg. Recherches biographiques et littéraires sur les étudiants alsaciens immatriculés à l'Université de Heidelberg de 1386 à 1662* (Paris, 1888, gr. in-8); — *Strasbourg et Bologne. Recherches biographiques et littéraires sur les étudiants alsaciens immatriculés à l'Université de Bologne de 1289 à 1562* (Paris, 1891, in-8); — *Histoire de la formation de la bibliothèque municipale créée à Strasbourg en 1872* (Paris, 1895, in-18); — *Brocomagus Brumath, la cité des Triboques* (Paris, 1897, in-8; extrait de la *Revue de géographie*); — *1870. Siège et bombardement de Strasbourg. Album de 25 dessins par Touchemolin* (Strasbourg, s. d., in-8 oblong). — M. Ristelhuber a légué sa bibliothèque, riche d'environ 40,000 volumes, et qui offre naturellement une incomparable collection d'Alsatica, à la Bibliothèque nationale, qui vient d'en prendre possession.

— Un bibliographe, à qui des travaux modestes mais d'une utilité incontestable avaient valu quelque célébrité, M. William Mc Crillis GRISWOLD, est mort le 9 août, à Seal Arbor (Maine, É. U.). Né à Bangor le 9 octobre 1853, il fit ses études à l'Académie d'Exeter et à l'Université Harvard, où il prit ses degrés en 1875. C'est quelques années après qu'il inaugura ses Tables de périodiques par la publication d'un index à *the Nation* pour les années 1865 à 1880, qui fut une surprise même pour les éditeurs du recueil. L'accueil

favorable fait à cette tentative, bien que l'usage de ce travail soit rendu pénible par les signes et les sigles dont il est hérissé, encouragea M. Griswold à donner au public d'autres répertoires du même genre. Bien que ce soit surtout à ces index et notamment à la série connue sous le nom de *Q. P. indexes* que M. Griswold doive sa notoriété, il a encore bien mérité des hommes d'étude par d'autres travaux bibliographiques, et on lui doit aussi un ouvrage sur son père, Rufus Wilmot Griswold, l'auteur de *Poets and poetry of America*. Voici d'ailleurs une liste, que nous ne garantissons pas complète, des publications du regretté bibliographe : *General Index to the Nation, v. 1-30, July, 1865-Sept. 1880* (Boston, 1881, in-8; suppl. vol. 31-40, 1885; autre supplém. en préparation) ; — *General Index to the International Review, v. 1-9, 1874-1880* (Bangor, 1880, in-8) ; — *Supplementary index to the Atlantic Monthly, v. 1-38 and 39-46* (Bangor, 1880, in-8) — *General Index to the International Review, v. 1-9, 1874-1880* (Bangor, 1880, in-8); — *General Index to the Lippincott's magazine, v. 1-24, 1867-1879* (Bangor, 1880, in-8) ; — *General Index to the Eclectic magazine, v. 1-96 ; the Littell's living age, v. 37-148, 1855-1881 ; the Every Saturday* (Bangor, 1881, in-8) ; — *General Index to the Scribner's monthly, v. 1-22, 1870-1880* (Bangor, 1881, in-8) ; — *The Q. P. Index annual 1881 et s.* (Bangor, 1881 et s., in-8) ; — *Autoren-und Sachregister der deutschen Rundschau, v. 1-29* (Bangor, 1882, in-8) ; — *General Index to the Contemporary Review, the Fortnightly Review, and the Nineteenth Century* (Bangor, 1882, in-8) ; — *General Index to the North American Review, v. 92-154, 1861-1882* (Bangor, 1882, in-8) ; — *General Autor- und Sachregister zu Zeischriften meist historischen Inhalt und zwar die historische Zeitschrift Unsere Zeit, das historiche Taschenbuch* (Bangor, 1882, in-8) ; — *An Index to the articles relating to history, biografy, literature ; society, and travel contained in collections of essays, etc.* (Bangor, 1883, in-8 ; 2e éd., 1884) ; — *Table alphabétique générale des matières et des noms des auteurs contenus dans les tomes 193-268 de la Revue des deux mondes, et 1-21 de la Nouvelle Revue* (Bangor, 1883, in-8) ; — *Synopsis of copyright decisions* (Bangor, 1883, in-8) ; — *A Directory of writers for the literary press in the U. S.* (Bangor, 1884, in-8 ; 3e éd. 1890) ; — *An Index to the leading British reviews and magazines for 1882, 1883 and 1884* (Bangor, 1885, in-8) ; — *Index to Harpers weekly, 1857-1887* (East Capitol Station, 1888, in-8) ; — *Autoren-und Sachregister zu den bedeutendsten deutschen Zeitschriften, 1886-1889 und zu verschiedenen Sammlungen* (Bangor, 1890, in-8) ; — *Descriptive list of novels and tales dealing with American country life* (Cambridge, 1890, in-8) ; — *Descriptive list of romantic novels* (Cambridge, 1890, in-8) ; — *A descriptive list of British novels* (Cambridge, 1891, in-12) ; — *A descriptive list of international novels* (Cambridge, 1891, in-8 ; nouvelle éd. en 1895) ; — *A descriptive list of novels and tales dealing with American city life* (Cambridge, 1891, in-8) ; — *A descriptive list of novels and tales dealing with life in France* (Cambridge, 1892, in-8) ; — *A descriptive list of novels and tales dealing with life in Germany* (Cambridge, 1892, in-8) ; — *A descriptive list of novels and tales dealing with life in Italy* (Cambridge, 1892, in-8) ; — *A descriptive list of novels and tales dealing with life in Russia* (Cambridge, 1892, in-8) ; — *France : a series of narratives of personal visits to places therein famous for natural beauty or historical association* (Cambridge, 1892, in-8) ; — *Germany : a series of narrative*, etc. (Cambridge, 1892, in-8) ; — *Italy : a series of narratives*, etc. (Cambridge, 1892, in-8) ; — *Switzerland : a series of narratives*, etc. (Cambridge, 1892, in-8) ; — *A descriptive life of novels and tales dealing with life in Norway* (Cambridge, 1892, in-8) ; — *A descriptive list of books for the young* (Cambridge, 1895, in-8) ; — *A descriptive list of novels and tales dealing with ancient history* (Cambridge, 1895,

in-8); — *A descriptive list of novels and tales dealing with the history of North America* (Cambridge, 1895, in-8); — *Passages from the correspondence and other papers of Rufus W. Griswold* (Cambridge, 1898, in-8).

— M. Arsène LEGRELLE, littérateur et historien de mérite, est mort le 25 octobre. Né à Elbœuf le 21 juin 1834, il se fit recevoir docteur en philosophie à l'Université d'Iéna et docteur ès-lettres à la Faculté de Paris. Il fut pendant quelque temps avocat à la cour d'appel de Rouen. Il obtint, en 1857, un accessit à l'Académie des sciences morales et politiques par la façon remarquable dont il avait traité le sujet suivant : *Exposer et apprécier l'influence qu'a pu avoir en France sur les mœurs la littérature contemporaine considérée surtout au théâtre et dans le roman.* Il a utilisé sa connaissance de la langue russe à nous donner quelques traductions de chefs-d'œuvre dramatiques, tels que *le Tsar Borise*, de A.-R. Tolstoi et *l'Orage*, d'Ostrovskii (Moscou, 1884). Il était membre de la Société de l'histoire de France, de la Société de l'histoire de Normandie, de la Société botanique de France et de la Société de législation comparée. Enfin il a collaboré à la *Revue contemporaine*, à la *Revue de l'instruction publique*, au *Courrier du dimanche*, à la *Revue européenne*, etc. Voici la liste des publications qu'il laisse : *Éloge de Turnèbe* (couronné en 1854 par l'Académie de Rouen, et resté manuscrit); — *Notice sur J.-A. Houdon, de l'Institut (1741-1828)* (en collaboration avec E. Délerot) (Versailles, 1856, in-8 ; extrait des *Mémoires de la Société des sciences morales de Seine-et-Oise*); — *Holberg considéré comme imitateur de Molière. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris* (Paris, 1864, in-8) : — *De celeberrima apud Germanos fabula quae inscribitur Iphigenia Taurica* (thèse) (Versailles, 1864, in 8); — *A travers la Saxe, souvenirs et études* (Paris, 1866, in-12); — *Marcus Ulpius Trajan 97-117, scènes romaines* (anonyme) (Paris, 1868, in-12); — *Iphigénie en Tauride*, pièce en 5 actes, par Gœthe, traduite en vers français, précédée d'une étude (Paris, 1870, in-12); — *La France et la Prusse devant l'histoire. Essai sur les causes de la guerre* (anonyme) (Bruxelles, 1871, in-16; 4e éd. en 1874, augmentée d'un 2e vol. (1875) portant comme sous-titre : *Essai sur les conséquences de la guerre;* le tout sous le titre de : *La Prusse et la France devant l'histoire*); — *Voyage en Thuringe* (*Tour du monde*, 1872, 1er semestre); — *Le Volga, notes sur la Russie* (Paris, 1877, in-18); — *Louis XIV et Strasbourg, d'après des documents officiels et inédits* (Gand, 1878, in-8; nouv. éd., Paris, 1881, in-8); — *Le Malheur d'avoir de l'esprit* (*Goré ote ouma*), *comédie en 4 actes et en vers, par A. S. Griboiédove, traduite pour la première fois et précédée d'une notice* (Gand, 1884, in-16). *Chefs-d'œuvre du théâtre russe*); — *Karamzine. Voyage en France, 1789-1790, traduit du russe et annoté* (Paris, 1885, in-18); — *La Diplomatie française et la Succession d'Espagne* (Paris, 1888-92, 4 vol. in-8); — *L'Acceptation du testament de Charles II, roi d'Espagne, par Louis XIV* (Gand, 1892, in-8). — *Les Conférences secrètes de Diossenhofen et Steckborn (1694)* (Braine-le-Comte, 1893, in-8) ; — *Une Négociation inconnue entre Berwick et Marlborough (1708-1709)* (Gand, 1893, in-8); — *La Mission de M. de Rébenac à Madrid et la mort de Marie-Louise, reine d'Espagne (1688-89)* (Paris, 1894, in-8); — *Notes et documents sur la paix de Ryswick* (Lille, 1894, in-8); — *Les Assemblées de la noblesse en Normandie (1658-59)* (S. l., 1898, in-8; extrait des *Mélanges de la Société de l'histoire de Normandie*, 4e série).

— Nous apprenons la mort de M. le Dr Théodor PUSSCHMANN, survenue à Vienne le 28 septembre. Il était né le 4 mai 1844 à Löwenberg en Silésie, avait achevé ses études médicales aux écoles supérieures de Berlin, Marbourg, Vienne et Munich, puis avait complété son éducation scientifique par des voyages en Angleterre, en France et en Italie. Il avait même exercé la médecine en Égypte, puis avait servi comme médecin volontaire pen-

dant la guerre franco-allemande dans un lazaret de réserve. Il avait enfin exercé à Munich jusqu'au moment où il s'était fait recevoir comme *privat docent* d'histoire de la médecine à l'Université de Leipzig, en 1878, puis en 1879 comme professeur extraordinaire et en 1888 comme professeur ordinaire. Il avait composé plusieurs essais pour le supplément de l'*Allgemeinen Zeitung* de Munich, pour la *Gegenwart*, la *Deutsche medizinische Wochenschrift*, la *Wiener medizinische Wochenschrift*, le *Literarisches Centralblatt* et pour la *Deutsche Literatur-Zeitung*. Depuis 1880 il rédigeait les comptes rendus de l'histoire de la médecine pour le *Jahresbericht über die Leistungen und Fortschritte in der gesammten Medicin* de Wirchow et de Hirsch. Il laisse comme principales publications : *Richard Wagner, eine psychiatrische Studie* (Berlin, 1873, in-8) ; — *Alexander von Tralles. Original-Text und Uebersetzung, nebst einer einleitenden Abhandlung. Ein Beitrag zur Geschichte der Medicin* (Wien, 1878-79, 2 vol. in-8) ; — *Die Medicin in Wien während der letzten hundert Jahre* (Wien, 1884, in-8) ; — *Nachträge zu Alexander Trallianus. Fragmente aus Philumenus und Philagrius nebst einer bisher noch ungedruckten Abhandlung über Augenkrankheiten* (Berlin, 1889, in-8, extrait des *Berliner Studien für classische Philologie und Archaeologie*, t. V.) ; — *Geschichte des medicinischer Unterrichts von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart* (Leipzig, 1889, in-8) ; — *History of medical education* (London, 1891, in-8) ; — *Historische-kritische Beleuchtung der Blattern-Impfung* (Wien, 1893, in-8 ; extrait de la *Wiener medicinische Wochenschrift*) ; — *Zu Ostern in Spanien. Reiseschilderungen* (Breslau, 1893, in-8).

— M. Eugène NOËL, journaliste et littérateur, est mort le 28 septembre. Il était né à Rouen le 4 septembre 1816, avait fait ses études au collège de cette ville, puis après s'être livré quelque temps à l'industrie, s'était adonné, de concert avec un autre Normand, M. F.-A. Pouchet, à la pisciculture. Il s'occupa ensuite d'histoire littéraire, entra en 1861 au *Journal de Rouen*, auquel il donna de nombreux articles dont plusieurs sont signés du pseudonyme de Jean Labiche, puis fut en 1879 nommé conservateur de la bibliothèque de la ville de Rouen en remplacement de Th. Bachelet. Il a collaboré à l'*Opinion nationale*, au *Panthéon de l'industrie*, au *Journal de la ferme*, au *Journal de l'agriculture*, au *Journal d'horticulture*, à *la Vie à la campagne*, à la *Philosophie positive*, au *Magasin pittoresque*, à l'*Univers illustré*, à la *Vie littéraire*, etc. Il laisse en outre les ouvrages suivants : *Légendes françaises. Rabelais* (Paris, 1850, in-18; réimp. sous le titre de : *Rabelais, sa vie et son œuvre*, 2e éd. Paris, 1859, in-12); 4e éd. sous le titre de *Rabelais, médecin, écrivain, curé, philosophe* (Paris, 1880, in-32); — *Légendes françaises. Molière* (Paris, 1852, in-18); 3e éd. sous le titre de : *Molière, son théâtre et son ménage* (Paris, 1880, in-18) ; — *Petits Poètes normands* (*inédits*) (*Revue de Rouen*, 1852, p. 599-610); — *Voltaire* (Paris, 1855, in-12); réimp. sous le titre de : *Voltaire, sa vie et ses œuvres, sa lutte contre Rousseau* (Paris, 1878, in-12); — *Pisciculture. Pisciculteurs et poissons* (Paris, 1856, in-12); — *Souvenirs de Béranger* (Paris, 1857, in-32); — *La Vie des fleurs. Précédée d'une préface par P.-J. Stahl* (Paris, 1859, in-32; nouv. éd., 1881, in-12); — *Le Rabelais de poche, avec un Dictionnaire pantagruélique, tiré des œuvres de François Rabelais* (Paris, 1860, in-12; 2e éd. modifiée et augmentée, 1879, in-16) ; — *Almanach des Normands pour 1862* (et 1863) (en collab. avec Georges Pouchet et Georges Pennetier) (Rouen, 1861-1862, 2 vol. in-16); — *Voltaire et Rousseau, avec une préface de Jules Levallois* (Paris, 1863, in-12; t. XXXII de la *Bibl. utile*); — *Les Générations spontanées* Paris, 1864, in-8); — *La Campagne. Paysages et paysans* (Rouen, 1866, gr. in-8; éd. illust. 1890, in-16) ; — *Voltaire à Ferney* (Rouen, 1867, in-18); — *Rabelais*

et son œuvre, étude historique et littéraire (Paris, 1870, in-8); — *Rouen; promenades et causeries* (Rouen, 1872, in-12); — *Conférence sur F.-A. Pouchet* (Rouen, 1874, in-12); — *Mémoires d'un imbécile écrits par lui-même, recueillis et complétés. Avec une préface de M. E. Littré* (Paris, 1875, in-12; 3e éd., 1879); — *J. Michelet et ses enfants* (Paris, 1878, in-12 et in-8); — *Petites et grosses bêtes. Essai sur la zoologie populaire* (Rouen, 1880, in-8); — *Grognements et sourires, par un philosophe inconnu* (Paris, 1882, in-18); — *Les Loisirs du père Labêche. Plantes et bêtes* (Paris, 1891, in-18); — *Rouen, Rouennais, rouenneries. Avec une lettre-préface par Jules Levallois* (Rouen, 1894, in-16).

— La mort de M. Charles NERLINGER, survenue inopinément le 29 septembre, est une perte sensible pour les études alsatiques. Né à Strasbourg le 10 novembre 1863, c'est au gymnase protestant de sa ville natale qu'il commença ses études pour les terminer à Paris, à l'École alsacienne où il entra en 1878. Reçu à l'École des chartes en 1885, il obtint son diplôme d'archiviste-paléographe en janvier 1889; admis à la Bibliothèque nationale en avril de la même année comme attaché au département des Imprimés, il devint stagiaire en novembre 1893 et venait d'être nommé sous-bibliothécaire en mars 1899. Très patriote, il songeait toujours au retour de l'Alsace à la France et c'est à cette pensée que l'on doit sa collaboration à l'*Alsacien-Lorrain*, auquel il donna de nombreux articles de 1886 à 1897, et au *Noël alsacien* en 1895 et 1896, ainsi que la publication de l'*Almanach d'Alsace et de Lorraine* pour 1895. Son ardente passion pour la province qui l'avait vu naître le poussa à consacrer, à en retracer l'histoire, surtout au XVe siècle, les heures de loisir que lui laissaient ses fonctions administratives. Il collabora à l'*Express de Mulhouse*, aux *Annales de l'Est*, à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, où il donna plusieurs comptes rendus, au *Nouveau Larousse illustré*, à la *Revue des Revues*, à la *Revue d'Alsace*, à la *Revue encyclopédique* de Larousse, à la *Revue hebdomadaire*, au *Journal*, et enfin au *Temps*; il fut un des fondateurs du *Noël alsacien et lorrain* (Paris, 1895-96, 1896-97, 2 vol. in-16) dans lequel il publia entre autres articles : *La Maréchale Lefèvre* ; *Un ami de la France au XVe siècle* ; *S. Volgelsberger* ; *Noël* ; *E. Gard-Nassional's G'schicht uff Barrer ditsch; Le Chapelain de Spesbourg*, ces trois derniers signés du pseudonyme de Jean de Barr. Citons encore de lui : *Les Chroniques d'Alsace* (*Express de Mulhouse*, oct. et nov. 1887); — *Pierre de Hagenbach et la Domination bourguignonne en Alsace* (*1469-1474*) [thèse]. Nancy, 1890; in-8, extrait des *Annales de l'Est*) ; — *Journal intime de Charles Grad* (*Nouv. Revue*, fév. 1893); — *Thann à la fin du XVe siècle* (*1469-1474*), *d'après des documents inédits* (Paris, 1893, in-8; *Collection d'histoire d'Alsace et de Lorraine, publiée par l'Alsacien-Lorrain*, extrait des *Annales de l'Est*, 1892, p. 582-610); — *Almanach d'Alsace et de Lorraine* pour 1895 (Paris, 1894, in-4) ; — *Billets d'automne* (sous le pseudonyme de Jean de Barr) (Paris, 1894, in-16) ; — *Études alsaciennes* (sous le pseudonyme de Jean de Barr) (Paris, 1894, in-16); *Petite collection alsacienne*); — *La Seigneurie et le château d'Ortemberg au val de Villé sous la domination bourguignonne* (*1469-74*) (Paris, 1894, in-8 ; *Collection d'histoire d'Alsace et de Lorraine, publiée par l'Alsacien-Lorrain*, extrait des *Annales de l'Est*, 1894, p. 32-65); — *Une Description de l'Alsace en 1662* (*par le P. Du Val*) — *Revue d'Alsace*, 1895, p. 37-56); — *Le Géant d'Andlau* (Ibid., 1895, 409-413) ; — *Deux Pamphlets contre Pierre de Hagenbach* (Paris, 1895, in-8 ; extrait des *Mélanges Julien Havet*, p. 549-560) ; — *Le Général Fruhinsholz* (*1769-1823*) (Paris, 1895, in-16); *Petite collection alsacienne* ; extrait de la *Revue d'Alsace*, 1895) ; — *Le Dernier Seigneur de Spesbourg, Gauthier de Dicka 13..-1386* (Paris, 1896, in-8) ; *Collection d'histoire d'Alsace*. Extrait de la *Revue d'Alsace*) ; — *Les Revenus du duc de Bourgogne à Thann*

(*Revue d'Alsace*, janv. 1896); — *L'École des chartes* (*Revue encyclopédique*, 1897); — *La Noblesse de Balzac* (même recueil, 1897); — *Nicolas Wolff et la Défense des Vosges, 1814-15* (Strasbourg, 1897, in-16; *Petite collection alsacienne*); — *La Vie en Alsace au XVIIe siècle* (*Revue d'Alsace*, 1897); — *État du château de Thann, en Alsace, au XVe siècle* (Paris, 1898, in-8; extrait de la *Bibl. de l'École des chartes*, t. LIX, mai-août, 1898, p. 304-321); — *Du Surnom de Meiseloker donné aux Strasbourgeois* (*Revue d'Alsace*, 1898); — *Seigneurs et bourgeois de Riquewihr au XVe siècle. Henri de Wurtemberg et Étienne Grucker* (Nancy, 1899, in-8; extrait des *Annales de l'Est*, 1898, p. 551-576).

— On annonce encore la mort de MM.: Eugène BESANÇON, compositeur de musique, mort le 11 octobre, âgé de 90 ans; — Joseph DAUREL, président de la Société d'horticulture de la Gironde, licencié en droit, l'un des fondateurs en 1882 du *Nouvelliste de Bordeaux*, auteur de plusieurs ouvrages d'horticulture et surtout de viticulture, parmi lesquels nous citerons : *Éléments de viticulture, avec description des cépages les plus répandus* (Bordeaux, 1889, in-8; 2e éd., 1891); *Traité pratique de viticulture* (Bordeaux, 1895, in-8), mort le 20 septembre; — Eugène GONOD D'ARTEMARE, botaniste, mort à Ussel (Corrèze), le 16 juin; — Fernand LAFON, né à Angers en 1852, bibliothécaire de la Bibliothèque nationale, rédacteur de la chronique sportive au *Petit Journal*, qui laisse outre deux romans, *le Monde des courses* (Paris, 1887, in-18), 3e éd. (1896, in-8); *Le Monde des pêcheurs* (Paris, 1888, in-18), mort le 4 octobre; — Paul LÉONNEC, agent principal du commissariat de la marine, plus connu comme caricaturiste que comme fonctionnaire, qui retraça en de nombreux dessins la vie intime du matelot, et illustra plusieurs ouvrages, tels que : *Mon Frère Yves, Les Trois Dames de la Kasbah, Pêcheurs d'Islande*, de Loti, mort à Brest, âgé de 57 ans; — l'abbé Léon-Alexandre PÉPIN, ancien curé de Mondeville et collaborateur de la *Croix du Calvados*, mort le 14 octobre, âgé de 43 ans; — Le Dr Adolphe PIÉCHAUD, médecin du Sénat, ancien professeur libre d'ophthalmologie à Paris, éditeur du *Journal d'ophthalmologie* et auteur, entre autres publications, d'un *Essai sur les cataractes traumatiques* (Bruxelles, 1877, in-8), mort en Seine-et-Marne, le 26 septembre; — le Dr Jules PROST-LACUZON, médecin homoéopathe, né à Dole, en 1817, auteur du *Formulaire pathogénétique usuel, ou Guide homœopathique pour traiter soi-même les maladies* (Paris, 1858, in-12), mort dans sa ville natale, le 17 octobre; — l'amiral Ch. SALLANDROUZE DE LAMORNAIX, commandant en chef de l'escadre du Nord, à qui l'on doit entre autres ouvrages techniques un *Code international de signaux à l'usage des bâtiments de toutes nations* (Paris, 1874, in-4), mort le 18 septembre, à Cherbourg; — A. SCHEURER-KESTNER, sénateur, né à Mulhouse le 11 février 1833, chimiste distingué, qui laisse de nombreux mémoires sur diverses questions de chimie, notamment sur la combustion, éparpillés dans les *Bulletins de la Société chimique de Paris*, dans les *Bulletins de la Société industrielle de Mulhouse*, dans les *Annales de physique et de chimie*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, et dont nous citerons particulièrement les *Principes élémentaires de la théorie chimique des types appliqués aux composés organiques* (Paris, 1862, in-8) et le *Pouvoir calorifique des combustibles solides* (Paris, 1896, in-16), mort à Bagnères-de-Luchon, au mois de septembre; — l'abbé Césaire SIRE, auteur, entre autres ouvrages, d'une *Vie de M. Antonin Chaussinand, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur au grand séminaire de Notre-Dame du Puy* (Le Puy, 1898, in-18), mort le 7 octobre, âgé de 58 ans; — le Dr Gilbert TIRANT, résident de France au Tonkin, auteur de : *Notes sur les reptiles et les batraciens de la Cochinchine et du Cambodge* (Saïgon, 1885, in-8), mort à Paris, le 4 octobre.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : l'amiral Carlo DE AMEZAGA, né à Gênes, écrivain très apprécié dans les questions navales et qui collabora à la *Rivista marittima*, à la *Nazione* de Florence, au *Bollettino* de la Société géographique italienne, et laisse entre autres publications un *Manuale del marino militare e mercantile* (Milano, 1891, in-16), mort à Gênes le 6 octobre, à l'âge de 64 ans; — Perez ARCAS, entomologiste, mort à Madrid ; — Oskar BAUMANN, explorateur africain, né à Vienne en 1864, qui laisse une excellente carte du Congo et divers ouvrages de géographie et d'ethnographie, mort à Vienne le 12 octobre ; — le Dr Adeodato BERTI, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Modène, mort au commencement de septembre; — Le Dr Michaël BORYSIEKIEWICZ, professeur de clinique ophtalmologique à l'Université de Gratz, auteur de *Untersuchungen über den feineren Bau der Netzhaut* (Leipzig, 1887, in-8) ; *Weitere Untersuchungen über den feineren Bau der Netzhaut* (Leipzig, 1894, in-8), mort dans cette ville, le 18 septembre, âgé de 50 ans; — Sigismondo BROGI, naturaliste connu et éditeur de divers journaux de vulgarisation scientifique, mort le 17 juillet, à Sienne; — CAMPOS DA PAZ, professeur de chimie à l'Université de Rio-de-Janeiro; — CANIER, ancien rédacteur en chef de l'*Écho parlementaire* (de Belgique), mort à Bruxelles, le 9 octobre; — James CARPENTER, astronome à l'observatoire de Greenwich, qui a écrit en collaboration avec M. Dasmyth : *The Moon, considered as a planet, a world, and a satellite*, mort le 17 octobre dans sa 60e année; — le capitaine Alfons DANZER, écrivain militaire, mort à Vienne, le 27 septembre, âgé de 58 ans; — Eduard DOLBERT, historien de l'art, mort à Gersau (Suisse), le 30 septembre, âgé de 60 ans; — Wlodzimierz DZIEDUSZYCKI, conseiller secret, propriétaire de la bibliothèque Dzieduszycki à Poturzyca et créateur du musée du même nom à Léopol, homme d'une grande valeur scientifique, mort à Poturzyca, le 18 septembre âgé de 74 ans; — le chirurgien-major Edward d'Arcy EVERZARD, dont on peut citer un *Topographical account of Mergui, A new and successfull Method of the treatment of cholera*, et *Treatise on beriberi*, mort au commencement de septembre, à Broadstairs (Angleterre), âgé de 68 ans; — Ernst FABER, de la Société des missions évangéliques allemandes, né à Coburg en 1839, célèbre par sa connaissance de la langue et de la religion chinoises, auteur de nombreux ouvrages parus tant en anglais qu'en allemand sur ces sujets, mort à Ts'intau (Kian-tschou), le 28 septembre; — Daniel Webster FISH, mathématicien renommé, auteur et éditeur de plusieurs arthmétiques, mort à Rochester (New York), le 4 septembre; — Jakob Oskar FORSMAN, professeur de droit criminel à l'Université d'Helsingfors, mort à l'âge de 60 ans, le 26 septembre; — le Dr Domingos FREIRE, ancien professeur de chimie organique à la Faculté de médecine de Rio-de-Janeiro, mort à la fin de septembre; — Johann-Nepomuk FUCHS, directeur du conservatoire de Vienne, ancien professeur de composition, né à Gross-Florian (Styrie), en 1842, qui laisse un opéra en 3 actes : *Cingara*, joué en 1876 à Weimar, une cantate, *Frühling*, et de nombreuses mélodies, mort à Voeslau, près Vienne, à l'âge de 57 ans; — le colonel F. GRANT, savant bibliographe, grand collectionneur, qui s'était tout particulièrement adonné à l'étude de la littérature anglaise et qui, depuis la mort de W. J. Thoms, était l'érudit connaissant le mieux la vie et les ouvrages de Pope et de Swift, matières sur lesquelles il donna, sous les initiales de F. G., de nombreuses communications à l'*Athenæum* et aux *Notes and queries*, mort le 10 octobre, âgé de 65 ans; — Andrea GUARNERI, professeur d'harmonie au conservatoire de Milan, né à Piève d'Olmi en 1840, auteur de *canzoni*, de *ballabili*, de

compositions pour violoncelle et d'un opéra intitulé *Gulnara ;* — Pietari HANNIKAINEN, écrivain finlandais, mort à Helsingfors à la fin de septembre, âgé de 86 ans; — Nathan Russel HARRINGTON, membre de l'expédition zoologique envoyée par l'Université de Colombie sur le Haut-Nil pour étudier l'embryologie du polypterus, mort à Atbara (Égypte); — Max HAYDUCK, privat-docent de chimie à l'Université de Berlin, mort le 5 octobre, âgé de 57 ans; — le général Henry HETH, historien de l'armée confédérée, né en Virginie en 1825, qui consacra surtout ses dernières années à raconter les campagnes auxquelles il avait pris une large part, et qui avait aussi publié : *A System of target practice* (New York, 1867), mort à Washington le 27 septembre; — Ragnar HULT, *privat-docent* de géographie, mort à Helsingfors, le 25 septembre, âgé de 42 ans; — Henry-Édouard HUTTON, ex-chef directeur au collège d'Harrow, mort à Brighton, le 4 octobre; — J. Harriman JONES, depuis de nombreuses années propriétaire et éditeur du *Godey's Magasine*, mort à Seattle (Washington), le 20 août, âgé de 65 ans; — le Dr Ludwig KIRN, de Fribourg en Brisgau, professeur de médecine aliéniste, mort le 27 septembre, à l'âge de 60 ans, à Andermatt; — Rudolf KNEISEL, auteur dramatique, mort à l'âge de 68 ans, à Pankow près Berlin, le 19 septembre ; — Karl KOBERSTEIN, auteur dramatique, mort à Wilmersdorf près Berlin, le 15 septembre, âgé de 64 ans ; — M. KOZŁOWSKI, auteur de divers travaux de philosophie, mort le 10 août, à Lwów, âgé de 67 ans; — Diomede LAMONACA, compositeur de musique, dont on peut citer un opéra : *Celeste* et un ballet : *Ideale*, mort à l'âge de 50 ans, à la fin de septembre; — Isaac MAC LELLAN, né en mai 1806, à Portland (Maine), qui laisse entre autres publications *New England's dead, Napoléon, The trout Brook* qui fut fort goûté à son apparition et surtout une collection intitulée *Poems of the rod and gun*, mort à Grœnport (Long Island), le 2 août ; — A. DE MARBAIX, professeur de zootechnie à l'Université catholique de Louvain, mort à Meerhout, près Anvers, le 5 août, à l'âge de 74 ans; — Carlo MINATI, né à Montepulciano, le 17 avril 1824, très versé dans les sciences médicales, et non moins curieux des études historiques et littéraires, éditeur des lettres de Cesalpino Cirillo, de Politien, de Salvatore Rosa, auteur, entre autres publications, de: *Dei Bagni di Casciana* (Firenze, 1877) et d'un opuscule destiné à démontrer l'*Origine italiana degli espizi marini*, mort le 21 avril ; — le chanoine OTTE, né le 3 avril 1826, qui, après de brillantes études au séminaire de Bastogne, puis au grand séminaire de Namur, devint professeur à l'école Saint-Louis, fut nommé curé à Grand-Halleux, puis curé-doyen de Gembloux et de Marche et enfin chanoine honoraire de Namur, mort le 27 septembre; — Amos PERRY, archiviste de la Société historique de Rhode-Island, né à South Natick (Massachussets), le 12 août 1812, nommé en 1862 agent diplomatique et consulaire à Tunis où il réunit les matériaux pour son remarquable ouvrage *Carthage and Tunis : past and present*, mort à New London (Connecticut), le 17 avril; — PETRI, professeur de géographie et d'ethnologie à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg, mort le 15 octobre, dans cette ville, à l'âge de 45 ans; — Le Dr Giuseppe PUGLIA, ancien professeur d'histoire de la médecine à la Faculté de médecine de Vienne, mort à la fin de septembre ; — Christian RAUCH, philologue, mort à Gotha, le 1er octobre ; — Alonzo REED, universellement connu depuis vingt ans comme auteur de livres classiques anglais d'un usage courant aujourd'hui dans les écoles d'Amérique et dont les meilleurs ont été écrits en collaboration avec le professeur Brainerd Kellog, mort le 19 août, à Remsenburg (Long Island) ; — Teofil REWOLIŃSKI, médecin et numismate, qui avait formé une belle collection de médailles historiques, monnaies et jetons polonais, et qui laisse

entre autres ouvrages un *Katalog medali religijnych odnoszących się do kościoła katolickiego we wszystkich Krajack dawney Poleki* (1888), mort à Radom, âgé de 79 ans ; — Jovan RISTIĆ, ancien président du conseil de Serbie, qui, après être venu compléter ses études à Paris, fut chargé par la Société littéraire de Belgrade d'explorer dans nos archives les documents relatifs à l'histoire de la Serbie, et a publié en allemand : *Kurze Uebersicht der sittlichen und geistlichen Zustaende in Serbien* (Heidelberg, 1851, in-8) ; *Die neuere Litteratur der Serbien* (Berlin, 1852, in-8), mort au mois de septembre ; — Sir Randall Howland ROBERTS, ancien correspondant spécial du *Daily Telegraph* pendant la guerre franco-allemande, mort le 11 octobre, âgé de 62 ans ; — Ferdinand ROSENBERGER, de Francfort-sur-le-Mein, mathématicien et physicien, mort à Oberstdorf, à la fin de septembre, âgé de 54 ans ; — Edmund ROUTLEDGE, chef de la librairie Routledge et fils, né à Londres en 1843, éditeur du *Routledge's magazine for boys* et du *Broadway*, qui laisse entre autres ouvrages : *Routledge's every boy's annual*, *Roddle's Highland tour*, et *Quotations from Shakespeare*, mort à Londres, le 25 août ; — Carl RUSS, auteur prolifique qui avait entrepris de populariser l'ornithologie, possédait une volière figurant parmi les principales curiosités de Berlin, et dont on peut citer entre autres ouvrages : *Die fremdländischen Stubenvögel* (Hannover, 1879-88, 4 vol. gr. in-8), mort à Berlin, le 30 septembre, âgé de 67 ans ; — Oluf RYGH, professeur d'archéologie à l'Université de Christiania, qui s'est acquis un grand renom par ses recherches sur le préhistorique norvégien, mort le 20 août, à Christiania, à l'âge de 66 ans ; — Josef Franciszek TOMASZEWSKI, imprimeur à Chelms, rédacteur à l'*Ami du Peuple* (*Przyjaciel ludu*), mort le 20 septembre, âgé de 76 ans ; — Karl SCHAIBLE, professeur d'histoire de la civilisation et de la littérature à l'Université d'Heidelberg, mort dans cette ville, le 21 septembre, à l'âge de 75 ans ; — le baron Georg SCHILLING, zoologiste, mort à Scutari (Albanie), le 19 septembre ; — Johann Nep. SCHNABL, mycologue fécond, mort le 16 juin, à Munich, âgé de 45 ans ; — le major général SHCRŒDER, un des écrivains militaires allemands les plus connus, mort à Berlin le 11 octobre ; — Miss Felicia Mary Frances SKENE, auteur d'un volume de poésie *Isles of Greece, and other poems* (London, 1843, in-8) et de plusieurs romans, morte au commencement d'octobre ; — le Dr James Vose SOLOMON, ancien professeur d'ophtalmologie au Queen's College de Birmingham, mort à la fin de septembre ; — Caspar SPECKBACHER, poète tyrolien, mort à Obermiening, à la fin de septembre, âgé de 81 ans ; — Frédéric THEILE, médecin et auteur de nombreux ouvrages sur les sciences naturelles, mort à Lockwitz, près Dresde, le 16 août, à l'âge de 85 ans ; — Karl Gustav THOMSON, professeur de sciences naturelles à l'Université de Lund, mort dans cette ville, à la fin de septembre, âgé de 75 ans.

CONCOURS. — L'Institut catholique de Paris met au concours, pour le prix Hugues (2,000 fr.), à décerner en 1901, le sujet qui suit : « Rechercher si les données de la philosophie moderne depuis Kant sont de nature à offrir à l'apologétique traditionnelle quelques ressources nouvelles pour l'explication raisonnée de la genèse et des caractères de l'acte de foi surnaturelle. »

— L'Académie des sciences de Cracovie met au concours pour 1902 (prix Niemcewicz : 1er prix, 4,000 fr., 2e prix, 2,000. — Terme du concours, 31 décembre 1901), une étude sur la civilisation polonaise à l'époque de la Renaissance.

— La Société pour la propagation des lumières à Odessa met au concours pour 1901 (terme : 13 juillet 1901) une étude sur les types juifs dans les littératures russe et polonaise du XIXe siècle.

Congrès. — La Société bibliographique italienne tient sa troisième réunion générale à Gênes du 3 au 6 novembre, pendant que s'imprime ce fascicule. Le programme du congrès ne comporte pas seulement les comptes rendus des actes de la Société pendant l'année 1899, mais aussi une série de lectures fort intéressantes, comme on en jugera par la liste suivante : M. G. Biagi, *Un nouveau type de bibliothèque populaire ;* M. L. A. Cervetti, *l'Introduction de l'imprimerie à Gênes et les premiers typographes génois ;* M. A. d'Ancona, *le Disionario bibliografico degli scrittori italiani ;* M. G. Fumagalli, *Projet d'un code italien de règles pour la composition des fiches de catalogues ;* M. I. Isola, *la Bibliothèque de Gênes ;* M. G. Lorio, *Considérations sur les méthodes de composition des catalogues bibliographiques ;* M. le baron A. Lumbroso, *Sources bibliographiques d'histoire napoléonienne ;* MM. G. Pellizzari et F. Marino-Zuco, *les Réactifs chimiques propres à faire revivre les vieilles écritures et les précautions à prendre en en faisant usage ;* M. P. Petrucchi, *État d'une grande bibliothèque italienne en 1899 ;* M. L. Piccioni, *le Prêt des livres et les meilleurs moyens d'en simplifier le fonctionnement ;* M. G. Puliti, *les Bibliothèques ennemies de l'école ;* M. S. Ramieri, *Sources bibliographiques de la littérature maritime ;* M. C. Reynaud, *Essai de bibliographie ligure ;* M. F. Salveroglio, *les Bibliothèques des écoles secondaires ;* M. G. Signorini, *les Bibliothèques gouvernementales ;* M. E. Treves, *Bons usages que les bibliographes devraient recommander aux éditeurs.*

— En 1901 ou 1902 (la date n'a pas encore été fixée d'une manière précise), se réunira, dans la ville de Prague, le premier Congrès de philologie slave. Le programme du congrès admet des communications : 1) sur l'histoire des langues slaves ; 2) sur l'histoire des littératures slaves ; 3) sur l'ethnographie slave ; 4) sur l'archéologie slave. Outre les langues slaves, on admettra l'emploi des langues française et allemande. Les organisateurs du congrès sont MM. Jan Gebauer, Lubor Niederle, Jorzy Polivka, Franciszek Pastrnek, Jaroslaw Vlček, Jan Machal, K. Kadlec et J. Zubaty.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 30 juin, M. Cagnat a communiqué une inscription trouvée à Dougga (Tunisie) par M. L. Homo, et une inscription trouvée à Souk-el-Abcod par M. le commandant Drude ; M. Le Delesle a communiqué un mémoire sur une lettre du bâtard d'Orléans ; M. le Dr Hamy a présenté quelques observations sur la reproduction photochromographique du manuscrit mexicain de Bologne, M. de Boislisle a lu un mémoire sur le cardinal de Bouillon Étienne Baluze et l'histoire de la maison d'Auvergne ; M. E. Müntz a communiqué en seconde lecture son étude sur le musée de portraits de Paul Jove et M. Oppert a communiqué les résultats de ses recherches sur des dates cunéiformes du Musée britannique. — Le 7 juillet, M. Wallon a communiqué une lettre de M. Th. Berger relative à des inscriptions découvertes à Carthage par M. Gauckler et par le P. Delattre ; M. Mommsen a fait deux communications, l'une sur les fragments juridiques publiés d'après un manuscrit d'Autun par M. Chatelain, l'autre sur le projet de publication d'un *corpus nummorum* ; M. Clermont-Ganneau a fait une lecture sur Orphée et le dieu Nébo et sur la lettre de Jésus à Abgar et la Koutbi juive ; MM. E. Muntz et Oppert ont continué la lecture commencée dans la séance précédente. — Le 12 juillet, M. Perrot a communiqué un mémoire de M. Pierre Parès sur la céramique espagnole ; M. Flamand a fait une lecture sur les pierres écrites, gravures et inscriptions respectées du Sud-Oranais. — Le 21 juillet, M. P. Viollet a continué la lecture d'un mémoire sur les institutions communales ; M. S. Reinach a fait une communication sur le serpent

Zagreus ; M. Valois a lu un mémoire sur la prolongation du grand schisme au xve siècle dans le sud de la France. — Le 28 juillet, M. Wallon a communiqué une note de M. Puységur sur les analogies que présente la langue anglaise et le langage de la rive gauche de la Garonne; M. l'abbé Thédenat a présenté un plan du forum romain et des forums impériaux ; M. Delisle a lu une note de M. Guesnon sur la confrérie des jongleurs d'Arras ; M. Viollet a continué la lecture de son mémoire sur les constitutions communales ; M. S. Reinach a fait une communication sur les premières importations de l'étain ; M. l'abbé J.-B. Chabot a lu une note sur la chronique de Michel le Syrien. — Le 4 août, M. Viollet a terminé la lecture de son mémoire sur les communes au moyen âge ; M. Giry a commencé la lecture d'un mémoire sur les documents carolingiens de Saint-Florent-le-Vieil, en Anjou ; M. Clermont-Ganneau a présenté des observations sur une inscription en langue punique. — Le 11 août, M. Clermont-Ganneau a continué les remarques commencées à la séance précédente ; M. G. Müntz a lu un mémoire sur l'œuvre scientifique de Léonard de Vinci ; M. l'abbé Thédenat a lu une notice sur la vie et les travaux de M. A. de Ruble, son prédécesseur à l'Académie. — Le 18 août, M. Heuzey a communiqué des informations sur les ruines antiques d'Arslantash, en Syrie ; M. Clermont-Ganneau a communiqué un commentaire aux trois inscriptions néo-puniques ; M. Th. Fabia a lu un mémoire sur les jugements de Tacite au sujet de l'historiographie romaine. — Le 25 août, M. Wallon a lu une lettre de M. Louis Finot sur la mission archéologique de l'Indo-Chine ; M. Giry a lu une seconde fois son mémoire sur les chartes de Saint-Florent-le-Vieil ; M. H. Weil a présenté des observations sur la date où vécut Tytée ; M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur El-Kaph et la caverne des Sept dormants. — Le 1er septembre, M. de Vogüé a annoncé la publication du bulletin d'épigraphie sémitique ; M. de Barthélemy a prononcé l'éloge de M. Menaul et la séance a été levée en signe de deuil. — Le 8 septembre, M. Babelon a décrit deux monnaies à l'effigie d'Elagabale ; M. Héron de Villefosse a communiqué un rapport du P. Delattre sur les dernières fouilles exécutées dans un des cimetières de Carthage ; M. Viollet a continué la lecture de son mémoire sur les chartes communales. — Le 15 septembre, M. Fossey a lu un mémoire sur une mission archéologique en Turquie d'Asie ; M. Homolle a communiqué deux inscriptions grecques ; M. Viollet a continué la lecture de son mémoire sur les chartes communales. — Le 22 septembre, M. Gauckler a exposé le résultat des fouilles d'Elalia en Tunisie ; M. Marcel Schwob a communiqué le résultat de ses recherches sur François Villon et sur Arnoul Greban ; M. Paul Viollet a continué la lecture de son mémoire sur les communes au moyen âge. — Le 29 septembre, M. S. Reinach a lu un mémoire sur le héros Scirus ; M. Paul Viollet a continué sa lecture sur les communes au moyen âge.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 3 juin, M. Roussel a rendu compte d'une étude manuscrite de M. Lavitziano, sur les enfants trouvés à Constantinople ; M. Maurice Block a lu un mémoire sur *le Travail en soi*. — Le 10 juin, M. Paul Leroy-Beaulieu a exposé les conditions de la colonisation française. — Le 17 juin, la séance a été levée en signe de deuil à l'occasion de la mort de M. Nourrisson. — Le 24 juin, M. Levasseur a pris la parole au sujet de la communication de M. Paul Leroy-Baulieu sur la colonisation française. — Le 1er et le 8 juillet, M. Luchaire a commencé la lecture d'un mémoire sur saint Bernard. — Le 8 et le 15 juillet, M. de Boislisle, de l'Académie des inscriptions, a lu le

commencement d'une étude sur l'économiste Boisguilbert. — Le 22 juillet, M. G. Monod a lu un fragment des notes de M. d'Argout sur MM. de Talleyrand et de Sémonville. — Le 29 juillet, M. de Boislisle a communiqué une note sur les billets de Monnaie en 1706 et 1707 ; M. Rocquain a lu un mémoire sur le style révolutionnaire et M. Boutarel a commencé la lecture d'une étude sur Mazarin hors de France.

ALBUMS DE VILLES OU DE RÉGIONS. FRANCE ET ÉTRANGER. — Pour peu que l'on voyage, on ne saurait avoir oublié de remarquer, soit dans les bibliothèques des gares, soit à la vitrine des libraires des localités visitées, certains albums s'appliquant au pays où l'on séjourne et où même l'on ne fait que passer. Mais il y a du choix, beaucoup de choix, dans ces albums et nous en avons feuilletés de goût bien médiocre. Tel n'est pas le cas de ceux que nous allons citer par leurs titres simplement, ce qui suffira, car tous sont charmants. Ces albums phototypiques, exécutés pour le compte de libraires de province par la maison Delagrange et Magnus, de Besançon, se présentent sous des couvertures fort brillamment illustrées et ornementées. Les vues, tirées sur beau vélin, sont réunies par des faveurs aux couleurs chatoyantes. Le format, quoique toujours oblong, est variable. Nous en avons de trois sortes sous les yeux. Commençons par le plus petit (11 centimètres sur 16). Ici nous trouvons : *Domfront* (12 vues) ; *Le Creusot* (19 vues); *Reims* (14 vues et une notice sur le pays); *Verdun* (16 vues); — 2e format (14 cent. sur 20). Enregistrons les albums suivants : *Agen* (15 vues et une notice d'une p.); *Albi* (12 vues); *Béziers* (12 vues); *Chatellerault* (11 vues et une notice d'une page); *Dole* (12 vues); *Évreux* (12 vues); *Grenoble* (24 vues); *Le Mans* (14 vues); *Melun* (12 vues); *Montrichard* (Loir-et-Cher) (12 vues); *Troyes* (12 vues); *Vernet-les-Bains* (12 vues); *Sainte Roseline de Villeneuve, née aux Arcs (Var) en 1263, morte le 17 janvier 1329*. Pèlerinage, près des Arcs; ce pèlerinage a lieu le dimanche de la Trinité, les vendredis de carême, le 2 août et le 16 octobre (une notice historique de 4 pages et 10 vues et 2 scènes); *Le Grand Saint-Bernard* (12 vues). Cet album est la propriété exclusive de l'hospice. — 3e format (16 cent. sur 25). *Chaumont* (12 vues) ; *Franche-Comté pittoresque* (36 vues). Après la France, l'Étranger. Pour l'Étranger, nous n'avons que 4 albums savoir : *Milano* (18 vues); *Torino* (12 vues); l'un et l'autre mesurant 14 cent. sur 20. Viennent ensuite : *Le Locle* (Suisse) (12 vues, 14 cent. sur 20); enfin *Cortège du cinquantenaire de la république neuchâteloise à la Chaux-de-Fonds, 10 juillet 1848-1898* (21 scènes, 16 cent. sur 25). Voilà, certes, un ensemble bien tentant et qui fait grand honneur à la maison Delagrange et Magnus. Selon les voyages ou excursions que nos lecteurs se proposeront, nous leur conseillerons de se procurer tels ou tels de ces albums que l'on consulte utilement avant, que l'on regarde avec plaisir après, et que l'on admire toujours.

PARIS. — Sous le titre : *Le Droit d'association*, le R. P. Forbes a publié dans les *Études* des Pères jésuites un article qui vient d'être tiré à part et qui mérite vraiment d'être lu et propagé. Écrit à la suite du congrès qui s'est tenu les 25, 26 et 27 mai de cette année sous la présidence de M. Étienne Lamy, ce travail de 24 pages (Paris, Vaton; Pedone-Lauriel) expose admirablement les vrais principes en matière d'association. Il doit être médité particulièrement par les catholiques qui seraient enclins à admettre que les associations religieuses doivent être traitées différemment des autres sociétés. Le droit commun, voilà, d'après le P. Forbes, ce que les congrégations doivent revendiquer, et aux sectaires qui refusent la liberté à toute association honnête, on a le droit de dire : « Vous êtes de mauvais patriotes ! »

— Signalons aussi les tirages à part de deux articles très remarquables de M. A. d'Avril, l'un sur *l'Arbitrage international* (Paris, Lévi, gr. in-8 de 7 p.); l'autre sur la *Solution pacifique des conflits* (Paris, Plon et Nourrit, gr. in-8 de 15 p.). Dès avant la réunion de la conférence de la Haye, M. A. d'Avril prévoyait et énumérait les difficultés que rencontrait l'organisation permanente d'un système de médiation ou d'arbitrage. La principale de ces difficultés réside, selon lui, dans le défaut d'une loi internationale généralement acceptée. Il importerait donc tout d'abord de fixer les principes que la juridiction arbitrale devrait appliquer. Aujourd'hui, en présence du faible résultat qu'a donné la conférence, au moment où commence une nouvelle guerre sans qu'aucune tentative d'arbitrage ait eu lieu pour la conjurer, la thèse soutenue par M. d'Avril apparaît encore plus vraie.

— Il y a deux ans (t. LXXX, p. 511), nous avons présenté à nos lecteurs, dans la collection Hetzel in-8 illustrée, un roman d'aventures, de M. André Laurie : *Gérard et Colette*. Cet ouvrage, qui emprunte aux événements dont l'Afrique australe est le théâtre, un réel parfum d'actualité puisqu'il met en scène des chercheurs d'or au Transvaal, vient de faire une nouvelle apparition sous le format in-12 (Hetzel, 312 p., illustré. Prix : 3 fr.).

Alsace. — Alors que des régions beaucoup plus importantes de notre France semblent s'endormir à moitié dans une paresse ou une indifférence fâcheuse, le coin d'Alsace que nous a laissé le traité de Francfort témoigne d'une vitalité intellectuelle peu commune. Tous les ans nous avons à signaler ici un nouveau volume de la Société belfortaine d'émulation intitulée *Bulletin*, modestement. Celui que nous venons de recevoir (n° 18, Belfort, Devillers, gr. in-8 de xxxii-283 p.) renferme les études suivantes : *Essai biographique sur le conventionnel Dubois du Haut-Rhin*, par M. A. Benoît, — *Étude historique sur Belfort* (suite). *Belfort au commencement du XVIIe siècle*, par M. Henri Bardy ; — *Contribution à l'histoire médicale de Belfort*, par M. le docteur J. Marty ; — *Quelques mots à propos du petit camp romain de la forêt d'Arsot*, par M. F. Pajot ; — *Glossaire du patois de Châtenois* (suite), par M. Aug. Vautherin ; — *La Savoureuse*, poésie, par M. Édouard Lhomme ; — *Le Corps d'observation du Jura du (1er mai au 12 Juillet 1815)*, par M. Henri Bardy. A la fin de ce travail, en note, M. Bardy cite une brochure intitulée : *Huningue, ode dédiée aux mânes du général Lecourbe, par Audibert-Le Duc* (Belfort, imp. de Joseph Clerc, 1832), qu'il possède et qu'il croit « peut-être unique. » Ce peut-être a été prudent ; car celui qui écrit ces lignes, et qui n'ignore pas la rareté de cet opuscule de 64 pages, le possède également.

Artois. — M. l'abbé Léon Duflot a publié une remarquable étude sur un orateur du xvie siècle, *François Richardot évêque d'Arras* (Paris et Arras, Sueur-Charruey, in-8 de xvi-382 p. avec portrait). L'auteur a divisé son travail en deux parties : *L'Homme* et *l'Orateur*. Dans la première, M. Duflot prend Richardot depuis le jour de sa naissance à Morey, village de Franche-Comté, en 1507, et ne le quitte qu'à sa mort survenue à Arras le 26 juillet 1574. A vingt-deux ans, professeur en Sorbonne, il quitte bientôt sa chaire parce que son orthodoxie est suspectée ; il séjourne en Italie, revient dans son pays, et « se trouve mêlé aux compétitions des partis qui se disputaient le siège archiépiscopal de Besançon. » Moment critique dans sa vie. Mais il est tiré d'embarras par son compatriote Granvelle, évêque d'Arras, qui le choisit pour auxiliaire et qui, devenu lui-même archevêque et cardinal, le fait nommer à sa place. Richardot a illustré le siège d'Arras par ses actes, ses fondations, son talent oratoire. — Dans la deuxième partie de son livre, M. Duflot examine et met en lumière, de la

façon la plus heureuse, les oraisons funèbres ou les sermons de l'évêque. En résumé, nous sommes là en présence d'une biographie très fouillée, doublée d'une étude littéraire et religieuse de grand mérite.

BOURGOGNE. — M. Lucien Millot a inséré dans le dernier volume paru des *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire* une *Étude critique sur les origines de la ville d'Auxonne, sa condition féodale et ses franchises*, dont nous avons sous les yeux un tirage à part (Dijon, imp. Darantière, in-8 de 156 p.). L'auteur s'est occupé successivement « de la formation de la ville, de sa dépendance à l'égard des seigneurs voisins, de son développement matériel, et aussi de son histoire féodale et de sa condition municipale jusqu'au milieu du XIIIe siècle... Jusqu'à cette époque, la ville fit partie de la Séquanaise, connue au moyen âge sous le nom de Franche-Comté ou plus simplement de Comté. » C'est en 1237 que Jean de Chalon céda divers fiefs, parmi lesquels se trouvait la ville d'Auxonne, au duc de Bourgogne Hugues IV, en échange de diverses terres situées en Franche-Comté. Ce travail intéressera également les historiens bourguignons et franc-comtois.

CHAMPAGNE. — Rien qu'à parcourir le volume que la Société des sciences et arts de Vitry-le-François vient de faire paraître et qui forme le dix-neuvième de la collection (Vitry-le-François, imp. Denis, in-8 de 649 p.) l'on se prend à regretter que cette publication se fasse à de si longs intervalles. En effet, le recueil que nous avons sous les yeux embrasse les années 1896 à 1899. Les sociétaires n'auraient-ils pu vraiment abréger de moitié ce long intervalle ? Sans quereller davantage la dite société, nous mentionnerons, avec éloges, les travaux dont se compose son premier volume : *Bossuet, prieur de Massicourt-lès-Mantes, et Pierre du Laurens, par M. Ernest Jovy* ; — *Notice biographique sur M. E. Deschiens, ancien président de la Société*, par M. le docteur L. Vast ; — *Un Document inédit sur le séjour de Jean-Jacques Rousseau à Grenoble en 1768*, par M. Ernest Jovy, pages sur lesquelles nous nous réservons de revenir prochainement ; — *Sur quelques lettres de P. Herbert, à propos d'un travail de M. Jovy*, par M. le Dr L. Vast ; — *Parure de Frignicourt. Alluvions anciennes. Age des cavernes*, par M. le Dr Le Mougin (avec une planche en couleur) ; — *François Tissard et Jérôme Aléandre, contribution à l'histoire des origines des études grecques en France* (première partie), par M. Ernest Jovy ; — *Muscinées des environs de Vitry-le-François*, par M. E. Dutertre ; — *Variétés numismatiques vitryates*, par M. le Dr L. Mougin (avec 5 planches) ; — *Notices sur les armoiries de la ville de Vitry-le-François*, par M. Ernest Jovy (avec 8 figures dans le texte).

FRANCHE-COMTÉ. — Un ancien magistrat, M. Eugène de Beauséjour, vient de publier, sous un titre trop modeste : *Quelques documents inédits relatifs à la terre, à la seigneurie et au nom de Grandvelle (1516-1805)* (Vesoul, Louis Bon, in-8 de 70 p.), une étude historique du plus haut intérêt. Ce qui fixe surtout l'attention, ce sont les détails précis que l'auteur, principalement à vue des documents qu'il possède « du chef de sa famille maternelle », nous donne sur les Perrenot, d'Ornans. Ces Perrenot, anoblis en 1524 en la personne de Pierre, châtelain d'Ornans, puis notaire de la cour à Besançon et tabellion général du comté de Bourgogne, ont occupé, pendant la plus grande partie du XVIe siècle, par le fait de Nicolas, fils de Pierre, et d'Antoine, fils aîné de ce dernier, les plus hautes situations politiques dans cet empire fameux sur lequel le soleil ne se couchait jamais... Nicolas Perrenot, ayant acquis (1527) le fief de Grandvelle (au département actuel de la Haute-Saône), l'une des moindres seigneuries qu'il possédait à sa mort (1550), alors qu'il était devenu garde des sceaux et premier ministre de

Charles-Quint, adjoignit aussitôt le nom de cette petite localité à celui qu'il tenait de son père, en supprimant toutefois le *d*, ce qui ne s'explique pas. Antoine Perrenot, successivement évêque d'Arras, archevêque de Malines et cardinal, et qui devait peu à peu remplacer son père dans les diverses charges qu'il avait remplies avec éclat, prit également le nom de Grandvelle (toujours sans *d*), qu'il continua d'illustrer et sous lequel il est connu dans l'histoire. En même temps qu'il suit les diverses transmissions de la terre de Grandvelle, qui passe des Perrenot aux d'Oiselay, puis aux la Baume Saint-Amour, ensuite aux Brun et enfin aux Raillard qui portèrent le nom de Granvelle, trop délaissé après la mort du cardinal, M. de Beauséjour esquisse tout un tableau des mœurs et des coutumes des temps ayant précédé ou suivi immédiatement la Révolution. Conclusion : nombre de gros volumes ne valent pas cet opuscule qui tient à la fois de la biographie et de la monographie et que tous ceux qui écriront désormais sur les deux célèbres hommes d'État que furent Nicolas et Antoine Perrenot de Granvelle feront bien de consulter.

— Sous une apparence modeste, la notice que M. le docteur Meynier a extraite du *Bulletin de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* et qui a pour titre : *Le Prieuré de Romainmôtier dans le pays de Vaud et en Franche-Comté* (Besançon imp. P. Jacquin, in-8 de 27 p.) forme une intéressante étude historique, religieuse et artistique d'un monastère dont la fondation par saint Romain et saint Lupicin remonte au ve siècle et qui, à travers des vicissitudes diverses, prolongea son existence jusqu'à la Révolution. Cet excellent travail se termine par une liste des prieurs de Romainmôtier (1001-1787). Si cette liste ne remonte pas plus haut, c'est que le monastère, détruit une première fois en 610 par les Alamans, vécut jusque vers la fin du neuvième siècle sous l'autorité d'abbés particuliers soumis à la règle de saint Colomban. Mais à partir de l'année 929, Romainmôtier, ayant été réuni à l'ordre de Cluny, ne fut plus qu'un prieuré, ce qui, d'ailleurs, ne nuisit en rien à sa prospérité.

— Il est rare de trouver une plaquette aussi luxueusement éditée que celle intitulée : *Bains salins de la Mouillère, près Besançon (Doubs). Promenades et excursions autour de la Mouillère et dans les montagnes du Doubs* (Besançon, Delagrange-Louys, in-16 de 34 p. avec une planche en couleurs, 32 phototypies de plusieurs teintes dont une grande se déployant hors de la brochure, 1 plan et 1 carte). Un texte très intéressant accompagne ces admirables phototypies. Cela donne l'envie d'aller voir de près un si beau pays et de fréquenter un établissement si bien organisé.

— A l'occasion de la cérémonie de la dédicace de l'église de Marigna qui a dû avoir lieu le 4 septembre dernier, une brochure anonyme, qu'il n'est pas téméraire d'attribuer à M. le curé la paroisse, a été publiée : *Notice sur la paroisse et l'église de Marigna* (Lons-le-Saunier, imp. A. Gey, in-32 de 72 p. avec plan de l'église). L'auteur annonce comme étant en préparation une *Histoire de Marigna-sur-Valouse, seigneurie, commune, paroisse.* Nous pensons que la présente brochure représente un fragment du livre en question, et si le tout vaut la partie nous pouvons dire dès à présent que l'œuvre future méritera tous les suffrages.

— L'hymne de guerre devenu bientôt chanson révolutionnaire, et qui porte dans l'histoire le nom de « Marseillaise » a été fatal à ceux qui, les premiers, ont salué sa naissance; ils sont morts devant l'ennemi ou sur l'échafaud, sauf l'auteur, Rouget de Lisle, qui resta peut-être le plus à plaindre. Dans la plaquette qu'il a extraite des *Annales de l'Association amicale des anciens élèves du*

collège de Saint-Rémy intitulée : *Un Parrain de la Marseillaise* (Vesoul, Louis Bon, in-18 de 9 p.), M. F.-G. Dubail-Roy évoque le souvenir du fameux dîner de Diétrich et nous montre non pas seulement « un parrain » de la Marseillaise, mais plusieurs, tout en insistant sur l'un d'eux, Victor de Broglie, guillotiné le 27 juin 1794.

POITOU. — Dom Parisot, dans la « Bibliothèque du Pays poitevin » étudie avec compétence *l'Hymnographie poitevine* (I. — *Saint Hilaire*) (Ligugé, bureaux du « Pays poitevin », in-8 de 30 p.). Tout naturellement, il commence par saint Hilaire de Poitiers qui fut le premier des hymnographes. D. Parisot examine d'abord l'authenticité des hymnes attribuées au grand Docteur, ensuite leur caractère métrique, leurs divisions strophiques. Enfin, il donne le texte critique des hymnes dites de saint Hilaire et leur traduction en français. Les hymnologues trouveront là quelques éléments curieux sur les œuvres poétiques de l'évêque de Poitiers.

ALLEMAGNE. — M. M. Lidzbarski, professeur à l'Université de Kiel, entreprend la publication d'une nouvelle revue : *Ephemeris für semitische Epigraphik*, qui aura pour objet de tenir ses lecteurs au courant des nouvelles découvertes dans le domaine de l'épigraphie sémitique et de soumettre à une étude nouvelle les textes déjà publiés. M. Lidzbarski exclut de son recueil ce qui se rapporte aux inscriptions babyloniennes et assyriennes.

RUSSIE. — Il vient de se fonder à Saint-Pétersbourg, sous la direction de M. S. S. Soukhonin une revue d'histoire générale : *Viestnik vsemirnoï istorii*, dont les principaux rédacteurs seront des professeurs de l'Université et des membres de la Société historique Pouchkin.

MAROC. — De ce qui touche au Maroc, rien ne doit rester étranger au Français soucieux de l'avenir de l'Algérie ; voilà pourquoi il convient de signaler ici le consciencieux travail que M. Edmond Doutté, professeur à la medersa de Tlemcen, vient de publier sur *les Djebala du Maroc, d'après les travaux de M. A. Mouliéras* (Oran, imp. L. Fouque, in-8 de 42 p. Extrait du *Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran*). Pour montrer l'importance de l'ouvrage de M. Mouliéras, M. Doutté a contrôlé ses informations à l'aide de la relation de voyage du vicomte de Foucauld et des *Documents pour servir à l'étude du Nord-ouest africain* publiés par MM. de la Martinière et Lacroix. A son étude ethnologique des Djebala, il a joint quelques pages sur l'état politique du Maroc, sur le commerce du pays, sur les sentiments des habitants à notre égard (p. 31-36) que nous voudrions voir lire par tous les Français ; elles contribueraient à calmer certaines appréhensions, à dissiper des idées erronées, à faire apprécier plus exactement les choses du Maroc dans notre pays.

ÉTATS-UNIS. — En dotant libéralement le Bureau Volta, — qui s'occupe de faire progresser et de répandre les connaissances relatives aux sourds, le Dr A. Graham Bell lui imposa, entre autres obligations, celle d'instituer des recherches sur le mariage des sourds et ses résultats aux États-Unis. A cette étude s'est consacré le Dr E. A. Fay, le directeur des *American Annals of the Deaf*, et c'est le résultat de ses investigations systématiques entre 1889 et 1895 qu'a publié le Bureau Volta sous le titre de : *Marriages of the Deaf in America. An inquiry concerning the Results of Marriages of the Deaf in America* (Washington, Gibson, in-8 de VII-527 p.). Quelque intéressant que soit ce travail, nous ne pouvons qu'en résumer brièvement les conclusions principales ; les voici : 1° Les sourds et les sourds-muets se marient en moins grand nombre en Europe qu'en Amérique, et la progression de telles unions s'est beaucoup accentuée aux États-Unis au cours du XIXe siècle ; 2° la grande

majorité des sourds épouse d'autres sourds, et non des personnes qui entendent; 3° la fécondité de ces mariages n'est guère moindre que celle des mariages ordinaires, et elle est peu moindre dans les unions entre deux sourds que dans celles où un seul conjoint n'entend pas; 4° en ce qui concerne les enfants, ils naissent sourds surtout quand leurs parents sont consanguins; 5° c'est quand les époux sont tous deux sourds que les unions ont le plus de chances pour être heureuses. Trois appendices (d'abondantes tables statistiques, une copieuse bibliographie, une note sur les unions illégitimes) et un index complètent cet ouvrage, que les spécialistes consulteront utilement.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Récit historique de la vie de N.-S. Jésus-Christ. Texte unifié des Évangiles*, par l'abbé J.-P.-A. Azibert (in-12, Albi, impr. des Apprentis-orphelins). — *Jésus-Christ, sa vie, son temps*, par le P. H. Leroy (in-12, Briguet). — *Résumé synthétique de la théologie*, par A. Arvieu (in-8, Albi, impr. des Apprentis-orphelins). — *Histoire de la lutte entre la science et la théologie*, par A.-D. Withe (in-8, Guillaumin). — *Retraites et sermons d'œuvres*, par le P. Gondrand (2 vol. in-12, Briguet). — *Le Péché d'incroyance*, par le R. P. Badet (in-12, Briguet). — *Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation*, par le R. P. A.-M. Weiss; trad. de l'allemand par l'abbé L. Collin, t. IX-X. *La Perfection* (2 vol. in-8, Briguet). — *La Nationalité française chez les musulmans de l'Algérie*, par A. Hugues (in-8, Chevalier-Marescq). — *L'Histoire du conflit d'attribution. Étude historique du contentieux administratif*, par M. Félix (in-8, Rousseau). — *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie*, par J. Lefort. T. IV (in-8, Fontemoing). — *Le Bilan du divorce*, par H. Le Roux (in-12, Calmann Lévy). — *La Philosophie naturelle*, par le Dr W. Nicati (in-12, Giard et Brière). — *Essai de philosophie sociale*, par G.-L. Duprat (in-8, Giard et Brière). — *Lamarckiens et Darwiniens. Discussion de quelques théories sur la formation des espèces*, par F. Le Dantec (in-12, Alcan). — *Recueil de morceaux choisis des philosophes anciens, modernes et contemporains*, par E. Boirac (in-8, Alcan). — *Institutiones metaphysicae moralis*, par le P. S. de Backer. T. Ier. *Cosmologia cui adnexa est disptatio de accidente* (in-8, Briguet). — *L'Éducation des jeunes filles. Instructions, avis, conseils*, par le R. P. Libercier (in-12, Téqui). — *La Vie américaine. L'Éducation et la Société*, par P. de Rousiers (in-12, Firmin-Didot). — *Vues contemporaines de sociologie et de morale sociale*, par H. Lagrésille (in-8, Giard et Brière). — *Conférences sur les œuvres sociales*, par le R. P. E. Piché (in-12, Poitiers, Oudin). — *Discours de combat. La Renaissance et l'idéalisme. L'Art et la morale. L'Idée de patrie. Les Ennemis de l'âme française. La Nation et l'Armée. Le Génie latin. Le Besoin de croire*, par F. Brunetière (in-12, Perrin). — *La Nature tropicale*, par J. Costantin (in-8 cart., Alcan). — *Leçons de chimie physique professées à l'Université de Berlin*, par J. H. Van 'A Hoff. Deuxième partie : *La Statique chimique* (in-8, Hermann). — *La Télégraphie sans fils*, par A. Broca (in-12, Gauthier-Villars). — *Exercices d'arithmétique. Énoncés et problèmes*, par J. Fitz-Patrick et G. Chevrel (gr. in-8, Hermann). — *Leçons nouvelles sur les applications géométriques du calcul différentiel*, par W. de Tannenberg (in-8, Hermann). — *Études sur l'histoire de l'art*, par E. Guillaume (in-12, Perrin). — *Histoire de la musique*, par A. Soubies. *Espagne* (in-32, Flammarion). — *Dictionnaire de la prononciation française*, par L. Favre (in-12, Firmin-Didot). — *Contes et légendes de Bretagne 1856-1898*, par E. de Cerny (in-8, Lechevalier). — *Fleurs de corail*, par M. Olivaint (in-12, Lemerre). — *Le Gai Village*, par A. Duvaut (in-12, Lemerre). — *Sur nature. Symphonies pastorales et maritimes en prose et en vers*,

par B. Sari-Flégier (in-8, Vanier). — *Une Divorcée*, par Mme O. Feuillet (in-12, Calmann Lévy). — *L'Épreuve*, par J. Psichari (in-12, Calmann Lévy). — *Le Roman d'un cycliste*, par J. Rosny (in-12, Plon et Nourrit). — *L'Inquiet*, par S. Cornut (in-12, Perrin). — *Émancipées*, par A. Cim (in-12, Flammarion). — *M'sieur la Pudeur*, par P. Bonhomme (in-12, Flammarion). — *Les Dupont-Leterrier. Histoire d'une famille pendant l'Affaire*, par A. Beaunier (in-12, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Le Roi de l'or. Rothschild !... Rothschild !...*, par Monroc-Vermont (in-12, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Grande Amie*, par Miriam (in-12, Henri Gautier). — *Le Philosophe au village*, par A. Vernet (in-12, Henri Gautier). — *Quand j'étais Romain*, par le Vte O. de Poli (gr. in-8, Briguet). — *Nouvelles petites histoires. Traits de missions*, par le R. P. M. Devès (in-8, Briguet). — *Fatal orgueil*, par E. Coz (in-12, Briguet). — *Histoire de la littérature grecque*, par A. et M. Croiset. T. V. (in-8, Fontemoing). — *Croquis de France et d'Orient*, par R. Bazin (in-12, Calmann Lévy). — *Impressions d'Ibérie*, par A. Petitcolin (in-12, Plon et Nourrit). — *Vers l'Occident. Nord du Maroc. Andalousie. Lisbonne*, par A. Dry (in-12, Plon et Nourrit). — *Sainte Geneviève*, par H. Lesêtre (in-12, Lecoffre). — *Saint Nicolas Ier*, par J. Roy (in-12, Lecoffre). — *Un Évêque de l'ancien régime. Louis-Joseph de Grignan (1650-1722)*, par L. Charpentier (in-12, Sueur-Charruey). — *Contre les barbares*, par Denys Cochin (in-12, Calmann Lévy). — *Étude sur la politique religieuse du règne de Philippe le Bel*, par E. Renan (in-8, Calmann Lévy). — *Histoire complète de Jeanne d'Arc*, par le chanoine Dunand (3 vol. in-8, Poussielgue). — *La Reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême*, par J. Darmesteter; trad. de l'anglais par P. Mercieux (in-12, Calmann Lévy). — *Catherine de Médicis entre Guise et Condé*, par B. de Lacombe (in-8, Perrin). — *Le Drame des poisons*, par F. Funck-Brentano (in-12, Hachette). — *L'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, par C. de la Jonquière, t. 1er (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire*, par P.-M. Desmarets (in-12, Garnier). — *Mémoires de M. de Bourrienne, ministre d'État, sur Napoléon. Le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, t. III (in-12, Garnier). — *Histoire du Hainaut français et du Cambrésis depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par F. Raymond (in-8, Lechevalier). — *Essai historique sur le village de Millery et la baronie de Montagny (Rhône)*, par l'abbé J. Pourrat (in-8, Lyon, Vitte). — *Les Barons de Châteauneuf-de-Mazenc. Chroniques dauphinoises*, par R. de Vissac (in-12, Champion). — *Les Assemblées politiques dans la Russie ancienne. Les Zemskié Sobors. Étude historique*, par F. de Rocca (in-8, Larose). — *Alphabets et figures de tous les termes du blason*, par Duhoux d'Argicourt (in-8, Joly). — *Michel de l'Hospital avant son élévation au poste de chancelier de France*, par E. Dupré-Lasale. 2e partie (*1555-1560*) (in-8, Fontemoing). — *Léon Ollé-Laprune*, par M. Blondel (in-8, imp. Dumoulin). — *Les deux frères Le Vavasseur*, par l'abbé Gourdel (in-8, impr. de Notre-Dame de Montligeon). — *Figures contemporaines*, par J. Delafosse (in-12, Calmann Lévy). — *Tennyson*, par le P. Ragey (in-12, Briguet). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Rubens, sa vie, son œuvre et son temps*, par Émile Michel. Paris, Hachette, 1900, gr. in-8 de VIII-624 p., avec 354 reproductions directes. Broché, 40 fr.; relié, 48 fr. — 2. *L'Image de la femme*, par Armand Dayot. Paris, Hachette, 1900, gr. in-8 de 400 p., illustré de 20 pl. en taille-douce et de 350 grav. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 3. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, par G. Maspero, Paris, Hachette, 1900, gr. in-8 de 826 p. et 413 grav. et 3 planches hors texte. Broché, 30 fr.; relié, 38 fr. — 4. *Le Secret de saint Louis*, par Émile Moreau. Paris, Delagrave, 1900, in-4 de 564 p., avec 12 compositions par Adrien Moreau, gravées à l'eau-forte par Xavier Le Sueur. Broché, 40 fr.; relié, 60 fr. — 5. *Saint-Pierre de Rome. Histoire de la basilique vaticane et du culte du tombeau de saint Pierre*, par le P. D.-A. Mortier. Tours, Mame et fils, 1900, gr. in-8 de 616 p., avec de nombreuses illustrations dans le texte et hors texte. Broché, 15 fr.; relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 20 fr. — 6. *Mémoires du sergent Bourgogne*, par Paul Cottin et Maurice Hénault. Paris, Hachette, 1900. gr. in-8 de XV-250 p., illustré de 24 grav. en couleurs et en noir d'après les dessins d'Alfred Paris. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 7. *Aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux, pair de France, et de la belle Esclarmonde, ainsi que du petit roi de féerie Auberon*, mises en nouveau langage par Gaston Paris, de l'Académie française. Paris, Firmin-Didot, 1899, in-4 de VIII-314 p., orné de 12 aquarelles de Manuel Orazi, d'encadrements et vignettes. Broché, 15 fr.; relié, 20 et 23 fr. — 8. *Paris sous Louis XVI et Paris aujourd'hui*, par Henri de Noussanne. Paris, Firmin-Didot, 1900, gr. in-8 de XX-296 p., avec 137 grav. Broché, 10 fr.; relié, 16 fr. — 9. *La Vie dans la nature*, par Henri Coupin. Paris, Firmin-Didot, 1900, gr. in-8 de 389 p., avec 18 planches en chromolithographie et 258 gr. Broché, 12 fr.; relié, 16 fr. — 10. *Autour de la Méditerranée. Les Côtes orientales. Turquie d'Europe et d'Asie. De Salonique à Jérusalem*, par Marius Bernard. Paris, Laurens, 1900, in-4 de 384 p., avec 120 illustrations par H. Avelot et Le Pan de Ligny et une carte. Broché, 10 fr.; relié, 13 fr. — 11. *Le Tour du Mont-Blanc*, par Émile d'Aullia. Paris, Mendel, 1900, in-8 de VII-306 p. illustré de 16 phototypies hors texte. Broché 7 fr. 50. — 12. *Le Testament d'un excentrique*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1900), gr. in-8 de 479 p., illustrations avec planches en couleurs et une carte par George Roux. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 12 fr. Petite édition in-16 en 2 vol. illustrés de 325 et 343 p., 3 fr. le vol. — 13. *Les Bébés d'Hélène*, imité de J. Habberton, par William L. Hughes. Paris, Hennuyer, s. d. (1900), petit in-4 carré de 275 p., avec 18 planches hors texte coloriées à l'aquarelle. Broché, 7 fr.; relié toile, fers spéciaux, tirés en couleurs, tr. dorées, 8 fr. 50. — 14. *Cousine Alice*, par E. Breton. Paris, Hetzel, s. d. (1900), in-8 de 281 p., illustrations par George Roux. Broché, 4 fr. 50; relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 15. *La Vallée fumante, roman du Far-West américain*, par Léo Claretie. Tours, Mame, 1900, gr. in-4 de 285 p. et 26 grav. par Zier. Broché, 3 fr. 50; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 7 fr. — 16. *Une Ame d'enfant*, par Jean de la Bretonnière. Tours, Mame, 1900; gr. in-4 de 173 p., illustr. de 34 gravures. Relié toile, plaque spéciale or et noir, tr. dorées, 5 fr. — 17. *L'Or du pôle*, par Danielle d'Arthez. Paris, Hachette, 1900, gr. in-8 de 309 p., avec 64 grav., par Alfred Paris. Broché, 4 fr.; relié, 6 fr. — 18. *Fille de France*, par L. Brunet. Paris, Delagrave, s. d. (1900), gr. in-8 de 302 p., avec illustrations par F. Goltlob. Broché, 2 fr. 90; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 4 fr. 50. — 19. *Les Coups de tête d'Yvonne*, par François Deschamps. Paris, Delagrave, s. d. (1900), gr. in-8 de 240 p., illustrations

par L. Saint. Broché, 2 fr. 30; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 90. — 20. *L'Idée de Ghislaine*, par B. Neullès. Paris, Delagrave, 1900, in-32 de 324 p., avec des illustrations de L. Jouenne. Broché, 3 fr. 50. — 21. *Un Héritage dans les airs*, par Théodore Cahu. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, s. d. (1900) in-12 de 324 p., illustrations de E. Vavasseur. Relié toile, plaque spéciale, tr. dorées, 3 fr. — 22. *Contes pour les enfants sages*, par Camille Natal. Paris, Société française d'éditions d'art, L. Henry May, s. d. (1900), in-12 de 152 p., illustrations de Eug. Chaperon ; cartonnage percaline, 1 fr. 25.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Nouveau Journal des voyages*, fondé par Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1899*. Paris, Hachette, gr. in-4 de 635-422-LXIV p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année 1899*. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Broché, 20 fr. ; relié, 26 fr. — 3. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis*. 33e année. Nouv. série. Tomes IX et X. Paris, Hetzel, 1899, 2 vol. gr. in-8 de 388 et 380 p., avec de nombr. grav. Brochés, Paris, 14 fr.; départements, 16 fr.; Union postale, 17 fr.; cartonnés, 18 fr.; reliés, 20 fr.— 4. *Musée des familles*. Tomes LXXX, LXXXI, LXXXII et LXXXIII. Paris, Delagrave, 1898 et 1899, 4 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations. Pour chaque année : à Paris, 14 fr.; dans les départements, 16 fr.; reliés en 2 vol., tr. dorées, 19 fr.— 5. *Saint Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. Tome XX. Paris, Delagrave, 1899, gr. in-8 de 832 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 18 fr.; relié, tr. dorées, 22 fr. — 6. *Revue Mame. Année 1898-1899*. Tours, Mame, 1899, gr. in-4 de 828 p., plus des *Suppléments* illustrés formant 288 p., avec de très nombr. grav. Broché, France, 8 fr.; relié toile, 10 fr. ; broché, pour l'étranger, 11 fr. 50. — 7. *Mon Journal, 1898-1899*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1899, gr. in-8 de 835 p. Broché, 8 fr. ; cart. 10 fr. — 8. *Le Petit Français illustré*, journal des écoliers et des écolières. 9e année, 1899. Paris, A. Colin et Cie, gr. in-8 de 628 p., avec de nombr. illustr. et un Supplément illustré. Broché, 6 fr.; relié, tr. dorées, 7 fr. 50 et 9 fr. — 9. *Le Musée des enfants* (13e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1899, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 10. *Le Musée des jeunes filles* (10e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1899, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 11. *Les Fables* de Jean-Pierre-Claris de Florian. Paris, Laurens, s. d. (1900), in-4 de VIII-138 p., illustrations par A. Vimar. Broché, 6 fr. ; relié, 9 fr. — 12. *Les Contes* de Perrault. *La Belle au bois dormant*. Paris, Delagrave, 1900, in-8 de 31 p. illustrées par Emil Causé. Broché, 4 fr. — 13. *Les Petits Métiers de Paris*, par Tante Nicole. Paris, Delagrave, s. d. (1900), album in-8 de 48 p. avec 12 compositions de Jean Geffroy. Cartonné, 3 fr. — 14. *J'apprends à compter. Un! Deux! Trois!...* Paris, Hachette, 1900, album in-8 de 64 p. Cartonné, 2 fr. — 15. *Mademoiselle Lili au Jardin des Plantes*, texte par Un Papa. Paris, Hetzel, s. d. (1900), album in-4 de 22 p., avec dessins par L. Frœlich. Cartonné, 2 fr. ; relié, 4 fr. — 16. *Les Exploits de Fanchette et de Marcel*, texte par Un Papa. Paris, Hetzel, s. d. (1900), album in-4 de 29 p., avec dessins par Froment. Cartonné, 2 fr.; relié, 4 fr. — 17. *Du Matin au soir*. Paris, Hetzel, s. d. (1900), album gr. in-8 de 7 p., avec dessins par M. Courbe. Cartonné, 1 fr.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la Jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. brochés ; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Le Trésor de Madeleine*, par Pierre Maël, illustrations de Zier, 329 p. — 2. *L'Équipage de la « Rosette »*, par Gonzague-Privat, illustrations de A. Paris, 302 p.

IV. — Collection Hetzel, in-8 illustrée. Vol. à 7 fr. brochés; reliés plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Le Filon de Gérard*, par André Laurie, illustrations de L. Benett, 259 p. — 2. *Le Château des Merveilles*, par H. de Noussanne, illustrations de P. Destez, 269 p.

V. — Bibliothèque illustrée format in-4, 1re série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1900 ; 5 fr. 75 le vol. broché ; relié percaline, ornements en

noir et or, plaques spéciales, tr. dorées, 8 fr. 50. — 1. *La Marine d'aujourd'hui*, par Georges Contesse, nombreuses illustrations, 399 p. — 2. *Le Secret du vallon d'Enfer*, par Pierre d'Alban, illustrations de Zier, 400 p.

VI. — Nouvelle Collection publiée par la Société française d'éditions d'art, L.-Henry May. Vol. gr. in-8 cart. toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 8 fr. — 1. *Tambour battant*, par M. Chambon, illustrations de Zier, 300 p. — 2. *Petite Reine*, par M. Chambon, illustrations de Zier, 300 p. — 3. *Grands Cœurs et Petit Pays*, par Noël Gaulois, illustrations de Zier, 303 p.

VII. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette. 1897. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. reliés. — 1. *Les Épreuves de Charlotte*, par Mme Charlotte Rieder, illustré d'après Tofani, 277 p. — 2. *La Cousine de Suzanne*, par François Deschamps, illustré d'après Robaudi, 275 p. — 3. *Coup de tête*, par Mme la Ctesse de Vareppe, illustré par Robaudi, 276 p. — 4. *Au loin*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustré par E. Zier, 267 p.

VIII. — Bibliothèque du « Petit Français », publiée par la maison A. Colin et Cie. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Le Pupille de mon Ami*, par Pierre Perrault, illustré par M. Lecoultre, 269 p. — 2. *La Providence de François*, par B. Schmidt, illustré par Ch. Weisser, 284 p.

IX. — Bibliothèque verte illustrée, format grand in-12, publiée par la librairie Oudin, s. d. (1900); reliure percaline avec gaufrage en couleurs, tr. dorées, 2 fr. 50. — 1. *En ce temps-là !* — *Magdiel*, par J. Poujoulat, illustrations de Mme Rodigue, 127 p. — 2. *En fuite*, par Mme la ctesse L. de Courville, nombreuses illustrations, 112 p. — 3. *Les Lunettes d'Annaïk*, par Mme de Harcoët, nombreuses illustrations, 112 p.

X. — Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel, 1897. Vol. in-16; brochés, 1 fr. 50; cartonnés, tr. dorées, 2 fr. — 1. *La Sœur perdue*, par Mayne-Reid, illustrations par Riou, 144 p. — 2. *La Pupille de Polichinelle*, par O. Le Roy, illustrations par Guydo, 132 p.

En cette fin d'année 1899, le hall des étrennes, en ce qui concerne les livres, apparaîtra à tout le monde plutôt modeste. A la veille de la grande Exposition universelle qui doit clore ce dix-neuvième siècle si tourmenté, cela n'indique pas une ère de bien grande prospérité. Espérons, pour les libraires français, des temps plus favorables au développement de leur commerce, aux imprimeurs, de plus importants travaux (c'est notre souhait de nouvelle année) et résignons-nous, puisque nous ne pouvons faire autrement, à ne passer en revue qu'un nombre relativement restreint de nouveaux livres illustrés.

I. — 1. — On n'a pas oublié le succès extraordinaire qui accueillit, voici quelques années, le *Rembrandt*, de M. Émile Michel. C'était la première fois qu'un livre de format et de prix aisément accessibles mettait à la portée de tous, par d'innombrables reproductions d'une fidélité, d'une beauté presque parfaites, l'œuvre entier du plus profond, du plus pénétrant des artistes. Le texte, dû à la plume d'un savant peintre et critique, membre de l'Institut, satisfaisait aux plus impérieuses exigences par sa vaste érudition unie à un goût exquis. Cette année, la maison Hachette renouvelle le surprenant miracle de librairie ; à Rembrandt, peintre de la pensée et de la souffrance

humaine, elle oppose *Rubens*, peintre de la vie heureuse, de la joie et des splendeurs de la nature. Soyons assurés, puisque nous n'avons plus Fromentin, que M. Émile Michel est l'homme de France qui connaît et comprend le mieux Rubens. Il l'aime et il l'excuse jusque dans ses faiblesses, ce créateur magnifique, ce maître prodigieux de la couleur, non moins somptueux, et plus fécond encore que Titien et que Velasquez. Quelle existence plus attachante, plus belle à narrer que celle du grand seigneur que la gloire, la richesse, l'amitié et l'amour comblèrent de leurs dons ! Il goûta avec ivresse le bonheur de vivre et la joie de peindre ; toute la nature fut une proie facile et délicieuse à sa sensualité flamande, robustement épanouie. Partout en ses tableaux déborde la sève d'une animalité puissante et primitive ; ses faunes et ses nymphes, ses amours si potelés sont d'un adorateur païen de la chair. Mais le païen Rubens est en même temps un portraitiste incomparable, et il suffit, pour apprécier sa force et son éclat de dramaturge, de songer aux célèbres toiles d'Anvers, le Coup de lance, la Descente de croix. M. Émile Michel a suivi à travers les épisodes de la vie de Rubens tout le développement de son génie. Son éducation de peintre, ses voyages, ses missions diplomatiques, ses deux mariages, l'admirable organisation de sa vie intime, dans la maison qu'il s'est fait construire, qu'il a meublée, ornée à son goût, enrichie de tableaux et de livres, son élégance et son opulence, et, par dessus tout, sa passion de travail, voilà par où s'éclaire l'œuvre immense du peintre. Ils sont là, à chaque page du livre, ces tableaux, ces dessins, régal et fête des yeux ; voici les chers modèles qui vivaient aux côtés du maître, l'entouraient et l'animaient de leur grâce ; la brune Isabelle Brant, avec son joli sourire de faunesse ingénue ; la blonde Hélène Fourment, au jeune visage tout rayonnant de vie dans l'auréole de ses cheveux ; et c'est elle, la seconde femme, la plus ardemment aimée, que les indiscrétions du grand coloriste nous présentent mythologiquement et bibliquement attifée, Vénus, Andromède, Didon, Bethsabée, Suzanne ; c'est elle aussi, plus charmante par une décence que nous ne lui connaissons guère, qui se promène en somptueux appareil, suivie d'un page, ou trône royalement sous un dais, comme une infante d'Espagne. Voici enfin ces pompeux décors qui sont l'honneur de notre Louvre, les toiles triomphales qui ornèrent la galerie du Luxembourg, et que, l'an prochain, nous allons revoir, dans une salle nouvelle, présentées avec un luxe digne sans doute de leurs éblouissantes qualités, Débarquement, Mariage, Couronnement de Marie de Médicis, féerie en vingt et un tableaux ordonnés par un incomparable courtisan ; et ce n'est pas l'un des moindres attraits de ce livre merveilleux que l'étude si complète et judicieuse de la grande œuvre monumentale par laquelle Rubens appartient à la France.

2. — *L'Image de la Femme*, titre moderne et séduisant entre tous! Ce livre d'étrennes, ce luxueux album nous présente par centaines les figures souriantes et pensives où, depuis que l'on peint et que l'on sculpte, peintres et sculpteurs ont essayé d'incarner le rêve de l'humaine poésie. Elles revivent dans ces gravures fidèles, les femmes illustres, les femmes très belles, spirituelles, bonnes, perfides, honnêtes ou fausses, qui furent, au cours des siècles, les reines du monde, Cléopâtre et Théodora, Élisabeth et Marie Stuart, La Vallière et Montespan, la Pompadour, Marie-Antoinette ou lady Hamilton, celles dont les caprices transformèrent la destinée des peuples et des rois, et gouvernèrent l'âme mobile des artistes. Rien ne saurait nous enseigner, mieux que la succession de portraits si divers, toute une histoire des mœurs et du goût, toute une philosophie de la beauté, dont l'idéal se modifie de siècle en siècle, passant de la plénitude de vie heureuse des Égyptiens et des Grecs à l'expression plus dramatique et profonde des âges chrétiens, à l'intelligence et à l'ironie du XVIIIe siècle, à la mobilité inquiète et curieuse du XIXe. Auprès des merveilleux pastels de La Tour (voyez surtout cette exquise image de jeune fille appartenant à la riche collection de M. Jacques Doucet), auprès des portraits de Largillière, de Van Loo, de Nattier, de Boucher, de Fragonard, les toiles innombrables des peintres anglais, de Gainsborough, de Reynolds, de Romney, de Raeburn, de Lawrence, apportent leur grâce vivace et passionnée ; et tous les chefs-d'œuvre des artistes contemporains sont là. Le texte de M. Armand Dayot est un commentaire continu de cette charmante illustration, commentaire aimable et piquant, comme il convenait au titre du volume, un peu trop moderne parfois ; c'est de la critique d'art qui procède de Diderot ; et l'on n'ignore point que la lecture de Diderot n'est pas recommandée aux jeunes filles.

3. — En quittant temporairement la France où son absence cause un grand vide parmi ses amis, M. Maspero donne au public le dernier volume, tome III, du grand ouvrage entrepris par lui : *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique.* Il faut l'avoir vu à l'œuvre, prenant connaissance de tout ce qui a été recueilli et élaboré sur son sujet, réunir tous les dessins, la plupart inédits, destinés à accompagner son texte, pour se rendre compte de l'effort accompli par l'auteur et cela pendant plusieurs années. Si l'on compare l'ouvrage de M. Maspero avec l'histoire d'Orient telle qu'on nous l'a apprise depuis le commencement du siècle, on est surpris des progrès accomplis dans ce domaine de la science historique, et nous serions disposés à considérer que ce que l'on nous enseignait était tout au plus à la portée d'une classe enfantine. — Ce volume contient l'histoire de l'Orient depuis le commencement du second empire assyrien avec Assournazirabal et sa dynastie, puis avec Saryoukin qui s'empara du pouvoir après Sal-

manazar V. Vient ensuite la donination des Mèdes avec Cyaxare, puis celle des Perses avec Darius. La conquête macédonienne par Alexandre ferme l'histoire à laquelle M. Maspero a consacré ses recherches. Je ne cite ici que les peuples qui ont exercé une suprématie sur tout l'Orient classique ; mais il ne faut pas perdre de vue le soin avec lequel l'auteur retrace tout ce qui touche aux nombreuses nations soumises aux dominateurs successifs de l'Asie, sans cesse en luttes entre elles et contre leurs maîtres. Il fallait toute la patience et le coup d'œil exercé de l'auteur pour se mouvoir au milieu de ces événements qui, au premier abord, semblent un cahos inextricable. Il faut remarquer les pages consacrées aux Hébreux. Là, M. Maspero se sert avec critique de renseignements empruntés à la Bible ; seulement, en ce qui concerne les origines de celle-ci, il adopte un système qui pourra être discuté par plusieurs de ses lecteurs. Il ne suffit pas de dire que la Bible a pu être composée, au milieu du XIe siècle, au moyen de légendes antiques par un homme de Juda; il y aurait grand intérêt à appuyer cette conjecture qui tendrait à établir qu'Israël eut son Homère. L'archéologie tient une large place dans ce beau volume et les nombreuses illustrations enseignent une foule de détails suggestifs. Je serais tenté de faire un reproche, peut-être un peu naïf, au savant historien. Un grand nombre de noms de personnes et de désignations géographiques est donné sous la forme véritable que l'érudition moderne a révélée; cette forme, presque toujours, diffère très sensiblement de celle sous laquelle on a été habitué à les lire : de là un certain embarras pour le lecteur. N'y aurait-il pas eu lieu d'établir une table de concordance ?

4. — *Le Secret de saint Louis*, de M. Émile Moreau, est d'une magnifique exécution typographique et les douze compositions de M. Adrien Moreau, qui en décorent le texte, décèlent un réel talent d'artiste. Quant à ce texte même, il consiste en cinquante-cinq scènes, quelquefois narratives, la plupart du temps dialoguées, que l'auteur, dans le faux titre, a qualifiées de « tableaux historiques .» La donnée fondamentale, qui constitue le « secret » de saint Louis, est celle-ci : Blanche de Castille s'est, du vivant de son mari Louis VIII, rendue coupable d'adultère avec le comte Thibault de Champagne et elle est torturée par le remords et par la crainte que son crime ne soit découvert par son fils Louis IX. Le légat du Pape, amoureux lui aussi de Blanche, mais repoussé par elle, s'efforce de confirmer les soupçons qu'a en effet conçus le jeune Roi au sujet de sa mère. Un entretien secret de la coupable avec la comtesse de Champagne, femme de Thibault, où elle lui fait l'aveu de son ancien crime, achève d'éclairer Louis IX, qui assiste, caché, à cet entretien. C'est pour expier le terrible péché de sa mère que Louis entreprend la croisade d'Égypte, se livre à tant d'aus-

térités et de bonnes œuvres, et offre enfin à Dieu sa vie en expiation à la croisade de Tunis. — Cet exposé suffit, nous le pensons, pour éclairer nos lecteurs sur le caractère et l'inspiration de cet ouvrage, qui ne saurait être accueilli comme livre d'étrennes par aucune famille chrétienne, ni même par aucune de celles où l'on a conservé quelque souci de la vérité historique et quelque culte des gloires françaises dont, en dépit de l'extravagante fantaisie de l'auteur du prétendu *Secret de saint Louis*, Blanche de Castille demeure l'une des plus nobles et des plus pures. Nous renvoyons qui en douterait au récent et si remarquable ouvrage de M. Élie Berger (Cf. *Polybiblion*, t. LXXIV, p. 149-151).

5. — Le superbe volume, œuvre d'érudition et de foi, que nos collaborateurs MM. Goyau et Pératé publiaient jadis sur le Vatican a suscité, semble-t-il, le zèle des éditeurs chrétiens. Il existe en ce moment, à notre connaissance, au moins trois grands ouvrages publiés ou en préparation sur la Rome papale. Celui que nous venons de recevoir, *Saint-Pierre de Rome, histoire de la basilique vaticane et du culte du tombeau de saint Pierre*, plaira, nous en sommes certains, aux lecteurs désireux de connaître en ses moindres détails le monument grandiose qui abrite les plus anciens fondements de l'Église du Christ. Un savant dominicain, le P. Mortier, a préparé à Rome même ce travail considérable où l'érudition s'enveloppe d'un décor harmonieux. Il a vu tout ce qui subsiste des pieuses reliques du passé, et tout ce que la dévotion moderne a accumulé de luxe, de richesse et d'ostentation sur l'humble tombe du pêcheur qui fut le premier évêque. Il a étudié avec profit la meilleure part des documents que les grands érudits romains, depuis trois siècles, ont assemblés et commentés, pour en tirer l'histoire de la basilique vaticane. Son livre est méthodique, d'excellentes proportions, de facile lecture. Il commence par retracer l'apostolat de saint Pierre, sa venue à Rome, son supplice, les origines du christianisme dans la ville des Césars, puis la formation des cimetières chrétiens et des premières basiliques, la construction de la basilique constantinienne, ses accroissements, les pillages et les ruines accumulées par les invasions barbares, et la décadence douloureuse au cours du moyen âge, jusqu'à la date fameuse du jubilé de 1450, où Nicolas V décida la transformation du vénérable édifice ; alors, avec une belle abondance de renseignements, il nous raconte tout le grand drame d'architecture dont Bramante et Michel-Ange, sous l'inspiration de Jules II et de Paul III, furent les principaux auteurs, mais dont l'achèvement déplorable, par la faute de Maderna et de Bernin, altéra à tout jamais l'unité lumineuse et puissante. Une seconde partie est consacrée au culte et aux priviléges du tombeau de l'apôtre. D'intéressantes études iconographiques et hagiographiques terminent le

volume ; nous citerons particulièrement les vingt pages où est discutée avec tant de vivacité et de science la question de la date de la fameuse statue de bronze dont le pied est usé depuis des siècles par les baisers des fidèles ; mais pourquoi le P. Mortier, qui analyse si longuement sans d'ailleurs l'adopter, l'invraisemblable opinion qui attribue la statue au IIIe siècle, néglige-t-il de mentionner l'opinion plus probable de Didron, acceptée aujourd'hui par tous les archéologues, et appuyée des raisons les plus fortes, qui replace cette œuvre considérable en son vrai milieu d'art, au XIIIe siècle ?

6. — Le *Polybiblion* a signalé dans l'édition in-12 les *Mémoires du sergent Bourgogne* (t. LXXXIII, p. 117). Ce volume est bien le pendant de celui dans lequel le capitaine Coignet nous a conté ses faits et gestes, avec cette différence que si Coignet nous a narré sa vie militaire tout entière, le sergent Bourgogne se borne à rappeler à peu près uniquement la désastreuse campagne de Russie de 1812. Nous n'avons donc, maintenant, qu'à insister sur la présente édition. La maison Hachette, comme il est dans ses habitudes, a bien fait les choses : on peut admirer ici, outre les gravures en noir disséminées dans le texte, douze planches hors texte en couleurs, gravées par Reymond d'après les aquarelles d'Alfred Paris et tirées sur beau papier vélin. Impossible de donner un ensemble de meilleur goût.

7. — Dans notre livraison de mars dernier (t. LXXXV, p. 234-236), nous avons eu le plaisir de présenter à nos lecteurs le beau livre que M. Gaston Paris a « renouvelé » du vieux rapsode anonyme qui, au moyen âge, a écrit les *Aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux*. L'éminent académicien a eu soin de supprimer les détails inutiles ou risqués qui se trouvent dans l'œuvre originale, et ce qu'il nous offre est vraiment la moëlle de cette féerie épique, si l'on peut ainsi dire. Le papier qui a servi à l'impression est un vélin magnifique ; quant à l'illustration, il faut avoir vu les encadrements dont chaque page est entourée et surtout les douze aquarelles de Manuel Orazi, pour se faire une idée de la richesse de ce livre. Quel beau cadeau d'étrennes !

8. — « En relisant, dit M. H. de Noussanne, la curieuse étude de Paris que Sébastien Mercier a tracée à la fin du XVIIIe siècle, nous avons été frappés de l'intérêt du parallèle que cet auteur nous donnerait à cent ans de distance si, ressuscitant, il se remettait au travail sur le même sujet. » — C'est ce parallèle que l'auteur a entrepris de faire, en reproduisant le texte du *Tableau de Paris*, et en plaçant, en regard de chacune des divisions de l'ouvrage, la description ou l'exposé du Paris actuel. Après une courte notice sur Sébastien Mercier et sur son livre — accompagné de deux portraits — M. de Noussanne commence son « parallèle. » Aspect général de Paris, population, les Parisiens, les vues, les ponts, les jardins publics, les établisse-

ments publics, la vie publique et les mœurs, la Cour, l'armée, la justice, les sciences, les lettres et l'Université, les arts, tout est passé en revue, et le contraste ressort non seulement du texte, mais des gravures qui illustrent chaque page. La conclusion n'est pas précisément en faveur du Paris de 1899. « La capitale oublie aisément qu'elle est une ville d'État; elle n'a point son cœur dans sa tête; je ne dirai point où elle l'a... Elle veut avant tout être une ville de plaisir. Flambeau social, elle brûle le pétrole révolutionnaire...; source des arts, elle laisse les habiles l'emporter sur les inspirés; foyer des lettres, elle a couronné la pornographie et préfère aux penseurs les reporters. » L'auteur de *Paris sous Louis XVI et Paris aujourd'hui* termine en émettant le vœu que la grande ville se ressaisisse. « Il suffit qu'un homme vienne, qui lui plaise, la prenne, la dompte et lui rende — sans qu'elle s'en doute — la force et la vertu. » — Illustration très soignée et très intéressante, par la comparaison du passé et du présent.

9. — Le sous-titre du volume: *La Vie dans la nature, histoire naturelle pour tous*, est à lui seul une indication pleinement justifiée par l'auteur, M. Henri Coupin. Qu'on prenne un des chapitres quelconques, l'homme, les animaux, les oiseaux, les reptiles, les poissons, les plantes, les minéraux, et on remarque aussitôt que ce beau livre d'étrennes s'adresse bien à toutes les personnes qui désirent s'instruire sans trop de peine; les jeunes gens eux-mêmes en poursuivront l'étude jusqu'au bout. Ce n'est pas là, en effet, une froide et technique nomenclature, mais un texte animé, amusant même, que viennent éclairer deux cent cinquante-huit gravures sur bois, très nettes, et dix-huit planches en chromo-lithographie; l'élégance sobre de la couverture illustrée est à signaler.

10. — Le voyage de M. Marius Bernard *Autour de la Méditerranée* se poursuit régulièrement, et nous vaut chaque année un nouveau volume. Le dernier paru a trait aux côtes de la Turquie d'Europe et de la Turquie d'Asie et décrit les côtes orientales de la grande mer intérieure depuis Salonique jusqu'à Jaffa, en longeant rapidement, trop rapidement à notre gré, le littoral de la Mer Noire. Souvenirs historiques et archéologiques sont évoqués par l'auteur avec beaucoup de précision, et ses descriptions de l'aspect actuel des lieux sont le plus souvent d'une rigoureuse exactitude. Cependant nous reprocherons à M. Marius Bernard, d'avoir été trop ménager de détails sur les îles des Princes, dont l'histoire est si curieuse, et de ne pas avoir suffisamment indiqué (p. 335) que le cèdre ne se reproduit plus dans le Liban à l'heure actuelle. Nous lui adresserions encore d'autres critiques si nous ne pensions qu'il était obligé de se borner et que, tel qu'il est, son livre est intéressant, instructif et digne de grands éloges.

11. — On ne lira pas sans intérêt le récit que M. Emile Daullia a fait de son voyage autour du Mont-Blanc. N'y cherchez pas de renseignements sur la géologie du massif, sur les variations de ses glaciers, sur les problèmes de haute physique du globe dont s'occupent les savants directeurs des deux observatoires installés sur les pentes ou au sommet du « géant des Alpes » ; le nom de M. Vallot n'est même pas prononcé dans le livre de M. Daullia, et celui de M. Janssen l'est tout juste une fois. Il est vrai que notre voyageur, ou plutôt notre touriste, a fait son excursion en l'année 1892, époque où il était beaucoup moins qu'aujourd'hui question des travaux de M. Vallot; il est vrai aussi qu'il ne semble guère se soucier que d'alpinisme (au sens commun, étroit et inexact du mot) et de photographie ! En tout cas, les descriptions de panoramas faites par M. Daullia sont à la fois exactes et agréables à lire ; quant aux seize planches qui illustrent *le Tour du Mont-Blanc*, elles sont extrêmement belles et on a plaisir à les regarder longuement et à les étudier en détail. Pour elles seules, le volume de M. Daullia mériterait d'être acheté.

12. — M. Jules Verne a imaginé, certes, bien des choses étonnantes connues sous la dénomination générique de « Voyages extraordinaires. » Mais nous a-t-il jamais offert un livre plus renversant que celui qui porte le titre: *Le Testament d'un excentrique* ? Faisons-en juge la galerie. Un citoyen américain, membre de « l'Excentric-Club » de Chicago, décédé subitement, a laissé un testament par lequel il règle la cérémonie de ses funérailles qui prennent l'aspect d'une véritable réjouissance publique. On dépose la dépouille mortelle de cet original dans un splendide monument *ad hoc* qu'en homme prévoyant il s'est fait édifier de son vivant. Puis, son testament est lu aux foules assemblées dans l'Auditorium chicagois. Des dernières dispositions de l'honorable William J. Hypperbone, il appert que six personnes nées à Chicago seront tirées au sort et qu'elles prendront part, à leurs frais, à un match spécial inité du jeu de l'Oie, que le défunt baptise du nom de « Noble Jeu des États-Unis d'Amérique » parce que les figures ordinaires du jeu de l'Oie sont remplacées par des figures représentant les divers États de la grande république, placés arbitrairement et non géographiquement. Le vainqueur de ce match unique sera l'héritier des soixante millions de dollards (trois cents millions de francs) dont se compose la succession d'Hypperbone. Le sort désigne des personnalités fort opposées de goûts, d'idées, de tempérament, de caractère, savoir : un artiste peintre, un boxeur, un journaliste, un ex-usurier naturellement transformé en avare, un ancien commodore de la marine américaine et une jeune fille. Mais ledit testament comporte un codicille qui réserve une part dans la lutte à un septième personnage connu du seul notaire Tornbrock et qui n'est révélé au

public que par les initiales X. K. Z. Les divers joueurs de cette incroyable partie sont mis en route successivement, au moyen de dés que Me Tornbrock jette sur le tapis, tous les deux jours, en présence d'une foule curieuse et anxieuse. C'est alors que les aventures se succèdent comiques ou tragiques. L'avare et sa digne compagne, notamment, éprouvent tous les déboires possibles. Comme nous n'en finirions point si nous devions entrer dans les détails, nous tournerons court en disant que l'auteur, sur la donnée ci-dessus, nous fait exécuter à travers les États-Unis un voyage fort instructif, qui nous met au courant de l'histoire, de la géographie et de certaines mœurs et coutumes très saillantes des divers pays de l'Union. Et comme il faut conclure, M. Jules Verne s'arrange pour faire gagner les soixante millions de dollars par... l'honorable William J. Hypperbone lui-même, ressuscité et si bien ressuscité qu'il épouse Jovita Folley, l'inséparable amie de la seule femme ayant pris part au « Noble Jeu des États-Unis d'Amérique, » Lissy Wag, laquelle, de son côté, se marie avec l'artiste peintre son concurrent, l'heureux quand même Max Réal qui lui a sauvé la vie en cours de route. Puis William J. Hipperbone partage sa grande fortune en deux parts égales : une qu'il conserve, l'autre qu'il offre à Max Réal et a son aimable femme. *È finita la commedia.* Toujours relié de la même brillante manière, ce beau volume, dont l'illustration égale ses devanciers, plaira à tous les âges et à toutes les conditions. — Notons que cet ouvrage comporte aussi une édition in-12, en deux volumes aussi illustrés, bien qu'ils le soient d'une façon beaucoup plus sobre.

13. — Nous signalons volontiers une édition nouvelle d'un livre que le *Polybiblion* a déjà présenté à ses lecteurs en 1890 (t. LIX, p. 498-499) : *Les Bébés d'Hélène*, imité de J. Habberton par M. W. L. Hughes. Ce gracieux volume, édité par la maison Hennuyer, se distingne de la première édition en ce sens que les dix-huit planches hors texte qu'il comporte, au lieu d'être tirées en noir, ont été coloriées à l'aquarelle. La reliure est charmante.

14.— Imaginez une orpheline de quinze ans recueillie après la ruine et la mort de tous les siens par un oncle, M. Morin, professeur de situation modeste, chez qui heureusement l'amour passionné du grec et d'Homère s'allie à une véritable tendresse de cœur. Trois fillettes à l'allure plus ou moins espiègle sont la joie de son foyer. *Cousine Alice* (c'est le nom de la nouvelle venue) aurait donc retrouvé bientôt un peu du bonheur perdu si elle n'avait pas à compter avec Mme Morin, qui sait mieux que personne avec quelle peine s'équilibre le budget de la maison et tremble de voir passer en d'autres mains la fortune d'une vieille tante à héritage, fortune qu'elle voyait jusque-là assurée à ses propres enfants. Tout n'est donc pas rose d'abord pour

« cousine Alice » ; mais elle garde au milieu de toutes les contrariétés une figure si souriante, elle se mêle avec tant de bonne grâce aux jeux, puis aux travaux de ses jeunes cousines, elle met tant d'empressement à saisir toutes les occasions de se rendre agréable et utile, en un mot, elle déploie dans sa tâche difficile tant d'abnégation et de douceur qu'elle finit par conquérir sa place dans l'affection de tous. Excellente leçon morale donnée dans une suite de chapitres où se déroulent des incidents de toute espèce, fort ingénieusement développés.

15. — Voulez-vous lire un roman peu ordinaire comme aventures et, par surcroît, nettement chrétien ? Alors, prenez *la Vallée fumante*. M. Léo Claretie débute en faisant un tableau assez triste du Paris de la seconde moitié du XVIIIe siècle. En vue d'exploitation coloniale, il s'y commettait, entre autres horreurs, des enlèvements d'enfants plus ou moins abandonnés. L'auteur nous transporte ensuite au séminaire des Missions-Étrangères où il nous fait assister à la cérémonie du départ de prédestinés sur le point de s'embarquer pour aller évangéliser les Peaux-Rouges. Ceci repose singulièrement de cela. Puis, avec un sens dramatique intense, M. L. Claretie déroule sous les yeux du lecteur des scènes tour à tour touchantes, terribles, douces ou odieuses, auxquelles il donne pour théâtre le territoire des États-Unis actuels. Ajoutez au drame, la description, répartie à travers une série de chapitres, de ce fantastique « Parc national des États-Unis, » qui sautera peut-être un jour sous l'action volcanique formidable qui en a crée l'incomparable grandeur, l'unique beauté — et vous aurez ainsi une idée, assez affaiblie du reste, de *la Vallée fumante*.

16. — *Une Ame d'enfant* n'est pas le titre qui convient à l'excellent volume qui nous arrive sous la signature de M. Jean de la Bretonnière. L'auteur, en effet, a réuni là quinze nouvelles ou récits d'un charme particulier. Cette « âme d'enfant, » pour nous présenter un cas de conscience héroïque, n'est pas ce qui nous a le plus touché. Il est à présumer que nos lecteurs apprécieront davantage *Une Collaboration* et *le Secrétaire du député* où la pure, la haute charité, discrète et même occulte, s'impose à l'admiration. Peut-être même, et c'est là notre avis, trouveront-ils quelque chose de plus simplement grand et de plus noble encore dans *Sans récompense*, épisode qui rappelle l'exécution des décrets de 1880 rendus contre les congrégations, sans compter que *l'Évocation* vaut encore plus et mieux que *Une Ame d'enfant*. Mais tout cela est assez sérieux ; il y a aussi dans cet écrin des perles de gaieté : voyez, par exemple *le Manuscrit*, *le Canard sauvage* et *Chasse gardée*. Au fond, toujours une morale, à degrés divers, à tirer des diverses parties d'un ensemble auquel nous accordons notre pleine approbation.

17. — C'est une leçon de morale que nous donne Mme Danielle d'Ar-

thez dans *l'Or du pôle*. Il s'agit de guérir ces pauvres fous que saisit la fièvre de l'or et qui s'en vont mourir de misère, de froid, du scorbut et plus encore de malhonnêteté dans ce pays que détient le Canada et que l'on nomme le Klondyke. En regard, l'auteur a placé la vie simple, honnête de France qui attire et retient toujours. C'est à la suite d'un malheur inopiné que Bernard et Clotilde Dubuit, les enfants d'un savant docteur, deviennent pauvres. C'est à force de travail et de renoncement qu'ils reconquièrent, l'un en Amérique, l'autre à Honfleur, la fortune et le bonheur. L'histoire est simplement contée avec beaucoup de verve. De jolis épisodes, des personnages bien campés, de ci de là une note de poésie émue qui ravit l'âme et la repose. On peut sans hésitation donner ce livre à une grande fillette : elle n'y trouvera rien qu'on puisse reprendre ; peut-être serait-on heureux qu'une pointe de religion apparût, tant elle y semble indiquée. Mais ce n'est probablement pas la faute de l'auteur. Les soixante-quatre vignettes de A. Paris sont excellentes.

18. — L'auteur de *Fille de France* nous montre le Dauphin qui devait être Louis XI, épousant, secrètement, durant son premier veuvage, Yolande d'Estanconet qui meurt en donnant le jour à une fille, qui reçoit le nom d'Alice et porte celui de son tuteur : de Gyac. Elle coulait des jours fortunés auprès du noble gentilhomme qui l'adorait. Son père devenu roi l'oubliait ou plutôt voulait cacher ce fruit d'une liaison éphémère bien que légitime. Un jour Alice, sur les ordres de Louis XI, est enlevée et enfermée sous bonne garde au château de Montargis. Le jeune sire de Vauru arrache à sa sombre captivité la « Fille de France. » Dans les ombres de l'église royale de Saint-Denis en France, Louis XI reconnaît, dans un colloque avec le saint évêque, qu'Alice est bien sa fille. Celle-ci, dans un coin de la basilique, a tout entendu. Elle se jette aux genoux du Roi en lui criant, pâmée de joie et de crainte : « Vous êtes mon père ! » Louis XI la relève et l'embrasse, ému ; mais bientôt l'égoïsme le ressaisit. Enfin un jour la jeune Alice donne la main à son sauveur devant le Roi son père, qui les bénit, sans reconnaître sa paternité, tout en comblant de biens et d'honneurs les jeunes époux. Ce roman de chevalerie est d'un mouvement dramatique bien conduit et le style volontairement teinté d'archaïsme est d'un charme émouvant qui ne finit qu'avec le livre. Ce volume est illustré de scènes remplies de vie et d'une couleur toute locale.

19. — Yvonne, ayant perdu ses père et mère, a été recueillie par une vieille cousine désagréable, Mlle Tibodiche Ramajoie — c'est sans doute Rabajoie que l'auteur a voulu dire. Cette vieille et désagréable personne, qui se vante de sa bonté, est au contraire intéressée à élever Yvonne qui a de la fortune. Élever est une façon de parler, car elle ne fait que gronder et punir, durement et sèchement. Yvonne qui pour-

rait être gagnée par le cœur est repoussée par cette méthode absurde d'éducation, et elle n'en fait plus qu'à sa tête, d'où *les Coups de tête d'Yvonne*, comme est intitulé le gentil et spirituel volume de M. François Deschamps. Mille aventures arrivent à la petite orpheline qui se repent toujours de n'avoir écouté que son imagination et se félicite par contre de ce qui lui arrive lorsqu'elle agit en demandant conseil. L'expérience s'achète, et l'ouvrage dont nous parlons dit comment une fillette de dix ans, petite espiègle au cœur d'or, est arrivée à en gagner un peu. Ce livre est orné de bonnes illustrations de L. Saint.

20. — *L'Idée de Ghislaine*, est originale, sinon vraisemblable. Ennuyée de sa vie, vide d'affection et d'intérêt, Ghislaine Blossac, dotée de trois cent mille francs de rente, s'imagine de remplacer, comme demoiselle de compagnie, son amie Jeanne Renaud, qu'un accident a empêchée de se rendre à son poste. Ce poste n'est rien moins que facile : il s'agit de consoler la comtesse de Mareuil, dont la raison s'est troublée après la perte d'une fille chérie et de tenir la maison de la dite comtesse, que des revers de fortune ont réduite à la pauvreté. Nous laisserons à nos lecteurs le plaisir de découvrir comment Ghislaine s'acquitte de sa tâche et comment elle trouve dans ce château délabré dont la tristesse lui parut d'abord accablante, le rêve de sa vie : une affection désintéressée ! Ce livre, joliment illustré, écrit d'un style vif, alerte, plaira sûrement aux jeunes filles à qui il est destiné. Qu'elles se gardent, cependant, fussent-elles, comme Ghislaine, affligées de trois cent mille francs de rente, d'imiter en tous points l'héroïne du récit dont l' « idée » était au moins bien imprudente. Ajoutons que la note religieuse du livre est marquée et que le doux curé de Mareuil rappelle vaguement l'aimable abbé Constantin.

21. — M. Dalmon et sa fille Jeanne, accompagnés par leur fidèle servante Geneviève, quittent leur tranquille appartement de Paris pour aller en Australie recueillir un héritage de deux millions. Ledit héritage, renfermé dans une sacoche, leur est dérobé à Sydney par un nommé Reynard, qui, pour échapper aux poursuites, prend place dans un ballon, « le Sirius », et s'élève dans les airs sous les yeux de ses victimes. Une prompte justice attend le coupable. Après des aventures invraisemblables, M. Dalmon, sa fille, sa servante et deux amis découvrent Reynard qui s'est blessé mortellement en tombant du ballon. Celui-ci, avec les deux millions, continue pendant ce temps sa course aérienne. Longtemps après, les amis de M. Dalmon retrouvent, engagée entre deux pointes de rocher, sur la côte australienne, la nacelle du « Sirius » avec la précieuse sacoche. Ils la rapportent à l'heureux héritier qui, désabusé des lointains voyages à la recherche de millions est rentré dans son appartement de la rue de Sèze. Quoique sans grand mérite littéraire, *l'Héritage dans les airs*, de M. Th. Cahu,

pourra amuser les très jeunes lecteurs qui ne songeront pas à en relever les invraisemblances.

22. — Les *Contes pour les enfants sages*, de Mme Camille Natal, destinés aux tout petits, sont inspirés par une pensée morale, la note religieuse existe, mais sans être bien accentuée. Ils plairont, par leur simplicité, aux enfants qui commencent à lire.

III. — 1. — *Le Tour du monde*, depuis quarante ans bientôt qu'il existe, forme une collection précieuse et très recherchée. Tout en restant fidèle à son programme primitif, ce recueil s'est renouvelé avec les progrès de la science géographique et de l'art du livre. Non seulement il offre à ses lecteurs de grands récits de voyages magnifiquement illustrés, mais il leur donne un supplément gratuit, où, sous ce titre : *A travers le monde*, toutes les nouvelles, — avec gravures et cartes, — concernant la géographie, la colonisation, les récentes explorations sont enregistrées. Dans le beau volume de 1899, nous trouvons d'abord deux récits, très développés, qui paraissent en même temps en volumes : *Aux Mines d'or du Klondyke* (du lac Bennett à Dawson City), par M. Léon Boillot ; *Voyages d'un Anglais aux régions interdites; Le Pays sacré des Lamas*, par M. Savage-Landor. Nous visitons le sud de la province d'Alger en compagnie du docteur Huguet et du lieutenant Peltier. M. Auguste Marguillier nous promène à travers le Tyrol, d'Innsbruck à Meran, et nous rend « l'indicible et ineffaçable impression de cette contrée, dont la fière majesté, vierge jusqu'ici des mesquins arrangements des hommes, offre dans toute la fleur de leur beauté non ternie, le spectacle grandiose des massifs énormes et escarpés, des vallées ombreuses et pittoresques dominées par les noires forêts de sapins, des gorges profondes et sauvages où bruissent les cascades et où grondent les torrents », sans parler de cette race « qui n'a pas conservé moins intactes son originalité et ses mœurs, inébranlablement fidèle à ces deux objets de son culte : Dieu et la patrie, et sachant au besoin, pour les défendre, se hausser jusqu'à l'héroïsme. » Le lieutenant Victor Duruy raconte sa mission, en octobre-décembre 1897, dans le nord-ouest de Madagascar avec le général Galliéni, qui, de juin à septembre 1898, a fait le tour de Madagascar ; nous parcourons cette île, grâce au récit d'un des officiers qui accompagnaient le général. M. H. Jacottet a traduit et résumé le voyage en Syrie et en Mésopotamie, de Damas à Bagdad, exécuté par l'Allemand baron Max d'Oppenheim. M. Joseph Chanel nous donne le très intéressant récit de son voyage au Kilima Ndjaro, entrepris sur les conseils de Mgr de Courmont, vicaire apostolique de Zanzibar, et où le rôle civilisateur de nos admirables missionnaires est mis en relief. M. Verschuur nous conduit dans l'île Maurice, immortalisée par l'œuvre captivante de Bernardin de Saint-Pierre, et dont les sites admi-

rables s'étalent sous nos yeux. De Maurice, nous passons à la Réunion, avec le même auteur ; l'île entière n'est que le résidu refroidi de matières vomies par un feu sous-marin, et rien n'égale la beauté de ces paysages, reproduits par la photographie. M. Foucher nous transporte sur la frontière indo-afghane ; ici les plus belles ruines se mêlent aux merveilles de la nature. M. le comte de Rottermund nous conduit en chemin de fer de la Caspienne à Samarkand. M. Georges Brousseau fait la description du territoire contesté franco-brésilien en exposant en même temps l'histoire de la question. Avec M. de Zenzinoff, nous assistons à une chasse aux ours marins dans la mer de Béring. Le marquis degli Albizzi nous fait visiter Novogorod la Grande, l'ancienne capitale de la Russie. Nous revenons en Europe avec MM. Bertaux et Yver, qui nous promènent dans l'Italie inconnue, à travers l'ancien royaume de Naples, et en France avec M. Paul Gruger qui explore l'île d'Ouessant. Enfin M. Gaston Vuillier nous fait pénétrer chez les magiciens et les sorciers de la Corrèze, et, en exposant les pratiques secrètes, les idées mystérieuses qui ont cours dans cette contrée, il nous initie aux mœurs et aux habitudes du paysan limousin.

2. — Voici les tomes LIII et LIV du *Journal de la jeunesse*, dont la maison Hachette continue la publication avec un succès croissant. Ce recueil se distingue, en effet, entre tous, par la richesse et la beauté de l'illustration, par le choix varié et l'intérêt des matériaux. Pourtant il y a toujours une lacune, que nous avons déjà signalée à mainte reprise et que nous serions heureux de voir comblée : notre histoire est trop laissée de côté. Que de souvenirs glorieux, de figures héroïques, on pourrait évoquer ! Dans un temps où l'idée de patrie s'obscurcit, où le patriotisme fait place à un cosmopolitisme dangereux, il faut rappeler à la jeunesse nos fastes nationaux, afin d'enflammer les cœurs et d'exciter les courages. Il y a bien, dans ces deux volumes, un petit coin d'histoire : Dans *le Page de Jehanne*, Mme la comtesse de Houdetot a, sous une forme légère, rappelé les immortels exploits et la tragique destinée de Jeanne d'Arc ; mais, quelque fidèle qu'elle ait été à la vérité historique, ce n'est pas sous forme de roman qu'il convient d'exposer les grands faits de notre histoire. A côté de cette nouvelle, bon nombre de pages sont consacrées à des récits, tels que *les Compagnons de la Marjolaine*, par M. Arsène Alexandre (que nous retrouverons dans un des volumes de la « Bibliothèque des écoles et des familles»); *Le Trésor de Madeleine*, par Pierre M. Maël, dont nous n'avons pas ici à faire l'éloge, puisque nous le retrouverons dans la « Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse » en compagnie d'un autre récit fort émouvant de M. Gonzague-Privat : *L'Équipage de « la Rosette.* » Mentionnons encore *Un neveu à héritage*, par Mlle Roger Dombre, et *l'Or du pôle* de Mme Danielle d'Arthez, qui est analysé plus

haut (p. 492). Hâtons-nous de signaler les principaux articles que nous avons remarqués : les *secrets de la prestidigitation*, *les timbres-poste* faisant suite à des articles du précédent volume); *La Chasse*, *les aréostats*, *la bicyclette* (suite du tome I), *les Bancs de Terre-Neuve et le French-Shore*, d'autres articles de géographie dus à la plume expérimentée de M. Louis Rousselet, des articles de science sur *l'air liquide*, *l'envahissement des eaux par la végétation*, *l'hémarascope*, *les mousses*, *la fabrication moderne du papier*, *les enseignements d'un morceau de carton*, *barres et mascarets*, etc., et arrivons à deux séries qui demandent une mention spéciale. Sous ce titre : *Excursions de vacances*, M. Louis Rousselet nous fait faire, de la façon la plus, intéressante, un voyage en Bretagne, et il accompagne son récit de la reproduction de nombreuses photographies prises par lui. Dans sept articles, M. Louis Bardon nous offre les types fort curieux, avec commentaires à l'appui, d'almanachs historiés, devenus très rares; Almanach pour 1611, composé par M. David Avigan, grand astrologue de l'Empereur; Almanach de 1626, représentant Louis XIII aux pieds de la Sainte Vierge soulevée par les Anges; Almanach de 1668, célébrant la conquête de la Franche-Comté; Almanach de 1675 : *L'Auguste Triomphe de Louis le Grand*; Almanach de 1695 : *La Joye des peuples sur l'heureuse moisson de l'année 1694*; Almanach de 1689 : *Le Malade imaginaire*; Almanach de 1696 : *Le Bransle des modes françoises*. Ce serait une curieuse publication que celle qui réunirait tous ces Almanachs historiés, dont les planches sont dans le format grand in-4. — Avant de quitter le *Journal de la Jeunesse*, citons encore : *La Légende de sainte Odile, patronne de l'Alsace*, par Mme Barré; *Esther à Saint-Cyr*, par la même, et quatre notices, de M. Heinecké, avec portraits, sur des musiciens contemporains : Berlioz, Bizet, Halévy et Delibes.

3. — Les deux tomes de l'année 1899 du *Magasin d'éducation et de récréation* nous arrivent superbement reliés en un seul volume. Ils sont formés principalement des ouvrages suivants que nous avons reçus à part, en même temps, et qui font ici même l'objet de comptes rendus spéciaux : *Le Testament d'un excentrique*, par M. Jules Verne; *Le Château des Merveilles*, par M. Henri de Noussanne; *Le Filon de Gérard*; *Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe*, par M. André Laurie; *Cousine Alice*, par M. É. Breton. Mais à côté de ces morceaux « de résistance » l'on peut aussi lire maintes autres choses d'intérêt varié, telles que : *La Mission de Socrate*, par M. E. Legouvé; *La Chine*, par M. L. Sevin-Desplaces; *Juge et justice*, par M. J. Lermont d'après Margaret, etc. Sans doute la pensée de Dieu n'est pas absente de quelques-uns de ces récits, mais nous voudrions la voir un peu plus généralisée et accentuée.

4. — L'an dernier, une erreur nous a privés du plaisir de rappeler à nos lecteurs le *Musée des familles* qui, tout en prenant des années, reste toujours jeune et toujours chrétien, sans compter qu'il se montre de plus en plus brillant. Donc, nous avons aujourd'hui à signaler les tomes LXXX à LXXXIII de cette collection. Les matières composant chaque volume sont les suivants : Beaux-Arts, Chroniques, Musique, Romans et Nouvelles, Science, Histoire naturelle, Théâtre, Poésie, Variétés historiques, géographiques et littéraires. Il n'est pas aisé de marquer ses préférences dans ce recueil. Cependant, nous dirons que la *Mosaïque* de M. Eug. Muller est fort curieuse et instructive; donnons aussi une mention spéciale à *Fille de France*, par M. L. Brunet, au *Transvaal*, par M. Sailor, aux *Iles Philippines*, par M. J. Hermann, aux *Mémoires d'un vétéran de l'ancienne armée*, par M. Vaxelaire. On trouve ces diverses choses dans les volumes de 1898. Ceux de 1899 sont, pour le moins, de valeur et de mérite égal. Ce qui sollicite l'attention, c'est d'abord un délicieux roman de Mme Berthe Neulliès : *L'Idée de Ghislaine*, que nous avons analysé plus haut (p. 494), puis un très intéressant et important travail de M. E. Bayard sur *la caricature et les caricaturistes*, qui mériterait d'être publié en un volume à part. Au fond, tout ceci n'est qu'indicatif et non limitatif, car la variété est si grande et les goûts si divers qu'il faudrait tout citer pour plaire à chacun. Donc, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de se procurer ces intéressants volumes et de les lire en entier.

5. — Nous n'avons pas eu l'occasion de parler en décembre 1898 du *Saint-Nicolas*, toujours très attrayant sous sa belle couverture rouge et ses tranches dorées. Il contient cette année trois grands romans : l'un, *les Coups de tête d'Yvonne*, est tout ce qu'il y a de plus réussi au point de vue enfantin. Il séduira même les grandes personnes. Le parfum de poésie le plus intense, un sens assez vif du milieu historique du XVIIe siècle, se dégage du second, qui a pour titre : *La Troupe de Don Galsor*. Quant aux *Filleuls de Napoléon*, le titre seul indique qu'il s'agit de conter l'histoire de nos dernières guerres, depuis la conquête de l'Algérie (1830), jusqu'à la défense de la France (1870), avec une prétention exclusivement bonapartiste, c'est-à-dire fausse en plus d'un point. Il ne peut donc être mis sans danger aux mains des enfants.

6. — Une fois de plus, nous sommes heureux de noter la *Revue-Mame* comme la meilleure, la plus complète, la plus variée, la plus riche comme illustrations de tous les périodiques qui sollicitent l'attention et la bienveillance des familles chrétiennes en quête d'un périodique pour leurs enfants. Si nous avions à noter les simples titres de ce qui a pris place cette année dans ce beau recueil, il nous faudrait plusieurs pages du *Polybiblion*. Dans l'impossibilité où nous sommes de tout citer, nous renvoyons les lecteurs à notre *Partie*

technique où les sommaires de la *Revue-Mame* paraissent régulièrement chaque mois. Toutefois nous signalerons au passage quelques-uns des principaux récits, études ou travaux, que l'on trouve ici : *Le Château de la vieillesse*, par M. Guy Chantepleure; *La Mission Marchand*, lettres d'un membre de la mission; *L'Œuvre générale des écoles professionnelles catholiques de jeunes filles*, par M. Guy Tomel; *Récits du temps passé*, par M. Maurice Maindron; *La Résurrection de l'âme*, par M. Albert Savine; *Le Songe d'une nuit d'hiver*, par M. Champol; *La Vallée fumante*, par M. Léo Claretie, et la *Marine d'aujourd'hui*, par M. Georges Contesse. Nous rendons compte (p. 492) du livre de M. L. Claretie et (p. 502) de celui de M. G. Contesse. Mentionnons également les intéressantes *Chroniques littéraires* de M. Henri Guerlin et les *Chroniques* de MM. Henri Frichet et Saint-Hugon, ainsi que les *Esquisses et silhouettes*, de M. Édouard Trogan; *la Mode*, par India, et *le Mois scientifique*, par M. A. Acloque. Nous n'aurons garde non plus d'oublier de rappeler que la *Revue-Mame* comporte un *Supplément* illustré remarquable, qui se compose, pour l'année qui prend fin, des romans suivants : *Anne-Marie la Providence* (suite), par M. Daniel Laumonier; *Le Moulin de la lande*, par M. P.-M. Vrignault et *l'Œil de tigre*, par M. Georges Pradel, récit non entièrement publié et dont nous retrouverons la fin dans le prochain volume.

7. — *Mon Journal*, une fois l'année finie, constituera vraiment un bien attrayant volume. Son plus grand mérite aux yeux des jeunes enfants auxquels il s'adresse c'est probablemenl son illustration aussi variée que brillante et abondante. Ces images vraiment remarquables ont même le don de retenir l'attention et d'amuser les gens sérieux. Quant au texte, il est fort amusant et tout à fait intéressant. Nous voudrions cependant que ses rédacteurs fissent une part plus large aux choses instructives. Les récits d'une certaine importance sont peu nombreux, sans doute parce que l'on a jugé qu'il ne fallait pas fatiguer les petits lecteurs; cependant on trouve dans ce gracieux périodique plusieurs sujets assez amplement traités. Citons par exemple : *A travers le monde des plantes*, par M. P. Maryllis; *L'Auberge du grand Echo*, par M. P. Souriau; *Chasseur de loutres*, par M. F. Laurent; *Comment on fait soi-même ses jouets* (Anonyme); *Grelette*, par Mme Louise Mussat; *Jeunesse d'orphelin*, par M. H. Guy; *La Petite Cigale*, par M. A. Mélandri. A signaler aussi quelques planches de musique et trois planches doubles en couleurs de *Découpages*, fort réussies. Ajoutons enfin, que de temps à autre, la pensée de Dieu se fait jour d'une façon très nette. Nous ne cesserons, malgré cela, de recommander aux directeurs de *Mon Journal* d'accentuer un peu plus cette note religieuse qui vivifie tout ce qui a trait à l'enfance.

8. — Du *Petit Français illustré*, nous n'avons à nous déclarer peu

satisfait que de l'article, d'ailleurs très court, signé L.-N., intitulé : *Les Misères d'autrefois*, et qui se termine par une phrase de laquelle il résulte que « la Révolution allait mettre un terme aux misères de l'ancien régime. » Or, la Révolution n'a mis fin à rien de ce genre, témoin les dernières grèves caractéristiques et si menaçantes du Creusot et des montagnes du Doubs. Nous regrettons d'autant plus la note fâcheuse que nous signalons que le *Petit Français* a fait, cette année, un effort réel dans l'ordre des idées religieuses que nous défendons : pour s'en convaincre, il suffit de lire, entre autres : *La Providence de François*, par M. B. Schmitt, œuvre de vrai mérite littéraire, social et religieux et que nous voudrions voir répandue partout, principalement dans les campagnes, parmi les ouvriers de la terre et de l'usine. Nous insisterons d'autant plus auprès du *Petit Français* pour qu'il évite les choses sans grand intérêt au fond et qui peuvent lui nuire, que non seulement il sait attacher et moraliser, mais que le voici en train (voir le numéro du 2 décembre qui inaugure une série nouvelle) de donner des images en couleurs du meilleur effet. Bon goût oblige autant que noblesse : aussi espérons-nous l'an prochain n'avoir que des éloges à donner au *Petit Français*.

9 et 10. — Sans doute nos sympathies sont bien acquises au *Musée des enfants* et au *Musée des jeunes filles*, car le texte est irréprochablemen t chrétien. Mais le point de vue artistique laisse toujours à désirer. L'imagerie en couleurs, pour les petits, est le *nec plus ultra* de l'attraction et il faut compter avec ces chers tyranneaux dont l'œil a autant besoin d'être caressé que la joue. Le *Musée des jeunes filles* reste stationnaire ; serait-ce donc que « ces demoiselles » sont moins exigeantes que ces « messieurs » ? Quant au *Musée des enfants*, il nous offre pour 1899 deux spécialités qui nous font le plus réel plaisir et qui méritent nos compliments, savoir : 1° des *Chants chrétiens*, avec musique, s, v. p., et 2° dans chaque livraison des histoires « illustrées », avec ou sans parole qui sont toutes bien choisies et désopilantes. Parfait; mais que la direction n'oublie pas les images en couleurs!

11. — Les *Fables* de Florian, illustrées par Vimar, voilà un vrai régal pour les amateurs de dessins artistiques, où le crayon traduit, avec autant de talent que d'esprit la scène qui fait le sujet de la fable. A côté de ces charmants croquis qui ornent toutes les pages, contemplez ces grandes aquarelles : *le Singe qui montre la lanterne magique ; le Danseur de corde et le Balancier ; le Procès des deux renards ; le Léopard et l'Écureuil*, sans parler de la couverture et du titre, et dites si l'on peut imaginer quelque chose de plus piquant, de plus amusant, de plus réussi. Il y aurait toutefois une petite réserve à faire pour l'image de l'*Habit d'arlequin*. Nous en ferons une également pour l'*Avant-propos* pû à la plume de M. André Theuriet, où nous relevons, dans la bio-

graphie de Florian, ce détail, assez déplacé dans un album destiné à la jeunesse : « Ses amours n'étaient nullement platoniques et il s'y montrait fort passionné. » Enfin, pour achever, demandons-nous si l'on n'aurait pu, sans inconvénient, également en vue de la jeunesse, supprimer quelques fables. Florian était de son temps, et tout n'est pas fait pour de jeunes lecteurs.

12 et 13. — Il nous semble qu'il y aurait mieux à faire que d'offrir à la jeunesse des contes de fées. Aussi regrettons-nous que la maison Delagrave ait entrepris une réimpression des Contes de Perrault. Quoi qu'il en soit, nous reconnaissons volontiers que *la Belle au bois dormant* est entourée d'une illustration due, à Émil Causé, qui a un caractère tout artistique. — Un autre album nous est offert par la même maison : *Les Petits Métiers de Paris*, par tante Nicole, avec douze compositions de Jean Geoffroy. Voici le petit ramoneur, l'ouvreur de portières, le marchand de marrons, la petite blanchisseuse, le petit marchand de journaux, la petite fleuriste, la petite modiste, le petit pâtissier, le petit chiffonnier, le petit télégraphiste, le petit soldat, le marchand de fleurs. Pour être un peu idéalisés, ces types sont fort réussis et offrent autant de jolis petits tableaux.

14 à 17. — Voici une série d'albums pour les « tout-petits. » *J'apprends à compter* (maison Hachette), est illustré de 588 gravures dans ses 67 pages. Il y en a de grandes et de petites et plusieurs sont charmants. Ce sera un vrai plaisir pour les enfants de se livrer à l'étude de l'arithmétique avec cet aimable instructeur, et de résoudre les petits problèmes qui sont posés. — *Mlle Lili au Jardin des Plantes* (maison Hetzel), conduite par l'oncle Jean, fait connaissance avec toute la ménagerie ; elle court d'une grille à l'autre ; elle passe une demi-heure devant la rotonde des singes, elle s'émerveille devant les girafes, elle recule devant la trompe de l'éléphant, elle voudrait passer sa vie au Jardin des Plantes ; aussi elle y retourne avec son cousin Lucien, qui la familiarise avec les animaux féroces, et la promenade s'achève par les belles histoires de l'oncle Jean sur toutes les bêtes qui les entourent. — L'album suivant sort aussi de la maison Hetzel. Il offre le récit des *Exploits de Fanchette et de Marcel*, le frère et la sœur : éducation des petits chats ; transport d'un pot au lait qui finit par tomber et se casser ; robe tachée et qu'il faut laver ; fer à repasser que Marcel approche du feu ; brûlures ; récolte des œufs ; invasion de lapins échappés d'une garenne, tels sont les « exploits » mis en relief par les dessins de Froment. — *Du matin au soir* est le récit de la journée de Bébé, auquel sa sœur Anne fait la leçon et qui n'en profite guère. De jolis dessins de Courbe, en couleur, ornent les huit pages de cet album.

III. — 1. — Louis et Madeleine Herier, orphelins et sans fortune, trouvent une seconde famille au foyer de M. Le Prieur, riche industriel

dont leur père avait été le fondé de pouvoirs. Ils répondent par leur bonne conduite à la générosité de cet ami : Louis entre à Saint-Cyr, Madeleine, fillette au cœur d'or, partage d'abord la vie heureuse de ses bienfaiteurs, puis leurs douleurs quand, par suite d'un vol dont l'auteur reste inconnu, M. Le Prieur perd sa fortune et, après cette première épreuve, ses forces et sa santé. Les pages les plus intéressantes de l'ouvrage sont celles où l'auteur nous montre ses divers personnages pendant la guerre de 1870 ; Louis combattant vaillamment pour son pays, Madeleine se consacrant au soin des blessés pendant le siège de Paris et ne les quittant que pour consoler M. et Mme Le Prieur et leur fille Marie, exposés aux dures privations de ce terrible hiver. N'oublions pas que c'est pendant le siège que Madeleine trouve « le trésor » qui donne son titre au volume. Ce trésor n'est autre que la somme volée à son bienfaiteur par un employé infidèle, Hans Breughen, espion allemand qui s'était fait passer pour Belge et qui revient dans les rangs de l'armée allemande chercher son bien mal acquis. Grâce à Madeleine, ses tentatives échouent et *le Trésor de Madeleine*, comme tout roman qui se respecte, se termine par un mariage : celui du brave Louis avec Marie Le Prieur. Louons sans restriction l'esprit excellent, les sentiments élevés, la note généreuse, patriotique et discrètement religieuse de ce volume. Ces qualités se remarquent surtout dans les pages qui racontent le siège de Paris et ses douloureux incidents.

2. — L'ouvrage de M. G. Privat, *l'Équipage de la « Rosette »*, est un récit mouvementé, basé sur des faits réels mais un peu confus, qui débute par la découverte d'une fillette abandonnée en pleine forêt de Fontainebleau et se poursuit à travers les péripéties de la guerre marime qui eut lieu, à la fin du siècle dernier, entre la France et l'Angleterre. L'auteur est animé d'excellentes intentions et d'un grand esprit de patriotisme, mais si les incidents étaient moins multipliés son récit gagnerait en clarté et en intérêt. La fillette abandonnée, dont les aventures sont racontées au début du livre, est, dans la suite, rendue à sa mère, à laquelle elle a été enlevée en des circonstances assez invraisemblables. La paix ayant été signée entre la France et l'Angleterre, le lecteur voit avec satisfaction les ennemis de jadis, devenus les meilleurs amis du monde, réunis dans un banquet fraternel, et le livre se ferme sur ce tableau pacifique.

IV. — 1. — *Le Filon de Gérard* est la suite de *Gérard et Colette*, que nous avons présenté à nos lecteurs l'an dernier. Les héros du nouveau livre de M. Laurie, vivant tranquilles au milieu d'indigènes qu'ils sont en train de civiliser, se sentent bientôt piqués de la tarentule spéciale que l'on pourrait appeler la passion de l'or. Ils savent qu'en un coin déterminé de l'Afrique, pas loin d'ailleurs du lieu où ils se trouvent, ils ren-

contreront un gisement, qu'ils supposent important, du précieux métal pour lequel les Anglais, à l'heure présente, ont juré l'asservissement ou l'extermination des Boërs. Et l'auteur nous montre ces sages, enivrés à la seule idée de conquérir des fortunes prodigieuses, renonçant à leur existence tranquille et partant à la conquête des lingots. Histoire à la « Robinson. » Tout y est du plus haut dramatique : installations, combinaisons, compétitions, luttes. Et finalement, la mine d'or ne tarde pas à apparaître sinon comme un leurre, du moins comme quelque chose d'approchant. Somme toute, une fois bien établi que le nouveau Pactole n'est qu'un demi-mirage, les braves gens qui s'y sont laissés prendre, se décident à redevenir vraiment sages, c'est-à-dire que la recherche problèmatique de l'or n'est plus qu'un accessoire dans l'entreprise de grande culture et d'élevage à laquelle ils finissent par se consacrer et qui leur assure un très large bien-être. Ce joli volume, gracieusement illustré et richement relié, offre un intérêt d'actualité intense.

2. — Comment raconter les merveilles de la science de manière à intéresser de jeunes lecteurs de treize à quatorze ans ? M. H. de Noussanne a résolu le problème en écrivant *le Château des Merveilles*. Il a campé en face l'un de l'autre deux frères : l'un, au courant de tous les progrès, automobilisme, électricité, sous-marin, etc., a truqué son château comme un palais enchanté. L'autre, un vieux malin (!), tapi comme un hibou dans sa propriété du Limousin, depuis quinze ans, a la haine de ce qu'adore le premier. Il s'agit de le convertir. Le premier enlèvera les petits enfants du sectond et forcera ce dernier à venir les rattrapper, nous ne disons pas les reconquérir. Et chemin faisant, jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, il sera obligé de s'incliner devant les commodités du voyage : le cheval étant démodé, il devra user de la bicyclette, puis du chemin de fer; à Bordeaux, au lieu du trois-mâts pavoisé, il sera forcé d'admirer le steamer transatlantique tout en acier, tout fumant, tout électrisé. Chez son frère, avec un petit sous-marin, il s'enfermera même au sein de la mer. De ci de là, le télégraphe, le téléphone, le micrographe aidant, etc., etc., il sera bien forcé d'avouer que vraiment le progrès a du bon. Un ballon dirigeable lui permettra même de sauver ses petits enfants et les rayons X de se sauver lui-même en extrayant de sa gorge le tuyau de pipe qui s'y est enfoncé. Vaincu, il prend la plume pour écrire le *Tableau des grandes inventions du siècle*. Il resfe près de son frère, il fiance son neveu et sa nièce, la concorde, règne enfin, l'union se fait. C'est un rêve très beau trop beau même ; Dieu veuille qu'il soit vraiment la conclusion de cette fin de siècle. Les illustrations de P. Destez sont réussies et la reliure est charmante.

V. — 1. — Voici un beau livre, judicieusement pensé, bien écrit,

rempli d'anecdotes toujours intéressantes et parfois émouvantes, relatives à *la Marine d'aujourd'hui*. L'auteur de cet ouvrage, M. Georges Contesse, a déjà rédigé sur *la Marine d'autrefois* et sur *les Héros de la marine* deux volumes dont celui qui vient de paraître est le digne pendant. Qu'il s'agisse de la marine militaire, de la marine marchande ou même de la marine de plaisance ; qu'il s'agisse de cuirassés, de croiseurs, de torpilleurs et de sous-marins, ou de vapeurs et de voiliers, de bâtiments de pêche ou d'agrément, M. Contesse est également bien renseigné ; et, à propos de chaque catégorie de navires ou de barques, il raconte une série d'épisodes, de traits pittoresques qui éclairent et font comprendre les idées théoriques et les descriptions, qui font accepter les chiffres fournis par l'auteur. Peut-être, pour ne donner prise à aucune critique, M. Contesse eût-il dû insister davantage sur l'existence des morues sur le banc d'Arguin ; peut-être aussi eût-il bien fait de donner quelques indications un peu plus précises sur les avantages incontestables du port de Boulogne, dont on ne saurait trop vanter la supériorité sur les autres ports français du Pas-de-Calais. Quoiqu'il en soit, et en dépit de ces légères imperfections, le livre de M. Contesse n'en est pas moins très intéressant ; il apprend à aimer Dieu et la patrie, il fait connaître les exploits des plus vaillants hommes de mer contemporains, la situation actuelle des marines militaires de l'Europe, les raisons que tout Français peut avoir pour s'intéresser au développement de notre flotte. *La Marine d'aujourd'hui*, très bien illustrée, est donc un bon livre en même temps qu'un beau livre et nous souhaitons le voir bientôt entre les mains de tous nos collégiens.

2. — M. Pierre d'Alban, en écrivant *le Secret du vallon d'Enfer*, a enrichi les collections de la maison Mame d'un roman des plus dramatiques. C'est un épisode de l'histoire de la grande et illustre famille des Rohan. Le chevalier Louis de Rohan-Guémené, faussement impliqué dans le complot La Truaumont, sous Louis XIV, est condamné à mort et exécuté. Il laisse une femme, qu'il a épousée en Hollande, et une enfant. Cette femme est traîtreusement empoisonnée par un Italien, qui agit par ordre, mais la fillette est sauvée et recueillie par de pauvres gens de Bretagne qui en prennent soin et qui, sans que l'auteur s'en explique clairement, la font élever selon son rang et sa naissance. A partir du jour où elle sort du couvent, la charmante Marie Perker (nom sous lequel Mlle de Rohan est connue) ne tarde pas à devenir le point de mire des ennemis acharnés à la perte des siens. Mais elle a pour défenseur occulte un vieux duc à cette. Népomucène Reisiaff, qui sait déjouer les noirs projets tramés contre elle. Tant et si bien que Marie de Rohan rentre en possession de son nom et de sa fortune grâce au dévouement de son tuteur protecteur qui, un beau jour, sans y avoir prétendu, trouve sa récompense en épousant

en secondes noces la mère adoptive de Marie de Rohan et en devenant l'intendant de celle-ci. Relié avec le luxe de bon goût que l'on connaît à la maison Mame ce volume et orné de fort belles gravures hors texte.

VI. — 1. — Drame de famille et surtout épopée nationale, tel nous apparaît *Tambour battant.* M. Chambon donne cette épithète geurrière à un jeune Bourguignon, fils du meunier Labru, un gaillard que l'on appelle aussi Francœur, lequel est né soldat, comme d'autres rôtisseurs. Les scènes de ce palpitant récit se déroulent en 1636, à l'époque où Espagnols et Impériaux coalisés ont envahi la Bourgogne avec l'intention de marcher sur Dijon et sur Paris. Dans ce roman où les plus beaux caractères et les plus détestables passions sont mis en opposition, l'auteur fait revivre une époque troublée, où l'héroïsme français brille du plus vif éclat. C'est d'abord le siège d'une bicoque, Saint-Pierre-de-Norge où le jeune baron de Chandoz fait merveille, puis l'attaque du château de Chandoz défendu par vingt hommes contre cinq cents Impériaux. Ces cinq cents ennemis, grâce à un stratagème relevant de l'opéra comique, sont capturés et internés au château d'où le vainqueur, généreux, les renvoie à la frontière sous des conditions déterminées. M. Chambon, en fin de compte, nous montre les bons récompensés et les méchants punis, ainsi qu'il convient. Intéressant livre d'étrennes qni s'offre sous une reliure étincelante.

2. — Aimez-vous les histoires où les brigands, les belles dames, les pauvres filles, les grands seigneurs, se croisent et s'entremêlent, de manière que l'intérêt ne languit pas un seul instant? Lisez *Petite Reine*, par M. Chambon. L'action débute au moment du mariage de Louis XIV. Il y a dans la petite ville de Hendaye une pauvre femme qui a sauvé des griffes du marquis de Vernes l'enfant de Henri Audriot et d'Isabelle de Florac. Pour devenir duc de Florac, le méchant marquis avait d'abord juré de devenir l'époux de la jeune Isabelle. Puis, devant son refus, furieux de se voir déshérité par le vieux duc de Florac, son oncle, il avait juré haine à mort à sa cousine et à son mari. Il avait tué l'un, croyait-il ; il avait rendu l'autre folle de terreur et d'angoisse. Quand il les retrouve l'un vivant l'autre guérie, il veut les contraindre por la force à lui donner leur fille, la « Petite Reine. » Malgré ses compagnons, les « Chemises noires », des forbans et des bandits, il ne réussit qu'à faire brûler son château et à mériter la corde. Heureusement, ses victimes sont de braves gens, qui le font condamner seulement à la « rélégation » aux Grandes Indes. Là, ses cruels défauts serviront son pays et son ange de sœur le maintiendra dans la bonne voie. Nous ne saurions assez recommander ce livre qui est très vivant, d'une allure franche et vive. Tout le monde y est sympathique, voire même le traître, puisqu'on lui pardonne, et le valet du traître puisqu'il est vaincu par une femme. Les illustrations de Zier sont assez bonnes et la reliure est ravissante.

3. — Dans *Grands Cœurs et Petit Pays*, M. Noël Gaulois a mis en scène plusieurs épisodes du soulèvement des Hellènes de 1822. Tout en conservant à son récit un fond historique, il l'a agrémenté de personnages de convention et d'aventures plus ou moins fantaisistes. C'est ainsi qu'autour de Marco Botzaris, l'héroïque défenseur de Missolonghi, il a groupé quatre jeunes gens : un Anglais, un Français, un Italien et un Allemand, qui prennent part aux évènements de la guerre chacun dans la mesure de son caractère. Notons en passant que le Français Marcel, qui déjoue les entreprises et les embûches du traître Gogos Bakolas et provoque indirectement le triomphe de la bonne cause, n'est pas sans représenter un des personnages les plus sympathiques de ce petit roman historique, — ce dont nous ne pouvons naturellement pas faire un crime à M. Noël Gaulois. Nous lui reprocherons, par contre, certaines longueurs et un style qui est loin d'être impeccable ; nous lui reprocherons aussi, dans un livre qui doit être instructif en même temps qu'amusant, de ne pas citer, à tout le moins, des fragments de cet *hymne de Rhigas* qu'on a comparé à notre *Marseillaise*. Ces critiques, aucun des jeunes lecteurs de *Grands Cœurs et Petit Pays* ne songera à les adresser à M. Noël Gaulois ; il leur suffira de lire les aventures de nos jeunes gens dans un texte fort bien imprimé et très joliment illustré.

VII. — 1. — Rien n'est plus empoignant que *les Épreuves de Charlotte*, par Mme Rieder. C'est l'histoire d'une enfant jetée au lendemain de la mort de son grand-père dans une famille allemande de sa parenté où elle endure toutes sortes de mauvais traitements. Une sœur, sa maîtresse de pension, la console, la soutient, ranime son corps et son cœur. On trouve dans ce livre un sentiment religieux très profond et très délicatement exprimé. A recommander chaudement aux parents et aux enfants chrétiens.

2. — Pour faire faire aux petits un voyage en Bretagne, M. François Deschamps a écrit *la Cousine de Suzanne*. Gudule van Trieschnveldt est le sujet d'aventures comiques. Nous aurions désiré un comique moins « tiré par les cheveux », mais enfin soit ! Car grâce à l'auteur et à M. Robaudi, son illustrateur, on savourera les beautés de Vitré, Paimpol, Roscoff, Lannion Trégastel, etc., etc. C'est un livre de vacances à faire lire aux moutards qui prendront le train en 1900, au mois d'août, pour les « petits trous pas chers » de Bretagne. Inoffensif au point de vue religieux. Pourquoi n'avoir pas dit (p. 86) que la Paimpolaise est de Botrel pour les paroles, puisqu'on cite Feautrier pour la musique ? Innovation à encourager : de la musique et des chansons se trouvent dans ce petit livre.

3. — Nous n'entrerons pas dans le détail des parties de plaisir qui donnent tant de charme aux vacances que les familles de Remonville

et de Langlade passent sur les côtes de Bretagne et, pour ne pas gâter la joie des jeunes lecteurs, nous ne leur dirons même pas quel fut le *Coup de tête* qui donne son nom à l'ouvrage. Ce qu'il faut signaler toutefois, ce sont de charmantes descriptions des fêtes bretonnes, des usages et des mœurs pittoresques de la vieille Armorique. Ces jolis tableaux, assez simples pour être appréciés des petits lecteurs, sont inspirés par une pensée poétique et pieuse, qui ne peut qu'avoir une excellente influenec sur l'esprit des enfants.

4. — Deux familles intimement unies par le sang et par l'amitié éprouvent en même temps des revers de fortune, qui bouleversent leur existence. Toutes deux abandonnent leur somptueux appartement du boulevard Haussmann, les Carville pour le quartier excentrique de la Villette, où M. Carville se met à la tête d'une entreprise industrielle ; les Belcast pour un exil encore plus lointain. Ils se fixent en Pologne, où M. de Belcast, ingénieur distingué, a trouvé une place lucrative comme directeur d'une exploitation de mines. L'histoire de ces deux familles, qui embrassent bravement leur nouvelle vie, leurs aventures, dans le milieu ouvrier de la Villette et dans les steppes de l'Ukraine, l'influence de ces nouvelles conditions d'existence sur le caractère de leurs nombreux enfants, la correspondance échangée entre les « petits et les grands exilés », où ceux-ci racontent leurs impressions et leurs occupations, remplissent le volume. Le style de *Au loin* est facile, les sentiments excellents et de nombreux détails sur les coutumes polonaises lui donnent un charme de nouveauté, toujours appréciable dans les livres destinés aux enfants. Ils apprennent ainsi, sans s'en douter, ce qu'on ignore trop en France, l'histoire, les usages, les mérites des pays étrangers.

VIII. — 1. — Nullement banal le nouveau livre de Mme Pierre Perrault : *Le Pupille de mon ami*. Imaginez-vous un receveur municipal et un bibliothécaire de province qui adoptent un petit bohémien, l'éduquent, ou, pour être plus exact, le font éduquer, car ils sont célibataires l'un et l'autre, et, de fil en aiguille, à travers des incidents comiques ou des aventures tragiques, le voient un beau jour rentrer dans sa qualité perdue de prince... roumain, bulgare, ou quelque chose entre les deux. Prince d'une nationalité sinon morte, du moins errante et dispersée, mais qui, sans l'inspiration et la direction d'un religieux savant et énergique, le P. Spiridion, cherche à se ressaisir et à réclamer son droit à l'existence en plein soleil. — Une historiette fort touchante : *La Porte verte*, achève ce joli volume : c'est le cas de deux beaux-frères, l'un industriel et l'autre artiste, le premier voulant que le second marche sur ses traces, le second entendant que le premier, son aîné, le laisse suivre sa voie. De ce désaccord naît un choc et de ce choc une brouille. Enfin, les deux beaux-frères, qui avaient raison l'un et l'autre, chacun

à son propre égard, se réconcilient en un beau jour de fête, grâce à un petit bonhomme de fils et de neveu qui arranget out, inconsciemment. *Deo gratias!* L'esprit, le cœur et même le sentiment religieux trouvent ici leur écho.

2. — Si Mme Pierre Perrault nous a donné l'aimable volume qui précède, M. B. Schmidt, sous le titre de : *La Providence de François*, offre à tout le monde un vrai bijou. Pauvre orphelin, François Vincent est recueilli par un oncle fermier, qui n'a qu'une fille. Tout de suite, celle-ci s'érige en despote vis-à-vis de son cousin plus âgé qu'elle de trois ans. François, toujours blâmé par son oncle et par sa tante, finit par se cabrer et se décide à s'enfuir d'une maison où il est méconnu. Heureusement, une petite voisine, Mariette Guiraud, une vraie sainte, le rappelle au sérieux de la vie, au devoir. Toujours grâce à Mariette, François est remarqué et bientôt apprécié au château, dont les maîtres, le père et le fils, deviennent ses protecteurs, et, à travers les hauts et les bas d'une existence difficile qui débute, le soutiennent alors que Mariette le guide. Tant et si bien que François Vincent, qui a passé avec succès par l'école d'agriculture de Grignon, devient un gros fermier et l'heureux époux de la pauvre Mariette qui lui apporte comme dot ce trésor plus rare qu'on ne pense et qui s'appelle « une bonne femme. » (Voyez Bernardin de Saint-Pierre). Un mot encore d'une importance capitale : La *Bibliothèque du Petit Français* n'a peut-être jamais publié un roman aussi recommandable pour la jeunesse que *la Providence de François;* tout s'y trouve : morale pratique, sentiments du cœur et pensée religieuse très vive.

IX. — 1. — Quel intéressant et édifiant volume que celui des M. Jean Poujoulat : *En ce temps-là ! Magdiel !* Peu de livres aussi charmants et aussi profondément chrétiens peuvent être donnés en étrennes à la jeunesse, car le sujet n'est autre, en effet, que l'histoire du bon larron, d'abord guéri de la lèpre tout petit, à la suite d'un bain pris après l'Enfant Jésus, puis, après une vie peu recommandable, expirant sur la croix, auprès du Divin Maître qui lui promet, en raison de sa foi et de son repentir, de le recevoir le jour même de sa mort en paradis. Signalons spécialement dans ce joli livre deux superbes gravures en couleurs.

2. — Ils étaient trois petits vagabonds, qu'exploitait un misérable de la pire espèce, pour spéculer sur la charité publique. Ils s'échappèrent, ils s'en allèrent *En fuite*, de la foire de Neuilly aux plages de Bretagne et la comtesse L. de Courville conte dans ce joli style, dont elle a le secret, leurs alarmes, leurs consolations; leur arrivée au port, dans ce Croisic où les recueillirent les bons Pères de Saint-Jean-de-Dieu. Quelques jolies illustrations et une élégante couverture rendent encore ce petit volume plus attrayant pour les familles chrétiennes et

pour celles qui ont besoin de l'être. A faire lire par les enfants de six à huit ans et à répandre partout.

3. — Mme de Harcoët a réuni en un volume trois charmantes nouvelles : *Les Lunettes d'Annaïk, le Secret de tante Jeanne* et *Pour une fleur*. La première, la plus importante et la plus touchante d'ailleurs, montre qu'un bienfait n'est jamais perdu. La seconde établit que le grand art de ne pas s'ennyer dans la vie, c'est de s'oublier en ne songeant qu'au bonheur de ceux qu'on aime. La troisième enseigne la charité. Et le tout, il convient de le retenir, est animé de l'esprit chrétien le plus pur. Les jolies gravures dont ce volume, très bien relié, est orné, ajoutent encore à l'attrait du texte.

X. — 1. — Tout le monde connaît *la Sœur perdue*, de Mayne-Reid. Ce sont des aventures et des descriptions fort pittoresques des régions situées dans l'Amérique du Sud, non loin du Paraguay. Le style en est fort attachant. L'éditeur Hetzel les a fort joliment réimprimées dans un coquet volume illustré par Riou et pourvu d'une élégante couverture. Nul doute qu'une foule de petits lecteurs avides ne les dévorent.

2. — M. O. Le Roy a mis dans un petit volume de cette même collection un roman de cape et d'épée pour enfants, qu'il a intitulé : *La Pupille de Polichinelle*. L'action se passe au milieu du XVIIIe siècle. Polichinelle, exile de Naples, recueille en France la petite fille d'une pauvre veuve abandonnée. Il la protège contre des bandits, ses parents, il la sauve, il la confie à d'honnêtes gens, ses tuteurs. C'est le triomphe de la vertu. Le tout dans un style charmant. Quelques vignettes de Guydo tracées avec esprit et une jolie couverture dans le genre de la précédente. VISENOT.

NOTA. — Nous recevons trop tard les ouvrages suivants dont le compte rendu ne pourra être donné que dans notre livraison de janvier prochain.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART. L.-HENRY MAY. — *Pompéi. La Ville. Les Mœurs. Les Arts*, par PIERRE GUSMAN. Gr. in-4 de 476 p., illustré de 600 dessins dans le texte et de 32 aquarelles de l'auteur. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — *Paris pittoresque, 1800-1900. La Vie. Les Mœurs. Les Plaisirs*, par LOUIS BARRON. Gr. in-4 de 415 p., illustré de 500 reproductions d'estampes et de 20 grav. hors texte tirées en couleurs. Cartonné, fers spéciaux, 25 fr.; relié, 40 fr.

LIBRAIRIE LAURENS. — *Les Perles de la Côte d'Azur. La Rivière (du Cap Roux au torrent Saint-Louis). Monaco, Monte-Carlo, les Routes du littoral et de la Corniche, Menton et leurs environs*, par le Général BOURELLY. In-4 de II-411 p., illustré de 20 aquarelles dans le texte et hors texte et de 100 gravures par E. Lessieux. Broché, 40 fr.; relié, 45 fr. — *Les Styles enseignés par l'exemple. Europe : Art byzantin. Arts modernes*, par L. LIBONIS. In-4 illustré de 200 grav. accompagnées de notices. Broché, 20 fr.; relié, 22 fr.

THÉOLOGIE

Die Lehre von den heiligen Sacramenten der katholischen Kirche, von Dr Paul Schanz. Mit approb. des hochw. Kern Erzbischofs von Freiburg. Freiburg im Breisgau, Herder, in-8 de 758 p. — Prix : 12 fr. 50.

Ce volume est dû à la plume d'un éminent théologien allemand auteur d'une apologétique justement estimée. M. Schanz a rendu un réel service aux savants catholiques en leur fournissant d'amples matériaux pour l'histoire des sacrements. Une première partie est consacrée à la doctrine générale des sacrements. La conception même du sacrement, les sacrements de l'ancienne loi, la notion du sacrement d'après les réformateurs, les sacramentaux, la nécessité du sacrement, les signes extérieurs ; la matière et la forme, l'institution du sacrement, l'activité sacramentelle et son caractère, le ministre du sacrement et le sujet capable de le recevoir, le nombre septénaire sont tour à tour étudiés (p. 25 à 203) d'après la méthode purement historique.

La seconde partie donne la théologie spéciale à chacun des sacrements. On peut y remarquer la théologie du baptême qui nous a paru spécialement étudiée, et (p. 267 à 278) l'intéressante question des enfants non baptisés. B. C.

La Résurrection de la chair et les qualités (Impassibilité, clarté, agilité, subtilité) du corps des élus, par l'abbé Brinquant. Paris, Lamulle et Poisson, in-8 de 400 p. — Prix : 3 fr. 25.

Pour donner satisfaction à la curiosité légitime qui demande la lumière sur nos destinées futures et en particulier sur la condition future de nos corps, nous n'avons rien de mieux à faire que d'interroger la foi et d'exposer ses divins enseignements. Ensuite nous pouvons interroger la raison et la faire parler utilement, en montrant d'une part qu'elle sait trop peu de choses sur la nature des corps et les états possibles de la matière pour oser contredire les données de la foi et et d'autre part en nous servant judicieusement du peu qu'elle sait. Elle nous fournit en effet des analogies toujours intéressantes et qui éclairent un peu l'objet de notre croyance. Enfin dans le sujet qui nous occupe, nous trouvons dans la vie des saints, nombre de phénomènes surnaturels qui nous donnent, mieux que des analogies, en nous faisant assister parfois à un prélude, à un commencement de la transfiguration bienheureuse des corps par les âmes sanctifiées. Voilà tout le travail de M. l'abbé Brinquant. Il le divise en cinq livres. Le premier est consacré à la démonstration du dogme de la résurrection de la chair; les

quatre autres à l'exposition des qualités glorieuses du corps ressuscité. L'auteur s'exprime dans un style simple et vise surtout à la clarté. Nous lui demandons d'effacer la phrase : « L'âme est la cause efficiente du corps. » Lorsqu'il explique l'identité du corps au milieu des variations incessantes, nous lui conseillons de préférer nettement la doctrine de la forme substantielle, aux explications embarrassées des philosophes d'une autre école. Cet ouvrage a reçu du public un très favorable accueil et il le mérite. LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Procédure matrimoniale générale, par l'abbé R. BASSIBEY (t. XII du *Cours complet de droit canonique*). Paris, Oudin, 1899, in-8 de XVI-452-246 p. — Prix : 8 fr.

M. l'abbé Bassibey a rédigé avec une louable clarté un exposé des règles générales de la procédure matrimoniale que nous apprécions grandement. Organisation du tribunal, enquête préliminaire extrajudiciaire, instruction judiciaire : telles sont les trois grandes divisions de son travail. Il a su mettre en œuvre, pour commenter la législation assez fragmentaire que régit la nature, les traités classiques des grands auteurs, les quelques rares travaux spéciaux faits dans ces dernières années sur la procédure canonique, et surtout les décisions de Congrégations romaines, dont il a tiré le meilleur parti. De nombreux appendices renferment les formules judiciaires les plus usitées, le texte des différentes instructions relatives à la procédure matrimoniale, enfin, des exemples de discussion des causes qui ont peut-être une moindre utilité : il a fallu en effet se borner sous peine de développer outre mesure le volume déjà assez considérable. Cet excellent ouvrage sera certainement apprécié du public un peu restreint auquel il est destiné car M. Bassibey s'est efforcé de répondre à tous les doutes pratiques qu'une observation assidue et une expérience personnelle du fonctionnement des officialités lui ont permis de connaître à fond.

G. PÉRIÈS.

SCIENCES ET ARTS

Le Péril occultiste, par G. BOIS. Paris, Retaux, 1899, in-12 de XVI-315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une Échappée sur l'infini, par E. GRIMAUD. Paris, Leymarie, 1899, in-12 de VII-417 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous réunissons ces deux ouvrages parce qu'ils traitent du même objet, bien que dans un esprit tout à fait différent.

M. Bois pousse le cri d'alarme devant la propagation des doctrines

occultistes, spiritistes ou autres. Son livre est fort intéressant. Beaucoup de lecteurs se plaisent à lire les ouvrages sur le spiritisme ; la preuve est qu'on en publie un grand nombre depuis quelque temps. C'est un jeu dangereux; mais à ceux qui ont pris ce goût nous conseillons le livre de M. Bois. Ils y verront ce que c'est que le plan astral, le tarot, le ternaire, la cabale, la chiromancie, et toutes choses dont on parle souvent par le monde, sans bien savoir de quoi il s'agit. Ils y verront aussi comment ces superstitions et l'occultiste, le spiritisme, la franc-maçonnerie ont un premier fond commun, mènent à des doctrines analogues inspirées par l'esprit du mal. Ils y verront aussi les dangers de ces manœuvres, et comment une fois qu'on s'est mis en rapport avec le mauvais, on n'en sort pas sans dommage.

— M. Bois prévoit que du côté de l'occultisme viendront, au siècle prochain, les plus vives attaques contre la religion catholique. Nous étions tenté de trouver ce jugement un peu excessif. Franchement, le livre de M. Grimaud donne raison à M. Bois. Ce livre est un véritable exposé doctrinal fondé sur les manifestations spirites, qui remontent, dit l'auteur, aux premiers jours de l'humanité. C'est le seul point où nous soyons d'accord avoc M. Grimaud. Le fond de sa doctrine est une sorte de bouddhisme ; un Dieu animant l'univers, dont émanent les divers esprits qui passent leur existence éternelle à gravir ou à descendre des divers échelons de l'être, tantôt anges, tantôt démons, tantôt humains, tantôt animaux. Pour le moment, les morts évoqués admettent Dieu et l'immortalité de l'âme ; de l'enfer ils ne veulent pas entendre parler. Jésus-Christ, pour eux, est un grand personnage; mais dès les premiers jours l'Église a altéré sa doctrine.

Ce livre nous a impressionné tristement. Voilà un homme qui éprouve tous les besoins que peut satisfaire le christianisme ; il les expose avec une sincérité parfois éloquente mais il ne veut pas du christianisme, parce qu'il le juge sur la caricature qu'en ont fait certains sectaires. La gloire et la force du christianisme, outre la grâce divine, c'est d'être la seule religion qui satisfasse à la fois la raison et les instincts moraux de l'humanité. C'est la seule religion qui justifie de ses titres. L'esprit du mal a commencé à contester ces titres au nom d'une science qui ne sait le tout de rien. Aujourd'hui qu'il a réussi à répandre l'idée que la religion est antiscientifique, il creuse le vide qu'il a lui-même produit au fond des âmes afin de les porter vers des satisfactions illusoires et criminelles. C'est un essai de reconstitution du paganisme. Il faut être bien malheureux pour préférer aux grands faits du catholicisme fondé en pleine lumière de l'histoire, les révélations suspectes d'esprits parfois gouailleurs, souvent vulgaires, quelquefois immondes et dont rien ne garantit ni le nom, ni la franchise, ni l'autorité : tout au contraire. D. V.

La Nature tropicale, par I. COSTANTIN. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 315 p., avec 166 grav. — Prix, cart. toile : 6 fr.

Ce livre, qui fait partie de la *Bibliothèque scientifique internationale* publiée par M. Alglave, serait mieux désigné sous le titre de : *La Forêt tropicale,* attendu que si tout ce qui est forêt appartient à la nature, toute la nature n'est pas comprise dans le peuplement végétal des forêts. Or ce n'est guère que de la végétation des forêts tropicales qu'il est question dans ce volume.

L'auteur commence, à titre de *Préliminaires*, par une description générale de la forêt vierge dans les régions intertropicales où il nous montre non seulement les arbres immenses, mais aussi la surabondance de végétation accessoire qui les accompagne : lianes de toutes espèces enguirlandant les cimes, plantes *épiphytes* c'est-à-dire croissant sur les arbres ou sur d'autres plantes leur servant de support, plantes parasites vivant aux dépens d'autres végétaux, plantes *saprophytes* (Σαρπός, pourri) tirant leur subsistance des détritus végétaux en décomposition.

Suit, sous ce titre : *Première partie. Origine de la forêt*, une théorie (qui nous paraît contestable) sur la « cause de la production des arbres » et des considérations plus plausibles sur l'action des climats, de l'éclairement, du feuillage, et des variations que ce même climat a subies depuis l'origine des temps géologiques jusqu'à nous. L'aspect des forêts aux diverses périodes houillère, secondaire, tertiaire, l'état de la flore à ces diverses époques, donnent le complément de cette Première Partie qui est plus spécialement consacrée à l'élément essentiel des forêts tropicales comme de toute forêt, aux arbres.

Mais, sous les climats tropicaux, si les arbres tiennent le premier rang dans la végétation forestière, de quelle immense variété ailleurs inconnue, d'autres plantes de toute espèce ne sont-ils pas accompagnés ! Nous venons de nommer les principaux groupes de cette végétation accessoire. De chacun d'eux il est traité à fond dans autant de « Parties » spéciales de l'ouvrage. Celle qui concerne les sa prophytes est intitulée : *Symbiose* parce que ces plantes vivent au moyen d'une sorte d'association à bénéfice réciproque avec d'autres plantes, comme les champignons. Un autre et bien curieux exemple de symbiose est donné par certaines espèces de fourmis qui vivent sur des arbres qu'elles défendent contre d'autres fourmis, d'espèce dévastatrice.

Une sixième et dernière Partie a pour sujet l'*Influence de la mer* sur la végétation et comprend un chapitre concernant ce que l'auteur appelle la *Mangrove*, c'est-à-dire la végétation forestière des bords de la mer représentée principalement par les palétuviers, puis un chapitre sur la flore des îles. Après quoi arrive, on ne sait trop pourquoi, un dernier chapitre sur le déluge et la religion soi-disant « primitive de

l'humanité! » Chapitre d'érudition, mais d'une érudition non puisée aux sources les plus récentes. L'auteur, qui cite la théorie diluvienne du géologue viennois Suess, ne paraît pas se douter des travaux importants sur le même sujet de M. Raymond de Girard ; il donne au héros du poème chaldéen le nom d'Izdubar aujourd'hui abandonné pour celui de Gilgamès seul admis actuellement par les orientalistes.

Ce livre, qui d'ailleurs ne paraît pas conçu dans une pensée volontairement hostile à nos croyances, n'en révèle pas moins un auteur incroyant. A propos des traditions des divers peuples sur le déluge, c'est à peine s'il fait, une fois ou deux et très accessoirement, allusion au récit de la Genèse, qu'il ne parait pas avoir en plus haute estime que les innombrables légendes des différentes mythologies de l'antiquité. Ailleurs (p. 2), il qualifie de légende « l'histoire du jardin d'Eden. » Sur un autre point (p. 307), il parle non de la création mais « de ce qu'on a appelé autrefois création » (*sic*). Il est regrettable que, dans un ouvrage d'une réelle valeur scientifique, se manifeste l'esprit sceptique d'un savant qui paraît n'avoir de croyance que pour le fait indémontré et jusqu'ici indémontrable de l'évolution transformiste.

JEAN D'ESTIENNE.

LITTÉRATURE

La Littérature française au XIXe siècle, par F.-T. PERRENS. Paris, L.-Henri May, 1899, in-18 de 437 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Perrens est membre de l'Institut ; cela empêche de juger son manuel par le silence qu'il mériterait. Mais il est octogénaire : cela oblige à la courtoisie, que son ton agressif et tranchant rend parfois difficile. Évidemment ayant à juger un homme de cet âge, — qui n'était préparé à analyser le génie de Lamartine ou la méthode de Taine que par des travaux sur *Savonarole* et *Florence*, — si ses « leçons » de littérature, souvent d'ailleurs tournées en nomenclatures, sont toujours absolument vides d'idées, même d'aperçus sur le caractère, le tour d'esprit ou les procédés d'art de nos écrivains contemporains, si tous ses jugements sont à peu près aussi fortement motivés que ceux du campagnard de Boileau :

A mon gré, le Corneille est joli quelquefois,

on peut lui trouver tout de suite l'excuse, bien connue au Palais, de la « responsabilité limitée. »

Ce qui est troublant, c'est de penser que « pendant quinze années » les élèves-maîtres de l'École normale supérieure de Saint-Cloud ont été initiés de cette manière à l'intelligence de la littérature et à la justice ! Sans relever les erreurs de fait, au hasard, en feuilletant, recueillons quelques appréciations : *Les Martyrs* de Chateaubriand, c'est dans le genre du *Joseph* de Bitaubé ; Le *Génie du christia-*

nisme est plein de « divagations pieuses; » comment du reste admettre « des dogmes dont saint Augustin a dit qu'il faut les croire parce qu'ils sont absurdes » ? Les *Mémoires d'outre-tombe* ? « un vaniteux et indigeste fatras, où le mensonge coule à pleins bords (vérifier dans M. Biré) : jamais tant de mauvais goût, de puérilités, de bizarreries .» — Bonald est un attardé, « qui supprime tous les progrès modernes sans excepter le télégraphe ; » et si sa théorie du langage, don de Dieu, était vraie « on ne comprendrait guère que les enfants apprennent si lentement à parler. » Croire avec Joseph de Maistre que toutes choses viennent de Dieu, « à la manière dont marche le monde, ce ne serait pas faire beaucoup d'honneur à l'intelligence qui le mène. » — Laprade est exécuté en quatre lignes : « catholique monotone, il sait du moins être vigoureux dans ses invectives contre le second Empire. » — Il est vrai que Brizeux est seulement nommé, tandis que Mme Ackermann, Jean Richepin et Armand Silvestre ont chacun plus d'une page ! Quant à Eugène Manuel, « il serait de l'Académie, si les Immortels n'étaient plus antisémites qu'on ne l'est dans les autres classes de l'Institut. » — Verlaine, lui, est jugé uniquement sur sa tête « hideuse, et qui faisait penser à un criminel abruti. » — Taine « n'est pas un historien, » et s'il s'est assis, « plus tôt qu'il n'était vraisemblable, » dans un des quarante fauteuils, il le doit à ses sévérités pour la Révolution, « bien vues en bon lieu. » Aussi ne figure-t-il pas, au chapitre de l'histoire ; sa place est donnée à M. Gabriel Monod que tant d'erreurs, tant de démentis éclatants ont cependant bien disqualifié ; et, pour avoir trop parlé des siens, M. Perrens a oublié de mentionner les ouvrages de M. Thureau-Dangin.— Les *Lundis* de Sainte-Beuve « sont un travail digne des bénédictins d'avant les liqueurs » (! ?...). Victor Cousin est condamné pour avoir dit « en pleine Sorbonne » que le plus beau livre du monde, c'est le catéchisme ; et davantage encore peut-être pour avoir osé parler de sobriété, alors qu'il déjeûnait d'un morceau de porc froid et d'une assiette de fraises ! — Louis Veuillot « est l'auteur d'assez nombreux ouvrages dont aucun n'est resté. » Comme romanciers, Zola, Édouard Rod, Marcel Prévost, oui ; mais Théophile Gautier ne compte pas, et Fromentin n'est nommé nulle part. Etc..., etc..., etc...

Le style et la langue sont, ainsi qu'on dit aujourd'hui, adéquats : Sardou, comme auteur dramatique, arrive « pas bon troisième » ; Napoléon III est ordinairement appelé « l'aventurier » ; Lamennais (c'est ce qui a le plus frappé M. Perrens, comme, pour Lamartine, de le voir donner des beefstaks à ses chiens) « déchaussait incessamment ses escarpins » ; encore une perle : « ce qui personnifie l'Empire dans le domaine des lettres, c'est la queue de Voltaire ».... On demande ce qui personnifie M. Perrens...

Tircis, il faut songer à faire la retraite...

G. A.

Pages choisies des grands écrivains. SHAKESPEARE. Traduction et introduction par ÉMILE LEGOUIS. Paris, Colin et Cie, 1899, in-18 de XLVI-396 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout est à louer dans cette anthologie : le choix des morceaux, assez variés et assez étendus pour faire connaître les aspects divers du théâtre de Shakespeare et ses principaux personnages; la traduction, à la fois fidèle et littéraire et où les passages lyriques sont rendus en vers avec un grand bonheur ; l'introduction, qui, dans sa brièveté, est l'une des appréciations les plus personnelles et les plus pénétrantes qui aient paru en notre langue sur la personne et l'œuvre du grand écrivain anglais. Souhaitons que beaucoup de lecteurs abordent par ce livre l'étude d'un poète fréquemment exalté ou discuté chez nous au hasard, moins souvent connu et compris. A. BARBEAU.

Sartor Resartus, vie et opinions de Herr Teufelsdroeckh, par THOMAS CARLYLE. Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY. Paris, « Mercvre de France », s. d., in-12 de 364 p. — Prix : 3 fr. 50.

Thomas Carlyle, essai biographique et critique, par EDMOND BARTHÉLEMY. Paris, « Mercvre de France », s.d. in-12 de 276 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est singulier que le *Sartor Resartus* de Carlyle ait attendu jusqu'à ce jour, c'est-à-dire un demi-siècle et plus, avant d'être traduit en français. La version qu'en donne aujourd'hui M. Barthélemy est consciencieuse et exacte à souhait; elle passe même parfois les limites légitimes de l'exactitude en calquant de trop près une phraséologie et des tours étrangers. Quelques bonnes notes l'accompagnent, éclaircissant des allusions et des obscurités de détail. Quant à la conception générale et à la portée de ce livre étrange, ainsi que des autres œuvres du même auteur, on s'en fera une idée assez nette en lisant l'essai sur Carlyle que M. Barthélemy publie en même temps que sa traduction. Point de recherches biographiques nouvelles dans cet essai, ni même d'exposé complet et critique des idées de Carlyle; l'auteur semble nous promettre cet exposé pour un autre volume; ici il a voulu faire « une description de l'esprit de Carlyle », suivre la lente formation de sa pensée, trouver l'origine de ses idées, montrer « une forme d'esprit et tout ce que pouvait donner cette forme d'esprit. » C'est donc une étude de psychologie qui nous est offerte, étude parfois un peu abstraite mais très subtile et très pénétrante; les traits divers de l'intelligence et de la sensibilité du philosophe écossais y sont ingénieusement dégagés, ainsi que les influences subies par l'une et l'autre, notamment, dans l'un des meilleurs chapitres, la façon dont il a digéré et transformé la métaphysique allemande. Sa métaphysique propre, sa morale, sont ensuite présentées dans leurs grandes lignes; si l'on remarque peut-être dans ce dernier tableau quelque incohérence, elle n'est pas du fait de M. Barthélemy.

Celui-ci du reste discute fort peu son auteur; il se propose de le comprendre et de l'expliquer; dans une appréciation purement critique, il tempérerait, pensons-nous, de fortes réserves, son admiration d'ailleurs légitime pour un homme qui fut l'un des plus vigoureux penseurs, mais aussi l'un des plus bizarres visionnaires qu'ait produits la Grande-Bretagne.

A. BARBEAU.

HISTOIRE

La Reine de France. De Tolbiac à Lourdes, par le colonel HENRI DE PONCHALON. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin ; Desclée, de Brouwer et Cie, 1899, gr. in-8 de 299 p., avec de nombreuses gravures dans le texte. — Prix : 2 fr. 50.

« De quelle noble, patriotique et religieuse façon, écrit à l'auteur S. E. le cardinal Perraud dans la lettre placée en tête du volume, vous employez les loisirs que vous a faits une retraite prématurée !... Déjà, dans deux séries de récits d'un très grand intérêt, vous aviez raconté vos souvenirs de guerre, je veux dire votre campagne d'Annam et de Cochinchine (1858-1860) et la part que vous avez prise, en 1870 et 1871, à notre terrible lutte avec l'Allemagne. Aujourd'hui, votre piété, toujours inspirée par l'amour du pays, vous porte à faire connaître une des pages les plus touchantes et les meilleures de notre histoire nationale, ou — pour parler plus exactement — c'est cette histoire elle-même que vous déroulez comme un hommage filial aux pieds de la Vierge Marie. Vous l'appelez « la Reine de France » et vos récits, qui commencent à Tolbiac pour se terminer à Lourdes, justifient cette appellation. »

« Dans l'ouvrage que j'entreprends aujourd'hui, nous dit l'auteur dans son *Avertissement*, je voudrais montrer à ceux que n'aveugle pas l'esprit de parti quelle grande place le culte et les diverses apparitions de la Vierge occupent dans notre histoire nationale, et faire ressortir l'influence qu'ils ont exercée sur nos rois et nos hommes de guerre. » — Ce pieux et patriotique dessein, l'auteur l'a exécuté avec beaucoup de talent et de verve chrétienne selon un plan ainsi conçu. Il a d'abord exposé dans une introduction où, de son propre aveu, la légende tient une large place, « le culte de la Vierge dans la Gaule avant l'établissement des Francs. » Il a ensuite développé son sujet en trois parties, de la façon suivante : Première partie. *Moyen âge*. I. Geneviève. — Clotilde. - Clovis. II. Charlemagne. III. La Chevalerie. IV. Première Croisade. V. Philippe Auguste. — Croisades (suite). — Guerre des Albigeois. — Bouvines. — Le Rosaire. VI. Saint Louis. VII. Guerre de Cent ans. — Bertrand du Guesclin. VIII. Jeanne d'Arc. — Deuxième partie. *Ère moderne*. I. Bayard. II. Guerres de religion. — La Vierge et la Compagnie de Jésus. III. Notre-Dame des Victoires. — La France consacrée à

Marie. IV. Concordat. — La Médaille miraculeuse. V. Notre-Dame de la Salette. VI. Notre-Dame de France. — Sébastopol. VII. L'Aurore de Lourdes. VIII. Notre-Dame de Lourdes. IX. Lourdes et Loigny. — Le volume se termine par un épilogue intitulé : *Notre-Dame d'Espérance.*

Une critique rigoureuse aurait peut-être çà et là, au point de vue proprement scientifique, quelques réserves à faire. Mais, dans son ensemble, par le sentiment profondément religieux et profondément français qui en inspire toutes les pages, et aussi par l'utile abondance des notions historiques qu'il renferme, l'ouvrage du colonel de Ponchalon est excellent à mettre entre les mains de la jeunesse des deux sexes. M. S.

Dix ans d'épiscopat à Saint-Denis de la Réunion et à Beauvais, par Mgr Frédéric Fuzet. Paris, Roger et Chernoviz, 1899, in-8 de xviii-600 p. — Prix : 7 fr.

Ce volume a pris tout de suite rang parmi les œuvres épiscopales éditées les plus remarquables. Dans cet important recueil, il y a des pièces d'un intérêt tout local ; d'autres qui rappellent aux fidèles certaines grandes leçons de la vie chrétienne avec une profondeur de doctrine qui fait songer à celle des Pie et des Plantier. Nous avons été particulièrement frappé par les documents sur les rapports entre l'Église et l'État ; par ceux relatifs à la formation des jeunes clercs et aux moyens d'apostolat qui conviennent au clergé contemporain. Mgr Fuzet s'y prononce formellement pour la politique pontificale de Léon XIII. On peut même avancer qu'il fut avec Mgr Lavigerie et Mgr Meignan l'un des premiers adhérents à la forme républicaine du gouvernement français. Il enseigne la soumission non seulement aux exigences justifiées du pouvoir civil, mais encore à celles qu'on peut subir sans faute, pour éviter les luttes toujours stériles, sinon funeste entre les deux puissances religieuse et politique. Il demande le maintien sans atténuation du concordat. Ces idées maîtresses sont bien conformes aux directions pontificales. La question de la résistance passive à la loi dite d'abonnement a soulevé d'ardentes polémiques. En somme n'est-elle pas en conformité avec les directions romaines puisque Léon XIII a laissé aux intéressés entière liberté pour l'acquittement de ces droits fiscaux?

Mais tout le monde, sans restriction, approuvera le programme de la formation des clercs qu'exige notre époque. Mgr de Beauvais y fait preuve d'une pénétrante connaissance des besoins de notre temps. Tout en conservant comme *stratum* de cette éducation ce que la tradition de l'Église a de meilleur, il fait une large place au mouvement d'idées qui caractérise le siècle qui s'achève. Pour la spiritualité, l'enseignement aura pour principale assise l'*Imitation de Jésus-Christ*

et la liturgie romaine, puis viendra la théologie des plus solides auteurs ascétiques qu'il a le soin de nommément indiquer avec une sommaire et très juste critique. Collatéralement à cette formation se poursuivra l'éducation scientifique. La philosophie de saint Thomas, si hautement recommandée par une encyclique de Léon XIII, en constituera le squelette vivant, si j'ose dire. Ce fonds incomparable s'augmentera de connaissances nouvelles grâce à deux cours : l'un d'apologétique scientifique de la religion ; l'autre d'histoire critique des doctrines et des faits intéressant la vie de l'Église au XIXe siècle. Les questions d'intérêt purement historique n'occuperont dans les études cléricales qu'une place restreinte, car le séminaire, dit excellemment Mgr Fuzet, est avant tout « une école professionnelle du sacerdoce. » On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans ce programme magistral, tout ensemble nettement et fermement scolastique, lumineusement et sagement progressiste.

Depuis certain temps, on parle d'Évangile social, d'œuvres sociales, de l'action sociale du prêtre, comme si ce fut une invention de notre siècle. Mgr de Beauvais veut qu'on soit démocrate, tout en se défiant beaucoup de certaines méthodes, aussi imprudentes que nouvelles d'apostolat, d'une subtile séduction. Qu'on se garde, dit-il, d'accorder une préférence dangereuse et féconde en ruines aux vertus naturelles, ne considérant que comme secondaires les vertus strictement surnaturelles. Que le prêtre soit patriote, c'est son devoir ; qu'il agisse en citoyen, c'est son droit, mais qu'il n'oublie point qu'il est prêtre avant tout. Sinon que d'inconvénients doctrinaux et pratiques ! Que de déceptions et peut-être d'égarements réservent au clergé des entreprises prématurées sur le terrain social !

Mgr Fuzet, dans ce beau volume, fait preuve d'une érudition bien informée. Sa parfaite solidité et le charme tout classique de son style nous font ressouvenir de ses précédents ouvrages qui le classèrent immédiatement parmi les maîtres en l'art d'écrire. LOUIS ROBERT.

L'Échec du gouvernement parlementaire et la Réforme de notre régime constitutionnel, par JULES ARZENS. Paris, Chevalier-Marescq, 1898, in-8 de VIII-235 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le régime parlementaire est usé, contraire au tempérament français et incompatible avec la forme républicaine ; la responsabilité ministérielle et l'instabilité qui en est la conséquence sont la source de maux sans nombre ; il faut se rapprocher de plus en plus du gouvernement direct par le peuple et, à cet effet, imiter la Suisse où les ministres et le Président de la Confédération ne sont que les fonctionnaires dociles et soumis de la représentation nationale. Tel est le résumé de la doctrine exposée par M. Arzens.

L'ouvrage comprend deux parties : la première est l'historique des origines anglaises du régime parlementaire et de ses applications en France. La seconde est l'examen et la critique des divers rouages de notre constitution actuelle ; elle comprend quatre chapitres consacrés à la fonction du Président de la République, à l'exercice par le ministère du pouvoir exécutif, au Sénat, à l'indemnité parlementaire.

Malgré des répétitions inutiles et des passages un peu confus, l'ouvrage, bien documenté, est incontestablement intéressant. La partie critique nous paraît digne d'approbation : aussi bien lorsqu'elle porte sur le système du gouvernement actuellement appliqué en France que lorsqu'elle s'attaque au système des États-Unis de l'Amérique du Nord qu'une école républicaine opposée à celle de l'auteur, préconise comme remède. M. Arzens voit dans ce système une contrefaçon bien défectueuse du régime monarchique et parlementaire de l'Angleterre. Nous n'y contredisons pas. Mais la partie positive nous paraît franchement lamentable. Prendre la Suisse comme exemple comparable à la France ! et cela sans une page relative aux différences profondes qui distinguent les deux pays ! L'auteur ne paraît pas se douter de ces différences qui pourtant sautent aux yeux. Ingénument, il avoue que c'est en Grèce qu'il va chercher la base de sa philosophie politique. Nous avons d'ailleurs recueilli cet aveu avec plaisir : il est si fatigant d'entendre répéter que la république est le progrès et la marche en avant ! Y a-t-il vraiment en France un parti qui rêve pour notre pays de finir comme la Grèce antique ? EUGÈNE GODEFROY.

Le Sultan et les grandes puissances, *essai historique*. par MALCOLM MAC COLL; traduit de l'anglais par J. LONGUET. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 248 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume est un recueil d'articles parus dans le *Daily Chronicle*. La thèse de M. Mac Coll est la suivante :

En dépit de ses promesses, le Sultan n'améliorera la condition de ses sujets chrétiens que s'il y est contraint par la force : c'est donc à la force qu'il faut recourir pour mettre un terme aux abominations qui se produisent en Orient, et l'auteur a soin d'indiquer que par la force il n'entend pas la violence.

Compter sur l'accord des puissances est une chimère ; les évènements ne l'ont que trop montré : il faut recourir à une « action isolée, » et autant que possible désintéressée, car il ne conviendrait pas de chercher un profit personnel là où les droits supérieurs de l'humanité sont en cause.

Très sympathique aux Russes, M. Mac Coll déplore la guerre de Crimée, œuvre néfaste, dit-il, de trois hommes qui avaient contre l'empereur Nicolas Ier des rancunes privées : Napoléon III, lord Palmerston et lord Stratford, alors ambassadeur anglais à Constantinople. Il

reproche également au gouvernement de son pays d'avoir arrêté les Russes en 1878 quand l'œuvre d'émancipation de l'Arménie était à demi accomplie. Il s'en prend enfin à lord Roseberry dont la politique méfiante a largement contribué à paralyser toute action commune lors des massacres de 1895 et de 1896.

Tout cela est exposé avec un grand luxe de textes empruntés aux documents officiels; le ton est grave, réservé, et, s'il se trouve en dissentiment avec ses adversaires et même avec ses amis, l'auteur ne donne jamais à sa polémique le caractère acerbe dans lequel il lui eut été facile de tomber s'il eut été moins maître de lui; il n'y a que le Sultan qui récolte de loin en loin quelques épithètes plutôt dures, et je ne suis pas chargé de prendre sa défense.

Une méprise étrange a fait placer en tête du livre, avant la préface de M. Mac Coll, un article qui eut mieux été à sa place dans un journal de la nuance de l'*Aurore*; dans ce réquisitoire il est question de Dreyfus, d'Esterhazy, de M. Zola, de l'État-major, des officiers coloniaux, du code militaire, de l'antisémitisme, des « maximes horribles » des jésuites, de la vénalité des journaux etc. etc. On ne voit pas très bien ce que vient faire cette tartine furibonde au début d'un ouvrage écrit sur le ton le plus modéré par un homme de bonne compagnie qui n'a pas cru nécessaire de hurler pour se faire comprendre de ses auditeurs.

Aurait-on voulu, en opposant ces deux spécimens de journalisme, donner lieu à un parallèle entre la presse de Paris et celle de Londres? On aurait eu tort; car il y a en France des journaux dont le style peut être comparé à celui de M. Mac Coll et, de l'autre côté du détroit, il existe, nous sommes payés pour le savoir, des journalistes très habiles à manier l'injure.

P. Pisani.

Contre les barbares, par Denys Cochin. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 303 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Il a bien parlé, Cochin », me dit Mgr d'Hulst en me tendant le journal qui rendait compte de l'interpellation sur les affaires d'Arménie ; c'était la veille de sa mort ; terrassé déjà par le mal qui allait l'emporter, il avait encore tressailli comme le vieux soldat qui entend le crépitement de la fusillade, il s'était revu un moment au milieu du tournoi d'éloquence dans lequel il aurait tant voulu figurer, mais blessé à mort, il se réjouissait d'avoir été remplacé pour la défense de la noble cause des opprimés par le jeune collègue qu'il admirait et qu'il aimait.

La belle harangue prononcée par M. Cochin le 3 novembre 1896, ouvre un recueil de douze discours parlementaires (un seul a été donné à la distribution des prix d'un collège ecclésiastique) et à première vue, on se demande si c'est aux collègues contre lesquels il avait eu à

s'escrimer que l'auteur a pensé en choisissant son titre... mais il n'en est rien. Le barbare, c'est le Sultan qui opprime les Crétois, écrase les Hellènes et fait exterminer les Arméniens; le barbare, c'est le « concert européen » qui laisse s'accomplir toutes ces abomination, le barbare, c'est l'Anglais qui, établi sur le Nil, arrête l'expansion bienfaisante du nom français ; le barbare, c'est l'esclavagiste qui veut perpétuer l'avilissante servitude dans notre nouvelle possession de Madagascar ; les barbares, ce sont l'architecte et l'ingénieur dont le vandalisme s'exerce à défigurer les plus belles perspectives de Paris, sous couleur d'Exposition universelle.

M. Cochin est le champion de la justice et de la liberté, le défenseur de tous les malheureux, la lance au poing (il a en effet servi au corps des lanciers pendant la guerre de 1870) il charge chevalereusement contre les mensonges, les hypocrisies, les lâchetés et les crimes de notre temps ; il venge l'esthétique et revendique partout les droits de l'esprit et du bon sens français dont sa parole chaude, sincère, simple et souvent joviale est la vivante expression.

Au train où vont les choses, M. Cochin aura souvent à remonter à la tribune, et s'il donne bientôt une suite au présent volume, aucun de ses lecteurs assidus ne songera à s'en plaindre. P. PISANI.

Louis XVIII et les Cent-Jours à Gand, recueil de documents inédits publiés pour la Société d'histoire contemporaine par ÉDOUARD ROMBERG et ALBERT MALET. T. Ier. Paris, A. Picard et fils, 1898, in-8 de LXIV-256 p. — Prix : 8 fr.

Ce volume, édité par les soins de la Société d'histoire contemporaine, est un recueil de documents inédits provenant des archives du duc de Blacas et des archives impériales de Vienne, colligés et classés avec le plus grand soin par les auteurs. « On trouvera ici, dit M. Albert Malet dans une note placée au début de l'ouvrage, les matériaux d'une histoire politique des Cent-Jours à Gand et non pas cette histoire. »

Le classement adoptée est le suivant : Lettres des Souverains; pièces officielles (ordonnances, instructions, etc.); les commissaires royaux aux armées alliées; la déclaration royale du 2 mai; l'action royaliste dans le Nord; lettres du comte d'Artois ; mission de Gain de Montagnac à Londres ; lettres et notes de Lainé, Waterloo; lettres du baron Vincent, ambassadeur d'Autriche auprès de Louis XVIII.

Il ne servirait à rien d'exposer les raisons de l'intérêt qui s'attache à cette publication. Le sujet parle de lui-même. Nous ne saurions trop insister cependant sur la grande circonspection qu'il faut apporter dans le jugement des hommes de cette époque, si différente de la nôtre. Jamais il n'a été plus vrai qu'en politique il est plus difficile de connaître son devoir que de le faire, et il serait parfaitement injuste de

contester le patriotisme de ceux pour qui, durant cette période, tout l'intérêt national s'est résumé dans le désir de voir échouer la tentative désespérée de Napoléon. En tous cas, le lecteur impartial trouvera dans la lecture des documents que les auteurs livrent à l'histoire une nouvelle réfutation de la légende des fourgons de l'étranger. En 1815, plus encore qu'en 1814, c'est par un effort de la volonté de Louis XVIII et aussi par son habileté que la dynastie nationale a été rétablie et cela malgré la mauvaise volonté des plus puissants parmi les Souverains alliés.

L'introduction de M. Édouard Romberg constitue une notice historique et presque, en dépit de l'intention modeste des auteurs, une page d'histoire sur la vie et la politique de Louis XVIII pendant cette période.

EUGÈNE GODEFROY.

Causeries historiques, par EDMOND BIRÉ. 2e série. *Les Historiens de la Restauration, de la monarchie de Juillet et du second Empire.* Paris, Bloud et Barral, s. d. (1899), in-8, de 411 p. — Prix : 6 fr.

La première série des *Causeries* de M. Biré comprenait les historiens de la Révolution et de l'Empire. Celle-ci nous amène jusqu'à nos jours. Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas d'études sur les historiens de ces époques en général : mais seulement sur certains historiens : et je critiquerai en cela le sous-titre même de l'ouvrage qui semble promettre plus qu'il ne donne. Ce n'est pas que le contenu ne soit excellent, exquis, savoureux; l'étiquette seule est à revoir. Nous avons ici le recueil des comptes rendus publiés antérieurement dans divers journaux et revues sur quelques ouvrages historiques concernant ces périodes, en particulier : *Le Duc de Richelieu en Russie et en France*, par M. de Crousaz; *Les Complots militaires sous la Restauration*, par M. Guillon; *La Duchesse de Berry en Vendée*, par M. Imbert de Saint-Amand; l'*Histoire de la monarchie de Juillet*, par M. Thureau-Dangin; *L'Enfermé* (ou la légende de Blanqui) par M. Geffroy; *Napoléon III avant l'Empire*, par M. Thirria; les *Mémoires du duc de Persigny*, les *Souvenirs du général de Fleury*; les *Mémoires de Trochu*, etc. Ces sujets, on le voit, sont très variés, et je n'ai pas le loisir de les examiner ici l'un après l'autre. On sait quel redresseur de torts est M. Edmond Biré; rien n'échappe à son érudition, et il excelle à trouver le point faible d'un auteur, à lui dire ce qu'il a omis et à rectifier ses erreurs. Un petit modèle du genre est son étude sur le livre de M. Guillon ; et je ne citerai qu'un simple détail pour montrer avec quelle précision opère ce critique impitoyable. Après avoir exposé combien il eut été utile de signaler nombre d'incidents importants qui sont passés sous silence et qui intéressent l'histoire, il relève une inexactitude littéraire fort inat-

tendue. M. Guillon avait dit en parlant des Bourbons et d'Henri IV, que ce dernier est, comme dit *la Henriade :*

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

M. Guillon, réplique M. Biré, n'a sans doute jamais lu *la Henriade*, ce qu'il a de commun, du reste, avec beaucoup de braves gens qui ne sont pas comme lui docteurs ès-lettres. En tout cas, il n'y eût pas rencontré ce vers sur Henri IV. Ce vers se trouve, avec une légère variante, dans une pièce de Gudin, l'ami et l'éditeur de Beaumarchais, pièce qui concourut en 1779, à l'Académie française pour le prix de poésie. Voici le véritable texte :

Seul roi de qui le peuple ait gardé la mémoire.

M. Biré s'est rappelé qu'il avait commencé sa carrière littéraire par deux volumes en collaboration avec Émile Grimaud, sur les poètes lauréats de l'Académie. Et qui s'y frotte s'y pique.

RENÉ KERVILER.

Histoire du second Empire, par PIERRE DE LA GORCE. T. IV. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-8 de 642 p. — Prix : 8 fr.

Le quatrième volume de l'*Histoire du second Empire,* n'est en rien inférieur à ses aînés. Il embrasse une période de cinq années, capitale dans cette histoire. Ils ne sont plus, les glorieux succès du début; ce n'est pas encore la décadence lamentable de la chute, c'est l'heure fatale où, la confiance primitive étant ébranlée, on voit apparaître les symptômes précurseurs du déclin. L'orage se prépare et gronde dans le lointain; les éclairs déchirent la nue de tous les côtés, en Amérique, en Russie, en Allemagne, en France même. De l'autre côté de l'Atlantique, c'est l'expédition du Mexique, déterminée par des spéculations assez misérables; née d'une pensée qui avait ses grandeurs, mais qui, avec l'habituelle indécision de l'Empereur, ne fut pas poussée jusqu'à ses conséquences logiques et nécessaires. Il était sage peut-être, et nous commençons à le sentir aujourd'hui, d'établir à côté de la puissance grandissante et envahissante des États-Unis, un empire qui eut pu en contrecarrer et en arrêter les empiétements. Mais alors, il ne fallait pas hésiter à favoriser la scission de la grande république américaine et à reconnaître officiellement les États confédérés. Au lieu de cela on laissa écraser le Sud, et quand le Nord fut définitivement vainqueur, on essaya d'élever le trône de Maximilien, comme une provocation aux vainqueurs enivrés de leur triomphe. L'aventure mal conçue et mal combinée, ne pouvait aboutir qu'à un lamentable échec et à une épouvantable catastrophe. A l'extrémité de l'Europe, les insurrections polonaises, que M. de la Gorce raconte avec une émotion communicative et une sympathie attendrie pour la « nation en deuil », rompait

presque au début, l'alliance ébauchée entre la France et la Russie, et en revanche resserrait les liens entre le czar Alexandre II et son oncle Guillaume Ier, guidé par son nouveau et habile ministre. Bismarck, en effet apparaît pour la première fois dans ce volume et s'y moutre comme une menace pour l'Europe et pour la France. Son énergique et opiniâtre volonté devait avoir facilement raison des faibles gouvernements européens et des desseins irrésolus de cet incorrigible rêveur qui s'appelait Napoléon III. Cette mesquine question des duchés de l'Elbe, qui passe presque inaperçue dans les conseils des pulssances et où l'Angleterre ne manque pas moins de clairvoyance que la France, est l'étincelle qui va mettre le feu aux poudres. Avec sa merveilleuse clarté de vues et l'immuable persévérance de ses plans, Bismarck s'apprête à annuler l'Autriche avant de s'attaquer à la France affaiblie par ses expéditions d'outre-mer. L'unité de l'Italie, par une logique impitoyable, va enfanter l'unité menaçante de l'Allemagne. Et en France même, le prestige impérial baisse. Les élections de 1863, sans être une victoire pour l'opposition, renforcent cependant ses rangs et comme nombre et comme valeur; M. Thiers et M. Berryer apportent le prestige de leur nom au groupe des Cinq. Les finances de l'Empire sont vivement attaquées, les plus fidèles mêmes s'alarment des dépenses exagérées et de la dette croissante; politique intérieure et politique extérieure sont passées au crible par une opposition habile et éloquente qui trouve des sympathies même parmi les serviteurs les plus dévoués. Il y a des murmures partout et des menaces dans l'air.

Tel est le résumé de ce volume, précurseur du dernier, que M. de la Gorce publie aujourd'hui. Il renferme des pages de premier ordre, des jugements d'une haute sagesse et d'une irréprochable impartialité; des tableaux tracés de main de maître. Nous citerons en particulier parmi ceux-là le tableau du parti libéral et le portrait tout à fait hors ligne d'un des esprits les plus brillants de ce temps, un de ceux qui avaient donné les plus grandes et les plus légitimes espérances, Prevost-Paradol.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Organisation coloniale et Fédération. Une Fédération de la France et de ses colonies, par ÉMILE DÉMARET. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de 208 p. — Prix : 5 fr.

C'est une idée intéressante que développe M. Émile Démaret. Pour que la France soit forte vis-à-vis des nations jeunes qui ont toutes les audaces, comme à l'égard des vieux États qui ne mesurent plus leurs ambitions, il faut qu'elle soit une grande puissance coloniale, et, pour y parvenir, elle doit organiser avec ses possessions d'outre-mer une fédération comme celle des États-Unis de l'Amérique du Nord, ou plutôt encore une semblable à celle que veulent créer les impérialistes anglais.

Dans une première partie, M. Démaret montre la nécessité et la possibilité d'une fédération de la France et de ses colonies; « des systèmes coloniaux, dit-il (p. 19), le système fédératif est le seul qui puisse concourir à la grandeur d'un État et à la prospérité de tous les peuples unis sous une même constitution. » Puis il étudie, dans la seconde partie, ce que doit être cette fédération, et il conclut (p. 205) que, « pour former avec ses colonies une puissance fédérale, la France a, dès à présent, de très grands avantages que nulle autre nation ne possède. »

Tel est le plan général du livre de M. Démaret, où nous avons rencontré des développements historiques inspirés en partie par des travaux récents, par le livre de M. Deschamps en particulier (cf. p. 31-60), — et de curieuses vues théoriques sur la constitution des fédérations régionales (p. 108 et suiv.). Mais est-il toujours vrai, comme le croit l'auteur (p. 163), qu' « avec l'instruction les peuples s'assagissent » ? Et pourquoi, d'autre part, M. Démaret écorche-t-il le nom de plusieurs des auteurs qu'il cite (*d'Albega* pour *d'Albeca*, p. 5; *Zaborewski* pour *Zaborowski*, note 3 de la page 83) ? Il eût fallu aussi, pour bien faire, citer le travail de M. Léon Deschamps sur *la Réforme coloniale et la Constituante*, auquel il a été fait plus d'un emprunt, et le livre du regretté Bonnassieux sur *les Grandes Compagnies de commerce;* l'absence de ces deux mentions dans la bibliographie placée en tête du volume surprendra tout lecteur un peu au courant de la littérature coloniale française. H. F.

Histoire des seigneurs et de la seigneurie de la Grange, par CHARLES KOHN. Luxembourg, Worré-Mertens, 1899, 2 vol. in-4 de 354 et 229 p. — Prix : 30 fr. et 60 fr. sur papier de Hollande.

La monographie d'un vieux château, des études généalogiques, peuvent s'adresser à bien des lecteurs en dehors de ceux auxquels des souvenirs d'ancêtres, des traditions de famille, semblent les recommander spécialement. L'histoire, l'ethnographie, la statistique, la jurisprudence rencontrent souvent là d'utiles renseignements. On sait quel bon accueil fut fait au beau livre de M. le comte de Ludre : *Histoire d'une famille de chevalerie lorraine.* Un intérêt du même genre peut être provoqué par l'*Histoire des seigneurs et de la seigneurie de la Grange*, de M. Ch. Kohn. Le château de la Grange est situé dans l'ancien département de la Moselle, à deux kilomètres de Thionville. Il a eu beaucoup d'importance au moyen âge, et l'histoire de ses seigneurs, souvent mêlée aux évènements qui se passaient en France, en Lorraine et dans le Luxembourg, remonte loin. Le possesseur actuel de cette belle résidence, M. le comte de Bertier de Sauvigny, a communiqué ses précieuses archives à M. Kohn. Ce savant ne s'est

pas contenté de les étudier avec le plus grand soin, il a fait de patientes recherches dans diverses villes. Les archives de Bruxelles lui ont notamment offert d'intéressants documents, de même que les bibliothèques de Metz, de Luxembourg, etc.; il a pu ainsi connaître dans ses moindres détails le sujet qu'il a traité.

Le premier volume concerne les seigneurs de la Grange. Les plus anciennement connus appartinrent à une famille luxembourgeoise qui porta le nom même de la seigneurie de la Grange, ou Scheuren en allemand. L'un d'eux, Guillaume, vivait au IXe siècle. Au XIVe, Baudoin de la Grange se reconnut vassal du valeureux roi de Bohème, Jean de Luxembourg. M. Kohn, qui n'avance rien sans preuves, nous donne, dans des pièces justificatives qui augmentent encore l'importance de l'ouvrage, l'acte même de foi et hommage (tome I, p. 289).

La seigneurie de la Grange passa par un mariage à la famille de Soleuvre, puis aux Brandenbourg et ensuite aux Mercy d'Argenteau. L'un d'eux fut forcé de la vendre en 1699 à un maire de Toul, Brice Gomé des Hazards, dont le fils se ruina en faisant bâtir, sur les dessins de Cotte, architecte du Roi, le splendide château qui existe aujourd'hui, à côté de la place occupée par l'ancien manoir. Obligé par ses dettes de se dessaisir de cette seigneurie, Gomé la vendit au général comte de Fouquet, cousin du maréchal de Belle-Isle et aïeul de Mlle Louise de Fouquet, mariée au comte de Bertier de Sauvigny dont le petit-fils est aujourd'hui le propriétaire de la Grange. Le second volume, d'un intérêt plus général, contient l'histoire même de cette seigneurie, histoire remplie des plus conciencieuses recherches, d'une foule d'indications exactes fortement documentées, sur la vie intime des seigneurs, sur les éléments qui constituaient leur fortune, sur leur situation à l'égard de leurs vassaux, sur la position de ceux-ci, sur les assises que les seigneurs hauts justiciers tenaient tous les ans et que M. Kohn appelle plaids banaux, alors que leur véritable nom est plaids annaux : (voir Roquefort *Glossaire de la langue romane* (t. II p. 360), sur la valeur des terres et des denrées, sur le prix des vins à diverses époques ; c'est tout un voyage dans l'ancien temps, c'est un grand tableau curieusemnt étudié et peint aussi minutieusement que clairement. Certaines parties épisodiques, telle l'histoire d'Antoinette de Castel-Saint-Nazaire, mettent de la variété dans ces deux gros volumes. Ils offrent d'assez nombreuses généalogies, dont la sincérité est grandement digne d'éloges. A propos des Fouquet, M. Kohn nous parle du célèbre et malheureux surintendant ; du maréchal de Belle-Isle, le protecteur du pays messin ; du brillant comte de Gisors, son fils ; par les Bertier, il se trouve amené aux horreurs de l'époque révolutionnaire, au massacre de l'intendant de Paris ; d'autres fois il ne néglige pas quelques faits anecdotiques: c'est ainsi qu'il raconte les

exploits du boucher Vassar et qu'il rappelle l'énergique conduite du vieux et brave Pichancourt pendant la guerre de 1870. Dans la crainte de n'être pas assez complet, M. Kohn a quelquefois laissé l'histoire générale pénétrer trop abondamment dans sa monographie. Très érudit, il paraît se méfier de l'instruction de ses lecteurs : quelques-uns pourront trouver qu'il n'était pas nécessaire de s'arrêter autant à certaines questions ; d'autres au contraire lui sauront gré d'avoir réveillé des souvenirs historiques trop éffacés. Ces observations, du reste, prouvent avec quel soin M. Kohn a composé son grand ouvrage. Ce soin est encore attesté par les preuves que renferment de longs appendices. Il est à regretter qu'une table alphabétique ne facilite pas les recherches que l'on peut désirer faire dans ces deux volumes si riches de précieux renseignements. Mais des sommaires de chapitres détaillés peuvent suppléer à cette table.

Dans sa préface, l'auteur exprime sa gratitude à toutes les personnes qui ont facilité son labeur. Il tient tout d'abord à remercier M. le comte de Bertier du bienveillant appui qui lui a permis de mettre au jour cette importante publication. Ce superbe ouvrage a été édité par M. Worre Mertens avec un luxe qui fait grand honneur aux presses luxembourgeoises.

TH. DE P.

Les Grandes Compagnies coloniales anglaises du XIXe siècle, par EDMOND CARTON DE WIART. Paris, Perrin, 1899, in-12 de XIX-230 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est toujours instructif de lire les ouvrages historiques publiés par des étrangers ; les faits y sont appréciés tout autrement qu'en France, et la vérité ne peut que gagner au choc d'opinions contradictoires sincères ; aussi les lecteurs réfléchis remédient dans une certaine mesure à ces habitudes casanières déplorables qui nous empêchent de bien comprendre le caractère et la façon d'agir des peuples étrangers, complètent leur éducation politique, et arrivent à une plus saine appréciation des évènements. — C'est surtout pour les évènements contemporains qu'il importe de chercher hors de France des clartés nouvelles. A cet égard, pour les antécédents de ce qui se passe actuellement dans l'Afrique australe, le travail d'un jeune écrivain belge, M. Edmond Carton de Wiart, sur *les Grandes Compagnies coloniales anglaises du XIXe siècle,* mérite d'être particulièrement recommandé. Cet ouvrage, présenté d'abord comme thèse pour le doctorat à l'École des sciences politiques et économiques de Louvain, dépasse la portée ordinaire des travaux du même genre ; c'est vraiment un livre où l'auteur étudie successivement avec impartialité les quatre compagnies du Nord-Bornéo britannique, fondée en 1881, du Niger, (1886), de l'Afrique orientale anglaise (1888) et de l'Afrique méridionale anglaise (1889).

Il serait trop long d'énumérer ici tous les points qui méritent de retenir l'attention des spécialistes ; bornons-nous à noter que, pour le grand public aussi, cet ouvrage présente actuellement un vif intérêt. Là, en effet, il trouvera des informations précises sur cette Compagnie du Niger, avec qui le lieutenant Mizon a eu jadis des démêlés retentissants; il en trouvera aussi sur la « British South Africa Company », sur son fondateur, ce Cécil Rhodes dont, en France, nous connaissons si mal les débuts, sur son œuvre colonisatrice, etc. En fermant le livre de M. Carton de Wiart, tout lecteur impartial et attentif conviendra, avec l'auteur, que le « système des Compagnies souveraines modernes... fournit un des plus intéressants épisodes de l'histoire coloniale au XIXe siècle » (p. 263), et il regrettera que c'en soit fait, en France, des Compagnies coloniales à droits régaliens ; il semble bien, en effet, qu'il ne doive plus jamais en être question dans notre histoire coloniale.

Il serait facile de critiquer M. Carton de Wiart sur un certain nombre de points de détails, et sur l'omission dans sa bibliographie (p. 271-280) de quelques ouvrages importants. Mieux vaut avertir les lecteurs que les noms géographiques sont ici orthographiés conformément au système préconisé par M. Wauters, et qu'il leur faudra, pour suivre avec fruit les récits de l'auteur, se munir de quelques cartes contemporaines qu'on regrette de ne pas trouver annexées à cet intéressant ouvrage. H. F.

History of Scotland *to the Accession of Mary Stewart*, by P. Hume Brown. Cambridge University Press, 1899, in-8 de XX-409 p.—Prix : 7 fr. 50.

Le programme général de la collection *Cambridge Historical Series*, entreprise sous la direction de M. G. W. Prothero, professeur à l'Université d'Édimbourg, comprend l'histoire complète de l'Europe moderne, depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à nos jours. Par exception, l'auteur et les éditeurs du présent ouvrage ont cru devoir remonter jusqu'aux origines de l'Écosse ; et, comme leur récit s'arrête à l'avènement de la reine Marie Stuart, ce volume est en quelque sorte une préface à l'histoire moderne du pays de Walter Scott, telle qu'elle figurera dans la série de l'Université de Cambridge.

C'est à juste titre que M. P. Hume Brown a consacré son étude à l'Écosse des temps primitifs et du moyen âge. Les ouvrages du Dr Hill Burton et du Dr Skene, auxquels ont été empruntés toutes les histoires classiques de cette époque, ont perdu beaucoup de leur autorité à la suite de certaines découvertes récentes. La critique des sources a singulièrement infirmé les *Chronicles of the Picts and Scots* et les *Collectanea rebus albanicis* du Dr Skene, et le petit nombre de documents

authentiques que l'on possède sur la conquête romaine et jusqu'à la mort d'Alexandre III laisse peu de place à l'imagination.

Quant à la guerre de l'Indépendance, son caractère et sa portée ont été profondément modifiés par les matériaux nouveaux dont disposent aujourd'hui les érudits et notamment par les chartes inédites que possèdent les Archives d'Édimbourg et qui remontent jusqu'au règne de Malcolm IV. Les commencements du règne de Jacques III ont pu également être précisés grâce à un mémoire de l'évêque Kennedy à Louis XI, découvert à la Bibliothèque nationale de Paris et publié dans les *Anciennes Croniques d'Engleterre*, de Jehan de Wavrin (tome III, p. 164, etc.). Enfin, dans la lutte entre la Couronne et les barons sous Jacques V, le récit de la désastreuse affaire de Solway Moss, emprunté à trois documents des *Hamilton Papers*, diffère complètement de la légende accréditée.

La partie géographique du livre de M. P. Hume Brown est particuculièrement soignée. Sept cartes permettent de suivre le développement de l'histoire de l'Écosse depuis le VIe siècle de notre ère, et les plans détaillés des environs de Stirling et de Flodden facilitent l'intelligence des batailles livrées en 1314 et en 1513. Une bibliographie complète et bien ordonnée termine cet important ouvrage. ROGER LAMBELIN.

La Réforme des impôts en Prusse, 1891-1893, par JACQUES DERBANNE. Paris, Chevalier-Marescq, 1899, gr. in-8 de 227 p. — Prix : 3 fr.

Nombreuses sont les discussions que soulève depuis quelques années en France la réforme de notre régime fiscal tant au sein du Parlement que dans la presse, et les partisans de l'impôt sur le revenu global ne manquent pas d'invoquer à l'appui de leur opinion l'application de cet impôt en Prusse. Comment, à quelle époque et dans quelles conditions a eu lieu cette application ? C'est ce que M. Derbanne s'est proposé d'étudier. Un fait frappe d'abord le lecteur : la date relativement récente de la réforme opérée par le ministre des finances prussiennes, M. Miquel ; elle ne semble pas constituer un précédent, sur l'expérience duquel on ait actuellement droit de s'appuyer. Ce n'est en effet, que dans la seconde moitié du XIXe siècle que, sortie d'un berceau restreint pour former l'État prépondérant que l'on sait, la Prusse s'est préoccupée d'unifier la législation jusqu'alors profondément disparate des impôts locaux, en vue de rendre plus équitable la répartition des charges sur les contribuables. Ce but, d'après le gouvernement, ne pouvait être atteint que par la refonte de toutes pièces du régime des impôts directs.

L'État, groupement politique, doit se préoccuper surtout des forces contributives ; la commune, groupement familial, de l'avantage que

chaque citoyen retire des dépenses communales. En conséquence, le projet ministériel concluait à attribuer au pouvoir central l'impôt personnel sur le revenu avec un impôt complémentaire sur la fortune; aux communes les impôts réels sur les terres, les maisons, le commerce.

L'impôt sur le revenu a été réglementé par la loi du 24 juin 1891 qui comporte l'évaluation par les agents de l'administration avec déduction des dettes, et l'exemption d'un revenu minimum, le tarif progressif.

C'est la loi du 14 juillet 1892 qui a établi l'impôt sur la fortune, destiné à dédommager le Trésor de la perte que lui infligeait l'abandon consenti aux communes. La fortune nationale a été évaluée alors à 90 milliards de marks brut, et à 73 net, en tenant compte des dettes.

Une autre loi de la même date a définitivement réglé tout ce qui concerne les impôts communaux d'après le principe déjà indiqué, que chaque habitant est tenu de participer aux dépenses de la commune à proportion de l'avantage qu'il en retire.

M. Derbanne donne en annexe la traduction des lois de 1892 et de 1893. C'est un document intéressant.

« Il semble, conclut-il, que la partie relative aux taxes et cotisations municipales serait susceptible de certaines applications chez nous. Quant à la partie de la réforme qui concerne l'impôt sur le revenu tel qu'il a été établi dans l'État prussien, la question est beaucoup plus grave et nous ne saurions préjuger de la solution — car, dans cette matière, il faut tenir grand compte de l'esprit et des tendances des populations. »

Je partage son avis en complétant la phrase par ces mots : ainsi que des agissements arbitraires de l'administration. COMTE DE LUÇAY.

Bernadotte roi (1810-1818-1844), par CHRISTIAN SCHEFER. Paris, Alcan, 1899, in-8 de VIII-294 p. — Prix : 5 fr.

Bernadotte n'est connu en France que comme général républicain, comme serviteur et ennemi de Napoléon. Il semble que, sa défection de 1813 consommée, il doive, en expiation de sa conduite, disparaître pour nous de l'histoire. Ce qu'il est devenu en Suède, quels titres il y a acquis au respect et à la gratitude de ses compatriotes d'adoption, tout le monde l'ignore et M. Christian Schefer vient de nous l'apprendre, en se faisant en quelque sorte, par scrupule d'impartialité, une âme toute suédoise.

De 1810 à 1844, Bernadotte s'est voué à une double tâche. Il a d'abord, comme prince royal, au milieu d'événements qui bouleversaient l'Europe, changé les traditions politiques de sa nouvelle patrie ; il lui a fait abandonner sans retour la politique de Gustave-Adolphe et de Charles-Gustave ; avec l'appui de l'Angleterre et de la Russie, il l'a transformée de puissance baltique en puissance scandinave et a trans-

féré sur sa tête la couronne de Norwège jusque-là unie à la couronne de Danemark. Il a réduit ainsi la Suède à la condition d'État de second ordre, si bien qu'on pourrait écrire, sans avoir à la nommer, l'histoire générale de l'Europe depuis 1815. Son œuvre, comme roi, a consisté principalement à affermir l'ordre de choses créé par lui, c'est-à-dire le dualisme suédo-norwégien, et là il s'est heurté à des difficultés qui depuis sa mort n'ont fait que croître, à cause de l'antipathie réciproque existant entre les deux peuples. Malgré tout, ce Gascon naturalisé dans le pays d'Odin a donné à ses sujets de longues années de paix, il a travaillé avec succès à leur prospérité matérielle et il a tenu, tout en sachant gouverner à l'occasion, sans aucune arrière-pensée de retour au bon plaisir, son rôle de roi constitutionnel.

M. Schefer expose ces faits dans des pages d'une documentation abondante, empruntée presque exclusivement à des livres suédois inaccessibles au public français. Il mêle habilement au tableau des événements politiques des traits qui montrent le maréchal d'Empire se survivant dans le monarque scandinave et achèvent de caractériser son héros. Après l'avoir lu, on ne saurait guère conclure autrement que lui, à savoir que ce « républicain sur le trône » a été « vraiment roi, voire grand roi. »

L. P.

Essai sur l'histoire du Japon, par le Mis DE LA MAZELIÈRE. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-18 de VIII-481 p., avec 19 grav. et 1 carte. — Prix : 4 fr.

Sous le titre : *Moines et ascètes indiens,* le marquis de la Mazelière avait publié un remarquable travail sur les caves d'Ajantâ et les couvents bouddhistes des Indes ; il a poursuivi ses études en Extrême-Orient, et son *Essai sur l'histoire du Japon* forme l'ouvrage le plus documenté et le plus littéraire qui ait été jusqu'à ce jour consacré aux origines, aux annales aux traditions populaires, à la civilisation du pays des Mikados.

L'histoire des Japonais est quelque peu compliquée, ses sources sont parfois malaisées à contrôler ; les conceptions religieuses des disciples de Bouddah sont souvent obscures et les légendes contradictoires. M. de la Mazelière a projeté partout de la clarté, de la lumière. La netteté de ses récits, la précision de sa méthode d'investigation méritent un juste tribut d'éloges. Il a divisé l'histoire du Japon en cinq parties principales : l'époque des Mikados absolus (660 avant Jésus-Christ jusqu'au XIe siècle de l'ère chrétienne) ; le moyen âge (du XIe au XVIe siècle) ; le XVIe siècle ; le Shogunat des Tokugava (1603-1868) ; la Restauration (depuis 1868).

L'auteur a greffé sur son *Histoire du Japon* une thèse qui renverse les idées admises. L'opinion généralement répandue n'accorde aux Japonais que des qualités d'imitation. Rien ou presque rien ne serait

original dans leurs arts, leurs coutumes, leurs idées morales. Tour à tour ils auraient copié les Chinois et les Européens. M. de la Mazelière cherche à démontrer, et à cet effet il accumule de sérieux arguments, que les Japonais ne firent pas autrement que les Occidentaux. Comme les Gaulois après la conquête romaine, ils acceptèrent les mœurs et les arts des nations déjà civilisées, et ils surent transformer et marquer d'un sceau original la civilisation empruntée.

Enfin il est constant que l'arrivée des Américains et des Européens en 1854 ne fit que hâter une évolution déjà commencée ; et, si les institutions actuelles du Japon ont revêtu une forme tout européenne, on en trouve l'origine et les bases essentielles dans les plus anciennes traditions du pays.

L'*Essai sur l'histoire du Japon* est suivi d'une liste chronologique des empereurs japonais et des Shoguns, d'un répertoire bibliographique très complet et d'un dictionnaire des noms cités.

ROGER LAMBELIN.

La Dernière des Condé, par PIERRE DE SÉGUR. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-8 de VI-465 p., avec un portrait. — Prix : 7 fr. 50.

C'est une douce et attachante figure que celle de la princesse Louise-Adelaïde de Condé, et nous ne sommes point étonné qu'elle ait tenté la plume experte de M. Pierre de Ségur. Orpheline à trois ans d'une mère qui l'adorait, un peu délaissée de son père, plus préoccupé de guerre et de politique que de l'éducation de ses enfants, élevée par sa tante au couvent de Beaumont lez Tours, la « blanche déesse à face ronde », « Hébé Bourbon » comme l'appelaient les poètes, fit sensation à la Cour quand elle y parut. Le comte d'Artois la remarqua et rêva avec elle une union qui eût comblé de joie les Condé; la politique empêcha le mariage, et ce désappointement, qui contribua à jeter son père dans l'opposition,ne laissa plus à la fille d'autre rôle que celui de présider aux splendides fêtes de Chantilly. Tout le monde connaît son chaste et délicieux roman avec le marquis de la Gervaisais; la correspondance des deux amants a été publiée : elle est exquise de tendresse et de force; quand la princesse vit que l'amitié devenait un sentiment plus vif, quand elle sut que les langues s'exerçaient contre elle à la Cour, elle rompit sans hésitation, quoi qu'il en coutât à son cœur. Mais cet évanouissement d'un rêve si pur ne contribua pas peu sans doute à la jeter dans le cloître. Les évènements de la Révolution, les amertumes de l'exil, les tristes péripéties d'une vie errante achevèrent de la dégoûter du monde. Trouva-t-elle du moins le repos dans sa vocation nouvelle ? Hélas ! non. Assez mal dirigée au début, semble-t-il, par un prêtre d'une austérité impitoyable, hésitante, sinon sur sa vocation, du moins sur la forme de cette vocation, ne sachant dans quel ordre

entrer, ballottée d'ailleurs par les chances de la guerre et forcée de fuir devant la marche triomphante des armées républicaines, la princesse dut quitter Turin pour Vienne, Vienne pour Varsovie, Varsovie pour l'Angleterre où elle put enfin se fixer. Mais toutes ces pérégrinations n'altéraient en rien son affection pour sa famille; il suffit pour s'en convaincre, d'écouter le cri de douleur presque maternelle, que lui arrache la sinistre nouvelle de l'assasinat du duc d'Enghien.

Associer dans un même volume, la dernière des Condé et la dernière princesse de Condé est peut-être un peu hardi; car il y avait peu de sympathie entre l'une et l'autre, entre les enfants de Louis-Joseph de Bourbon et celle qui avait si longtemps remplacé leur mère, sinon en droit, du moins en fait. C'est aussi une existence bien tourmentée, que celle de Marie-Catherine de Brignole, mariée toute jeune, dans des circonstances scandaleuses, à ce prince Honoré de Monaco, libertin et violent. Mal élevée par une mère qui lui offrait de tristes exemples, brutalisée par un mari qui lui donnait d'indignes rivales, entourée d'ailleurs d'une atmosphère mondaine qui n'était pas faite pour lui inspirer des idées de résistance aux tentations, sa vie malheureuse et persécutée comme femme et comme mère n'excuse pas, mais explique sa chute; au bout de près de quarante ans, elle finit par épouser l'homme auquel elle avait voué son existence et dont elle avait partagé les épreuves et mourut princesse de Condé. Des lettres inédites et fort curieuses de Louis-Joseph de Bourbon, empruntées aux archives de Chantilly ou à celles de Beauvais, terminent ce volume, plein d'intérêt et de charme, comme tous les travaux de M. Pierre de Ségur.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Mémoires d'outre-tombe, par CHATEAUBRIAND. Nouvelle édition avec une introduction, des notes et des appendices par EDMOND BIRÉ. T. III et IV. Paris, Garnier, s. d. 2 vol. in-12 de 579 et 520 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour le jugement d'ensemble qu'il est permis de porter sur ces *Mémoires* je renvoie naturellement à l'opinion que j'émettais ici (t. LXXXIII, p. 537-539), des deux premiers volumes. Nous sommes toujours en présence d'un style coloré, enflammé, riche d'images brillantes et de traits qui n'appartiennent qu'au génie. Toutefois, l'auteur dans sa rédaction, verse ici dans l'afféterie et la recherche ; que de passsages emphatiques et fâcheusement boursouflés ! D'un seul mot, sans doute vulgaire, mais résumant bien impression, je dirai : quelle pose ! C'est une incessante mise en scène ; or, ces retours sur lui-même, quand il nous racontait son enfance, sa jeunesse, ses aventures, avaient sous la plume de Chateaubriand, un charme puissant et une valeur littéraire qui permettaient d'oublier le côté théâtral ; mais lorsqu'il aborde l'histoire du premier Empire et les conquêtes de Napoléon, l'équilibre est

rompu et le lecteur demeure excédé. Parfois aussi, la recherche de comparaisons exagérées brise l'harmonie et plus encore le sens de la phrase ; et des réminiscences classiques jetées çà et là avec trop d'abondance obscurcissent le récit. Il y a des mièvreries qui fatiguent, comme cette définition de la Mort « une dame blanche un peu maigre ! » Et tant d'autres ! En somme ces deux volumes ne valent pas les premiers.

Tome III. — Il convient de signaler d'heureux passages sur la défense des vérités chrétiennes (p. 13) ; l'erreur des princes européens en face de la Révolution française (p. 65) ; la fatale faiblesse de Napoléon vis-à-vis des juifs (p. 203) ; le propre aveu de l'Empereur sur l'acclamation de la France au retour des Bourbons (p. 407) ; la peinture la plus mordante de l'adulation des bonapartistes vis-à-vis de ces mêmes Bourbons (p. 452) ; « l'égoïsme féroce » du retour de l'île d'Elbe (p. 474) ; les intrigues du duc d'Orléans en 1815 (p. 523).

Les « Appendices » fournis par M. Edmond Biré offrent toujours l'attrait de sa science impeccable ; je regrette cependant que dans le récit de la mort d'Armand de Chateaubriand, il n'ait pas tenu compte des *Souvenirs* du comte de Semallé (et cependant il les cite en note) qui controuvent de la manière la plus croyable les détails du récit fort arrangé de Chateaubriand.

Tome IV. — On lira avec une véritable jouissance littéraire les pages suivantes : Waterloo (p. 24) ; un portrait de Louvel (p. 164) ; une peinture pleine de verve du « dandy » (p. 246) ; des traits de rapprochement entre Angleterre et l'Espagne (p. 280) ; le retour de Pie VII à Rome p. 451). — Les derniers chapitres, avec une animation soutenue, sont consacrés à la gloire de Mme Récamier et de ses amis. L'occasion — plus ou moins forcée, — donne à Chateaubriand le moyen de parler de Murat, de Mme de Krüdner, de Mme de Staël, avec beaucoup de talent et même de vérité historique ; on remarque vingt esquisses délicieuses que la description du salon de l'Abbaye-aux-Bois vient couronner habilement.

Les notes de M. Edmond Biré complètent avec bonheur ce qui resterait d'un peu vague dans l'esprit du lecteur ; quelques fautes d'impression sont toutefois venues se glisser çà et là dans les noms propres. C'est à une erreur de ce genre qu'il faut attribuer le titre de « duc » donné à M. de Sémonville ; ce duché doit être ramené à un marquisat. Les « Appendices » sont tout aussi intéressants sinon plus que ceux du tome III ; l'étude sur le *Conservateur* est bien complète et fort probante la démonstration historique du « renvoi de Chateaubriand », le 6 juin 1824. On sait que M. Biré excelle dans les « dates » ; il a grandement raison : la vérité veut l'exactitude et se prouve souvent par elle.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Ernest Delloye. *Notes biographiques, pages inédites, pages choisies,* par l'abbé DRANSART. Cambrai, Masson, 1899, in-8 de 471 p.

La mémoire d'Ernest Delloye restera comme celle de l'un des plus distingués et des plus vaillants journalistes de notre temps. A ses frères d'armes qui lui survivent, il est digne de servir de modèle, par son talent, son désintéressement, par son courage, par sa foi, en un mot, par la belle fierté de sa vie. Aussi est-ce une heureuse inspiration qui a poussé M. l'abbé Dransart à faire revivre son souvenir et à rassembler en un volume facile à consulter, quelques-unes de ses meilleures pages. Tour à tour, M. l'abbé Dransart nous fait connaître l'enfant, l'adolescent, le jeune homme, le journaliste, l'apôtre de la jeunesse, l'écrivain, le chrétien, l'homme, le Français, le Cambrésien, le malade enfin et le mourant toujours également sympathique à toutes les heures et dans toutes les phases de sa vie, du berceau plein de promesses à la tombe pleine d'espérance. Tous ces chapitres remplis de détails émouvants et charmants, sont semés de quelques-unes des belles pages échappées, au gré des circonstances variées de sa vie, à sa plume vaillante et féconde. De spirituelles histoires alternent avec de nobles pages de polémique d'où la charité n'est jamais absente, sans que la vérité y perde rien de ses droits. Dans la vie comme dans l'œuvre, que de bons et de beaux exemples ! — Ce livre vraiment remarquable mérite à tous les points de vue d'être chaudement recommandé à nos lecteurs.

ÉDOUARD PONTAL.

J. Chamberlain, par ACHILLE VIALLATE. Paris, Alcan, 1899, in-12 de XXIV-154 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette étude ouvre heureusement la galerie d'hommes d'État étrangers que prépare la librairie Alcan. M. E. Boutmy, qui lui a donné une préface, apprécie comme il convient, non seulement le dessin exact du médaillon, la vigueur des touches, la fidèle représentation du milieu, mais encore l'originalité un peu fruste et rude du modèle. Né en juillet 1836, entré dès l'âge de seize ans dans la vie industrielle, Joseph Chamberlain pouvait, en 1874, se retirer des affaires enrichi par la fabrique des vis et écrous qu'il avait dirigée à Birmingham. Dans l'arène politique, il ne devait pas faire moins rapidement son chemin. Maire de Birmingham (nov. 1873) il assainit et transforma la ville ; il organisa l'éclairage du gaz en service municipal. Et depuis 1876 il représenta cette grande cité au Parlement. Avec sa tenue de parfait gentleman, monocle à l'œil, orchidée à la boutonnière, il s'est montré radical, volontaire, brusque et brutal, constamment, tout en sachant sans le moindre scrupule, changer d'alliés et de parti. C'est un excellent *debater* à l'allure énergique, à la voix incisive et claire. C'est un exemplaire achevé d'Anglo-Saxon par l'esprit de combativité. Le Transvaal

s'en aperçoit aujourd'hui, et la France en a su quelque chose au moment de l'incident de Fachoda. Comment l'ancien collaborateur de Gladstone siège-t-il maintenant dans le ministère conservateur de lord Salisbury, comment l'expansion coloniale et l'impérialisme ont-ils remplacé les projets de législation sociale dans ses ardentes préoccupations, c'est ce que l'on verra en lisant M. Viallate. Et peut-être s'expliquera-t-on l'ascendant qu'a pris et que conserve, malheureusement pour la paix du monde, celui qui s'est appelé lui-même non sans une dédaigneuse fierté, « l'homme le plus injurié de l'Angleterre. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Bibliothèque nationale. Catalogue de la collection Dupuy, par LÉON DOREZ. T. I. et II. Paris, Ernest Leroux, 1899, 2 vol. in-8 de 495 et 688 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Bibliothèque nationale. Catalogue général des manuscrits français, par HENRI OMONT, avec la collaboration de C. COUDERC, L. AUVRAY et CH. DE LA RONCIÈRE. *Ancien Saint-Germain français.* I. nos 15370-17050 du fonds français par L. AUVRAY; II. nos 17051-18676 du fonds français par H. OMONT et L. AUVRAY. Paris, Ernest Leroux, 1899, in-8 de XI-654 et XVI-517 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Les volumes dont nous venons de transcrire les titres font partie d'une collection de catalogues dressés et publiés par le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale sous la direction de M. Omont, conservateur adjoint. L'on a pensé qu'il fallait rompre avec le système adopté pour l'ancien fonds français, dont l'inventaire a commencé d'être dressé sous l'Empire avec beaucoup de soin, mais avec une lenteur désespérante dans l'exécution et dans la publication : le premier volume avait été donné au public en 1868 et ce n'est qu'en 1895 que l'on a distribué le tome IV qui ne nous conduit qu'à la notice du ms. 5525. M. Omont a jugé que le public s'accommoderait mieux d'un instrument de recherches moins minutieux peut-être, mais qui pourrait être plus rapidement mis à sa disposition. Avec le concours de collaborateurs actifs, il a poussé rapidement ce travail et en quelques années nous avons vu les volumes succéder aux volumes.

Le système adopté pour le catalogage des manuscrits consiste à consacrer à chacun une notice sommaire, en n'indiquant en général dans les volumes de mélanges que les articles principaux. Il est évident qu'à faire ainsi un choix, l'on risque de laisser dans l'ombre des morceaux qui ne manquent pas d'intérêt; mais cet inconvénient est largement compensé par l'avantage qui résulte pour le public érudit de la prompte mise au jour d'inventaires maniables.

Cette rapidité dans l'exécution n'est pas d'ailleurs de la précipitation, et les auteurs du catalogue n'ont point reculé devant la peine que donne l'identification parfois délicate des personnages rencontrés dans

leurs manuscrits. L'examen des volumes relatifs aux collections Dupuy et Saint-Germain, les seuls que nous ayons reçus et les seuls par conséquent dont nous ayons à parler ici, permet de se rendre compte du soin apporté à cette partie du travail.

L'œuvre du catalogage n'a pas été poursuivie d'ailleurs avec une parfaite uniformité. L'on ne se rend pas toujours très exactement compte des raisons qui ont fait dépouiller assez complètement tel volume, alors que tel autre, d'un caractère analogue, n'était pas soumis au même régime. Était-il bien utile, par exemple, de consacrer deux pages à relever les auteurs imprimés dont les volumes 896-897 du fonds Dupuy contiennent des extraits? L'on ne se rend pas davantage compte de la raison qui a fait parfois indiquer qu'un manuscrit avait été publié et parfois mettre cette mention. Mais ce sont là des détails qui n'ont point une grande importance.

Il ne peut entrer dans le plan de ce compte rendu sommaire d'indiquer ce que contiennent d'intéressant les collections dont on nous offre les catalogues. Il nous suffira de dire que l'une et l'autre sont particulièrement riches en documents historiques sur le XVIe et le XVIIe siècles. Les frères Dupuy, qui avaient dans leur cabinet les papiers de J. A. de Thou et notamment les correspondances de l'illustre historien, avaient réuni, outre les matériaux qui ont servi à la confection d'ouvrages que tout le monde connaît, de nombreuses pièces originales ou en copies, relatives à l'histoire civile et ecclésiastique, tant de la France que de l'étranger : par exemple des correspondances, en partie autographes, de Calvin, de Théodore de Bèze, de fra Paolo Sarpi, et, dans un autre genre, de Villeroy, de Heinsius, de Grotius; et leurs propres lettres, avec celles de leurs correspondants, offrent aux curieux une vaste mine de renseignements.

La collection de Saint-Germain, qui renferme les papiers des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur et qui par là même offre un intérêt exceptionnel pour l'histoire religieuse et littéraire des deux derniers siècles, doit une importance d'un autre genre au fait qu'elle s'est accrue des manuscrits du chancelier Séguier : c'est ainsi qu'elle nous a conservé la correspondance du chancelier, les papiers des Harlay, de nombreuses correspondances d'ambassadeurs, et une abondante série de pièces sur les affaires extérieures et intérieures, notamment judiciaires, de l'époque.

Le catalogue de la collection Dupuy doit se compléter par une table alphabétique qui sera jointe au troisième volume. Mais la table du fonds de Saint-Germain sera fondue dans une table générale, en préparation, qui s'appliquera également à l'ancien supplément français et aux petits fonds français. Aussi a-t-on jugé à propos de joindre en tête de chaque volume un répertoire alphabétique des principaux

noms d'auteurs et de matières, répertoire sommaire mais qui suffit à diriger les recherches. E.-G. L.

BULLETIN

Étude sur la malice intrinsèque du mensonge, par Un professeur de théologie. Paris, Téqui, 1899, in-12 de 34 p. — Prix 0 fr. 50.

On constate généralement un certain embarras et des inconséquences regrettables dans la théorie du mensonge, telle qu'elle est formulée par un grand nombre de moralistes. Faute d'avoir nettement indiqué le caractère *social* de la parole humaine, et le devoir *social* de la véracité qui en est une conséquence — ils en sont réduits à placer le caractère essentiel et intrinsèque du mensonge dans la parole considérée comme une entité absoue, bonne ou mauvaise, indépendamment des circonstances sociales où elle s'exerce. — Il est alors difficile de comprendre comment ces circonstances (en vertu desquelles le prochain a *le droit* de savoir la vérité) peuvent changer la nature de l'acte et rendre licite, ce qui était *en soi, essentiellement illicite.*

C'est le malentendu que l'auteur s'efforce de dissiper en soumettant à une critique très pénétrante les définitions courantes, usitées dans divers Manuels. Il insiste avec raison sur ce que « le mensonge ne peut donc être considéré comme désordre qu'au point de vue du prochain et de la société » (p. 28) et, comme conclusion de son étude, propose cette définition : « Le mensonge consiste à parler contre sa pensée, avec l'intention d'induire en erreur quelqu'un qui a droit de savoir la vérité. » Il exprime le vœu que, cette définition admise, « on détermine avec précision quels sont les cas dans lesquels le prochain a ou n'a pas le droit de savoir la vérité. » B. C.

Les Ennemis de l'âme française, par F. Brunetière. Paris, Hetzel, 1899, in-32 de 90 p. — Prix : 0 fr. 75.

On fera bien de relire et de conserver la conférence que M. F. Brunetière prononçait à Lille, le 15 mars dernier, sous les auspices des *Unions de la Paix sociale.* Aux internationalistes de toutes nuances, il oppose la notion de patrie, qui demeure la plus naturelle et la plus douce des associations, qui mêle aux résolutions des vivants la pensée des morts et prolonge notre activité personnelle au delà des bornes de notre existence terrestre. Surtout il défend la tradition française, sa tradition militaire, intellectuelle, religieuse contre les dangereux ennemis qui l'attaquent. Il ne craint pas d'affirmer qu'on ne saurait être à la fois bon Francais et anticatholique, parce qu'il existe entre le catholicisme et l'âme française une convenance héréditaire, corroborée par mille ou douze cents ans d'histoire, fortifiée par l'adaptation, reconnue, consacrée pour ainsi dire par le jugement de l'étranger lui-même. Enfin il montre nettement ce qu'il y a non seulement d'antipatriotique, mais d'antisocial, dans les doctrines de ces individualistes, qui se font gloire d'être nés pour eux-mêmes et de n'avoir d'autre tâche en ce monde que de travailler, comme ils le disent, au développement de toutes leurs puissances. — On voit quelles questions vitales ont été abordées par le vaillant orateur ; et le texte de cette conférence est enrichi de notes précieuses, qui relèvent certaines objections ou précisent les idées de M. Brunetière. Baron J. Angot des Rotours.

Deux Étendards. Liberté d'enseignement et monopole, par le P. ALOYS POTTIER, S. J. Paris, Téqui, 1899, in-12 de 33 p. — Prix : 0 fr. 50.

Depuis l'origine des temps, deux armées portant deux étendards se disputent le monde, et à l'heure qu'il est, dans notre France, c'est avant tout sur le terrain de l'éducation nationale que la franc-maçonnerie a déclaré la guerre à Dieu. Trois sophismes principaux lui servent à égarer les esprits : le R. P. Pottier en fait justice dans un discours d'une éloquence vibrante et d'une logique inattaquable. On parle des droits de l'État sur l'enfant. Mais au-dessus de ces droits se dressent ceux du père : « Ce fils, né de moi, n'est-ce pas une part de moi-même? Je l'ai reçu de Dieu et je ne saurais souffrir qu'on me l'enlève pour l'élever contre lui. »

La neutralité, dit-on, est le corollaire nécessaire de la liberté de conscience. Non : outre qu'en fait elle est impossible, en théorie c'est la négation de toute croyance. Le silence imposé au maître est humiliant, quand il s'agit des seules questions qui importent, et pratiquement il aboutit à faire de l'école un foyer d'irréligion. — Enfin on ajoute que l'enseignement libre brise l'unité morale du pays. Mais en dehors des principes chrétiens où trouver une base solide à la morale? L'idéal, la science, l'honneur, la solidarité, mots sonores, mais creux. Ou l'État imposera de gré ou de force le symbole à adopter et la morale à suivre, et ce sera la plus intolérable des tyrannies; — ou bien il laissera chacun de ses maîtres professer une doctrine à sa guise, et ce sera ou plutôt c'est la plus effrayante des anarchies. — Des millions sont nécessaires pour soutenir et multiplier nos écoles libres; mais dit le P. Pottier en terminant ce magistral discours, ce qui serait actuellement plus indispensable même, c'est « un mouvement d'opinion irrésistible en faveur de la liberté et de la justice. » C. HUIT.

Quid de liberalium disciplinarum studio et ratione senserit Bufferius, thesim proponebat STANISLAS GAMBER. Paris, Fontemoing, 1899, in-8, VI-121 p. — Prix : 5 fr.

L'embarras des candidats au doctorat ès lettres en quête d'un double sujet de thèse n'est pas petit. C'est qu'en effet, dans l'histoire littéraire comme dans l'histoire politique, les grands génies sont rares, et quel est le côté de leur mérite qui soit resté inaperçu? Force est donc de se rejeter sur des écrivains d'ordre inférieur, et de se résigner à leur servir de biographes, sinon de panégyristes.

Cela dit, accordons à M. Gamber que le héros de sa thèse latine n'est nullement dépourvu d'intérêt. L'auteur du *Traité des premières vérités* (1724) et du *Cours général et particulier des sciences* (1732) ne s'est pas contenté d'être un des professeurs les plus distingués de son temps : sur bien des points il a pressenti et devancé l'avenir. Son esprit d'initiative et de progrès a fait de lui un homme d'avant-garde, comme on dirait aujourd'hui. Sans doute nous sommes exposés à juger banales bien des questions et solutions qui, il y a deux siècles, avaient encore sous sa plume une certaine nouveauté : mais à coup sûr ce n'est pas chose commune qu'un jésuite d'alors faisant le procès d'une éducation classique trop exclusive, médisant des vers latins, réclamant en faveur de la littérature française et des sciences qu'il juge trop négligées, enfin demandant pour les femmes elles-mêmes le bienfait d'une culture intellectuelle plus relevée. Sans méconnaître l'utilité des méthodes scolastiques, en philosophie le P. Buffier subordonne expressément la logique à la métaphysique, de même qu'en morale

il incline à considérer la révélation comme un auxiliaire donné à la raison pour aider celle-ci à rentrer dans ses droits contestés par les passions. Mais qu'il se fasse le critique ou le champion des théories pédagogiques régnantes, il ne se départit jamais de la mesure convenable. — Voilà ce que M. Gamber établit dans une thèse d'une lumineuse ordonnance, et où les latinistes les plus exigeants goûteront presque partout la saveur d'un style très cicéronien.

C. Huit.

L'Esprit nouveau dans la vie artistique, sociale et religieuse, par Léon Bazalgette. Paris, Société d'éditions littéraires, 1898, in-12 de 393 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'est, comme tant d'autres, qu'un simple recueil d'articles assez disparates, dont le caractère commun est de n'avoir aucune valeur ni littéraire, ni philosophique, ni historique. M. Bazalgette admire beaucoup Zola, à cause de son « anti-spiritualisme » ; il professe « que la génialité plonge ses racines dans la sensualité » ; et que « les ovules de la pensée risquent fort d'aboutir au fœtus, si l'action fécondante du sexe ne vient participer à leur développement » ; les peintres glorieux sont pour lui Claude Monet et Renoir ; le grand architecte du siècle c'est le Belge Horta, et sans doute aussi Eiffel ; les grands sociologues sont l'Anglais Schelley, Michelet et un Américain nommé Whitman, qui se promenait tout nu après avoir pris son bain. Tout à fait dépourvu de chauvinisme, « cette plaie française », jusqu'à écrire : « Si ma patrie m'est inclémente et qu'une autre patrie m'attire, que m'importent les longs siècles d'histoire ? » Il souhaite voir démolir la basilique de Montmartre, au sujet de laquelle il partage l'opinion des deux célèbres imbéciles, Tolain et Corbon. Un tel homme ne saurait bien entendu admirer Bossuet, qu'il juge à la clarté du dictionnaire Larousse, cher à Floquet. Son héros c'est l'abbé Froment du *Paris* de M. Zola. Voilà M. Bazalgette. Savourons avant de finir cette phrase d'une des dernières pages du livre : « Si la catholicisation du monde était un jour parachevée, l'humanité s'étant partagée entre deux cloîtres immenses, l'un mâle, l'autre femelle, où chaque sexe se préparerait dans les macérations et la prière à son avenir paradisiaque, la prophétie de l'an mil ne tarderait pas à se réaliser. Tel serait le résultat terrestre de la mise en pratique des doctrines catholiques. » Je crois bien que nos lecteurs me dispensent de juger un homme capable d'écrire de pareilles niaiseries.

Édouard Pontal.

D'après les maîtres espagnols, étude et sonnets, par l'abbé Hector Hoornaert. Bruxelles, Schepens, 1899, in-12 de 297 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Hoornaert aime l'Espagne et la connaît parfaitement. Il publiait l'an dernier une traduction en vers de *la Nef du marchand, auto* de Calderon, que précédait une étude très sérieusement documentée. Aujourd'hui, il nous guide à travers les galeries du Prado et de quelques autres musées, après avoir retracé dans ses grandes lignes l'histoire de la peinture espagnole. Résumer un tableau dans un sonnet, donner avec des mots la sensation des couleurs, ce n'est pas chose facile. L'auteur, pourtant, y a réussi dans la mesure du possible. Sa tentative a cela d'excellent qu'elle attire l'attention des lecteurs sur des noms d'artistes trop peu connus en deçà des Pyrénées, tels par exemple que Antonio del Rincon, le peintre de Ferdinand et Isabelle, Pedro Berruguete, père du célèbre sculpteur,

Fernando Gallegos, le Dürer de Salamanque, tous les trois du XVe siècle. On est heureux également de voir M. Hoornaert, rompant enfin avec les légendes imbéciles et les appréciations caduques, rendre hommage au prodigieux artiste que fut Domenico Theotocopuli. L'étude préliminaire, dont le plan me semble toutefois un peu confus, est pleine d'aperçus très justes, d'observations curieuses, et prouve que M. Hoornaert a étudié avec fruit les travaux critiques qui ont précédé le sien. Seul, le jugement porté sur Goya étonnera par sa sévérité excessive quiconque admire avec raison en cet artiste merveilleux, quoique inégal, le dernier représentant de la vieille école espagnole. LÉO ROUANET.

Aventures d'un grand seigneur italien à travers l'Europe, 1606, par E. RODOCANACHI. Paris, Flammarion, 1899, in-12 de 322 p. — **Prix :** 3 fr. 50.

Le grand seigneur est le marquis Vincenzo Giustiniani, marquis de Bassano; les aventures, celles qui lui arrivèrent en 1606, dans le voyage qu'il courut à travers diverses provinces d'Europe; le récit, celui qu'en a rédigé jour par jour Bernardo Bizoni, Romain, secrétaire et vieil ami de notre voyageur; le manuscrit qui le contient, le Vatic. Ottobon. 2646; l'éditeur enfin M. Rodocanachi, connu pour d'heureuses et brillantes découvertes dans la poussière des bibliothèques, et qni excelle à faire revivre dans des livres à la portée du public, les types les plus divers, les figures les plus effacées, et les époques les plus méconnues. Son Giustiniani ne vaut sans doute pas sa courtisane Tolla, qui savait tant de choses sur la société romaine de 1700 et les racontait si bellement; il ne fait que parcourir l'Europe, et il n'en étudie pas, comme elle, les gens *intus et in cute*. Mais Bizoni a su cependant conserver des traits piquants et des anecdotes pittoresques. Nos voyageurs ont parcouru Ravenne, Venise, Padoue, Vicence, (où ils ont vu de féroces soldats albanais), et Vérone; traversé les montagnes du Tyrol et le Brenner, touché Munich, Augsbourg, où ils ont rencontré la première « mosquée luthérienne; » ils ont « fait » les bords du Rhin, les Pays-Bas, où les habitants les ont charmés par leurs politesses. En Angleterre, ils ont subi mainte mésaventure et glané quelques renseignements sur le complot célèbre dit « Conspiration des poudres. » Leur séjour en France a été plus long : ils ont visité Amiens, Rouen, Saint-Germain, Paris, Orléans, Paris une seconde fois, puis Provins, Troyes, Mâcon, Lyon, Avignon, Orgon, Marseille et, par Gênes, ils sont rentrés à Rome. A noter le récit d'un accident arrivé en Seine au bon roi Henri IV, la présentation du marquis à ce roi, quelques détails sur le caractère du Dauphin [Louis XIII], une singulière aventure de la duchesse de Mantoue chez le duc de Wurtemberg. Mais malgré ces particularités et quelques autres dont l'histoire pourra tirer bon profit, il faut convenir que Bizoni et son patron ont vu bien superficiellement les pays qu'ils ont traversés.

En appendice, M. Rodocanachi a mis la lettre célèbre du cavaliere Marini au cardidal Montalto sur les usages et coutumes de France, qui est un modèle de plaisanterie pesante et pédante, la relation de l'Udinois Nicolo Mandrisio qui visita Paris et Versailles en 1698, et une petite bibliographie des voyages et itinéraires contemporains de celui de Giustiniani. Les conseils de Fantuzzi sur la façon de voyager en Europe, d'ailleurs pleins de bon sens, sont d'une naïveté charmante.

En somme, M. Rodocanachi paraît avoir tiré le meilleur parti possible d'une matière aussi infertile et petite. Mais il nous doit des œuvres plus « substantificques. » L.-G. PÉLISSIER.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Francisque BOUILLIER, mort le 27 septembre, à Simandres (Isère), était un de nos plus éminents philosophes. Né à Lyon le 12 juillet 1813, il avait commencé ses études au collège Stanislas de Paris, les avait terminées à celui de Lyon et avait été admis en 1834 à l'École normale. Reçu le premier à l'agrégation de philosophie en 1837, il avait fait ses débuts dans le professorat à Orléans, puis avait passé le doctorat en 1839 avec une thèse sur *la Légitimité de connaître*. Nommé peu de temps après à la chaire de philosophie à la Faculté de Lyon, il remportait deux ans plus tard le prix de l'Académie des sciences morales sur le sujet suivant : *Histoire du cartésianisme*. En 1842, il était élu membre correspondant de l'Institut. Il devint doyen de la Faculté des lettres de Lyon en 1848 et président de l'Académie impériale de la même ville en 1856. Il fut nommé en 1865 inspecteur général de l'enseignement secondaire, le 18 août 1866 membre du conseil de l'instruction publique et le 24 octobre 1867 directeur de l'École normale supérieure; mais cinq ans plus tard il abondonnait cette dernière fonction et redevenait inspecteur général. Ce n'est qu'en 1879 qu'il jouit d'un repos mérité après une carrière si bien remplie; il fut mis à la retraite le 10 février. Dès 1875, il était entré à l'Académie des sciences morales où il avait remplacé Rémusat. Outre les nombreux articles qu'il a donnés dans diverses publications, notamment dans la *Liberté de penser*, et dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* de A. Franck, il laisse les ouvrages suivants : *Quorundam Platonis diulogorum et quarundam Pascalii ad provincialem amicum epistolarum comparatio* (thèse) (Aureliae, 1839, in-8); — *Sur la Légitimité de la faculté de connaître* (thèse) (Orléans, 1839, in-8); — *Discours d'ouverture prononcé à la Faculté des lettres de Lyon* (Lyon, 1840, in-8); — *Exposition de la doctrine de Fourier. Du cours de M. Ch. Victor Considérant* (Lyon, 1841, gr. in-8; extrait de la *Revue du Lyonnais*); — *Histoire et critique de la Révolution cartésienne* (Lyon, 1842, in-8); — *Œuvres philosophiques du P. Buffier, avec des notes et introduction* (Paris, 1843, in-12); — *Théorie de la raison impersonnelle* (Paris, 1844, in-8); — *Manuel de l'histoire de la philosophie à l'usage des candidats au baccalauréat ès-lettres* (Paris, 1845, in-18; 2e éd. sous le titre de : *Notions d'histoire de la philosophie à l'usage des candidats au baccalauréat ès-lettres*. Paris, 1867, in-18; 8e éd., 1896); — *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse, par Fichte, traduit de l'allemand, avec une introduction* (Paris, 1845, in-8); — *Compte rendu à la séance solennelle de la rentrée de la Faculté des lettres de Lyon* (Lyon, 1851, in-4; extrait de la *Revue du Lyonnais*, nouv. série); — *Des Limites de la perfectibilité humaine. Discours d'ouverture prononcé à la Faculté des lettres de Lyon le 28 novembre 1850* (Lyon, 1851, in-8; extrait de la *Revue du Lyonnais*); — *Compte rendu de la séance solennelle de la rentrée des Facultés* (Lyon, 1852, in-8); — *Mémoire sur la Vision en Dieu, de Malebranche, lu à l'Académie des sciences morales et politiques, dans les séances du 24 avril et du 1er mai 1852* (Orléans, 1852, in-8); — *Compte rendu des travaux de la Faculté des lettres* (Lyon, 1853, gr. in-8); — *Du cartésianisme de Bossuet*. (Lyon, 1854, in-8); — *Causes de la révolution philosophique du XVIIIe siècle* (Lyon, 1855, in-8); — *Discours prononcé dans la séance solennelle de rentrée des Facultés le 15 novembre 1854* (Lyon, 1854, in-4); — *Histoire de la philosophie cartésienne* (Paris, 1854, 2 vol. in-8; 3e éd. 1868); — *Analyses critiques des ouvrages de philosophie compris dans le programme du baccalauréat ès-lettres* (Paris, 1855,

in-12; 4e éd., 1873); — *Compte rendu des travaux de la Faculté des lettres* (Lyon, 1855, in-8); — *Sur les Offices de Cicéron, leçon d'introduction au cours de morale* (Lyon, 1855, gr. in-8); — *Académie de Lyon. Discours prononcé à la séance annuelle de rentrée des Facultés, le 27 novembre 1856* (Lyon, 1856, in-8);— *L'Académie de Lyon au XVIIIe siècle* (Paris, 1857, in-8); — *Académie de Lyon. Discours prononcé à la séance annuelle des Facultés le 1er décembre 1857* (Lyon, 1857, in-8); — *L'Institut et les Académies de province, travail lu à l'Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres de Lyon dans la séance publique du 29 juin 1857* (Lyon, 1857, in-8); — *Séance de rentrée des Facultés de Lyon. Compte rendu suivi de réflexions sur le but de l'utilité pratique dans l'enseignement* (Lyon, 1858, in-8); — *De l'Unité de l'âme pensante et du principe vital* (Paris, 1858, in-8); — *Rentrée des Facultés. Compte-rendu et considérations sur le rapport des progrès de la science et des progrès de l'enseignement* (Paris, 1859, in-8); — *Du Principe vital et de l'âme pensante, ou Examen des diverses doctrines médicales et psychologiques sur les rapports de l'âme et de la vie* (Paris, 1862, in-8; 2e éd., 1873, in-12); — *Étude sur Malebranche, d'après des documents mss., par l'abbé Blampignon* (Paris, 1863, in-4; articles extraits du *Journal des savants*, août et septembre 1863); — *Du Plaisir et de la douleur* (Paris, 1865, in-18; 4e éd., 1891); — *Discours prononcé à la distribution solennelle des prix du lycée impérial Napoléon, le 11 août 1868* (Paris, 1868, in-8); — *De la Querelle des anciens et des modernes en morale* (Paris, 1869, in-8); — *De la Conscience en psychologie et en morale* (Paris, 1872, in-8); — *Discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Lyon le 12 août 1875* (Lyon, 1872, in-8); — *Morale et progrès* (Paris, 1875, in-18); — *L'Ancien Conseil de l'Université et le projet de loi de M. Ferry sur le Conseil supérieur de l'instruction publique* (Paris, 1879, in-8; extrait de la *Revue de France*); — *La Collation des grades, les congrégations religieuses et M. Ferry* (Paris, 1879, in-8; extrait de la *Revue de France*);—*L'Institut et les Académies de provinces* (Paris, 1879, in-16);— *De la Recherche de la vérité, par N. Malebranche, nouv éd. avec des notes et une introduction* (Paris, 1880, 2 vol. in-18); — *L'Université sous M. Ferry* (Paris, 1880, in-18); — *La Vraie Conscience* (Paris, 1882, in-8); — *Le Comice agricole de Saint-Symphorien-d'Ozon et le préfet de l'Isère* (Lyon, 1883, in-8); — *Éloge de Fontenelle, avec une introduction et des notes* (Paris, 1883, in-12); — *Études familières de psychologie et de morale* (Paris, 1884, in-16); — *Notice sur M. Chevriaux* (Paris, 1884, in-8); — *Allocution à l'ancien comice agricole de Saint-Symphorien-d'Ozon* (Lyon, 1885, in-8); — *Leibniz. Nouveaux Essais sur l'entendement humain. 1er livre. Monadologie. Nouv. éd. avec une introduction et des notes* (Paris, 1886, in-18); — *Malebranche. Traité de l'imagination. 2e livre. De la Recherche de la vérité. Nouv. éd. avec introduction et notes* (Paris, 1886, in-12); — *Pascal. Lettres provinciales (Ie, IVe, XIIIe) et opuscules philosophiques. Ed. classique avec une introduction et des notes* (Paris, 1886, in-12); — *Les Dons à l'Institut* (Paris, 1887, in-8; extrait du *Correspondant*); — *Nouvelles Études familières de psychologie et de morale* (Paris, 1887, in-16); — *Institut de France Académie des sciences morales et politiques. Funérailles de M. Hippolyte Carnot, le 20 mars 1888. Discours* (Paris, 1888, in-4); — *Institut de France. Académie des sciences morales et politiques. Funérailles de M. Beaussire, le 10 mai 1889. Discours* (Paris, 1899, in-4); — *Institut de France. Académie des sciences morales et politiques. Discours prononcés à l'occasion de la mort de M. Fustel de Coulanges, lus dans la séance du 21 septembre 1889. Lettre* (Paris, 1889, in-4); — *Institut de France. Académie des sciences morales et politiques. Funérailles de M. Havet, le 24 décembre 1889. Discours* (Paris, 1890, in-4); — *Institut de France. Académie des sciences morales et politiques. Funérailles de M. Charles Lucas, le 23 décembre 1889. Discours* (Paris, 1890, in-4); — *Institut de France. Académie des sciences morales et politiques. Funérailles de M. Rosseeuw Saint-*

Hilaire, le 1er février 1889. Discours (Paris, 1889, in-4); — *Questions de morale pratique* (Paris, 1889, in-16); — *Deux Années de présidence à l'Académie des sciences morales et politiques* (Paris, 1890, in-8); — *Discours prononcés le 24 décembre 1889, au cimetière Montmartre, sur la tombe de M. Ernest Havet* (Mâcon, 1890, in-8); — *Notice sur Antonin-Pierre-Laurent Macé de Lépinay* (Versailles, 1892, in-8); — *Souvenirs d'un vieil universaire* (Orléans, 1897, in-8).

— Un historien distingué et l'un des plus brillants disciples de Le Play, M. Charles de Ribbe est mort le 5 novembre, à Aix en Provence. C'est dans la même ville qu'il était né en 1827 et il y a passé son existence presque tout entière. Après avoir terminé ses études juridiques, il se fit inscrire au tableau des avocats de la cour d'appel de sa ville natale. Mais il prenait en même temps part, dans les rangs des catholiques, aux luttes politiques ; il n'avait guère que vingt ans quand il fonda le journal *la Provence* avec deux amis. C'est à l'école de Le Play qu'il apprit à étudier le passé social et économique de la France. L'on sait qu'il a été l'un des premiers à faire connaître les « livres de raison » et à montrer tout le parti que l'on peut tirer de ces annales des familles pour la reconstitution même de la vie des sociétés anciennes. C'est sa méthode même et l'ensemble de ses travaux que l'Académie a voulu couronner en récompensant du grand prix Gobert son dernier ouvrage : *La Société provençale à la fin du moyen âge*. Les recherches de M. de Ribbe ont eu un résultat pratique en contribuant à faire revivre dans plusieurs maisons l'usage de ces livres qui créent la tradition et la continuité de l'esprit de famille. Voici l'indication de ses principaux ouvrages : *Pascalis. Étude sur la fin de la constitution provençale*, 1787-1790 (Paris, 1854, in-8); — *Des Corporations et de la juridiction des prud'hommes pêcheurs de la Méditerranée* (Marseille, 1857, in-8); — *La Provence au point de vue des bois, des torrents et des inondations, avant et après 1789* (Paris, 1857, in-8); — *Le Déboisement et le reboisement* (Paris, 1858, in-8; extrait du *Correspondant*); — *La Nouvelle École libérale et la décentralisation* (Marseille, 1859, in-8); — *Un Journal et un journaliste à Aix avant la Révolution. Étude de mœurs sur la ville d'Aix vers la fin du XVIIIe siècle* (Aix, 1859, in-8); — *L'Histoire en province* (Paris, 1860, in-8; extrait du *Correspondant*); — *Lettres inédites du Ml et du Cte de Mirabeau* (Aix, 1860, in-8); — *L'Ancien Barreau du parlement de Provence, ou Extraits d'une correspondance inédite échangée pendant la peste de 1720 entre François Decormis et Pierre Saurin, avocats au même parlement* (Paris, 1861, in-8); — *Le Conseiller Rouchon* (Aix 1861, in-8); — *Les Embellissements d'Aix et le cours Saint-Louis il y a deux siècles* (Aix, 1861, in-8); — *Anciens Usages de l'église métropolitaine d'Aix pendant le carême, la Semaine sainte et les fêtes de Pâques* (Aix, 1862, in-8); — *Les Domestiques dans la famille* (Aix, 1862, in-8); — *Marseille, Aix et les Alpes dans la question du chemin de fer direct entre Marseille et Aix* (Aix, 1862, in-8); — *Mgr de Miollis (à propos des « Misérables » de M. V. Hugo)* (Paris, 1862, in-8; — *Notice biographique sur M. le Cte de Gabrielli de Gubbio, conseiller honoraire à la cour impériale d'Aix* (Aix, s. d., in-8, extrait de l'*Écho des Bouches-du-Rhône*, du 16 février 1862); — *Des incendies de forêts dans la région des Maures et de l'Esterel (Provence), leurs causes, leur histoire, moyens d'y remédier* (Paris, 1865, in-8); — *Des Institutions rurales de l'Alsace au moyen âge* (Paris, 1866, in-8); — *Discours prononcé le 12 décembre 1866 à la séance solennelle d'ouverture de la XXXIIIe session du congrès scientifique de France* (Aix, 1867, in-8); — *Une Famille au XVIe siècle, document original précédé d'une introduction* (Paris, 1867, in-12; 2e éd., 1868); — *De la Méthode d'observation appliquée à l'étude des faits sociaux* (Aix, 1868, in-8). *La Corporation des perruquiers et des coiffeurs de dames à Marseille il y a un siècle*

(*esquisse de mœurs à propos d'un mémoire de Portalis*) (Montpellier, 1869, in-8); — *Les Prud'hommes pêcheurs de la Méditerranée* (Montpellier, 1869, in-8); — *Les Familles et la société en France avant la Révolution* (Paris, 1873, in-8 ; 2e éd., 1874) ; — *Deux Chrétiennes pendant la peste de 1720* (Paris, 1874, in-18) ; — *La Famille d'après la Bible* (Paris, 1877, in-16); — *La Vie domestique, ses modèles et ses règles* (Paris, 1877, 2 vol. in-18) ; — *Le Livre de famille* (Tours, 1879, in-18); — *Le Play, d'après sa correspondance* (Paris, 1884, in-18) ; — *Les Livres de raison en Allemagne et le Tagebuch d'Albrecht Dürer* (Paris, 1886, in-8 ; — *Une grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV, d'après le journal de la Cte de Rochefort (1689)* (Paris, 1889, in-16) ; — *Une Famille provençale au XVe siècle. Les Guiran-La-Brillane. Étude d'histoire sociale* (Digne, 1894, in-8 ; — *Mes Souvenirs sur Claudie Jannet* (1857-1894) (Paris, 1895, in-8 ; — *La Société provençale à la fin du moyen âge* (Paris, 1898, in-8).

— On annonce de Montréal la mort de Sir John William DAWSON, savant géologue canadien. Né à Picton (Nouvelle-Écosse), en 1820, il y commença ses études qu'il compléta à l'Université d'Édimbourg. C'est sous la direction de l'illustre Charles Lyall qu'il fit ses premières explorations scientifiques. Il exerça pendant quelque temps les fonctions de surintendant de l'éducation pour la province de la Nouvelle-Écosse. Nommé en 1855 principal de l'Université Mac-Gill de Montréal, il sut faire prospérer cet établissement où il occupait en même temps la chaire d'histoire naturelle. Il a donné dans des revues spéciales et notamment dans les publications du Geological surwey of Canada de nombreux articles dont plusieurs sur la flore des terrains dévoniens et carbonifères de l'Amérique du Nord. Ses ouvrages les plus connus sont : *Acadian geology ; — Fossil men and their modern representatives ; — Egypt and Syria, their geology and physical geography in Bible history ; — Modern science in Bible lands ; — Modern ideas of evolution ; — Salient points in the science of the earth ; — The Canadian ice age.*

— On annonce encore la mort : du Fr. ACHILLE, des Frères de la Miséricorde, auteur de cantiques populaires, mort le 17 novembre à Saint-Sauveur Lendelin (Manche), âgé de 62 ans; — l'abbé BOISBOURDIN, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, mort le 13 novembre, âgé de 63 ans ; — Jules BRÉSIL, comédien de talent et auteur dramatique renommé, qui composa avec d'Ennery *les Orphelines de la charité* et *l'Escamoteur*, avec V. Séjour *Martyre du cœur*, et signa quelques livrets d'opéras comiques parmi lesquels le plus connu est *Si j'étais Roi*, mort vers le milieu d'octobre; — Georges CAILLOT, rédacteur au *Nouvelliste-Dépêche* de Lille, mort le 23 novembre à l'âge de 39 ans; — le R. P. CARRÈRE, ancien recteur du collège de Bordeaux, mort le 2 novembre ; — Jean Hubert DEBROUSSE, qui fut pendant un certain temps directeur du journal *la Presse*, mort le 10 novembre; — Louis DELCOURT, un des fondateurs de l'Université catholique de Lille, mort le 6 novembre ; — Charles-Narcisse DUVAL, anteur de *Souvenirs militaires et financiers* (Paris, 1891, in-16), mort à Paris, le 1er novembre, à l'âge de 65 ans; — Jules FERRAND, professeur de chimie à Lille, mort à 28 ans au Congo ; — Émile GUIRAND, secrétaire de la direction de l'*Éclair*, mort le 26 novembre, à l'âge de 37 ans; — le frère HILAIRE, directeur de l'école libre de Riom, mort en cette ville, le 26 octobre; — Benoist KIRSCH, ancien proviseur du lycée de Lille et ancien directeur du l'école de Cluny, mort le 30 octobre, à l'âge de 80 ans ; — le colonel LECOMTE, fondateur et directeur de la *Revue militaire suisse* qu'il avait abandonnée depuis 1895, mort à Lausanne, le 20 novembre ; — L'HARDY, un des principaux collaborateurs du général Dufour pour l'exécution de la carte fédérale suisse, mort à Neufchâtel, le 25 octobre; —

Emmanuel MASSERAS, ancien rédacteur en chef de la *France* et du *Courrier des États-Unis*, mort à Paris le 30 octobre; — Jacques MÉNIGER, né à Granville, le 4 janvier 1844, fondateur et collaborateur du journal *le Granvillais*, auteurs des *Chroniques du vieux Granville depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Paris, 1880, in-12), mort le 12 novembre; — l'abbé Elzéar MÉRITAN, curé de Saint-Sulpice de Paris, ancien professeur de philosophie et de théologie morale au grand séminaire d'Autun, puis au grand séminaire de Lyon, dont il était devenu supérieur; auteur d'un *Cours complet de morale à l'usage des élèves des cours moyens, supérieurs et complémentaires des écoles primaires élémentaires et des élèves des écoles primaires supérieures* (Cavaillon, 1898, in-16), mort le 2 novembre, à Paris, âgé de 71 ans; — Mme NÈGRE, connue comme protesse félibréenne, sous le nom de Lazarine de Manosque, morte le 3 novembre; — A. RAYMOND, qui rédigeait la chronique théâtrale au *Lyon républicain* et signait le plus souvent du pseudonyme de Lawrence, mort le 30 octobre, à l'âge de 58 ans; — Charles REVILLOUT, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Montpellier, mort à Montpellier, le 20 novembre, âgé de 78 ans; — Camille ROMANET, de la presse parlementaire, mort à l'âge de 56 ans, le 5 novembre; — ROUX, inspecteur de l'enseignement primaire de la Seine et ancien directeur de l'École normale de Lyon, mort le 7 novembre; — Albert-David SAUVAGEOT, professeur de rhétorique supérieure au collège Stanislas, mort âgé de 43 ans, le 31 octobre; — Eugène SIBET, rédacteur en chef de la *Charente-Inférieure*, mort le 3 novembre, à la Rochelle, à l'âge de 60 ans; — le capitaine P. VALERIO, auteur de : *De la Cryptographie, essai sur les méthodes de déchiffrement* (Paris, 1893-96, 2 vol. in-8), mort à Épinal, le 16 novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Robert C. ALEXANDER, éditeur et propriétaire du *Mail and Express* de New York, mort dans cette ville, âgé de 42 ans, le 5 novembre; — Grant ALLEN, né à Kingston (Canada), en 1848, collaborateur du *Times* et du *Daily News*, qui s'est fait connaître par des ouvrages de vulgarisation scientifique et par des romans assez goûtés du public, mort le 25 octobre; — Louis ANTON, poète, mort à Zeulenroda le 14 novembre; — William H. APPLETON, chef d'une des premières librairies de New York qui a été le premier président de l'American publishers' Copyright league, mort le 19 octobre, à l'âge de 85 ans; — Dr ARNISON, professeur de chirurgie à l'Université de Durham; — Albert BENECKE, proprofesseur de philologie moderne, mort le 22 octobre à Berlin; — Romualdo BONFADINI, sénateur, président de l'Association de la presse italienne, mort le 14 octobre à Sondrio, âgé de 68 ans; — Mgr BUTT, évêque de Southswork de 1885 à 1897 et prédicateur de talent, qui laisse des écrits apologétiques, mort le 7 novembre à l'âge de 73 ans; — Willshire BUTTERFIELD, né en 1824, à Mexico (N. Y.), auteur de plusieurs publications sur l'histoire du Wisconsin et éditeur de la Correspondance de Washington avec Crawford et Irving; — Louis DELISSE, économiste belge, mort le 8 novembre; — Charles EASON, libraire, né le 11 mai 1823 à Yeovil, éditeur d'un *Irisch Almanach* qui parut de 1874 à 1887, mort vers le milieu de novembre; — Johann GANSEN, historien, mort à Aix-la-Chapelle, le 3 novembre, âgé de 53 ans; — Laurence GRONLUND, né le 13 juillet 1866, en Danemark, écrivain socialiste, auteur entre autres ouvrages de *The cooperative commonwealth*; *Ça ira; or Danton and the french Revolution*, mort le 15 octobre New York; — Nicolas GROTE, célèbre philosophe russe, mort à Moscou à la fin d'octobre; — Miss Lucy Ellen GUERNSEY, auteur d'ouvrages pour la jeunesse, morte le 3 novembre, âgée de 73 ans, à Rochester (N. Y.); — Mgr HAFFNER, évêque

de Mayence, né le 24 janvier 1829 à Horb (Souabe), qui occupa, de 1855 à 1875, la chaire de philosophie au grand séminaire de sa ville natale, mort le 6 novembre; — Horace Lorenzo HASTINGS, auteur de nombreuses publications religieuses et éditeur de deux périodiques *The Christian* et the *Anti-infidel library*, mort à 68 ans, le 21 octobre à Goschen (Mass.); — E.-A. HERRENSCHNEIDER, archéologue, mort le 22 octobre à Horburg, en Alsace; — Franziska von KAPFF-ESSENTHER, romancière, morte à Berlin le 28 octobre, âgée de 51 ans; — Paul KNUTH, botaniste, mort à Kiel, le 30 octobre, à l'âge de 45 ans; — le Dr KRONER, privatdocent de gynécologie à l'Université de Breslau, mort dans cette ville à l'âge de 45 ans; — Gerard LOEBKER, historien, mort à 90 ans, le 18 octobre, à Munster en Wesphalie; — le Rev. Charles MACKESON, vicaire de All Hallows, Hampstead, qui après s'être occupé de journalisme prit les ordres en 1885, et à qui l'on doit entre autres ouvrages un *Guide to the Church congress* et un *Guide to the churches of London*, mort le 31 octobre; — Thomas MACKNIGHT, célèbre journaliste irlandais, depuis plus de trente ans éditeur du *Northern Whig* de Belfast, auteur de nombreux ouvrages, mort au mois de novembre, à l'âge de 70 ans; — Ottmar MERGENTHALER, inventeur de la linotypie, mort le 28 octobre, à Baltimor à l'âge de 45 ans; — Dr Friedrich NÖTEL, connu par ses travaux de psychiatrie, mort le 1er novembre dans cette ville, âgé de 60 ans; — le P. Tilman PESCH, de la Compagnie de Jésus, né à Cologne, le 1er février 1836, qui laisse entre autres ouvrages remarquables : *Die grossen Welträthsel, Philosophie der Natur* (Freiburg i. B., 1883-1884, 2 vol. in-8) et surtout des travaux sur la philosophie thomiste, mort à Valkenburg, près Maestricht, le 19 octobre; — Dietrich REIMER, directeur d'une des principales librairies de Berlin, mort le 15 octobre, dans cette ville, à l'âge de 82 ans; — Édouard ROMBERG-NISARD, ancien directeur général des beaux-arts, lettres et sciences de Belgique, qui s'est surtout occupé des questions de propriété littéraire et artistique, sujet sur lequel il laisse plusieurs ouvrages et rapports, mort à Palaiseau, le 24 septembre, à l'âge de 82 ans; — John Codman ROPES, auteur de plusieurs ouvrages militaires tels que *Napoleon and the Waterloo campaign*, mort le 28 octobre, à Boston; — Wilhelm SPEIDEL, artiste et compositeur célèbre, né le 3 septembre 1826, à Ulm, mort au mois d'octobre; — Hermann SPIRGATIS, professeur de chimie pharmaceutique à l'Université de Königsberg, mort le 5 novembre, à l'âge de 77 ans; — Miss Anna SWANWICK, née en 1813, qui, outre des traductions anglaises de Goethe, Schiller et Eschyle, laisse plusieurs ouvrages personnels parmi lesquels nous citerons *Poets, the interpreters of their age* et *Evolution and the religion of future*, morte au commencement de novembre; — Ferdinand TIEMANN, professeur de chimie à l'Université de Berlin, mort à Meran le 14 novembre, âgé de 52 ans; — Mme Sophie TORMA, archéologue hongroise, morte à Spassvaros le 15 novembre, à l'âge de 59 ans; — le Dr Carlos VALDÈS, de Cuba, qui s'est occupé d'hydrologie thermale, particulièrement des eaux de Bagnères-de-Luchon et qui a été directeur de l'*Écho de Paris, periodico de medicina*, mort le 13 novembre, âgé de 67 ans; — Wilhelm ZENKER, naturaliste, mort à Berlin le 21 octobre, âgé de 70 ans; — Karl ZIEBARTH, professeur de droit civil et criminel à l'Université de Goettingue, mort le 17 octobre, âgé de 66 ans.

CONCOURS.— L'Académie royale des Lincei décernera le prix Carpi (900 fr.) en 1901 (délai 31 décembre 1900) au meilleur mémoire sur une question de physique et en 1903 (délai : 31 décembre 1902) au meilleur mémoire sur une question de botanique. Elle décernera le prix Santoro (10,000 fr.) en 1900

à une découverte en zoologie appliquée à l'agriculture (30 juin 1900); en 1901 à une découverte dans le domaine de la mécanique appliquée à l'art de la filature ou du tissage (30 juin 1901) ; en 1902, à une découverte en météorologie agricole (30 juin 1902) ; en 1904, à une découverte dans le domaine de la géologie appliquée à l'agriculture (30 juin 1904).

ALMANACHS. — Le *Bon Français* (Paris, Société bibliographique) doit-il rire ou pleurer cette année ? Quelques honnêtes gens sont en prison, et les anarchistes ont pillé l'église Saint-Joseph ; on a décoré l'abbé Briel, l'ancien curé de Fontenoy en 1870, mais on enlève l'abbé Lanusse à l'École de Saint-Cyr. On prend Samory, mais on proscrit (pour ainsi dire) l'héroïque Marchand. Tout cela est rapporté dans l'*Almanach du Bon Français*, qui rend aussi, et en tête, un hommage mérité à notre si regretté confrère le comte de Bizemont. Pleurer c'est bien, mais agir c'est mieux. Et il faudrait qu'en 1900 toutes les forces catholiques, depuis l'almanach jusqu'au journal fussent énergiquement menés à l'action.

Combattre, tel est le moyen que Dieu nous a enseigné sur la terre ; soldats, nous devons l'être pour le Christ et pour la France. L'*Almanach du Drapeau* (Hachette), sera le vade-mecum indispensable du patriote, du marin et du soldat. Nous ne saurions assez applaudir à son initiative. Il débute par les prières du soldat ! Il faut louer particulièrement aussi les historiques des régiments, l'emploi du temps, admirablement dressé spécialement pour la marine, les reproductions de vieilles estampes (p. 229 ets.), la curieuse histoire de l'homme le plus blessé de France (p. 382). A peine, dans un pareil trésor, pourrait-on signaler quelques erreurs. Les promotions de Polytechnique et de Saint-Cyr (p. 210 et 211) ne sont pas les entrées en 1899, mais en 1898. Une erreur typographique a fait imprimer (p. 291) Bag. d'Af., au lieu de : Bat. d'Af. Enfin dans les gloires de la France qui ont créé l'âme de la patrie on ne cite en ce siècle que Napoléon Ier, Michelet, Victor Hugo, Taine, Gounod et Pasteur et on y marque Molière et Racine (au XVIIe s. (p. 176). Nous avouons que si nous comprenons bien que Charlemagne, saint Louis, Jeanne d'Arc, Alain Chartier, Henri IV, etc., y aient leur place, nous la réclamons au moyen âge pour l'auteur de la Chanson de Roland, et au temps présent pour Henri de Bornier. Il ne faut peut-être exclure personne, mais il faut compléter, surtout au point de vue militaire !

Le troupier aimera à rire avec l'*Almanach de la caserne* (L.-H. May), et a s'édifier avec le *Soldat* (Société de Saint-Vincent de Paul). Le *Jean Bart* contient la note pieuse pour les marins (Société de Saint-Vincent de Paul), l'*Atelier* est fait pour les patronnages (Idem), l'*Ouvrier* pour les milieux travailleurs (Henri Gautier), le dernier contient les portraits de MM. Faure et Loubet, mais avec une appréciation précise du rôle du Président. A la librairie Colin, nous trouvons ce trésor qui s'appelle l'*Almanach de la Société des agriculteurs de France*. Le petit *Almanach du laboureur* (Société de Saint-Vincent de Paul) vise un public moins instruit, qu'il s'agit d'amuser et de moraliser. Dans les *Chaumières* (Henri Gautier), nous trouvons de bonnes histoires et des histoires bonnes, notamment le guide à travers l'Exposition de 1900. L'*Almanach des écoles* (59, rue Violet), et le *Petit Almanach de l'écolier* (Société de Saint Vincent de Paul) sont remplis de récits inoffensifs. Dans l'*Almanach de la jeunesse*, édité par la sympathique maison Mame, tout est bien, très bien même, excepté les singulières déclarations politiques du P. Étourneau (p. 25). L'*Almanach des missions* (Delhomme et Briguet) mérite sa réputation toujours croissante ainsi que son petit frère l'*Almanach de la Propagation de la Foi* (mêmes éditeurs). Au *Coin du Feu* (Société

de Saint-Vincent de Paul), vous lirez toujours de bonnes choses, et dans l'*Almanach Kneipp* (Lethielleux) de salutaires conseils d'hygiène. Celui de la *France illustrée* (46, rue Lafontaine) ravira toujours ses nombreux lecteurs. Et celui du *Sacré-Cœur* (Vic et Amat), malgré une vilaine figure (p. 21), mais de bonnes paroles, semble répondre à un besoin.

La Société de Saint-Augustin (Desclée, de Brouwer et Cie), mérite une mention à part. Ses calendriers à effeuiller sont placés dans des cadres élégants et contiennent des pensées tirées de l'Imitation, de Bossuet, de saint Vincent-de-Paul, de saint Alphonse de Liguori, de saint Ignace, de saint Paul l'apôtre, de saint Jean Berchmans, de saint Paul de la Croix, ou dédiées à la Sainte Famille et à saint Joseph. Si la Société n'a pas encore donné satisfaction à notre vœu de l'an dernier, elle a créé cette année trois nouveaux almanachs, celui du *Rosaire*, celui de l'*Enfant Jésus*, et celui de la *Croix Rouge*. Les deux premiers se ressemblent un peu, et un peu à tous les autres ; le dernier est spécialement et très heureusement consacré à la médecine populaire et aux remèdes pratiques. Bravo! Parmi nos anciennes connaissances, relevons : l'*Almanach pour tous*, le *Populaire*, l'*Almanach de la Sainte Famille*, celui des *Enfants de Marie*, et celui de la *Jeune fille chrétienne*, les deux almanachs des *Enfants*, excellents ; l'*Almanach des familles*, où il n'y a pas une ligne à reprendre ; enfin, ce superbe *Almanach catholique*, qui marche sur sa 21e année. Les mois sont encadrés de véritables enluminures. Un chœur à quatre voix, la chute des feuilles, par le vicomte de Poli et le chanoine Durez ; une lettre traduite d'Alain Chartier au duc de Savoie sur Jeanne d'Arc ; une légende bourguignonne ; une étude sur les anges de Fra Angelico ; les cloîtres de Cadouin ; une sœur de Fra Angelico ; la nuit de Noël 1597 ; pour ne citer que les principaux articles, ne voilà-t-il pas un bel ensemble ? Que de pages richement et agréablement décorées par de véritables tableaux, des reproductions, des photogravures ! En tête une « fin de siècle », du P. Delaporte, toute vibrante et dont nous détachons ces deux vers qui rappellent le commencement de l'article :

« Luttez, montez. On voit, quand la pente est gravie,
Poindre le jour de Dieu qui ne doit pas finir. »

Ainsi soit-il, lecteurs amis !

Paris. — Avec le concours matériel et moral de la Société industrielle de Mulhouse, M. Jules Garçon a dressé un *Répertoire général, ou Dictionnaire méthodique de bibliographie des industries tinctoriales*, qui est actuellement en cours d'impression chez MM. Gauthier-Villars et fils à Paris. Ce répertoire, qui a tout ensemble un intérêt scientifique et une utilité pratique, a coûté à son auteur plusieurs années de pénibles recherches. C'est ainsi qu'il a dépouillé plus de cent revues. Les ouvrages et articles répertoriés par M. Jules Garçon sont répartis sous un certain nombre de rubriques (*accidents de fabrication, antimoine, blanchiment, lin*, etc.) ; classées par ordre alphabétique sous chaque rubrique on trouve : 1° les ouvrages indépendants rangés chronologiquement suivant la date de leur publication ; 2° les articles de revues. Le classement des revues est fait par ordre alphabétique des titres, et sous chaque titre les articles sont rangés dans l'ordre chronologique. Cette méthode de classement, aidée par une disposition typographique très claire, rend les recherches très faciles dans ce répertoire considérable, qu'industriels et hommes d'études auront également gré à M. Garçon d'avoir mis à leur disposition.

— *Vers la Caserne*, par M. La Ramée (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-32

de 86 p.), est un petit livre de poche, de chevet, que tout jeune soldat doit posséder. Il y trouvera de très précieux et très pratiques conseils pour se diriger intelligemment, crânement et chrétiennement avant le départ, à l'arrivée à la caserne et pendant la vie quotidienne. Aucun détail utile n'est oublié; le tout dans le langage d'un vieux militaire s'adressant à de jeunes « ploupious », encore mal dégrossis. Chaque page est accompagnée d'une gravure bien enlevée, soulignant le conseil d'un trait qui fera rire le petit soldat attristé de quitter le foyer familial.

— Sous un format maniable, d'un prix minime, une nouvelle collection de vies des saints est publiée par M. F.-J. Michel, avec *imprimatur* de l'évêque de Chartres. Le style simple et pieux lui donne entrée dans les milieux populaires. Tous nous devons nous sanctifier, écrit l'auteur. « Si nous n'avons sous les yeux que des actions très communes, très ordinaires, notre esprit ne se surélèvera pas; pour nous soutenir, il faut contempler les exemples que nous ont donnés et nous donnent les saints, les grands amis de Dieu. » Tel est le but de ces vies saintes. En voici quelques-unes éditées par la librairie Delhomme et Briguet à Paris : *Les Saints Apôtres et évangélistes. Saint Jean-Baptiste, précurseur du Messie, saint Paul, apôtre des Gentils*, in-18 de 93 p.; *Les Saints Martyrs : saint Symphorien, les sept frères et sainte Félicité, sainte Symphorose et ses sept fils, saint Richard*, 23 p.; *Quelques saints évêques des Gaules : saint Denis, saint Martial, saint Irénée et saint Pothin, saint Loup, saint Germain d'Auxerre, saint Hilaire, saint Martin, saint Remi*, 40 p.; *Onze saints fondateurs d'ordres religieux : saint Dominique, saint François d'Assise, saint Bernard, saint Norbert, saint Benoit, saint Jean de Matha, saint Jean de Dieu, saint Ignace, saint Alphonse de Liguori, saint Philippe de Néri, saint Vincent de Paul*, 102 p.; *Quatre saintes fondatrices d'ordres religieux, sainte Angèle de Mérici, sainte Claire d'Assise, sainte Thérèse, sainte Jeanne-Françoise Frémont de Chantal*, 31 p.; *Quelques saints et saintes de France, saint Louis, saint Léonard, saint François Régis, sainte Geneviève, sainte Germaine*, 56 p.; *Trois saintes reines de France : sainte Clotilde, sainte Radegonde, sainte Bathilde*, 23 p.; *Six jeunes saintes et martyres : sainte Rose de Viterbe, sainte Catherine d'Alexandrie, sainte Agathe, sainte Agnès, sainte Cécile, sainte Eulalie de Barcelone*, 46 p.; *Trois saints novices de la Compagnie de Jésus, patrons de la jeunesse chrétienne, Saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka, saint Jean Berchmans*, 32 p.

— Notre collaborateur M. l'abbé G. Peries a fait tirer à part ses articles de la *Revue canonique* sur *le Culte des Saintes Reliques : son caractère et sa législation* (Paris, Lamulle et Poisson, 30 p.).

Artois. — Il est d'usage que chaque année, les membres de l'Association française pour l'avancement des sciences reçoivent, à leur arrivée dans la ville où se tient le congrès, un ouvrage leur faisant connaître la cité dont ils sont les hôtes momentanés, et le pays environnant. La ville de Boulogne-sur-Mer n'a pas manqué à cette tradition ; elle a publié à l'occasion du XXVIIIe congrès de l'*Afas* un ouvrage considérable, qui, à en juger par l'extrait que nous avons sous les yeux, est du plus vif intérêt. Cet extrait est un important *Essai sur la géographie du Boulonnais* ; son auteur, M. Léon Lijeal, professeur au collège de Melun, y a très bien indiqué les principaux traits géographiques du pays. Une bonne carte du Boulonnais accompagne cette étude rédigée sur le plan qu'a naguère tracé, avec sa précision habituelle, M. Marcel Dubois, dont M. Lijeal est un des élèves les plus distingués (Boulogne-sur-Mer, Société typographique et lithographique, in-8 de 86 p.).

Auvergne. — M. l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien continue à publier

les *Schedae* inédites des Archives du Vatican sur l'Auvergne. Ces fiches du XVIIIe siècle, portant le nom de Garampi, archiviste du Saint-Siège, contiennent un sommaire des pièces auxquelles se rapportent leurs indications, le nom de l'évêque, du diocèse, de la paroisse, de l'abbaye que concerne le document, avec la mention du codex manuscrit : regeste, bullaire, où l'on peut le trouver dans les Archives. Ces notes réunies et reliées forment une centaine de volumes, in-fol., disposés par ordre alphabétique. Ce catalogue est indispensable à ceux qui s'occupent d'histoire, car aucune monographie de nos églises, de nos monastères ne peut être complète, ni même exacte, si l'on néglige les *Schedae* et les documents qu'elles indiquent, documents la plupart inédits et introuvables ailleurs qu'au Vatican. Les indications de ces répertoires, surtout nombreuses pour le moyen âge, embrassent aussi les autres périodes historiques et ne s'arrêtent qu'au XVIIe siècle. M. l'abbé de Surrel a déjà publié dans les *Analecta ecclesiastica*, les *Schedae* des diocèses de Rodez, de Saint-Flour et du Puy (1897). Soyons-lui donc reconnaissants de nous donner aujourd'hui : *Les Évêques de Clermont, les abbés des Monastères et la collection des bénéfices de ce diocèse* (Clermont-Ferrand, L. Bellet, in-8 de 158 p.). Espérons qu'il aura des imitateurs pour les autres diocèses de France.

BÉARN. — L'église Saint-André de Luz-en-Barèges est un monument à la fois religieux et militaire datant du début du XIIe siècle, entourée de remparts un peu plus tard (au milieu du XIVe siècle probablement), en même temps que la ville même de Luz. Mais tandis que les fortifications urbaines ont disparu aux siècles derniers, le rempart du vieux cimetière existe toujours autour de l'église et contribue à donner un cachet particulier à l'édifice. Aussi les visiteurs de la plus jolie vallée des Pyrénées feront-ils bien d'aller voir Saint-André de Luz ; et leur promenade sera plus intéressante et instructive encore s'ils emportent avec eux la *Notice* que M. l'abbé P.-L. Laplace, curé d'Igon, vient de rédiger avec grand soin sur cette église (Pau, imp. Vignancour, in-8 de 22 p.).

BRETAGNE. — M. de la Nicollière-Teijeiro continue de produire des documents pour établir que saint Mars fut évêque de Nantes (527-31), contre l'opinion de M. l'abbé Travers et autres auteurs. — M. Guillotin de Corson, dans son *Pouillé de Rennes*, t. IV, dit de saint Mars qu'il fut « très vraisemblablement évêque de Nantes. » C'est, croyons-nous, tout ce que la prudence scientifique permet de conclure. On trouvera la fin de la discussion de M. de la Nicollière-Teijeiro, intéressante à bien des titres, dans la *Revue de l'Ouest* (8e livraison, août 1899, p. 379-390).

CHAMPAGNE. — M. Gibart fournit des explications et des notions pieuses sur *les Verrières de l'église de Virginy* (*Marne*) (Vitry-le-François, C. Vibet, in-8 de 31 p.). Elles ont trait à la vie de saint Martin, patron de Virginy dont les faits édifiants sont représentés sur les fenêtres de l'église. Les vitraux rappelant ces scènes sont au nombre de cinq avec quatre lobes historiés, le tout de date récente.

FLANDRE. — Le R. P. Griselle relève de curieuses annotations de Racine, historiographe du Roi, dans les annales écrites en latin de La Barde et racontant longuement l'histoire de la régence d'Anne d'Autriche. C'est au second livre de La Barde qu'il est question pour la première fois de la Flandre (1644). Racine s'y documentait pour son Histoire de Louis XIV et y consignait ses observations, curieuses sur plus d'un point. L'érudit jésuite les a relevées dans son opuscule, en ce qui concerne la Flandre : *Racine et la Flandre* (Extrait de la *Revue de Lille*, avril 1899, in-8 de 18 p.).

— Dans *la Concélébration liturgique*, par le R. P. Parisot (Lille, imp. Morel, in-8 de 18 p. Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*), le savant bénédictin suit à travers les âges l'histoire de la célébration du Saint Sacrifice des prêtres en union avec l'évêque et des cardinaux avec le Pape. Les ministres du second ordre prononçaient les mêmes paroles, faisaient les mêmes gestes que le principal célébrant, Pape ou évêque. Cet usage remontait à l'origine de l'Église et disparut dans l'Église latine au XIVe siècle ; en Orient, il subsista plus longtemps ; il est encore conservé dans l'Église grecque et chez les maronites. L'auteur a établi son travail sur des textes authentiques,et l'on s'explique ce qu'était « la communion ecclésiastique » et l'excommunication qui privait l'excommunié non seulement de la réception de l'Eucharistie mais encore de son rang parmi ceux de son ordre dans la célébration solennelle liturgique ou concélébration.

FRANCHE-COMTÉ. — M. Ch. Thuriet a extrait de la *Revue idéaliste* deux opuscules : *Marie de Magdala* (Besançon, Dodivers, in-32 de 7 p.) et *Profil d'un ministre de la Terreur* (Besançon, Ibid., in-32 de 22 p.). Le premier est un petit poème évangélique, non sans mérite, dédié à M. l'abbé Herzog, curé de la Madeleine à Paris. — Le second donne la biographie, amusante à divers égards, d'un certain Philibert Buchot, né à Maynal (Jura) en 1751 — que l'on a appelé « l'abbé Buchot », sans être sûr qu'il eût jamais été ordonné prêtre — et qui, bien que brave homme au fond, accepta d'être ministre des « relations extérieures » sous Robespierre, c'est-à-dire à une époque où la France n'avait plus avec l'étranger que les rapports forcés résulant de coups donnés et reçus. C'était donc, au point de vue administratif, une quasi sinécure. A sa chute, Buchot, sans un sou vaillant, fut heureux de trouver une place de commis à la halle aux charbons, puis ne tarda pas à tomber dans une misère noire dont Bonaparte, alors Premier Consul, le tira au moyen d'une pension. Ce singulier personnage mourut à Paris, en 1812, à l'âge de 61 ans.

— Ville bâtie sur une éminence aux bords de la Saône, importante autrefois par son port de commerce et ses beaux moulins, Gray, qui fut même aux temps lointains une place de guerre, n'est plus aujourd'hui qu'un joli chef-lieu d'arrondissement du département de la Haute-Saône, bien calme, bien paisible, mais qui peut montrer à ses visiteurs nombre de coins pittoresques et de constructions originales. Il suffit de parcourir le gracieux *Album de Gray* (Gray, A. Bergeret ; 25 centimètres sur 16), tout récemment paru et qui se compose de 39 vues phototypiques, pour comprendre que cette ville méritait d'avoir sa physionomie ainsi rappelée dans ses lignes principales.

LANGUEDOC. — *L'Histoire de la confrérie des Pénitents blancs et de la paroisse de Saint-Pierre de Rabastens* (diocèse d'Albi), depuis l'année 1608 jusqu'à l'année 1899, par M. l'abbé J.-P. Quérel (Albi, H. Amalric, in-8 de 193 p.), est une bonne contribution à l'histoire paroissiale à laquelle le clergé rural et même urbain devrait consacrer ses loisirs. Elle s'appuie particulièrement sur les « Registres des délibérations de la confrérie des Pénitents blancs » par M. Gaubert, et sur d'autres pièces non moins importantes, faisant revivre ces générations disparues de vaillants chrétiens qui, sur la livrée du monde, revêtaient le sac de la pénitence et constituaient l'une de ces confréries que le XIIIe siècle vit s'épanouir. L'église des Pénitents de Rabastens devint, sous la Restauration, un centre paroissial. L'auteur en suit l'histoire jusqu'à nos jours où l'antique église des Pénitents, sans valeur artistique et devenue insuffisante,

disparut pour faire place à un sanctuaire répondant à des besoins nouveaux. Ce travail parut d'abord dans l'*Albia christiana* et nous avons à regretter que le ciseau de la critique de cette excellente Revue n'ait pas élagué certaines longueurs et des considérations inutiles dans un ouvrage de cette nature, qui alors eût été parfait et eût obtenu « le succès d'estime » que lui souhaitait Mgr Fonteneau, mort archevêque d'Albi.

— Quel intérêt présente une visite à Saint-Bertrand de Comminges, il n'est besoin d'être ni géographe, ni surtout archéologue pour le savoir ? Nul n'ignore quel magnifique entourage de montagnes encadre la vieille cité, quelles curiosités elle renferme. Par contre, qui connaît, à quelques kilomètres de Saint-Bertrand, le village de Valcabrère ? Il y existe cependant un monument digne d'être visité et soigneusement étudié, l'église de Saint-Just. Les antiquités romaines qu'elle renferme sont du plus haut intérêt, et les liens historiques qui l'unissent à Notre-Dame de Comminges sont si étroits qu'il faut voir successivement l'une et l'autre. « L'intérêt archéologique de l'église de Saint-Just dépasse même de beaucoup celui de la cathédrale de Saint-Bertrand, en raison de l'ancienneté des fragments de sculpture que cette église contient. C'est inconstestablement l'édifice religieux le plus ancien et le plus curieux de la région du sud-ouest. » Voilà pour quelles excellentes raisons M. R. Métivier a rédigé sa *Monographie de la basilique de Saint-Just de Valcabrère (Haute-Garonne)* (Toulouse, Privat, in-8 de 46 p. et 13 planches. Société régionale des architectes du Midi). Si ce travail donne parfois prise à la critique historique, si M. Métivier a parfois de singulières dispositions typographiques, propres à faire prendre un nom de ville pour un nom d'ouvrage (note 2 de la page 20), s'il appelle le « commandant Rossi » (p. 22, n. 1) l'illustre de Rossi, il est juste de reconnaître que la partie archéologique de son étude, accompagnée de très bons dessins, est excellente. Elle montre bien comment « toutes les formes anciennes de l'architecture sont pour ainsi dire représentées dans la basilique de Saint-Just, depuis l'époque romaine jusqu'au XIVe siècle inclusivement, et font d'elle un véritable musée. »

— M. G. Brégail recherche ce qui fut fait par les représentants pour *l'Instruction primaire dans le Gers pendant la période révolutionnaire* (Auch, J. Capin, in-18 de 50 p.). Plutôt admirateur de l'œuvre pédagogique révolutionnaire, il convient que, dans le Gers, la « Constituante et l'Assemblée nationale, relativement à l'enseignement primaire, préparèrent seulement des rapports et des projets de décrets qui ne furent ni discutés ni votés. » Selon lui, dans le Gers, comme dans les autres départements, « c'était la désorganisation complète des écoles de l'ancien régime, lesquelles étaient dirigées en général par des membres du clergé » (p. 2). Et il conclut : « Les grandes doctrines pédagogiques de la Révolution que les représentants du Gers avaient si vaillamment tenté d'appliquer dans leur département devaient, pendant cent ans encore, rester lettre morte » (p. 49). — Dors-tu content, Paul Bert ?...

— *Le Progrès agricole et viticole*, qui se publie à Montpellier, nous envoie un *Agenda agricole et viticole pour 1900*. (Montpellier, C. Coulet, petit in-16 de 332 p., cart. basane pleine, tr. dorées). Cet agenda, qui en est à sa quinzième année et a pour auteur M. V. Vermorel, président du comice agricole et viticole du Beaujolais, donne des renseignements pratiques et fort utiles. Notons les principaux, sommairement : Poids, mesures et monnaies de la France et de l'Étranger, mathémathiques, géométrie, arpentage, mécanique, physique, chimie, géologie, hydrologie ; agriculture, viticulture,

horticulture, etc. ; génie rural, machinerie agricole, bétail, laiterie, médecine vétérinaire, basse-cour, apiculture ; législation, hygiène humaine, renseignements administratifs, postaux et de voyages, etc. Précieux agenda pour tous ceux qui vivent à la campagne.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Rudimenta linguae hebraicae scholis publicis et domesticae disciplinae brevissime accommodata scripsit (*C.-H. Vosen*), retractavit, auxit, octavum emendatissima edidit *Fr. Kaulen* 193
Le Déluge de Noé et les Races prédiluviennes (*C. de Kirwan*) I. Le Déluge fut-il universel ? (Science et religion. Études pour le temps présent). II. Théorie proposée et Races survivantes . . . 194
Das Buch der Könige (Reg. III, IV). Untersuchung seiner Bestandteile und seines litterarischen und geschichtlichen Charakters (*C. Holzhey*) 195
Die Propheten-Catenen nach römischen Handschriften (*M. Faulhaber*) 196
Die Adventsperikopen exegetisch-homiletisch erklärt (*P.-W. Keppler*). 197
Leçons d'Écriture sainte prêchées au Gesù de Paris. Jésus-Christ, sa vie, son temps (*le P. H. Leroy*). 198
Les Saints Évangiles ; trad. par *l'abbé Glaire* 402
De Saint Paul à Jésus-Christ (*P.-H. Clérissac*). 199
Anciennes Littératures chrétiennes. La Littérature syriaque (*Rubens Duval*) 200

Liturgie. Compendium Liturgiae sacrae juxta ritum romanum (*Jos. Aertnys*). 273
Walafridi Strabonis liber de exordiis et incrementis quarundam in observationibus ecclesiasticis rerum ; edidit *Knoepfler* . . . 173
La Liturgia della Chiesa Milanese nel secolo IV (*Dott. Marco Magistretti*). 274
Geschichte des Breviers. Versuch einer quellenmässigen Darstellung der Entwicklung des altkirchlichen und des römischen Officiums bis auf unsere Tage (*R. P. Suitbert-Bäumer*) 423
Paroissien de Carême selon le Missel romain, avec commentaire des épîtres et évangiles (*Mme la vicomtesse de Hautpoul*) 109

Patrologie. Patrologie (*Otto Bardenhewer*). 422
La Cité de Dieu de *saint Augustin* ; trad. de *L. Moreau* 273

Théologie dogmatique. Praelectiones dogmaticae (*P. Christiano Pesch*) Tomus V (I. De Gratia. II. De Lege divina positiva). Tomus VII (De Sacramento Poenitentiae. De Extrema-Unctione. De Ordine. De Matrimonio). Tomus VIII. (I. De Virtutibus in genere. II. De Virtutibus theologicis) 237
Nomenclator Literarius recentioris theologiae catholicae. T. IV. Theologia catholica tempore medii aevi 1109-1563. Edidit et commentariis auxit *H. Hurter* 311

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'*abbé Vacant*. 424
Die Lehre von den heiligen Sacramenten der katolischen kirche (*Dr Paul Schanz*) 510
La Résurrection de la chair et les qualités (impassibilité, clarté, agilité, subtilité) du corps des élus (*l'abbé Brinquant*) 510
Le Rigorisme. Le Nombre des élus et la doctrine du salut (*le R. P. A. Castelein*) 99
Les Commandements expliqués d'après la doctrine et les enseignements de l'Église catholique (*le R. P. A. Devine*), trad.; de l'anglais par l'abbé *C. Maillet*. 100
Le Manuel des catéchistes de première communion (*l'abbé Dassé*). . 98
Exercices de catéchisme pour les enfants de première communion)*l'abbé Dassé*) 99
Simples Notes d'instruction religieuse 98
Sanctissimi Domini nostri *Leonis* Papae XIII. Allocutiones, epistolae, constitutiones, aliaeque acta praecipua. Vol. V (1891-1894). 273
Lettres apostoliques de *S. S. Léon XIII*. Texte latin avec la trad. française 355

Théologie morale. Theologiae moralis Institutiones, tradebat *Eduardus Génicot*. 238
Étude sur la malice intrinsèque du mensonge (*Un professeur de théologie*) 539

Apologétique. Il Primato di S. Pietro difeso dal prete bizantino Pietro Atanasio il Retore (Sec. XVII) (*Mgr N. Marini*). 450

Ascétisme et Piété. L'Eucharistie d'après les prédicateurs contemporains, avec préface et traits historiques (*l'abbé Pluot*). . . 101
L'Eucharistie centre de la vie chrétienne (*le cardinal Labouré*). . . 101
La Source de la vie ouverte au genre humain, ou l'Eucharistie considérée comme le grand moyen dont Dieu se sert pour nous faire vivre de sa vie (*l'abbé Sachet*). 102
Vers l'Éternité (*l'abbé Poulain*). 102
Opinions du jour sur les peines d'outre-tombe (*le P. Fr. Tournebise*). 103
La Douleur calmée, ou le Soulagement offert à ceux qui souffrent (*l'abbé Clément*) 109
Le Prêtre. Conférences ecclésiastiques (*l'abbé Planus*). 106
Suite des entretiens spirituels du *R. P. de Ravignan*, recueillis par les Enfants de Marie, etc., suivis de quelques passages de sa correspondance. 107
Le Magnificat. Dix Instructions prêchées dans l'église Sainte-Anne de Montpellier (*l'abbé F. Escande*). 107
Souvenirs de première communion (*l'abbé Henri Perreyve*) 109
L'Evangile et les Mères (*l'abbé Henry Bolo*). 104
Les Religieuses enseignantes et l'éducation des jeunes filles. Conseils de direction pour la vie religieuse et l'éducation. 105
La Jeune Fille chrétienne à l'école de la raison et de la foi. Simples lectures (*l'abbé H. Avoine*) 105
En entrant dans le monde. Conseils de vie chrétienne. 105
Pour entrer dans la vie (*Henri Joly*). 106

Mélanges. Le Crucifix dans l'histoire et dans l'art, dans l'âme des saints et dans notre vie (*J. Hoppenon*) 414
L'Immaculée Conception et la Renaissance catholique. Tome I. La Renaissance catholique en France (*Dubosc de Pesquidoux*). . . . 313
Des Religions comparées au point de vue sociologique (*R. de la Grasserie*) 311
Le Catholicisme et la vie de l'esprit (*George Fonsegrive*). 35
Dix ans d'épiscopat à Saint-Denis de la Réunion et à Beauvais (*Mgr Frédéric Fuzet*). 518
L'Américanisme et la Conjuration antichrétienne (*le chanoine Delassus*) 314
Histoire du Château-Blanc. Monographie d'une maison de retraites (*le R. P. Leroy*) 108

JURISPRUDENCE

Droit romain, celtique et franc. Le Droit romain et le droit celtique dans la Gaule. La Communauté de biens entre époux (*P. Van Wetter*) 316
Jurisprudenciae Antehadrianae quae supersunt, edidit *F.-B. Bremer* Pars altera. Primi post principatum constitutum saeculi juris consulti. Sectio prior. 315
Lex Salica zum akademischen Gebrauche, herausgegeben *von Henri Geffcken* 317

Droit canonique. Ecclesiae occidentalis monumenta juris antiquissima. Canonum et conciliorum graecorum interpretationes latinae. Edidit *C.-T.-H. Turner* 274
Procédure matrimoniale générale (*l'abbé R. Bassibey*) 511

Droit international. Les Guerres et la paix. Étude sur l'arbitrage international. (*Charles Richet*) 231
I Grandi Stati, la Giustizia e la Pace (*Corradona Giovannini*) . . . 174
Dello stato presente del diritto internazionale e del suoi futuri progressi (*E. Cimbali*). 173
Les Traités entre la France et le Maroc. Étude historique juridique *E. Rouard de Card.*). 150
Conventions internationales définissant les limites actuelles des possessions, protectorats et sphères d'influence en Afrique, publiées d'après les textes authentiques par le capitaine-commandant (*F. van Ortroy*) 151

Droit public et administratif. Le Contrôle des budgets en France et à l'étranger, étude historique et critique sur le contrôle financier des principaux États depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (*Emmanuel Besson*) 305
Les Octrois municipaux, fondement économique, organisation administrative et financière, jurisprudence, (*Elie Turquet*) . . . 307

Droit civil. Traité des priviléges et hypothèques (*L. Guillouard*). . 304

Droit commercial et industriel. Des Sociétés par actions, traité pratique avec formules de statuts et de tous les actes concernant la constitution, les inventaires, la liquidation de ces sociétés (*Étienne Floucaud-Pénardille*). 304

Droit pénal. Le Délit d'imprudence, essai de théorie pénale (*Henri Sauvard*) 307

Histoire du droit. Le Droit français, ses origines, ses règles fondamentales (*Octave Larcher*). 308
Évolution du testament en France, des origines au XIIIe siècle (*Henri Auffroy*) 302
Les Biens communaux en France, étude historique et critique (*Roger Graffin*) 303

Mélanges. Le Droit de circulation des cycles et automobiles d'après les lois les plus récentes (*J. Gaure*). 310
Des Faux en écriture et de l'Écriture, méthode scientifique nouvelle d'analyse et d'examen (*Persifor Frazer*) ; trad. par *Le Vossion* et *Mme H. Bouët*. 309

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Dictionnaire universel de la pensée, alphabétique, logique et encyclopédique, classification naturelle et philosophique des mots, des idées et des choses (*l'abbé Elie Blanc*). . . 424
Cours de philosophie. T. IV. Critériologie générale, ou Théorie générale de la certitude (*D. Mercier*). 385
Moral philosophie. Eine wissentschaftliche Darlegung der sittlichen, einschliesslich der rechtlichen Ordnung (*Victor Cathrein*). . 319
La Question liguorienne. Probabilisme et équiprobabilisme (*le R. P. X.-M. Le Bachelet*). 318

Psychologie. De la Psychologie des religions (*Raoul de la Grasserie*). 392
Les Diverses Manifestations de la pensée (*le Dr J. Guérin*) 206
Il Genio. Un capitolo di psicologia (*Giovanni Bovio*). 211

Morale. La Foi morale (*J.-M. Harraca*). 394
Reflets de foi morale (*J.-M. Harraca*). 394
Morale et Éducation (*C.-F. Thomas*). 395
Une seule morale pour les deux sexes (*Jules Bois*). 75
Les Ennemis de l'âme française (*F. Brunetière*). 539
La Psicogenesi dello istinto e della morale secunde C. Darwin (*Pietro Sciascia*). 395

Métaphysique. Les Éléments de la métaphysique (*P. Deussen*); trad. du *Dr Nyssens*. 387
La Religion et les Sciences de la nature (*F. Bettex*). 37
Les Harmonies naturelles (*P. Maryllis*). 203
De la Notion d'ordre, parallélisme des trois ordres de l'être, du vrai, du bien (*l'abbé A. Chollet*). 390
Les Harmonies de l'être exprimées par les nombres (*P.-F.-G. Lacuria*). 391
Destinée de l'homme (*l'abbé C. Piat*). 391
La Dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales (*A. Lalande*). 388
Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine (*A. Hennequin*). 389
L'Œuvre d'art et l'évolution (*E. Marguery*). 393

Histoire de la philosophie. Mélanges. Aurelii Prudentii clementis Psychomachia rerum et verborum copia explicata *A. Joanne Bergman*. 396
Nietzsche (*F.*). Aphorismes et fragments choisis (*H. Lichtenberger*). 397
Nietzsche (*F.*). Pages choisies, publiées par *Henri Albert*. 397
Pages choisies du *R. P. Gratry*, avec une introd. par *l'abbé Pichot*. . 399
La Philosophie de Tolstoï (*Ossip Lourié*). 398
L'Année philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon* . . 399
Parmi les femmes, souvenirs et impressions (*Charles Rozan*). . . 154

Éducation et Enseignement. Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant (*Paul Lacombe*) 320
Aux Mères. Causeries sur l'éducation, (*le P. Jean Charruau*) . . . 103
Deux Etendards. Liberté d'enseignement et monopole (*le P. Aloys Pottier*). 540
Pour l'école laïque, conférences populaires (*M.-B. Jacob*). 274
L'Etudiant (*J. Michelet*) Etude par *E. Lavisse* 36
La Liberté d'enseignement devant le Parlement (*Henri Beaune*) . . 355

Sciences politiques et sociales. Vers la ruine (*Léon Poinsard*). 19
Natalité et démocratie (*Arsène Dumont*) 20
Questions politiques (*Emile Faguet*) 33
Histoire des doctrines économiques (*Luigi Cossa*) 22
Les Théories économiques dans la Grèce antique (*Auguste Souchon*). 23
Recherches sur l'histoire de l'économie politique (*Ernest Nys*). . . 23
L'Œuvre économique de Charles Dunoyer (*Edmond Villey*). . . . 24
Critique de l'économie politique (*Karl Marx*) 28
L'Achèvement et l'application de la réforme monétaire de la Russie (*Ledos de Beaufort*) 21
Jared Sparks and Alexis de Tocqueville (*Herbert Adams*) 24
Principes d'une sociologie objective (*Adolphe Coste*) 26
Der Socialismus (*Victor Cathrein*) 29
L'Idéalisme social (*Eugène Fournière*) 30
Il Socialismo (*Napoleone Colajanni*). 30
La Justice par l'État (*Paul Lapie*) 31
Psychologie du socialisme (*Gustave Le Bon*) 32
Notre devoir social (*l'abbé Naudet*) 152
Le Militarisme et la Société moderne (*Guglielmo Ferrero*); trad. de l'italien par *Nino Sanieza* 231
Ouvriers du temps passé, XVe et XVIe siècles (*H. Hauser*). 25
Les Paysans et la Question paysanne en France dans le dernier quart du XVIIe siècle (*Kareiew*) 26
Les Congrès ouvriers en France (*Léon de Seilhac*) 35
Les Jardins ouvriers en France et à l'étranger (*Louis Rivière*) . . 35

La Concentration des forces ouvrières dans l'Amérique du Nord (*Louis Vigouroux*) 21
History of state banking in Maryland (*Alfred Cookman-Bryan*). . . 21
L'Année sociologique (*Durkheim*) 2e année 27
L'Année sociale en France et à l'étranger (*Paul Fesch*) 1re année, 1898. 34

Sciences naturelles. La Vie dans la nature (*Henri Coupin*). . . 489
La Nature tropicale (*I. Costantin*) 513

Biologie. Études sur les modifications que subit le sang dans les organes (foie et intestins) (*Ourvantsoff*). 213
Sur les variations quantitatives de l'hœmoglobine du sang pendant son passage à travers le foie, surtout au moyen de la spectrophotométrie (*Kosloff*) 213
La Chimie de la cellule vivante (*A. Gautier*) 207
Sensazioni vibratorie, note fisico-semeiologiche (*N.-R. d'Alphonso*). 212

Physiologie. Physiologie raisonnée (*H.-N. Dakhyl*). 208
Leçons de physiologie générale et comparée (*Raphaël Dubois*). . . 207
La Pulsation du pied. Essai sur un nouveau signe clinique (*Dr Silvio Tatti*) 208

Anthropologie. Le Crime. Causes et remèdes, avec un appendice sur les progrès de l'anthropologie criminelle de 1895 à 1898 (*C. Lombroso*). 204

Zoologie. Traité de zoologie. Amphioxus, Tuniciers (*Edm. Persier*) . 210

Hygiène. L'Hygiène par l'hydrothérapie (*le Dr J. Roger*). 208

Pathologie et thérapeutique. Les Microbes et la mort (*le Dr J. de Fontenelle*) 209
Virus et venins, remèdes internes (*le Dr Kruger*). 209
La Lutte contre la tuberculose (*Niewenglowski*) 209
Anatomie pathololoogique de l'oxycéphalie (*le Dr Hannotte*) 211
Le Foie pneumonique (*le Dr A. Grenet*). 211
Étude expérimentale sur le tétanos (*le Dr J. Binot*) 211
Les Lois de l'énergétique dans le traitement du diabète (*le Dr Dufourt*) 210
Traitement de l'appendicite (*le Dr Legueu*). 210
Étude sur les formations intracellulaires du cancer. Conclusions relatives à l'inoculation possible du cancer à des animaux de même espèce. Discussion des théories microbiennes du cancer (*Robrovski*). 213
Études sur la prostate, son innervation et ses rapports avec les testicules (*Dorman*) 213
Sur les Modifications anatomiques produites dans les organes et les tissus de l'homme, dans l'intoxication chronique par le seigle ergoté (*Winogradoff*). 213
Traitement des retentions aiguës et chroniques (*le Dr Brin*) . . . 211
Zucker ein Nährstoff (Le sucre, matière nutritive). Eine Allgemein verständliche Darstellung der neuesten Forschungsergebwisse. . 212

Psycho-physiologie. Le Corps et l'âme de l'enfant (*le Dr M. de Fleury*) 203
L'Instabilité mentale. Essais sur les données de la psycho-pathologie (*Duprat*) 205
Le Rêve (*le Dr Surbled*) 206
Faits surnaturels et forces naturelles, chimiques, physiques, psychiques (*le R. P. de la Barre*) 206

Occultisme. Théosophie. Artémidore (*E. Le Blant*). 77
Le Péril occultiste (*G. Bois*) 511
Une Échappée sur l'infini (*E. Grimaud*). 512
Karma, ou la Justice immanente d'après la théosophie (*Annie Besant*); trad. de l'anglais 76
Le Plan astral, premier degré du monde invisible, d'après la théosophie (*C.-W. Leadbeater*); trad. de l'anglais 76

Chirurgie. Chirurgie du cœur et du péricarde (*le prof. Terrier* et *le Dr Raymond*) 211
De l'intervention chirurgicale dans les tumeurs malignes du rein (*le Dr P. Heresco*). 211

Histoire de la médecine. Les Maîtres Chirurgiens et Barbiers de Tholose en 1544, avec des notes sur l'émancipation des chirurgiens (*le Dr Pifteau*). 212
L'Evolution médicale en France au XIXe siècle (*le Dr Grasset*) . . 212
Progrès de la chirurgie pendant la seconde moitié du XIXe siècle (*le Dr Coromilas*) 209
Roscoff au point de vue médical. Étude de climatologie clinique (*le Dr Bayot*). 209
Statistiques relatives aux maladies des yeux et à la cécité des paysans du gouvernement de Viatka (*Dédurine*). 213
Transactions of the twentieth annual meeting of the American laryngological Association in Brooklyn. May 1898 212

Sciences physiques et chimiques. Leçons de chimie physique (*Van'T Hoff*). Trad. par *M. Corvisy* 42
Les Recettes du distillateur (*Ed. Fierz*). 275

Sciences mathématiques. Problèmes de géométrie élémentaire (*I. Alexandroff*); trad. par *D. Aïtoff* 76
Die Grundgebilde der ebenen Geometrie (*V. Eberhard*) 41
Traité d'algèbre supérieure (*H. Weber*); trad. par *J. Griess*. . . . 39
Leçons sur les systèmes orthogonaux (*G. Darboux*). 40
Calcul de généralisation (*G. Oltramare*) 243
Leçons sur l'intégration des équations aux dérivées partielles du second ordre (*E. Goursat*). 40

Astronomie. Météorologie. Leçons sur la théorie des marées (*Maurice Lévy*), 1re partie. Théories élémentaires. 244

Sciences militaires. La Guerre de l'avenir (*Jean de Bloch*). Analyse critique par *le capitaine Painvin*. 232
Notions sur les opérations combinées de l'armée et de la flotte (*le capitaine Ch. Bride*) 149
L'Armée coloniale et son organisation. 232
L'Armement et la technique des feux des infanteries modernes (*le commandant V. Legros*). 233
Lecciones de artilleria explicadas en la escuela superior de guerra (*Joaquin de la Llave y Garcia*). 233
Règlement du 20 juillet 1894 sur le service en campagne dans l'armée allemande; trad. de l'allemand par *le général Peloux*. . 234
Studien über Truppenführung (*J. von Verdy du Vernois*). 234
Estudios de fortificacion. Atrincheramiéntos permanentes para infanteria (*Mariano Rubió y Bellvé*). 236
Dictionnaire militaire, 13e livraison (Hausse-intendance). 236
Reseña de la prensa periódica militar (*Adolfo Carrasco y Says*). . 236
Le Désarmement (*Amédée Saint-Ferréol*). 232

Chasse. Sport. Aéronautique. Dressage et conduite du cheval de guerre (*le général Jules de Benoist*). 285
La Bicyclette, sa construction et sa forme (*C. Bourlet*). 77
L'Aéronautique (*M. Banet-Rivet*) 245

Beaux-Arts. Répertoire chronologique de l'histoire universelle des beaux-arts (*Roger Peyre*) 412
Histoire de l'anatomie plastique (*Mathias Duval* et *Édouard Cuyer*). 415
Répertoire de la statuaire grecque et romaine (*Salomon Reinach*). . 413
Le Bas-relief romain à représentations historiques (*Edmond Courbaud*). 413
Indagini archeologiche sulle Rappresentanze del « Signum Christi » (*Vincenzo Strazzulla*). 414
Die Kreuzigung Christi in der bildenden Kunst (*Michael Engels*). . 414
La Céramique ancienne et moderne (*E. Guignet* et *Edouard Garnier*). 416
Leçons professées à l'Ecole du Louvre (1887-1896). I. Origines de l'art roman et gothique (*Louis Courajod*). 408
Un historien de l'art français, Louis Courajod. I. Les Temps francs (*A. Marignan*). 409
A. History of French Art, 1100-1899 (*Rose G. Kingsley*). 411
L'Art religieux du XIIIe siècle en France, Etude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration (*Emile Male*). . . 406
Quomodo Sibyllas recentiores artifices repraesentaverint (*E. Male*). 407

French Painters of the XVIII th Century (*Lady Dilke*). 410
Inventaire des tableaux du Roy, rédigé en 1709 et 1710 par Nicolas Bailly, publié par *Fernand Engerand*. 410
L'Image de la femme (*Armand Dayot*). 485
Les Artistes nantais du moyen âge à la Révolution. Notes et documents inédits (*Marquis de Granges de Surgères*). 155
Note sur une statue de saint Jean-Baptiste découverte en 1898 dans l'église de Rouvres (*Louis Poinssot*). 415
Le Trésor liturgique de Cherves en Angoumois (*Mgr X. Barbier de Montault*). 414
Sir John Everett Millais, His Art and Influence (*A.-L. Baldry*). . 412
Diccionario biografico de Artistas Valencianos (*baron de Alcahali*). 412
Voyage idéal en Italie (*Jean Schopfer*). 409
Les Premiers Vénitiens (*Paul Flat*). 404
Simone Martini, Ein Beitrag zur Geschichte der Sienesischen Malereiim XIV Jahrhundert (*Agnès Gosche*). 406
Un peu de théologie à propos de Raphaël. I. La Dispute du Saint-Sacrement. II. La Transfiguration (*le Dr F. Schneider*). Trad. de l'allemand par *T. Richard* 275
Rubens, sa vie, son œuvre et son temps (*Émile Michel*). 483
Saint-Pierre de Rome. Histoire de la basilique vaticane et du culte du tombeau de Saint-Pierre (*le P. D.-A. Mortier*). 487
La Sculpture florentine, seconde moitié du XVe siècle (*Marcel Reymond*) 405
Saint Antoine de Padoue et l'Art italien (*C. de Mandach*). 404
Sulla Scala esterna del Palaggo del Popolo (*Aless. Bellucci*). 415
L'Art indien (*Maurice Maindron*]. 415
Le Costume, la Mode. 416
La musique à Paris (1897-1898) *Gustave Robert* 156
Les Gaîtés du conservatoire (*Albert Lavignac*). 452
Le Voyage artistique à Bayreuth (*Albert Lavignac*). 321
Histoire de la Musique. Espagne (*Albert Soubies*). 156
Dernier Musiciana, Historiettes, Lettres (*J.-B. Weckerlin*). 157

Photographie. La Photographie. 416
La Photographie animée (*Eug. Trutat*) 416
La Photographie et l'étude des nuages (*Jacques Boyer*). 450

Encyclopédies. Mélanges. Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires. 44
Le Beau, l'art et la pensée. Lettres et journal de la Montagne (*C. Charaux*). 416
Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes (*Léopold de Saussure*) 242
Compte rendu du quatrième congrès scientifique international des catholiques tenu à Fribourg (Suisse) du 16 au 28 août 1897 . . 157
Proccès-verbaux des séances de la Société naturaliste de l'Université impériale de Kasan, 1895-96, 27e année. Tomes XXX-XXXI et XXXII. 213
Recherches sur les instruments, les méthodes et le dessin topographiques (*le colonel A. Laussedat*). I. Aperçu historique sur les instruments et les méthodes ; la topographie dans tous les temps. 42

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Philologie. Grammaire comparée du grec et du latin. Syntaxe (*Othon Riemann* et *Henri Gœlzer*) 45
Notes de grammaire latine, pour servir à la traduction du français en latin (*l'abbé Bayard*) 356
Éléments de grammaire comparée des principaux idiomes germaniques (*Paul Régnaud*) 160
L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons (*Antoine Albalat*). 426
Alt-celtischer Sprachschatz (*Alfred Holder*) 10e et 11e livr. (*Livius-Norici*) 159
Die Aussprache des Schriftdeuschen (*Wilhelm Vietor*). 174
Aucassin und Nicolete, mit Paradigmen und Glossar (*Herman Suchier*) 78
Die suffixhaltigen romanischen Flurnamen Graubündens soweit

sie jetzt noch dem Volke bekannt sind. II Teil. Die übrigen Suffixe (*Dr. August Kübler*) 78

Folklore. Les Grandes Légendes de l'humanité (*L. Michaud d'Humiac*) 427
Littérature orale de l'Auvergne (*Paul Sébillot*). 246
Französische Volkslieder, ausgewählt und erklärt von *Dr. Jacob Ulrich* 47
Die grosse Heidelberger Liederhandschrift, herausgegeben von *Dr. Friedrich Pfaff* 322

Éloquence. Œuvres oratoires de *Challemel-Lacour* 247

Poésie. Premiers Poèmes. Les Lendemains. Apaisement. Sites. Épisodes. Sonnets. Poésies diverses (*Henri de Régnier*) 111
Le Pauvre Pêcheur (*Adrien Mithouard*) 114
Les Rêves qui passent (*J. Perdriel-Vaissière*) 115
Les Bijoux de Marguerite (*Sébastien-Charles Leconte*) 116
Lyres et Clairons. Le Coffret de perles noires, poésies (*Pimodan*) . 116
Ascension (*Charles Daniélou*) 117
Loin des villes. Sonnets humoristiques. Pièces diverses (*Gustave Harel*). 119
Phocas le jardinier, précédé de Swanhilde, Ancaeus, les Fiançailles d'Euphrosine (*Francis Vielé-Griffin*) 119
Les Sept Branches du candélabre (*Lucien Legouis*) 120
La Louange de la vie. Dominical. Salutations dont d'angéliques. En symbole vers l'apostolat. Six chansons de pauvre homme. (*Max Elskamp*) 121
Ballades françaises (IIe série). Montagne. Forêt. Plaine. Mer. (*Paul Fort* 122
La Divine Aventure (*Pierre d'Espagnat*). 122
Les Campagnes simples. La Solitude de l'été (*Henri Ghéon*) . . . 123
Le Chœur des Muses (*Lionel des Rieux*). 124
Roseaux, 1892-1894. Les Chansons naïves. Les Croix. Les Ballades naïves. Les Chansons du prince Lirelaire. A tous ceux de la ronde (*Paul Gérardy*) 125
L'escarpolette (*Tristand Klingsor*) 126
Les Chimères en danger (*Charles-Adolphe Cantacuzène*) 126
Les Sonnets de Pétrarque à Laure, trad. nouvelle, avec introd. et notes par *Fernand Brisset* 127
L'Ame errante (*Charles Épry*) 128
Les Refuges (*Jules Moulin*). 128
Les Arcanes (*F. Ménétrier*). 129
Testament de sa vie première, recueilli et expurgé par *Fagus*. . . 129
Jeanne de Beauvais, poème légendaire (*Léon Riolor*) 129
Œuvres (*René Ghil*). II. Dire des Sangs. I. Le Pas humain 130
Rumeurs, poésies, suivies de les Choses, l'Amour et la Vie. Parade (*Valentin Mandelstamm*) 130
La Folle du logis (*D. Caldine*) 130
Épîtres, études philosophiques et humanitaires (*B. Aymé-Rambert*) 131
Les Fêtes de l'été (*Georges Ramaekers*). 131
Essais et fragments poétiques (*H. Laporte de Laporte*) 131
L'Étable (*François Coppée*). 132
Plainte de la Vierge, en vieux vénitien. Texte critique précédé d'une introduction linguistique et littéraire (*Alfred Linder*) . . . 427
La Ultima Visio de S. Thomas de Aquino (*Félix Martinez*) 452

Théâtre. Le Secret de saint Louis (*Émile Moreau*). 486
Hercule, vainqueur de la mort, suivant l'Alceste d'Euripide, tragédie en quatre parties dont un prologue (*P.-J. Édouard Callon*) . . . 127
Électre, tragédie de *Sophocle* ; trad. en vers français par *Pierre Lesage*. 127
Judith Renaudin, drame en cinq actes sept tableaux (*Pierre Loti*). 112
Drames et mystères. Un proverbe. Une légende. Une vocation. Un martyr (*le P. V. Delaporte*) 112
Le Pape, drame historique en cinq actes et huit tableaux en vers. (*Alexandre Parodi*) 113
Le Capitaine Loys, conte de la Renaissance (*Édouard Noël* et *Lucien d'Hève*) 118
Ton Sang, précédé de la Lépreuse (*Henry Bataille*) 122
Sâvitrî, comédie héroïque en deux actes en vers (*A. Ferdinand Hérold*) 125

Au Drapeau (*le chanoine (L.-M. Dubois)*. 131
Nouvelles Récréations enfantines (*Mme Berguin*) 131
Peer Gynt, poème dramatique en cinq actes (*Henrik Ibsen*); traduit du norvégien et précédé d'une préface par *M. Prozor*. . . . 429

Romans, Contes et Nouvelles. Le Poète et la Violée (*Nonce Casanova*) 5
Thalassa (*Henri Chateau*) 6
L'Amour et la Mort (*Vigné d'Octon*). 6
La Tour d'amour (*Rachilde*) 7
Samuelle Servais (*Albert Pinard*). 7
Inferno (*Strindberg*) 8
Axel Borg (*Strindberg*). 8
Disgraciée (*Amédée Delorme*) 9
Le Rachat (*Henri Datier*) 9
Vaine Pâture (*Jacques Fréhel*) 9
L'Honneur du mari (*Pierre Sales*). 10
Reine Marguerite (*Pierre Maël*) 10
La Course au chapeau (*Jean Drault*). 11
La Chute de Napoléon IV (*Giulio Ventura*), publié l'an 2000. . . . 11
Monsieur Edgard (*Jules Noriac*). 11
Les Deux Ruffin (*Camille Delthil*). 12
Louisette (*Henry Maisonneuve*). 12
Les Justes (*Champol*) 13
Stérile (*Daniel Riche*) 13
Souvenirs de magistrat (*Antoine Baumann*). 14
Monsieur le Premier (*Michel Noë*). 14
Le Ferment (*Edouard Estaunié*). 15
L'Anneau d'améthyste (*Anatole France*) 16
La Terre qui meurt (*René Bazin*) 17
Amours rustiques (*Hubert Krains*). 289
Contes de poupées (*Ad. Van Bever*) 290
C'est arrivé (*Th. Toppy*) 290
Petite Ellen (*Spes*) 290
Passage de Bédouins (*Myriam Harry*) 291
Aimienne, ou le Détournement d'une mineure (*J. de Tinan.*) . . . 291
Le Promethée mal enchaîné (*André Gide*) 291
Clara d'Ellébeuse, ou l'Histoire d'une ancienne jeune fille (*F. Jammes*). 292
Une Femme (*Camille Lemonnier*) 292
La Possession (*Charles-Henry Hirsch*) 292
Le Chemin d'espérance; confession d'une inconnue (*Henri Warnery*). 293
Entre la vie et le rêve (*S.-P. Jacobsen*) 293
L'Innocente de Rochebignon (*Édouard Dupré*). 294
Femmes nouvelles (*Paul* et *Victor Margueritte*) 294
La Croyante (*Jean Psichari*). 296
Gilberte (*Paul Lacour*). 298
Sur la brèche (*A. Giacomelli*); traduit de l'italien par Mme E.-H. . . 298
Petite Princesse (*Henry Gréville*). 298
Des Ombres qui passent (*Beatrice Harraden*); trad. de l'anglais par *J. du Mestral Combremont* 299
Le Mal nécessaire (*André Couvreur*) 300
Aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux, pair de France et de la belle Esclarmonde, ainsi que du petit roi de féerie Auberon, mises en nouveau langage par *Gaston Paris* 488
L'Idée de Ghislaine (*B. Neulliès*) 494
L'Audience de Cythère (*B*** V****) 174

Ouvrages pour la jeunesse. Le Testament d'un excentrique (*Jules Verne*) 490
Le Château des Merveilles (*H. de Noussanne*) 503
Tambour battant (*M. Chambon*) 505
Petite Reine (*M. Chambon*) 505
Grands Cœurs et Petit pays (*Noël Gaulois*) 506
Les Coups de tête d'Yvonne (*François Deschamps*). 493
Les Bébés d'Hélène (*J. Habberton* et *William L. Hughes*) 491
L'Équipage de la « Rosette » (*Genzague Privat*). 502
Le Trésor de Madeleine (*Pierre Maël*) 501
Le Filon de Gérard (*André Laurie*). 502
Le Secret du vallon d'Enfer (*Pierre d'Alban*) 504

La Vallée fumante, roman du Far-West américain (*Léo Claretie*) . . 492
Cousine Alice (*E. Breton*) 491
Une Ame d'enfant (*Jean de la Bretonnière*) 492
L'Or du pôle (*Danielle d'Arthez*). 492
Les Fastes de l'Église (*Louis Le Leu*). 417
Le Journal de Marguerite Plantin (*Jean Bertheroy*). 417
Anne-Marie la Providence, épisode des guerres de l'Empire (*Daniel Laumonnier*) 418
Liévin, Liévinette (*Ch. de Ricault d'Héricault*). 419
Le Mari de Nadalette (*Jeanne de Colomb*) 419
Annunziata (*M. Maryan*) 420
Sœur Louise (*Le Vte Oscar de Poli*). 420
Jean Christophe (*Paul Deschamps*) 421
Pour la Patrie (*Paul Verdun*) 421
L'Odyssée de Claude Tapart (*Jean Drault*) 421
Le Petit Ramoneur (*Mme la Vsse de Pitray*) 422
Fille de France (*L. Brunet*) 423
Les Épreuves de Charlotte (*Mme Charlotte Rieder*). 506
La Cousine de Suzanne (*François Deschamps*). 506
Coup de tête (*Ctesse de Vareppe*). 506
Au loin (*Mme Chéron de la Bruyère*). 507
La Providence de François (*B. Schmidt*) 508
Le Pupille de mon ami (*Pierre Perrault*). 507
En ce temps-là! Magdiel (*J. Poujoulat*) 508
En fuite (*Mme la Ctesse de Courville*). 508
Les Lunettes d'Annaïk (*Mme de Harcoët*) 509
Un Héritage dans les airs (*Théodore Cahu*) 499
La Sœur perdue (*Mayne-Reid*) 504
La Pupille de Polichinelle (*O. Le Roy*). 509
Contes pour les enfants sages (*Camille Natal*). 495

Périodiques et Albums. Journal de la jeunesse. 496
Magasin d'éducation et de récréation. 497
Musée des familles. 498
Saint Nicolas. 498
Revue-Mame 498
Le Petit Français illustré. 499
Mon Journal 499
Le Musée des enfants. 500
Musée des jeunes filles 500
La Belle au bois dormant (*Perrault*). 501
Fables (*Jean-Pierre-Claris de Florian*. 500
Les Petits Métiers de Paris (*Tante Nicole*). 501
Les Exploits de Fanchette et de Marcel (*Un Papa*) 501
Mademoiselle Lili au Jardin des plantes (*Un Papa*) 501
Du matin au soir. 501
J'apprends à compter. Un ! Deux ! Trois !. 501

Épistoliers. Lettres à Mignon. Le Poète Th. Aubanel et Madame la Comtesse du T***. Correspondance inédite (*Serge Bourreline*) . . 118

Littératures grecque et latine. Les Plaidoyers d'Isée, traduits en français avec arguments et notes par *Rod. Dareste* et *B. Haussoullier* 247
Bacchylide avant et après 1896. Le Caractère, la philosophie et l'art de Bacchylide (*L. Mallinger*) 451

Histoire et critique littéraires. Généralités. Introduction à l'histoire littéraire (suite de l'Histore considérée comme science) (*P. Lacombe*). 431
La Poésie populaire et le lyrisme sentimental (*Robert de Souza*) . . 48
Nouvelles Études d'histoire et de critique dramatique (*Gustave Larroumet*) 160
Les Femmes dans la comédie française et italienne au XVIIIe siècle (*Charles Dejob*) 435
Quid de liberallum disciplinarum studio et ratione senserit Bufferius (*Stanislas Gamber*) 540

Littérature française. Études sur la littérature française (*René Doumic*) 3e série. 250

Le Roman au XVIIIe siècle (*André Le Breton*). 49
L'Abbé Prévost. Sa vie, ses romans (*V. Schrœder*) 251
La Littérature française au XIXe siècle (*F.-T. Perrens*). 514
A travers le XIXe siècle (*Lucien Degron*). 323
Études critiques sur l'histoire de la littérature française. 6e série (*F. Brunetière*) 276
Fauteuils contemporains de l'Académie française. Études littéraires, 2e série (*V. Jeanroy-Félix*) 433
Flaubert (*Émile Faguet*). 434

Littératures étrangères. Morceaux choisis de littérature étrangère (*Edouard Rod*) 357
Précis d'histoire de la littérature allemande (*L. William Cart*). . . 436
Die ganze Aesthetik in einer Nuss (*O. Schönaich*), herausgegeben von *A. Köster*. 175
Pages choisies des grands écrivains (*Shakespeare*). Trad. et introd. par *Émile Legouis* 516
Sartor Resartus, vie et opinions de Her Teufelsdroeckh (*Thomas Carlyle*). Trad. de l'anglais par *Edmond Barthelemy* 516
Thomas Carlyle, essai biographique et critique (*Edmond Barthélemy*). 516
Poema del Cid (*Ramón Menéndez Pidal*). 248
Prosa Rimata (*Filippo Isola*). 78
D'après les maîtres espagnols, étude et sonnets (*l'abbé Hector Hoornaert*) 541

Mélanges. Visions de notre heure. Choses et gens qui passent. Notations d'art, de littérature et de vie pittoresque (*Octave Uzanne*). 161
Reflets sur la sombre route (*Pierre Loti*). 249

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Le Tour du monde ; nouveau journal des voyages 495
Atlas universel de géographie, commencé par *Vivien de Saint-Martin* et continué par *Fr. Schrader*. Cartes n°s 13 : Allemagne ; 37 : Russie d'Europe ; 42 *ter* : Afrique française (feuille II) ; 65 : Amérique du Nord physique 214
Nouveau Dictionnaire de géographie universelle, commencé par *Vivien de Saint-Martin* et continué par *Louis Rousselet*. Supplément. Fasc. 9 à 16. 215
Album géographique (*Marcel Dubois* et *Camille Guy*). T. III. Les Régions tempérées 216
La Géographie militaire et les Nouvelles Méthodes géographiques. Introd. à l'étude de l'Europe centrale, (*O. Barré*). 235
La Mer, les marins et les sauveteurs (*Léon Berthaut*) 215
Voyages en tous pays. Au Pays latin. Des Alpes au Vésuve (*Armand Grébeauval*) 218
Le plus beau Royaume sous le ciel (*Onésime Reclus*). 216
Le Tour du Mont-Blanc (*Émile Daullia*) 490
Autour de la Méditérannee. Les Côtes orientales. Turquie d'Europe et d'Asie. De Salonique à Jérusalem (*Marius Bernard*) 489
Voyage à Vienne (*Ulysse Robert*). 218
La Station climatique du Bürgenstock au bord du lac des Quatre-Cantons 218
Colonisation russe. Les deux routes du Caucase. Notes d'un touriste (*Jean Carol*). 219
De Saint-Pétersbourg à l'Ararat (*Mme Stanislas Meunier*). 219
Voyage d'un Anglais aux régions interdites. Pays sacré des Lamas (*A.-H. Savage Landor*). Trad. et résumé par *Henri Jacottet* . . . 222
Le Tour d'Asie (*Marcel Monnier*). T. I. Cochinchine, Annam, Tonkin. 223
En Indo Chine (1894-1895). Cambodge, Cochinchine, Laos, Siam méridional (*le comte de Barthélemy*) 223
La colonisation française en Annam et au Tonkin (*Joleaud-Barral*). 224
L'Expansion coloniale. Première partie. Possessions des puissances européennes en Afrique et en Amérique. 215
Parthénon, Pyramides, Saint-Sépulcre (Grèce, Égypte, Palestine) (*J. de Beauregard*). 220
Du Dahomey au Sahara. La Nature et l'homme (*le commandant Toutée*. 221

Au Congo belge (*Pierre Mille*). 221
Jours de Guinée (*Pierre d'Espagnat*). 220
Aux mines d'or du Klondike. Du lac Bennett à Dawson City (*Léon Boillot*) 224
Notes de voyage. Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre (*Th. Bentson*) 225
De Paris à Mexico, par les États-Unis (*le baron Gostkowski*) . . . 225
Aventures d'un grand seigneur italien à travers l'Europe, 1606, (*E. Rodocanachi*) 542
De Montmartre à Montserrat. D'un moulin à un monastère (*Henri Detouche*) 217

Histoire ancienne. Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique (*G. Maspéro*) 485
Les Mines du Laurion dans l'antiquité (*E. Ardaillon*). 52
Die Staatsverträge des Alterthums (*Rudolf von Scala*) (1re partie) . 324
L'Inde inconnue (*le R. P. Etienne Brosse*) 50

Histoire générale. Der Vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz (*W. Norden*). 53
L'Institution des consulats, son origine, son développement au moyen âge chez les différents peuples (*Georges Salles*) 165

Histoire de l'Église et des ordres religieux. La Situation religieuse de l'Afrique romaine depuis la fin du IVe siècle jusqu'à l'invasion des Vandales (419) (*J. Ferrère*) 251
Die Quellen des Kirchenhistorikers Socrates Scholasticus (*M. Geppert*) 175
Über die Heimat Pseudoisidors (*Georg Lurz*) 325
Les Origines des églises de France et les fastes épiscopaux (*Mgr Bellet*). 254
Le Schisme oriental au XIe siècle (*L. Bréhier*). 326
Geschichte Roms und der Päpste im Mittelalter (*P. Grisar*) . . . 55
Rome et la Renaissance : Jules II (*Julian Klaczko*) 55
Léon XIII intime (*Julien de Narfon*) 58
Les Origines de la Compagnie de Jésus (*Hermann Müller*) 260
Le Monastère des Oiseaux ; les origines, la Révérende Mère Marie-Sophie, 1811-1863 (*le P. Victor Delaporte*). 437

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Les Grands Sanctuaires de la Très Sainte Vierge en France (*le P. Fréd. Rouvier*). 57
La Leyenda de oro (*D. Vilarrassa*) 162
Passions des saints Ecaterine et Pierre d'Alexandrie, Bonbara et Amisias (*l'abbé Viteau*). 163
Saint Remi de Reims, apôtre des Francs (437-533) (*Etienne d'Avenay*). 175
Sainte Clotilde (*l'abbé L. Poulin*). 327
Saint Hyacinthe et ses compagnons (XIIIe siècle) (*la comtesse de Flavigny*) 164
Une Héroïne de la Charité. Marthe d'Oraison, baronne d'Allemagne, fondatrice des capucines de Marseille (1590-1627) (*Marie Tay*) . . 261

Questions du jour. Il Papa futuro (*Un cattolico italiano*). . . . 355
Les Démocrates chrétiens (*l'abbé Gayraud*) 60
Le Péril protestant (*E. Renauld*) 60
L'Échec du gouvernement parlementaire et la Réforme de notre régime constitutionnel (*Jules Arzens*). 519
L'Esprit nouveau dans la vie artistique, sociale et religieuse (*Léon Bazalgette*). 541
Contre les barbares (*Denys Cochin*) 521
Allemagne, France, Alsace-Lorraine (*Jean Heimweh*) 177

Affaire Dreyfus. Le Petit Bleu (*Paul Marie*) 79
Gonse-Pilate et autres histoires, par (*Un intellectuel*). 79
Le Mot de l'énigme (*Paschal Grousset*). 79
Le Crépuscule des traîtres (*Joseph Reinach*). 358
Vers la réparation (*Georges Clémenceau*) 358
Rochefort ? (*Paul Marin*). 358
Analyse de l'Enquête (*Yves Guyot*). 358
Le Général de la Girennerie et le Colonel Allaire (*Paul Marin*) . . 359
Lettres du *colonel Humbert* au commandant Marchand. 359

Histoire de France. L'État social de la France au temps des croisades (*L. Garreau*). 330
Philipp II August, König von Frankreich (*Alexander Cartellieri*). . 329
Documents parisiens du règne de Philippe VI de Valois (1328-1350), extraits des registres de la chancellerie de France (*Jules Viard*). Tome Ier (1328-1338). 438
Étude sur l'alliance de la France et de la Castille au XIVe et au XVe siècles (*Georges Daumet*) 262
L'Éducation politique de Louis XIV (*G. Lacour-Gayet*) 334
La Guerre de Sept ans (*Richard Waddington*). I. Les Débuts . . . 144
Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France, de 1789 à 1870 (*H. Debibour*). 439
Cent ans d'histoire intérieure, 1789-1895 (*André Lebon*) 341
Les Origines de la France contemporaine (*H. Taine*) 263
Les Grandes Journées populaires, histoire illustrée des révolutions (1789-1830-1848-1870) (*Pierre Baudin*, et *Raoul Cadières*). Le Soulèvement. 440
Mémoires d'outre-tombe (*Chateaubriand*) avec introduction, notes et appendices par *Edmond Biré* 534
Mémoires de l'*abbé Baston*, chanoine de Rouen, publié pour la Société d'histoire contemporaine par l'*abbé Julien Loth* et *Ch. Verger* 264, 337
Souvenirs du *lieutenant général vicomte de Reiset* (1775-1810), publiés par son petit fils *le vicomte de Reiset* 336
Fragments et Souvenirs (*le comte de Montalivet*) T. I. 1810-1832. . . 338
Les Sections de Paris pendant la Révolution française (21 mai 1790-19 vendémiaire an IV). Organisation, fonctionnement (*Clément Mellié*) 268
Le Clergé sous la Terreur (*François Bournand*) 176
Un Agent des princes pendant la Révolution. Le Marquis de la Rouërie et la Conjuration bretonne, 1790-1793 (*G. Lenôtre*) . . . 64
L'École de Mars (1794) (*Arthur Chuquet*) 227
Les Campagnes des armées françaises (1792-1815) (*Camille Vallaux*). 228
1795; Expédition des émigrés à Quiberon. Le Comte d'Artois à l'île d'Yeu, d'après les documents français et anglais. Responsabilité anglaise. Responsabilité royaliste. Responsabilité républicaine (*Charles Robert*) 62
La Campagne de 1796 en Italie (*Clausewitz*); trad. de l'allemand par *Colin* 136
Bonaparte et les îles Ioniennes (1797-1816) (*E. Rodocanachi*) . . . 68
Napoléon chef d'armée (*le colonel comte Yorck de Wartenburg*); trad. par *Richert*. 133
Les Espagnols à la Grande Armée (Le Corps de la Romana (1807-1808) ; le Régiment Joseph-Napoléon 1809-1813) (*le commandant P. Boppe*). 138
Mémoires du sergent Bourgogne (*Paul Cottin* et *Maurice Hénault*). . 488
1815. Waterloo (*Henry Houssaye*). 136
Louis XVIII et les Cent-Jours à Gand, recueil de documents inédits publiés pour la Société d'histoire contemporaine par *Édouard Romberg* et *Albert Malet*, t. I. 522
Campagne d'Afrique 1835-1848. Lettres adressées au maréchal de Castellane par les maréchaux *Bugeaud, Clausel, Valée, Canrobert, Forey, Bosquet* et les généraux *Changarnier, de Lamoricière* . . . 140
Souvenirs d'un officier d'État-major (1846-1870) (*le colonel Fix*). . . 141
Campagnes de Crimée, d'Italie, d'Afrique, de Chine et de Syrie. Lettres adressées au maréchal de Castellane par les maréchaux *Baraguay d'Hilliers, Niel, Bosquet, Pélissier, Canrobert, Vaillant* et les généraux *Changarnier, Cler, Mellinet* 140
Histoire du second Empire (*Pierre de la Gorce*). 524
Napoléon III. Histoire de son règne (*Sylvain Blot*). 342
L'Empire libéral. Études, récits, souvenirs (*Emile Ollivier*) T. IV. Napoléon III et Cavour 343
Histoire contemporaine. La Chute de l'Empire. Le Gouvernement de la Défense nationale. L'Assemblée nationale (*Samuel Denis*) . . 345
Frœschwiller (*le général Bonnal*). 142
Le 4e corps de l'armée de Metz (19 juillet-27 octobre 1870) (*le lieutenant-colonel Rousset*) 143
Prisonnier. Coblence 1870-71 (*le prince Georges Bibesco*). 143

La Cavalerie allemande pendant la guerre de 1870-71 (*le colonel Jules de Chabot*). 144
Histoire de la troisième République. T. III. La Présidence de Jules Grévy (*E. Zévort*) 462
La Société française contemporaine. Clergé, noblesse, bourgeoisie, peuple (*le Vte Brenier de Montmorand*) 158

Mélanges d'histoire de France. Pages d'histoire (*Georges Firmin-Didot*). 227
La Reine de France. De Tolbiac à Lourdes (*le colonel Henri de Ponchalon*) 517
Un Juge de Marie-Antoinette (*Henri Beaune*). 80
Causeries historiques (*Edmond Biré*). 2e série. Les Historiens de la Restauration, de la monarchie de Juillet et du second Empire. . 523

Histoire provinciale et locale. Chronique artésienne (1295-1304) et Chronique tournaisienne (1296-1314), publ. par (*Frantz Funck-Brentano*) 61
Les Comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales. Etude sur le régime communal, forme de l'exploitation seigneuriale, d'après le cartulaire de la ville d'Arbois (XIIIe-XIVe siècles) (*Louis Stouff*). 444
Les Guerres familiales dans la commune de Douai aux XIIIe et XIVe siècles. Les Trêves et les paix (*G. Espinas*). 359
L'Alsace au XVIIe siècle (*Rodolphe Reuss*). 346
Histoire des seigneurs et de la seigneurie de la Grange (*Charles Kohn*). 526
Paris sous Louis XVI et Paris aujourd'hui (*Henri de Noussanne*) . . 488
Histoire du château de Versailles, d'après les sources inédites (*Pierre de Nolhac*) 401
La Petite Venise, histoire d'une corporation nautique (*J. Fennebresque*). 415
La Période révolutionnaire, le Consulat, l'Empire, la Restaurion dans les Hautes-Alpes (*Théodore Gauthier*). (1790-1830), analyse des délibérations du Directoire, des arrêtés des préfets, etc., publiée par l'abbé *Paul Guillaume* 348
Misère et charité en Provence, au XVIIIe siècle (*G. Valran*). . . . 445

Histoire diplomatique militaire et coloniale. Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. Espagne, avec une introd. et des notes par (*A. Morel-Fatio* et *H. Léonardon*). 333
Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France depuis les traités de Wesphalie jusqu'à la Révolution française. Savoie, Sardaigne et Mantoue, avec introd. et notes par *le comte Horric de Beaucaire*. 331
Les Grands Traités du règne de Louis XIV, publiés par *Henri Vast* . 166
Les Traités de Saint-Germain (1679). Etude sur l'alliance étroite de Louis XIV et du Grand-Electeur, après la guerre de Hollande (*M. G. Bulard*). 167
Répertoire des traités de paix, de commerce, d'alliance, etc., conventions et autres actes conclus entre toutes les puissances du globe depuis 1867 jusqu'à nos jours (*G. de Ribier*). 345
Officiers et soldats (*Georges de Lys*). 229
L'Armée à travers les âges. Conférences faites en 1898 à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr (*Lavisse, Sorel, Vandal*). 229
Pour la patrie (*C. Alberge*) 230
Aux Défenseurs de la patrie. Moisson de faits remarquables de la vie militaire (*O. Bichoff*). 230
Extraits des mémoires historiques et militaires (*Camille Guy*). . . 226
Un Général de l'armée d'Italie; Sérurier, 1742-1819 (*Louis Tuetey*) . 139
Le Général Lapasset (Algérie-Metz) (*Un ancien officier de l'armée du Rhin*) 140
Au Cours de la vie (*le colonel Thomas*). 235
Sous la casaque. Notes d'un soldat (*G. Dubois-Desaulle*) 230
Souvenirs d'un officier d'ordonnance (guerre turco-russe de 1877-78) (*le colonel W. M. Wonlarlarsky*) 146
Mon Régiment russe (*Art Roë*) 228
La Campagne de Minorque d'après le journal du commandant de Glandevez (*Raoul de Cisternes*) 145

La Guerre contemporaine dans les Balkans et la question d'Orient 1885-1897 (*C. Becker*) 147
Mémoires d'Afrique, 1892-1896 (*le général O. Baratieri*). 149
Der Thessalische Krieg und die Türkische Armee. Eine kriegsgeschichtliche Studie (*Colmar Freiherr von der Goltz*) 147
La Guerre hispano-américaine de 1899 (*le capitaine Ch. Bride*) . . . 148
Remarques sur la guerre hispano-américaine (*le commandant D.*) . 148
Histoire de la Compagnie des Indes (*Charles Montagne*). 80
Les Colonies pendant la Révolution. La Constituante et la Réforme coloniale (*Léon Deschamps*) 167
Organisation coloniale et Fédération. Une Fédération de la France et de ses colonies (*Emile Démaret*) 525
La Marine d'aujourd'hui (*Georges Contesse*) 503
Les Derniers Jours de l'Acadie (1748-1758). Correspondances et Mémoires extraits du portefeuille de *M. Le Courtois de Surlaville*, lieutenant-général des armées du Roi, ancien major des troupes de l'Ile Royale, mis en ordre et annotés par *Gaston du Boscq de Beaumont*. 66

Histoire des institutions et des mœurs. Voltaire et Calas, une erreur judiciaire au XVIIIe siècle (*Raoul Allier*). 176
Les Mémoires de M. Goron, ancien chef de la sûreté. III. Haute et basse pègre. — IV. La Police de l'avenir. 71

Histoire étrangère. Correspondance inédite de *Frédéric le Grand* avec le maréchal de Grumbkow et le président de Maupertuis, publiée par *Reinhold Koser*. 446
La Réforme des impôts en Prusse, 1891-1893 (*Jacques Derbanne*) . . 530
En Allemagne. Etudes et étudiants (*Charles Sincère*) 356
La Persécution des catholiques en Angleterre. Un Complot sous Charles II (*la Ctesse R. de Courson*). 67
History of Scotland to the Accession of Mary Stewart (*P. Hume Brown*) 529
Les Grandes Compagnies coloniales anglaises du XIXe siècle (*Edmond Carton de Wiart*) 528
A History of the Colonization of Africa by alien Races (*Harry H. Johnston*) 350
Les Anglais aux Indes et en Égypte (*Eugène Aubin*) 447
Vida de Carlos III (*Conde de Fernan-Nuñez*). 168
Asturias. Historia y Monumentos. Costumbres (Coutumes). El Bable (Dialecte). Biografia d'Asturianos illustres (*Octavio Bellmunt y Fermin Canelle*) 348
Orígenes históricos de Cataluña (*doctor D. José Balari y Jovany*). . 269
Libro de Granada (*Angel Ganivet, Gabriel Ruiz de Almodóvar, Matias Méndez Vellido, Nicolas-María Lopez*) 452
Le Condizioni di Pisa alla fine del XVIe e sul principio del XVIIe secolo sotto il gran ducato di Fernando I di Medici (*Giovanni Grazzini*). 350
The Union of Italy, 1815-1895 (*Stillman*) 170
Le Droit du Croissant (*Hans Barth*); trad. de l'allemand par *Y. Aimeric*. 68
Le Sultan et les grandes puissances, essai historique (*Macolm Mac Coll*); trad. de l'anglais par *J. Longuet*. 520
Essai sur l'histoire du Japon (*le Mis de la Mazelière*) 532
Life and Administration of Sir Robert Eden (*Bernard C. Steiner*). . 81

Épigraphie. Héraldique. Mélanges. Cours d'épigraphie latine (*René Cagnat*). 72
Alphabet et figures de tous les termes du blason (*L.-A. Duhoux d'Argicourt*) 448
L'Histoire. Entretiens sur l'évolution historique (*André Lefèvre*). . 357
Mélanges de littérature et d'histoire religieuses, publiées à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, 1874-1899. 430

Biographie française. Le Cardinal de Bouillon (1643-1715) (*Félix Reyssié*). 352

Saint-Remy et la famille de Rosen (1731-1822) (*F.-G. Dubail-Roy*). . 339
La Dernière des Condé (*Pierre de Ségur*). 533
Correspondance de *Joachim Murat* (Juillet 1791-Juillet 1808), publiée par *Albert Lumbroso*. 267
Théodore Jouffroy (*L. Ollé Laprune*) 241
Montalembert, d'après son journal et sa correspondance (*le R. P. Lecanuet*). II. La Liberté d'enseignement (1833-1850) 271
Correspondance de *Montalembert* et de *l'abbé Texier* (*Hubert Texier*). 360
Lamennais, sa vie ses idées. Pages choisies (*A. Molien* et *F. Duine*). 70
Louis Veuillot (1813-1845) (*Eugène Veuillot*) 171
Claude-Jules Grenier, peintre, 1817-1883, (*Gaston Coindre* et *Edouard Grenier*). 449
Ernest Delloye (*l'abbé Dransart*). Notes biographiques, pages inédites pages choisies. 533
Vus de profil (*Henri Jouin*) 416

Biographie étangère. History of Brulé's Discoveries and Explorations 1610-1626 (*Consul Willshire Butterfield*) 353
Bernadotte roi (1810-1818-1844) (*Christian Schefer*). 531
Cavour (*Cte*sse *Evelyn Martinengo Cesarco*). 170
Une Epoque. Emilio Castelar (*Mme Rattazzi*). 453
J. Chamberlain (*Achille Viallate*) 536

Bibliographie.. Bibliothèque nationale. Catalogue de collection Dupuy (*Léon Dorez*). 537
Bibliothèque nationale, Catalogue général des manuscrits français (*Henri Omont*) avec la collaboration de *C. Couderc*, *L. Auvray* et *Ch. de la Roncière*. Ancien Saint-Germain français. I. nos 15370-17050 du fonds français par *L. Auvray* ; II. nos 17059-18676 du fonds français par *H. Omont* et *L. Auvray*. 537
Bibliographie d'Eure-et-Loir. Revue paraissant le 10 de chaque mois sur fiches et par fascicules (*l'abbé Langlois*). 73

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ADAMS (Herbert). 24
AERTNYS (Jos.) 273
AÏTOFF (D.) 76
ALBALAT (Antoine). 426
ALBAN (Pierre D') 504
ALBERT (Henri) 397
ALCAHALI (baron DE). 412
ALEXANDROFF (I.) 76
ALLIER (Raoul) 176
ALMODÓVAR (Gabriel RUIZ DE). 452
ALPHONSO (N. R. D') 212
ALBERGE (C.) 230
ARDAILLON E.). 52
ARGICOURT (L.-A. DUHOUX D'). 448
ARTHEZ (Danielle D') 492
ART ROË 228
ARZENS (Jules). 519
AUBIN (Engène) 447
AUFFROY (Henri). 302
AURIOL (abbé). 430
AUVRAY (L.). 537
AVENAY (Etienne D') 175
AVOINE (abbé H.). 105
AYMÉ-RAMBERT (B.) 131
AYMERIC (Y.) 68
BALARI Y JOVANY (Dr José) . . 269
BALDRY (A. L.). 412
BANET-RIVET (M.). 245
BARAGUAY D'HILLERS (Maréchal) 140
BARATIERI (Gal O.) 149
BARBIER DE MONTAULT (Mgr X.). 414
BARDENHEWER (Otto) 422
BARRÉ (O.) 235
BARTH (Hans) 68
BARTHÉLEMY (Cte DE). 223
BARTHÉLEMY (Edmond) 516
BASSIBEY (abbé R.). 541
BASTON (abbé) 264, 337
BATAILLE (Henry). 122

BATTIFOL (abbé) 430
BAUDIN (Pierre) 440
BAUMANN (Antoine). 14
BAYARD (abbé). 356
BAYOT (Dr). 209
BAZALGETTE (Léon). 541
BAZIN (René) 17
BEAUCAIRE (le comte Horric DE). 331
BEAUFORT (LEDOS DE). 21
BEAUMONT (Gaston DU BOSCQ DE). 66
BEAUNE (Henri). 80, 355
BEAUREGARD (J. DE) 220
BECKER (G.). 147
BELLET (Mgr) 254
BELLMUNT (Octavio). 348
BELLUCCI (Aless.). 415
BELLVÉ (Mariano RUBIO Y). . . . 236
BENOIST (général J. DE). 235
BENTZON (Th.). 225
BERGMAN (A. Joanne). 396
BERGUIN (Mme) 131
BERNARD (Marius) 489
BERTHAUT (Léon). 215
BERTHEROY (Jean) 476
BESANT (Annie). : 18
BESSON (Emmanuel) 305
BETTEX (F.). 37
BEVER (Ad. VAN). 290
BIBESCO (Pce-Georges). 143
BINOT (Dr J.). 211
BIRÉ (Edmond). 523, 534
BISCHOFF (O.) 230
BLANC (abbé Elie) 424
BLOCH (Jean DE) 232
BLOT (Sylvain). 342
BOILLOT (Léon). 224
BOIS (G.) 511
BOIS (Jules) 75
BOISSIER (Gaston) 430
BOLO (abbé Henry) 104
BONNAL (Gal) 142
BOPPE (Ct P.) 138
BOSQ DE BEAUMONT (Gaton DU). 66
BOSQUET (Maréchal) 140
BOUET Mme H.) 309
BOURG (Dom DU) 430
BOURGOGNE (le sergent). 488
BOURLET (C.) 77
BOURNAND (François 176
BOURRELINE (Serge) 118
BOUSQUET (abbé) 430
BOVIO (Giovanni). 211
BOYER (Jacques). 450
BRÉHIER (L.) 326
BREMER (F. B.) 315
BRENIER DE MONTMORAND (Vte). 153
BRETON (E.). 491
BRIDE (Cne Ch.) 148, 149
BRIN (Dr) 211
BRINQUANT (abbé) 510
BRISSET (Fernand) 127
BROSSE (le R. P. Étienne) . . . 50
BROWNE (P. Hume) 529
BRUNET (L.). 493
BRUNETIÈRE (F.) 276, 539
BUGEAUD (Maréchal). 140
BULARD (M.-G.) 166
BUTTERFIEL (Consul Willshire). 353
CABANEL (abbé) 430
CADIÈRES (Raoul) 440
CAGIN (Dom.) 430
CAGNAT (René) 72
CAHU (Théodore). 494
CALAJANNI (Napoleone) 30
CALDINE (D.) 130
CALLON (P.-J. Édouard) . . . 127
CANELLE (Fermin). 348
CANROBERT (Maréchal). 140
CANTACUZÈNE (Charles-Adolphe) 126
CARASCO Y SAYS (D. Adolfo). . 236
CARD (E. ROUARD DE) 150
CAROL (Jean). 219
CARLYLE (Thomas) 516
CART (L. William) 436
CARTELLIERI (Alexander). . . 329
CARTON DE VIART (Edmond) . 528
CASANOVA (Nonce) 5
CASSAN (abbé) 430
CASTELEIN (R. P. A.) 99
CATHREIN (Victor) 29, 319
CAUVET 430
CHABOT (Cte Jules DE) 144
CHALLEMEL-LACOUR. 247
CHAMBON (M.). 505
CHAMPOL 13
CHANGARNIER (général) . . . 140
CHARAUX (C.) 416
CHARPENTIER (abbé). 430
CHARRUAU (le P. Jean). . . . 103
CHATEAU (Henri) 6
CHATEAUBRIAND 534
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme) . 507
CHOLLET (abbé A.) 390
CHUQUET (Arthur). 227
CIMBALI (E.). 173
CISTERNES (Raoul DE) 145
CLARETIE (Léo). 492
CLAUSEWITZ. 136
CLAUZEL (Maréchal) 140
CLÉMENCEAU (Georges). . . . 358
CLÉMENT (abbé) 109
CLER (Général). 140
CLÉRISSAC (P.-H.) 199
COCHIN (Denys) 521
COINDRE (Gaston). 449
COLIN 136
COLOMB (Jeanne DE). 419
COMBREMONT (J. DU MESTRAL) . 299
CONTESSE (Georges) 503
COOKMAN-BRYAN (Alfred) . . . 21
COPPÉE (François) 132
COROMILAS (Dr) 203
CORVISY (M.) 42
COSSA (Luigi) 22
COSTANTIN (I.) 513
COSTE (Adolphe). 26
COTTIN (Paul) 488
COUDERC (C.) 537
COUPIN (Henri) 489
COURAJOD (Louis) 408
COURBAUD (Edmond) 413
COURSON (Cesse R. DE) 67
COURVILLE (Cesse DE) 508
COUTURE (Léonce). 430
COUVREUR (André). 300

CUYER (Edouard) 415
DAKHYL (H.-N.) 208
DANIÉLOU (Charles) 117
DARBOUX (G.) 17
DARESTE (Rod.) 247
DASSÉ (abbé) 98, 99
DATIER (Henri) 9
DAULLIA (mlle). 490
DAUMET (Georges) 262
DAYOT (Armand) 485
DEBIDOUR (H.). 439
DÉDURINE 213
DEGRON (Lucien) 323
DEJOB (Charles) 435
DELAPORTE (le P. Victor) . 112, 437
DELASSUS (chanoine). 314
DELORME (Amédée) 9
DELOUVRIER (abbé). 430
DELTHIL (Camille) 12
DÉMARET (Émile) 525
DENIFLE (le P.) 430
DENIS (Samuel) 345
DERBANNE (Jacques) 530
DÉSAZARS DE MONTGAILLARD (baron) 430
DESCHAMPS (François). . . 493, 506
DESCHAMPS (Léon) 167
DESCHAMPS (Paul) 421
DETOUCHE (Henry) 217
DEUSSEN (P.) 387
DEVINÉ (Le R. P. A.). 100
DILKE (Lady) 410
DOREZ (Leon) 537
DORMAN 213
DOUMIC (René) 250
DOUSSOT (le P.) 430
DRANSART (l'abbé). 533
DRAULT (Jean) 11, 421
DUBAIL-ROY (F.-G.) 359
DUBOSC DE PESQUIDOUX . . . 313
DUBOIS (Chanoine L.-M.). . . 131
DUBOIS (Marcel) 216
DUBOIS (Raphaël). 207
DUBOIS-DESAULLE (G.) 230
DUCHESNE (l'abbé) 430
DUDON (le P.) 430
DUFOURT (Dr) 210
DUHOUX D'ARGICOURT (L.-A.). 448
DUINE (F.) 70
DUMONT (Arsène) 20
DUPRAT 205
DUPRÉ (Edouard) 294
DURKHEIM. 27
DUVAL (Mathias) 415
DUVAL (Rubens) 200
EBERHARD (V.). 41
ELSKAMP (Max). 121
ENGELS (Michael). 414
ENGERAND (Fernand) 410
EPRY (Charles). 128
ESCANDE (l'abbé F.). 107
ESPAGNAT (Pierre D') . . . 122, 220
ESPINAS (G.). 359
ESTAUNIÉ (Edouard). 15
ESTOURNET (abbé) 430
FAGUET (Émile) 33, 434
FAGUS. 129
FAULHABER (M.). 196
FENNEBRESQUE (J.). 415
FERNAN-NUÑEZ (conde DE). . . 168
FERRÈRE (J.). 221
FERRERO (Guglielmo). 124
FESCH (Paul). 35
FIERZ (Ed.) 277
FIRMIN-DIDOT (Georges). . . . 221
FIX (colonel). 141
FLAMENT 430
FLAT (Paul) 404
FLAVIGNY (Gtesse DE). 164
FLEURY (Dr M. DE). 203
FLORIAM 500
FLOUCAUD-PÉNARDILLE (Étienne). 304
FONSEGRIVE (George). 35
FONTENELLE (Dr J. DE). 209
FOREY (Maréchal). 140
FORT (Paul). 122
FOURNIÈRE (Eugène). 30
FRANCE (Anatole) 16
FRÉDÉRIC LE GRAND. 446
FRÉHEL (Jacques). 9
FUNCK-BRENTANO (Frantz). . . 61
FUZET (Mgr Frédéric). 518
GAMBER (Stanislas). 540
GANIVET (Angel). 452
GARCIA (Joaquin DE LA LLAVE Y) 233
GARNIER (Edouard). 416
GARREAU (L.) 330
GAULOIS (Noël). 506
GAURE (J.). 310
GAUTIER (A.) 207
GAUTIER (Théodore). 348
GAY (Jules) 438
GAYRAUD (abbé) 65
GEFFCKEN (Henri) 317
GÉNICOT (Edouard). 230
GEPPERT (M.) 170
GERARDY (Paul) 125
GERMER-DURAND (le P.). . . . 430
GHÉON (Henri) 123
GHIL (René) 130
GIACOMELLI (A.) 298
GIDE (André) 291
GIOVANNINI (Corradona) 174
GLAIRE (abbé). 402
GLANDEVEZ (commandant DE) . 145
GŒLZER (Henri) 45
GOLTZ (Colmar VON DER) 147
GONZAGUE-PRIVAT 502
GORON 71
GOSCHE (Agnès). 406
GOSTKOWSKI (Bon). 225
GOURSAT (E.) 40
GRAFFIN (Roger). 303
GRANGES DE SURGÈRES (Mis DE) 155
GRANIER (abbé). 430
GRASSET (Dr) 202
GRASSET-MOREL 430
GRATRY (le R. P.) 399
GRAZZINI (Giovanni). 330
GRÉBEAUVAL (Armand). 218
GRENET (Dr A.). 211
GRENIER (Edouard). 449
GRÉVILLE (Henry) 298
GRIESS (J.) 39
GRIMAUD (E.). 512